

6688

LETTRES  
DE  
CATHERINE DE MÉDICIS

PUBLIÉES

PAR M. LE C<sup>m</sup> BAGUENAUT DE PUCHESSE

MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

---

TOME HUITIÈME

1582-1585



PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

---

MDCCCGI













COLLECTION  
DE  
**DOCUMENTS INÉDITS**  
SUR L'HISTOIRE DE FRANCE  
PUBLIÉS PAR LES SOINS  
DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE



LETTRES  
DE  
CATHERINE DE MÉDICIS

PUBLIÉES

PAR M. LE C<sup>TE</sup> BAGUENAUT DE PUCHESSE

MEMBRE DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET SCIENTIFIQUES

---

TOME HUITIÈME

1582-1585



58273  
6/10/02

PARIS  
IMPRIMERIE NATIONALE

---

MDCCCCI

LC

119

.8

H4

1880

T. 8



# SOMMAIRE.



	Page.
INTRODUCTION . . . . .	VII à XXIV
CORRESPONDANCE DE CATHERINE DE MÉDICIS :	
Année 1582 . . . . .	1 à 76
Année 1583 . . . . .	76 à 168
Année 1584 . . . . .	168 à 229
Année 1585 . . . . .	229 à 379
APPENDICE. Pièces justificatives . . . . .	381 à 487
LETTERES DE 1582 à 1585 RETROUVÉES PENDANT L'IMPRESSION DE CE VOLUME . . . . .	488 à 492
ITINÉRAIRE DE CATHERINE DE MÉDICIS EN 1582, 1583, 1584 ET 1585 . . . . .	493 à 494
Table chronologique des lettres contenues dans le huitième volume . . . . .	495 à 515
Table des personnes à qui sont adressées les lettres de Catherine de Médicis . . . . .	517 à 518
Table de l'Appendice et des Pièces justificatives . . . . .	519 à 520
Table alphabétique et analytique des matières . . . . .	521 à 577
Errata . . . . .	579



## INTRODUCTION.

---

Le volume que nous publions apporte des documents nouveaux, et quelques-uns fort importants, sur trois événements du règne de Henri III : l'expédition de Strozzi aux Açores et la défaite de la flotte française par les Espagnols; l'entreprise du duc d'Anjou aux Pays-Bas, son échec à Anvers, son retour en France et sa mort; les débuts de la Ligue, les préparatifs d'une prise d'armes générale des catholiques, la capitulation de la royauté par ce qu'on a appelé le traité de Nemours, et le retrait de toutes les libertés accordées par les édits aux protestants.

Il convient de rappeler brièvement l'histoire de ces trois années.

A la fin de 1581, le royaume, si éprouvé depuis vingt ans, semblait tranquille. La politique de sage modération de la reine mère avait amené une sorte d'apaisement. Mais, comme il arriva toujours dans ces périodes d'intervalle entre deux guerres civiles, ce fut vers les entreprises étrangères que la noblesse porta toute son activité et son esprit d'aventure. Les Anglais, chassés du Havre, étant devenus presque des alliés, c'est aux Pays-Bas et au Portugal qu'on pensa trouver une occasion de se battre. Sans diriger en rien les événements, Henri III acceptait presque ouvertement la responsabilité d'attaques contre le roi d'Espagne, qu'il n'aimait pas et qui était bien alors le plus redoutable adversaire de la France. Tel est l'esprit dans lequel il laissa faire des expéditions qui, mieux conçues, auraient pu apporter quelque honneur à la royauté des derniers Valois, et qui, faute d'organisation, aboutirent à des désastres dont l'incapacité du commandement doit être principalement responsable. Ce n'est point cependant que les aver-tissemements lui aient manqué. Il est triste de constater que, dans les plus graves conjonctures de notre histoire, quels que soient les hommes ou les partis qui aient été au pouvoir, jamais on n'aït voulu tenir compte des renseignements fournis par ceux qui étaient le mieux qualifiés pour les donner, à savoir nos re-

présentants officiels à l'étranger. De là, des efforts mal proportionnés avec le but à atteindre et une déplorable ignorance des moyens dont disposait l'ennemi.

## I

Nous avons vu, dans le tome précédent, avec quelle ardeur Catherine de Médicis poursuivait son projet d'intervention navale en Portugal. Prenant au sérieux ses droits de succession à cette couronne, elle soutenait le prétendant don Antonio qui, vaincu par le duc d'Albe, chassé de Lisbonne, caché six mois dans les montagnes, avait pu se sauver sur une barque au mois de juin 1581 et, après avoir séjourné quelque temps en Flandres, s'était réfugié en Angleterre, d'où il correspondait activement avec la France.

Philippe II, sans se soucier des protestations des intéressés, était venu solennellement prendre possession de sa nouvelle conquête. Selon les mœurs du temps et ses royales habitudes, il avait mis à prix la tête de don Antonio, celle du comte de Vimioso, son premier ministre, du frère de celui-ci, Jean, évêque de la Guarda, et il avait ordonné le massacre des moines soupçonnés d'être les principaux partisans de l'ancien prieur de Crato. Rien ne pouvait lui résister en Portugal, et l'agent français d'Abadie, écrivant le même jour à la reine et à Lanssac, disait au vieux chevalier d'honneur de Catherine : « J'ay trouvé les choses fort divisées en ce pays, et beaucoup de particularités qui pourroient enfin estre la totale perte de ce royaume. . . Tous les gentilshommes à qui la Roynie écrivoit se sont retirés, et les tient-on pour de ceux qui portent le party du roi Catholique<sup>1</sup>. »

Quelque temps après, Antonio arrivait en France; il était accompagné du comte de Vimioso, qu'on appelait le connétable de Portugal, et qui, jeune, brave et entreprenant, réussit à la cour, Marguerite de Valois, comme rapporte d'Aubigné, le trouvant « recommandable en toutes sortes de galanterie et pour l'amour ».

On avait essayé d'intéresser le prince d'Orange et la reine d'Angleterre à l'affaire. Les États généraux des Pays-Bas, sollicités par le duc d'Anjou de prêter des hourques de gros tonnage, avaient répondu qu'ils enverraient douze gros vais-

<sup>1</sup> *Appendice*, p. 382 et 383.

seaux de guerre avec douze cents hommes d'équipage, et cent trente-quatre petits navires. Ils fourniraient en même temps cent mille livres de poudre, et ils avanceraient trois cent cinquante mille florins pour l'armement. Mais, toujours bons commerçants, les États de Hollande et de Zélande et la ville d'Anvers avaient stipulé une réduction de moitié des droits de douane du Portugal et la perception d'une taxe sur les marchandises venant de ce pays<sup>1</sup>. De son côté, Élisabeth promettait à don Antonio quelques subsides, mais elle voulait des gages et exigeait la remise à Leicester des bijoux royaux qui composaient la seule richesse du roi de Portugal<sup>2</sup>.

Il fut résolu qu'on interviendrait au seul point où les Portugais résistaient encore aux Espagnols, dans leurs riches colonies maritimes. Philippe II avait envoyé aux Açores don Pedro de Valdes, qui avait débarqué à la Terceïre avec cinq cents hommes, amenés par seize vaisseaux; mais ses troupes avaient été battues au mois de novembre 1580 et ne semblaient pas offrir beaucoup de résistance. La reine mère voulut faire dans l'Atlantique une vraie campagne navale, et on doit reconnaître qu'elle ne ménagea rien pour équiper une flotte capable de lutter contre la redoutable marine espagnole. Elle choisit comme chef de l'expédition Philippe Strozzi, seigneur d'Épernay et de Bressuire, naguère encore colonel général de l'infanterie française, et qui n'avait servi qu'en Piémont et dans les guerres civiles. C'était le fils du maréchal Pierre Strozzi, mort glorieusement au siège de Thionville sous Henri II, qui était par sa femme cousin germain de Catherine de Médicis. Né à Venise en 1541, le nouveau chef n'avait que quarante ans, et on ne voit guère où il aurait appris à commander des vaisseaux. On lui donna pour second Charles de Cossé, comte de Brissac, fils du maréchal, qui ne semble pas avoir eu plus d'expérience que lui-même. Tous deux pourtant allaient se trouver en présence du plus grand chef de guerre de l'époque<sup>3</sup>. L'amiral espagnol Alvarez de Bazan, marquis de Santa-Cruz, avait guerroyé toute sa vie contre les pirates d'Alger et les Maures d'Afrique; il s'était signalé à la bataille de Lépante et devait mourir à Lisbonne, jeune encore, au moment où il allait

<sup>1</sup> *Les Huguenots et les gueux*, par le baron Kervyn de Lettenhove, t. VI, p. 268.

<sup>2</sup> *Histoire de Philippe II*, par H. Forneron, t. III, p. 141.

<sup>3</sup> Duro, *La Conquista de las Açores en 1583*. Madrid, 1886, in-8°. — A. Jal, *Archéologie navale*, 1840, in-8°, t. II, p. 273, Mém. 6. — *L'expédition à l'île de Terceïre*, d'après Pantero Pantera. — *Documents relatifs à la marine marchande*, par Ch. et P. Bréard. Rouen, 1889, in-8°, p. 127. — Thèse présentée à l'École des chartes, en 1889, par M. Léonard sur « l'intervention de Catherine de Médicis dans la succession de Portugal ». — *Arch. curieuses de l'hist. de France*, t. IX. — La vie, mort et tombeau de Ph. Strozzi.

prendre, en 1588, le commandement de cette fameuse *Armada*, qu'il aurait peut-être su diriger avec succès.

Sa résolution prise, on ne peut reprocher à Catherine de Médicis de n'avoir pas mis tous ses soins à préparer l'expédition. Durant deux années, il semble que ce soit son unique préoccupation. Si nous n'avons point conservé les lettres qu'elle écrivait à Strozzi, du moins possédons-nous les réponses de ce dernier et les nombreuses missives, tant du roi que de sa mère, adressées au maréchal de Matignon, qui commandait alors en Normandie, et avait le devoir de surveiller les armements qu'un certain Beaumont faisait pour le compte de Catherine à Rouen et au Havre, où il resta jusqu'au 16 mai 1582. Brissac était depuis quelque temps à l'ancre en rade de Villerville, tandis que dans la Saintonge, des compagnies de vieilles bandes piémontaises, engagées pour la campagne, ravageaient le pays avant de s'embarquer.

À la fin de mai, tout semble prêt; le 16 juin, Strozzi, de son vaisseau amiral, le *Saint-Jean-Baptiste*, écrit à Matignon qu'il est en «partance». Sa flotte quitte, en effet, Belle-Isle le jour même. Elle est composée de cinquante-cinq voiles avec trente-sept enseignes de gens de pied français et quatre cents volontaires. Don Antonio et le comte de Vimioso sont à bord; mais Philippe II, qui ne recule devant aucun moyen, a eu soin de s'assurer d'un certain Miguel Vaez, qui s'est fait attacher au roi de Portugal et nommer par lui intendant général et commissaire de la guerre. Le traître renseigne chaque jour l'Espagne sur les projets de ses ennemis. Le plan était encore plus vaste que l'on aurait pu croire. Une note écrite de la main de Catherine de Médicis et de celle de Villeroy, contresignée par Henri III, indiquait à Strozzi ce qu'il aurait à faire après la victoire dont personne ne doutait. Ayant gagné Madère, il devait remettre toutes les îles de l'Atlantique au pouvoir des Portugais, aller au cap Vert, où il laisserait Brissac, et pousser ensuite jusqu'au Brésil<sup>1</sup>.

L'archipel des Açores est formé de sept îles groupées au milieu du grand Océan. La principale, l'île de Tercère, avait été maintenue dans le devoir par les Franciscains, contre les Jésuites qui prêchaient la soumission à Philippe II. Seule, l'île de Saint-Michel était occupée par les Espagnols. C'est là que l'escadre française aborda, un mois juste après son départ, le 16 juillet. Elle jeta à terre quinze cents hommes, qui repoussèrent une sortie de la garnison et attaquèrent le fort; com-

<sup>1</sup> *Lettres de Catherine de Médicis*, plus loin, p. 26, note.



mandés par Strozzi lui-même, par Brissac et Sainte-Soline, ils remportèrent sur l'armée ennemie un avantage très marqué; mais, trahis par un guide, ils n'avancèrent point. Beaumont, qui était resté en mer pour garder la flotte, leur ayant fait dire qu'on apercevait les vaisseaux espagnols qui arrivaient à pleines voiles, on décida de rembarquer l'armée, en commençant par les troupes que commandait M. de Fumée, vice-amiral de Guyenne et sorte de volontaire indépendant, pour lequel les chefs semblaient avoir les plus grands égards.

En effet, Santa-Cruz avait fait diligence : sans attendre les renforts que Philippe II tardait à lui envoyer, il était parti de Lisbonne avec une quarantaine de navires et plus de sept mille soldats, et était venu se ranger en bataille devant la principale baie de l'île de Saint-Michel. La flotte française était à peu près d'égal nombre, mais elle avait un mauvais armement et, surtout, ses chefs n'étaient pas d'accord, quelques-uns trouvant très imprudent de risquer dans un combat des forces qu'il était impossible de renouveler, quand il était très facile de se contenter d'occuper les îles. On resta quelques jours en présence, du dimanche 22 au mercredi 25 juillet; et il semble que, de part et d'autre, les manœuvres furent assez mal combinées. Enfin, perdant patience et craignant de se laisser cerner, Strozzi, apercevant, le jeudi matin 26, un galion isolé de la flotte espagnole, fond sur lui avec son vaisseau amiral, suivi par les bâtiments de Brissac et de Borda. Les vieux marins de Santa-Cruz résistèrent vaillamment, leur chef venant promptement les soutenir avec des vaisseaux bien garnis de mousquetaires. Au bout de cinq heures de lutte, Brissac, épuisé, se retira; Sainte-Soline et Fumée, après avoir tiré quelques coups de canon, s'étaient dérobés dès le commencement de la bataille, emmenant la plus grande partie de la flotte française; et il n'y eut, par le fait, que trois ou quatre navires engagés, dont les chefs se firent tuer après des prodiges de valeur. Beaumont fut frappé au plus fort de l'action; le comte de Vimioso mourut, le lendemain, de ses blessures; et Strozzi, après s'être élancé sur le vaisseau amiral, tomba percé de coups entre les mains du marquis de Santa-Cruz qui, dit-on, le fit achever et jeter à la mer. Les Espagnols avaient perdu environ mille hommes, tant tués que blessés; les Français au moins douze cents, parmi lesquels quatre-vingts gentilshommes et trois cents soldats étaient prisonniers. L'amiral espagnol, soit par une cruauté digne du duc d'Albe, soit par ordre de son maître, condamna les gentilshommes à avoir la tête tranchée et les autres à être pendus, sous prétexte qu'ils n'étaient porteurs d'aucun ordre du roi de France autorisant l'expédition. L'exécution se fit de sang-froid le

1<sup>er</sup> août, cinq jours après la bataille<sup>1</sup>. Don Antonio s'était retiré à la Tercère et n'avait pas figuré au combat.

Les divers récits de l'affaire sont pleins de récriminations et d'accusations d'incapacité et de lâcheté, qui sont très fréquentes le lendemain d'une défaite et qui, sauf pour Brissac, semblent assez méritées. Toujours est-il que l'effet de ces nouvelles fut grand à la cour. Longtemps on ne voulut pas y croire, d'autant que des bruits plus favorables étaient venus de divers côtés<sup>2</sup>. Mais c'est surtout à l'étranger que le désastre, publié par les Espagnols, fut exploité hautement contre la France.

Saint-Gouard avait à Madrid une situation d'autant plus fausse, que Henri III n'avait point déclaré la guerre à l'Espagne et que les relations amicales des deux couronnes ne semblaient point interrompues. Ce n'est pas sans dépit qu'il écrivait au roi, le 17 septembre : « Ils jubilent tous les jours, comme si tout le bien de leur monarchie consistoit dans ce seul exploit, durant encore dans toute l'Espagne les festes commandées à cette occasion, comme aussi se font à Lisbonne grandes processions et s'y préparent grandes festes et jeux de tonneaux. Il ne se voit à cette heure marchandise plus requise que le discours estampé sur la relation de la victoire du marquis, qui se vend à chaque pas que l'on puisse faire<sup>3</sup>. »

Le dépit de Catherine et la colère de Henri III<sup>4</sup> se traduisirent par le désir de se venger et par la hâte qu'ils mirent à préparer une nouvelle expédition aux Açores. La mère et le fils étaient seulement en désaccord sur le choix du chef à donner aux navires qu'on équiperait, le roi réclamant le droit au commandement suprême pour son favori Joyeuse, qu'il avait nommé grand amiral de France<sup>5</sup>. Finalement, on choisit le commandeur de Chaste, parent de Joyeuse; il devait amener des renforts à don Antonio, qui avait pu rallier trente-sept navires intacts à la Tercère. Mais le traître Miguel Vaez, qu'il avait gardé près de lui, le dissuada de tenter de nouveau la fortune et l'engagea à revenir en Europe, en laissant les îles sans chef et presque sans troupes.

<sup>1</sup> Lettre de Busbecq à l'empereur Rodolphe, du 15 août 1582. — *Arch. curieuses*, t. X.

<sup>2</sup> Voir *Lettres*, etc., p. 66, note.

<sup>3</sup> Voir la lettre de Saint-Gouard, du 19 septembre, p. 61 et la note 2, et la lettre du roi à Villeroy, p. 65, note. — Le discours triomphant de Santa-Cruz se trouve sous sa forme primitive, conservé dans le volume 844 du manuscrit Dupuy. Il porte ce titre : *Lo sucedido a la armada de Su Magestad*, etc. A la suite est imprimée la nomenclature des morts et des prisonniers.

<sup>4</sup> Voir *Lettres*, p. 65, note 7 et p. 120 et 121, notes, et *Appendice*, p. 405 et suiv.

<sup>5</sup> Lettre de Catherine à M. de Longlée, du 25 mars 1583, p. 103. — Instructions à Chaste, du 6 mai 1583 (Bibl. nat., f. fr. 16121, f° 1).



Au printemps de 1583, comme l'année précédente, deux flottes ennemies ne s'en trouvèrent pas moins en présence dans les mêmes eaux de l'Atlantique. La France n'avait qu'une petite armée de douze cents hommes, à laquelle s'étaient joints quatre cents Anglais. Leur chef était bien porteur d'une sorte de commission royale, mais on ne lui avait guère assigné qu'un rôle de corsaire. Philippe II envoya le même marquis de Santa-Cruz avec plus de cent galères et douze mille soldats<sup>1</sup>.

Chaste débarqua sans peine à la Tercère, le 11 juin 1583 : les femmes le couvrirent de fleurs, mais ce qui restait de troupes portugaises lui apporta un médiocre secours et il ne put les faire tenir devant les belles troupes espagnoles. Après avoir perdu ses meilleurs capitaines, il fut obligé de se retirer dans la montagne et de négocier, avec son féroce adversaire, une capitulation qui comprenait l'obligation pour les Espagnols de rapatrier tous les Français. On les entassa dans de vieilles barques, sans presque de vivres; la traversée dura près de deux mois, et quand on débarqua à Hendaye, la moitié avait péri.

Santa-Cruz était une seconde fois rentré en triomphateur à Madrid, et le nouvel ambassadeur de France, M. de Longlée, décrivait leur joie et leur insolence à peu près dans les mêmes termes que Saint-Gouard<sup>2</sup>.

Catherine de Médicis s'étonnait d'avoir sans cesse rencontré Philippe II au courant de tous ses projets et prêt à les déjouer. Une lettre de l'ambassadeur espagnol Tassis, qu'elle intercepta avec le respect pour la correspondance politique, qu'à en la diplomatie de tous les temps, lui révéla le rôle joué par Miguel Vaez et la façon dont il avait trahi le roi de Portugal. Elle fit arrêter cet espion, ainsi qu'un certain don Louis de Cardona : on les soumit à la question. Cardona avoua que le roi d'Espagne lui avait remis trois cents écus pour tuer don Antonio, et fut étranglé dans sa prison. Quand à Vaez, il s'obstina à ne rien dire et se laissa infliger par le bourreau jusqu'à quatorze tours de corde. On le rendit à Tassis, qui le renvoya tout estropié en Espagne<sup>3</sup>.

La correspondance de Catherine de Médicis est muette sur ces derniers événements : il y est à peine fait allusion une ou deux fois à l'expédition du comman-

<sup>1</sup> Le rapport de Chaste se trouve à la Bibliothèque nationale (Dupuy, 116), et a été publié par Thirvenot dans les *Relations de divers voyages curieux*, t. II, 4<sup>e</sup> publ. Paris, 1696.

<sup>2</sup> Lettre de Longlée à Henri III, du 23 janvier 1584 (Bibl. nat., f. fr. 16109, fol. 13).

<sup>3</sup> Documents espagnols des archives de Simancas, conservés aux Archives nationales, d'après l'*Histoire de Philippe II*, par M. H. Forneron, t. III, p. 159.

deur de Chaste. Villeroy écrit seulement à Matignon que la reine mère fut « excessivement déplaisante et marie » de ce nouvel échec. Son désir de le réparer ne fut pas pour rien dans l'aide qu'elle donna au duc d'Anjou pour l'expédition des Pays-Bas, à laquelle tout d'abord elle s'était nettement opposée. Même elle n'hésita pas, après les folies de son fils à Anvers, — que nous allons voir se dérouler avec autant de légèreté que Strozzi ou Chaste en montrèrent aux Açores, — à chercher en Flandres des compensations plus durables. La reine mère a délibéré. écrira Busbec à l'Empereur, de « prendre la place de Cambray pour gage de ses prétentions en Portugal<sup>1</sup> ».

Henri III eut maintes occasions de se venger du roi d'Espagne, mais il n'osa jamais. Quand, en mars 1585, les députés des Provinces-Unies vinrent lui offrir la souveraineté qu'ils avaient donnée déjà à son frère le duc d'Anjou, il les retint longtemps à Paris et, après avoir bien hésité, les renvoya sans leur rien promettre. Il avait voulu cependant prendre l'avis d'un vieux et très expérimenté diplomate, son ancien ambassadeur en Angleterre, à Venise, à Constantinople, François de Noailles, évêque de Dax<sup>2</sup>; et le sage prélat lui avait tenu le langage suivant, rapporté par de Thon :

« Je frémissais encore de ressentiment et d'horreur au seul souvenir de la bataille malheureuse livrée tout récemment proche de la Tercère. Il me semble voir encore sous mes yeux l'infortuné Philippe Strozzi, digne fils de Pierre Strozzi; ce général si brave, après avoir, comme lui, rendu mille services au Roi votre père et à Votre Majesté, expire malheureusement comme lui, en défendant courageusement les droits et la gloire de la France. Mais le sort déplorable du fils me paroît surtout digne de mes larmes. Je le vois encore ce grand homme, après avoir pris congé du maréchal de Matignon, de moi et de tous ceux qui l'avaient accompagné, partant de Bourdeaux à la tête d'une noblesse florissante, et montant déjà en vainqueur sur la flotte qu'il alloit commander sous vos ordres, pris ensuite les armes à la main, après avoir reçu une blessure mortelle, en combattant en homme de cœur, enfin demi mort, mais portant encore dans son air, même en cet état, toute la grandeur du nom français, livré entre les mains d'un bourreau, et mourant enfin d'une mort honteuse, avec tant d'autres seigneurs, traités aussi bien que lui comme les plus vils scélérats, tandis que le soldat espagnol lui-même se récrie contre la barbarie injuste qu'on exerçait envers de braves gens, qui

<sup>1</sup> Lettres de Busbecq, réimprimées dans le tome X des *Archives curieuses*.

<sup>2</sup> Voir la lettre de Catherine à l'évêque de Dax du 5 septembre 1582, p. 56 et notes.

auraient dû être traités en prisonniers de guerre. Pardonnez-moi, Sire, et que vos ministres me pardonnent même, si j'ose en ce lieu et sous les yeux de Votre Majesté, exprimer librement les sentiments que m'inspire ma juste douleur<sup>1</sup>. »

Ce beau langage console un peu des incertitudes et des lâchetés dont les sournoises entreprises maritimes contre Philippe II nous ont donné le triste spectacle; et on s'étonne qu'il n'y ait pas en à cette époque un homme d'État assez clairvoyant pour découvrir que l'Espagne n'était forte que des hésitations et de la mauvaise organisation de ses adversaires, et que, bien avant la Ligue, on aurait pu lui arracher sa vieille et insolente suprématie, presque aussi facilement que devait le faire quelques années plus tard Henri IV.

## II

Au commencement de 1582, le duc d'Anjou était toujours en Angleterre, poursuivant l'éternelle négociation de son mariage. Élisabeth semblait au mieux avec son fiancé, lui prodiguant toutes ses tendresses et n'hésitant pas à lui donner des secours effectifs pour asseoir sa souveraineté aux Pays-Bas. Il était temps, du reste; car, tandis que François de Valois paradait à Londres dans les fêtes et dans les tournois, le prince de Parme et ses troupes s'avançaient dans les Flandres et mettaient le siège devant Tournai. Une ambassade extraordinaire des États généraux venait d'arriver en Angleterre, pour supplier le duc de se mettre à leur tête et de les défendre contre le roi d'Espagne, puisqu'il avait accepté d'être leur chef. Élisabeth, tout en affectant des regrets de circonstance, ne retint pas un instant celui qu'elle venait de traiter pendant quelques mois presque comme son mari. Au fond, elle était heureuse de reprendre sa liberté, voulant passer, disait-on, à quelque fantaisie nouvelle et désabusée par Simier sur le compte du duc d'Anjou. Mais elle fit accompagner le prince par une nombreuse suite de seigneurs anglais et par Leicester lui-même. C'est accompagné de ce beau cortège, auquel se joignit naturellement le prince d'Orange et toute la milice bourgeoise, que, le 19 février, le nouveau souverain de Brabant fit son entrée solennelle à Anvers et s'installa au palais Saint-Michel<sup>2</sup>. Il n'y demeura pas longtemps paisible. Un pre-

<sup>1</sup> De Thou, *Hist. Univ.*, t. IX, p. 302.

<sup>2</sup> Par deux lettres en date du 17 mars, Catherine de Médicis remercie le prince et la princesse d'Orange de la belle réception qui a été faite à son fils. — Voir plus loin, p. 15.

mier attentat contre Guillaume eut lieu le 18 mars et faillit coûter la vie à l'habile défenseur de la liberté des Pays-Bas. Au mois d'août, c'était une vraie conspiration qu'on découvrait à Bruges, au moment où elle allait éclater. Elle avait pour chef un espagnol nommé Salcède, qui, une fois pris, fit de si étranges aveux sur la double politique de Henri III, qu'on envoya sans tarder Bellièvre et Brulart au duc d'Anjou pour arranger les choses. Ils renvoyèrent Salcède en France où, après avoir été interrogé de nouveau, il fut exécuté en place de Grève. Mais en même temps, ils essayèrent de détourner le prince d'une entreprise que le roi commençait à désapprouver hautement, au moment où Catherine de Médicis y devenait plus favorable: car nul doute qu'elle n'ait encouragé le duc de Montpensier et le maréchal de Biron quand ils étaient partis pour les Flandres<sup>1</sup>, tout en leur reprochant les pillages et escroqueries que leurs troupes avaient commises en s'y rendant<sup>2</sup>. C'était pourtant le moment où arrivait à Paris la nouvelle du désastre de Strozzi; et il n'y avait pas lieu de ménager les Espagnols. Henri III consentit à envoyer Pinart en Angleterre, pour reprendre directement avec Élisabeth la négociation du mariage de son frère, et lui donner aussi une décharge qu'elle demandait depuis longtemps concernant les frais de l'expédition des Pays-Bas. Tout cela se faisait de mauvaise grâce. Le nouvel ambassadeur en Angleterre, M. de La Mothe-Fénelon, avait bien mission d'aplanir autant que possible les difficultés; mais, dans une lettre que Catherine écrivait à M. de Mauvissière, elle lui disait mélancoliquement : « A ce que j'ai vu par vos dernières dépêches, le mariage, que j'ai toujours tant désiré, d'entre la reine d'Angleterre et mon fils le duc d'Anjou, n'est pas en si bons termes et espérances que je voudrais; mais il n'y a remède. Ce sont choses qui se font premier au ciel qu'à la terre<sup>3</sup>. »

Ces incertitudes ne pouvaient profiter qu'à l'Espagne. Le prince de Parme pendant l'hiver n'avait cessé de demander des renforts; il se disposait à reprendre l'offensive; et, d'autre part, le duc d'Anjou, entouré d'un grand nombre de jeunes gentilshommes français, se trouvait, au bout de dix mois de gouvernement, en suspicion près de ses nouveaux sujets, qui lui reprochaient de ne tenir aucun compte de leurs vieilles franchises et de n'écouter que son bon plaisir. Les mau-

<sup>1</sup> Voir la lettre assez entortillée de la reine à Bellièvre, du 11 août 1583, p. 50, et les lettres des 29 et 31 octobre au duc de Montpensier, auquel elle annonce l'envoi de fonds pour la solde des troupes, p. 68 et 69.

<sup>2</sup> *Lettres*, p. 62.

<sup>3</sup> Voir p. 73 et 75, et aussi la lettre du 27 janvier 1583, p. 83.

vais conseils de ses amis aidant, lui qui avait toute sa vie aimé les conspirations, résolut de s'emparer le même jour des principales villes des Pays-Bas et d'y asseoir un gouvernement sans contrôle. Le coup d'état fut en secret fixé au 18 janvier : mais il faut croire que les bourgeois étaient sur leurs gardes, car l'entreprise échoua à Gand et à Bruges, aussi bien qu'à Anvers, où elle aboutit pour les Français à un véritable désastre. Près de deux mille hommes y périrent et parmi eux l'élite de la jeune noblesse, le fils du maréchal de Biron, le neveu du cardinal de Rambouillet, le duc de Saint-Aignan, le fils du comte de Châteauroux. Le prince d'Orange, qui s'était tenu en dehors du conflit, devenait l'arbitre de la situation. La reine mère lui envoya le baron de Mirambeau, pour lui demander de sauver l'honneur très compromis du duc d'Anjou<sup>1</sup>. Bientôt, le roi dépêcha Bellièvre, qu'il accrédita directement près des États généraux, pour négocier un accord. Nous avons, tant dans la correspondance de la cour que dans celle de ses agents<sup>2</sup>, les pièces principales de l'affaire délicate, qu'il fallait bien toute la finesse du surintendant des finances pour traiter dans de si fâcheuses conditions. Le jeune Brulart de Sillery, déjà président au Parlement, le futur ambassadeur en Suisse et Garde des sceaux de Henri IV, lui était adjoint et se fit remarquer par un discours fort habile, qui a été conservé. On put ainsi aboutir à un mauvais arrangement, signé à Termonde le 18 mars, auquel le prince d'Orange semble s'être employé avec d'autant plus de zèle, qu'au fond il avait encore grand besoin de ne pas se broiller avec la France.

Mais la confiance n'existait plus : le duc d'Anjou le sentait si bien, qu'il n'osa pas rentrer à Anvers et qu'il laissa le commandement de son armée au maréchal de Biron. Désavoué par son frère, blâmé par sa mère, il s'était retiré tout d'abord à Vilvorde, de là à Termonde, où il resta jusqu'au 28 mars, et après à Dunkerque, où il passa du 11 avril au 18 juin. Sa situation était singulière : il reculait tous les jours devant les Espagnols, mais ne renonçait ni aux droits qu'il tenait de son élection comme duc de Brabant, ni à ses rapports très cordiaux à l'apparence, avec les États généraux des Pays-Bas et le prince d'Orange. Quant à la cour de France, elle voulait éviter à tout prix une rupture avec l'Espagne; elle encourageait donc les négociations que l'on menait avec le prince de Parme; mais elle aurait voulu garder les villes les plus proches de la frontière du Nord. Aussi Henri III est-il d'avis qu'on organise la résistance à Dunkerque. Lorsque la ville tombe, le

<sup>1</sup> Lettre du 30 janvier au prince d'Orange, p. 86.

<sup>2</sup> Voir à l'Appendice les lettres de Bellièvre.



16 juillet 1583, au pouvoir des ennemis, la reine mère le déplore amèrement<sup>1</sup>. Elle part pour Chaulne, où elle se rencontre avec son fils, sans que nous sachions au juste ce qui s'est passé à l'entrevue. Un mois plus tard, le duc d'Anjou s'étant retiré à Nesle, puis à la Fère, Catherine le rejoint dans cette dernière ville, le 19 août, et insiste vivement pour qu'il fasse tous ses efforts pour défendre du moins Cambrai. Le prince s'y rend le 3 septembre; il y reste jusqu'au 9 octobre, et revient à Laon, puis à Château-Thierry, où il s'établit, le 9 novembre, dans une résidence agréable, sa santé lui imposant beaucoup de soins et de repos. Quand sa mère vient l'y trouver, elle arrive au moment d'une violente crise, dont personne ne semblait comprendre la gravité<sup>2</sup>, à moins qu'on ait reçu l'ordre de cacher aux représentants des Pays-Bas la maladie, qui aurait pu interrompre les négociations.

Croirait-on qu'au mois d'août la reine avait encore voulu reprendre des pourparlers avec Élisabeth, à laquelle elle avait envoyé un gentilhomme, le sieur de Béault, pour l'assurer de « l'affection et amitié » de son fils le duc d'Anjou, avec lequel elle venait de passer quelques jours à la Fère<sup>3</sup>? Mais c'était uniquement pour ne pas s'aliéner la reine d'Angleterre, car en même temps elle proposait au prince, déjà si malade, de le marier avec sa propre nièce, la princesse de Lorraine, cette « Madame Christine », qui avait été élevée à la cour et ne jouissait même point d'une réputation sans tache<sup>4</sup>. Puis, tandis qu'elle licenciat les Suisses de Biron et les faisait payer, elle chargeait expressément MM. de Crèvecœur, de Puygaillard, de Tavannes et de Sailly de défendre Cambrai et les places du Nord<sup>5</sup>.

L'activité de la reine mère ne se dément pas un instant; c'est par sa correspondance avec Bellièvre<sup>6</sup>, alors en mission près le roi de Navarre, que nous connaissons ses préoccupations. Elle est à Monceaux (21-27 octobre 1583), très ennuyée du duc d'Anjou, qui promet toujours de venir la voir et qui semble redouter une entrevue avec Henri III et avec elle. Le 4 novembre, elle est à Château-Thierry, où elle trouve son fils en proie au mal implacable qui l'emportera bientôt. Il a des accès de fièvre, qui lui durent huit heures, et d'abondantes sueurs, avec des

<sup>1</sup> Lettre à Mauvissière, du 25 juillet 1583, p. 115.

<sup>2</sup> Lettre à la duchesse de Nemours, du 4 novembre 1583, p. 152.

<sup>3</sup> Lettre à la reine d'Angleterre, du 23 juillet, p. 115.

<sup>4</sup> Lettre du 11 novembre, à M. de Maisse, p. 153.

<sup>5</sup> Lettre à Mauvissière, du 27 août 1583, p. 103.

<sup>6</sup> Lettre du 6 septembre 1583, p. 134 à 137.

vomissements de sang : graves accidents, que les médecins du temps s'imaginent conjurer avec une purgation.

Elle revient à Paris et est le 11 novembre à Saint-Germain avec le roi, qui tient une sorte d'assemblée de notables, s'occupant un instant des affaires de l'État et étonnant tout le monde par son intelligence et son éloquence. « Je suis marrye, dit-elle à Bellièvre, que vous ne l'avez ouï. » Elle y reste jusqu'à la fin de l'année, très anxieuse de savoir si la reine de Navarre va se réconcilier avec son mari, le baron d'Yolet étant venu à la cour apporter les conditions fort dures du roi de Navarre.

Il était arrivé au commencement d'août 1583 une aventure singulière à Marguerite de Valois, qui était à la cour depuis environ dix-huit mois, menant joyeuse vie et n'ayant pas laissé de commettre quelques imprudences. Henri III, pour se venger de méchants propos sur lui et sur ses « mignons », avait fait à sa sœur une avanie publique et l'avait brusquement chassée de Paris avec ses amies, M<sup>mes</sup> de Béthune et de Duras. Il avait fait plus : d'après ses ordres, des gardes avaient couru après les fugitives jusqu'à Palaiseau, d'autres disent jusqu'à Ferrières, et avaient fouillé leur litière, les traitant comme des criminelles. Quand la reine de Navarre, d'étape en étape, arriva jusqu'en Poitou, son mari, prévenu du scandale, refusa de la recevoir, exigeant du roi une réparation pour l'injure commise et des preuves de la mauvaise conduite de sa femme : et il avait député à Paris la meilleure tête de son entourage, Duplessis-Mornay, avec des instructions très précises, pour le succès desquelles il devait être secondé par Clervant<sup>1</sup>.

Le roi était parti pour les eaux de Bourbon-Lancy, et Duplessis ne le rejoignit qu'à Lyon. Mais il fut impossible d'avoir de Henri III aucune explication : comprenant le mauvais cas dans lequel il s'était mis, il essayait de faire régler l'affaire par d'autres, même par sa mère, qui ne semble avoir appris que tardivement ce qui s'était pourtant passé presque sous ses yeux. Bref, il envoya Bellièvre en Gascogne pour trouver un terrain de conciliation. C'était l'ami de Marguerite, en même temps qu'un négociateur plein de bon sens et de ressources ; il était estimé du roi de Navarre ; il pouvait être aidé sur place par le maréchal de Matignon. Les nombreuses lettres que Catherine de Médicis lui adressa aux mois d'octobre, de novembre et de décembre 1583, les réponses du surintendant, que nous

<sup>1</sup> Nous avons raconté en détail tout cet épisode dans un article de la *Revue des questions historiques* du 1<sup>er</sup> octobre 1901, intitulé : *Le renvoi par Henri III de Marguerite de Valois et sa réconciliation avec son mari le roi de Navarre* (août 1583-avril 1584).

avons presque toutes retrouvées et publiées à l'*Appendice*, montrent de quelles difficultés fut entourée la négociation. Toujours habile, le Béarnais faisait mine de préparer la guerre, envoyait des ambassadeurs en Angleterre et en Allemagne pour demander des secours, s'emparait sans prévenir de la place de Mont-de-Marsan, usait en un mot de tous ses avantages. Il exigea même que le roi retirât ses garnisons des places circonvoisines et que Birague et Bellière fussent personnellement garants de la promesse arrachée à leur maître. C'était d'ailleurs à sa femme qu'il en voulait le moins, et il ne lui fit aucun reproche quand il consentit, à la suite de longs attermoiemens, à la recevoir à Nérac.

## III

Après avoir mis fin, pour le moment du moins, au scandale causé par la conduite de la reine de Navarre, Catherine de Médicis voulait rendre un dernier service au fils qu'elle avait trop aimé, en le réconciliant avec le roi. La mésintelligence qui existait depuis longtemps entre les deux frères s'était encore beaucoup accentuée depuis la dernière entreprise du duc d'Anjou aux Pays-Bas. Henri III, d'une nature jalouse et méchante, n'avait favorisé ni le mariage avec Élisabeth d'Angleterre, ni l'établissement dans les Flandres. Lorsque les revers étaient arrivés, sans se réjouir ouvertement, il n'avait rien fait pour atténuer le désastre, et c'était la reine mère seule qui avait pris soin de sauvegarder la retraite et de régler toutes les questions pendantes. Tel avait été le but de ses fréquents voyages et de son active correspondance. Depuis que, presque mourant, il était revenu à Château-Thierry, le duc d'Anjou, qui, comme tous les poitrinaires, ne se croyait pas si malade, avait été fort blessé de ce que le roi ait manifesté l'intention de lui retirer tous ses apanages, et il avait fait écrire par sa mère à Villeroy<sup>1</sup>, pour obtenir du moins sur ce point quelque favorable assurance. L'affaire étant arrangée, il consentit à venir au mois de février passer quelques jours à Paris près de Catherine, dans le bel hôtel qu'on appelait « les Repenties »; et, s'étant assuré d'être bien reçu, il avait consenti à voir plusieurs fois le roi. La reine mère s'en montrait toute réjouie. Elle écrivait, le 23 février 1584, à l'ambassadeur près les cantons catholiques de Suisse, M. de Liverdis :

<sup>1</sup> Lettres à Villeroy, de Château-Thierry, le 2 janvier 1584, p. 169, et à Mauvissière, de Saint-Germain, le 25 janvier, p. 171.



« Mon fils le duc d'Anjou est de présent près du Roy son frère, qui a tout contentement de ses déportemens près de luy. Il s'en retourne dans peu de jours à Château-Thierry, où il avoit laissé tout son monde. Il pourra revenir dedans quelque temps après, et puis s'en ira à sa volonté, demeurant en sa liberté d'aller et venir comme bon lui semblera. Je lone Dieu de très bon cœur de les voir si bien ensemble, qui ne peut estre que pour le grand bien et prospérité de ce royaume. . . »

A peine de retour chez lui, le duc d'Anjou avait eu une grave rechute, qui donna lieu aux bruits les plus divers. On raconta tout haut qu'il avait été empoisonné durant son séjour à la cour; on murmura plus discrètement que la vie de plaisirs, qu'il avait reprise pendant son court passage à Paris, pouvait bien avoir aggravé son mal. La vérité est que la phthisie suivait son cours, les forces diminuant rapidement, les accidents devenant plus fréquents, la fièvre augmentant chaque jour, de telle sorte qu'il fallait toutes les illusions maternelles pour croire à une guérison, que Catherine de Médicis espérait encore quand, assez malade elle-même, elle vint voir son fils pour la dernière fois à la fin du mois de mai<sup>1</sup>. Le 10 juin, il était enlevé, après deux jours d'agonie, ayant gardé assez de connaissance pour faire un testament qui est le meilleur acte de sa vie.

La reine mère n'était pas de ces femmes auxquelles la douleur empêche toute résolution. Son dernier fils mort, elle eut aussitôt conscience des conséquences politiques qui en résulteraient, et, sur deux points importants, elle prit sans retard son parti. Des conquêtes faites par le duc d'Anjou dans les Flandres, il ne restait que Cambrai et son territoire, que le prince avait légués à son frère. Henri III eut peur de complications avec l'Espagne et n'osa pas incorporer ce petit État au royaume. Catherine le recueillit comme un héritage privé, et aussitôt nous la voyons, le 21 juin, écrire aux consuls de Cambrai, au gouverneur Balagny, conclure des arrangements financiers et militaires, répondre point par point aux demandes des habitants<sup>2</sup>, en un mot faire acte d'administration si ferme et si intelligente que, de ce jour, Cambrai fut français et n'a cessé depuis de l'être.

Mais en même temps, la succession au trône était virtuellement ouverte, le roi, en dépit de ses incessants pèlerinages, n'ayant plus aucune chance d'avoir des enfants. L'héritier légitime était sans conteste le roi de Navarre. Catherine de Médicis résolut de tenter auprès de son gendre une démarche, assurément

<sup>1</sup> Lettre à Bellièvre du 24 mai 1584, p. 188.

<sup>2</sup> Pièces justificatives, à l'Appendice, p. 443 à 452.

très habile et qui, si elle avait réussi, aurait pu éviter à la France toutes les horreurs, toutes les divisions, plus irréparables encore, d'une longue guerre civile. Elle envoya le duc d'Épernon en Gascogne, pour proposer au Béarnais d'abandonner la religion réformée et de redevenir catholique. Elle tenait tant au succès de sa négociation, qu'elle écrivit lettre sur lettre à Bellièvre et à sa fille la reine de Navarre, pour que son envoyé fût bien reçu. Le roi de Navarre, qui n'avait de fanatisme ni religieux ni politique, accueillit assez bien la mission, et s'il n'avait tenu qu'à lui, il aurait pu la faire aboutir; mais il lui fallut compter avec son entourage protestant, qui redoutait de perdre toute influence et qui, il est juste d'ajouter, connaissait assez Henri III pour n'avoir en lui aucune confiance. C'est ce qui explique qu'un esprit aussi sage et expérimenté que du Ferrier, devenu sur ses vieux jours chancelier du roi de Navarre, ait été si vivement opposé à un changement de religion, sur lequel il devait être lui-même assez sceptique.

Toujours est-il que la volonté hautement manifestée par l'héritier du trône de rester huguenot fût, non moins que l'ambition des Guise, la cause de l'organisation de la Ligue, qui, étant donné l'attachement de la nation à la vieille foi catholique, devait être très populaire et très facile. Elle est racontée par trop d'historiens pour que l'on puisse ajouter à ce que chacun sait. Mais il est intéressant de constater que son établissement demeura longtemps mystérieux et secret, et que la première prise d'armes des confédérés, au mois de mars 1585, surprit la cour. Il semble même que ce furent les révélations d'un agent subalterne, Villefalloir, le beau-père du secrétaire du duc de Guise, qui firent comprendre au roi toute la gravité de la situation.

Comme acte public, il y avait bien eu le fameux manifeste signé du cardinal de Bourbon, daté de Péronne le 31 mars 1585, et imprimé à Reims; mais on ne s'était pas tout d'abord douté de son importance, tant de déclarations de cette sorte étant lancées chaque jour par tous les partis. Au reste, cette pièce, en même temps qu'elle attaquait assez vivement Henri III, accusé de laisser le gouvernement entre les mains de ses favoris, faisait des avances à la reine mère. Le passage qui regarde Catherine de Médicis est à retenir :

« Supplions tous ensemble très humblement la Roynne mère du Roy, nostre très honorée dame (sans la sagesse et providence de laquelle le royaume seroit piéçà dissipé et perdu), pour le fidel tesmoignage qu'elle peut rendre de nos grands services, mesmes en particulier de nous, cardinal de Bourbon, qui l'avons tousjours honorée, servie et assistée en ses plus grandes affaires, sans y espargner

noz biens, vie, amis et parens, pour avec elle fortifier le party du Roy et de la religion catholique, de ne nous vouloir abandonner, mais d'y employer tout le crédit que ses peines et laborieux travaux luy pourroient avoir infidèlement ravy auprès du Roy son fils.»

Dans les lettres si bien informées qu'Auger Gisen, seigneur de Busbec, adressait à l'empereur Rodolphe, il est question pour la première fois de la prise d'armes des Guise le 25 avril 1585.

« Tout est ici, écrit-il, dans l'épouvante d'une guerre subite, à laquelle on ne s'attendait pas; le roi l'a devant les yeux sans l'avoir prévue. Il y a plus de deux mois que le duc de Bouillon lui avait donné avis par lettre. . . . On dit que le roi est dans un grand chagrin d'avoir négligé cet avis. Le cardinal de Bourbon est le spécieux auteur de ces troubles, mais, dans la vérité, si je ne me trompe, les principaux moteurs sont les ducs de Guise, de Mayenne et le cardinal de Lorraine, frères, le duc d'Anjou, le marquis d'Elbeuf, leurs oncles, et enfin le duc de Mercœur, frère de la reine, gouverneur de Bretagne. . . . La reine mère est encore auprès du duc de Guise, obligée d'entendre de grosses plaintes sur la conduite du roi son fils. . . . L'archevêque de Lyon s'y est rendu; c'est en lui que toute la France met son espérance pour passer un traité favorable à sa tranquillité. On attend avec impatience le retour de la reine, qui doit apporter la conclusion de la paix ou de la guerre avec les Guise. . . . »<sup>1</sup>

En effet, dès qu'il fut bien persuadé du danger que courait son pouvoir, Henri III s'était adressé à sa mère, et, sans avoir égard à sa santé, alors assez chancelante, il l'avait chargée de négocier, ayant envoyé par avance au cardinal de Bourbon Philippe de Lenoncourt, évêque d'Auxerre, un vieux conseiller de la couronne, et le duc de Retz. Catherine hésita avant d'entreprendre de jouer cette partie, qu'elle sentait peu facile. Cependant elle n'avait pas attendu pour intervenir, ayant déjà écrit au duc de Guise et à son frère Mayenne pour les retenir dans le devoir; mais ce dernier venait de s'emparer de Dijon, tandis que Guise, maître de la Champagne, avait établi le quartier général de la Ligue à Châlons, où il entourait le cardinal de Bourbon des plus grands honneurs. C'est à Épernay que la reine mère se rendit pour s'aboucher de là avec les confédérés et traiter au

<sup>1</sup> *Archives curieuses de l'histoire de France*, t. X, p. 130 à 134. — L'Estoile a dit à peu près de même : « Le Roy, adverti et mesmes par le duc de Bouillon de la grande levée de gens de guerre que sous main faisait le duc de Guise, pendant qu'il s'amusait à baller et à masquer, fist response qu'il ne le croioit ni ne craignoit. » — *Mémoires-Journaux*, mars 1585. Édité. Jouaust, t. II, p. 185.

nom du roi, avant qu'on n'en soit venu aux armes. Elle était suivie, comme toujours, d'un cortège nombreux, et elle avait emmené, pour la seconder, Lanssac, son fidèle ami, Claude Pinart, le secrétaire d'État, le sieur de la Chapelle des Ursins, lieutenant du roi dans l'Île-de-France, et un nouveau venu qui semblait vouloir jouer le rôle d'intermédiaire entre les partis, esprit délié et intrigant, très brillant orateur, l'archevêque de Lyon, Pierre d'Espinac. Comme il avait dans sa jeunesse fortement incliné vers les idées nouvelles, c'était naturellement un adversaire acharné des protestants, et il était bien plus disposé à défendre les intérêts de Ligue que ceux de la royauté. Surtout il voulait refaire sa fortune très compromise par des dépenses exagérées et une vie de luxe dans laquelle il avait engagé ses ressources et celles de sa famille. Une élévation au cardinalat aurait comblé ses vœux ; mais il l'espéra en vain jusqu'à sa mort, non sans avoir déployé pour la foi catholique le zèle le plus intempérant. La reine mère semble s'être servie de lui sans enthousiasme. Elle aurait préféré avoir près d'elle Ville-roy, dont elle connaissait la prudence et l'habileté. Mais, soit que le roi ait tenu à le garder avec lui, soit que le prudent homme d'État ait préféré se ménager, ayant lui-même quelques secrètes attaches avec la Ligue, Catherine dut se contenter de correspondre avec lui, en réclamant de temps à autre ses conseils.

Épernay était alors, sur la rivière de Marne, une jolie petite ville qui avait été brûlée et rebâtie sous François I<sup>er</sup>, à laquelle une abbaye célèbre donnait quelque importance. C'est chez les religieux sans doute que la reine mère logea. Elle y arriva au milieu de mars 1585, comptant ne séjourner que quelques jours, et elle y était encore à la fin de juin. Durant ces trois longs mois, elle n'eut pas un moment de repos, ne cessant d'écrire au roi, à Brulart, à Bellièvre, pour leur rendre compte jour par jour de la situation. Miron et Villequier lui servaient de courriers pour correspondre avec son fils, tandis que l'archevêque de Lyon était son intermédiaire avec le duc de Guise. Elle attendit longtemps les princes, qui lui promettaient de venir la trouver et cherchaient toutes les occasions d'aterrir pendant qu'ils rassemblaient leurs troupes. Une première conférence eut lieu à Sarry près Châlons, dans une maison de campagne appartenant à l'évêque, le dimanche 12 mai 1585. Ce n'est que le 28 mai que le cardinal de Bourbon et le duc de Guise arrivèrent enfin à Épernay.

En dehors des longues correspondances de la reine, nous avons pour nous renseigner sur ces négociations, toute une suite de pièces qui présentent les griefs des princes coalisés, l'aveu et la justification en quelque sorte de leur prise



d'armes, les réponses à leurs exigences, la discussion, article par article, du texte qui deviendra le traité de Nemours, les mémoires du roi apportés à sa mère par des ministres ou des confidents ; si bien que l'on peut suivre jour par jour la marche des événements. Ce qui ressort de cet examen, c'est la nécessité où se trouva Henri III de céder sur presque tous les points, n'ayant ni argent ni soldats, tandis que les Ligueurs réunissaient chaque semaine des troupes plus considérables. La lutte des partis apparaît âpre et implacable. C'est une sorte de féodalité qui veut assurer son influence et son pouvoir et qui s'appuie sur une opinion publique très étrangère à la plupart de ses revendications. Naturellement, on met en avant les intérêts de la religion catholique ; et, pour conserver l'unité de foi et en même temps la paix du royaume, on réclame, comme l'ont fait tant de fois les États généraux, l'abolition de tous les édits favorables aux protestants, l'obligation imposée aux réfractaires soit de se convertir, soit de vendre leurs biens et de sortir de France, l'interdiction par conséquent de tout culte public ou privé qui ne serait pas la religion d'État. Mais, à côté de cette revendication de principe, tous les petits intérêts personnels se font jour, et chacun veut arracher à son profit un lambeau du pouvoir, une sécurité ou un avantage. C'est un égoïsme très mesquin, souvent à peine dissimulé sous l'apparence de préoccupations plus hautes qui restent dominantes pour l'histoire, tandis que, dans les discussions du moment, elles devenaient en quelque sorte tout à fait accessoires.

Le cardinal de Bourbon, le futur roi de la Ligue, beaucoup moins nul qu'on ne le représente d'ordinaire, habile et éloquent par moment, mais véritable instrument entre les mains du duc de Guise, fait du sentiment avec Catherine de Médicis, sa contemporaine et son amie, et réclame surtout pour lui la ville et le château de Rouen, avec le droit d'y entretenir une garnison qu'il commandera et que le roi payera, et aussi la ville et le château de Dieppe. Le duc de Mercœur, beau-frère de Henri III, demande deux ou trois places de sûreté en Bretagne et le commandement sans contrôle de tous les ports de son gouvernement : on lui donne Nantes, Saint-Malo et Dinan. Le duc de Guise veut les châteaux de Champagne et « la ville et citadelle de Metz ». Mayenne ne se contentera pas à moins de Dijon et de Chalon-sur-Saône. Le cardinal de Guise exige Reims, non pas l'archevêché dont il est titulaire, mais la ville et le château avec une garnison ; le duc d'Aumale, quatre ou cinq villes de Picardie ; le duc d'Elbeuf, les places du Dauphiné. De simples gentilshommes, gouverneurs de villes au nom du roi et qui ont passé à la Ligue, d'Entraignes, d'O, La Châtre, Randan, Man-

delot, le comte de Brissac demandent la confirmation de leurs pouvoirs, quelques-uns avec des gardes ou des places de sûreté. La reine mère accorde tout, sauf au sieur de Vaillac, capitaine de Bordeaux, qui voulait pour lui le château Trompette et auquel on répond par ce seul mot : *Nihil*.

Le 20 juin, Catherine quitte Épernay, d'accord avec les princes sur les conditions de la paix, leur ayant de plus concédé que le roi payerait les Suisses et les troupes mercenaires qu'ils ont enrôlés, au fur et à mesure de leur licenciement. Mais, ayant appris que les forces rebelles s'étaient concentrées près de Montargis, elle veut aussi se rapprocher de Paris; elle passe à Dormans, à Brie-Comte-Robert, à Moret, et arrive le 1<sup>er</sup> juillet à Nemours, où elle a encore de nouvelles conférences avec le cardinal de Bourbon et le duc de Guise, avant de signer définitivement le traité, le dimanche 7 juillet, avec la condition qu'il sera aussitôt ratifié par le roi. Miron part sans délai pour porter le papier à Henri III; et c'est ce curieux document, portant toutes les signatures originales, dont on pourra voir dans le texte l'exacte reproduction.

Le triomphe du duc de Guise était complet : il avait le commandement des troupes royales; il pouvait nommer aux grades ses créatures; il avait le droit de faire des « monstres », c'est-à-dire de lever des troupes à sa volonté. L'édit contre les réformés était promulgué dès le 18 juillet et enregistré dans un lit de justice à cause de l'opposition du Parlement de Paris.

Le Béarnais séjournait alors chez son ami Jacques de Caumont, dans ce vieux château de la Force qui domine tout le cours de la Dordogne, près Bergerac. C'est là qu'il apprit la conclusion du traité de Nemours. Il resta longtemps silencieux, puis, selon ses propres paroles : « Pensant à cela profondément et tenant la tête appuyée sur ma main, l'appréhension des maux que je ressentais pour mon pays fut telle qu'elle me blanchit la moitié de la moustache<sup>1</sup>. » Son manifeste de protestation est du 2 août 1585; l'excommunication de Sixte-Quint, du 1<sup>er</sup> septembre, Henri III lui envoya Philippe de Lenoncourt, qui sera cardinal en 1588, et Nicolas Brulart de Sillery, le futur chancelier de 1607, pour l'engager à rentrer dans la foi catholique et le supplier de ne pas recommencer la guerre; et, en se rapprochant du roi de Navarre, il suivait ses instincts très politiques. Mais l'heure n'était pas venue.

Enfin, l'affaire qui occupa tout particulièrement la reine mère durant la fin de

<sup>1</sup> *Mémoires du duc de la Force*, édit. de M. le marquis de la Grange, t. 1<sup>er</sup>, p. 50.

l'année 1585 fut la longue querelle du roi avec le duc de Nevers. On sait la place importante que ce grand seigneur occupait à la cour des Valois. De la famille des princes de Mantoue, Ludovic de Gonzague avait épousé la belle Henriette de Clèves et il était de ce chef devenu en France duc de Nevers. Très fidèle à la royauté et en même temps au catholicisme, il avait donné de sa personne dans toutes les guerres religieuses et il s'était montré aussi habile que brave capitaine. Ses avis étaient toujours écoutés au Conseil, où il passait pour étranger aux passions qui s'agitaient autour de lui. Possesseur d'une grande fortune, il n'avait rien à demander : indépendant et à demi italien, il résidait tantôt dans la somptueuse demeure qu'il s'était fait construire à Paris, tantôt dans le palais ducal de Nevers, tantôt dans un château nommé la Cassine, situé en Champagne, dans le comté de Rethel, où il avait de grands domaines. A la fin de 1584, aussitôt après la mort du duc d'Anjou, il fut de ceux qui se préoccupaient d'assurer la succession du trône à un prince catholique, et c'était dans ce but de défense religieuse qu'il avait adhéré à la Ligue, qui s'organisait alors sans bien définir le but à atteindre. Beau-frère de Guise par sa femme, il n'était point ouvertement hostile à la politique de la maison de Lorraine. Mais esprit honnête, scrupuleux même, il n'aurait voulu rien faire qui pût ébranler le trône des rois qu'il avait toujours fidèlement servis. Il entretenait naturellement de nombreuses relations en Italie et avait été plus d'une fois à Rome. Grégoire XIII venait de mourir et d'être remplacé par un pape dont on connaissait mal les idées, mais qu'on disait énergique et très capable d'assumer la responsabilité de ses actes et de ses conseils. Le duc de Nevers résolut, au printemps de 1585, au moment même où la reine mère poursuivait ses négociations avec les princes lorrains, à la veille peut-être d'une nouvelle guerre civile, d'aller s'éclairer sur ses devoirs et connaître par lui-même la situation. Peut-être avait-il aussi la mission officielle de demander au nom des confédérés les encouragements du pape et de le pousser à exclure par un acte formel les princes protestants de la succession au trône.

Nevers, accompagné du cardinal de Vaudémont, arriva à Rome le 12 juin. Le cardinal d'Este, le cardinal de Médicis, tous les prélats français s'étaient portés à sa rencontre; et pourtant une lutte sourde était depuis longtemps engagée aux abords du Vatican entre le cardinal Pellevé d'un côté, assisté du jésuite Mathieu, et l'ambassadeur Pisani de l'autre, soutenu par le cardinal d'Este, protecteur des affaires de France, les premiers, aussi dévoués à la Ligue qu'à l'Espagne, les seconds, défenseurs de la cause nationale et des droits de Henri III. Au fond, Phi-

lippe II avec ses agents disposait d'une influence prépondérante, que Sixte-Quint subissait, tout en s'en défiant. Le Saint-Père discuta avec le duc de Nevers l'opportunité d'une bulle qui déclarerait le roi de Navarre et le prince de Condé incapables d'arriver à la couronne; il ne niait pas l'utilité de la mesure, mais en même temps il recommandait avant tout la fidélité au souverain, et, selon lui, les représentants de la France à Rome devaient avant tout s'entendre pour aboutir à une transaction qui leur permettrait de ne pas séparer les intérêts catholiques des droits imprescriptibles de la royauté. Comme conclusion, Sixte-Quint se contenta de remettre un bref d'encouragement au cardinal de Bourbon et à ses amis. Au bout de quinze jours, Nevers et le cardinal de Vaudémont repartaient pour la France. M. de Hübner, l'historien si bien informé du grand pape réformateur, raconte que le duc de Nevers, botté et éperonné, au moment de monter à cheval pour quitter Rome, s'était senti tout d'un coup assailli par des scrupules de conscience; qu'en ayant servi d'ambassadeur à la Ligue il avait craint de violer son serment de fidélité au roi : il s'était donc rendu ainsi chez le cardinal Madruccio, protecteur d'Espagne, pour lui ouvrir son cœur, et il n'avait pas fallu moins de deux heures au prélat pour calmer les inquiétudes de cette âme timorée. On avait beaucoup ri à Rome du remords politique du duc de Nevers, et la finesse italienne avait accompagné son départ de maintes plaisanteries<sup>1</sup>.

Quand le duc de Nevers, au commencement de juillet, revint en France, il s'était déjà formé une légende sur le rôle qu'il venait de jouer à Rome. On l'accusait d'avoir raconté sur le compte du roi et de ses favoris des histoires peu édifiantes, en même temps que ses relations avec le comte d'Olivarès et les amis de l'Espagne étaient exploitées contre lui. Bref, Henri III ne dissimulait pas sa colère, et le duc, avec sa conviction honnête, se révoltait contre des soupçons qu'il ne s'expliquait pas. De là, une fréquente correspondance de la reine mère avec le prince et avec sa femme, qu'elle aimait de longue date, et d'interminables réponses du duc de Nevers, que nous avons retrouvées sous leur forme première, et qui mettent au courant de toutes les phases de ce très vif incident. C'est à peine si, au bout de six mois, Catherine avait pu ménager une réconciliation. Au fond pourtant, la querelle n'avait plus de raison d'être, le roi s'étant soumis à tout ce que demandait la Ligue, et Sixte-Quint ayant consenti à l'excommunication des princes.

<sup>1</sup> *Sixte-Quint*, par M. le baron de Hübner, 1880, t. II, p. 166.



L'un des agents les plus actifs de ces négociations, le meilleur conseil du duc de Nevers, était un médecin mantouan, nommé Philippe Gavriana, qui avait été un moment au service de la reine mère ; il venait l'année même de succéder à Giulio Busini comme ambassadeur de Florence près la cour de France. Dès le 4 août 1585, il écrivait au grand duc, se rendant très bien compte du résultat obtenu par les conférences d'Épernay : *Empiastri supra empiastri per mitigare il dolore, non per curarlo*. Et il ajoutait avec beaucoup de raison, que jamais le roi ne pardonnerait aux Guise et n'oublierait les humiliations qu'on venait de lui faire subir. Pendant les trois années qui vont suivre, Catherine de Médicis s'épuisera vainement à vouloir concilier les partis, et elle mourra elle-même à peu près brouillée avec Henri III.



# LETTRES

## DE CATHERINE DE MÉDICIS.

---

1582. — 2 janvier.

*British Museum. State Papers, France, vol. 72.*

### A MONSIEUR DE WALSINGHAM.

Monsieur de Walsingham, comme mère qui est desiruse du contentement de son filz et celle qui a la première embrassé et mis en avant le fruit du mariage de mon filz le duc d'Anjou avec la reyne d'Angleterre ma bonne sœur, pour l'estime que j'ay fait de ses rares et excellentes vertus, l'affection particulière que je luy ay toujours portée et le bien que j'ay pensé qui en réussiroit certainement aux royaumes de France et d'Angleterre, je ne vous puis celer que je n'ay rien tant en l'affection que de voir ceste affaire heureusement parachéevée, regrettant beaucoup que, contre ce que je m'étois promis ces jours passés, les choses soient remises à la longue; mais je veux espérer que enfin ma bonne sœur prendra quelque considération à la servitude et ferme affection de mon filz envers elle, pour le rendre content en ce qu'il souhaite plus que la considération de sa propre vie; et vous prie bien affectueusement que, comme l'un de ses ministres, vous veuillez en cet endroit employer tous vos bons offices pour faire

réussir chose qui, oustre le contentement particulier que en recevront ma bonne sœur et mon filz, aidera au commun bien, proffict et utilité de vostre patrie, selon que le pourrez entendre plus particulièrement par le s<sup>r</sup> de Mauvissière et Pinart, que je vous prie de croire; et sur ce je supplie le Créateur. Monsieur de Walsingham, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le deux<sup>me</sup> jour de janvier 1582.

CATHERINE.

BRULLART.

---

1582. — 5 janvier.

*Orig. Archives du Vatican, E 42.*

### A NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE.

Très saint Père, nous n'avons eu moins de regrets que le Roy nostre très cher filz de la perte inestimable que l'ordre et religion de Malte et toute la Chrestienté a receu par le decès de feu nostre cousin le grand maistre<sup>1</sup>,

<sup>1</sup> Le grand maître de l'ordre de Malte qui venait de mourir était Jean de La Carrière; mais il fut remplacé par Hugues de Lohenx de Verdalle, qui évinça le candidat de Catherine de Médicis.

que Dieu ait en sa gloire, nous assurant que Vostre Sainteté prendra en cet endroit le meilleur moyen qu'il se pourra; toutefois, pour ce que les roys de France prédécesseurs du S<sup>r</sup> Roy mon filz ont tousjours en un très grand honneur et amitié audict ordre et en ont esté les premiers fondateurs, en cas qu'il plaise à Vostre Sainteté intervenir en cest endroit et y mettre la main, comme fit le pape Jean vingt-deuxième, prédécesseur de Vostre-dicte Sainteté, il ne se peult pour tous respects présenter un plus digne sujet que le sieur de Chambrillant, prieur de Manosque, général des galères de la religion, personnage autant accomply et rempli de dignes qualités pour tenir ce lieu là que aultre quelconque; par quoy, très saint Père, et suivant le désir du Roy nostre filz, nous recommandous à Vostre Sainteté ledict sieur de Chambrillant, la priant tant et si affectueusement qu'il nous est possible de l'avoir pour recommandé, y ayant grand fondement de croire qu'il sera très utile à toute la Chrestienté, ainsi que plus particulièrement nostre cousin le cardinal d'Est et nostre cousin de Foix diront à Vostre Sainteté, les quelz je vous prie croire comme moi mesme; priant Dieu, très saint Père, vous conserver longtems au bon gouvernement de la sainte Église.

[De Paris], le v<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

Vostre dévotte fille, la royne mère du Roy,

*Signé*: CATHERINE.

*Et plus bas* : DE NEUFVILLE.

1582. — 6 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3354, f<sup>o</sup> 121.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, j'ay dès longtemps faict pour-suivre en la généralité de Bordeaux<sup>1</sup> le paiement des deniers à quoy les prévostz, vibailliz, visénéchaulz, leurs lieutenans, greffiers, archers ont esté taxez pour avoir augmentation de gaiges, affin de pouvoir joir du don qu'il a plen au Roy monsieur mon filz m'en faire; de laquelle poursuite la charge a esté commise au trésorier des ses parties cazuelles: le commys duquel nous a faict icy entendre que vous estiez en délibération de faire prandre lesdicts deniers et iceulx paier aux prévostz et archers qui sont emploiez par delà et auprès de vous; qui seroit pour me frustrer entièrement de l'espérance que j'en ay tousjours eue. De quoy je m'assure que ne voudriez estre cause, ny entreprendre sur ce qui est à moy, comme sont lesdicts deniers. Et pour qu'il me retourneroit à très grand intérêt s'ilz estoient divertiz de l'effect auquel je les ay destinez, je vous prie, mon cousin, que me monstrant l'affection que vous avez tousjours portée au bien de mes affaires, vous aiez à empescher qu'il ne soit aucunement touché ausdiets deniers, ains les laisser recevoir par ceulx ausquelz j'en ay baillé la charge, affin qu'ilz soient emploiez aux effectz et occasions que je les ay ordonuéés,

<sup>1</sup> Matignon avait succédé à la fin de 1581 au maréchal de Biron, comme lieutenant général au gouvernement de la Guyenne; il avait été recevoir les instructions du roi et conférer avec Catherine de Médicis avant d'aller prendre possession de sa nouvelle charge. — *Histoire du maréchal de Matignon*, par M. de Caillère, 1661, in-fol., p. 155.

qui sont très importantes pour mon service; et si quelque chose en avoit esté prise par vostre commandement ou autrement, je prie aussi de le faire incontinent remplacer. Et m'asseurant de la contynuacion de vostre bonne volonté, je prieray Dieu, pour la fin de ceste, vous tenir, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

De Paris, ce vi<sup>e</sup> janvier 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 9 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3354, f° 122.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, d'autant que je vous doitz respondre bien amplement par Labadie, qui partira demain, à ce que vous m'avez escript du faict de nostre armement, je ne vous en manderay rien par la présente, qui vous sera rendue par le s<sup>r</sup> de Bourdeaux, par lequel vous serez aussi promptement informé de l'intention du Roy monsieur mon filz, que, me conformant entièrement à icelle, je ne vous en répéteray, ny y adjousteray rien par celle-cy; seulement vous diray que je désire pour le service du Roy mondict S<sup>r</sup> et filz, pour le bien du païs et pour le contentement et repos de tous ceulx qui y ont intérêt, que toutes choses succèdent selon les ouvertures que ce porteur vous a faictes : à quoy je n'espargneray chose quelconque qui deppende de moy, non plus que vous faire plaisir en tout ce qui se présentera. Priant Dieu vous avoir, mon cousin, en sa sainte garde.

De Paris, le ix<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

Vostre bonne cousine,

*Signé :* CATHERINE.

1582. — 10 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10540, f° 70.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous prie veoir le mémoire que je vous envoye avecques la présente et entendre de Labadie ce que je luy ay donné charge vous dire conformément à icelluy, affin de donner ordre que toutes choses passent selon mon intention et que l'on ne m'embrasse en nouvelles despences soubz quelque prétexte que ce soit, ainsi que je l'escriptz à mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse<sup>1</sup>. Je vous envoye des lettres pour les s<sup>rs</sup> de la Rochefoucault, de Lanssac et S<sup>t</sup> Luc, en créance sur vous, ainsi que vous verrez par ledict mémoire. Mais vous considérez, devant que de les leur desliver, si, estans tous ensemble employez en ceste occasion, ilz se pourront bien entendre et accorder, et si ce sera le bien et advantaige de nostre entreprise qu'ilz facent ce voiage avecques ledict s<sup>r</sup> de Strosse<sup>2</sup>. Car, à vous dire la vérité et ce qu'il m'en semble, j'estime qu'il vault mieux avoir moins de forces, pourveu qu'elles soient bien unyes et obéissantes, qu'autrement. Advisez-y, je vous prie; car je m'en fye du tout à vous.

<sup>1</sup> Il nous a été impossible de retrouver aucune des lettres que la reine mère écrivit à cette époque à Strozzi à l'occasion de la campagne au succès de laquelle elle attachait tant de prix. Quelques lettres de Philippe Strozzi à Catherine de Médicis ont été données au t. VII, p. 499 à 501; nous en publions à l'*Appendice* plusieurs autres de l'année 1582.

<sup>2</sup> Catherine poursuivait toujours son expédition des Açores, conséquence des droits qu'elle prétendait avoir sur le royaume de Portugal conquis par Philippe II; mais le roi d'Espagne ne prenait pas au sérieux ses prétentions. — V. *Collec. de documentos inéditos para la historia de España*, t. VI, p. 524.

Et pour le regard de l'édit des eslections, Molé vous aura envoyé les provisions que vous avez demandées, et vous diray que je trouve gens par deçà qui sont contens d'en faire party, pourveu que le général de Gourgues<sup>1</sup> y veille entrer et se joindre avecques eulx, affin d'estre supportez et auctorisez de son crédit et bons moyens : partant je vous prie de luy en parler, et au plustost nous advertir de ce qu'il en voudra faire. Priant Dieu vous avoir, mon cousin, en sa sainte garde.

De Paris, le x<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 11 janvier.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, s'an retournant le conte de Monréal présent porteur, je n'ay voulu fallir vous fayre la présente pour vous aseurer que je sayré bien ayse, en toutes ocasions qui se présenteront qui vous toucheront, de vous feyre pareystre ma bonne volonté, ynsin que j'é plus au long dys audyst conte, laquelle ne trouveré jeamès aultre que l'avée connue par ayfect. Et m'aseurant que ledyst conte de Monréal vous fayré bien entendre tout ce que luy en charge, ne vous fayré la présente plus longue, me remetent sur sa suffisance, et fayré fin, prient Dieu vous conserver en bonne santé.

De Parys, ce xi<sup>e</sup> janvyer 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ogier de Gourgues, baron de Vayres, général des finances en Guyenne.

1582. — 15 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 599.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, nous attendons en bonne dévotion la confirmation de l'advis qui nous a esté donné de la conclusion des Estatz de Languedoc, ainsi que vous verrez par la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, à laquelle je ne puis rien adjouter, sinon que je désirerois que vous eussiez achevé à pourveoir à toutes les affaires de par delà et que vous feussiez desjà de retour icy, pour nous ayder à pourveoir au faict des Suisses, duquel nous sommes en grand soucy. Et prie Dieu nous faire la grace que en sortions à notre honneur, comme il est nécessaire pour le bien de ce royaume, et qu'il vous conserve, Monsieur de Bellèvre, en parfaite santé.

Esript à Paris, le xv<sup>me</sup> jour de janvier 1582.

*De sa main* : La bien vostre,

CATHERINE.

1582. — 20 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 59.

A MON COESIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, le s<sup>r</sup> de Beaumont<sup>1</sup>, lequel a charge de conduire l'armement que je faict

<sup>1</sup> Pierre Le Normant, sieur de Beaumont, chevalier de l'ordre, lieutenant d'une compagnie de cent hommes d'armes, maître des eaux et forêts de la vicomté de Pont-Audemer. Il avait été chargé de faire tous les approvisionnement, par commission en date du 7 octobre 1581, et était alors à Honfleur.



dresser du costé de Normandye, m'a escript que tout est prest pour faire voile quand je le commanderay; sur quoy je désire infiniment sçavoir au vray en quel estat est celluy que vous préparez par delà; affin de arrester le temps dedans lequel l'on fera entrer les gens de guerre dedans les vaisseaux, tant d'un costé que d'autre, et, en ce faisant, l'on ne consomme le temps et les victuailles inutilement. Je n'ay pas deslibéré attendre les forces du s<sup>r</sup> don Antonio, ny ce que mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse prépare à part, si tout n'est aussi tost prest que le sera ce que j'ay donné charge de faire. Partant je vous prie que l'on ne s'arreste à cela, et me mander au vray en quel temps vous estes assuré que ledict armement sera prest à faire voile, affin que je reigle sur cela ceux de Normandye. Je n'en escriptz rien, pour le présent, audict s<sup>r</sup> Strosse, d'autant que je pense qu'il sera venu à Tours devers ledict s<sup>r</sup> don Antonio, mais, s'il est par delà, monstrez luy la présente et luy dictes que nous avons envoyé à Rouan deux coullevrines, sept moyennes, trois bastardes, vingt harquebuses à croq, vingt milliers de poudre, quatre cens bouletz à coullevrine, quinze cens à bastarde et deux mil à moyenne, pour estre consignez entre les mains des capitaines Bazel et Coquigny<sup>1</sup>, avecques quatre cens courcetetiz, desquelz il y en a cent de gravez et mille morrions avecques leurs fornimens et harquebuses pour armer ses gens; estimant que lesdits capitaines Bazel et Coquigny luy enverront le tout bien seurement, puis qu'il leur en a confié la charge et conduite. Je prie Dieu

<sup>1</sup> Jean de Coquigny, sieur de Tanville. — Voir *Documents relatifs à la marine normande et à ses armements aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles*, par Charles et Paul Bréard, Rouen, 1889, in-8°, chap. VI. « L'expédition navale aux Açores, en 1582. »

qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xx<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 22 janvier.

Orig. Bibl. nat. Cinq cents de Colbert, n<sup>o</sup> 29, f<sup>o</sup> 717.

A MON COUSIN

LE PRINCE DE CONDÉ,

GOUVENEUR ET LIEUTENANT GÉNÉRAL DU ROY MONSIEUR MON FILZ  
EN PICAROT.

Mon cousin, vous avez si bien servy jusques à présent au Roy monsieur mon filz et au royaume à y remettre et restablir les faits, que jesuis cerlaine que vous seriez très marry de rien faire maintenant qui feust cause de la troubler, et vous assure que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz à pareille opinion et bonne volonté. Toutefois, ayant esté advisée que vous faictes une grande assemblée à Saint-Jehan-d'Angely, de laquelle chascun par delà entre en jalousye, il vous prie de l'esclairer de l'occasion d'icelle, et de la faire séparer incontinent; car n'estans les esprits des hommes si bien remis qu'il seroit de besoing, vous sçavez que peu de chose pourroit estre cause d'ung grand mal, contre la volonté du Roy, mondiet S<sup>r</sup> et filz, et mon desir. Je vous prie doncque, mon cousin, satisfaire à ce que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz desire de vous en cest endroit, nous faire sçavoir de vos bonnes nouvelles, et croire que vous avez toujours en moy une très affectionnée et bonne amye. Priant Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xxii<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 28 janvier.

(Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 65.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, j'ay receu voz deux dernières lettres et seray très aysé que vous soyez si heureux que de parachever l'œuvre que vous avez entrepris pour le bien de ce royaume et le service de vostre maistre. Je seray presté à partir pour aller à Chenonceau quant vous me manderez, et vous assure que j'en passeray la carrière de très-bon cueur pour une si bonne occasion, et auray à grand plaisir de vous y veoir. Cependant, je vous recommande nostre embarquement, lequel l'on ne peult trop accélérer, ayant esté bien aysé de sçavoir que tout sera prest à la mi février. En ce cas, vous regarderez avecq mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse quant il sera temps de lever les gens de guerre qu'il faudra embarquer, et faciliterez ladicte levée de tout vostre pouvoir. Vous me manderez aussy en quel temps et lieu il faudra que les vaisseaulx de Normandie se rendent pour se joindre aux autres et ce que j'auray à faire pour ce regard. Et puisque l'édict de noz eslections a esté enregistré et publié au parlement, il fault mettre peine d'en recevoir les deniers au plustost, pour remplacer ceulx que nous avons empruntez de la recepte générale pour avancer ledit embarquement, comme j'entendz qu'il soyt fait. Au reste, nous n'oublirons ce que vous nous avez mandé touchant Chassin-court. Je prie Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxviii<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 20 février.

(Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 71.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, à cause d'une fluxion qui m'est tombée sur les jambes, je ne puis partir d'icy plus tost que le premier jeudy de caresme, pour estre à Chenonceau le mardy d'après, où vous direz à ma fille que j'attendray des nouvelles, et seray bien aysé de veoir mon filz le roy de Navarre, pour l'asseurer de la bonne volonté que le Roy monsieur mon filz luy porte; mais je ne veulx pas aller loing, car je ne puis plus porter les courvées comme j'ay autrefois fait, et se peult asseurer mondict filz que, en quelque lieu que je le voye, il en recepva tel contentement qu'il aura occasion de s'en louer. Je vous prie me faire sçavoir de leurs nouvelles. Quant à nostre armement, j'ay envoyé Veyrac en Normandie pour sçavoir en quel estat les affaires y sont, d'où estant retourné, je le vous enverray bien instruit de toutes choses; et suis bien de vostre avis de donner à mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse quelque bon cappitaine. Il m'a demandé Sainte-Solaine<sup>1</sup>; je vous prie m'escire ce qui vous en semble et si vous en connoissez quelque autre qui soit plus propre, et puisse aussi estre assez tost prest pour faire ce voyage. Vous m'en advertirez, car à la vérité c'est chose que je reconnois estre très-nécessaire.

Je prie Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

<sup>1</sup> Il sera question plus loin (Voir p. 127 et 145) de M. de Sainte-Solaine et des autres chefs de l'expédition des Açores.



Escript à Paris, le xx<sup>e</sup> jour de febvrier  
1582.

*De sa main :* Vostre bonne cousine ,  
CATHERINE.

1582. — 20 février.

Orig. Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, vous escripvant présentement le Roy monsieur mon filz en faveur du sieur de Ferres-Jean-Pierre Drago, de vostre ville de Nice, lequel s'achemine présentement par delà pour la recouvrance de ses biens et affaires à l'occasion d'un sien oncle, je l'ay bien voulu accompagner de la présente et vous prier en particulier d'avoir luy et son bon droit pour recommandé en justice, laquelle vous ordonnerez luy estre faite prompte et briefve, pour le desir que j'ay de le favoriser. Je m'assure tant de vostre affection et de l'estime que vous faites des lettres qui vous sont rendues de la part du sieur Roy mon filz et la mienne, que je ne vous en diray davantage, priant Dieu qu'il vous ayt, mon filz, en sa très sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xx<sup>e</sup> jour de février 1582.  
Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 21 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 3.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, vous verrez par les lettres du Roy monsieur mon filz combien il désire la publication et exécution de son édit de la réunion et revente des greffes et aultres offices

au Parlement de Bordeaux, et le juste mescontentement qu'il a des traverses et pratiques que l'on a faites jusques à présent pour en divertir l'effect<sup>1</sup>. Vous verrez aussi ce qu'il désire de vous en ceste occasion; à quoy, combien qu'il ne soit besoing de rien adjouster, sachant de quelle affection vous embrassez ce qui regarde le bien de ses affaires, j'ay bien voulu toutesfois vous en faire ceste recommandation et vous prier, comme je fais bien affectueusement, que par l'auctorité que vous avez et l'intelligence des bons serveurs du Roy nostredict S<sup>r</sup> et filz que vous pourrez employer, vous faites en sorte qu'il soit satisfait en ce qu'il désire, et que, par ce moien, ladite publication soit effectuée purement et simplement; et ce luy sera et à moy pareillement ung office très-agréable. Sur quoy je ne vous diray aultre chose, sinon pour supplier le Créateur vous tenir, mon cousin, en sa très-sainte et digne garde.

De Paris, ce xxi<sup>e</sup> jour de février 1582.

*De sa main :* Vostre bonne cousine ,

CATHERINE.

1582. — 21 février.

Copie. Fonds français, n° 3307, f° 51 r°.

Copie. Cinq cents Colbert, n° 473, p. 240.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous verrez en substance, par la lectre du Roy monsieur mon filz<sup>2</sup>, les mesmes propos que l'ambassadeur de

<sup>1</sup> Se reporter pour les renseignements sur cet édit au t. VII, p. 348 et note.

<sup>2</sup> La lettre du roi du 20 février se trouve page 237 du volume 473 des cinq cents Colbert. Elle raconte l'audience donnée à l'ambassadeur d'Angleterre après le retour de Pinaut de Londres, le 14 février: Elisabeth entendait être déchargée de toute responsabilité finan-

la royne d'Angleterre, ma bonne seur et cousine, m'a tenuz et aussy la mesme response que je luy ay faicte : sur quoy il m'a dict que j'estois du mesme advis du Roy mondiet seigneur et filz, comme je luy ay advoné, et que en toutes choses nous l'estions ainsy, et que je trouvois que le Roy mondiet seigneur et filz avoit très grande raison de ne se voulloir, soubz coulleur dudict mariaige, mettre à la guerre et en exempter ladicte dame royne, qui acquerroit beaucoup d'honneur et seroit cause d'un grand bien à toute la Chrestienté, en parachevant le mariaige d'elle et de mon filz le duc d'Anjou, d'embrasser et moyenner la paix générale partout, comme quelquesfois je luy ay escript et que vous luy pourrez dire, le trouvant à propos avec ce que le Roy mondiet seigneur et filz vous mande pour ce faict. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escrip't à Paris, le xxij<sup>e</sup> jour de febvrier 1582.

1582. — 26 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 6.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous envoie le s<sup>r</sup> de Vêrac pour vous rendre compte de ce qu'il a veu en Normandie, et vous advertir de ma deslibération sur le faict de nostre armement, dont je vous prie le croire comme si c'estoit moy-mesmes, et que vous ne sçauriez faire chose qui me soit plus agréable, et dont je recoipve plus de contentement que d'avancer le partement de mon cousin de Strossi, de façon que

cière pour l'affaire de Flandres, et Henri III pour son compte ne le désirait pas moins; cela ne pouvait donc pas faire obstacle au mariage.

je ne sois déceue de l'espérance que j'ay conceue de son voiage, comme vous dira ledict de Vêrac. Sur lequel me remectant, je prie Dieu vous avoir, mon cousin, en sa sainte garde.

De Paris, le xxvj<sup>e</sup> jour de febvrier 1582<sup>1</sup>.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 27 février.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 69.

A MA COUSINE

#### MADAME DE MONTPENSIER<sup>2</sup>.

Ma cousine, je panse que vous auré déjà eu la réponse de cet que m'escrivytes, qui cera cause que ne vous en fayré redyste, et seulement m'an alent à Chenonceaulx voyr la royne de Naverre, avent partir vous ay voleu fayre cet mot, pour vous dyre que je voy que nostre fest va à la longue, et que, cet là où vous aystes vous pouvés haster que l'ons efectue cet que l'ons ann espère avoyr du conté de Normendye, je croy que cela y servyra beaucoup, avent qu'en partiés, de voyr cet que en

<sup>1</sup> Le 17 mars, le roi lui-même écrivait à M. de Matignon pour «accellerer, disait-il, l'embarquement de mon cousin, le sieur de Strosse... afin que son retardement ne soit cause de luy faire perdre les occasions qui se présentent pour le service de la royne madame et mère». — Bibl. nat., ms. fr. 3291, fol. 126.

<sup>2</sup> Catherine de Lorraine, fille du duc François de Guise et d'Anne d'Este, depuis duchesse de Nemours, avait épousé à dix-neuf ans, le 4 février 1570, Louis de Bourbon, duc de Montpensier, qui avait plus de cinquante-cinq ans et était veuf, depuis 1561, de Jacqueline de Longwie. Le duc de Montpensier, qui était gouverneur de Bretagne, devait mourir quelques mois plus tard à Champigny, le 23 septembre 1582. On connaît le rôle joué par la duchesse de Montpensier pendant la Ligue. Elle avait pleuré son mari «ontuseusement», et mourut sans enfants, le 6 mai 1596.

povonstonsespérer. Cet, en vous en retournent, je suys encore à Chenonceaulx, cet me sera grent plésir, cet s'èt vostre chemyn, de vous voyr; et en cetpendent, je pryé Dyen vous donner ce que désirés.

De Paris, cet xxvii<sup>e</sup> jour de février 1582.

Je vous prie, quant serés aveques monsieur de Monpansier, vous souvenyr de cet que avés promys à Pinart, de la récompanse de l'abbeye de Jar<sup>1</sup>, que le Roy luy avoyst donné à ma faveur.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 28 février.

A MON COUSIN

[MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTE<sup>2</sup>.]

Mio cugino, io son stata avisata dall'abbate di Plainpié del fastidio che vi pigliate per finir la lite che hó con la duchessa di Parma, mia cognata, di che vi hó ben' voluto ringratiare et con quest'occasione dirvi che in questo fatto io non appetto mai altra buona ispeditione, che quella che voi mi farete havere, assicurandovi intanto ch'io desiderarei infinitamente che mio cugino il card<sup>le</sup> Farnese, qual è stato autore della transattione che ultimamente feci con detta duchessa, fosse hora quello che procurasse di metterci d'accordo, secondo ch'io vi prego dirgli da parte mia, et far' di modo che ci accordi; in che io mi prometto pur assai per mezzo vostro, per il conto che só detto card<sup>le</sup> fa di voi et per il desiderio che ha di

<sup>1</sup> Le Jard, au diocèse de Sens.

<sup>2</sup> Le destinataire de cette lettre, que nous avons trouvée dans les papiers de M. de la Ferrière, est sans doute le cardinal d'Este. — Voir au tome VII, p. 410, la lettre sur le même sujet.

farmi cosa grata. Prego N. S. Dio, mio cugino, che vi conservi.

Di Parigi, l'ultimo di febraro 1582.

1582. — 3 mars.

Orig. Archives du Vatican, n° 431.

AU TRÈS SAINT PÈRE.

Très saint Père, nous avons ci-devant supplié Vostre Sainteté, en faveur de nostre cousine la princesse de Salerne<sup>1</sup>, pour la récompense qu'elle attend du bon service et de la fidèle négociation qu'elle a faite en la ville de Menerbe, dont l'issue est ensuivie à vostre contentement, comme chose que nous nous sommes toujours promis de Vostre Sainteté; tonttefois, ayant sceu que Vostre Sainteté n'a encore jusqu'à présent entendu à ladicte récompense et gratification envers nostredicte cousine, à cause qu'elle est de la religion prétendue reformée, nous avons estimé convenable de réitérer, et supplier derechef Vostre Sainteté, comme nous faisons autant affectueusement que faire pouvons, à ce qu'il lui plaise ardemment considérer le zèle et fidèle affection dont nostre cousine a embrassé la négociation dudit Menerbe, le bien qu'en est réussi, et que l'occasion de sadicte religion ni autre ne fasse différer Vostre Sainteté d'user envers elle de vos libéralitez accoustumées, considérer mesme les grandes despenses qu'elle a faites en cest endroit, ayant non seulement égard, tant à sa juste requeste et au singulier désir qu'elle a eu de servir Vostre Sainteté, qu'au bien qui en est réussi, et outre que ce sera une œuvre digne de Vostre Sainteté, elle fera chose

<sup>1</sup> Sur la princesse de Salerne, voir t. VII, p. 233 et no<sup>e</sup>.

qui nous sera grandement agréable. Nous prions Dieu, très saint Père, qu'icelle Vostre Sainteté il veuille conserver longuement au bon gouvernement de la sainte Eglise.

De Paris, ce 11<sup>e</sup> jour de mars 1582.

Vostre dévotte fille, la royne mère du Roy,  
CATHERINE.

1582. — 5 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 7.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je serai doresnavant si mal-aysée et poissante, que il me sera du tout impossible de cheminer, comme j'ay faict par le passé. Je partz d'icy demain et espère estre à Chenonceau vendredy prochain, où j'attendray des nouvelles de mon filz le roy de Navarre et de ma fille<sup>1</sup>; et désire infiniment

<sup>1</sup> Il y a là certainement plus d'une lacune. Si nous n'avons pu retrouver aucune lettre de la reine mère du 28 janvier au 20 février 1582, nous savons pourtant qu'elle n'avait cessé, justement à cette époque, de presser le roi et la reine de Navarre de venir la trouver et de faire ce voyage de « France », pour lequel le Béarnais semblait avoir tant de répugnance. Il s'était mis en route cependant, au commencement de février, avec Marguerite, et s'arrêtait le 28 au château de Brisambourg (canton de Saint-Hilaire, Charente-Inférieure), qui appartenait à la sœur du maréchal de Biron. De là, il allait chez le prince de Condé à Saint-Jean-d'Angély, puis, le 3 mars, il se rendait au château de Fors (canton de Prahec, Deux-Sèvres), chez Charles Ponsard, qui avait été élevé par sa mère, tandis que sa femme s'arrêtait à Saintes, à l'abbaye de Notre-Dame, très heureuse d'une splendide « entrée » que la ville lui offrait. Enfin, les deux époux, réunis de nouveau, et ayant recruté une véritable armée de gentilshommes, protestants pour la plupart, arrivèrent le 14 mars à Saint-Maixent, où le maréchal de Matignon avait ordre de les recevoir au nom du roi. — *Les Conférences de la Motte-Saint-Héray entre Henri de Navarre et Catherine de Médicis*, par Charles Sauzé. — Paris, 1895, in-8°.

qu'ilz me relèvent de la peyne de passer plus avant, si faire se peult, ainsi que je vous pryé leur remonstrer, et qu'ilz ne doibvent entrer en aucune défiance de ce voyage, quoy que l'on s'esforce de leur persuader, mais croire qu'ilz en rapporteront tout bien et contentement. Vous m'escrizrez par ce porteur la résolution qu'ilz prandront. Priant Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte garde.

Escript à Paris, le cinq<sup>e</sup> jour de mars 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 6 mars.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 51 r°.

Copie, Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 241.

#### [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE<sup>1</sup>,]

AMBASSADEUR EN ANGLETERRE.

Monsieur de Mauvissière, encores que ce soit à mon très grand regret que mon filz le duc d'Anjou se soit résolu contre nostre advis de passer en Flandres, toutesfois, je me sens bien obligée à la royne d'Angleterre, ma bonne seur, de la grande et ouverte démonstration d'amitié qu'elle a faicte et continue de fayre à mondict filz et du soing qu'elle a eu de le fayre conduire et accompagner, l'accommodant de tout ce qui luy a esté nécessaire pour sondict voyage et passaige, ayant veu par voz lectres du xii<sup>e</sup> de ce mois<sup>2</sup> qu'elle luy avoit

<sup>1</sup> Les lettres de Castelnau au roi et à la reine ne se trouvent pas dans le volume 473 de Colbert, qui contient uniquement la correspondance de la cour avec l'ambassadeur. Mais un très petit nombre de ces dépêches originales sont conservées dans un autre volume de la même collection, le numéro 337, où se rencontre, par exemple, une lettre au roi du 26 janvier 1582, f° 759, et une autre du 21 janvier 1582, f° 765.

<sup>2</sup> Elle veut dire évidemment du 12 février.



faict dresser une chambre dans ung vaisseau, avec ung liet aussy bien et proprement paré que s'il eust esté en terre<sup>1</sup>, et qu'elle luy a donné avis par le comte de Sussex des nouvelles qu'elle avoit eues que les Flamandz estoient après à rechercher la paix avec le prince de Parme : sur quoy il avoit bien à penser audict voiaige qu'il faisoit esdictz Pais-Bas et qu'il n'y devoit faire guères de séjour, dont je scay infiniment bon gré à ladicte dame royne, et aussy de ce qu'elle a escript au prince d'Orange, de ne hazarder, ny engager mondict filz en aucune chose dont il ne se puisse retirer avec son honneur et seureté, congnoissant par là combien elle l'ayme et la douleur et desplaisir qu'elle recevroit s'il luy advenoit quelque mal; vous m'avez encores bien amplement représenté la bonne affection de ladicte dame royne envers mondict filz par

<sup>1</sup> Le duc d'Anjou avait débarqué en Zélande, à Flessingues, le 10 février. Il avait quitté l'Angleterre presque à regret, appelé par les délibérations des États généraux des Pays-Bas, qui lui rappelaient ses promesses, poussé par les vives instances de Marix de Sainte-Aldegonde, qui s'était attaché à ses pas, par les lettres fréquentes du prince d'Orange. Elisabeth avait voulu le conduire en grande pompe jusqu'au port, et elle ne l'avait quitté à Canterbery qu'en pleurant, lui remettant deux lettres, l'une pour les États, leur demandant « d'honorer ung prince qui luy est si cher, qu'elle faict estat de luy comme d'un autre soy-mesme », l'autre pour le prince d'Orange, qui devait attendre le duc d'Anjou avec les députés du Brabant et le recevoir en véritable souverain. Le 18 février la belle flotte partit d'Angleterre, traversa la Manche, continuant sa navigation sur l'Escant; et, le 19, avait lieu l'entrée solennelle à Anvers, où le prince prêtait serment comme duc de Brabant; Guillaume le Taciturne lui plaça le manteau royal sur les épaules. Le comte de Leicester avec les seigneurs anglais, ainsi que tous les gentilshommes français, faisoient partie du cortège. Et le prince Dauphin écrivait à son père, le duc de Montpensier, que « la ville estoit si pleine de triomphes et de magnificences qu'il seroit impossible de les raconter particulièrement ».

les lectres que m'avez escriptes de vostre main le landemain xiii<sup>e</sup> dudict présent moys, me discourant les propos qu'elle vous a tenez sur l'amitié qu'elle luy porte, l'ennuy qu'elle sent de son absence et le jugement qu'elle faict de son bon naturel, et comme (vous parlant de mariaige) elle vous demanda (si le Roy monsieur mon filz n'accordoit ce qu'on luy demandoit pour descharger elle et tout son royaume et subjectz de la guerre de Flandres) pourquoy elle et moy, en faisant ledict mariaige, nous ne pourrions moyenner en peu de temps une paix par toute la Chrestienté et asseurer les peuples de Flandres d'un bon repos et les laisser en l'obéyssance du roy d'Espagne, lequel aussy bien les fera venir à quelque accord sans que nous nous en meslions; je vous assure que cela mesme m'est tombé plusieurs fois en l'entendement. Car, pensant à part moy quel fruit nous pouvions tirer de ceste alliance, j'ay tousjours estimé que nous en pourrions moyenner une bonne paix et repos général à toute la Chrestienté, et pour ce que je désire-rois que mondict filz le duc d'Anjou se déportast des intelligences et entreprises qu'il a du costé desdictz Pais-Bas, comme je luy ai plusieurs fois escript, ce qu'elle fauldroit aussy qu'elle le priast de bonne façon et affection qu'il feist, afin que leur mariaige s'effectuast bientost, se contentant elle des lectres que le Roy mondict seigneur et filz luy a escriptes de sa main et faict bailler pour son assurance par le secrétaire Pinart; car, en ce faisant, il ne seroit plus question de fournir aux fraiz de ladicte guerre de Flandres et n'aürions autre chose à fayre qu'à procurer la paix d'entre le roy d'Espagne et ses subjectz. Et cependant, ce royaume et celluy d'Angleterre estant liez de si ferme et estroicte amitié, alliance et confédération, seroient suffisans et assez fortz pour s'opposer à la grandeur et puissance de tous

leurs ennemis. Vous luy pourrez ausy fayre entendre (si voyez que bon soit) qu'ayant mis la Chrestienté ainsy paisible, que nous devons espérer par ce moien que ferons, nous pourrions ausy avec le temps bien espérer pour le faict de la religion à l'honneur et gloire de Dieu, estant très requis et nécessaire pour le repos de beaucoup de pauvres consciences affligées. C'est bien la plus belle et meilleure négociation que nous puissions entreprendre, en laquelle il ne fault doubter que ne soyons aidez et favorisez de la grace de Dieu; ausy de ma part seray-je tousjours bien délibérée et disposée d'employer aux choses susdictes tout ce que Dieu m'a donné de moiens et industrie; et le pourrez ainsy fayre entendre à ladicte dame royne d'Angleterre ma bonne seur, et présentant mes affectionnées recommandations à ses bonnes graces et la priant affectueusement qu'elle veille avec moy estre instrument et occasion d'une œuvre si saint, louable et nécessaire, et dont, outre l'utilité que la Chrestienté universelle en recevera, nous en acquerrons louange et gloire immortelle.

Au demourant, j'ay veu l'advis que me donnez de l'arrivée de mondict filz le duc d'Anjou en bonne santé à Flessingues<sup>1</sup> par ce que vous en avez appris du vallet de chambre Arcy qui en a apporté nouvelles à ladicte dame royne ma bonne seur, dont je suis très aise, nous en avons desjà esté advertitz et de son arrivée à Mildebourg<sup>2</sup>, par ung des gens dudict Pinart, qu'il a laissé à la suytte de mondict filz; il l'avoit chargé d'escrire par la voye d'Angleterre, mais il a trouvé commodité de ce fayre, droict de là icy, ne l'ayant voulu laisser passer, pour ce que le chemin en estoit plus court. Je vous prie continuer à nous fayre part de ce

que vous entendrez et des aultres occurrauces. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le vi<sup>e</sup> jours de mars 1582.

1582. — 10 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 10.

#### A MONSIEUR LE MARÉCHAL DE BIRON.

Mon cousin, je viens de voyr le frère de Maniquet, que me envoie le roy et la royne de Naverre, pour me dyre coment yl seront le sésième de cet moys à Saint-Mesants; et qu'il y a dé compaignie de jans de guerre là à l'entour, qu'il me priet de les fayre enn aler. Je leurs é mended que vous enn escriptrès, come je fays; et vous prie savoyr si sont de selles qui doivet servir à nostre embarquement et lé fayre haster de marcher; car yl est temps, d'aultent qu'il fault qu'il partet à ceste ny mars. S'il n'en sont poynt, vous suyvz le comendement du Roy mon fils, et sa volonté de leur fayre courir seu et rolle en pyèse, et seulz qui seront prys les fayre pandre : yl a ynsin comendé par tout son royaume, et seulz qui n'y satisfont, yl enn est très mal content. Je vous l'é voleu mender et prier de le fayre ynsin. Et ayspèrent vous voyr bientost, ne vous fayré la présante plus longue, après vous avoir dyst que, s'il étoyt posible de lé fayre venir jusques à Myrebeau, s'il ne volouyt venir là Champigni<sup>1</sup>, yl feroyt beaucoup pour ma senté: car yl y a deus moys que je suys un jour bien et quastre mal; mès l'envy que j'é de les voyr me fest entreprendre le voyage; et quant y me l'acourceret<sup>2</sup>, je luy en serès bien

<sup>1</sup> Flessingues, à l'embouchure d'un bras de l'Escaut.

<sup>2</sup> Middelbourg, dans l'île de Walcheren, en Zélande.

<sup>1</sup> Champigny-le-Sec (Vienne), canton de Mirebeau.

<sup>2</sup> *F me l'acourceret*, il me le raccourcirait.

teneue. Vous en fayré come conestré pour le mieulx; car, s'il ne se peult, je me ayforseré d'y aler, encore que je ne soye bien, pour l'envie que j'é de le voyr. Je prie Dyeu vous conserver.

De Vilesavyn<sup>1</sup>, cet x<sup>e</sup> jour de mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 14 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 73.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, j'espère partir jedy, et voldrès bien trouver le roy de Naverre à Champigni<sup>2</sup>, mès j'é grent peur de n'avoyr cete comodyté; si luy pouvyés persuader, vous fayriés beaucoup pour moy; j'é grent envye de vous parler denostrehembarquement, car le temps approche et ne le fault retarder. Je ne vous menderé grent letre pour cet coup; car j'espère vous voyr si tost, que je fayré fin à la présante, remetan t

<sup>1</sup> Villesavin, dans le canton de Bracieux (Loir-et-Cher).

<sup>2</sup> Le vendredi 16 mars 1582, la reine arrive en effet à Champigny, où le duc de Montpensier lui offrait une hospitalité princière; mais elle avait raison de ne pas compter y trouver le roi de Navarre, la maison étant trop catholique pour lui. De là, elle s'avança vers Mirebeau; une indisposition l'y retint jusqu'au 26 mars; le lendemain, elle alla coucher à Sausay, et de là, par Broisgrollier et Pamproux, dans un pays où les carrosses royaux mettaient longtemps à faire cinq lieues, elle arriva au château de la Mothe-Saint-Héraye, où la rejoignit le roi de Navarre. Elle était là chez son vieil ami Louis de Saint-Gelais de Lusignan, seigneur de Lanssac, et elle y resta jusqu'au 31 mars, passant le 3 avril à Châtellerault et revenant le 7 à Chenonceaux, avec la reine de Navarre.

le tout à vostre veue. Je prie à Dieu vous conserver.

De Chenonceaulx, cet xiii<sup>e</sup> de mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 15 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3294, f° 72.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, je suys arivée en cet lieu, au je suayste le Roy et la Royne et vous plus sayne qu'on puy<sup>1</sup> vous ne étés, et vous ay bien voleu mender de mes nouvelles, m'aseurent que serés bien ayse que y soye en bonne santé; car pour vous dyre, depuys que partis de Paris, j'é tousjour en jesusques anuyt une gren douleur de teste; mès incontinent que je aproché cet bon hayr, et m'est pasayé<sup>2</sup>; cela aysté cause qu'au liey de troys jour que j'é acoteumé de mestre à y venir, je y enu é mys sept. et avons eu tous jour un froyt extrême, mès ysi, c'è le printemps, tout y est en fleur. J'espère aystre venderdy à Champigni, et le Roy et Royne de Naverre à Saint-Mexants. Vela toutes mes nouvelles, je vous prie me mender de seles du Roy et de la Royne et dé vostres, que je prie à Dyeu aystre aussi bonnes que je le desire.

De Chenonceaulx, cet xv<sup>me</sup> de mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Qu'on puy, pour qu'oneques puis, que jamais auparavant.

<sup>2</sup> Et m'est pasayé, elle m'est passée.



1582. — 16 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, 3351, f° 77.

## A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, ce porteur m'a baillé vostre lettre, pour responce à laquelle je vous dirai, puisque le roy de Navarre ne peult, ainsy que je m'estois promis qu'il feroit, venir jusques à Champigny, que je le vois trouver à Saint-Mexant<sup>1</sup> en la plus grande diligence qu'il m'est possible<sup>2</sup>, allant aujourd'hui coucher à L'isle Bouchart<sup>3</sup>, demain à Mirebeau, et de là, en deux journées, à Saint-Mexant. Je vous avois envoyé une dépesche pour me venir trouver à Champigny demain, mais, au lieu de venir là, je désire que vous vous rendiez demain audit Myrebeau, vous direz audit roy de Navarre et à la royne ma fille que je les prie de m'excuser, si je ne leur escrie, d'autant que j'ay si mal à la teste que je n'ai peu; vous leur ferez mes bien affectionnés recommandemens, et leur dites qu'encores que je sois mal disposée, que je ne laisse de me mettre en chemin, pour le désir que j'ay de les veoir. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Assay<sup>4</sup>, ce xvi<sup>e</sup> mars 1582.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Saint-Maixent (Vienne).

<sup>2</sup> Le 19 mars 1582, le roi de Navarre écrivait de Saint-Maixent à M. de Scorbiac : « Je suis venu jusques icy pour avoir ce bien de communiquer avec la royne, mère du Roy mon seigneur, résolu de ne passer oultre, bien que par les lettres qu'elle m'a éscript de Chenonceau, elle désiroit que je donnasse jusques à Champigny. » *Lettres Missives*, t. 1, p. 445.

<sup>3</sup> L'Isle-Bouchard (Indre-et-Loire).<sup>4</sup> Azay-le-Rideau (Indre-et-Loire).

1582. — 16 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3554, f° 56.

A MON COUSIN

MONSIEUR

## LE MARÉCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous ay mandé par vostre courrier que je irois demain coucher à Mirebeau; mais, estant arrivée en ce lieu, puis ce que je me trouve un peu indisposée, j'ay esté contraincte prendre ung clistaire, de sorte que demain je ne puis aller plus loing que Champigny, là où je séjourneray jusques à ce que je me porte mieux; dont j'ay bien voulu vous advertir, afin que vous le dissiez au roy de Navarre et à ma fille. Quant à vous, je seray très ayse, suivant ce que je vous ay escript, que vous me veniez trouver audiet Champigny. J'espère vous escrire de ma main demain. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à l'Isle-Bouchard<sup>1</sup>, le xvi<sup>e</sup> mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 17 mars.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, f° 19.

## AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, à ce que j'entendz, le s<sup>r</sup> de Bussy<sup>2</sup> a crainte d'estre en peine pour quelque chose dont l'on l'a chargé aux grans jours de Troyes; n'estant question à ce que

<sup>1</sup> L'Isle-Bouchard (Indre-et-Loire), arrondissement de Chinon.<sup>2</sup> Il s'agit sans doute de Claude de Bussy, mari d'Antoinette de Dinteville, une des plus anciennes « filles » de la reine.

l'on m'a dit que de chose fort légère, vostre frère m'a priée vous supplier pour luy, comme il faict aussi de sa part par la lettre qu'il vous en escript, que j'ay bien voulu accompagner de ce petit mot, et vous supplier de vouloir avoir égard à la vieillesse dudit s<sup>r</sup> de Bussy, attendu mesmes que le faict dont est question n'est pas de conséquence, ainsi que l'on m'a assuré. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prospérité parfaite santé et longue vie.

De Chenonceau, le xvi<sup>e</sup> mars 1582.

Vostre bien bonne et affectionnée, très obligée mère,

CATHERINE.

1582. — 17 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 3 v°.

[A MONSIEUR LE PRINCE D'ORANGE <sup>1</sup>.]

Mon cousin <sup>2</sup>, j'ay veu ce que vous m'avez escript par le s<sup>r</sup> de La Neufville<sup>3</sup>, présent porteur, qui m'a aussi rendu bien particulièrement compte de l'honorable accueil que a receu mon filz le duc d'Anjou, depuis qu'il est entré aux Pays-Bas, dont je sçay que vous

<sup>1</sup> En tête : « Lettres de la royne, mère du Roy, à Monsieur le prince d'Orange, du xvi<sup>e</sup> jour de mars 1582. »

<sup>2</sup> Guillaume de Nassau, prince d'Orange, plus connu sous le nom du Taciturne, venait de mettre, comme nous l'avons vu, toute son influence à la disposition du duc d'Anjou, qu'il avait appelé dans les Pays-Bas pour l'opposer au prince de Parme et aux Espagnols. Bien que désapprouvant l'entreprise de son fils, la reine mère remerciait ceux qui lui venaient en aide.

<sup>3</sup> La Neufville, par une fausse appellation de la reine mère, qu'elle corrige d'ailleurs à la lettre suivante, c'est tout simplement Villeroy, qui revenait de son voyage dans les Pays-Bas, où il avait été envoyé par la cour pour arrêter l'entreprise du duc d'Anjou.

avez esté le principal aucteur et moyen, luy ayant par là faict une grande preuve de l'affection et bonne volonté que vous luy portez, de quoy je vous mercy le plus affectueusement possible et vous prie de la luy vouloir tousjours continuer, avec assurance que je vous en sçauray perpétuellement bon gré et que je n'en perdray jamais la mémoire selon que m'en donnez l'occasion.

1582. — 17 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 4 r°.

[A MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE <sup>1</sup>.]

Ma cousine <sup>2</sup>, m'attouchant de près mon filz le duc d'Anjou, comme il faict, je ne puis que sçavoir fort bon gré à mou cousin le prince d'Orange, vostre mary, et à vous aussi, du bon conseil et réception qu'il a eue depuis son arrivée aux Pays-Bas, encores que, à parler franchement, il ayt faict ce voyage contre les ordinaires admonestemens qu'il a euz de moy; qui ne m'empeschent néanmoins de louer la dévotion et bonne volonté que vous et mondiet cousin luy avez assez démontrée aux choses qui sont passées depuis qu'il est par delà, et que le tesmoignent aussi les lettres que m'a baillées de vostre part le s<sup>r</sup> de Neufville, ausquelles je n'ay autre response à vous faire, sinon vous en mercier de

<sup>1</sup> En tête : « Autre lettre de la Royne, mère du Roy, à Madame la princesse d'Orange, du xvi<sup>e</sup> jour de mars 1582. »

<sup>2</sup> La princesse d'Orange, première femme du Taciturne, qu'il avait épousée en 1575, était Charlotte de Bourbon-Montpensier, fille de Louis de Bourbon, duc de Montpensier, qui fut si mêlé aux événements de l'époque; elle devait mourir peu de temps après, le 5 mai 1582.

toute mon affection, et vous asseurer que ayant toujours fait assez cognoistre combien j'ay porté d'amitié à mes enfans, je ne suis pas pour la laisser jamais descheoir à l'endroit de mondict filz.

1582. — 20 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 20451, f° 291.

### A MONSIEUR LE CONTE DE BRISSAC.

Monsieur le conte de Brissac<sup>1</sup>, nous ayant dict, quand vous partîtes de Paris, qu'incontinent que Vêrac seroit de retour de Bordeaux, où se fet l'autre embarquement, que je vous avertirois de ce que je voudrois que feisiés, pensant que les choses fusent autrement que ne les ay trouvés; car yls sont tous prests à faire vouele au premier bon vent et que ce que vous ay fet faire soit joint à eux; car ce que me dites et que je trouvé bon, ne sachant ce que j'ay seu depuis de la grand force que le roy d'Espagne a mis ensemble et qui sont prestes aussi tost que nous à partir, si bien que, cuydant faire ce qu'avez délibéré, ce seroit asarder tout de séparer nos forces en deux, ou alant tous ensemble nous ferons ce qui pour cest heure nous sera aussi utile. et sans hazard de recevoir honte et dommage, ensemble pour lé occasions que plus au long vous dira Vêrac de ma part, qui est cause que

<sup>1</sup> Charles de Cossé, comte, puis duc de Brissac, était fils puîné de Charles de Cossé, maréchal de France, et de Charlotte d'Ecquetot. Son frère aîné Timoléon ayant été tué en 1569, à vingt-six ans, au siège de Mucidan en Périgord, ce fut lui qui devint chef de la maison de Cossé. Il se montra de bonne heure vaillant guerrier, et était lieutenant de Strozzi lors de la désastreuse expédition navale de juillet 1582. Plus tard, il prit parti pour la Ligue; mais gouverneur de Paris, il remit la ville à Henri IV le 22 mars 1594, et fut fait, par le roi, maréchal de France. Il mourut à Brissac en Anjou, en 1621.

je vous fais la présente et la vous envoie pour vous dire comme toutes les chouses sont par deçà, et que incontinent que aurés le temps propre, vous en veniés au plus tost en Bel-Isle, où tout ce qui est fet de deçà si en va vous y attendre, pour incontinent, estant arivé premier bon vent, partir pour aler faire l'efet que, lors que serés là arivé, voyrés par une lecture que j'ay escrite de ma mayn; laquelle ne sera ouverte que le jours que devrés tous prendre le chemin; et m'aseurant que suyvrez cet que je vous en mande et tout ce qui a esté pasé entre vous et moy devant que Pinart alast en Angletere, comme aussi je serois marie de ne le vous tenir, que ne vous en diray davantage par la présente: me remetant à ce que Vêrac vous dira de ma part, je priay Dieu vous avoir en sa sainte garde et vous donner si heurus voyage que le Roy et ce royaulme s'en puissent resantir.

De Mirebeau<sup>1</sup>, le xx<sup>me</sup> jour de mars 1582.

CATHERINE.

1582. — 21 mars.

Aut. Archives de Thouars.

Imprimé par M. le duc de la Trémoille dans le *Chartrier de Thouars*, Documents historiques et généalogiques.

Paris, 1877, in-fol., p. 102.

A MA COUSINE

### MADAME DE LA TRÉMOILLE.

Ma cousine, parce qu'il faut que mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosi s'en voyse où il luy est ordonné pour le service du Roy<sup>2</sup>, je vous ay voulu envoyer ce présent porteur exprès pour savoyr quelle gratification vous voudrez faire en ma faveur audict s<sup>r</sup> Strosi, pour les droits seigneu-

<sup>1</sup> Mirebeau, chef-lieu de canton de la Vienne, arrondissement de Poitiers.

<sup>2</sup> Allusion au départ de Pl. Strozzi pour sa malheureuse expédition navale des Açores.

riaus qui vous sont deus à cause de la baronnie de Bresuire<sup>1</sup> qu'il a achetée; en quoy je vous prie le traiter favorablement et m'en envoyer vostre résolution par celuy-ci, afin qu'avant que ledict s<sup>r</sup> Strosi parte, il puisse donner ordre et satisfaire à ce qu'il fault, vous asurant que je me revancheray en toute occasion de la gratification que luy aurez faite; et à tant, je prie Dieu vous tenir en sa sainte garde.

De Mirebeau, le xxi<sup>e</sup> de mars 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 22 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 69.

A MONSIEUR DE BELLÎÈRE.

Monsieur de Bellièvre, je ne puis, à cause de mon indisposition, faire à présent responce à la lettre que vous m'avez escripte, vous faisant seulement ce mot pour en acuser réception, et vous dire que j'ay esté bien ayse de savoir de voz nouvelles. Aussy tost que je me porteray mieulx, je vous escriray bien particulièrement sur ce que vous m'avez mandé, vous priant de continuer à m'escire le plus souvent que vous pourrez, et vous ferez chose qui me sera très agréable. Priant Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Mirebeau, le xxii<sup>e</sup> de mars 1582.

La bien vostre,

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

<sup>1</sup> Strozzi étoit depuis 1581 seigneur de Bressuire, ayant acquis cette terre, vassale du duché de Thouars, des de Loué de Laval, qui la possédaient depuis plus de cinquante ans.

1582. — 26 mars.

Archives communales de Rouen.

A MESSIEURS LES ESCHEVINS

DE LA VILLE

DE ROUEN.

Messieurs, Molé, général de mes finances, m'a fait entendre comme il ne luy a jamais esté possible de faire en sorte que vous ayez voulu accorder de faire remplir dans certain temps les 1<sup>re</sup> l. de rente que le Roy monsieur mon filz fait constituer sur l'hostel de votre ville, mais que seulement vous luy avez promis que vous feriez tout devoir pour en avancer le paiement, et ce beaucoup plus promptement que sy vous en estiez obligez. Et, encores que je prévoye en cella de la longueur, toutes foys, pour vous monstrier l'affection et bonne volonté que je porte à votredite ville, je trouve bon que de ceste heure ledict Molé se désaisisse des lettres de déclaration que le Roy mondiet sieur et filz vous a, à ma requeste, accordées pour l'extinction de l'office de receveur des deniers commungs, et que le contract de ladiete constitution se passe aux conditions que ledict Molé a arrestées avecques vous, m'assurant que vous me tiendrés votre parole. Bien vous veulx-je admonester de faire en cella tout devoir, en sorte que ladiete rente puisse estre remplie dans cette année; car autrement je m'assure que, comme à ma requeste le Roy mondiet filz vous a accordé ladiete déclaration, il la révoquera très volontiers, d'autant qu'il ne tiendra qu'à vous que ladiete rente ne soit remplie dans ledict temps, quoy que vous vouldiez dire. Faictes donc en sorte que j'aye occasion de croire que vous avez envie de me faire service, et ce me sera donner occasion d'augmenter la bonne volonté que je porte à lad. ville. Priant Dieu,



Messieurs, vous avoir en sa saincte et digne garde,

Escript à Myrebeau, le xxv<sup>e</sup> jour de mars 1582.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1582. — 28 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 63a.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, j'escriptz bien au long au Roy monsieur mon filz mon intention sur le contenu de vostre lettre que vous m'escrivites l'autre jour pour les affaires de Languedocq; je m'assure qu'il vous dira quelle résolution il voudra prandre : ce qui est cause que je ne vous feray longue lettre, me remenant sur ce que le Roy mondît sieur et filz vous dira, pour prier Dieu, monsieur de Bellèvre, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à La Motte<sup>1</sup>, ce xxviii<sup>e</sup> mars 1582.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> C'est la seule lettre datée de la Mothe-Saint-Héraye qui nous soit parvenue; la reine ne semble pas avoir rendu compte par écrit à Henri III, comme elle le faisait d'ordinaire, des péripéties de son voyage, et nous aurions peu de renseignements sur cette entrevue, si un érudit poitevin, M. Ch. Sauzé, n'avait tenté, avec beaucoup de sagacité et grâce à d'heureux rapprochements de témoignages contemporains, de reconstituer cet épisode peu connu de la vie de Catherine. Il a utilisé surtout le *Journal de Michel Le Riche*, avocat du roi à Saint-Maixent, publié en 1846, et la correspondance de Henri IV. Sa conclusion est que, si la rencontre du Béarnais avec sa belle-mère fut très cordiale, elle n'amena point le résultat désiré. Marguerite de Valois se rendit

1582. — 3 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 10.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, j'é aysté bien ayse de voyr Monferran, pour avoir entendu de vos nouvelles et de Monsieur de Nevers, car, Dyeu mersis, pour ma santé yl m'a trouvé guérie. Je n'é jamès doucté de vos amytiés en mon endroyt, mès encore le souyn que avés eu de moy m'a fest, encore qu'il n'en feust besouyn, conestre cet que je n'é jamès doucté, que vous aseuryés qu'en me perdent perdyré<sup>1</sup> une de myllur parentes et amye que aurés jamès, come je prie à Dyeu qui me fase la grase par quelque bonne aucasion me donner le moyen que par ayfect je le vous puyse fayr paroystre. Et aystent la sufisence de cet porteur tele, je m'y remetré et ne vous fayré la présante plus longue, prient Dyeu vous conserver.

De Chatelereau, set m<sup>me</sup> d'avril 1582.

Je vous prie faire mes recommandation à Monsieur de Nevers et que la présante cerve à toudeus; je vous enmeyne la royne de Naverre que ne troverés en ryan changié, qui cet promène.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

seule à la cour. Quant au roi de Navarre, retenu par les déliances de ses amis huguenots, il retourna à Saint-Jean-d'Angély, à la Rochelle et même en Béarn, avant de tenir le 20 juin cette assemblée générale des protestants que la reine mère aurait voulu empêcher. — *Les Conférences de la Mothe-Saint-Héraye*, etc.

<sup>1</sup> *Qu'en me perdent perdyré*, qu'en me perdant vous perdriez une des meilleures parentes...

1582. — Avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 74.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, je vous escrivy dernièrement que j'avois mandé au s<sup>r</sup> de Villeroy qu'il suppliast le Roy monsieur mon filz de faire expédier ung adveu au s<sup>r</sup> de Lانسac le jeune, pour le voiage qu'il va faire avecques mon cousin le s<sup>r</sup> de Strossy. Tout présentement il vient d'envoyer ledict adveu scellé et expédié en forme, ensemble les lettres en blanc que vous m'avez demandez pour ceulx qui voudront aussy aller audict voiage; vous envoyant le tout pour vous en servir ainsy que vous adviserez. Vérac me vient d'escrire que le faict de Normandie est tout prest et que le conte de Brissac devoit faire voisle au plus tard lundy prochain pour se rendre au rendez-vous, dont j'ay bien voullu vous advertir, affin que, sy d'avanture l'embarquement de dellà n'est encores party, vous donniez ordre que ce soit incontinent, à ce que ledict conte de Brissac n'ayt occasion d'attendre audict rendez-vous : qui est tout ce que je vous puis mander. Je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Chenonceau, le . . .<sup>1</sup> jour d'avril 1582.

*De sa main :* Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 7 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 18.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é reseu vostre lettre et ne me fault rementevoyr la mémoyre de cet que j'é tent coneu et ayprové que je ne l'aublie jeamès, et quant je auré le moyen de le vous feyre paroistre par ayfect, ce sera un de plus grans plésir que je saurès avoyr. Je n'é poynt veu le prinse de Condé, sa belle-mèr l'a veu; et je vous conterè cet qu'ele m'a dyst (mès que je vous voye), et vous conestrè par là la peur qu'il a d'en ouyr parler; car, sans en savoir rien, yl en myst en propos, et je luy ay dyst, à elle, qu'il ne falloyt qu'il crègnet que l'on ly en parlast, ne devoyt pour cela leser de me venir trover, car je n'enn é ouy parler, ni avoys comision d'en parler. Cet porteur vous dyra comen, Dyeu mersis, je me porte très bien, principalement de puis que je souys ysi de retour. J'espère aystre à Paris dans ennuyt quinze jours et avoyr le bien de vous y trover et vostre femme, que je prie Dyeu souyt en bonne santé.

De Chenonceaulx, cet vii<sup>me</sup> d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 13 avril.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 18, f° 73.

A MONSIEUR DE HAUTEFORT,

CONSEILLER DU ROT MONSIEUR MON FILZ EN SON CONSEIL PRIVÉ  
ET PREMIER PRÉSIDENT EN SA COURT DE PARLEMENT DE DAUPHINÉ.

Monsieur de Hautefort, j'ai esté très aysé d'avoir veu ce que vous me mandez par vos lettres du iii<sup>me</sup> de ce mois, espérant, puisque

<sup>1</sup> Le quantième du mois a été laissé en blanc.

vous estes party en intention de faire vostre voyage en Suisse<sup>1</sup>, que vous y ferez ung bon et notable service au Roy monsieur mon filz, qui n'eust peu y envoyer personne qui s'y fust employé avecques plus d'affection que vous ferez : chose dont je vous prie, et de vous assurer que luy et moy aurons à jamais souvenance de voz services, pour les reconnoistre en ce que s'offrira pour vostre contentement. Priant Dieu, Monsieur de Hautefort, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Chenonceau, le xii<sup>me</sup> avril 1582.

CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

1582. — 12 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 638.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, j'ay receu la lettre que vous m'avez escripte avecques la despesche qui est nécessaire au s<sup>r</sup> de Lussan, dont je vous remertie : je l'envoie présentement à mon cousin le maréchal de Matignon pour s'en servir et prévalloir en l'occasion dont je vous ay escript. Ledict s<sup>r</sup> de Matignon me mande qu'il a eu advis qu'il est allé, dès samedi, de Quercy et Rouergue à la court, pour faire révoquer les éditz des eslections. Vous, qui avez esté sur les lieux, sçavez mieux que nul autre de quelle conséquence seroit cette révocation au service du Roy monsieur mon filz, au moien de quoy je vous prie de tenir la main à ce qu'ilz n'obtiennent rien par

<sup>1</sup> Jean de Hautefort, frère de Bellèvre, fut comme lui chargé de plusieurs missions diplomatiques en Suisse. M. Ed. Rott a publié, dans la *Revue d'histoire diplomatique* de janvier et octobre 1900, une très complète étude sur ces ambassades.

delà qui puisse empescher l'establisement desdicts offices, sur lesquels est fondée toute la despence de l'armement qui se prépare en Guyenne; car si l'on avoit advis que ledict édict deust estre révoqué, il ne se trouveroit personne qui voullust riens avancer pour les frais dudict embarquement : ainsy j'escris au s<sup>r</sup> de Cheverny, auquel je mande que vous luy tesmoignerez comme tels offices sont nécessaires au païs pour empescher les abuz qui se commettent à la levée des deniers qui se lèvent pour le servisse du Roy mondiet filz. Je prie Dieu, Monsieur de Bellèvre, vous avoir en sa garde.

Escript à Chenonceau, le xii<sup>me</sup> avril 1582.

La bien vostre,

CATHERINE.

1582. — 14 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 17.

A MA COESINE

#### MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, j'éaysté bien ayse de avoyr veu par vostre letre que ne vous enn yrés que ne ayés veu ma fille et moy, et vous prie que, encore que le Roy viegne ysi, que cela ne vous fase changer de volonté; car vous ne ayloigné pas pour cela guière vostre chemin, et nous haublygerés toute deus, cet prenés cete pouynne, que je vous prie ne la pleyndre. Et pour aystre sy tart, ne vous fayré la présente plus longue pour cet coup, et la finiré en prient Dyeu vous donner cet que désirés.

De Chenonceaulx, cet xiiii<sup>me</sup> d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.



1582. — 14 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 19.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je serès bien marrye que pour l'amour de moy, vous fusiés yncomodé et que je n'euse cet bien après de vous voyr. Le Roy m'a méné que s'en vyent hà Bloys, de quoy j'é aysté bien ayse; car je pense qu'il se portera myeux d'estre en un si beau lieu en sete aysté<sup>1</sup>, et peult-aystre que le roy de Naverre le vyendra trover, que je panse ceroyt un grant bien pour le repos de cet royaume, car cela raseureroyt tout les huguenots : qui me fect désirer qu'il ne change d'avys et qu'il s'i en vyegne; et pense que vous ne vous détournerés de guyère de luy acompagner, cet que je serès bien ayse, pour tousjour vous fayre paroystre, en cet que je auré de moyen, ma bonne volonté laquele ne troverés jeamès dyminuée, quant j'é le moyen de le vous pouvoyr fayre paroystre par effects. Et en cet pendent que l'aucasion cet présente, je priré Dyeu vous donner cet que désirés.

De Chenonceaulx, cet xiiii<sup>me</sup> d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 15 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 21.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je serès bien marrye que la veneue du Roy par deçà feust cause de m'enpècher le plésir de vous voyr, mès je me foyz croire que ne détournerés pas vostre chemin

hà y passer; cet que je désire bien fort, qu'oultre le bien que je auré, je serès ynfiniment ayse que voyés mon petyt lieu coment ylest comencé acomoder<sup>1</sup>; car yl en vaudra à jeamès myeux quant ann auré en vostre jougement. Et ayspèrent d'avoyr cet plésir, et ausi que le prècheur m'atent, je ne vous fayré la présente plus longue, priant Dyeu vous conserver en sa sainte garde.

De Chenonceaulx, cet xv<sup>me</sup> d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 15 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 23.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, je suys ynfiniment ayse de avoyr veu par vostre letre la résolution que avés prise de ne partir que n'ayés veu la royne de Naverre ma fille, qui me fest à pencer que, encore que le Roy vyegne de deçà, que ne lairrés d'y venir, cet que je désyre bien fort et vous en prie. Cet mes prières ont quelque puyсанse en vostre endroyt, je vous prie qu'à cet coup yl laset cet bon ayfeyst de vous fayre venir, ne vous alongiant vostre chemin, à cet que l'on m'a aseuré. Et pour aystre la bonne feste<sup>2</sup> et le sermon m'atent, je ne vous fayré plus longue la présente, prenant cet assurance en moy-mesme que je auré le bien de vous voyr, cet que je prie hà Dyeu et qui vous conserve.

De Chenonceaulx, cet xv<sup>me</sup> d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> On sait tout l'intérêt que portait Catherine aux embellissements de Chenonceaux.

<sup>2</sup> La fête de Pâques.

<sup>1</sup> En sete aysté, en cet été.

1582. — 15 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 20.

## A MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é reseu vostre letre, et vous mersie bien fort de cel que vous envoyrés à Rome les bules du grant pryeret d'Auvergne; car, à cet que l'on me mande, yncontinent après les avoyr, le pappe donnera la dépèche à monsieur de Vendosme; ce sera un grant plésir, tant pour le bien que je lui désire que que pour n'ouyr plus parler de cet fayst<sup>1</sup>.

Le Roy m'a mandé qu'il s'an vient hâ Bloys: je en suys bien ayse, car yl y fest ayxtrêmement beau; mès je serès bien marrye cet n'y venyès. Je n'é que peur que vegniès d'y estre encore malade; mès je veulx panser que Dyeu ne me veult pas tent de mal que de vous en fayre encore avoyr cheu moy, qui ne vous en désire poynt; mès le priré de bon ceour de vous donner tout bien et contentement come pour moy mesme; et, sur cete véryté, fayré fin, priant Dyeu vous concerver.

De Chenonceaulx, cet xv<sup>me</sup>. jour de Pasque 1582<sup>2</sup>.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 16 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 643.

## A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, vous verrez, par la letre que le Roy monsieur mon filz vous escript, qu'il a encores retenu Villeroy pour

<sup>1</sup> Voir au tome VII, p. 193, la lettre concernant ce grand-prieuré destiné à François de La Chambre, abbé de Vendôme, cousin de Catherine de Médicis.

<sup>2</sup> Pâques tombait bien cette année-là le 15 avril.

quatre ou cinq jours, pour avoir loisir de prendre résolution sur les affaires qui se présentent avecques plus de considération et de maturité. Ce pendant nous avons advisé d'escrire à mon filz les lettres que nous vous envoyons, et pareillement à mon filz et à ma fille, les roy et royne de Navarre, lesquels vous prieray de ma part donner ordre que ceste assemblée de Montauban ne produise semblables effectz à celle qui y feust tenue après la conférence de Nérac, où leust bastie la dernière reprise des armes. Je m'asseure qu'ilz s'y employeront très volontiers: aussi participeront-ilz les premiers au bien qui en résultera; comme, au contraire, ilz seroient à jamais blasmez s'il en advenoit autre chose, comme je suis certaine que vous n'estes maintenant à leur remonstrer. Priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Bellièvre, en sa sainte garde.

Esript à Bloys, le xvi<sup>e</sup> jour d'avril 1582.

De sa main : La bien vostre,

CATHERINE.

1582. — 17 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 739.

## A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, je ne vous fairé aultre réponse à vostre letre; car j'espère vous voir ysi avecques le Roy bientost; et vous dyré par la présante coment la royne de Naverre m'a dyst qu'ele étoyt d'avys que je anvoyse le s<sup>r</sup> de d'Ecars ver le Roy, pour parler à luy, et après l'envoyer ver le roy de Naverre, pour luy mender sa veneue hâ Bloys et qu'il désire le voyr; et dyst qu'il a créanse audyst d'Ecars, de fason qu'il croyra cet qui luy en dyra, et ajoutera plus de foyz qu'à neul

aultre, pour la seureté qu'il y pourra avoyr. Je n'é voleu fallir hà le fayre, car je panse que ce serèt un grant seryse qui le pourèt luy fayre venir. Je vous l'é bien voleu mender; car, vous qui y avés aysté, en sauré myeux dyre au Roy cet qu'il vous en semble que neul aultre. Quant à moy l'ayent veu come je réusy, que venent à Champigni, coment yl fest, den quinze jours, que s'i trovent amenné, tent ledyst s<sup>r</sup> d'Ecars que cela, y pourra beaucoup fayre. Je prie à Dyeu que sela y serve et qui luy vyegne, et qu'il vous tiegne en sa sainte garde.

De Chenonceaulx, cet xvii<sup>me</sup> d'avril 1582.  
La bien vostre,

CATHERINE.

1582. — 26 avril.

Aul. Bibl. nat., Fonds Dupuy, n° 211, P° 17.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, je vyens tont asteure de resevoyr la letre qui vous ha plu m'écrypre de la résolution que avés prise de fayre la dyeste et la Royne vostre femme : vous ne saurié fayr plus pour moy particulièrement que de fayre cet que vous pourez pour avoyr des enfans, et pour tout vostre royaume qui enn a tant besounyn, et faistes fort bien d'en fayre fayre une bonne consultatyon et, en cet pendent que tout vostre royaume ayst en prière, vous ayder aussi de vostre conté. Et ce que vous ha dyst les sieurs de Lansac et de la Motte Fénelon ayst véritable, ayant donné charge au sieur de d'Ecars de le vous dyre; car, coment yl s'en volouyt partyr, Saint Aytiène, qui est à Madame de Chatelereau<sup>1</sup>, me

<sup>1</sup> Diane, légitimée de France, duchesse de Châteleraul, veuve du maréchal de Montmorency.

vynt trover, qui me dist aystre venu pour m'avertir que la peste aytoit reprise depuys troyz jour, en quatre meysons, à Bloys et que yl avoynt dyst au sieur de Lansac, set j'euse ceu vostre délybération de la dyète que ferés, je ne vous euse mandé ryen de Bloys; mès vostre seur me dyst cet que ay désiroyt; mès non pas cet que cet feroyt; car ayle ne le savèt pas si byen come ayle l'a seu depuys, et que La Roque, qui vous va trover, le vous dyra de la défiance qu'il sont entrés de vostre venene hà Bloys, et dejeà enn ayant entendu quelque chause je vous le mendès par le sieur de d'Ecars, et suys bien ayse que ledyst La Roque ha veu que, aystant la peste à Bloys, n'y venès poynt et que ny aviez aultre desayns. Et pour les mieux raseurer, je part demayn, et aysper aystre samedy prochain à Paris, qui me donne bien de la joye de vous revoyr; je prie à Dieu que ce souyt en aussi bonne santé que je le désyre.

De Chenonceaulx, cet xvi<sup>me</sup> d'avril jour 1582.

Votre bonne et très affectionné, et hoblygé mère.

CATHERINE.

1582. — 30 avril.

Archives des Medicis à Florence, dalla filza 4756, nuova numerazione, 458.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, il y a fort longtemps que le seigneur Anthoine-François de Gondì a cest honneur de vous avoir faict service, et d'avoir esté par vous employé ès plusieurs belles et honorables charges, desquelles, à ce que j'ay sceu, il s'est tousjours acquitté à vostre contan-

tement, ainsy qu'il a volenté de continuer. Et d'autant qu'il est personnage du quel les actions vous sont assez recommandées, j'ay bien voulu intervenir avec luy, pour l'assister en la bien affectionnée requeste qu'il vous veut faire, de le vouloir tant honorer que de vous servir de luy ceste année pour commissaire en la ville de Pize : chose dont je vous prie, mon cousin, autant affectionnement qu'il est possible, et me fère en cest endroict paroistre combien vous desirez fère en ma considération; vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable, et dont je vous sçauray à jamais fort bon gré, pour le désir que j'ay de favoriser ledict de Gondi en ce qu'il m'est possible, et mesme en chose comme ceste-cy, laquelle ses anliens et recommandables services luy doibvent, à mon advis, avoir acquise. Je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Foutainebleau, le dernier jour d'avril 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 2 mai.

Orig. Arch. dép. du Loiret. Fonds N.-D. de Cléry.

A MESSIEURS

## LES DOYEN, CHANOYNES ET CHAPPITRE

DE L'ÉGLISE DE CLÉRY.

Messieurs, je vous ay cy-devant escript sur ce que je désire que vous fassiez pour la comulution de la rente que vous avez sur Levroux<sup>1</sup>, et faict entendre mon intention qui

<sup>1</sup> C'est en 1577 que, pour fonder à perpétuité une messe journalière à l'intention du repos de l'âme de son défunt époux Henri II, Catherine avait assigné aux chanoines de Cléry une rente sur sa baronnie de Levroux,

est que vous depputiez quelqu'un d'entre vous pour, avecques Monsieur le premier président et ceulz de mon conseil, passer le contract nécessaire et tel qu'il a esté advisé pour cest effect. Néanmoins c'est chose qui n'a encores esté effectuée, au moien de quoy je vous prie, incontinant la présente receue, donner charge à celluy d'entre vous que vous adviserez, garny de bonne et ample procuration pour passer ledit contract, vous assurant que c'est chose que j'ay grandement en affection et dont je désire sortir, qui faict que je vous prie de n'y faire faulte sur tout le désir que vous avez de me faire service agréable. Je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript de Fontainebleau, le n<sup>e</sup> jour de may 1582.

CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

1582. — 2 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 10240, f<sup>o</sup> 75.

## A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, la lettre que le Roy mon-sieur mon filz vous escript, par ce cour-

dans le Berri (cant. et à 20 kil. de Châteauroux). — Voir l'acte de fondation à l'*Appendice*.

Déjà avant 1576, la reine mère avait fait une fondation à Cléry; car nous trouvons dans les *Archives de Chenonceaux*, Pièces historiques, publiées par M. l'abbé C. Chevalier, Paris, Techener, 1864, in-8°, p. 165, n<sup>o</sup> XXVIII, les lettres-patentes datées de Paris le 26 janvier 1576, par lesquelles Catherine de Médicis consacre les revenus de sa baronnie de Levroux aux embellissements de Chenonceaux, avec une réserve formellement faite de « deux cent vingt livres ts. de rente annuelle et perpétuelle aux doyen, chanoynes et chappitre de Notre-Dame de Cléry pour fondations faites à ladite église »

rier qu'il vous envoie exprès et lequel je vous prie de nous redespescher en toute diligence, est si ample que je n'y puis rien adjouster, sinon une prière et recommandation, que je vous faictz très expresse, de nous envoyer promptement ung estat au vray de ce que nous désirons sçavoir, et faire partir mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse le plus tost que vous pourrez, affin qu'il se trouve à la rade de Belle-Isle quand le conte de Brissac y arrivera, affin qu'il ne consume ses victuailles inutilement et que le voyage ne soit plus longuement retardé. Mandez-moy aussi quel effect il vous semble que peult et doit faire ladicte armée et tout ce que vous congnoistrez appartenir au bien et advancement de nostre entreprise, affin d'en pouvoir recueillir quelque fruit. Priant Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte garde.

Esript à Fontainebleau, le n<sup>e</sup> jour de may 1582.

*De sa main :* Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — a-7 mai.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3307, f<sup>o</sup> 56 v<sup>o</sup>.

Copie. Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 764.

Copie. Fonds français, n<sup>o</sup> 15906, f<sup>o</sup> 655 v<sup>o</sup>.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vos dépesches des xxi<sup>esme</sup> et xxi<sup>esme</sup> du mois passé, qu'avons receus par Pasquier vostre secrétaire, nous ont avec ce qu'il nous a dict de vostre part, selon la créance que luy aviez donnée, apporté beaucoup de plaisir et de joye, voyant la grande desmontracion que faict la royne d'Angleterre, madame ma bonne sœur (que j'auray cest honneur qui sera, Dieu aydant, comme j'ay tousjours infiniment désiré, bien tost ma bonne fille), de ne vouloir plus tarder, mais

en ce mois de may parachever le mariaige d'elle et de mon filz le duc d'Anjou, ce que je prie à Dieu de bon cœur de pouvoir veoir pour le plus grand contentement que j'auray jamais. Le Roy monsieur mon filz vous faict fort claire response à vos dictes despesches de son intention, affin que la faciez entendre à ladicte dame royne, que la puissiez aussy faire parler clair de sa part. Son ambassadeur n'a point encore demandé audience sur la lecture que vous dictes qu'elle luy doit escrire de sa main pour la nous monstrier. Je pense qu'elle attend des nouvelles de mon filz, duquel nous en désirons et attendous aussy bien tost; car depuis le retour de Vray auprès de luy, nous n'avons ouy parler du faict dudit mariaige, pour lequel j'ay tousjours de ma part bonne espérance et croy que Dieu la réserve pour causer ung grand bien à toute la chrestienté, espérant qu'il nous fera la grace que, par le moieu d'icelle, pour le moins ce royaume et l'Angleterre ne s'en sçauroient que bien trouver; mais j'espère mieulx, qui est qu'il nous suscitera des moiens pour ung bien et repos général, à quoy je ne cesseray jamais que je ne voye les choses acheminées. Aussy m'asseure-je que la dicte dame royne se joindra avec moy et que le Roy mondict seigneur et filz s'y employera et fera de sa part, pour ung si bon et saint œuvre, tout ce qui luy sera possible, ainsy que vous pourrez dire à la dicte dame royne, en saluant ses bonnes graces de mes affectionnées recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Esript à Fontainebleau le ii<sup>esme</sup> jour de may 1582.

Monsieur de Mauvissière<sup>1</sup>, vous verrez par

<sup>1</sup> En titre : « Postscript. »



le post-script de la lectre du Roy monsieur mon filz comme, depuis ceste despesche faicte, le sieur de Cobham, ambassadeur de ladiete dame royne d'Angleterre ma bonne seur, nous a demandé audience, et les particularitez dont il nous a parlé, ne nous disant rien du faict du mariage, qui fut cause que voyant qu'il n'en parlait point, mais seulement de ce qu'il dict que notre Sainct Père le Pape a envoyé par deçà pour le séminaire des Anglois et, après, pour ces depredations, suivant ce que le Roy mon dict seigneur et filz et moy eussions plus en affection et désirassions tant, et que de nostre part nous y avons tousjours faict tout ce qui nous a esté possible, comme nous estions encore prestz de fayre, et que de ma part je me sentirois merveilleusement contente si, avant que mourir, je pouvois avoir ce bien que de veoir la dicte dame royne ma belle fille, ayant, entre tous les contentemens que j'ay jamais souhaitez, désiré tousjours cestuy-là.

Escript audiet Fontainebleau, le viii<sup>esmo</sup> jour de may 1582.

1582. — 4 mai.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 358, p. 449.

#### A MONSIEUR DU FERRIER.

Monsieur du Ferrier, je ne vous répéteray rien du contenu de la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escrit, sinon que je suis bien aise de la résolution qu'il a prise de vous envoyer un successeur, mesme le s<sup>r</sup> de Masses<sup>1</sup>, qui est personnage qui s'acquittera

<sup>1</sup> Hurant de Maisse, le successeur de du Ferrier à Venise, dont les dépêches contenues dans le même volume ne commenceront que le 31 juillet 1584.

dignement de la charge, moyennant la bonne instruction que vous luy en donnerez. Il partira au plus tost, afin que soyez aussy tost plus tost soulagé. Je vous prie cependant répondre pour moy à ces Seigneurs, partout où besoin sera, de la continuation de ma bonne volonté à l'entretènement de la paix publique de la chrétienté, laquelle je préféreray tousjours à toute autre considération, quand je connoistray que chacun l'embrassera comme il convient, et m'estimerois très heureuse de couronner mes derniers ans de la perspective d'un si bon œuvre, pour lequel je puis dire avoir pris autant de peine que nul autre, come chacun sçait et vous pardessus tous, à qui je serai tousjours preste de faire tout le plaisir qui sera en ma puissance, afin que vos service et labeurs soient reconnus envers vous et les vostres, come le mérite votre fidélité et le contentement qu'a le Roy mon dict filz et fait de vos services. Priant Dieu, Monsieur du Ferrier, etc.

A Fontainebleau, ce 4<sup>e</sup> jour de may 1582.

*Signé :* CATHERINE.

*Et plus bas :* DE NEUFVILLE.

1582. — 10 mai.

Orig. Bibl. nat. Fonds français, n° 3351, f° 24.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, j'escriviz avant mon partement de Chenonceau au général de Gourgues qu'il eust à bailler à celluy qui auroit charge de la royne de Navarre, ma fille, des offices en blanc des eslections créées par delà, dont j'ay le don jusques à la somme de dix mil escus, sans y faire aucune difficulté; mais, à ce qu'il me vient de mander, et à madiete fille aussi, il s'excuse de le pouvoir faire : chose

dont je suis à la vérité bien marrye, pour le désir que j'ay de veoir madiete fille contante et satisfaite de ce costé-la; ce qui est cause que je vous fais la présente pour vous prier, mon cousin, oultre ce que j'en escriis audict de Gourgues et à Colineau, de leur dire que je veux que, toutes difficultez cessantes, ilz satisfassent à madiete fille et qu'ils deslivrent lesdictes lettres d'office en blanc à Denis, l'un de ses secrétaires, qui est par delà pour cest effect, sans remettre les choses en d'avantage de longueur, ny en faire difficulté, s'ilz ont envie de me faire servir. Quoy que ce soit, je vous prie que à cette fois cela s'effectue suivant mon intention et que je n'en oye plus parler. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Fontaynebleau, le x<sup>e</sup> may 1582.

*De sa main* : Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 11 mai.

Orig. Mantoue, Archivio Gonzaga.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, j'ay receu très grand plaisir d'avoir entendu par le gouverneur d'Alba, que vous avez envoié devers le Roy monsieur mon filz et moy, ce que vous luy avéz commandé me faire entendre de votre part, vous assurant que m'a esté beaucoup de contentement de sçavoir si particulièrement de vos nouvelles. S'en retournant vers vous, je l'ay chargé de vous tesmoigner la bonne volonté que je vous porte; et vous assure de moy affection en tout ce qui dépendra de moy pour votre contentement, telle que vous la cognoistray par effect, quand l'occasion s'offrira de la vous faire paroistre, attendant la

quelle, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript de Fontaynebleau, le x<sup>e</sup> may 1582.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 11 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 368, p. 483.

A MONSIEUR DU FERRIER.

Monsieur du Ferrier, le Roy monsieur mon filz et moy escrivons à mon cousin le cardinal d'Este pour le prier de gratifier le s<sup>r</sup> Camille de la Croix du premier bénéfice qui vacquera en sa disposition, avec promesse de le récompenser en la première occasion qui s'offrira; et, d'autant que nous désirons que cela s'effectue au plus tost, je vous prie d'escire de votre part audict s<sup>r</sup> cardinal ce que nous vous en mandons et luy tesmoigner de quelle affection nous le désirons, et que c'est chose que nous vous avons escrite pour toute asseurée, vous promettant que je seray au plus tost l'affaire pour lequel ledict Camille est venu par deçà, ainsy que je luy ay commandé vous dire. Et à tant, Monsieur du Ferrier, je prie Dieu, etc.

Ce n<sup>e</sup> jour de may 1582.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : DE L'AUBESPINE.

1582. — 12 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3357, f<sup>o</sup> 8.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je suis ynfiniment ayse de cet que me mended et aseurés le Roy mon filz, que l'embarquement ayst prest et que vous



enn alyés pour les fayre partyr<sup>1</sup>; de quoy je vous prie ynfiniement me fayre cel plésir et que yl n'y se trouue plus de dyfficultés, car je vous enn auré ynfini aublygation. Je ne vous mande ryen des afayres, car les dépèches du Roy vous y satisfont acés et entendés sa volanté; bien vous diré-ge qu'il èt en pouyné de cet qu'il semble qu'il y a aparence de quelque remeument. Croyés que ne saryés fayre chause qui luy souyt plus agréable que de l'enpècher, et aystablyr la pays et le repos bien aseurés; et que je prie à Dyen nous en fayre la grase.

De Fonteynebleau, cet xii<sup>me</sup> de may 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Strozzi était à Belle-Isle à la fin de mai 1582, faisant tous ses préparatifs pour le départ de la flotte. C'est sans doute à cette occasion que fut rédigée la note confidentielle fort importante que nous avons retrouvée dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale. Le premier paragraphe est écrit de la main de Catherine de Médicis, le second de celle de Villeroy; la pièce est signée de Henri III :

« Si le Roy trouue bon que, ayant esté à la Madère, que Strozi alle pour acheuer la seureté des yles et les remectre toutes en l'aubéysance des Portugues, que Brisac avecques ses troupes alat assseuer l'yle de Cap Ver; et qu'après auoir veu ce que suséderoyt audystes yles, quant set viendroyt sur le moys d'aust, y lésant cet qui seroyt pour la conservatyon dé dystes yles, qu'avecque le reste ledict Strozi s'ann alat au Brézyl, ynsin que plus au long verra dyre au Roy et en fasse suyuant sa volenté une petite ynstruction à part à Strozy, an ajouter sa volenté à la segrète.

« Le Roy trouue bon que le contenu du présent mémoire soyt suivy et effectué par le sieur Strosse, selon qu'il jugera estre à propos et l'intention de la royne sa mère.

« Escrit à Fontainebleau, le iii<sup>e</sup> de may 1582.

Signé : HENRY.

Et plus bas : DENEUVILLE.

(Nouv. acq. franç., n° 1249, f° 5.) — Ainsi, ni Catherine, ni le roi, ni Villeroy ne doutaient de la victoire, puisqu'ils pensaient envoyer ensuite la flotte jusqu'en Brésil.

1582. — 16 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 25.

### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, la dame de Chaumont m'a fait entendre qu'il y a ung bien grand différent entre le s<sup>r</sup> de Sallers, son gendre, et le s<sup>r</sup> de Peregrin, son beau-frère, pour la jouissance de quelques biens qui luy appartiennent; et d'autant que estans, ainsi qu'ilz sont tous deux, bien alliez et aparentez au païs, cela pourroit causer quelque grand remuement, pour auoir l'un et l'autre beaucoup d'amis. Affin d'empescher que les choses ne passent avecq force et violence d'une part ny d'autre, je vous ay bien voulu escrire la présente pour vous prier, pour le bien et auctorité que le Roy monsieur mon filz vous a donné par delà, d'interposer vostre auctorité à ce que les choses n'ayent à passer plus avant, leur faisant très expresses inhibitions et défenses de se riens demander, ny quereller, sinon par la voye de la justice, mesmes à présent qu'ilz la peuvent espérer très bonne et prompte en la Chambre establée en Guienne pour rendre droit et faire raison à ung chacun. Vous asseurant, mon cousin, que vous ferez chose qui me sera très agréable, pour le désir et affection que j'ay que les choses ne viennent à aucune voye de fait, ainsi qu'elles sont pour y venir, s'il n'y est remedié et pourueu par ce moyen-là. Priant Dieu, mon cousin, vous auoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xvi<sup>e</sup> jour de may 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — Mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 26.

## A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je suis infiniment marrye d'avoir entendu le mauvais traitement que mon cousin Monsieur le duc de Nevers m'a mandé avoir esté fait par les troupes du capitaine Bas aux subjectz de sa terre de Lesparre prez Bordeaux, estant chose que du commencement je n'ay peu croire; mais en ayant esté depuis très asseurée, j'ay bien voullu aussitost vous faire la présente, pour me plaindre avecques vous de cella, et mesmes de ce qu'ilz ont contrainct lesdits subjectz à leur fournir et administrer des vivres, sans qu'ilz en ayent esté aulcunement remboursez. Vous priant, mon cousin, en premier lieu, en cas qu'il y ayt encores desdictes troupes en ladite terre, de les faire incontinant desloger et empescher que doresnavant semblables choses n'adviennent, pour la juste occasion que mondict cousin auroit de s'en plaindre; et affin que lesdits habitans puissent aulcunement estre soulagez de la ruyne qu'ilz ont soufferte à l'occasion des vivres qu'ilz ont esté contrainctz de fournir, advisez, je vous prie, mon cousin, à les en faire récompenser et rembourser, aux mieulx qu'il vous sera possible, vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable. Je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le... jour de may 1582.

*De sa main :* Vostre bonne cousine,  
CATHERINE.

1582. — 16 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 677.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 61 v.

Copie. Cinq cents Colbert, n° 473, p. 286.

A MONSIEUR DE BELLIÈRE<sup>1</sup>.

Monsieur de Bellièvre, vous verrez par la dépêche que vous porte le jeune Pinart, présent porteur, ce que nous avons receu d'Angleterre depuis vostre partement<sup>2</sup>, et la claire response que nous y faisons : sur quoy vous aurez à suivre ce que vous en escript le Roy monsieur mon filz par ledict Pinart, que que j'ay prié le Roy mondit Sr et filz vous envoyer, affin qu'il puisse tousjours apprendre à servir; je le vous recommande et prie Dieu, Mons<sup>r</sup> de Bellièvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xvi<sup>e</sup> jour de may 1582.

*De sa main :*

Je vous prie dyre à mon filz qu'il me samble, veu cet que luy portés, qu'il doynt en toutes chausées contenter le Roy et le conserver en la bonne volonté qui luy porte, et que yl samble que la royne d'Engleterre, et par set que Baqueville<sup>3</sup> qui y èt alé ver aille de sa part, s'accordet tous deus à volouyr, en rompent cet maryage, fayre croire

<sup>1</sup> Catherine avait d'abord pensé aller elle-même aux Pays-Bas; elle crut plus prudent d'y envoyer Bellièvre, qui eut de longues conférences avec le prince d'Orange, le ministre Villiers, Marnix de Saint-Aldegonde, l'agent anglais Thomas Wilkes. — (V. Groen, t. VIII, p. 105.)

<sup>2</sup> Le secrétaire d'État Pinart avait été dépêché en Angleterre par la reine mère pour accorder à Elisabeth, — qu'on voyait très hésitante, — toutes les conditions qu'elle demandait.

<sup>3</sup> Antoine Martel, seigneur de Bacqueville; sa fille était demoiselle d'honneur de Catherine.

que le Roy seul enn est l'aucasion, quant par cete defecte yl aurèt la royne d'Engleterre ennemye du Roy son frère, yl set seroyt plus de mal qu'au Roy; car yl y haulteroyt le moyen et la volaté de le plus povoyr hayder, que je panse, quant cela seroyt, ce seroyt sa ruïne. Je vous prie reguarder cet luy devés dyre et que ne le volant aysposer qu'il ronpe, de fason que demeureions bons amys; et je panse que c'èt le myeu pour luy et qu'il doyut desirer. Vous voyré toutes les dépêches que enn avons eue et les réponse; qui cera cause que ne vous en fayré redyste.

Festes qu'il mende au plus tost aus reystres qui sont déjà à Saint-Avor<sup>1</sup>. qu'il paset en delygense, et ausi que les levées cet faset à la file, et si luy playsouyt mender à ceulx à qui lé comende de lever, qu'il ne fissent ryen que cet que leurs an dyrés. Je croy qu'il enn aurèt plus de contentement; et le Roy n'aurèt aucasion de s'an fâcher: je dys tant de jans de cheval que de pié. Je ne luy écrips poynt; car vous luy dyré tout.

La bien vostre,

CATHERINE.

J'ay veu ce qu'avez escript<sup>2</sup> au Roy mon filz à l'oy de l'espérance que la royne d'Angleterre vous donne et vous à nous, pour le mariaige d'elle et de mon filz; mais comme celle qui l'a tousjours (et fait encores) plus desiré que chose du monde de le veoir effectué, je vous en parleray librement. Toutes les parolles sont belles; mais il y a tousjours une queue qui me met de la craincte que ce ne soit que pour tenir les choses en bonne espérance sans

<sup>1</sup> Saint-Avoid, (autrefois Saint-Avail en Lorraine, à dix lieues de Metz). — C'étaient les reîtres allemands enrôlés pour aller soutenir aux Pays-Bas le duc d'Anjou.

<sup>2</sup> En tête: «Ce que la Roynne mère du Roy a escript de sa main au bas de la susdictie lecture.»

nul effect. Car s'il luy plaisoit de se marier à luy, il luy a tant monstré d'affection et le Roy mon filz tant assuré de sa volonté, que je ne doute point qu'elle ne s'assure de tout ce qu'elle désire, que le Roy ne la mettra en guerre: il désire que tous facent la paix; et quant à moy, si elle s'opiniastre encores à vouloir du Roy ce qui en fin ne peult servir de rien plus que ce qui est porté par les articles de mariaige qu'elle a passez, je croiray qu'elle ne veult se marier ny demourer en amytie avec nous trois. Je suis ainsy faicte que je dyz ce que j'en pense, et croyez que j'en auray ung très grand regret; mais il fault (en fin) que mon filz se marie: je désire luy veoir des enfans avant que mourir. Je vous pryé luy fayre mes affectionnées recommandations, et lui dire que je voudrois qu'elle feust ausy libre que moy; car elle droit franchement le bon mot, ou pour le moins nous ayderoit à luy demourer, comme voullons, bons amis et à marier mon filz au lieu où elle congnoistroit qui feust pour le bien d'elle, de nous et de luy.

1582. — 16 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3354, f° 80.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je n'ay rien à adjouster à la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, par laquelle vous serez amplement informé de ce que nous a exposé le s<sup>r</sup> de Plassac<sup>1</sup> de la part de mon filz le roy de Navarre, et de la responce que nous luy avons

<sup>1</sup> On trouve dans le ms. fr. 4047, fol. 194: «Instruction pour M. de Plassac, envoyé par le roy de Navarre devers le Roy, de ce qu'il a à dire et remonstrer à Sa Majesté, du 5 mai 1582.» — Voir aussi *Lettres missives de Henri IV*, t. 1<sup>er</sup>, p. 450 et 451.

faicte, sinon pour vous dire que nous attendons en bonne dévotion le retour du courrier que nous vous avons envoyé, pour estre éclaircy du faict de nostre embarquement, affin de pouvoir sur ce résoudre les commandementz que nous aurons à faire à Strosse sur la poursuite de son voiage, comme il est nécessaire faire au plustost. Partant, je vous prie le nons renvoyer incontinent. Pryant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa très sainte garde.

De Fontainebleau, le xvi<sup>e</sup> jour de may 1582.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 16 mai.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 60 r<sup>o</sup>.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 173, p. 280.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 678.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, nous avons vu par voz despaches des <sup>mesmes</sup> et <sup>mesmes</sup> de ce mois l'arrivée du sieur de Blacqueville par delà, la charge qu'il avoit pour le faict du mariaige de la royne d'Angleterre, madame ma bonne seur, avec mon filz le duc d'Anjou, et les propos qui vous ont esté tenuz par elle et par aucuns ses ministres sur ce subject; le sommaire et intention desquelz est de rejecter et faire tomber sur le Roy monsieur mon filz qu'il n'aura tenu qu'à luy que ledict mariaige ne se soit effectué. A quoy il faict si ample et particulière response et donne telle solution à toutes les objections qui vous ont esté faictes<sup>1</sup>, que je n'y sçauois rien adjouster, si est-ce que, comme si j'estois ar-

bitre d'un différend et dispute d'entre deux de mes enfans, je diray brièvement, sans passion, ce qui m'en semble, ne voullant soustenir ny favoriser plustost ung costé que l'autre, car je tiens ladicte dame royne d'Angleterre aussy chère que si elle estoit desjà ma belle fille, et ainsy que le Roy mondiet Seigneur et filz m'est ce qu'il est, et puis je ne pourrois incliner ny prendre la cause de celluy que je verrois s'esloinguer d'une chose que j'ay tant à cœur comme ledict mariaige; je vous diray donc que du costé de ladicte dame royne d'Angleterre, ma bonne seur, j'ay veu beaucoup de belles et grandes apparences et démonstrations de désirer et voulloir ledict mariaige et me sera difficile d'en croire le contraire; il est vrai que ce que j'en sçay n'est que par la bouche d'autrui et par le tesmoingnage de ses lectres et ambassadeurs; mais, du costé du Roy mondiet Seigneur et filz, j'en puis mieulx parler, estant continuellement près de luy : aussy assure-ray-je que je l'ay tousjours veu fort entier et résolu à voulloir fayre et conclure les choses qui sont commencées et d'y apporter tout ce qui seroit en sa puissance, comme encores est-il en ceste volonté, sans toutesfois s'estendre plus avant en la promesse qu'il a faicte à ladicte dame royne ma bonne seur, pour la descharger des fraiz de la guerre, disant qu'elle ne peult raisonnablement refuser que cest article soit réciproque, pour les considérations qu'il vous desduict par sesdictes lectres; je ne veulx point tant blasmer ny condamner en cela les actions de l'ung ny de l'autre : tous deux, comme moy, s'y sont montrez très affectionnez jusques icy; l'affayre est encores en son entier, il le fault parachever. Mais pour ce que je congnois le Roy, mondiet Seigneur et filz, ferme et arresté à ne voulloir entrer plus avant en ladite promesse,

<sup>1</sup> La dépêche du roi à Mauvissière de ce même 16 mai est fort longue; mais elle ne fait que répéter les arguments connus.

(comme il a grande raison), je serois bien aize que ladicte dame royne, ma bonne seur, se voulust contenter de celle qu'il luy a faicte, comme il me semble qu'elle ne doit plus aller au contreire, veu la protestation que nous escrivez qu'elle vous a naguères faicte que ledict mariaige consommé (si la guerre continuoît), elle ne voudroit que le Roy mondict Seigneur et filz entrast en ladicte despen-  
se, que pour telle et si petite chose qu'il voudroit, joinct que nous travaillerions de tout nostre pouvoir à fayre une paix générale en toute la Chrestienté, pour laquelle l'on deroit proprement que ce mariaige est réservé; ce que je vous prie dire de ma part à ladicte dame royne, ma bonne seur, et que, sur tant qu'elle m'ayme, elle ne diffère pour cest article à conclure ung si bon œuvre, avec assurance qu'elle trouvera de ce costé tant de bonne amitié et voisinance, qu'elle aura matière de louer Dieu que les choses se soient faictes, ne me souciant plus de vivre après que j'auray eu ce contantement de veoir ce dernier mariaige de mes enfans, et la paix et repos de la Chrestienté. Me remettant au surplus aux lectres du Roy mondict Seigneur et filz, je feray fin à ceste-cy, priant Dieu, Monsieur de Mauvière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xvi<sup>esmo</sup> jour de may 1582.

1582. — 20 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 76.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

MAÎTÉCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, je vous prie, aultant qu'il m'est possible, accélérer le portement de mon

cousin le s<sup>r</sup> de Strosse; car si le comte de Brissac est contrainct de temporiser longuement à la rade de Belle-Isle, où il doit estre arrivé à présent, il consuera ses victuailles inutilement, et si crains que ses gens se desbandent. Je ne sçay à qui me prendre du retardement dudict s<sup>r</sup> de Strosse, qui apporte outre cela tant d'incommodité aux affaires du Roy monsieur mon filz, à cause du soubçon que les huguenots en ont prins, et de foulle à son peuple, que c'est ce qui me tourmente le plus. Pourvoyez-y, je vous prie, mon cousin, si jamais vous avez eu envie de me faire plaisir, et nous renvoyez nostre courrier avec une si ample despesche qu'il n'y ait rien à redire. Priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xx<sup>me</sup> jour de may 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 23 mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f° 10.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER ET PREMIER SECRÉTAIRE D'ESTAT DU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur de Villeroy, j'ay veu toutes les dépesches que vous m'avez envoyées au s<sup>r</sup> de Foix et de Revol, avecques la lettre que vous m'avez escripte, aiant esté bien ayse d'avoir entendu ce que le s<sup>r</sup> de Foix<sup>1</sup> mande au Roy

<sup>1</sup> M. de Foix écrivait de Rome au roi le 30 avril 1582, qu'il était en complet accord avec Sa Sainteté, très disposée à arranger toutes les affaires à la satisfaction de la France; que les levées « si grosses » qu'on devait faire en Italie de la part du roi d'Espagne pour les envoyer en Flandre « se réduisoient à onze compagnies de gens de cheval », et qu'enfin on disait que si Monsieur de Savoye entreprenait quelque chose contre



monsieur mon filz. Si durant mon absence il survient quelque chose du costé de vostre charge, je seray bien aysé que vous m'en fassiez part, ayant escript ce matin au Roy mondiet filz et à la Roïne madame ma fille, par le s<sup>r</sup> de Liancourt, pour respondre aux lettres que vous m'avez envoyées de leur part.

A Paris, ce xxiii<sup>e</sup> may 1582.

*De sa main :* Je suys ynfinymment aysé de voyr que le pappe et le duc de Savoye allet de cete fason avecques le Roy mon filz, et ayspère que Reulx et les aultres contyneuront de bien en myeux; car yl continuee à donner hordre à ses afayres, et croy que voyr un fyls de ceste couronne, son frère, avoyr fest cet qu'il a en Flandre, et s'il y peult prospérer, et nostre armaye de mer de l'autre cousté, je croy que tout cela ne nous fayra pas tent de mal que l'on nous en fest peur; mès au constrère remetre en réputation cet royaume, voyant que ne somes du tout fablys. Quant à moy, je le croy ynsin. Vos auré veu Neme<sup>1</sup> et Brisac<sup>2</sup> et le conte de Vyemeuse<sup>3</sup>, que je n'e seu arêter qu'il ne souynt alés tous deus trouver le Roy; dyte luy. Neme luy aura tout dyst, et panse que l'aurés yncontynent dépèché et ausi fest retourner Brisac; ce que je vous prie.

CATHERINE.

Genève, c'était avec le plein consentement du Roi. « La France, ajoutait-il, a receu de très grandes calamitez par le vent pestilent qui a souillé depuis quarante ans du costé de ce Lac, dans lequel il seroit expédient que cette ville eust esté noyée longtemps il y a, et qu'elle n'eust jamais esté. . . » *Les lettres de Messire Paul de Foix au roy Henri III*, Paris, 1618, in-4<sup>e</sup>, p. 435-457.

<sup>1</sup> Nesmes. François de Portugal, tué aux Açores en juillet 1582.

<sup>2</sup> Charles de Cossé, comte de Brissac.

<sup>3</sup> Le comte de Vimioso, premier ministre de D. Antoine de Portugal.

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

1582. — 27 mai.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 61 v°.

Copie. Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 289.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, il ne se peult autre chose respondre à vostre despesche du xviii<sup>esme</sup> de ce mois que ce que vous avez veu par les deux dernières que le Roy monsieur mon filz et moy vous avons faictes, ausy que nous attendons des nouvelles du sieur de Bellièvre, qui est allé (comme vous avons mandé) trouver mon filz le duc d'Anjou, auquel il communicquera vosdictes despeschés et l'intention du Roy mondiet Seigneur et filz, qui n'est aultre que celle qu'il vous a escripte, laquelle je m'assure que vous sçavez bien suivre, et ce que je vous ay ausy dernièrement escript, qui sera cause que je n'estendray ceste-cy davantaige que pour prier Dieu, etc.

Escrip<sup>t</sup> à Fontainebleau, le xviii<sup>esme</sup> may 1582.

1582. — 31 mai.

Imprimée dans l'*Armorial des Landes*, par le baron de Canna.

Bordeaux, 1863, in-8°, p. 132.

AU CAPPITAINE BORDA<sup>1</sup>.

Cappitaine Borda, encore que je soys assurée que vous ne faldrez à suivre, secourir et

<sup>1</sup> Étienne de Borda, d'une vieille famille des Landes, avait guerroyé toute sa vie sous les derniers Valois. Il fut maréchal de camp, après l'expédition des Açores, et on a encore le testament qu'il fit le 1<sup>er</sup> août, à peine échappé du désastre, sur le navire la *Salamandre*. Henri III, qui l'avait engagé à s'enrôler sous les ordres de son « cousin » Strozzi, lui écrivait le 22 janvier 1583, « de le venir trouver incontinent, pour entendre ce qu'il a veu des choses qui se sont passées au voyage de feu le sieur de Strossy du costé de Tunis ».



assister mon cousin le sieur de Strosse, en l'occasion pour laquelle il s'en va par delà, suivant les commandements que vous en faict le Roy mon fils, touttefois, d'autant que c'est chose qui me concerne et que j'ay grandement à cœur, j'ay bien voulu vous prier par la présente de vous y employer à bon escient, de croire que vous me ferez plaisir et service très agréable, duquel je mettray peine de me revancher en tout ce qui m'appartiendra, ainsy que j'ay commandé à mondit cousin vous exposer plus amplement de ma part, auquel à ceste fin je vous pryé adjouter loy comme a moy-mesme. Priant Dieu qu'il vous ayt, capitaine Borda, en sa garde.

Eschrift à Paris, le dernier jour de may 1582.

1582. — 1<sup>er</sup> juin.

Bibl. nat., Nouv. acquis., fr. 6007, f<sup>o</sup> 111.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, ce porteur est celuy que mon filz le duc d'Anjou envoie pour lever les Suisses; il savoit bien l'auccasion qu'il le meyne, et s'il plesoyt au Roy mander à ses ambassadeurs<sup>1</sup> qu'il le lècase fayre, sans ce

<sup>1</sup> On trouve dans le ms. fr. 17990, fol. 13 r<sup>o</sup>, un tableau complet des personnages alors employés par le gouvernement royal, avec leurs attributions spéciales. Ces noms revenant souvent dans les lettres de la reine mère, nous reproduisons cette très utile indication :

«Département du quartier de may, juing, juillet et août 1582, de Messieurs du Conseil d'Estat, des Secrétaires et des Intendants des finances :

«Mons<sup>r</sup> de Foix, Mons<sup>r</sup> de Pibrac, Mons<sup>r</sup> de Maintenen, Mons<sup>r</sup> de Villeroy, Mons<sup>r</sup> Mylon, auront les provinces de Languedoc, Dauphiné, marquisat de Saluces, Provence, Lyonnais, Forest, Beaujollais, haute et basse Marche, Guyenne et Poitou.

«Mons<sup>r</sup> d'Uzès, Mons<sup>r</sup> de Pongailart, Mons<sup>r</sup> Chas-

mesler ni de l'empescher ni de l'ayder, il ue demande que cela. Je luy ai dict qu'il s'adressast à vous pour luy estre présenté, avecques la lettre que je lui en escripts, d'autant que je pense qu'il veult en parler au Roy, et que Brulart qui fait la charge n'y sera pas. Je vous prie le faire parler au Roy, encores que je luy aye dict que je ne pense pas que le Roy le souffre. Si ainsy il luy playsoit de le laisser lever sans s'en mesler, cela aideroit tousjours davantage de l'establiir en ce pays là, que enfin c'est nostre bien qu'il y puisse demeurer avecques honneur et consentement du Roy : ce que je prie à Dieu vous tenir en sa garde.

Dè Touylerie, cet premier jour de jounyn 1582.

CATHERINE.

1582. — 1<sup>er</sup> juin.

Archives du Vatican. Nunziatura di Francia, vol. 15, fogl. 481.

#### AU TRÈS SAINT-PÈRE.

Santissimo Padre, Il Re mio figliulo. et io haveressimo veramente desiderato che il signor Fabritio Palavicino non fosse stato rite-

telux, Mons<sup>r</sup> Brulart, Mons<sup>r</sup> Marcel auront Bourgogne, Champagne, Brye, Picardye, Metz et pays Messin, et Berry.

«Mons<sup>r</sup> d'Estrées, Mons<sup>r</sup> de Vienne, Mons<sup>r</sup> d'Escars le jeune, Mons<sup>r</sup> Pinart, Mons<sup>r</sup> Miron auront Paris et Isle de France, Normandie, Bretagne, Orléans, pays Chartrain, Blaisois, le Mayne, Touraine, Lodunois, Anjou, Auvergne, haut et bas Bourbonnais et Nyvernois.

«Fait à Fontainebleau, le x<sup>e</sup> jour de may 1582.

«Les charges que le Roy veut estre départis aux intendans, contrôleurs généraux de ses finances, le faict de la guerre, les reïstres et la maison de la Roïne, Mons<sup>r</sup> Milon, s<sup>r</sup> de Vuydeville; les sysses et le clergé, Mons<sup>r</sup> Marcel; la maison du Roy avec battimens, Mons<sup>r</sup> Miron, s<sup>r</sup> de Chenailles.»

nuto prigionie, per la buona informazione che noi habbiamo delle sue lodevoli qualità; et per quanto noi siamo informati, il principal punto, sopra il quale i suoi adversarii pretendono di fondarsi è la lunga dimora che il signor Oratio, suo fratello, ha fatta in Inghilterra, onde hora è qui di ritorno. I suoi malevoli annora, che al presente tengono l'affitto degli alumni, hanno qualche emulatione contra della famiglia, per causa dell' affitto degli alumni presenti, dei quali sono stati antichi conduttori. Et stando il detto Fabritio prigionie, il Re mio figliuolo ha voluto inviare à posta Arnaldo, secretario della sua Camera, à Vostra Santità per supplicarla, come fo io, humilissimamente, di farlo mettere in libertà, et liberar insieme i suoi beni; di che noi riceveremo un singolarissimo contento per farne all' occasione ogni dimostrazione versò la Santità Vostra, alla quale supplico il Creatore doni ottima et lunguissima vita.

Di Parigi, il primo di Giugno M. D. LXXVII.

Vostra devote et obediante figlia,

CATHERINA.

1582. — 6 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 34.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, le Roy monsieur mon filz et moy avons sceu le bon devoir dont vous avez usé envers sa court de Parlement de Bordeaux, pour l'induyre à la publication de son édict de réunion des greffes et clerchez; à quoy toutesfois sadicte court n'a satisfait, selon qu'il est besoing; qui est occasion qui leur envoie encores une jussion, à l'exécution et prompte expédition de laquelle je vous prie vouloir tenir la main et y continuer vostre bonne dilligence, affin que le Roy monsieur

mon filz et moy en puissions bientost recevoir le fruit que nous en espérons. Et m'asseurant de vostre bonne affection au bien de nos affaires, je ne vous feray ceste-cy plus longue, sinon pour prier Dieu vous avoir, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

De Paris, le vi<sup>e</sup> jour de juing 1582.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 10 juin.

Aut. Cinq cents Colbert, vol. 29, f° 730.

Copie. Collection Fontanieu, vol. 546-357, f° 286.

#### A MON COUSIN

#### MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ<sup>1</sup>.

Mon cousin, pour la sùfissance du sieur de Decars, que le Roy mon filz envoy vers le roy de Navarre, je ne vous fayré pas longue la présente, me remetant sur luy et vous priant de le volouyr croire de cet qu'il vous dyra de ma part; et toutes foyes ne laissé de vous dyre que je vous prie ayder à la bonne volonté que le Roy mon filz l'a de entretenir cet royaume en la pays qu'il a donnée à tous ses sujets, et ne voloyr ajouster foyes à tous les artysises que ceux qui veulle les troubler y eusel, et que vostre bonne volonté accompaigne cele du roy de Navarre pour résister à tous ceulx qui ne voldrest le bien de cet royaume, ni de luy, ni de vous, qui cera tousjour plus grent pour nous, quant continuerés à fayre que le Roy souyt content à la conser-

<sup>1</sup> Une seconde lettre au prince de Condé sur le même sujet, et presque dans les mêmes termes, a été écrite par la reine mère le 21 juillet suivant. — Voir plus loin, p. 43.

Sans doute le départ de M. d'Escars avait été retardé, et elle avait craint que sa première épître ait été regardée comme non avenue.

vation de son aydyst; et de ma part je vous désire tant de bien, que ne puyz avoyr plus grant contentement que vous voyr conforme à cet seynt desir du Roy mon filz, en lequel, encore que n'ayés à fayre de recomandations et d'avocat, en cet que je panseré vous y pouvoyr ayder, je vous prie vous aseruer que n'avés parente que de milleur ceour s'i employe. Et me remestant à cet que vous a dyct ledyst sieur Decars, fayré fin, priant Dyeu vous conserver en sa sainte et digne garde.

De Parys, cet x<sup>e</sup> de jouny 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 12 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds Dupuy, n<sup>o</sup> 211, f<sup>o</sup> 15.

#### AU ROY DE NAVARRE<sup>1</sup>.

Mon filz, je ne fus jeamès si esbaÿ que d'avoyr entandu le langage que Frontenac<sup>2</sup> a teins à beaucoup de personnes, disant que c'étoit celuy qu'il avoit dit par vostre commandement à vostre femme : ce que je n'euse creus, ce n'eust aysté que, luy ayant demandé, yl m'a dit qu'il estoit vray, et n'a pas esté sans une grande pasion et désespoir que me l'a avoué, ne sachant quele aurasion vous avoyt meu à ce fayre, veu qu'à vostre partement luy

aviés dit que disiés adieu à Fosense<sup>1</sup>, comme à cele que n'espériés voyr plus, et que saviés qu'il estoit raisonnable qu'elle l'envoisiés chés sa mère : chose véritable, que la rëson le vouloyt, non pas dès l'heure, mais dès qu'elle fut si folle de s'abandonner à vous. Car vous n'êtes pas le premier mary jenne et non pas bien sage en telles chouses; mais je vous trouve bien le premier et le seul qui face, après un tel fet advenu, tenir tel langage à sa femme. Jay eu cet honneur d'avoyr espousé le Roy mon seigneur et le vostre souverain, et de qui avés espousé la fille : mais la chouse du monde de quoy yl estoit le plus mary, c'estoit quand yl savoit que je seuse de ces nouveles là; et, quand Madame de Flamin fut grose, yl trouva très bon quant on l'a envoya, et jeamès ne m'en feit semblant, ny pire visage et moins mauvais langage. De Madame de Valentinois, c'estèl, comme de Madame d'Estampes, en tout honneur; mais celes qui estoient si foles que d'en fayre voler les esclats, yl eust esté bien marry que je les eusse retenues auprès de moy. Et si yl estoit mon Roy et le vostre, et ceste-cy c'est sa fille, c'est la seur de vostre Roy, qui vous sert, quand l'aurez considéré, plus que ne pensés, qui vous ayme et honore, comme s'ele avoyt autant d'honneur de vous avoyr espousé que si vous fusiés fils de roy de France, et elle sa sugète.

<sup>1</sup> Dans un article de la *Revue historique* de mai-juin 1900, intitulé : *Les idées morales de Catherine de Médicis*, nous avons publié cette lettre et une autre de 1584 sur le même sujet, en y ajoutant quelques commentaires.

<sup>2</sup> Antoine de Buade, sieur de Frontenac, de Pontchartrain et de Palluan, écuyer du roi de Navarre, qui fut premier maître d'hôtel d'Henri IV, en 1607. Ce devait être un gentilhomme de petite marque : il en est question une fois dans les *Lettres* de Marguerite de Valois. Éd. Guessard, p. 296.

<sup>1</sup> Le scandaleux accouchement de cette Françoise de Montmorency, à la fin de 1581, est si spirituellement raconté dans les *Mémoires* de Marguerite de Valois, qu'on ne saurait rien y ajouter. Mais cette fille d'un caractère difficile exerçait une fâcheuse influence sur le roi de Navarre; et, en appelant Marguerite à la cour, Catherine lui avait recommandé d'amener Fosense avec elle. C'est à cette séparation que ne voulait pas consentir le Béarnais. — Voir la très curieuse lettre de la reine de Navarre à son mari. (*Mém. et Lettres* publiés par M. Guessard, p. 289.) Elle a été évidemment écrite presque en même temps que celle de la reine mère.

Ce n'est pas la façon de traiter les femmes de bien et de tele maison, de les injurier à l'appétit d'une putain publique; car tout le monde, non seulement la France, sait l'enfant qu'elle a fet, et par un petit galant outrecuidé et impudent d'avoyr accepté de son maistre un tel commandement et luy mander un tel langage, lequel je ne puy croire qu'il vienne de vous; car vous estes trop bien né et de la mèsou dont elle est ysue, pour ne savoyr comment devés vivre avec la fille de votre Roy et la seur de celui qui à présant commande à tout ce royaume et à vous, et qui, oultre cela, vous ayme et honore comme doit fayre une femme de bien; et si je conoissois autrement, ne la voudrois suporter, ni rien mander pour vous fayre reconoistre le tort que vous vous estes fet; car elle n'en peut avoyr que l'honneur d'être jalouse de ce qu'elle ayme plus qu'elle mesme, et ne vouloir souffrir chose qui luy puise diminuer en rien vostre bonne grace et l'amitié que luy portés et luy avés aseuré à vostre partement; et l'en devés aymen et estimer, faisant en cela ce qu'elle doit; mais aussi fault que faciés ce que devés, de l'aymen et estimer ce qu'elle est et vous est, et aystre très content qu'elle ouste d'auprès d'elle tout ce que pourroit altérer l'amitié que vous devés porter; et luy ay conseillé de ce fayre, et incontinent j'ay fait partir ceste belle beste. Car tant que je vivray, je ne souffray de voyr chouse qui puise empêcher ou diminuer l'amitié que ceux qui me sont si proches, comme elle m'est, se doyvent porter l'un à l'autre; et vous prie, après que ce beau mésager de Frontenac vous aura dit le pis qu'il aura peu pour vous altérer contre vostre femme, de revenir en vous mesmes et considérer le tort que vous aystes fet de avoyr creu leur conseil, et retourner au bon chemin comme quand vous l'aviés; et cela vous aubligerà d'avantage à nous

aymen, et croyré que aymés et le Roy et nous tous. Et d'autant que j'ay dit au sieur de Curton, lequel je vous envoie, le surplus, je m'en remetray sur luy; et seulement vous diray que ce sufisant personnage de Frontenac a dyt par tout Paris que, si Foseuse s'en aloit, que vous ne vyendriés jeamès à la court; à cela vous pouvés conestre comme yl est sage et affectionné à vostre honneur et réputation, que d'une folie de jeunese en layre une conséquence du bien et repos de ce royaume et de vous principalement, qui voudroit rendre à jeamès en peine pour sa pasion particulière. Je vous prie n'adjouster foy aux artifices dont tous usent pour vous empescher de venir par deçà et auprès du Roy, ou comme mère qui vous ayme et désire vostre contentement, en vouloyr crére le conseil que vous' en donne, qui est de vous en venyr le plustot que pourés, estant certaine que, si le faictes, que en vostre vie n'eustes plus de contentement que recevrés du Roy et de toute cete compaignie. En ceste vérité feray fin, priant Dyeu vous avoir en sa saincte garde.

De Saint-Maur-des-Fossés, le xii<sup>me</sup> jung  
1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 17 juin.

Orig. Archives de Turin.

A MON FILZ

# MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, s'en allant le sieur de Ronceray, présent porteur, vous trouver et m'ayant faict supplier de luy donner ceste lettre de recommandation en vostre endroist, je ne luy ay pas voulu refuser, pour la cognoissance que j'ay des bons et signalés services que le feu secré-



taire Forget<sup>1</sup> son oncle, et son père aussi, ont faict à feu madame de Savoye ma seur, et que je scay qu'elle a toujours récompensé ceux de ceste maison pour ses plus affectionnés et fidelles serviteurs; je vous prie affectueusement que pour ceste occasion de vouloir gratifier ce porteur de ce qu'il desire, autant qu'il sera possible. Et pour ce je scay que vous reconnoissez assez volontiers les anciens officiers de vostre maison, je ne vous en diray davantage pour celui-cy, sinon que je seray très aise d'entendre que ceste mienne recommandation luy ayt esté utile en quelque chose; et n'estant la présente à aultre fin, après m'estre recommandée à vous, je prieray Dieu, mon filz, vous donner, en santé, bonne et longue vie.

De St Maur, le xviii<sup>e</sup> jour de juin 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 30 juin.

Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, j'ay esté advertie que le feu sieur de Charausonnay<sup>2</sup>, qui a esté à moy, a faict, à la suscitation de la dame de Charansonay sa femme, ung testament, en sa grande vieillesse, agé de quatre-vingt ans et plus, par lequel il a donné, contre toute disposition de droict, loy et nature et commandement de Dieu, à la

plus jeune de ses filles la meilleure part et presque tous ses biens, contrevenant par ce moyen aux promesses et obligations faites par eux et apposées en leur contrat de mariage, Ils se sont soumis aux us de la coustume du baillage de Senlis, tant pour leurs droictz que successions de leurs enfans; et parce que l'une des filles est à moy, laquelle a esté si peu partagée qu'elle est comme deshéritée des bien de sesdicts père et mère, sous couleur et prétexte des bienfaits qu'ils disent qu'elle peult espérer de moy pour recognoissance des services qu'elle m'a faits: j'ay grande occasion de m'en plaindre à vous, mon filz, car je n'ay jamais entendu que les bienfaits que je fais aux filles que je nourris puissent en rien empêcher d'avoir ce qui leur appartient de la succession de leur père et mère; mais, au contraire, je ne veulx ni n'entends que cela se fasse, par ce que seroit une conséquence trop prejudiciable à l'advenir pour toutes celles qui entieroient à mondict service. A ceste cause j'ay bien voulu vous escrire la présente et vous prier bien fort, mon filz, ne vouloir permettre que telle pernicieuse loy se commence au pais de vostre obéissance, et opposer vostre autorité à bon escient; et pour ce que en ce cy je ne crains qu'une longueur de pièces, vu aussi que tout ce différénd est entre la mère et la fille et les autres seurs, qui sont personnes si proches, que ce seroit un scandale très grand de les voir plaider les unes contre les autres, je vous prie qu'il vous plaise interposer pour l'amour de moy vostre autorité

neur. Cette belle personne morte, à Tours vers 1570, avait été célèbre à la cour par sa vertu. Brantôme a dit d'elle, dans un sonnet adressé à son frère puîné, le baron d'Aidelay :

Aussy pour estre vray, je crois que les beaux yeux  
D'une Charausonnay vous rendront amoureux  
Et vous mettront assez de martelz en teste.

<sup>1</sup> Pierre Forget, conseiller et secrétaire d'État des rois François I<sup>er</sup> et Henri II, père de cet autre Pierre Forget, seigneur de Fresne, qui fut nommé secrétaire des finances par Henri III et ambassadeur d'Espagne par Henri IV.

<sup>2</sup> Les Charausonnay étoient une famille de Savoie. Catherine avait eu leur fille comme demoiselle d'hon-

souveraine, afin que ceste affaire ne soit traitée à la discretion des procureurs et advocatz, mais l'évoquer à vostre Conseil, ou par devant tel juge qu'il vous plaira spécialement députer pour en cognoistre souverainement et sans formes de piéces, afin qu'elles puissent par vostre moyen partager par esgale portion la succession de leur feu père; à quoy je m'assure que ladite dame de Charanonnay ne fera difficulté, si elle ne veult que l'on voye clairement sa grande partialité: ce que j'espère que vous empescherez, et ne permettez que un si pernicleux exemple se voye au lieu où vostre équité commande; et faisant vous obligerez infiniment ladite Charanonnay, qui tiendra ce bien de vostre bonté; et moy je m'en reveucheray de très bon cœur en autre occasion que vous me voudrez employer: qui est l'endroit que je prie Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte garde.

Esript de Paris, le dernier jour de juin 1582.

*De sa main:* Mon filz, ayant nourry Charanonnay et s'estant gouvernée de façon qu'elle m'oblige à désirer son bien et lui en faire, mais non que je veuille pour cela luy laisser perdre ce qui lui appartient en sa main, mais luy ayder en ce que auray de moyen de le recouvrer; qui me fait vous prier de la vouloir avoir en protection et lui faire garder son bon droict; et, sachant que vous y pouvez tout, je prie en cela me démonstrer combien désirez me faire plaisir.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 2 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 63 r°.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 490.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, estant le sieur de Leiton, présent porteur, envoyé en Angleterre par mon cousin le sieur Don Anthoine de Portugal, j'ay bien voulu, suivant la prière qu'il m'en a faite, vous escrire ce mot de lectre et vous dire qu'il sera bien à propos que vous l'assistiez en ce que pourrez, et que disiez à la royne d'Angleterre, ma bonne sœur et cousine, que, suivant ce qu'elle a tousjours promis, je la prie de considérer ce que nous avons fait par deçà, ayant, comme a bien peu savoir, la flotte de cinquante-cinq bons vaisseaux et d'un bon nombre de gens de guerre fait voile ces jour icy pour Portugal, et qu'il me semble qu'elle ne se doibt plus arrester ausdictes difficultez qu'elle faisoit<sup>1</sup>, mais fayre de sa part en ceste occasion pour ledict sieur

<sup>1</sup> On trouve l'indication suivante dans le recueil des dépêches officielles adressées à Castelnau (Bibl. nat. Cinq-Cents de Colbert, n° 473, p. 309):

«Le mémoire qu'avoit baillé Monsieur de Cobham, ambassadeur de la royne d'Angleterre, qui a esté égaré, portoit que la royne sa souveraine avoit seu que Don Anthoine avoit fait quelque déclaration, par le moyen de laquelle il ne vouloit pas qu'on allast traffiquer en Portugal et qu'il prioit le Roy, de la part de ladite dame royne d'Angleterre sa souveraine, qu'il feist expédier une déclaration en forme patente ad ce que l'armée qui est allée en Portugal ne feist aucun desplaisir de ses subjectz traffiquans à la mer, et que, si l'on amenoit quelques vaisseaux anglois pris par ladite armée, ils feussent pas déclarez de bonne prise, ains relaschez et mis en liberté.»

Docile aux exigences d'Élisabeth, Henri III prépara une «Lettre patente», dont le texte se trouve au même recueil, p. 312; mais une note marginale ajoute: «Ceste lettre n'a esté expédiée pour certaines occasions.»



Don Anthoine ce qu'il a tousjours espéré d'elle, comme vous estes bon tesmoing et de la bonne espérance qu'elle luy en a donnée. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde,

Escript à Fontainebleau, le <sup>ne</sup> jour de juillet 1582.

1582. — 4 juillet

Aut. Archives de M. le duc de Luynes.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE D'ESTAT DU ROY MON FILS.

Monsieur de Villeroy, j'é entendu par le sieur de Belyèvre cet que vous ha dyst Pyeredot, et m'a semblé que c'ettoyt chause de considération; car yl semble qu'il vous mende cela pour vous dyre : je suys aydé; mès pour m'aquister de ma promesse et voyr si les ofres que m'avez feste son pour aystre ayfactive, ou pour m'en restenir afin que ne chierche aultre ayde : qui me fest vous dyre que je serès d'avys, si ynsen le Roy le trove bon, que se n'avez dépesché le couryer hà Strozy, que ne luys mendyès de venir, mès, au constreire, de fayre cet qu'il dy-souyt, et lui fayre tenyr les vynt myle écus par Gourgues, qui aura le souyn de les fayre employer pour fayre l'effect que desirons, qui est de metre ensemble les hommes que l'on s'avy-sera, et au plus tost les fayre embarquer, et que Strozy lé meyne, d'aillant que je voldrès que set feust une bonne troupe, et alors je fayndrès aveques Don Antoyne, afin que yl ne se jetat du tout entre les bras de la royne d'Engleterre et que je n'euse que le non d'y prétendre, et les aultres le profist, ausi se moquent de nous; et aveques cela si aille n'épouse mon fils et que ne soyons amys, se seroyt tousjours luy donner plus de moyen de nous nuire. Je vous dys tout sesi hà la haste et suplément;

mès à bon entendeur fault peu de paroles. Vous en parleré au Roy, et sa volonté en sera fecte : je n'en ay poynt d'aultre, quelque afec-tion que je aye sur sa résolution, que je luy ayserips poynt; car je ne sé encore ryen de serteyn, d'aillant que un homme, qui vyent asteure de passer par issi, dyst que mon filz ayst party de Fère-en-Tertenoy et s'an va le plus qu'il peult, et est party yer, après avoyr en un laquay de Paris. Si le fest de peur que je ne le voye, je ne luy donneré pas cet déplésir; car je yré coucher à la Ferté-Milon, d'aillant que tout ayst party d'ysi; et envoyré delà voyr si c'et vray. Si c'et ynsin, je luy dyré adyeu et luy recomenderé pour aystre fils du Roy monsigneur, et men retourne vers celuy qui ne me fuy poynt. Je prie Dieu vous avoyr sa sainte garde.

De Monseaulx <sup>1</sup>, ce <sup>ni</sup> de juillet 1582.

CATHERINE.

1582. — 6 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 64 v°.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 298.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, j'ay tousjours eu les lectres que m'avez escriptes et les despesch-ques qu'avez faictes au Roy monsieur mon filz, depuis la dernière que vous envoyasmes le xxv<sup>esme</sup> de may dernier; et ce qui a été cause de remettre à vous y fayre response est pour ce que nous attendions le retour du sieur de Belèvre, qu'avions envoyé devers mon filz le duc d'Anjou, et que feussions aussy icy

<sup>1</sup> Évidemment le château de Monceaux-en-Brie (Seine-et-Marne), où la reine se plaisait tant et où elle avait fait de si merveilleux embellissements. — Voir *Catherine de Médicis*, par M. Henri Bouchot, 1899, in-4°, p. 146 et *passim*.

rassemblez. Les mesmes honnestes propos qu'a tenuz l'ambassadeur de la royne d'Angleterre, ma bonne seur, au Roy monsieur mon filz, pour le faict du mariage et de la paix m'ont esté aussy par luy réitérez et très agréables. Vous verrez ce que le Roy mondict Seigneur et filz accorde et qu'il vous envoie pour dire à ladicte dame royne, laquelle a grande occasion de s'en contenter. Je prie Dieu que ce bon et saint œuvre dudit mariaige se puisse bien tost parachever, et lors je seray la plus contente femme du monde, comme vous ferez entendre de ma part à icelle dame Roïne, ma bonne seur, que vous prierez de penser de son costé aux moyens que pourrions tenir pour ladicte paix et repos général de toute la Chrestienté, et qu'elle s'asseure que de mon costé je ne m'y espargneray non plus que pour ma propre vie. Cependant, je salue ses bonnes graces de mes très affectionnées recommandations, et prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le vi<sup>esme</sup> jour de juillet 1582.

1582. — 7 juillet.

Recueil de pièces choisies extraites sur les originaux de la négociation de M. de Gernigny, baron de Germales, publié à Lyon, 1661, in-8°, p. 61.  
à la suite de l'*Illustre Orbandade*, de Pierre Cusset.

# AU SIEUR DE GERMIGNY<sup>1</sup>.

AMBASADEUR DU ROY À LA PORTE DU GRAND SEIGNEUR.

Monsieur de Germiny, vous entendrés assez par la lettre que le Roy monsieur mon filz

<sup>1</sup> Gernigny était depuis le mois de septembre 1579 ambassadeur près la Porte ottomane. — Voir dans le même recueil, p. 11, sa dépêche datée « des Vignes de Péra-les-Constantinople », du 26 septembre 1579.

vous escrit<sup>1</sup>, touchant l'effect de la restitution de mon cousin le prince de la Grande Vallachie, quelle est son intention et combien il désire l'ysuë dudit restablissement, comme je fais aussi, pour estre œuvre si sainte et digne de singulière recommandation envers tous les princes Chrestiens : et partant je desire que y teniez la main diligemment envers le grand Seigneur et ses Bassas ; et despescherez (suivant ce que le Roy monsieur mon filz vous escrit) le secrétaire Berthier de Constantinople en Vallachie, auquel mondit sieur et filz a donné charge d'accompagner ledit prince en son voyage, pour les occasions qu'il vous escrit, l'ayant chargé particulièrement de chose qu'il vous fera entendre qui me touche ; n'estant le surplus de ceste-cy à autre effect que pour vous dire le contentement que mondit sieur et filz a eu de vos dernières despêches ; et ferez bien de continuer à le tenir souvent adverty des occurrences qui se présenteront par delà, pour son service. Priant Dieu, etc.

Ecrit à Chenonceau.

CATHERINE.

DE L'AURESPINE.

<sup>1</sup> La lettre du Roi, qui précède dans le recueil, ne contient rien de plus que celle de la reine mère ; elle est datée également par P. Cusset de « Bloys, le 7 juillet 1582 ». Nous avons du reste les plus grands doutes sur la date indiquée pour ces deux lettres : elles semblent se rapporter à un événement qui a dû se passer en janvier 1581. (Voir au t. VII, p. 312, la lettre à du Ferrier et la note.) Et de plus, il est impossible que Catherine de Médicis ait été à Chenonceaux le 7 juillet 1582.

1582. — 11 juillet.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

## MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, j'ay receu la lettre que m'avez escripte par le sieur de Chatillon, présent porteur, lequel s'en retourne bien informé de la bonne volonté que le Roy mon filz vous porte; à quoy n'avez besoin par lui augmenter de solliciteur ni d'avocat; si en aviez, je vous pourrois bien assurer que je vous servirois de si bon cœur, comment je feray toujours de m'employer à ce qui vous touchera, vous priant croire que ne me diminuera jamais l'affection que j'ay portée à feu madame vostre mère, laquelle j'ay mis en vous, comme le cognoistrez par effect en toutes occasions; et pour ne vous faire redite de ce que le Roy mon filz vous mende et que j'ay dict audict de Chatillon, je m'en remetroy à ce que verrez par ces dépêches et à ce que ledict de Chatillon vous en dira; je feray fin priant Dieu vous conserver.

De Fontainebleau, le x<sup>e</sup> de juillet 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 13 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 6618. f° 116.

## AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, estant logée céans, je n'ay peu refuser de recevoir la requeste que le s<sup>r</sup> de Chaulne<sup>1</sup> et ses sœurs m'ont présentée

<sup>1</sup> La terre et seigneurie de Chaulnes se trouvait en Picardie, au diocèse de Noyon (Somme, arr<sup>e</sup> de Péronne). Elle fut érigée en comté, en faveur de Louis d'Ongnies, qui mourut sans postérité; mais il avait une sœur, qui était femme de Louis de Mailly, seigneur de Rumesnil.

et requise de vous envoyer en faveur du s<sup>r</sup> de Rumesnil leur beau-frère, vous suppliant, Monsieur mon filz, vous faire lire ladicte requeste et prendre la peyne d'escrire au bas d'icelle le renvoy à vostre Conseil pour vous donner advis sur le contenu d'icelle. Mon filz le duc d'Anjou, vostre frère, m'en a aussi requize, voylà pourquoy, Monsieur mon filz, je vous prie me renvoyer ladicte requeste, après y avoir mis ledict renvoy en vostre Conseil. Cependant je prie Dieu qu'il vous conserve, et vous donner en toute prospérité parfaicte santé, très heureuze et très longue vye.

De Chaulne, le xiii<sup>e</sup> juillet 1582.

Vostre bonne é très affectionné et hoblygé mère.

CATHERINE.

1582. — 14 juillet.

Orig. Archives de Turin.

A MON FILS,

## LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, le s<sup>r</sup> de Soutonrnon, l'un de mes gentilzhommes servans, m'a tesmoigné à son retour du Piedmont le désir que vous avés de fère satisfère le controlleur Bouchier<sup>1</sup> et Faty sa femme<sup>2</sup>, l'une de mes femmes de

Si la date est exacte, il faut que la reine mère ait fait ce voyage bien rapidement, entre le 11 juillet et le 14; ce qui paraît assez difficile. La reine avait déjà séjourné assez longtemps à Chaulnes en août 1567. Voir t. III, p. 50.

<sup>1</sup> Par lettre patente du 30 novembre 1574, Em. Philibert accordait «à nostre chier et bien aimé contreroleur de la maison de feu Madame nostre très chère et très aimé femme, M<sup>re</sup> Marie Boucher, en considération des services qu'il a faictz à madicte dame, une pension annuelle de trois ceus livres tournoises». (Arch. de la Cour des comptes de Turin, P° 59.) *Controllo finanza*, vol. 12.

<sup>2</sup> Sur Faty, voir t. VI, p. 4.

chambre, de ce qui leur est deu du passé à cause de leurs pensions, et icelles leur continuer pour l'advenir. Et encores que je soyes bien assurée qu'ilz sentiront les effectz de votre bonne volonté en considération de leurs services, si est-ce qu'ilz m'ont fait requérir y adjouster cette mienne prière et recommandation, ainsy que je faictz, bien affectionnée à ce qu'ilz puissent au plus tost estre dressés de ce qui leur est deu, pour le besoing qu'ils en ont, leur faisant par mesme moyen expédier nouvelles despesches de leurs pensions, conformes aux précédentes. En quoi vous me ferés plaisir, que j'auray pour bien agréable. Priant à tant Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip à Fontainebleau, le xiiii<sup>e</sup> jour de juillet 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 21 juillet.

Aut. Bibl. nat., Cinq-Cents de Colbert, vol. 29, f<sup>o</sup> 732.

A MON COUSIN

# MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ.

Mon cousin, s'enn alant le sieur Décars trouver le roy de Navarre de la part du Roy mon filz<sup>1</sup>, je l'é bien voulu acompaigner de la présente, pour vous prier de le croire de cet qu'il vous dira de ma part, vous aseurant, mon cousin, que vous me trouverez tousjour en continueent en l'affection de feyre cerryse au Roy et conserver le repos en cel royaume, come m'aseure enn avés la volonté la plus affectionnée à nous faire plésir et fayre paroystre

<sup>1</sup> Une lettre originale de Henri III au prince de Condé, « mon lieutenant général en Picardie », se trouve au même volume, f<sup>o</sup> 731.

par ayfect ma bonne volanté que parente que ayés; et me remetent sur ledyst sieur Décars, ne vous en feyré plus longue letre et la finiré, pryant Dyeu vous conserver.

De Fonteynebleau, cet xvi<sup>me</sup> de joulet 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 22 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 20539, f<sup>o</sup> 57.

# A MONSIEUR LE CHEVALIER D'ELBÈNE.

Monsieur d'Elbène<sup>1</sup>, sur l'adviz que j'ay eu du voiage que vous aller faire à Alby, et sachant en quelle recommandations vous avez les affaires de mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse<sup>2</sup>, pour l'amitié qui est entre vous, et n'estant la mienne moindre envers luy en reconnoissance des bons et recommandables services qu'il m'a faictz et que maintenant il me faictz en une si grande et importante occasion, j'ay bien voullu vous prier de vouloir présenter à mon cousin

<sup>1</sup> Fils de Barthélemy d'Elbène.

<sup>2</sup> Philippe Strozzi était, en effet, très lié depuis longtemps avec les d'Elbène. Il écrivait le 15 juin 1581 « à Monsieur le seigneur d'Elbène à Paris », père du chevalier, « du bord de l'admiral », justement à l'occasion des affaires dont il est question à la fin de la présente lettre : « J'escris à la royne mère du Roy, la suppliant de mettre à exécution le moyen par lequel vous offrez de me conserver le bénéfice de monsieur d'Alby, mon oncle, advenant que Dieu en fait sa volonté. . . » On sait que la mère de Strozzi était une Médicis. Puis, le grand organisateur de l'expédition des Açores ajoutait : « Monsieur de Torsay vous dira de nos nouvelles et de notre armée de mer, qui est plus belle et plus forte que nous ne pensions nous mesme devoir estre. . . » (Ms. fr. 20539, f<sup>o</sup> 55.) Le malheureux chef s'illusionnait beaucoup sur les chances de succès de la campagne; et peut-être céda-t-il au désir de la reine mère et même de Henri III, qui avaient pris cette affaire fort à cœur.

l'évesque d'Albi<sup>1</sup> la lettre que je luy escriptz concernant lesdictes affaires de mondiet cousin le s<sup>r</sup> de Strosse, laquelle lettre je vous prie de veoir avant que la luy présenter, affin que vous soiez amplement instruit de ce que vous aurez à luy dire, pour vous ayder et tenir la main à faire réuscir et effectuer la charge que je vous donne pour mondiet cousin, qui est de luy faire rendre compte par ceulx qui ont la charge de tout son revenu dudict Albi, depuis le temps que luy et mondiet cousin le s<sup>r</sup> d'Alby en ont accordé par ensemble, et suyvnt ce que je luy en escriptz. Cella faict, mandez-moy comme le tout sera passé, affin que je fasse donner ordre à ce que sera besoing de faire mondiet cousin le s<sup>r</sup> de Strosse, qui n'a icy personne ayant charge de sesdictes affaires. Faictes, je vous prie, aussy entendre à mondiet cousin le s<sup>r</sup> d'Albi le grand contantement que je recepray d'entendre qu'il ne soit aulcunement contrevnu aux conventions et acordz qui ont esté faictz entre luy et ledict s<sup>r</sup> de Strosse, l'admonnestant d'y satisfaire de sa part, mesmes en ce qui concerne la récompense des serviteurs dudict s<sup>r</sup> de Strosse sur les bénéfices tant dudict évesché d'Albi que abbaie de S<sup>t</sup> Victor-lès-Marseille. Vous assurant qu'oultre le service agréable que vous me ferez, je tesmoigneray toujours le bon office que vous luy aurez faict en son absence, pour la vous recongnoistre, ainsy que je m'assure qu'il fera. Priant Dieu, Monsieur d'Elbène, vous avoïren sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xxii<sup>e</sup> jour de juillet 1582.

*Signé :* CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

<sup>1</sup> Julien de Médicis, florentin comme d'Elbène, qui mourut seulement le 28 juillet 1588, au monastère de Saint-Victor de Marseille, dont il était abbé.

1582. — 23 juillet.

Orig. Archives de Turin.

A MON FILS

### LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, encores que je sache n'estre besoing d'autre recommandation que celle que le Roy monsieur mon filz vous faict du prince de Final<sup>1</sup>, affin qu'il vous plaise, pour l'amour de luy et en sa considération, recevoir led. prince de Final par ses procureurs et agentz à vous faire et prester l'hommage à cause des lieux, villes et chasteaux qui lui appartiennent et sont mouvans du conté d'Aost, suyvnt l'ancienne coustume de ses prédécesseurs sans aulcune addition, diminution ny altération, et aussy luy faire grace des faicts qui lui ont esté calomnieusement imputez, et à ceste fin imposer sillence perpétuel au procureur de vostre fisque, affin de n'en être inquiété à l'advenir, néanmoins, pour le désir que j'ay de veoir led. prince de Final satisfait et contant et qu'il reçoive à l'advenir de vous tout bon et favorable traictement en ses affaires, j'ai bien voulu accompagner la lettre du Roi mon seig<sup>r</sup> et filz et vous faire semblable prière et requeste pour led. prince de Final, duquel on

<sup>1</sup> Le marquis Alphonse de Final était fils de Jean del Caretto et de Geneviève Bentivoglio; il avait servi Charles-Quint. En 1564, l'empereur Ferdinand lui fit restituer ses biens confisqués par les Gênois et le créa prince de l'empire. En 1566, il fit la guerre de Hongrie en équipant à ses frais un corps de cavalerie. Il mourut à Vienne en 1583.

Il ne semble pas que la recommandation de Catherine de Médicis ait eu l'effet désiré; car, en 1588, des lettres patentes règlent définitivement à l'égard de son fils, Scipion del Caretto, l'incorporation d'une partie des biens du marquis de Final au domaine ducal. (Arch. de la Cour des comptes de Turin, *Patenti*, vol. 20, f° 128.)



m'assure que vous ne recevrez jamais de luy autre chose que tout contentement et satisfaction et que vous le trouverez tousjours disposé, prompt et obéissant à votre service comme votre bon et fidel vassal, comme aussy vous ferez tous les siens, oultre ce que le Roy mondiet seig<sup>r</sup> et filz et moy en aurons à jamais tout plaisir et contentement, et réputerons ce plaisir comme sy vous l'aurez faict à nous mesmes. Je prie Dieu, mon filz, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xxiii<sup>e</sup> jour de juillet 1582.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 25 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 23.

[A MONSIEUR DE DANZAY]<sup>1</sup>,

AMBASSADEUR DU ROI EN DANEMARCK.

Monsieur de Danzay, ce que nous escripvez par vostre dépesche du xviii<sup>e</sup>me de may dernier que vous avez negocié par delà avec le roy de Dannemarch, tant pour la liberté du commerce

<sup>1</sup> Charles de Danzay avait été longtemps employé à des missions secrètes à Bâle, à Strasbourg, à Copenhague, mais il était depuis 1561 qualifié d'ambassadeur en Danemarck. Il était filz de Jean Quissarme, seigneur de Danzay et de Jeanne Payen, appartenant l'un et l'autre à des familles municipales de Saint-Maixent. Son grand-père Thomas Suyreau, dit Quissarme, médecin de Louis XI, avait été anobli par ce prince en 1481; et c'est lui qui acquit le domaine de Danzay, commune de Saint-Georges-de-Noisné (Deux-Sèvres). Charles de Danzay était protestant et possédait la confiance absolue du roi de Danemarck: il mourut à Copenhague, le 18 octobre 1589, à près de soixante-dix ans, et fut enterré dans la cathédrale. — M. Richard, archiviste de la Vienne, a fait sur ce personnage, beaucoup de recherches, encore inédites, qu'il a bien voulu nous communiquer.

du Nort aux François que en faveur de mon filz le duc d'Anjou, nous a esté et est fort agréable au Roy monsieur mon filz et à moy, qui vous diray que nous serons bien aises que continuiez comme vous avez commencé à favoriser les allayres de mondiet filz le duc d'Anjou par delà, mais que ce soit de telle fason que le party contraire ne s'en puisse appercevoir et plaindre. Car nous voullons nous conserver en paix et amitié avec tout le monde, s'il est possible, comme vous verrez par la response que vous fait le Roy mondiet seigneur et filz, sur laquelle me remettant, je n'allongeray cesle-y que pour vous dire que j'ay donné ordre que soiez satisfait et remboursé de la partye qui vous est deu de long temps, pour les hacquenées de Dannemarch que m'envoïastes, dont l'argent sera bien tost baillé à vostre homme qui est icy, et l'intérêt aussy, que me mandez en avoir païé. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Danzay, vous vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xxv<sup>e</sup>me jour de juillet 1582.

1582. — 27 juillet.

Orig. Archives de Turin.

A MON FILS

LE DUC DE SAVOYE

Mon filz, j'ay scen que Julle Sura et Anthoinette sa femme ont intenté une procès pardevant vostre sénat à Thurin contre ung nommé Suntro et ses frères, nepveux de lad. Anth<sup>e</sup>, pour raison de quelques droicts qu'ils prétendent leur appartenir; à la poursuite desquels ils ont jà employé beaucoup de temps et de moyens sans en avoir peu obtenir l'issue; qui m'a meü, y estant conjointe la particulière recommandation qui m'a esté



faicte desd. Julle et sa femme par aucuns de mes spéciaux serviteurs, vous prier de vouloir ordonner à vostredict sénat de leur frère la plus bresve et favorable justice que l'équité de leur cause le permettra, à ce qu'ils puissent se ressentir de la recommandation que je vous en fais, dont je recevray très agréable plaisir. Je prie Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xxvi<sup>e</sup> de juillet 1582<sup>1</sup>.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1582. — 28 juillet.

Orig. Mantoue, *Archivio Gonzaga*, E. xv. 2.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE<sup>2</sup>.

Mon cousin, l'office que le collonel Andreea a faict en vostre nom envers le Roy

<sup>1</sup> De deux autres lettres écrites aussi de Fontainebleau par Catherine au duc de Savoie et qui doivent se trouver aux Archives de Turin, nous n'avons que l'indication suivante :

23 juillet 1582. — Elle lui demande de payer les arrières de la pension due au sieur Brachier et à sa femme, l'une de ses filles de chambre, et de la lui continuer.

La seconde, adressée au duc de Savoie et datée de Saint-Maur-des-Fossés le 31 juillet 1582, a pour but de remercier le prince de ce qu'il a fait pour le marquis de Final. (Voir t. VII, p. 364 et 388.)

<sup>2</sup> Une lettre à peu près semblable de Henri III accompagnait celle de la reine mère; et deux autres missives des 4 et 6 août traiteront également de la réconciliation du duc de Nevers avec son frère.

Il s'agissait d'affaires d'argent très embrouillées; et le roi trouvait un intérêt particulier au règlement de ces comptes, car Nevers plus d'une fois avait avancé des sommes considérables à la couronne. (Voir plus loin la note de la p. 98.)

monsieur mon filz et moy, sur l'occasion de son retour, nous faict cognoistre la confiance que vous avez en nous et vostre bonne volonté à l'endroit de mon cousin mons<sup>r</sup> le duc de Nevers, lequel a de son costé tel desir de s'insinuer en vostre bonne grace, comme la raison veult qu'il face, que j'espère que vous en recevrez l'un et l'autre entier contentement; ce que de ma part j'avanceray de tout mon pouvoir pour l'affection que je vous porte et à vostre maison, comme j'ai prié ledict collonnel vous dire plus amplement. Pourtant, m'en remettant à sa sullivanance, je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous aye en sa très sainte garde.

Escript à Fontainebleau, le xxviii<sup>e</sup> de juillet 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582<sup>1</sup>. — Juillet-août.

Orig. Archives du Vatican, E 425.

A NOSTRE TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE.

Très Saint Père, les responses que Vostre Sainteté a ci-devant faites, sur l'expédition de nostre très cher et ami cousin le s<sup>r</sup> de Foix en

<sup>1</sup> La nomination de Paul de Foix à l'archevêché de Toulouse, par suite de la cession de son prédécesseur, *per cessionem cardinalis Armaniaci*, est de 1575; mais on eut beaucoup de peine à obtenir de Rome les bulles de cette nomination, *cujus tamen bullas ante annum 1582, 5 nov. obtinuisse, nec initiatus fuisse videtur*, dit encore la *Gallia christiana* (t. XII, fol. 58). — Paul de Foix mourut subitement à Rome le 27 mai 1584, à l'âge de cinquante-six ans, au moment où Grégoire XIII allait le créer cardinal, *debitum illi sacre purpure honorem*.

Nous indiquons assez arbitrairement la date de juillet-août 1582; mais cette réclamation doit être de peu de temps antérieure à l'expédition des bulles.

l'archevesché de Toulouse, avoient donné au Roy monsieur mon filz et à moy ferme espérance que, après le retour à Rome de Mess<sup>rs</sup> les cardinaux absens, il en seroit du tout dépesché; touttefois, nous avons vu chose toute contraire à cela par vostre dernière response, en laquelle le recognoissant très digne et capable en telle dignité, pour avoir déclaré que volontiers Vostre Sainteté le pourvoira de celui qui se trouvera vacant, aultre que de Toulouse, qui ne vacque point, il semble estre fait tort et préjudice, premièrement au droit de nomination et à ce qui s'est ci-devant pratiqué en semblables résignations, puis à nostre cher et amé cousin le cardinal d'Armagnac, qui pour ses grans mérites envers le Saint-Siège, l'ancienneté de son aage, qui l'empesche de pouvoir vacquer à la visitation de son diocèse dudict Thoulose, et pour estre aussi pourvu seul de deux archeveschés, ne peut estre raisonnablement refusé de la permission de se démettre de sondict archevesché; et pour le troisième, nostredict cousin le s<sup>r</sup> de Foix, ayant fait une si longue poursuite de cette provision, n'en sauroit estre frustré que avec un grand blasma et deshonneur: cela est cause, Très Saint Père, que le Roy monsieur mon filz, qui a fait assez cognoistre à Vostre Sainteté combien il avoit cette affaire à cœur, a voulu de nouveau escrire, comme nous faisons aussi de nostre part, vous suppliant, de toute la plus grande affection qu'il nous est possible, de commander l'expédition de nostredict cousin, qui nous est singulièrement recommandé pour sa probité de vie et louables qualités, nous donnant en cela le contentement que avons espéré avec juste occasion, sur les responses que vous avez faictes, sans permettre que les pratiques et meüées de ces malveillans puissent avoir lieu envers Vostre Sainteté, et l'induisse à faire chose nouvelle

et préjudiciable au droit de nomination à monsieur le Roy mon filz; ce que nous voulons espérer et nous promettre de Vostre Sainteté; laquelle estant, nous prions Dieu, Très Saint Père, qu'il veuille vous conserver longtemps au gouvernement de la sainte Église.

Vostre très dévotte fille, la royne mère du Roy.

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : BRULART.*

1582. — 4 août.

*Orig. Archivio Gonzaga. Mantoue.*

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, je n'ay moindre désir que le Roy mons<sup>r</sup> mon filz de veoir une vraye et parfaite confirmation d'amitié et paternelle bienveillance entre vous et mon cousin le duc de Nevers vostre frère, et sur ceste occasion vous estant envoyé le sieur de Rouville, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy mons<sup>r</sup> mon filz, très bien instruit de son intention et de la mienne, je vous prieray très affectueusement par la présente luy adjouster telle foy et créance que à moi-mesme. Priant Dieu qu'il vous ayt en sa très sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le m<sup>r</sup> jour de aoust 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> C'est un exemple qui n'est pas unique de plusieurs lettres écrites à peu près dans les mêmes termes sur le même sujet. — Voir p. 46, la pièce du 28 juillet, et p. 48, celle du 8 août.

1582. — 6 août.

Aut. *Archivio Gonzaga*, Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE<sup>1</sup>.

Mon cousin, le Roy mon filz envoient le sieur de Roville, présent porteur, vers vous, je ne l'é volu laisser partir sans cet mot pour vous prier de voulouyr que son voyage ne souyt ynuile, et que le Roy mon filz et moy pussions avoir cet contentement de voyr Mons<sup>r</sup> de Nevers accommodé aveques vous, et autant aymé de vous et reconeu pour ce qu'il vous aysl et méryte que la rayson et la nateure le veulent; et nous assenrent de vostre bon naturel, ne foyt nul doublet qu'à son retour ledyct de Roville ne nous reporte ce contentement, pour l'amytié que portons à Mons<sup>r</sup> de Nevers, que nous n'en sentirons non moyns que si cet seroyt pour nous-mesmes; dans cete espérance fayré fin à la présente, prieint Dieu vous conserver.

De Fontainebleau, cet vi<sup>e</sup> de aost 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 6 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 67 r°.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 310.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, tout ce que je vous pourrois escrire par ceste dépesche n'est aultre chose que ce que verrez en la

lectre du Roy monsieur mon filz<sup>1</sup> : voylà pourquoy je ne vous feray ceste-cy longue; seulement vous diray que j'ay ung extrême regret et desplaisir maintenant de veoir que ce que j'avois tant et de si bon cœur désiré, pour le plus grand contentement qui m'eust pen advenir en ma vieillesse, se va conduisant de telle sorte que je n'y ay comme plus d'espérance, puisque la royne d'Angleterre, ma bonne seur, tarde tant à se résouldre et se rend si fort difficile aux choses où il n'y a pas grande apparence de difficulté; car que pourroit dire ny faire le Roy monsieur mon filz d'avantage que ce qu'il escripvit par le secrétaire Pinart et ce qui est contenu au mémoire qu'il vous envoya dernièrement, sur lequel vous nous avez envoyé la responce bien maigre. Toulesfois, ces choses eslant en la main de Dieu, il fault encores attendre de veoir ce qu'il luy plaira d'en ordonner; mais s'il y a de la froideur au parachèvement dudict mariaige, il ne se peult dire qu'elle procedde de nostre part, car nous y avons tousjours fait et faisons tout ce qui nous a esté possible, et sommes toujours en ceste mesme bonne volonté, et moy plus désireuze et affectionnée de veoir parachever ledict mariaige que je ne scaurois exprimer, n'ayant jamais rien souhaité de meilleur cœur que d'avoir cest heur de pouvoir veoir ladiete dame royne ma belle-fille, et suivant noz dernières depeschés que icelluy mariaige peust estre si heureux de mettre la paix et repos en loute la Chrestienté, selon les ouvertures qui en

<sup>1</sup> Henri III avait chargé également le sieur de Chauvigny, capitaine de cent gentilshommes, qui se rendait aux bains de Luques, d'intervenir entre les deux frères.

<sup>1</sup> La lettre du roi du 6 août est précédée d'un mémoire de M. de Bellièvre, présenté de la part du duc d'Anjou, et d'une lettre en réponse de Henri III à son frère. En même temps, le roi annonçait à son ambassadeur qu'il avait commandé « une belle carrosse », pour la reine d'Angleterre et « une autre pour la comtesse de Warwick ».

avoient esté faictes, qui seroit ung bien inestimable, comme je vous prie dire à icelle dame royne, quand la verrez à propos, en saluant ses bonnes graces de mes affectionnées recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Mauviessière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le vi<sup>ème</sup> jour d'aoust 1582.

1582. — 10 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 88 r°.

A MESSIEURS DE MANDELLOT,  
DE HAUTEFORT ET DE FLEURY.

Messieurs de Mandelot<sup>1</sup>, de Hautefort<sup>2</sup> et de Fleury, nous avons, le Roy monsieur mon filz et moy, esté très aizes d'entendre, par le sieur de La Grange, présent porteur, que vous avez si heureusement et saignement négocié et conduit le fait du renouvellement de l'alliance, que la plus part des s<sup>rs</sup> des ligues l'ayent accordée, et que vous n'y trouvez plus ou que bien peu de difficulté pour les aultres. Je vous prie, comme vous avez très bien et prudemment travaillé et besogné jusque icy, d'achever de mesme, rompant et dissipant toutes les nues et bronillartz que ceulx des partyz contraires s'efforcent y mettre pour traverser noz affaires, vous assurant que nous avons à bon droict très grande satisfaction du bon, digne et vertueux devoir qu'avez fait en cecy, dont il vous revient beaucoup de louange. Je me remetx du surplus de ce que pouvez actendre de nous sur la lecture du Roy mondiet seigneur et filz et sur ce que vous fera entendre ledict sieur de

<sup>1</sup> François de Mandelot, gouverneur de Lyon.

<sup>2</sup> Jean de Bellièvre, seigneur d'Hautefort. — Voir plus haut, la note de la p. 20, et t. VII, *passim*.

La Grange, qui s'en retourne bien capable de tout. Priant Dieu, Messieurs de Mandelot, de Hautefort et de Fleury, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le x<sup>ème</sup> jour d'aoust 1582

CATHERINE.

1582. — 10 août.

Archivio di Stato in Venezia. Collegio III. Secreta.

Lettere Re di Francia, busta 27, lettera n° 52.

AUX SEIGNEURS DE VENISE.

Très chers et grandz amys, aliez et conféderez, le Roy nostre très cher seigneur et filz vous escrit sur l'occasion du congé que le seigneur du Ferrier a demandé après avoir si longuement et dignement desservy l'honorable charge et ambassade auprès de vous. Et combien que le dit seigneur Roy nostre filz et nous eussions désiré que ledit sieur du Ferrier continuast, toutesfois sur les instantes prières à cause de son ancien eage et indisposition, ledit seigneur Roy nostre filz luy a accordé son congé, rendant telle tesmoignage de luy que peult faire ung bon prince d'ung très digne, très notable et loyal ministre. Et ayant considéré quel successeur luy pourroit estre convenablement baillé, ledict seigneur Roy nostre filz a fait eslection de Messire Hurault, seigneur de Messe, conseiller en son conseil privé. Vous avez veu des siens en pareille charge, et nous espérons qu'il s'en acquitera, avec non moindre contentement d'ung chacun, au bien, advantage et corroboration de l'antienne et parfaite amitié entre la maison et couronne de France et vostre très illustre République. A quoy nous ayderons tousjours de tout nostre pouvoir, vous priant croire ledict seigneur du Ferrier et ledict seigneur de Messe, comme nous mesmes. Et que

Nostre Seigneur vous ayt, très chers et grandz amys, alliez et confédérez, en sa très sainte et digne garde.

Escript à Paris, le x<sup>e</sup> jour d'aoust 1582.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1582. — 10 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 92 v.

[A MONSIEUR DE LIVERDIS<sup>1</sup>].

Monsieur de Liverdis, vostre despesche du xii<sup>esme</sup> du mois passé nous a fait congnoistre avec quel soing et diligence vous embrassez ce qui est du bien du service du Roy monsieur mon filz, ayant disposé ceulx du canton de Claris à recepvoyr le renouvellement de l'alliance aux mesmes condicions que les aultres en l'assemblée de Solleures, dont nous vous sçavons fort bon gré; et me remettant des aultres pointz de vostre dicte despesche à ce que vous verrez par la response que vous y fait le Roy mondici seigneur et filz, je toucheraï icy seulement celluy duquel m'avez particulièrement escript qui concerne le fait de la levée des gens de guerre que mon filz le duc d'Anjou a fait fayre par delà, et vous diray que nous ne pouvons trouver mauvais qu'avez levé les difficultez qui se présentent au marcher de ladite levée, considéré que ça esté sans dire par expès qu'en eussiez aucune charge de nous; ce qui nous donnera moien d'excuser les clameurs que l'on nous en pourroit faire. Faictes au demourant, en tout ce qui se présentera par delà pour le bien des affaires et service du Roy mondici sei-

gneur et filz et le repos desdictes lïgues, les mesmes bons offices et debvoirs qu'avez cy-devant faitz à nostre contentement. Priant Dieu, Monsieur de Liverdis, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le x<sup>esme</sup> jour d'aoust 1582.

1582. — 11 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 74o.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, j'é veu vostre letre et ay entendu de la nouvelle cet que me mende mon filz, et par tout cela je voy qu'il èt en très grent dengé, s'il n'est secoureu, et que ceulx qu'il a auprès de luy font cet qu'il peuvet pour le perdre, et là et ysi; je an suys engrent pouyne, come cet que je luy suys, je ne puy estre autrement. Surment qu'il ne prant conseil que de ceulx qui veulet sa ruïne et la nostre; s'il me croyoyt ou ceulx qui ly sont affectionné et l'on aysté aus jeu, j'espéreroiy que le retireroiy de tous ces dangers; mès ynsin je n'i voy remède que le recomender à Dyeu, et le prier pour luy. Vous voyré comment yl èt trompé; car, après avoyr rescu la letre qu'il nous ha envoyé, le Roy ha voleu, encore que je n'an feuse d'avys, pour les reyson que pouvés panser et que vous dyré à vostre retour, d'envoyer son proqueureur-général et Pinart où la letre dysouyt: et vous envoy le procès-verbal qu'il ann ont fest; vous voyré coment l'on luy ment, et le pis ayst que j'é peur qu'il croy plus leur manterie que nos vérités. Je voldrés bien qu'il rabyllat<sup>1</sup> tout sesi, enn envoient ysi, come nous dymes au partir et avecques vous, et que yl voleult

<sup>1</sup> Jean Grangier de Liverdis, ambassadeur de France près des Lïgues grises.

<sup>1</sup> Rabiller, réparer.



aycryre à ouyt<sup>1</sup> ou dys dé prinsipaulx et de ceulz qui ly peuvent plus cervyr, que cet qu'il a fest n'è pour l'avoyr creu, mès pour ne celer au Roy ryen qui parle de luy, et pour luy layre conestre, en luy envoyent le personnage, la fason que ceulz qui leur veult layre perdre dé servyteur euset<sup>2</sup> de feyre parler tel méchans de la sorte, et qu'il y anvoye, afin qu'il conèset que yl ne désire ryen tent que le Roy le fase bien examplèremment pouyr; et set voyés qu'il souyt bon qui le fase, luy dyre et ajouter, an dymyntiers<sup>3</sup>, cet qu'il vous semblera le plus à propos; car mon yntentyon est qui fase de fason qui le reguagne pour ly estre affectioné, et qu'il ne tombe sur luy tout cet mal, que je y voy préparé, quelque chause que je mète pouynne d'y fere. Je ne vous ause mender d'aventège, encore èse<sup>4</sup> trop, cet ma letre aytoyt prise; je la recomende à Dyeu et vous qui vous tyegne en sa sainte garde, et Brulart à qui la monstrerés<sup>5</sup>.

De Paris, cet xi<sup>me</sup> d'aoust 1582.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ouyt, huit.

<sup>2</sup> Euset, usent.

<sup>3</sup> An dymyntiers, en attendant.

<sup>4</sup> Ese, est-ce.

<sup>5</sup> Bellièvre et Brulart avaient été envoyés en toute diligence vers le duc d'Anjou à Bruges, pour aviser avec lui au sujet de la conjuration récemment découverte d'un certain Salcède, qui avait amené un régiment aux Pays-Bas pour grossir l'armée des États-Généraux, mais n'était en réalité qu'un aventurier à la solde de Philippe II et des Guises. En même temps, les deux ministres français devaient faire tous leurs efforts pour détourner le duc d'Anjou de son entreprise. Henri III voyait avec inquiétude les proportions que prenait cette guerre, dans laquelle, par sa faiblesse et ses hésitations, toute la noblesse de France s'engageait. Le jeune duc de Montpensier et le maréchal de Biron étaient partis pour les Pays-Bas avec un contingent de huit à neuf mille hommes, encouragés par Catherine

1582. — 16 août.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 368, p. 517.

A MONSIEUR DU FERRIER.

Monsieur du Ferrier, sitost que les gens du Conseil du Roy monsieur mon fils seront rassemblez, je leur parleray du payement de vos debets, desquelles si vous n'estes dressé quand vostre successeur arrivera par delà, nous ne laisserons à faire ce qu'il nous sera possible pour vous en sortir quand vous serez par deça, et vous assure que je vous y aideray de tout mon pouvoir. Le Roy mondiet s<sup>r</sup> et fils vous advertit par sa letre de tout ce qui se passe, et n'y puis rien adjouster qu'une déclaration du regret extrême que j'ay de voir les moyens desquels s'aident les ministres du roy catholique pour se défaire de ceux qui leur nuisent, comme ils ont voulu faire de la personne de mon fils, dont je suis très offensée; et loue Dieu de ce qu'il luy a pleu le préserver d'un tel danger, espérant qu'il l'assistera encores en ses autres actions et desseins, comme je l'en supplie de tout mon cœur, et qu'il vous ait en sa sainte garde.

Escrit à Saint-Maur-des-Fosse, ce seiziesme jour d'aoust 1582.

*Signé :* CATHERINE.

*Et plus bas :* DE NEUFVILLE.

de Médicis. Le roi écrivait à cette occasion à Villeroy : « J'attends M<sup>r</sup> de Belyèvre et Brulart. Je voirai ce qu'ils me dyront; si c'est pour le maréchal de Byron : la reyne dict que je ne lui parle librement, vous sçavez ce que j'an pansse. Nous aurons plus tost fayst d'antrer en guerre pour se museau, et perdre et royaume et honneur et tout! C'est une estrange chose que se magot nous fasse perdre. Dieu aura pytié de se royaume; car sans lui je roys que nous sommes trop girocetes pour nous conserver; j'an dys trop. Adyeu. » — (Bibl. nat., Nouv. acquis. franç. 1245, f<sup>o</sup> 128.)



1582. — 16 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 33.

## A MONSIEUR DE NEMOURS.

Mon cousin, envoient le Roy mon fils le sieur Ruville, présant porteur, ver le duc de Mantoue pour les afayres de monsieur de Nevers, son frère, ay<sup>1</sup> passent par c'où vous estes<sup>2</sup>, je n'é voleu perdre cete aucasion pour vous fayre cel mot, et vous fayre sovenir que, encore que ne vous aycrive sovent, que n'ayés neule parente qui désire plus s'am-ployer pour vous en cet que conestré que je auré moyen, que je fayré toujours de bon coeur, come je n'aseure que Madame de Nemours vous dyra; car le conesant ayle, ay l'ément<sup>3</sup> come je foy, yl me sanble que c'êt asés pour ne vous faire jeamés doubter de ma bonne volaté, come je prie cet porteur de vous aseurer de ma part; et, me remetant sur luy, ne vous fayré la présante plus longue, et prie Dyeu vous donner très bonne santé,

De Saint-Maur-de-Fossés, cet xvi<sup>e</sup> d'aust 1582<sup>4</sup>.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ay, et.

<sup>2</sup> Évidemment le duc de Nemours était alors à An-necy, où il résidait souvent et où il devait mourir.

<sup>3</sup> Ay l'ément, et l'aimant.

<sup>4</sup> Le 17 août, nous voyons la reine mère recevoir le serment du président de Neuilly : « Le dix-septiesme jour d'aoust mil cinq cens quatre vingt-deux, suivant l'ordonnance de ladite dame, les sieurs Prévost des marchans et Eschevins, antiens et nouveaux esleuz et scrutateurs se seroient présentez, sur les huit heures du matin, à sad. Majesté, laquelle ayant entendu, par l'organe du président Luillier, comme toutes choses avoient passé en ladite élection et recollection des voix, et comme véritablement ilz avoient trouvé que messire Estienne de Nully, conseiller du Roy en son conseil

1582. — 21 août.

Imprimé dans l'Histoire de la maison de Chastaigner,  
par A. Duchesne, p. 325.

## A MONSIEUR D'ABAIN,

SIEUR DE LA ROCHE-POSAY.

Monsieur d'Abain, pour ce que nous devons bientost regarder la dépesche de ceulx que le Roy monsieur mon filz a ordonnez pour aller par les provinces, du nombre desquelz vous estes, je vous prie estre icy dimanche prochain xvi<sup>e</sup> de ce mois, afin de veoir et entendre ce que le Roy mondict sieur et filz a faict mettre par escript de son intention. Sur ce, priant Dieu, Monsieur d'Abain, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossez, le xi<sup>e</sup> jour d'aoust 1582.

Monsieur d'Abain, depuis cette lettre es-cripte, j'ai advisé que le mieux seroit que veniez icy lundy prochain.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

d'Estat, premier président en sa court des Aides, avoit la pluralité des voix pour Prévost des marchans et sire Anthoine Huot, bourgeois de Paris, et M<sup>r</sup> Jehan de Loynes, advocat au Parlement, avoient ausy la pluralité des voix pour Eschevins de ladite ville. . . , ladite dame estant en son Conseil, où etaient messeigneurs de Nevers, de Cheverny, maréchal de Retz, de Biron, de Lansac, Pigault et autres, aurait ordonné, conformément à la volonté du Roy, que suivant ladite élection lesd. sieurs président Nully, Huot et de Loynes seroient appelez et reçuz au serment accoustumé desdictz estatz, ce qui aurait été en l'instant faict en la présence de ladite dame, assisté par ledict sieur de Cheverny, garde des sceaux. . . (Registres du bureau de la Ville de Paris, t. VIII, p. 294.)

1582. — 27 août.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 368, p. 526.

[A MONSIEUR DU FERRIER.]

Monsieur du Ferrier, j'ay receu vostre letre du troisieme de ce mois et pareillement celle du bon père Edmond<sup>1</sup>, lequel m'a fait entendre le bon accueil que vous luy avez fait, dont je vous remercie. Je vous envoie ma response, laquelle je vous prie luy faire tenir incontinent, afin qu'il ne se mette en peine d'attendre à Lorette le présent que j'espérois y envoyer, parce qu'il n'est encores achevé; mais je désirerois qu'il s'entretinst en Italie jusques à ce qu'il soit achevé, afin qu'il fust présenté de sa main, ainsy que je luy escriis, et désire qu'il luy soit par vous confirmé, comme en chose que j'ay très au cœur, Je me remets du reste à la letre que le Roy monsieur mon fils vous escrit, et prie Dieu, Monsieur du Ferrier, etc.

Escrit à Saint-Maur-des-Fossez, le 27 aoust 1582.

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : DE NEUFVILLE.*

1582. — 28 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 93 v°.

A MESSIEURS DE MANDELOT,  
DE HAUTEFORT ET DE FLEURY<sup>2</sup>.

Messieurs de Mandelot, de Hautefort et de Fleury, vous avez donné beaucoup de grand

<sup>1</sup> Le Jésuite Edmond Auger. Voir t. VII, p. 514.

<sup>2</sup> M. de Hautefort écrivait à la Reine, de Payerne ou de Soleure, le 24 août 1582 :

«Madame, sy onques j'en envoie de pouvoir meetre à effect commandement de Vos Majestés, je les supplie

contantemens au Roy monsieur mon filz et à moy aussy, pour le bon succedz de vostre heureuse négociation en Suisse. Nous sçavons bien que ce n'a pas été sans beaucoup de travail et qu'il a esté bien besoing de grande prudence et dextérité. Voilà pourquoy vous y avez plus de mérite. Le Roy monsieur mon fils veyt Bourdin, en passant à Lion, et m'escripvit par luy. Et me remectant à la lectre du Roy mondiet seigneur et filz, je n'estenderay ceste-cy davantaige que pour prier Dieu, Messieurs de Mandelot, de Hautefort et de Fleury, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escrit à St Maur des Fossez, le xxviii<sup>esme</sup> jour d'aoust 1582.

1582. — 4 septembre.

Archives de Mantoing.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE FERRARE.

Mon cousin, je reçois chacun jour tant de signalez et recommandables services du sieur

très humblement croyre que ce seroyt celuy qu'elles me font par la dépesche de ce porteur, tant pour l'opinion que j'ay de la singulière amour que Vostre Majesté porte à Madame de Lorreyne, que aussi pour le dezir que j'aurois que, par le moyen de ceste alliance, Monsieur le duc de Savoye peust estre de plus en plus restrainct et uny à l'amitié de France, sans le laisser aller à celle d'Espagne. Mais, Madame, tant plus je pense à ce dont Vos Majestés m'escryvent, plus je trouve de difficultez et d'inconvénient seulement à le vouloir essayer, mesmesment sur ce point que les choses sont encore si aigries et eschauffées... » (Bibl. nat., Ms. fr. 16.626, f° 88.)

En effet, le jeune duc de Savoie, n'ayant pas voulu suivre les conseils de la reine mère, se trouvait vis-à-vis de ses voisins de Suisse dans une situation beaucoup moins bonne que n'avait été son père : les « Bernois » et autres n'auraient donc pu exercer aucune influence dans la circonstance.

de Lanskac, mon chevalier d'honneur, chef de mon conseil et de ma maison, que je ne puis assez à mon gré tesmoigner par tout le contentement que jen ay et la bonne volonté que je luy porte : au moyen de quoy, ayant sceu qu'il envoie le sieur de Précy<sup>1</sup>, son filz, en Italie, j'ay désiré qu'il eust cest honneur en passant de vous pouvoir saluer, m'asseurant que pour l'amour de moy vous le verrez bien volontiers, ainsi que je vous prie de faire et de croire que vous me ferez bien grand plaisir pour l'affection et bonne volonté que je porte et au père et au filz, qui se rendra capable, croiant les sages et vertueux recordz de son père, de bien et grandement servir, ainsi qu'il en a fort bon commencement. Je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à St Maur des Fosse, le 11<sup>m</sup>e jour de septembre 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 4 septembre.

Orig. Archives communales de Rouen.

A MESSIEURS LES ÉCHEVINS

DE LA VILLE

DE ROUEN.

Messieurs, je vous fais la présente en faveur de Dupré, vallet de chambre de mon cousin le cardinal de Bourbon, lequel, tant pour la bonne volonté que je luy porte en considération de ses services, que pour l'affectionnée recommandation que m'en a faicte

<sup>1</sup> Charles de Saint-Gelais, seigneur de Pressy-sur-Oise, mort en 1586, fils du second mariage de Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lanskac, chevalier d'honneur de la reine Catherine, avec Gabrielle de Rochechouart-Mortemart.

mondiet cousin, je désire gratifier en tout ce qu'il m'est possible; au moyen de quoy, ayant esté advertie que l'estat et office de trésorier des estatz de Normandie estoit vacquant par la mort du dernier pourveu et qu'il est nécessaire de commettre ladicte charge à ung autre, j'ay bien voulu sur ceste occasion vous prier, ainsi que je fais, Messieurs, sur tout le désir que vous avez de me faire chose qui me soit agréable et d'acquérir de tant plus ma bonne volonté, lors qu'il sera temps de pourvoir audict office, de faire en sorte par vos moiens qu'il n'y soit pourveu ny arresté autre personne que ledict Dupré, lequel je m'assure qu'il s'acquitera dignement de ladicte charge et au contentement d'un chacun; outre ce que vous ne me sçauriez gratifier en meilleure occasion que de luy faire congnoistre combien vous desirez faire pour luy, pour la bien affectionnée prière et recommandation que je vous en fais. Je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le 11<sup>m</sup>e jour de septembre 1582.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : DE LAUBESPINE.

1582. — 4 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 34.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE NEMOURS.

Mon cousin, vous eslez bon tesmoing des antiens grandz et recommandables services que le s<sup>r</sup> de Lanskac<sup>1</sup>, mon chevalier d'hon-

<sup>1</sup> Cette lettre est presque semblable à celle de la même date adressée au duc de Ferrare.

neur, chef de mon conseil et de ma maison, a dès longtemps faictz à cet estat et couronne, et combien il est, et ce qui luy appartient, digne de toute recommandation. Au moyen de quoy, s'en allant le s<sup>r</sup> de Précy, son filz, qui est gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy monsieur mon filz, en Italie, j'ay bien voulu par luy vous faire la présente, afin qu'avec ceste occasion il vous puisse saluer en passant, m'assurant, mon cousin, que, pour l'amour de moy, vous le verrez bien volontiers ainsi que je vous en prie; c'est un jeune gentilhomme qui mérite beaucoup pour les bonnes et grandes parties qui sont en luy, qui me faict espérer qu'il sera ung temps advenir pour, à l'exemple de de son père, bien dignement servir. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à S<sup>t</sup> Maur-des-Fossez, le 1<sup>me</sup> jour de septembre 1582.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 5 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 68 r°.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 314.

Imprimé en extrait dans les *Relations politiques de la France et de l'Espagne avec l'Ecosse au XVI<sup>e</sup> siècle*, par Teulet, t. III, p. 133.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, les sieurs de Belivière et Brulart sont allez trouver le Roy monsieur mon filz à Bourbon Lancys<sup>1</sup>, où il

<sup>1</sup> Bourbon-Lancy, où nous avons déjà vu le roi aller prendre les eaux, où il retournera encore au mois d'août 1583, est, comme l'on sait, dans le Charolais.

Henri III écrivait de ce lieu à Villeroy :

« Je suis un grand peyne de Strossy, c'est-à-dire de l'armée aussy; j'atends quelques bonnes nouvelles. Dieu par sa grace le veuille et nous garde. J'ai comancé à

prend des eaues et se baignera, comme aussy faict la Royné ma fille, se portans, graces à Dieu, tous deux très bien; et ay bonne espérance qu'après Dieu nous fera la grace de leur donner des enfans. Au retour desdictz sieurs de Belivière et Brulart, vous aurez responce à voz dernières dépesches pour le faict du mariaige d'entre la royné d'Angleterre ma bonne seur et mon filz le duc d'Anjou; mais il semble que les choses tirent bien à la longue<sup>1</sup>, et s'est perdu et perd beaucoup de temps pour en espérer le bon succedz, que j'ay tousjours tant désiré et que je désire plus que jamais, comme je suis bien asseurée qu'aussy faict le Roy, mondict seigneur et filz, et mondict filz le duc d'Anjou, ainsy que quand il viendra à propos, vous-en pourrez tousjours assurer ladicte dame royné, et qu'il n'y a prince, ny princesse en la Chrestienté à qui nous ayons plus d'affection et voullions estreindre plus fermement l'amitié qu'avec elle.

J'ai envoyé au Roy, mondict seigneur et filz, vos deux dernières despeschés des xxix<sup>esme</sup> et xxx<sup>esme</sup> du mois passé, faisans mention du piteux estal en quoy sont maintenant les affaires en Escosse, dont je m'asseure que le Roy, mondict seigneur et filz sera fort fâché, mais il se fault résoudre de fayre ce qu'on pourra. Je luy en ay escript mon advis et

boyre des eaux aujourd'huy, qui me donnent extrême apélyt. Je me porte fort byen et ma fame aussy, qui boyt il y a cinq jours desjà. Nous baignerons demain et boyrons aussy. » (Nouv. acq. fr., 1245, fol. 44.)

<sup>1</sup> Comme le remarque fort justement le commentateur des *Mémoires de Castelnau*, « toutes ces difficultez qu'apportoit la royné d'Angleterre n'estoient que des ruses pour nous engager en nostre nom dans une guerre avec l'Espagne, qui la mist à couvert, et pendant laquelle elle pût impunément accomplir ses malheureux desseins contre le royaume et la reine d'Ecosse. » (T. I, in-fol., p. 695.)

attendz sa résolution dans deux ou trois jours. Cependant, faictes tousjours ce que vous essayez par le moien d'Archiac Douglas (que j'estime, suivant vostre lectre, qui est encores en Angleterre) et de préparer et ouvrir les moiens pour négocier en Escosse et moyenner la reconciliation des divisions qui y sont, après que nous aurons en la volonté du Roy, mondiet seigneur et filz<sup>1</sup>.

Nous sommes tousjours attendans le boyteux, ainsy que l'on dict communément, comme les choses sont passées au combat d'entre mon armée et celle des Espaignolz en Portugal, espérant avec l'ayde de Dieu que les choses sont à nostre advantaige<sup>2</sup>; car les Espaignolz ne s'en resjouissent point et ne dient mot, aussy que par les dernières nouvelles venues de Lisbonne des vi<sup>esme</sup> et xii<sup>esme</sup>.

<sup>1</sup> Une dépêche du roi à M. de Mauvissière sur les affaires d'Écosse, datée de Bourbon-Lancy le 8 septembre 1582, se trouve dans le recueil de Teulet, t. III, p. 134.

<sup>2</sup> Le désastre de Strozzy est du 26 juillet. Les nouvelles, même fausses, mettaient longtemps à parvenir. Elles se croisaient, du reste, se démentant les unes les autres.

Le 1<sup>er</sup> septembre, Villeroy écrivait de Saint-Maur-des-Fossés à Henri III :

« Sire, il est arrivé icy aujourd'huy ung homme de la part de M<sup>r</sup> de Constance qui dict qu'il arriva il y a aujourd'huy huit jours deux navires Terreneuviens à Granville, qui assurent que Sainte-Soulaine, ayant ramassé le reste de vostre armée, a de nouveau combattu, et qui plus est, defaict l'armée du roy catholique, a pris vingt-quatre grands navires, secouru les François prisonniers (il ne nomme point le sieur de Strosse, mais parle en général) et tué ou fait pendre tous les Espagnolz, et s'estoit depuis retiré en l'isle Saint-Michel.

« Ceste nouvelle a fort resjoy toute la compagnie, et a la Roynne vostre mère fait partir tout aussitost le sieur de Vêrac, qu'elle a envoyé sur le lieu pour interroger les pilotes et mariniers desdicts vaisseaux d'en sçavoir vérité, laquelle vous sera incontinent escripte. » (Ms. fr. 6628, fol. 133, v.)

du mois passé, l'on tient pour certain que le marquis de Sainte-Croix a esté tué au conflit et la plupart des vaisseaux de son armée coullez bas et pris. Toutesfois nous n'en sçavons encores rien à la vérité; mais il y a grande apparence que les choses sont mal pour lesdictz Espaignolz, ainsy que portent lesdictes lettres, et dient d'avantaige que le roy d'Espagne renforce à grande diligence la garnison dudit Lisbonne et se fortifie tant qu'il peult, comme s'il craingnoist qu'on l'y allast attaquer. Il a eu aussy, à ce que j'entendz, advis de ceux de Madère, par lequel il se veoid qu'il n'y a pas grand moien qu'il la puisse conserver. Toutesfoys, il fault sur le tout attendre des nouvelles. Si vous en entendez de delà, ce sera bien faict que vous nous en donniez incontinent advis. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossez, le v<sup>esme</sup> jour de septembre 1582.

---

1582. — 5 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 6908, f° 210.

#### A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE DAX<sup>1</sup>.

Mons<sup>r</sup> d'Aeqs, vostre lettre du xxix<sup>e</sup> du mois passé m'a esté bien agréable, et suis en

<sup>1</sup> François de Noailles, évêque de Dax, né en 1519, mort en 1585, ambassadeur en Angleterre, à Venise et à Constantinople, un des conseillers les plus écoutés de la reine mère, devait recevoir d'elle de très fréquentes lettres. Nous en avons conservé un fort petit nombre (Voir t. IV, p. 62, et t. V, p. 1 et 36). Sa correspondance avec Catherine de Médicis, Henri III et le duc d'Anjou a donné à feu M. Tamizey de Larroque l'occasion de publier sur lui une intéressante brochure, précédée d'une notice : *Lettres inédites de François de Noailles* (Paris, Aubry, 1865, in-8°).



pareille espérance d'opinion que vous, que, hors la perte de mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse<sup>1</sup>, laquelle je regrette infiniment, les Espaignolz n'ont tiré de ce combat aucun avantage sur nous; car ilz ne s'en glorifient qu'entre les dentz, et dict-on que le marquis de S<sup>te</sup> Croix y a esté tué et pareillement le maréchal de camp de son armée, qui estoient les deulx principaulx chefz d'icelle. Davantaige, il y en a qui asseurent que, depuis le premier combat, il en a esté livré ung second, auquel ledict s<sup>r</sup> de Strosse a esté recous<sup>2</sup> et les Espaignolz entièrement desfaictz; j'attends en bonne dévotion la certitude de cette nouvelle, de laquelle, si vous apprenez quelque chose par dellà, je seray très aise que vous m'en faciez part. Priant Dieu, Mons<sup>r</sup> de Dacqs, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Maur des Fossés, le v<sup>e</sup> jour de septembre.

*Ainsy signée* : CATHERINE.

*Et plus bas* : DE NEUVILLE.

1582. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 117.

### AU SIEUR ANCEL<sup>3</sup>.

Ancel, vous verrez, par les lectres que le Roy monsieur mon filz vous escript, la réception de toutes voz dépesches et comme il a bien agréable le service que luy faictes par delà et aussy qu'après la dicte<sup>4</sup> parachevée,

<sup>1</sup> La lettre de l'évêque de Dax à la reine mère sur le désastre de Strozzi se trouve au folio précédent du même manuscrit.

<sup>2</sup> Recous, recouvré.

<sup>3</sup> Agent député vers l'Empereur pour le débat relatif à l'évêché de Cologne.

<sup>4</sup> La diète impériale d'Augsbourg.

vous puissiez fayre ung tour par deçà, ainsi que désiriez; mais il ne fauldra pas que vous y tardiez guères : car il n'est pas à propos pour le bien de ses affaires et service qu'il n'y ait tousjours quelqu'un par delà, mesmes en ce temps qu'il en est aussy grand besoing qu'il a poinct esté il y a long temps, estant très nécessaire que nous soions bien et fidellement advertyz (comme vous avez tousjours fort bien fait) de tout ce qui se passe par delà. Cependant, je prie Dieu, Ancel, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Maur-des-Fossez, le vi<sup>e</sup><sup>ème</sup> jour de septembre 1582.

CATHERINE.

1582. — 10 septembre.

Archives de Bayonne, série AA, reg. 21.

### A MESSIEURS LES MAYRE, ESCHEVINS,

CONSEILLERS, MANANS ET HABITANS

DE LA VILLE

DE BAYONNE.

Messieurs, gardez-vous bien de rien entreprendre par voye de faict contre les habitans de Capbreton<sup>1</sup> et de Marempne, à cause des empeschemens que vous nous mandez qu'ils vous ont donnez à enlever les pins, que vous avez arrestez avec M<sup>e</sup> Loys l'ingénieur, pour employer à la réparation du boucault de votre ville; car le Roy monsieur mon filz le trouveroit très mauvais et a mandé a mon cousin le mareschal de Matignon y pourveoir, ayant de ce faict expédier les lettres-patentes nécessaires, par le moyen desquelles vous recepvrez bien tost telle réparation qui convient desdictz empeschemens. A quoy me promettant que

<sup>1</sup> Capbreton (Landes, arrondissement de Dax).

vous obéirez comme bons et loyaux subjectz que vous estes, je n'estenderay davantage la présente que pour prier Dieu, Messieurs, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à S<sup>t</sup> Maur des Fosse, le x<sup>e</sup> jour de septembre 1582.

DE NEUFVILLE.

CATHERINE.

1582. — 10 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 37.

#### AU CAPITAINE TIERCELIN.

Capitaine Tiercelin, j'ay seu que vous avez esquipé deux navires, en intention de les employer pour me faire service aux occasions qui se présentent, dont j'ay bien voullu vous faire sçavoir par ceste lettre que je vous sçay très bon gré, et désire que vous les teniez tous prestz à faire voile, pour partir aussy tost que je le vous manderay. Quoy faisant, je vous prometz que je m'emploieray de façon, à l'endroit du Roy monsieur mon filz, pour vous faire accorder la grace qui vous est nécessaire, que vous en recueillerez le fruit et la récompense qu'en devez attendre, ainsy que vous dira de ma part mon cousin le mareschal de Matignon. Pryant Dieu, capitaine Tiercelin, qu'il vous ayt en sa garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fosse, le x<sup>e</sup> jour de septembre 1582.

DE NEUFVILLE.

*Signé :* CATHERINE.

1582. — 13 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 96 r°.

#### [A MONSIEUR DE FLEURY<sup>1</sup>.]

Monsieur de Fleury, vous verrez par les lectres que le Roy monsieur mon filz vous escript présentement sur quoy sont fondées celles qu'il faict en général aux ligues de Suisse et ce qu'il désire que faciez pour les persuader à recevoir le bon et salutaire conseil et advis qu'il leur donne. Cela sera cause que je ne vous en feray aucune rediete par ceste-cy, qui sera seulement pour vous prier d'y fayre ce que le Roy mondict seigneur et filz et moy nous promettons de la bonne et grande affection que portez au bien de ses affaires et service.

Priant Dieu, Monsieur de Fleury, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Saint Maur des Fosse, le xiii<sup>esme</sup> jour de septembre 1582.

1582. — 13 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 95.

#### [A MONSIEUR DE LIVERDYS.]

Monsieur de Liverdys, vous n'avez pas fait peu de service au Roy monsieur mon filz

<sup>1</sup> Henri Clause, seigneur de Fleury-Saint-Martin en-Brie et baron de Milly-en-Gâtinais, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, conseiller d'État en 1584, grand maître des Eaux et Forêts de 1567 à sa mort. Filleul de Henri II, il était le fils aîné de Cosme Clause, seigneur de Marchaumont; il épousa, en 1568, Denyse de Neufville, sœur de Villeroy. Il fut ambassadeur auprès des Ligues de Suisse de 1582 à 1586. Dès l'avènement de Henri IV, il se rallia à sa cause, et joua un certain rôle dans la conférence pour la paix en 1592 et 1593. Il mourut en 1613, «indifférent pour toutes les religions», dit Pierre de l'Estoile.

d'avoir si bien faist réusir le renouvellement de l'alliance avec les cantons des ligues grises, encores que le chemin en feust ouvert par l'exemple des s<sup>rs</sup> des ligues de Suisse; ce que nous avons esté très aises de veoir par vostre despesche du xiii<sup>esme</sup> du mois passé. à laquelle le Roy mondiet seigneur et filz vous faisant assez particulièrement response, je me contenteray de vous dire pour cest heure que vous méritez beaucoup de louange du bon et grand delvoir que vous avez faict en la conclusion du renouvellement d'alliance, dont le Roy mondiet seigneur et filz aura mémoire pour vous reconnoistre et gratifier digne-ment, l'occasion s'offrant; à quoy je tiendray volontiers la main. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Liverdys, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur des Fosse, le xiii<sup>esme</sup> jour de septembre 1582.

1582. — 13 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 64 r°.

A MESSIEURS

[DE MANDELLOT ET DE HAULTEFORT.]

Messieurs de Mandelot et de Haultefort, ce m'a esté bien grand plaisir de veoir, par voz lectres du n<sup>esme</sup> de ce mois, qu'auparavant que partir de Suisse vous avez pris le renouvellement de l'alliance en si bon estat, que vous n'y trouvassiez plus de doubte, et que aussy l'on commençast à désarmer de toutes partz. Ce sera au sieur de Fleury, à ceste heure qu'il a congneu et pratiqué avec vous durant cette négociation l'humeur de la nation, de parachever ce que vous avez si bien et heureusement conduict. Si ceux de Zurich, à l'exemple de ceux de Berne, demandent

d'entrer en ceste alliance, le Roy monsieur mon filz les y admettra volontiers, selon qu'il vous a cy-devant escript, et serons bien contents que tout soit uny, puisqu'on en est venu si avant; mais il est bon que cela vienne d'eulx autant ou plus que de nous. Lorsque leurs ambassadeurs viendront icy à ceste Toussaintz, on pourveoyera auxdictz de Berne (et à ceux de Zurich, s'ils sont de l'alliance) sur les lectres particulières qu'ils demandent semblablement à celles qui furent baillées à ceux de Basle et Schaffouse, lors de la pre-cedente alliance; qui est que. si l'on retour-noit à fayre la guerre en France pour la reli-gion, ils ne seront tenez y fournir de leurs gens, ains leur sera loisible les révoquer. J'ay dict à ceux du Conseil du Roy mondiet seigneur et filz et aultres gens de ses finances qu'ilz donnassent ordre à faire envoyer bien tost par delà les deniers que l'on vous a as-seuré avoir esté ordonnez pour lesdictz ligues, affin que, sur iceulx, vous faciez satisfaire aux xl mille l. du canton de Fribourg: à quoy ils m'ont dict avoir pourveu et qu'il n'y aura au-cune faulte. Je leur ay aussy donné charge de trouver les moyens et les fondz pour la despense qu'il conviendra fayre à ceste Tous-saintz que lesdictz ambassadeurs des s<sup>rs</sup> des ligues seront icy pour jurer l'alliance; ce qu'ils doibvent fayre et feront, les choses faictes si honorablement et si amplement, que lesdictz ambassadeurs auront toute occasion de s'en louer. Au demourant, le Roy mondiet seigneur et filz escript de bonnes lectres ausdictz s<sup>rs</sup> des ligues, en général de la substance que vous avez donné advis, et envoie le mémoire pour les remectre tous en bon mesnaige et amitié les ungs avec les aultres, et faict aussy la des-sus une despesche au sieur de Fleury, qui sçaura bien suivre et effectuer ce qui sera en cela du service du Roy mondiet seigneur et

filz, lequel je vous puis dire n'en avoir, il y a long temps, reçu de plus agréable que celluy que luy avez fait en ce renouvellement d'alliance, qu'il scait estre très utile pour le bien de cest estat. Priant Dieu, Messieurs de Mandelot et de Haultefort, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur des Fosse, le xiii<sup>esme</sup> jour de septembre 1582.

CATHERINE.

1582. — 18 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 71 r°.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, ms. 473, p. 328.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous verrez les deux lectres que le Roy, monsieur mon filz, vous escript<sup>1</sup>; l'une est sa résolution et la façon de laquelle il veult que vous vous comportiez pour la lectre-patente qu'il vous envoie de descharge de fraiz et despense à la royne d'Angleterre, ma bonne seur, (se faisant le mariaige d'elle et de mon filz le duc d'Anjou) pour les entreprises de mondiet filz ès Pays-Bas. Et m'asseure que sçavez bien suivre ce que vous en escript le Roy mondiet seigneur et filz, après que vous aurez sceu de mon filz le duc d'Anjou s'il voudra que vous parliez à ladiete dame royne; car jusques alors il ne fault pas que vous en dictes rien. J'advertiz mondiet filz le duc d'Anjou de la despesche que le Roy mondiet seigneur et

filz, et moy, vous en faysons; et ne doute pas que soudain il ne vous mande aussy son intention. Et lors vous verrez comme il ne tiendra pas à nous que le mariaige, que j'ai tousjours de si bon cœur désiré, ne se paracheve.

Cependant, je vous diray que j'ay avec grande raison beaucoup de regret de ce qui est advenu en Escosse et du maulvais estat en quoy y sont les choses, selon qu'avons veu par vos deux dernières despesches, que le Roy mondiet seigneur et filz a veues et sur lesquelles il vous fait aussy entendre son intention, que je ne doute pas que ne suiviez de point en point. Mais encores vous diray-je qu'il fault nécessairement, si la royne d'Escosse, ma belle-fille, desire que nous envoyons en Escosse, pour regarder à y faire composer les choses à l'amiable, à nostre desir et au sien, qu'elle se résolve comme nous appellerons son filz; car, si luy donnons le tiltre de prince seulement, ceux du país qui sont à présent en autorité ne permectront jamais à nostre ambassadeur de parler à luy et luy présenter nos lectres. Elle en fera comme elle verra bon estre. Et si elle en escript quelque chose, vous nous le manderez. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur des Fosse, le xiii<sup>esme</sup> jour de septembre 1582.

CATHERINE.

1582. — 19 septembre.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 16118, f° 465 v°.

[A MONSIEUR DE SAINT-GOUARD.]

Monsieur de Saint-Goard, l'ennui et regret que je ressents de la perte de feu mon cousin

<sup>1</sup> Les deux lettres du 8 septembre, toutes deux datées de «Bourbonlancy». Le recueil de Colbert, n° 473, contient aussi la «lettre-patente du Roy suivant l'article du traité de mariage fait entre Monseigneur son frère et la Royne d'Angleterre». *Ibid.* p. 320 et p. 334.



le s<sup>r</sup> de Strosse<sup>1</sup> est si grand, que je ne le vous puis exprimer par la présente, plus encore pour le traitement très rigoureux qui luy a esté faict et à tous ceulz qui ont esté pris aveques lui, que pour toutes autres considérations; mais je ne vous en dirai pas d'avantage par la présente, attendant ce qu'il plaira à Dieu en ordonner, et vous prie continuer à nous faire part de la bonne santé de mes petites filles et les assurer de ma bonne volonté.

[CATHERINE].

1582. — 22 septembre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 368. p. 54a.

A MONSIEUR DU FERRIER.

Monsieur du Ferrier, vous pouvez juger quel ennuy et desplaisir je ressens de feu mon cousin le s<sup>r</sup> de Strozzi et du traictement faict aux sujets du Roy monsieur mon fils, ayant cette armée esté dressée à mon occasion et à ma requeste, pour recouvrer la liberté du royaume de Portugal opprimé par les Espagnols<sup>2</sup>, et me donner moyen et lieu de poursuivre et obtenir, par justice et voye de droit, raison de ce que j'y prétends. Toutes-

<sup>1</sup> Une dépêche de Saint-Goard, datée de Madrid le 3 septembre 1582, annonçait le désastre des Açores; et le même jour l'ambassadeur écrivait à la reine un court billet qu'on trouvera à l'*Appendice*; mais il est probable que la lettre de Saint-Goard ne lui était pas encore parvenue quand elle accompagna la dépêche du roi de ces courtes lignes.

<sup>2</sup> Nous donnons à l'*Appendice* de nombreux documents sur l'affaire des Açores. Elle ne fut connue d'abord que par un rapport assez insolent du marquis de Santa-Cruz, qui faisait dire à Henri III :

« J'ay l'escryst d'Espagne : il nous faust vanger avant an et jour, s'il est possible, de l'Espagnol. Dyeu nous y aidera. » (Nouv. acq. fr. 1245, f<sup>o</sup> 50.)

fois, je n'ay pas en tant de regret du désavantage que nostre armée a eu au combat, plus par la lascheté d'aucuns des nostres que par la valeur de nos adversaires, que j'ay eu de fascherie de l'injure et offense faicte au Roy mondiet S<sup>r</sup> et fils et à tout ce royaume par la cruelle exécution de nos gens après s'estre rendus, et après avoir esté pris prisonniers. Mais Dieu m'en fera, s'il luy plaist, la raison devant que de finir mes jours, aux despens de ceux qui se sont monstrez par trop ingrats en mon endroit des faveurs que chacun scait qu'ils en ont receues. Et parce que j'espère vous voir bientost, et que mon juste courroux ne me permet vous en dire davantage, je feray fin à la présente, me remettant pour le regard de ce qui vous concerne à ce que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz vous en escrit par sa letre<sup>1</sup>. Priant Dieu qu'il vous aist, Monsieur du Ferrier, en sa sainte garde.

Escrit à Saint-Maur-des-Fossez, le xxii<sup>e</sup> jour de septembre 1582.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE NEUFVILLE.

1582. — 23 septembre.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 16044, f<sup>o</sup> 176.

[A MONSIEUR DE FOIX.]

Mon cousin, le desplaisir que j'ai ressenty de la mort de mon cousin le s<sup>r</sup> de Strossy et des gentilshommes et autres subgetz du Roi monsieur mon fils qui l'accompagnoient m'est d'autant plus grief et dur à supporter que le-dict de Strossy m'atouchoit de plus près que

<sup>1</sup> La lettre du roi est aussi peu tendre pour les Espagnols que celle de sa mère; et elle est si importante que nous donnons à l'*Appendice* toute la partie qui concerne l'affaire de la Tercère.



à nul autre et que ça esté principalement pour l'amour de moy qu'il a couru avecque les autres ceste malheureuse fortune, dont, qui pis est, il pouroit advenir tant de sorte d'accident comme ceste-ci, qui redouble ma douleur, avecque la souvenance, comme j'ay, du peu d'occasion que j'avoys donné au roy catholique de exercer tel traitement à l'endroit des miens. Toutesfois, j'ai deslibéré d'en remettre le jugement et la justice à la providence de Dieu, et assureray n'avoir pas de ma part, comme je n'aurai jamais, volonté ni passion plus affectionnée comme de proner de tout mon pouvoir l'unyon et repos de la Chrestienté, autant que l'honneur et réputation du Roy monsieur mon filz et le royaume me le permetront, aiant tant d'obligation à l'un et à l'autre, que je dois préférer ce qui concerne ce point, après le service pour l'honneur de Dieu, à toute autre considération. Vous baiserez les piedz à Sa Saincteté de la façon qu'il luy a plen me deppartir par la descision de mon procez, luy disant que cela et tout le bien et pouvoir que Dieu m'a donné, faict et donnera jamais, sera employé à son honneur et service d'entière affection.

Me remettant pour ce qui concerne mon faict à ce que j'en escriptz à l'abé de Plainpied, après vous avoir derechef remeritié du soin que vous en avez eu, et prié de continuer jusques à ce que j'en sois du tout dehors; ne pouvant croire que Mad<sup>e</sup> de Parme refuse d'acquiescer ce qui a esté ordonné, quoy qu'ils aient dict au cardinal Farnesse ses maistres, pour tout l'avantage qu'elle y a et dont j'ay plus d'occasion de me plaindre qu'elle: vous me manderez comment tout en ira et aussy ce que aura esté résolu sur le reste, etc.

[CATHERINE.]

1582. — 30 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3326, f° 50.  
Copie. Portef. Fontanien, 356-357, f° 86.

A MON COUSIN

### LE DUC DE MONTPENSIER<sup>1</sup>.

Mon cousin, les pilleries et oppressions que ont exercé, quasi par tous les endroictz de ce royaume, les troupes de gens de guerre, tant de pié que de cheval, qui ont esté levées pour le service de mon filz le duc d'Anjou, sont si grandes et exécrables qu'elles font horreur à en ouyr parler, mesmement la foule que en reçoit aujourd'huy la Picardye, dont il est tout certain qu'elle tombera en une misérable désolation, si lesdictes troupes y font plus long séjour. Cela est cause que je vous dépesche le s<sup>r</sup> de Boufflers<sup>2</sup>, présent porteur, pour vous prier, mon cousin, comme je faictz le plus affectueusement qu'il m'est possible, que estans aujourd'huy presque ensemble et ramassées toutes les troupes qui doivent marcher pour le service de mondict filz, qui sont les Suysses, les régiments des s<sup>rs</sup> de Mures,

<sup>1</sup> François de Bourbon, duc de Montpensier, prince de la Roche-sur-Yon, dauphin d'Auvergne, né en 1542, de Jacqueline de Longwy et de Louis de Bourbon, premier duc de Montpensier, auquel il avait succédé le 23 septembre 1582, fit ses premières armes au siège de Rouen en 1567; il assista aux batailles de Jarnac et de Moncontour en 1567, fut fait chevalier de l'ordre en 1579, et envoyé à ambassade par Elisabeth d'Angleterre, puis, ayant accompagné le duc d'Anjou en Flandre, prit part à l'équipée d'Anvers en 1583.

<sup>2</sup> La maison de Boufflers est une des plus anciennes de Picardie et a donné beaucoup de serviteurs à la couronne. Il s'agit ici de Adrien, seigneur de Boufflers, chevalier de l'ordre du roi, vétéran des batailles de Saint-Denis et de Moncontour, que Henri III devait pourvoir le 27 novembre 1582 de la charge de bailli de Beauvais. Il fut député aux États de Blois en 1588, se rallia à Henri IV, et mourut fort âgé en 1622.

de Clavaison<sup>1</sup> et celluy d'Argy, vous donnez ordre, pour la commisération que vous pouvez avoir des maux que souffre le peuple, que le tout marche au plusost pour se rendre où il doit faire, sans séjourner d'avantage audict pays de Picardye, et, par ung plus longue demeure, le mettre en tel estat qu'il ne se puisse relever de longtemps de ses pertes et ruynes; ce faisant, vous aurez toutes les bénédictions du peuple, et si vous avancerez beaucoup les affaires de mondiet filz, lesquelz requièrent que ce qui doit aller à son secours s'y rende au plus tost; et moins l'on tardera à y acheminer lesdictes troupes, plus seront-elles entières et completes. Car il se cognoist assez évidemment que telle longueur et séjour donne moien et occasion de se retirer à ceulx qui n'ont pas grande volonté de servir et se sont mis aux champs seulement pour le pillage, lesquelz l'on voytjà se desbander pour reporter chez eulx leur pillage et larrecin. Au surplus, mon cousin, j'ay sceu comme vous vous moustrez fort soigneux et diligent à faire faire bonne justice des maux que commectent lesdicts geus de guerre qui viennent à vostre cognoissance, dont je vous loue grandement, comme aussy c'est la principale partie d'un chef de guerre et celle qui fait plus prospérer ses actions, vous priant d'y continuer; et pour vous rendre plus agréable, aymé et bienvoullu d'un chacun, regardez à faire sortir au plusost lesdictes troupes de gens de guerre hors dudict pays de Picardie, pour donner quelque relasche au peuple des grandes vexations qu'il en a souffertes jusques icy, soubz le fait desquelles il demeurera du tout accablé, s'il n'est aydé et se-

couru de vous en cest endroict, ce qu'il espère de vostre bonté et de la juste commisération que vous pouvez en avoir; et vous prie encores ung coup qu'il ne s'en puisse trouver décen, mais que vous luy faictes sentir ce bien duquel il aura occasion de vous bénir perpétuellement, selon que j'ay donné charge à cedit porteur le vous dire encore plus particulièrement, dont je vous pryé le croire et luy adjouster foy comme à moy-mesmes, qui supplie le Créateur, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à S<sup>t</sup> Maur-des-Fossés, le xxx<sup>e</sup> jour de septembre 1582.

*De sa main :* Mon cousin, sachant come vous aymés le solagement des sugets deu Roy mon fils, je ne foyz neule doute que ne vous hatyés de les décharger de la foule que toutes les troupes qui dovet aler trouver mon fils leur font, et que au plus tost ne cherchiés moyen de lé fayre passer où yl veult les avoyr, de cet que je vous prie fayre, sachant que ne sauryés fayre chause plus agréable au Roy mon fils et à mon fils que, s'il savet lé maux qu'il font, yl vous aurèt double aublygatyon de la bonne joustise qu'ent faystes fayre; de quoy je m'aseure que le Roy aura grant contentement, et de trouver à son arivé ysi, qui sera dans dys jours, que son péys de Picardye souyt délyvré de tent de maux qu'il sufre par leur demeure, qui me fest vous prier encore une foy de hater de lé mettre dehors.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Charles d'Hoston de Clavesson, chevalier de l'ordre du roi, qui avait épousé en 1574 Elisabeth de Beaumont, fille de Nicolas, baron de Senecy.

1582. — 30 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, 3181, f° 63.

Copie. Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 699.

Copie. Portef. Fontanieu, 356-357, f° 78.

Imprimé dans les *Mémoires de Castelnau*, t. I<sup>er</sup>, p. 699.

## A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE,

CHÉVALIER DE L'ORDRE DU ROY MONSIEUR MON FILS,  
CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES DE SES ORDONNANCES,  
CONSEILLER EN SON CONSEIL PRIVÉ ET SON AMBASSADEUR EN ANGLETERRE.

Monsieur de Mauvissière, j'ai reçu assez près les unes des autres vos dépêches des x, xiii, xiiii, xv et xvi<sup>es</sup> de ce mois<sup>1</sup>, lesquelles j'ai envoyé au Roy pour les luy faire veoir, ayant esté porteur de la pluspart le baron de Armanville. Cependant, pour vous y répondre, je vous diray qu'il faut prendre pour bonne toute ceste nouvelle déclaration que vous a fait la royne d'Angleterre, du desir qu'elle a de parachever son mariage avec mon filz le duc d'Anjou, dont ledict baron m'a fait un récit bien particulier; et ne pouvons mieulx faire que de donner à cognoistre que nous le croyons, en accomplissant de nostre costé tout ce qui peult servir et ayder à l'avancer et nous aprochant le plus que nous pouvons l'intencion de ladict royne, à laquelle le Roy mousieur mon filz ne pouvoit plus amplement monstrer, combien il désire se conformer, que en s'accordant à faire dépêcher la déclaration qui vous a esté dernièrement envoyée sur la descharge de la guerre des Pays-Bas, qui estoit le point principal duquel vous desiriez estre esclercy par vos susdictes despêches.

Et y ayant esté satisfait, il ne me reste à vous parler que sur les affaires d'Escosse, pour lesquels vous avez très prudemment fait de re-

<sup>1</sup> Les lettres adressées par Castelnau à la reine les 13, 15 et 18 septembre 1582 et auxquelles elle répond se trouvent dans le vol. 337 des *Cinq-cents* de Colbert, p. 771, 797, 801 et 805.

quérir ladict dame qu'elle n'eust à s'en mesler que pour y faire office convenable à princesse qui en doit aymer le bien et conservation, et de veoir le prince recogneu et révééré par ses subjectz, ainsi qu'il appartient : chose qui regarde tous les roys et royne et autres qui ont domination en la Chrestienté, qui ne doivent pas seulement se contanter de ne poinct fermer les yeulx à telle nouveauté, que se peult dire la détention dudit prince d'Escosse<sup>1</sup>; mais ayder à leur possible de les faire restablir, quant elles adviennent, pour, par l'imitation d'un si mauvais exemple, n'estre en dangier de tomber en pareil accident, voullant espérer que ladict royne y pensera, ainsi qu'elle le doit faire avec raison, encores que, à la vérité, son gouvernement soyt si saige et prudent qu'elle doive moins craindre que tout autre prince de tomber en tel accident; mais

<sup>1</sup> Les affaires d'Écosse préoccupaient justement la Cour. Le 3 octobre, Brulart écrivait au roi, de Saint-Maur-des-Fossés :

« Sire, la Royne vostre mère, ayant advisé qu'il estoit fort requis d'envoyer quelqu'un en Escosse sur l'occasion des affaires qui y sont survenuz puignaguières en la détention du Roy, afin de luy faire en cet accident office digne et convenable à l'amitié et alliance qui est de longtemps entre la France et l'Escosse, a mandé Monsieur de Meigneville pour le dépêcher en Escosse, auquel a esté dressée une instruction telle que je l'envoie présentement à Vostre Majesté, laquelle luy sera baillée, si après en avoir ouy la lecture, elle la trouve selon son intencion et a agréable qu'il face ce voyage, de la charge duquel l'on estime qu'il se saura dignement acquiter. Au commencement, on avait pensé de mander Monsieur de Poigny pour cest effect : mais oultre qu'il eust passé beaucoup de temps avant qu'il fut venu, l'on ne scait s'il eust volontiers accepté ceste charge. » (Bibl. nat. Ms., fr. 6628, f° 52.)

Le roi ne tarda pas à revenir de Bourbon-Lancy, et sans doute n'approuva point les choix proposés; car nous voyons, par une lettre du 26 octobre à la reine d'Angleterre, que ce fut M. de La Mothe-Fénelon qu'on envoya en Écosse.

les ordinaires instances et remonstrances que vous luy en ferez y serviront beaucoup.

Je pensois par l'une de vos susdictes despèches que le duc de Lenox<sup>1</sup> fut jà bien avant en chemin pour retourner en France, en laissant l'Écosse, suivant le commandement très exprès qui luy en a esté fait; mais j'ay veu par la dernière de voz susdictes lettres comme il s'est encores retenu à Dompbretton<sup>2</sup>, soit pour ne pouvoir passer seurement à cause des agnetz de ses ennemis, ou pour espérer que les choses se modéreront et qu'il pourra, avec l'assistance de ses amys, faire teste, audict Escosse, à ceulx qui luy veulent mal et se conserver contre leurs efforts, dont j'attendz, par la première despêche que nous aurons de vous, ung bien ample esclercissement.

Et ne vous diray riens davantaige par ceste lectre, si ce n'est pour le regard de la diversité de nouvelles qui a esté apportée en Angleterre du succez de l'armée que commandoit pour moi le s<sup>r</sup> Strosse, dont vos lectres font bien particulière mention, que nous avons eu certain avis comme le navire où il estoit a esté vaincu au combat, luy blessé avec le connestable de Portugal, puyz aydez à mourir par le poison que l'on leur a fait boire estans prisonniers. Il a esté exercé aussi sur les autres gentilzhommes et soldatz prisonniers la cruauté qui est contenue en l'une de vosdictes lectres, dont j'espère que, si les hommes n'en font la

<sup>1</sup> Le duc de Lennox gouvernait avec sagesse, après avoir débarrassé Jacques Stuart du comte de Morton, quand une nouvelle trahison le força de quitter l'Écosse et de se réfugier en France. Guillaume de Gourie, poussé par le parti anglais, avait attiré le jeune roi dans son château et s'était saisi de sa personne.

Voir dans les *Additions aux Mémoires de Castelneau*, t. 1<sup>er</sup>, liv. III, les lettres de Marie Stuart, relatives à ces événements et les commentaires de Le Laboureur.

<sup>2</sup> Dumbarton, importante ville d'Écosse, sur la Clyde.

vengeance<sup>1</sup>, Dieu la fera luy mesmes, et qu'il ne laissera point impugni ung tel acte plus inhumain et barbare que autre duquel l'on ayt ouy parler de longtems avoir esté commis entre les gens qui font profession de la guerre.

Au surplus, Monsieur de Mauvissière, le Roy monsieur mon filz, estant en fort bon estat de sa santé, s'est jà acheminé à Moulins en Bourbonnoys pour s'en revenir ès quartiers de decà, avec la Royne ma belle-fille, où

<sup>1</sup> Il est curieux de voir ce que Henri III pensait de cette défaite et des moyens de la réparer. Avant son départ des eaux, il avait écrit à Villeroy :

« J'ai veu la pitieuse nouvelle, sy elle est vraie; mais je ne sçai si ses vaisseaux auroient point fait comme fict Maleras à Sinct-Deny. Il faust, qui veust estre désormais byen servy, arester tous ceulx ysy, et chef et tout, afin de donner l'exemple nécessaire. Abandonner une armée et estre revenus, cella est hors de toute rayson, combien qui les eussent telles que le mémoire dict; car il se pouvoit mettre au quelque autre lyeu. La Royne ma mère m'oblige infiniment d'avoyr daygné se souvenir, par la letre qu'elle a escrite à Messieurs de Juyeuse et d'Espèrnon, de ce qui est de leur charge, tant à l'un pour l'armement des vaysseaux qu'il faudra, s'il y en va d'autres, que des forces de jans de pyed. Car vous sçavez que par leurs pouvoyrs il est nomément porté que doresnavant il ne se fera nulle levée, soyet pour se qui est de vaysseaux ou de jans de pyed, que l'un pour l'un, et l'autre pour l'autre ne le facent faire. J'en suis très satisfayct, car je croys qu'il n'y aura faute d'officiers. Mays, puisqu'il lui a pleu considérer la rayson, elle continuera s'yl luy playst; et s'il fayloit qu'une armée, digne d'un chef qui fut principal, marchast, mon beaufrère est amiral. Ce luy serait une honte et déshonneur autrement. Je suis trop assurais de la volouté de la Royne ma bonne mère, mais je ne pance pas qu'il fust à propos d'y anvoyer telles forces ni chefs si grants, car se seroyt nous déclarer de tout : se que mes affaires ne portent pas. Vous an direz à la Royne ma bonne mère.

« Adyeu.

HENRY.

« J'escriray par Laubespion mon advys à la Royne. »

(Bibl. nat., Nouv. acq. fr., 1245, f<sup>o</sup> 54.)



nous les attendons dedans le x<sup>e</sup> du prochain, se trouvant à ceste heure à Orléans. Sur ce, je supplie le Créateur, Mons<sup>r</sup> de Mauvissière, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à S<sup>t</sup> Maur des Fosseze, le dernier jour de septembre 1582.

Signé : CATHERINE.

BRULART.

1582. — Octobre.

Copie. Bibl. nat., Coll. Dupuy, n<sup>o</sup> 745. f<sup>o</sup> 283, v<sup>o</sup>.

A MON COUSIN

[LE CARDINAL D'ARMAGNAC<sup>1</sup>].

Mon cousin, si voz lettres fussent arrivées avant que le Roy monsieur mon filz eust disposé de l'abbaye de Josaphat<sup>2</sup>, je me fusse volontiers employé envers luy affin qu'il en eust gratifié le s<sup>r</sup> Grimaldy<sup>3</sup>, suivant ce que m'en avez escrit, sur le tesmoignage que nous avez donné de sa bonne volonté au service du Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz, combien que vostre recommandation a telle part en son endroit, qu'elle n'eust en besoin d'estre aidée d'ailleurs, si la chose eust esté en son entier, comme vous pourrez connoistre parce qu'il vous en escrit, à quoy je m'en remettray.

Priant, etc.

<sup>1</sup> En tête : « de la royne au cardinal d'Armagnac ».

<sup>2</sup> L'abbaye de Josaphat, de l'ordre de Saint-Benoît, était située sur l'Eure, tout près de Chartres. René de Birague en était titulaire depuis 1578 ou 1579. Ce fut le poète Philippe Desportes, déjà abbé de Tiron, près de Nogent-le-Rotrou, qui en obtint la commende en 1582, et jusqu'en 1594 « bona ejusdem monasterii inter se et monachos divisit ». — V. *Gallia Christiana*, t. XIII, p. 1277 et suiv.

<sup>3</sup> Ce Grimaldy était sans doute un italien d'Avignon, que protégeait le cardinal Georges d'Armagnac, en sa qualité de co-légat.

1582. — 11 octobre<sup>1</sup>.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3406, f<sup>o</sup> 5.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MONTPENSIER.

Mon cousin, puis peu de jours est décédé le conseiller Charreton, de Lyon, surintendant des affaires de deffunct mon cousin le prince de Montpensier, vostre père, en son pais de Dombes<sup>2</sup> et Beaujaulois. Et ayant tousjours congneu le s<sup>r</sup> de Chastillon<sup>3</sup>, président à Lyon et premier audict Dombes, homme d'honneur et fort affectionné serviteur à mondiet cousin, et qu'il est personnage capable et, plus que eune autre, veu ses mérites et qualitez, doit d'estre gratifié par vous de ladite intendance, pour laquelle en cet endroict, mon cousin, j'adjousteray la prière et requeste que je vous en faiz en faveur dudict s<sup>r</sup> de Chastillon, avec celle de mon cousin, le s<sup>r</sup> de

<sup>1</sup> On ne doit pas s'étonner de l'absence de lettres pour les premiers jours d'octobre. En cette année 1582, Grégoire XIII, pour corriger une vieille erreur qui existait entre l'année équinoxiale et le calendrier, fit supprimer dix jours au commencement du mois, ce qui ramena à sa place le 1<sup>er</sup> janvier 1583; le lendemain du 4 octobre fut ainsi, non pas le 5, mais le 15 octobre 1582. Le 2 novembre 1582, un mandement royal fut envoyé aux prévôts des villes, pour faire admettre partout le calendrier Grégorien. La reine mère donne un petit accroc à la règle nouvelle en datant deux lettres des 11 et 13 octobre.

<sup>2</sup> En 1560, François II avait restitué à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, la principauté de Dombes: son fils, François, venait de lui succéder.

<sup>3</sup> Christophe d'Urfé, seigneur de Bussy-en-Foréz, comte de Châtillon-sur-Chalaronne depuis 1564, était le quatrième fils de Jacques d'Urfé et de Renée de Savoie. Son frère aîné, Anne, comte d'Urfé, avait épousé Charlotte de la Chambre; et l'on sait que son protecteur près de la reine mère, le grand-prieur d'Auvergne, n'était autre que le chevalier François de la Chambre.



Vandosme, grand-prieur d'Auvergne, qui d'ailleurs vous donne parfaite assurance de la suffisance et prudence dudit s<sup>r</sup> de Chastillon et du zèle et affection et continuation de service qu'il a en à ceulx de vostre maison; m'assurant, mon cousin, que ne m'esconduirez de ceste requeste, de laquelle je me sentiray, l'enthérinent, propre à m'en resouvenir; et ce sera d'aussy bonne volonté que je supplie le Créateur vous donner, mon cousin, en parfaite santé, heureuse et longue vie.

Esript à Paris, le xi<sup>e</sup> jour de octobre 1582.

*De sa main*: Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 13 octobre.

Ant. Bibl. nat., Fonds français, n° 3406, f° 1.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONTPENSIER.

Mon cousin, cet porteur que je vous envoy porter l'argent pour payer lé Suisse, ynsin que voyré que luy ay ballé par mémoire, et l'é voleu aconpagner de la présante pour vous prier qu'à steure qu'il seront payés, que fassiés pour toute l'armée, afin que mon fils qui enn a bon besouing pour estre ceul, s'en puyes cervyr, et cet royaume solagé, qui ayst tent pyllé, que yl ne soroyt payer le Roy de cet qu'il douyt fayre, come yl a hacoteumé. Et y estant en personne, coment vous y estes, je m'aseure que cet vous ayst nu grent déplésir de voyr tent de maulx qu'il font, qui me fest encore vous prier de ayseier de passer par le chemyn que l'on me dyst que le sieur de Puigallart vous ha mended; car on dyst qu'il an set hun que neul ne vous sarroit garder de vous jouyandre là mon fils. Vous fayré un gren, cervyse hau Roy et à tout cet royaume

et à mon fils de le jouyandre au plus tost : cet que je prie à Dyeu que fassiés aveques tout l'heur que saryés désirer.

De Paris, cet xiii<sup>e</sup> d'octobre 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 25 octobre.

Record office, State papers, France, vol. 74.

A TRÈS HAULTE, TRÈS EXCELLENTE

ET TRÈS PUISSANTE PRINCESSE

NOSTRE TRÈS CHÈRE ET TRÈS AMÉE DONNE SEUR ET COUSINE

LA ROYNE D'ANGLETERRE.

Très haulte, très excellente et très-puis-sante Princesse, nostre très chère et très-bonne seur et cousine, vous entendrez, par la lettre que vous escript présentement nostre très cher seigneur et fils, comme il a advisé de dépescher en Escosse le s<sup>r</sup> de la Mothe Fénelon<sup>1</sup>, de ses deux ordres et conseiller en son conseil privé, et m'aseure que considérant les justes et raisonnables causes qui lui ont meu, vous jugerez que c'est chose qu'il a deu faire pour l'amitié et alliance qu'il a avec le royaume d'Escosse, comme prince qui en desire promouvoir le bien, repos et tranquillité autant que luy sera possible. A quoy por-

<sup>1</sup> Henri III écrivait en même temps à M. de Mauvis-sière :

« J'espère que le sieur de La Mothe servira beaucoup en Escosse. J'avois délibéré d'y envoyer encores par mer le sieur de Meyneville, qui a sa despesche il y a desjà quelque temps; mais, ayant veu ce que m'escripvez du soubson où ilz en entroient par delà, je feray différer le partement dudit sieur de Meyneville pour quelques jours, combien que mon instruction feust qu'il y arrivast aussitost que ledict sieur de La Mothe, affin de le faire résider, après son partement, quelque temps près de mon neveu le roy d'Escosse. » (Teulet, *Relations politiques de la France avec l'Écosse*, t. III, p. 165.)

tant de vostre costé la mesme affection, comme les ambassadeurs que vous y avez envoyés le tesmoignent assez, nous espérons que, de communs bons offices, il réussira quelque ordre et tranquillité aux affaires dudict Escosse, dont vous serez grandement loué, outre ce qui en reviendra de profit aux trois royaumes de France, d'Angleterre et d'Escosse, qui sont en commune alliance. Il reste doncques pour mettre à chef ung si bon heuvre, que ledict s<sup>r</sup> de la Mothe Fénelon puisse accomplir son voyage : ce qu'il fera, selon qu'il vous plaira de le luy permettre, estant en votre Royaume; à quoy nous vous prions pour nostre part très affectueusement, comme pour chose que nous estimons digne de nostre commune amitié et de l'alliance qui est entre nous et les Escossois. A quoy nous promettant que vous aurez bon esgard, nous ne vous en dirons rien davantage, mais prierons seulement de croire ledict s<sup>r</sup> de la Mothe de ce qu'il vous dira sur ce de nostre part, comme feriez nostre propre personne, qui suplye le Créateur, très haulte, très excellente et très puissante princesse, nostre très chère et très-aimée sœur et cousine, qu'il vous ayt en sa très-sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxv<sup>e</sup> jour d'octobre 1582.

Vostre bonne sœur et cousine,

CATHERINE.

1582. — 27 octobre.

Original. British Museum, State-paper, France, vol. 75.

#### A MONSIEUR DE WALSLINGHAM,

CONSEILLER ET SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE LA ROYNE D'ANGLETERRE MARGARETTE D'AUTRICHE.

Monsieur le comte, le Roy mon filz envoi par delà le s<sup>r</sup> de la Mothe Fénelon, chevalier

de son ordre et conseiller en son conseil privé; vous entendrez de lui ce que nous l'avons chargé de vous dire, de quoy je vous prie le croire comme si c'étoit moi-même, me faisant en cecy paroistre nostre bonne volonté. Je prie Dieu, Monsieur le comte, vous avoir en sa sainte garde.

Escript de Paris, le xxvii<sup>e</sup> octobre 1582.

CATHERINE.

1582. — 29 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3406, f° 2.

A MON COUSIN

#### MONSIEUR DE MONTPENSIER.

Mon cousin, en attendant que la somme de cinquante mil escuz, que par mes dernières j'ay promis de vous envoyer, puisse estre mise ensemble pour vous estre envoyée et servir à l'entretienement de l'armée que vous commandez<sup>1</sup>, en quoi je me trouve fort empeschée, d'autant qu'elle ne se peut recouvrer que par emprunt et soubz l'obligation particulière d'aucuns des principaux du conseil du Roy monsieur mon filz, j'ay advisé de vous faire tenir, sur et tant moins d'iceux cinquante mil escuz, la somme de troys mil, qui est bien nécessaire pour le faict des vivres, ainsy que je l'ay secu, et vous prie que, ayant esté portée par delà, vous regarderez à la faire si bien et utilement mesnager, qu'elle puisse mener loing la despence d'iceux vivres, sans estre employée à aucun aultre effect, affin que l'armée en estant bien pourveue, elle se puisse mieulx maintenir et employer où vous cognoistrez qu'il sera plus utile pour les af-

<sup>1</sup> Il est impossible d'avouer plus clairement que la reine mère prenait une partie de l'armée des Pays-Bas à sa solde.

faïres de mon filz le duc d'Anjou, et soullagement de ce royaume. Ce qui ne peut estre mieulx que en la faisant passer en Flandres le plus tost que vous pourrez; en quoy je m'asseuré que vous ne perdrez aucune commodité et que vous essaïerez par tous moïens à faire en sorte que, après tant de maulx et domaiges que en a souffert le peuple, elle puisse enfin rendre quelque utile service à mondict filz, qui luy en face plus aysément oublier la mémoire; qui est tout ce que je vous diray par ce mot, que je finiray en priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Eschrift à Paris, le xxix<sup>e</sup> jour d'octobre 1582.

*De sa main*: Mon cousin, toute l'espérance de mon fils de avoyr bientost cete armée auprès de luy, come ayle ly est necesayre, ayt en vous; je vous prie qu'il ne soyt frustré de cete ayspérance et que la fasié passer au plus tost, et forcé toutes les dyfficultés, come vous ceré<sup>1</sup> bien é sagement fayre.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1582. — 31 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3406, f° 3.

Copie. Portef. Fontaine, n° 356-357, f° 99.

A MON COUSIN

**MONSIEUR LE DUC DE MONTPENSIER,**

PAIR DE FRANCE, GOUVERNEUR  
ET LIEUTENANT GÉNÉRAL POUR LE ROY MONSIEUR MON FILZ EN OACILPENNÉ.

Mon cousin, vous avez veu par la dépenses que vous a portée ung des clerics du receveur Renault, avec la somme de m m. escuz que je vous ay envoyée pour employer à la despence

des vivres, comme je faictz tout ce que je puis affin de mettre ensemble le reste des cinquante mil escuz que j'ay promis vous faire fournir, en quoy vous pouvez estre assureé qu'il ne sera riens oublié. Espérant que cependant vous maintiendrez ladicté armée, et ne luy laisserez perdre le temps, demourant suffisament pourveue desdicts vivres par l'ordre que vous y pourrez donner; et pour vous en faciliter d'avantaige les moïens, le Roy monsieur mon filz a escript bien expressément au s<sup>r</sup> de Crèvecœur<sup>1</sup> qu'il face lever tout l'empeschement et reffuz, qui a esté cydevant donné par les villes de Picardie, de vous en accommoder; outre ce que j'en ay escript de ma part aux gouverneurs particuliers d'icelles, pour le regard du s<sup>r</sup> de Puigailart<sup>2</sup>. A la vérité il a escript par degà que les compagnies de gens d'armes vouloient se retirer; mais il luy a esté mandé qu'il regarde à les entretenir tousjours ensemble, sans leur permettre de se retirer: ce qui a esté semblablement commandé à ceux qui commandent auxdictes compagnies, avec espérance de leur envoyer argent pour leur paiement, si bien que l'on se promet qu'elles estenteront<sup>3</sup> encores par delà, ayans charge de vous costoyer toujours sur la lizière de France au chemin que vous tiendrez pour passer vers mon filz; à quoy, plus je considère, plus ay-je d'occasion de désirer qu'il soit usé de diligence pour luy porter le secours duquel il a grand besoing, et pour reconnoistre aussy que de vostre long séjour en la frontière dépend la diminution et entière ruyne de l'armée que vous commandez, qui se maintiendra beaucoup plus entière estant passée de delà, que si elle s'arreste en-

<sup>1</sup> Henri de Gouffier, sg<sup>r</sup> de Crèvecœur.

<sup>2</sup> Jean de Léaumont, sg<sup>r</sup> de Puygaillard.

<sup>3</sup> Estenteront, qu'elles s'étendront, passeront...

<sup>1</sup> Ceré, saurez.

cores quelque temps par deçà. Vous priant, mon cousin, sur l'affection singulière que vous portez au bien des affaires de mondict filz et sur le désir que pouvez avoir de recevoir gré et contantement de la peine que avez prise jusques icy en la conduite de cestedict armée, de vouloir l'avancer vers luy le plus tost que faire se pourra, avec assurance que vous l'aurez seconru au poinct le plus important de ses affaires. C'est, mon cousin, tout ce que j'ay à respondre à vostre lettre du xxix<sup>e</sup> de ce mois, et le lieu où je supplie le Créateur qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le dernier jour d'octobre 1582.

*De sa main :* Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 9 novembre.

Aut. Arch. des Médicis à Florence, n<sup>o</sup> 4726.

A MON COUSIN

MONSIEUR

#### LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, envoyant l'abbé de Plainpied, qui est à moy, pour mes affaires, j'ay voulu que, à son passage pour Florence, il vous vist de ma part et aussi vostre famille, pour me faire entendre de vos nouvelles, comme il vous dira des miennes; et me remettant sur luy, lequel je vous prie de croire, je ne vous feray celle-là plus longue. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

De Paris, le ix<sup>e</sup> novembre 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1582. — 10 novembre.

Orig. Arch. départ. du Loiret, fonds Notre-Dame-de-Cléry.

A MESSIEURS

#### LES CHANOINES DE L'ÉGLISE DE CLÉRY.

Messieurs, je vous ay de long temps adverty que j'avois faict don à ma cousine, la comtesse de Fiesque<sup>1</sup>, de ma terre de Levroulx, de laquelle j'entendois descharger la fondation que je vous ay assignée là dessus, et la transférer sur aultre terre<sup>2</sup>, afin de vous en donner l'assurance qui vous est nécessaire. A quoy n'ayant esté jusques à présent satisfait, je désire toutesfois qu'il y soit incontinent pourveu. Pour ceste cause, je vous prie de députer quelques ungs de vous pour venir icy avec procuration spéciale, tant pour descharger Levroulx de ladicte fondation, que pour accepter l'assignation que j'entendz vous en donner sur le duché d'Orléans, avec toutes les suretez qui vous feront besoing. Ayant chargé le s<sup>r</sup> Molé, général de mes finances, de vous déclarer plus particulièrement quelle est mon intention en cest endroit, et m'assurant que ne faldrez d'y satisfaire, je supplieray le Createur, vous tenir en sa sainte et digne garde.

De Paris, ce x<sup>e</sup> jour de novembre 1582.

CATHERINE

DE L'AUBESPINE.

<sup>1</sup> Alphonsine Strozzi, dame d'honneur de Catherine, dont le mari, François-Scipion de Fiesque, comte de Lavagne, avait été tué l'année précédente, au siège de Montauban. Son tombeau subsiste encore aujourd'hui dans un mur de l'abside de la très belle église de Levroux (Indre).

<sup>2</sup> Voir plus haut la note de la page 24.

1582. — 13 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 93 r°.

## [A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, je sçay que vous estes tant affectionné à tout ce qui concerne le service du Roy monsieur mon filz et le mien particulièrement, que je m'asseure que vous ne vous espargnerez pour nous satisfaire à ce que je vous diray par ceste lectre : c'est que nous désirerions bien recouvrer par achapt, en Dannemarch ou en Suède, ou aux portz des villes maritimes, comme Lubec et Hambourg ou aultres villes de ces quartiers-là, une vingtaine de grandz vaisseaux, le quart du port de xvii cens tonneaux, autre quart de viii cents et vi cens tonneaux, équipez et artilliez, et, s'il s'en trouvoit qui feussent en façon de roberges<sup>1</sup> et gallions pour servir à voile et à rame, ce seroit ung grand plaisir; vous pryant vous enquérir et veoir et faire regarder soigneusement et incontinent des lieux dessusdictz quelz moyens il y auroit de pouvoir recouvrer ledict nombre de vaisseaux et à quel pris, que j'espère qui sera beaucoup plus petit et coustera beaucoup moins, ainsy que l'on m'a assuré, qu'icelluy pris de decà, vous pryer aussi de m'envoyer incontinent ung estat du pris de chacun, tant de ceulx qui ne sont que à voile que des autres qui sont à voile et à rame, et me mander s'il y auroit moyen, en cas qu'il n'y en eust point, d'y en faire faire et dans quel temps l'on pourroyt avoyr tant ceulx qui se trouveront tous faictz que ceulx qu'il faudroit faire faire. Les roys de Dannemarch et de Suède ont de leurs ministres qui ont beaucoup de moyen en cela, comme le sieur de la Gardie. Si vous pensez

qu'il nous y puisse servir, je vous pryé lui faire tenir la lectre que je vous envoie de créance à ce que luy en escrippez; sur quoy je désire avoyr bien tost de vos nouvelles, et vous pryé de regarder à faire en cela les choses au meilleur marché et mesnage que se pourra, affin que la somme soyt plus aysée à trouver; et seroit bon aussi que vous nous mandassiez si en faisant payer cecy en Allemagne ou en Flandres en une partie comptant et assurant le reste, l'on ne pourroit pas recouvrer ledict nombre de vaisseaux ou une bonne partye d'icelluy. Je vous fais cette dépesche double, que j'envoye par la voye de Suisse et de Flandres, affin que la puissiez avoyr par une voye ou par l'autre; il sera bon aussy que vous faciez la dépesche de votre response double, affin que, si je ne puis avoyr l'une, au moins que j'aye l'autre.

Le Roy mondiet seigneur et filz est allé à la chasse autour de Senlis, il y a cinq ou six jours, se portant, graces à Dieu, très bien; en attendant son retour, j'ay advisé vous faire ceste despesche, regardant aux affaires et à l'ordre que devons donner pour le costé de Portugal, qui est le lieu où nous nous voudrions servir des vaissaux et mettre des mariniers et gens de guerre françois dessus; ce que vous considérerez aussy, et l'ordre qu'il faudroit tenir pour faire aller lesdictz mariniers françois là, ou pour faire venir en quelques uns des havres de cedit royaume lesdictz vaisseaux, quant les ostrelins<sup>1</sup> viennent au sel ou en marchandise èsdictz havres de delà. Je vous pryé que vostre dicte despesche nous donne advis amplement sur tout cela. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Du xiii<sup>e</sup> novembre 1582, à Paris.

CATHERINE.

<sup>1</sup> *Roberges*, bâtimens d'origine anglaise.<sup>1</sup> *Ostrelins*, Anseates.



1582. — 13 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 23 r°.

[A MONSIEUR DE LA GARDYE<sup>1</sup>.]

Monsieur de la Gardye, j'escrizt au sieur de Danzay, ambassadeur du Roy monsieur mon filz par delà, pour ung affayre duquel je le charge de vous communiquer par une bien ample dépesche qu'il vous fera, pour le recouvrement ou construction de quelque certain nombre de bons et grandz vaisseaulx équipez et artilliez prestz à fayre voile; à quoy je vous pryé vous employer et estre asseuré que, selon qu'il sera convenu et accordé par luy des choses, il sera pourveu pour y estre entièrement satisfait. Me remectant à ce qu'il vous en desduira plus amplement, je ne m'estendray d'adventaige à vous fayre plus longue vostre lectre, sinon pour vous asseurer que vous ferez bien grant service au Roy mondiet seigneur et filz et à moy, qui me promectz et attendz de vous toute la bonne affection en cecy et en toutes aultres choses, comme les occasions se pourront présenter, qui se peult attendre d'un bon et naturel gentilhomme françoys. Priant Dieu, Monsieur de la Gardye, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript du xiii<sup>me</sup> novembre 1582, à Paris.

<sup>1</sup> Jacques de La Gardie était un gentilhomme français que l'on qualifiait de « général du roi de Suède ». Quelques-unes de ses lettres autographes, de trente ans postérieures, sont conservées dans le Ms. fr. 4117; elles sont datées de Stockholm. (Voir au t. V, p. 185, la lettre que lui écrivait la reine mère le 13 février 1576.)

1582. — 15 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 15.

A MONSIEUR DE MAISSE,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ EN SON CONSEIL PRIVÉ  
ET SON AMBASSADEUR A VENISE.

Monsieur de Maisse<sup>1</sup>, j'ay veu la lettre que vous avez escripte au Roy monsieur mon filz; et, oultre ce, notté ce que vous m'avez particulièrement escript de la dévotion en vostre endroit des duc et prince de Mantoue et de ce que vous aviez peu apprendre du mariage dudiet prince. Il vous faudra veoir quelle en sera l'issue<sup>2</sup> et, selon cela, conduire la négociation que vous sçavez; vous priant nous advertir soigneusement de ce qu'en apprendrez. Et me remettant du reste au contenu de la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, je finiray la présente en priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xv<sup>e</sup> jour de novembre 1582.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1582. — 17 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f° 54 r°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, ce n'est pas sans raison que vous vous plaignez de vostre as-

<sup>1</sup> Huraut de Maisse ne partit de Paris, pour succéder à du Ferrier, qu'à la fin d'octobre 1582; sa première lettre de Venise est du 20 novembre 1582. — *Négociations de la France dans le Levant*, t. IV, p. 144.

<sup>2</sup> Il s'agit du premier mariage du prince, qui avait été contracté en novembre 1582 et qui était sur le point de se rompre. — Voir la note de la page 75.

signation et de ce qui vous est deu : aussy le Roy monsieur mon filz a commandé de rechef à ceulx de son conseil et finances qu'ils donnassent ordre de vous fayre satisfaire le mieulx et le plus promptement qu'il sera possible : à quoy vous pouvez croire que je tien-dray tousjours la main.

Cependant, je vous diray, pour l'indemnité que demande la royne d'Angleterre, ma bonne seur, que le Roy mon dict seigneur et filz vous satisfait amplement et veoy qu'il est ferme et constant au bon désir et affection qu'il a tousjours en au mariaige; mais la demande si extraordinaire qu'on luy faict ne monstre pas qu'on l'ait jamais désiré de delà. Vous anrez veu<sup>1</sup>, par la despesche qui vous a esté faicte le xxix<sup>ème</sup> du mois passé, les raisons pertinentes qui vous y ont esté représentées et dont ledict sieur de la Mothe Fénélon a en aussy charge de parler à son arrivée par delà. Il vous aura pareillement communiqué la charge qu'il a touchant les affaires d'Es-cosse, qui me gardera d'estendre celle-cy davan-taige, pour me remectre à ce que le Roy mondict seigneur et filz vous en escript plus amplement. Priant Dieu, Monsieur de Mau-vissière, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Esript à Paris, le xvii<sup>ème</sup> jour de novembre 1582.

[CATHERINE.]

<sup>1</sup> Cette dépêche ne se trouve pas dans le vol. 473 des *Cinq cents Colbert*; mais on y rencontre deux lettres du roi, l'une à M. de Rambouillet, de Paris le 16 novembre 1582, et l'autre à Mauvissière du 17, sur l'arri-vée en Angleterre de M. de La Mothe-Fénélon.

1582. — Novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f° 76 v°<sup>2</sup>.

# A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.

Monsieur de Mauvissière, à ce que j'ay veu par voz dernières dépesches, le mariaige que j'ay tousjours tant désiré d'entre la royne d'Angleterre, ma bonne seur, et mon filz le duc d'Anjou n'est pas en si bons termes et es-pérance que je voudrois; mais il n'y a re-medde. Ce sont choses qui se font (comme l'on dict communément), premier au ciel qu'à la terre. Tontesfois nous attendons encores ce que mondict filz nous en mandera par le sienr de Remboillet, qui a charge de luy en parler et luy représenter ce que vous nous en avez escript.

Cependant, pour me remectre au reste du contenu en la dépêche<sup>1</sup> que vous faict le Roy monsieur mon filz pour response aux vostres, je n'étendray ceste-cy d'avantaige que pour vous asseuer que j'ay faict et feray encores pour voz assignations et pour ce qui vous est deu ce que je pourray, affin qu'en puissiez estre païé et satisfait, comme il est trop rai-sonnable. Priant Dieu, Monsieur de Mauvis-sière, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Esript à Paris, le . . . . jour de novembre 1582.

<sup>1</sup> Cette lettre n'est pas non plus dans le vol. 473 de Colbert; mais on y voit, page 342, une dépêche du roi également datée de novembre, et aussi sans quan-tième.

1582. — 19 novembre.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 15566, f° 59.

[A MONSIEUR DE FOIX<sup>1</sup>.]

Mon cousin, puisque l'abbé de Plainpied vous est allé trouver, qui est instruit de tout ce qui concerne mes affaires, non moins que de celles du Roy monsieur mon filz, et comme depuis il ne s'est présenté rien qui mérite vous estre escript outre ce qui est contenu en la lettre du Roy mondit Sr et filz, il me suffira vous advertir de la réception de celles que vous m'avez envoiee et de mon cousin M<sup>r</sup> le cardinal de Farnesse, à laquelle vous trouverez ma response, avecques la présente que vous luy présenterez, en l'assurant de l'affection que je lui porte et du désir que j'ay de luy en rendre thesmoignage en tout ce que se présentera.

Le, etc.

1582. — 28 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 18.

## A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay veu la lettre que vous avez escripte le xx<sup>e</sup> de ce mois au Roy monsieur mon filz, lequel a receu très grand contentement du bon recueil que ces Seigneurs vous ont fait et de vostre sage conduite et proceddure envers eux et les ambassadeurs et ministres des princes qui vous ont visitté, qui nous confirme la bonne espérance que nous avons toujours eue que vostre entremise

<sup>1</sup> La dernière lettre conservée dans le recueil des *Lettres de Messire Paul de Foix* est du 4 novembre 1582; elle traite presque uniquement de l'effet produit à Rome par la défaite de Strozzi et des impressions du pape au sujet de cet événement.

et légation par delà seroyt très utile à son service, dont je me resjouys particulièrement pour l'affection que je vous porte, de laquelle vous recepvrez tousjours les effectz en ce qui se présentera pour vostre bien.

Et puisque maistre Esmond<sup>1</sup> a repris le chemin de France, j'adviseray à faire présenter à Nostre-Dame de Lorette mon offrande par ung aultre, laquelle n'a peu estre plus tost preste qu'à présent. Je pryé Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

Escrip<sup>t</sup> à Paris, le xviii<sup>e</sup> jour de novembre 1582.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1582. — 24 décembre.

Orig. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

## MONSIEUR LE PRINCE DE MANTOUE.

Mon cousin, ayant receu la lettre que le sieur de Rouville m'a ballée de vostre part, ensemble ayant entendu par luy la bonne volonté et affection que avés à cete corone, et à moy en particulier, n'é voleu plus atendre à vous en remersier et vous aseurer que sela pourè porter à ce que vous y corresponde de meyllleur volonté, comme en toutes aucasions par ayfect vous le fayré conestre; et en cet pendant que les aucasions se présente, vous pryé le croire. Et je pryé Dieu vous conserver en sa digne garde.

De Paris, cet xxiii<sup>e</sup> de décembre 1582.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Toujours le jésuite Edmond Auger, que Catherine désigne souvent ainsi.

1582. — 25 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1602, f° 24

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay receu et bien considéré la lettre que vous m'avez escripte le 11<sup>re</sup> de ce mois, vous priant continuer à m'advertir de l'issue qu'aura le fait d'entre le prince de Mantoue<sup>1</sup> et la princesse sa femme; car je ne puis croire qu'ilz ne s'accordent, si la consultation, que vous dictes avoir esté faite à Rome de la part du prince de Parme, est véritable.

J'ay veu aussi la lettre que vous avez escripte au Roy monsieur mon filz et sa responce, à laquelle me remectant, je prieray Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

De Paris, le xxv<sup>e</sup> jour de décembre 1582.

CATHERINE.

DE NEUVILLE.

1582. — 27 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 24 r°.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, croyez que je suis infiniment marrye, premièrement pour l'honneur du Roy monsieur mon filz, et puis pour l'amour de vous, de ce que vous avez esté si

<sup>1</sup> Vincent de Gonzague, né en 1562, prince de Mantoue, qui ne fut duc qu'en 1587, à la mort de son père Guillaume, avait épousé Marguerite Farnèse, fille d'Alexandre, duc de Parme, qu'il répudia à cause de sa stérilité. On prit le prétexte de la parenté pour rompre canoniquement le mariage, et la jeune princesse se retira dans un couvent à Plaisance. L'année suivante, Éléonore de Médicis, seconde fille de François, grand-duc de Toscane, et sœur de Marie de Médicis, la remplaça comme princesse de Mantoue.

mal traicté par ceulx des finances, qu'il vous soit tant deu que soyez réduit en la grande nécessité où je veoy que vous estes par vostre despesche du xxii<sup>esme</sup> d'octobre dernier. Le Roy mondict seigneur et filz y a pourveu, ayant ce matin fort expressément commandé à ceulx desdictes finances de regarder à vous faire satisfaire et assigner sur si bons deniers de tout ce qui vous est deu et de vous faire doresnavant si bien payer par demyes années, que n'en puissiez plus estre en la peyne où nous vous veoyons, qui est une honte, quant tout est dict au Roy monsieur mon filz, le service duquel je vous recommande tousjours et ce que vous pourrez aussy faire pour mon filz le duc d'Anjou, mais de la façon qui vous est prescrite par ceste despesche. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxvii<sup>esme</sup> décembre 1582.

CATHERINE.

1582. — 28 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3307, f° 78 v°.

Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 354.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous verrez la dépesche que le Roy monsieur mon filz vous fait sur ce que nous a dict ces jours icy l'ambassadeur de la royne d'Angleterre, ma bonne seur, pour le fait du mariage, que chascun veoid bien à présent qui traîne trop pour l'espérer. Mais il ne fault pourtant laisser d'y faire ce qui se pourra, et que surtout au moins l'amitié bonne et sincère demeure tousjours entre le Roy monsieur mon filz et ladicle dame royne et leurs communs subjectz. Nous attendons icy dedans demain le sieur de Renboillet, qui est allé devers mon

filz le duc d'Anjou : nous verrons ce qu'il nous escripra, dont vous serez adverty, s'il y a chose qui mérite. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le xxviii<sup>esme</sup> jour de décembre 1582.

CATHERINE.

1583. — 4 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 61 v°.

### A MESSIEURS DE PARIS<sup>1</sup>,

GRAND PRIEUR DE CHAMPAGNE<sup>2</sup>, DE CHAMPIGNY<sup>3</sup>

ET DE PLEURS<sup>4</sup>.

Messieurs de Paris, grandprieur de Champagne, de Champigny et de Pleurs, le Roy monsieur mon filz, vous satisfait amplement<sup>5</sup> au contenu de la despêche que nous avez faite, du xxvi<sup>e</sup> jour du mois passé, et vous diray-je seulement qu'il a bien agréable le bon devoir que vous faites en la charge qu'il

<sup>1</sup> Nicolas de Paris, cinquantenier du quartier de Bourbon, à Paris.

<sup>2</sup> Michel de Seurre, chevalier, conseiller du roi; la reine mère lui avait fait obtenir en 1571 le grand-prieuré de Champagne, de l'ordre de Malte.

<sup>3</sup> Le s<sup>r</sup> de Champigny, quarternier de Paris, depuis 1581.

<sup>4</sup> Le s<sup>r</sup> Pleurre, Pleure ou Pleurs, maître des comptes, conseiller au Châtelet.

<sup>5</sup> La lettre de Henri III aux mêmes personnages précède immédiatement celle de la reine mère. Elle traite uniquement de questions de finances : mode d'établissement de la taille dans les provinces, abus des fermiers chargés de recouvrer l'impôt, etc. Les quatre commissaires envoyés par le roi semblent avoir été chargés d'une sorte d'enquête, motivée par les décisions d'une assemblée de notables et de conseillers de la couronne, tenue précédemment à Saint-Maur-des-Fossés.

vous a commise<sup>1</sup>; mais je désire que vous pourveoiez, selon le pouvoir qu'il vous a baillé, aux choses que vous verrez le mériter par les lieux où vous passerez, et que néanmoins vous ne laissiez de faire procès-verbal de tout, bien ample, et mémoires des advis que luy donnerez à vostre retour, pour remédier aux choses qui sont réservées à lui; ce que je m'assure que sçavez très bien faire. Aussi, n'estendray-je ceste lettre d'avantage; mais pour la fin d'icelle, prieray Dieu, Messieurs, etc., vous avoir en sa sainte et digne garde.

CATHERINE.

1583. — 6 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 29.

### A MONSIEUR DE MAISSE,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ EN SON CONSEIL PRIVÉ  
ET SON AMBASSADEUR À VENISE.

Mons<sup>r</sup> de Maisse, vous sçavez l'intention du Roy monsieur mon filz, sur le contenu de vostre lettre du xviii<sup>e</sup> de décembre par celle qu'il vous escript présentement<sup>2</sup>; à quoy ne pouvant rien adjouster, il me suffira vous certifier qu'il est très content de vostre façon de procedder et vous prie continuer, en vous assurant de ma bonne volonté.

Priant Dieu, Mons<sup>r</sup> de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Signé: CATHERINE.

Et plus bas: DENEUVILLE.

<sup>1</sup> Une pièce de la même époque (janvier 1583), conservée au British Museum, signale la nomination par Henri III, du s<sup>r</sup> Girard, du grand-prieur de Champagne, et du président Facon, pour examiner les requêtes et remontrances de ses sujets. (*State papers*, France, vol. 75.)

<sup>2</sup> Les lettres du roi, de la même date, se trouvent au



1583. — 11 janvier.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 365.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3303, f° 56 r°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, le sieur de la Mothe et vous, m'avez fait très grand plaisir d'avoir parlé à la royne d'Angleterre ma bonne sœur des douze navires, et de m'en avoir tous deux fait entendre si amplement sa résolution et response de sa bonne volonté, que nous avons requis son ambassadeur de luy escrire et prier de nostre part (comme vous ferez aussy bien affectueusement) de nous garder, quand l'occasion s'en présentera, pour ce que maintenant nous n'en aurons point de besoing; mais nous ne laissons pourtant de luy en avoir obligation : aussy se peult-elle asseurer que, si elle avoit affaire de quelque chose que le Roy monsieur mon filz et moy eussions, et nous en voulust requérir, elle en seroit assistée de bien bon cœur, comme aussy vous luy ferez entendre avec mes affectionnées recommandations à ses bonnes graces.

Et pour ce que vous serez amplement satisfait aux despêches dudict sieur de la Mothe et de vous par celle du Roy mondiet sieur et filz, je ne vous feray plus longue lettre, si n'est pour vous dire qu'il sera bon que vous advertissiez par extrait de nostre despêche ledict sieur de la Mothe de tout ce que nous vous mandons sur les pointes qu'il a traictiez en passant en Angleterre.

Cependant, je vous diray que tout ce que l'on a pu faire pour vous, en faisant l'estat

de cette année, c'est de vous ordonner six mil escuz à l'espargne sur nostre den et de commander, comme le Roy mondiet sieur et filz a fait, à ceux des finances de regarder les moyens qu'il y aura de vous faire encores bailler ce qui sera possible des deniers qui viendront des crédits que l'on a esté contraint faire pour la nécessité, où nous sommes. Priant Dieu, etc.

Esript à Paris, le unzième jour de janvier 1583.

1583. — 12 janvier.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, envoyant le Roy monsieur mon filz par dellà le s<sup>r</sup> de Sourdis, chev<sup>r</sup> de son ordre et son premier escuyer de sa grande escurie, vous entendrez de luy l'occasion de son voiage et le commandement qu'il a de vous veoir et visiter, ainsy que de ma part je luy en ay aussy particulièrement donné charge; et de vous témoigner l'affection et bonne volonté que je vous porte : chose dont je vous prie le vouloir croire comme vous feriez moy mesmes, qui prie Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le xii<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

même manuscrit fol. 26; il y est question d'un remboursement de « dix ou douze mil escuz », qui devait être fait à la Seigneurie.

1583. — 12 janvier.

Orig. Mantoue. Archivio Gonzaga.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE<sup>1</sup>.

Mon cousin, envoyant le Roy monsieur mon filz par dellà le s<sup>r</sup> de Sourdis<sup>2</sup>, gentil-homme de son ordre et son premier escuyer de sa grande escurye pour son service, vous entendrez de luy l'occasion de son voiage et le commandement qu'il a de vous voir et visiter, ainsy que de ma part je luy en ay aussi particulièrement donné charge de vous tesmoigner l'affection et bonne volonté que je vous porte : chose dont je vous prie le voulloir croire come vous feriez moy mesmes, qui prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa s<sup>te</sup> et digne garde.

Escript à Paris, le xii<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 16 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 47.

A MON COUSIN

## MONSIEUR DE NEMOURS.

Mon cousin, s'en retournant le conte de Monréal, présent porteur, ver Monsieur de Savoye son mestre, je vous ay bien voulu fayre la présante pour vous dyre que j'é aysté bien aysé d'avoyr, par Madame de

<sup>1</sup> M. l'archiviste de Mantoue a accompagné la transcription de cette lettre, de la note suivante : «Altra della stessa data, delle stesso tenore, al Principe».

Une troisième lettre à peu près identique, recommandant le même jour M. de Sourdis au grand-duc de Toscane, se trouve à l'*Archivio Mediceo* de Florence, filza 4726.

<sup>2</sup> François d'Esconbeau, seigneur de Sourdis, fils d'un maître de la garde-robe de François I<sup>er</sup>.

Nemours<sup>1</sup>, entenden de vos nouvelles, qui ne seront jeamès distes à personne qui vous désire plus de bien et de contentement, et que cet que luy avés aycript peult réussir, come le désirons. Le Roy vous y fest réponse; et Madame de Nemours vous menderé cet que yl y ann é dyst, et moy ausi, qui ceré cause que ne vous en fayré la présante plus longue, priant Dyeu vous conserver et donner bonne santé.

De Paris, cet xvi<sup>me</sup> de janvier 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — Janvier.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

## MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, j'ai reçu vostre lettre par les mains de madame de Nemours, qui m'a esté grant plaisir pour entendre de vos nouvelles qu'il y avoit si longtemps que je n'avois eues, et ay esté bien aysé de l'assurance que me donnez de vostre bonne santé et voulonté en mon endroit; à quoy trouverez tousjours que ne serez trompé de m'aymer et croire que je vous porteray tousjours la mesme voulonté que j'ay fait depuis qu'estes, me estant filz de celle que j'ay tant aymée et honorée, et désireray tousjours vostre bien et contentement; et, où en sauray le moyen de le vous monstrier par effect, je vous prie de vous en asseurer comme de

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le duc de Nemours passait, comme nous l'avons dit, une partie de l'année à son château d'Annecy, et son fils était élevé à la cour du duc de Savoie. La duchesse de Nemours était souvent sur la route.

1583. — 17 janvier.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, m'ayant la vesve du feu général Chastellier<sup>1</sup> faict entendre comme feu mons<sup>r</sup> le duc de Savoye auroit ey devant faict expédier audict Chastellier une exemption particulière de toutes charges pour les biens qu'il possédoit sur voz terres de della les monts, outre la générale exemption accordée à tous les officiers du Roy monsieur mon filz qui auroient des biens audict païs, et que maintenant, au moien du décedz dudict deffunct Chastellier, elle et ses enfans craignent d'estre contraincts au paiement desdictes charges, et d'autant qu'ayant ladicte exemption particulière esté octroïée audict deffunct Chastellier pour beaucoup de grandes considérations, fondées tant sur ses grandz et recommandables services que pour le grand soing et fidelité dont il a usé au maniment des affaires dudict païs de della les monts, desquelz ledict feu s<sup>r</sup> duc de Savoye votre père m'a souventes fois rendu bon tesmoignage pour la congnoissance qu'il avait des déportemens dudict Chastellier, il ne seroit raisonnable que ladicte vesve et sesdicts enfans demeurassent frustrez de ses labeurs et mérites : cella est cause que, tant pour ceste occasion que pour les continuelz et agréables services que ladicte vesve me faict, estant comme elle est ordinairement à ma suite en qualité de l'une de mes dames ordinaires, j'ai bien voulu vous faire la présente et vous prier, ainsy que le fais, mon filz, de vouloir, pour l'amour de moy et de la bien

affectionnée prière que je vous fais, accorder à ladicte vesve et à son filz aîné, lequel a esté par le décedz de sondict père pourveu de l'estat de général dudict Piedmont, une telle et semblable exemption que celle qu'avoit ledict deffunct Chastellier, et leur vouloir aussi continuer la même bonne volonté que ledict feu s<sup>r</sup> duc de Savoye votre père a toujours porté à icelluy Chastellier, en tout ce qui s'offrira pour leur bien et advancement, vous assurant que vous ne sçauriez fère chose qui me soit plus agréable et de la laquelle je vous sçauray à jamais fort bon gré, ainsi que j'ay donné charge à ce conte de Monréal, présent porteur, de vous dire de ma part et de vous tesmoigner la bonne volonté que je porte à ladicte vesve et ausdiets enfans, lesquelz je désire favoriser, et gratifier en tout ce que je puis pour les considérations cy-dessus. Priant Dieu, mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à . . . .<sup>1</sup>, le xvii<sup>me</sup> jour de janvier 1583<sup>2</sup>.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 19 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 48.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je me remetray des affaires du Roy monsieur mon filz sur le contenu de la dépesche qu'il vous faict, pour vous dire, pour response à la lettre que vous m'avez es-

<sup>1</sup> Il y a dans la pièce une déchirure; mais c'est «Paris» qu'il faut évidemment mettre.

<sup>2</sup> Le nom du lieu, le quantième du mois, et le mois sont écrits d'une autre encre fort détrempee.

<sup>1</sup> Sur le général des finances Jean de Chastellier, V. au t. VII, la note de la page 337.

eripte par le s<sup>r</sup> de Pontcarré<sup>1</sup>, l'évesque de Bazas n'avoir eu aultre charge de moy que de vous faire entendre les plaintes et rapportz qui m'ont esté faictz de divers lieux de la faulte de vivres qui s'estoient trovée dedans les vaisseaulz de l'armée de feu mon consin le s<sup>r</sup> de Strosse, qui avoyent esté esquippez et avitaillez à Bourdeaulz. Car je n'ay jamais eu opinion que ceste faulte procédast de vous, sachant le soing et la peine que vous avez eue à faire dresser ledict armement et le randre tel qu'il debvoyt estre. J'estime ausy que lesdictes plaintes procèdent de l'occasion que ledict de Pontcarré m'a dict de vostre part, comme véritablement il m'a esté confirmé par Fournicon; car je n'ay jamais pensé ausy que le président de Gourgues n'y eust faict le devoir d'un très homme de bien. Partant je vous puye, mon cousin, n'en concevoir aultre opinion, et croire que j'ay trop expérimenté vostre fidélité et affection, pour la revocquer en doute, et pareillement celle dudict président, sur le rapport de ceulx qui sont retournez de ce malheureux voiage, lesquelz ont voulu couvrir leurs fautes et malheur par tous

<sup>1</sup> Antoine Camus ou Le Camus, sg<sup>r</sup> de Pontcarré et de Vaux, eu Brie, baron de Rivière, trésorier de France en la généralité de Lyon, dont la sœur ou la fille épousa Louis de Marillac, conseiller au parlement de Paris, fut employé par Henri III dans plusieurs négociations, particulièrement en Languedoc. Il était revenu récemment près de la cour. Villeroy, de son côté, avait écrit à Maignon, le 11 janvier :

« Ce porteur va retrouver Messieurs nos Commissaires de Guyenne pour leur dire que le Roi veut qu'ils continuent leur voyage. Nous manderons à la Chambre d'aller tenir séance à Périgueux, et nous renverrons M<sup>r</sup> de Pontcarré le plus tôt possible. J'ai reçu la lettre qu'il vous a plu de m'écrire depuis votre partement de Bourdeaux du deux de ce mois, que je ferai voir demain au Roi et à la Reine sa mère. » — *Lettres de Nicolas de Neuville à Jacques de Maignon*, Montclimart, 1749, in-12, p. 47.

les moyens desquelz ils se sont peu adviser. Je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa très sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xix<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 21 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, f° 33.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, le Roy monsieur mon filz fait responce à vostre lettre du premier de ce mois, que nous avons receue par ce dernier ordinaire; et parce qu'il n'est rien arrivé de nouveau sur le faict du mariage du prince de Mantoue depuis ma dernière, par laquelle aurez seen mon avis et intention sur ce faict, je vous prieray seulement continuer à vous informer et m'advertir de ce qui succedera de la commission qui a esté donnée au cardinal Borromée<sup>1</sup> dont l'on ne nous avoit encores rien mandé de Rome, et de tout ce qui appartient audict faict, duquel je crains qu'il soit bien difficile que la fin apporte beaucoup de contentement aux parties, attendu ce qui s'est passé, combien que j'aye esté advertie qu'elles se portent très grande affection.

Je suis au reste très obligée à ces Seigneurs de la bonne opinion qu'ilz ont de moy, pour

<sup>1</sup> Charles Borromée, archevêque de Milan, fait cardinal par son oncle Pie IV en 1560, grand-pénitencier, mort en novembre 1584, canonisé en 1610.

Il s'agissait comme nous l'avons vu, de la rupture du mariage de Vincent de Gonzague, et de Marguerite Farnèse. La cause était pendante à la cour de Rome depuis longtemps; et si la reine mère s'y intéressait si vivement, c'était qu'elle aurait bien voulu trouver là l'occasion de caser une de ses petites-filles de Lorraine.



l'estime que je faiz de leur prudence et sage jugement et de leur amitié, laquelle je mecray peine de conserver tousjours de tout mon pouvoir, comme je vous prie leur répéter toutes et quantes fois que l'occasion s'en présentera. Priant Dien, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa saincte et digne garde.

De Paris, le xx<sup>i</sup> jour de janvier 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 21 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 63.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, j'ay veu, par vostre lettre du xiii<sup>me</sup> de ce mois, la diligence de laquelle vous avez usé pour faire arrester le navire d'Escalin avec la prise qu'il a faicte, et la désobéissance et irrévérence que vous ont rendue ceulx qui estoient dedans ledit navire, qui a esté cause que vous avez envoyé à la Rochelle le cappitaine St-Aulary pour parler audit Escalin, lequel a si mal servy en ce voyage, que je serois très aise qu'il peust estre arresté aussi bien que sondit navire, affin d'estre très bien chastié, et vous prie desployer toute vostre industrie et auctorité pour en venir à bout. Vous envoyant des lettres du Roy monsieur mon filz et de moy adressantes aux maire et juratz de la Rochelle pour cest effect, dont vous nous ayderez si vous congnoissez qu'il soit à propos. Je vous envoie aussi ung passeport du Roy monditz s<sup>r</sup> et filz, pour faire sortir une barque de cinquante tonneaux, chargée de bledz, pour l'envoyer du costé d'Espagne et Portugal, et direz au s<sup>r</sup> de

Gourgues qu'il me fera service agréable de trouver homme qui face ce voyage, mais il fault prendre garde que il ne soit esventé que vous ayez permission de moy de ce faire, tant pour ne préjudicier à noz deffences du transport desdits bledz, lesquelles il fault très estroitement garder, que parce que cela le rendroit suspect et mettroit en danger d'estre arresté et mal traicté où il abordera. Vous en userez donc avec la discrétion qu'il convient, vous asseurant que je recevrois à très grand service et contentement si l'on mettoit le feu à ces navires que me mandez se construire à l'arrede de St-André : je vous prie doncq dresser ceste partie la plus seure et prompte que vous pourrez et y employer personnes fidelles et cappables de l'exécuter, leur promectant, en ce faisant, telle récompense que vous jugerez raisonnable, et je me rends pleige et caution de les en faire joyr. Au reste nous n'avons estimé estre à propos de communiquer au grand prévost, et au moins d'envoyer ung de ses lieutenans par delà, pour la prise de celluy que vous sçavez, sur l'occasion du passaige de vostre compagnie de gens d'armes, tant pour n'esventer nostre intention que pour l'unbraige et alarme que l'arrivée dudit lieutenant apporteroit à tout le pays, mesmes à celluy duquel il est question, lequel se sent coupable. Pour ceste cause, il nous semble qu'il sera plus à propos que vous y envoyez vostre prévost en le fortifiant de ladicte compagnie, ou bien différer ladicte exécution en temps plus opportun, affin de ne la faillir, s'il est possible. Estimant que, quand il sera ung peu asseuré, l'on le pourra attirer en quelque lieu, où il sera plus aysé à saisir que là où il est; et vous prie, si l'occasion s'en offre à vous, ne la perdre, et vous ferez service très agréable au Roy monditz sieur et filz et à moy. Priant



Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le <sup>xxi</sup> jour de janvier 1583.

*De sa main :* Vostre bonne cousine,  
CATHERINE.

1583. — 22 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f. 58.

A MESSIEURS

### LES OFFICIERS DE LA JUSTICE

DE LA VILLE

DE LA ROCHELLE.

Messieurs, outre le service du Roy mon-sieur mon filz, j'ay très grand et particulier intérêt que le navire du capitaine Escalin et de Janus soit arresté et saisi avecq tout ce qu'ilz ont rapporté, pour la promesse et obligation qu'il avoyt faicte à fen mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse; au moyen de quoy je vous pryé, tant pour le contentement du Roy mon-sieur mon filz, que en ma contemplation, satisfaire à ce que mon cousin le maréchal de Matignon vous mandera sur ce subject, et je le reconnoistray et m'en revancheray en toutes occasions qui se présenteront, d'aussy bon cœur que je pryé Dieu, Messieurs, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le <sup>xxi</sup> jour de janvier 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 26 janvier.

Orig. Bibl. impér. de Vienne.

A MA COUSINE

### MADAME LA COMTESSE DE LIGNY<sup>1</sup>.

Ma cousine, il se présente un mariaige pour la demoiselle de Brienne, l'aînée, vostre petite-fille, lequel beaucoup des siens qui sont icy m'ont dict estre fort sortable pour elle, qui est du sieur de Kuerman de Bretagne, très honneste et riche gentilhomme qui a encores sa mère, laquelle désire infiniment ce mariaige; cela est cause, ma cousine, que je vous ay bien voulu advertir pour vous faire entendre le tout et vous prier d'envoyer vostre procuration pour passer le contrat de mariaige à messieurs de la Chapelle des Ursins, leur oncle<sup>2</sup>, et au président Brulart, m'asseurant que vous portez telle affection à vostre fille que vous désirez lui procrner toujours son bien et contentement et tout ce qu'il sera possible, et de vostre part vous ferez pour elle et de vos moyens tout ce que vous

<sup>1</sup> Les comtes de Ligny étaient de la maison de Pen-thièvre. La comtesse, dont il s'agit dans cette lettre, est Marguerite de Savoie, seconde fille de René, bâtard de Savoie, comte de Villars, et d'Anne de Lascaris de Tende. Elle avait épousé, en 1535, Antoine de Luxembourg, comte de Brienne et de Ligny, qui mourut à Ligny, le 8 février 1557, âgé seulement de quarante-quatre ans. Leur fils, Jean de Luxembourg, portait le titre de comte de Brienne : il eut une fille aînée, Diane de Luxembourg, qui épousa en premières noces Louis de Ploëscquelec, comte de Kerman, en Bretagne. Ainsi le projet dont il est ici question réussit au gré de la reine mère, qui aimait tant à se mêler de semblables négociations ; mais le jeune comte de Kerman ne vécut pas longtemps.

<sup>2</sup> Madeteine de Luxembourg, sœur de Jean, tante de Diane dont on négociait le mariage, avait épousé, en 1557, Christophe Juvénal des Ursins, seigneur de la Chapelle, d'Armenouville, etc.

pourrez. Quand l'on aura vostre procuration, je feray conduire ce faict à sa perfection, désirant infiniment qu'il se parachève plus tost, d'autant qu'il n'est bien séant que semblable affaire traine en grande longueur. Priant Dieu, ma cousine, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le xxvi<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

*De sa main :* Je vous prie, ma cousine, que volié yncontinent fayre réponse et mander bien au long vostre volonté, avecques la procuratyon à vostre beau filz et président Brulart, et aussi ce que vodrez fayre pour elle, qui méryte bien que la reconnoissiez pour vostre bonne fille, veu l'aunesteté et bonne condition qui sont pour elle, de quoi y a grant contentement.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 26 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 45.

A MON COUSIN

LE PRINCE DE MANTOUE.

Mon cousin, ayant entendu par le comandeur de Macon<sup>1</sup>, présant porteur, l'affection que portés au service de ceste couronne et à la personne du Roy mon filz et à nous tous, je n'ay volu le lesser retourner sans, par la présante, vous en remercier et vous dire come le Roy mon filz en a eu de contentement et que de ma part je en ay ressanty tant de plaisir que en tout ce que auray moien par efetz vous le fairé cognoistre : je

vous prie croire que n'avés parante que de meilleur cœur vous face paroistre en toutes occasions plus sa bonne volonté<sup>1</sup>, et vous prie vouloir continuer tousjour la vostre, laquelle sera tousjour recogne du Roy mon filz, come le povés désirer, ainsy que plus emplement ledit comandeur de Macon vous fera plus au long entendre, tant de sa part, que de ce que luy ay prié de luy dire de la miène, quy sera cause que feray fin, me remettant sur sa suffisance, et priéré Dieu vous conserver en sa saincte garde.

De Paris, ce xxvi<sup>me</sup> de jenvier 1583.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1583. — 27 janvier.

Orig. Bibl. nat., ms. fr., n° 3308, f° 57 v°.

Copie. Bibl. nat. Cinq cents Colbert, n° 473, p. 371.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, ce ne seroit que rediete de reprendre par ceste-cy les poinets de la despêche que vous faict le Roy monsieur mon fils, aussy ne m'y arresteray-je nullement que pour vous dire que, puisqu'il ne plaist à Dieu que le mariage d'entre la royne d'Angleterre ma bonne sœur et mon fils le duc d'Anjou se puisse parachever à nostre très grand regret, car nous y avons faict, le Roy mondit sieur et filz et moy, et pareillement mondit fils le duc d'Anjou, tout ce qui nous a esté possible, il faut que vous faictes en sorte que nous demourions avec nostredite bonne sœur tousjours en la bonne et vraye amytié et intelligence, requise pour le bien et repos d'elle et de nous et de nos com-

<sup>1</sup> Le chevalier Gibertes, commandeur de l'ordre de Malte.

<sup>1</sup> On connaît les motifs de la «bonne volonté» de la reine.

muns subjectz. M'assurant que n'y obmettrez rien de tout ce qui se peult attendre d'un bon et digne ministre, je ne m'estendray d'avantage et seulement vous diray que pour le regard de ce qui vous est deu, j'y feray ce qui me sera possible. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Escript à Paris, le vingt-septiesme jour de janvier 1583.

1583. — 27 janvier.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 373.

Orig. Bibl. nat., ms. fr., n° 3308, f° 58 v°.

[A MONSIEUR DE LA MOTHE-FÉNELON.]

Monsieur de la Mothe, il n'eust esté possible de pouvoir mieulx, ny plus dignement négocier que vous avez fait en Angleterre, suivant la charge que le Roy monsieur mon filz et moy vous avions donnée, aussy en avons nous tout contentement, comme le sieur de Mauvissière vous aura adverty, suivant la response que luy avez adressée à vostre première despesche. Ceste-cy n'est que pour accuser la réception de la seconde que nous avez faite partant d'Angleterre pour passer en Escosse, où je sui bien assurée que vous n'obmettrez rien de tout ce qui se peult attendre d'un bon, très capable et affectionné ministre et advisé ambassadeur pour faire reconcilier et remettre à repos les divisions qui sont, à nostre regret, en Escosse, suivant la charge que le Roy monsieur mon filz et moy vous en avons donnée; vous priant d'asseurer mon filz, le roi dudit païs, que je ne luy porte moindre affection que s'il estoit mon propre filz, et assurez tous les gens de bien de delà qu'ilz trouveront au Roy mondit sieur et filz et en moy tousjours toute la bonne, vraye et per-

faicte amytie qui se peult désirer. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le vingt-septiesme jour de janvier 1583.

1583. — 28 janvier.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 388.

Orig. Bibl. nat., ms. fr., n° 3308, f° 61 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous pouvez penser l'extresme ennuy où je suis des bruits qui courent icy, comme en Angleterre, du désastre advenu à Anvers<sup>1</sup>, dont nous ne savons encores la vérité, non plus que j'ai veu par vostre despesche que faisoit, lors que l'avez escripte, ma bonne sœur la royne d'Angleterre, à laquelle mon filz le duc d'Anjou est grandement obligé du bon office qu'elle luy a à l'instant fait, ayant despêché le filz du comte de Bedford devers luy, pour s'en condolir, et escript au prince d'Orange et à ceux des Estatz de si bonnes lettres pour la considération de mondit filz, leur représentant par icelles les bonnes et grandes raisons que j'ay entendues en faveur de mondit filz, auquel aussy elle offre ses moiens, dont je me sens bien en mon particulier son obligée, comme vous luy ferez entendre, et l'assurerez de ma parfaite affection et amytie envers elle. Me remettant

<sup>1</sup> L'échauffourée du duc d'Anjou, à Anvers, est du 17 janvier 1583. Le roi en fut averti par trois lettres de son agent près le duc de Parme, Blatier, qui se trouvent dans le vol. 337 des *Cinq-cents* de Colbert p. 149 à 153. Une très curieuse relation de cette journée a été faite par le représentant du duc d'Anjou, Sorbier des Pruneaux, sous forme de lettre adressée à Bellièvre et datée d'Anvers le 26 janvier 1583. — Bib. nat., ms. français 3287, f° 2.

à la dépêche que vous fait maintenant le Roy monsieur mon fils, pour response à celles qu'avons receues de vous des xiii<sup>e</sup> et xxi<sup>e</sup> de ce mois, je n'estendray ceste-cy d'avantage que pour vous dire aussy que je feray tousjour ce que je pourray pour nostre debte jusques à ce qu'en soiez satisfait entièrement. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le xxviii<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

1583. — 29 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3902, f° 246.  
Impr. *Preuves de l'histoire du Languedoc*, nouv. édit.  
(Toulouse, in-4°, 1889, t. XII, p. 1361.)

A MONSIEUR

#### LE DUC DE MONTMORENCY.

Mon cousin, la bonne volonté que Marion nous a dit que mon cousin le prince de Condé et ceux de la Religion prétendue refformée monstroient avoir d'observer la paix est très louable; mais le principal est que les effets y correspondent et s'ensuivent tels que chacun ait argument de croire qu'ils y marchent de bon pied, qu'ils facent rendre Lunel, comme ils sont tenus de faire, et chacun aura juste occasion d'estre certain de leur bonne volonté. Je le désire autant pour leur honneur et bien que pour le repos de la province et le contentement du Roy monsieur mon fils, duquel ils éprouvent journellement la bonté et patience. Le roy de Navarre<sup>1</sup> nous a mandé que la res-

titution de Lunel ne dépend de luy; néanmoins j'avais fait une bonne d'espesche, de sorte qu'ils ne peuvent plus s'en remettre et excuser sur luy, comme je vous prie leur dire ouvertement.

Je vous prie aussi nous mander s'il est vrai que le sieur de Chastillon veuille faire une nouvelle levée de gens de guerre et de ne permettre que telle chose vienne à la connaissance du Roy monditi seigneur et fils par aultre voye que par la vostre, puisque vous avez la principale charge de ses affaires en la province, et ne fault pas que ledit sieur de Chastillon face ce tort à mon fils que de prendre le prétexte de Flandres<sup>1</sup> pour couvrir la dicte levée; car je sçay bien que mon fils n'en a besoing, et qu'il n'entend qu'il la face. Pourtant, je vous prie donner ordre que cela ne passe plus avant, nous en mander la vérité et vous assurons toujours de la bonne volonté que j'ay de vous faire plaisir. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

De Paris, le xxix<sup>e</sup> jour de janvier 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Il y a longtemps qu'il n'a été question du roi de Navarre. Les efforts de Catherine de Médicis pour le faire rejoindre Marguerite avaient échoué. On en trouve l'explication dans la pièce intitulée : « Discours si le roi de Navarre doit aller à la Cour ou non, du 26 décembre 1582 », publiée dans les *Mémoires de la Ligue*, t. I<sup>er</sup>, p. 502, et dans les *Mémoires et Correspondance de Duplessis-Mornay*, 1824, in-8°, t. II, p. 170 à 182.

<sup>1</sup> Le 1<sup>er</sup> février, Villeroy écrivait au maréchal de Maignon : « . . . On a dit à Leurs Majestés que le prince d'Orange a dépêché en toute diligence le sieur de Laval devers le roi de Navarre et les huguenots du Languedoc pour les avertir de ce succès (l'affaire d'Anvers), leur donnant avis de prendre garde à eux et même reprendre les armes pour se réuoir et courre dorénavant une même fortune; et dit-on que ledit sieur de Laval est passé déguisé avec trois chevaux, dont j'ai charge de vous avertir, afin que vous preniez garde à vous et à la conservation des places. . . ., vous priant mettre peine de sçavoir la vérité du voyage dudit sieur de Laval. . . »



1583. — 30 janvier.

Inprimé dans les *Archives de la maison d'Orange-Nassau*,  
par M. G. Groen van Prinsterer. Leide, 1847, in-8°, t. VIII, p. 147,  
et par M. P. Bor, *Historie der Nederlandtse Oorlogen*,  
Amsterdam, 1680, t. II, p. 349.

A MON COUSIN

## LE PRINCE D'ORANGE.

Mon cousin, le Roy monsieur mon fils et moy avons avisé de vous dépescher le sieur de Mirambeau<sup>1</sup>, gentilhomme ordinaire de sa chambre, présent porteur, pour vous dire aucunes choses de nostre part sur les nouveaux accidens survenus puis naguères à Anvers et autres places de par delà, de quoy je vous pryé le croire et luy adjouster foy comme à moy mesme, qui supplie le Créateur, mon cousin, qu'il vous aye en sa sainte et digne garde.

*De sa main :* Mon cousin, le Roy mon fils et moy vous envoions le s<sup>r</sup> de Mirambeau, non pour croire ce que l'on dit, car nous vous estimons plus homme de byen que dussiez user d'une si grande ingratitude vers mon fils et ceux qui l'ont accompagné pour votre salut, et l'avez trop aimé pour faire un tel tour à ung prince qui a un tel appuy qu'un Roy de France pour s'en ressentir en tout temps. Mais jusque à ce que je sache la vérité, je ne perdray la bonne espérance que j'ay toujours eu, et que n'avez appelé mon fils que ne le veuillez bien servir : ce qu'en faisant vous en serez tousjours reconnu de tout ce qui luy attouche.

Escript à Paris, le xxx<sup>e</sup> janvier 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> François de Poas, baron de Mirambeau, capitaine huguenot, mais royaliste.

1583. — 31 janvier.

Orig. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

## MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, ayant chargé le commandeur de Mascon de vous parler de ma part pour ung affaire qui touche à Madame de Birague<sup>1</sup>, une de mes dames, pour lequel elle vous fera présenter une requeste, j'ay bien voulu vous faire ce mot de lettre pour vous recommander ladite dame de Birague, vous priant, avec toute l'affection que je puis, mon cousin, de vouloir commander quelle soit promptement expédiée et le plus favorablement qu'il sera possible, vous assurant que me ferés ung singulier plaisir, duquel je me revancheray très volontiers en autres occasions que me voudrez employer; et, désirant que ceste mesme recommandacion puisse apporter à ladite dame de Birague le proffit qu'elle en espère, je vous prieray de rechef de l'avoir par l'amour de moi en toute favorable et singulière recommandacion. Et sur ce, je supplieray le Créateur, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le dernier jour de janvier 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 3 février.

Orig. Bild. nat., Fonds français, n° 16092, f° 42.

## A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, je n'adjousteray rien à la lettre que le Roy monsieur mon filz vous

<sup>1</sup> Madeleine Laure, nièce et héritière de Laurent de Saint-Martin, comte de Visque, mariée en 1558 à ce Charles de Birague, cousin du chancelier, qui avait été, en 1578, gouverneur du marquisat de Saluces.



escript, sinon l'ennuy et regret que j'ay de l'accident advenu à mon filz le duc d'Anjou; tant pour l'indignité qui luy a esté faicte et la perte de tant de gens de bien, qui y sont demeurez<sup>1</sup>, que pour le préjudice que la suite et conséquence du faict est pour apporter à ce royaume et aux affaires du Roy mondit Sr et filz. Vous serez continuellement adverty du progrès que s'en ensuivra, comme nous désirons l'estre de ce qui s'en dira par delà, par ce que je ne doute pas que les ennemis de ceste couronne ne le publient à nostre désavantage : à quoy, je vous prie vous opposer par les meilleurs moyens desquelz vous pourrez vous adviser. Priant Dieu, vous avoir. Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

De Paris, le m<sup>e</sup> jour de febvrier 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 6 février.

Archives de Modène.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTE.

Mon cousin, j'ay toujours espéré que mon cousin Monsieur le cardinal Farnèse tiendrait la main à ce que je puisse par l'amiable sortir des affaires que j'ay à Rome : chose que je me veulx encore promettre de luy et de la bonne volonté que je sçay qu'il me porte. Cella est cause que je vous ay choisy, pour vous prier de lui faire entendre de ma part que j'atens en bonne dévotion de veoir l'effect de la sen-

<sup>1</sup> Il y eut parmi les morts : Armand de Gontaut-Saint-Blancard, Jean de La Tour-Landry, le comte de Châteaurox, Gédéon de Pons, le baron du Vigean, Claude de Beauvilliers, etc. — Voir d'Aubigné, édit. de Ruble, t. VI, p. 346.

tence arbitrale, qui est intervenue entre ma seur la duchesse de Parme et moy; m'assurant que, pour l'amitié que le Roy Monseigneur luy a tousiours portée et à ceulx de sa maison, il voudra faciliter l'expédition prompte de ce faict, duquel j'ay, à vous dire la vérité, honte de vous parler, et à luy aussi, tant de fois, pour le peu dont il s'agist. Mais vous lui dirés que, m'étant le jugement de cest affaire ung chemin ouvert pour d'autres choses qui me sont de bien grande conséquence, je le prie de m'en vouloir faire promptement mettre dehors, ainsi que je sçay qu'il en a le moien, sans remettre cest affaire en plus grande longueur et me contraindre de recourir encores une autre fois à Sa Sainteté. Je n'assure qu'il prendra tout ce que vous luy en direz de ma part très bien, pour l'amitié que vous lui portez, et que vous congnoistrez bien tost les effectz de sa bonne volonté, ayant chargé mon cousin le sieur de Foix de luy faire entendre le mesme de ma part. Je prie Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le vi<sup>e</sup> jour de febvrier 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 7 février.

Orig. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 29, p. 719.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ.

Mon cousin, le Roy monsieur mon filz est très content de la responce que vous luy avez faicte par le courrier qu'il vous avoit envoyé, ainsi qu'il a voulu vous escrire par celle que la présente accompagne; par laquelle j'ay bien voulu aussi vous confirmer ce tesmoignage, en vous assurant que vous ne pouvez rien faire

qui luy soit plus agréable que de continuer à procurer le repos du royaume et empescher que son peuple ne soit foulé et pillé, comme il n'est que trop souvent par infinies sortes de gens qu'il se licentient à tout mal. Je prie Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa saincte garde.

Escript à Paris, le viii<sup>e</sup> jour de février 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 14 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 64 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous verrez ce que le Roy monsieur mon filz vous escript présentement<sup>1</sup> pour responce à voz dernières dépesches des xxix<sup>e</sup> jour du mois passé, nu et v<sup>e</sup> de cestuy-cy, que nous a apportées le s<sup>r</sup> Laudi, et aussi pour le faict des Anglois qui sont en Flandres. Et me remettant à ladicte dépesche du Roy mondiet sieur et filz, je n'estendray ceste-cy d'avantage que pour prier Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Escript à Paris le xiiii<sup>e</sup> jour de fevrier 1583.

[CATHERINE.]

<sup>1</sup> Dans sa lettre du même 14 février, le roi se défendait d'avoir jamais apporté aucune difficulté au mariage de son frère avec la reine Élisabeth, comme le prétendaient les Anglais. Il ajoutait que la reine n'avait pas trouvé mauvais qu'il réclamât un aumônier « homme de bien » pour la reine d'Écosse. Il se plaignait aussi de ce que les Anglais « qui sont en Flandres », loin de venir en aide au duc d'Anjou, gênaient les mouvements de ses troupes et tenaient les gués des rivières pour « l'empescher de passer ». — Même manuscrit, fol. 64 r°.

1583. — 15 février.

Archives de Turin.

AU DUC DE SAVOYE.

Mon filz, le s<sup>r</sup> de Montbel piedmontoys, médecin ordinaire de la Royne ma fille, m'a faict entendre que luy et ung sien frère ont acquis de la dame de Cuissan deux roues de moulin, cy-devant nommés les moulins de Velpaga, proche du lieu de Montquallier, assises sur la rivière du Pau, ensemble une petite portion du fief de Courret, dont les lotz et ventes vous en sont deubs. Et saichant les services que ledit Montbel rend continuellement pour la personne de madite fille, j'ai bien voulu en cette considération vous fere la présente, et par icelle vous prier, ainsy que je faiz de toute affection, que vous vueilliés, en ma faveur, fere les gratifier et fere don desdits lots et ventes qui sont de petite valeur : an quoy je recepray beaucoup de plaisir pour le reconnoître aux occasions qui s'en présenteront. Priant Dieu, mon filz, qu'il vous ayt en sa saincte et digne garde.

Escript à Paris, le . . . jour de febvrier 1583<sup>1</sup>.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 19 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16099, f° 47.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, nous ne pouvons rien résoudre sur le faict du prince de Mantoue, que nous ne sçachions quelle issue aura son mariage et à quel party son père et luy incli-

<sup>1</sup> Une note d'archiviste fixe cette lettre au 15 février.

neront; tant pour ne rien faire qu'avecq la dignité qu'il convient, que pour plusieurs aultres considérations qui nous retiennent<sup>1</sup>. Et si nous délibérons traicter quelque chose de ce costé là, nous le vous adresserons et le commettrons à vostre prudence et fidelité, pour la confiance que nous y avons, laquelle augmente journellement par le bon devoir que vous faictes à l'acquit de vostre charge, dont le Roy monsieur mon filz et moy sommes très contantz et bien édifiez. Je prie le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa très sainte garde.

Escript à Paris, le xix<sup>e</sup> jour de febvrier 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 20 février.

Orig. Bild. nat., Fonds français, n° 3351, f° 69.

Copie. Portef. Fontanien, 356-357, f° 205.

A MON COUSIN

LE S<sup>r</sup> DE MATIGNON.

Mon cousin, j'ay veu le mémoire que vous avez envoié avecques vostre despesche du xi<sup>e</sup> de ce mois, et parceque le Roy monsieur mon filz y respond, je m'en remectray à ce qu'il vous en mande, pour vous dire que je suis très mal édiflée d'Escalin<sup>2</sup> et de tous ceulx qui luy ressemblent, lesquelz ne sçavent rien faire que piller.

<sup>1</sup> Voir la note de la lettre du 25 décembre 1582 au même M. de Maisse, plus haut, p. 75.

<sup>2</sup> Villeroy écrivait le 1<sup>er</sup> février à Matignon : « J'ai dit à la reine ce que vous m'avez écrit de Boisseau Descalin, lequel est venu ici pour nous rendre compte. Nous attendons de ses nouvelles devant que de le renvoyer. » — *Lettres de Nicolas de Neufville*, 1640, in-8°, p. 42.

J'entendz que le cappitaine Aymar a esté à Bourdeaux; je vous prie que je sçache pourquoy vous ne l'avez fait arrester, suivant le commandement du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, et comment il se justifie des Portugais de la Tercère, qu'il a menez et descenduz en Portugal sans la permission du s<sup>r</sup> don Anthonio; car c'est ung acte capital et digne de punition exemplaire. Je ne vous en diray d'avantaige pour ceste fois; mais soyez certain que si nous ne chastions ceulx qui malversent en leurs charges, nous ne serons jamais bien serviz. Priant Dieu vous avoir, mon cousin, en sa sainte garde.

De Paris le xx<sup>e</sup> jour de febvrier 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 26 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 281<sup>o</sup>.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, vous verrez la response que le Roy monsieur mon filz, vous faict à vostre despesche du xvi<sup>e</sup> du mois de décembre dernier<sup>1</sup>, qui sera cause que ne vous en feray redicte par mesdictes lettres. Bien vous asseureray-je que vous avez fait chose qui nous est très agreable, de vous estre employé par delà envers le roi de Danemarch, mon bon frère et cousin, pour les affaires de mon [fils<sup>2</sup>] le duc d'Anjou, et sera bien à propos que vous continuez tousjours à faire ce que pourrez pour luy, duquel nous sommes en très grande peyne pour les choses qui sont

<sup>1</sup> La réponse du Roi ne se retrouve pas dans le recueil de la correspondance de la Cour avec l'ambassadeur en Danemarck.

<sup>2</sup> Il faut lire « fils » au lieu de « frère », comme plus bas.

advenues à Anvers<sup>1</sup>, dont nous n'avons jamais rien entendu qu'après le malheur advenu. Nous attendons à toutes heures nouvelles de mondict [fils] et de sa délibération. Et me faictes aussi, je vous pryé, responce, le plus-tost que vous pourrez, à la despesche que je vous ay faicte d'elle, l'une par Flandres et l'autre par Suisse, pour les vaisseaux que je désireroys recouvrer en Danemarch; et soyez assuré que, pour tout ce qui vous touchera, je l'auray toujours en recommandation. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoir en sa sainte garde.

A Paris, le xxvi<sup>e</sup> jour de février 1583.

1583. — 28 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 58.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay reçu les deux lettres que vous m'avez escriptes, avecques celles du ix et xii<sup>e</sup> du mois passé, que vous avez faictes au Roy monsieur mon filz. lequel vous mande si clairement son intention sur la teneur d'icelles que je ne vous en feray redicte, vous priant seulement continuer à m'advertir de ce que vous apprendrez du progrès du mariage du prince de Mantone, comme avez très bien commencé. Priant Dieu vous avoir, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

De Paris, le dernier jour de febvrier 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

<sup>1</sup> Catherine fut très émue quand elle apprit les détails de l'affaire d'Anvers. On lit, à ce propos, dans le *Registre-Journal* de l'Estoile (t. II, p. 102) : « La Reine mère, ayant reçu les nouvelles du désastre de ceste journée, s'écria : O le grand malheur pour la France de tant de brave noblesse qui s'y est perdue! »

1583. — 7 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 26.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE,

CONSEILLER DU ROT MONSIEUR MON FILZ EN SON CONSEIL D'ESTAT ET PRIVÉ  
ET SURINTENDANT DE SES FINANCES.

Monsieur de Bellèvre, nous avons esté bien ayses d'entendre, par la lettre que avez escripte à Brulart<sup>1</sup> du xxviii<sup>e</sup> du passé, que vous estiez lors sur le point de vostre embarquement; pour ce que j'espère que tant plustost vous pourrez estre près de mon filz le duc d'Anjou, mieulx sera-il de ses affaires. Vous sçavez bien considérer de quelle importance est le fait duquel vous escript présentement le Roy monsieur mon filz, et selon cela je m'assure que vous vous employerez avec toute dextérité, accompagnée de l'affection que vous portez au bien de ce royaume, pour destourner le mal que l'on y veult procurer, dont nous avons estimé estre très requis de vous advertir; et, n'estant la présente à autre fin, je la finiray en suppliant le Créateur, Monsieur de Bellèvre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escrip<sup>t</sup> à Paris, le vii<sup>e</sup> jour de mars 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

BRULART.

<sup>1</sup> Bellèvre avait été envoyé par la Cour, comme nous le verrons dans la note concernant la lettre suivante, pour venir en aide au duc d'Anjou aux Pays-Bas. Parmi les lettres que lui adressaient ses collègues, nous en avons choisi quelques-unes qu'on trouvera à l'*Appendice*. Il y en a trois de Brulart du 19 février, 21 mars et 11 avril 1583. — Avant lui, on avait déjà dépêché François de Mirambéau, qui avait eu audience du Sénat d'Anvers le 7 février 1583.



1583. — 8 mars.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 378.

Orig. Bibl. nat., ms. fr., n° 3308, f° 59 v°.

## [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, j'ay extrême regret et desplaisir de veoir les affaires de mon filz le duc d'Anjou en si mauvais estat; mais c'est par la faulte du mauvais conseil qu'on luy a donné, en quoy le Roy monsieur mon filz et moy n'avons jamais esté particippans<sup>1</sup>; nous y avons envoyé le sieur de Bellièvre et n'en avons point encores eu de nouvelles depuis qu'il peut estre arrivé auprès de luy.

Le Roy mondit sieur et filz vous fait ample response à vos deuz dépesches des dix-huictiesme et vingtsepliesme du mois passé et vous respond au discours que particulièrement vous avez fait; aussy, m'en remettant à sa lettre, vous diray-je seulement que nous n'avons onques rien eu en plus grand désir, comme nous avons encores, que de bien asseurer la vraye et parfaicte amytié d'entre nous et la royne d'Angleterre ma bonne sœur, à qui je me sens bien obligée pour la constante amytié qu'elle a tousjours envers mon fils le duc d'Anjou et d'y continuer aussy envers nous, et m'asseure que vous n'obmet-

<sup>1</sup> C'est le thème que développe longuement Henri III dans une «Instruction» qu'il donna au s<sup>r</sup> de Vannes, gentilhomme ordinaire de sa chambre, en l'envoyant au duc de Parme. (Ms. fr. 3396, fol. 96.) — En même temps, le 30 janvier 1583, il expédiait un autre de ses gentilshommes, Mirambeau, aux États généraux pour essayer d'arranger les affaires de son frère, et il les appelait «ses très chers et grands amis». La reine mère avait député aussi le jeune Brulart au prince d'Orange. Bellièvre ne vint que plus tard : son discours aux États généraux est du 2 mars 1583. Il est publié dans le t. IV des *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas*, Gravenhage, 1898, p. 478.

trez aucune chose pour luy représenter sur cela le désir qu'en a aussy le Roy mondit sieur et filz, et de ma part je ne scaurois avoir plus de desplaisir pour la bonne et vraye amytié que je luy ay tousjours portée et veuz porter. Vous priant luy dire que je n'ay point refusé les douze vaisseaulz qu'elle vous avoit accordé, mais que, depuis l'avoir priée de les me prester, comme elle a très bien veu, nous n'avons point encores eu occasion, ny résolution d'envoyer de si grandes forces du costé où nous les désirions employer; mais quand le temps sera venu, je luy en feray la requeste de bien bon cœur, vous ayant escript de la prier, comme je me prometz que vous aurez fait, de nous garder, en ce, sa bonne volonté pour lors, et de s'asseurer aussy que, si nous avons quelque chose qui luy soit agréable et la puisse servir, nous ne le luy esparagnerons pas. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le huictiesme jour de mars 1583.

1583. — 10 mars.

Imprimé dans *Glanes et regains*,  
récoltés dans les archives de la maison du Prat, par le marquis du Prat.  
Versailles, 1865, in-8°, p. 113.

AU ROY MONSIEUR MON FILS<sup>1</sup>.

Monsieur mon fils, je vous fais ce mot et vous l'envoie par ma fille d'honneur, Anne du

<sup>1</sup> C'est un peu à titre de curiosité que nous reproduisons cette lettre; car nous avons les plus grands doutes sur son authenticité. Elle ne nous paraît avoir ni la forme, ni le style bien connus de la reine mère, et elle est remplie de termes absolument inusités à cette époque. Une simple lecture suffit pour s'en convaincre, et c'est à chaque ligne qu'il faudrait faire des réserves. L'auteur a-t-il cru pouvoir arranger à sa manière une épître flatteuse concernant sa parente? C'est la seule explication que nous pourrions donner. Et encore est-elle assez invraisemblable, puisqu'il s'agit d'un écrivain



Prat<sup>1</sup>, en qui j'ai fiance et qui vous dira ce que je ne pourrois vous écrire en ce temps de calamité et d'espionnage. Vous pouvez de même lui dire sans crainte tout ce qu'avez à m'apprendre; car c'est une personne sure et qui m'est très dévouée. Elle est discrète et pleine d'esprit et de bon entendement. Vous pouvez donc discourir avec elle sur toutes choses sans défiance, pouvant vous assurer qu'elle me le dira fidèlement. Cette jeune personne ayant été instruite des lettres françoises et latines, comprend aussi l'italien et l'espagnol: vous pouvez donc lui parler en ces sortes de langues, s'il se trouvoit près de vous quelques gens indiscrets<sup>2</sup>. Je le lui ai commandé, et vous prie, mon filz, de la favoriser en ce qu'elle aura besoin de vous; vous savez que c'est chose que j'affectionne pour les miens fidèles serviteurs, comme est Anne du Prat, dont vous ai déjà entretenu autrefois; ce qui me fait croire que vous l'affectionnerez aussi, puisqu'il y va de mon contentement. Sur ce, prie Dieu vous faire la grace de bien vous garantir et vous bien conserver. Adieu<sup>3</sup>.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

qui connoissoit le xvi<sup>e</sup> siècle pour avoir publié une *Histoire d'Élisabeth de Valois, reine d'Espagne*, et une biographie du cardinal de Prat.

<sup>1</sup> Dans la longue suite de dames et demoiselles d'honneur de Catherine de Médicis, donnée par Brantôme (t. VII de l'édition de la *Société de l'Histoire de France*, p. 379 à 396), Anne du Prat ne figure pas. On trouve seulement, dans la liste du ms. nouv. acq. fr. 9175, une Renée du Prat, marquise de Curton, en 1581.

<sup>2</sup> *Quelques gens indiscrets* n'a jamais été une façon de parler de Catherine de Médicis, pas plus que *cette jeune personne*.

<sup>3</sup> Enfin, la formule toute moderne *Adieu* ne se trouve pas une seule fois dans nos dix mille lettres.

1583. — Mars.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

### MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, j'ay receu votre letre par les mains de Madame de Nemours, qui m'a esté grand plèsir pour entendre de vos nouvelles qu'il y avoit long tems que je n'avois eue, et ay esté bien aise de l'aseurance que me donnés de votre bonne santé et voulanté en mon endroit: à quoy trouverés tousjours que ne serés trompé de m'aymer et croire que je vous porteray tousjours la mesme volonté que j'ay fet depuis qu'estes né: estant filz de cele qu'estes que j'ay tant aymé et honoré, je désireré tousjours votre bien et contentement, et où j'auray le moyen de le vous monstrier par effet, je vous prie vous en aseurer comme de Votre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 17 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds françois, n° 1609, f° 65.

### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, la présente sera seulement pour vous advertir de la réception de la vostre du vingt-sixiesme du mois passé et que je ne puis rien adjouster à celle que le Roy monsieur mon filz vous escript présentement, sinon vous advertir que je suis encores en grande peine de ce que deviendra mon filz, lequel n'avoit encores peu tumber d'accord avecques les Estatz le deuxiesme de ce mois, d'où sont les derniers advis que nous en avons, et estoit encores à Terremonde<sup>1</sup>

<sup>1</sup> Dendermonde, au confluent de la Dendre et de l'Escaut.

avec le reste de son armée, très décousue et diminuée. Vous serez adverty de ce qui en succèdera. Priant Dieu, Monsieur de Maisse, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xvii<sup>e</sup> jour de mars 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 18 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 30.

A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellière, comme j'estois fort en peyne de n'avoir point entendu de voz nouvelles depuis vostre embarquement à Calais, j'ay eu vostre lettre du ii<sup>e</sup> de ce mois, eu laquelle me donnez advis de vostre arrivée à Envers, de la bonne réception que vous y avez eue de ceulz des Estatz, et de ce que vous aviez appris, par les depputez de mon filz le duc d'Anjou qui estoient audict Envers, de l'estat de la pacification des choses entre luy et lesdicts Estatz. A quoy je me prometx que vostre arrivée par delà aura beaucoup servy et y aura apporté tout ce que l'on peult désirer pour la seureté et dignité de mondict filz, dont je suis en grande expectation d'entendre bien tost de bonnes nouvelles, que je m'assure que vous avancerez le plus qu'il vous sera possible. Cependant, n'estant ceste lettre que pour accuser la réception de la susdicte, je ne l'estendroy d'avantage que pour prier Dieu, Monsieur de Bellière, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xviii<sup>e</sup> jour de mars 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 21 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 35.

A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellière, je n'ay point eu de nouvelles de vous depuis voz lettres du ii<sup>e</sup> de ce mois, par lesquelles j'ay peu comprendre que, aiant fait vostre proposition aux Estatz de Flandres, vous estiez délibéré, incontant après avoir veu mon cousin le prince d'Orange, de vous en aller trouver mon filz le duc d'Anjou; duquel ayant eu lettres du xi<sup>e</sup> de ce mois, lesquelles ne font point mention de vostre arrivée près de luy, je pense qu'elle aura esté plus différée que vous ne l'estimiez<sup>1</sup>.

Il me mande qu'il estoit en traicté avec ceulz des Estatz<sup>2</sup>, que chacun désiroit faire les choses à son avantage, que, pour le veoir en nécessité, comme il est, ilz le vouloient tantost mettre dedans Bruxelles, beaucoup plus foible que les habitans, et tantost luy faire prendre aultre party fort désavantageux. Ce qui avoit esté cause de luy faire songer au party qui luy estoit offert par le prince de Parme, avec lequel néantmoins il ne me fait point entendre avoir arresté aucun accord; mais, par une dépesche que nous avons eue de Blatier, quasi au mesme temps, il nous mande qu'il estime l'accord estre fait d'une tresse

<sup>1</sup> La suite de cette lettre est en chiffres jusqu'au dernier paragraphe : « Vous priant de nous mander. . . » Ledéchiffrement se trouve au fol. 34 du même ms. 15907.

<sup>2</sup> Le traité du duc d'Anjou avec le Sénat d'Anvers, préparé par deux interventions pressantes du prince d'Orange (voir *Correspondance de Guillaume le Taciturne*, t. V, p. 309), fut signé à Termonde le 18 mars et publié à Anvers le 2 avril 1583. On le trouvait déjà imprimé dans le *Corps diplomatique* de Du Mont, t. V, p. 434.

de deux ans entre le roy d'Espagne et mondict filz<sup>1</sup>, qui doit, moyennant ce, mettre ès mains dudict prince les villes de Termonde et Villevorde<sup>2</sup>, pour lesquelles il luy fournira cinquante mil escuz, et luy donnera passaiqe libre pour luy et ses gens de guerre par le païs de Hénault et d'Arthois, demourant à mondict filz les villes de Disquemude<sup>3</sup>, Donquerque, Cambray et aultres places qu'il tient à présent pour ledict temps de deux ans. Je ne sçais que croire de ces choses, n'en ayant autre advis que ce que ledict Blatier nous en escript; disant qu'il estoit arrivé un Italien, de la part de mondict filz vers ledict prince, qui estoit tenu bien secrètement en sa maison sans que personne peust communiquer avec luy; dont chacun jugeoit l'accord estre faict selon le contenu cy-dessus. Mais il escript qu'il ne fault pas doubter que l'on accorde à mondict filz tout ce qu'il vouldra, pourveu qu'il rende ces deux places qui sont de très grande importance et que l'on commençoit à discourir si en son passaiqe l'on le pourroit pas arrester ou non, affin de luy faire rendre Cambray, Donquerque et les autres places qui luy doivent demeurer, dont ledict Blatier est en très grande défiance, d'autant qu'ils disent entre eux qu'il faict la guerre sans le commandement du Roy son frère, duquel il est vassal. Ce que je vous prie de remonstrer à mondict filz et luy remettre devant les yeulz que,

quelque chose qu'il soit contrainct de traicter selon l'estat auquel seront réduictz ses affaires, il ayt tousjours son principal esgard à ce qui sera de sa dignité, honneur et réputation et de sa seureté, m'assurant bien que vous ne luy donnerez autre conseil pour l'affection que vous luy portez.

J'oublioy à vous dire que Charretier revenant de Languedoc d'auprès de mon cousin le duc de Montmorancy, est passé pour aller trouver mondict filz et faire, comme je croy, tous les mauvais offires qu'il pourra pour essayer à le faire embrouiller auz affaires de ce royaume; car, à ce que j'ay seue, ledict s<sup>r</sup> de Montmorancy est fort irrité pour la haine qu'il porte à aucuns, comme vous sçavez, et mesme contre le Roy monsieur mon filz; encores que je vous puisse asseuer qu'il ne luy en a donné aucune occasion. Je vous prie de vous employer envers mondict filz pour le retenir de prendre aucune mauvaise résolution et qu'il attende à me veoir, comme j'espère que la commodité s'en pourra présenter, s'il vient à Douguergue.

Vous priant de nous mander de voz nouvelles le plus souvent que vous pourrez. Et sur ce, je supplie le Créateur, Monsieur de Bellièvre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escrip à Paris, le xxi<sup>e</sup> jour de mars 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 22 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 56.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, le Roy mon fils vous envoie cet porteur, qui vous douyst estre un grent contentement de voyr que, encore que, cet je

<sup>1</sup> Voir à l'*Appendice*, la lettre de Brulart à Bellièvre, du 22 mars.

<sup>2</sup> A la fin de février, les députés des États généraux avaient offert au duc d'Anjou la ville de Bruxelles, à condition qu'il abandonnerait Termonde et Villevorde. (*Documents*, etc. t. IV, p. 448.) Puis, le 4 mars, François avait un instant négocié avec le prince de Parme. (*Ibid.*, p. 476.)

<sup>3</sup> Dixmude n'avait pas résisté, comme Anvers, à la surprise des Français; mais la tentative avait échoué à Bruges.

vous ausé dyre, ayés esté un pen aupiniastre et n'ayés volen croire vos amys qu'il aye souyn de vous et de cet qui vous touche, qui vous douyt faire délybéer de vous en venir le trover le lendemeyn de Paque, et vous prie le fayre, et me volouyr croire cete fois, de quoy je m'aseure en le faisant, ne vous en repantirés, mès enn aurès contentement; et, set je ne le conoysès yusin, je menterès et ne vous en pryrès, come je foyz de tout mon coeur. Et set je voys qu'à set coup n'en volyès ryem fayre, je conestré par là que ne me tenés plus pour une de vos amyes, qui ceré cause que vous priré n'estimer aystrengre cel je ne me mèleré plus de set qui vous touchera, come quant me fayré paroystre en sesi la fiense qu'avés en moy, qui ne vous voldrès conseler chause qui vous préjudyséase, ni à l'honneur ni là la réputayon, et qui vous peult aporter le moyndre malcontentement; cet en cet fayst me le fete conestre et croyé mon concel de vous en revenir : croyés que vous m'aublygeré tent, que cet j'é eu la volaté tele que l'aurés peu conestre, en cet que j'é eu de moyen, que cet le me peult augmenter, pour tous les ayfects, que je auré moyen, je le vous feré paroystre tele, que conestrés coment m'aurés, en cet fesant, aublygée. Je vous prie donc, mon cousin, que l'aseurance que j'é tousjour prise de vous et de vostre bonne volaté en mon partcnlyer, que par set ayfest que je vous prie fayre et le vous conselle, me seroyt encore reconfirmée; et, en sete ayspérense que le fayrés, je fayré fin, prient Dyeu que ne croyés neul aultre concel et qui vous conserve<sup>1</sup>.

De Paris, cet xxii<sup>me</sup> de mars 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Et qui vous conserve, et qu'il (Dieu) vous conserve.

1583. — 28 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 40.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, dernièrement que vous estiés en Flandres, envoyant le sieur du Luart vers mon fils pour obtenir l'abaye de Jony<sup>1</sup>, je vous priois de luy ayder à cet effect; lequel n'estant réuscy, il eut promesse d'une pension de douze ceus livres sur les premiers bénéfices; desquels en est vaqué quelques-uns, mesmement l'évêché de Liscieux, sur lequel je désire que s'effectue ladicte promesse; et pour ce je vous prie y tenir la main et fayre en sorte qu'il obtienne ce bienfait, tant pour les cervices qu'il nous fayt que pour son mérite. A tant, je prie Dyeu vous avoyr en sa sainte garde.

De Paris, le 28<sup>me</sup> mars 1583<sup>2</sup>.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 29 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 42.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, la dame de Piquigny m'est venu trouver depuis ung jour en ça, et m'a dict que la vesve du feu s<sup>r</sup> de Théligny ayant esté poursuivye de mariaige, il y a deux mois, par mon cousin le prince d'Orange<sup>3</sup>

<sup>1</sup> L'abbaye cistercienne de Jony (Yonne) du diocèse de Sens, par une singulière rencontre, fut donnée en 1590 à Albert de Bellèvre.

<sup>2</sup> Exemple peut-être unique d'une lettre autographe dans laquelle le quantième est en chiffres arabes.

<sup>3</sup> Le prince d'Orange épousa, en effet, Louise de Coligny, fille de l'amiral et veuve de Charles de Théligny. C'était sa quatrième femme; mais il devait vivre peu de temps avec elle, car il fut assassiné le 10 juillet 1584.



et estant les choses toutes accordées entre eux, elle s'estoit résolue de l'aller trouver pour accomplir lediet mariaige; ne l'ayant toutesfois voulu entreprendre sans m'en donner advis et me prier de ne le trouver mauvais, comme ausy elle me prioit d'en vouloir parler au au Roy monsieur mon filz, à ce qu'il ne l'eust désagréable. Ce que je luy ay promis de faire et luy ay respondu que, puisque mondiet cousin vouloit se marier, j'estimois que nous devions avoir autant et plus agréable qu'il prit femme en ce Royaume que en nul autre endroit de la Chrestienté, et espérons qu'elle, estant naye francoyse, comme elle est, s'emploieroit toujours en tous les bons offices. Vous aurez, comme j'estime, autant congneu de ce fait, estant par delà, que ce que je vous en escriptz, néanmoins n'ay-je voulu interrompre de le vous mander et vous dire quant et quant qu'il semble que ce mariaige ayt esté pourchassé depuis l'accident d'Envers, qui fut dès le xviii<sup>e</sup> de janvier, et partant il y a plus de deux moys, et que mondiet cousin le face pour avoir toujours d'avantage d'apuy avec ceux de la religion prétendue refformée de ce royaume et les maisons qui s'en seront rendues principaulx chefz; mais je crains que ce soit plus en intention de troubler le repos que non pas de l'entretenir. Je serois bien ayse, si ceste lettre vous trouvoit encores en lieu où vous peussiez veoir mondiet cousin, que vous luy dictes que nous ne sommes que bien aysez qu'il ayt choisy tel party de mariaige en ce royaume, pour espérer que cela le rendra toujours plus affectionné à aymer le bien de la France, où il aura pris femme, et qu'il le pourchassera toujours très volontiers en toutes les occasions qui s'en pourront présenter; adjoustant de vostre part tous austres honnestes propos, desquelz vous vous sçavez bien adviser sur ung tel subject, pour retenir toujours

son amitié, et le divertir de penser à nous nuire par intelligence qu'il peult avoir avec ceux de la nouvelle religion; affin que, s'il est possible, nous puissions continuer de vivre en paix et repos, comme nous désirons. Priant Dieu, Monsieur de Bellièvre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xxix<sup>e</sup> jour de mars 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 31 mars.

Archives des Médicis, à Florence, Della Filza, 4756.

A MON COUSIN

MONSEIGNEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, vous entendrez du seigneur Bertamy ce que je luy ay commandé vous dire touchant ce qu'il me semble que vous devez faire pour vostre bien, et de vous asseurer de ma part de ma bonne volonté, pourveu que de la vostre vous vous conduisiez en mon endroit, ainsi que j'espère que vous ferez, et m'en donnerez occasion; car, cella estant, il n'y a personne qui désire plus vostre contentement que moy, ny la grandeur de vous et de tous les vostres pour m'estre si proche. Croyez-le doncques de ce qu'il vous en dira, et soyez asseuré, en ce faisant, de mon amitié, ainsi que vous entendrez plus particulièrement de luy, sur qui je me remetz, pour prier Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le dernier mars 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.



1583. — 1<sup>re</sup> avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 79.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, la présente sera pour seulement accompagner celle que le Roy monsieur mon filz vous escript, et vous advertir de la réception de la vostre du x<sup>e</sup> du mois passé, et pareillement qu'il se dict par deça que, si le mariage du prince de Mantoue avec la princesse de Parme se rompt et dissout, ledit prince épousera celle de Florence, et que le cardinal de Médicis conduict ce faict envers nostre Saint Père le Pape; dont, si vous apprenez quelque particularité, je vous prie m'advertir. Priant Dieu, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le premier jour d'avril 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 4 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 52.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, il aura esté fort à propos que vous soiez repassé à Envers<sup>1</sup>, depuis l'accord faict entre mon filz et ceulx des Estatz, tant pour tousjours reconcilier d'avantage les volonteiz des ungs et des aultres, que aussy pour veoir mon cousin le prince d'Orange et luy parler des affaires qui vous ont esté escriptes ces jours passez; en quoy je m'assure que vous luy sçavez bien donner à cognoistre que son bien, seureté et conservation

<sup>1</sup> Bellèvre étoit tantôt à Anvers, tantôt à Termonde. (Voir les deux lettres qu'il écrit de cette dernière ville à M. des Prineaux, des 22 mars et 3 avril 1583. Ms. fr. 3787, f° 18 et 34.)

principalle, ensemble celle des Estats Généraulx desdicts Païs-Bas dépendra, tousjours du repos qui sera maintenu en la France, ainsy que nous le désirons conserver plus que nulle autre chose; et quant il adviendra que les menées et pratiques de ceulx qui le veulent rompre seront si fortes qu'elles pourront effectuer au dedans, nulz n'en recevront plus grand dommaige que lesdicts Païs-Bas, comme vous le sçavez assez bien juger. Qui sera cause que je ne vous en diray riens d'avantage, sinon que nous avons eu nouvelles du costé de Languedoc que les choses s'échauffent bien fort et que mon cousin le duc de Montmorency est prest à y reprendre les armes<sup>1</sup>. Néanmoins je m'ause bien promectre que, quant mon filz demourera bien conjoint et uny avec le Roy, ainsy qu'il le doit par debvoir naturel

<sup>1</sup> Il y a évidemment une lacune dans la correspondance de Catherine de Médicis avec le maréchal de Montmorency. Ses velléités de révolte couvrent longtemps, avant d'être déclarées vers la fin de 1584; et il est impossible que la reine mère ne lui ait pas écrit souvent pour essayer de le maintenir dans le devoir. A la date du 3 avril, Villeroi mandait à Matignon : « Nous voyons que les affaires du Languedoc se brouillent tous les jours davantage, et qu'il se fait plusieurs pratiques ailleurs qui tendent toutes à même fin, et attendons en bonne dévotion de vos nouvelles, après avoir vu le roi de Navarre, vous assurant qu'il ne se passe rien pour le présent en ce quartier dont M. de Pontcarré ne soit parti bien instruit. »

Albertani mandait, le 30 mars, au grand-duc de Toscane :

« La Regina Madre, per satisfare el Re, aveva mandato uomo espresso a chiamare il marescial di Montmorency perché venisse in corte, e si rappresentasse a Sua Maestà, dalla quale sarebbe ricevuto e trattato onoratissimamente, con infinite altre promesse. » (Desjardins, *Négociations avec la Toscane*, t. IV, p. 461.)

Mais Montmorency resta en défiance, sachant que le roi ne l'aimait pas et ne croyant point aux paroles de la reine. Il étoit, d'ailleurs, à cette époque en coquetterie avec les huguenots.

et l'affection qui l'oblige au bien général de ce royaume, tous les mauvais dessains ne parviendront à tel mal que l'on les désire avancer. Et sur ce faisant fin, je prieray Dieu, Monsieur de Bellièvre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le quatre<sup>me</sup> jour de avril 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 16 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 76.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay receu vostre lettre du xxvi<sup>me</sup> du mois passé, et veu par celle que vous avez escripte au Roy monsieur mon filz, les propos qui ont esté tenus par delà de l'occasion de vostre dernier voiage devers mon cousin Monsieur le duc de Mantoue<sup>1</sup>, auxquels vous avez respondu très sagement.

<sup>1</sup> Voir le « Discours de M. de Maisse, ambassadeur à Venise, fait de la part du Roy pour mettre le duc de Mantoue avec son oncle, le duc de Nevers, en bonne intelligence » (ms. f. 16092, f° 268). — La pièce est en italien : il s'agit d'une somme de 100,000 écus que le duc de Mantoue devait verser entre les mains du duc de Nevers : le roi l'engage à s'exécuter, au nom des bons rapports qui ont toujours existé entre eux. Au reste, Henri III écrivait le même jour au prince de Mantoue, la lettre suivante :

« Mon cousin, ayant esté adverty par mon cousin le duc de Nevers, vostre oncle, comme vous luy avez fait entendre par le commandeur de Macon (ou Mascou) que le traité que faisiez avec mon cousin Monsieur le duc de Mantoue vostre père n'avoit sorty effect, à cause de ce que avoit esté négocié avec luy de ma part par le s<sup>r</sup> de Maisse, mon ambassadeur, dont il vous demouroit un grand regret, pour l'assurance qu'aviez de terminer à bonne fin toutes choses, j'ay bien voulu vous escrire ce mot, pour vous dire que je n'ay jamais pensé par telle

Vous continuerez à nous advertir de ce que vous apprendrez du mariage du filz dudit duc, comme de toutes aultres occurrences. Pryant Dieu, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa très sainte garde.

Escript à Paris, le xvi<sup>e</sup> jour d'avril 1583.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DE NEUFVILLE.

1583. — 17 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 84.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON<sup>1</sup>.

Mon cousin, il a esté présenté à la court de Parlement de Bordeaux, ung édict fait par

occasion rompre ny destourner ledict traité que vous faisiez avec mondict cousin vostre père, ains plustost de le favoriser, ayant trouvé bon ce que mondict cousin le duc de Nevers en a fait, d'autant que le désir que j'ay ne tend à aultre fin que de vous veoir tous d'accord soubz le bon commencement et acheminement que j'y ay donné. Et par ce, mon cousin, je vous pry affectueusement de ne laisser de parachever une si bonne œuvre, laquelle je désire de veoir terminer au plus brief temps et délai qu'il sera possible. Et pour y parvenir, je vous donne d'habondant le mesme pouvoir que j'y ay, m'assurant que vous y emploierez d'affection pour vostre devoir à l'endroit de mondict cousin le duc de Mantoue vostre père, et affection que portez à mon contentement, et service et amitié envers mondict cousin de Nevers vostre oncle. Et c'est chose laquelle j'auray très agréable, pour le vous faire plus particulièrement cognoistre à quelque notable occasion. Pryant Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxvi<sup>e</sup> jour d'avril 1583.

(Copie de la lettre du Roi au prince de Mantoue. — Ms. fr. 16092, f° 820.)

<sup>1</sup> Le roi de Navarre écrivait au maréchal de Matignon :

« Mon cousin, ayant entendu que le Roy mon seigneur et la Roynne vous ont écryt pour tenir la main à faire vérfier et publier l'édyt du collecteur des tailles

le Roy monsieur mon filz pour la création des receveurs collecteurs des tailles en tiltre d'office, chose qui a desjà esté exécutée et reçue en la court de parlement de ceste ville, pour le bien que l'on a congneu que cella apporteroit au bien du service du Roy monditi sieur et filz; au moyen de quoy, je vous prie tenir la main et faire tout ce qu'il vous sera possible à ce que ledict édict soit incontinent publié et vérifié audit parlement<sup>1</sup>, tout ainsi qu'il a esté fait par deça, sans que l'on trenne d'avantage les choses en longueur, laquelle ne peut estre que très préjudiciable au service du Roy monditi filz; vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable. Je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xvii<sup>e</sup> jour de avril 1583.

*De sa main :* Je vous prie, mon cousin, le faire dépêcher favorablement.

Vostre bonne consine,

CATHERINE.

an la court de Parlement de Bordeaux, et qu'à ceste occasion vous vous y employerés, sy est-ce que, sy mes pryères ont crédyt envers vous, comme je croy, je vous pryé, autant affectueusement que je puy, y apporter le moyen et autorté que vous y avés, attandu qu'y l'a esté vérifié à autres parlemans et que c'est chose qui yuporte à mon cousyn mons<sup>r</sup> le pryse de Conty, pour quy je voudroy faire tout ce qui se peut.» (*Lettres missives de Henri IV*, t. IX, 202.)

<sup>1</sup> Villeroy écrivait le 9 mars à Matignon :

«Le Roi est très mal content de Messieurs du Parlement de Bordeaux et de Messieurs les Trésoriers; les uns et les autres ont tort de ne informer Sa Majesté de leurs raisons, quand ils ne peuvent ou veulent exécuter ou obtempérer à ses commandemens et commissions.» (*Lettres de Nicolas de Neufville*, p. 66.)

1583. — 23 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 66.

# A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellière, je suis en peine d'avoir esté si longtemps sans entendre de voz nouvelles, d'autant que je n'en ay point eu depuis l'arrivée de Malpierre<sup>1</sup>. Ayant veu par les aultres dépenses que j'ay eues, après l'arrivée de mon filz le duc d'Anjou à Donquerque, que vous estiez demeuré encores en Envers pour accomoder le fait des prisonniers et tousjours mieuix confirmer une bonne intelligence entre monditi filz et ceulx des Estatz : ce qui n'a esté que bien à propos. Mais d'autant que je désire d'aller veoir monditi filz à Calais, comme il monstre de sa part en avoir quelque volonté, je veulx bien, auparavant que de partir, vous veoir et entendre particulièrement comme toutes choses se retrouvent par delà : qui est cause que je vous prie que, sans vous arrester d'avantaige auprès de monditi filz audit Donquerque, lorsqu'il pourra traicter avec ceulx des Estatz de leurs affaires communs, vous vous acheminez par deça au plus tost qu'il vous sera possible; qui sera chose fort agréable au Roy monsieur mon filz. Et n'estant à aultre fin ceste lettre, je ne l'estendray d'avantaige que pour prier Dieu, Monsieur de Bellière, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xxiii<sup>e</sup> jour d'avril 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Villeroy écrivait déjà le 3 avril à Matignon :

«M<sup>r</sup> de Bellière sera ici dans deux ou trois jours, qui nous apportera la confirmation du traité et accord que Monsieur a fait avec les États; le beau-frère de M<sup>r</sup> Brulart, nommé Malepierre, en est arrivé aujourd'hui, qui nous

1583. — 3 mai.

Minute, Bibl. nat., Fonds français, n° 16044, f° 287.

## A MONSIEUR DE FOIX.

Mon cousin, nous avons scœu, par vostre dēpesche du xiii<sup>e</sup> de mars<sup>1</sup>, vostre indisposition de laquelle le Roy monsieur mon filz et moy avons esté très dēplaisans et en grande peine, creignans qu'il n'en arrivast pis qu'il est advenu, graces à Dien, dont je ne puis assez louer sa bonté, de laquelle il luy ayt pleu vous réserver pour servir encores au Roy mondit Sr et filz et à ce royaume, au besoin qu'il a de ceulx qui vous ressemblient.

J'ay veu par celle du xix<sup>e</sup> dudit mois et par vostre dernière du xi<sup>e</sup>, que vous persistez à dēsirer que je vous envoie procuration pour demander la rēcision de la transaction faite en mon nom aveque la duchesse de Parme<sup>2</sup> pour les raisons desduittes par icelles, qui est cause que je la vous envoie présentement par Gassot, que le Roy monsieur mon filz envoie par delà pour ses affaires; et par ce que je l'ay chargé d'un paquet particulier concernant ce faict, je ne vous en feray redicte par la pré-

a assuré de sa bonne santé et qu'il sera à Dunkerque demain.» — Voir la lettre du jeune Brulart à Bellièvre du 4 avril 1583. (Ms. fr. 3287.)

<sup>1</sup> Les lettres de M. de Foix, du 14 mars 1583, se trouvent en original, f° 266 et 268 du ms. fr. 16044.

<sup>2</sup> L'ambassadeur à Rome écrivait le 14 février à la reineine: «Madame, j'ay reçu la lettre du xviii<sup>e</sup> décembre, par laquelle il vous plaist me commander de faire desliver au sieur de Plainpied la somme de deux mille luyens neuf escuz d'or sol, à quoy se montent les frais qui ont esté faitz à voz procez, et ce des premiers deniers qui proviendront de ce que les sieurs de la Rote vous ont déjugé. Je ne feray faulte, quand l'arbitrage s'exécute, d'accomplir votre commandement, comme aussy est-ce chose digne de la grande diligence et soin dudit sieur de Plainpied, qui y a travaillé et y travaille incroyablement.»

sente, mais vous prierai vous servir de son arrivée par delà pour favoriser et avancer mes affaires, selon que vous jugerez estre à propos, le Roy monsieur et filz luy aiant commandé s'y employer en son nom, selon que mon cousin Mons. le cardinal d'Est et vous luy ordonneriez, comme vous verrez par son instruction, a laquelle m'en remettant, je prieray Dieu, etc.

1583. — 5 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 395.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 63 r°.

## [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, nous avons receu tout à ung coup plusieurs despēches de vous depuis le retour du sieur de la Mothe Fénélon, ausquelles le Roy monsieur mon fils vous fait la response que verrez par celle qu'il vous fait présentement, laquelle j'accompagneray de ce mot pour vous prier d'ayder toujours à effacer les sinistres impressions qui peuvent estre encores demourées du faict d'Anvers et de fortiffier et entretenir par tous bons moyens l'amitié et alliance que nous avons avec la royne d'Angleterre<sup>1</sup>, madame ma bonne sœur et cousine, laquelle ne s'en esloignera pas volontiers comme la congnoissant luy estre plus

<sup>1</sup> L'impression ressentie à Londres n'était pas si mauvaise; car, à la date du 12 avril 1583, Castelnau écrivait à Walsingham :

«Toute la France est obligée envers la reine d'Angleterre pour la bonne volonté qu'elle a démontrée à Son Altesse, en l'inconvénient qui lui est advenu contre des peuples que Sa Majesté a toujours appelés ingrats, pour estre composés de trop d'humeurs et de factions, comme sont l'estat des Pays-Bas, auxquels faudroit un prince de marbre et de bronze, qui n'ait point de sentimens; mais souvent d'un désordre, il arrive un bon ordre.» (British Museum. *State papers*, France, vol. 75.)



utile et nécessaire que nulle autre; faites aussi ce que vous pourrez pour le bien des affaires et de la liberté de la royne d'Escoce, madame ma belle fille, et pour la négociation du sieur de Maineville en Escosse, selon l'assurance que nous en avons en vostre prudence et dextérité accoustumée. Priant Dieu, etc.

Escript à Paris, le v<sup>e</sup> jour de may 1583.

1583. — 5 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n<sup>o</sup> 473, p. 403.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3308, f<sup>o</sup> 65 r<sup>o</sup>.

[A MONSIEUR DE MAINEVILLE<sup>1</sup>.]

Monsieur de Maineville, le Roy monsieur mon fils fait response aux despèches que nous avons receues de vous les sixiesme et vingt-huictiesme jours de mars et troisieme du passé, ayant bien voullu accompagner ses lettres de ceste-cy, pour vous dire que je ne doute pas que vostre négociation ne soit beaucoup traversée et empeschée par les menées, pratiques et vaines espérances qui sont données du costé d'Angleterre au roy d'Escoce mon petit-fils<sup>2</sup>, mais j'espère que, luy faisant bien congnoistre et gouter (comme je m'assure que n'y obmettrez rien) ce qu'il doit croire et suivre pour son bien, il croira le bon conseil qu'avez charge de luy donner; et, me remettant du surplus à la response du Roy mondit sieur et filz, je n'estendray la présente d'avantaige que pour

<sup>1</sup> François de Roncherolles, sieur de Maineville, après avoir été chargé d'une négociation en Écosse pour engager le jeune Jacques Stuart à revenir au catholicisme et à l'alliance française, devint en 1585 le représentant du cardinal de Bourbon et l'agent du duc de Guise auprès du conseil de la Ligue à Paris.

<sup>2</sup> L'Instruction baillée au sieur de Meyneville allant en Escosse a été publiée dans Teulet, *Relations politiques de la France avec l'Écosse au xvi<sup>e</sup> siècle*, t. III, p. 170.

prier Dieu, Monsieur de Maineville, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le v<sup>e</sup> jour de may 1583.

[CATHERINE.]

1583. — 6 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3350, f<sup>o</sup> 95.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, s'ann alent Médemoyselles de Nevers vos filles<sup>1</sup> vous trover, je ay bien voleu fayre cet mot, oultre cet que je lays ay prié et leur governente vous dyre de ma part, pour tousjour vous témoyner ma bonne volanté, enn attendant que l'ocasion cet présante que par ayfect je vous la puyse myeulx fayr conestre, et, d'aullent que j'é tous jour autent de preuve de l'amytyé que me portés; cela me fest vous prier qu'an cet que je vous concelle, volyés me monstrar que vous aseurés que cet chause pour vostre byen et contentement, come le pouvés ynsin en être certeyn que, cet je le conoyès aultrement, ne vous en prirès, come je foyz, de vous en revenir en sete compaignye, où je say que le Roy cera très ayse de vous revoyr et y receveré toust contentement; croyés moy, je vous prie, car vous ne croyrés jeamès neule de vos parente que plus vous ayme ni désire vostre réputation et honneur; et en cete véryté fayré fyn, prient Dyeu vous conserver.

De Paris, cet vi<sup>me</sup> de may 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Catherine de Gonzague-Nevers, née en 1568, qui épousera en 1588, le duc de Longueville, et Henriette, née en 1571, qui se maria en 1599, avec le fils du duc de Mayenne. Leur frère unique, Charles de Gonzague, épousa la même année la fille de Mayenne.



1583. — 14 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16099, f° 89.

## A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, le Roy monsieur mon filz faict responce à voz lettres du xiiii<sup>e</sup> d'avril, à laquelle je n'ay rien à adjouster. Je vous diray tant seulement que je faictz conte de partir bien tost pour aller veoir mon filz, et que je seray bien aysé de sçavoir si l'ouverture faicte du mariage, d'entre le prince de Mantoue et la fille du duc de Florence, passera plus avant. Je prie Dieu, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa garde.

De Paris, le xiiii<sup>e</sup> jour de mai 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 17 mai.

Orig. Archives de Turin.

## AU DUC DE SAVOYE.

Mon filz, ce porteur nommé Claude Fagault a eu cest bonheur d'avoir en son jeune eage faict service à ma seur, madame la duchesse de Savoye, votre mère, ainsi qu'il a continué jusques à sa mort qu'il est demeuré sans maistre, et d'autant qu'il s'est marié par della, et sur vos terres, là où il désire finir le reste de ses jours, je l'ai bien voulu l'accompagner de la présente, pour vous prier, mon filz, de vouloir, en considération de ses antiens et continuelz services, le gratifier et favoriser tant que de luy donner moyen de vous rendre le service qu'il vous a voué, le recevant pour l'un de voz serviteurs et officiers domestiques, ainsi qu'il l'estoit de votreditte mère, afin qu'il puisse avoir moyen de nourrir sa femme et six enfants qu'il a, qui tous prieront Dieu qu'il

vous ayt, mon filz, en sa très haute et digne garde.

Escript à Paris, le xvii<sup>e</sup> jour de may 1583<sup>1</sup>.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 17 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 414.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, p. 67 v°.

## [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, je suis bien aise de veoir par vos despêches que la royne d'Angleterre ma bonne seur soit toujours constante en nostre amytié, se pouvant bien aussy asseurer que de nostre part envers elle nous n'y manquerons point, et pour moy je me sens luy avoir obligation bien grande (comme elle dit qu'elle la m'a aussy) pour nostre bonne et grande affection l'une envers l'autre, que je ne veux jamais diminuer, espérant bien, quand j'iray à Callais pour veoir mon fils (qui ne pourra pas encores estre, comme j'estime, si tost) l'envoyer visiter et user de complimens envers elle, selon la parfaicte amytié que je luy porte. Cependant, vous saluerez, à la première commodité qu'en aurez, ses bonnes graces de mes très affectionnées recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Escript à Paris, le dix-septiesme jour de may 1583.

<sup>1</sup> Il y avait écrit d'abord le chiffre xv, qui a été changé en xvii par une autre plume. La vieille annotation de la chancellerie de Savoie porte pourtant : 16 may.

1583. — 23 mai.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 95 v°.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, l'expédient que vous avez trouvé et debviez proposer et faire entendre au s<sup>r</sup> de la Gardye et aultres principaux conseillers du roy de Suède, pour parvenir à la récompense et satisfaction des prises faites sur les marchans francoys, subjectz du Roy monsieur mon filz, me semble bon; et désirerois que l'on peust par ce moyen tirer dudit roy de Suède quelques ungs de ses grands vaisseaux, jusques à la concurrence de ce que se monte ce qu'est deu ausdits marchans francoys, lesquels le Roy mondit filz se chargeroit de satisfaire, et prendroit lesdits vaisseaux suédois pour les employer à son service. En ce faisant, il ne faudroit point parler de bailler argent comptant pour lesdits vaisseaux suédois, mais seulement de les prendre en payement et récompense pour lesdits marchans francoys. Pour le regard des aultres vaisseaux du duc Charles de Suède et de Lubeech, Bremen, Hambourg et Danzich et de ceulx aussi, que l'on pourroit faire bastir en Norvège, nous adviserons ce que nous aurons à en faire. Cependant, continuez la susdicte négociation pour le recouvrement de ceulx dudit roy de Suède, vous servant de l'occasion des lettres que le Roy monsieur mon filz luy escript, lesquelles vous luy ferez tenir, avec advertissement audit s<sup>r</sup> de la Gardie et aultres susdits principaux conseillers, que lesdictes lettres de marques sont prestes pour estre délivrées au premier advis que nous aurons que lesdicts marchans francoys n'aurent esté satisfaitz de leursdictes pertes. Je me remectz du surplus à la responce que vous fait le Roy

mondit S<sup>r</sup> et filz. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoir etc.

De Paris, ce xxiii<sup>e</sup> may 1583.

1583. — 25 mai.

Minute, Bibl. nat., Fonds français, n° 16109, f° 4.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE.]

Monsieur de Longlée<sup>1</sup>, le Tassis vint à l'audience du Roy monsieur mon filz, dimanche dernier; après avoir parlé à lui, il me vint trouver et me dist que il avoit veu le Roy mondit sieur et filz pour ce que les affaires desquelles il avoit traité avecques lui le y avoient conduit, mais qu'il me venoit veoir par commandement exprès de son roy, d'autant qu'il luy avoit chargé spécialement, toutes les fois que son service requerrait qu'il veist le Roy mondit S<sup>r</sup> et filz, de me visiter et saluer de sa part et m'asseurer de la continuation de son affection; et qu'il estoit très marri n'avoir argument plus agréable d'accomplir ceste charge à cause des entreprises que l'on faisoit journellement en ce royaume contre son maître; se plaignant sur ce de certains vaissaulx de pirates qu'il disoit estre prests à sortir en mer et à cest effect; dont lui aiant respondu qu'il estoit mal informé et que le commandeur de Chate estoit seulement sorti avecques les forces et navires qui avoient esté équippez soubz sa conduite pour pourveoir à mes affaires, esquels le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz se monroit si désireux de m'assister qu'il n'estoit besoin d'y employer des pirates. Et m'a soudain repliqué

<sup>1</sup> M. de La Motte-Longlée ne portait que le titre de résident en Espagne pour le service du Roi, mais au fond il avait succédé à Saint-Gouard comme ambassadeur. Des lettres adressées à lui par Henri III et par Catherine le prouvent. — Ms. fr. 3321.

que il n'entendoit parler de ceux-là, mais qu'il sçavoit que il y en avoit d'autres, de la qualité qu'il disoit, lesquels il me prioit faire arrester, en me remonstrant que son maistre m'avoit tousjours aimée et respectée grandement et désiroyt continuer, et que je pouvois seulle estre cause de remettre la Crestienté en paix et arrester le cours des troubles et divisions qui se préparoient. Sur quoy j'ay bien voulu luy dire que je ne désirois rien tant en ce monde que de servir à une si bonne œuvre et à la randre parfaite et accomplye devant que de mourir, qu'estant eagée, comme je le suis, le repos m'estoit trop plus agréable et propre que le travail, encorre que son maistre eust beaucoup plus de moyen de soubstenir le fait d'une guerre que nous, toutesfois qu'il estoit desjà viel et avoit des enfans jeunes, qu'il devoit désirer laisser en paix et bonne intelligence avecques ses voisins, considérant combien la minorité d'un prince est subgète à d'accidans; que je pouvois dire avecque très grand contentement qu'il n'en estoit ainsi de moy, d'autant que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et son frère estoient graces à Dieu en cage de pouvoireux mesmes se conduire et pourveoir à leurs affaires; que c'estoit le moins que je pouvois faire, que d'employer la bonne volonté du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz à la poursuite de mes prétentions, lesquelles, encore qu'elles fussent bien fondées, je n'avois toutesfois tant à cuer pour mon intérêt privé, que je ne fusse très contante le postposer au repos de la Crestienté, toute et quante fois le y penseroit estre utile, offrant pour ce regard toute l'autorité et puissance que Dieu m'avoit donnée, comme celle qui se réputeroit la plus heureuse princesse qui auroit vécu, il y a longtemps, si je pouvois coronner mes derniers jours d'un œuvre si utile et nécessaire à la Crestienté. Dont ledict Tassis m'auroit remercié continuant

à me dire que je pouvois plus faire à l'avancement d'icel que tout le reste du monde, et l'ayant pressé de m'en ouvrir le chemin, il m'aurait raconté ce qui estoit advenu du voiage que feist à . . . Maldonnady, devant que mon filz passast en Angleterre pour pareille occurrence, dont luy aiant dict que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et moy estions du tout informés et qu'il s'en falloit prendre à mondiet filz, duquel nous ne disposions lors à mon plaisir, mais que ces choses estoient maintenant en autres termes. Il s'est laissé entendre que son maistre seroit très aise d'entrer en des traités pour tirer des Païs-Bas mondiet filz, par le moien duquel l'on pourroit après convenir de tout ce qui estoit controversé entre nous; dont l'ayant pressé en faire les ouvertures plus particulières, je n'ai toutesfois tiré autre responce, sinon qu'il estoit en ma puissance d'y fraper un grand coup et qu'il advertiroit son maistre de tout ces propos. Et luy aiant dict que si sondiet maistre avoit envye d'en passer plus avant, il vous en pouvoit déclarer son intention, comme nous faisons icy à luy, il m'a faict responce que l'affaire méritoit bien que il fust traité par personne de plus grande qualité, comme s'il recherchoit que ceste négociation fust plus apparente que autrement. Néanmoins j'ai estimé vous devoir advertir de ce qui s'en est passé, non pour en ouvrir le propos par delà à qui que ce soit, mais pour estre mieulx instruit de mon intention, advenant que l'on vous en parle; chose à la vérité que je ne me puis promettre considérant la manière de laquelle ces gens ont accoustumé se comporter en pareil cas, dont vous me manderez vostre advis, comme la contenuation aussy de la bonne santé des infantes mes petites-filles, que vous visiterez de ma part le plus souvent que vous pourrez.

1583. — 28 mai<sup>1</sup>.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 422.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 69 r°.

[AU ROI D'ÉCOSSE<sup>2</sup>.]

Très haut, etc. C'a esté très grand plaisir au Roy nostre très cher sieur et filz et à nous d'entendre, au retour et par le bon rapport du sieur de La Mothe Fénelon, conseiller au conseil d'Estat, et du sieur de Maineville<sup>3</sup>, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy mondict sieur et filz, le bon estat auquel il vous ont laissé et les affaires de vostre royaume désirant de toute la meilleure affection qu'il nous est possible, que le bon plaisir et vouloir de Dieu soit de les faire prospérer heureusement et de vous conserver et entretenir en la droitte intention que vous avez de continuer en l'amitié et alliance qui est de si longtemps entre ces deux couronnes, comme aussy pouvez nous dire que vous n'en ferez et contracterez jamais de plus certaine et avantageuse, dont les effects passez peuvent faire suffisante preuve, comme feront encores ceux que vous devez espérer et attendre à l'advenir en toutes occasions qui se présenteront; de quoy de nostre part, nous tiendrons tou-

<sup>1</sup> Le catalogue de la collection Morisson, t. I<sup>er</sup>, indique à la date du 28 mai 1583, une lettre de la reine mère au duc de Savoie, qu'il analyse ainsi :

« She asks him to consent to the marriage of the sieur de Garde with the daughter of the sieur de Maugiron. »

<sup>2</sup> Jacques VI, le fils de Marie Stuart, qui deviendra Jacques I<sup>er</sup> d'Angleterre, avait alors dix-sept ou dix-huit ans; il gouvernait l'Écosse depuis la fin de la régence du comte de Morton, et sa mère venait de lui laisser prendre le titre de roi.

<sup>3</sup> Le rapport de MM. de La Mothe-Fénelon et de Maineville sur leur mission, daté du 30 janvier 1583 et conservé aux Archives nationales, a été publié par M. Teulet, t. III, *op. cit.*, p. 184 à 191.

jours très volontiers la main de la mesme affection que nous prions Dieu, Très haut, etc.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le vingthietiesme jour de may 1583.

[CATHERINE.]

1583. — 29 mai.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 420.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 68 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, nous avons veu par vos dernières despêches ce que la royne d'Angleterre ma bonne sœur vous a dict du bon et grand désir qu'elle a de continuer en bonne amitié avec le Roy monsieur mon filz et d'autre costé les conférences d'elle et des principaulx de son conseil avec le collonnel Stuart, pour faire une ligue avec l'Escosse; sur quoy vous serez bien amplement éclaircis de l'intention du Roy mondict sieur et filz par la lettre qu'il vous escript. Et vous diray seulement (sur ce que ladite Dame royne ma bonne sœur vous a dict qu'elle auroit désir de s'approcher et venir jusques à Douvre, lorsque ma fille la royne de Navarre et moy yrons vers Calais ou Boulongne, pour veoir mon filz le duc d'Anjou,) que nous la remercions, madite fille et moy, de bien bon coeur de ceste bonne volonté, mais que je ne sçay encores quand ce pourra estre. Cependant la trouvant à propos, vous saluerez ses bonnes graces de nos affectionnées recommandations. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le vingt-neufiesme jour de may 1583.



1583. — 31 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 110.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, s'ann alant le courier de la Myrandole vous trover, en cet pendent que nous serons à Mésière, je vous ay voleu faire la présente par cete aucasion, afin qu'il vous soyegne de la mylleure amye que ayés, et pour vous dyre ausi que, aystent là, je vous manderé des nouvelles de vostre neoveau batismant et set qui m'en semblera, come aystent dy my mason<sup>1</sup> : vous escuserés cet je y trove quelque chause à redyre, quent je le vous mende lybrement. Je ne vous sayré pas long discours; car depuys que le Roy ayst party, je n'é apryns que de mes afayres partyculiyères; et j'espère les avoyr toute faystes, pour jeudy prochayn l'aler trover, et ysi, ou là, ou en quelque lieu que je soye, je vous pryé faire aystat de moy come de la mylleur parente et amye que aurés jeamès. Et en cete endroyt sayré fin, priant Dyeu vous conserver.

De Seynt-Mort-dé-Fosés, cet dernyer jour deu moys de may 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 11 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 112.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, le Gady<sup>n</sup> m'é veneu voyr; et j'en ay été bien ayse pour avoyr cete comodité

<sup>1</sup> *Dy my mason*, de mes maçons. Mais la lecture est peu satisfaisante.

<sup>2</sup> Peut-être l'abbé de Gadaigne.

de vous faire cet mot qui n'et aaultre fin que pour vous fayre sovenir que n'avés ni aurés jeamès une plus seure ni mylleure parente et amye que je vous seré toute ma vye; je vous ay sohenhayté ysi, vostre femme et vous, pour vous promener dan mes alaye et vous fayré envye d'en fayre de mesme à la Chapelle d'Engiron<sup>1</sup>. Je m'en voy courir le serf auprès de voys boys, s'il y veut, aveques vostre congé; et, si lé chyen voldront, je le prendre.

Je vous prie, pour l'haste que j'é, que Madame de Nevers trove ysi mes recommandatyon à sa bonne grase; et je prie Dyeu vous conserver.

De Monceaux<sup>2</sup>, cet xi<sup>me</sup> de jouyn 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 12 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 112.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, j'ay esté advertie comme le receveur de la ville de Paris a faict prendre par son commis la plus grand part des deniers qui m'estoient deubz au dernier quartier de la ferme des impotz et billetz de Bretagne : si cela estoit, j'aurois quieté tout mon domaine au Roy monsieur mon filz sans avoir rien d'asseuré, chose que je sçay que tous ceulx de son conseil n'ont jamais entendu ainsi. Au

<sup>1</sup> La Chapelle d'Angillon, à 33 kilomètres de Sancerre (Cher) sur la Soudre; on y voit encore les vestiges d'un château gothique qui était bâti sur le coteau et où se trouvait une belle terrasse.

<sup>2</sup> Rappelons que toutes les fois que la reine mère date une lettre de Montceaux, il s'agit de ce beau château près de Meaux que Catherine avait fait construire, en 1547, que Henri IV donna ensuite à Gabrielle d'Estrees, et dont il subsiste encore quelques restes.



moyen de quoy j'escrip à Monsieur de Cheverny pour le prier de faire pourveoir à ce fait et qu'il face rendre l'argent qui a esté pris à la dame de Grandrue, affin qu'elle me puisse payer. Je vous prie de vostre part vouloir tenir la main à cest affaire et en parler avec ledict s<sup>r</sup> de Cheverny et les s<sup>rs</sup> de Videville et Marcel, suivant ce que ceux de mon conseil, qui sont par delà, vous feront plus amplement entendre; car mon intention est d'avoir ladicte ferme déchargée de toutes charges et hors de la puissance et disposition des officiers du Roy mondit filz, tout ainsi qu'est celle de la prévosté de Nantes; vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable. Je prie Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Monceaux, le xii<sup>e</sup> jour de juing 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 24 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16093, f° 103.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ai reçu les lettres que vous m'avez escriptes pour compagnie à celles du Roy monsieur mon filz, du xxii<sup>e</sup> de may et n° du présent. Et parce qu'il vous escript son intention et advis sur la dissolution du mariage du prince de Mantoue, dont vous nous avez adverti par vos dernières, et que je me veulx conformer entièrement à ce qu'il luy plaist, j'employeray sa responce et ce qu'il vous escript sur ce subject pour ce que je vous puis mander. Et vous prieray tant seulement, faisant fin à la présente, vous assurant que je seray tousjours preste à vous faire plaisir quand l'occasion s'en offrira, d'aussi bon coeur que

je prie Dieu, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa très sainte et digne garde.

Escript à Maisières, le xxiii<sup>e</sup> jour de juin 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 25 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 129.

A MONSIEUR DE BELLIEVRE.

Monsieur de Bellièvre, j'ay esté bien aise d'avoir entendu, par vostre lettre et ce que m'a dict le s<sup>r</sup> de Videville, que l'on ait si bien acheminé par delà les affaires de la royne de Navarre ma fille; vous assurant que je vous puis représenter l'ennuy que je reçois de ne pouvoir l'accomoder et satisfaire en argent contant des cinquante mil livres que je luy ay promis pour le payement des arrérages que je luy doibz. Je croy que vous sçavez l'ordre que j'ay donné pour la pouvoir payer, qui est que j'ay mis et exposé en vente quatorze mil livres de rante de mon propre, pour, de l'argent qui en trouvera, lui payer ladicte somme, laquelle d'ailleurs il m'est impossible de satisfaire, pour estre la plus grand partie de mon revenu de cette demye année prochaine encores engagé à cause de mes debtes. Hier j'escriviz à ceux de mon conseil qui sont par delà, qu'ilz allassent trouver ladicte fille pour la prier de prendre sur lesdictes xiiii m. l. ce qu'il luy fault pour recouvrer lesdicts vingt mil livres par engagement, à raison du dernier douze. C'est à mon opinion ung moien assez prompt pour en sortir et auquel je vous prie, Monsieur de Bellièvre, vous employer, affin qu'il puisse réussir et qu'il s'i trouve personnage qui preune lesdictes terres par engagement; vous assurant que vous ferez et pour elle et pour moy, si par vostre moyen je

pouvois engager lesdictes terres, estant à la verité le seul et unique moyen que j'ay de la pouvoir payer, et satisfaire à mes autres debtes, au payement desquelles mon revenu est tellement obligé et ypotéqué que, sans ce secours là, je suis aussi mal que j'ay oncques esté. Je vous mande tout ce que dessus comme à l'un de mes bien affectionnez secrétaires, et pour l'assurance que j'ay que vous voudriez y pouvoir remédier et me veoir hors de peines. Priant Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Mézières, ce xxv<sup>e</sup> juing 1583.

*De sa main :* J'é depuis avysé d'engager Roys, en retenent le chateau, les ascurs et lé deus pars et le port de mon byen, si bien que la royne de Naverre ma fille vyendra estre satisfecte, souyt de cet cousté, au de prendre lé quatre myle lyvre de rente en Overgne, que choysisé. O reste, j'é ouy dyre que mon fils vyent à Chateau-Tyéry; je vous pryce m'en mender cet que en savés<sup>1</sup> et qu'en saurés au seurplus de Cambray<sup>2</sup>. Le Roy mon fils ayst très dysposé à le fayre sucouryr et n'a poynt d'envye qu'il set perde. Videvyllé ayst arivé, qui a esté ausi cause, aveques cet que m'ann avés méné, que je me suys résoleue de fayre cet que vous mende; je vous prie, en cet que mes jaus vous prirons, avoyr tousjour mes afeyses pourrecomendé, come avés tousjour eu.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Nous n'avons pas les réponses de Bellièvre, qui seraient plus instructives que les lettres de la reine, mais Villeroy aussi s'était rendu dans le Nord; et, par une lettre du 15 juin à Brulart, il donne des nouvelles qui ne sont pas sans intérêt. — Voir à l'Appendice.

<sup>2</sup> Sur Cambray, une lettre de l'abbé d'Elbène rend compte assez bien de la situation. On la trouvera parmi les Pièces justificatives.

1583. — 25 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 63.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS

Ma cousine, n'ayent écript madame de Monpansier vostre fille<sup>1</sup> et fest voyr cet qu'el a eu deu sieur de Chateaurous, je ann é aysté bien marrye, et voyré cet que je luy enn escripts, sur quoy ayserés toute deus et m'en menderés la résolutyon que enn aurés pryse; si, en cela au aultres chause je ay moyen de luy fayre paroystre ma bonne volanté, je an seré très ayse.

Je arivoys ysi loundy au souyr, au j'é trouvé le Roy mon fils et la royne ma fille cet portent ausi bien que je lé vuys jeamés; le Roy prent tous le jour de l'eau de Spas<sup>2</sup> et s'an porte fort bien, la royne en prent depuis deus jours, et panse que ly fairé grent bien : cet que je prie Dyeu qu'il s'an trovet toudeus si bien, que puysons avoyr la joye de leur voyr des anfans. Cet porteur m'a dyst qu'atendés des nouvelles de Monsieur de Nemours et que vous m'en menderés yncontinet. Je prie Dyeu qu'ele souynt tele que le désire et que vous conserve en très bonne santé.

De Mézière, cet xxv<sup>e</sup> de jouyn 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Catherine de Lorraine, fille du duc François de Guise, mariée en 1570 à Louis de Bourbon, duc de Montpensier, veuve depuis le 23 septembre 1582.

<sup>2</sup> On la lui apportait à Mézières, qui n'est pas très éloigné.

1583. — 26 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 104 v°.

[A MONSIEUR DE DINTEVILLE.]

Monsieur de Dinteville, le Roy monsieur mon filz et moy avons veu ce que vous escripvez du désordre et levées de gens de guerre qui se font en l'estendue de vostre charge, ce que vous ne devez pas souffrir, ains faire faire la justice exemplaire de ceulx que pourrez attrapper, à l'encontre des autres : ce que le Roy monsieur mon filz vous mande, à la despesche duquel me remectant, je n'estendray ceste-cy que pour prier Dieu, Monsieur, vous. etc.

A Mazières, ce xxv<sup>e</sup> juing 1583.

1583. — 28 juin.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 431.  
Copie. Ms. fr., n° 3308, f° 70 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, les advis que nous donnez sont de très grande conséquence : aussi ne les négligeons nous pas, mais pourtant si faut-il que vous taschiez à les aprofondir et esclaircir d'avantaige, car ils sont de fort grande importance ; comme aussi le juge très bien le Roy mondit sieur et filz, à la lettre duquel pour cela je me remettray, et vous diray seulement qu'il faut bien que vous trouviez moien que ces personnaiges qui vous donnent tels advis continuent à vous servir et leur donnez quelque chose qu'il est bien raisonnable que le Roy mondit sieur et filz paiet, s'ils vous servent bien. Continuez donc tousjours, je vous prie, à nous les conserver et bien entretenir et en l'amitié aussi de ma bonne soeur la royne d'Angleterre, et qu'elle

s'asseure de nous, comme aussi ferons nous d'elle. Vous recommandant les autres affaires du Roy mondit sieur et filz selon la fiance qu'en avons en vous. Priant Dieu, etc.

Escript à Maisières, le dit jour et an<sup>1</sup>.

1583. — Juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 118.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je suis arrivé en cet lyeu de Mézière depuys loundy au souyr, au j'é trové le Roy mon filz et la Royme ma fille cet portant très bien, grase à Dyeu, des heaulx qu'il l'ont comensé à prendre et qu'il contyneut aveques tousjour plus de santé. J'é pasé à Retel<sup>2</sup>, au j'é veu vostre couvent de bonshommes, et qui comensés à fayre une belle sale et faste, cet l'achevés comme l'avés délybéré. Je n'é pas encore aysté voyr la Casine<sup>3</sup> ; més, avent que je parte, je vous en sauré dyre des nouvelles ; més que je vous voye, car j'é veu par vostre dernyère que me volés tousjours croire, et le fesant, je m'asure que je vous voyré bien tost. Je pryé Dyeu que se soyt en ausi bonne santé que je la vous désire.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> La lettre du roi qui précède est du 28 juin 1583.

<sup>2</sup> Réthel (Ardennes), à 47 kilomètres de Mézières.

<sup>3</sup> La Casine était une jolie résidence des anciens comtes de Rhétel, que le duc de Nevers habitait durant ses séjours en Champagne : elle était située près de Mézières.

1583. — 1<sup>er</sup> juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 135.

## A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Belèvre, vous verrez par la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, comme nous avons, luy et moy, advisé que, pour le bien de son service, je m'acheminoy vers Boulongne ou Calais, pour veoir, s'il est possible, mon fils le duc d'Anjou, vers lequel j'ay envoyé ung courier qui sera dedans quatre ou cinq jours de retour<sup>1</sup>, espérant qu'il me raportera le lieu où mondict filz voudra que je le veoye, pour m'y acheminer incontinent. Je vous en advertiray et mon cousin le duc de Retz, et du jour et du lieu où vous me viendrez renconstrer, puisqu'il a pleu au Roy mondit Sr et filz adviser que vous m'y accompagnerez, dont je suis bien aize. Espérant vous veoir bientost, je ne vous ferez plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Belèvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Mézières, le premier jour de juillet 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le duc d'Anjou, après quelques hésitations, ne voyant de secours pour lui que dans sa mère, lui écrivit le 8 juillet : «Ce courrier m'a apporté les meilleures nouvelles que j'eusse peu recevoir, qui me rant assuré de voir bien tost l'heur accompli que depuis tant de tans j'é désiré.» — Bibl. imp. de Saint-Pétersbourg, cité par M. Kervyn de Lettenhove dans les *Huguenots et les gueux*, t. VI, p. 408.

1583. — 2 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 136.

## A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, le cappitaine Canal<sup>1</sup> s'est venu plaindre au Roy monsieur mon filz de ce qu'il n'a riens reçu de sa pansion durant deux ans. Et pour ce qu'il est personnage qui a faict beaucoup de servisse et qui sert encores ordinairement, le Roy mondict filz escript à messieurs de son Conseil qu'ilz ayent à le faire payer; chose dont j'ay bien voulu particulièrement vous prier, affin que de vostre part vous teniez la main qu'il soit incontinam satisfait; en sorte qu'il ne faille plus qu'il se consume en fraiz à aller et venir icy, vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable, pour l'envie que j'ay de le gratifier en considération de ses servisses et de ceux de son père, qui le rendent digne de toute recommandation. Je prie Dieu, Monsieur de Bellèvre, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Mézières, ce 1<sup>er</sup> juillet 1583.

*De sa main :* Vous conésez conbyen yl y a que son père et luy font servyse à cete couronne, qui me fest le vous recommander.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — Juillet.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 106

A MON COUSIN

## MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é reseu vostre letre et aysté bien ayse d'avoir de vos nouvelles; et pour cec

<sup>1</sup> Bastian Canalle, qui en 1574 était maréchal des logis de la compagnie du comte de Beyne. — Voir Bibl. nat., *Pièces originales*, n° 1584, ms. fr. 27068.



coup ne vous manderé rien de la Casine; car yl y a fest ysi un si extresme chaud, que je n'é bougé de ma chambre, cherchan le freys; et asteure qu'il a pleu, que je pausés y aler, e suys constreynte de partyr demayn pour aller hà Mouy<sup>1</sup>, au est arivé mon fils le duc d'Anjou, qui cet porte, Dyeu mersis, très byen: si bien que pour cet coup je n'y ay peu aler; més si m'en retourne ysi on, come je pourés, si je n'i demeure guère, je l'yrés voyr.

Le Roy demeure achever de prendre sé eaulx, qui luy font un grent bien et à la Royné; je croy qu'il y seront encore troyz semaines, et, après, pouront aler aux bayns de Borbonnensis<sup>2</sup>; et moy je fayré selon que yl playré à Dyeu nous donner du byen ou nous léser annos maulx acotumés; més je vous priré de croyre et vous enn asseurer qu'en quelque lyen que je soye, que vous n'arés jéamés de myl-leure amyé que vous sera toute sa vye

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 3 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 137.

A MONSIEUR DE BELLIÈVRE.

Monsieur de Bellièvre, je sçay l'affection et bonne volunté que vous portez à mes affaires, et avecque quel zelle vous vous emploiez en tout ce qui me touche: cela est cause que je vous prie avoir en recommandation l'exécution du contenu en la lettre que le Roy monsieur mon filz escript à ceux de son Conseil, et suivant icelle tenir la main que l'on pourvoie à ce qu'il faut pour descharger la ferme des

<sup>1</sup> Mouy-de-l'Oise, canton de Clermont (Oise).

<sup>2</sup> Bourbon-Lancy, où séjourna déjà Henri III au mois septembre 1582. — Voir plus haut. p. 55.

impostz et billotz<sup>1</sup> de tout ce que l'on prétend estre dessus, afin qu'elle me tienne le mesme lien qui faisoient les terres et aydes, que j'ay délaissées au Roy mondiet filz. Par mesme moien que l'on pourvoie à bailler à Hinselin une assignation, au lieu des cinq mil quarante escus que on luy a baillé à recouvrer sur la dicté ferme par l'estat des assignations qui luy ont esté baillées, à commencer au premier de ce mois, afin qu'il n'y puisse plus riens prétendre. Vous asseurant que vous ferez chose qui me sera très agréable, je prie Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Mézières, ce n° juillet 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 6 juillet.

Orig. Archives de Florence, carton des «Couvents supprimés». Imprimé dans la *Jeunesse de Catherine de Médicis*, de M. de Reumont. Florence, 1858, in-16, p. 175.

A LA RÉVÉRENDE MÈRE

DANS LE CHRIST

L'ABBESSE DU MONASTÈRE

DES ENMURÉES DE FLORENCE<sup>2</sup>.

Rev<sup>da</sup> madre in Christo, il raro et continuo zelo al servizio di Dio, con la honestà et integrità di vita, che sino dalla mia tenera età io ho veduto et inteso regnare nel vostro munistero, dove forse anchor vive qualcuna di quelle che mi si veddono giovinetta, mi hanno indotta a mostravimi grata verso il vostro convento delle continove et devote orationi che voi havete fatte et fate per il Re mio signore

<sup>1</sup> Billot, en vieux français, taxe levée sur la vente du vin en détail.

<sup>2</sup> Catherine avait été élevée au convent des «Murates» de Florence. — Voir au t. 1<sup>er</sup> les lettres des p. 8 et 28.



et per me, et a darvi occasione di perseverare in quelle per l'avvenire col donarvi per sei mila scudi di beni stabili nello stato del mio cugino il Gran Duca di Toscana, che io intendo di comperare et donarvi, come io scrivo con questa al detto mio cugino, pregandolo per amor mio affinche voi habbiate quel piu di liberarvi della gabella della compera de detti beni ch'io intendo donarvi e di più sgravarli in perpetuo della decima, secondo che più apiamente lo contenzono le letterre che sopra ciò glene scrivo, et vi mando con queste, le quali da mia parte voi gli farete presentare et procuretere di haverne riposta che voi mi manderete, sperando ch'ella sarà tale che io la desidero, dovendo ridondare tal gratia in utile et honore del vostro munistero. Hanta con la vostra, sua rispoa, io vi dichiarero che affity et che orationi io voglio sì celebri et faccino perpetuamente per l'anima del Re mio signore et per la mia ogni anno nel vostro munistero con gli paramenti et ornamenti che io vi donerò destinati a tale effeto. Et qui senza più farò fine, R<sup>a</sup> Madre, pregando Iddio che voi con tutta la vostra devota compagna conservi nella sua santa gratia.

Da Mésières, alli sei luglio 1583.

*De sa main :* R<sup>da</sup> Madre, questi pochi versi da mia mano sieno per acertarvi più de la mia buona volontà verso del vostro munistero et del desiderio che io ho che voi continoviate de pregare Iddio per el Re n<sup>ro</sup> signore et la Re mia fillouli et per questo che vive et per me et perchio posa vedere avanti morire questo regno ritornato per l'honor de Deo et toute laltre cose come io lo trovai quando à venni. con darmene occasione mediante la elemosina che io intendo di farvi per farvi piacere.

CATHERINE.

1583. — 6 juillet.

Archives de Médicis, à Florence, della filza 4786,  
nuova numtrazione, A, 460.

A MON COUSIN

MONSIEIGNEUR

### LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, je ne puis que je ne me ressouvienne du temps que j'ay en mon plus jeune eage passé au monastère des Enmurées de Fleurance, les quelles j'ay tousjours congneu remplies d'un si grand zelle à l'honneur de Dieu et tellement dévotieuses, que tout cella ensemble me semond à les faire ressentir de ma libéralité, affin de les exciter de plus en plus à continuer en leurs bonnes et dévotes prières pour ma conservation, et pour l'ame du Roy Monseigneur, à qui Dieu face paix. Et affin, mon cousin, de leur pouvoir donner quelque chose, qui soit en leur bienscéance, et dont elles puissent bien et commodément jouyr, j'ay advisé d'achepter, dans l'estendue des terres de vostre obéissance, jusques à sept ou huit mil escuz de biens, que je desirois infiniment leur pouvoir donner francs et quietes de tous droicts et debvoirs à vous denbz. Au moyen de quoy je vous fais la présente, pour vous prier qu'il vous plaise, pour l'amour de moy et en ma considération, les dispenser de tout le droict qu'elles vous debvront a cause de l'acquisition que je feray en leur faveur desdicts biens, comme aussy les descharger à toujours mais de tous droictz de décymes et charges à vous deues sur cesdicts biens, affin qu'elles puissent entièrement jouyr du revenu desdicts biens, pour leur ayder et subvenir à leur nécessité. Je vous demande ceste grace pour l'assurance que j'ay de vostre pieté et de l'affection que vous portez aux dévotes prières de ces paouvres religieuses,

avec les quelles je me joinct pour vous asseuer que vous me ferez ung bien grant plaisir de leur accorder ce que je vous demande, suyuant ce qu'elles vous diront plus au long de ma part. Et n'estant la présente a autre fin, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Mésières, le vi<sup>e</sup> jour de juillet 1583.

*De sa main :* Mon cousin, vous savez combien cet monastère mérite de gratification pour l'honneste et seynte vye de quoy les religieuses vivent, que sau mes recomandation je say que les avés en vostre proteccion, qui me ren certeyne que ten plus volonter leur acorderé cel que je vous demande pour heulx, que j'estimeroy fayct à moy mesme.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 6 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16098, f° 110.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay receu vos lettres du 1<sup>re</sup> et 11<sup>re</sup> du passé, depuis vous avoir envoie la mienne du xxiii<sup>e</sup>; et, combien que j'aye bien remarqué en la première le langage que vous a tenu le secrétaire du duc de Mantoue et le jugement que vous en faictes, toutes fois, comme il me semble n'estre de la dignité du Roy monsieur mon filz, ny de ce qu'il luy appartient que nous recherchions ce party, que nous ne voyons plus clair en leur intention, je n'ay délibéré vous donner sur ce aultre charge que j'ay fait jusques à présent, encorres que je feusse très esc d'y pouvoir avancer quelque chose, ainsi que je vous dictz à vostre parlement. Or, si vous pouvez pénétrer plus avant en leur délibération, vous

m'eü advertirez diligemment et vous esclaireiray après de la nostre. Priant Dieu vous avoir, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

De Mésières, le vi<sup>e</sup> jour de juillet 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 8 juillet<sup>1</sup>.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 65.

A MA COUSINE

#### MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, aystent pasée par Nostre-Dame-de-Lyès<sup>2</sup>, n'é voleu fallir vous enn anvoyer dé dévotyons, et vous dyre que c'est grent pityé de Marchés<sup>3</sup> : yl n'ét pas si bien entertyns que du temps de feu son mètre : je antemps lé premenoires; et se ne lèse d'estre un très beau lyeu. Je n'an voy trover mon filz, qui est à Chone<sup>4</sup>, et ay lèsé yer le Roy et la Royne en très bonne santé, et continueut de prendre

<sup>1</sup> Il y a ici, dans les lettres de la reine mère, une lacune à laquelle il faut essayer de suppléer. Catherine arriva le 11 juillet à Chaulnes, accompagnée du maréchal de Retz et de ses belles dames d'honneur, Mlle d'Airie et M<sup>me</sup> de Sauve. Le duc d'Anjou l'attendait. Elle usa de tous les moyens pour engager son filz à abandonner l'entreprise des Pays-Bas et à revenir à la cour; et, aussitôt sa promesse obtenue, elle alla rejoindre le roi à Mézières, lequel repartit pour Paris, tandis qu'elle-même retournait à Monceaux. Nous aurions dû trouver quelque épître datée de Chaulnes; mais nous en avons cherché en vain.

<sup>2</sup> Notre-Dame-de-Liesse (Aisne), à 15 kilomètres de Laon, canton de Sissonne.

<sup>3</sup> Marchais-sous-Liesse (Aisne), à 20 kilomètres de Laon, canton de Sissonne. — On voyait là un très beau château, ayant appartenu au cardinal de Lorraine, et où Charles IX. avait été autrefois magnifiquement reçu.

<sup>4</sup> On lit dans le *Registre journal*, de P. de l'Estoile : « En ce mois la Roine-mère accompagnée du maréchal de Rais et du seigneur de Belèvre, vient trouver Monsieur à Chaune, où elle conféra avec lui; et le réconforta

les eaulx<sup>1</sup>, de quoy yl sei portet fort byen,  
Dyeu mersis; lequel je prie vous conserver.

De Marchés, cet viii<sup>e</sup> de joulet 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 21 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 10240, f° 78.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é recen vostre lettre come je  
alès à vespres, et l'ay monstrée au Roy, qu'il  
m'a dyst que vous savés que à vous mesme yl  
a dyst et à madaue de Longueville qu'il ne se  
mèleroyt de cet procès ni pour les uns ni pour  
les autres, et que la lettre portoyt ordyère  
et etstrahordinère, qu'il ne le feroyt poyut. Yl  
a dyst à vostre cegretayre; même je ne vous  
ay écrypt par luy; car yl s'an retourna si sou-  
deyn que, quand je demandys au yl étoyt,  
l'on me dyst : yl et party.

Je vous prie penser que cet que je pouré  
fayre tousjours pour vous, que je luy fayré :  
yl et vray que je vous ay tousjour dyst de cet  
prosés que je ne m'an mèlerè poyut, si ce  
n'étoy pour vous accorder, et vous l'avés trouvé  
bon que je luy fasse yusi, encore que je aye

de ses pertes le mieux qu'elle peut, ledict seigneur aiant  
tousjours esté, depuis sa déronte d'Anvers, en fort mau-  
vais estat, et ses affaires bien desconsues." — (Édit.  
Jouaust t. II, p. 128.) — Ce que ne dit pas le chroni-  
queur et ce que nous apprend le baron de Busbecq,  
c'est que M<sup>lle</sup> d'Atre subjugna par son charme le duc  
d'Anjou, tandis que M<sup>me</sup> de Sauve dut se contenter du  
favori d'Avrilly. (Lettre du 8 août 1583 à Rodolphe II.)

Il s'agit de Chaulnes (Somme), à 20 kilomètres de  
Péronne, où nous avons déjà vu la reine mère séjourner  
plus d'une fois.

<sup>1</sup> Ils étaient toujours à Mézières "pour boire plus  
fraiches les eaux de Spa".

parlé au Roy pour avoyr cete letre; car je  
pansés que c'éloyt aultant pour l'une que pour  
l'autre, mès yl a fayt la réponse que vous dys  
et que vostre homme vous aura pen dyre.

Nous sommes ysi, au nous portons tous byen,  
Dyeu mersis, lequel je pryé vous conserver.

De Monceaux, le xxi<sup>me</sup> de joulet 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 23 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 120.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, je ne vous feray redite  
du contenu en la lettre que le Roy monsieur  
mou fils vous escript; mais vous feray certain  
de sa bonne santé et de celle de mon filz le  
duc d'Anjou, que j'ay ven ces jours passez sur  
la frontière de Picardye<sup>1</sup>, où je l'ay laissé très  
disposé de se unir plus qu'il n'a jamais fait  
avecques le Roy monditsieur et filz pour la con-  
servation de la paix en ce royaume, dont je  
m'assure que seront très ayses tous ceulx qui  
ayment le bien de ceste couronne. Mais il a

<sup>1</sup> Chassé de Dunkerque par l'arrivée des troupes du  
prince de Parme, le duc d'Anjou écrivait le 4 juillet,  
d'Abbeville, à son agent près des États généraux des  
Pays-Bas, des Pruneaux :

"J'ay recommandé aux gouverneurs voisins de Dun-  
kerque l'assistance de cette place; mais le secours de  
messieurs les Estatz est plus à propos et se fera mieulx  
à cause de la commodité de leurs vaisseaux. Faites  
donc, je vous prie, qu'ilz ayent de quoy eulx maintenir  
et qu'on ne die point que la ville se soit perdue par  
faulte de bled et de poudre. . . J'espère voir la royne,  
ma mère, dedans quatre ou cinq jours, et très tost  
après pourvoir à l'anvoy d'argent pour mon cousin  
monsieur le maréchal de Biron, comme je lui mande. . ."  
(Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou  
et les Pays-Bas, t. V, p. 243.)

laissé les choses de Flandres très descousues, pour le peu de compte que ont faict les Estats de les remettre et rabiller depuis le tumulte d'Anvers, ainsi que le Roy, mondict sieur et filz, vous escript plus amplement. Priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

Escript à Monceaux, le xxiii<sup>e</sup> jour de juillet 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1583. — 25 juillet.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 72 r<sup>o</sup>.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, nous sommes aussi esbahyz et marryz icy qu'on aura, comme je pense, esté en Angleterre, de la soudaine reddition de Donquerque, pour lequel mon filz le duc d'Anjou (estant dernièrement avec luy à Chaulne, où je le feuz trouver pour les raisons que verrez en la lettre du Roy monsieur mon filz) estoit en fort grande peyne, ainsi qu'il me disoit, de le veoir assiégé; et pendant que feusmes ensemble il donna ordre pour le faire secourir<sup>1</sup>. C'est ung grand mal qu'il se soit rendu<sup>2</sup> et grand préjudice aux affaires de mondict filz, que je conseilleray tousjours, comme j'ay aussy tousjours faict, de se départir de telles entreprises que celles de Flan-

<sup>1</sup> Le duc d'Anjou, en partant pour la France, avait laissé à Dunkerque le s<sup>r</sup> de Chamois avec 500 fantassins. La Motte, gouverneur de Gravelines, vint investir la place qui se rendit aussitôt, le 15 juin 1583, avec quelques canons.

<sup>2</sup> La reprise de Dunkerque par les Espagnols fut d'un effet désastreux, non seulement en Angleterre, mais dans tous les pays où on s'intéressait à la France; car, plus encore que l'échauffourée d'Anvers, c'était l'indice d'un échec absolu.

dres; mais puisqu'il ne nous a voullu croire et qu'il en estoit si avant, j'ay grand regret qu'il ne s'y est mieulx conduit et suis en peyne de l'opinion que nous voyons qu'a la royne d'Angleterre, ma bonne seur, de mondict filz le duc d'Anjou, que soyons d'accord avec lui pour pacifier avec le roy d'Espagne au préjudice d'elle; à quoy il y a nulle apparence, l'asseurant bien aussy que le Roy mondict sieur et filz ne s'est jamais entremis ny n'a, en façon que ce soit, trouvé bon lesdictes entreprises de son frère èsdicts Pais-Bas. Il ne demande que la paix et repos en son royaume et avec ses voisins, comme il vous escript si amplement que, m'en remettant à sa lettre, je n'estendray ceste-cy d'avantaige, que pour vous prier, trouvant madicte seur à propos, luy dire que je l'ay tousjours aymée et que je ne changeray jamais, comme aussy m'asseuré-je que ne fera le Roy mondict sieur et filz de tout ce qu'il luy a juré et promis, ainsy que nous nous assurons aussy qu'elle fera de sa part, en nostre endroict, selon les promesses qu'elle nous a réciproquement faictes. Priant Dieu, etc.

Escript à Monceaux, le xxv<sup>e</sup> juillet 1583.

CATHERINE.

1583. — 26 juillet.

Copie, Record office, State papers, France, vol. 83.

A MADAME MA BONNE SŒUR

LA ROYNE D'ANGLETERRE.

Madame ma bonne seur, je n'ay voulu perdre ceste occasion de Madame de Mauvissière pour me ramentevoir en vostre bonne grace et vous prier que me continuez l'amitié que j'ay tousjours congneu que n'avez portée, encores que ce que j'ay tant désiré ne soit sorty effect, que pour cela ne laissiez



de me tenir comme si j'avois eu cest heur et contentement, que j'ay toute ma vie souhaité, pour un des plus grands biens qui m'ait seeu advenir, et vous supplie vous en ressouvenir toute vostre vie et que je n'ay jamais tant désiré les entreprises de mon filz, comme le contentement de voir un général repos en toute la Chrestienté par le moyen de vostre mariage, lequel n'estant encore advenu, n'en fault perdre ni la volonté ni de chercher tous moyens pour y parvenir, comme je sçay qu'estant Princesse très advisée et saige, en pouvez plus trouver que nul autre; et en attendant ce bonheur, je vous supplie croire que vous n'aurez jamais une meilleure sœur et amie, ni qui désire plus vous voir contentement en l'amitié du Roy mon filz, comme je vous puis assurer de l'avoir, ni qui s'emploie de meilleur cœur à y faire tous les offices; ne cesseray pour la voir continuer et augmenter, en quoy n'auray grande peine, pour le voir si résolu de vous aymer et pour autant que le roy son père faisoit, qui m'est une grande joye, que je prie à Dieu la continuer et vous assurer, Madame ma bonne sœur, en bonne santé.

De Monceaux, le xxvi<sup>e</sup> jour de juillet 1583.

Vostre très bonte sœur et cousine et assurée amie,

CATHERINE.

1583. — 30 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 5629, f° 35.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, Choymin, présent porteur, m'est venu trouver pour me prier de vous escrire en sa faveur, affin qu'il vous plaise le gratifier de ce dont il vous fera requeste, n'ayant peu luy desnyer cette grace, j'ay bien

voullu vous faire la présente pour vous supplier de l'avoir, s'il vous plaist, en recommandation, suivant ce que votre frère m'a escript qu'il vous en supplie très humblement. Je prie Dieu, Mousieur mon filz, vous avoir en sa très sainte et digne garde.

Esript à Paris, le xxx<sup>e</sup> jullet 1583.

Vostre bonne é très affectioné et hobligé mère.

CATHERINE.

1583. — 31 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 177.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, je viens d'estre advertie que ma fille la royne de Navarre a envoyé ung homme exprès devers mon filz<sup>1</sup> pour le gagner et destourner, s'il est possible, de la bonne volonté qu'il monstre avoir de se conformer aux intentions du Roy monsieur mon filz, et luy faire prendre quelque mauvaie résolution. Et, combien que je ne tienné certain tel advertissement, et d'avantage que je ne me puisse persuader que mondict filz se laisse aller à pareilles intentions, attendu l'assurance qu'il m'a donnée de sa bonne volonté et l'intérêt qu'il a d'y persévérer, néanmoins, les choses estans aux termes que vous sçavez qu'elles sont, j'ay advisé escrire à mondict filz la lettre que je vous envoie, laquelle j'ay laissée ouverte affin que vous la voyez et, si ce porteur vous trouve encores au-

<sup>1</sup> Pendant le séjour du roi à Mézières, Marguerite avait renoué ses intrigues avec le beau Harlay de Chanvallon, grand-écuyer du duc d'Anjou; et comme ensuite elle avait été malade, les médisances allaient leur train, et l'ambassadeur florentin écrivait : « Alcuni vogliono che la sia grvida, altri idropica ». — (*Négociations de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 466.)



près de luy, vous la luy présentiez, et luy remonstriez sur ce propos ce que vous cognoissez mieulx que nul autre appartenir à son honneur et lui estre plus utile; affin de le divertir de prester l'oreille et se laisser aller à telles persuasions et conseils qui ne lui peuvent apporter que tout malheur et à ce royaume aussi, que quelques ungs ne seroient à l'avanture marry de renverser sans dessus dessous pour servir à leues passions et dessaings. Vous considérerez s'il sera à propos ou non de nommer à mondici filz sa seur ou non, en quoi vous pourrez vous conduire selon que vous le trouverez disposé pour ce regard, m'en remectant à vostre prudence et bon advis, comme de lui en escrire ce que vous jugerez estre à propos, en cas que la présente ne vous trouve auprès de luy, lui faisant tenir ma lettre par ledict porteur. Vous laissant à pansser la peine en laquelle ces choses me mettent, dont je prie Dieu me vouloir desliver bien tost, et qu'il vous conserve en sa sainte garde.

De Passy<sup>1</sup>, le dernier jour de juillet 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 3 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 145.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é vu vostre letre et ay pansé à cet que me mendeds, de quoy ne devés avoir creynte que le Roy ne soy byen ayse de vous voyr, et ne leuy enn é voleu parler; car yl m'eult dyst : pourquoy ne le voyré-ge vo-

<sup>1</sup> Passy était alors « une paroisse de 144 feux », située sur le coteau de la Seine, « à une petite lieue de Paris », dit l'abbé Expilly, dans son *Dictionnaire des Gaules*.

lantyé? Mès, voyant que n'estes sur son che-myn, yl sera mylleur que vous en venyés come avés délybéré volouyr, et me trover à Montecaux au à St-Mort, au j'espère aystre de samedi prochein en quinze jours; et, voyant que n'estyés de cet avys, je panse que, lesant come je dys, que seryés plus content, ven que n'avyés pas grent envie d'y aler. Je ne vous feyré la présente plus longue et la fynré en pryent Dyeu vous conserver.

De Paris, cet m<sup>e</sup> de haust 1583.

Mon cousin, cete pouvre Ypolite, qui avoyt aypousé vostre constreuteur, ayl est si allygée et a bien à feyre de vostre bonne protection: je vous prie, pour l'amour de moy, l'avoyr pour recomedée en ses afayres.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 8 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3351, f° 80.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, l'abbé de Bonlieu, l'un de mes ulmosniers ordinaires<sup>1</sup>, m'a faict entendre qu'il est journellement empesché en la jouissance des fruitz et revenus de sadicte abbaye, tant par le s<sup>r</sup> de Montferant que plusieurs autres à son adveu et suasion; encores que depuis peu de temps, par arrest du Conseil d'estat du Roy monsieur mon filz, il ayt obtenu main levée desdits fruitz, et, qui plus est, continuant par ledict de Montferrant son animosité, chasse tous les prestres que ledict Bonlieu y auroit mis pour faire le service divin. Et, pour ce que je trouve bien estrange

<sup>1</sup> Sébastien de La Foristie était, depuis 1571, abbé de Bonlieu, ou Carbon blanc, monastère cistercien situé tout près de Bordeaux; il y fut enseveli en 1597.

telle fassons de faire encores à l'endroit dudict de Bonlieu, pour l'honneur qu'il a d'estre à moy, je l'ay bien voulu assister en ceste sy juste plainte, pour luy en faire faire raison, vous priant, mon cousin, de vouloir pour l'amour de moy prendre la peyne d'escrire audict s<sup>r</sup> de Montferrant qu'il ayt à se déporter de telles insolances et ne plus donner aucun empeschement audict abbé. Tenant au surplus la main de vostre part, autant qu'il vous sera possible, ainsy que je sçay que vous y pouvez beaucoup, à ce que ledict de Bonlieu jouisse à l'advenir entièrement de ce qu'il luy appartient; vous assurant que vous me ferez service fort agréable pour l'enveye que j'ay qu'il congnoisse par effect la bonne volonté que je luy porte et l'enveye que j'ay de le gratifier, je prie Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Passy<sup>1</sup>, le vint<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le roi s'était retiré depuis quelques jours à Madrid, près Paris, tout occupé de dévotions, faisant construire une église pour sa nouvelle confrérie des « ermites ». La reine mère était à Passy et le voyait secrètement tous les jours; mais il s'était absolument déchargé sur elle de tout le gouvernement.

Comment se fait-il que ce jour-là même, sans consulter sa mère, qui semble y être restée absolument étrangère, Henri III ait fait à sa sœur, la reine de Navarre, l'outrage public, dont nous allons voir les graves conséquences? Presque tous les historiens ont dit que Catherine de Médicis n'était point à Paris. Ses lettres prouvent que du 30 juillet au 9 août, non seulement elle y réside, mais elle donne audience à l'ambassadeur d'Angleterre; et, muette sur l'affaire de Marguerite, elle écrit simplement, sans y attacher d'importance, que le roi son fils est parti le 8 août pour Ollainville et Fontainebleau.

1583. — 9 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 117 r°.

## AU ROY CATHOLIQUE

MONSIEUR MON FILZ<sup>1</sup>.

Monsieur mon filz, l'affection que j'ay tousjours eue de veoir continuer ce que le Roy, mon Seigneur, laissa entre ces deux couronnes, est cause que me continuant, j'ay escript à Longlée, résidant près de Vostre Majesté pour le Roy son frère, de luy tenyr ung propoz de ma part, m'assurant qu'Elle n'a moindre volonté de la continuation de l'amitié qui est entre Vosre Majesté et ce qui reste du Roy, mon Seigneur; qui sera cause que, me remettant sur ledit Longlée, ne feray la présente plus longue, et prie Dieu conduire toutes choses à son honneur, bien et repos de la Crestienté.

De Paris, le ix<sup>e</sup> jour d'aust 1583.

Vostre bonne sœur et mère,

CATHERINE.

1583. — 9 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 117 r°.

## [A MONSIEUR DE LONGLÉE<sup>2</sup>.]

Longlée, vous verrez, par la dépesche que vous fait le Roy monsieur mon filz, le discours de la responce que le Tassis m'a faicte, sur le propos qu'avions eu ensemble, auparavant que je partisse de Paris, qui m'a ouvert le chemin à ce que de si longtemps je désire: et bien souvent à luy-mesmes et aultres, qui ont tenu son lieu, et à ceux que pour le Roy monsieur mon filz ont esté résidans auprès

<sup>1</sup> *En marge* : « De ladite dame royne au Roy. »

<sup>2</sup> *En marge* : « De la royne mère du Roy. »

du roy catholique, je en ay parlé et escript, mais comme chose que je désire pour estre, l'ung mon filz, et l'autre fille d'une fille que j'ay tant aymée. J'ay esté très aise d'avoir le chemin ouvert de franchement, comme je l'ay dedaus le cœur, vous m'apder de dire au roy catholique, de ma part, le désir que j'ay qui luy plaise de donner une des infantes ses filles et les miennes petites en mariage à mon filz, le duc d'Anjou, et, par mesme moien, accorder tous nos différéns, espérant qu'en ce faisant, toute la Crestienté demeurera en paix et repos, que nous debvons tous deux désirer: moy, pour estre bien vieille, et luy, pour n'estre de guères plus jeune; et que cecy ne tire en longueur que, dedans six semaines, j'en puisse sçavoir sa volonté. Je ne vous en diray d'avantage; car, par la dépesche du Roy monsieur mon filz, vous serez amplement instruit; qui me fera faire fin, priant Dieu, Longlée, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip à Paris, le 1<sup>x</sup> d'aust 1583.

1583. — 9 août.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 440.

Ms. franç., n° 3308, f° 7<sup>r</sup> v°.

#### [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, depuis la dernière despesche que vous avons faicte, nous avons receu la vostre du trentunième et dernier jour du mois passé, par laquelle il semble (comme aussy faisoit-il par vostre précédente) que la royne d'Angleterre, ma bonne sœur, soit entrée en diffience, non seulement de mon fils le duc d'Anjou, mais aussi du Roy monsieur mon fils, pour lequel elle se mescompte fort, si elle en avoit aultre opinion que celle qu'elle doit avoir, et si elle ne s'asseuroit de la bonne

et vraye amitié et voisinance qu'il luy a promise et jurée, laquelle il est bien résolu de constamment et sincèrement continuer, comme nous nous promettons aussy que fera de sa part ladite dame royne, et dont vous la pouvez fermement assurer, ainsy que j'ai faict ce matin entendre au sieur de Cobham, son ambassadeur, auquel j'ai donné audience, en ce lieu des Thuilleries, où il m'est venu trouver et apporter une requeste au nom d'auleuns marchans anglois, qui remonstrent qu'on leur veut faire paier quelques subsides nouveaux en Bretagne; sur quoy j'ay commandé au secrétaire Piuart d'en aller communiquer avec ceux du Conseil du Roi mondit sieur et fils, afin de leur faire pourveoir le plus favorablement qu'il sera possible, ainsy que je m'assure qu'ils feront. Et pour le moins vous assure-je que le Roy mondit sieur et fils entend qu'ils traitent les subjectz d'icelle dame royne, notre bonne sœur, aussy favorablement que les siens. Ledit ambassadeur m'a aussy parlé du faict des déprédations, pour lequel on a tant de fois mis en avant ung si bon expédient, mais qui est que les admiraulx de l'un et l'autre royaume répondroient réciproquement en leur propre et privé nom des déprédations qui se feroient; en quoy je sçay que, pour le costé de deça, le sieur de Joyeuse fera ce qu'il a cy-devant offert et dont on vous a si amplement instruit et chargé de parler de delà par les despesches qui vous ont esté sur ce faictes; lesquelles je suis d'avis que vous repreniez, et que vous regardiez avec les seigneurs du Conseil de ladite dame royne, si l'admiral de delà en voudra faire autant que ledit sieur de Joyeuse veut faire en sa charge, et ce sera ung beau moyen pour nous oster hors de toutes ces peynes et les communs subjectz des grandes pertes et fraiz où ils sont ordinairement constitués; m'assurant que le Roy mondit sieur

et fils aura fort agréable ce qu'en ferez selon sesdictes despeschés.

Cependant je vous diray, Monsieur de Mauvissière, que ledict sieur ambassadeur, vers la fin de ladicte audience, m'a dict que j'avois toujours fait bons voyages devers mon filz le duc d'Anjou, et qu'il prioit Dieu que cestuy-cy feust de mesme, et que le mariage dont on parloit réussist<sup>1</sup>. Sur cela je luy ay respondu qu'il ne parloit donc plus d'icelluy d'icelle dame royne et de mondiet filz, que j'ai toujours espéré et désiré sur tous aultres, et que de nostre part il n'y avoit jamais esté manqué, ny ne manqueroit de bonne volonté; à quoy il m'a fort franchement et honnestement dict que le Roy mondiet sieur et filz n'ayant point d'enfans, il falloit à mondiet filz le duc d'Anjou une femme plus jeune que ladicte dame royne sa maistresse, qui estoit trop agée pour avoir enfans. Et je luy ay sur cela respondu, selon la vérité, que, quand bien il ne s'en espéreroit des enfans, que pourtant ne laisserions nous pas de sonhaier ledict mariage, et quoyqu'il se feist pour le mariage de mondiet filz, que jamais ce ne seroit sans sa bonne grace et consentement, et aussy que je l'asseurois que le désir du Roy mondiet sieur et filz n'estoit aultre que de continuer en bonne, vraye et parfaicte amytié et intelligence avec elle; dont il me semble que ledict sieur ambassadeur a monstre d'estre fort satisfait. Il m'a aussy demandé si j'amènerois pas icy mondiet filz le duc d'Anjou: à quoy j'ay respondu que pour ceste fois je pensois bien que non, n'y estant point le Roy mondiet sieur et filz; mais que j'espérois

que ce seroit bientost, estant, graces à Dieu, tous deuz en très bonne amytié. Et, ne doubtant pas que ledict sieur ambassadeur n'en escripve à icelle dame royne, je n'ay aussy voulu tarder d'avantaige à vous en faire ceste despesche, affin que, conformément au contenu d'icelle et suivant la dernière que vous avons faicte, vous l'assuriez tousjours de nostre dicte bonne et vraye amytié.

Le Roy mondiet sieur et filz partist hier pour s'en aller, passant par Olinville et Fontainebleau, à Bourbonlancys, où la royne ma fille est allée prendre les beings, et s'en revenir ensemble à ce mois de septembre en ceste ville. Cependant, ceulz de son Conseil et ses secrétaires demeureront icy auprès de moy, pour pourveoir à toutes les choses nécessaires. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, etc.

Escript à Paris, le neufiesme jour d'aoust 1583.

1583. — 13 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 113 v°

A MESSIEURS

#### DU CONSEIL DES FINANCES.

Messieurs, je m'assure que vous avez vostre souvenance de l'ordre que le Roy monsieur mon filz vous a cy-devant escript donner pour le refreschissement, vivres et munitions qu'il est nécessaire d'envoyer promptement à la Tercère<sup>1</sup>, affin qu'ilz y puissent arriver dedaus

<sup>1</sup> Le 27 août 1583, Busbec écrivait à l'empereur : « On parle beaucoup du mariage du duc d'Alençon avec la fille du duc de Lorraine, et de celui de la princesse de Navarre avec le duc de Savoye; mais ces nouvelles m'ont paru jusqu'à ce jour bien plus surprenantes que vraisemblables. » — Édit. de 1748, t. III.

<sup>1</sup> Au mois de février 1583, la reine mère avait encore obtenu un crédit pour son « caprice de Portugal », comme disait l'ambassadeur florentin : « La Regina Madre ha tanto fato, che ha avuto cento mila scudi per il suo capriccio di Portogallo, e molti servitori del Re, buoni soldati, ci vanno, e con buona grazia di Sua Maesta; dicendo che non può mancare alla madre. » (*Négociations de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 458.) Catherine avait eu quelques difficultés avec son fils à



ce présent moy d'aoust, ou le x<sup>e</sup> du prochain, pour le plus tard; auquel ordre, s'il n'estoit promptement pourveu, il adviendroit ung très grand inconvénient à son service; et ladite Tereère se perdroit. A ceste cause, je vous pryé, Messieurs, regarder avec le général Noumeç et les marchans qu'il faict venir de Normandie, d'accorder et faire promptement marché avec eulx pour la fourniture desdicts vivres, affin qu'ilz puissent aller incontinent et diligemment donner ordre et satisfaire à ce qu'ilz promecteron. Et, pour que vous estes assez amplement informez de cest affaire et combien il est de grande importance au bien du service du Roy mondit sieur et filz, je ne vous en feray plus longue lettre, m'assurant bien que vous y userez, comme il est très requis, de toute diligence; mais seulement vous priray de m'escrire incontinent ce que vous aurez faict en cedict affaire, lequel je vous recommande de toute affection pour estre

l'occasion de l'organisation de cette seconde expédition des Açores. Elle aurait désiré en donner le commandement à Brissac, qui avoit été le lieutenant de Strozzi. Henri III n'approuvait pas ce choix, voulant surtout sauvegarder les droits de son favori et beau-frère Joyeuse, dont il avait fait un grand-amiral de France. Il écrivait à ce propos à Villeroy :

« J'ay veu ce que vous m'escrivez du chef que Brissac n'ya si je ne veus, et que l'on dict que cella n'est sy pressé. Ceulx qui favorisent Brissac je ne say pourquoy, et seroyt aux dépens de l'honneur de mon beau-frère, pansant endormir les mullets de dyre qu'il n'est pressé. Il faust un chef, et faust plus fort anuyct que demin qu'il aille. Mais je m'assure plus sur la Roïne ma bonne mère que sur tous autres qu'elle ne voudra, pour artyfice ni dessin de nul, préjudicier à mon dict beau-frère. Brissac est revenu : il n'a ny gaigné la bataille ny faict si grands myracles, à ce que j'ay seu, qu'il soyt pour désenorer ce qui se passera toujours en toutes choses. Et ne faust pas que l'on pance avec le temps le favoriser par atandre écoulér le temps. Mais le mieulx est qu'il a beau estre favorisé de tous, il ne le sera ni de moy contre mon beau-frère, ni de la Roïne ma bonne

chose qui importe tant et qui est si pressée et nécessaire, que, si l'on ne faict en cella ce que l'on doit, suivant la droicte intention du Roy mondit sieur et filz et qu'il a si clairement escripte dès qu'il estoit à Mézières et depuis encores tant expressément commandé de bouche, nous en verrons advenir ung tel inconvénient, que nous y aurons toute nostre vie regret. Voylà pourquoy il y fault diligemment pourvoir, comme je vous pryé d'affection derechef faire. Priant Dieu, Messieurs, etc.

A Compiègne<sup>1</sup>, du xiii<sup>e</sup> d'aoust 1583.

mère. Les autres ne sont rien où nous ne parlons point.» (Nouv. acq. fr. 1245, f<sup>o</sup> 188).

Quelques semaines plus tard, étant à Bourbon-Lancy, il mandait de nouveau à Villeroy :

« Quant à nostre armée navale, il faust promptement y en remetre sus une autre. Je suis bien ayse que la reine ma bonne mère se serve de mon beau-frère; car cela, la justisse le veust. Il y fera byen; je croys qu'il nomera le comandeur de Clates. Il se faust vanger de ces cruels Espagnols. Pour moy, j'en suis en extresme colère, et ne mouray jamais que je ne les voye avec la revanche byen à bon essay; car je ne veux que, de mon temps, l'Espagnol aye bien cella sur nous. »

On trouvera à l'*Appendice* une lettre plus longue encore de Henri III, toujours sur le même sujet; mais nous nous étonnons de n'avoir pas rencontré plus de documents émanés de la reine mère sur une affaire qui lui tenait tant au cœur.

<sup>1</sup> La reine mère avait été très fatiguée de son voyage et assez sérieusement indisposée d'un fort dérangement d'entrailles. Son premier médecin, Renaud Vigor, était présent : lui et Pinart donnèrent au roi, par trois lettres successives, des nouvelles de sa mère. On les lira avec curiosité à l'*Appendice*, non pas tant pour les détails un peu réalistes qu'elles fournissent sur la maladie et les singuliers remèdes appliqués, que pour les détails précis sur l'itinéraire de Catherine de Médicis et les affaires qu'elle traitait en chemin.



1583. — 14 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3391, f° 117 r°.

AU S<sup>r</sup> IHÉRONIME DE GONDY,

AYANT LA CHARGE

DE LA CONDUITE DES AMBASSADEURS.

Sieur de Gondy, j'ay seu de Pinart ce que vous feites entendre, le soir que je partis de Paris, au sieur de Villeroy, de ce qui se passa entre le Tassis et vous ce jour-là depuis mon partement, et a esté selon cela la dépesche faicte à Longlée dès le lendemain<sup>1</sup>. Il sera bon que vous sachiez si lediet Tassis l'a faicte de sa part au roy catholique mon beau-filz, son maistre. Cependant, je vous diray que, à mon arrivée en ce lieu, j'ai seu que mon filz, le dued'Anjou, a quelque particulière négociation avec le sieur prince de Parme, pour traicter une paix, dont j'ay esté fort aize; mais je crains, si lediet sieur prince de Parme ne se dilligente d'accellerer et conclure leur dicte négociation, que mondict filz se laisse aller à la pratique, que je scay certainement que l'on fait pour le ralier et remectre plus avant que jamais avec ceux des Estatz du Païs-Bas, dont je vous ay bien voullu donner incontinent advis, affin que de vous-mesmes vous le faictez entendre audict Tassis; et vous laisserez aussy entendre par luy qu'il ne fault pas que la négociation que luy et Longlée feront, selon ladicte résolution prise avec vous, lediet jour que je partiz de Paris, pour le fait du mariage, empesche celle de mondict filz et dudiet sieur prince de Parme. Au contraire, il fault que icelluy sieur prince la conclue promptement; car si cella estoit remis à la longue, ou qu'il voullust attendre d'Espagne la responce de ladicte négociation du mariage et différer jusques à ceste

heure-là celle de mondict filz, je craindrois que cependant il se rembarquast avec lesdicts des Estatz, et que je n'eusse plus de moien de l'en retirer et faire avec l'aide de Dieu, comme j'espère que nous ferons, quelque chose de bon au bien général de la Crestienté, qui est ce que je désire le plus en ce monde faire avant que mourir; ce que le roy d'Espagne doit aussy désirer, pour rendre heureux son règne et vivre le reste de ses jours à repos, trouvant bien à propos que ladicte négociation dudiet sieur prince de Parme se conclue bientôt avec mondict filz, sans la mesler avec la nostre. Car ce sera ung commencement pour faciliter d'avantaige le différend d'entre lediet roy catholique et moy pour ma prétention en Portugal, que je vous diray encores une fois qui ne fault pas qui soit cause de retarder la conclusion de ladicte négociation d'entre mondict filz et lediet prince de Parme; car je craindrois que cependant ceux desdicts Estatz des Païs-Bas le rempiétassent et le feissent rejoindre par traité nouveau avec eulx, et que nous ne peussions rien faire de l'ung ny de l'autre, qui seroit un très grand mal, lequel il n'y a moien d'éviter que en faisant soudain la conclusion prompte de ladicte négociation d'entre mondict filz et icelluy prince de Parme, comme je m'asseure que vous sçavez bien faire comprendre audict Tassis; vous priant m'escripre incontinent ce que en aurez fait. Priant Dieu, sieur Gondy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à La Fère<sup>1</sup>, le xiii<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

<sup>1</sup> C'est la dépêche du 9 août, donnée plus haut.

<sup>1</sup> La reine avait couché à Noyon le vendredi 12 août et elle arriva à La Fère le samedi 13.

1583. — 16 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 114 v°.

[A MONSIEUR DE CAROUGES<sup>1</sup>.]

Monsieur de Carouges, aussitost que j'en-z receu vostre dernière despesche, je l'envoyai au Roy monsieur mon filz sur le chemin de Bourbon-Launsys, où il s'en est allé; il vous y fait responce et m'a mandé vous escrire encorcs de ma part, comme je n'ai voullu faillir de faire, que vous teniez la main, et vous ferez beaucoup pour son service, ad ce que ceulx de la religion prétendue reformée en l'estendue de vostre charge s'asseurent de sa bonne et droicte intention au bien de la paix et entretènement de ses éditz et déclarations sur iceulx; vous assurant, Monsieur de Carouges, qu'il n'a rien en plus grand désir que cela, ainsi que vous verrez amplement par sa lettre; à laquelle me remectant, je vous diray seulement que je trouve mon filz le duc d'Anjou continuer tousjours en ceste bonne résolution, qu'il prit au dernier veoyage que je le veins veoir, de se conformer du tout à l'intention du Roy mondiet sieur et filz, dont je loue Dieu.

J'espère être bientost à Gaillon, où je seray bien ayse de vous veoir, si vostre santé le peut permectre. Mais, si vous n'estes encorcs aussi bien guéry que je souhaitte, ne vous meletz pas en peyne d'y venir; car j'aurois trop de regret que vous rettumbassiez mallade. Priant Dieu, monsieur de Carouges, vous, etc.

De La Fère, ce xvi<sup>e</sup> aoust 1583<sup>2</sup>.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Tanneguy Le Veneur, baron de Carrouges, était lieutenant général en Normandie et particulièrement à Rouen. Il devint plus tard comte de Tillières.

<sup>2</sup> Au bas de cette lettre on lit : « Il en est auttant

1583. — 19 août.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 447.

Ms. franç., n° 3308, f° 73 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, j'estois venue en partie veoir mon filz le duc d'Anjou sur ces bruits qui ont couru et ce que vous avez escript par vos dernières despesches, que l'on croioit (mesmes la royne d'Angleterre ma bonne sœur) qu'il s'estoit aliéné de l'affection et amitié qu'il a promise à ladite dame royne ma bonne sœur, dont j'avois bien délibéré de le blâmer. Mais j'ai bien trouvé le contraire, car, tant s'en fault que cela soit véritable que pour certain je ne l'ay jamais veu plus affectionné à ladite dame royne, comme aussy a-t-il raison; ce que par la lettre que je luy escript présentement de ma main et que j'ay baillée au sieur de Réaul<sup>1</sup> présent porteur, je luy fais entendre à la vérité, que j'ay trouvé mondiet filz aussy dév t et affectionné à honorer et servir ladite dame royne qu'elle pourroit désirer, dont je vous prie l'asseurer de ma part et que jamais le Roy monsieur mon filz ny moy n'oublirons rien de ce que luy avons promis d'affection et d'amitié, nous assurons qu'elle en fera envers nous le semblable. Et pour ce que par les dernières despesches du Roy mondiet sieur et filz et de moy, vous avons satisfait entièrement aux

écrit à Monsieur de Pierrecourt. — Jacques de Moy, seig<sup>r</sup> de Pierrecourt, conseiller d'État, capitaine de cinquante hommes d'armes, était fils de Charles de Moy, seig<sup>r</sup> de la Meilleraye, vice-amiral de France, gouverneur du pays de Caux, et de Charlotte de Dreux, dame de Pierrecourt. Il fut fait chevalier du Saint-Esprit, le 31 décembre 1586.

<sup>1</sup> Constantin de Réault, écuyer, seig<sup>r</sup> de Brison, gouverneur de Pont-sur-Yonne, qui venait d'épouser, en 1582, Valentine d'Aucourt. Plus tard, il fut gentilhomme servant de Henri IV.

vosres, je n'estendray ceste-cy d'avantage que pour vous dire que, en attendant le retour du Roy mondiet sieur et filz, je m'en vais gentilhomman passer à Gaillon et me acheminer devers Paris. Priant Dieu, monsieur de Mauvissière, etc.

Escrip<sup>t</sup> à La Fère, en Picardie, le xix<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

Monsieur de Mauvissière, je vous prie assister ledict sieur de Réau en ce que vous pourrez, pendant qu'il sera de delà; car je l'ay tousjours trouvé affectionné à ce qui est du service du Roy mondiet sieur et filz et de mondiet filz le duc d'Anjou.

---

1583. — 20 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 115 v°.

A MESSIEURS

LES PREVOST DES MARCHANS

ET ESCHEVINS DE PARIS.

Messieurs, j'ay esté bien ayse de veoir icy les sieurs advocat de Thou, conseiller Perrot, eschevin de Loyne et procureur de ville Perrot, avec le scrutin de l'ellection qui a esté faicte des personnes desnommées en icelluy, pour estre eschevins au lieu des conseillers Poussepin<sup>1</sup> et auditeur Mamyneau<sup>2</sup>. Ilz m'ont présenté ledit scrutin pour l'absence du Roy monsieur mon filz, et, selon son intention, avec vos lettres, suivant lesquelles j'ay déclaré eschevins messieurs Hector Gedoy<sup>3</sup> et Jacques

de La Fa<sup>1</sup>, les premiers nommez aux scrutin, comme ayant le plus de voix, et leur ay pour ce faict faire le serment, ainsi qu'il est accoustumé, dont acte a esté expédié, qui vous sera représenté par les dessusdits; lesquelz vous feront aussi entendre la dévotion que a mon filz le duc d'Anjou, que je suis icy venue veoir, de se conformer à l'intention du Roy mondiet sieur et filz et se ranger auprès de luy pour luy rendre le service qu'il luy doit, dont je me resjouys avec vous, m'assurant que tous les gens de bien en receveront très grand ayse. Et me remectant à leur suffisance pour vous dire ce qu'ilz ont congnu de la bonne volonté de mondiet filz pendant qu'ilz ont esté icy, je ne vous en feray plus longue lettre, mais, pour la fin, vous recommanderay tousjours vostre bon devoir aux affaires de ladict ville et repos d'icelle, et vous prieray aussi d'avoir le soing d'y donner tel ordre pour la santé que l'on en puisse du tout oster le danger de la maladie contagieuse. Cependant, je pryé Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainteté et digne garde.

Escrip<sup>t</sup> à La Fère, le xx<sup>e</sup> jour d'aoust 1583<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Jacques Delafa, procureur à la Chambre des Comptes et capitaine dans la milice bourgeoise.

<sup>2</sup> On lit dans les *Registres du Bureau de la ville de Paris*, t. VIII, p. 336 : « Aujourd'hui, vingtiesme jour d'aoust mil cinq cent quatre vintz trois, la Roynie, mère du Roy, estant à La Fère en Picardye, où M<sup>r</sup> Augustin de Thou, conseiller au conseil d'Estat et premier advocat de Sa Majesté en sa court de Parlement, et Nicolas Perrot, conseiller du Roy en sadict court de Parlement et conseiller de ladict ville de Paris, et aussi M<sup>r</sup> Jehan de Luynes, l'un des eschevins, et Pierre Perrot, procureur du Roy et d'icelle ville, ont apporté à Sa Majesté, suivant l'instruction du Roy son filz, le scrutin cloz et scellé de l'eslection faicte le seizième jour de ce présent mois... Et ayant ladict dame Roynie trouvé que M<sup>r</sup> Hector Gedoy et Jacques Delafa avoient le plus de

<sup>1</sup> Jean Poussepin, qui dressa, en 1583, le premier inventaire connu des archives de l'Hôtel de Ville.

<sup>2</sup> Denis Mamineau, auditeur à la Chambre des Comptes.

<sup>3</sup> Hector Gédoin, secrétaire de la Chambre du Roi.

[1583. — Août.]

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon fils, s'ann alent le fils d'Albène, présent porteur, pour vous fayre la révérence, je n'é voleu fallir vous fayre ce mot, pour toujours vous ramentevoyr l'amitié que vous ay depuys qu'êtes nay portée, et que rien ne vous puyse fayre croire le contrère de cet que vous ay tousjour aysté et seré, car, aystant fils de Madame que j'é tent aymée et honorée et qui n'est tousjour une donleceur, ne devés jeamès doncter que je ne vous soys en tout cet que ayste de moy aultre que

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 20 août.

Orig. Archives de la ville de Saint-Quentin.  
Liasse 150, dossier L.

A MESSIEURS

LES MAYEUR, ESCHEVINS, BOURGEOIS

ET HABITANS

DE LA VILLE DE SAINT-QUENTIN.

Mess<sup>rs</sup>, le Roy monsieur mon fils, n'ayant eu moyen, pour les grandes despenses qu'il a à supporter, d'ordonner plus que la somme de dix mil escuz en la présente année pour employer aux réparations de ses places de frontières de la Picardye de laquelle somme les v<sup>cs</sup> escuz sont payables en la présente année et les aultres au quartier de janvier prochain, il

voix, les a déclarés, de par le Roy sondict filz, eschevins d'icelle ville et a reçu le serment qu'ilz ont pour ce presté sur les Évangilles, ainsi qu'il est acoustumé. . . »

a advisé afin que les ouvraiges qui sont entrepris èsdictes places ne soient intremis, de despescher ses lettres patentes au sieur de Crèvecœur<sup>1</sup>, son lieutenant général au gouvernement de Picardye, pour faire faire l'avance de ce qui est departy en chacune des villes de ladite somme v<sup>cs</sup> escuz par les mayeurs, eschevins et aultres habitans, qui mieulx le pourront porter, à la charge d'en estre remboursez par le trésorier des réparations, lequel s'en obligera. Et pour ce que en cela vous ferez ung service bien fort agréable au Roy monsieur et fils, et qu'il y va de vostre bien et conservation; je vous prie de vous y employer et y faire tout du mieulx qu'il vous sera possible, avec assurance de vostre remboursement sans qu'il s'y trouve aulcune faulte. Sur ce, je prie Dieu, Mess<sup>rs</sup>, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à La Fère, le xx<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

Signé : CATHERINE.

*Et plus bas* : BRULART.

1583. — 21 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français. n° 15907, f° 214.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, j'é veu cet que me ménéds que la dame de Duras<sup>2</sup> ayst à Parys;

<sup>1</sup> François Gouffier, s<sup>r</sup> de Crèvecœur, fils de Guillaume Bonnavet, amiral de France, et de Louise de Crèvecœur, chevalier de l'ordre de Saint-Michel depuis 1560, avait été nommé gouverneur de la province de Picardie dès le mois d'août 1573; il occupait encore cette charge au mois de mars 1590, et était alors un adversaire acharné de la Ligue. Sa volumineuse correspondance est conservée dans les archives de Saint-Quentin.

<sup>2</sup> On connaît le scandale du renvoi par Henri III de la reine de Navarre, sa sœur, accompagnée de madame de Duras et de mademoiselle de Béthune, deux personnes de mœurs assez peu recommandables, si on en



vous la conèsés comme moy, je voldrès qu'il en feust dehors; et vous prie, cet trouvé qu'il souyt bon, de dyre à sa mère que fera bien de l'en fère enn aler, et que je serès marrye de r'y trover; vous voyrés s'il è bon d'ynsin le faire. Ausi l'on m'a dyst que l'écuyer, qui a esté pris, ayst relaché et qu'il a ballé une letre au Roy que sa mère aycripvist à mon fils; luy mesme me l'a dist, et que yl ne s'an donnoy poynt de pouyne, car yl savèt bien qu'il n'avoit neule yntelligense aveques elle. Toutefois, cet je pouvès savoyr s'il èt vray et cet qu'ele portoyt, je an seré bien ayse.

Je m'en vay demeyn, et mon fils m'a mené jousques à la couchée; je ne le vys jeamès en mylleur heumeur, mais qu'il dure. Fervaques ayst empyré et bien malade<sup>1</sup>. Je suys bien ayse que ayés trové vostre femme myeux que ne pensiés; je prie Dyeu la guéryr et vous tenir en sa saincte garde.

De La Fère, cet xxi<sup>e</sup> de haust 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 21 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds franç., n° 15907, f° 196.

#### A MONSIEUR DE BELLIEVRE.

Monsieur de Bellièvre, j'ay receu vostre lettre qui m'asseure du parlement de l'argent; dont j'avois esté jusques icy en incertitude; et, pour ce qu'il ne peult arriver que après mon parlement de ce lieu, j'ay baillé

roit tous les témoignages contemporains. La scène, qui se passa au Louvre, est du 7 août 1583, au soir. C'est la première allusion que fait la reine mère à un événement vieux de huit jours et qu'elle aurait dû savoir la première, puisqu'elle était à Paris.

<sup>1</sup> Fervaques se tira d'affaire: il devint même maréchal de France et ne mourut qu'en 1613.

une ordonnance au capitaine Studer pour aller prendre par chemin les cinq mil escuz qui sont pour les Suyssez.

Quant à ce que me mandez touchant le roy de Navarre, je croy qu'il vaudra mieulx remectre les choses au jugement et discrétion du Roy monsieur mon filz, peusqu'elles sont passées si avant, ayant trouvé mauaise la lettre que je luy escrivy de Noyon par l'évesque de Langres<sup>1</sup>. Cependant, je ne puis que grandement louer ce que vous avez dict à Bizozé<sup>2</sup>, qui va trouver le roy de Navarre.

Au surplus, Monsieur de Bellièvre, je croy que vous aurez bien sceu, comme mon cousin le maréchal de Byron est arrivé, ou doit bientost arriver à Calais avec les troupes de François et de Suyssez qu'il avoit soubz sa charge, et, pour ce qu'il est besoing d'adviser d'heure à l'argent qu'il leur faudra pour leur retour, je vous prie de penser aux moyens que l'on pourra tenir pour le recouvrer sur le fondz du reste des sergens qui leur a esté affecté, affin qu'il y soit pourveu de telle sorte que leur plus long séjour n'accroisse pas leur debte si oultraigusement, qu'il soyt malayzé d'en venir à bout. Et n'estant la présente à aultre fin, je ne l'estenderay d'avantaige; mais supplieray le Créateur, Monsieur de Bellièvre, qu'il vous ayt en sa saincte garde.

Escript à La Fère en Picardye, le xxi<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

BRULART.

<sup>1</sup> Catherine avait chargé Charles de Pérusse d'Escars, évêque de Langres, de demander au roi de relâcher les dames de Béthune et de Duras, en leur interdisant de rejoindre la reine de Navarre et en les renvoyant à leur famille.

<sup>2</sup> Bissoise, le secrétaire bien connu du roi de Navarre.



1583. — 21 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 115 v°.

A MON NEPVEU

LE DUC DE JOYEUSE.

Mon nepveu, je suis bien aysé de vostre retour<sup>1</sup>, mais aussi bien marrie de la fiebvre que j'ay entendu qui vous est survenue, combien que j'estime, estant seulement tierce, qu'elle ne sera pas de durée et vous pourra causer une meilleure santé, que de bon cœur je vous désire. Cependant, mon nepveu, je vous diray que nous avons receu une despesche du commandeur de Chattes<sup>2</sup>; et encores que je pense qu'il vous en ayt escript autant qu'à moy, je vous envoie néantmoins le double de ma lettre, ensemble d'ung chiffre adressant au s<sup>r</sup> de Villeroi, vous pryant considérer le contenu de l'une et de l'autre et donner vostre bon advis au Roy monsieur mon filz et à moy de ce que vous penserez que se debvra faire par ledit commandeur de Chattes, auquel vous en escriprez tout de mesme l'advis que nous donnerez, et m'enverrez vostre lettre, que je luy feray tenir avec les despeschés que luy ferons, pour l'advertir de nostre intention par homme exprès, que je feray soudain partir en ung léger vaisseau qui ira diligemment, affin que ledit commandeur entende nostredicte

intention. Cependant je donneray ordre que les vivres et rafraichissemens, qui sont nécessaires pour y envoyer, s'achepteront et apprestent jusques à la somme de xx<sup>m</sup> l. t., et que l'on recouvrera aussi en argent comptant, pour le frêt des vaisseaux et payement des matelotz, autres xx<sup>m</sup> l. t., qui sont les xl<sup>m</sup> l. t. que le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz a pour ce accordez, que vous me distes, passant à Monceaux, que suffiroient. Et pour cest effect, estant à Gaillon où je m'achemine et arriveray, Dyeu aydant, entre cy et cinq ou six jours, je communiqueray avec le s<sup>r</sup> de Thihermesnil ou avec ceulx à qui avez donné charge des affaires de l'agmirauté, ausquelz j'escriptz me venir trouver, affin d'adviser avec eulx à tout ce que dessus. en attendant de vos nouvelles et response de vous à ceste despesche, que je n'estenderay d'avantage que pour vous prier d'escrire aussi bien amplement à ceulx à qui vous avez donné charge de cest affaire, tant pour faire préparer tout ce qui sera nécessaire pour l'embarquement des huit cens hommes, que pour faire arrester et accommoder les vaisseaux qu'il fault, et de m'en venir parler souvent, afin que tout soit prest à vostre retour par deçà, que vous puissiez faire partir ledict rafraichissement incontinent après vostre arrivée; et que l'on ne laisse point passer le temps, estant cest affaire très importante pour le bien du service du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz. Pryant Dieu, mon

<sup>1</sup> Le retour de ce fameux voyage de Rome en juin 1583, qui fit tant de bruit et coûta si cher. — V. Mézeray, t. II, p. 102, et aussi *Négociations de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 465-474.

<sup>2</sup> Aymar de Clermont, seig<sup>r</sup> de Chastes, commandeur de Limoges, de l'ordre de Malte, vice-amiral des mers du Ponant, avait été nommé chef de l'expédition navale envoyée aux Açores en 1583. Après la défaite de Strozzi, l'île de Tercère s'était défendue contre les Espagnols, et c'est pour la secourir et se venger en même temps du

désastre de l'année précédente qu'on avait armé quelques vaisseaux, montés par deux mille cinq cents soldats. Ces forces étaient beaucoup trop faibles pour lutter contre la puissante marine espagnole. La petite armée fut obligée de capituler presque sans combat en août 1583. Le commandeur de Chastes a laissé une relation de son expédition, imprimée en 1696. Rentré en France, il devint gouverneur de Dieppe, et remit la ville à Henri IV, en 1589; il mourut en 1604.

nepveu, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à La Fère, le XXI<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

CATHERINE.

1583. — 25 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 81.  
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f° 118 r°.  
Copie. Portef. Fontanieu, 352-357, f° 316.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, les dépesches, que vous avez faictes au Roy monsieur mon filz et au s<sup>r</sup> de Villeroy<sup>1</sup>, nous ont esté rendues quasi en mesme temps, et celle que mon filz le roy de Navarre a aussey escripte pour le faict de Périgueux<sup>2</sup>. Vous verrez la response à tout si claire et sincère de l'intention du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, à l'entretènement de la paix et repos, que l'on n'en doit point doubter, et est à vous maintenant de la faire bien congnoistre (comme aussey m'asseurai-je que n'y obmettez aucune chose) à mondit filz le roy de Navarre et à tous ceulx de la religion prétendue reformée de delà; mais souvenez-vous que voycy le temps de la reddition des villes,

<sup>1</sup> La réponse à ces lettres ne se trouve pas dans le recueil publié au siècle dernier de la correspondance de Villeroy avec le maréchal de Matignon.

<sup>2</sup> Périgueux avait beaucoup souffert des troubles religieux, ayant été pris par les huguenots, reconquis par les catholiques, et finalement conservé par le roi, qui avait donné en échange la petite place agenaise de Puy-mirot en 1581; en même temps, l'édit accordait aux protestants l'exercice de leur religion dans la ville, et le roi de Navarre réclamait fréquemment l'exécution de cette clause, mal observée. (V. sa lettre à la Chambre de Guyenne du 12 janvier 1584.) Mais, ni dans les *Lettres missives*, ni dans leur *Supplément*, nous n'avons retrouvé « la despesche » à laquelle fait ici allusion la reine mère.

et que, quand lesdits de la religion veulent faire ou obtenir quelque chose de nouveau, ilz monstrent tousjours d'avoir des crainctes et doubtes, par l'artifice des cheffz, qui tiennent, par ce moien, leurs gens en debvoir, reconnoissent leurs forces, et lèvent aussey, soubz ceste coulleur, le plus souvent de l'argent; mais ilz sçavent si bien user de leurs dits artifices qu'il est bien difficile de les pouvoir empescher qu'ilz ne mettent en payne les menuz peuples de leur religion, qui n'ont pas ceste discrétion de congnoistre iceulx artifices. Il ne se peult mieulx faire en cela pour le bien général de la paix que de manifester, le plus que l'on peult, la droiete intention du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, à l'entretènement de sondit édict de pacification et articles de conférence; et seroit ung grand bien qu'un chacun le congneust, tant d'une part que d'autre, comme je suis asseurée qu'il l'a en volonté et imprimé dans le cœur. Vous avez tant de grande et bonne affection à son service, et vous conduisez tousjours si dextrement aux affaires que vous mainez, que je veulx bien espérer que vous sçavez tellement conduire les choses par delà qu'elles n'esclateront point, et qu'un chacun se contiendra et se remettra doucement, voyant ladite bonne et sincère intention et désir du Roy mondit s<sup>r</sup> filz, au bien de la paix.

Cependant, mon cousin, je vous diray que voycy le deuxième voyage que je suis venu veoir mon filz le duc d'Anjou, lequel, graces à Dieu, je trouve en délibération et résolution de se conformer doresnavant du tout aux intentions du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, et se ranger auprès de luy, pour luy rendre le service qu'il lui doit, après avoir donné ordre à ses affaires. En attendant que le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz retourne à Paris, je m'en vais à Gaillon et vers la Normandie, espérant estre inconti-

nant devers ledit Paris. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Bresle-lez-Beauvais<sup>1</sup>, le xxv<sup>e</sup> jour d'aoust 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,  
CATHERINE.

1583. — 29-30 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 911.

### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, vous m'avez fait plus de plaisir que je ne vous pourrois dire d'avoir escript au Roy monsieur mon filz une si bonne lettre à l'heure de l'arrivée du s<sup>r</sup> du Plessis près de luy<sup>2</sup>. Elle contient trois pointz qui sont si bien déduictz par le double que j'en ay veu, qu'il ne seroit possible de mieulx. Estimant que le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz vous sçaura très bon gré de ce que si saignement vous luy représentez par vostre-dicte lettre, de laquelle j'ay bruslé à l'instant ledict double, et celle que m'avez aussi escripte<sup>3</sup>, par laquelle j'ay pareillement veu ce

<sup>1</sup> Bresles, gros bourg de l'Oise, à 15 kil. de Beauvais, où se trouvait un château fort, propriété de l'évêque de Beauvais, dont les ligueurs s'emparèrent en 1590.

<sup>2</sup> Le roi de Navarre apprit à Nérac l'affront public et le départ de Palaiseau de sa femme et de ses dames d'honneur, traitées comme des criminelles d'État. Il résolut de demander des explications à Henri III, et fit partir Duplessis-Mornay le 17 août, lequel passa par Paris et, ne trouvant pas le roi, alla le rejoindre à Lyon. Peu satisfait des réponses obtenues, Duplessis reprit la poste pour venir trouver son maître. Le roi lui avait déclaré qu'il prendrait avis de la reine sa mère « de prudence, sagesse, vie incolpée ». (*Mémoires de la Ligue*, t. 1<sup>er</sup>, p. 549.)

<sup>3</sup> Il est singulièrement regrettable que cette correspondance ait en partie disparu : on en pourra juger par

que me mandez du s<sup>r</sup> de Clervant, que je vous prie continuer tousjours d'entretenir en ceste bonne volonté que vous estimez qu'il a. Je ne suis pas d'avis qu'il me vienne trouver, mais qu'il attende à Paris le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz : aussi sera-t-il plus à propos, pour les mesmes raisons que vous a dictes ledit s<sup>r</sup> de Clervant.

Cependant, Monsieur de Belière, je vous diray aussi qu'il fault, comme je vous ay cy-devant escript, se résoudre le plus tost que l'on pourra sur le fait du recouvrement du reste des n<sup>es</sup> m. escus, qu'il a pleu au Roy mondit s<sup>r</sup> et filz accorder à mon filz le duc d'Anjou, son frère; car, comme savez et que les s<sup>rs</sup> du Conseil du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz peuvent bien penser, l'on ne pourra faire sortir les Suisses (revenans de Flandres) du royaume, sans le leur bailler; comme aussi avons nous advisé de faire, ou de leur bien assurer le reste desdicts n<sup>es</sup> m. escus. Et si vous pensez qu'il soit à propos que j'en escrive aux seigneurs du Conseil, mandez-le moy, et je le feray tout incontinent. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Belière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Gaillon, le xxix<sup>e</sup> d'aoust 1583.

De sa main : Mon fils m'a mendede deus jours, qui me prie que je luy fase recouvrer dys myle écus sur aultent moyns de cet que luy reste à resevoyr de deus sans myle que le Roy luy ha donné. Je ne sé au : aussi croy-ge que vous en faytes de mesme; mès, s'il étoyt posyble les trover, cela ceroyt cause de le fayre plus tost désarmer : vous y avyserés et m'en menderés cet que y aurés peu fayre.

la minute que nous donnons à l'Appendice d'une réponse de Belière, à laquelle se rapporte soit la présente lettre de la reine, soit celle du 4 septembre.

O reste, je vous ay écrit afin que dysiés à Madame de Gramont<sup>1</sup> come j'é entendu que sa fille ayst à Parys, qu'ele la fest enn aler; car je ne veulx neulement la ly trover; car s'el y èt quaut je yré, que l'espère aystre deus au trois jour en l'aultre moys procheyn, je ne la luy sorès endurer, et la fayré enn aler et peult-aystre pys. Je luy pryé que s'an alle, car je veulx ayvyster le scandale; nous n'en n'avons heu que trop, et voldrès que tout cel que peult faire sovenyr de cela ne set vys jamès. Je vous pryé donc, Monsieur de Belyèvre, fayre en sorte que s'an alle; et je pryé Dyeu vous avoyr en sa sainte garde.

De Gallon, cet xxx<sup>me</sup> de haust 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 30 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 213.

#### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, ce porteur, que conoisès, m'est venu trouver de la part de son maistre, qui m'a dit ce qui vous dyra; et luy ay dit qu'encore que je sache bien qu'il n'y en a plus du Conseil du Roy qui se veille obliger, pas pour le Roy mesme, que je n'ay pas laissé pour cela de vous aycrippe et prié de regarder s'il y auroit moyen de luy fayre trouver les dis mil écus qu'il demande, sur le reste de la somme des deux cens mille que le Roy luy avoit donné, et que je ne vous en pouvois mander autre chouse, atant que vous estiès, que de regarder de les y fayre trouver,

<sup>1</sup> Voir la lettre à M. de Bellière du 21 août précédent. — Jean de Durfort, vicomte de Duras, celui du duel d'Agen, avait épousé Marguerite de Gramont, fille d'Hélène de Gramont et d'Antoine d'Aure, dit de Gramont, vicomte d'Aster.

sans plus vous y aubliher; tous ce que je vous prie, s'yl est possible, le fayre, et monstrier la présante à Viddeville et à Marcel, afin que tous ensauble regardiés quel moyen vous y pourés trouver. Ce porteur vous conlera comme mon fils sera demain à Cambray; le mareschal de Biron sera demain icy; je suys bien marie qu'il n'est alé avec luy; mais yl semble qu'il ce soit hasté d'y aler tout seul. Je prie à Dyeu qu'il luy en advienne bien, et qu'il vous aye en sa sainte garde.

De Gaillon, le xxx<sup>me</sup> d'aust 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 2 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 119 r°.

#### [A MONSIEUR DE PIBRAC<sup>1</sup>.]

Monsieur de Pibrac, suivant la lettre que m'avez escripte, j'ay fait une despesche aux s<sup>rs</sup> du Conseil du Roy monsieur mon filz pour les x<sup>m</sup> l. t. dont mon filz le duc d'Anjou désireroit estre secouru, sur ce qui reste des n<sup>e</sup> m. l. t.; mais je ne sçay que vous dire sur cela, tant les moyens sont maintenant petits, et ce qui me faict eucores en moins espérer, est la foulte que font les gens de guerre au pauvre peuple. A ceste cause, Monsieur de Pibrac, je vous prie tenir la main et faire resou-

<sup>1</sup> Gny du Faur de Pibrac, après être resté longtemps près de Marguerite de Valois, était revenu à Paris occuper son siège de président au Parlement. Puis, il fut choisi par le duc d'Anjou comme chancelier, quand il alla prendre possession de son éphémère principauté des Pays-Bas. C'est ce qui l'empêcha, dit Colletot, d'être nommé premier président à la mort du président de Thou, au mois de novembre 1582. Bien qu'encore jeune, il était du reste malade depuis longtemps et mourut le 4 juin 1584, peu de jours avant son dernier protecteur, le duc d'Anjou.



venir mondiet filz le duc d'Anjou de la promesse et assurance qu'il m'a donnée, en vostre présence et de ses autres serviteurs, de faire casser et révoquer toutes les levées qu'il avoit envoyé faire, retenant seulement pour le reste des deux moys qu'il a pris de terme, pour en faire faire son advaitaillement de Cambray, six compagnies de gens de cheval et quinze de pied. lesquelles, lesdicts deux moys escheuz, il faudra aussi casser, excepté ce qui sera besoing pour la garnison raisonnable dudit Cambray. Croyez pour certain que, s'il n'y satisfait, il me mettra en grande peyne, ayant dict et escript au Roy mondiet seigneur et filz ce qu'il m'avoit si expressément promis, comme j'ay pryé mon cousin le mareschal de Biron de faire entendre à mondiet filz fort franchement, et que, s'il ne fait en sorte que ce qu'il m'a promis et pryé d'escrire se trouve véritable, il m'ostera le moyen de pouvoir jamais rien faire pour luy; ainsi que j'ay aussi prié mondiet cousin de vous dire. Priant Dieu, Monsieur de Pibrac, vous avoir en sa sainte et digne garde.

A Gaillon, le n<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

1583. — 2 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3306, f<sup>o</sup> 119 v<sup>o</sup>.

[A MONSIEUR DE QUINSCAY<sup>1</sup>.]

Monsieur de Quinscay, vous sçavez comme mon filz le duc d'Anjou m'a expressément promis qu'il feroit révoquer et casser tous ces gens de guerre qu'il faisoit lever, et qu'il

retiendrait seulement quinze enseignes de gens de pied et six de cheval, pour servir à la seureté de l'avitailllement de Cambray, qu'il devoit avoir fait dedans deux moys après, qui sont bien avancez; à la fin desquelz il m'a aussi promis de casser lesdictes quinze et six enseignes, excepté ce qui seroit nécessaire raisonnablement pour la garnison dudit Cambray. A ceste cause, je vous pryé luy ramentevoir ce que dessus et luy dire que ce me seroit oster entièrement le moyen de le pouvoir jamais ayder et servir, s'il n'y satisfait. Je lui mande; par mon cousin le mareschal de Biron, se souvenir de sadicte promesse; mais aussi il fault que vous et ses autres bons serviteurs luy ramenteviez d'y satisfaire et se disposer, comme il m'a dernièrement plusieurs foyz dict qu'il vouloit faire, d'ayder à redimer les pauvres peuples de ce royaume de tant de vexations, fouilles et oppressions qu'ilz reçoivent desdicts gens de guerre. J'ay donné charge à mondiet cousin le maréchal de Biron de luy représenter les grandz inconvéniens qui luy en peuvent advenir et le grand tort qu'il se fait à luy mesme, s'il ne fait ce qu'il m'a si expressément promis en vostre présence et de ses autres serviteurs et que j'ay escript et si fort assuré au Roy. Me remettant à mondiet cousin, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, Monsieur de Quinscay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

A Gaillon, ce n<sup>e</sup> septembre 1583.

<sup>1</sup> Le sieur de Quincé était un des secrétaires du duc d'Anjou; il l'avait aidé, au mois de février 1583, à négocier l'arrangement de Termonde, et s'était retiré avec lui à Dunkerque et à Calais. — Voir au t. VII, p. 240 et note 1.



1583. — 4 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 223.

## A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, je comprans fort bien le contenu en vostre lettre du xxix<sup>e</sup> du passé<sup>1</sup> des propos qu'avez euz avec le s<sup>r</sup> de Clervan<sup>2</sup> et de son advis pour ce qui concerne ma fille la royne de Navarre. Mais je ne sçay que vous dire sur cella de la volonté du Roy, aussi que, selon ce que j'ay entendu, madicte fille est partie du Plessis<sup>3</sup>, et s'en va poursuivant son chemin pour aller trouver le roy de Navarre son mary, selon l'intention et commandement du Roy; ayant envoyé aussi, à ce que j'entendz, le chevalier Salviati vers ledict roy de Navarre, qui est allé à Pau<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Nous avons retrouvé la minute de cette lettre de Belière à la reine mère, que nous publions à l'Appendice.

<sup>2</sup> Clervan était venu à la Cour, chargé d'une mission politique. Le 31 décembre, le roi de Navarre écrira au Roi : « Monseigneur, j'ay receu par le s<sup>r</sup> de Clervan la responce qu'il a pleu à vostre Majesté faire aux cahiers qu'il luy avait présentez de sa part, et ay par luy entendu combien elle desire que sa ferme intention à l'entretenement de ses édietz de paix soyt cognue d'un chascun, comme aussy la continuation de sa bonne affection envers ses subjectz de la Religion... » *Lettres missives*, t. I<sup>er</sup>, p. 608.

<sup>3</sup> Après son renvoi de Paris, l'arrestation des personnes de sa suite, l'humiliante enquête à laquelle Henri III voulut se livrer lui-même, Marguerite erra de ville en ville, sans ressource et sans appui. Son itinéraire nous est connu par un livre de comptes de sa maison, conservé aux Archives nationales (série K iv, n° 158 et suiv.). Nous y voyons qu'elle alla successivement à Palaiseau, à Chartres, à Châteaudun, à Blois, à Amboise, à Chenonceau, au Plessis-les-Tours, à Chinon, à Poitiers, à Ruffec, à Angoulême, à Jarnac, à Libourne, à la Réole, à Marmande, au Port-Sainte-Marie, et enfin à Agen, où elle arriva le 7 décembre 1583.

<sup>4</sup> Le roi de Navarre était en effet à Pau à la fin de septembre et au commencement d'octobre 1583, plus occupé de la reprise de Mont-de-Marsan que de sa femme.

Nous verrons aussi ce que le Roy mondiet sieur et filz fera sur le prudent conseil que vous luy avez donné pour le voiaige du Plessis. Je suis tant ennuyée et affligée de tout cecy, que je ne sçay que vous dire, sinon vous prier de continuer tousjours vos bons offices et m'escripre souvant des choses que verrez le mériter.

Je suis d'un austre costé en perplexité pour la crainte que j'ay que les affaires de mon filz le duc d'Anjou ne succèdent et prennent le chemyn que nous désirons pour parvenir à une bonne paix, estimant que le prince de Parme et le roy d'Espagne, son maistre, mecent aussi les choses à la longue pour attendre ce que fera l'armée qu'ilz ont envoyé à la Tercère, dont nous attendons à toutes heures nouvelles. Hier, j'euz une dépesche du s<sup>r</sup> de Longlée qui nous donne tousjours bonne espérance; et jusques au xxiii<sup>e</sup> du passé, le temps avoit esté fort contraire au marquis de Sainte-Croix, ainsi qu'il a escript par vaisseau exprès, comme ledict Longlée nous fait entendre par ladicte dépesche. Le tout est en la main de Dieu; lequel je prie, Monsieur de Belière, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Gaillon, le iii<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

La bien vostre.

CATHERINE.

1583. — 4 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français. n° 3306, f° 119 v°.

A MESSIEURS

## DU CONSEIL DES FINANCES.

Messieurs, encore que je sois bien assurée que vous considérez assez l'importance et intérêt qui adviendrait du retardement des

Suisses repassez de Flandres de deçà, d'autant qu'ils ne seroient pas seulement à charge et despense au peuple, par où ils seroient contrainctz de passer et séjourner, mais aussi pour la considération que leur solde, courant à xviii<sup>m</sup> l. t. par mois, c'est toujours beaucoup augmenter la grande somme qui leur est due. Si vous diray-je qu'il me semble que ce seroit faire ung très grand service au Roy monsieur mon filz si l'on pouvoit trouver moyen de leur faire fournir vi. ou xii<sup>e</sup> l. t. pour chacune enseigne et v. ou vi<sup>m</sup> l. t. pour le colonel et les officiers, affin de leur donner moyen de se rabiller et raccommoder ung peu, car ilz sont tout nudz et la plinspart n'ont pas des soulliers; ce que dessus peult revenir à xx<sup>m</sup> l. t., lesquels mon filz le duc d'Anjou est content que l'on prenne sur le reste des n<sup>e</sup> m. l. t. que le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz luy a accordez de l'édit des offices de sergent des paroisses. Sur quoy il désireroit aussi estre secouru, oultre cella, d'autres x<sup>m</sup> l. t., pour employer au payement de la garnison de Cambray, affin d'inciter toujours d'advantage les soldatz de ladite garnison à le servir fidèlement et à se comporter et vivre doucement avec les habitans d'icelluy Cambray. J'ay escript de tout ce que dessus amplement au Roy mondit s<sup>r</sup> et filz<sup>1</sup>, non que ce

soit pour vous faire obliger, car je serois bien marrye de conseiller de vous mettre en ces peynes là; mais affin que promptement vous advisiez à ce qui se pourra faire en cela pour trouver moyen de licentier et renvoyer lesdits Suisses; à quoy, en attendant l'intention du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, je vous pryé encores une fois de penser, pour ce que c'est ung affaire auquel il fault pourveoir promptement. Car, tant plus l'on attend, d'advantage de despence, dommages et interestz il y aura. Ce porteur a esté requis par eulx de venir solliciter leur payement, pour lequel mon filz le duc d'Anjou est bien content, ainsi qu'il m'a dict, que l'on prenne aussi le reste desdits n<sup>e</sup> m. Je vous pryé vous souvenir que, par faulte d'avoir fourny une bien petite somme aux Suisses que l'on licentia dernièrement, ladite somme est acree à vi<sup>e</sup> m. l. t. et plus, dont l'on s'en pouvoit lors redimer pour bien peu. Il ne fault pas ainsi faire de cecy. Priant Dieu, Messieurs, vous, etc.

Esript à Gaillon, ce iii<sup>e</sup> septembre 1583.

1583. — 4 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 222.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 120 r°.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, ce porteur ayant esté envoyé pour solliciter le paiement des Suisses, j'ay bien voulu l'accompagner d'une dépesche que je fais à Messieurs du Conseil pour y adviser, affin qu'on les puisse licencier et renvoyer. Vous aiant bien voulu aussy

<sup>1</sup> Pendant que la reine mère s'occupait ainsi des finances publiques, son procureur général, Antoine Arnauld, allait de sa part au Bureau de la ville de Paris « pour prier Messieurs le Prevost des Marchans et Eschevins de faire accorder, en l'assemblée qui se doit faire ce jour d'huy (2 septembre 1583), la commutation de la ferme des impostz et billotz contre les aydes et domaines que Sa Majesté a dernièrement délaissés au Roy ». Il s'agissait, comme l'avait écrit le roi, de Mézières, le 26 juin, « de la commutation et eschange, que Sa Majesté veult et entend faire avec ladite Ville, de plusieurs de ses domaines et aydes (qu'il avait cédés à sa mère, en dépit de droits antérieurs de la ville de Paris) contre la ferme des impostz

et billotz de Bretagne ». — *Registres du Bureau de la ville de Paris* publiés par M. Paul Guérin, t. VIII, p. 329, 340, etc.

faire ce mot de lettre et vous prier de vous y employer et embrasser cest affaire, comme vous sçavez qu'ele mérite et requiert grandement le service du Roy monsieur mon filz, auquel j'en ay escript sur les difficultez que j'ay entendu que lesdicts s<sup>rs</sup> du Conseil en ont faictes, affin qu'il leur en mande son intention, qui ne peult estre aultre que de les licencier et faire en sorte que lesdicts Suisses s'en retournent bientost les plus contens que l'on pourra. Je vous recommande d'affection cedict affaire, estant important et pressé, comme vous sçavez qu'il est, et prie Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Gaillon, le m<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

PINART.

1583. — 4 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 120 r<sup>e</sup>.

[A MONSIEUR DE CHEVERNY.]

Monsieur de Cheverny<sup>1</sup>, mon cousin le maréchal de Biron s'en est retourné aujourd'huy d'icy, pour aller licencier et faire séparer les gens de guerre françois qui sont repassez de Flandres de deçà, et pour faire marcher les Suisses du costé de la frontière de Bourgonne, affin de les renvoyer et faire retirer; mais, craignant que cella ne se puisse faire par faulte d'argent, je faictz une despesche à Messieurs du Conseil, laquelle je vous pry

<sup>1</sup> Cheverny ne sera garde des sceaux que dans quelques mois. Après la mort de Birague, Joyeuse usa de tout son pouvoir pour faire nommer chancelier son frère l'archevêque de Narbonne; mais l'influence de d'Épernon l'emporta.

assister de la bonne affection que vous avez toujours accoustumé pour le service du Roy monsieur mon filz, auquel j'en ay escript ensemble pour x<sup>m</sup> l. t. que mondit filz désire bien recouvrir pour le payement de la garnison de Cambray, sur les n<sup>e</sup> m. l. t. qu'il a pleu au Roy son frère luy accorder, affin qu'il luy plaise escrire sur l'ung et sur l'autre son intention auxdits s<sup>rs</sup> du Conseil et à vous; mais, pour ce que l'un et l'autre affaire importe, il seroit besoin cependant, et en attendant sa response, d'y regarder et adviser aux moyens dont on pourra user. Pryant Dieu, Monsieur de Cheverny, vous etc.

A Gaillon, du m<sup>e</sup> septembre 1583.

1583. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 120 v<sup>e</sup>.

[A MONSIEUR DE CRÈVECEUR<sup>1</sup>.]

Monsieur de Crèveceur, je suis infiniment ayse que l'advitaillement de Cambray soit parachevé et loue beaucoup le bon et grand devoir que vous y avez faict, dont vous pouvez croire que le Roy monsieur mon filz sera aussi fort ayse, et vous en sçayt, comme aussi fay-je, très bon gré, et de ce que vous et le s<sup>r</sup> de Puygaillard advez accompagné mon filz le duc d'Anjou sur la frontière<sup>1</sup> et donné seureté en son veoyage de Cambray, où j'espère qu'il ne fera pas long séjour, mais en retournera incontinent, comme sçavez qu'il m'a promis, et dont j'ay aussi asseuré le Roy monsieur mon filz, qui, en ceste considéra-

<sup>1</sup> Le s<sup>r</sup> de Crèveceur étoit, comme l'on a vu, chargé de surveiller avec ses gens la frontière du Nord et de venir ainsi en aide au duc d'Anjou. — Plusieurs de ses lettres au roi se trouvent dans le tome IX des *Cinq cents* de Colbert.

tion a esté content que vous et ledict s<sup>r</sup> de Puygaillard lussiez au dedans et à la lizière de ladicte frontière, où il fault que vous demeuriez pour le favorizer en sondict veoyage jusques à son retour. Mais je suis en grande peyne, veoyant ce que vous m'escripvez du peu de moyen qu'il y a de ce costé-là de pouvoir faire vivre les compagnies qui sont avec vous et ledict s<sup>r</sup> de Puygaillard, vous pryant tous deulx de regarder à faire le mieulx et au plus grand soulagement du peuple que vous sera possible jusques audict retour de mondiet filz, auquel j'escripitz expressément n'entreprendre rien de nouveau, au contraire tenir ce qu'il nous a si expressément promis, qui est, comme vous le sçavez, que bien tost après ledit advitailement faict, et pour le plus tard dedans la fin de ce moys, ayant estably bonne garnison audit Cambray, il licentieroit entièrement tout le reste. C'est ce que je luy ay mandé très expressément par mon cousin le maréchal de Biron, et dont je l'admonestes fort encore par la lettre que présentement je luy escripiz de ma main, laquelle je vous pryé luy faire tenir seurement, et luy escripvez ce que je vous en mande et aussi la nécessité et charge que font au pauvre peuple les xii compagnies, encore qu'elles ne facent que vivre. Je luy mande aussi, par ledict s<sup>r</sup> maréchal, que, suivant ce que nous advisasmes estans à la Fère, il fault licencier et renvoyer les gens de guerre retournez de Flandres, ainsi que nous l'escripvismes dès lors audict s<sup>r</sup> maréchal, auquel je l'ay commandé dérechef si expressément, que je ne pense pas qu'il y veille faillir; car aussy seroit occasion au Roy monsieur mon filz d'estre très mal content de luy, pour l'oppression et foule que font lesdits gens de guerre à son pauvre peuple, ce qu'il ne fault aucunement souffrir. M'ayant pareillement ledict s<sup>r</sup> maré-

chal promis très expressément, et je le vous ay escript par luy, de faire, incontinent qu'il aura veu mondiet filz, licentier et renvoyer les Suisses et lesdits autres gens de guerre retournez de Flandres, et ce qu'il y aura d'adventaige des xv compagnies des gens de pied et six de cheval, que le Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz a accordées que mondiet filz le duc d'Anjou pourroit avoir pour deux moys seulement, qui fuiront à la fin de cestuy-cy, pour lediet advitailement de Cambray. Et suis fort esbahie et trouve bien estrange d'avoir veu au postscript du double de la lettre que mondiet filz vous a escripte de Cambray le iiii<sup>e</sup> de ce moys, qu'il y dyt que j'aye trouvé bon que l'on luy mène lesdictes forces; car vous avez veu tout le contraire par toutes les despeschés que je vous ay faictes et mesmes par celle que vous porte de moy mondiet cousin le maréchal de Biron; auquel j'y faict bailler commissions en blanc et lettres missives aux gouverneurs pour le convoy et fourniture des vivres ausdits Suisses, jusques en leur pays, et pour conduire aussi et faire séparer entièrement les autres gens de guerre françoys et les renvoyer en leurs maisons, sans qu'ilz puissent faire foule au peuple, comme il est amplement déclaré par lesdictes commissions et lettres missives; suivant lesquelles je m'assure que ledict s<sup>r</sup> maréchal et vous y pourvoirez promptement, et dont je vous prie de rechef. Car il est tout certain que le Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz auroit grande occasion de mescontentement; et si mondiet filz n'i satisfait, je retourneray moy-mesme plustost de delà pour le faire faire, sachant bien qu'il n'est pas possible, estant la saison si avancée contre l'hiver, qu'il puisse rien faire et n'advieudroit de tout cecy q'une ruyne plus grande au peuple et ausdits gens de guerre, comme je luy escripiz amplement par madite



lettre, que je vous pryé derechef luy faire tenir seurement par ce courrier ou autre, qui m'en puisse incontinent rapporter responce. Cependant, je pryé Dieu, etc.

A Gaillon, du vi<sup>e</sup> septembre 1583.

Vous sçavez ce que je vous diz de la part du Roy que il ne vouloit nullement que ces forces sortissent de son royaume; mais, estant dedans sa frontière, il trouvoit bon que approchassiez pour favoriser l'allée et le retour de son frère; faictes le luy entendre, afin que sur l'espérance que l'assisteriez au dehors du royaume, il ne s'engageast en lieu où il receut honte et dommage, car vous ne l'auseriez faire autrement; et manderay au Roy que vous ay fait entendre sa volonté et au s<sup>r</sup> de Puigaillard aussi, etc.<sup>1</sup>

1583. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 121 v°.

#### [A MONSIEUR DE TAVANNES.]

Monsieur de Tavannes<sup>2</sup>, je suis bien aysé de la délibération où vous estes d'aller trouver le s<sup>r</sup> de Puigaillard<sup>3</sup>, et vous ranger à vostre

<sup>1</sup> En tête : « Poscript escript de la main de la royne. »

<sup>2</sup> Guillaume de Saulx-Tavannes, fils aîné du maréchal, lieutenant du roi en Bourgogne, avait conduit sa compagnie de gens d'armes en Flandres à la suite du duc d'Anjou. V. ses *Mémoires*. — Quelques-unes de ses lettres (1562-1607) ont été publiées par l'historien des Tavannes, M. L. Pingaud. — *Correspondance des Saulx-Tavannes au xvi<sup>e</sup> siècle*, Paris 1877, in-8°.

<sup>3</sup> On lit dans les *Mémoires* de G. de Saulx : « L'an 1581, le sieur de Puigaillard par commandement du Roy s'achemina, avec quatorze compagnies de gens d'armes, vers la frontière de Picardie, pour s'opposer au dessein que pourroient avoir les Espagnols en France, sous le prétexte de la guerre que leur faisait en Flandres Monsieur d'Anjou, lequel ravitailla Cambray avec plusieurs troupes et entre autres celle du sieur de Ta-

compagnie, s'il s'en présente occasion. Et vous diray cependant que je ne puis vous faire expédier l'ordonnance que demandez pour voz nouveaulz enrrollez, d'autant que cela dépend du commandement propre du Roy monsieur mon filz, auquel il sera bon que vous en escripiez et bailliez voz lettres au s<sup>r</sup> de Villeroy, qui a en son département le faict de la gendarmerie, lequel je m'assure vous en fera avoir incontinent responce. Pryant Dieu, Monsieur de Tavannes, etc.

A Gaillon, du vi<sup>e</sup> septembre 1583.

1583. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 121 v°.

#### [A MONSIEUR DE SAILLY.]

Monsieur de Sailly, vous estes grandement à louer du bon et grand devoir que vous avez fet pour l'advitaillement de Cambray<sup>1</sup>; aussi vous pouvez vous asseurer que le Roy monsieur mon filz et moi vous en sçavons très bon gré; et si tout est entièrement parachevé, après avoir pris congé de mon filz le duc d'Anjou, vous pourrez faire ce qui est de vostre charge ès places de la frontière, et vous en venir à Paris, vers le commencement du mois prochain, que le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz regardera à pourvoir aux choses nécessaires pour ces frontières. Cependant je pryé Dieu, Monsieur de Sailly, vous, etc.

A Gaillon, du vi<sup>e</sup> septembre 1583.

vannes, que le mesme sieur de Tavannes avait conduites près du sieur de Puigaillard.»

<sup>1</sup> Une lettre de M. de Sailly à Brulart, du 10 juin 1584, parle encore de la peine qu'il se donne, de concert avec M. de Crèvecœur, pour mettre en état de défense Péronne, Saint-Quentin, etc. — (*Cinq cents de Colbert*, vol. 9, f° 141).



1583. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 121 v°.

[A MONSIEUR DE PUYGAILLARD.]

Monsieur de Puygaillard<sup>1</sup>, je loue beaucoup le bon devoir que vous avez fet, avec le s<sup>r</sup> de Crèveceur, suivant l'intention du Roy monsieur mon filz, en accompagnant mon filz le duc d'Anjou sur la frontière pour son voyage de Cambrai, où j'espère qu'il ne fera pas long séjour, mais s'en retournera incontinent, comme vous sçavez qu'il m'a promis, et dont j'ay aussi ausseuré le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, qui en ceste considération a esté content que ledit s<sup>r</sup> de Crèveceur et vous, vous vous teinsiez au dedans de sadicte frontière et le long de la lisière d'icelle, où il fault que vous demeuriez pour le favoriser en sondit veoyage jusques à son retour. Mais je luy mande aussi qu'il fault casser et renvoyer les Suisses et les gens de guerre retournez de Flandres, sans les faire revenir du costé où il est, comme j'ay entendu qu'il veult faire. Car c'est le contraire de la résolution que feismes ensemble, suivant laquelle il fault, qu'estant Cambrai bien advitaillé et la garnison qui est nécessaire bien establie, il casse et renvoye tous ces gens de guerre qu'il a avec luy, et au-pisallé ce qu'il en peult retenir n'est que quinze enseignes de gens de pied et siz de cheval, jusques à la fin de ce moys. Vous pryant bien fort tenir la main ad ce qu'il y satisface; autrement le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz auroit

<sup>1</sup> Jean de Léaumont, sg<sup>r</sup> de Puy-Gaillard, maréchal de camp, un vétérân des guerres civiles, qui avoit combattu à la Rochelle, à Jarnac, etc., conseiller d'État, gouverneur d'Anjou en 1584. — Voir une lettre de M. de «Puygaillard au Roy», du 27 septembre 1583, dans le ms. fr. 6629.

grande occasion de mescontentement. Priant Dieu, etc.

A Gaillon, du v<sup>e</sup> septembre 1583.

Monsieur de Puygaillard<sup>1</sup>, vous sçavez le commandement que le Roy vous a faict que ne deussiez nullement sortir hors de sa frontière ny les troupes qu'il vous a baillées; je vous en veulz bien rafraischir la mémoire afin que ne faciez rien d'adventaige que ce qui est de sa volonté, et le faictes entendre à mon filz, affin qu'il n'entreprene rien à l'adventaige que a son retour, soubz l'espérance de voz forces; car il va de vostre vye, etc.

1583. — 6 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 122 v°.

A MESSIEURS

DU CONSEIL DES FINANCES.

Messieurs, j'ay receu la lettre que vous avez escripte, avec le mémoire que avez dressé pour la levée des tailles de l'année prochaine; surquoy par ledit mémoire vous desduyez et représentez si clairement ce que pensez estre besoing de mettre ès commissions qui s'en dresseront et de persuader auz présidens des esleuz le bon devoir, qu'il m'a semblé qu'il ne se peult rien adjouster, et suis d'avis, suivant vostre délibération, que l'envoyez au plus tost au Roy monsieur mon filz, et, cependant, que vous mandiez venir à Paris l'un des premiers et principaulz trésoriers généraulz de France des principales provinces, pour adviser et résoudre ce qui sera requis et nécessaire en l'exécution de ladite levée. Cependant, je vous diray aussi, en atten-

<sup>1</sup> En tête : «Postscript de la main de la roynne».

dant la response du Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz à la despesche que je luy ay faicte pour l'argent nécessaire au licenciement des Suisses retournez de Flandres et pour ce qui leur est deu, que mon filz le duc d'Anjou veult bien estre pris sur le reste des II<sup>e</sup> m. l., qu'il a pleu au Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz luy octroyer sur les offices de sergent des paroisses, qu'il me semble que le trésorier des parties casuelles ne deveroit délivrer aucunes quictances, affin, qu'ayant sceu l'intention du Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz, l'on puisse choisir celle des provinces d'où l'argent pourra venir le plus tost, pour employer au payement desdicts Suisses, lesquels je vous recommande dérechef. M'asseurant que vous considererez très bien les raisons que je vous ay escriptes par le truchement qu'ilz m'ont envoyé de deçà, et qui vous aporte mesdictes lettres. Pryant Dieu, Messieurs, vous, etc.

A Gaillon, du vi<sup>e</sup> septembre 1583.

1583. — 6 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3357, f° 39.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 120 v<sup>o</sup>.

Copie. Portef. Fontanien, 356-357, f° 324.

A MON COUSIN

LE S<sup>r</sup> DE MATIGNON.

Mon cousin, vous verrez par la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, comme il se repose du tout sur vous pour la seureté de Bazas et des aultres villes de delà, ne désirant rien tant que de conserver la paiz, à quoy il est bien asseuré que de vostre part vous tiendrez la main et y ferez tout ce qui vous sera possible.

Je vous prie, si vous entendez des nouvelles de la Tercère et de ce que sera devenue

l'armée d'Espagne, de m'en donner advis. Il en a couru ces jours icy des nouvelles qui m'ont mise en grande peine; mais elles ne se sont pas, graces à Dieu, trouvées véritables; au contraire, il nous en est venu d'aultres advis (dont je vous envoie les doubles), que je désire bien estre certains. Par la dernière dépesche de Longlée, qui estoit du xiii<sup>e</sup> du mois dernier, il se void qu'ilz en estoient en Espagne en aussy grand peine que nous. Le tout est en la main de nostre Seigneur, auquel je prie, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Gaillon, le vi<sup>e</sup> jour de septembre.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 6 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15906, f° 751.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, vos deux lettres d'ung mesme jour, n<sup>o</sup> de ce mois, m'ont esté rendues et celle que m'avez encores depuis escripte du iiii<sup>e</sup> ensuivant; ayant veu par icelles tant de bons et prudens discours et advis, qu'il ne seroit possible de plus, et sur lesquels je vous diray que, pour ce qui concerne ma fille la royne de Navarre, le Roy a esté fort aize de la lettre que luy escrivites sur l'occasion du voiage du s<sup>r</sup> du Plessis, aussy a-il suivy vostre bon et prudent conseil, mais c'est à ceste heure le plus malaizé que de pouvoir, après avoir si mal conduict cecy, y pourvoir et donner remède tel qu'il est nécessaire. Il faudra y bien penser<sup>1</sup>. J'ai veu

<sup>1</sup> Cette affaire de la reine de Navarre, si mal menée par Henri III, donna lieu à des négociations nombreuses. On trouverait dans le ms. 295 du fonds Brienne

aussi les autres pointz résultans de cella, et pour les autres affaires de ce roiaulme, mesmes pour le faict de la paiz et de ce qui concerne mon filz le duc d'Anjou, estans ces choses là de si grant priz, je désire en parler avecq vous plutost que d'en escrire, et, pour ceste occasion, je vous prie venir en vostre maison de Grignon<sup>1</sup> mercredi ou jeudi de la sepmaine prochaine, que je seray a Noizy,

les pièces suivantes que nous ne faisons qu'indiquer, ne pouvant les publier toutes en *Appendice*, car elles regardent plus l'histoire de Marguerite de Valois que celle de sa mère :

Fol. 219-229. Harangue au Roy Henry III faicte par Monsieur de Pibrac pour le roi de Navarre, lorsque la reine de Navarre sa femme recent un mauvais traitement au Bourg-la Roynie près Paris;

Fol. 229-236. Relation de Monsieur du Plessis-Mornay de ce qu'il avoit faict auprès du roy Henry III, y estant envoyé par le roy de Navarre, sur ce qui estoit arrivé à la royne de Navarre sa femme auprès de Paris;

Fol. 247-249. Ce que Monsieur de Bellièvre a dict au roi de Navarre pour luy persuader de reprendre la royne sa femme;

Fol. 250-256. Response du roy de Navarre au s<sup>r</sup> de Bellièvre et la réplique dudict s<sup>r</sup> de Bellièvre.

Seule, la «Négociation de M. Duplessis vers le roy Henry», d'août 1583, a été publiée dans les *Mémoires et correspondances de Duplessis-Mornay*, 1824, in-8°, t. II, p. 364 à 376.

Il faudrait indiquer encore :

«Instruction du s<sup>r</sup> de Bellièvre allant devers le roy de Navarre de la part de Sa Majesté, St-Germain-en-Laye le xviii<sup>e</sup> octobre 1583», que nous publions en entier (ms. fr. 15907, fol. 250); et la très curieuse lettre de Henry III à Bellièvre sur les résultats de sa négociation avec le roi de Navarre pour l'engager à reprendre sa femme, de janvier 1584. (Brienne, 295, fol. 257 à 259 et Ms fr. 23334, fol. 176.)

<sup>1</sup> Grignon, terre célèbre, sur la commune de Thiverval, à 20 kil. de Versailles, n'était pas bien loin de Noisy-le-Roi, également dans Seine-et-Oise, où la reine résidait.

où je demeureray encores tout vendredy et n'en partiray que le samedi ensuivant. Et, venant audit Noizy un après-disnée de ces jours là, je seray bien aize de parler avecq vous, que je prie Dieu cependant, Monsieur de Belière, avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Gaillon, le vi<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

De sa main : La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 6 septembre.

Cople. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 118 v°.

### [A MONSIEUR DE LONGLÉE<sup>1</sup>.]

Monsieur de Longlée, vous aurez veu par la dépesche qui vous a esté faicte de Bresles-Beauvais<sup>2</sup>, le xxvi<sup>e</sup> du mois passé (qui a esté envoyée à Gardéra pour vous faire tenir) les termes en quoy mon filz le duc d'Anjou estoit avec le prince de Parme pour la négociation, qui se faisoit par Julles. pour une tresve, dont ledit prince avoit luy mesme faict l'ouverture et à laquelle j'avois faict condescendre mondit filz de l'accorder pour ung an ou deuz, afin de cependant nous eussions plus de loisir de poursuivre la négociation du mariage<sup>3</sup>, dont vous avez esté chargé de delà par les dernières dépesches que vous a faictes le Roy monsieur mon filz, sur l'ouverture que

<sup>1</sup> En marge : «De la royne mère du Roy.»

<sup>2</sup> La reine était à Bresles le 25 août.

<sup>3</sup> Catherine menait de front trois négociations de mariage pour son fils d'Anjou : celle avec la reine d'Angleterre, sur laquelle elle ne comptait plus guère; une avec sa petite-fille d'Espagne, à laquelle Philippe II aurait donné en dot les Pays-Bas; et une autre avec sa petite-fille de Lorraine, qui avait trop vécu à la Cour pour se soucier beaucoup d'épouser son oncle François.

le Taxis en a faicte de deçà, et dont il dict avoir escript amplement au roy d'Espagne son maistre. Mais ledict prince s'est monstré fort froid au dernier voiage qu'a faict devers luy ledict Julles; se laissant entendre qu'il ne pourroit faire ladicte tresve que pour ung mois ou siz sepmaines, pendant lesquelles l'on auroit response des dépesches susdictes, de sorte que je crains que mondiet filz veille, sur ceste occasion, après qu'il aura bien envitaillé Cambray, comme il sera bientost, retenir encores ses forces et se remettre avec ceulz des Estatz, qui l'en recherchent plus que jamais et avec des conditions bien plus avantageuses qu'ilz n'ont poinct faict. Ce que vous devez trouver ocazion à propos de bien représenter de delà; car je vous assure que c'est une chose utile, et à quoy je crains bien, si l'on prend l'occasion d'acheminer nostre bon dessein au bien de la paiz, que nous ne puissions pas remédier, et que de grandes forces se joignent à cecy, comme il se descouvre que ceulz des Estatz des Pais-Bas sont après à ce faire, et que, si nous n'avons moien de retenir mondiet filz par quelque véritable commencement et qui ait aparence de veoir bientôt quelque bon effect en ceste négociation, le feu se ralume plus grand qu'il n'a poinct esté ès Pais-Bas, y estans les choses fort préparées, qui ne les préviendra par quelque bon et prompt acheminement de vostre dicte négociation; car les forces qui sont maintenant debout et qui s'assemblent encores tous les jours pour le faict de Collongne<sup>1</sup>, pourront bien fonder èsdicts Pais-Bas, et pour ce

que<sup>1</sup> les ungs et les aultres sont gens merceinaires et quasy tous protestans, et encores qu'ilz soient maintenant contraires, ilz se pourront toutes fois bien accorder, comme ilz sont après de faire, et puis se joindre avec lesdicts des Estatz et rejeter cest oraige devers lesdictz Pais-Bas, par les practiques qu'en faict le prince d'Orenge, ne désirant rien plus que toutes lesdictes forces se remettent soubz le nom de mondiet filz et desdicts Estatz à l'encontre dudict prince de Parme, à présent que son armée se décline fort pour les grandes malladies qu'il y a en icelle, qui est la pluspart autour d'Ippe, ou ilz semble qu'ilz se veillent bloquer et y laisser quelques forces, mettre le reste ès garnisons; car à cause desdictes malladies, il ne peult plus tenir la campagne, ce que vous ne devez obmettre de dire, comme de vous mesme, et bien faire comprendre de delà, selon que vous verrez estre à propos; car aussy est-ce chose bien véritable que ledict prince d'Orenge faict sur ce ses menées et practiques bien chauldement. Cependant, j'accuseray la réception de voz dépesches des vi et xvi<sup>e</sup>s dudict mois passé, que j'ay ouvertes et envoyées au Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz, qui est encores à Bourbon-Lancys; et vous diray sur le contenu d'icelles que j'estime que celluy qui parle anglois et escossois qui a esté de delà, se nomme Quillegrée; car il est tel de sa personne que vous le descrirez en voz dépesches, et personne en qui la royne d'Angleterre se fie fort, ayant esté par elle souvent envoyé devers le roi d'Escosse et employé aux affaires d'entre elle et ledict roy, qui ne sont pas très bien ensemble, s'estant icelluy roy retiré d'avec les seigneurs escossois partisans d'icelle royne et mis entre les

<sup>1</sup> Clervant, d'accord avec le duc Casimir, voulait lever deux mille soldats pour secourir l'archevêque de Cologne que le pape venait de déposer. Ce prélat avait embrassé le protestantisme depuis 1577. Ernest de Bavière, évêque de Liège, l'attaqua vivement et le chassa.

<sup>1</sup> La suite de la dépêche se trouve dans le ms. fr. 7321 au fol. 121 r<sup>o</sup>.



maines des autres seigneurs qui inclinent à la roïne d'Escosse.

J'ay veu aussi par vosdictes lettres que le xix<sup>e</sup> jour de juillet l'armée d'Espagne estoit encores à l'Isle St-Michel, sans avoir peu, à cause du mauvais temps, aller à la Tercère, pour la conservation de laquelle je pry Dieu nous estre favorable et que vous en puissiez envoyer bien tost de bonnes nouvelles<sup>1</sup>; car, si nous avons ce bon heur de la garder, j'espère que ce nous sera plus de moyen de parvenir au bien de la paiz pour toute la chrestienté, que je désire avoir cest heur de pouvoir moyenner pour le plus grand contentement que je scaurois jamais avoir, vous pryant de n'obmettre à une chose de tout ce que pourrez penser y pouvoir ayder; et, outre que vous ferez chose, je vous assure, très agréable au Roy monsieur mon filz, j'auray tousjours bonne souvenance du devoir que y aurez faict, et de la dextérité et affection dont vous vous y serez employé. Je trouve fort bon, et m'assure que le Roy mondict s<sup>r</sup> et filz sera de mon oppinion, ce que avez faict et commencé envers les Portugois et la duchesse de Bragance, ce qu'il fault que vous continuez, et la faciez assurer que nous embrasserons ses affaires de la mesme affection et tout ainsi que nous faisons celles du s<sup>r</sup> don Anthoine, que nous n'abandonnerons jamais, puisque le luy avons promis; ce que vous ferez dire à ladite duchesse et qu'elle se peult assurer que nous en ferons de mesme envers elle, quant le luy aurons promis. J'ai veu aussi l'advis que nous donnez de celluy qui est allé de delà de la part du duc nommé en vosdictes despes-

<sup>1</sup> L'île de Tercère était tombée entre les mains des Espagnols depuis le 26 juillet; mais la nouvelle n'en arriva à Paris, par la voie de Bordeaux et de la Rochelle, que le 6 septembre, le jour même où la reine écrivait à Longlée.

ches; ce ne sera pas peu de service que ferez au Roy mondict s<sup>r</sup> et filz si vous pouvez apprendre ce qu'il y estoit allé faire et de nous en donner advis soubdain. Pryant Dieu, Monsieur de Longlée, vous avoir, etc.

Esript à Gaillon, le vi<sup>e</sup> septembre 1583.

1583. — 8 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 122 r<sup>e</sup>.

[A MONSIEUR DE LA CHASTRE<sup>1</sup>.]

Monsieur de la Chastre, mon filz le duc d'Anjou se fiant au s<sup>r</sup> de Drou<sup>2</sup>, l'employe journellement à aller et venir devers le Roy monsieur mon filz et moy pour affaires très importantes, comme vous pouvez bien penser; mais pour ce que vous avez différent, vous et ledict s<sup>r</sup> de Drou, je vous ay bien voulu escrire ce mot de lettre et vous pryer que ledict Drou, allant et venant pour le service de mondict filz le duc d'Anjou, vous et voz amyz y ayez considération telle qu'il ne puisse par vous ou vosdicts amyz en ladiete considération, rien estre entrepris; auquel j'ay aussi commandé que de sa part il ayt à surceoir vostre dit différent, pour lequel je désirerois bien que vous voullussiez remectre tous deulz à Messieurs les maréchaux de France, ou ceulz d'entre eulz qui se trouveront vers la fin de ce moys auprès du Roy Monsieur mon filz, lesquelz je m'assure gar-

<sup>1</sup> Claude de La Chastre était de ceux qui s'étaient réunis à Château-Thierry pour composer l'armée du duc d'Anjou. Il jouera un rôle important dans la Ligne, comme gouverneur du Berri et de l'Orléanais et, pour prix de sa soumission à Henri IV, deviendra maréchal de France.

<sup>2</sup> Pierre de Chamborant, s<sup>r</sup> de Drou. Nous ne savons quel était l'objet de leur querelle.



deront à l'un et à l'autre ce qu'ilz doibvent,  
et trouverront les moyens de vous appoincter.  
Pryant Dieu vous, etc.

A Gaillon, le viii septembre 1583.

1583. — 9 septembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 8355, f° 74.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, s'en alant George à Paris, je vous ay voulu fayre ce mot, encore que le porteur soit asés suffisant pour dyre de nos nouvelles; mais ayant entendu qu'avés aysté malade, je suys bien aysé de savoyr comme vous portés, et croy que c'est chouse générale, car nous le sommes presque tous icy du mal de teste, duquel je ne me puis encore bien dé-fayre, et si ne lairay pas pour cela de partir lundy pour aystre bien tost après à Paris, où je seray bien aysé de vous voyr en bonne santé. Le Roy et la Royne ne tarderont guières à y estre après, à ce qu'ils m'ont mandé tous deuz, et qu'ils ne furent jeamays si sains qu'ils sont<sup>1</sup>; si plaisoit à Dyeu les ramener avec un enfant au ventre de la Royne<sup>2</sup>, ce seroit pour nous reconforter de tous nos maux; j'en prie Dyeu et qu'il vous veille conserver en bonne santé.

De Gallon, le ix<sup>me</sup> septembre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ils revenaient de Bourbon-Lancy, d'où le roi avait écrit à Villeroy que les eaux lui avaient fort bien réussi, ainsi qu'à la reine.

<sup>2</sup> C'est dans ce but qu'elle avait été prendre des bains à ces sources thermales alors très réputées.

1588. — 18 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 140.

A MONSIEUR DE CHEVERNY,

GARDE DES SÉAUX DE FRANCE.

Monsieur de Cheverny, j'ay fait faire la dépesche du s<sup>r</sup> de Belebat<sup>1</sup> qui passera au Roy monsieur mon filz pour la veoir et signer, et de là s'en yra droict dilligement à Venize; mais il ne seroit pas à propos qu'il retardast après l'argent de son voiaige, et de cinq cens escuz qu'il fault envoyer audict s<sup>r</sup> de Maisse pour ung affaire très important et secret resconeu du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz. A ceste cause je vous prie de faire dépesche au Conseil le plus dilligement qu'il sera possible, affin qu'il ne soit point retardé, aussi que j'escriptz par luy au Roy et je serois bien marrie que mes lettres feussent retardées. Priant Dieu. Monsieur de Cheverny, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Noizy<sup>2</sup>, le xviii<sup>me</sup> septembre 1583.

De sa main : La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — [Septembre.]

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f° 131 v°.

A MONSIEUR

[LE MARÉCHAL DE BIRON<sup>3</sup>.]

Mon cousin, nous avons veu, le Roy monsieur mon filz et moy, ce que nous avés es-

<sup>1</sup> Robert Hurault, seigneur de Belesbat, maître des requêtes depuis 1560, qui avait épousé la fille unique du chancelier de l'Hôpital.

<sup>2</sup> Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise), arrondissement de Pontoise.

<sup>3</sup> Nous croyons que cette lettre sans suscription ne

cript pour le fait du collonnel et cappitaine des Suisses qui retournent de Flandre; nous sçavons qu'ilz sont bons serviteurs et bien affectionnez de cest couronne et qu'il n'ont rien fait en ce voyage de Flandre indigne de leur nation et de la dicipline en laquelle ilz sont nouriz : ausy avons nous escript à l'ambassadeur du Roy mondit sieur et filz aux ligues de faire leur excuses à ce qu'ilz ne soient travaillez et ne tombent en aucune peine, quand il seront de retour en leurs pays, ainsy que vous verrez par ce que vous en escript le Roy mondit sieur et filz; estant bien marry qu'il n'y a eu moyen de pourvoir plustot à leur payement, affin qu'ilz s'en retirassent dilligemment hors ce royaume, sans la charge et foulle du peuple, ce qu'il fault qu'ils facent, à cest heure qu'il leur a esté baillé ung commissaire pour les conduire en toute seureté et que les gens de mon filz ont arresté compte avec eulz et que l'on a pourveu à leur faire bailler le plus que l'on a peu comptant en en drap. Quand à Desbordes, qui en a eu cy-devant la charge, en faveur duquel vous m'escripvés, c'est la rayson qu'il soit satisfait de ce qui luy est deu; mais il fault qu'il en adresse à ceulz qui ont charge de compter et accorder avec lesdicts Suisses, affin qu'ilz le facent payer sur les deniers qui leurs ont esté ordonnez, leur en ayant à cest fin parlé et fait recommandation en sa faveur.

peut guère s'adresser qu'au maréchal de Biron, qui étoit chargé de veiller au payement et au départ des Suisses, qu'il avoit commandés en Flandre.

1583. — 19 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 133 r°.

[A MONSIEUR LE COLONEL VEXER<sup>1</sup>.]

Monsieur le collonel, j'ay ung merveilleux regret de veoir, parla lettre que m'avez escripte, que vous, voz capitaines et soldatz soyez réduictz en la grande peyne et nécessité que m'escripvez; sur quoy je vous diray que j'en fais présentement une despesche bien expresse à mon filz le duc d'Anjou, et vous assure que je fery encores et tousjours tout ce qu'il me sera possible pour vous autres; car, estans si gens de bien que vous estes, il vous fault aussi bien traicter, comme j'espère que l'on fera, au moins y mettera-on toutes les peynes qu'il sera possible. Cependant l'on vous envoie x<sup>m</sup> l., outre ce qui vous a naguères esté distribué, et advisera-on de faire encores ce qu'il sera possible pour vous faire assister. A quoy je tiendray tousjours la main d'aussi bon cœur que je pryé Dieu, Monsieur le collonel, vous avoir, etc.

A Noizy, le xix<sup>e</sup> septembre 1583.

<sup>1</sup> Louis Wischer, de Glaris, ne devint colonel que vers la fin du règne de Henri III; mais il étoit le principal chef du régiment suisse enrôlé par le duc d'Anjou pour les Pays-Bas. Le 9 novembre, à Château-Thierry, il signa avec le représentant du prince un traité par lequel il lui fut attribué une somme considérable en compensation de la solde de dix-sept mois, non encore échue, allant du 5 juillet 1582 au 13 janvier 1584. (Aff. étrangères, Suisse, IV, 105.)

Wischer fut administrateur de son canton de Glaris de 1578 à 1587. En 1589, il revint en France, mais au service de Henri IV; il figura à la bataille d'Ivry, aux sièges de Chartres, Noyon, Rouen et Paris. Il fut fait chevalier de Saint-Michel en 1596. (Cabinet des titres, 1043, fol. 5.)

1583. — [Septembre.]

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3366, P 122 v°.

A MESSIEURS

## DU CONSEIL DES FINANCES.

Messieurs, ce porteur qui a esté despesché de Suisse sur la grande et importante difficulté qui s'i trouve, pour n'y avoir entièrement esté envoyé et fourny la somme qui fut naguères promise aux ambassadeurs des ligues dudit pays, a passé au Roy mousieur mon filz qui a amplement ouy et bien fort considéré, comme aussi est-il bien nécessaire, l'importance de ce fait, pour lequel il m'a escript la lettre qui sera encoze avec ceste-cy, suivant laquelle je vous pryé veoir les instructions de cedit porteur et adviser le plus dilligemment que vous pourrez aux moyens qu'il y aura de pouvoir trouver ledit reste, ou au moins c<sup>m</sup> l., pour envoyer ausdits Suisses : autrement, je crains bien que, oultre la foy et promesse du Roy monditi S<sup>r</sup> et filz qui se trouvera manquer, dont je m'asseure qu'il aura merveilleux regret, il advienne quelque désordre en noz traictez, ligues et alliances dudit pays de Suisse, qui seroit ung plus grand inconvéniant et préjudice au service du Roy monditi S<sup>r</sup> et filz qui ne se pourroit dire, ainsi que je m'asseure que vous et ung chacun de vous sçavez bien considérer; et, pour ce, je vous pryé derechef bien adviser à cest affaire que vous puissiez promptement trouver le moyen d'y pourveoir, et, s'il est possible, faire envoyer dedans la fin de ce moys ledit reste den. Car il est certain que le retardement, s'il est plus long, apportera ung très grand dommaige et préjudice au service du Roy monditi S<sup>r</sup> et filz. Pryant Dieu, Messieurs, vous, etc.

Du . . . .

1583. — 20 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, P 143.

## A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, pour ce que, par la lettre que vous escript le Roy monsieur mon filz<sup>1</sup>, vous serez amplement informé de son

<sup>1</sup> La dépêche avait été écrite ou dictée par la reine mère elle-même. Nous trouvons ce renseignement et quelques autres dans une lettre autographe de Pinart, qui accompagnait Catherine à Noisy, et qui écrivait le même jour au roi :

« Sire, la Roïne vostre mère m'a fait faire la dépesche à Venise qu'il plaira à Vostre Majesté de veoir, et, si elle est à vostre désir et intention, la signer s'il vous plaist et commander à Foucault la fermer et en faire ung paquet, auquel il fault mettre aussi la lettre de la Roïne vostre mère, dedans laquelle j'ay mis une clause que je n'ay osé mettre en la vostre, estimant qu'il vault mieulx que ce soit ladicte dame qui soubsonne ce qui est porté par ladicte lettre que vous. Aussi que peult-estre Monsieur de Maisse pourra monstrer vostre lettre, qui peult luy servir d'instruction, ainsi que je l'ay faite, à quelqu'un des seigneurs le plus confident et bien affectionné de vostre service.

« Cependant, Sire, je diroy à Vostre Majesté comme ladicte dame Roïne vostre mère me dépesche présentement, par l'advis de Messieurs de Raiz, de Believre et de Lannac, devers Monseigneur vostre frère, pour luy représenter de sa part le tort qu'il se fait et le grant préjudice que c'est à vostre peuple, s'il ne licencie ces gens de guerre qu'il a, et s'il ne suit et fait ce qu'il a promis si expressément aux deux voiaiges que ladicte dame Roïne vostre mère a faitz devers luy, le premier à Chalme et le second à la Fère. Croiez, s'il vous plaist, Sire, que quand je devrois à jamais encourir la malle grace de mondiet Seigneur vostre frère, je n'obmettray rien en cella à luy dire et représenter fort formelement, selon qu'il a pleu à ladicte dame Roïne vostre mère me commander, et retourneray le plustost qu'il me sera possible pour vous en rendre compte fidellement. Cependant, pour ce qu'il n'y a rien à présent par toutes les dépesches des départements de mes compaignons, ny aussi du mien, qui mérite vous estre escript, je n'ennuiray d'avantaige Vostre Majesté, mais priray Dieu

intention sur la dépesche que nous avons receue de vous par vostre nepveu présent porteur<sup>1</sup>, je ne feray redicte en ceste-cy de ce qu'il vous mande. Seullement vous assureuray que nous trouvons qu'avez très sagement faict d'avoir de vous mesme (sur l'advertissement qu'avez eu de la négociation de ceste ligue, dont nous donnez advis), faict les remonstrances portées par vostre dicte dépesche; à laquelle je n'adjousteray aultre chose, sinon que vous aiez à regarder si ces seigneurs vous ont point eulx mesmes faict, soulbz main, donner cest advis, affin d'induire le Roy mondit S<sup>r</sup> et filz à s'en formaliser et sur ce prendre argument d'en retarder la conclusion pour veoir ce que le temps produira. Vous y verrez plus clair si cela est, lorsqu'ilz entreront en

la vouloir bien conserver et luy donner en toute prospérité, perfecte santé, très heureuze et très longue vie.

«De Noizy, le xx<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

«Vostre très humble, très obéissant, plus obligé et à jamais fidel serviteur et subject,

«PINART.»

(Bibl. nat., Ms. fr. 6679, f° 88.)

<sup>1</sup> Don Antonio avait envoyé à la Porte un agent portugais pour proposer une alliance entre la flotte turque et l'armée que le commandeur de Chastes menait à la Tercère, afin d'attaquer de concert les Espagnols. Mais la mission échoua complètement, et même le Grand-Seigneur à cette époque acceptait le renouvellement d'une trêve avec Philippe II. M. de Maisse, sachant quelle importance la reine mère attachait aux affaires du Portugal, lui écrivait aussitôt :

«Le Portugois, qui passa dernièrement cy, partist le 2<sup>e</sup> juillet derrier de Constantinople pour retourner vers son maistre, et croy qu'il sera quasi de retour en France comme la présente. Il a faict ce qu'il a peu et non ce qu'il désiroit. Les Espagnols publient icy le partement de leur armée qui va à la Tercère avec tant d'insolence, que, si elle a le succez tel comme ils l'asseurent, ilz seront insupportables à tout le monde.»

(*Négociations de la France dans le Levant*, t. IV, p. 209, Venise, 15 août 1583.)

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

négociation et au temps de la résolution d'icelle; et, selon ce que congnoistrez, vous vous conduirez, et advertirez journellement le Roy mondit S<sup>r</sup> et filz de ce qu'en pourrez apprendre, affin qu'à son retour par deçà il ait plus de moien de pouvoir prendre sur ce une bonne résolution. Priant Dieu, Monsieur de Maisse, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Noizy, le xx<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

CATHERINE.

PINART.

1583. — 22 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 122 v°.

[A MONSIEUR DE LA HILLIÈRE<sup>1</sup>],

GOUVERNEUR DE BAYONNE.

Monsieur de La Ylhère, voz voisins se rendans plus fortz que de coutume, il est bien nécessaire de se tenir aussy de vostre costé sur voz gardes; et pour vous en donner plus de moyen, le Roy monsieur mon filz veult et entend que, sans dillayer d'avantaige, il soit travaillé aux réparations de vostre place les plus nécessaires, dont il escript au s<sup>r</sup> de Matignon et y pourveoira le mieulx que faire ce pourra, selon l'intention du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz; lequel faisant responce à vostre despesche du xxii du mois passé, je m'en remecteray sur icelle. Pryant Dieu, Monsieur, vous, etc.

Du xxii<sup>e</sup> septembre 1583.

[CATHERINE.]

<sup>1</sup> Voir au t. VI plusieurs lettres adressées au même personnage.



1583. — 24 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 6629, f° 91.

## AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay esté advertie comme depuis peu de jours l'abbesse d'Argensolles<sup>1</sup> au diocèse de Soissons est décédée, et que les religieuses de ladicte abbaie ont procédé à nouvelle eslection de la personne de seur Anne de Chézelles<sup>2</sup> pour leur abesse, laquelle est religieuse professe en ladicte abaye, il y a trente ans, et fort affectionnée à ladicte religion. Cella est cause que j'ay bien voullu vous faire la présente, pour vous suplier, Monsieur mon filz, de vouloir avoir agréable ladicte eslection et nommer à ladicte abaye icelle de Chézelles, qui est très sage, très vertueuse et dévote religieuse, qui scaura bien et dignement déservir et s'acquiescer de ladicte charge, à la descharge de sa conscience et au gré et contentement des religieuses de ladicte abaye, desquelles elle a unanimement esté eslee; vous asseurant que vous feray chose qui me sera très agréable, pour le désir que j'ay de gratifier ladicte de Chézelles en faveur de ceux qui m'en ont faict la requeste pour elle. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa très sainte et digne garde.

Esript à Saint-Maur-des-Fossez, ce xxiiii<sup>e</sup> septembre 1583.

Vostre bonne et très affectionnée et hobligée mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Abbaye de femmes dépendant de Clairvaux, située à Argensolles, petit hameau du canton d'Avize, arr<sup>t</sup> d'Épernay (Marne).

<sup>2</sup> Anne de Chézelle succéda bien à Denise Tiercelin en 1583 et mourut abbesse le 16 juin 1596. (*Gallia Christiana*, t. IX, p. 480.)

1583. — 30 septembre.

Orig. Archives de Turin.

## A MON FILZ

## MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon filz, j'ai tousjours tant aymé ceulx de la maison de La Chambre<sup>1</sup>, que rien ne s'est passé qui les aye concerné que je ne me sois employé de bon cœur pour leur faire paroistre le bien qu'ilz ont deu espérer pour m'appartenir. Sachant d'ailleurs qu'ils vous ont reconnu pour ce que leur estes, et n'ont jamais manqué au devoir qu'ils vous doivent et qui a esté spécialement représenté près de moy par mon cousin l'abbé de Vandosme, par tous les bons offices et services dont il s'est peu adviser pour la satisfaction et contentement de desfunct mon frère, votre père que Dieu absolve, lequel luy a jusqu'à la mort faict cest honneur que de l'aymer et favoriser en tout et partout : ce qui vous doit esmouvoir à faire le semblable pour vous estre à ceste occasion fort recommandable, et me faict vous prier, mon filz, vouloir pour l'amour de moy, à ma prière et requeste, permettre que la provision que mondict cousin l'abbé de Vandosme

<sup>1</sup> L'abbé de Vendôme, pour lequel la reine professait tant d'affection, a déjà figuré plusieurs fois dans sa correspondance. Il était le quatrième fils de Jean de Seyssel, comte de la Chambre, et de Barbe d'Amboise. Chevalier de Saint-Jean de Jérusalem en 1545, il succéda en 1555 à son frère Sébastien, abbé de Corbie, dans les charges de conseiller du roi et de grand aumônier, devint, en 1566, grand prieur d'Auvergne, et resta jusqu'à sa mort attaché à la personne de Catherine de Médicis. Sa sœur, Béatrix, était demoiselle d'honneur de la reine mère et épousa René de Bruges, sieur de la Grothuisse. — *Inventaire des biens meubles et des titres de Barbe d'Amboise, comtesse douairière de Seyssel-La Chambre* (1574-1575) par le comte Marc de Seyssel-Cressieu, Paris. E. Leroux, 1896, in-8°.



a faicte du prieuré conventuel de Lesmaine<sup>1</sup> près votre ville de Chambéry, deppendant de son abbaye d'Esney, lienne et aye lieu, affin que luy ni ses successeurs abbés ne soient frustrés de cette disposition de laquelle ilz ont de tout temps usé, comme aussi aux priorés de bénéfice Thonon<sup>2</sup> et Dovenes<sup>3</sup> qui sont rierez<sup>4</sup> vos bailliages et lesquels vous avés fait unir à votre ordre Sainel-Lasare, qui n'est chose petite eu esgard à leur valeur et de celle de sadicte abbaye d'Esney, qui est toute ruynée et saccagée par le moyen des derniers troubles<sup>5</sup>; en laquelle il y a ung bon nombre de religieux qui, cognoissant votre faveur et bon naturel en cest endroit, prieront Dieu perpétuellement pour vous, et mondiet cousin vous en demeura d'autant plus obligé et vous fera service. Et en mon particullier je me sentiray grandement satisfaiete, sy ledit prioré de Lesmains demeure à la disposition de mondiet cousin, lequel vous devés aymer pour cela que

je sçay qu'il vous ayme et honnore comme son seigneur naturel, et l'espérance que j'ay que ne m'escondirés pas de la première requête que je vous ay faicte en son nom. Je prieray Dieu vous donner, mon filz, en parfaicte santé sa grace très sainte.

A S<sup>t</sup> Maur des Fossés, le dernier septembre 1583.

*De sa main :* Mon filz, je vous prie l'avoyr pour recomendé pour l'amour de moy, outre ses mérytes et l'afectyon qu'ils vous porte qui méryte asé vous aystre recommendé.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

1583. — 3 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3350, f° 134.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, le Roy m'é mendé, yl y a deus jours, que j'euse à vous escrypre pour vous en venir le trouver à S<sup>t</sup> Germeyn-en-Lay<sup>1</sup> le dousième jour de cet présant moys; et n'é voleu fallyr yncontinent vous ayscripre la présente, pour vous prier ne volouyr fallyr, veu que tous les s'aultres prynses s'y troveront audys jour, au bien tost après, selon la dystause du lyen au yl sont. Vous savés cet que me promites à la Fère<sup>2</sup>, que, cet je vous en priès et aycrivés, que n'i fauldryés. C'et chause que le Roy désire de vous y avoyr tous, pour le désir qu'il a de povoyr, aveques le conseil de tous, trouver quelque bon moyen pour restablir son haultoryté et hobéysanse, et donner

<sup>1</sup> Le prieuré de Lémenc est devenu un des faubourgs de Chambéry. Sa fondation remontait à Rodolphe III de Bourgogne qui, en 1029, donna toutes les propriétés qu'il possédait autour de Lémenc à l'abbaye d'Ainay, de Lyon. Le prieuré, qui avait sous sa dépendance l'église de Saint-Girard, au diocèse de Genève, et les églises paroissiales du Vivien, de Sonnaz, de Jacob et de Saint-Léger de Chambéry, ainsi que la chapelle du château, relevant alors du diocèse de Grenoble, continuèrent à dépendre de la célèbre abbaye jusqu'au xvii<sup>e</sup> siècle. On visite encore aujourd'hui l'église de Lémenc, qui est un très curieux monument romain.

<sup>2</sup> Le prieuré de St-Hippolyte de Thonon.

<sup>3</sup> Le prieuré de Douvaine en Chablais, arr<sup>t</sup> de Thonon (Haute-Savoie).

<sup>4</sup> Rierez : Lecture vérifiée aux archives de Turin, mais qui est peu intelligible.

<sup>5</sup> Le Dauphiné était alors très troublé par des insurrections sociales, sans parler des guerres religieuses, et depuis 1579, les troupes piémontaises et espagnoles, qui occupaient la Savoie, avaient surtout pour mission d'arrêter la propagande des paysans révoltés de Romans, de Moirenc et de Grenoble.

<sup>1</sup> Sur l'assemblée de Saint-Germain, en novembre 1583, voir *Cinq cents* de Colbert, vol. 9. f° 626.

<sup>2</sup> Ou bien : à la fère, à la faire.

quelque bon solagement à son peuple, et garder d'ornavent lé pylleries, qui aupreset ses sugets. Et seulx qui fauldront à s'i trover pour une si bonne et seynte aucason, yl pansera qu'il désiret d'y voyr tousjour la confusion et déshordre, pour l'empêcher d'avoyr cet honneur de remettre cet pouvre royaume. Je m'aseure qu'il en saurè un très mauvès gré à seulx qu'il fauldront là y venir, que me fest encore prier de n'y fallyr et me volouyr croyre encore cet quoup; et s'il vous ayent chause par quoy vous vous voleusiés escuser, je vous prie que se ne souyt à cet coup, et que surmonty toutes difficultés et vous en veniés; et je conestré que contyneués à me porter la bonne volanté que j'é tousjour coneue en mon endroyt; et, m'aseurent que n'y fallyrés, je ne vous en fayré plus longue la présante, prient Dyeu vous conserver.

De St Mort<sup>1</sup>, cet troysième d'octobre 1583.

Votre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 17 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 99 v°.

#### A MONSIEUR DE LIVERDYS.

Monsieur de Lyverdys, vous aurez satisfaction aux dernières despeschés que nous avons receues de vous par celle que le Roy monsieur mon filz, vous fait présentement, vous faisant entendre ce qui a esté ordonné pour le payement des cantons des ligues de Suisse et Grises, qui est tout ce qui s'est peu fayre pour

<sup>1</sup> La reine mère avait été malade à Saint-Maur-des-Fossés, où elle avait devancé Henri III. Villeroi écrivit à ce propos le 5 octobre : « Le Roi étant arrivé, la Reine mère de Sa Majesté a été soignée ce matin à cause d'une douleur de tête, qui la tourmentoit. Elle se porte mieux, Dieu merci. »

ceste année mais nous espérons les contanter plus amplement les suivantes, et de ma part j'y tiendray la main, en ce qu'il me sera possible, pour les retenir en la dévotion et affection qu'ilz ont de si long temps démontrée envers ceste couronne, comme de vostre part je vous pryé de continuer à y fayre le bon et fidelle devoir que vous avez cy-devant fait au contentement du Roy mon dict seigneur et filz et de moy, qui prie Dieu vous avoir, Monsieur de Liverdiz, en sa sainte et digne garde.

Escript de Saint Germain en Laye, le xvii<sup>esme</sup> jour d'octobre 1583.

CATHERINE.

1583. — 17 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 99 r°.

#### A MONSIEUR DE FLEURY<sup>2</sup>.

Monsieur de Fleury, vous vous trouverez bien satisfait à voz dernières despeschés et à ce que nous a dict de vostre part le truchement Vallier par la response que le Roy monsieur mon filz vous fait présentement; ne pouvant vous donner d'avantaige de lumière de son intention sur le tout; et sera seulement ce mot pour vous prier de mectre peyne de rompre les pratiques qui se font du costé d'Itallie et d'Espaigne pour attirer les cinq cantons catholiques en alliance, leur proposant l'amorce d'une consignation d'argent comptant, pour les y faire venir plus aysément: ce qui est cause d'y laisser prester l'oreille à quelques ungs qui ne considèrent pas l'importance de ce fait, ou, s'ils la considèrent,

<sup>2</sup> Henri Clause de Fleury était toujours ambassadeur en Suisse; l'année suivante, Henri III le chargea de faire quelques levées dans les cantons, afin d'avoir des forces à opposer à celles des ligueurs.

comme je m'asseure qu'ilz n'en sont pas ignorans, ils font semblant que non, pour essayer de fayre entrer le Roy mon dict seigneur et filz en pareille consignment : chose à quoy il ne se fault aucunement laisser aller, mais leur fayre cognoistre le préjudice qu'ilz nous font et à eulx aussy et au traicté du renouvellement de l'alliance que de nostre part nous observerons scincèrement, comme il fault qu'ilz facent de la leur. Je m'asseure que vous n'obmettez rien de ce qui sera nécessaire de leur représenter sur ce fait, et que vous scaurez bien rabattre les coups de telles menées et aurez l'œil à tout ce qui touche le bien du service du Roy mondict seigneur et filz, selon l'affection singulière que vous y avez. Pryant Dieu, Monsieur de Fleury, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Saint Germain, le xviii<sup>ème</sup> jour d'octobre 1583.

CATHERINE.

casion qu'il vous dyra; qui sera cause que ne vous en fayré redyste, ni ausi ne vous piré d'aventege de fayre, comme je say que avés acoteumé, aux byen du servyse du Roy et de son honneur, quy me fest aseurer qu'en set fayst aux byen de tent et de toute la meyson, et mors et vivens, que je ne doucte poynt, qu'en tout cet que conestrés et que le dyst sieur de Belyèvre vous dira que pourés servir, que ne le fasiés de la mesme affectyon que vous ay veu fayre toutes les autres chaus : qui sera cause que ne vous en fayré plus longue la présante, après vous avoyr aseuré qu'ent tout set que auré de moyen, je vous fayré conestre par ayfect que n'an seré ynquiété; et je pryré Dyeu, en lesant fyn, qui vous conserve en sa sainte grace.

De St Germeyn, cet xviii<sup>ème</sup> d'octobre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 19 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 84.

A MONSIEUR

LE MARYCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, j'é reseu vostre letre par Labadye, et vous y ferès réponse plus ample, se se n'étoyt que le Roy mon fils envoy le sieur de Belyèvre ver le roy de Naverre<sup>1</sup> pour l'au-

<sup>1</sup> A la suite de l'injure faite à sa femme, le roi de Navarre menaçait de la répudier, « *per il che, dit l'ambassadeur florentin, sua Maestà n'è in gran pena, come ancora la Regina Madre* ». Si on voulait éviter ce scandale, il exigeait qu'elle fût reconnue innocente et qu'on tirât un châtiment exemplaire de ceux qui l'avait outragée. Bellièvre fut envoyé en Gascogne pour arranger l'affaire. Étrange mesure, écrivait de son côté Tassis à Philippe II : « publier la honte de la reine de Navarre et choisir ce moment pour la renvoyer à son mari ». La reine

1583. — 20 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3301, f° 27 r°.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, il suffist de la responce que le Roy monsieur mon filz faict à vostre despesche du xxvi<sup>e</sup> du moys d'aoust dernier, estant assez particulière sur chacun point<sup>1</sup>, mais encores sera-elle accompagnée et suiyye de ce mot, pour vous dire qu'en

de Navarre était à Cognac, où Henri de Bourbon lui avait signifié qu'elle eût à attendre ses ordres. — Voir plus haut la note de la page 119, et à l'Appendice l'instruction au sieur de Bellièvre allant trouver le roy de Navarre de la part de Sa Majesté, datée du 18 octobre 1583.

<sup>1</sup> Voici le passage le plus important de la lettre du Roi du 20 octobre 1583, répondant à celle de Danzay du 26 août :

« Pour le regard des navires que je désire recouvrer, veoyant l'assurance que me donnez que vous ferez déli-

acceptant l'offre que nous faictes de faire délivrer telle quantité de boys qu'il conviendra, pour faire bastir ung bon nombre de grandz vaisseaux et navires, telz que nous les demandons, le Roy mondict s<sup>r</sup> et filz a donné charge à Monsieur de Joyeuse, admiral de France, d'envoyer des ouvriers par delà pour faire bastir lesdicts navires; ce qu'il fera dedans quelque temps. Je vous prieray lors de leur donner toute l'adresse et assistance que vous pourrez, selon la bonne affection que je sçay que portez à tout ce qui dépend du bien du service du Roy mondict S<sup>r</sup> et filz. Et en ce qui touche le payement de ce qui vous est deu, je tiendray la main qu'il soit fait des premiers deniers qui proviendront du moyen que l'on a destiné pour cela. Cependant, je pryé Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de Paris, le xx<sup>e</sup> jour de octobre 1583.

vrer du boys par delà aultant qu'il en fault pour les bastir et construire, voire jusques à cinquante, si tant j'en veulx: mon beau-frère le duc de Joyeuse, admiral de France, donnera ordre, ainsi que lui ay dict, d'envoyer des ouvriers devers vous pour leur donner adresse et leur faire bailler et délivrer ledict boys pour faire lesdicts navires et vaisseaux de la façon et port que je les demande; et cependant, pour ce que les pièces d'artillerie de bronze, ensemble les cordaiges et appareils desdicts vaisseaux, sont à beaucoup meilleur par delà que deçà, je désire que diligemment vous vous informiez le moyen qu'il y aura d'en recouvrer, et à quel pris, assavoir lesdictes pièces montées d'affustz et rouaiges du poix et calibre que mondict beau-frère vous escripra et aussi le cent pezant en chables et cordaiges et pareilles que les vieilles. J'ay esté bien aise de veoir les aultres particularitez de vostre dicte dépesche, vous pryant de continuer sans négliger aucune chose qui mérite d'estre escripte. » (M. f. fr. 3364, f<sup>o</sup> 26 v<sup>o</sup>, copie.)

1583. — 21 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 15907, f<sup>o</sup> 288.

#### A MONSIEUR DE BELYÈVE.

Monsieur de Belyèvre, je vous envoy les quatre letres, de quoy je ne feus jamès plus enpèchée à escrire que j'é aysté, lé deus deu roy de Naverre et de sa seur; encore ele ne me satysfont, et voldrès que lé monstrysiés au Roy toutes quatres; et de ses deus, si y lé trove, come je foy, pas bien, qu'il m'en fist envoyer un double coment yl y pleyrèt, et je lé récryprés. Je remet tout sur vous; je say tant come avés enn affectyon le servyse du Roy et son honneur et réputatyon et le myen, et m'aseure tent de vostre bonne volanté en toutes les chauses qui me touchet, que je ne vous recomenceré poynt cet fest; seulement vous pryé vous aseurer qu'an cet que auré moyen de povoy reconestre l'affectyon que vous portés, que se sera de plus grent plésir que sarès avoyr, qui s'an présantet bienlost quelque aucasion, pour le vous fayr paroystre par ayfayst. Et ne vous volant dyre ryen d'aventège que cet que vous dys, pour dyre à la royne de Naverre, je fayré fin, vous pryent luy dyre tout cet que vous panserés que devrè fayre. Et je pryé Dyeu qui fase vostre voyage heureulx.

De Monceaux, cet xxi<sup>me</sup> de octobre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

Je date mes letres de Saint Germeyn, come set je les vous euse lésées.



1583. — 27 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 244.

A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, je vous envoy un billet pour metre dan la letre que avés de moy pour la royne de Naverre, suyvent cet que m'avés escript, et m'a samblé plus à propos que cet fust un billet mis dan la letre que une aultre letre à part, veu que ne luy pouvès mender ryen d'aventége que cet que luy ay escript par vous.

Je suys encore ysi, et fus yer aixtrément tormentée de la colyque; mès à s'teure, grases à Dyeu, je ne m'en sans plus et me porte très bien.

Mon fils ayst à Chateau-Tyéry dès yer, et m'a envoyé Horne<sup>1</sup>, pour me dyre la ponyne en quoy yl èt, de peur que je soye malcontente pour la letre que luy escryvis devenit yer; mès pour sela yl ne veult pas venir ysi et me prie tousjour d'aler là et de parler à moy, avent qu'il alle à la court; et, y ayant parlé, qu'il feyra cet que luy concelleré; Dyeu le veuille, et que se ne souyt à la coteume. Yl a renvoyé le gouverneur du Quénoys<sup>2</sup>, je ne sé aveques quele réponse; je pense qui veult fayre le marché de Cambrai avant me voyr, de peur que je l'enpêche, de quoy je suys bien ayse; car si j'étoys, je le romperès. set je pouvès. Yl ont reysou de mal fayre san que je ley sache; car, àù je pouré leur rompre leur méchente entreprise, je le fayré tousjour. Je prie Dyeu qu'à la fin yle fase voyr cler au tron-

perye qu'il y font, et qui vous aye en sa sainte garde.

De Monceaux, cet xxvii<sup>me</sup> d'octobre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — [27 octobre<sup>1</sup>.]

Copie. Bibl. nat., Cinj cents Colbert, n° 473, p. 457.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308. f° 75 v°

[A LA REINE D'ANGLETERRE.]

Très haute, etc., ce nous a esté plaisir bien agréable de veoir le sieur Staffort succéder au sieur Henry Cobham, présent porteur, pour l'espérance que nous avons que ledict sieur de Cobham, ayant si bien et dignement faict, comme il a, durant sa légation par deçà, ledict sieur Stafford continuera de mesme; aussy aura-il toutes les plus favorables et bénignes audiences qu'il pourroit désirer, ne doutant pas qu'il ne face les bons offices qu'il doit pour la continuation de la bonne et perfaicte amytié, voysinance et bonne intelligence d'entre le Roy nostre très cher sieur et filz et vous, nos royaumes, païs et subjectz de part et d'autre, comme c'est son devoir et la mesme charge qu'a aussy par delà le sieur de Mauvissière, duquel nous estimons aussy qu'aurez pareillement contentement. Et à tant, très haulte, etc.

Escript à . . . . le . . . jour de . . . . 1583.

<sup>1</sup> Sans doute un membre de cette maison de Horn, si cruellement traitée par Philippe II.

<sup>2</sup> Le Quesnoy (Nord), arr<sup>t</sup> d'Avesnes. — Antoine de Gougny en était gouverneur; ses dépêches sont conservées aux archives de Bruxelles; il y en a plusieurs adressées à Catherine de Médicis.

<sup>1</sup> Cette lettre est accompagnée d'une autre de la reine Louise de Lorraine, femme de Henri III, adressée également à Elisabeth sur le même sujet et datée de Saint Germain-en-Laye, du 27 octobre 1583. (*Cinquant* de Colbert, 473, p. 456.) — C'est ce qui nous permet de suppléer, avec certitude, à la date omise dans les deux copies du fonds fr. de la bibliothèque nationale.



1583. — [28 octobre.]

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 126 v°.

A MONSIEUR

LE CHEVALIER DE SEURE<sup>1</sup>,

GRAND PRIEUR DE CHAMPAGNE.

Monsieur le Grand-prieur, le s<sup>r</sup> de Stafford est envoyé de la part de la royne d'Angleterre madame ma sœur et cousine, pour relever le s<sup>r</sup> de Cobham, lequel elle révoque de sa charge d'ambassadeur. Je vous prie, suivant ce que le Roy monsieur mon filz vous escript, l'aller trouver et visiter de nostre part, et luy faire toute la bien venue et bonne réception que vous pourrez, l'assurant que sortant ledict s<sup>r</sup> de Cobham de ceste charge, nous sommes très ayses qu'il lui succède, sachant combien il a de bon zèle et affection à l'entretien de la bonne paix et amitié qui est entre ces deux coronnes de France et d'Angleterre. Remectant à vostre prudence de luy tenir à ce propos tout le plus honneste langage qu'il vous sera possible, selon que je sçay que sçavez faire. Priant Dieu, Monsieur le Grand-prieur, vous avoir, etc.

1583. — 4 novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 82.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, je suis ynfiniment aysé de vous retrouver encore à la Court, pour avoyr cet contentement de vous voyr avent que par-

<sup>1</sup> Michel de Seurre, avait été ambassadeur de France en Angleterre de 1560 à 1562; il faisait partie du Conseil privé, et se trouvait donc tout désigné pour recevoir le nouveau représentant d'Elisabeth. Au reste, Stafford avait été élevé en France, comme gentilhomme

tyés<sup>1</sup>. J'espère aystre, dymenche ou loundy à Saint-Germeyn, qui sera cause que ne vous fayré longue la présante pour l'espérance que j'é de vous voyr bien tost. Et suis bien marrye de quoy la fièvre tyerse dure encore à mon fils<sup>2</sup>, qui a esté cause de me fayre demeurer anuy pour voyr son x<sup>e</sup> coment yl seret, lequel ne luy ha duré que ouyt heures. Il prendra demeyn médesine, que le médesins ont ayspérénse, aveques le grent seuheur<sup>3</sup> qu'il a eu, que ne ly saurèt, après c'être purgié, guière durer. Cet que je prie à Dyeu et vous conserver.

De Chateau Tyéry, cet m<sup>e</sup> de novembre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

du premier prince de Condé; il passait pour un très opulent et magnifique seigneur.

<sup>1</sup> La duchesse allait rejoindre son mari en Savoie.

<sup>2</sup> Le duc d'Anjou était alors fort malade de l'affection de poitrine dont il mourut l'année suivante; ce qui n'empêcha pas la reine mère d'être au jour indiqué à Saint-Germain.

C'était d'ailleurs le troisième voyage que Catherine faisait depuis quelques mois pour aller voir son fils. Elle l'avait rencontré le 12 juillet à Chaulnes, et le 9 août à la Fère, et il semble qu'elle ait été assez d'accord avec lui pour éviter une guerre contre l'Espagne, se résignant à perdre les Pays-Bas, même Dunkerque, pourvu que l'on puisse conserver Cambrai.

Le duc d'Anjou était à Château-Thierry depuis quelques jours, continuant à négocier concurremment avec le prince d'Orange et les États généraux et avec le prince de Parme, qui venait même de lui envoyer son agent ordinaire Gougnies. — Voir de nombreux documents sur toutes ces négociations dans Muller et Diegerick, t. V, p. 454 et suivantes.

<sup>3</sup> *Seuheur*, sueur.

1583. — 8 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 255.

A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellière, vous serez si amplement informé de l'intention du Roy monsieur mon filz, et de ce qu'il désire que vous faciez, par la lettre qu'il vous escript, que je ne vous en répéteray rien par la présente. Je vous prie tant seulement tenir de ma part à mon cousin le duc de Montmorancy et à ceulx de par delà, pareil langage à celluy que vous commande leur dire de la sienne le Roy mondict s<sup>r</sup> et filz, affin de les disposer à suivre sa volonté, comme ilz sont tenuz de faire pour leur devoir et pour leur bien et advantage particulier. Je prie Dieu qu'il vous ayt. Monsieur de Bellière, en sa sainte garde.

Escript à Paris, le viii<sup>e</sup> jour de novembre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 11 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 160.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, vous serez informé par la lettre que le Roy monsieur mon filz, vous escript, de son intention et de la mienne sur le propos mis en avant du mariage d'entre mon cousin le prince de Mantoue et l'une de mes petites-filles de Lorraine; duquel ayant esté cy-devant parlé par le s<sup>r</sup> du Ferrier, il me sembloyt qu'il estoit raisonnable que l'on nous en recherchast maintenant, plustost que d'attendre que le propos s'en renouvellast de nostre part. Toutesfois, ayant veu par voz lettres que ledict secrétaire vous a recherché

pour vous parler sur ce faict et que ledict prince est fort poursuivi d'espouser la fille de Florence, nous avons estimé ne devoir différer d'avantage à vous permettre de vous laisser entendre de nostre intention, qui est, enfin, que nous sommes contans donner en mariage audict prince ma petite-fille l'ainée, si plustost elle n'est mariée en lieu auquel ledict prince ne fera difficulté de céder<sup>1</sup>, sinon l'une de ses aultres seurs, que nous n'aimons et ne sont moins belles et bien nourries que l'ainée, avecq trois cent mil écus en mariage<sup>2</sup>. Toutesfois vous prendrez garde de ne vous descouvrir que bien à propos, affin qu'ilz n'ayent cest advantage sur nous de nous avoir refusé. Car il iroit par trop de la réputation du Roy mondit s<sup>r</sup> et filz et de mesdictes filles, que je scay vous estre si chère, que il n'est besoing de vous recommander d'avantage, ny aussi vous dire combien ceste alliance doit estre prisee, en estant mieux instruit que nul aultre. Partant, je prieray Dieu vous avoir, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

De Saint-Germain-en-Laye, le xi<sup>e</sup> jour de novembre 1583.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

<sup>1</sup> Allusion à ce projet de mariage avec le duc d'Anjou, dont il a été parlé plus haut, ou bien à l'union souhaitée avec le jeune duc de Savoie; car, en semblable matière, la reine mère avait l'imagination facile, et elle prenait souvent ses désirs pour des réalités.

<sup>2</sup> Claude de France, duchesse de Lorraine, avait laissé quatre filles, dont trois étaient à peu près en âge d'être mariées en 1583: Christine, née en 1565; Antoinette, née en 1568; Elisabeth, née en 1574; Catharina, née en 1573.

1583. — 12 novembre.

Orig. Mantoue, Archivio Gonzaga.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, le s<sup>r</sup> Francisco Bugelly, mon avocat et conseil à Rome, m'a faict entendre qu'il désiroit pour ses affaires domestiques se retirer durant quelque temps en la ville de Casal, dont il est; et pour ce qu'il s'est tousjours très volontiers et bien fidellement employé à tout ce qui s'est offert pour mon service, m'ayant servi avecques toutte affection, j'ai bien voulu vous tesmoigner par la présente le contantement que j'ay de luy, et vous prier en ceste considération le vouloir en ma faveur gratifier et favoriser, ainsi qu'il mérite, luy donnant par là à cognoistre comme vous avez pour bien agréable les services qu'il m'a faicts, afin qu'il continue en tout ce dont ceulx de mon Conseil, qui sont à Rome pour mes affaires, le requéront et auront besoing de luy, vous assurant que vous ferez chose qui me sera très agréable et de laquelle je vous scaurai à jamais fort bon gré pour le recognoistre en tout ce que vous désirerez de moy en faveur de vous. Je prie Dieu, mon cousin, de vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Germain-en-Laye, le xii<sup>e</sup> jour de novembre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 12 novembre.

Aut. Archives de Modène.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTE.

Mon cousin, je crois que vous aurez entendu par ce que j'ay prié Flaminio, vostre agent, vous escrire de ma part après vous avoir entendu ce que lui avez escript, pour me dire sur les mariages que de longtemps vous avez fait mander par luy; et croyez que je desirerois infiniment s'il étoit possible que su-je à la vérité si le prince de Mantoue se marie où l'on dist<sup>1</sup>, et s'il se pourroit faire celui de luy et d'une de mes petites-filles de Lorraine, de l'aisnée, si n'épousoit rien de plus grand, ou la seconde, en cas que l'aisnée fust en lieu où il ne se sentit offensé s'il ne l'avoit, qui me fait dire que ne lui parlyssiez que de la seconde; car quant lui baillerions l'aisnée, toujours en seroit-il plus content, et par mesme moyen que pussions avoir la fille aisnée du duc de Florence, et, quant à celle de Lorraine, ce seroit avec trois cens mil escus; vous les y pourriez assurer qu'il les auroit. Si ces deux mariages se pouvoient faire, que je desirerois infiniment, l'un de l'aisnée de Florence avecques mon petit-filz de Lorraine et l'autre d'une de ses sœurs avec le prince de Parme, vous nous obligez tant et mettez tant d'affection à ce qui touche à ceste couronne que je ne vous puis dire sinon de conduire ce fait avec votre prudence acoustumée, et vous remercieray de ce que continuellement vous faites pour moy particulièrement et de ce qui

<sup>1</sup> Le prince de Mantoue, Vincent de Gonzague, épousa, en 1584, Éléonore de Médicis, seconde fille de François, duc de Toscane. C'est sans doute des négociations relatives à ce mariage que la reine voulait être informée d'une façon précise.

me concerne, de quoy ne seray jamais ingrate; et, pour le plus grand plaisir que saurois avoir, c'est que Dieu me donne le moyen par quelque bon effect je vous puisse faire cognoistre combien je l'ai ressenti, et prie Dieu que ce soit avant que je meure que je puisse avoir ce contentement et qu'il vous donne ce que désirez.

De Saint-Germain-en-Laye, ce XII<sup>e</sup> de novembre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 21 novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 287.

A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellièvre, j'é veu à cet matyn la letre que m'avés escripte après avoyr veu la royne de Naverre, et suys bien ayse que ayés parlé à ayle. Ayle m'escript le contentement qu'el a eu de vous voyr et parler à vous, et me remersie ynfiniment de cet qu'il a pleu au Roy son frère vous avoyr chausi pour cet ayfect<sup>1</sup>. J'é veu cet que me mendés et cet que escriptvés à Vylleroy; je suys ynfiniment en pouyne de peur que le roi de Naverre ne l'a reseue; le Roy mon fils enn a parlé à Clervent, ors dedans, quant yl èt venu prendre

congé de luy, et moy ausi. Yl luy a dyst qu'il dyst au roy de Naverre s'il ne resoul sa seur, qu'il s'an resentyrèt, et y metrèt tout ce que yl a de moyen pour s'an resantyr<sup>1</sup>. Je croy que, quant yl aurèt la volanté de le fayre, que, luy disant Clervent cela, qu'il y pansera avent que fayre une tèle honte à la seur de son Roy. Vous avés, sachant cel que le Roy enn a dyst, beau champs pour bien parler à luy, s'il volouyt nous fayre un tel tort. Je ne vous priré de avoyr cet fest en recommandatyon et d'y fayre tout cet que conestrés ou pansérés y povoyr cervyr; car j'é trop de preuve de vostre affection à cet qu'importe au servyse du Roy mon fils et à nostre honneur, qui cera cause que ne vous en dyré d'aventége. Yl est venu à propos aveques le Roy mon fils de luy dyre que sa seur ly eult volontyer ayscript pour le remercier de tant d'honneur qui luy fesouyt, mès qu'el avoyt eu creynte qu'il ne volent resevoyr ces letres; yl m'a dyst : « Mès qu'ele souyt bien aveques son mary, se sera plus à propos. » Je vous l'ai volen mender, afin que en fasiés come voyrés pour le myeux et l'y concèlyés cet qu'el aura à fayre.

Je lairré cet propos, pour vous dyre que je voldrés que ensiés ayslé d'avent-yr à nostre assemblée, pour ouyr le Roy sur cet que set pasa, encore que cel que feust dyst peult-aystre l'on pansoyt qui deult plus tost fayre renouveler le

<sup>1</sup> La lettre qui nous a été conservée n'est pas aussi explicite, mais elle est écrite de ce style précieux que maniait assez bien Marguerite; il est intéressant, à ce titre, d'en rappeler les premières phrases :

« Madame, suivant le commandement qu'il vous a pleu me faire par plusieurs de vos lettres, le conseil que m'en a donné Monsieur de Bellièvre, que m'avez commandé de croire, j'écris au Roy. Vous sçavez, Madame, combien de fois j'ay recherché sa bonne grace. Dieu venille, Madame, que, cette-cy, j'y sois plus heureuse qu'aux aultres... Et si les roys, comme l'on dit, sont semblables aux dieux, qui aiment les cœurs affligés, le

mien luy devra estre fort agréable. Je ne doute point qu'il ne puisse faire beaucoup de bien, comme il m'a faict de mal, lorsqu'il luy plaira me faire ressentir l'un, comme il m'a faict esprouver l'autre... »

(Bibl. nat., f. fr. 3385, fol. 194.)

La lettre au roi se trouve dans le vol. 217 de la collection Dupuy, n° 187. Et tous les détails de la négociation de Bellièvre, sont dans le ms. 295 du fonds Brienne.

<sup>1</sup> Voir au tome I<sup>er</sup> des *Lettres missives*, p. 571 et suiv. la correspondance de Henri III et du roi de Navarre au début de l'affaire de Marguerite de Valois.



trouble qu'aultrement, cet que respondyst le Roy fust si cler pour fayre entendre son yntantyon sur l'entertènement de l'aydyt, que je croy que Dieu l'a voleu que cela souyt avenue pour aytablyr du tout la pays en cet royaume et aultier tout le préteste au roi de Naverre et aus huguenois de prendre les armes; et, si après sesi, y let préguel, je m'aseure que Dyeu les en punira. Et d'aultent que je m'aseure que Vileroy et Pynart vous manderont le tout bien au long, je ne vous en fayré redyste, mès seulement vous enn é voleu dyre cet mot aystent marrye que ne l'avés ouy<sup>1</sup>.

Quant à mon fils<sup>2</sup>, yl y a ouyt jours qu'il trête aveque le gouverneur du Quénoy et nous n'en savons aultre chause, sinon que tous les jours yl prése fort que le Roy luy paye la garnison de Cambray, au aultrement yl faudra qui la perde pour n'avoyr le moyen de cet fayre; vous pouvés panser que set hà dyre cela<sup>3</sup>. Le Roy y anvoye Pynart demeyn, pour luy dyre qu'il meste un homme de byen dan Cambray, qui souyt de hage et de calylé et d'espéryause, pour le bien garder, et yl y donnera cinquante mile écus, sa compaignie d'homme d'armes, et cela de seluy qu'il y

<sup>1</sup> Il s'agit de la grande assemblée de notables tenue à Saint-Germain le 19 novembre, où il fut rendu compte du résultat de la commission du clergé et de la noblesse envoyée dans les provinces pour réformer les abus concernant la perception des impôts. On y entendit de très belles harangues, et particulièrement un discours de Henri III qui eut, comme toujours, grand succès, et le méritait, du moins par sa forme irréprochable. — Voir la harangue du Roy Henri III, prononcée à l'assemblée de Saint-Germain, le vendredi 19 nov. Bibl. nat. Ms. Dupuy, 313, fol. 235 et f. fr. 3959 f° 108.

<sup>2</sup> Si on veut savoir où en était le duc d'Anjou avec la reine d'Angleterre, il suffira de lire à l'Appendice la lettre assez ironique qu'Élisabeth lui adressa à cette date.

<sup>3</sup> Que set hà dyre cela, ce que cela est à dire.

mettera toutes pour l'ayder à conserver ledyst Cambray, si bien qu'il n'aura plus d'escuse de le perdre, come son conseil luy concède. Je croy qu'il seront bien marry de cet offre que ly fayst le Roy; jè ne sé cet qu'il en fera après cela.

Je désire ynfiniment de savoyr que soyés arrivé auprès du roy de Naverre<sup>1</sup>, et qui cel constante<sup>2</sup> de reprendre sa femme. Je vous pryé m'avertyr de tout le plus souvent que pourés et je pryé Dyeu quy vous garde et vous douyn la grase de bien parachever cet fest.

De Sainet-Germeyn-en-Lay, cet xxi<sup>me</sup> de novembre 1583.

La bien vostre.

CATHERINE.

1583. — 22 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 274.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, depuis vostre partement, j'ay receu deux lettres de vous, l'une du vi<sup>e</sup> et l'autre du xv<sup>e</sup> de ce mois. Je ne m'arresteraý à respondre au contenu de la première, je vous diray tant seulement que les intentions et artifices de ceux qui s'estudient à tenir mon filz esloigné du Roy son frère ont eu jusques à présent plus de crédit envers lui que mes raisons et prières, de sorte qu'il est encores à Chasteau-Tierry, où je l'ay laissé, et traicte tous les jours avecques

<sup>1</sup> Le roi de Navarre fit le meilleur accueil à Bellèvre. (Voir ses lettres de la fin d'octobre 1583, t. I<sup>er</sup>, p. 583 et suiv.) — Voir aussi à l'Appendice une intéressante épître à sa femme, de la même époque, qui a échappé aux recherches des éditeurs et qui, comme beaucoup de lettres de Henri IV, est encore inédite.

<sup>2</sup> Qui cel constante, qu'il se contente.



le gouverneur du Quesnoy<sup>1</sup>, que le prince de Parme a envoyé devers luy; se conduisant tout autrement que je ne désirerois. Nous sommes sur le point d'envoyer encores devers luy le s<sup>r</sup> Pinart, principalement pour le desmouvoir du marché de la reddition de Cambray, dont l'on dict qu'il est fort sollicité par ledict prince. encore qu'il nous assure n'avoir deslibéré de ce faire, si l'on luy donne moyens de garder la ville: qui est cause que nous luy faisons offrir par ledict Pinart de quoy pouvoir honnestement y pourveoir, affin qu'il ne puisse dire que la nécessité et la faulte de moyens l'ayent contrainct accepter le party que luy présente ledict prince. En quoy je souhaicte qu'il nous croye plus qu'il n'a fait par le passé, et ne se laisse aller à ceulx que l'on dict devoir tirer profit dudit marché, dont le seul bruit apporte et à toute la France tant de honte et infamie, que je meurs de deslaiser et d'ennuy quant je y pense.

Jay receu quelque consolation par vostre seconde lettre, ayant sceu par icelle que la

royne ma fille s'est résollue obtempérer aux bons recordz et conseilz que vous lui avez donnez, reconnoistre le bien de qui elle le doit attendre et me contenter par ses départemens. Je souhaite que vous ayez eu aussi bonne fortune à vostre arrivée auprès de mon filz le roy de Navarre, dont je seray en peine jusques à ce que je aye receu de voz nouvelles, veu les bruits qui courent de la continuation de son indignation avec sa femme et les malheurs qui en adviendront s'il persévère en ce propos; le Roy, mondict Sieur et filz estans plus résolu que jamais de n'habandonner sa dicté seur, ny l'honneur de sa maison en ceste occasion, ainsi qu'il déclara encores hier bien librement au sieur de Clervant, prenant congé de luy pour s'en retourner devers mondict filz, l'admonestant et conjurant d'y faire bon office, dont je l'ay prié aussi de mon costé, n'ayant promis d'y faire tout bon devoir. Et ne fault pas que vous pensiez que celluy que l'on dict que ledict roy de Navarre a dépesché devers le Roy mondict Sieur et filz, se présente à luy

<sup>1</sup> Le gouverneur du Quesnoy, Gougnyes, était le représentant du prince de Parme. D'après une lettre écrite le 16 novembre par le duc d'Anjou aux États généraux, il «mettait en avant quelques propositions d'accord du côté de Cambray, de Hainaut et d'Artois»; mais elles ne semblent pas avoir eu de suite. De leur côté, les États généraux, inquiets de toutes ces négociations, résolurent d'envoyer des ambassadeurs en France, qu'ils accréditèrent près du duc d'Anjou, près de la reine mère et près du maréchal de Biron et de M. de Bellièvre. Voici la lettre adressée à Catherine de Médicis :

*A la Royne mère du Roy très chrestien*

«Madame, comme envoions présentement à son Altèze, filz de Vostre Majesté, messire Antoine de Lalaing, seigneur de la Moullerie, et le docteur Jehan d'Asseliers, conseiller, premier secrétaire et audienier, les avons, en acquit de nostre devoir, aussy enchargé de baiser très humblement les mainz de Vostre Majesté et luy déclarer

de nostre part la bonne volonté qu'avons de lui prester tout humble service et tenir avec icelle toute bonne correspondance. A quelle fin leur avons fait représenter à Vostre Majesté aucuns points, lesquelz elle entendra plus amplement d'eux, aux soulliances desquelz nous remectanz, ne ferons reste plus longue, suppliant Vostre Majesté leur donner bonne et favorable audience et résolution, leur adjoustant telle foy et crédenche comme à nous-mesmes. Et nous recommandans sur ce en toute révérence à Vostre Majesté, prions le Créateur, Madame, luy octroyer en parfaite santé l'accomplissement de ses desirs.

«De La Haye, en Hollande, le ix<sup>e</sup> jour de décembre 1583.

«Par ordonnance desdicts seigneurs Estatz généraux des Provinces Unies.»

M. DE HEXMIN.

(Reg. Dép. France, t. III, f<sup>o</sup> 106.)

avecques la charge que vous nous mandez luy avoir esté donnée, qu'il en rapporte responce moins expresse et favorable pour madicte fille que les autres, mais nous n'en avons encores en aucunes nouvelles, comme nous a dict ledict sieur de Clervant n'avoir aussi en de son costé. Qui sera tout ce que je vous escriray par la présente, après vous avoir prié de ne rien obmettre pour surmonter les grandes dillicultez et obstacles que vous trouverez en l'exécution de vostre commission. Ayant pour ce regard fondé toute mon espérance en vostre prudence et bon heur, que je prie Dieu favoriser en ceste occasion de sa sainte grace et bénédiction, selon vostre désir et le mien, et vous conserver, Monsieur de Bellièvre, en sa sainte et digne garde.

De Saint-Germain-en-Laye, le xxv<sup>e</sup> jour de novembre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 25 novembre.

copie, Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 475.

Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 78 r°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, je suis bien aise que la royne d'Angleterre, madame ma bonne seur, se trouve satisfaite de ce que le Roy monsieur mon fils n'a voullu envoyer des forces en Écosse, comme il en estoit requis. Ce vous a esté bel argument pour luy monstrer quelles sont nos actions et que nous attendons semblables effectz de l'amitié et alliance qui est entre nous, comme je m'assure que vous n'avez rien omis de ce qui se pouvoit dire à ce propos; ayant veu comme vous lui avez parlé de ce qu'elle prestoit si

facilement l'oreille aux sujets du Roy mondit sieur et fils qui n'ont charge, passeport ny lettres de luy, luy faisant entendre que c'estoit pour Ségur que vous le disiez, dont nous vous savons bon gré; mais le principal seroit que vous voissiez clairement en ce que ledict Ségur a traité et négocié par delà, ce que je vous prie approfondir et nous en envoyer les articles et la responce et résolution. car de ces affaires-là qui sont de si grande importance, il en faut promptement tirer la vérité et assurance, pour aller au devant et rompre telles ligues et menées qui se font au préjudice et désavantaige du service du Roy mondit sieur et filz, lequel vous en escript plus particulièrement.

Quant à ce que ladicte dame Royne vous a dit qu'elle me prioit de lui mander en quoy elle pourroit servir pour trouver quelque bon moien de regarder au bien et repos de la Chrestienté, suivant ce que je luy avois cy-devant proposé qu'il seroit bon de nous joindre ensemble pour cela, vous lui pourrez dire, si elle vous en remet encores en propos, que je serois bien aise d'avoir son advis sur ce qu'elle estime qui seroit nécessaire de faire pour ung si bon œuvre, et, qu'en ce qui dépendra de mon costé j'y apporteray tousjours tout le confort et ayde que je pourray pour vous faire sortir de vostre assignation selon que m'en escripvez. Priant Dieu, etc.

Escrip<sup>t</sup> à Saint-Germain-en-Laye, le xxv<sup>e</sup> jour de novembre 1583.

1583. — [Novembre ou décembre.]

Orig. Archives nationales, R<sup>e</sup> 54.

A MON NEVEU

MONSIEUR LE PRINCE DE PARME<sup>1</sup>.

Mon nepveu, il vous souvient de la prière que je vous fis il y a quelque temps de vouloir mettre à rançon mon nepveu le vicomte de Thuraïne, et de la responce que vous me listes par le sieur de Lymeul<sup>2</sup>, que vous en advertiriez le roy catholique monsieur mon beau-filz, duquel vous espériez avoir là-dessus toute bonne et favorable responce dans six semaines ou deux mois. Or depuis, n'ayant eu aucunes nouvelles de vous, et néanmoins

<sup>1</sup> C'est la première lettre adressée par la reine à Alexandre Farnèse, qui avait succédé en 1578 à don Juan d'Autriche comme gouverneur des Pays-Bas et fut comme lui un des meilleurs généraux de Philippe II. Il devint duc de Parme en 1586, après la mort de son père.

<sup>2</sup> Le sieur de Limeuil négocia jusqu'au bout, avec d'autant plus de zèle, qu'il était parent de Turenne par les La Tour; l'aïeul de Turenne, Antoine de La Tour, mort en 1527, avait eu d'Antoinette de Pons, un fils cadet Gilles, seigneur de Limenil. On obtint enfin une réduction de «cinquante mille escuz soleil à cent cinquante mille florins, à condition bien expresse que le sieur de Balançon, prisonnier dudit viscomte sortit aussy avecq son filz, en payant trois années de ses revenus».

Toutes les pièces relatives à la captivité de Turenne et à sa «rançon» se trouvent dans le même carton des Archives (R<sup>e</sup> 54), et entre autres une lettre du duc de Parme à Catherine de Médicis, qui pourrait être une réponse à celle que nous donnons ici, ou mieux à une autre postérieure, car elle est du 28 avril 1584; et, encore le remerciement autographe du vicomte à la reine, écrit dans sa prison de Hesdin, à une époque où il n'espérait pas encore sa liberté. — Nous les publions toutes les deux à l'Appendice, sans les faire suivre d'une lettre de Henri III au duc de Parme, d'une autre au marquis de Bonbaix et de nombreux billets de Turenne à son valet de chambre Guichart, que nous nous contentons de signaler.

Rappelons que le marquis de Roubaix ou de Riche-

étant comme je suys très asseurée comme ledict roy catholique vous a donné permission de faire mettre tous prisonniers à telle rançon que adviserez, j'ai advisé de vous renvoyer encore ledict sieur de Lymeul, pour vous prier de me faire à ce coup paroistre l'anvye que vous avez de gratifier ledict vicomte de Thuraïne en ma faveur<sup>1</sup>, le mettant à rançon raisonnable et selon le bien et les moïens qu'il a d'y pouvoir satisfaire, d'autant que, sy ladicte rançon estoit par trop excessibve, il luy seroit du tout impossible d'y satisfaire. Faites-moi donc, je vous prie, congnoistre, en ceste occasion qui dépend de vous, ce que vous désirez faire pour moy : et soiez asseuré qu'ailleurs, en ce que vous désirerez, vous congnoirez par effect la bonne

bourg était Robert de Melun, vicomte de Gand, général de toute la cavalerie du roi d'Espagne aux Pays-Bas. C'est lui qui avait pris Turenne au commencement d'août 1581, quand celui-ci, se hasardant imprudemment pour essayer d'entrer dans Cambrai, tomba dans une embuscade espagnole. C'était le moment où la reine mère, voulant faire un dernier effort pour le maintien de la paix, avait envoyé Bellièvre négocier avec le prince de Parme. Voir Muller, *Documents*, etc., t. IV, p. 19 et suiv.

<sup>1</sup> Turenne, très reconnaissant des démarches faites par la reine mère, lui avait écrit :

«Madame, si le pouvoir estoit cellon ma vollonté, j'irois estre moi mesme cellui qui assureroit Sa Majesté combien j'é ressanti l'honneur qu'il lui a pleu de me faire, et espère qu'elle connoitroit que mon plus grand désir seroit de lui rendre le très humble service que je lui dois, naturellement et par une très grande obligation; mès, puisque le soing qu'il lui a plu avoir de moy par la lestre que Sadicte Majesté a escripte en ma faveur par mon cousin de Limeul n'a réussy, il faut que j'atende ce pouvoir pour aller satisfaire à mon delvoir, la suppliant très humblement de demeurer certaine que les commandemens dont il lui plaira m'honorer lors seroient suivis d'une fort prompte exécution. Priant Dieu, Madame, donner à Sa Majesté heureuse et longue vie.

«A Hesdin, ce 5<sup>e</sup> may.

«Vostre très humble subject et très fidelle serviteur.

«TURENNE.»

volonté que je vous porte. Priant Dieu, mon neveu, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript de . . . , le . . . jour de . . . 1583.

De sa main : Votre bonne tante,

CATHERINE.

1583. — 12 décembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 304.

#### A MONSIEUR DE BELYÈRE.

Monsieur de Belyèvre, je désire ynfinyment que soyés auprès du roy de Naverre<sup>1</sup>, m'asseurent que, vous ayant ouy de cel que le Roy mon filz vous ha comendé touchant sa sœur, que en réseveron le contentement que de rayson en devons espérer. Et sachant combyen avés enn affectyon cet qui est du servyse et honneur du Roy et de mon contentement, et combyen cet fayst nous ymporte, je ne vous en dyré d'aventège, et vous pryé ceulement qu'au plus tost nous puysons savoyr cet que y auré faist. Et je pryé Dyeu que se souyt cet que le Roy et moy. aveques reysons, désirons, et qu'il vous tyene en sa sainte garde.

De Saint-Germain-en-Lay, cet xii<sup>e</sup> de décembre 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le 18 décembre, du Plessis-Mornay écrivait de Mont-de-Marsan à Montaigne : « Nous apprenons, par la lettre que M<sup>r</sup> de Belivière écrit au roy de Navarre, que le Roy a été mal informé de ce qui s'est passé ici. Et j'espère, quand il aura seen la vérité, tant par lettre de M<sup>r</sup> de Belivière que par les nostres, qu'il prendra le tout en meilleure part. Ce qui est vénial à M<sup>r</sup> de Joyeuse ne nous doit point estre mortel. Le prince ne pense qu'à la paix; et je désire fort qu'on ne le presse point oultre mesure. Je pense que la prudence de M<sup>r</sup> de Belivière modérera toutes choses. » — *Mémoires et correspondances de Duplessis-Mornay*, t. II, p. 393.

1583. — 17 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 77 v°.

#### [A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, vous nous avez fait service fort agréable d'avoir recouvert et nous avoir envoyé le double du mémoire de la négociation de Ségur par delà<sup>1</sup> et de la response qu'il a remportée; je m'assure qu'il n'en aura pas telle yssue qu'il estime et que vous sçavez bien traverser et rompre ses desseings, ainsi que le promettez au Roy monsieur mon filz et à moi par vos dernières despeschés, ce que je vous prie de faire avec la prudence et la dextérité qui y est requise; et semblablement les desseings et négociations que fait l'ambassadeur d'Espagne au préjudice des traictés d'alliance d'entre le Roy mondit sieur et filz et la royne d'Angleterre madame ma bonne sœur et cousine, avec laquelle nous voulons demeurer en service et constante amitié et voisinance. Pour le fait d'Escosse et les aultres particularitez de nosdictes despeschés, je m'en remets à ce que vous en verrez par la lettre du Roy mondit sieur et filz, après vous avoir prié de faire tous les bons offices qu'il vous sera possible pour remettre mon petit-fils le roy d'Escosse et ses subjectz en bon mesnaige, et laisser là toutes choses en bon et

<sup>1</sup> La négociation de Jacques de Ségur-Pardaillan et de Soffroy de Calignon, envoyés par le roi de Navarre au nom de tout le parti protestant français, est longuement rapportée dans de Thou (t. IX, f° 147 et suivants). Les députés devaient se rendre aux Pays-Bas et près des princes d'Allemagne. S'étant embarqués au mois de septembre à la Rochelle, ils commencèrent par l'Angleterre, puis allèrent trouver le prince d'Orange. — Voir aussi « Instruction de ce que le sieur de Glassincourt dira au Roy sur le voyage du sieur de Ségur. . . . 25 décembre 1553 », dans les *Mémoires et correspondances de Duplessis-Mornay*, t. II, p. 398.



paisible estal, vous resouvenant tousjours de mémoire l'ancienne alliance de France et d'Escosse, et de les y retenir et conserver, ainsy que nous vous avons escript cy-devant. Priant Dieu, monsieur de Manvisière, etc.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le xvii<sup>e</sup> jour de décembre 1583.

CATHERINE.

1583. — 17 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 86.

Copie. Portef. Fontanieu, 356-357, f° 379.

A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous scay très bon gré d'avoir esté veoir derechef ma fille la royne de Navarre; car je m'assure que vostre présence et visitation luy a apporté grande consolation. Je attends en bonne dévotion nouvelles de son arrivée auprès du roy son mary, ne me pouvant persuader qu'il ne se résolve enfin de la recevoir, veu le devoir auquel elle se met de le contenter, et les prières que nous luy en avons fait faire par le sieur de Bellièvre, duquel je attends des nouvelles<sup>1</sup>; vous priant

<sup>1</sup> Matignon écrivait le 27 novembre à la reine mère, en lui donnant de Guyenne les nouvelles suivantes :

« Madame, m'assurant que vostre Majesté verra, par les lectures que j'escriptz au Roy, ce qu'il se passe de deça pour son servisse, je ne luy en feray aucune redicte, lors que M<sup>r</sup> de Bellièvre arriva le xvi<sup>e</sup> de ce mois près du roy de Navarre. J'ay grand espérance que sa négociation réussira au contentement de Vos Majestés, encor que ce soit contre l'opinion de beaucoup de gens; mais je voy que ceulx que l'on dict avoir esté les plus après et contraires en ce fait, commencent fort à s'en excuser. Le Pin, à ce qu'on m'a asseuré, se retire en sa maison. J'attends de heure à aultre des nouvelles dudict sieur de Bellièvre; aussitost qu'en auray, ne failliré de vous en advertir. La royne de Navarre est partie de Coteretz pour s'en aller à Cadillac; aussitost qu'elle i sera arrivée, je

continuer à favoriser cest affaire et m'advertir de ce qui se passera. Priant Dieu qu'il vous ayt, mon cousin, en sa sainte garde.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le xvii<sup>e</sup> jour de décembre 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 20 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 102 r°.

[A MONSIEUR DE LIVERDYZ.]

Monsieur de Liverdyz, le Roy monsieur mon filz vous scait fort bon gré et est très satisfait, et moy aussi, du bon, vigilant et fidèl devoir que vous faictes à retenir les lignes grises aux termes de l'alliance qu'ilz ont renouvelée et jurée avec le Roy mondiet sieur et filz : ce que nous avons veu bien particulièrement par vostre dépesche du xxviii<sup>e</sup> du mois passé, selon l'antien callandrier, à laquelle vous faisant le Roy mondiet sieur et filz ample responce, ceste-cy ne sera que pour vous dire que, continuant ainsy que vous avez tousjours fort bien fait pour son service, vous mériterez que l'on en ait aussi souvenance. Priant Dieu, etc.

[CATHERINE.]

ne faillirai à m'y en allé la trouver. Suppliant Dieu vous donner, Madame, en parfaite santé, très bonne et très longue vie.

« De Bordeaux, le xxvi<sup>e</sup> de novembre 1583.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur,

« MATIGNON. »

(Bibl. nat., f. fr., 3357, f° 50.)

Quelques lettres autographes de Marguerite de Valois au maréchal de Matignon ayant trait à ces incidents sont conservées au vol. 3325 du f. fr. de la Bibl. nat. Nous publions les cinq plus importantes à l'Appendice



1583. — 20 décembre.

Impr. *Catalogue de la collect. Borai*, provenant de la collect. d'Hervilly.  
Paris, Charavay, 1885, in-4°, série I, n° 10, p. 5.

## A LA ROYNE D'ÉCOSSE.

BOUATRIÈRE DE FRANCE.

MADAME MA FILLE.

Madame ma fille, je né voleu perdre cète aucion de vous fayre la présante et vous dyre le plésir que je resoys quant j'é le bien d'avoyr de vos nouvelles et savoyr que vostre santé souyt bonne. Je ne vous parleré de vos afayres et coment le Roy mon fils désire de vous fayr conestre l'amytié qu'il vous porte et le plésir qu'il aura, cet la vysitation qu'il vous fayst fayre par son ambassadeur présant porteur<sup>1</sup> vous peult servir à vous mestre si bien avecques la royne d'Angleterre que en puyssiés résantyr le contentement qu'il vous soheyste, et de ma part je voldré avoyr le moyen tel que je vous y puisse servir, comme je ann é la volonté, car je n'oblyré jeamais l'amytié que m'avé par ayfest portée et montrée aystent en ce royaume, qui me fest désirer que Dyeu me faze la grase d'avoyr moyen par ayfest vous povoyr monstrier que n'an suys yngrate, et l'en suplye de bon ceour et de vous donner bonne santé.

De Saint-Germeyn-en-Lay, cet xx<sup>e</sup> de décembre 1583.

Vostre bonne et afactyounné mère.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Henri III avait chargé son ambassadeur en Angleterre, Castelnau, sieur de Mauvissière, d'intervenir près de la reine Élisabeth pour faire cesser la captivité de Marie Stuart.

1583. — 20 décembre.

British Museum. *State papers*, France, vol. 77.

A MADAME MA BONNE SŒUR

## LA ROYNE D'ANGLETERRE.

Madame ma bonne sœur, je suis bien aysé quand j'ay occasion de me ramentevoir en vostre bonne grace, et aussy d'avoir le bien de sçavoir de vos nouvelles, et ce m'est ung grand contentement de ce qu'il vous a plu nous envoyer, avec vostre ambassadeur, une si honneste et vertueuse fame, pour avec elle, ne pouvant avoir l'heur de vous veoir, pouvoir parler de vous : et suis bien marrye que n'estant à Paris, je ne la puis veoir plus souvent. Vous remerciant de tant d'honnestes propos et assurance qu'elle m'a tenu et donné de l'amitié qu'il vous plaist me porter, de quoy je vous prie croire que ne me lairrey surmonter, ayant tousjours désiré que par quelques bons effects je vous puisse faire cognoistre combien je vous aime et honore, qui a tousjours esté cause que j'ay désiré avoir cest honneur que je vous eusse peu appeler ma fille, pour le plus grand heur à mon contentement que j'eusse seu avoir, ne vous pouvant plus faire cognoistre ma bonne volonté que vous offrant tout ce qui m'estoyt resté du Roy monseigneur, qui vous aymoyt et estimoyt, tant comme je fois, vous offrant les ungs après les aultres ; mais Dieu ne m'a voulu faire si heureuse que j'aye peu avoir ce contentement, de quoy j'auray toute ma vie regret, et l'auroys encore plus grand, s'il n'estoit l'assurance qu'il vous plaist par toutes les vostres de l'amitié que me voulez continuer, en quoy trouverez telle correspondance de ma part que n'aurez occasion de la diminuer, comme je vous supplie de ne faire jamais, si je ne luy en donne occasion : ce que je sçay n'adviendra de

ma vie. Et avec ceste assurance, je luy prie ne trouver mauvais, si je luy prie d'avoir la royne d'Escosse madame ma fille pour recommandée; car l'obligation que je luy ay de la façon qu'elle s'est conduite en mon endroict, m'oblige lan à l'aymer et désirer qu'elle cognoisse que mes prières en votre endroict luy ont servy d'avoir par vostre bonne grace plus de contentement qu'elle n'a eu depuis quelques années. Et si je pensoys que la requeste que je vous en fais vous deust desplaire ou porter préjudice, encore que je désire la servir, je ne voudrois jamais que ce fust à vostre préjudice; mais vous estes si prudente que vous scaurez en luy bienfaisant l'obliger, qu'elle vous demeurera tousjours obligée et affectionnée sœur et parente. Vous m'excuserez de ce que je vous en mande, et m'honorerez davantage pour cognoistre que je ne suis ingratitude à celles qui me veulent du bien, et vous supplie me tenir en vostre bonne grace, pour fin de la présente, et prie Dieu vous conserver longuement.

De Saint-Germain-en-Laye, ce xx<sup>e</sup> de décembre 1583.

Vostre bonne sœur et cousine, et parfaite amye.

CATHERINE.

1583. — 24 décembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 486.

#### A MONSIEUR DE BELIÈRE.

Monsieur de Belyèvre, vous renvoyent le Roy mon fils Prallon<sup>1</sup> présent pourteur, bien

<sup>1</sup> Le nom de cet agent, que nous avons déjà rencontré en Allemagne, est écrit tantôt Parlon, tantôt Prallon ou Praillon. Ce sieur de Praillon devait être un négociateur de second ordre, qui a laissé peu de trace dans l'histoire. Cependant il est cité dans une lettre de Henri IV (t. IX des *Lettres missives*, p. 9) et dans deux passages des *Mémoires de la Haye*, t. I, p. 366, et t. II, p. 407, note.

ynstruyt de sa volonté, tant pour le fest de sa sœur que pour ses autres affaires je ne vous en fayré redyste par la présente, ayant aussi donné charge audyst Prallon vous dyre cet que j'é dyt à Yolet<sup>1</sup> et ancoures autre chause, que pour sa fidélité j'é mieulx aymé que les ascripre: qui sera cause que je ne vous fayré la présente plus longue, et la finiré pryent Dieu vous avoyr en sa saincte garde.

De Saint-Germeyn-en-Lay, la nuit de Noël 1583.

La bien vostre,

CATHERINE.

1583. — 24 décembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 88.

A MON COUSIN

#### MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, Parlon vous dyra, oultre la dépêche qu'il vous porte, si amplement la volanté du Roy mon fils, que ne vous en fayré redyste; et seulement la présente sera pour vous prier de contyneuer d'asyster la royne de Navarre ma fille, coment avés faist jesusques ysi; yl vous contera cet que avons dyst à Yolet et cet que yl nous ha dyst touchant aille; qui sera cause que ne vous fayré plus longue la présente, me remetent sur sa sulsansse, et la finirré en pryent Dyeu vous tenyr en sa sainte et dygne garde.

De Saint-Germain-en-Lay, cel xviii<sup>e</sup> de décembre 1583.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Pierre de Mahtas, baron d'Yolet, très attaché au roi de Navarre, fut beaucoup plus mêlé que Praillon aux longs pourparlers relatifs à la réconciliation de son maître avec Marguerite. — V. dans les *Lettres missives*, au t. I<sup>er</sup>, *passim*.

1583. — 26 décembre.

Copie. Archives du Vatican.

AU CARDINAL SALVIATI<sup>1</sup>.

Mio cusino, m'é stato gratissimo d'havere inteso l'elezione ch'è piaciuto a S. St<sup>a</sup> di fare della vostra persona per honorarvi del capello di Card<sup>le</sup>, per la buona volontà et affettione ch'io vi hó sempre portata, havendo ben voluto farvi testimonio particolare per la presente del contento che hó ricevuto et che desidero di farvi conoscere, in tutte le occasioni che si presenteranno, quanto io vi amo, havento pregato mio cusino monsignor il Card<sup>le</sup> d'Este di vedervi da mia parte, et assicurarvi della mia buona volontà, pregandovi di credere le in tutto quello che ne ve dirá, et che Dio vi habbia, mio cusino, in sua santa, et digna guardia.

Di San-Germain-en-Laye, alli 26 di xbre 1583.

1583. — 26 décembre.

Copie. Archives du Vatican.

AUX CARDINAUX  
NOUVELLEMENT CRÉÉS<sup>2</sup>.

Monsignor Card<sup>le</sup>, io accompagnaró volenterissimo le lettere del Re monsignor mio figli-

<sup>1</sup> Antoine-Marie Salviati, d'une des plus illustres familles de Florence, évêque de Saint-Papoul, après son oncle, fut deux fois légat en France sous Pie IV. Grégoire XIII le nomma cardinal le 23 décembre 1583; il fut légat à Bologne, sous Sixte-Quint, et mourut à Rome le 28 août 1602, sous Clément VIII.

<sup>2</sup> Cette promotion ne comprenait pas moins de dix-neuf cardinaux, parmi lesquels Alexandre de Médicis, plus tard Léon XI, Charles de Bourbon-Vendôme, archevêque de Rouen, François de Joyeuse, archevêque de Narbonne, Philippe Spinola, évêque de Nole, François Sforce, etc.

uolo di questo piccol motto, per rallegrarmi con voi del l'honore che voi havete nuovamente ricevuto nell' ultima promotione de card<sup>li</sup>; di che io vi assicuro che persona non può havere piú contento di me sì per il merito ch'io riconosco in voi, come per l'affettione particolare ch'io vi porto causate dall'inclinatione che havete sempre havute al bene et prosperità di questa Corona, sì come hó ordinato á mio cusino il sig<sup>r</sup> de Foix di farvi intendere da mia parte, pregandovi di volerli dare in ciò quella medesima fede che fareste á me stessa; et prego Dio, mounsig<sup>r</sup> Card<sup>le</sup>, etc.

Belli 26 di xbre.

1583. — 26 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 322.

## A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellièvre, le Roy monsieur mon filz et moy avons dit á lollet<sup>1</sup> que le fait de ma fille la royne de Navarre, pour lequel vous avez esté envoyé par delà, n'avoit rien de commung avecques la prise de Mont-de-Marssan<sup>2</sup> et les garnisons mises á Bazas

<sup>1</sup> Ce gentilhomme servait d'intermédiaire entre le roi de Navarre et la Cour. Le 26 décembre 1583, le Béarnais écrivait : « J'envoie le sieur d'Yolet vers le Roy pour l'informer de mes actions, qui ne seront jamais contre le bien de la paix, ni de son service... » — *Lettres missives*, t. 1<sup>re</sup>, p. 606.

<sup>2</sup> La reprise de Mont-de-Marsan par le roi de Navarre est du 29 novembre 1583. Le 24, il écrivait assez ironiquement au maréchal de Maignou : « Mon cousin, j'ay esté adverty que le sieur de Barrau avoit introduit dedans Bazas quelque nombre d'hommes tant de pied que de cheval, qui vivent aux despens de la ville et tiennent forme de garnison, chose directement contraire aux édictz du Roy mon seigneur et aux accords qui sont entre nous. Je vous prie donc, mon cousin, luy commander de les en faire sortir au plus tost; car si on a voulu prendre l'alarme sur ce que je suis entré en ma maison de Mont-

et ailleurs ; sur lesquelles mon filz le roy de Navarre fonde sa responce qu'il vous a faicte : partant que nous désirons qu'il reçoive sa femme sans s'arrêter aux difficultez qu'il a faictes, ny remettre la chose en plus grande longueur, puisqu'il est question de l'honneur de toute la maison, de son repos et contentement ; l'assurant que, pour le regard du reste, le Roy mondiet sieur et filz aura tousjours très agréable que toutes choses soient remises et exécutées, ainsi qu'il est ordonné par ses édictz de paix, y satisfaisant de sa part comme il est tenu de faire. Monsieur de Bellièvre, vous entendrez le surplus par la lettre du Roy mondiet sieur et filz, suivant laquelle je vous prie donques retourner derechef devers lediet roy de Navarre et mettre peyne de composer toutes choses, de façon que ayant reprins sadicte femme auprès de luy, je puisse avoir ce contentement que de les veoir vivre ensemble en bonne amitié, contentz l'ung de l'autre, comme j'espère qu'il adviendra, et lediet roy de Navarre en bonne intelligence avecques le Roy mondiet sieur et filz et mon filz le duc d'Anjou, lequel je partz présentement pour retourner trouver, afin de le randre capable de la bonne intention du Roy mondiet sieur et filz en son endroit et empescher, tant qu'il nous sera possible, que il n'advienne aucune altération entre eulx ; en quoy consiste mon repos et principal contentement, lequel je suis très assurée que vous continuerez tousjours à procurer de vostre costé, comme vous avez faict jusques à présent très fidellement et prudemment ; vous priant croire aussi que le Roy mondiet sieur

de-Marsan, je pense qu'elle doit estre levée, quand on aura seu comme je me suis comporté. C'est chose autrement qui pourroit tirer avec soy une plus longue guerre, qui me faict vous despescher Bissousse, m'assurant que y pourvoyrés aussitost. » *Lettres missives*, t. I<sup>re</sup>, p. 592.

et filz et moy sommes très contantz de vostre procédure en la négociation qui vous a esté commise, pareillement du bon devoir que y faict le sieur Charles de Birague<sup>1</sup>, lequel je recognoistray de tout mon pouvoir, ainsi que je lui escriptz, et vous prie luy dire de ma part ; m'ayant le Roy mondiet sieur et filz promis de avoir esgard à la despense qu'il est contrainct faire ; mais d'autant que nous sommes sur la fin de l'année que les deniers comptant sont, comme vous le savez, malaysez à recouvrer, il n'y a moyen de l'en secourir maintenant ; ce que je tiendray la main estre faict le plus tost que faire se pourra. Priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Bellièvre, en sa sainte garde.

Escrip<sup>t</sup> à Saint-Germain-en-Laye, le xxv<sup>r</sup> jour de décembre 1583.

---

<sup>1</sup> Charles de Birague, Lesignan, Lavardin, du Plessis-Mornay secondèrent Bellièvre et le maréchal de Matignon dans leurs difficiles négociations pour réconcilier les deux époux et les remettre en même temps avec Henri III. — V. Bibl. nat., ms. Brienne, 295.

Birague, après avoir vu le roi de Navarre, écrivait le 16 décembre 1583, à la reine mère, pour lui rendre compte de sa mission. Il avait trouvé le prince très mécontent de ce que le roi avait fait augmenter la garnison de Bazas et de quelques autres places et refusait de reprendre sa femme, jusqu'à ce qu'on lui eût donné satisfaction, ne voulant même plus recevoir Bellièvre, ni discuter avec lui. Il avait, d'ailleurs, envoyé à Henri III. un gentilhomme, porteur de lettres pour la Cour. Birague avait fait observer à son tour que le roi était fort irrité, que la reine sa mère elle-même pouvait à peine modérer sa colère, que le meilleur moyen de l'apaiser serait de recevoir la reine de Navarre, qu'il suivrait d'ailleurs en cela l'avis des ministres et des principaux protestants, nullement disposés à le soutenir dans cette circonstance, qu'enfin lui et Bellièvre s'offraient en otages, promettant de faire sortir les troupes de Bazas, dès que la réconciliation serait conclue.



1583. — 29 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3357, f° 74.  
Copie. Portef. Fontanieu, 356-357, f° 394.

## A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, le s<sup>r</sup> de Villeroy m'a envoyé en ce lieu la lettre que m'avez escripte le xix<sup>e</sup> de ce mois, ayant esté bien aize de veoir par icelle, comme je l'avois jà entendu, le voiaige du s<sup>r</sup> de Lezignan de la part de mon filz le roy de Navarre devers ma fille sa femme, et la bonne espérance qu'il a donnée à madicte fille, dont aussi je suis infiniment aize, espérant que suivant la dépêche que remporte Prailon, toutes choses se conduiront au bien que nous désirons, par vostre prudence et de celle du s<sup>r</sup> de Believre. Et me renectant de tout à la dépêche<sup>1</sup> que reporte ledict Prailon, je ne vous feray plus longue lettre, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Monceaux, ce jeudi xxix<sup>e</sup> jour de décembre 1583.

De sa main : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1583. — 31 décembre, et 1<sup>er</sup> janvier 1584<sup>2</sup>.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 178.  
Copie. Portef. Fontanieu, 356-357, f° 396.

## A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, vous m'avez bien fait plaisir de m'avoir escript des nouvelles

<sup>1</sup> Nous n'avons pu retrouver cette lettre qui n'était peut-être qu'une « instruction », donnée par Henri III au sieur de Prailon pour la mission dont il était chargé près le roi de Navarre.

<sup>2</sup> Cette lettre a été publiée dans les *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas*, A. p. 548. Amsterdam, 1899, in-8°.

du Roy monsieur mon filz par voz lettres des xxviii et xxx<sup>e</sup> de ce mois; et vous prie continuer, et luy porter celle que je luy escriptz pour response à la sienne que m'avez adressée par vostre dicte dernière dépêche. Mais je ne puis encores que luy mander de l'occasion de mon voiaige, sinon que je trouve mon filz le duc d'Anjou assez bien, et beaucoup mieulx disposé qu'il me semble qu'il n'estoit au dernier voiaige que je vins en ce lieu. Toutefois je ne scay encores que dire de la résolution qu'il prendra sur ce que je luy ay proposé, sinon qu'il monstre de se vouloir conformer, et le dict ainsi<sup>1</sup>, à tout ce qui sera de la volonté et intention du Roy pour le soulagement du peuple et bien de ce royaume.

J'ay recen les deux doubles de déclarations que m'avez envoyez, et ay veu aussi ce que avez dict au Taxis, vous estant venu veoir,

<sup>1</sup> Le 25 décembre, le duc d'Anjou écrivait à Catherine de Médicis :

« Madame, le dessin que j'avois vous fayre représenter la fin de la tragédie qui commansoit, par Bouvinau, m'a mené le retenir jusques à se jour, où il a ven se qui c'est pasé et la miraculeuse découverte de la conjuration fete pour sete nuit. Je vous despeschis yer un enseigne de mes gardes à la hate; despuys, il n'est rien survenu autre chose que la confirmation du fet et l'acroysement des soupesons et alarmes. J'é tousjours connu Vostre Majesté tant ennemie de telz actes et si affectionnée à ma conservation, que je ne dois de Vostre Majesté espérer autre chose si non que elle se montrera ausi bonne mère que je luy suys et seray obéissant serviteur et filz. J'écrirois davantage; mais je ne veus auzer l'insolent, ni justifier le coupable : tout mon espérance est en Dieu et vous. Cependant, je vous supplie me continuer vos bonnes grâces, comme à seluy qui prie Dieu, Madame, qui vous doint entier accomplissement de vos dessins.

« De Chateau-Tiéri, se xxv<sup>e</sup> jour de Nouel en dessandre.

« Vostre très humble et très obéissant filz et serviteur,

« FRANÇOIS. »

<sup>2</sup> A la Roynie, Madame et mère. — (Autogr. B. fr. 3385, f° 197.)



dont j'ay esté bien aize; car vous luy avez dict la vérité, et s'il faisoit son devoir et procédoit comme il doibt, rondement, il m'esclairceroit du fait du mariaige, dont j'ay pareillement fait entendre à mondit filz ce qui s'en passa en nostre dernière audience et la dépesché que en avois faite à Longlée. Je luy ay aussi fait ouverture de la dépesche, que j'estimois qui seroit bon que je feisse et envoiasse par quelq'un des miens au prince de Parme, pour négocier une tresse avec mondit filz; mais il pense que cella ne servira de guères, pour ce qu'il dict qu'il a clairement jà demandé et que le prince luy a fait response qu'il avoit commandement du roy d'Espagne de ne rien faire en quelque sorte. et pour quoy que ce feust, avec mondit filz, qu'il n'eust remis la ville et citadelle et le pais de Cambrézis en l'estat qu'il estoit quand il le prit en ses mains. Toutefois je verré encores s'il sera bon de suivre en cella ma première délibération.

Et suis bien marrie que l'on ait fait courir ce mauvais bruit que ledit roy d'Espagne estoit coupable de la mauvaise délibération de ce jeune soldat qui est icy prisonnier et condempné à estre tiré à quatre chevaulx, après qu'il auroit eu la gesne ordinaire et extraordinaire, qu'il eut dès hier avant que je feusse arrivée. Je l'ay veu ceste après-disner, mon filz présent, les s<sup>rs</sup> de Lانسac, de Villeroy et le président du siège présidial d'icy, qui ont esté de ses juges; Fervaques et La Chastre y estoient aussi présens, et le secrétaire Pinart. Je luy ay fait relire toutes ses interrogatoires et dépositions; mais il ne parle que de Avrilly<sup>1</sup>, qu'il avoit promis de regarder les moyens,

<sup>1</sup> Jacques d'Avrilly étoit le fils d'un ancien sergent, originaire d'Orléans, dont le duc d'Anjou avait fait son premier maître d'hôtel et auquel il avait donné au mois de juin 1583 l'abbaye de Marmoutiers; c'est contre lui que se fit cette soi-disant conspiration, dans laquelle le prince

avec ung nommé le capitaine Combas, de tuer d'un coup de pistolet ou de harquebuzé; persistant toujours en cella, mais qu'il n'avoit point de volonté n'y n'avoit point eu propos de rien faire à mondit filz le duc d'Anjou, et que ce qu'il avoit dict du roi d'Espagne, c'estoit pour ce qu'il sentoît une grande douleur à la torture et pour estre relasché du tourment qu'on luy faisoit. Toutesfois, pour ce il est besoing de faire encores tout ce que l'on pourra pour avoir celluy qui se nomme La Pommeraye, qui a fait toute ceste meschante négociation avec luy, j'ai esté d'avis que l'on ne l'exécutast encores, mais qu'on le gardast jusques ad ce aussi que le Roy eust veu tout le procès et qu'il nous eust sur ce mandé sa volonté. J'espère que ledit procès sera doublé et signé du greffier ce soir ou demain matin, et qu'il sera envoyé dès demain. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainete et digne garde.

Escript à Chasteau-Tierry, le dernier jour de décembre 1583, au soir tard.

Monsieur de Villeroy<sup>1</sup>, depuis ceste lettre escripte, j'ay receu le paquet que m'avez adressé de vostre lettre du xx<sup>e</sup> du passé au soir, et celle de la Roynne ma fille que m'avez envoyée. Je luy fais response, que je vous prie luy bailler, et cella<sup>2</sup> que j'escriptz à Monsieur le cardinal de Bourbon.

A Chasteau-Tierry. le premier jour de l'an 1584.

voulut contre toute raison compromettre l'abbé d'Elbenne. — V. *Négociation de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 478; *Mémoires-journaux de l'Estoile*, t. II, p. 154; *Lettres du baron de Busbec*, t. III, p. 239. Ce dernier dit que cette affaire fut l'occasion du nouveau voyage de la reine mère à Château-Thierry.

<sup>1</sup> Ce premier post-scriptum est de la main de Pinart, comme la lettre elle-même.

<sup>2</sup> *Cella*, celle-là.

*De sa main* : Depuis que j'é escript la letre au Roy que vous envoy. j'é parlé à mon filz, yusin que voyrés par cete letre, et vous pryé la monstrier au Roy. Je suis bien ayse que cet soldat se soynt dédyt du roy d'Espagne et de mon filz; mès y l persiste que c'èt pour Avrille, et que La Pomeré luy ha dyst en ly monstrent les pinteures du Roy et de son frère qu'il ne viverèt toudeus guière. et que c'èt d'Elbène cet grent seigneur de qui y ly parle. Sela me mest en pouyne de cet qu'il a dyst qu'il ne viverèt gyère; Dieu le faze mentyr!

CATHERINE.

1584. — 2 janvier<sup>1</sup>.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 176.

Copie, Portef. Fontanieu, 358-359, f° 10.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, depuis la dépesche que je vous feiz hier, mon filz le duc d'Anjou<sup>2</sup> s'est plaint à moy de plusieurs choses dont j'avois faict faire une dépesche au Roy monsieur mon filz. que je me délibérois d'envoyer par le courrier que je vous envoiay ledit jour d'hier; mais pour ce que mondit filz me requist incontinent après, qu'il me peust dire à loisir tout ce qu'il m'avoit faict entendre à diverses fois, et que se feust en la présence

de qui je voudrois de ceulx que j'avois amenez avec moy, et de quelques ungs des sciens; ce que je luy accorday : je diffèray d'envoyer ladicte dépesche, comme encores m'a-il semblé n'estre à propos, pour ce que ceste après-disner qu'il m'a dict tout ce qu'il m'avoit dict, et à quoy je ne suis pas demeurée sans luy avoir bien remonstré tout ce qui m'a semblé à propos, en présence du s<sup>r</sup> de Laussac et de Pinart, et du s<sup>r</sup> de La Chastre. Marchaumont, Villeroy et Quinsçay. Il m'a faict apporter par ledit Quinsçay ung mémoire du tout, que j'envoye au Roy mondit s<sup>r</sup> et filz, lequel je vous prie tenir la main ad ce qu'il soit veu et considéré par luy, et le plus tost que pourrez respondu, affin de le me renvoyer incontinent par ce porteur, que j'ay voulu que son père vous ait envoyé pour m'apporter des nouvelles du Roy monsieur mon filz sur ce que dessus bien particulièrement; à quoy je vous prie tenir la main.

Cependant, je vous diray que je me délibère d'envoyer Vérac devers le prince de Parme, pour veoir si nous pourrons faire la tresse pour deux ans ou pour ung, pour Cambray et le Cambrézis, m'ayant mondit filz promis que si ledit prince de Parme l'accorde, qu'il donnera si bon ordre que les prisonniers. dont le Taxis faict instance, seront renduz sans paier rençon, et qu'il la payera pour eulx. Ce que je suis d'avis que faictes de façon que ledit Taxis face requérir et demander par ledit prince de Parme en faisant ladicte tresse; car je veoy bien qu'aultrement l'on ne retirera pas lesdicts prisonniers.

Je me délibère, et pour beaucoup de bonnes considérations, demeurer icy jusques ad ce que j'aye la responce des dépesches que j'ay faictes au Roy mondit s<sup>r</sup> et filz touchant les dépozitions de ce pauvre malheureux, qui est prisonnier et condamné; car je ne seray poinct

<sup>1</sup> Publié par M. Muller dans les *Documents*, etc., t. V, p. 550; mais avec la date fausse du 11 janvier 1584.

<sup>2</sup> Villeroy écrivait de Paris, le 4 janvier 1584, à M. de Hautefort :

« La reine mère du Roi est auprès de Monsieur, non sans grande peine pour lui oster plusieurs mauvaises opinions que l'on lui a imprimées. Toutefois, l'on a enfin vérifié que le soldat, qu'il a pris prisonnier et l'on disoit avoir esté pratiqué pour attentat à sa personne, n'en vouloit qu'au s<sup>r</sup> d'Avrilly; en quoi nul des facteurs du Roy ne se trouve meslé; aussi n'en a-t-il point qui fasse envie à sa fortune. » (Bibl. nat., Ms. fr. 15567, f° 176.)

à mon aize que je ne soys esclairsye des propos que celluy qui se faisoit appeller La Pommeraye luy a. se dict-il. si souvant dietz. que le Roy mondit s<sup>r</sup> et filz et mondit filz ne dureroient plus guères. Il fault nécessairement que j'aye aussi responce à la dépesche que je faiz de ma main et au mémoire que mondit filz m'a baillé et que j'envoye au Roy, affin qu'il lui plaise sur chaquen article d'icelloy faire faire par apostille claire responce; et me faictes, je vous prie, ainsi que j'escriptz de ma main au Roy mon sieur et filz, une lettre à part, que je puisse monstrier à mondit filz, affin de le remettre du tout au bon train que je désire pour se conformer aux intentions du Roy; car il y en a que je veoy bien qui font de très mauvais offices et qui vouldroient bien qu'il feist encores des folies, dont il le fault destourner, s'il est possible, et les réunir si bien, le Roy et luy : au moins, s'ilz ne se voient, qu'ilz ayent bonne intelligence ensemble, qui est le seul moyen de leur bien et de ce roiaulme. Priant Dieu, Monsieur Ville-roy, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Chasteau-Thierry, le n<sup>o</sup> jour de janvier 1584.

*De sa main :* Je suis bien au poyne de cet que je suys constreynte de demeurer ysi, come je dyré au Roy et à vous; mès que je le voye jousques à cet que je aye cete réponse, que je vous prie solysiter et qu'ele souyt, en set que le Roy pourra. pour luy donner quelque contentement; car l'on luy a dyst que à steure, que le Roy panse qu'il n'est plus bien ni enn Angleterre ni au Peys-Bas. que le Roy le veult dépollé de tous les aventèges et prérogatives qui ly ont aysté, par lui et le feu Roy son frère. en luy donnent son apanage. Et sela le torment plus que chause qui souyt; encore qu'il ay dist. qu'il ne fairs rien qui trouble

le royaume, ni puyse dépleyre au Roy; mès sont paroles : mès que les ayfects souyst de mème.

CATHERINE.

1584. — 17 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3355, f<sup>o</sup> 88.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é entendu que avès en vostre flus de sanc<sup>1</sup>, de quoy je suis en poyne. et vous pryé me mender par eet porteur coment vous portés; car je ne seré à mon ayse que ne sache de vos nouvelles, que je pryé à Dyeu aystre teles que soyés en vostre bonne santé. De peur de vous donner pouyne à lyre une longue letre, fayré fin à la présente, priant Dieu vous conserver.

De St Germeyn, cel xviij<sup>e</sup> de janvyer 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 30 janvier.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 16143, f<sup>o</sup> 226.

[A MONSIEUR DE GERMIGNY<sup>2</sup>.]

Monsieur de Germigny, ne pensez que le Roy monsieur mon filz ait pris résolution vous

<sup>1</sup> La reine mère, comme ses contemporains, n'a pas la pudeur des mots : elle appelle les choses par leur nom.

Madame de Nemours, Anne d'Este, venait d'avoir cinquante-trois ans; mais, l'âge critique passé, elle vécut très vieille, n'étant morte qu'en 1607, à soixante-seize ans. Sauf une difficulté grave qu'elle eut, en 1588, au sujet du mariage de son fils Charles-Emmanuel, et dont la cause est peu connue, elle fut toute sa vie très intimement liée avec Catherine de Médicis, dont elle était la cousine proche par sa mère.

<sup>2</sup> Ambassadeur de France en Turquie.

révoquer, pour estre mal content de vos dep-  
portements; car je vous assure que ce n'est  
ce qui le meut, comme le cognoistrez par ef-  
fect. quant vous serez par deçà, ains l'instance  
que vous y avez faicte et l'occasion qui s'est  
offerte d'employer l'un de ses serviteurs en  
vostre charge, laquelle vous a tenu assez long-  
temps banny et absent de vostre patrie pour  
vous donner occasion le prendre en gré, pour  
le commandement que l'on vous fait de vous  
tenir prest pour partir et retourner par deçà,  
quant l'on vous mandera : où vous me trou-  
verez tousjours disposée à vous faire tout le plai-  
sir que me sera possible.

1584. — 31 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 336.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, j'ay receu la lettre  
que vous m'avez escripte à vostre parlement  
de Bourdeaux, et veu celle que ma fille la royne  
de Navarre vous avoit envoyée<sup>1</sup>, avec la coppie

<sup>1</sup> Serait-ce la lettre à Bellèvre, publiée par M. Tamizy de Larroque dans ses *Lettres inédites de Marguerite de Valois* (Toulouse, 1897, in-8°, p. 22). Elle est assez curieuse pour que nous la donnions ici :

« Monsieur de Bellèvre, je vous avois anvoyé un faquais à Bordeaux, pour savoir la réponse que Prallon vous avoit rapportée, et voyant qu'il n'est reveu, je crains qu'il ne vous a trouvé, ayant depuis su qu'estiés avecque le roi mon mari, auquel j'anvoie ce porteur pour resevoir son commandement sur la résolution qu'il aura prise avec vous, vivant avec tant d'annui, que je ne puis avoir repos que je ne me voie libre de ce purgatoire, que je puis bien nommer ainsi, ne sachant si vous me metterés en paradis ou en enfer.... Il se dit ici plusieurs nouvelles de mon frère; je vous supplie m'écrire ce que au sarés.... L'on a fait bruit depuis quelques jours de gaire; mès, Dieu mersi, cela s'apaise. Dieu veulle qu'en faisant la paix

de celle du roy son mary, que Busenval luy avoit portée, qui me donne bonne espérance que l'issue de vostre négociation sera à la fin plus heureuse que son commencement ne promectoit<sup>1</sup>, moyennant la grace de Dieu, vostre bonheur et prudence. Vous verrez, par la lettre que vous escript le Roy monsieur mon filz, les propos qu'il a tenuz à Chassinourt. Vous cognoissez son naturel qui est si franc et libre, qu'il ne peult dissimuler le mescontentement

particulière, vous aiés l'honneur de faire aussi la générale. »

Cet autographe de Marguerite ne porte ni lieu ni date. — Voir aussi au ms. fr. 33334, f° 63 : « Ce que Monsieur de Bellèvre a dict au roy de Navarre, pour lui persuader de reprendre la reine sa femme. » — Il explique longuement que la reine mère aurait désiré que M<sup>me</sup> de Duras et M<sup>lle</sup> de Béthune laissassent partir seule Marguerite, et que tout le mal est venu de ce que ces dames ont voulu l'accompagner. De là, la colère du roi, et les mauvais traitements qu'il a fait subir à sa sœur, pour lesquels Bellèvre cherche des excuses.

<sup>1</sup> La reine mère voyait les choses avec un optimisme qui n'était pas celui de tous les conseillers de la couronne. Voici ce que, quelques jours auparavant, Villeroi écrivait au gouverneur de Guyenne :

« Nous attendons la lettre de M<sup>r</sup> de Bellèvre et la résolution que prendra le roi de Navarre sur notre dernière dépêche, avant que de nous bien résoudre. Cependant le Roi a délibéré remettre sur sa gendarmerie et se tenir prêt pour se défendre si l'on l'assaut. La Reine mère du Roi doit être ici demain; je crains fort qu'elle ne rapporte ce qui nous est nécessaire; car l'on tient pour certain que il se fait tous les jours de ce côté là plusieurs dépêches en Guyenne qui ne chantent que guerre. Le Roi se met à la raison de toutes parts; si l'on la refuse, le mal sera sans remède. Il faudra se résoudre et fonder son espoir à Dieu et en ses bras.... » (*Lettres de Nicolas de Neuville*, p. 56.)

On trouve dans le ms. 87 de la collection Dupuy une autre copie de la même pièce (fol. 165 à 168), et à la suite : « Réponse du Roy de Navarre au sieur de Bellèvre, et les répliques dudict sieur de Bellèvre » (fol. 169 à 178).



qu'il recoipt de la façon de laquelle l'on procède en son endroict, voyant sa bonne volonté très mal recongneue; mais vous pouvez dire et assurer hardiement ledit roy de Navarre mon filz, et ses serveurs, que le Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz n'a pour tout cela faulte de très bonne intention en ce qui concerne l'entretènement de la paix, comme l'on congnoistra tousjours par ses effectz; reste seulement que par delà ilz s'en rendent dignes, et se mettent en devoir d'exécuter de leur part ce qui a esté promis, sans faire ceste assemblée qu'ilz ont proposée; car le Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz ne la trouve pas bonne, se ressouvenant de l'issue de celle qui feust tenue à Montauban, incontinent après mon parlement de Gascongne, en la conclusion de la conférence de Nérac. S'ilz ont envie de bien faire il ne fault plus consulter, mais ensuivre ce que l'édiet ordonne et l'exécuteur de bonne foy, ainsi que le Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz offre faire de son costé<sup>l</sup>. Je prie Dieu qu'il vous ayt. Monsieur de Bellièvre, en sa sainte garde.

De Saint-Germain-en-Laye, le XVI<sup>e</sup> jour de janvier 1584.

La bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 23 janvier.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 16109, f<sup>o</sup> 29 v<sup>o</sup>.

[ A MONSIEUR DE LONGLÉE. ]

Monsieur de Longlée, j'ai reçu vostre lettre du dernier de ce mois, avecques celle que avez escripte au Roy monsieur mon filz, par laquelle j'ai esté bien aise d'estre acertnée de la bonne santé de mesdames mes petites-filles et du grand contentement que le roy catholique prend de leur deportements. En souhaitant toute felicité et bénédiction, vous conti-

nuez à m'en mander des nouvelles par toutes les despèches, et mesmes de ce qui se droict et avanceroit en ledit mariage, comme de toutes autres occurrances.

1584. — 25 janvier.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 553.

Fonds français, n<sup>o</sup> 3365, f<sup>o</sup> 47 r<sup>o</sup>.

[ A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE. ]

Monsieur de Mauvissière, j'ay fait ung voyage devers mon filz le duc d'Anjou, que j'espère qui profitera pour entretenir tousjours la bonne amitié d'entre le Roy monsieur mon filz et luy, et levera les oppinions qu'aucuns malicieux lui avoient mis dans la teste, que tous les reiglemens qui se font icy par l'advis des princes et seigneurs, que le Roy mondiet sieur et filz y a faict assembler, où nous pensions qu'il y deust assister, sont contre luy, que je ne laissay en assez bons termes, et espère que Dieu nous fera la grace que tout ira bien, si ce n'est que ceux qui ont envie des troubles ne les destournent. Depuis, à ce que j'entends, les Estats des Pais-Bas ont envoyé vers luy, luy faire des nouvelles offres, sur quoy je ne sçay encores que vous dire, sinon que nous désirons la paix et le repos, non seulement en ce royaume, mais aussy avec nos voisins. Je me remets de toutes les autres particularitez que verrez en la despêche du Roy mondiet sieur et filz à ce qu'il vous en mande, n'ayant point veu le sieur de Staffort en la dernière audience qu'il luy a donnée, pour ce que j'estois un peu malade. Je ne veulx aussy oublier de vous dire qu'il se fera ce qui sera possible pour ce qui vous est deu et désirerois bien que vous en peussiez estre bien satisfait, comme je vous as-



seure qu'il faict de sa part, ayant souvent commandé à ceux des finances de regarder le moyen qu'il y aura de vous en assigner, comme vostre homme vous pent avoir adverty. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoier en sa saincte et digne garde.

Escript de Sainct-Germain-en-Laye, le vingt-cinquiesme jour de janvier 1584.

1584. — 26 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 345.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, je suis très déplaisante et ennuyée de la responce que vous a faicte mon filz le roy de Navarre sur le faict de ma fille<sup>1</sup>; car c'est une remise fondée bien légèrement, laquelle néantmoins offence grandement le Roy monsieur mon filz et ne préjudicie moins à la réputation de madicte fille, après une si longue attente et la grande démonstration qu'elle a faicte de son désir de se recevoir auprès de luy, qui ne méritoit telle récompense. Vous verrez, par la responce du Roy mondiet sieur et filz, à quoy il s'est résolu; si la despesche du sieur de Clerevant<sup>2</sup> nous fait changer d'adviz, vous en serez soudainement adverty. Mais je vous diray, qu'encores que je vous souhaite tous les jours icy,

<sup>1</sup> Voir les indications de la note sur la lettre à Bellèvre, du 6 septembre 1583.

<sup>2</sup> Claude-Antoine de Vienne, sieur de Clervant, membre du conseil du Roy de Navarre, fut, comme le baron d'Yolet, chargé de s'occuper, près de Henri III et de Catherine de Médicis, près de Pompoone de Bellèvre et du maréchal de Matignon, de toutes les négociations qui devaient amener la réconciliation de Marguerite avec son mari. — Voir à ce sujet le recueil des *Lettres missives de Henri IV*, t. I, l<sup>re</sup>, passim.

parce que vostre présence et bonne assistance m'y seroit très utile ès occasions qui se passent, mesmement en ce qui concerne mon filz, dont j'à je ne suis sans grande peyne; toutesfois je vous prie ne habandonner le faict de madicte fille, et ne vous en revenir que vous ne l'ayez, s'il est possible, remise avecques son mary. Car, si vous partez et revenez devant que cela soit faict, je crains fort que les choses s'altèrent et aigrissent, de façon que nous rantrions en noz premières misères, à la ruyne de ce pauvre royaume menacé de toutes parts, et à l'infamye trop grande de toute nostre maison: à quoy je vous prie d'entière affection remédier, si faire se peult; car si vous ne le faictes, nul aultre en viendra à bout. Je le sçay bien et pareillement de quel pied vous y marchez. Partant je ne vous en feray recommandation plus expresse; mais prieray Dieu qu'il vous assiste et vous ayt, Monsieur de Bellèvre, en sa saincte garde.

Escript à Sainct-Germain-en-Laye, le xxvi<sup>e</sup> jour de janvier 1584.

*De sa main :* Je voldrès que vous eussies deus corps; car vous seryés bien nésesayre ysi pour voyr mon filz quelquefoys, et vous ne l'êtes pas moyens ad vous aystes ausi, qui me fest désirer que puyssiés avoyr bien tost achevé.

La bien vostre.

CATHERINE.

1584. — 31 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 333.

#### A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, je ne vous sarès asés dyre le contentement que j'é reseu de set que avés fest vèr le roy de Navarre, pour ma

fille<sup>1</sup>, et coment je désire d'avoyr moyen par quelques bons ayfayctz le povoyr reconestre. Je vous pryé ne vous en laser; car yl fault achever eet bon heuvre, lequél me sanble hor de toutes dylicultés, veu la bonne dépêche que le Roy vous envoie, et n'i aurét plus d'escuse, encore qu'il n'y enn eust deus hays-tre<sup>2</sup>; car ryen n'a comeun aveques cet qui est de son fest; mès. puyisque Dyen veult et permet que le tamps souyt tel, yl me sanble que le Roy y a fest en bon frère et prinse, que là, ad yl va de l'honneur, yl ne reguarde au reste de si près. J'espère que asteure y la voyra, qui est bien la chause de cet monde que je désire le plus voyr, et savoyr qu'il souynt ensemble; cet que je pryé à Dyen. et vous tenir en sa sainte garde.

De Parys, cet dernyer jour de janvyer 1584.

La bien vostre.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le roi de Navarre se laissa volontiers convaincre par Bellièvre; il accepta les excuses très imparfaites que lui faisait Henri III, et demanda seulement le retrait des garnisons que le maréchal de Matignon avait mises à Ageu et dans quelques autres villes. Enfin, la réconciliation et la réunion des deux époux, que souhaitait si vivement Catherine de Médicis, fut décidée au commencement d'avril 1584. C'est sans doute vers la même époque que Marguerite écrivait à Bellièvre : « Je vous supplie, si estes encore à Bordeaux, m'obliger tant de m'écrire ce que arés apris por mes afères, de quoi la longueur m'acable tellement, que je pense que j'en demeureré sous le fais. La lettre qu'il a pleu à la roine m'écrire m'a beaucoup consolée, comme cele aussi que je resoï de vous, qui acquiert sur moi une si grande obligation, qu'il est impossible que j'an perde jamais la souvenance... Ceux de la Religion de ces contrées dient que le Roi mon mari sera dans peu de jours à Nérac, là où il diset qu'il fait acomoder quelque citadelle. et qui, estant achevée, i m'i viendeca resevoir. » — Autogr. sans lien ni date, publiée par M. Tamizey de Larroque, dans ses *Lettres inédites de Marguerite de Valois*, Toulouse, 1897, in-8°, p. 26.

<sup>2</sup> *Enu eust deus haysstre*, en eût du être.

1584. — 31 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3357, f° 83.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous ay ci-devant escript et prié de vouloir adsider la justice du fait de l'abbé de Bonlieu<sup>1</sup>, l'un de mes amosniers, sur le trouble et empeschement que le sieur de Montferrand luy a fayet, les années dernières, à la jouissance de son abaye; et pour autant que je lui ay donné congé pour s'y en retourner, j'ay bien volu continuer de vous prier par la présente d'avoir tousjours en toute bonne protection cest affaire. ainsy que ledit abbé de Bonlieu vous en requerra. et que vous sçavez que c'est l'intention du Roy monsieur mon filz que vous teniez la main à ce que, suivant les éditz, les ecclésiastiques soient conservez en leurs biens et deffenduz de toutes oppressions. Et m'asseurant que pour ceste raison et pour la particullière recommandation que je vous en fais, vous affectionnerez cest affaire, je ne vous en diray autre chose, sinon que le soulagement que vous procurerez par ce moien audit abbé de Bonlieu me sera très agréable, pour la bonne volonté que je lui porte; et à tant je prie Dieu vous conserver, mon cousin, en sa sainte et digne garde.

A Saint-Germain-en-Lhaye, ce dernier jour de janvier 1584.

De sa main: Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Voir plus haut la lettre du 8 août 1583.

1584. — Janvier<sup>1</sup>.Aut. Archives du Vatican. Nunziatura di Francia, vol. 17, f<sup>o</sup> 475.A NOSTRE TRÈS SAINT-PÈRE LE PAPE<sup>2</sup>.

Beatissimo Padre, l'affectione che Vostra Santità s'è deguata sempre di monstrarme mi dà sicurtà che mi concedera la gratia, la quale il mio cugino il signor cardinal d'Este fara a Vostra Beatitudine da parte del Re mio signore et figliuolo et mia accioche gli piace honorare del cardinalato il mio figliuolo Mons<sup>r</sup> de Mets<sup>3</sup>, tanto per la qualità et casa sua, che per esser così stremamente congiunto di sangue al Re et a me. Stimando esser superflue fastidir Vostra Santità di più longa lettera, rimettindomi del tutto a detto mio cugino il cardinal d'Este, et prometendomi con certessa che Vostra Santità non vorra denegarsi tal gratia, quanto più presto come la desideriamo et con questo supplico Vostro Signore, etc...

1584. — 13 février.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3304, f<sup>o</sup> 205 v<sup>o</sup>.

## A MONSIEUR DE LIVERDIS.

Monsieur de Liverdis, je me remetz du tout à la response que le Roy monsieur mon

<sup>1</sup> Cette lettre est indiquée dans le *Catalogo cronologico* des archives du Vatican comme datée du mois de janvier 1584.

<sup>2</sup> Lettre publiée aussi en français dans le *Catalogue Morisson*, in-4<sup>o</sup>, 1883, vol. 1, p. 170; seulement on lui attribue la date du 1<sup>er</sup> septembre 1584.

<sup>3</sup> Charles de Lorraine, fils du duc Charles II et de Claude de France, fille de Henri II et de Catherine de Médicis, né le 2 juillet 1567, abbé de Saint-Victor, évêque de Metz, troisième cardinal de Lorraine, reçut le chapeau en 1589 et mourut, en 1607, archevêque de Strasbourg et légat du Saint-Siège dans les Trois-Évê-

chez. La reine mère s'y prenait de bonne heure pour faire donner la pourpre à ses petits-fils.  
 Le baron de Busbecq écrivait à l'Empereur : « Le duc d'Alençon est venu voir la reine mère tandis qu'elle était malade, et il a demeuré quelques jours auprès d'elle avant de paroître devant le Roy. » En effet, le duc d'Anjou desceudit à Paris chez sa mère, rue de Granelle Saint-Honoré, dans cet ancien hôtel d'Orléans que Catherine de Médicis avait acheté en 1572 à la congrégation des filles pénitentes. Elle y joignit l'hôtel d'Allret, rue du Four, et plusieurs maisons du voisinage près la rue Coquillière. Il y avait un beau jardin; et on désigna cette résidence pendant vingt ans sous le nom d'hôtel de la Reine. Claude Guérin venait d'y construire une jolie chapelle en 1581. — Voir *La colonne de Catherine de Médicis à la halle aux blés*, par A. de Barthélemy. (*Mémoires de la Société d'histoire de Paris*, t. VI, p. 180.)

Escript à Paris, le xxiii<sup>e</sup> jour de fevrier 1584.

CATHERINE.

chés. La reine mère s'y prenait de bonne heure pour faire donner la pourpre à ses petits-fils.

<sup>1</sup> Le baron de Busbecq écrivait à l'Empereur : « Le duc d'Alençon est venu voir la reine mère tandis qu'elle était malade, et il a demeuré quelques jours auprès d'elle avant de paroître devant le Roy. » En effet, le duc d'Anjou desceudit à Paris chez sa mère, rue de Granelle Saint-Honoré, dans cet ancien hôtel d'Orléans que Catherine de Médicis avait acheté en 1572 à la congrégation des filles pénitentes. Elle y joignit l'hôtel d'Allret, rue du Four, et plusieurs maisons du voisinage près la rue Coquillière. Il y avait un beau jardin; et on désigna cette résidence pendant vingt ans sous le nom d'hôtel de la Reine. Claude Guérin venait d'y construire une jolie chapelle en 1581. — Voir *La colonne de Catherine de Médicis à la halle aux blés*, par A. de Barthélemy. (*Mémoires de la Société d'histoire de Paris*, t. VI, p. 180.)

1584. — 29 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 369.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, je désire plus vostre retour que vous mesmes, toutesfois je congnois que, si vous revenez sans avoir accordé ce qu'il fault faire pour rendre l'édict de paix mieulx exécuté qu'il n'a esté jusques à présent, les affaires du Roy monsieur mon filz tumberont en grande confusion; car les catholicques ne peuvent plus supporter les maux que leur font les aultres et ilz sont les maistres, de sorte qu'il faudra, ou que l'on leur permette de se deffendre et d'avantages que l'on les secoure des forces qu'ilz demandent pour cest effect, ou bien que ilz entrent en ung désespoir très dangereux et dommageable au service du Roy mondict sieur et filz. Nous jugerons mieulx par vostre première despesche du succès des affaires, me tenant comme pour toute asseurée que ma fille sera de présent avecques le roy son mary, ainsi que je désire<sup>1</sup>. De façon que je ne recepray moindre contentement de cest part, que j'ay faict du retour icy de mon filz le duc d'Anjou, et de la façon de laquelle il s'est comporté envers le Roy mondict sieur et filz, estant party si contents l'un de l'autre que j'ay très grande occasion d'en louer Dieu et en espérer beaucoup de bien et contentement pour le reste de mes jours. Et vous assure que cela m'a beaucoup aidé à recouvrer ma santé et sortir de la fièvre que l'ennuy

<sup>1</sup> Le 6 février, Birague mandait à Catherine « que la reine de Navarre avait écrit à son mari et que ce dernier attendait les réponses de la Cour pour prendre une décision, que si elles étaient conciliantes, le roi cédant sur la reprise de Mont-de-Marsan, tout faisait espérer que les choses s'arrangeraient promptement; car personne dans le parti réformé ne désirait la guerre. »

et tristesse que je supportois de leur séparation m'avoit apporté; laquelle a esté cause que je n'ay peu respondre à toutes voz lettres, ay escrire à madite fille si souvent que j'eusse bien désiré: ce que je récompenseray dorénavant, puis que je me porte bien graces, à Dieu, lequel je pry, Monsieur de Bellèvre, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xxix<sup>me</sup> jour de fevrier 1584.

Monsieur de Bellèvre, depuis la présente escripte, j'ai receu la vostre du xxv<sup>e</sup> de ce mois qui me donne espérance de recevoir bien tost toute certitude de l'arrivée de ma fille auprès du roy son mari; à quoy j'adjouterai que la fièvre m'a repris ce jourd'hui<sup>1</sup>; toutesfois j'espère que ce ne sera rien, mais ce sera cause que je n'escriray pas ceste fois à madite fille, ainsi que je vous prie lui dire, lui faisant ma response.

La bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 11 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 375.

A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, ce qui m'a gardé de plus tost vous aycripre de ma mein, c'a esté une fièvre tierce, qui m'a tenu cinq sepmaines et ne m'a laissé qu'à cet heure, Dieu mercy, que je me porte bien, si ce n'est d'une grande douleur que j'ay eu en un bras, de quoy je

<sup>1</sup> Le 15 février, Busbec écrivait à son maître: « Le Roy est de retour ici (à Paris) de Saint-Germain; la fièvre que la Reine sa mère a eu plus longtemps que l'on ne l'espérait l'a obligé de venir plus tôt qu'il ne se l'était proposé. » — *Lettres*, etc., édité de 1748, t. III, p. 246.



me resent un peu, qui sera cause que ne vous feray la présente longue; et seulement vous dyray qu'il me semble que le Roy n'eut seu prendre une meilleure résolution, voyant les afayres par delà comme elles sont, que celle qu'il vous mande; car vous en saurés si bien user, selon ce que conestrés sur le lieu, que j'espère, si n'apaisés le tout, qu'aresterés le cours des maux qui nous menasent. Vous verés la lettre que j'escris à monsieur de Montmorency<sup>1</sup>, et selon que le trouverés, vous en userés pour le myeu.

Je suis bien en peine de ce que je n'ay point nouvele que ma fille soit avec son mary et de ce que le Plésis<sup>2</sup> m'est venu dyre annuy, que, encore que Clervant fut arivé et eu baillé la despesche du Roy au mareschal de Matignon et à vous, que ledit mareschal luy avoit mandé par Prallon qu'il n'osterait la garnison de Condon et d'Agen, sinon un jour devant ou un jour après que la royne de Navare seroit arrivée avecue le roy de Navare son mary, et qu'il y aloit de son honneur, qui

<sup>1</sup> Encore une lettre perdue qui aurait été intéressante, surtout s'il y avait été question de la lutte qui commençait dans ce moment entre le maréchal de Joyeuse, soutenu par Henri III, et le duc de Montmorency.

<sup>2</sup> Le jeudi 10 février 1584, lettre de Du Plessis-Mornay au roi de Navarre, qui l'avait envoyé à Paris. Il demande à voir le roi pour lui parler confidentiellement de l'état des affaires du Languedoc et de la Provence et veut lui faire entendre le capitaine de Beauregard. Le roi était logé à l'hôtel de Longueville et la reine aux Repenties. Henri III le priant d'aller voir sa mère, Du Plessis lui observa qu'il avait ordre du roi de Navarre de ne parler qu'au roi : « Il me répliqua qu'il ne lui celloit rien, qu'elle estoit sa mère et de son estat par plusieurs fois, que pour remédier, il l'en falloir informer. . . Arrivant chez la reine, elle estoit au lit, et MONSEIGNEUR près d'elle. . . . Jeudi matin 8 mars, « je fais plainte, au diner de la royne, des facons du maréchal de Matignon à la levée des garnisons d'Agen et de Condon. Elle let même de le trouver estrange. » (*Mém. et corr.*)

sembloit, en ce faisant, qui ne la voulut point reprendre que par force. Je vous prie me mander ce qui en est; car toutes ces escuses ne me plésent point, comme j'ay dit au Plésis. J'escris à la royne ma fille : je vous prie luy bailler mes lettres à part; je ne vous mande point de la santé de vostre femme, car je croy qu'en estes bien adverty, et seulement vous dyray que mon médecin m'a dit qu'il espère que bientost elle se portera bien. Je ne vous diray point aussi l'ayse que j'ay eu de voyr venyr mon filz se remettre entre les bras du Roy de la façon qu'il a fet; je ne doute point que n'en ayés aysté adverty, qui sera cause que ne vous en dyray d'avantage, sinon que je n'eus jeamès une plus grande joye depuis la mort du Roy monseigneur, et m'aseure que, si eusiés veu la façon de tous deux, qu'en eusiés pleuré, comme moy, de joye. Il s'en est retourné à Chasteau-Tiery, où la fièvre tierce l'a pris depuys, qui est une maladie générale en ces cartiers de deçà; may, Dyeu mercy, personne n'en meurt, may sont maladies longues. Je prie Dyeu qu'il en puise estre bien tost guéry<sup>1</sup>, et qu'il vous face la grace de faire tout de ce que désirés.

De Paris, le 11<sup>e</sup> jour de mars 1584.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> A peine de retour à Château-Thierry, après s'être réconcilié avec le roi son frère et avoir passé quelques jours fort gaiement près de lui, le duc d'Anjou était retombé gravement malade. Sa mère s'empressa de l'aller voir. Le bruit public s'était répandu qu'on lui avait donné du poison à la cour pendant son séjour. La vérité était qu'il subissait une nouvelle atteinte de sa maladie de poitrine, causée peut-être par quelques excès de plaisir, auxquels madame de Selve n'avait pas été étrangère. Ne serait-ce point à cela que ferait allusion la reine mère dans une prochaine lettre à Belbièvre, où elle dira que « sa vie est assurée pour longtemps, s'il ne fet quelque grant désordre. . . »



1584. — 19 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3385, f° 170.

Copie. Portef. Fontaineu, 358-359. P. 35.

## A MONSIEUR DE VILLEROI.

Monsieur de Villeroy, je receuz hier soir la lettre que m'avez escripte par le courrier Louvet, et présentement celle que m'avez aussi escripte par la poste. Je vous ay faict entendre, par ma dernière, comme j'avois jà parlé à mon filz le duc d'Anjou pour luy faire faire la dépesche et l'envoyer par ung des siens au duc de Montmorency. Ceste après-disner, le voiant bien porter, j'ay achevé de luy en parler amplement et luy ay faict lire le double de la lettre que le Roy monsieur mon filz escript au sieur de Believre, suivant la résolution qui fut prise; m'ayant mondiet filz fort franchement promis qu'il fera faire sa dépesche de si bon ancre, qu'il espère que la bonne et sainte intention et résolution du Roy réussira à ung grant bien pour son service et pour tout ce roiaulme. Je luy ay aussi parlé de ce que le sieur de Crèveœur<sup>1</sup> escript, tant pour le faict des courses qui se font par ceulx de Cambray, que par le désordre que font Rebours et ses gens de guerre, et comme, au lieu de m<sup>re</sup>, il s'y en trouve plus de v<sup>re</sup>. Et si luy ay dict que lediet Rebours devoit aller trouver lediet sieur de Crèveœur, au lieu d'y envoyer ung aultre, comme il a faict. Mondiet filz luy a incontinant faict une dépesche, et audiet Cambray, pour remédier à tout, et est fort aize du bien que icelluy sieur de Crèveœur faict à Selincourt<sup>2</sup>; pour lequel

<sup>1</sup> Les lettres de Bonnivet, sieur de Crèveœur, au roi, sur l'affaire de Cambray se trouvent au vol. 9 des *Cinq cents* de Colbert. L'année précédente, il avait opéré d'accord avec M. de Puygaillard contre le duc de Parme.

<sup>2</sup> Selincourt (Somme), à 35 kil. d'Aniens.

je vous prie faire un depesche du Roy audiet sieur de Crèveœur, et un aultre au prince de Parme. Je vous renvoye les lettres dudiet sieur de Crèveœur et celles de Blatier<sup>1</sup>; du contenu d'icelles j'ay faict part à mondiet filz, qui avoit jà eu nouvelles de la négociation de ceulx de Gant et de l'estat d'Ipre<sup>2</sup>, à ce qu'il m'a dict.

Je pensois que mondiet filz deust estre ce matin ségné, mais il a dormi si tard et s'est trouvé à son réveil si bien, que les médecins ont remis à veoir encores la journée de demain. espérant qu'elle sera tousjours de bien en mieulx, et peut-estre ne sera-il point de besoing de le séguer. Priant Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Chasteau-Thierry, le lundy xix<sup>e</sup> mars, à trois heures après-midy. 1584.

J'ay aussi parlé à mondiet filz de la lettre que le prince de Parme a baillée à Blatier<sup>3</sup>, de la plainte qu'on faict contre le capitaine Brane; mais il dict ne savoir que c'est, et qu'il escripra aussi pour chastier lediet capitaine Brane, s'il a couru dedans la France, ou s'il est parti des terres de ce roiaulme pour faire courses; car il l'a expressément deffendu à tous les siens et pour ce a retenu le double de la dépesche.

<sup>1</sup> Nous verrons plus loin le rôle de Blatier, agent du roi près le gouvernement espagnol des Pays-Bas.

<sup>2</sup> Le 24 février, les États généraux avaient écrit au duc d'Anjou pour le prier instamment de secourir la ville d'Ypres. — *Documents concernant les relations entre le duc d'Anjou et les Pays-Bas*, t. V, p. 568.

<sup>3</sup> Tandis qu'il parlementait avec le prince de Parme, le duc d'Anjou n'abandonnait pas ses amis des Pays-Bas. A son retour de la Cour, il leur écrivit jusqu'à trois lettres, leur disant que le roi de France était disposé, ainsi que son Conseil, à faire la guerre à l'Espagne, qu'il levait des troupes pour les envoyer en renfort, que tout le monde leur promettait concours. ....

Rebours, que la reine mère lui demandait de dé-savouer, était son agent.

*De sa main :* Je voldrès byen que le voyage que fest le Roy ne luy portast préjudyse, ni à sa santé, ni à ses afayres; car la dévotyōn ayst bonne, et le Roy son père enn a fets dé voyages à Cléry et à Saint-Martyn-de-Tours; mès yl ne layset rien de cet qu'il falloyt pour fayre ses afayres<sup>1</sup>. Je pryé Dyeu qu'yl revyegne en bonne santé.

CATHERINE.

PINART.

1584. — 20 mars.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3335, f° 95.

A MY COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, monsieur de Lansac m'a dyst que avés anvoyé pour savoyr de mes nouvelles et de vostre filleu<sup>2</sup>; Dyeu mersis, je me porte très byen et luy s'est si amendé, que anuyt, qui estoyt son jour pour avoyr la fièvre, yl n'enn a poynt eu, et ayspère partyr jeudy et le lèser guéry, mès byen fayble, que, pour aystre jeune, si Dyeu plest, sera byen tost renforcé; yl mange bien et dort encore myeux: sont toutes chause pour aystre bien tost refest,

<sup>1</sup> Cette réflexion pleine de bon sens dénote chez la reine mère une certaine impatience de voir son fils Henri III se livrer à des pratiques ridicules de dévotion; elle donne singulièrement raison aux pamphlets du temps et aux boutades de l'Estoile.

On peut rapprocher ce mot d'un petit billet écrit dans le même temps par le roi à ce même ministre :

« Villoroy, cependant que je seray aus Capuchins, si ce sont chose pressée et d'importance des dépêches, monstred-les à la Reyne sans me les avoyer. Je m'en vays pryer Dieu sis bons jours. Adieu. » (Nouv. acq. fr. 1243, fol. 41.)

<sup>2</sup> Le duc d'Anjou, dont elle avait été une des marraïnes, sur la santé duquel Catherine se faisait d'étranges illusions; à moins qu'elle ne voulût dissimuler.

cet que je pryé Dyeu luy en fayre la grase et vous conserver en bonne santé.

De Chateau Tiéry, cet xx<sup>me</sup> de mars 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 22 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3335, f° 168.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur de Villeroi, par la lettre que je viens de recevoir du Roy monsieur mon filz, il me prie de luy mander de mes nouvelles et de celles de mon filz le duc d'Anjou; je croy qu'il n'avoit point encores receu pas une des trois que je luy en aye escriptes et que vous ay adressées, l'une par ung des neupveux ou des gens de Quinsçay, la seconde, qui estoit bien ample, par la voye de la poste, que m'avez escript lui avoir envoyée, et l'autre par le médecin Cabriane. Je luy en escriptz encores, et vous envoie la consultation et discours de la mailladye de mondit filz, qui s'adresse au médecin Miron avec une lettre que je luy escriptz, que je vous prie bailler incontinent, et m'escripe de vos nouvelles entre cy et mon arrivée à Paris, qui ne sera que mardy ou mercredy, car je ne partyray d'icy que lundy. Mon filz se porte, graces à Dieu, bien, et espère qu'il continuera de bien en mieulx: il n'a eu aujourd'hui aucun resentiment de fiebvres, il est seulement débille et ne pourroit aultrement, aiant esté si fort maillade et si bas que l'on l'a veu. Priant Dieu, monsieur de Villeroi, vous avoir en sainte garde.

Esript à Chasteau Tierry, le jeudy au soir xxii<sup>me</sup> mars 1584.

Monsieur de Villeroy, j'avoie escript, par lediet neveu ou homme de Quinsçay, une lettre à Messieurs du Conseil des finances du Roy monsieur mon filz, pour faire fournir m<sup>ms</sup> escus au trésorier pour envoyer à Cambray, sur les vi<sup>m</sup> de ce mois, pour le paiement de ces creues qui y sont entrées, car les autres gens de guerre, qui y sont, sont jà paieiz pour ce moys, ou au moins l'argent y est. ce m'a on asseurée; mais ilz n'y ont pas satisfait. Je vous prie en parler de ma part, puis qu'il n'est question que de l'avance de huit jours.

*De sa main :* Je creyn, encore que mon filz ne m'en dye rien, qu'il soyt haytoné de cet que le Roy ne l'a poynt envoyé voyr: je mende à monsieur de Vilequier cet que je ann é entendue; je croy que, cet l'ous ann avoyt fest sovenyr, que le Roy y eust envoyé et que yl ne saroyt que trover bon que l'on luy dit. Je vous pryé l'en rementexoyr et me mender coment yl set porte de son voyage: je creyns que à la fin yl s'an sante; je prie Dyeu le conserver. J'escrips à monsieur de Savoye; monstré-la au Roy, et, s'il la trove byen. ballé-la à La Croys.

CATHERINE.

1584. — 8 avril.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 19. f° 29.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ ET SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ai reçu depuis mon arrivée en ce lieu vos deux dernières lettres, auxquelles, pour ce que j'espère vous veoir bientôt, je ne vous feray pour cet heure longue response, vous envoiant la response que je fais au Roy monsieur mon filz à la lettre

que vous m'avez envoyée de luy par ce porteur. J'espère aller demain coucher à Lagny<sup>1</sup> m'estant, Dieu mercy, tousjours mieux porté depuis mon partement; je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa garde.

Escrip à Monceaux, ce viii avril 1584.

*De sa main :* Je vous envoie une lettre de Monteyne à sa femme; voyé-la, et, après, la monstré au Roy et la feré baller à sa femme.

CATHERINE.

Monsieur de Villeroy, encores que j'ay mandé au Roy que iray demain coucher à St-Maur, touttefois je ne passeray par Lagny, ne pouvant passer outre, ne me trouvant encore assez forte; mais de peur qu'il prist la peine de venir sy avant, je luy ay escript cella. Je serai mardi de bonne heure à St-Maur: s'il me laict cest honneur d'y venir, je seray très ayse de le veoir là; s'il vous plaist ne le diré si n'est à luy, afin que j'aye ce bien de le veoir sans grande presse, et aux autres que je n'y seray que mercredi.

1584. — 18 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 106.

#### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belèvre, ma maladie qui a esté plus longue et grande que je ne pensois au commencement, a esté cause que plus tost ne vous ay ayscript et aseuré de la santé de mon filz, que. Dyeu mercy, est telle que nous pouvons nous aseurer que, s'il ne fet quelque

<sup>1</sup> Lagny (Seine-et-Marne), à 9 kil. de Meaux, et à moitié chemin entre Montreuil et Paris ou Saint-Maur-des-Fossés.

gran désordre, que sa vie est assurée pour longtems. Je say bien comme vous en serés ayse, qui me fet vous dyre encore que mon médecin vient d'ariver tout à cet heure, en faisant la présante, qui m'a aseuré qu'il se porte encore mieulx que je ne vous mande. J'ay donné charge à du Loren<sup>1</sup> de vous dire quelque chose de ma part : je vous prie y adviser; et cet trouvé bon ce qu'il vous dyra, conduire le tout avec vostre acoustumée prudence; et me remetant sur luy, ne vous feray cele plus longue. Priant Dyen qu'il vous tienne en sa sainte garde.

De Saint-Maur, le xvm<sup>me</sup> avril 1584.

La bien vostre.

CATHERINE.

1584. — 25 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 461.

#### A MONSIEUR DE BELYÈVE.

Monsieur de Belyèvre, je comenseré ma letre pour vous dyre qu'après Dyen vous m'avés renden la senté de avoyr, par vostre preudense et bonne conduyte, hachévé une si bon heuvre et si ynportente pour tout nostre meyson et honneur, d'avoyr remys ma fille aveques son

mary<sup>1</sup>, que je pryé à Dyen y puyse demeurer longuement et y vyvre en femme de bien et d'honneur et en prynsés dont meryte ses condysions d'estre, pour le lyeu dont ayl é naye : et que je m'asseure que fera et que Dyen luy asistera; mès que contyneue à le reconestre coment l'on m'a aseuré qu'el a fest depuys que je ne l'ay vene. Je vous pryé luy byen dyre, avent vostre partement, et luy remonstrer toutes les chauses que vous savés mieulx que ne le vous puyés dyre, qui méritet aystre considéré et faystes par teles personnes coment ayl ayst, et ausi pour acompagner de jaus d'honneur, hommes et femmes; car, aultre que nostre vye nous fayst honneur au deshonneur, la compaignye que avons à nous y sert beaucoup, et prinsipalement au prynsesses qui sont jeunes et qui panset aystre belles. Et vous pourra dyre, come ayl a tousjour fest, que je ann é de toutes fasons et ann é eue et antées, aystent jeune. A cela yl y a une réponse qui ne saroyt dyre le constrère : aystent jeune, j'avés un Roy de France pour beau-père qui me ballet cet qui luy pleyset, et me fallèt l'aubéyr et anter tout cet qu'il avoyt agréable et l'aubéyr; depuys qui fust mort, son fils, que je avoyt l'honneur d'avoyr aypousé, aytoyt entré en sa plase, à qui je devés parelle

<sup>1</sup> La réunion définitive avait eu lieu le vendredi 13 avril, et Bellièvre s'était empressé d'annoncer à la Cour que tous les obstacles étaient levés. Cette lettre est en quelque sorte la conclusion de l'épisode : les conseils que Catherine de Médicis fait donner par Bellièvre à sa fille, aussi bien que les réflexions morales dont elle les accompagne en font un des documents les plus précieux pour l'histoire morale de ce temps. — Voir *Revue historique* de mai-juin 1900, *Mélanges et Documents*.

L'ambassadeur vénitien Giovanni Moro écrivait de Paris, le 27 avril 1584 :

« La regina di Navarra si è trovata a Nerach col He suo marito incontrata et caramente ricevuta da lui a 23 de presente. » (Ms. ital. 1733, p. 370.) — Il ne se trompait que de dix jours.

<sup>1</sup> Le s<sup>r</sup> du Laurens était un porteur de dépêches dans lequel la Cour et les ministres avaient assez de confiance pour le charger de temps à autre de missions confidentielles. A ce propos, Marguerite écrivait à Bellièvre : « J'ai resu la letre que m'avés escrites par du Lorans et antandu de lui toutes les particularités dont l'aviés chargé, qui me font beaucoup de consolation et d'espérance au mes afères, louant Dieu qu'il lui ait pleu de changer le ceur du Roi envers moi, qui ne mesrite jamès ni le mal que j'ai eu, ni sa haine, resantant ausi à la Roine une très grande obligation du soin qu'il luy plaist avoir de moi et de l'affection qu'il lui plaist me montrer. » — *Lettres inédites de Marguerite de Valois à Pomponne de Bellièvre*, 1897, in-8°, p. 28.



haubéysanse; et plus, et Dyeu mersis, encore qui vouleset cet que je fessè pour leur complayre : cet personnes n'ou jeamès eu tèle puy-sanse sur moy et mes volutés, que yl m'aye ynduyte, ne que je aye fest chause constre mon honneur et ma réputatyon, que à ma mort, quant à cet fayst, je n'an demande pardon à Dyeu, ny que je creygne que ma mé-moyre en souyt moyns à louer. Et set, asteure que je suys veve, ayle poutra dyre, aytent mètrèse de moy, je lès devès toutes aylogner et n'an anter neule : j'é en afayre à concerver tous les sugets dé Roys mes anfens et les atyrer à m'asyster à leur fayre servyse, et non à les aufanser, et cet que par résou yl doivet avoyr le plus cher que n'éteut ni leur mère ny parente, mès à celes que je les suys, n'y voyent que cet que tout le monde y voyt, je ne les désyray scandalyser; et ausi, aystent cet que je suys, conceue par tout le monde, ayent vé-queu comment j'é jeusques en l'eage que j'é, je puy parler et aler et anter tout le monde, et qu'an sela ayle fase come moy; et, en mon eage, el en poutra fayre sans hofanse ni de Dyeu ni scandale du monde de mesme; mès aystent la fille du Roy, ayent aypousé un prynse encore qui s'apèle Roy, l'on set byen qui le respecte tent, qu'ele fayst cet qu'ele veult; qui est cause que je dys que douyt rejeter tout cet que n'est digne d'estre auprès d'une sage et vertueuse prynsès, jeune et qui pause aystre, peult-aystre, plus belle que n'est. Je sé byen quant en serès haurs d'auprès de là, que je ne sarès par qui luy fayr dyre tout sesi; car de luy escripre, astheure qu'el est aveques son mary, je ne ly escripré plus rien qu'il ne puyse voyr. Ausi, je vous pryé luy dyre qu'ele ne fase plus coment ayle fesouyt, de feyr cas de celes à qui yl feyra l'amour; car yl pausera qu'ele souyt byen ayse qu'il ayme aultre chause, afin qu'ele en puyse fayre

de mesme. Ay que ne m'alègue en sela; car, cet je fessè bonne chère à madame de Valan-tynnnois, c'estoyt le Roy, et encore je luy fessèt tousjour conestre que s'étoyt à mon très grent regret : car jeamès femme qui aymèt son mary n'èma sa puteyn; car on ne le peust apeler aultrement, encore que le mot souyt vylain à dyre à nous aultres. Et que ne soufre plus qu'il fase l'amour dans sà mayson à ses fylles ni femmes; car eet j'euse aysté ausi byen la fille de son Roy, come yl étoyt mon Roy; je vous aseure que eet je l'euse seu, je ne l'euse endeuré; quant on ne le sé, l'ons ayst escusé, au que se sont femmes sur qui l'on n'a puy-sanse. Je croy que cela luy a fest mal en sou endroyt et qu'il a pansé que ne l'aymet poynt; mès, en ly aubéysant en cet que la reyson veult et que le femmes de byen doivet à lor mary en ses aultres chauses, quant ele luy fayra conestre que l'amour qu'ele luy porte et cet que ayl ayst ne ly peuvèt fayre endeurer, yl ne le saret que trover très bon et aystymier et aymera d'avantage. Je vous enn é volen mender mon avys, et vous pryé luy dyre avent partyr et tout cet que pourès ajenter de quoy je ne me seré avysée, comme vous avés plus de jeugement, et aystent sur le lyen, pourès myeux conestre cet que seyra néseseyre de luy remonstrier et conseller; vous avés fayst tent, que cet peu je m'asseure ne l'avyés haublyé, encore que ne le vous euse mandé; mès l'afection de mère et désir qu'ele puyt y vyvre heureusement et aveques honneur m'a fest vous mender sesi; car je conès tent par tous vos ayeffects conbyen vous aystes affectioné, que de ma part je m'an sans tent haubligée, que n'auré repos en mon espyrt que n'ay receue par quelques bons ayeffects le servyse que vous avés faist; et vous pryé eroyre que je an cherché toutes les aucasions et les moyens, pour n'estre yngrate de cet que m'a rendu si con-



tente. Vous saurés par sel porteur toutes nos nouvelles, et de vostre femme, qui n'a plus de fièvre; qui sera cause que fayré fin, pryent Dyeu vous avoy en sa sainte garde.

De Sainet-Mort-dé-Fusés, cel xxv<sup>me</sup> d'avril 1584.

La bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 26 avril.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 10 r°.

[ A MONSIEUR DE DINTEVILLE. ]

Monsieur de Dinteville, vous serez amplement satisfait par la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript sur ce que luy avez fait entendre du progrès que vous avez fait és principales places de vostre charge, en quoy je trouve que vous avez beaucoup fait pour son service. Et me remectant à ce qu'il vous en escript, je ne vous feray ceste-cy plus longue, sinon pour prier Dieu, etc.

Esript à S<sup>t</sup> Maur-des-Fossez, les an et jour que dessus.

1584. — 28 avril.

Copie. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, j'ay avecques beaucoup de contentement entendu la nouvelle de la quelle vous m'avez fait part de la conclusion du mariage de mon cousin votre filz<sup>1</sup> avecques ma

cousine la princesse de Toscane<sup>1</sup>; car m'estant et l'un et l'autre si prochain, je ne puis que je ne me resjouisse à bon esciant de la prospérité et félicité, ainsi que je feray tousjours. de tout ce qui vous réussira à votre contentement, le quel, mon cousin, m'est en auctant de recomandation comme vous pouriez espérer et attendre de l'amitié et bonne volonté que vous ay tousjours porté, ainsi que je l'ay tesmoigné en ceste occasion à votre agent qui m'a baillé vostre lettre. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa s<sup>te</sup> et digne garde.

Esript à S<sup>t</sup> Maur-des-fossez, le xxviii<sup>me</sup> jour d'avril 1584.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1584. — 28 avril.

Orig. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE PRINCE DE MANTOUE.

Mon cousin, vous m'avez fait bien grand plaisir de m'avoir donné advis de la conclusion du mariage d'entre vous et ma cousine la princesse de Toscane, chose de la quelle je n'ay voulu faillir à me resjouir avecques vous et vous tesmoigner le contentement que je reçois de voir ceste alliance et amitié entre ces deux maisons qui me sont si proches, et auxquelles j'ay tousjours porté la mesme affection et bonne volonté que vous cognoistrez en moy en tout ce qui s'offrira jamais pour vostre contentement. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

<sup>1</sup> Vincent de Gonzague, qui venait de répudier Marguerite Farnèse, fille du duc de Parme, et que Catherine aurait bien pris pour mari d'une de ses petites-filles. — Voir plus haut, p. 153 et 154.

<sup>1</sup> Éléonore de Médicis, fille de François duc de Toscane et de Jeanne d'Autriche, mariée cette année même, à Vincent de Gonzague, prince, puis duc de Mantoue en 1587. Sa sœur Marie épousa Henri IV.

Escript à S<sup>t</sup> Maur-des-fosseze, le xxviii<sup>e</sup> jour  
d'avril 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE<sup>1</sup>.

1584. — 29 avril.

Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 15907, f<sup>o</sup> 533.

A MONSIEUR DE BELYÈVE.

Monsieur de Belyèvre, la joye que m'avés  
donnée par vos lettres<sup>2</sup>, come voyrés par la  
myene aultre, ne m'a guière durée, ayent yn-  
contynent ceu l'extrême danger en quoy ha  
esté mon fils; mès c'est chause qui n'est tent  
acoteumé de n'avoyr jeamès une joye entyère,  
que je ne l'ay trouvé pas si estrange qu'eust  
fest un aultre: yl èt byen vray que set ayfroy  
m'a esté ayxtrême, veu l'estat de toute sele  
mayson, et voys que Dyeu em a eu pytyé et  
n'a pas voleu nous donner plus d'ennuy que  
ne le povès porter; car le landemeyn yl co-  
mensa à ly rendre un peu de sa santé et a si  
hyen contyneué, que les médesins le tynet en

mylleur aystal qu'il n'a esté depuys le comen-  
sement de sa maladie. Et sachant comment  
vous nous estes affectyoné, je n'e voleu fallir  
vous en mender la véryté, m'aseurent que en  
resantytré et l'ennuy et l'ayse de son amende-  
ment, que vos affects nous témoignent de  
l'affection que portés à tous, que de ma part,  
en cet que auré de moyen envers vous et les  
vostres, metré pouyne de le reconestre; et  
sachant que serés ayerty de tout partyculière-  
ment, ne vous fayré la présente plus longue,  
et la finiré en prient Dieu vous avoyr en sa  
sainte garde.

De Saint-Mort-dé-Fusés, cet xxviii<sup>e</sup> d'avril  
1584.

La bien vostre,

CATHERINE.

cipale intéressée; car la reine de Navarre écrivait à ce  
moment même à la reine sa mère :

« Madame, lolet vous dira l'honneur et bonne rhère  
que j'ai resue du roi, mon mari et mon ami, et le  
contentement auquel je suis, qui seroit parfait si je vous  
savois, Madame, et mon frère en bonne santé; mès  
avec tel doute, je ne puis vivre qu'an extrême paine, car  
il n'est jour que l'on n'an fasse courir bruis, qui me  
donnet de très cruèles appréhensions, ancore que celui  
que m'envoie Monsieur mon frère m'ait asuré qu'il  
l'avait laissé sans fièvre, et vous, Madame, dict-on, hors  
de mal, comme il vous a pleu me escrire; de quoi je loue  
Dieu, et le suplie, Madame, vous donner en santé très  
longue et très heureuse en vie.

Vostre très humble et très hobéissante servante, fille et  
sugète.

MARGUERITE.

(Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. XLVI, pièce 23.  
Imprimée dans les *Lettres inédites de Marguerite de Valois  
à Pomponne de Bellière*, par Ph. Tamizey de Larroque.  
Toulouse, 1897, in-8°, p. 35.)

Voir aussi dans le ms. fr. 3325, les lettres autographes  
de Marguerite au maréchal de Matignon, dont nous  
publions quelques-unes à l'Appendice.

<sup>1</sup> Semblable lettre était adressée en même temps au  
duc de Mantoue, père du prince.

<sup>2</sup> La Huguerie, témoin de la réconciliation du roi de  
Navarre avec Marguerite, ne la trouvait guère sincère.  
Henri alla recevoir sa femme au Port Sainte-Marie comme  
nous l'avons vu, le 13 avril 1584. Le jour même, il  
l'amena à Nérac : l'auteur des *Mémoires* raconte qu'ils  
se promenèrent longtemps dans la galerie du château  
jusques au soir, et, quand ils furent tous deux à table,  
« c'estoit fort tard, à la chandelle, je ne vey jamais,  
dit La Huguerie, visago plus lavé de larmes ny yeux plus  
rougis de pleurs. Et me fist ceste princesse grande pitié,  
la voyant assise près du roy, son mari, qui se faisoit entre-  
tenir de je ne seay quelz discours vains par des gentils-  
hommes, qui estoient autour de luy, sans que luy ny aultre  
quelconque parlast à ceste princesse, qui me fait bien juger  
ce que Du Pin m'avoit dict que c'estoit par force qu'il  
l'avoit regné. » — *Mémoires de La Huguerie*, t. II, p. 316.

Cependant, telle n'était pas l'impression de la prin-

1584. — 30 avril.

Minute, Bibl. nat., Fonds français, n° 16044, f° 446.

[A MONSIEUR DE FOIX.]

Mon cousin, j'ay veu la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript, laquelle servira pour nous deux, en ce mesmement qu'il vous escript en chiffre commun, aiant très volontiers remémoré l'office duquel il est question<sup>1</sup>. Au demourant, j'ay encore esté depuis quatre jours en extrême peine de la maladie de mon filz, aiant esté assailli d'un effusion de sang, pareille à la première à laquelle il a eu beaucoup de peine à résister; toutesfois Dieu lui a aydé encore pour ceste fois, ainsy que je le supplie de tout mon cœur qu'il lui plaise continuer encores à l'advenant au besoin qu'il en a, et de me donner en cela la consolation qui m'est nécessaire. Je le prie aussi, mon cousin, etc.

1584. — 4 mai.

Orig., *Archivio Mediceo*, Florence, 461.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCAVE

Mon cousin, j'ay esté très aise d'avoir entendu, par la vostre que vous m'avez escripte, la conclusion du mariaige de ma cousine la princesse vostre fille avec mon cousin le prince de Mantoue, vous assurant qu'il ne vous arrive jamais chose à vostre gré de la quelle je vous tesmoigne le contentement que j'en reçois comme de ceste-cy, dont je me réjouys

<sup>1</sup> Il s'agissait d'une grâce obtenue pour le s<sup>r</sup> de Cornusson, « qui mériste pour ses vertuz toute gratification ». — Lettre du roi du même jour, *Ibid.*, f° 445.

avecq vous. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainteté et digne garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossés, le v<sup>r</sup> jour de may 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 9 mai.

Copie, Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 573.  
Fonds français, n° 3305, f° 50 v<sup>o</sup>.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, pour ce que vous serez amplement satisfait par la despesche que le Roy monsieur mon filz vous fait aux vestres des huitiesme, dixiesme, vingtroisiesme et vingtsiesme jours du mois passé, je ne vous en feray icy aucune rediete, bien vous prieray je d'asseurer tousjours la royne d'Angleterre ma bonne soeur qu'elle n'aura jamais de plus seure affection et amitié que celle du Roy mondit sieur et filz et moy en son endroit, comme nous en avons bien assuré le sieur de Stafford; la femme duquel me vient souvent veoir, dont je suis fort aise, et vous assure que je n'ay point plus de plaisir que quand nous parlons de madite bonne soeur la royne d'Angleterre, sa maistresse, aux bonnes graces de laquelle, je vous prie présenter mes très affectionnées recommandations. Cependant, je vous recommande les affaires d'Escosse, pour lesquelles nous ne désirons autre chose, sinon que mon petit-fils, le roy dudit pais, et son royaume puissent demourer en paix et repos et avoir l'obéissance de ses subjets. Et pour le regard de la royne d'Escosse sa mère, ma belle fille, vous sçavez la charge que le Roy mondit sieur et filz vous a tousjours donnée, et moy aussi, de faire pour elle es affaires de son donaire tout

ce pourrez, et pour intercéder aussy envers la royne d'Angleterre à ce qu'elle receut bon traictement et commodité de sa personne; aussy, nous asseurons-nous que vous n'y avez rien bmis et que vous n'avez excédé l'intention du Roy mondit sieur et fils et de moy, qui suis d'advys que vous leviez à ladicté dame royne d'Angleterre l'opinion qu'elle a de vous au contraire; car, oultre que cela ne peut que beaucoup servir aux affaires du Roy mondit sieur et fils, qu'elle congnoisse clairement que nous procédons sincèrement avec elle, il est toujours bien à propos qu'elle vous ayt en bonne opinion, comme nous voulons croire que vous ne luy en avez point donné autre occasion. Et pour le regard de ce qui vous est deu, le Roy mondit sieur et fils a commandé de rechef à ceux du Conseil de ses finances de ne retarder les moyens qu'il y aura de vous faire satisfaire, comme c'est son intention et qu'il est aussy bien raisonnable. Priant Dieu, etc.

Escript à Saint Maur-des-Fossez, le neu-fiesme jour de may, mil cinq cent quatre vingtz et quatre.

1584. — 10 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 433.

#### A MONSIEUR DE BELYÈVE.

Monsieur de Belyèvre, la présente ne sera pas longue, car yl èt tard; et ausi je vous ay escript yl n'y a que ouyt jours<sup>1</sup>, et ne vous saurès ryen mender d'aventèze, sinon que je suis byen ayse de savoyr que le roy et royne de Naverre souyent si byen ensemble. Je prie Dyeu les i meyntenir longuement; et veu cet que me mendés de Madame de Noalle, que je trove très bon que demeure auprès de

ma fille, car s'èt une très femme de byen et d'honneur et de bon lyeu<sup>1</sup>. Je luy mende cet que m'avés fayst recommander pour le présent Madame de Gondye; mès puyisque se contente de Madame de Noalle, je an suis très ayse; car je m'aseure que la servyra bien fidèlement. Je ne vous menderé pour cete foys autre chause, après vous avoyr aseuré de la guéryson de mon fils<sup>2</sup> et de vostre femme, qui ne sont toudens plus que foyble. Dyeu mersi, y le veult encore nous le layser; je luy suplye que se sonyt en le conservent tousjour, le Roy et luy, en bonne unyon, et que vous aye en sa sainte garde.

De Sainct-Mort-dé-Fusés, cet x<sup>me</sup> de may 1584.

La bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 13 mai.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 16044, f° 451.

#### [A MONSIEUR DE FOIX.]

Mon cousin, la lettre que le Roy monsieur mon filz vous escript touchant ses affaires est bien ample, comme est ausi celle que je escriptz à l'abbé de Plainpiéd<sup>3</sup> pour les mien-

<sup>1</sup> Jeanne de Gontaut-Biron, veuve d'Antoine de Noailles. Elle fut dame d'honneur de Catherine de Médicis et ensuite de Marguerite de Valois. Elle n'était plus jeune, son fils Henri de Noailles, comte d'Ayen, qui fut lieutenant général du roi à Avignon, étant né en 1554 et ayant épousé en 1578 Jeanne-Germaine d'Espagne. Elle était belle-sœur de l'abbé de Noailles et de François de Noailles, évêque de Dax.

<sup>2</sup> La reine voulait jusqu'au bout ne point voir la gravité de la maladie du duc d'Anjou.

<sup>3</sup> On rencontre dans la correspondance de M. de Foix, ambassadeur à Rome (t. VI de la collection Harlay, p. 445 et 449, f. fr. 16044), deux lettres du roi, une du 30 avril 1584 et une du 13 mai; mais la dépêche de

<sup>1</sup> La lettre du 29 avril qu'on vient de lire.

nes, partant je me remétrai pour ceste fois à l'une et à l'autre, vous priant seulement les avoir en vostre recommandation ordinaire et accoustumée, et vous assurant aussi de la continuation de la bonne volonté que je vous porte. Priant Dieu, etc.

CATHERINE.

1584. — 20 mai.

Orig. Archives des Médicis, à Florence, n° 4726.

A MON COUSIN

MONSIEUR

### LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon cousin, ayant entendu le mariage de vostre fille avec le prince de Mantoue<sup>1</sup>, pour m'estre ce que vous estes et sorty de ma maison, je n'ay voulu faillir m'en congratuler avec vous, comme je feray toujours en ce qui vous apportera contentement et bien et honneur pour vos enfans, desirant toujours la conservation de toute la maison, ainsi que j'ay donné charge à l'abbé de Plainpié, présent porteur, que j'ay choisy pour cet effect et envoyé vers vous; sur lequel me remettant, feray fin, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte garde.

A S<sup>t</sup>Maur des Fossés, le xx<sup>me</sup> may 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

la reine mère à l'abbé de Plainpié ne se retrouve pas. Paul de Foix, archevêque de Toulouse, mourut à Rome, pendant son ambassade, avant de recevoir cette lettre, vers la fin de ce mois de mai, n'ayant que cinquante-six ans. Il fut enterré le 29 mai 1584, à Saint-Louis-des-Français avec une pompe extraordinaire; Marc Antoine Muret prononça son oraison funèbre. — V. son éloge dans de Thou, t. IX de l'édit. française in-4°, p. 256, et dans les *Hommes illustres*, de Scévole de Sainte-Marthe, 1644, in-4°, p. 312.

<sup>1</sup> Voir les lettres du 28 avril au duc et au prince de Mantoue.

1584. — 20 mai.

Aut. Mantoue, Archivio Gonzaga.

A MON COUSIN

### LE PRINCE DE MANTOUE<sup>1</sup>.

Mon cousin, ayant entendu vostre mariage entre la princesse de Toscane et vous, je n'ay voulu fayllir vous envoyer visiter de ma part par l'abbé de Plainpié, présent porteur, et m'en congratuler, ayant tousjour coneu, en ce qui est venu de vostre part, l'affection que vous avés toujours portée, qui me donne davantage plésir qu'ayés espousé une de ma maison, pensant que cela ne vous diminuera point l'amitié que me porté et que l'aurez tousjour de continuer en la mesme volonté vers le Roy mon filz et sa couronne que avés toujours monstré y avoir, vous assurant que de nostre costé metrons pouyne de vous donner tousjours aucasion de ne la changer. Et, en ce que j'auray moyen, moy particulièrement, la conservation en fayre estat come de la meilleure parente qu'aurez et amie, ainsi que j'ay donné charge audit abbé de Plainpié vous dire de ma part, qui sera cause qu'en me remetant sur luy, je prie Dieu vous avoir, mon cousin, en sa sainte garde.

De S<sup>t</sup>-Maur, le xx<sup>e</sup> may 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Une lettre du même jour adressée au duc de Mantoue se trouve dans la collection Morisson. Le catalogue la résume ainsi : « She sends the abbé de Plainpié to congratulate the duke upon the marriage of his son with a princess of Tuscany, her cousin, and declares the pleasure she has derived there from. » — *Catalogue of the collection of autograph letters*, London, 1883, in-fol., t. I<sup>re</sup>, p. 170.



1584. — 20 mai.

Aut. Archives de Milan<sup>1</sup>.

A MADAME

## LA PRINCESSE DE MANTOUE.

Ma cousine, pour m'estre ce que vous m'estes, je ne puy que je ne me réjouysse de tous les contentemens et bonne fortune que Dieu vous envoie. comme j'ay donné charge à l'abbé de Plainpié. présent porteur. de se congratuler de ma part avec vous de vostre mariage, et vous dire le plesir que j'ay receu d'avoyr entendu qu'avez espousé un si beau et honneste prince. comme celui qu'avés espousé. lequel je prie à Dieu que longuement il vous fasse la grace de le vous conserver, et puissiez vivre en toute félicité et bonheur ensemble.

De St-Maur, le xx<sup>e</sup> jour de may 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 22 mai.

Orig. Archives générales de Belgique, Audience<sup>2</sup>.

A MON NEPVEU

## LE PRINCE DE PARME.

Mon nepveu, combien que je me rende assurée que la prière que vous fait présente-

<sup>1</sup> La destinée de cette lettre est assez curieuse. Elle se trouvait naturellement aux archives de Mantoue : en 1858, M. Osio la prit comme spécimen d'autographe pour la transporter aux collections de la Bibliothèque impériale de Vienne et ensuite de Milan, où elle est restée.

<sup>2</sup> Publié par M. Piot dans les *Archives de Belgique* et reproduit par M. H. Hauser dans le *Bulletin de la Société de l'Histoire du Protestantisme français*, 1896, p. 141.

ment le Roy monsieur mon fils<sup>1</sup>, en faveur du sieur de la Noue, sortira tel effect, que vous vous emploierez à le faire relacher de cette ennuieuse prison et captivité, en laquelle il est tombé de longtems, si est-ce que. pour vous y inciter toujours davantage. je me suys advisée y adjouster ceste-cy, par laquelle je vous prie, mon nepveu, autant affectueusement qu'il m'est possible, puisque le roy catholique est entré en volonté d'ouvrir sa liberté, et aux aultres prisonniers françois, de tant faire en ma faveur, prière et requeste, et pour l'amour de moy, que d'embrasser d'affection la délivrance d'icelluy sieur de la Noue avec telles et si aysées conditions, qu'il y ayt moyen d'y pouvoir promptement subvenir. En quoy faisant, oultre ce que exécuterez ung œuvre pye et très recommandé. je tiendrai ce bon office au rang de tant d'aultres qu'ay receu de vous pour ne demeurer ingratitude de les recognoistre<sup>2</sup>, les occasions s'offrent d'aussy bonne volonté que je supplie le Créateur, mon nepveu, qu'il vous ayt en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur-les-Fossez, le xxii<sup>e</sup> jour de mai 1584.

De sa main :

Mon nepveu, encore que je sois assuré, où sont les prières du Roy mon filz, qu'il ne vous en fale d'aultres, si est-ce que pour

<sup>1</sup> La lettre de Henri III était du 1<sup>er</sup> mai 1584; une autre de la duchesse d'Angoulême, veuve du maréchal de Montmorency, était du 24. Toutes les deux ont été publiées.

<sup>2</sup> La réponse du prince de Parme à la lettre de Catherine est du 19 juin. Elle est peu favorable, Alexandre Farnèse déclarant que La Noue ne veut plus remplir les conditions que le roi d'Espagne lui avait indiquées et qu'il avait acceptées. — Voir plus haut une lettre analogue de la reine au même prince de Parme à l'occasion de la rançon du vicomte de Turenne.

désirer la délivrance du sieur de la Noue<sup>1</sup>, que je ne laïse de vous faire encore la myene, et vous prie volloir embrasser son fect de fason que j'aye aucasion d'en sentyr le bon effect qu'en désirons.

Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1584. — 24 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 554.

#### A MONSIEUR DE BELYÈVE.

Monsieur de Belyèvre, j'é veu cet que m'escrivés. et suys bien aysé que mes letres aye aulté la royne de Naverre, ma fille, de peur et creynte deu mal de son frère et du myen. Je le vyns yer voyr, et l'é trové en bon aystast, celon le mal qu'il a, et anuyt yl èt encore myeux, qui me fest ayspéré, à cet que les médesius en dyset, que yl guéryra, et Dyeu aura eu pytyé de moy, qui enn é tent perdu, qu'il ne voldra que j'en voy plus mouryr : cet que je luy suplye et qu'il me faze

<sup>1</sup> François de la Noue, grand-maréchal de camp des États des Flandres et en quelque sorte général en chef de l'armée du duc d'Anjou depuis 1578, avait été fait prisonnier à Ingelmunster, le 10 mai 1580, par Pierre de Melun, marquis de Richebourg. Les Espagnols l'enfermèrent au château de Limbourg et le traitèrent fort durement, en dépit d'une déclaration que le duc d'Anjou dès le 20 mai avait faite en sa faveur. Il ne fut relâché que le 28 juin 1585, à la suite d'un accord avec le prince de Parme, comportant son échange avec le comte d'Egmont, qu'il avait pris le 20 mars 1580 et que les partisans du prince d'Orange détenaient depuis cette époque, et d'une forte rançon cautionnée par le duc de Lorraine et le roi de Navarre. Une lettre du duc de Lorraine à Henri III, datée de Nancy, du 9 septembre 1585, énumère et explique ces conditions. (Orig. *Cinq cents*, de Colbert, vol. 9, f° 318.) — Voir aussi les documents publiés par M. Hauser, l'historien distingué de la Noue, dans le recueil cité plus haut, p. 251-256.

aler celon le aige. J'ay laïsé le Roy mon fils en très bonne santé et qui s'atend d'avoyr de vous cet qu'il a acoteumé tousjour d'entendre àu vous aystes, et vous enrolés que tout yra byen. Je ne vous fayré la présante plus longue pour aystre ysi, après vous avoir aseuré que votre femme, quant je suys partye, cet portét byen et commensèt aler à la mèse. Je pryé Dyeu que vous portyés ausi byen et byen tost puyiés avoir achevé, pour vous en revenir.

De Chateau-Tyéry, cet xxiiii<sup>me</sup> de may 1584.

La bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 26 mai.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f° 30.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je faiz response au Roy monsieur mon filz et à la Roynie ma fille; je vous prie leur envoyer ou présenter mes lettres, s'ilz sont ensemble à Saint-Maur lorsque recepvrez ce paquet; et j'ay extrême regret à la mort du pauvre feu monsieur de Foix<sup>1</sup> pour la suffizance qu'estoit en luy et la perte que le Roy monsieur mon filz faict à son service. Je ne faiz point de response à mon cousin le cardinal d'Est, vous renvoiant la lettre qu'il m'a escripte, espérant estre de retour mécredi à Saint-Maur, assez à temps pour la response que l'on fera à Rome; mais cependant je vous diray qu'il me semble estre fort

<sup>1</sup> Quand Paul de Foix mourut, le pape Grégoire XIII venait enfin de reconnaître ses mérites, de l'accepter comme archevêque de Toulouse, et de lui promettre même le chapeau de cardinal. — Voir la note de la p. 46.

à propos et nécessaire de haster le sieur de Saint-Gouard.

J'ay veu le double de la dépesche du roy mondit s<sup>r</sup> et mon filz à mon filz le roy de Navarre, qui est du tout selon la résolution que fismes dernièrement audict Sainet-Maur et si bien représentée et dressée qu'il ne seroit possible de mieulx<sup>1</sup>.

Je ne fais point d'autre response à Monsieur le Chancelier que vous prier de luy dire que j'ay receu sa lettre dont je le remercie.

Je pensoys partir dès aujourd'hui; mais ma petite-fille<sup>2</sup> s'est ung peu mal trouvée, ayant eu devant hier un accès de fièvre que je craingnois qui respondist à la tierce ou quarte, pourquoy elle sera ung peu purgée, mais j'espère que ce ne sera rien; je la feray mener devant jusques à Monceaux, et, selon qu'elle se trouvera jusques à Saint-Maur, me délibère de partir d'icy lundy prochain, se portant, grace à Dieu, mon filz d'Anjou assez bien aujourd'hui selon son mal, aiant fort bien dormy et moins sué que de coustume<sup>3</sup>, à ce que m'a dist mon médecin. Toutefois, les médecins recognoissent qu'il a toujours un peu de fiebre: espérons néantmoins

<sup>1</sup> Cette dépêche répondait sans doute aux deux lettres du 10 mai, écrites de Pau par le roi de Navarre et dont la seconde surtout avait beaucoup d'importance. — Voir au t. 1<sup>er</sup> des *Lettres Missives*, p. 654-660. — Un catalogue de 1898 de Noël Charavay indique une lettre autographe de mai 1584, du roi de Navarre à la reine mère, pour l'informer qu'il s'est concerté avec M. de Bellière et le maréchal de Matignon, au sujet du voyage qu'il doit faire en Languedoc par ordre du roi. Il la prie de faire agréer à Henri III les arrangements dont il est convenu, ajoutant « qu'il n'y a rien au monde qu'il désire tant que l'heur et l'honneur de la bonne grace de Leurs Majestés ».

<sup>2</sup> Sans doute, sa petite-fille de Lorraine qui ne la quittait guère.

<sup>3</sup> La maladie du duc d'Anjou était si avancée, qu'il mourut le 10 juin suivant.

qu'il se portera bien. Je n'iray point aujourd'hui le veoir, pour ce que j'ay eu quelque douleur, comme de la collique; mais cella, Dieu mercy, se passe, et pense que ce ne sera rien, aussi ne direz-vous rien au Roy monsieur mon filz, ni à la royne ma fille; car je me porte bien. Sur ce, je prie Dieu vous avoir en sa garde.

Escrip<sup>t</sup> de Césanne<sup>1</sup>, le xxv<sup>e</sup> may 1584.

CATHERINE.

PINART.

Monsieur de Villeroy, je vous envoie une lettre que m'a escripte le capitaine Dalon, affin que vous la monstriez au Roy, auquel vous direz que, incontinent après l'avoir receue, j'ay envoyé le lieutenant de robe courte avec ses archers, pour informer du contenu en icelle; en atendant ce qu'il plaira au Roy monsieur mon filz en ordonner, je suis d'avis que l'on y envoiast ung lieutenant du Grand Prévost, affin de faire faire la justice exemplaire de ceulx qui se pourront avoir tort; on a cependant mandé néantmoins au capitaine Dalon faire acheminer les deux enseignes qu'il mène à Metz, incontinent après que ledict lieutenant aura informé et fait capture de ceux qui ont failly.

1584. — 9 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 16092, f<sup>o</sup> 236.

[A MONSIEUR DE MAISSE.]

Monsieur de Maisse, j'ay veu les deux dernières lettres que vous avez escrites au Roy monsieur mon filz, ausquelles il vous faict

<sup>1</sup> Sézanne (Marne), arrondissement d'Épernay, ville de l'apanage du duc d'Anjou.

si ample response, qu'il ne me reste rien à y adjouster, que le tesmoignage de la satisfaction qu'il a de voz déportemens et du plaisir que j'en reçois pour la bonne volonté que je vous porte, de laquelle vous cueillerez le fruit, toutes et quantes fois l'occasion s'en présentera. Priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Maisse, en sa sainte garde.

Escrit à Saint-Maur. le 1<sup>x</sup> jour de juing  
1584.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1584. — 11 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15099, f° 554.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, mon ennuy, qui est tel que vous pouvés penser, sera cause que ne vous feray longue lettre; car vous pouvés penser tel qui peut aystre de me voyr si malheureuse de tant vyre que je voye tout mourir devant moy : encore que je sache bien qu'il se faille conformer à la voulanté de Dyeu et que tout est à luy, et qu'il ne fet que nous prester pour tant qu'il luy plèra les enfans qui nous donne; si est-ce que la nature ne se peut si bien résoudre, que l'on ne resente la perte que l'on fét, et moy ce me semble en ay plus d'ocasion de me pleindre de mon malheur, me voyant privée de tous, hormis d'un seul qui me reste, encore qu'il soit, Dyeu mercy, très sain, si est-ce que, si je luy voyois des enfans, comme j'espère en Dyeu qu'il aura, ce me serét une grande consolation et pour tout ce royaume que. outre mon mal, je resens encore cetuy-là qu'il pourroit avoir en finissant cete race, pour l'obligation que j'ay et ne me restant plus grande consolation que de voyr ce qui reste du Roy mon

seigneur bien ensemble n'estant plus que deux. Je vous prie dyre à la royne de Navarre ma fille qu'elle ne soit cause de me augmenter mon affliction et qu'elle veille reconestre le Roy son frère comme elle doit et ne veille fayre chose qui l'ofence, comme je say qu'il se sentira l'aistre, si elle ne voit monsieur d'Epemon; je dy le voyr, comme venant de son Roy et de son frère aîné, luy portant de ses letres; m'aseurant que, si elle le voyt, qu'ele se remettra aussi bien avec lui qu'ele y fut jeamès, ou ne le faisant, elle me donnera beaucoup d'ennuy pour le mal qu'elle se fera. Je luy en ayscrips bien au long, qui me gardera vous en dyre d'avantage, sachant comme vous nous aystes affectionné à tous et clairvoyant pour voyr où tout ceey tombera, si elle ne le voyt, pour luy en dyre, ou ayscripre si n'estes anprès d'elle, ce que l'affection que nous portés vous en admonestera. Et me remettant à vostre prudence acoutumée, je feray fin, priant Dyeu qu'il vous aye en sa sainte garde.

De Saint-Maur. le 1<sup>x</sup> jour de juin 1584.

La bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 18 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 130 v°.

A TRÈS HAULT, TRÈS EXCELLENT  
ET TRÈS PUISSANT PRINCE,

NOSTRE TRÈS CHER ET TRÈS AMÉ PETIT-FILZ ET FRÈRE,

LE ROY D'ESCOSSIE.

Très hault, très excellent et très puissant prince, nostre très cher et très amé petit-filz et frère, salut et dillection. S'en retournant le sieur de Seton, vostre ambassadeur, présent porteur, vers vous, nous avons bien voulu l'accompagner de la présente, pour



vous dire que nous avons entendu ce qu'il avoit charge de nous dire de vostre part; sur quoy il a eu telle et autant favorable response du Roy, nostre très cher seigneur et filz, que le veult la bonne et antienne amitié, alliance et confédération qui est entre vous, voz royaumes, païs et subjectz, ainsy que vous entendrez plus amplement du dict sieur de Seton, sur lequel nous en remectant, nous prierons Dieu, très hault, très excellent et très puissant prince, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossez, le xviii<sup>ème</sup> juing 1584.

[CATHERINE.]

1584. — 18 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 133 r°.

A MESSIEURS DE LA NOBLESSE

DU PAÏS D'ESCOSSE.

Messieurs, le Roy monsieur mon filz et moy nous avons esté trez aises d'entendre par le sieur de Seton, ambassadeur du Roy d'Escosse monsieur mon petit-filz, présent porteur, la continuation de vostre bonne affection et volonté à l'entretènement des anciens traictez d'amitié, alliance et confédération d'entre ces deulx coronnes, vous pouvant aussi asseurer que nous sommes en ferme resollucion de les observer et de faire tous-jours, pour le bien et advantaige de vous et de toute vostre nation, tout ce qu'il sera possible, comme ledict sieur de Seton vous pourra faire plus particulièrement entendre; sur lequel m'en remectant, je prieray Dieu, Messieurs, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossez, le xviii<sup>ème</sup> juing 1584.

[CATHERINE.]

1584. — 21 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 40 r°.

A MESSIEURS LES CONSULS

ET HABITANS DE CAMBRAY<sup>1</sup>.

Messieurs. j'ay esté infiniment aysé de veoir par la lettre que m'avez escripte du xiiii<sup>e</sup> de ce mois, et aussi ce que m'a mandé le s<sup>r</sup> de Balagny que, après avoir entendu ma bonne volonté et intention à vous embrasser avec l'entière conservation de voz vies, biens

<sup>1</sup> Dans son testament, daté de l'avant-veille de sa mort, 8 juin 1584, et dont le texte se trouve partout (voir Mézeray, de Thou, *Record Office*, Bibl. nat., f. fr., 3902 f° 281), le duc d'Anjou donnoit Cambrai, la dernière des places qui lui restait aux Flandres, à son frère Henri III.

Le roi eut peur de complications avec l'Espagne, et, refusant ce legs trop politique, voulut le faire passer sur la tête de la reine mère comme sorte d'héritage privé. Les habitants de Cambrai, qui détestaient les Espagnols, se prêtèrent très volentiers à cette combinaison : la municipalité écrivit aussitôt à Catherine de Médicis pour lui jurer fidélité et réclamer sa protection. C'est à cette lettre que, sans perdre de temps, comme l'on voit, la reine répond, dix jours après le décès de son fils.

Mais l'Espagne ne l'entendait pas ainsi. En envoyant au roi ses condoléances à l'occasion de la mort de son frère, le prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, saisissait l'occasion pour faire des réserves au sujet de l'attitude équivoque de la France :

« ... Au demeurant, lui écrivait-il le 18 juin, me souvenant de ce que de tems à aultre Vostre Majesté a fait traicter avec moy par les sieurs de Bellièvre et de Montmorin sur le faict de la ville et citadelle de Cambrai, je ne puis moins, pour ledict bien que je tiens icy au nom du Roy monseigneur, que très justement supplier Vostre Majesté que, conformément à la raison et suivant ce que plusieurs fois elle m'a fait entendre du desplaisir qu'elle avoit de ne pouvoir divertir les entreprises du feu seigneur duc, elle veuille maintenant, puisqu'elle a le moyen et qu'il n'y a rien qui jeuste-ment l'en puisse empescher, effectuer le fruit de ses promesses et montrer sa bonne volonté, remettant la



et facultez, qui estoient depourvez de protection après le trespas advenu de feu mon filz le duc d'Anjou, vous ayez tous unanimement monstré y correspondre d'affection, zèle et fidélité par le serment que vous avez volontairement presté de vouloir vivre et mourir soubz ma protection. De quoy j'espère que vous n'aurez aucune occasion de vous repentir, mais plustost de vous en louer avec beaucoup de contantement, par les bons et gracieux traicemens que vous recevrez en tout et par tout, le soing et vigilance que j'auray de vous faire secourir de ce qui sera besoing pour vostre conservation, qui ne me sera pas moins chère et recommandée que ma propre vye, selon que j'ay donné charge au s<sup>r</sup> Rousseau, présent porteur, de vous en assurer de

dicte ville et citadelle au mesme estat qu'elles estoient avant les troubles, par où, non seulement pourront cesser les misères et calamitez que nous voyons, mais ausy on pourra perpétuer la bonne paix et fraternelle alliance qui est entre vos deux Majestez, unique sauvement de la Chrestienté... Jean-Baptiste de Tassis, résident en sa court pour les affaires de Sa Majesté catholique, luy déclarera plus particulièrement ce qui touche cet affaire, auquel je suplie Vostre Majesté vouloir donner audience et croire ce qu'il a commandement luy dire... »

« De Tournay, le 18 juin 1584.

*Signé : ALEXANDRE.*

(Bibl. Nat., Portef. Fontanieu, 358-359, f<sup>o</sup> 80.)

Les Vénitiens n'avaient pas les mêmes motifs de jalousie contre la France. L'ambassadeur Giovanni Moro, écrivait le 6 juillet :

« Qui incluso sarà la copia di una scrittura, che vien detto essere il testamento di Monsignore, nella quale se ben pare, che egli instituisca il Re herede di Cambray, a di tutto le sue ragioni, et pretensioni ne Paesi Bassi, è vero nondimeno che quanto a Cambray, tutto passa sotto nome della Regina Madre. »

*Dispacci degl'i ambasciatori Veneziani.* — Bibl. Nat., Ms. Ital. 1733, p. 419.

ma part. Suppliant le Créateur, Messieurs, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Sainct-Maur-des-Fossez, le xx<sup>i</sup> jour de juing 1584.

1584. — 28 juin.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3304, f<sup>o</sup> 28 r<sup>o</sup>.

[A MONSIEUR DE DANZAY.]

Monsieur de Danzay, nous avons veu ce que nous avez escript par vos despaches des premier fevrier et xviii<sup>ème</sup> mars derniers passez, ausquelles le Roy monsieur mon filz vous faisant response, je ne vous feray ceste-cy fort longue et vous diray seulement que, bien que le voiage de Ségur semble fondé sur ung synode pour terminer le différend de la religion d'entre les Luthériens et Calvinistes, c'est toutesfois plus tost pour fayre ligue et troubler la Chrestienté, et, si possible estoit, rallumer le feu qui a esté estaint en ce Royaulme avec la grace de Dieu, lequel, je m'asseure, ne permectra pas que leurs intentions ayent lieu, mais favorisera la droicte inclination que nous avons à l'observation de la pacification de ce Royaulme, qui n'a besoing que de respirer et se remectre des callamitez et ruynes qu'il a receues par les troubles passez. Et me remectant du surplus aux lectures du Roy mon dict seigneur et filz, je prieray Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Sainct-Maur, le xxviii<sup>ème</sup> juing 1584.

[CATHERINE.]

1584. — 30 juin.

Orig. Archivio di Stato in Venezia.

AUX SEIGNEURS DE VENISE.

Très chers et grandz amys, nous avons esté advertie de la juste poursuite que faict faire devant vous la damoiselle de Fouchault, Ypolite de Piovena<sup>1</sup>, l'une de noz filles damoiselles, pour raison de la possession et jouissance des biens a elle appartenants par le deceds du defunct seigneur Scipion de Piovena, sieur de Fouchault, son père, premier escuyer du Roy Henry nostre très honoré seigneur, à cause de la succession advenue a son dit père par la mort du chevalier François Bernardin de Piovena, son ayeul, et d'autant qu'il n'est raisonnable que pour estre ceste damoiselle demeurée en bas aage lors de la mort de son père, qui a tousjours eu cest honneur de faire service à ceste couronne, elle soit empeschée en la jouissance de ce que luy appartient, nous avons bien voulu vous faire la présente, pour vous prier, autant qu'il nous est possible, de vouloir avoir sous vostre protection le bon droit et la justice de la cause de ladite damoiselle, tenant la main que elle soit conservée en la jouissance de ce qui est a elle, et que ceux qui en ont jony depuis dix-huit a dix-neuf ans que son père est mort luy fassent la raison de ce qui luy appartient, par le partaige et division qu'elle demande de estre faite desdits biens, avecques restitution des fructs qu'ils en ont receuz; vos assurant

<sup>1</sup> Les Pioveni étaient d'une vieille famille des environs de Viçence. Scipion Piovene, écuyer de la grande écurie, avait épousé Claude Robertet, et il mourut jeune, laissant une fille unique, Hyppolyte, dame de Fouchault et de Valabre, demoiselle d'honneur de Catherine, qu'elle maria à François de la Rovère, tué à la bataille de Senlis, en 1589.

que nous serons très aise d'entendre que ceste nostre prière et recommandation luy ayt servy en vostre endroit, pour l'envie que nous avons de la gratifier et favoriser en la cōservation de ce qui luy appartient, en considération des bons et agréables services qu'elle nous faict, et pour ce qu'elle est nourie près de vous, ainsy que vous entendrez plus particulièrement du seigneur de Messes, conseiller du Roy nostre très cher sieur et filz, et son ambassadeur par de là. Priant Dieu, très chers et grandz amys, vous avoir en sa très sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossés, le dernier jour de juing 1584.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1584. — 2 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3103, f° 17.  
Copie. Portef. Fontaineu, 358-359, f° 100.

A MONSIEUR DES PRUNEAUX<sup>1</sup>.

Monsieur des Pruniaux, j'ay receu, par le consul Pierre d'Or, la lettre que m'avez escripte, à laquelle je vous diray que je partz demain pour aller à Monceaux, où j'espère veoir bien tost le Roy monsieur mon filz et luy parler du contenu de vostre dicte lettre. Cependant je vous prie ne vous advanser plus avant que Rouen, ne aussi les depputez qui sont avec vous, que vous n'aiez de mes nouvelles, que je vous feray entendre après avoir parlé au Roy mondict s<sup>r</sup> et filz. Et

<sup>1</sup> Roch Sorbier Des Pruniaux était l'homme du duc d'Anjou; mais il se plaignait de l'ingratitude de son maître et aurait volontiers passé au service du Roi. Il avait beaucoup secondé la mission pacifique de Bellièvre au mois de mars 1583. — Voir la correspondance de cet agent dans le Ms. fr. 3287.

m'asseurant que vous suivray ce que je vous mande. je ne vous feray plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur des Pruniaux, vous avoir en sa sainete garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossés, le n<sup>o</sup> jour de juillet 1584.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1584. — 4 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 15907, f<sup>o</sup> 498.

#### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, je suys yulniment ennuyée, come pouvés panser enn ay esté l'aucasion tele que avés entendu, et en l'yen de voyr que ma fille me deust consoler de cet<sup>1</sup> ranger à voulouye complayre au Roy et cet ayseyer par tous moyens de reguagner sa bonne grase, come l'aucasion cet présente. je voy qu'el ay feyst tout le constrère et cel monstre plus hostinée en ces aupynion, qui me redouble mon annuy. et voy byen que. cet<sup>2</sup> à cet coup ayle ne voyt Monsieur d'Épernon, ne fault jamais panser que le Roy veulle plus ouyr parler d'elle<sup>3</sup>. Je vous pryé. Monsieur

<sup>1</sup> Cet, dans la présente lettre, est constamment mis pour *soi*.

<sup>2</sup> Ici, comme souvent, *cet* est employé pour *si*.

<sup>3</sup> C'est aussitôt après la mort du duc d'Anjou, en juin 1584, que Henri III envoya son favori d'Épernon au roi de Navarre pour l'assurer de son amitié et essayer de le faire rentrer dans la vieille église nationale, condition nécessaire pour l'héritier du trône. Le duc, « à demi-roi en France par la débordée faveur de son maître », voyageait avec un train magnifique, le roi ne lui ayant pas donné moins de deux cent mille écus à cette occasion. Il s'agissait de le bien recevoir : la reine de Navarre, ayant repris la vie commune avec son mari, avait dans cette circonstance un rôle difficile ; car elle détestait d'Épernon, persuadée

de Belyèvre, lui en dyre ou escrire si vvement. qu'ele le fase, et vous fayrés beaucoup pour ayle et me donneré une grande consolation ; car j'espère. si elle la voyt ay qui parte content d'elle, que à son retour yl y fayré de si bons aïses, qu'ele set pourra remettre myenlx que n'est avecques le Roy. Je say combyen vous désirés le byen de tous, et en resantés le mal, qui sera cause que ne vous en dyré d'aventège et me remetre à cel que je ann é dyst à La Roche présant porteur. que je renvoy ver elle pour cet ayfeste, ynsin qu'il m'a dyst qu'an avyès aysté d'avys. Je vous pryé garder vostre santé, car le Roy et nous lous y perdyrons trop. et pryé Dyeu la vous donner très bonne.

De Monceaux, cet m<sup>me</sup> de joulet 1584.

La bien vostre.

CATHERINE.

1584. — 6 juillet<sup>1</sup>.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 17990, f<sup>o</sup> 40 r<sup>o</sup>.

A MON COUSIN

#### MONSIEUR DE RETZ<sup>2</sup>.

Mon cousin, en actendant que le Roy monsieur mon filz arrive en ce lieu. et que

non sans raison qu'il n'avait pas été pour rien dans les persécutions et les cruelles avanies que lui avait fait subir le roi son frère. Elle se fit violence et dissimula pour plaire à son mari et à sa mère : Brantôme, fort lié, comme on sait, avec elle et qui lui dédia quelques-uns de ses écrits, s'est fait l'historien de cet épisode. — Voir tome VIII, de l'édition de la *Société de l'Histoire de France*, p. 65-67 ; la *Vie du duc d'Épernon*, par Girard, 1736, in-4<sup>o</sup>, p. 29 à 39, etc.

<sup>1</sup> En tête : « Lettre de la Roynne Mère du Roy à Monsieur le duc de Retz, estant sur les frontières de Picardie, en dacte du vi<sup>me</sup> juillet 1584, à Monceaux. »

<sup>2</sup> Ce fut le maréchal de Retz que Catherine chargea d'organiser sa nouvelle possession et d'en assurer l'an-

je lui puisse communiquer vostre lettre du 1<sup>er</sup> de ce mois, avec celle que le s<sup>r</sup> de Balaguy<sup>1</sup> vous a escripte. je vous diray que je trouve fort bon que vous vous abouchez avec luy le plus tost qu'il vous sera possible, sans toutesfois que vous allez à Cambray, afin de vous esclérer bien particulièrement des affaires de ladiete ville et des desseings qu'il désire vous communiquer. Mais souvenez-vous, en ce faisant, de ce qui vous a esté dict à vostre parlement, que l'intention de mondict s<sup>r</sup> et filz n'est point d'entreprendre, sur ceulx d'Arthois et autres subjectz du roy catholique, chose qui puisse nous attirer à une ouverture de guerre, ains seulement de conserver la ville de Cambray et la maintenir soubz ma protection en toute seureté. Bien est-il vray

nexion à la France; faible dédommagement pour tant d'efforts et d'intrigues dans les Pays-Bas et en Flandres. — Albert de Gondy étoit fils d'Antoine, maître d'hôtel de Henri II, un de ces Italiens qui avaient suivi Catherine de Médicis. Il appartenait, d'ailleurs, à une bonne famille de Florence. Charles IX l'avait nommé maréchal de France en 1574 et Henri III le fit duc de Retz. Il avait épousé M<sup>lle</sup> de Clermont-Tonnerre, veuve du fils du maréchal d'Annebaud. Bien qu'il ait été mêlé à beaucoup d'affaires, nous ne trouvons dans les précédents volumes qu'une seule lettre (19 septembre 1581) qui lui soit adressée par la reine mère. La correspondance relative à Cambray va être, au contraire, des plus actives. — Voir aussi à l'Appendice, les divers actes officiels de Catherine de Médicis à l'occasion de la prise de possession de Cambray.

<sup>1</sup> En 1581, après avoir délivré Cambray et s'en être solennellement déclaré protecteur, le duc d'Anjou y avait installé Balaguy, ce bâtard de l'évêque de Valence, qui voulut y jouer le rôle de souverain, se considérant comme le successeur des princes-archevêques et payant les armes de la ville au centre de l'écusson des Monluc. Il y régna par la terreur, et en même temps s'accommodait assez bien avec les Espagnols et négociait avec Montigny et le prince de Parme. — Voir le dossier de Balaguy aux Archives de Bruxelles et ses lettres dans les *Cinq cents* de Colbert.

que, si ceulx des garnisons de Bapaume<sup>1</sup> et aultres places voisines venoient à continuer les courses qu'ilz ont fait dernièrement jusques auprès du Castelet<sup>2</sup> sans en faire raison, qu'il faudroit leur y résister et les en empescher par tout moyens possibles, à quoy pourront vous servir les compagnies de gendarmes qui ne peuvent plus guères tarder à se rendre au pays de Picardie pour y tenir garnison, selon ce qui a esté ordonné, ayant esté fait une recharge aux cappitaines d'icelles pour user de toute diligence à les y acheminer. Voullant bien vous dire, pour fin de ceste lettre, que l'agent qui est près du prince de Parme a escript depuis peu de jours que toutes ses forces s'assemblent du costé de Bruxelles, estant sa personne partie de Tournay pour aller passer à Ypre et Bruges, et faisant estat, après avoir veu les habitans desdictes villes, pour leur donner confiance, d'assiéger quelques unes des places de la Flandre, soit Gand, qui est jà enfermé de fortz et de bloeus, l'Escluze, Ostende, Villevort ou Ter Neuze. Et a laissé, pour faire teste du costé de deça et empescher les courses de ceulx de Cambray, cinq ou six compagnies de gendarmes, qui sont départies es places plus voisines de la frontière, sur laquelle il est bien besoin d'avoir l'oeil plus ouvert que jamais; vous priant de continuer à solliciter les gouverneurs particuliers de prendre garde chacun fort soigneusement à la conservation de leurs places, ainsy que vous y avez jà bien commencé. Quant aux depputez dudiet Cambray, j'attendz à prendre résolution sur la dépesche qu'a apportée le Rousses, jusques à l'arrivée de mondict S<sup>r</sup>

<sup>1</sup> Bapaume (Pas-de-Calais), à 22 kilomètres d'Arras.

<sup>2</sup> Le Castelet (Aisne), à 20 kilomètres de Saint-Quentin.



et filz, qui sera demain, Dieu aydant, auquel je prie, etc.

[De Monceaux, le vi juillet 1584.]

1584. — 13 juillet.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17999, f° 43 v°.

A MONSIEUR

LE COMTE CHARLES DE MANSFELD,

LAISNÉ<sup>1</sup>.

Monsieur le conte, vous verrez ce que le Roy monsieur mon filz vous escript présentement sur la lettre qu'il a receue de vous, à quoy je ne puis riens adjouster, sinon vous dire que, aiant sceu comme vous vous estes dignement acquitté au service de feu mon filz le duc d'Anjou avec vos geus de guerre, lorsqu'il vous a emploiez, je tiendroy la main très volontiers à ce que, lorsque l'on aura advizé sur le fait de ses debtes, vous soiez traicté le plus favorablement qu'il sera possible pour le regard de la vostre. Et sur ce faisant fin, je prieray Dieu, etc.

[CATHERINE.]

1584. — 15 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15907, f° 315.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, je vous ay ayscript yl n'y a pas longtems la piteuse nouvele du

<sup>1</sup> Charles de Mansfeld avait été très utile au duc d'Anjou au mois d'avril précédent, en lui amenant « six mille hommes de pied et deux mille chevaux », qui facilitèrent sa retraite des Pays-Bas. Il ne devait pas tarder à passer au service du roi d'Espagne.

Quant à Pierre-Ernest, comte de Mansfeld, prince de l'Empire, né en 1527, mort en 1604, il combattait dans les rangs espagnols.

malheur qui nous est advenu par la mort de mon filz. Voyant que le Roy vous faisel reste despesche, je vous ay voulu fayre ce mol pour vous dyre que je désire infiniment de savoyr si la royne de Navare ma fille m'aura voulu donner cete consolation de voyr monsieur d'Espernon; car c'èt la plus grande que je puise avoyr<sup>1</sup>, après cele, s'il playst à Dyeu me la donner, de voyr des enfans au Roy, que voyr ma fille remise en la bonne grace du Roy son frère, ce que je m'aseneu serèt, si elle voit ledit sieur d'Espernon; car je say qu'il en recevra un gran plésir, comme aussi au contrère, ne le voyant, yls'en sentira extrêmement ofencé, car yl prend cela comme une injure fète à luy mesme: je vous prie n'en vouloyr mander au plustost ce qu'ele aura fet. J'ay entendu que vous trouvés mal: j'en serès infiniment marye, car vous nous feriés trop défaut à tous; je vous prie de vous bien garder, et voudrès que l'assemblée fut desjà fayte, afin que sçavoir de retour, car vostre présance est bien requise, ay je prie à Dyeu que puisiés bientost aystre, et en bonne santé.

De Fontainebleau, le xv<sup>me</sup> juillet 1584.

La bien vostre,

CATHERINE

1584. — 19 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 251.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, vous direz à ces Seigneurs, quand vous les remercerez du des-plaisir qu'ilz ont monsté du décez de feu mon filz, que Dieu m'ayant visitée de cest accident, ce m'a esté grande consolation de sçavoir ma perte avoir esté par eulx regrettée, ainsi qu'elle

<sup>1</sup> Voir la note de la lettre du 4 juillet, plus haut p. 194.



a esté; car j'ay par là congneu de plus en plus la bonne et singulière affection qu'ilz portent à la maison de France, et spécialement au Roy monsieur mon filz, en la personne duquel estant à présent réduite ma seule et unique consolation et espérance, ce que je désire le plus en ce monde, c'est que Dieu le maintienne en parfaite santé, luy donne des enfans et luy conserve ses bons et anciens amys, ne désirant la prolongation de ma vie que pour le veoir prospérer en ces trois pointz. Et comme je sçay que cesdits seigneurs tiennent le premier lieu en ce rang, je désire singulièrement qu'ilz persévèrent en ce propos et continueray à faire pour ce regard, tant que je vivray, tous les meilleurs offices qu'il me sera possible. Priant Dieu qu'il vous ayt, Monsieur de Maisses, en sa sainte garde.

Escript à Fontainebleau, le xix<sup>e</sup> jour de juillet 1584.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

1584. — 23 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3356. f° 4.

Copie. Portef. Fontainebleau, 358-359, f° 126.

#### A MONSIEUR DE MATIGNON.

Mon cousin, encores que le Roy monsieur mon filz vous escrive et face entendre par ses lettres closes combien importe à son service l'avancement de la vérification des édictz de receveurs des espèces parisis et cinquième denier d'icelles, et que je sois trop assurée du zelle et affection que vous apportez au bien de ses affaires; sy est-ce que à mon particulier, et pour l'intérêt que j'ay en ladicte vérification, j'ay bien voulu par ce mot vous faire la mesme prière que vous faict pour ce regard mondit seigneur et filz, et vous dire que

je tiendray à bien grand plaisir sy, par vostre moien et conduite, nous pouvons avoir briefve expédition desditz édictz. Je vous prie de rechercher y employer tout ce que congnoistrez nécessaire pour en accroistre la volonté à la court et nous en faire recevoir au plustost le fruit et contantement, que je me suis tousjours promise par vostre moien. Et n'estant ceste à autrre fin, je ne l'estendray plus advant, sinon pour prier Dieu, mon cousin, vous tenir en sa sainte et digne garde.

Escript à Fontainebleau, le xxiii<sup>e</sup> jour de juillet 1584.

Signé : Votre bonne cousine,

CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

1584. — 25 juillet.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 587.

Fonds français, n° 3305, f° 59 v°.

#### A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.

Comme vous aurez veu par nos dernières dépesches, toutes les cérémonies convenables des obsèques et funérailles de feu mon fils le duc d'Anjou<sup>1</sup> ont esté fort honorablement faictes, tous les ambassadeurs estant venus se condouloir au Roy mon fils et nous, avec la dignité et ainsy qu'il appartient. Le Roy, la Royne ma fille et moy, tous les princes, princesses, gentilshommes et autres de cette cour et tous nos domestiques ayant le deuil, que le

<sup>1</sup> Les obsèques du duc d'Anjou furent célébrées avec grande pompe à Notre-Dame, le 4 juillet, après une exposition solennelle dans l'église Saint-Magloire, où le roi et la reine, contrairement à l'usage, vinrent lui donner l'eau bénite. Toujours fastueux, Henri III dépensa, dit-on, deux cent mille écus pour ces funérailles quasi royales; mais il refusa de payer les dettes du prince, et interdit à l'archevêque de Bourges de parler des Pays-Bas dans l'oraison funèbre.

Roy mon fils a porté jusque au xx<sup>e</sup> de ce mois qu'il le laissa, partant de ce lieu, pour aller quelques jours à ses dévotions, où il est encore, afin de retourner icy en passant samedi seulement ou dimanche, pour prendre congé de la Roynie ma fille et de moy; et, avant partir, il permet à toute sa cour de se séparer pour deux mois qu'il délibère employer à faire ung voyage pour ses affaires, en petite troupe, du costé de Lyon, pour retourner à Blois vers la fin de septembre où la Roynie ma fille et moy et son Conseil le devons aller attendre, ce que les ambassadeurs ont seu, mesme le s<sup>r</sup> de Stafford, que le Roy mon fils pria de requérir la royne d'Angleterre de vouloir faire différer le voyage du s<sup>r</sup> Derby, qui luy doit apporter l'ordre de la Jarretière, jusques en ce temps là, pour ce que le Roy le veut recevoir honorablement afin de répondre plus dignement à l'honneur et grande démonstration d'amitié que lui fait en cela la royne nostre bonne sœur; vous ayant bien voulu dire ce que dessus par cette lettre, pour ce que le s<sup>r</sup> de Stafford m'en escripvit une de Paris en ce lieu vendredy dernier, par laquelle il m'advertissait que le prince d'Orange avoit esté tué d'ung coup de pistolet<sup>1</sup>, et me prioit de luy envoyer quelqu'ung qui lui fut fidèle, afin de pouvoir communiquer avec luy d'affaires très importantes. J'ay commis cette charge au secrétaire Pinart, qui partit dès le mesme jour et fut le lendemain trouver à Paris le s<sup>r</sup> de Stafford qui luy déclara avoir receu lettres d'ung de ses intimes amis, et se laissa après, sur la fin de leur conférence, entendre estre le grand trésorier, lequel luy donnoit avis comme de luy-mesme qu'estant mon fils le duc d'Anjou décedd<sup>é</sup>, et le prince d'Orange

aussy mort, il faut croire que le roy d'Espagne auroit bientost réduct les Pays-Bas en son obéissance, et qu'après cela fait, à quoy il ne tarderoit guères, si le Roy mon fils et la royne d'Angleterre n'y pourveoyent, ledit roy d'Espagne, qui se rendoit formidable à la Chrestienté, ne faudroit pas de s'attaquer à ce Royaulme et à l'Angleterre; mais qu'il y avoit bien moyen de l'empescher et aller au devant de sa grandeur; que si le Roy mon filz vouloit entrer en négociation sur cela, il s'asseuroit que la royne sa maistresse y entendroit volontiers, ayant aussy seen par lettre qu'il avoit eues de la dame de Stafford, sa mère, que la royne sa maistresse y seroit trouvée fort disposée, et qu'il pensoit que si le Roy mon fils ne vouloit faire ou faire faire les ouvertures de la négociation, que la royne d'Angleterre vous les feroit proposer par le s<sup>r</sup> de Sidney, qui venoit pour se condouloir de sa part avec nous de la mort de mon filz le duc d'Anjou, pourveu qu'elle sceut premièrement que le Roy mon fils y voulut entendre. Et le soir mesme de ce samedi, assez tard, l'ambassadeur envoya son secrétaire et ung courrier d'Angleterre à Pinart, avec vos deux dernières dépesches des xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> jours de ce présent mois, qu'apporta ce courrier, qui avec le secrétaire luy firent entendre de la part du s<sup>r</sup> de Stafford. Aussy se veoit-il par vostre dépesche que le s<sup>r</sup> de Sidney venoit grandement accompagné des principaux jeunes seigneurs d'Angleterre, tous habillés de grand deuil, pour se condouloir, de la part de la royne, avec nous de la mort du duc d'Anjou, et qu'il prioit Pinart de nous en advertir, et pourveoir et faire tenir prêts, sur le chemin de Callais, cinquante ou soixante chevaux de poste en chacune poste, et de faire aussy pourveoir pour leurs logis à Paris où ils seroient bientost, estimant qu'ils partiroient de Londres lundy dernier, ce dont

<sup>1</sup> Le prince d'Orange fut assassiné à Delft le 10 juillet 1584 par Baltasar Gérard, à l'instigation de Philippe II.

je me trouvoy bien empeschée, pour ce que le Roy mon filz ayant laissé le denil et donné congé à tous les princes et gentilshommes de la cour, il seroit impossible à présent de correspondre dignement audit ambassade. Voilà pourquoy je renvoyay à l'instant le secrétaire Pinart au s<sup>r</sup> de Stafford, avec une lettre que je luy escripvis de ma main, par laquelle je le priay de considérer tout ce que dessus, et que, pour ces occasions, il me feroit grand plaisir, et le priois d'envoyer en toute diligence advertir de ma part la royne d'Angleterre et le s<sup>r</sup> de Sidney de cela : ce que l'ambassadeur accorda faire et dit à Pinart qu'il craignoit fort que le s<sup>r</sup> Sidney fut desjà fort avancé, desmontant, par ses paroles et contenance, d'avoir crainte que la royne sa maïstresse entrat en quelque opinion de mespris, et que le Roy mon fils et moy ne la voulussions correspondre en la bonne et vraye amitié et affection qu'elle nous porte; qui est cause que luy escrips de ma main la lettre que je vous envoie, laquelle vous verrez, puis la fermerez et la lui présenterez avec mes très affectionnées recommandations à sa bonne grace. J'ay voulu aussy vous advertir promptement de tout, afin que fassiez dextrement en sorte que le s<sup>r</sup> Sidney ne vienne pas en grande ou petite troupe pour cette heure; car il ne seroit pas à propos, et empescheroit trop le Roy mon fils, s'il l'alloit rencontrer en son voiage de Lyon, n'ayant que trois ou quatre des siens et ses gardes avec luy; remontrant aussy à propos, comme je m'assure que saurez bien faire, à la royne d'Angleterre ce que dessus, en sorte qu'elle ne puisse doubter de la vraye et parfaite amitié du Roy et de moy en son endroict, et l'asseurant que nous sommes résolus d'y persévérer constamment, vous promettant aussy que de sa part elle en fera le semblable. Le Roy mon fils pourra passer par icy samedy

ou dimanche, sans y faire aucun séjour, pour seulement prendre congé de la Roïne ma fille et de moy.

Vous nous escriperez par ce courrier, que renvoyerez incontinent, s'il sera à propos que le viconte Pinart vous aille trouver, avec toutes les dépesches qu'il a toutes prestes pour son voiage vers ma belle-fille la royne d'Escoce et mon petit-fils le roy du pays, affin d'essayer d'accomoder toutes choses pour la délivrance de ma dicte belle-fille, et aussy accomoder ce qui est d'altération, tant entre la royne d'Angleterre que au pays d'Escoce, entre mon petit-fils et ses subjects. Je prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Fontainebleau, le xxv<sup>e</sup> jour de juillet 1584.

CATHERINE.

1584. — 25 juillet.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 595.  
Fonds français, n° 3305, f° 54 r°.

A MADAME MA BONNE SOEUR

#### LA ROYNE D'ANGLETERRE.

Madame ma bonne sœur, ayant entendu que vous envoyez le milord Sidney vers le Roy mon fils, et veoyant que c'est pour une si piteuse occasion, et que je sçais comme il désire d'honorer tout ce qui vient de votre part, s'achant aussy le desplaisir qu'il aura pour n'estre en lieu de le pouvoir faire comme il desire, je me suis advisée d'en escrire, à vostre ambassadeur et aussy à vous, la présente, pour vous supplier croire que rien ne m'a esmeue à ce faire que l'amitié que je vous porte et l'envie que j'ay que, non pas vous que je sçais en estre aseurée, mais tout le monde cognoisse combien le Roy mon filz vous aime et estime,

par toutes ses actions tant publiques que particulières; qui est cause que, comme m'honorez de me tenir pour mère, vous trouverez bon ce que j'en fais; car c'est de la mesme affection que si j'eusse eu cet heur que Dieu me laissa ce qu'il luy a pleu me prendre, et par luy j'eusse eu cet honneur, lequel ne luy ayant pleu, cette affection ne laissera pour cela de mourir avec moy, et en ce que j'aurais de moyen la congnoistrez par effect tousjours telle; qui est cause que plus hardiment j'ay mandé mon advis à vostre ambassadeur, voyant que le Roy mon filz ne pouvoit retarder son voyage, et sachant le desplaisir qu'il auroit de ne le pouvoir recevoir comme il desire: pourquoy je vous supplie trouver bon ce que j'en ay fait; car je pense que vostre service et le nostre requièrent qu'il ne vienne que quand le Roy sera de retour. Cependant, je vous supplie tenir en vostre bonne grace celle qui vous désire tout contentement.

CATHERINE.

1584. — 29 juillet.

Aul. British Museum, Collection Nero, vol. 6, f° 362.

A MONSIEUR DE STAFFORT,

AMBASSADEUR DE LA ROYNE D'ANGLETERRE, MA BONNE SŒUR.

Monsieur l'ambassadeur, je vous prie trouver bon ce que je prie Pinart présent vous dire de ma part; car je l'ay fait avecques la seureté que j'ay que la royne vostre maîtresse s'assure tant de mon amitié, que je désire en tout ce que je ay de moyen l'avoir contente, et aussi sachant comment le Roy mon filz seroit marry de ne recevoir ce que j'ay eu d'elle avecques l'honneur et démonstration de l'amitié que je scay qu'il luy porte; cela est cause que je pense que le trouverez bon d'en user comme vous dira Pinart de ma part; et, me remettant sur

luy, feray fin, priant Dieu vous avoir en sa sainte garde.

De Fontainebleau, ce xxix<sup>e</sup> jour de juillet 1584.

Je vous prie faire mes recommandations à Madame ma sœur.

CATHERINE.

1584. — 30 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 94.

A MON COUSIN

LE SIEUR DE MATIGNON,

VALESCHAL DE FRANCE.

Mon cousin, j'ay esté très aise d'entendre la bonne résolution qu'à prise ma fille la royne de Navarre, suivant la dernière que je vous ay faite par La Roche, de voir et bien recueillir mon cousin le duc d'Espèrnon<sup>1</sup>, et de vous avoir auprès d'elle pour luy aider à faire cet office plus dignement et au contentement du Roy monsieur mon filz; car je scay qu'il ne luy en peut arriver que tout bien et honneur, qui est ce que je luy procureray tousjours tant qu'il me sera possible, ainsi que je feray ce qui vous pourra apporter l'ung et l'autre. Priant

<sup>1</sup> Un mois plus tôt, Villeroy écrivait à Matignon :

« Je serai très mari si M<sup>r</sup> d'Espèrnon s'en revient sans voir le roi et la reine de Navarre; je sçai qu'il ne tiendra qu'à lui et qu'ils ne feront rien pour eux d'en fuir l'occasion; mais j'en connois qui ne sont pas quelquefois capables d'un bon conseil, dont le repentir suit quelquefois aussi la résolution de fort près. »

Puis, le 30 juillet, il lui mandait plus familièrement :

« Le roi part ce matin pour Lyon; il se porte très bien. Je suivrai la Reine sa mère à Blois et à Chenonceaux, où nous allons passer deux mois de tems, pour y nager des melons, à l'envi du Roi, et y attendre son retour. » (*Lettre de Nicolas de Neufville, etc.*, p. 126.)



Dieu qu'il vous ait, mon cousin, en sa sainte garde.

Escript à Fontainebleau, le xxv<sup>e</sup> jour de juillet 1584.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 31 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 256.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Messes, je nourie icy auprès de moy la damoiselle de Fourchault, qui est fille du defunct premier escuyer du Roy mon seigneur, nommé le s<sup>r</sup> Scipion de Piovena. s<sup>r</sup> de Fouchault, natif de la ville de Viscence; laquelle m'a faict entendre comme elle est empeschée en la possession et jouissance des biens a elle advenuz et escheuz par la mort de defunct François Bernardin de Piovena, son ayeul. J'ay advisé d'escrire à ces Seigneurs<sup>1</sup> en sa faveur la lettre que je vous envoie, laquelle je vous prie leur présenter de ma part, les priant de vouloir, en ma recommandation et requeste, tant favoriser ladicte damoiselle, que elle puisse avoir la raison de ceulx qui luy détiennent son bien, sans estre contraincte de plaider. Ce qu'ilz peuvent faire s'il leur plaist ordonner la division desdits biens estre faicte, ainsi qu'elle la demande, avec la restitution des fruietz qui luy appartiennent, ainsy que de tout ladicte dam<sup>lle</sup> vous fera plus particulièrement informer. Vous priant de vostre part vous vouloir tellement employer en ce faict, que ladicte dam<sup>lle</sup> congnoisse combien ma recommandation luy aura servy en vostre en-

<sup>1</sup> Voir la lettre du 30 juin 1584, que la reine avait sans doute oublié de faire partir, puisqu'elle ne l'envoya qu'un mois plus tard, et par l'intermédiaire de l'ambassadeur, comme elle faisait toujours.

droit, assuré que vous serez de faire chose qui me sera très agréable. Je prie Dieu, Monsieur de Messes, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur, le xxx<sup>e</sup> jour de juillet 1584.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1584. — 4 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 261.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisses, ce m'a esté consolation d'entendre le regret que ces Seigneurs ont monsté porter de la mort de feu mon filz, lequel vous m'avez représenté par vostre lettre du xvii<sup>me</sup> du mois passé; et aussi que vous en ayez de vostre costé faicte la démonstration que vous en avez faicte, vous habillant et toute vostre famille en deuil, ainsi que tous les ambassadeurs ont coustume de faire en pareilz cas, sans attendre qu'il leur soit commandé.

Or je laisseray ce propos, duquel la mémoire et le resouvenir m'est d'autant plus grief qu'il est sans remède, et vous diray avoir bien considéré celui qui vous a esté tenu de la part de celui qui faict par delà les affaires du duc de Parme, touchant le mariage de son petit-filz avec la seconde de mes petites-filles de Lorraine; et la responce que vous y avez faicte, laquelle j'ay trouvée très bonne, ne plus ne moins que les considérations que vous vous estes représentées sur ceste ouverture, qui me mennent à désirer que vous persistiez en icelles, si d'avanture il vous en parle derechef; luy remectant néanmoins devant les yeulx l'amitié que le feu Roy mon seigneur et moy avons portée audict duc, laquelle le temps, ny les occasions qui sont advenues depuis, n'ont deu



esbranler, tant de sa part que de la mienne, pour les faveurs et graces que leur maison a receues de nous et pour les raisons que nous congnoissons qui ont meu ledict duc et les siens à faire ce qu'ilz ont fait et font journellement pour le service du roy catholique. Et que, s'il est ainsi que son maistre ayt envie d'entendre audict mariage, il s'en peut adresser à moy qui ay toute puissance, après le père, d'en conclure, et que vous estimez que j'auray bien agréable de leur faire paroistre en ceste occasion la continuation de ma bonne volonté. Vous me manderez après ce qu'il vous respondra sur cela et l'assennerez que le tout sera tenu si secret qu'il vouldra. Vous advisant que j'estime ce mariage assez convenable et ce propos, mais je ne désire y engager mon nom en vain; partant, conduisez ce propos, selon cela, le plus dextremant que vous pourrez et me donnez advis du jugement que vous en ferez; sur lequel je poseray tousjours bon fondement, pour la confiance que j'ay en vous. Priant Dieu, Monsieur de Maisses, qu'il vous ayt en sa garde.

Escript à Paris, le *iiii<sup>e</sup>* jour d'aoust 1584.

CATHERINE.

1584. — 4 août.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 599.  
Fonds français. n° 3305. f° 54 v°.

#### A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.

Monsieur de Mauvissière, le Roy monsieur mon filz partyt lundy dernier de Fontainebleau pour son voyage de Lion, comme vous ay escript, ayant esté bien marry qu'il ne sca-voit plustost la députation du s<sup>r</sup> de Sidenay<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Sir Harry Sidney, qui avait déjà été envoyé vers Catherine de Médicis, comme ambassadeur extraordinaire en avril 1562.

pour venir de deça se condoloir, et pour la charge que nous avez escript qu'estimiez qu'il auroit sur les affaires de Flandres; car il faict tant de bonne estime de l'amitié de la royne d'Angleterre nostre bonne sœur (laquelle il veult en toutes choses correspondre d'affection), qu'il eust plustost retardé son partement de quelques jours, combien qu'estant sa court séparée et luy en chemin pour sondict voyage où ses affaires l'appelloient, il n'eust peu à son grand regret recevoir, comme il appartient et ainsy qu'il veult faire tout ce qui luy vient de la part de ladicte dame royne, mesmes ledict s<sup>r</sup> de Sidenay, qu'on dict qui est si bien accompagné, et que cella eust esté mal décent au Roy d'estre si seul qu'il est à présent; comme j'ay présentement faict entendre au s<sup>r</sup> de Stafford en l'audience que je luy viens de donner en ce lieu, où il m'a représenté la crainte qu'il a eue (ainsy que vous ay jà escript qu'il avoit dict à Pinart) que ladicte royne sa maistresse estimast à quelque mespris de retarder le partement dudict s<sup>r</sup> de Sidenay, qu'il dict qui estoit jà passé de deça Cantourberie, que toutesfois il y avoit faict si bon office, qu'il espéroit, avec la lettre qu'il avoit entendu que j'en avois escripte à ladicte dame royne sa maistresse, que les choses passeroient doucement; mais qu'il craingnoit fort que le temps se perdist et préjudiciast au Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz et à ladicte dame royne sa maistresse sur lesdicts affaires de Flandres. Sur cela, après luy avoir bien faict congnoistre que le Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz et moy estimons beaucoup l'amitié d'icelle dame, avec vraie et parfaite résolution d'y persévérer, y estant de sa part si bien disposée, et comme nous louons aussy infiniment sa bonne intention sur iceulx affaires de Flandres, dont il disoit que ledict s<sup>r</sup> de Sidenay devoit parler, s'il eust achevé son voyage, je luy ay demandé s'il avoit point

de charge d'en faire cependant et proposer quelques ouvertures, que me les faisant j'en advertirois le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, qui je m'assure les embrasseroit et feroit avec elle pour le bien commun d'eulx et de leurs royaumes ce qui seroit nécessaire, monstrant lediet ambassadeur d'estre bien fort aise et content de ce que je luy en disois, me faisant néanmoins entendre qu'il estoit fort marry de la longueur du temps et du retardement dudiet s<sup>r</sup> de Sidenay<sup>1</sup>; car estant appuyé comme il est de ses parens et amys qui sont fort auctorisez par delà, et oultre cela estans luy et lediet s<sup>r</sup> de Sidenay fort bons amys, il estimoit. avec les amys qu'il a ausy de son party par dela et la bonne affection qu'il porte au Roy et à moy et à ceste nation, qu'il s'y feust pris bientost quelque bonne conclusion. Sur quoy, voyant qu'il disoit n'avoir aultre charge, je n'ay peu que le conforter en la bonne intention qu'il monstrait avoir en cela et luy faire congnoistre, comme j'ay encores fait, que les affaires du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz l'avoient pressé de partir, mais que j'espérois qu'il seroit de retour à

<sup>1</sup> Le 28 août 1584, Brulart écrivit de Chenonceau au roi :

« Sire, la Roïne vostre mère a receu une dépesche d'Angleterre, laquelle elle m'a commandé d'envoier à Vostre Majesté, qui y trouvera les mesmes discours acoustumez en ceste princesse, plus plains de paroles que d'effectz, à mon opinion, ce qui se pourra mieus cognoistre par la venue du s<sup>r</sup> de Sidenay, si tant est qu'elle continue à le vous vouloir dépescher. Et pense que Vostre Majesté remettra la résolution des choses qui peuvent pendre de cette dépesche à quant elle sera rejointe auprès de ladiete dame Roïne. Cependant, je luy diray qu'il n'est rien survenu d'autre endroit, sinon une lettre de Revol, escripte à Mons<sup>r</sup> de Villeroy, du xi<sup>e</sup> de ce mois, qui a été longuement par les chemins, en laquelle il mandait veoir bien peu d'espérance, selon la disposition des affaires de par delà, que Monsieur de Savoye fust pour venir trouver vostre Majesté à Lyon. » (Ms. fr. 6630, aut. f<sup>o</sup> 62.)

Blois vers la my septembre. Je ne veulx ausy oublier de vous dire qu'il demanda hier audiet secrétaire Pinart, (ce disoit-il comme en devisant et sans qu'il en eust charge) si le Roy estoit pas bien content que celluy qui viendrait pour se condoloir veinst premier que le conte d'Herby, qui doit apporter l'ordre de la Jarretière. Sur quoy lediet Pinart luy respondit si ung seul ne pourroit pas bien faire cest office : il dist que non pour ce que celluy qui se viendrait condoloir audiet Pinart s'il avoit point parlé de cela : à quoy il ne luy a peu aultre chose dire sinon qu'il m'en avoit dict ung mot, mais que le Roy n'estant point icy, il ne s'en pouvoit rien résoudre. Vray est que si lesdiets deux offices ne se pouvoient faire par ung seul, qu'il seroit bien à propos que lediet s<sup>r</sup> de Sidenay veinst le premier au temps dessusdict, dont du tout je vous ay bien voullu donner advis et vous prier d'asseurer tousjours ladiete dame roïne nostre bonne seur, qu'elle trouvera en nous aultant de vraie et parfaicte amitié qu'elle en pourroit jamais désirer. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Maur-des-Fossés, le m<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

[ CATHERINE.]

1584. — 5 août.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILS

## MONSIEUR LE DUC DE SAVOYE.

Mon fils, comme protectrice des bons et anciens exécuteurs de feu madame ma sœur, vostre mère, je vous demande la perfection d'une grace, que feu mon frère monsieur de Savoye acorda à ma requeste à l'abé de Autecombe<sup>1</sup>, fils du bon homme Dalbène, lequel je pense que vous aymés et estimés pour sa fidélité et bonne affection, autant que le Roy monsieur mon fils et moy, laquelle grace a aysté depuis, à ma requeste, par vous confirmée et sera à présent, mon fils, s'il vous plaist, entièrement aylectué, permetant audit abé de Autecombe de prendre, pour coadjuteur de son abaye, Charles Dalbène, son nepveu<sup>2</sup>, luy faisant bailler pour cet effect toutes lettres et dépêches nécessaires en court de Rome, comme derochief je vous en prie de bon cueur, m'aseurant que cele qui vous ayme comme fils ne sera point refusée d'une chouse que vous luy avés désjà acordée. Je prie Dyeu qu'il vous aye, mon fils, en sa sainte garde.

De Saint-Maur, le v<sup>me</sup> aoust 1584.

Vostre bonne mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Alphonse d'Elbène, archevêque d'Albi, fils du florentin Barthélémy d'Elbène, qui fut abbé de Maizières en Bourgogne et de l'abbaye de Hautecombe, à 24 kil. de Chambéry, où sont ensevelis les princes de la maison de Savoie. — Voir *Description historique de l'abbaye royale d'Hautecombe*, par le baron J. Jacquemond, Chambéry, 1843, in-8°, p. 138.

<sup>2</sup> L'un des nombreux fils de son frère, Julien d'Elbène, et de Catherine Tornaboni.

1584. — 6 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 47 r°.

A MON COUSIN

## MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, quant vostre dépesche du premier de ce mois a esté apportée, le Roy monsieur mon fils estoit jà party pour son voyaige de Lyon, ce qui est cause qu'il ne l'a peu veoir, comme je l'eusse bien désiré; mais l'ayant en son absence fort considéré, je vous y responderay le plus particulièrement que je pourray; et vous diray en premier lieu que je suis infiniment ayse que vous ayez commandé, par ceste première monstre, de mettre les choses en meilleur ordre qu'elles n'estoient à Cambray; espérant que le tout ira de bien en mieulx. Et vous envoie le pouvoir de lieutenant du gouverneur, en l'absence du sieur de Balagny, pour le cappitaine Mesme: ce que j'avois différé de faire, d'autant que nul ne m'en a parlé de la part dudict sieur de Balagny; trouvant fort bon que vous ayez divisé sa compagnie de n<sup>e</sup> hommes en deux compagnies, pour y employer sur une ung lieutenant fort fidèle et bien congneu du sieur de La Valette. Mais je trouve estrange que ledict Mesmes ne se soit voullu contenter d'avoir deux lieutenants et deux enseignes payés esdictes deux compagnies, mais faict instance de recevoir double estat de cappitaine; ce qui se peult dire estre si nouveau, que l'on ne l'a jamais veu. Et pour ceste cause, il ne fault point oultrepasser ce que en avez ordonné, ains qu'il s'en contante: chose que vous luy ferez entendre, comme je luy feray aussi dire fort franchement, s'il m'en est parlé de sa part. Et pour l'advenir, il me semble qu'il ne sera que bien à propos de luy bailler estat de n<sup>e</sup>l. par mois pour son entretenement de lieu-

tenant au gouvernement, à la charge qu'il n'aura plus de compaignie; qui sera reduire les choses à la forme de ce qui s'observe ailleurs.

Quant à la compaignie du cappitaine Valière, que vous avez esté fort pressé de bailler au cappitaine Montcassin, d'autant que par jugement il a esté privé pour avoir oultragé ung habitant, vous avez eu bonne occasion d'en faire difficulté, sans avoir eu sur ce l'intention du Roy monsieur mon filz; aussi que ledict Valière prétend avoir esté mal jugé et qu'il désire se pourveoir par devers luy contre ledict jugement; lequel vous dictes envoyer à ceste fin avec le procès, et néantmoins il ne s'est point recen. Cependant ladicte compaignie pourra demeurer commandée seulement du lieutenant et de l'enseigne jusques à ce que autrement en ayt esté ordonné. Pour le regard du cappitaine en chef et ung enseigne qui se sont trouvez absens avec congé du sieur de Balagny, pour ceste fois vous le ferez payer, mais doresnavant il ne fault plus que le sieur de Balagny se dispence de bailler telz congez, ains qu'ilz soient dépeschez par commandement de mondiet sieur et filz, ainsi que l'on a accoustumé de faire par toutes les autres garnisons de ce royaume. Quant aux autres prisonniers de guerre, tant de cheval que de pied, que l'on a faict instance à la monstre de faire passer, vous avez très bien faict de n'accorder paiement que pour ceux qui sont prisonniers d'une monstre, d'autant que autrement ce seroit tenir les compaignies du tout desgarnis, ainsi que l'avez saigement considéré; et de pourvoir maintenant d'une somme de quatre ou cinq cens escuz pour les rachepter, ainsi que l'on le requiert; encores que ce soit chose fort équitable et digne de considération, néantmoins il n'y peult estre satisfait pour le présent; mais il fault adviser s'il s'en pourra prendre quelque partie

sur les deniers revenans bons de ceste dernière monstre et de la prochaine qui se fera.

Au surplus, mon cousin, je vous diray que je trouve très saige et prudente la responce que vous avez faicte sur la compréhension de l'archevesque de Cambray et l'expédition des lettres de protection que j'ay faict dépescher; que ceux de la ville ont trouvé estrange pour leur estre la personne dudict archevesque fort suspecte et tenir party contraire au leur, s'entendant ladicte compréhension, qui ne pouvoit estre laissée en arriere non plus que les autres estatz dudict Cambray, devoir sortir effect plus pour le temporel dudict archevesché et des archevesques, qui, par leur fidelles comportemens envers moy, s'en rendront dignes et la voudront recevoir, que non pas de la personne de celluy qui tient aujourd'huy icelluy archevesché, de sorte que je ne voy riens en cela qui me induise à changer ladicte expédition, que je désire demeurer selon qu'elle est. Mais je me trouve bien empeschée sur les frais que l'on vous a mis en avant se devoir faire en la sérémonie du jour que ladicte déclaration sera publiée, ensemble au service qu'il est raisonnable de faire pour feu mon filz, dont j'ay escript au sieur de Balagny, sur ce que luy mesme m'en a donné advis; luy mandant, quant audiet service, que c'estoit chose qui dépendoit de l'ordonnance et du devoir des estatz de la ville de Cambray, pour tesmoigner en cela l'affection qu'ilz portoient à feu mondiet filz; et toutesfois je voy par vostre dicte lettre qu'ilz voudroient estre secouruz de nostre costé en ceste despence; trouvant tant de difficulté en l'une et en l'autre, et si peu de moyen, que je suis contrainct de vous dire, mon cousin, que vous ferez beaucoup pour moy, si vous pouviez moyenner que ces deux sérémonies se passassent sans aucune despence, attendu que



la protection que j'ay prise desdicts de Cambray semble comme une continuation de la possession que feu mondiet filz en avoit prise, et qu'il n'est question aujourd'huy que de la rendre ung peu plus apparente au peuple par la publication qui s'en fera, oultre les effectz qui s'en voyent assez manifestés par l'entretènement des forces et autre ordre qui se donne audicts affaires dudiet Cambray. Aussi bien, je prévoiy qu'il passera ung long temps avant que l'on ayt trouvé l'argent pour telle despence, s'il fault nécessairement qu'elle se face, et que cela sera cause qu'il faultra remectre bien au long le fait de ceste déclaration de protection. Oultre ce, que possible lediet argent se trouvera ne pouvoir estre pris ailleurs que sur ce qui est destiné pour l'estat dudiet Cambray, qui pourroit recueillir autre despence plus importante et nécessaire.

J'ay veu ce que Blatier<sup>1</sup> vous a escript touchant la cessation des courses et actes d'hostilité de costé du Cambrézis et de noz frontières, sur laquelle mondiet sieur et filz vous a faict entendre bien amplement son intention par sa dernière lettre, à laquelle je n'ay riens à adjoûter, sinon vous dire, que ce luy sera chose fort agréable de la voir bien conclure entre vous et le marquis de Ranty,

auquel il semble que mon nepveu le prince de Parme en veuille donner l'entière charge, ou bien avec mondiet nepveu, s'il le veult ainsi; estimant, qu'encores qu'ilz n'y aient bonne inclination, que pour la commodité qu'ilz en peuvent tirer en leurs entreprises, en intention de la rompre après lorsqu'il s'en présentera une autre pour l'avantaige de leurs affaires, néantmoins l'on en peult faire son profit, en pourvoyant cependant la ville de Cambray le plus habondamment que l'on pourra des vivres qui y peuvent estre nécessaires, à quoy il ne fault point perdre de temps; et vous prie, mon cousin, d'y ayder au mieux qu'il vous sera possible. Et puis, c'est tousjours gagner quelque chose de commencer à mettre la ville de Cambray et ce que l'on tient au Cambrezis en pareille condition de la joyssance du repos que donne la paix d'entre le roy catholique et le Roy monsieur mon filz, qui sont les frontières de ce royaume, ce qui durera aultant qu'il pourra, et ne faulta cependant riens obmettre de ce qui sera requis pour, en tout évènement, conserver sa possession; à quoy je me délibère de tenir la bonne main. C'est, mon cousin, en peu de paroles, ce que j'ay à respondre à vostre susdiete dépesche, et le lieu où je feray

<sup>1</sup> Blatier, agent diplomatique sans titre bien défini, représentait le roi et la reine près du prince de Parme. La situation à Cambray était d'ailleurs fort complexe. Le duc d'Anjou y avait établi Balagny, aussitôt qu'il eut délivré la place, en 1583; mais le gouverneur prétendait se maintenir indépendant et, comme dit un contemporain, «ce bâtarde ambitieux n'aspirait pas moins qu'à s'élever sur les ruines de son maître» (v<sup>e</sup> Colbert, 337). Balagny était chargé, au point de vue militaire, d'organiser l'occupation de la ville; et on sait dans quels détails minutieux entre sur ce point Catherine de Médicis. Blatier devait négocier non seulement avec les Espagnols, mais aussi avec les habitants de Cambray, auxquels il était autorisé d'accorder, pour prix de leur fidélité, cer-

tains avantages. Il finit par conclure, avec le prince de Parme, une trêve d'un an. Mais il fut obligé de laisser à Balagny un pouvoir civil et militaire presque illimité. Celui-ci allait en abuser étrangement; et devenu odieux aux Cambrésiens, il finit, en 1595, par faire retomber la ville au pouvoir de l'Espagne. — Toute la correspondance de Blatier avec le roi pour cette année 1584 (juin à septembre) se trouve au ms. fr. 3360; et une curieuse réponse du roi, en date du 22 novembre, est conservée au ms. fr. 17990 f<sup>o</sup> 65, sans oublier le vol. 337 des v<sup>e</sup> de Colbert, qui contient nombre de pièces sur l'affaire de Cambray, et le n<sup>o</sup> 358-359 des Portefeuilles Fontanien, qui renferme quelques lettres de Blatier à la reine mère.



fin, en suppliant le Créateur qu'il vous ait eu sa sainte garde.

Depuis ma lettre escripte, et comme je la voullois signer, j'ay derechef faict resercher les moyens pour satisfaire à la despence de ces deux sérémonies, pour lesquelles il a esté ordonné la somme de *vi<sup>e</sup> l. t.*, qui seront fourniz par le trésorier de l'extraordinaire de la guerre, lesquels vous ferez mesnaïger au mieulx qu'il sera possible, et d'autant qu'il se passeroit beaucoup de temps avant que l'on peust fabricquer des espèces d'or et d'argent où mon effigie fenst avec une devise, pour les jecter au peuple et en faire libéralité, il faudra prendre quelque nombre d'espèces sur lesdictes *vi<sup>e</sup> l. t.* pour servir à cest effect.

1584. — 10 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 59 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, encores que je vous aye escript quelques autres lettres, néantmoins j'ay eu à y adjouster ceste-cy qui les accompagnera, pour vous faire responce à la vostre du *vi<sup>e</sup>* de ce mois, que j'ay veue ce matin. Et vous diray que vous avez beaucoup faict pour le bien du service du Roy monsieur mon fils de maintenir et asseurer le sieur de Balagny de la confiance que nous avons de luy et de sa fidélité, dont j'espère bien rendre tout le tesmoignage qu'il me sera possible à sa femme, si elle me vient trouver, ainsi que vous l'estimez partie de delà avec ceste intention, si bien, qu'elle congnoistra ma volonté du tout conforme au langage que vous luy en avez tenu. Vous aurez, par l'une de mes autres lettres

qui iroit avec ceste-cy, ma résolution sur le faict de la sérimonie, tant de la publication de ma protection des sermens qui seront à faire là dessus, ensemble du service que l'on fera pour feu mon filz le duc d'Anjou, avec le moyen de satsifaire à ces despences, de sorte qu'il ne m'eschet riens à vous dire d'avantage en cest endroiet. Mais ayant veu ce que vous escripvez à Brulart, je ne vous veulx céler que je trouve fort bon la résolution que vous avez prise de vous acheminer de l'autre costé de la frontière, en actendant la prochaine monstre qui sera à faire à Cambray; ce qui correspond à ce que je vous en mandois par l'une de mes susdictes dépesches qui ne vous pourra estre rendue plus tost que la présente. Et quant au conseil que vous donne Blatier de presser maintenant vos voisins en ce que l'on a désiré obtenir d'eulx pour la cessation des courses et actes d'hostilité du costé de Cambrésis et de ma frontière, je croy que, estaut exécutée telle cessation d'armes, il n'est plus question que d'adviser de la maintenir de costé et d'autre au mieulx qu'il sera possible, soit parce qu'il s'en pourra arrester avec mon neveu le prince de Parme, ou le marquis de Renty, selon la charge qu'il luy en aura donnée. Et pour le regard de ce que ceux de Cambray désireroient bien que, parmy ceste négociation, l'on feist instance que chacun puisse estre remis en la joyssance de ses biens, à savoir ceux d'Arthois et de Hainault en ce qu'ilz peuvent avoir au Cambrésis, et lesdicts Cambrésiens ès biens qu'ilz ont audiet Arthois et Hainault, je croy que cela est plus à souhaiter que l'on ne le peult espérer, d'autant que je ne pense pas par delà ilz y veullent entrer, de peur d'estre veuz en ce faisant comme trop approuver la possession dudiet Cambray; et j'estime qu'ils seroient encores moins pour prester l'oreille à l'instance qui

pourroit estre faicte que tout ce qui est des appartenances et déppendances du Cambrésis, soubmis par le privilège de leur liberté soubz ma protection, feust entièrement remis soubz icelle, ainsi que ceux dudit Cambray le désireroient, bien jugeant à leur oppinion que c'est chose bien juste et estimé qu'ilz foudent telle instance sur ce qu'ilz pensent que nous seioyons en quelque traicté de paix et d'accord avec le roy catholique qui aille plus avant, que non pas ce qui conserne la cessation des courses : ce que vous sçavez n'estre point, ayant faict prudemment de remectre ces choses. Néantmoins s'il se voioyt qu'il y eut quelque apparence d'en pouvoir obtenir aucunes, contre ce qui est de mon oppinion, vous pourrez faire tanter et en entrer en telle ouverture, soit par le moyen desdiets de Cambray, ou autrement que vous jugerez estre le plus à propos; prenant garde que en tout ce qui pourroit estre mis en avant pour ce faict et autres, ilz ne preignent oppinion que nous soiyons entrez en peur et que l'on ne face telles ouvertures pour n'avoir assez de cœur à maintenir la possession en laquelle nous sommes, quant l'on nous y voudra troubler par la force. Sur ce, je supplie le Créateur etc.

1584. — 11 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609a, f° 266.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Messes, j'escriptz à la seigneurie de Venise en faveur du sieur Oratio Barbara, gentilhomme de Viscense. Je vous prie leur voulloir présenter mes lettres et tant faire envers eux qu'ilz luy accordent le sauf conduit qu'il désire obtenir pour deux années; car, à ce que j'ay sceu, il est personnage qui

mérite beaucoup de gratification. Priant Dieu, Monsieur de Messes, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le x<sup>e</sup> jour d'août 1584.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1584. — 14 août.

Archives de Florence. Carton des «Couvents supprimés».  
Imprimé dans la *Jennesse de Catherine de Médicis*, de M. de Beaumont,  
trad. A. Baschet, 1866, p. 33a.

A MESDAMES

#### LES ABESSE ET RELIGIEUSES

DES ENMURÉES

DE LA VILLE DE FLORENCE.

Mesdames, je vous envoie présentement le contract de l'achapt et acquisition que j'ay faicte des sieurs del Benne des possession et héritaiges que je vous escrivy l'année passée<sup>1</sup> que je vous voullois donner, avecque mes lettres patantes contenant ledon et délaissement que je fais à tousjours à vostre couvent des dites terres. Je vous prie agréer à cella mouzelle et piété, et recevoir ladite donation aux charges et conditions qui y sont contenues, lesquelles je désire que vous exécutiez en mémoire de moy et de l'amitié et bonne volunté que je vous porte. Outre cella, j'ay faict remectre en la banque du sieur Martelly la somme de mil escuz d'or d'Italie, desquelz j'entendz qu'il soit employé par vous cinq cent escuz en achapt de bestail pour garnir lesdites mestairies<sup>2</sup>, et le surplus au paiement d'une statue de marbre qui me représentera<sup>3</sup>, la-

<sup>1</sup> Voir la lettre du 6 juillet 1583.

<sup>2</sup> Ces terres étaient situées dans le val d'Elsa.

<sup>3</sup> Plus tard (1588), elle renonça à la statue de marbre comme trop «malaisée», et fit envoyer seulement un «portrait au vif très bien faict».

quelle sera mise en vostre église, suyvnt le pourtraict que j'en envoie à mon cousin Monsieur le grand duc de Toscane, auquel j'escrrips<sup>1</sup> pour le prier de vouloir descharger les susdites possessions, que je vous donne, de toutes charges et gravelles tant ordinaires que extraordinaires, et mesme de tout ce que pourroit monter la gabelle de l'achapt d'icelles. tant pour le regard du vendeur que de l'acheteur<sup>2</sup> : chose que je m'assure qu'il fera bien volontiers pour l'amour de moy, et qu'il a desjà par sa lettre donné espérance de vous gratifier en cella.

Je suis bien marrie qu'il ne s'est pas présenté melleure occasion de vous faire paroistre l'amitié et grande affection que je vous porte à toutes, et le désir que j'ay d'estre continuée en voz bonnes, saintes et dévotes prières, ès quelles je vous recommande à tousjours la bonne santé et prospérité du Roy monsieur mon filz et de la Roïne madame ma fille et de moy, priant Dieu, mes Dames, vous avoir en sainte garde.

Esript à Paris, le xiii<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

CATHERINE.

*Et plus bas :* DE LAUBESPINE.

1584. — 14 août.

Archives des Médicis, à Florence, Filza, 47a6.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE GRAND DUC DE TOSCANE.

Mon Cousin, vous ayant l'année passée escript le désir que j'avois de gratifier les Prieure et Religieuses des Emmurées de Fleurence

<sup>1</sup> C'est la lettre de la même date, qui suit.

<sup>2</sup> L'acte donation est de juin de la même année; nous le donnons à l'Appendice.

de certaine fondation, vous m'escrivistes laddessus une lettre par laquelle vous démontreriez de louer et approuver infiniment vng sy bon œuvre, au moyen de quoy, desirant mettre à exécution ceste mienne intention, j'ai achepté du seigneur Barthélemy del Benne les terres qui sont spécifiées au contract, le quel j'envoie présentement ausdites relligieuses, affin qu'il vous plaise en vertu d'iceluy et de la donation que je leur en ay faicte, les faire mettre en possession libre et plaine d'icelles terres et possessions, sans leur demander, ny au dict Del Bene et les siens aucun droit de gabelle; de la quelle, en tant que elle se peult monter, je vous prie me vouloir faire grace, à moy particulièrement, pour ce que je m'en suis chargée, sur l'assurance que j'ay, que bien volontiers vous m'accorderiez ceste requeste; permectant outre cella au dict Del Bene en ma considération de vendre la totalité de ses biens, et demeure sans décyne. Mon Cousin, affin que ces paouvres relligieuses puissent tant plus tost garnir lesdictes possessions, que je leur donne, de tout ce qui y est nécessaire, j'ay faict remectre en la banque de Martelly mil escuz d'or d'Italie, des quelz je desire qu'il en soit prins cinq cens pour cest effect, et du surplus qu'il soit mis au paiement d'une statue de marbre qui me représentera, la quelle sera mise à genoux, avec son ornement, en l'esglise desdictes Emmurées, à main gauche allant vers l'autel en l'espaisseur du mur, affin qu'elle n'occupe riens de la place de ladicte église, suyvnt le pourtraict que je vous en envoiay, vous priant, mon Cousin, commander à quelqu'un des vostres de vouloir convenir de marché de ladicte statue à quelque bon et excellent ouvrier, et qu'il prenne garde que tout soit bien faict et suivy, et que la similitude du visage avecques les mains soit de

marbre blanc, et tout le surplus de ladite statue de marbre noir; car je crains, sy quelcun de voz officiers ne s'en charge par vostre commandement, que cella ne soit parachevé ainsy que je le desire; vous asseurant, mon Cousin, que vous me ferez en tout ce que dessus ung très grand plaisir, pour estre chose que j'ay infiniment à cœur, affin d'inciter davantage lesdictes Religieuses à me continuer en leurs bonnes prières.

Nostre Seigneur vous ayt, mon Cousin, en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xiv<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

Vostre bonne Cousine,

CATHERINE.

1584. — 15 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 53 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, je suis fort aysé d'entendre par vostre lettre du xii<sup>e</sup> de ce mois que, après avoir pourveu à ce que congnoissiez estre nécessaire aux places de Picardie qui sont en l'autre bout de frontière, tirant depuis Péronne vers la mer, par la visitation que vous y estes allé faire, ainsi que vous avez donné ordre à celles de Saint-Quentin et autres qui aprochent de la Champagne, vous avez délibéré de vous en revenir audict Saint-Quentin sur le xx<sup>e</sup> du présent, pour entendre au faict de la monstre qui sera à faire en ce temps là; car j'espère que, par ce moyen, le bon ordre que vous avez jà bien estably audict Cambray avec beaucoup de peine et dextérité sera encores d'avantage confirmé, et toutes choses réduictes au poinct de l'intention du Roy monsieur mon filz et de moy; ayant voulu remectre entièrement ce faict entre voz mains,

sans que nous ayons délibéré de riens ordonner sur les instances qui nous pourront estre faictes, oultre ce que vous aurez arresté, ou que vous nous conseilerez. Et à ce propos je vous diray que, ayant veu l'estat que vous avez envoyé par deça de lieutenant au gouvernement du cappitaine Mesmes à la somme de cl. t. par mois, à la charge qu'il n'aura plus de compaignie entretenue, de sorte que les deux qui estoient employez en l'estat sur lesquelles il vouloit prendre deux entretènemens de cappitaine seront maintenant à pourveoir de deux cappitaines; à quoy il faudra que vous advisés des personnes que vous congnoistrez plus propres, assurez et fidelles au Roy mondict sieur et filz et moy, pour une telle charge. J'ay faict aussi remectre sur ledict estat ung nommé le cappitaine Bigan en la charge de cappitaine des portes, de laquelle il avoit esté pourveu par feu mon filz. d'autant qu'il m'a esté donné beaucoup de bon tesmoignage de sa fidélité, et desire qu'il soit continué en sa charge nonobstant qu'il s'en soit rendu absent pour ung temps, ce qu'il a faict par mon congé et permission, et que ledict sieur de Balagny en ayt mis un aultre à sa place qui a reçu la monstre dernièrement faicte, laquelle luy demeurera puis qu'il y a servy; mais s'en allant par delà ledict Bigan pour servir, ainsi que je le luy ay ordonné, j'entendz qu'il luy face place et le laisser joir de sa charge, sans en ce luy donner aucun empeschement. J'ay aussi faict adjouster audict estat le maistre de la poste à x l. t. par mois, et augmenter la despence des parties inopinées jusques à cent escuz, ainsi que vous verrez le tout plus particulièrement par ledict estat qui vous est présentement envoyé. Au surplus, mon cousin, j'ay veu la dame de Balagny, à laquelle j'ay assez faict congnoistre l'assurance que j'ay de la fidélité et bonne



affection de son mary, de sorte que je ne prometx bien que, s'il luy estoit resté quelque sintille des soupçons et déffiances passées, il les perdra du tout maintenant, en conférant les propos que luy en avez tenuz avec ce que a entendu sa femme de ma propre bouche; ayant advisé de faire tenir au Roy monsieur mon filz la lettre qu'il luy escript sur ce subiect de sa fidélité et le désir qu'il avoit de luy venir baiser les mains, si l'estat des affaires de Cambray l'eust peu permettre; ce qu'il faudra remectre à ung autre temps. Et quant à la lettre qu'il vous a escripte, ensemble le mémoire qu'il vous a envoyé que m'avez adressé, je vous responderay, pour le regard dudict mémoire, que je trouve fort bon ce que vous avez cotté en icelluy, et sera donné ordre que au prochain estat qui se fera des compaignies de gendarmes, qui auront à faire monstre, celle dudict sieur de Balagny y sera employée, et dict notamment que les deniers affectez pour son paiement seront baillez pour l'entretenement de sa compaignie de chevanlx légiers qui tient garnison dedans Cambray. Quant au reste des augmentations de solde, tant des gens de cheval que de pied, je trouve bon l'expédient que vous donnez qu'il seroit plus à propos de donner par ordonnance particulière certaine somme pour cent ausdictes compaignies, que d'entrer en telle augmentation qui tireroit à grande conséquence. Toutesfois, je ne puis pas maintenant sur cela, ny sur la pluspart des autres particularitez audict mémoire, riens ordonner, ains le remectre à ce que le Roy monsieur mon filz en voudra résoudre lorsque nous serons ensemble. Cependant, je seray bien ayse que vous faictes cotter vostre advis particulier sur chacun des articles dudict mémoire, que je vous envoie à ceste fin, à ce que, après vous, me le faictes tenir; pour cela la monstre pro-

chaine ne se différera poinct, mais se fera tousjours selon l'estat qui est maintenant arrêté. Pour le contenu en la lettre que vous a escripte le sieur de Balagny, je vous diray, en vous y respondant ensemble à ce que vous avez escript à Brilart sur ce subiect, que nous ne sommes pas aux termes que estiment ceux de Cambray, vous faizans instance que, en cas qu'il se traicte de quelque repos, ou plustost paix, avec les voysins, ainsi que je croy qu'ilz l'entendent, ce ne soit poinct à autre condition que, me demourant Cambray, le conté et tout le país qui en dépend me soit aussi rendu; car il n'a esté question à ce commencement que d'establir quelque cessation d'armes, de laquelle, si le chemin peut estre ouvert pour parvenir à quelque bonne pacification, c'est bien ce que nous désirons le plus; et en tel cas, l'on essayera tousjours de nostre costé de rendre les conditions les plus avantageuses que faire se pourra et de s'estendre aux demandes que désirent ceux de Cambray; mais de la mettre maintenant en avant, et de faire instance que Chasteau-Cambrézis soit rendu, vous pouvez juger s'il y en a aucune apparence, et si ceste instance ne seroit pas plustost pour faire penser que nous eussions envye de querelles et rompre la cessation des armes que de l'entretenir. Toutesfois, je remectz en vous de user de ceste couverture, selon que vous jugerez qu'elle pourra mieux servir, par ce que vous pourrez plus avant descouvrir aux intentions de ceulz de delà.

Cependant, je ne vous veulx céler que vous avez prudemment fait de vous esclercir au fait de l'establissement du repos et de la cessation des armes, en disant que vous entendiez l'establir en tout ce qui estoit de nostre frontière à Cambray, país de Cambrézis et particulièrement ès lieux et fortz où ceux dudict Cambray ont aujourd'huy des gens de guerre et ès



villaiges et lieux en despendans, qui s'estoient obligiez par serment au magistrat dudict Cambray, en faisant leur sermens de les faire amener audict Cambray. Et loue grandement le conseil, que vous avez donné là dessus audict sieur de Balagny, de faire publier une ordonnance à ce que tous les villaiges ainsi obligiez par serment eussent à porter et serrer les grains de leur présente récolte dedans ladicte ville, et que, pour le regard des contrevenans, après ladicte publication il envoyast sur les villaiges par l'auctorité du magistrat dudict Cambray, assisté de quelque force pour se saisir de leurs personnes et grains et les faire porter dedans ladicte ville, à ce que cela peust servir d'exemple pour les autres; estant ce conseil fondé en toute raison, par ce que, s'accordant une cessation d'armes, c'est volontiers à une ordinaire condition de maintenir et laisser le tout en l'estat qu'il est lors dudict accord. Il est vray que je désiray tousjours que ce faict soit manié de si bonne façon que s'il est possible, il n'allère riens en la cessation d'armes et des courses qui est aujourdhuy, laquelle il fault maintenir et confirmer le plus qu'il sera possible, comme chose qui est fort agréable au Roy mondiet sieur et filz. Et sur ce, faisant fin, etc.

1584. — 16 août.

Orig. Archives de Mantoue.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE MANTOUE.

Mon cousin, j'ay seu tant de bonne volonté que vous avez en mon endroit, et m'en suis obligée à vous avec désir de vous faire paroistre mon affection. Ce sera en ce dont m'a parlé l'abbé de Plainpied, que j'avois envoié vous vi-

siter, lequel à son retour m'a dict ce que vous prétendiez par deça, sur quoy je vous assurerai que je me emploierai de bon cœur et le cognoistrez par effect. Il m'a semblablement dict que vous désiriez mes lettres à monsieur le cardinal S<sup>t</sup>-Etienne de nostre Saint Père : je scay en quel respect il vous doit avoir; mais puisqu'avez espéré plus de contentement de luy par mesdictes lettres, je les ay fait expédier et lui escripts avec autant d'affection que si c'étoit pour mes propres affaires; et partant en tous endroitz faites estat de mon amitié, comme je fais dessein de la vostre, et m'employez privément, car de mesme façon je traiterai avec vous, sachant l'affection que me portez et au bien de ce royaume, dont rendent tesmoignage voz lettres de condoléance de feu Monsieur le duc mon filz, avec les autres particularités que m'a desduites ledict abbé de Plainpied, lequel je renvoierai au plustost en Italie pour mes affaires, et prendra advis de vous en passant et vous portera des nouvelles du Roy monsieur mon filz et de moy, qui en cet endroit prie Dieu, mon cousin, vous donner sa grace très sainte.

De Paris, le xvi<sup>e</sup> jour d'aoust 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 27 août.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 17990, f<sup>o</sup> 54 v<sup>o</sup>.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, puisque les dépesches qui vous ont esté faictes cy-devant, tant par le Roy monsieur mon filz que par moy, sur le faict de la cessation des courses, ne vous ont assez esclercy de la façon avec laquelle vous y pourrez traiter avec mon neveu le prince de Parme,

y estant semond<sup>1</sup> et convié, ainsy que je voy que vous l'estes maintenant par la responce que a faicte le marquis de Renty au s<sup>r</sup> d'Aplincourt, gouverneur de Guyse, luy mandant que après avoir communiqué de cest affaire avec mondiet nepveu, il luy a dict que, pour mieulx s'ent'entendre sur cela, il estoit expédient que luy ou aultre personnaige qualifié allast par delà pour en communiquer, dont il espère qu'il s'en recueillera tout raisonnable contentement, je vous diray là dessus, mon cousin, que je trouve bien fondé le doubte où vous estes entré, si vous devez envoyer ledict Aplincourt pour traicter de cest affaire, ou bien en bailler la charge à l'agent Blatier, d'autant que la dépesche expresse du premier peult donner quelque opinion de négociation et traicté de plus grande importance et qui aille plus avant que ladicte cessation d'armes; ce qui ne seroit pas à propos pour le bien de noz affaires; et, d'en bailler la charge à l'aultre, vous avez au commencement doubté de le faire, pour ce que vous l'avez trouvé ung peu plus grossier qu'il n'eut esté requis pour en traicter. Néanmoins, vous n'eussiez sceu mieulx faire que de vous résoudre enfin à luy en redoubler une dépesche, ainsy que l'avez advisé, et de luy envoyer quant et quant la coppie de la lettre dudict marquis, afin de prendre par là sujet d'entendre ce qu'ilz voudront dire de par delà. En quel faisant, l'on entretiendra tonsjours en l'effect de la cessation desdictes armes, qui est ce que nous désirons; et venant l'occasion de l'asseurer d'avantage, selon qu'ilz monstrent le désirer par delà, l'accord s'en fera avec moindre bruit par ledict Blatier, moyennant la bonne instruction que luy en pourrez donner, que si la chose se traictoit

par ung aultre. Et pour vous esclereir du commandement absolu que vous désirez avoir de ce que l'on peult prétendre de conclure avec mondiet nepveu a ce subject, je ne le vous sçanrois mieulx déclarer que selon ce qui est contenu en vostre lettre du xix<sup>me</sup> de ce mois, à laquelle je faictz responce par ceste-cy; qui est que, ayant recogneu n'y avoir riens plus utile et commode pour le bien des estats de deux roys que de contenir leurs communs sujets en tout bon repos et les faire jouir du fruit de la paix, selon qu'il est convenable à la bonne amitié et intelligence qui est entre eux, il assure et promet qu'il ne se fera directement ne indirectement aucune course ny entreprise de guerre, tant sur ce qui est de ce royaume que de Cambrai et pays de Cambrésis, à la charge que le semblable sera faict de nostre part, comme vous le promectrez et assurerez, selon que en serez requis. Je ne pense pas qu'ilz soient pour passer si avant que de promectre de le faire ratifier par le roy catholique, et ne me semble à propos de s'en faire entendre aucunement lorsqu'il se traictera de cest affaire; mais, si l'ouverture en venoit d'eulx mesmes, ce n'est pas chose qu'il faille refuser. Au demourant, mon cousin, j'ay veu ce que me mandez du piteux estat auquel vous avez trouvé toutes les places de Picardye, qui est la chose qui m'a mis aultant en peine depuis quelques années ença, pour n'avoir esté employé aucuns deniers, ou bien peu, à la réparation d'icelles; à quoi il faudra doresnavant mieulx pourvoir, comme j'espère bien le remonstrer au Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz lorsqu'il sera de retour de son voyage de Lyon. Cependant, vostre allée par delà et la visitation que en avez faicte ne pourra que beaucoup servir à les mettre en quelque meilleur ordre, mesmement pour le regard de la réparation d'Abbeville, pour laquelle avancer, je parleray

<sup>1</sup> Le vieux verbe «semondre» signifie, comme l'on sait, avertir, inviter.

à monsieur le Chancelier, incontinent qu'il sera arrivé, de l'expédition des lettres patentes que désirent avoir les habitans pour la levée de *iiii* livres sur eulx, affin de les employer à la susdicte réparation avec ce que vous faictes estat d'y ordonner d'ailleurs, comme il est très requis pour l'importance de la place. Qui est, mon cousin, tout ce que je vous diray par ce mot, suppliant le Créateur, etc.

1584. — 1<sup>er</sup> septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 6630, f° 74.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, voyant que l'archier de voz gardes qui a esté, suivant voz lettres de commission, ès lieux des abbayes de Villeloing<sup>1</sup> et de Cormery<sup>2</sup> où y avoit des soldatz, de la part du conte de la Rochefoucault, pour leur faire commandement de par vous d'en sortir et laisser la possession libre à ceulx qui en sont titulaires, n'avoit poinct esté obéy en l'exécution de sa commission, je m'en suis courroucée audict conte, qui m'est venu trouver en ce lieu, luy ayant bien remonstré l'occasion de mescontentement que vous en pourrez recevoir; sur quoy m'ayant dict qu'il avoit prié mon cousin le duc d'Espèrnon de vous faire entendre plusieurs remonstrances qu'il a à vous faire du droict qu'il prétend avoir sur lesdictes abbayes et du tort qu'il a receu de Quincey en ce fait, et que je voulesse faire différer la sortie desdicts soldatz jusques à ce que, après icelles entendues, il vous eust plu faire de nouveau sçavoir vostre volonté et in-

tention, à laquelle il dict qu'il sera prest et très disposé d'obéir, je n'ay laissé pour cela de luy dire derechef que le mieulx qu'il pouvoit faire estoit de suivre ce qui avoit esté jà par vous ordonné, sans remectre les choses à la longue. Mais, voyant que je ne pouvois riens gagner sur luy en cela, à la fin je me suis advisée d'un expédient pour parvenir au mesme effect de vostre volonté, ou en aprocher de bien près : qui a esté de donner la charge desdicts lieux à ung exempt et quatre archiers de mes gardes, pour les tenir en sequestre jusques à ce qu'il soit autrement par vous ordonné sur ce fait, et en faire sortir par ce moyen les soldatz. A quoy s'estant accordé ledict conte, je y ay dépesché ledict exempt et archiers avec ceste charge et commandement, en actendant ce qu'il vous plaira ordonner sur lesdictes remonstrances; de quoy je n'ay voulu faillir de vous advertir, vous suppliant de n'avoir désagréable ce qui s'est fait en cela, comme chose que j'ay estimée pour le mieulx, affin d'arrester le cours des désordres qui survenoyent à l'occasion desdicts soldatz, non seulement èsdicts lieux, mais en tout le pays des environs. Et sur ce, je supplie le Créateur, Monsieur mon filz, qu'il vous ayt en sa très sainte et digne garde.

Esript à Chenonceau, le premier jour de septembre 1584.

Vostre bonne é très affectionné et hobligé mère,

CATHERINE.

1584. — 1<sup>er</sup> septembre.

Aut. Fonds français, n° 10240, f° 80.

A MA COUSINE

#### MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, je viens d'estre avertie que le mariage de Monsieur de Savoye ayst conclu

<sup>1</sup> Villeloin (Indre-et-Loire), arrondissement de Loches, canton de Montrésor.

<sup>2</sup> Cormery (Indre-et-Loire), arrondissement de Tours, canton de Montbazou.

aveque la seconde fille du roy d'Espagne<sup>1</sup>, et s'ann est réjouy avecque le Roy mon filz par le sieur de Lulin<sup>2</sup> qu'il y a envoyé. Je m'aseure qu'en seré ausi haybéye que moy; et puyz qui n'a pas epousé sete yci, je suys bien ayse qui l'ayt cele-là<sup>3</sup>, eispérant avoyr avant mouryr cet contentement de la voyr. Vous savés combien j'é aymé la royne sa mère. je sayré bien ayse d'en voyr une dé fille, et toute deus sel je pouvés, come vous festes : vous la voyré asteure halant en Piémont. Je vous pryé m'en mander bien au long des nouvelles et sa pynteure. Velà coment yl font leurs afayres, qui sont plus tost conclu que creu. Je pryé à Dieu que se souyt pour le bien de tous ceux qui ly apartienct, et qui vous conserve en bonne santé.

De Chenonceaux, cet premier jour de septeembre 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Charles-Emmanuel, duc de Savoie, épousa le 11 mars 1585, Catherine d'Autriche, fille de Philippe II et d'Élisabeth de France; mais le mariage fut solennellement publié à Chambéry dès le 18 août 1584. La duchesse de Nemours se rendait en Piémont retrouver son mari qui était fort malade. Aussi, quand il fallut partir au commencement de janvier 1585 pour la célébration du mariage en Espagne, ce fut le fils aîné de la duchesse, Charles-Emmanuel de Savoie, prince de Genevois, qui remplaça son père et séjourna en Aragon pendant trois mois au moins.

<sup>2</sup> Gaspard de Genève, marquis de Lullin, marquis de Vancalieri, baron de la Batie, conseiller d'État et chambellan de Savoie, chevalier de l'Annonciade, ambassadeur ordinaire du duc de Savoie en Suisse de 1582 à 1584, plénipotentiaire au traité de Vervins 1598.

<sup>3</sup> La reine mère aurait mieux aimé voir épouser au duc de Savoie sa petite-fille de Lorraine. Elle fut obligée de faire son compliment d'un mariage qui ne lui plaisait guère, car il rapprochait trop de l'Espagne le jeune et ambitieux successeur d'Emmanuel-Philibert.

1584. — 2 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16093, f° 271.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay veu la lettre qu'avez escripte au Roy monsieur mon filz du xiii<sup>e</sup> du passé avec la mienne du mesme dacte, en laquelle vous me discourez bien amplement toutes les particularitez qui se présentoyent lors au lieu où vous estes. Sur lesquelles je vous diray, que je ne faictz point de doute que les Seigneurs et république de Venize, pour l'affection qu'ilz nous portent, n'ayent senty beaucoup d'ennuy de la mort de feu mon filz le duc d'Anjou, et participé grandement à celluy que nous en portons avec juste occasion; et ne puis que m'esbahir grandement de ce que l'ambassadeur de mon neveu le duc de Savoye, qui est près desdicts Seigneurs, n'a pris le dueil ainsy que a faict celuy qui y réside de la part de mon cousin le duc de Ferrare; ce que je pense qu'il aura faict depuis comme chose accoustumée. Le Roy mondiet sieur et filz a eu advis par mondiet neveu, qui luy a dépesché exprès le s<sup>r</sup> de Luling, l'un de ses principaulx ministres, du xxi<sup>me</sup> du passé, comme son mariaige avec la seconde de mes petites-filles d'Espagne, estoit conclut et arresté, dont il se réjouissoit avec luy, d'autant que par ce nouveau lien il sera plus estroitement conjoint d'alliance avec nous; ayant esté affaire si secrettement traicté, que nous n'en avions eu auparavant aucunes nouvelles, ny du costé d'Espagne, ny de la court de mondiet neveu. Quant au faict de Jacoms Lorence, j'estime que ce qu'il a dict à ces Seigneurs n'estre le premier qui a esté ainsy maltraicté en sa république, qu'il est; lequel a esté depuis rappellé avec plus d'honneur et de dignité, pourra



bien advenir sur luy, estant personnaige de qualité et condition telle, qu'il ne s'en trouve pas beaucoup en ladite républicque.

Au surplus il sera très à propos, Monsieur de Maisse, que vous prenez garde à pénétrer le plus que pourrez la vérité du souspeçon que l'on prend par delà que le roy catholique vueille entreprendre sur l'Italye avec ses grans moyens d'argent, qu'a aporté André Doria, lesquelz l'on estimoit plus tost au commencement estre pour la Flandre; où je vous diray, que depuis la mort du prince d'Orange, le prince de Parme n'a faict aultre progrez de guerre que la prise de Terremonde, qui, ayant esté par luy assiégé, s'est rendue à composition. Il est vray qu'il continue, par bloculz et fortz qu'il faict dresser tant à l'entour de Gand que sur la rivière d'Anvers, d'essayer de mectre ces villes là, ensemble Bruxelles et le chateau de Villevort, en telle nécessité qu'elles soyent contrainctes de se rendre par composition, sans y employer la vive force; qui est tout ce que je vous puis dire pour ceste heure, sinon que je regrette beaucoup d'entendre que ceste républicque se trouve travaillée d'une si grande variété d'affaires, tant au dedans que dehors; mais j'espère que, comme elle s'est monstrée tousjours fort saige et provident, elle y sçaura donner si bon ordre, qu'elle n'en recevra l'inconvénient et détrimment qui se peult craindre à ceste heure; ainsy qu'elle ajà bien commencé, par le moyen qu'elle a advisé de prendre pour accommoder ce qu'elle estime luy estre dressé de mal du costé de Rome. Sur ce, je feray fin et supplieray le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Chenonceau, le deuxiesme jour de septembre 1584.

CATHERINE.

BRULART.

1584. — 3 septembre.

Aut. Mantoue, Archivio di Gonzaga.

A MA COUSINE

### LA PRINSESSE DE MANTOUE<sup>1</sup>.

Ma cousine, l'ambassadeur qui réside à Venise pour le Roy mon filz me fect entendre que Monsieur le prinse votre mary desiret d'avoyr dé chien courant pour le lieuvre<sup>2</sup> et le renart et aultres bestes, qui a esté cause que je luy enn envoy dysouyt<sup>3</sup> et deus limiers, que je panse trouvera bons, et aysté bien ayse en cete petite aucasion luy monstrier coment en plus grande, quand il se présente, je serès bien ayse luy monstrier ma bonne volunté et que ne suys ingrate de cet qu'il m'a tousjours monstrier me porter. Et vous prie de ma part luy faire présanter cet porteur avecques lesdyst chiens, et luy dyre que s'il i a quelque aultre chause qu'il désiret en cet royaume, que je seré bien ayse luy enn anvoyer, come ausi à vous, ma cousine, cet conèsés qu'il y aye chause que ayés envye et ne fenst en vos péys, vous ne me sauryés fayre plus grent plésir que me le avertir; car je sayré tousjour bien ayse que set présente aucasion, pour par éfect conoyssiéz que n'avés une melleure parante que vous suys et veulx aystre. Et en cét endroyt fayré fin, priant Dieu vous donner cet que désirés.

De Chenonceaux, le m<sup>e</sup> de septembre 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Éléonore de Médicis, qui venait d'épouser Vincent de Gonzague, prince héréditaire de la maison de Mantoue.

<sup>2</sup> On remarquera l'orthographe de la reine mère, d'autant plus caractéristique que la prononciation populaire de ce mot est encore telle dans la moitié de la France.

<sup>3</sup> Dysouyt, dix-huit.



1584. — 4 septembre.

Aut. Archives de Turin.

A MON FILZ

MONSIEUR LE DUC DE SAVOIE.

Mon filz, j'éveu par votre letre et entendeu par le baron <sup>1</sup>, présant porteur, l'ayse que avés aveques ceuste aucasion du mariage de la infente seconde d'Espagne, ma petite-fille, et de vous; de quoy avés reyson de vous en réjouyr aveques moy, car je dyré aveques vertyté que serés les deux princes et prinssesses ensamble de qui j'é le plus aymé les mères et à qui je désire aultent de byen et de contentement; et cet que m'en donne plus de hayse, c'est l'espérance que je ay de satysfayre avant mouryr à cet que je comenses en perdre l'espérance, de pouvoyr voyr cet que ayst veneu de la Roynie ma fille, que je ayme encore sa mémoire come cet l'aystoyt en vye; car de vous j'é tousjour pansé que n'êtes si lonyn qu'y set povoyt présanter quelque aucasion, alant du couté de delà, de vous voyr, qui ne me sera moyns de contentement, pour me représanter la prinse de la Crétyenté d'ù estes filz <sup>2</sup>, que je ayme et honnore sa mémoire aultent que ceste la voyè <sup>3</sup> en vye; si bien, mon fylz, que je vous pryé croyre que l'éaions acompagné en cet contentement, et vous pryé fayre tousjour aystat de moy comme se seroys Madame votre mère propre; car vous me troverés tousjour de la mesme affection en votre endroyt, laquele vous ay tousjour portée, et à présant c'est doublé par se lyen, que je pryé à Dyeu vous fayre la grase qui vous donne longuement, et puyssiés avoyr de beaus enfans,

<sup>1</sup> Le baron d'Hermance, qu'il avait envoyé en France pour annoncer officiellement son mariage.

<sup>2</sup> D'ù estes filz, d'où (dout) vous êtes filz.

<sup>3</sup> Que ceste la voyè, que si je la voyais.

quy pleyse à Dyeu, avent que je meure, je lé puyse voyr.

De Chinonceaux, cet m<sup>me</sup> de septembre 1584.

Votre bonne mère,

CATHERINE.

1584. — 4 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 55 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE RETZ.

Mon cousin, ce m'a esté grand plaisir d'entendre que vous avez, à ceste seconde monstre que avez faict fayre à Cambray, donné ung bon reiglement à toutes choses, selon le vouloir et intention du Roy monsieur mon filz et la mienne, notamment en la réduction deshonorable pour l'absence du lieutenant-général, en l'absence du s<sup>r</sup> de Balagny. Estant bien ayse que la ville se trouve pourveue d'un si bon nombre d'hommes que celluy qui est porté par vostre letre et remplie d'une bonne quantité de monitions; ce qui est advenu par le bon ordre que vous y avez bien seu donner, comme aussy à ce qui estoit nécessaire pour la réparation, ce qui nous mectra en grand repos de ce costé là. Et ne fault pas que vous doubtez que, s'il est faict par delà quelque instance sur la réduction des susdictes compaignies ou aultres choses qui aient esté faictes audict Cambray, suivant vostre ordonnance, pour y apporter quelque changement, que je soys pour le faire, ny semblablement le Roy monsieur mon filz; mais tenez-vous au contraire tout assuré que nous le maintiendrons sans y riens innover, comme vous aiant donné l'entière charge du tout. Et quant à ce qui concerne l'estat de cappitaine des portes dudict Cambray, en laquelle le cappi-

tainé Bigan a esté employé dedans l'estat, ce que vous dictes ledict s<sup>r</sup> de Balagny ne pouvoir comporter, pour y en avoir commis ung aultre qui est provençal, je vous diray que j'ay eu toute juste occasion de vouloir ledict Bigan estre maintenu en ladicte charge, pour m'avoir esté donné beaucoup de bon tesmoignaige de sa valleur et aussy qu'il en a esté pourveu par feu mon filz le duc d'Anjou, ne trouvant raisonnable de l'en priver, ny la luy oster, n'estoit qu'il y eust quelque défaut notable sur luy qui l'en rendist indigne. Toutefois, si vous cognoissez que, en s'obstinant à luy vouloir maintenir, ainsy qu'il y en a assez d'occasion, il y allast du préjudice du service du Roy monsieur mon filz, pour le malcontamment que peult avoir conceu contre luy ledict s<sup>r</sup> de Balagny, vous m'en donnerez advis, et de ce qu'il vous semblera estre à faire du mieulx en cest endroit, à quoy je suis bien délibérée de me conformer.

Pour le regard de la poursuite qui vous est toujours faicte pour faire rendre la paisible jouissance de l'abbaye de Vauzelles à l'abbé qui en est légitimement pourveu et aux relligieux, vous sçavez, comme jugeant la chose fort raisonnable, j'en ay escript audict s<sup>r</sup> de Balagny, duquel je n'ay eu aucune responce là dessus, ny entendu les raisons légitimes qu'il dict avoir de la tenir; non plus aussy celles sur quoy il fonde la détention du prisonnier nommé Pierre Petit, qui se trouve par l'information qui a esté légitimement faict avoir esté pris sur la terre de France; vous asseurant que je ne seray surprise en l'un ny l'autre faict, pour trouver bon ce que ledict de Balagny détient, tant du revenu de ladicte abbaye que aussy de la détention dudict prisonnier, que je recognois très injuste et de mauvaise conséquence pour les aultres prisonniers qui sont retenuz à son occasion;

partant, il sera fort à propos que vous continuiez à remonstrer audict s<sup>r</sup> de Balagny ce qui est à faire de son devoir pour la délivrance dudict Petit, sans en tirer aucune rançon.

Au surplus, mon cousin, je trouve fort bon que aiant donné ordre à ce qui estoit requis en ceste monstre de Cambray et aultres choses deppendans de la seureté de la ville, qui pourroit avoir faict naistre cest accident de maladie advenu audict s<sup>r</sup> de Balagny, vous resolvez de vous en retourner à Abbeville, pour faire travailler à ce qui y est nécessaire pour la réparation, et accommoder le différent qui est entre le nouveau majeur et le s<sup>r</sup> de Hugueville, gouverneur de ladicte ville; m'assurant que vous sçauvez si bien reigler les choses, que toute occasion de la fomentier et faire durer par cy-après sera entièrement retranchée. Et quant à ce qui touche les nouvelles que vous avez eues du costé de veoyins, comme les a eues aussy ledict s<sup>r</sup> de Balagny pour le secours que demandent très instamment les villes de Brabant, nous avons eu d'ailleurs deux despèches, assavoir l'une des estatz dudict païs de Brabant, et l'autre du s<sup>r</sup> des Pruniaux, tendans à mesme fin, demandant qu'il soit promptement envoié jusques à deux mil hommes pour garnir les places dudict Brabant et de la Flandre, qui se sentent ung peu pressées et craignent qu'elles soient aysément emportées par le prince de Parme à faulte de gens de guerre, s'il veult les assiéger, comme j'ay entendu qu'il a faict Malines. Sur quoy il fault attendre ce qu'il plaira au Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz d'ordonner. Cependant, il n'est besoing que ledict s<sup>r</sup> de Balagny face aucune responce à ceux qui luy ont escript sur ce subject, jusques à ce qu'il ait aultres nouvelles de moy. Me restant à vous respondre sur les aultres particularitez de vostre lettre du dernier du passé, que j'ay cy-devant ordonné que le cap-

pitaine Berangleville soit payé de cent livres par moys sur les deniers revenans bons de la monstre, dont il a esté satisfait à celle qui a précédé ceste dernière; et veulx que cela soit suivy, en aiant faict escrire au trésorier par le s<sup>r</sup> de Vuideville. Mais, quant à ce qui touche les moulins estans audict Cambray que luy avoit donnez fen mon filz le duc d'Anjou, dont il demande que je lui donne la confirmation, je n'ay point encores ordonné sur semblables choses en faveur de qui que ce soit. Au demourant, mon cousin, j'ay bien considéré ce que me remoustrez du besoing qu'il y a d'entretenir au pais de Picardye, pour le reste de ceste année, les mesmes garnisons qui y ont esté établies jusques icy, que je ramenteveray au Roy mondict s<sup>r</sup> et filz, pour y ordonner selon qu'il est requis pour le bien de son service. Suppliant le Créateur, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

1584. — 12 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609a, f° 276.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay ven la lettre que avez escripte au Roy monsieur mon filz du xxv<sup>me</sup> jour d'aoust dernier passé; sur laquelle je vous diray que le faict de la protection de Cambray, que j'ay voulla prendre<sup>1</sup>, n'a point encores apporté aulcune altération en la paix qui est entre le roy catholique et nous; mais au contraire les choses ont esté depuis tellement accommodées sur la frontière de Picardye et audict Cambray, que d'un commun accord et consentement faict entre les gouverneurs

audiet pays et ceux d'Arthois, aussy de la volonté du prince de Parme, il a esté arrêté une cessation d'armes et de courses qui se souloient faire ordinairement en ces quartiers là du vivant de feu mon filz le duc d'Anjou. Nous verrons si le temps y apportera quelque changement, estant bien délibéré de pourveoir et donner tout le meilleur ordre qui sera possible à noz affaires, pour nous conserver contre celuy qui nous voudroit assaillir; et espère que, cela advenant, la France ne se trouvera point tant despourveue de moyens, qu'elle n'ayt de quoy se deffendre et repoulsier l'injure que l'on luy vouldra faire.

Vous avez faict chose convenable au service du Roy monsieur mon filz de nous advertir du commandement que vous avez entendu avoir esté donné par ledict roy catholique au gouverneur de Milan, d'assaillir avec toutes les forces et moyens qu'il pourra avoir et de ceulx des princes d'Italie qui sont à sa faveur, le marquisat de Saluces à la première nouvelle qu'il aura qu'il se soit faict mouvement de guerre du costé de Picardye; ce qui nous servira aduonement de nous tenir soigneusement sur noz gardes; toutesfois, je ne puis penser que ledict roy soit pour nous monvoir une guerre ouvertement, tant que ses affaires seront en trouble ès Pays-Bas, où la mort du prince d'Orange n'a pas encores produict de grans effectz à son advantaige; mais il se peult faire qu'avec le temps cela n'advienne.

J'ay bien considéré ce que vous mandez du grand accueil et honneur qui a esté faict au s<sup>r</sup> Jehan Soranze en tous les lieux où il a passé, pour aller observer son ban ordonné à Capo d'Istria, mesmement audiet lieu. Ce qui tesmoigne à la vérité la bienveillance que l'on luy porte, qui aura esté plustost augmentée que diminuée par le jugement donné contre luy, comme il advient assez souvent que ceulx

<sup>1</sup> L'acte était habile; et la reine mère put ainsi, après la mort du duc d'Anjou, garder à titre de protectrice la ville de Cambrai, qui fit ensuite retour à la France.

qui sont constitués en auctorité sont mieulx volluz du peuple en leur affliction que en leur prospérité. Mais il est fort à craindre que ce faict ne produise quelque mauvais et pernicieux accident parmi la Seigneurie, ainsy qu'il a euyé advenir de la publication de ce livre intitulé : « La passion de Jehan Soranze », qui a esté mis en avant depuis ledict jugement. Néantmoins, je trouve qu'il y a esté si prudemment pourveu pour ceste foy, qu'il est à espérer que, aux aultres mouvemens qui pourroient survenir cy-après, le semblable sera faict par ladicte seigneurie, comme elle s'est tousjours monstrée très advisée et pleine de toute saige prévoyance en semblables cas.

Au surplus, Monsieur de Maisse, je vous diray que vous avez fort bien faict d'asseurer l'ambassadeur nouveau, qui est party pour venir résider près du Roy mondiet sieur et filz, qu'il le verra et recevra fort volontiers, comme tous ceulx qui peuvent venir de la part d'une républicque qu'il tient au premier rang de ses amys et allicz et avec laquelle il a une particulière conjonction d'amitié, pour y avoir receu beaucoup de bon accueil et démonstration de bienveillance, qui demeurera perpétuellement imprimée dedans son cueur, n'ayant point de plus grand plaisir que quand il s'en refreschist la mémoire.

Et quant à ce que désirez estre remboursé de la despense que vous avez faicte pour le dueil de feu mon filz le duc d'Anjou, il fault que cela se preigne sur ce qui vous est baillé pour voz fraiz extraordinaires, à cause de la conséquence à quoy la chose tireroit; mais il vous gratifiera volontiers en aultre occasion, à quoy de ma part je tiendray la main. Me restant à vous respondre touchant le propos qui vous a esté tenu cy-devant du mariaige du filz du prince de Parme, je vous prie de vous y conduire selon ce que je vous ay escript,

et entretenir ceste pratique, sans toutesfoys y mesler mon nom, ainsy que saignement l'avez advisé. Suppliant le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Chenonceau, ce xii<sup>e</sup> jour de septembre 1584.

CATHERINE.

BRULART.

1584. — 13 septembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 279.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Messe, ayant veu, par la lettre que vous a escripte le prince de Mantoue, combien il désire de recouvrer des chiens de chasse propres pour le renart et le lièvre<sup>1</sup>, avec deux limiers, j'en ay faict sercher des meilleurs qui se sont peu trouver jusques au nombre de dix-huit, ensemble deux limiers, n'en aiant peu avoir les deux douzaines qu'il vous demandoit, et dépesche maintenant ung homme pour les luy mener, luy aiant donné charge de passer par Thurin et de prendre adresse de Revol, pour les rendre et présenter plus commodément audict prince. Je luy voulois donner charge de les vous mener droit à Venyse; mais il m'a esté dict que c'estoit ung grand destour, et que, les meclant sur le Pau audict Thury, l'on les pourra rendre assez promptement à Mantoue, et quasi au mesme temps que ledict prince a envie de les avoir, selon que le porte ladicte lettre : ce que je vous ay bien voulu faire entendre affin que vous ayez à l'en advertir. Et n'estant aultre le subject de ce petit mot, je la finiray

<sup>1</sup> Voir la lettre de la reine du 3 septembre à la princesse de Mantoue.



en suppliant le Créateur qu'il vous ayt, Monsieur de Messe, en sa sainte garde.

Escript à Chenonceau, le xii<sup>e</sup> jour de septembre 1584.

CATHERINE.

BRULART.

*De la main de Brulart :* Je vous ay escript depuis ung jour, qui sera cause que ce petit mot ne servira qu'à vous baizer bien humblement les mains.

Vostre bien humble serviteur,

BRULART.

1584. — 17 septembre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 7, p. 149.

Bibl. nat. Fonds Dupuy, n° 211, f° 14.

# A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre, j'ai receu la lettre que m'a escripte monsieur de Montmorensis, à qui je fays response et la vous envoie. J'ay veu ce que avez mandé au Roy, lequel a tout veu et respondeu; et après, le Roy estant malade, a le tout envoyé à Brulart pour faire la despesche que l'on vous envoie; je prie Dieu qu'il<sup>1</sup> veuille s'accommoder à la volanté du

<sup>1</sup> Le roi, voyant avec inquiétude la perspective d'une nouvelle guerre civile en Languedoc, suite naturelle des querelles du maréchal de Joyeuse avec le duc de Montmorency, avait d'abord pensé à faire appel à la médiation du roi de Navarre et de Duplessis-Mornay; mais, les soupçonnant de quelque connivence avec Montmorency, il préféra envoyer dans le pays Bellièvre et Pontcarré, porteurs de propositions de paix. Leur mission n'arrêta point les hostilités; et le 6 novembre Pontcarré écrivait au roi pour lui annoncer l'attaque de Clermont-de-Lodève. — Ses lettres ainsi que celle de M. de Poigny, qui l'accompagnait, sont imprimées dans les *Preuves de l'histoire du Languedoc*, t. XII, p. 1391 et suiv.

Les rapports étaient, d'ailleurs, restés cordiaux entre

Roy mon fils, car je voy bien qu'il aura occasion de se contenter, et aussy que le Roy ne passera oultre. Vostre prudence accoustumée supplyera aux faulx qui pourroient estre; et aussy il faut qu'il pense que la plus belle sureté qu'il puisse avoir, c'est s'accommoder aux volantés de son Roy : ce faisant et luy continuant par bons services et ayfects en toutes les occasions qui se luy présenteront, il peult s'assurer d'effacer toutes les choses passées et les mauvaises impressions que par ses effects et que l'on a aussy peu donner de luy jusques à présent, et se revoyr aussy bien et aultant en la bonne grace de son Roy qu'il désyre. Quant à moi, pour le bien, que luy ay toujours voutu et luy désire, je luy conseille de vous croire et je m'asseure qu'il trouvera que luy ay dict vérité, qu'il s'en trouvera bien.

Nous sommes icy tousjours en attendant le Roy qui est allé à Paris, au retour de Lyon, et de là nous vyent trover à la fin de ce moys ou commencement de l'autre à Bloys, où j'ay peur que ne serés si tost, voyant qu'il fault

le roi de Navarre et la cour; car il écrivait à cette époque à la reine mère :

« Madame, j'ay à vous faire une très humble requeste pour mon cousin, le comte de La Rochefoucault<sup>2</sup> lequel ayant obtenu par Monsieuc, la réserve des abayes de feu s<sup>r</sup> de Marmoustier, son oncle, en considération de ses services. . . . Bientost après cette bonne intention fus altérée par certaynes personnes mal affectionnées à mondict cousin, qui empeschèrent qu'il ne peust fayre entendre ses justes doléances et les grandes despenses qu'il avait faictes pour le service de feu mondict s<sup>r</sup>, pour lesquelles ceste récompense luy avoit esté promise; ce qui me fait vous suplyer très humblement vouloyr, à ma requeste et faveur, remettre mon dict cousin en son droict. . . »

<sup>2</sup> François comte de La Rochefoucault, prince de Marsillac, dont le père avait été tué à la Saint-Barthélemy, et qui avait épousé Sylvie Pie de la Mirandole. Très dévoué au roi de Navarre, il périt dans un combat contre les ligueurs, en 1591.



que acheviez ce que avez si bien commencé. C'est un si bon œuvre et si utile pour le service du Roy et si estoit que je m'asseure n'y aurez regret. Je prie à Dieu qu'il vous fasse la grace de le meetre à si bonne fin, que l'on ne se tire plus en tel inconvénient, et qu'il vous doint bonne santé.

De Chenonceaux, le xvii<sup>ème</sup> de septembre 1584.

Vostre bien vostre,

CATHERINE.

1584. — 20 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 23 r°.

A MONSIEUR

LE PRÉSIDENT DE HARLAY<sup>1</sup>.

Monsieur le président, à ce que j'ay veu par vostre lettre du xiii<sup>e</sup> de ce mois, que je viens seulement de recevoir, les malladies contagieuses continnent encores à Paris, qui est ung grand mal. Le peu d'ordre que je veoy qu'on y donne pourra bien estre cause qu'elles augmenteront, et combien que je sois bien assurée que le Roy monsieur mon filz, estant comme il est maintenant par delà, exhortera assez ceulx qui ont la charge de la pollice pour y pourveoir, si vous diroy-je qu'il me semble qu'il faudroit observer ce qu'il escripvit l'année passée que l'on feist; qui est qu'incontinent qu'il y a une maison frappée, que l'on donnast ordre d'y faire estendre de la chaux vive, et le continuer quelques jours, après avoir osté dedans les personnes qui seroient mallades. C'est une expérience que l'on a pour bien tost arrester le cours desdictes malladies pestillencieuses. L'on peut encores bien

<sup>1</sup> Achille de Harlay, premier président du parlement de Paris, depuis la mort de son beau-père Christophe de Thou.

ajouter à cela ce que l'on verra bon estre des ordonnances antiennes de ladicte pollice.

Cependant, Monsieur le président, je vous mercye bien fort de la peyne qu'avez prise de vous assembler et les sieurs président Nicollay<sup>1</sup> et Marcel<sup>2</sup>, pour l'affaire que je vous avois recommandé, dont j'ay mandé audict Marcel parler au Roy mondit sieur et filz, pendant qu'il est de delà, pour veoir si c'est chose qui luy soit agréable et dont il puisse se servir en ses affaires. Pryant Dieu, Monsieur le président, vous avoir en sa saincte et digne garde.

De Chenonceau, ce xx<sup>e</sup> jour de septembre 1584.

1584. — 10 octobre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3308, f° 122 r°.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE<sup>3</sup>.]

Monsieur de Longlée, vous m'avez fait très grand plaisir de m'avoir escript particulièrement des nouvelles de la bonne santé du roy catholique, du prince son filz, et des infantes mes petites-filles, vous priant de continuer; et, le plus souvent que vous pourrez, voyez les dictes infantes de ma part et m'escripez de leurs nouvelles. Me remectant à ce que vous escript le Roy mondict sieur et filz pour la response à toutes voz dépesches, je n'estendray ceste-cy d'avantaige que pour prier Dieu, Monsieur de Longlée, vous avoir, etc.

Escript à Chenonceau, lesdicts jour et an.

<sup>1</sup> Voir la note de la page 296 au t. VII.

<sup>2</sup> Claude Marcel, d'une famille de robe de Paris; il occupait une fonction de finance. — Voir t. VII, p. 47 et 402.

<sup>3</sup> En marge : De la royne mère du Roy.

1584. — 11 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, f° 87.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'espère que la contesse de La Myrande<sup>1</sup> ne recevra le dommaige qu'elle crainet à l'occasion de ceste garnison d'Espaignolz qui s'est establie dedans Corregio<sup>2</sup>, sur le subject du différent des seigneurs dudiet lieu. Et ne fault pas doubler que le Roy monsieur mon filz ne l'assiste, tant en ceste occasion que tout aultre qui se pourra présenter concernant la seureté et conservation de sa place et sa bonne protection et de tout le secours qu'elle luy pourra faire. Et quant à ce que vous me mandez que l'on me doit faire parler bientost du faict du duc de Parme, dont m'avez cy-devant escript, j'en seray fort aise et désire, si l'on s'en adresse à vous, que vous vous y gouvernez selon que je le vous ay mandé par aucunes de mes précédentes. Suppliant le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Chenonceau, le x<sup>e</sup> jour d'octobre 1584.

CATHERINE.

BRULART.

1584. — 13 octobre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 606.  
Fonds français, n° 3305, f° 55 v°.

[A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.]

Monsieur de Mauvissière, je me remettray à la lettre que le Roy monsieur mon filz vous

<sup>1</sup> La petite principauté souveraine de la Mirande ou la Mirandole était située entre le Ferrarais et le Mantouan; elle était depuis longtemps amie de la France.

<sup>2</sup> Corregio, petite ville communiquant au Pô par un canal, située à 32 kilomètres de Modène.

a escripte ce matin, partant d'icy pour aller pour deux jours seuellement au Plessis-les-Tours, d'où il sera de retour à Blois samedi ou dimanche prochain, espérant y estre aussy lors, et vous diray cependant que ce m'a esté fort grand plaisir d'avoir veu par les lettres que m'a escriptes de sa main la royne d'Angleterre ma bonne sœur, que m'a apportées le conte de la Mirande, l'affection et bonne démonstration d'amitié qu'elle continue tous-jours à l'endroit du Roy mon filz et de moy, qui l'assure que en nous elle trouvera tous-jours le semblable. J'ay esté bien aise de voir icy aujourd'huy le fils de milord de Burglay, que m'a amené le secrétaire Pinart, qui luy a aussy fait faire la révérence à la Royne ma fille, et puis luy a fait veoir ceste maison et les jardins et ma mesnagerie, dont je pense bien qu'il entretiendra quelquesfois madiete bonne sœur la royne d'Angleterre, à laquelle j'ay souvent désiré des fruicts de mesdietz jardins et des viandes de madiete mesnagerie; mais la distance d'icy en Angleterre est très grande et ne s'y pourroient pas porter bons, comme ils sont sur le lieu : ce que je vous prie luy faire entendre, saluant ses bonnes graces de mes affectueuses recommandations. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Chenonceau, le xii<sup>e</sup> jour d'octobre 1584.

[CATHERINE.]

1584. — 19 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3355, f° 116.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, madame d'Usès ayst arivé ysi yer et m'a dyst de vos nouvelles, qui ne me

sont pas nouvelles; car je m'aseure tent de vostre amytyé, que je ne doucte poynt, ni le trove nouveaulx cet que l'on m'an dyst. Je n'é poynt ceu de vos nouvelles depuys qu'estes partye de Parys : je désire fort de savoyr que soyés arivée en bonne santé et que ayés trové monsieur de Nemour et vos enfans de mesme<sup>1</sup>. Quant au miens, je ne vous en puys mender que bonnes, aystent le Roy mon fils arivé de son voyage très sayn et mileur vysage que ne ly vys jeamès et plus gras, et ayent trové la Roynne sa femme hors de sa dyète, sayne, mès foyble; et depuys sa veneue, ayle s'èt toute reffecte, et me sanble le vysage plus pleyn que ne luy avès veu depuys qu'el ayst maryée; si Dyeu volouyt, à steure que toudeus cet portet byen, nous donner un enfant, nous seryons trop heureux. De moy, je me porte byen, Dyeu mersis, encore que je aye eu la goutte quatre jours au bras goge, et me porterès encore myeux, cet cet heur nous avenoyt. Nous sommes contreyns de déloger, encore que le Roy eust résolu de fayre ysi son yver, pour la peste quy est sortye hâ eune fille de la Roynne ma fille, qui s'appelle Monmoryn<sup>2</sup>; et vous aseure que s'èt pityé coment ayl est partout de desà. Nous enn alons à Saint-Germeyn-en-Lay, où l'ons dyst qu'il n'y enn y a poynt; car partout alleurs ayle ayst. Dyeu nous foyst bien santyr de ses verges : je luy suplye avoyr pytyé de nous et de cet pouvre royaume, et vous conserver en bonne santé.

De Bloys, cet xviii<sup>e</sup> d'octobre 1584.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Madame de Nemours s'était rendue en Italie, comme nous l'avons dit, où son mari était assez malade, et elle y resta, sans doute, jusqu'à sa mort arrivée le 15 juin 1585.  
— Voir les lettres de juillet 1585.

<sup>2</sup> Madeleine de Montmorin, fille de Hector, seigneur

1584. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, vol. 473, p. 614.  
Fonds français, n° 3365, f° 57 r°.

### A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILZ  
ET SON AMBASSADEUR EN ANGLETERRE.

Monsieur de Mauvissière, vous verrez par la dépesche que le Roy monsieur mon filz vous fait, comme il ne se peut encore résoudre jusques à ce que les députés de Flandre soyent arrivés ou que ayons de leurs nouvelles, sur ce que la roynne d'Angleterre et aulcuns de ses ministres nous ont proposé et fait entendre de delà, ainsy que nous aussy dit icy le sieur de Stafford de la part de sa maitresse, à laquelle vous présenterez mes affectionnées recommandations, et luy recommanderez tous-jours de ma part la roynne d'Escosse ma belle-fille. Priant Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le xxr<sup>e</sup> de novembre 1584.

CATHERINE.

1584. — 21 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 122 v°.

### [A MONSIEUR DE LONGLÉE<sup>1</sup>.]

Monsieur de Longlée, vous m'avez fait très grant plaisir de m'avoir escript si souvent et amplement des nouvelles de mes petites-filles les infantes, desquelles j'ay receu, tant par les mains de dom Bernardin de Mendosse que du sieur Taxis en leurs dernières au-

de Montmorin, de la Bastie, etc., maitre-d'hôtel du Roi et chevalier de son ordre, et de Anne de Saint-Nectaire, qui mourut à Blois, de cette épidémie, en novembre suivant.

<sup>1</sup> En marge : De la roynne mère du Roy.

diances, deux lettres de chacune, qui m'ont apporté très grand contentement, comme vous leur ferez entendre quand les pourrez veoir, et que je ne scaurois avoir plus de plaisir et de joye que quand j'entends de leurs nouvelles. Me remectant à la lettre que le Roy monsieur mon fils vous escript pour les aultres occurrences, je n'estendray ceste-cy d'avantaige que pour vous dire que ce nous a esté très grand plaisir d'entendre si amplement et particulièrement les choses dont nous donnez advis journellement par voz dépesches, en quoy je vous prie de continuer. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Longlée, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le xvi<sup>e</sup> novembre 1584.

[1584<sup>1</sup>. — Novembre.]

Aut. Bibl. nat., ms. français, n° 3993, f° 41 r°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEMOURS.

Mon cousin, il y a quelque jour, avant que madame de Nemours partit, que nous parlames de quelquel propos de vostre fils<sup>2</sup> et de une de mes petites-filles de Lorayne, qu'ele m'a dyst avés trovés bons; et d'aultan que je ann

<sup>1</sup> Cette lettre est sans lieu ni date; on peut cependant la placer à la fin de 1584, M<sup>me</sup> de Nemours étant partie pour le Piémont au commencement d'octobre de cette année.

<sup>2</sup> Il s'agissoit de la quatrième fille de feu la duchesse Claude, Catherine de Lorraine, qui n'avait par conséquent que onze ans, et de Charles-Emmanuel, fils du duc de Nemours et d'Anne d'Est, né en janvier 1567, qui succéda à son père comme gouverneur du Lyonnais, et mourut en 1595 sans avoir été marié; tandis que celle qu'on lui destinoit épousa, en 1588, Ferdinand I<sup>er</sup>, duc de Toscane. — Voir la lettre du 15 décembre 1585.

é méné à mon filz le duc de Loreyne et que, Osonville aystent venue ysi de sa part, je lui ay dist cet que m'eun avoyt dist madame de Nemours, je vous enn é bien voleu mender sesi; et le surplus de cet que madame de Nemours et Osonville enn ont parlé, elle le vous fayré entendre; et seulement vous dyré que je sayré bien ayse quant je voyré cet mariage aylectné, seet je vys jensques alla, pour l'amytyé que j'à tousjour portée et à vous et à madicte dame de Nemours et pour l'heur que ce sera à ma petite-fille, qui est ma fillente, d'estre en lyaison semblable et près de tous ses parans. Je vous prie donc, mon cousin, que de vostre cousté le désiries d'en voyr l'escéction ausi pronte, come fest

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1584. — 24 novembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 300.

A MONSIEUR DE MESSES.

Monsieur de Messés, je vous ay cy-devant escript pour vous prier de intercedder en mon nom envers ces seigneurs de Venize, à ce que il leur pleust accorder en ma faveur ung sauf conduit au sienr Oratio Barbaro, gentilhomme de Viscense, pour pouvoir durant quelque temps aller vacquer à ses affaires; mais pour ce que vous ne m'avez encores riens mandé de la responce qu'ilz vous ont faicte, cella est cause que je vous fais la présente, pour vous rafraichir la mémoire de ce faict et vous prier vouloir, sy j'à vous ne l'avez faict, parler à ces seigneurs de cest affaire, faisant en sorte, s'il vous est possible, qu'elle réusisse à son contentement; les asseurant qu'ilz feront chose qui me sera très agréable et dont je leur scauray fort bon gré, pour l'enveye que j'ay de

gratifier et favoriser ledict Barbaro, en considération de ses services. Je prie Dieu, Monsieur de Messes, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Germain-en-Laye, le *xxiii<sup>e</sup>* jour de novembre 1584.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1584. — 25 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3311, f° 119 r°.

[AU ROY CATOLIQUE<sup>1</sup>].

MONSIEUR MON FILS.

Très hault, etc., comme vous nous escripvez avoir satisfaction du bon devoir que le sieur Jehan-Baptiste Taxis<sup>2</sup> a fait en la charge qu'il avoit près du Roy nostre très cher sieur et filz, nous vous pouvons aussi assurer qu'elle nous demeure fort grande pour ses honnestes déportemens, lesquels nous attendons réciproques du sieur don Bernadin de Mandosse, que vous avez naguères envoyé pour luy succéder. Priant Dieu, très hault etc., vous avoir, etc.

A Saint-Germain-en-Laye, lesdits jour et an.

[CATHERINE.]

<sup>1</sup> En marge : « De la royne mère du Roy audict sieur roy d'Espagne », et la lettre est suivie d'une autre presque semblable de Henri III du 25 novembre 1584.

<sup>2</sup> Jean-Baptiste de Tassis, représentait Philippe II en France, depuis le mois de décembre 1580. A la fin de 1584, Bernardino de Mendoza, chassé de son ambassade d'Angleterre par la reine Elisabeth à cause des intrigues politiques auxquelles il se livrait, passa par Paris, et, d'accord avec les Guise, résolut de supplanter Tassis, qui d'ailleurs n'avait jamais eu le titre d'ambassadeur. Philippe II s'y prêta : il eut en Mendoza, jusqu'en 1591, l'agent le plus dévoué et l'un des orga-

1584. — 29 novembre.

Orig. Communiqué par M. Chanbry, maire du 14<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

A MA COUSINE

MADAME LA DUCHESSE DE NEVERS.

Ma cousine, je suis bien marrie que ce que vous avez mandé n'ait réussi comme je l'ay pensé, mais encore ne suis-je hors d'espérance que à la fin n'ayez ce que vous désirez et vous appartient; mais il fault avoir ung peu de patience, et vous prie croire que je ne lairay passer neulle occasion, où je congnoistray vous y pouvoir aider, que je ne vous fasse paroistre combien je désire vostre contentement: j'espère, avant que vous en retourniez, que je pourray avoir le moyen de vous veoir, que je désire infiniment; et en cependant, je prie Dieu, faisant fin, vous donner ce que désirez.

De Saint-Germain-en-Laye, le *xxix<sup>e</sup>* de novembre 1584.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1584. — 1<sup>re</sup> décembre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 621.  
Fonds français, n° 3308, f° 58 r°.

A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILS  
ET SON AMBASSADEUR EN ANGLETERRE.

Monsieur de Mauvissière, le Roy monsieur mon fils vous fait bien amplement response aux dernières dépesches que avons reçues de vous des *viii<sup>e</sup>* et *xiii<sup>e</sup>* du mois, et si vous fait entendre ce qui s'est passé avec l'ambassadeur

nisateurs de la faction espagnole durant la Ligue. — Voir dans la *Revue des questions historiques* du 1<sup>er</sup> janvier 1879 l'article intitulé : *La politique de Philippe II dans les affaires de France*, par G. Bagnenault de Puchesse.



de la royne d'Angleterre, afin que vous vous conduisiez par delà suivant nostre intention, comme je m'assure que vous sçavez bien faire et maintenir ladite dame royne en nostre bonne amitié et affection, l'asseurant qu'elle trouvera tousjours au Roy mon fils et en moy le semblable; il est bien nécessaire aussi, pour conserver l'amitié de la royne et du roy d'Escoce et les anciennes alliances qui sont entre ces deux couronnes, que vous interveniez, comme vous escript le Roy mon fils, en cette négociation qu'ilz veulent faire avec la royne d'Angleterre, et que toutes choses soyent conduictes de façon que l'un et l'autre nous en sachent gré et que ces trois royaumes puissent tousjours demeurer en bonne paix, amitié et telle intelligence qu'il est requis et nécessaire pour nous et pour eux, comme vous pouvez assez cognoistre; et entretenez la royne et le roy d'Escoce en la particulière bonne affection qu'ils nous ont tousjours portée, l'assurant, que je ne l'ay pas moindre envers le roy d'Escoce que s'il estoit mon propre fils, et que je la luy feray tousjours paroistre en toutes les occasions qui se pourront présenter pour son bien et contentement. Ayant esté fort aise et vous sachant très bon gré de sa peinture que m'avez envoyée, laquelle je trouve fort belle et agréable, et désirerois bien que, entre cy et le mois d'april que vous avez encore à demeurer de delà, comme le Roy mon fils vous escript, il se peut faire quelque bonne négociation par là et conclusion, de laquelle ce que j'ay toujours souhaité et désiré put advenir. Cependant je vous diray que je tiendray tousjours la main à ce que sur les remonstrances qu'a baillées par escript la royne d'Escoce pour les affaires de son domaine, elle puisse estre favorablement traictée, comme je sais que c'est aussi l'intention du Roy mon fils qui a ordonné à ceux de son Conseil d'y vacquer et

regarder diligemment. Je prie Dieu, Monsieur de Mauvissière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Germain-en-Laye, le premier jour de décembre 1584.

CATHERINE.

1584. — 10 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16095, f° 311.

A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, vous ne sçauriez trop ramentevor au Roy monsieur mon filz le fait de La Mirande, comme son importance le mérite assez; et vous assure que je tiendray la main, autant qu'il me sera possible et que je congnois l'affaire le requérir, qu'il y soit pourveu et donné quelque bon ordre. Quant au bruit que font courir par delà les Espaignols des affaires de ce royaume et de l'intelligence qu'ilz disent y avoir, je croy que tout cela convient à ce qu'ilz désirent; mais j'espère que le succès en sera tout autre. Car du costé du Languedoc, où seulement il se voit apparence de trouble, l'on y a pourveu de telle sorte, que nous nous promettons d'y veoir bien tost les choses réduictes en une bonne pacification, au lieu d'une guerre que l'on y a voulu allumer. Et sur ce, faisant fin, je supplieray le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Saint-Germain-en-Laye, le 1<sup>x</sup> jour de décembre 1584.

CATHERINE.

BRULART.

1584. — 11 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3306, f° 50 r°.

A MESSIEURS

LES MAIRE ET ESCHEVINS

DE POITIERS.

Messieurs, en accusant la réception des lettres que m'avez escriptes sur le faict de l'emprisonnement du sieur de Sainte-Soulène, je vous diray que nous serons très aizes qu'il se puisse trouver innocent de ce dont il est accusé, et qu'il s'en justifie. Et pour ce que le Roy monsieur mon filz vous fait responce à ce que luy en avez escript<sup>1</sup>, m'en remectant sur ses lettres, je ne vous feray ceste-cy plus longue que pour prier Dieu, Messieurs, etc.

A Saint-Germain-en-Laye, le x<sup>e</sup> décembre 1584.

1584. — 12 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 153.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE.]

Monsieur de Longlée, me remectant à ce que le Roy monsieur mon filz vous escript, je vous diray seulement qu'il ne se fault fier que bien à poinct à ce Michael Vaez; car je croy qu'il est du tout contraire au service du Roy monditz sieur et filz et au mien, pour les

<sup>1</sup> Nous avons vainement cherché la lettre du roi; mais on lit dans l'*Estoile*:

«En ce mois de décembre (1584), Doineau, seigneur de Sainte-Soulène, par commandement du Roy et de la Reine sa mère, fust amené de Poitiers à Paris, prisonnier, chargé de trahison et intelligence avec l'Espagnol, à la journée du combat naval d'entre le sieur Strozzi et les Espagnols, à la Tersère.» *Mémoires-journaux*, édit. Jouaust, t. II, p. 177. — Voir sur l'arrestation de Sainte-Soulène et la déposition du capitaine Barla, le ms. fr. 3310, fol. 4; et Brantôme, t. IV, p. 23.

raisons qu'il vous escript, lequel, graces à Dieu, se porte fort bien et ne se porta jamais mieulx, ni la Roynne ma fille aussi; espérant que Dieu leur donnera bien tost des enfans, comme vous aurez à dire à ceux que j'ay entendu qui font des discours par delà sur ce qu'ilz n'en ont poinct encores. J'ay bien esté aultant de temps sans en avoir, et Dieu m'en donna incontinant après, comme j'espère qu'il fera au Roy monditz sieur et filz et à la Roynne madiete fille. Le sieur dom Bernadin de Mandocce est plus tardif qu'il ne disoit à faire les ouvertures, dont il s'est aucunement laissé entendre d'avoir charge pour le bien de la paix; car il devoit, incontinant après que le sieur Taxis, seroit party, s'ouvrir. Toutesfois, il n'a encores diet mot, mais il est à craindre que, tardant trop pour ung si bon et saint œuvre, que je désire plus que ma propre vye, les choses ne se trouvent après si faciles qu'elles pourroient estre à présent: ce que vous pourrez, comme de vous mesme, faire entendre de delà à ceux que vous pensez qui veuillent et désirent ung si grand bien. Priant Dieu, Monsieur de Longlée, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Saint-Germain-en-Laye, le xiv<sup>e</sup> décembre 1584.

1584. — 12 décembre.

Copie. Bibl. nat., Cinq cents Colbert, n° 473, p. 629.  
Fonds français, n° 3305, f° 59 v°.

A MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE.

Je n'ay rien en plus grand désir que de pouvoir voir une si estresme amitié entre nous, la roynne d'Angleterre, la roynne d'Escosse et mon petit-fils le roy de ce pays, qu'elle puisse continuer à tousjours: j'espère que la négociation qui se fait à présent, en

laquelle vous avez charge d'intervenir au nom du Roy mon fils et de moy, nous y conduira, et je m'assure tant de vostre affection et dextérité en la négociation, que tout réussira à son contentement, et que la royne d'Angleterre ma bonne sœur, et la royne d'Écosse ma belle-fille, et le roy son fils nous sauront gré de vostre intervention, et qu'elle nous mettra en chemin de quelque bonne alliance, que je désirerois bien déjà de voir; car cela ne pourroit apporter que contentement à eux et à nous. Il ne faut en cela rien dire, et c'est à eux à en parler les premiers; c'est pourquoy je ne vous en diray aultre chose sur ce que m'avez escript, sinon que je vous sçais fort bon gré du portraict que vous m'avez envoyé de mon petit-fils le roy d'Écosse, lequel je trouve fort agréable; et m'en remettant à ce que vous maude le Roy mon fils, je ne vous feray cellecy plus longue que pour vous assseuer que je feray toujours pour vous, mesme pour le faict de vostre deu, tout ce qui me sera possible. Priant Dieu, Monsieur de Mauvière, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Saint-Germain-en-Laye, le xii<sup>e</sup> jour de décembre 1584.

CATHERINE.

1585. — 5 janvier.

Archives des Médicis à Florence, dalla filza n° 4796.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE GRAND DUC DE TOSCANE

Mon cousin, renvoyant l'abbé Plainpied à Rome pour mes affaires, je lui ay donné charge vous visiter de ma part et vous dire aucunes choses, desquelles m'en remettant sur luy, ne vous en feray rediste et seulement vous diray que je seray toujours bien ayse de la conservation et augmentation de vostre maison, pour

en estre du nom, comme vous en estes, et vous prie le croire sur cela et aultres particularités que je donne charge audiet abbé de Plainpied de vous dire de ma part, comme si c'estoit moi mesme; et m'en remettant sur luy, feray fin. priant Dieu vous conserver en sa garde.

De Paris, ce v<sup>e</sup> de janvier 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 9 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 70 r°.

[A MONSIEUR DE BALAGNY.]

Monsieur de Balagny, je vous ay faict responce à vostre lettre du xxix<sup>e</sup> du passé, par laquelle me donnez advis de l'occasion qui vous avoit meu de retarder la publication de la trefve, laquelle fut trouvée fort raisonnable, puyque le marquis de Ranty, qui commande aux provinces voisines de Cambray et pays de Cambrésis, avoit advisé de la remettre encores pour quelques jours jusques à ce que celluy qu'il avoit dépesché vers mon cousin le prince de Parme pour s'esclercir, ainsi qu'il disoyt, d'aucuns poinctz d'icelle trefve qui luy sembloient avoir quelque obscurité, fut de retour<sup>1</sup>. Et encores que par madicte responce

<sup>1</sup> Voici le texte de cette trêve dont il sera si souvent parlé, tel que nous le donne le même manuscrit du Fonds français, n° 17990, f° 70 :

*Trefve pour Cambray :*

« Comme après quelques communications tenues de la part de la royne mère très crestienne de France, par Claude Blatier, s<sup>r</sup> du Belloy, et agent du Roy très crestien, avec monseigneur le prince de Parme et de Plaisance, lieutenant gouverneur et capitaine général des Pais-Bas, l'on soit tombé d'accord, pour le bien des pais et peuples d'une part et d'aultre, de faire cessation d'armes

vous puissiez assez comprendre mon intencion sur quelques particularitez de la lettre que je viens de recevoir de vous, du m<sup>e</sup> de ce mois, avec celles qui vous ont esté escriptes par ledict marquis de Ranty, et la coppie de la responce que luy avez faicte, ensemble d'une autre lettre que avez escripte à ceulx d'Arras; néantmoins, en reprenant chacun point d'icelle, je vous diray, qu'ayant esté veues par le Roy monsieur mon filz vos susdictes responces, il les a trouvées escriptes fort à propos et contenir ce qui a été juste et raisonnable de remonstrer, tant audict s<sup>r</sup> marquis que audicts d'Arras, sur le fait de ceste trefve, dont j'ajoit que n'eus-iez fait faire la publication lorsque ces gens d'Arthoys se vindrent présenter pour entrer en la ville, à cause qu'ilz l'avoient ja ouy publier en leur quartier par l'ordonnance du magistrat d'Arthoys, auquel ledict prince l'envoya au mesme temps qu'audict marquis, vous avez fort bien fait de leur permettre l'entrée de ladicte ville, qui leur estoit

et trefve pour le regard de Cambray, Cambrésis et lesdicts Pais-Bas. Pour ceste cause, se déclare que ladicte cessation d'armes et trefve commencées passé quelques mois, durera et se continuera pour le terme d'un an dès le premier jour de l'an prochain xv<sup>e</sup> m<sup>e</sup> v, jour de la publication, pendant lequel temps cesseront de costé et d'autres toutes cources, pilleries, prises de prisonniers et généralement tous actes d'hostilité, et pourront lesdicts peuples librement aller et séjourner à traffiquer de la part que bon leur semblera, cultiver leurs terres et en recueillir des fructz, sans qu'il leur soit donné aucun empeschement ou destourbier par les gens de guerre ou autres de quelque qualité qu'ilz soient, à peine d'estre pugniz comme perturbateurs du repos public. Bien entendu que par cecy ne se touche à la restitution des biens d'une part et d'autre, laissant ce point en surcéance pour maintenant, sans y riens innover. Et au surplus, le tout demourera au mesme estat qu'il est présentement, et tiendra chacun ce qu'il tient ou tenoit au commencement de ladicte cessation d'armes.

« Faict à Bures, le xv<sup>e</sup> décembre 1584. »

aussy bien comme permise par la cessation d'armes auparavant accordée. Mais, quand à la publication que ont envoyé faire ceulx du magistrat dudict Arthois par tous les villaiges et lieux dont les maires sont retirez audict Cambray, qui tiennent pour la ville en serment de fidélité, et spécialement au lieu d'Oizy<sup>1</sup> que vous avez tenu et possédé lors de la cessation d'armes accordée, et aussy le commandement qu'ilz ont fait à leurs deputez de venir jusques en la citadelle porter au s<sup>r</sup> de Gouy, qui est lieutenant de la seigneurie de Camtimpire, la dépesche pour les officiers, afin d'y faire la mesme publication, comme vous avez bien cogneu que c'estoit une entreprise de possession qu'ilz vouloient faire, vous avez saigement fait de leur remonstrer par voz lettres, sans leur permettre exécuter ceste entreprise et nouveauté; et n'y a riens plus raisonnable que en interprétant et s'arrestant aux mots qui sont fort particulièrement spécifiez en ladicte trefve, que chacun tiendra de part et d'autre ce qu'il tenoit lors de la cessation d'armes accordée et qu'il tiendra à la conclusion de ceste trefve, de maintenir que les lieux, où vous avez eu des fortz ou fait faire guez, ou bien qui se sont astraintz de serment à vous et au magistrat de Cambray, lors de l'accord d'icelle cessation d'armes et depuis, vous doivent demeurer, sans qu'ilz y puissent riens entreprendre d'authorité ny de joyssance de biens; en quoy il fault demeurer ferme, et résister par remonstrances amiables à tout ce qu'ilz voudroient mettre en avant au contraire, traictant les choses de bonne foy, et avec leur vraye et sincère intelligence qui y doit estre apportée, espérant que leur estant ainsi bien représentées, ilz se rangeront à la raison. Et

<sup>1</sup> La petite ville d'Oizy se trouve entre Arras et Cambray.



quant à la difficulté que amène ledict marquis de Ranty, si, soubz ce qui est dict en rescript de ladicte trefve, que les peuples pourront librement de part et d'autre aller, venir, séjourner, retourner et trafiquer la part que bon leur semblera, les soldatz et gens de guerre y seront compris et entenduz; je ne scay pas quel esclercissement il en aura eu dudict prince de Parme; je vous diray qu'il ne fault point que vous permettez l'entrée de la ville à ceux qui y voudroient venir, pour éviter toutes occasions d'en tomber en inconuenient. Priant Dieu, Monsieur de Balagny, qu'il vous ayt en sa saincte garde.

Escript à Paris, etc.

[CATHERINE.]

1585. — 11 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 124 v°.

#### A MONSIEUR DE LONGLÉE.

Monsieur de Longlée, vous m'avez fait fort grand plaisir d'avoir fait entendre au roy d'Espagne, mon beau fils, ce que le Roi monsieur mon fils, et moi, avons vu par vos despeschés, auxquelles vous est satisfait par cellecy à laquelle je n'ajouterai que le desir extrême que j'ai de ma part, en chose si recommandée que ma propre vie, de voir toujours le Roi mondiet sieur et fils, et moy, en bonne paix avec ledict sieur roi d'Espagne, que tiendra qu'à lui que cela ne soit, et que la Chrestienté ne soit ainsi à repos; car, s'il se veut ouvrir à me faire la raison, comme il est juste, et, pour ce, entrer en négociation pour sesdites prétentions, comme Dieu nous en ouvre le chemin, en peu de jours nous en verrons de part et d'autre un grand fruit; me remettant à ce que vous en escript le Roy mondiet sieur et fils, je ne vous en ferai plus longue lettre. priant

Dieu, Monsieur de Longlée, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le 11 janvier 1585.

CATHERINE.

Monsieur Longlée, quand ceste lettre vous a esté faite, nous ne pensions pas que l'ambassadeur d'Espagne deust venir à l'audience, comme il a fait, ayant ainsy qu'il est porté par la lettre du Roy mondiet s<sup>r</sup> et fils, fait instances des plus belles remonstrances dont il s'est peu adviser sur l'arrivée des députez des Païs-Bas. Mais tout cela ne me peult persuader à aultre chose, sinon d'augmenter tousjours le desir d'avoir la raison du tort qui m'est fait pour mes droictz de Portugal, lesquels j'ay grande occasion de poursuivre par tous les moiens que je pourray. Toutefois, comme j'ay dict audict dom Bernardin, je seray tousjours preste à embrasser ce qui se debvra faire pour le bien de la paix. Il est entré au fait de mesdits droictz de Portugal qu'il m'a dict qu'en Espagne et par delà l'on ne me trouvoit fondée équitablement. Mais quand je luy ay decottés les poinctz principaulx et qui sont tons véritables (aussi en ay-je les pièces et justifications), il ne m'a seu que dire aultre chose, sinon qu'il s'ébahyssoit comme j'avois si longtemps demouré sans parler de mesdits droitz. A quoy je luy ay respondu ingénieusement la vérité, qui est que ceulx de ma maison qui estoient héritiers devant moy dudict royaume de Portugal, se sont tousjours trouvez en bas aage, et les derniers, toujours femmes ou filles, n'ayans si grand moien qu'il estoit requis pour poursuivre telz droietz, et que Dieu m'ayant fait la grace de me veoir plus qu'eulx, et veoyant que toutes les prétentions dudict royaume de Portugal sont à cause de femmes ou filles, j'en ay aussi, comme celle qui y a le plus de droiet, fait poursuite;



et ay esté à bonne et juste cause, et après qu'il a été clairement congneu de mesdicts droitz en Portugal, reçu par les Estats dudict royaume, inlante et comme estant de la maison. Ce que aussi ledict dom Bernardin ne pensoit pas, à ce qu'il m'a dict<sup>1</sup>. Il fait une dépesche du tout à sondict maistre, et croy qu'il n'y obmectra rien d'innuies parolles qui se sont passées de la substance dessusdict en l'audiance. Je désirerois bien que ledict s<sup>r</sup> roy d'Espagne s'ouvrist francheuient et promptement de la récompense qu'il me veult et doit faire pour ledict Portugal, affin que les choses passassent plus tost par là doucement, qu'aultrement. Mais je ne diray jamais ce que je demande, au contraire attendray ses offres, qu'il fault qui soient raisonnables, puisqu'il est saisy et occupateur de ce que je prétends m'appartenir.

---

1585. — 12 janvier.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3367, f° 4.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, aystent de retour le cavalier Cortoys d'Engleterre, et s'an alant retrouver le duc de Ferare son mestre, n'é voleu perdre cète aucasion pour vous mender de mes nouvelles, encore qu'il vous en dyrè; mès c'èt afin que me mendyès des vostres et ausi pour vous dyre que anuyt m'è venu trouver le Gernache, qui m'a dyst qu'il étoyt sorty de prison par le moyen de ses amys et qu'il étoyt le plus misérable du monde, de cet que sa mère ne le

<sup>1</sup> Il est peu probable que Bernardino de Mendoza ait pris aussi au sérieux que Catherine de Médicis toute cette discussion sur ses droits sur la couronne de Portugal.

volé quasi voyr et que l'on dysèt qu'il étoyt maryé; s'il l'eut aysté. que une femme ne l'eust lésey si longtemps au yl a eslé depuys deus ans; et que se n'étoit pas luy qui avoyt manqué à cet qu'il avoyt promis; qu'il ne désirèt ryen tant que d'y satysfayre; et que, vous enn ayant fest parler, l'on luy a dyst que ne volyès plus apoynter. Je luy ay dist que n'enn avès ony parler depuis qu'il n'avest ryen tyns de cet qu'il avoyt promis; il m'a dyst que s'étoyt les jeans de sa mère qui la tronpet et luy feset fayre des chausés qui la ruynet et luy ausi. Velà les propos qu'il m'a tyns; et suys après à savoir coment yl èt sorty; et, par Playnpié, je vous menderé tout.

L'on dyst ysi que le maryage ayst retardé<sup>1</sup> je vous pryé me mender cet yl est vray. Je ne vous sarès mender aultre nouvelles ny milleures que la bonne santé du Roy mon fils, qui ne fust jamès plus sayn ni plus gallard. Dyeu mersi, et la royne ausi; je le prie qu'il puyset fayre un enfant et qui vous conserve en bonne santé. Je vous pryé fayre mes recommandations à Monsieur de Nemours.

De Paris, cet xii<sup>me</sup> de janvyer 1585.

Vostre bonne consine,

CATHERINE.

---

1585. — 13 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 126.

A MONSIEUR DE LONGLÉE.

Monsieur de Longlée, vous m'avez fait fort grand plaisir de m'avoir escript et au Roy monsieur mon fils, des nouvelles de mes

<sup>1</sup> Il s'agit du mariage du duc de Savoie avec la princesse d'Espagne, dont le duc et la duchesse de Nemours, si proches parents du jeune fiancé, devaient connaître d'autant mieux les détails, qu'ils étaient depuis quelque temps en Piémont.

petites-filles les infantes, lesquelles vous verrez le plus soubvient que pourrez de ma part, et continuerez à me mander de leur bon portement. Cependant, je me remets à ce que vous escript le Roy mon filz, tant pour le faict de Cambrai, que sur le desir que tous les gens de bien doibvent avoir de traicter plus tost à l'amiable que par les voyes d'hostilité sur les prétentions et droits en Portugal. L'ambassadeur don Bernardin de Mendoza nous a tous-jours tenus jusques à cette heure en espérance de nous faire quelque bonne ouverture sur ce et sur le faict des Pays-Bas; mais il est à craindre pour le bien de la Chrestienté que ce soit doresnavant trop tard, estant arrivés par deçà les depputés des Pays-Bas, qui nous apportent la carte blanche; et, oultre cela, nous n'avons pas faulte d'admonestement et d'occasions d'ailleurs; mais pourtant si le roy d'Espaigne se vouloit mettre à la raison et que ce fust bientost, ce seroit ung bon moyen, et il semble qu'il ait pleu à Dieu nous le donner, afin de mettre la Chrestienté à ung bon et assésuré repos, y comprenant, comme l'on fera aisément, l'Angleterre et l'Escosse.

Priant Dieu, Monsieur de Longlée, vous avoir en sa saincte garde.

Escript à Paris, le xiii<sup>e</sup> janvier 1585.

1585. — 14 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990. P<sup>o</sup> 74 r<sup>o</sup>.

#### [A MESSIEURS D'ANVERS.]

Messieurs, voz lettres du xxvi<sup>me</sup> de novembre dernier passé m'ont esté rendues au mesme temps que celles que avez escriptes au Roy monsieur mon filz, qui ne s'est point hasté de vous y faire response, ainsy qu'il le vous mande présentement, d'autant qu'il avoit

seu que les depputez des Estatz généraulx des provinces unyes des Pays-Bas estoient sur leur chemin pour venir par deçà<sup>1</sup>, comme depuis il s'est congneu, car nous avons seu, du jour d'avant hier, qu'ilz estoient arrivez à Bonloigne. Et espérant qu'ilz seront bien tost en ceste ville, ainsy qu'il leur a esté escript de s'y acheminer, l'on a pensé estre à propoz de remectre toutes choses à lenr arrivée, et cependant vous renvoyer celluy qui a esté porteur de voz susdictes lettres, afin que vous soyez asseurez de la réception d'icelles, qui nous ont faict congnoistre de plus en plus vostre bonne affection à l'endroit de mondiet s<sup>r</sup> et filz, laquelle ne scauriez adresser à prince qui soit pour mieulx s'en ressentir; et, pour mon regard particulier, vous pouvez estre asseurez que je vous feray cognoistre en toutes occasions ma bienveillance le plus qu'il me sera possible. Suppliant le Créateur, etc.

<sup>1</sup> Après la mort du prince d'Orange, les Provinces-Unies, se trouvant sans protecteur, décidèrent, après quelques hésitations, de se donner à la France, et elles résolurent d'envoyer à Henri III une grande ambassade composée de trois députés par province. Accompagnés de quatorze navires de guerre, ils abordèrent à Boulogne, le 11 janvier. On les accueillit avec beaucoup d'honneurs, et ils furent entretenus aux frais du Roi; mais on les força de demeurer presque un mois à Senlis, à cause des remontrances et menaces de l'ambassadeur d'Espagne, qui prétendait empêcher le Roi de les recevoir. L'évêque de Dax, François de Noailles, et le maréchal d'Aumont ayant insisté vivement pour qu'ils fussent admis à la Cour, on leur donna audience le 15 février, à Paris. Beaucoup de belles paroles furent échangées: Henri III n'était pas éloigné de leur promettre son appui; mais Mendoza mit en avant le duc de Guise, qui par son influence fit échouer toute la négociation.

Le prince de Parme en profita pour s'emparer de Bruxelles et de Malines et mettre le siège devant Anvers; et la reine mère se consola, en gardant Cambrai et en essayant de faire valoir une fois de plus ses droits sur le Portugal.

1585. — 14 janvier.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16099, f° 318. v

## A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, j'ay en, avec vostre lettre du xviii<sup>me</sup> du passé, les deux que le prince et princesse de Mantoue m'ont escriptes, qui sont en mercyement des chiens de chasse que j'ay envoyez audict prince<sup>1</sup>, estant bien marrye qu'il s'en soit mort six<sup>2</sup> par les chemins, et regrette aussy que je n'en ay peu envoyer ung plus grand nombre. Pour le regard de celluy qui fait les affaires du duc de Parme, que vous dictes n'estre encore de retour et avoir esté retardé sur l'occasion de la nouvelle de la restitution du chasteau de Plaisance, qui n'a esté encores effectuée, vous regarderez d'user envers luy, au subject de l'affaire que sçavez, de la façon que je vous ay fait entendre par cy-devant : qui est tout ce que je vous diray et le lieu où je supplie le Créateur. Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xiiii<sup>me</sup> jour de janvier 1585.

CATHERINE

BRULART.

1585. — 22 janvier.

Aut. Bibl. nat., ms. franç., n° 3367, f° 6.

A MA COUSINE

## MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, l'abbé de Pleynpié, que je renvoye à Rome pour achever mes aleyres qu'il a si bien encommencé aveques l'ayde de Monsieur le Cardinal vostre frère<sup>3</sup>, qui cet montre par

effect tent afectionné en mon particulier et en set qu'il me touche, que je voldrés avoir aultent de moyen que de volanté pour luy fayre paroistre en quelque bon et grent ayfest coment je n'en suys ni seré jeamès yngrate : yl me monstre hyen en tout qu'il est vostre frère ; car yl m'eymes comme vous faytes ; ausi, ly desiré-ge tonte félicité que vous luy sauriés souhaiter ; car outre l'aublygasyon que tout les jour il me mest, yl est cousin germeyn du Roy mon seigneur, et vostre bon frère. Je vous pryé m'eyder à le remersier de tout cet qu'il fayst pour moy. Je vous diré que aytent le porteur de la présente ledyst habbé de Pleynpié, je ne la vous fayré pas longue ; car yl est ynformé de tontes chausés. et je ne vous sarés si bien ayscripre quy le vous dyra. Et seulement vous dyré que vous pryé ne vous metre en poyne de ryen et panser enn estre aseuraye, quant toutes les chausés qui vous conserneront, soynt petytes au grandes, que je y fayré come pour moy mesme et comme cet je vous avés porté dan mon ventre ; et le conestré en tout par ayfect ; et en sète véryté, vous pryé ceulement que me fasiés tousjour dire cet que désirés et pouré fayre ; et je m'aseure, au je ne le pouré. au vous me trouveré très vérytable de cet que vous aseure. Je vous pryé fayre mes recomendatyon à Monsieur de Nemours, à qui vous prie l'aseurer que, ayment la femme, cet ne peult aystre san le mary et tout cet que en vyen dé deus. Je fayré lin, me remetent sur ledyst habbé de Pleynpyé. et pryé Dyeu vous donner cet que désirés.

De Paris, cet xviii<sup>me</sup> de janvyer 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Voir plus haut ces deux lettres, p. 216 et 220.<sup>2</sup> Catherine en avait envoyé dix-huit.<sup>3</sup> Le cardinal d'Este.

158. — 28 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, d<sup>1</sup> 17990, f<sup>o</sup> 74 v<sup>o</sup>.

[A MONSIEUR DE BALAGNY.]

Monsieur de Balagny, pour l'escrercissement de ce doute auquel le marquis de Renty vous a fait cognoistre que l'on peult entrer en l'exécution de la trefve, je vous rediray la mesme chose qu'avez cy-devant entendue par les précédentes dépesches qui vous ont esté faites; qui est que soubz les motz qui contiennent que chacun de part et d'autre tiendra ce qu'il tenoit lors de la première cessation d'armes accordée et de la conclusion de ceste trefve, il fault comprendre les lieux où vous avez tenu garnison, ceulx qui ont fait garde et guet à la dévotion de Cambray, et ceulx qui se sont astraintz par serment de fidelité ausdicts de Cambray pour les recognoistre et demeurer à leur dévotion. A quoy il se fault du tout arrester, ainsi qu'il est très raisonnable, sans laisser aucune espérance à ceulx de dellà de riens changer, comme je croy que, mesurant les choses par la raison et la justice, ilz ne seront pas pour le vouloir entreprendre. Du reste, quant au grand nombre d'hommes qui vont et viennent ordinairement audict Cambray, soubz la permission de la trefve, cela n'est pas de petite conséquence et doibt augmenter le soing de la garde de la ville et y faire apporter une telle dilligence qu'il n'en puisse advenir aucun inconvenient; ne permettant surtout l'entrée libre aux soldatz, et n'y laissant surtout séjourner des estrangers que le moindre temps que faire se pourra: qui est tout ce que je vous puis dire pour ceste heure. sinon que j'ay entendu les particularitez desquelles vous avez chargé le cappitaine Sijus; lonant grandement le soing duquel vous usez en toutes choses qui dépendent du fait de

vostre charge. A quoy je vous prie de continuer selon la fiance que j'en ay en vous. Suppliant sur ce le Créateur vous avoir en sa sainte garde.

Escript à [Paris], etc.

[CATHERINE.]

[1585. — Janvier.]

Orig. Archives de Modène.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'ESTE.

Mon cousin, j'ay bonne mémoire des grans et signalés services qu'ont fait à ceste couronne les ducs d'Atrie<sup>1</sup>, qui ont perdu leurs estats et leurs biens pour avoir suivi le parti de France, mesme le dernier duc, qui y vint finir ses jours et lequel estoit du feu roy monseigneur autant aimé que nul prince étranger qui fut au royaume, ou encore il avoit plusieurs parents auxquels il appartenoit de près et à moi mesme, qui auroit extrême plaisir de faire quelque chose pour les siens qui sont par delà, comme vous sçavez que j'ay aimé et eu soin de ses enfans par deçà; et par ce que je je sais que le sieur Marcel d'Aquaviva est le plus proche parent dudict feu duc et unique de la famille de ces princes qui ont snivi le parti de France, qu'il doit et peut espérer aux dignités de l'Eglise, je vous ay voulu prier, mo

<sup>1</sup> Jean-François d'Aquaviva, duc d'Atrie, d'une noble maison napolitaine, avait épousé Camille Caraccioli, fille du prince de Melfie. De leurs deux filles, l'une se fit religieuse; l'autre, Anne, longtemps fille d'honneur de Catherine de Médicis et de Marguerite de Valois, épousa une sorte d'aventurier florentin, nommé Di Ghiaceti, et, plus communément, Adjacet, qui, enrichi dans la finance, acheta en 1578 le comté de Châteautilain et fut un des familiers de Henri III.



cousin, de le favoriser près notre Saint Père en tout ce que vous pourrez et le proposer pour estre cardinal; et faites instance comme de chose désirée du Roy monsieur mon filz et moy, qui particulièrement vous prie d'embrasser cecy et me mander ce qu'il faut que le Roy mondiet sieur et filz et moy facions allin que ceste affaire rénsisse; et cependant de vostre costé employez en nostre nom tout ce que verrez à propos pour y parvenir; et à tant, mon cousin, je prie Dieu vous tenir en sa saincte garde.

De Paris, le. . . .

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1585. — 31 janvier.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 75 r°.

[A MONSIEUR DE BALAGNY.]

Monsieur de Balagny, comme je vous avoys fait mon autre lettre pour le renouvellement de la loy à Cambray, j'ay receu la vostre du xxviii<sup>e</sup> de ce mois, avec celle que le marquis de Renty<sup>1</sup> vous a escripte, en la substance de laquelle je recognoys que, après avoir entendu ce qu'il vous a mandé n'estre plus à luy de se mesler des gens de guerre du pays d'Arthois, dont la charge luy estoit seulement donnée pour le temps de la guerre, qui cesse aujourd'hui par la trefve établye, et qu'il failloit s'en adresser aux gouverneurs particuliers, vous l'interprétez ou pour quelque mauvaise intelligence qui peult estre entre luy et le marquis

de Richebourg<sup>1</sup>, gouverneur dudict Arthois, pour raison de leurs charges, ou que ce pourroit estre pour s'excuser de faire justice de tous ceulx qui depuis la première cessation d'armes ont contrevenu à ce qui devoit estre observé suivant icelle pour le repos du pays. De quoy je ne puis pas vous donner esclercissement; mais je vous diray bien que, ayant trouvé fort raisonnable ce que vous remonstrez, que l'on auroit beaucoup de peine à s'adresser aux gouverneurs particuliers pour le regard des contraventions et qu'il en seroit donné assez mauvaise satisfaction, pour l'excuse qu'ilz pourroient prendre les uns sur les autres, j'en ay fait parler à l'ambassadeur d'Espagne qui est icy résident. Et luy ayant esté remonsté qu'il seroit bien malaysé que la trefve s'observast bien de ceste façon et s'il n'y avoit quelque chef auquel l'on se peust adresser des contraventions, afin de les faire restabliir, il l'a fort bien pris et asseuré qu'il en escriroit à mon neveu le prince de Parme; de sorte que je pense qu'il sera pourveu à ce fait particulier, et trouveray bon que vous continuez à vous adresser audict marquis de Renty de ce qui surviendra desdictes contraventions, non seulement du costé de Hainault, qui est son gouvernement, mais aussy du costé d'Arthois, estimant qu'il aura commandement d'y pourvoir, comme il a fait par cy-devant, ou qu'il sera donné quelque aultre pour le général dudict Arthois. en l'absence du marquis de Richebourg qui en est le gouverneur, dont il vous pourra en ce cas donner advis. Et sur ce point je continueray à vous dire que, comme il est

<sup>1</sup> Philippe de Croy, marquis de Renty, était fils de Guillaume de Croy, capitaine des gardes flamandes de Charles-Quint. Il était le neveu du duc d'Archoit. Quoi qu'en dise Brantôme (édition Lalanne, t. VII, p. 211 et note), il ne peut pas avoir été le même personnage que Richebourg.

<sup>1</sup> Robert de Melun, marquis de Richebourg, était frère de Pierre de Melun, prince d'Épinoy; mais au lieu de suivre le parti des États, il s'était rallié à Philippe II. Il fut tué le 4 avril suivant, au siège d'Anvers. C'était lui qui avait pris La Nue et qui le livra aux Espagnols.



raisonnable de ne souffrir point aucune des contraventions sans en faire une bien vive instance et monstrier que l'on désire qu'elle soit réparée, aussi ne fault-il pas incontinent inférer que par icelles ilz veillent venir à une rupture de la trespasse; car il y a apparence qu'ilz soient plustost pour l'observer que autrement leur donnant quelque commodité. Doncques, pour conclusion de ceste lettre, je vous prieray de traicter de ces affaires doucement et en toute démonstration de la sincerité avec laquelle vous voulez vous employer à l'observation de cette trespasse, puisque vous avez en cela le commandement du Roy monsieur mon filz et le mien. Quant aux deux derniers poiuctz contenuz en vostre dicté lettre, il n'y a riens qui presse encores en cela, et se pourra cy-après exécuter plus commodément tout ce qui sera requis en ce faict, que non pas à ceste heure. Au surplus, j'ay pensé une chose, pour le regard du soing qu'il fault avoir plus grand que jamais à la garde des portes pour veoir ce qui entre dedans la ville, qu'il est bien requis que les cappitaines des compagnies qui sont en garde soient eulx-mesmes à la porte le jour de leurdicté garde, et que, si l'on voyt qu'il se présente en ung jour trop grand nombre d'estrangers pour entrer dedans ladicte ville, dont l'on ayt occasion d'entrer en soupçon et deffiance, que l'on ne les y souffre entrer, mais que l'on les remecte à ung aultre jour, après que ceulx qui serontjà entrez seront sortys. Priant Dieu sur ce, Monsieur de Balagny, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à [Paris], etc.

[CATHERINE.]

1585. — 10 février.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 15 v°.

[A MONSIEUR LE PRINCE DE CONDÉ.]

Mon cousin, vous verrez, par les lettres que le Roy monsieur mon filz vous escript, ce qui s'est peu faire sur le contenu des lettres que vous avez escriptes par vostre secrétaire, présent porteur; qui vous asseurera de la bonne volonté et affection du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et de moy envers vous, que je prie croire que, se présentant les occasions, je m'emploiray tousjours, en ce qui vous concernera, d'aussy bon coeur que je prie Dieu, mon cousin, etc.

Escript à Paris, le x<sup>e</sup> février 1585.

CATHERINE.

1585. — 11 février.

Copie, Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 15 v°.

[A MONSIEUR DU FERRIER.]

Monsieur du Ferrier, l'estat des finances du Roy monsieur mon filz estant faict et arresté, lorsque nous avons veu les lettres que vous avez escriptes le vingt-huictiesme du mois de décembre dernier, tant pour le payement de ce qui vous est deu que pour la continuation de vostre pension, de sorte qu'il n'y a rien, ny moien de satisfaire pour le présent à ce que désirez; mais, sy vous pouvez estre adverty de quelques deniers extraordinaires, le faisant entendre au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, il vous fera volontiers assigner dessus et sy ce resouviendra aussy de vostre dicté pension, en ce faisant sur ceste fin d'année l'estat de ses pensions pour l'année prochaine; estant bien marrye qu'il ne

se peult mieulx faire pour vostre satisfaction.  
 Priant Dieu, etc.

Esript à Paris, le x<sup>r</sup> jour de février 1585.

CATHERINE.

1585. — 16 février.

Orig. Archivio di Stato in Venezia, Collegio III, secreta,  
*Lettere Re di Francia*, busta 27, lettera n° 76.

#### AUX SEIGNEURS DE VENISE.

Très chers et grandz amys, envoyant le Roy, nostre très cher Seigneur et filz, le seigneur Du Glas, gentilhomme ordinaire de sa chambre, par de là, pour la poursuite de la grace que le seigneur conte Jehan Avegado desire obtenir de vous, nous avons bien voullu, pour le desir que nous avons de l'assister et favoriser en ceste poursuite, vous tesmoigner par la présente combien ce nous sera chose agréable d'entendre qu'il ayt obtenu de vous ce qu'il desire. En vous priant, autant et sy affectueusement qu'il nous est possible, de lui faire congnoistre par effect combien ceste nostre recommandation luy aura servy en vostre endroit, estant personnage lequel, en faveur de ceulx à qui il appartient, nous voullons favoriser et assister autant qu'il nous est possible. Nous prions Dieu, très chers et grands amys, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Paris, le xvi<sup>me</sup> jour de février 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas :* DE LAUBESPINE.

1585 — 20 février.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1602, f° 335.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, nous avons veu la dépesche que avez faicte par vostre homme pré-

sent porteur, laquelle a esté trouvée de très grande importance<sup>1</sup>. Et puyque par là l'on cognoist assez évidemment la mauvaise volonté que l'on nous porte, il y faudra prendre garde au mieulx et le plus soigneusement que faire se pourra; estant le Roy monsieur mon filz fort content du bon devoir que vous faictes en vostre charge, regardant fort advisément sur toutes choses qui concernent son service. Et sur ce, faisant fin, je supplieray le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Esript à Paris, le xx<sup>e</sup> jour de febvrier 1585.

CATHERINE.

BRLART.

1585. — Février.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3294, f° 39.

A MA COUSINE

#### MADAME LA DUCHESSE DE NEMOURS.

Ma cousine, Le Gla<sup>2</sup> s'an va à Venise par le comendement du Roy mon filz, pour l'aucasion qu'il vous dyra, qui cera cause que ne vous en layré redyste, et cete cera ceulement pour vous dyre qu'ayant entendu que Monsieur de Savoye ayst party et que avés retyus le marquis vostre filz, que je an suys byen ayse. Ausi l'on dyst que vous alés à Nise aveques toutes les dames de Piémont et de Savoye, je antens les principales, pour resevoyr la novelle maryée, vostre nyepse et ma petytte-fille. Je vous pryé vous suvenir de m'en mender cet que enn aurés veu alla véryté, coment ayl est, et

<sup>1</sup> La dépêche du 15 janvier 1585, rendant compte au roi de l'état aigu des rapports entre la Porte du grand Seigneur et la République de Venise (*Négociations de la France dans le Levant*, t. IV, p. 320 et suiv.).

<sup>2</sup> Évidemment le même personnage dont il est question dans la lettre du 16 février aux Seigneurs de Venise.

n'estre tent enbesognée à fayre l'honneur de la mayson, qu'il ne vous soyegne de la milleur paranteet amye que ayés et auré jeamés, qui est vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 30 février.

Ant. Bibl. nat., Fonds français, n° 3321, f° 100.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE MARÉCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, j'é veu vostre letre et entendu par du Laurens cet que luy avé mandé pour dyre, et ay fayst entendre le tout au Roy mon fils, et, après avoyr le tout considéré, ayant envoyé le président Brulart, qui ay byen ystruyt de toute l'yntentyon du Roy et a comancement de vous comuniquer toutes chauses et prendre vostre avys, qu'il n'étoyl néseseyre d'y fayre aultre résolutyon, s'asseurant le Roy et moy que n'obmettré ryen de cet quy sera pour son servyse et conservatyon de l'honneur et aultoryté qui luy apartient, et, à cet qui luy touche de sy près come sa seur, que, après cela encore que come mère je ne puyse de moins de la vous recomander, si ese que s'et chause superflue, qui sera cause que ne vous fayré la présante plus longue et la finiré en prient Dieu vous tenir en sa sainte gaurde.

De Paris cet xx<sup>e</sup> février 1585.

Vostre honne cousine,

CATHERINE.

Je ne vous mande rien de nos afayres; car j'an lese la cherge à du Louran, mès seulement vous diré, qu'ant cet que pouré je ne hobmetré ryen que je pense vous y pouvoyr fayre avoyr contentement.

1585. — Février-mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 4714, f° 128 v°.

A MON NEPVEU

MONSIEUR DE GUIZE.

Mon nepveu, aiant entendu une chose que je ne puy croire, n'ay voulu, pour satisfaire à la promesse que je vous ay faicte de vous advertir de ce que je entendrois<sup>1</sup>, que 30 cornettes de cavallerie qu'avoit le prince de Parme, pour se qu'il a acomodé les affaires avec ceulx d'Anvers, qu'il les a lisenciez et qu'ilz dizent s'en venir en France pour vostre service: ce que je ne puis croire, comme je le dis quand on me l'a comté; car ce seroit une chose sans raison, et seroit une chose si mauvaise et esloignée de ce que m'avez dict, et continué toutes les fois que avez envoyé de par deçà que vouliez continuer au service que avez tousjours fait au Roy et ne laire chose qui luy puisse desplaire, ne donner occasion d'avoir nul ombre de voz actions; qui est cause que quant l'on me dit de telle chose, comme que, avez mandé à tous ceulx qui avoient charge avec vous, ou pour vous, en ce qui s'est passé, qu'ilz se tinsent prestz pour le xv<sup>me</sup> de ce mois; ce ne pansez que ce vous en mandez, vous feist penser que l'on l'écrir et ne le vous mander pas<sup>2</sup>. Mais, vous aiant assuré que cet que je entenderay que vous toucheroit, je le vous manderè, cella me le fait faire, encore que je ne doubte poinct qu'on se m'en puisse assurer du contraire; que m'en mandiez ce que avez entendu par delà de ceste

<sup>1</sup> Je entendrois ou j'ay entendu. L'un est écrit par dessus l'autre, il auroit dû y avoir, «... advertir de ce que j'entendrois, que j'ay entendu...».

<sup>2</sup> La copie semble avoir été faite sur une autographe de Catherine, et elle est si mauvaise, qu'il est très difficile de corriger les erreurs de texte évidentes.

casceur du prince de Parme, et d'où peult estre venu ce bruiet de ce lever pour estre pour le xv<sup>e</sup> de ce mois, pour me faire si certaine de voz actions que j'en responde, comme je feis et m'avez prié de faire, à tous ceulx qui m'en parleront. Et pour aultre tous les bruietz, je vous prie vous en venir icy incontinent que aurez veu monsieur d'Espernon, comme je l'ay dit au Seure<sup>1</sup>, pour vous le dire; et je m'asseure qu'en recevrez contantement d'avoir veu le Roy qui embrasse de telle façon ce faict, de conserver son édit, que cella vous doit encore d'avantage faire désirer luy faire cognoistre, par toutes voz actions et déportemens, comme prenz assurance de luy, et croiez que c'est ce que devez faire et c'est vostre bien aultre son servyse. Je vous prie me faire responce, et je feray fin priant Dieu vous conserver.

*Signé* : Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1585. — Mars.

Copie. Archives du Vatican, *Nunziatura di Francia*, 19, f° 346.

#### AU TRÈS SAINT-PÈRE.

Santissimo Padre, mandando il Re mio figliulo il marchese di Pisano<sup>2</sup> per risedere appresso di Vostra Santità, non ho voluto mancare per la presente supplicarla di tenermi del continuo in sua buona gratia, et che nell'occasione, che concerneranno i miei affari particolari, quali il detto marchese nelle occasioni che si offeriranno, li ne parlarà, piaccia a Vostra Beatitudine haverli per rac-

<sup>1</sup> Sans doute M. de Seurre.

<sup>2</sup> Le marquis de Pisani quitta la France pour aller représenter le roi à Rome à la fin de février ou au commencement de mars 1585. — Voir dans la 7<sup>e</sup> série de la *Revue rétrospective*, t. VIII, p. 233, les lettres que lui écrit Henri III.

commandati et mostrarmi in quello, che mi accorrerà, come fu fatto sin qui, l'amicitia, assicurandomi che la Santità Vostra havrà sempre per recomandata, la quale non mi mostrerà con gli effetti, che nessuno principe o principessa gli sia più affezionata, o desiderosa della sua conservatione et felicità, come ho pregato appieno il detto marchese di far intendere alla Santità Vostra bacciandoli in piedi per parti.

Della vostra devota et obediante figliula,

CATHERINA.

1585. — 2 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, f° 346.

#### A MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, je ne puis riens adjoûter à la lettre que vous escript présente-ment le Roy monsieur mon filz, en responce de vostre dépesche du xii<sup>e</sup> du passé, avec laquelle j'ay eu la vostre du mesme dacte, en laquelle il ne m'eschet riens à vous respondre, si ce n'est que je m'estonne de la longueur que l'on tient à la restitution de la citadelle de Parme entre les mains du duc, veu que c'est chose que l'on dict dès y a longtemps estre résolue par le roy catholique, sinon que l'on le puisse interpréter à la longueur de laquelle ilz sont assez costumiers d'user en toutes leurs actions. Suppliant le Créateur, Monsieur de Maisse, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escrip à Paris, le deuxiesme jour de mars 1585.

CATHERINE.

BRULART.



1585. — [11 mars].

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 80 r°.

A MESSEURS

DES ESTATS DES PAYS-BAS.

Messieurs, aiant receu la lettre que vous avez escripte par les depputez des provinces de Brabant, Gueldres, Flandres, Holande, Zélande, Utrech, Frise et Malines, et entendu ce qu'ilz m'ont dict de vostre part, j'ay esté fort prompte à leur faire tous les bons offices qu'il m'a esté possible en ce dont ilz ont eu charge de requérir le Roy monsieur mon filz et luy offrir<sup>1</sup>. Mais, ayant estimé, après toutes choses bien et meurement considérées, et mesmes l'estat de ses affaires, qu'il n'y pouvoit prendre aultre résolution que celle qu'il vous escript présentement, vous ne devez interpréter cela à aucune diminution de la bonne volonté qu'il vous a cy-devant portée, laquelle luy est encores acreue par le recours et confiance que vous avez eue en luy et les offres honorables que luy avez faictes, desquelles il ne perdra jamais la mémoire; et pouvez vous asseurer qu'il s'employera très volontiers en tous les plaisirs et bons offices qu'il pourra, pour moyenner vostre bien, repos et tranquillité, selon que le pouvez désirer; à quoy, pour ma part, j'ayderay à mon possible, comme celle qui porte beaucoup de regret de vous veoir si avant plongez aux afflictions, et qui prestera volontiers la bonne main pour vous en retirer avec les gracieux moyens qui s'y pourront appliquer. Suppliant le Créateur, Messieurs, qu'il, etc.

<sup>1</sup> Voir les lettres de Henri III à M. de Maisse, rendant compte des négociations avec les députés des Provinces-Unies, dans les *Négociations de la France dans le Levant*, t. IV, p. 329 et 334.

1585. — 12 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 34 r°.

A MONSIEUR

LE CARDINAL D'ARMAIGNAC.

Mon cousin, je n'ay pas voulu que le s<sup>r</sup> conte de Grignan, chevalier des deux ordres du Roy monsieur mon filz, s'en retournast sans vous porter ce petit mot de nos nouvelles; et vous diré que je me porte fort bien, grace à Dieu, et je prie que ainsy soit-il de vous, et que nous puissions y continuer encores quelques bonnes années. Le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz se porte aussy très bien, ainsy que vous dira ledict s<sup>r</sup> conte, auquel m'en remectant, je ne vous feré plus longue lettre. Je vous recommande tousjours les affaires et service du Roy mondict S<sup>r</sup> et filz. Priant Dieu, mon cousin, vous tenir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xii<sup>e</sup> mars 1585.

CATHERINE.

1585. — 12 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3310, f° 31 r°.

A MONSIEUR DE MATIGNON,

MARÉCHAL DE FRANCE,  
COMMANDANT POUR LE SERVICE DU ROY EN GUYENNE.

Mon cousin, je me remettray de ce qui touche les affaires de vostre charge de delà aux lettres que le Roy monsieur mon filz vous escript pour responce à voz quatre dernières dépesches, pour ce que la répétition de son intention seroit inutile. Mais je vous diray que m'avez fait plaisir de m'envoyer les lettres de la royne de Navarre ma fille et de m'advertir par du Laurens de ce qu'il m'a dict de vostre part. J'ay veu par les lettres particulières que m'avez escripte, le vi<sup>e</sup>me mois



passé, la poursuite que le s<sup>r</sup> de Sainet Cricq, tuteur des enfans du feu s<sup>r</sup> de Grandmont, fait contre vous et le s<sup>r</sup> de Gourgues, pour ung navire qui fut prins, appartenant ausdictz enfans, pour l'armée navale de feu mon cousin le sieur de Strossy, dont ne voullant que soyez d'avantage travaillé, j'ay fait que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz a députez les s<sup>rs</sup> Cotton premier président, et du Seault, son advocat général en la Cour de parlement audict Bourdeaux, et ung des trésoriers généraulx de France dudict lieu, pour vérifier si ledict navire a esté prins et mené audict veoyage et ce qu'il est devenu, et en faire faire l'estimation, s'il se trouve avoir esté perdu en faisant le service du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et le mieu, pour après faire pourveoir d'Asson pour le payement de la valeur d'icelluy vaisseau, selon qu'il sera trouvé devoir estre fait; ainsy que vous verrez par les lettres patentes de commission que je vous en envoie avec la présente. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xii<sup>e</sup> mars 1585.

CATHERINE.

1585. — 16 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3309, f<sup>o</sup> 4 v<sup>o</sup>.

A MON NEPVEU

MONSIEUR LE DUC DE GUISE.

Mon nepveu, je suis aultant marrye qu'esbahye des mauvais bruietz qui courent et advis que nous avons de quelques nouveaux remuemens<sup>1</sup>, dont on vent vous attribuer la

<sup>1</sup> Les soupçons de la cour n'étaient que trop fondés. Depuis quelques semaines, le duc de Guise avait réuni des troupes et peu à peu s'emparait de toutes les places de Champagne. De plus, les chefs de la Ligue s'étaient assurés de l'appui du cardinal de Bourbon, qui, sous

cause. Encore que je m'assure du contraire, comme je l'ay tousjours dict au Roy mon filz, qui ne s'en peut rien persuader non plus que moy, touttefois pour s'en rendre hors de doute, il a advisé d'envoyer le s<sup>r</sup> de Maintenon<sup>1</sup>, présent porteur, exprès devers vous, avec charge de vous faire entendre, sur ce, aulcunes choses de sa part; n'ayant pas voulu qu'il soit party sans vous faire cette lettre, par laquelle je vous prie entendre aussy ce qu'il vous dira de la mienne. Priant Dieu vous avoir en sa garde.

Escript à Paris, le xvi<sup>e</sup> mars 1585.

CATHERINE.

1585. — 16 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3309, f<sup>o</sup> 4 v<sup>o</sup>.

[A MONSIEUR LE CARDINAL DE GUISE.]

Mon nepveu, le Roy monsieur mon filz, veoyant que depuis vostre parlement ces mauvais bruietz continuent, et qu'il en vient de divers endroietz advis tous conformes, il a advisé d'envoyer le s<sup>r</sup> de Maintenon devers mon nepveu le duc de Guyse, et le s<sup>r</sup> de Rochefort<sup>2</sup> aussi devers mon nepveu le duc de Mayenne, voz frères, pour s'en esclaircir avec eulx. Il vous en escript pareillement par le s<sup>r</sup> de la

prétexte de passer le carême dans son diocèse, quitta la cour et se retira au château de Gaillon, à quatre lieues de Rouen. De là, il se rendit à Péronne, où il retrouva avec Guise, les ducs de Mayenne, d'Anjou et d'Elleuf; et c'est dans cette ville que fut rédigé le fameux manifeste, imprimé à Reims, qui n'est daté que du dernier jour de mars 1585, mais en réalité a été envoyé dès le 19 au parlement d'Aix et dans tout le midi de la France. — Voir Davila, t. II, in-4<sup>o</sup>, p. 139; *Mémoires de Nevers*, t. I<sup>er</sup>, p. 641 à 646, etc.

<sup>1</sup> Louis d'Angennes, marquis de Maintenon.

<sup>2</sup> C'était le sieur de Rochefort-la-Croisette, d'après une lettre de Villeroi à M. de Maisse.

Viéville, présent porteur, comme aussi j'ay bien voulu faire, et vous prier vous souvenir de tout ce que je vous en ay dict à vostre parlement, et faire de vostre part en sorte que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz puisse avoir occasion de contentement de mesdiets nepevz vos frères, et de vous, que je prie Dieu, etc.

A Paris, le xvi<sup>me</sup> mars 1585.

1585. — 16 mars.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 330g, f° 4 v°.

A MON NEPEU

MONSIEUR LE DUC DU MAYNE.

Mon neveu, je n'ay voulu jamais croire ny adjouster foy aux mauvais bruietz qui courent<sup>1</sup>, encore qu'ils nous soyent confirmés de plusieurs endroitz, ayant toujours asseuré du contraire le Roy monsieur mon filz, qui ne s'en est rien pu persuader non plus que moy; il a toutefois advisé de s'en esclaircir avec vous, comme avec le duc de Guise vostre frère, et envoie pour cet effect le s<sup>r</sup> de Rochefort, présent porteur, devers vous. Je l'ay bien voulu accompagner de la présente, par laquelle je vous prie le croire de ce qu'il vous dira, sur ce, de ma part. Priant Dieu, mon neveu, vous avoir en sa garde.

Escript à Paris, le xvi<sup>me</sup> mars 1585.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Villeroy écrivait le 30 mars, de Paris, à l'ambassadeur du roi à Venise : « L'on dict que l'entreprise est autorisée du pape et secourue des deniers d'Espagne. Quelques-uns ont opinion aussi que les autres princes catholiques sont de la partie et ligue, même l'on en accuse les Vénitiens. Les huguenots se rallient tous ensemble et commencent aussi à faire des levées en Allemagne. . . La reine, mère de Sa Majesté, jaoit qu'elle

1585. — 19 mars.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 330g, f° 7 v°.

A MONSIEUR

LE PRÉSIDENT BRULART.

Monsieur le président, encores que je me remecte à ce que vous escript le Roy monsieur mon filz sur les dépesches que vous avez faictes, toutesfoys je vous diray qu'il est bien nécessaire que vous pressiez, avec les honnestes persuasions dont sçavez bien user, mon filz le roy de Navarre de faire ramener le prisonnier Ferraud en ce royaume<sup>1</sup>, affin que luy fassiez son procès, pour les grandes raisons que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz lui escript et qu'il vous mande aussy<sup>2</sup>, qui me gardera de vous faire ceste cy plus longue. Priant Dieu, etc.

A Paris, le xix<sup>me</sup> jour de mars 1585.

CATHERINE.

soit très indisposée, se fait porter jusqu'au devant d'eulx jusques à Espernay, car leur auras se fait en la ville de Châlons en Champagne, pour essayer d'estaindre ce feu devant qu'il s'allume davantage.» (*Négociations*, etc., t. IV, p. 336.)

<sup>1</sup> Nicolas Brulart, marquis de Sillery, conseiller au Parlement en 1568, président aux enquêtes en 1584. Il ne devait pas trouver d'obstacles à sa mission. Le roi de Navarre soupçonnant ce Ferrau, qui était un de ses serviteurs, l'avait fait conduire en Béarn, où il l'avait interrogé sur ses « menées et pratiques », pour essayer « à en tirer vérité »; mais il ne demandait pas mieux que de livrer au roi, auquel il écrivait dans ce sens le 1<sup>er</sup> avril de Montauban. Voir *Lettres missives de Henri IV*, t. II, p. 28.

<sup>2</sup> Ces grandes raisons étaient sans doute le désordre que la prise d'armes des Guises jetait dans tout le royaume. On lit dans *L'Etoile* : « Le 30 mars 1585, Catherine de Médicis, avec l'archevêque de Lyon et le sieur de la Chapelle aux Ursins, s'achemina en Champagne vers le duc de Guise pour entendre de luy les causes de ce remuement. »

1585. --- 4 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 12.

## A MONSIEUR DE BELLIÈRE,

CONSEILLER DU CONSEIL D'ESTAT DU EDY MONSIEUR MON FILZ  
ET SURINTENDANT DE SES FINANCES.

Monsieur de Bellière, je vous sçay bon gré de m'avoir escript par le courier qui m'aporta hier la dépozion de Villefaliér<sup>1</sup>; et, comme vous dictes par vostre lettre, les choses sont pour aller bien mal, s'il ne plaist à Dieu que mon voiage ouvre quelque bonne négociation pour arrester et apaiser, s'il est possible, ce mal, que je congnois, tant plus je y pense, grant et dangereux. Mais il fault faire ce que l'on pourra pour composer les choses avant

<sup>1</sup> Ce Galmet, s' de Villefaliér, était le beau-père de Péricard, secrétaire du duc de Guise. Il avait fait au roi les révélations les plus précises sur l'organisation de la Ligue et les projets des princes lorrains. Sa déposition a été conservée dans deux manuscrits de la Bibliothèque nationale (f. fr. 3420, f° 31 et f. fr. 3247, f° 71), et en voici les principaux articles :

« Ce jourdhuy premier jour d'avril m. v. c. quatre vingtz cinq, je soubz signé ay esté mandé par le Roy en son cabinet au Louvre, à Paris, pour luy dire la vérité de ce qui estoit venu à ma congnoissance des troubles que l'on veoit se souzlever en ce royaume. . . . . Trois semaines sont environ que je vois Mons<sup>r</sup> Péricard mon gendre, lequel me dict que messieurs de Guyse et de Maienne dressaient une grande et puissante armée, tant d'étrangers que de regnicolles, qui devoit estre composée de quatre mille reîtres soubz la charge de Hotto Plotte et Bassonpierre, qui les lèvent soubz le nom du roy d'Espagne, et de six mil Suisses dont doit estre colonel le colonel Philfer, lesquelz il délibère tirer du pays sans armes, pour après les faire armer en Savoye. Monsieur le prince de Genevoys y doit avoir charge de six cens chevaux italiens; le s<sup>r</sup> de Maienne doit estre colonel de l'infanterie française.

qu'elles ayellent plus avant, et me ferez très grant plaisir de m'escrire souvant et donner vostre bon advis.

Cependant je vous diray que, suivant ce que me dictes de mon parlement et ce que avez escript à Pinart, je vous en envoye une que j'escriptz à mon cousin le maréchal de Matignon et au s<sup>r</sup> de Gourgues pour le vaisseau de ce vieil Biscayn. Estant ce que je vous diray pour ceste heure, priant Dieu, Monsieur de Bellière, vous avoir en sa sainte garde.

Esript au faubourg de Chateau-Thierry, le  
m<sup>re</sup> d'avril 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

Pour l'entretenement de ladite armée le roy d'Espagne doit fournir un million d'or.

Au pays de Guienne, ilz font estat d'avoir à leur dévolloir Bordeaux, Agen, Villeneuve d'Agenois et Blaye. . .

Pour le regard de la Bretagne, ilz pensent avoir bonne part à Nantes et s'asseurent de Monsieur de Mercure.

Quant à la Normandye, il n'a point entendu qu'il y ayt aultre seigneur à leur dévotion que messieurs le marquis d'Elbenf, de Brissac et Meigneville.

Pour le regard de Bourges, il a entendu qu'ils font estat d'avoir monsieur de la Chastre à leur dévotion.

Dict avoir entendu que, lorsque leurs forces seront prestes, qui doit estre du cinq au huit d'avril, doivent venir trouver le Roy et le prier d'entrer en leur ligue, qui est aussi qu'ilz disent pour n'avoir en ce royaume que la religion catholique, pour le prier de soulager son peuple et de permettre les Estatz libres en ce royaume, et le supplier qu'il lui plect maintenir les princes en leur rang et dignité. . . . .

Villefaliér était une seigneurie de l'Orléanais, située près Cléry.

1585. — 9 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 57.

A MONSIEUR LE DUC DE GUISE<sup>1</sup>.

Mon nepveu, suivant ce que nous avons advisé, je vous prie de venir icy demain, affin que nous puissions commencer à négocier, espérant que Dieu nous fera la grace que nous conviendrons de quelque bonne résolution pour le bien du service du Roy monsieur mon filz et repos de ce royaume, comme il est très nécessaire, et que je me promets que de vostre part vous y apporterez toute la bonne affection que vous devez. Me remettant au baron d'Aussonville, je ne vous feray plus longne lettre que pour prier Dieu, mon neveu, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le jour de la feste de Pasques 1585.

*Signé:* Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1585. — 9 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10297, f° 2.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, ceste lettre sera principalement pour vous advertir de l'arrivée icy, ce jourdhuy, à disner, de mon nepveu le duc de Guyse, lequel, me faisant la révérence, j'ay trouvé bien mélencolique; et estans entrez en propos, il a jecté des larmes, monstrant d'estre fort attristé. Et après luy avoir fait

<sup>1</sup> *Au dos:* «Double de lettre escripte par la Roynne mère du Roy à monsieur le duc de Guyse.»

bien amplement les remonstrances qui m'ont semblé convenables, l'assurant toujours de vostre bonne grace, quand il s'en rendroit digne, et après aussy l'avoir exhorté de me parler franchement, il m'a dict qu'il se confesserait à moy à la vérité de toutes choses. Mais d'autant qu'il estoit tard, je luy ay respondu qu'il allast disner et se desbotter et qu'après il me reveinst trouver, comme il a fait, m'ayant du commencement parlé de son particulier et des siens, combien, ce disoit-il, que ce feut chose à quoy il ne se faillit point maintenant arrester, me contant ce qu'il avoit dict à monsieur le chancelier, plus, que vous aviez parlé à part en vostre cabinet à l'homme du s<sup>r</sup> de Chastillon, et puis du voyage de monsieur d'Esparnon en Guyenne; sur quoy je m'assure bien que vous ne doubtez pas que je ne luy aye respondu et dict la vérité des choses, comme quant à l'homme dudict s<sup>r</sup> de Chastillon, qu'il estoit venu en vostre court pour l'argent que le feu cardinal de Chastillon avoit à Lion, et fait pour les aultres pointz bien congnoistre que c'estoient toutes impostures: aussy ne m'estendray-je à vous en discourir d'avantage. Il est, après, venu sur le premier et principal point de leurs prétextes, qui est le fait de la religion, me disant qu'il avoit esté traicté avec ceulx de Geneve et fait ligue avec la roynne d'Angleterre. Je luy ay assez dict de raisons pour luy déterrer la mauvaise opinion qu'ilz en ont; mais j'ay bien ven par ses propos qu'ils sont du tout ficeux sur ledict prétexte de religion, n'ayant pu tirer de luy (quelques raisons que je luy aye dictes entre luy et moy, où je ne pense pas avoir rien obmis), les causes pour lesquelles ilz se sont licenciez à faire ung si grand mal que celluy qu'ilz commençoient; et luy ay dict que c'estoit plustost pour destruire et affoiblir nostre religion que pour ex-



tirer l'hérésie, m'estant aussy estendue à luy représenter tout ce qui se peult, de tant d'autres raisons qu'il y a sur cela, et l'expérience qu'on a eue comme la paix a plus diminué les huguenotz que la guerre, le priant de s'ouvrir à moy franchement des moyens qu'il y auroit d'aller au devant de ce mal. Et après toutes les remonstrances et persuasions que je luy ay peu faire, en quoy aussy je ne pense avoir obmis aulcune chose, je luy ay dict, voyant qu'il ne s'ouvroit point à moy, que je ne pensois pas qu'ilz eussent entrepris ung tel faict, qu'ilz ne sceussent à quelle fin ilz désiroient venir. Sur quoy, il m'a confessé qu'ilz vous en vouloient présenter une requeste et s'est laissé entendre qu'il eust bien désiré que je m'en retournasse à Paris et que j'y menasse aussy mon filz le duc de Lorraine, ou qu'il yroit quand il sera venu, et que plus commodément là se pourroit adviser aux affaires, se congnoissant bien par ses propos que ma présence leur nuyt icy et empesche leurs forces, ou que ilz voudroient que je m'en allasse pour me suivre de bien près à Paris; mais ayant fort résisté à cela, je luy ay bien faict congnoistre que je ne partirois point d'icy que je n'eusse arresté ce mal, et luy ay encores représenté ce qui m'a semblé à propos, des plus fortes raisons que j'ay peu, pour luy faire congnoistre le grand tort que luy et les siens se faisoient et le grand préjudice que ce seroit aussy à cest estat, considérant, comme je faisois, que, qui n'y remédieroit, ce royaume seroit incontinant plain d'estrangers et que serions en danger qu'ilz nous chassassent tous, le pressant encores d'avantaige de me dire les moiens qu'il y avoit et ce qu'ilz désiroient pour remédier à cedict mal. Et voyant que je n'en pouvois rien tirer, je luy ay dict que je voulois appeller, et de faict j'ay faict venir

auprès de nous, les s<sup>rs</sup> de Lion<sup>1</sup>, de la Chapelle des Ursins, de Lanssac et Pinart, pour sçavoir si nous pourrions ouvrir quelques moiens qui y fussent propres, et avons chacun de nous faict ce qu'avons peu pour les luy faire dire; mais il a tousjours dict qu'il n'estoit point seul en ce faict, et d'avantaige qu'il se sentoît tellement perplex en son esprit, qu'il n'y pouvoit plus avant entrer. Qui a esté cause que nous luy avons faict entendre que, s'il ne peult maintenant faire ce qui est nécessaire du tout pour oster le mal, au moins qu'on face une suspension ad ce qu'il n'entre aulcuns estrangers dans le royaume, et que les forces de part et d'autre ne s'advancent plus avant, et que cependant nous nous assemblissions, mon cousin le cardinal de Bourbon, luy, et mon nepveu le duc de Mayenne, qui m'avoit escript par lettres, que j'avois receues ce matin de luy et des s<sup>rs</sup> des Chasteliers<sup>2</sup> et de Rochefort La Croisette, qu'il viendroît bientôt me trouver, et qu'aussy j'en espérais aultant de mondict cousin le cardinal de Bourbon, suivant une dépesche, que luy avois, et aux s<sup>rs</sup> de Raiz et de Lenoncourt<sup>3</sup>, ce jourd'hui faicte, de laquelle je vous envoie des doubles; mais pour cela nous n'avons rien peu tirer de mondict nepveu le duc de Guyse, sinon qu'il ne pensoit pas que sondict frere peust venir de dixhuit ou vingt

<sup>1</sup> C'est le célèbre Pierre d'Espinae, archevêque de Lyon, depuis 1574, qui joua un rôle considérable dans toutes ces négociations. Ami des Guises, il deviendra bientôt un des plus fougex ligueurs.

<sup>2</sup> Le s<sup>r</sup> des Chasteliers pourrait être René de Dailion du Lude, évêque de Luçon, puis abbé de N.-D. des Chasteliers à Poitiers, et plus tard évêque de Bayeux, fils de Jean de Dailion, premier comte du Lude, beau-père du maréchal de Matignon.

<sup>3</sup> Henri de Lenoncourt, maréchal de camp, chevalier des ordres du roi, qui avait épousé Françoise de Laval-Bois-Dauphin.



jours. Sur quoy je luy ay franchement dict que ce seroit doncques luy qui l'en détourneroit, considéré le contenu de ses lettres et celles des s<sup>rs</sup> de Chastelliers et de Rochefort La Croisette, que je vous envoie, et que, pour le regard de mondict cousin le cardinal de Bourbon, il pourroit bien en deux jours avoir parlé à luy, entendant, ce me semble, qu'il ne veult pas qu'il parte de Guyse. Et ne veulx obmettre à vous dire aussy, Monsieur mon filz, que par ses propos il semble qu'ilz veulent rien faire sans mon nepveu le duc de Mercueur, combien que j'aye dict à mondict neveu le duc de Guyse ce que ledict s<sup>r</sup> de Mercueur vous avoit escript dernièrement; l'ayant encores chacun de nous admonesté de nous ouvrir les moyens et dire franchement ce qu'ilz désiroient; mais nous n'y avons encores rien gaingné, de sorte que, pour plus doucement l'attirer, je l'ay prié d'y penser entre cy et ce soir, ou demain au matin. Je verray encores ce qu'il vouldra dire et vous assure que je n'y ai obmis et n'y obmettray rien de tout ce que je pourray penser qui s'y pourra raisonnablement faire, et, selon vostre intention, ayant délibéré de vous envoyer après cela ledict s<sup>r</sup> de Lion pour vous faire entendre plus amplement comme toutes choses se sont passées, tant pendant que luy et ledict s<sup>r</sup> de La Chappelle ont esté à Chaallons que en ce lieu depuis qu'ilz y sont avec moy.

Cependant, je vous prie, Monsieur mon filz, faire prendre garde à voz Suisses, quand ilz seront prestz d'entrer en vostre royaume; car je crains que l'occasion du retardement de mondict nepveu le duc de Mayenne, qui assemble de très grandes forces du costé de Bourgogne et des provinces voisines, sont pour essayer d'en prester une à vosdicts Suisses, lesquelz pour ceste occasion il faudra assister de quelque cavallerie. Cependant je

prie Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en parfaite santé et vous donner l'entière obéissance de tous voz subjectz, avec longue et heureuse vie.

Esript à Espernay, le ix<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

*De sa main :* Monsieur mon fils, excusé moy cet ne vous aycrips de ma meyn, car je seue, é ayspère que cela me aydera à guéryr; je croy que demeyn je prendré médésine pour netyer tout; et voldrès qu'il fust ausi aysé à venir à cet que désirés, car je trove monsieur de Guyses fort pansif et ne povoyr ryen, à cet qu'il dyst, tout ceul. L'évêque de Lyon vous représantera si byen toutes chauses, que je m'en remetré sur luy.

Vostre bonne é très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 10 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10997, P 1.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, auparavant que je recuse la lettre que m'avez escripte par le frère du trésorier provincial de Metz et païs Messin, j'avois jà parlé à mon nepveu le duc de Guyse, non seulement pour l'argent des garnisons de la charge dudict trésorier, mais aussi pour les deniers des réparations et autres assignations baillées pour voz affaires. dont il a faict arrester les deniers à Chaallons, et n'ay rien obmis à luy remonstrer du tort qu'il se faisoit de toucher à vosdicts deniers, l'ayant aussi faict resouvenir de la mauvaïse estime que luy mesmes avoiet et de son oppinion du tout

contraire à cela quand, estant auprès de vous, il a ouy parler en vostre Conseil de ceulx qui touchoient à voz deniers. Toutesfois, je n'ay peu gaigner sur luy de permectre que lesdicts deniers sortent dudict Chaalons, quoy que je luy aye encores remonstré qu'ilz n'estoient plus dans les coffres de la recepte générale, mais ès mains des particulliers, qui en avoient cy-devant faict prest et advance pour vostre service de la pluspart; et qu'il en avoit aussi pour le payement des rentes de Paris, après lequel il y avoit infinies pauvres vefves et orphelins qui attendoient. Je luy ay aussi fort expressément parlé de voz pouldres qui estoient chargées pour mener à Paris, qu'il a faict arrester; mais de tout il m'a remis au retour de monsieur de Lyon, lequel a veu l'instance que j'en ay faicte, aussi m'en remectray-je à luy pour vous en parler plus amplement. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Epernay, le x<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Vostre bonne é très affectionné et hobligé mère,

CATHERINE.

1585. — 13 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10297. f° 6.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je ne vous escripiz point hier, pour ce que le jour précédant estoit party l'archevesque de Lyon, qui vous aura rendu amplemant compte de tout ce qui s'estoit, depuis ma précédante dépesche, passé en ces quartiers, principalement pour le faict de nostre négociation, en laquelle l'on me donne tousjours bonne espérance, m'estant

hier soir l'évesque de Chaallon<sup>1</sup> venu trouver et faict entendre que mon nepveu le duc de Guize, encores qu'il feust admonesté par quelques broullons de continuer ses mauvaises délibérations, estre néantmoings, ce luy semble, résolu à se rengier plustost à obéir à voz commandemens, selon les grandes remonstrances et persuasions que luy en ay faictes, mais qu'il peust avoir quelque couleur pour son honneur et seureté de sa personne et des associez<sup>2</sup>. Sur quoy, comme vous pouvez bien penser, je n'ay obmis à fortillier ledict évesque de Chaallon de tout ce que j'ay peu, pour continuer les bons offices qu'il dict qu'il y faict et pour entretenir mondict nepveu en ceste bonne délibération; j'en ay aussi tenu mesme langage à ma cousine de Sympierre<sup>3</sup>, qui est encores icy, laquelle monstre désirer bien fort que ces choses icy passent par la douleur, et puis j'espère veoir tantost mon filz le duc de Lorraine, envers lequel j'useray de la puissance que je puis avoir envers luy afin qu'il use aussi de l'auctorité qu'il doit avoir sur ses cousins; et soyez assurez, Monsieur mon filz, que je n'y obmectray rien de tout ce qui peult servir pour arrester ce grant mal qu'advierdroit qui n'yroit au devant et n'y remédieroit.

<sup>1</sup> Cosme Clause de Marchaumont, évêque de Châlons de 1574 à 1624, qui fut mêlé à beaucoup d'affaires du temps et assista au sacre de Henri III et de Louis XIII, comme assesseur de l'archevêque de Reims.

<sup>2</sup> Nous avons retrouvé l'original de la réponse de Henri III à cette lettre de sa mère; nous la publions à l'Appendice, regrettant de n'en avoir pu rencontrer d'autres.

<sup>3</sup> Louise de Halluin, fille d'Antoine, seigneur de Piennes et de Magnelay, sœur de la belle Jeanne de Piennes, si célèbre par ses amours malheureuses avec François de Montmorency; elle était depuis 1565 veuve de Philibert de Marilly, seigneur de Sipierre, ancien gouverneur de Charles IX.

Je ne veulx aussi oublier de vous dire que je n'ay pareillement rien obmis envers ma niepce la duchesse de Guize, en ung soir et une matinée qu'elle a esté icy, et l'ay rendue si capable de vostre bonne et droicte intention envers son mary et tous ceulx de leur maison et du tort que s'estoit jà faict sondict mary et de la mauvaise réputation qu'il acquérroit, si cecy alloit avant, que je m'assure qu'elle y fera aussi tout le bon office qu'elle pourra, qui me faict toujours espérer qu'il viendra quelque fruit de ma négociation; aussi ne seroit-ce pas peu si toutes ses menées et levées se pouvoient cesser et remettre le repos dès à ceste heure, comme ledict évesque de Chaulon m'en a donné quelque espérance, avec quelques douces conditions pour leur honneur et seureté : il ne m'a pas encores proposé quoy; mais il semble qu'ilz veuillent parler de quelques villes pour eulx retirer, selon que les choses se pourront négocier, aussi que peult-estre ilz seront, se dit-il, si raisonnables qu'ilz se contenteront de ce qu'il vous plaira vous mesme adviser. J'estime que ledict s<sup>r</sup> de Lyon vous aura représenté toutes choses et parlé, mesme que nous ne pouvions entendre la seureté que demandera ledict s<sup>r</sup> de Guize autre que de quelques villes, ce que je n'ay jamais voulu monstrer d'entendre, mais remettre à vous à en déclarer vostre intention. Et cependant je vous diray encores, Monsieur mon filz que je suis de vostre mesme oppinion que baston porte paix, aussi fault-il que vous aiez le plustost que pourrez voz forces, car il n'y a rien qui ayde tant à avoir la paix, et puis si ses gens icy nous vouloient entretenir de parolles, au moins que ne soyez pas despourveu, ny le dernier prest, mais le premier et tousjours le plus fort, s'il vous est possible.

Cependant, je vous envoie une dépesche que j'ay recene du s<sup>r</sup> des Chastelliers, estant le

s<sup>r</sup> de Rochefort malade, par laquelle vous verrez que mon nepveu le duc de Meyne devoit partir jeudi dernier de Dijon pour me venir trouver; mais, comme vous auez veu par ma dépesche précédante le partement dudict s<sup>r</sup> de Lyon, mondict nepveu le duc de Guize m'assura luy envoyer ung courier, afin qu'il luy envoiasst son intention et mémoires pour faire pour luy en ceste prochaine conférence; je crains que cella face revocquer ou retarder son partement, comme je crains que l'on ait voulu faire jusques icy et que l'on veille faire encores celluy de mon cousin le cardinal de Bourbon, de peur que je ne les voye, comme entendrez par la dépesche que je viens de recevoir de mon cousin le duc de Raiz et du s<sup>r</sup> de Lenoncourt, que je vous envoie, par laquelle vous verrez aussi la perte qu'a faicte le roy d'Espagne devant Envers par l'explosion d'ung vaisseau plain d'artifices de feu, qui a tué le marquis de Richebourg, le s<sup>r</sup> de Billy, vingt cinq cappitaines, bien cent gentilshommes et mil soldatz; si cella est, ceulx dudict Envers pourront avoir quelque relasche et ne peult cella estre, s'il est vray que ledict roy d'Espagne ne soit bien afoibly ès Pais-Bas; car lesdicts marquis de Richebourg et s<sup>r</sup> de Billy, avec lesdicts cent gentilshommes et vingt-cinq cappitaines estoient des principaulx de ses forces par delà, ne leur restant guerres de cappitaines et gens de commandement.

*De sa main :* Monsieur mon filz, je vous suplye m'excuser cet ne vous ay scrips de ma meyn, car j'éaystée si tormentée cete nuit de ma goutte, que je ne le feus jeamès tent, et asteure je couense en estre un peu myeux, et m'en voy prendre un cristeyère; mès tout cela ne m'empêchera, en cet que je pouré et conestré vous povoyr cervyr en sesi, que je

n'i mète toute la pouyue que je pouré pour satisfaire à vostre volonté et nésésité que ha cet royaume de repos. Je atemps dans deus heures vostre frère de Loreyne, que l'on dyst m'aydera en cet fayst de tout son povoyr; je pryé à Dyeu que tout puyse sortyr à vostre contentement.

(*La lettre continue de la main de Pinart*):  
Monsieur mon filz, je viens présentement de recevoir la responce à la dépesche que je vous ay faicte avant le parlement dudict évesque de Lyon, suivant laquelle je n'obmettray aucune chose que je puisse pour vostre service par deçà, où je me tiendray jusques ad ce que les choses soient réduictes à quelque bonne fin, et garderay en tout ce que je pourray par ma présence et par ma dextérité ces gens icy d'approcher plus près Paris. Cependant, je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner le contentement que vous souhaitez et désire.

Escript à Espernay, le xiii<sup>e</sup> d'avril 1585.

*De sa main* : Vostre bonne é très affectonné et hoblygé mère,

CATHERINE.

1585. — 14 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10997, f° 8.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, hier soir arriva mon filz le duc de Lorraine, lequel se porte fort bien et a très grande affection de vous faire tout le service que luy sera possible envers ses cousins de la maison de Guyse, ayant extrême regret de la grande faulte où ilz sont tombez et de s'estre tant oubliez d'avoir faict une si pernicieuse entreprise, dont il a bien congneu,

passant par Chaallons, où il a veu mon neveu le duc de Guise, qu'eulx mesmes y ont aussy très grand regret et congnoissent bien leur faulte et grand préjudice qu'ilz ont faict à vostre service et à tout le général de vostre royaume. Estimant mondiet filz le duc de Lorraine, ainsy qu'il m'a dict, par ce qu'il a peu comprendre de leur intention, après avoir bien considéré les remonstrances que je feyz à mondiet neveu le duc de Guyse et les grandes et probantes raisons que je luy représentez, qu'ilz sont en bonne résolution de se départir de tout cecy, pourveu que pour ce qui s'est passé il soit faict en sorte qu'il ne puisse estre dict qu'ilz soient encouruz en crime de lèze Majesté; estimans qu'il n'y a que le prétexte de nostre religion, et le bon zèle qu'ilz avoient à la manutention d'icelle, et l'opinion qu'ilz avoient en ce faisant de vous faire service et que l'aurez très agréable qui puisse servir à couvrir ceste faulte. Regardez doncques, Monsieur mon filz, s'il vous plaist, avec telz qu'il vous plaira de vostre Conseil à adviser ce qu'il faudroit pour ce faire et n'en donner vostre bon advis, lequel je suivray entièrement et n'obmettray aucune chose que je puisse pour arrester ce grand et dangereux mal que ces remuemens icy pourroient apporter, qui n'y remédieront promptement, comme il faut que nous faicions. Aussy, n'y perdray-je de ma part une seule minutte d'heure de temps, espérant aujourd'huy veoir icy de retour l'archevesque de Lion, ainsy qu'il a escript au secrétaire Pinart, et, incontinent après son arrivée, j'advertiray mondiet neveu le duc de Guyse pour venir icy, et en presseray encores le plus fort que je pourray mon cousin le cardinal de Bourbon, que l'on disoit qui devoit hier arriver à Reims. Mais comme vous aurez veu, par la dépesche que je vous feyz hier soir, je



crains que l'on me veuille entretenir sur ceste espérance de le faire venir, et que toutesfois, ou que sa maladie de collique, laquelle vous aurez aussy ven par ladicté dépesche que l'on dict qui le travaille, où la résolution d'empescher que je puisse parler à luy, soit cause qu'il ne vienne pas, ny pareillement mon neveu le duc de Mayenne, et qu'ilz veuillent mener les choses à la longue : ce que j'empeschieray le plus qu'il me sera possible : car le mal en empireroit tousjours, pour ce que, si leurs estrangers s'advansoient et leurs forces s'assembloient, combien que j'estime qu'elles ne pourront pas estre si grandes qu'ilz pensoient. d'autant que beaucoup les abandonnent veoyant leurs mauvais déportemens, il y auroit d'avantaige de despense et plus de difficulté à accorder le tout. Et ne fault point, s'il vous plaist, Monsieur mon filz, que ces espérances de composition (encores que je croy certainement qu'elles réussiront) vous fassent rien différer de la diligence requise de l'amas de voz forces et de la provision d'argent et les aultres choses nécessaires pour la guerre. Car, quand vous serez bien préparé, vous aurez tousjours la paix plus avantaigeuse et ferez que voz voisins vous redoubteront, au lieu de fomentier cesdicts remuemens, ausquelz mondict filz de Lorraine m'a dict que l'on ne foust point entré si, dez qu'il alla à Joinville, il eust eu quelque commendement de vous. Car il congnissoit desjà le malcontentement qu'avoient sesdicts cousins ; et, combien qu'il ne sceust leur délibération, si essaya-il, tant qu'il peut, de les destourner de rien faire à vostre préjudice, estimant que s'il eust, comme dict est, eu quelques lettres de vous, ou de moy, il les eust destourné de ces mauvaises délibérations ; et, à ce que je veoy, il a très bonne volonté, selon les grandes obligations qu'il cong-

noist bien vous avoir, de vous y faire avec moy tout le très humble service qu'il pourra. Je l'ay prié de mander à mondict neveu le duc de Guyse le tort qu'il se feroit, et comme il aggraveroit d'avantaige le mal, s'il retenoit voz deniers, lesquelz il luy conseillera de laisser sortir de Chaallons, afin qu'ilz puissent estre emploiez ès lieux où ils sont destineez. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en très bonne santé, l'obéyssance entière de touz voz subjectz, et vous donne prospérité en voz affaires, avec très longue vie.

D'Esprenay, le xiii<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Monsieur mon filz, je viens présentement d'estre advertye que mondict neveu le duc de Guyse a mandé, il y a trois ou quatre jours, au s<sup>r</sup> de Beauvais-Nangy<sup>1</sup> d'avancer de lever le plus de forces qu'il pourra et de s'aller jecter avec cinq ou six cens harquebuziers dedans la ville d'Orléans ; et luy a-on mandé qu'il y entrera fort aisément par la citadelle.

Vostre bonne é très affectionné et holligée mère,

CATHERINE.

1585. — 15 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, p. 14.

#### A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je receuz hier par Dn-sauger la lettre que m'avez escripte, ayant

<sup>1</sup> Antoine de Brichanteau, seigneur de Beauvais-Nangis, capitaine des gardes depuis la mort de Du Gast en 1575, fut bien envoyé à Châlons par Henri III au mois de mars de cette année. Voir les p. 23 et suiv. *Mémoires du marquis de Beauvais-Nangis*, publiés par la Société de l'Histoire de France, 1852, in-8°.



vu par ycelle l'estat en quoy estoit Orléans et la dépesche que le Roy monsieur mon fils y a faicte par Roger. J'estime que ceux de la ville seront très aizes d'ouvrir la citadelle par le dedans; mais que le sieur d'Entraignes<sup>1</sup> fera ce qu'il pourra pour l'empescher; cela pourra estre cause de remettre ceux de la ville en leur devoir envers le Roy mondiet s<sup>r</sup> et fils et qu'ils ne croiront plus le dict sieur d'Entraignes, duquel je n'eusse jamais creu une si grande faulte, pour pourvoir à laquelle, il me semble qu'il n'y auroit point d'autres meilleurs moyens que ceux que le Roy mondiet sieur et fils y en use.

J'ay veu aussi ce que m'avez escript de Rouen, estant bien aize que le sieur de Carrouges<sup>2</sup> y soit; car, outre que c'est un très homme de bien il a beaucoup d'auctorité audict Rouen, et l'amitié des habitants; ce qui me faict bien espérer de ladicte ville de Rouen.

J'attends à diner icy monsieur de Lyon, pour suivre ce qu'il m'apportera de l'intention du Roy monsieur mon fils.

Cependant, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Espernay, le x<sup>e</sup> jour d'Avril 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas :* PINART.

<sup>1</sup> Non seulement François de Balzac d'Entraignes, que son mariage avec Marie Touchet avait pourtant rapproché de la Cour, ne fit rien pour conserver au roi la ville dont il était gouverneur; mais, dès le mois de mars, il s'était prononcé ouvertement pour la Ligue, faisant d'Orléans un des boulevards du parti et entraînant avec lui presque tout le pays, l'ithiviers, Beaugency, Jargeau, Sully, Neuville, Lorris.

<sup>2</sup> Voir plus haut, p. 723, la lettre adressée par la reine mère à M. de Carrouges, lieutenant général en Normandie.

1585. — Avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3964. P° 76.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é aysté byen aysé d'avoyr entendu par Vérae vostre bon portement et que vous délybérés de byentost revenyr en sete compagnie, au je vous désire ynfiniment, et ne vous répondrés à vos belles paroles que m'avés ayscriptes et uiendées par Neuchele, mès à cet heure je say aystre plus de ceour que de toutes les honestetés que eusés; car, tout ynsin come je m'aseure que ledyst Neuchele vous aura fest entendre de ma volanté, je la vous reconfirmeré par la présante, car je n'euse cen avoyr chause qui m'eust plus donné de contentement en mon vyel heage que voyr ma pettyte-fille, que je ayme come savés, pour aystre fille d'une fille que j'é aymée et fille du Roy mon signeur, que vous qui savés come je l'ay aymé ne doucteré pas que tout ce que vyent de ses enfans, que je ne les ayme plus que moy. Et sete-ysi, je l'ay nourye et reconest tout cet que je luy suys, que le plus grent contentement que je puy avoyr c'êt l'avoyr maryée avent de mouryr, celon cet que ayl est, et que sera heureuse ayent une tele bele-mère, qu'ele vous est si proche, que quant cet si n'eust aysté, en luy défallant, ly eusiès servi de mère; et aysteint cesi, je mouré aveques eet contentement de la leser en lyeu que sera aymée come propre file, et tant que je vyrré je me promets de voyr et la bele-mère et la fille et le fils aveques moy; et toutes ees reysons vous peuvest fayr croye et vous aseurer que je l'ay trovés très bon, et désire d'en voyr byen tost l'acomplyement, que, aultre le désir que j'é de vous voyr, me fest vous pryer de revenir le plus

tost que pourés. Et vous pryé en cet pendant vous aseurer que n'aurez jamès une milleure ny plus aseuray amye.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 15 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 20.

A MONSIEUR BRULART.

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je vous ay fait ce matin response à la lettre que vous m'avez escripte, par Dusauger, aiant commandé la vous envoyer par l'ordinaire. J'attends bientost icy l'archevesque de Lyon, et, jusques à son arrivée et que je l'aye oy, je ne vous saroy que dire, sinon vous prier de me faire soubvent entendre des nouvelles du Roy monsieur mon fils et des choses qui surviendront, comme avez accoustumé; en quoy vous m'avez fait et ferez très grand plaisir et de me renvoyer incoutinent ce porteur. Cependant je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay<sup>1</sup>, le lundy xv<sup>e</sup> d'avril 1585.

Signé : CATHERINE.

*De sa main* : Monsieur Brulart, ainsi que je signois celle-cy, ledict sieur de Lion est arrivé : je le verray après souper.

<sup>1</sup> L'archevêque de Lyon était arrivé le 2 avril près d'Épernay; mais le capitaine Joanne, au service du duc de Guise, lui ayant barré le chemin, il dût s'arrêter au petit village de Matouge sur la Marne, entre Épernay et Châlons. De là, il écrivit au Roi, à Pinart et à Brulart

1585. — 16 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 21.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, ce porteur, nepveu du sieur de la Verrière, venant de Metz et s'en allant vous trouver, m'a aporté lettre dudict sieur de la Verrière, par laquelle je voy qu'il est en grande poyné de l'argent du payement de la garnison dudict Metz, que mon nepveu le duc de Guise a fait arrester à Chaallons. Vous avez veu ce que vous aye escript qu'il m'a respondu, quand je luy en ay parlé; depuis, j'ay prié mon fils le duc de Lorraine de luy escrire et remonstrer le tort qu'il se fera, s'il touche à vos desniers; toutesfois, j'ay entendu qu'il a fait prandre desdicts deniers et qu'il en employa quatre ou cinq mil escuz pour distribuer aux gens de guerre qu'il a icyès environs, qui ne vivent pas mieulx que ceulx qui se sont cy-debvant levés sans vos commissions et contre vostre auctorité. Je l'ay aussy dict à mondict filz le duc de Lorraine, afin qu'il fist pareillement envers luy que le peuple fust deschargé de maux, que l'on commence desjà de faire par beaucoup d'opressions, que tant de canailles de gens de pied qui s'assemblent feront à voz pauvres subjectz, s'il n'y est bientost remédié et fait quelque bonne résolution. En quoy je veoy mondict filz le duc de Lorraine fort affectionné à vous y faire tout le très humble service qu'il pourra. Je veiz hier soir l'archevesque de Lyon; mais, pour ce qu'il est fort travaillé de sa goutte, je suiz d'avis, après avoir à part parlé à luy, qu'il

pour expliquer les causes de son retard et pour les prévenir en même temps que dans l'entourage des princes lorrains on avait de grandes défiances contre la Cour et qu'au fond on souhaitait plutôt la guerre qu'un arrangement sans doute peu durable.

s'allast reposer: et, ce matin, j'assembleray ceulx qui sont icy de vostre Conseil, et verrons quel chemin nous tiendrons pour poursuivre ma négociation, affin d'avancer le plus qu'il me sera possible ce bon œuvre, pour lequel vous pouvez estre asseuré, Monsieur mon filz, que je n'obmettray aucune chose de tout ce que je pourray penser qui y pourra servir. Cependant, je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en bonne santé, vous donner l'entière obéissance de tous vos subjectz, toute prospérité, et très heureuse et longue vie.

D'Espenay, le mardy matin, xvi<sup>e</sup> d'avril 1585.

Monsieur mon filz, depuis ceste lettre escripte, j'ay advisé, avec l'advis de ceulx de vostre Conseil qui sont icy, et suivant l'opinion de mon filz le duc de Lorraine, auquel ausy j'ay communiqué ce qui fut advisé dernièrement avec mon nepveu le duc de Guize, que j'envoieray aujourd'hui Puillonbiers, et mondict filz le duc de Lorraine, le baron d'Ausonville devers mondict nepveu le duc de Guize, affin de l'advertir du retour de l'archevesque de Lyon, de le prier, suivant ce que advisasmes quand il estoit icy, de revenir en ce lieu pour négocier et faire une bonne résolution en ces affaires, espérant que suivant le terme de sept jours qu'il avoit pris et qui échèront demain, il aura eu mémoires de mon cousin le cardinal de Bourbon et de mon nepveu le duc de Mayne, s'ils ne viennent eux-mêmes pour faire pour eulx en nostre conférence.

*De sa main :* Vostre bonne et affectionné et hobblié mère,

CATHERINE.

1585. — 16 avril.

Orig. Bibl. nat. Fonds français, n° 3371, f° 29.

### A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, j'escripz au Roi monsieur mon filz une lettre de ma main, que j'ay baillée au sieur Petremol, présent porteur, que j'ay esté d'avis qui allast trouver le Roi mondict sieur et filz, pour entendre son intention et faire faire les lettres patentes et expéditions de l'ordre qui fault establir pour la requeste générale et pour les requestes particulières; à quoy il fault user de dilligence, comme sçet le sieur Petremol, sur lequel me remectant du faict desdicts finances, je ne vous feray plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espenay le xvi<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Monsieur Brulart, je vous diray ausy que l'on m'a assuré que mon nepveu le duc de Mayne arriva, avant-hier ou hier, à Joinville où l'est allé veoir mon nepveu le duc de Guize, qui doit estre demain de retour à Reims, où ausy se doit trouver mon cousin le cardinal de Bourbon. Je leur escriptz à tous, et les prie de me venir trouver en ce lieu, affin que nous puissions conférer ensemble et faire quelque bonne résolution pour arrester les maulx qui se préparent et establir ung bon repos en ce roiaulme; en quoy je n'obmettray rien de tout ce qui se pourra suivant l'intention du Roy.

*De sa main :* Mon filz le duc de Loreyne me donne espérance de faire quelque chause, mès que l'ons acomode le fayst de la religion :

à quoy je ne respon ryen que je n'aye des nouvelles du Roy.

CATHERINE.

*Et plus bas : PINART.*

1585. --- 16 avril.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, Documents français, vol. 90, f° 91.

AT ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay veu et bien considéré l'escrypt qu'avez fait dresser sur les poincts contenus au manifeste que ces gens icy font (comme vous dictes par la lettre qu'il vous a plen m'escrive). démonstration de vouloir d'une main nous ensevelir, mais de l'autre voler partout pour donner les impressions qu'ilz désirent, et attirer à eulx par ce moyen tout ce qu'ilz pourront à leur dévotion; mais, comme chacun voit, ilz sont poussés d'autre chose que de la religion, ainsi que par ledict escrypt il est fort bien à propos représenté, croyant fermement qu'avec leurs mauvais deportemens, et faisant tout le contraire de ce qu'ils disent, que ledict escrypt estant envoyé par vos provinces servira grandement à confirmer les bons en leurs devoirs et à en retenir beaucoup de ceulx qu'ilz ont déjà séduictz; mais pourtant vous suppliant, Monsieur mon filz, vouloir différer à l'envoyer ès costés de deçà, jusqu'à ce que nous ayons veu s'il nous sera possible quand serons assemblés (que j'estime qui sera entre deux ou trois jours), de faire quelque bonne résolution au bien de vostre service et repos de ce royaume, et pour ce que, par une autre lecture particulière que je vous fis hier soir<sup>1</sup>, vous verrez toutes les autres particularitez que je vous

<sup>1</sup> Nous n'avons pas retrouvé cette lettre.

pourrois escrire, et entendrez aussi de Laubespine, présent porteur, comme je suis de ma santé, je n'estendray ceste-cy davantaige que pour prier Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa très sainte et digne garde.

Escript à Epernay, le xvi<sup>e</sup> jour de avril 1585.

*De sa main :* Monsieur mon filz, j'ai veu le mémoire que m'avez envoyé et m'assure qu'il servira infiniment par icy à gagner tous vos subjectz, et vous supplie penser si par le même escrypt vous y mettiez que vous voulez tenir les estatz, pour regarder aux moyens par lesquelz vous pourrez remectre ce royaume en sa forme accoutumée, tant pour la religion que pour les désordres que la longueur des guerres et qu'elles y ont apporté et que voyez encore continuer à vostre grand regret et vous empescher d'avoir pu exécuter tous vos bons et sages desseins; je pense que, voyant tous vos subjectz que voudrez les oyr en leurs doléances et recevoir leurs conseils et advis, pour donner ung bon ordre et repos à cest estat, que cela préservera beaucoup de gens et n'iront ni à ceste extrémité, ni les meilleurs n'i leur aideront, comme ilz font. Je pense à tout ce que je puis si n'avez la paix pour rompre cet usage par tous moyens.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère<sup>1</sup>,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Henri III de son côté suivait attentivement les négociations conduites par sa mère. Dans une lettre autographe, il disait au duc de Nevers, gouverneur de Champagne :

« Mon cousin, vous m'avez fait grand plaisir de me mander des nouvelles de la Reyne, ma bonne mère; M<sup>re</sup> Miron, s'an allant par dellà, la voyra pour la servir, si elle en ora à faire. Mais, Dieu merçys, j'entends qu'elle se porte byen maintenant, qui'est mon principal bon-



1585. — 16 avril.

Copie Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 96.

## A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, estant passé par icy le neveu du sieur de la Verrière, je n'ay voulu qu'il soit party sans escrire au Roy monsieur mon filz ce que j'ay advisé, comme verrez qu'il est porté par ma lettre, depuis l'arrivée de l'archevesque de Lyon, et aussitost que le sieur de Puilemburg et le baron d'Aussouville, que mon fils le duc de Lorreyne et moy envoyons devers mon neveu le duc de Guise, seront de retour, ou que j'auray de leurs nouvelles, je ne faudray d'escrire au Roy mondict seigneur et filz ce qu'ilz m'auront rapporté.

Cependant, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le xvi<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

CATHERINE.

1585. — 16 avril.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f° 34.

## A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
ET DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroi, vous m'avez fait un grand plaisir de m'avoir si amplement escript

heur, et dont je lui rands grasses infinies... Je me recommande à Madame de Nevers; je suis depuis trois jours à St-Germain-an-Laie (Bibl. nat., ms. fr. 3372, f° 69.)

C'est Miron, sans doute, qui avait apporté à Épernay les instructions écrites dont parle Catherine dans sa lettre. Nous l'en verrons repartir dans quelques jours.

par Dusauger<sup>1</sup>, estant bien fort marrie que les choses soient si mal du costé du Dauphiné et Velay et ès environs, espérant néantmoins que le Roy monsieur mon filz y pourveoira de sa part le mienlx qu'il sera possible, et de ma part je feray de deçà ce que je pourrai. J'attends voir monseigneur de Lyon, après que j'aurais souppé : il est arrivé; vous faisant ceste lettre, pour fin de laquelle, je vous prie continuer m'escrire le plus souvent des choses qui surviendront.

Cependant, je vous envoie une lettre de ma fille la royne de Navarre, et une aultre de la dame de Noailles<sup>2</sup>; et je vous prie veoir, comme vous verrez qu'il sera à propos, les monstrer au Roy, m'escripvant après comme il aura pris le contenu d'icelles. Priant Dieu, Monsieur de Villeroi, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Epernay, le xvi<sup>e</sup> avril 1585.

CATHERINE.

*De sa main :* Monsieur de Villeroi, je vous prie de supplier de ma part le Roy monsieur mon fils de donner à ung des fils de Vion, mon vieil mareschal des logis, la prébende de Saint-Estienne de Troyes, vacquante par la mort de messire François Collard, suivant le placet que je feiz mectre.

Monsieur de Villeroi, je vous prie monstrer les lettres, que me escripvent madicte fille et ladicte dame de Nouailles, à messieurs de Villequier et de Belivière, afin qu'ilz vous aydent quand les monstrerez au Roy.

<sup>1</sup> Le *s<sup>r</sup>* du Sauger était un secrétaire de la reine mère. — Voir t. VI, p. 122 et 129.

<sup>2</sup> La dame d'honneur de Marguerite.



1585. — 18 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 30.

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU DUC MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Bruslart, j'ay esté bien fort aize d'avoir veu hier les lettres que le Roy monsieur mon fils m'a escriptes, faisant response aux deux dernières dépesches que luy avois faict tenir tant sur ce que m'avoit dict l'évesque de Chaallons que sur ce que aussy j'ay entendu de mon fils le duc de Lorraine, qu'ils avoient congneu en mon nepveu le duc de Guize, depuis qu'il partit d'icy, se souvenant des remonstrances que je luy avois faicte; mais, comme j'ay dict au sieur Miron<sup>1</sup> présent porteur, et que j'ay escript de ma main plusieurs fois au Roy mondiet seigneur et filz, il ne fault pas atendre que je puisse rien faire sans quelque chose du faict de la religion; car, sans cella, ils dient ne pouvoir avoir seureté. Je me remettray doncques au sieur Miron pour en faire entendre au Roy mondiet sieur et filz ce qu'il en a entendu icy.

Cependant vous m'avez faict très grand plaisir de m'avoir si amplement escript et faict entendre, par ce que avez mandé au

<sup>1</sup> Charles Miron, premier médecin de Henri III, mort seulement en 1628, était fils de Marc Miron. Il passe pour l'auteur du fameux discours sur la Saint-Barthélemy, inséré dans les *Mémoires d'Etat de Villeroi*. Il jouissait d'un grand crédit auprès du roi, et les plus grands personnages du temps le prirent souvent pour négociateur. — Voir *Mémoires* de du Plessis-Mornay, t. II, p. 579; et aussi la lettre de Bellièvre à la reine mère en date du 2 mars 1585. (Bibl. nat., ms. fr. 15891, f° 399). Déjà en 1584, il avait été chargé d'une mission près le duc de Nevers, gouverneur de Champagne. — Voir Portef. Fontanieu, 358-359, f° 52.

secrétaire Pinart, de l'estat des affaires en vostre charge, vous priant continuer; car, sachant comme les choses vont partout, je me pourray tousjours mieulx conduire en ceste si malaysée négociation que j'ay affaire par deçà. Sur quoy ledict sieur Miron en a si bien instruit de toutes choses, que je m'en remettray à luy, et ne m'estendray pour ceste occasion par ceste-cy d'avantaige que pour vous remercier aussy de ce que m'avez envoyé d'Angleterre, sur quoy j'ay ausy dict audict sieur Miron mon avis, pour le faire entendre au Roy mondiet sieur et filz, et à vous, que je prie Dieu avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le xviii<sup>e</sup> jour de avril 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

1585. — 18 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 13.

A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellièvre, ce m'a esté très grant plaisir d'avoir eu de voz lettres par le Moineton, qui est arrivé ce matin, et vous scay très bon gré de m'avoir si amplement escript de toutes occurrences, vous priant continuer, car je suis tousjours mieulx fortifié sachant comme toutes choses vont partout, et me pourray mieulx conduire en ceste si malaisée négociation que j'ay à conduire de deçà; en quoy je ne veoy pas que je puyse rien faire sans le faict de la religion, comme vous entendrez amplement par ce que j'en ay dict au sieur Miron, présent porteur, à la suffisance duquel m'en remetant, je n'estendray ceste-cy d'avantaige, mais, pour la fin, priray

Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xvm<sup>e</sup> de avril 1585.

La byen vostre,

CATHERINE.

1585. — 19 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 3<sup>e</sup>.

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je faiz ung mot de dépesche au Roy monsieur mon filz, par le marquis d'Isle présent porteur, encores que par le sieur Miron, premier médecin, j'aye mandé au Roy monsieur mon filz, l'estat en quoy nous sommes encore de ceste négociation, à laquelle ces gens icy ne veulent nullement commencer que par le point de la religion, disant qu'ils ne peuvent avoir neulle seurété que par là. Si le Roy mondict sieur et filz ne m'avoit faict sur ce entendre son intention, je vous prie lui ramentevoir de ce faire, et m'envoyer promptement un courrier, affin que je saiche sa volonté entre cy et dimanche au soir.

Cependant, je prie Dieu, monsieur Brulart, vous tenir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le xix<sup>e</sup> jour de avril 1585.

Signé : CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

Monsieur Brulart, le comte Paul<sup>1</sup>, qui est auprès de mon filz le duc de Lorrainne, m'a prié de recommander au Roy le comte Rhingraf son beau-frère, afin que, s'il faict lever des reistres ou employe de ses colonnels, il soit du nombre, se plaignant de ce que ceulx

que l'on dict qui lèvent pour le service du parti contraire lui ont mandé qu'il n'est point de ceulx que le Roy employe et qu'il eut mieulx faict de se ranger avec eulx, et lever comme l'on l'en a fort poursuivy; mais il ne l'a jamais voullé faire à ce que m'a dict ledict comte Paul; et supplie asscuer le Roy qu'il ne fera jamais rien contre son service.

Monsieur Brulart, j'escriptz une lettre à ma cousine madame de Nemours; je vous prie la bailler au sieur de Villeroy, afin qu'il la fasse veoir au Roy. et puis la ferme et luy face tenir en Piedmont par la première occasion. J'ay advisé de vous envoyer ce courrier; aussy bien faudroit-il que m'en anvoyassiez ung pour m'aporter l'intention du Roy sur ce que luy a porté le sieur Miron.

1585. — 19 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 34.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, vous aurez entendu à la réception de ceste lettre par le sieur Miron, vostre premier médecin, tout ce que je vous pourrois dire de l'estat en quoy nous sommes de deçà, n'estant rien survenu depuis, sinon que le filz de mon cousin le mareschal de Retz m'ayant rapporté la continuation de la malladye de mon cousin le cardinal de Bourbon, ainsy qu'il vous plaira veoir par les lettres que lesdicts sieurs de Retz et monsieur de Lenoncourt n'en ont escriptes, j'ay advisé de l'envoyer visiter par le jeune Pinart, que je feray partir ceste après-dinée, et luy escripray de ma main, oultre la dépesche que je fais ausdicts s<sup>rs</sup> de Retz et de Lenoncourt pour l'encourager tousjours, après qu'il sera hors des douleurs de sa collicque,

<sup>1</sup> Paul, comte de Salm, baron de Brandebourg, grand chambellan du duc de Lorraine, qui avait épousé Marie Le Veneur de Carrouges.

de me venir trouver en ce lieu, où, comme vous avez entendu du s<sup>r</sup> Miron, j'espère que mon nepveu le duc de Guise viendra lundy. Cependant j'espère avoir aussy vostre instruction sur ce que j'ay chargé icelluy s<sup>r</sup> Miron vous faire entendre et représenter du poinct de la Religion, où ils sont tellement aheurtz qu'ilz ne veulent rien commencer à négocier que par ce poinct là. et sans lequel ils dient aussi ne pouvoir nullement trouver de senreté. Sur quoy, j'attendray vostre intention pour la suivre entièrement; et vous diray aussy, Monsieur mon filz, que je me suis assez bien portée ceste nuit: graces à Dieu, je me suis ung peu levée pour faire faire mon liet, et la douleur que j'avois hier au costé est ung peu cessée et apaisée. et l'enfleure diminué; mais je suis encores travaillée de la toux et ay douleur à ung pied, et l'autre encore si foible, que je ne me pourrois soutenir; aussy ne me tiendray-je guères debout.

Je ne veulx oublier à vous dire que le s<sup>r</sup> des Chastelliers arriva hier icy au soir; il m'a apporté les lettres de mon nepveu le duc de Mayenne, que je vous envoie. Il avoit fort bonne volonté de me venir trouver; mais je crois, comme aussy faict ledict sienr des Chastelliers, ainsy qu'il m'a dict, que mons<sup>r</sup> de Guise, par deux couriers qu'il luy a envoyez et son veoyaige à Joynville, l'en a destourné, dont je suis bien marve; car ledict s<sup>r</sup> de Mayenne a, ce me semble, fort bonne volonté. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Ecript à Espernay, le xix<sup>e</sup> d'avril 1585.

*De sa main :* Monsieur mon filz, le sieur de Chatelié m'a dyst que, sans monsieur de Guise, monsieur du Meyne me volouyt venir trouver, mès yl ne l'a neulement voleu, et que il est pleyn de bonne volonté pour la pays, et

jousques à dyre: «S'il plect au Roy m'aseurer de sa bonne grase et qu'il me comende aler luy feyre cervise en Flandre, je m'y enu yrie yncontinent.» Velà cet que j'é seu de luy.

Vostre bonne et très affectionné et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 20 avril.

Orig. Bibl. imp. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f<sup>o</sup> 33.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur de Villeroy, je viens de recevoir la dépesche que m'a apportée ce courrier, et j'ay veu par la lettre du Roy monsieur mon filz les raisons qu'il me représente; j'ai advisé sur icelles d'escrire une lettre de ma main au s<sup>r</sup> de Bellièvre, qui sera incluse avec ceste cy dans ce paquet, affin qu'elle puisse estre premièrement venue du Roy monsieur mon filz, et, s'il la trouve à propos, qu'elle soit monstree par le s<sup>r</sup> de Bellièvre au s<sup>r</sup> de St-Gonard. J'escripts aussi au Roy monsieur mon filz ung mot et je vous prie luy bailler incontinent; et, s'il estoit possible que je puisse avoir response sur ce et à ce que a porté et eu charge de moy le s<sup>r</sup> Myron, entre cy et demain au soir ou lundy matin, ce me seroit un grand plaisir; car mon nepveu le duc de Guise doit estre icy ledict jour de lundy.

J'ay veu aussi, par vostre lettre, l'advis que Baudiné<sup>1</sup> a eu de Rome de devers le pape; si ainsi est, j'estime qu'il y aura plus de commodité et de moyen de faire quelque chose de bon, à l'encontre de ces gens icy, qui font toutes diligences pour assembler leurs forces; voilà pourquoy il fault que le Roi monsieur mon

<sup>1</sup> Un des Galiot de Crussol, sg<sup>r</sup> de Beaudisner.

filz pourvoie aussi à avoir les siennes, s'il est possible, le premier, et qu'il soit le plus fort, comme je luy ay tousjours escript. Ce que je vous prie luy dire encores de ma part et continuer à me donner aussi advis, le plus souvent et le plus amplement que vous pourrez, des occurences de vostre charge; car, entrant en négociation, comme j'espère que je feray, ledict jour de lundy, cela me pourra beaucoup servir d'entendre comment vont toutes choses. Priant Dieu, Mons<sup>r</sup> de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Épernay, le samedi <sup>xx</sup>e jour d'avril 1585.

CATHERINE.

*De sa main :* Monsieur de Villeroy, je feis de ma part adjouster hier ung mot à la letre que j'escrips au s<sup>r</sup> Brulart, que je vous prie de ma part faire voir au Roy. une lettre que j'escripvis à ma cousine Madame de Nemours<sup>1</sup>, et puis la luy faire tenir, si le Roy mon filz la trouvet bonne. Je vous prie m'eschripre ce que en aurez fait.

<sup>1</sup> La lettre a été perdue; mais nous avons le billet qu'adressait Villeroy à la duchesse de Nemours par le même courrier; il est daté de Paris, du lendemain, et donne des nouvelles de la reine mère :

« Madame, je vous envoie une lettre de la Roynne mère du Roy, escripte d'Espenay, où elle est encores, plus désireuse de trouver moyen de pacifier les troubles rommancez que plaine de santé et de force; car elle est tousjours fort tourmanté d'une facheuse toux, laquelle luy donne quelque fois des douleurs au costé, et est encores plus ennuyée de ce qu'elle voit, ainsi que font les gens de bien et bons serviteurs du Roi, lequel se porte très bien, grace à Dieu, dont estant certain que vous me ferez cest honneur d'avoir à plaisir d'estre assurée de ma part. . . »

« De Paris, le <sup>xvi</sup>e jour d'avril 1585.

« DE NEUVILLE. »

(Ms. fr. 3367, f<sup>o</sup> 17.)

1585. — 24 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3371, f<sup>o</sup> 44.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, le jeune Pinart retourna hier soir d'auprès de mon cousin le cardinal de Bourbon, qu'il laissa à Liesse<sup>1</sup>, où il voulut demeurer pour achever une nonnaine, qu'il y avoit fait faire par deux minimes et le capitaine Marchant; ledict jour d'hier fut le dernier de la dicte nonnaine. Il alla coucher à Marchais<sup>2</sup> et doit venir aujourd'huy coucher à Rheims. Vous verrez, s'il vous plaist, la lettre qu'il m'a escripte par ledict Pinart, qui m'a dict, outre le contenu d'icelle, de sa part, qu'il n'a rien et plus grant désir que de s'employer à arrester les maux qui nous menacent, pourven que l'on pourveoye au fait de la Religion. Je renvoie le dict Pinart au dict Rheims, afin qu'il luy ramentevoye sa promesse, estimant néantmoins que je ne le pourray pas veoir qu'il n'ait conféré avec mon neveu le duc de Guize, dont je suis bien marrye, car j'ay oppinion que sy je le voyois premier, je gaignerois beaucoup sur luy, combien que le mareschal de Retz m'ait dict qu'il l'ait trouvé fort entier en ces mauvaises délibérations icy.

J'ay pris ce matin un Juliet<sup>3</sup>, composé de séné et de manne, pour m'ayder à guérir cette toux qui me travaille tousjours. Monsieur Miron vous escripra plus amplement des remèdes que je y fais et aussy du mal de costé que j'ay encore enflé, ce qui me doint tousjours, non

<sup>1</sup> Notre-Dame-de-Liesse était un pèlerinage fort fréquenté à cette époque.

<sup>2</sup> Marchais-sous-Liesse (Aisne), à 20 kil. de Laon. Le beau château où logeait le cardinal de Bourbon, passe pour avoir été le berceau de la Ligue.

<sup>3</sup> Juliet, prononciation populaire, pour Julep, potion pharmaceutique assez anodine.



pas si fort qu'il a fait; ce qui me fait espérer que Dieu me fera la grace que je seray bientost guérie. J'en ay très grand désir, afin que je puisse mieux servir par deçà et bientost faire une bonne résolution aux gens d'icy. Mon fils de Lorrayne me donne tousjours bonne espérance que je feray quelque chose de bon; il s'y employe en tout ce qu'il peult pour vostre service. Je n'ay point encores sceu si ledict duc de Guize est de retour à Chaalons, mais j'auray, entre cy et le soir, nouvelles du s<sup>r</sup> d'Aussonville, que j'envoyay dès hier vers luy pour le haster de venir. Monsieur mon fils, je prie Dieu vous donner, en parfaicte santé et prospérité, l'obéissance entière de tous voz subjectz, avecq très bonne et longue vye.

D'Espernay, le mercredi matin, avant disner, xxiv<sup>e</sup> d'avril 1585.

*De sa main :* Monsieur mon fils, je vyen de prendre medesine; j'é si grant mal au cœur que ne vous puyz escrire; et seulement vous diré que ne vès tarder à fayre parler au roy de Navarre<sup>1</sup>, et vois byen qu'à la fin nous en tomberon là, et n'é aultre moyen pour ayviter la guerre; n'i perdez temps. Tenez moy en vostre bonne grace.

Vostre bonne et très afecioné et hobligé mère.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Ce projet de faire appel au roi de Navarre contre les ligueurs, bien vite abandonné, est mentionné formellement par Turenne, qui dit : « Le Roy l'avertissoit des entreprises de Mons<sup>r</sup> de Guyse, qui avait failly se saisir de Chaalons, et le prioit de l'assister, s'il en avoit besoin. » — Voir les *Mémoires du vicomte de Turenne*, édit. de la Société de l'Histoire de France, 1901, in-8°, p. 178.

1585. — 24 avril<sup>1</sup>.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, P 42.

# AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, si je n'estoie travaillée du mal que j'ay près l'oreille gauche, qui m'a repris depuis trois jours, me gardant de me pouvoir baisser à mon aise, je vous escriprois de ma main, pour vous requérir, comme je faiz bien affectueusement, de vouloir avoir agréable la bonne affection qu'a le s<sup>r</sup> de la Peraudière, présent porteur, l'ung de mes gentilshommes d'honneur, et frère de la dame de Marigny, gouvernante de ma fille la princesse de Lorrayne. Ledict de la Peraudière, voyant les occasions se offrir que tous les gens de bien doibvent présenter pour vous faire service, il m'a fait supplier qu'il vous plaise l'honorer de quelque charge, de laquelle il s'acquittera fort fidellement, comme il en a cy-devant fait preuve ès guerres passées. Je remets à vous, Monsieur mon fils, de ce qu'il vous plaira faire pour luy, que néantmoing je vous supplie d'avoir en ceste occasion pour recommandé. Monsieur mon fils, je prie Dieu vous donner, en parfaicte santé, très heureuse et très longue vye.

D'Espernay, le xxiv<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

*De sa main :* Vostre bonne et très afecioné et hobligé mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Une lettre de la même date a été cataloguée par la maison Eug. Charavay, dans la *Revue des autographes*, de mai 1897 (n° 198, pièce 6a), qui en donne le résumé suivant :

« A Monsieur de La Guesle, gouverneur de l'Auvergne pour la Reine :

« Catherine lui écrit d'Espernay que, malgré le nouveau soulèvement des ligueurs, elle croit inutile de



1585. — 24 avril.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 46.

## A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je suis toujours attendant que ces princes me viennent trouver en ce lieu, comme j'espère qu'ils feront entre ey et samedi. et que, soudain après que serons assemblez, nous entrerons en matière pour regarder aux moyens qu'il y auroit de arrester les maulx qui nous menacent en ce royaume. Le jeune Pinart retourna hier soir de devers mon cousin le cardinal de Bourbon, qu'il laissa à Liesse, en délibération de venir coucher aujourd'huy à Reims, et bientost après icy. J'estime qu'il voudra communiquer premier avec mon neveu le duc de Guise, duquel j'espère avoir aujourd'huy nouvelles par le s<sup>r</sup> d'Aussonville, qui s'en retourne devers luy pour le haster de venir. J'espère qu'ils seront tous icy vendredy et que nous procederons le lendemain. J'espère que nous ferons quelque chose de bon, avec l'aide de Dieu, auquel je prie vous avoir, Monsieur Brulart, en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xiiii<sup>e</sup> d'avril 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas : PINART.*

renforcer la garnison de ses châteaux et places d'Auvergne; il suffit de tenir les portes bien fermées et les ponts-levis hausz; les habitants, sous le commandement des capitaines, monteront la garde à l'intérieur; il ne faut lever des troupes supplémentaires que si la nouvelle révolte s'étendait à l'Auvergne.

Nous donnons à l'*Appendice* une très curieuse pièce relative aux châteaux du comté d'Auvergne appartenant à la reine mère, et aux gens de guerre qu'elle ordonnait à M. de La Guesle d'y entretenir dans les derniers mois de cette année 1585.

1585. — 25 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° .

## A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, vous m'avez fait fort grant plaisir de m'avoir, par vos lettres que j'ay receues de Longueil et de Froze, et par celles qu'avez escriptes à Pinart, donné si amplement advis de toutes choses, vous priant de continuer et de lire au Roy la dépesche que je vous adresse, par laquelle vous verrez comme, quelque poursuite et diligence que j'aye peu faire envers mon cousin le cardinal de Bourbon et duc de Guyze, je ne les ay peu encore assembler icy; mais j'espère que ce sera demain ou dimanche, et feray tout ce qu'il me sera possible pour en venir bientost à quelque bonne résolution; mais, cependant, il est très nécessaire que le Roy mondiet sieur et fils pourvoye à ses villes et places et à se faire le plus fort, car cella m'aydera beaucoup à les faire venir à quelque bonne résolution. Me remettant à ce que verrez par la dépesche que je vous adresse et par celle que j'envoie au s<sup>r</sup> de Villeroy, pour response à ce qu'il m'avoit envoyé, je ne m'estenderay davantage par ceste-cy que pour vous prier de continuer à m'escrire souvent des nouvelles du Roy mondiet sieur et fils et des affaires de vostre charge; et vous me ferez très agréable plaisir. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xxv<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas : PINART.*

1585. — 25 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 48.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'ay esté bien fort aize d'entendre le bon exploit qu'a faict le maréchal de Matignon pour le chasteau de Ha, et seureté de vostre ville de Bordeaux<sup>1</sup>; j'espère que cela servira beaucoup pour vous bien asseurer les aultres villes de Guyenne, et suis merueilleusement esbahy des mauvais deportemens de Lussan, veu qu'oultre la fidélité qu'il doit à vostre service, il vous a une si grande et particullière obligation des biens que luy avez tousjours faictz; mais, puisque nous sommes au temps d'ingratitude, il fault que par les plus dextres et doux moyens que l'on pourra, essayer de remectre ceulx qui se comportent ainsy mal; et si cela n'y peult de rien servir, il y fault appliquer le plus tost que l'on pourra les remèdes de la force, sans permettre et donner loisir à ces gens icy de s'establiir et accoustumer non seulement à désobéyr, mais entreprendre au préjudice de vostre service.

Je vous ay souvent escript, depuis que je suis par deçà, que je vous supplioys de bien pourveoir à la seureté de voz villes et places, d'avancer voz forces et de les avoir les plus grandes que vous pourriez. Vous congnoissez mieulx que nul autre qu'en telles choses, comme sont celles cy, il fault estre tousjours le plus fort; aussi m'asseuray-je que vous n'y aurez rien obmis, mais je suis néanmoins

<sup>1</sup> Le maréchal de Matignon avait su fort habilement s'emparer de Louis de Genoulac, baron de Vaillac, qui commandait le château Trompette; il avait en même temps conquis la confiance des jurats de Bordeaux, et il avait fortifié la ville. (V. *De Thou*, édit. française, t. IX, p. 318.)

en grande peyne de Verdun, Thoul et Metz<sup>1</sup>, où, à ce que j'entendz, mon nepveu le duc de Guyse a de grandes intelligences, n'ayant pas trouvé grande résistance audict Verdun, duquel il s'est, se dict-on, saisy, qui est ung très grand préjudice à vostre service, et ay grand peur, de la façon que l'on parle de Thoul, qu'il en face de mesmes. Vous m'avez cy-devant escript que vous vous asseuriez de Rocroy; mais l'on tient ici qu'il est à sa dévotion et qu'il en a faict paier la garnison. Ce sont nouvelles qui m'affligent fort, et de la peur que l'on me faict aussi de Metz, d'où l'on dict que les gens de guerre sortent déguisez en paysans et en femmes, y estant la garnison fort affoiblye; dont je n'ay voulu faillir à vous advertir incontinent et aussi que quelques-uns dient que Troyes n'est pas à présent sans doubte, quelque serment qu'ayt faict faire le s<sup>r</sup> de Dinteville à ceulx de la ville, où aulcuns du clergé, qui ont pouvoir, sont fort affectionnez au party de deçà; il est très nécessaire que vous y pourvoyez aussi et advertissiez promptement ledict s<sup>r</sup> de Dinteville qu'il ne s'assure par tant sur ledict serment, qu'il ne pourvoye à la force, et s'assure bien de ceulx ès mains de qui il a mis des armes, principalement des capitaines; car, à ce que j'entendz, il y en a que l'on est après à pratiquer.

Cependant je vous diray que je me plains fort dudict s<sup>r</sup> de Guyse et des entreprinses qu'il faict, au lieu de venir icy, comme il m'avoit promis, pour traicter avec moy, dez il y a aujourd'huy huit jours, après le retour de l'archevesque de Lyon; dont je l'ay tousjours poursuivy par lettres et veoyaiges qu'ont faictz par devers luy Puillobier et le s<sup>r</sup> d'Aussonville. Mais je n'en ay eu ung seul mot de responce,

<sup>1</sup> Toul tomba dès le premier jour au pouvoir de la Ligne; mais le duc d'Épernon défendit énergiquement Metz et conserva la ville au roi.

verbalement ny par escript, depuis le jour de Pasques, qu'il partit de Chaallons; y ayant, comme je vous ay escript, renvoyé depuis deux jours ledict s<sup>r</sup> d'Aussonville, qui a mandé dudict Chaallons que ledict s<sup>r</sup> de Guyse n'y est point encores de retour, mais que l'on l'attend aujourd'huy, et que demain il yra à Reims. où arriva hër soir mon cousin le cardinal de Bourbon<sup>1</sup>, que j'attendois, qui me deust pour le moins envoier visiter aujourd'huy. Je n'en ay toutesfois eu nulles nouvelles depuis qu'il me renvoya le jeune Pinart, lequel j'y ay envoyé pour tousjours presser mondict cousin de venir icy, et ne plus tant tarder à reculler qu'ilz font à traicter, et nous assembler; où je seray bien ayze que le s<sup>r</sup> Myron soit pour nous veoir commencer; aussi l'ay-je pour cest effect retenu, affin qu'il vous en reporte des nouvelles, que je prie à Dieu de tout mon cuer estre aussi bonnes que je désire et qu'il est nécessaire pour le bien de vostre service.

Ne voulant aussi oublier à vous dire que, suivant ce qu'il vous a pleu m'eschre, les siz mil tant d'escuz que je feyz sortir, le jour de Pasques flories, hors de Reims, ont esté delivrez icy au commis du trésorier de vostre espargne, ayant fait bailler de mes mullets et couvertures pour les faire porter jusques à Paris, sous la conduicte du prévost et de quelques archers du maréchal de Retz, qui les escortera, affin qu'il n'en advienne point d'inconvénient par les chemins, où il passe infiniz canailles, qui commencentjà fort à brigander; et ceux que je vous ay escript qui prindrent de force, samedy dernier, Chastillon-sur-Marne, qui est de vostre domaine, envoient

<sup>1</sup> Le duc de Guise, avec un détachement de cavalerie, s'était avancé jusqu'à Péronne, où il ira chercher le cardinal de Bourbon, le fera passer par Soissons et l'amènera de là à Toul, le traitant avec le plus grand respect et l'accompagnant d'une vraie cour.

dèsjà aux villaiges circonvains pour contraindre les pauvres gens à y aller travailler à la corvée et à leur fournir des vivres et munitions : ce que j'ay bien deffendu en vostre nom qu'ilz ne feysent; ilz y forcent pourtant les plus prochains dudict Chaallons, et crains bien qu'ilz s'y veuillent nicher pour empescher le commerce de la rivière, si Dieu ne nous fait la grace de venir à quelque bonne paix. en quoy je n'obmettray rien de tout ce qui se pourra, avec l'assistance de ceux de vostre conseil qui sont par deçà; et, si ma santé l'eust peu permectre. je n'eusse pas attendu que mondict cousin le cardinal de Bourbon eust tant tardé; car je fusse allée au devant de luy, estimant bien que cela eust causé d'avancer ledict s<sup>r</sup> de Guyse; mais je suis encores si foible avec ma toux et mon mal de dessoubz l'oreille, ayant aussi douleur au costé, de sorte que je ne me puis encores lever. Toutesfois, j'espère que ce sera bientost, avec l'ayde de Dieu, auquel je prie, après m'estre très affectueusement recommandé à vostre bonne grace, qu'il vous doinct, Monsieur mon filz, en parfaicte santé et prospérité. très heureuse et longue vye.

Escrip<sup>t</sup> à Espernay, le xxv<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Monsieur mon filz, depuis ceste lettre escripte, j'ay entendu de Froze, comme l'on a voulu, ce jourd'huy, surprendre Chasteau-Thierry, et que six de ceux qui s'en estoient voulu saisir sont prisonniers, dont je suis bieu ayze et aussi qu'ils ayent, comme l'on dict, failly Soissons. Je me suis fort plainte de

<sup>1</sup> La reine mère avait emmené avec elle Louis de Saint-Gelais-Laussac, Pierre Brulart, secrétaire d'État, et l'archevêque de Lyon. Elle aurait voulu aussi avoir Villeroy, qui aimait mieux rester à Paris; mais elle lui écrivait souvent pour avoir ses conseils.

tous ces mauvais déportemens et de la longueur dont ilz usent à s'assembler; ce que je veoy bien qu'ilz font expressément pour avoir toujours plus d'avantaige. Voylà pourquoy il fault que vous pourveoyez soingneusement à voz villes et places; aultrement, ilz vous en prandront tousjours quelqu'un.

*De sa main :* Monsieur mon fils, je vous prie m'excuser, cet ne vous escrips de ma meyn, car j'é mon mal auprès de l'orelle qui ne me le permet pas, ni de me lever; mès cet le cardinal de Borbon ne veult venir, je me fayré plustost porter à Reyms, où y l'èt, que voyr aler cet fest en si grande longueur, de quoy je porte ynlmy regret.

Vostre bonne é très afectioné et hobligé mène,

CATHERINE.

1585. — 27 avril.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f° 34.

# A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je ne peuz hier escrire à ma fille la royne de Navarre, pour ce que je ne pouvois baisser sans sentir mal; cella fust cause que ce porteur ne s'en peult aller avec de Laubespine, affin de parler à vous, suivant ce que je vous ay escript par ledict de Laubespine, pour savoir s'il y auroit moyen qu'il peust porter quelques bonnes nouvelles à ma fille la royne de Navarre de ses affaires<sup>1</sup>, pour laquelle je vous prie, et le

<sup>1</sup> C'était l'époque de la plus grande détresse de Marguerite de Valois, un peu avant qu'elle ne fût faite prisonnière par le marquis de Canillac dans le château

sieur de Bellièvre aussi, faire ce que vous pourrez, affin qu'elle puisse estre secourue de quelque argent; car, à ce que j'entendtz, elle est en très grande nécessité, n'ayant pas moien d'avoir de la viande pour elle. Je lui escriptz, par ce porteur, la lettre que vous trouverez incluze en ce paquet, laquelle je vous prie lire au Roy; et, s'il la trouve bien, la faire reftermer, et puis la bailler à ce porteur.

J'escriptz aussi ung mot de lettre au Roy mondict sieur et filz, que je vous prie luy porter, et luy baiser très affectueusement les mains de ma part. Je vous diray cependant que, grace à Dieu, je me porte beaucoup mieulx que lorsque ledict de Laubespine partit, et espère, si avons beau temps à ce commencement de lune nouvelle, que je seroy bientost guérie, avec l'aide de Dieu, auquel je prie vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Épernay, le xxvij<sup>e</sup> d'avril.

*Signé :* CATHERINE.

*Et plus bas :* PINART.

d'Usson. Elle écrivait à M. de Sarlan, maître d'hôtel de Catherine de Médicis :

« Monsieur de Sarlan, puisque la cruauté de mes malheurs est si grande, . . je désire au moins, avant ma mort, avoir ce contentement que la Royne ma mère sache que j'ay eu assez de courage pour ne tomber vive entre les mains de mes ennemis. . . Sontz son consentement et commandement, je m'élois sauvée chez elle (à Ibois, maison appartenant à la reine mère), et, au lieu de bon traictement que je m'y promettois, je n'y ay trouvé que honteuse ruine. Patience ! elle m'a mise au monde, elle m'en veut oster. . . » (*Mémoires et lettres de Marguerite de Valois*. Édit. de la Société de l'histoire de France, 1842, in-8°, p. 298).

Bellièvre était déjà intervenu pour essayer de réconcilier la reine de Navarre avec Henri III et n'y était que bien imparfaitement parvenu. Nous ne savons ce qu'il fit dans la circonstance nouvelle; et nous n'avons pu trouver trace de la lettre que Catherine adressait à sa fille par l'intermédiaire de Villeroy. Peut-être le roi l'aura-t-il arrêtée?



*De sa main* : Monsieur de Villeroy, vous m'avez fait bien plaisir de m'avoir escript comme les choses sont passées à Marseille et Nostre-Dame de la Garde<sup>1</sup> : je loue Dieu qu'elles ont été reprises; car s'eust esté ung merveillex préjudice au service du Roy mon filz.

1585. — 27 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 59.

A MESSIEURS

LES OFFICIERS DE JUSTICE,

MAIRE, ESCHEVINS, MANANS ET HABITANS

DES VILLE ET CHATEAU

DE CHASTEAUTHIERRY.

Messieurs, mon cousin le duc de Retz m'a fait entendre, suivant ce que luy aviez hier escript, la surprinse que l'on a voulu faire des chasteau et ville de Chasteauthierry, et comme, graces à Dieu, vous vous estes conservés et avez pris prisonniers six soldatz qui s'estoient jà saiziz de la porte dudict chasteau, dont je m'assure que le Roy vous sçaura très bon gré. quand il l'aura entendu; si vous ne l'en avez adverti, advertissez l'en soubdain. Cependant, pour satisfaire à ce que désirez et dont aviez requis ledict de Retz de non requérir, j'ay commandé au s<sup>r</sup> de . . .<sup>2</sup>, présent porteur, de s'en aller vous trouver, pour vous ayder à vous tenir en seureté et vous conserver en ladicte ville et chasteau dudict Chasteau-Thierry tousjours soubz l'auctorité et obéissance du Roy monsieur mon filz. A ceste cause, vous obéirez au s<sup>r</sup> de . . .

<sup>1</sup> Davila raconte en détail l'échec de l'entreprise des Ligueurs sur Marseille. Le grand-prieur put arriver à Aix avec de la cavalerie et, aidé des bourgeois, prit le fort de la Garde.

<sup>2</sup> Le nom manque dans le manuscrit.

en tout ce qu'il vous commandera pour la garde et seureté desdicts ville et chasteau, en attendant que vous aiez response du Roy mondict sieur et filz. Cependant, je prie Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip<sup>t</sup> à Espernay, le xxvii<sup>e</sup> d'avril 1585.

CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

Messieurs, depuis cette lettre escripte, j'ay pensé qu'il vouldra mieulx attendre l'intention du Roy mondict sieur et filz sur la dépesche que lui avez faicte ou que vous lui ferez. Cependant donnez si bon ordre à la seureté desdicts ville et chasteau, qu'ils ne puissent estre surpris, mais toujours conservez soubz son obéissance et auctorité<sup>1</sup>.

1585. — 29 avril.

Minute. Bibl. nat., Fonds français, n° 16109, f° 205.

[A MONSIEUR DE LONGLÉE.]

Monsieur de Longlée, ce m'a esté grande consolation, après la recouvrance de ma bonne santé et disposition, de sçavoir celle de Mesdames les Infantes, mes petites-filles, par vostre lettre escripte le jour de Pasques, et qu'elles croissent et augmentent journellement en vertu, bons meurs et beauté, et en la bienveillance publique; en souhaitant pareille félicité et contentement en leur mariage et fortune qu'à moi mesme, qui vous

<sup>1</sup> Une note d'une écriture contemporaine rapporte que le lendemain, 28 août, les habitants de la ville de Château-Thierry s'étant assemblés, lecture de la « présente dépêche de la Roynne, mère du Roy, a esté faicte à haulte voix en la présence desdicts habitants et manants ».



prie continuer à m'en mander souvent des nouvelles et leur assurer que je seray tousjours preste à leur faire plaisir.

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 17.

#### A MONSIEUR DE BELLIÈRE.

Monsieur de Bellière, j'acuseray seulement par ceste-cy la réception de la lettre que n'avez escripte sur celle qu'avez eue de ma main<sup>1</sup>, et que avez fait veoir au Roy monsieur mon filz; et me remectray à ce que j'ay donné charge au s<sup>r</sup> Miron de représenter au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, et à vous aussi, sur ce, et pour vous faire pareillement entendre tout ce qui s'est passé entre nous et mon cousin le cardinal de Bourbon et duc de Guyse, depuis hier qu'ilz arrivèrent icy; sur quoy j'attendray la résolution du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, et priay Dieu, Monsieur de Bellière, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Espernay, le dernier jour d'avril 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 55.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, voz deux lettres du xxviii<sup>e</sup> et xxiii<sup>e</sup> du mois passé m'ont esté aportées par les deux derniers courriers que n'avez dépeschez, aiant esté bien-aize d'avoir esté si

<sup>1</sup> Nous n'avons pu retrouver cette lettre de la reine, ni dans les autographes ni dans les copies, bien que les papiers de Bellière semblent assez complets.

bien advertye de l'estat des occurrances en vostre charge, vous priant continuer. Cependant, je me remectray à la dépesche que je faiz au Roy monsieur mon filz et à ce que je luy ay donné charge luy faire entendre de ma part, outre le contenu des lettres que je luy escriptz, dont aussi il vous discourra amplement, comme aussi je luy ay commandé, qui me gardera d'estendre ceste-cy d'avantage. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Espernay, le dernier jour d'avril 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 59.

#### MÉMOIRE

POUR MONSIEUR LE PREMIER MÉDECIN MYRON.

Suivant ce que la Royne mère du Roy a entendu par le sieur Miron, premier médecin de Sa Majesté et conseiller en son Conseil, elle a, et tous les seigneurs du Conseil de Sadicté Majesté, qui sont icy près ladicte dame Royne, faict tout ce qu'il a esté possible pour entendre de Mess<sup>rs</sup> les cardinaux de Bourbon et de Guyze et duc de Guyze les moiens qu'ilz avoient de faire la guerre, pour ce qu'ilz dysoient ne se pouvoir faire pour la douleur ce qu'ils desirent pour le faict de la Religion; mais que il n'a esté possible d'en pouvoir rien apprendre d'eulx, assurant tousjours que tout ce qu'ilz ont fait jusques à présent a esté de leurs deniers, qui montent à plus de deux cens mille écus; et veoiant qu'ils estoient si fermes dans leur proposition, faite dès le commencement, et à quoy ils continuent tousjours, qui est ce que Mon-

sieur l'archevesque de Lyon a faict entendre au Roy, ladicte dame Roïne a pris à part monsieur le cardinal de Bourbon et puis avec luy mondict seigneur de Guise, qui se sont condescendus à une forme de suspension telle qui s'en suit, sans que l'on l'ait pu obtenir plus avantageuse ny pour plus long temps, à sçavoir : que ledict s<sup>r</sup> de Guise et ses associés ne feront entrer dedans le roiaumle, devant le quinz<sup>me</sup> du mois prochain. lesdicts reistres ny aultres estrangers tenans leur party; qu'ils n'approcheront aucunes de leurs forces de vingt cinq lieues près Paris; que le Roy ne pourra aussi approcher les siennes d'eulx; que, entre cy et ledict quinz<sup>me</sup> du mois prochain, ledict s<sup>r</sup> duc de Guise enverra, luy baillant par ladicte dame Roïne, quatres passeports et les lui faisant confirmer par la Roy, pour aller en Normandy, Bretaigue, Guyenne et Bourgongne, jusques en Daulphiné, affin qu'il puisse advertir ses partisans, qu'il diet ne savoir encores combien qu'ils sont, pour retirer d'eux charge et procuracion pour venir traicter, tant pour ce fait de la religion, et adviser à la forme de la déclaration qu'ils désirent que le Roy fassent pour oster l'exercice de la Religion prétendue réformée en tout le roiaumle, que pour les seuretés desdits sieurs cardinaux, ducs de Guise et de Meyne, et aultres leurs associés. Cependant, il a esté advisé que durant la suite quinze jours le Roy pourra, s'il luy plaist, envoyer devers le roy de Navarre et ceulx des principaulx de ladicte Religion prétendue réformée qu'il lui plaira, pour les induire à consentir ladicte révocation d'exercice de leurdict Religion, ayant diet ledict de Guise, assez froidement néanmoins, que si cela s'accordoît par eulx, il poseroit les armes et n'y auroit plus à adviser que leursdicts subjectz : ce que ladicte dame Roïne mère

du Roy. a prié ledict sieur Miron représenter et faire entendre au Roy, affin qu'il luy plaise en prendre résolution et luy en mander son intention.

Faict à Espernay, le dernier jour d'apvril 1585.

*Signé :* CATHERINE.

*Et plus bas :* PINART.

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f° 35.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ay esté bien aïze de voir, par vostre lettre du xxviii<sup>e</sup> de ce mois, la continuation des bonnes nouvelles et du bon estat en quoy sont les affaires du Roy monsieur mon filz à Bordeaux et à Marseille. Je croy comme vous qu'elles seront cause de sauver le reste des provinces de Guyenne et de Prouvence. Vous me faictes très grant plaisir de m'escire et me sera plaisir de continuer me mander le plus souvent que vous pourrez l'estat des affaires de vostre charge. Cependant je vous diray qu'il n'est soin et besoing de m'envoyer ou faire passer par icy celui de mon filz le duc de Savoye, pour les raisons mesmes contenues en vostre lettre, mais qu'il ne laisse pas de partir et de prendre son chemin droict de Paris, par le court chemin, et vous luy ferez tenir ma lettre, que j'eusse jà escripte, n'eust esté que je ne me puis quazi encores baisser pour escire; mais se sera pour demain, si je puis. Cependant, je remectray au sieur Miron à vous discourir, comme je m'asseure qu'il fera amplement, de tout ce qui s'est passé icy,

depuis hier qu'y arrivèrent mes cousins le cardinal de Bourbon et duc de Guise, sur quoy j'atendray l'intention du Roy, mondiet sieur et filz, et prieray Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 30 avril.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3371, f° 61.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, vous aurez esté adverty, par la lettre que Pinart a escripte à Bruslart, comme le cardinal de Bourbon et le duc de Guise arrivèrent hier en ce lieu, ung peu avant l'heure du souper. Je vous diray que mon cousin le cardinal qui n'est pas encore bien fortifié de sa maladie, arrivant à moy, et ainsy que je le tenais embrassé, pleura et soupira fort, monstrant avoir regret de se voir embarqué en ces choses-cy, dont luy et moy parlâmes ensemble assez longnement; et, sur les remonstrances que je lui fis, il me confessa franchement avoir fait une grande folie, me disant qu'il en fallait faire une en sa vie, et que c'estoit là la sienne; mais qu'il y avoit esté poussé par le zèle qu'il a à nostre religion, et qu'il seroit bien fort aise d'accommoder les choses à l'honneur de Dieu et à vostre contentement et au repos de ce royaume; mais qu'il se falloît haster. Sur quoy, l'excitant toujours à cette bonne volonté qu'il disoit avoir, je le fis parler le plus que je pus pour apprendre leurs intentions et entendre ses expédiens; en quoy il monstroît bien avoir bonne volonté; mais ses ouvertures et ce qu'il me dict sommairement pour le point de la religion estoit la mesme chose

que me dict le duc de Guise à nostre première conférence, excepté qu'il disoit davan-taige qu'il n'y avoit prince souverain qui ne trouvast bon que ne voulussiez qu'une religion en vostre royaume, et qui ne fust bien aise et se feroit fort que tous les princes catoliques de la Chrestienté, voire la royue d'Angleterre, feroit ligue avec vous, défensive, à l'encontre de princes qui se souleveroient contre leur prince, et que, partant, il ne falloit pas avoir peur de ceux de la religion prétendue reformée, estant en vostre royaume; me disant aussy que par là nous remettrions toute la Chrestienté en repos. Et, après avoir encore parlé des misères et calamités que causeroit cette guerre et des grands dangers où l'on se mettroit, le duc de Guise s'approcha, ainsy que je déclarais sommairement les grands et inevitables inconvénients; sur quoy il entra en nos propos; et, voyant qu'il demeueroit toujours ferme es mesmes résolutions où je l'avois dernièrement vu, je changeai les moyens et vins à déclarer franchement le tort qu'il m'avoit fait, en m'entretenant icy quinze jours entiers de paroles, depuis le retour de l'archevesque de Lyon, d'avoir esté surprendre Verdun, qui certes n'estoit du tout venir à ce qu'il m'avoit promis, et que j'avois accordé avec luy, qui avoit, outre cela, au lieu de venir traicter avec moy, faict prendre Chastillon qui est icy à ma veue que l'on fortifie tous les jours, et il a voulu aussy faire surprendre Chasteauthierry et Soissons. Il s'excusa comme il voullut, et voyant qu'il estoit jà tard, et aussy que je craignois que cela nous attardast, considérant par mesme moyen que aussi bien je ne gaignerois rien à luy en dire davan-taige, je le priay que nous remissions à aujourd'hui, pour traicter à bon escient et faire quelque bonne résolution pour le repos de ce royaume.

Voilà comme se passa le jour d'hier. Ce matin, ils sont venus me voir environ neuf heures et ont ouï avec moi la messe en ma chambre, et cette après-disnée nous nous sommes assemblés, ceux de vos Estatz et moy, et eux aussi et le cardinal de Guise, et ayant chargé l'archevesque de Lyon de représenter ce qu'il vous avoit dict au voyage qu'il a faict devers vous, après nostre première conférence avec le duc de Guise, et vostre intention là-dessus, l'archevesque l'a desduit; mais, sur ce que lui aviez dict de la tenue des Estats-généraux de vostre royaume, mon cousin le cardinal de Bourbon a pris la parole et s'est mis à discourir fort longuement, et a dict tant de choses que pour moins de prolixité je m'en remetray au s<sup>r</sup> Miron; et seulement vous diray que l'archevesque de Lyon et moy avons fait, comme aussy ont tous les s<sup>rs</sup> de vos Estatz, ainsy qu'ils ont veu estre à propos, tout ce qu'il a esté possible pour les induire à vostre intention, suivant votre déclaration au s<sup>r</sup> de Lyon, que j'avois advisé avec les s<sup>rs</sup> de vostre Conseil que porterois la parole pour nous, dont il a très bien faict, et chascun de nous y a aussi apporté ce qu'il a peu, en ayant faict tout ce qu'il nous a esté possible, estant ensemble avec eux et chascun de nous en particulier; mais pourtant nous n'avons rien pu gaigner, estant tousjours fermes à ce qu'il vous plaise révoquer vostre édict de l'exercice de la religion prétendue reformée, et vous joindre avec eux pour contraindre ceux de la religion prétendue reformée; et n'ay jamais pu tirer d'eux les moyens qu'ilz ont pour soutenir cette guerre. Et, d'autant qu'il y a beaucoup de choses qui sont trop longues à vous discourir par lettres, je remetray aussy au s<sup>r</sup> Miron à vous les représenter verbalement et à plusieurs fois: car je crois qu'il seroit bien difficile de vous dire en ung coup ce qui

s'est passé entre nous, depuis hier jusques à demain, que j'espère les faire partir, vous priant me mander sur le tout vostre intention, et m'excuserez si je vous dis encore qu'il est nécessaire que vous assembliez le plus de forces que vous pourrez et le plus tost possible, pour veiller soigneusement à la seureté de vos villes et places; car, à ce que je vois et puis comprendre, le duc de Guise et ses partisans ne faudront pas de faire ce qu'ils pourront pour en surprendre à leur avantage, me remettant aussy au s<sup>r</sup> Miron pour vous faire entendre.

Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prospérité l'obéissance entière de vos subjectz et, en parfaite santé, très heureuse et très longue vie.

D'Espernay, le dernier jour d'avril au soir, en me couchant, 1585.

*De sa main* : Vostre bonne et très affectionnée et très hoblygée mère,

CATHERINE.

1585. — Avril-mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, Documents français, vol. 29, f<sup>o</sup> 4.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je n'é peu plustot vous fayre cet mot pour mon mal; mès je voy que le tamps prèsé et que avés mandé au cardinal d'Est de fayre un Pappe, s'il peult, comme il conestra pour le mieulx pour le service du Roy, qui est très sagement fayst, aytant si affectyoné coment yl est au Roy; mès le peu d'amytié et d'aseurance qu'il y a entre luy et le cardynal Farnèse sera cause que y le creyndra et ne luy aydera, encore que je croy fermement que, pour toutes



les afayres qui set présentet ci-présent, il n'i en saret avoyr un plus à propos pour le Roy et cet royaume. Je croy que tous sans passion que le servyse du Roy le jugent ynsin; car il y a toutes royson de le croire, aultre les aseurense qu'il ofre de donner, à quoy je ne m'arête pas; car quant yl sera Pappe il pourra feyre come d'aultre ont feist; mès je le prens pour tous respects et selon l'ynitérêt particulyer qu'il douyt avoir, qui me feist en escrire au Roy et à vous cet mot, et vous dyre, d'aillent que aimés son servyse, sachant que n'avez que cela au ceour, que remonstryés au Roy qu'il doyt mender au cardynal de Ferrare, ne pouvant aystre luy, qu'il ayde de tous ces moyens celui-ysi. Yl m'a méné que, pour le particulyer du cardynal d'Est et de sa méeson, qu'il reguarde toutes les aseurense qu'il veult de luy qu'il les donnera et au Roy, mesmes y les escripra et s'elera de son contig<sup>1</sup>; enfin yl auret moyen, s'il y fallet, de s'an resantyr et ly fayre du mal; et, si le fayst et qu'il set le face amy, cet n'é pas peu l'avoyr tout guagné; yl aydera au cardinal d'Est de ses moyens pour le fayre Pappe, que plect à Dieu qu'il le fust, et, ne le povant aystre, qu'il le face s'il peult; car, à cet que je antemps, si l'ayde de tous ces moyens et dé Fransès, y le sera, et, si le Roy le veult. Vous trouveré byen le moyen de le mender au cardynal d'Est, de fason qu'il le trouvera bon. Yl me soyvent que son oncle, aystant en pareil cas qu'êt asteure, le Roy luy manda, nonhobstant qu'il savoit qu'il ne l'auret guère agréable, de fayre le cardynal Salviati, qui l'eust aysté, s'il ne fust mort; car, enfin, le premier respect c'êt le servise du Roy, et l'ayant, come l'a le cardynal d'Est, tent à coeur, je m'aseure qu'il embrasera

volontyers ce qu'il pensera; s'il èt affectioné au Roy, yl ne fera ryen contre moy; et puis, je l'aure aubligé de l'avoir fest, encore que ce souyt par le comendement du Roy<sup>1</sup>. Je vous pryé, considéré le tout, et ensé de dyligense, et envoyé mes lettres que avés : il y an n'y a à la court que ne le veulet poynt.

CATHERINE.

1585. — 2 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 1.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, mon filz le duc de Lorraine me vient présentement de dire que mon nepveu le duc de Guize luy vient de mander qu'il a entendu que vous faictes marcher de vos forces du costé de Normandie. Si ainsi est, qu'il pense bien que c'est pour atenter à mes cousins les ducz d'Aumalle ou d'Elbeuf, et le prie sur cella me dire et ramentevoir que nous avons accordé, comme vous avez entendu par le s<sup>r</sup> Miron vostre premier médecin, que les forces de part et d'autre n'aprocheroient de quinze jours de vingt-cinq lieues l'une de l'autre, et que leurs estren-gers n'entroient dedans ce temps-là en ce royaume, et qu'il entendoit demeurer quicte de sa parolle, si l'on atentoit ausdict s<sup>r</sup> d'Aumalle et d'Elbeuf, ou à l'ung d'eulx. Sur quoy j'ai diet à mondict filz le duc de Lorraine que, s'ilz assiégeoient aucunes de voz villes, comme l'on disoit qu'ilz avoient fait ou vouloient faire en Normandie, que vous ne pou-viez moins que les faire secourir; aussi en fut-il ainsi par moy parlé audit s<sup>r</sup> de Guize, comme icelluy mondict filz luy va présentement mander et le faire souvenir qu'il me

<sup>1</sup> *Contig*, seing.

<sup>1</sup> Grégoire XIII était mort le 11 avril 1585.



respondit que lesdicts s<sup>rs</sup> d'Annalle et d'Elbeuf n'entreprendroient aussi aucun siège. Vous aiant bien voulu incontinant advertir de tout ce que dessus par ce courrier expressément, attendant que le s<sup>r</sup> de la Chapelle des Ursins<sup>1</sup>, qui partira demain matin et sera samedi à vostre lever, vous puisse plus amplement et particulièrement dire comme les choses passent de derà et toutes les autres raisons qu'il est besoing que vous entendiez sur ce; qui sera cause que je n'estendray ceste-cy d'avantaige que pour prier Dieu, Monsieur mon filz, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Espernay, le jeudi après disner, n<sup>o</sup> de may 1585.

*De sa main :* Vostre bonne é très affectionné et hobligé mère,

CATHERINE.

1585. — 4 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3369, f<sup>o</sup> 4.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous m'avez faict grant plaisir de m'avoir envoyé par ce courrier expressément la lettre qu'il a pleu au Roy monsieur mon filz m'eschripre, après avoir oy son premier médecin, qui me doibt renvoyer; mais encores que se soit pour affaire très importante, comme savez, néantmoins, ayant le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz ce catterre,

qu'il m'escript et vous aussi, sur les yeulx, il me semble, que sondict premier médecin seroit nécessaire auprès de luy, et que ce seroit bien faict de m'envoyer quelque autre, ou ce qu'il luy plaira me mander par une bien ample et claire dépesche; toutesfois je m'en remectz je ce qu'il advisera d'en faire. Cependant je vous mercie des advs que me donnez, tant par vos lettres que par celles qu'escrip-viez à Pinart, de l'estat de toutes choses en vostre charge et en la scienne, vous priant continuer, car vous ne faictes très grant plaisir. Je renvoyray ceste après-disner le jeune Pinart devers mon cousin le cardinal de Bourbon, pour savoir comme il se trouve de sa médecine, qu'il devoit prandre hier, et pour tousjours l'induire à revenir me trouver en ce lieu, affin de le acheminer à ce qui sera de l'intention du Roy mondict S<sup>r</sup> et filz, et qu'il y puisse amener mon nepveu le duc de Guize et leurs autres coliguez, attendant le quinzième de ce mois. Mais je suys en très grande peyne de veoir que le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz a si peu de forces; je serois bien d'advys, comme je luy ay tousjours escript, qu'il se feist fort, autrement il ne faut pas penser qu'il ne se trouve de trop grande difficulté à faire la paix; et, s'il estoit le plus fort, et ses Suisses avec luy, ou au moins prestz à se joindre avec ses autres forces, les choses se conduiroient beaucoup plus raisonnablement que je crains bien que ces gens icy ne veuillent faire, mesmes pour leurs seuretez, si ne voient le Roy le plus fort, comme je luy escript plusieurs fois et de pourvoir aussi à la seureté des villes, esquelles au moins si l'on n'y peut envoyer autre provision que les habitans d'icelles, que l'on y députast quelques gentilzhommes voisins, bien affectionnez au Roy, pour commander aux habitans et pour en-

<sup>1</sup> Christophe Jouvenel des Ursins, s<sup>r</sup> de la Chapelle-Gautier, lieutenant du roi en l'Isle de France, chevalier des ordres du roi, qui mourut en 1588. Il avait épousé Madeleine de Luxembourg (voir la note de la lettre du 26 janvier 1583), fille du comte de Brienne et de Marguerite de Savoye-Condé. Son fils, François, fut ambassadeur à Rome et en Angleterre sous Louis XIII et sous Louis XIV.

pescher les pratiques que l'on y faict au désavantage du service du Roy mondiet Sr et filz, auquel j'escriptz de ma main; qui sera cause que je ne vous feray ceste-cy plus longue que pour vous prier lui bailler ma lettre. Priant Dyeu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le m<sup>re</sup> jour de mai 1585.

*De sa main :* Je vous envoy un pelyt paquet, que je vous prie donner à Madame de Chatelerau<sup>1</sup>, que se ne souyt devant la personne, et m'ann envoyés la réponse.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 4 mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f<sup>o</sup> 36.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je suis bien marrye de vostre malladie, pour le besoing que vous faictes parmi tant de grans affaires auprez du Roy monsieur mon filz, vers lequel j'ay, comme aurez peu entendre, renvoyé son premier médecin, il y a trois jours, avec ce que nous avons pu faire jusques ici pour le bien de la paix; j'attends sur le tout la résolution qu'il luy aura pleu prendre pour la suivre entièrement; mais je ne puis que je ne sois en grande peyne, jusques ad ce que je veoy qu'il eut ses forces ensemble, et soit le plus fort; car cella nous aidera bien à faire les choses plus raisonnables, comme je l'ay souvent escript au Roy mondiet sieur et filz. J'ay receu par ce courrier

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> de Châtellerault était Diane d'Angoulême, fille naturelle de Henri II, veuve de François de Montmorency, à laquelle le duché de Châtellerault avait été donné en apanage, et qui ne mourut qu'en 1619.

vostre lettre du premier de ce mois, et vous diray que j'ai faict depuys deux jours une dépesche de ma main au Roy mondiet sieur et filz touchant la ville et citadelle de Lyon, suivant l'avis de l'archevesque qui est icy, estimant que si cest ordre là y est donné, les affaires se conduiront de façon que ladite ville et la citadelle aussi demenreront assurees au Roy mondiet sieur et filz, duquel je suis extrêmement en peine, à cause du mal des yeux qu'il m'a escript avoir, vous priant, comme aussi j'escriptz au sieur Brulart, m'escripe le plus souvent que vous pourrez de ses nouvelles.

Je vous envoie les lettres que j'escriptz pour l'ambassadeur de Savoye, que vous eussiez eues il y ajà longtemps, n'eust esté que je ne puis encores baisser à mon aize pour écrire sans douleur, combien que, grace à Dieu, je sois en très bon train de ma santé; car je n'ay plus de toux qui me travailloit fort, me restant seulement encores un peu de mal au costé, et les pieds foibles; mais j'espère que trois ou quatre jours de beau temps m'assureront de guérir du tout. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Épernay, le m<sup>re</sup> jour de may 1585.

*Signé :* CATHERINE.

*Et plus bas :* PINART.

Monsieur de Villeroy, la dame de la Trimouille<sup>1</sup> a écrit à ma cousine la comtesse de

<sup>1</sup> Jeanne de Montmorency, fille du connétable, dame de La Trémoille, duchesse de Thouars, princesse de Talmont. Elle avait épousé Louis de La Trémoille, premier duc de Thouars, mort de bonne heure au siège de Malte. Elle eut de lui Claude de La Trémoille, second duc de Thouars, prince de Talmont, né en 1566, mort en 1604, et Charlotte-Catherine, qui devait épouser le 23 janvier 1586 le prince de Condé.

Fiesque<sup>1</sup> pour me dire que, combien elle soit demeurée chargée de beaucoup d'affaires qui l'excuseroient d'entrer en despense, si elle n'avoit extrême desir que son filz face service au Roy ès occasions qui se présenteront; pour quoy faire sondict filz accepte la commission de deux cens chevaux légers qu'il a pleu au Roy luy faire envoyer, mais elle desire qu'il plaise au Roy lui désigner ung lieutenant qu'il appoinctera fort bien; je vous prie en parler au Roy mondiet sieur et filz, et advertissez, de celui qui lui plaira qui ayt ladiete lïentenance. ledict sieur de la Trimouille<sup>2</sup>, s'il est à la cour, ou quelqu'un de ses gens, afin qu'il envoie vers luy.

1585. — 5 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 20.

#### A MONSIEUR DE BELIÈRE.

Monsieur de Belière<sup>3</sup>, je suis toujours en ceste oppinion que le Roy monsieur mon filz eust envoyé le s<sup>r</sup> de Pogny<sup>4</sup> devers mon filz le roy de Navarre, comme je luy avois escript, avec une bonne instruction et charge de luy représenter, comme il n'y a que trop de subject

de faire, ce qui se peult avec tant de raisons bien dire pour le bien de ce roiaulme et le sien particulier. Je croy qu'il n'en eust peu réussir qu'ung très grant bien; encores en suis-je là; et que vous devez continuer encores le s<sup>r</sup> de Clervant à luy représenter<sup>1</sup> ce qui est du bien de mondiet filz le roy de Navarre et l'induire à se résoudre à ce qu'il devoit jà avoir faict. Je croy qu'il ne sera que bon de ne luy plus si particulièrement parler de se renger tant à mon cousin le cardinal de Bourbon; car je crains que, tant plus l'on le luy persuadera, et plus il y résistera, estans les choses passées comme elles sont; mais s'il prend la bonne résolution qu'il doit pour le principal, le reste s'accommodera aisément. Je vous prie doncques, Monsieur de Belière, travaillez y encores, comme je m'assure que ferez, car sans cella je ne sçay qu'espérer, voyant les résolutions et délibérations de ceulx à qui nous avons affaire de deçà. Vous avez tant de grant et bon jugement qu'il n'est besoing vous en dire d'avantage, aussi ne m'estendray sur ce que pour vous dire que j'ay veu et entendu, tant par escript que verbalement, ce qu'il a pleu au Roy monsieur mon filz résoudre et me mander par le s<sup>r</sup> de Miron premier médecin, en quoy je suivray

<sup>1</sup> Alphonsine Strozzi, fille de Robert Strozzi, dame d'honneur de la reine, qui avait épousé Scipion de Fiesque, comte de Lavagne, chevalier d'honneur de Catherine de Médicis.

<sup>2</sup> Claude de La Trémoille fit ses premières armes en Poitou sous François de Bourbon, duc de Montpensier. Peu de temps après, il embrassait, comme sa sœur, le protestantisme, et commandait l'aile droite du roi de Navarre à Coutras.

<sup>3</sup> Voir à ce sujet (Bibl. nat., f. fr. 15891, fol. 399), la lettre de Belière à la reine du 2 mai 1585.

<sup>4</sup> Les lettres de MM. de Pogny et Camus de Pontcaré, envoyés par le roi en Languedoc, se trouvent f. fr. 17990 fol. 73 et dans les *Cinq cents* Colbert, g, fol. 181 et suivants.

et aussi Portef. Fontanien 358-359. Ce doit être Jean d'Angonne, huitième fils de Jacques d'Angenne, seigneur de Poigny, gentilhomme ordinaire de la chambre du roi, chevalier de l'ordre en 1583, mort en 1593. Ses dépêches et celles de Pontcaré sur les négociations avec le duc de Montmorency sont imprimées en partie dans le t. XI de la nouvelle édition de l'*Histoire générale de Languedoc*.

<sup>1</sup> La phrase est incorrecte, il faudrait dire : « Vous devez continuer à représenter au s<sup>r</sup> de Clervant ce qui est du bien du roi de Navarre. » Au reste, Clervant fut sourd à toutes les objurgations et ne se chargea d'aucune mission pour son maître. Mais la Cour envoya Poigny, qui n'obtint aucun résultat.

son intention et y feray tout ce qu'il me sera possible, aiant renvoyé le filz du secrétaire Pinart devers mon cousin le cardinal de Bourbon et duc de Guise pour revenir icy demain. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Bellevue, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip't à Espernay, le v<sup>e</sup> jour de may 1585.

*De sa main :* Je voldrès que vysiés cet que j'escrrips au Roy; car, tout le reste, je croy que ceret enplatre<sup>1</sup> qui ne guéryra la playe.

La byen vostre,

CATHERINE.

[1585.] — 5 mai.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 1.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, vostre médesin ayst arivé air souyr<sup>2</sup> à sis heures; et à cet malyn j'é envoyé le filz de Pinart à monsieur le cardinal de Borbon le pryer de me venir trouver an nuyt, coment yl m'avest promis, et qu'il emenet monsieur de Guyse, pour entendre la réponse que monsieur Myron m'avoit aportée de vostre volanté, sur se que par luy vous avés fayst entendre de cet qu'il m'avest dyst, et que je m'aseurés qu'il enn aurent contentement, et conèrè vostre bonne et seynte intentyon, ten pour l'honneur de Dyeu et nostre religyon que pour leur partyculyer, et que, n'i venent, c'étoyt tyrer toutes chausés en longueur et ne povoyr prendre nule conclusion. Je voyré cet qu'il me menderont. J'é entendeu par vostre dyst médesin vostre résolution que je trouve aytre cet que pouvés, veu les afayres en l'estat en quoy ele sont, et les suvré, en leur

déclèrent, ynsin que yl me l'a dyste et l'é veue par vostre mémoyre, et eusi désire que, s'il eust aysté posible que, puysque ne volés envoyer vers le roy de Naverre avent avoyr résolu aveque seuls ysi les forses que volés avoyr, tent des vostres que dé leur; qui est tout cet que yl peuvet désirer pour lleur honneur et pour le fayst qu'il désiret fayre; car san doucte de cet que yl saura que aurés ynsin fayst aveque seuls ysi, yl se provoyra et serés à la guère san doucte; yl è vray que l'on dyra, ausi bien yls cryerons encore, que avent vous déclèrer aveques seus ysi, vous luy eusiés mended; je ne le pense pas voyent l'état, en quoy yl set trove et les moyens, que je panse cet l'eusiés, ryns l'eust empêché et fayst panser en son fayst é le mal qu'il y peust avenir, ne l'asetent et ne vous aubéysant; mès puysque n'ann avés aysté concellé, je ne vous en fayré redyste, et ne creyns que fesant sesi, prenant tout et sur vostre bourse, que d'ysi à quatre moys l'argent vous falle, et lors le roy de Naverre et les huguenots, ayent donné hordre à leur fayst, faset entrer des reystres, aystant aydé de la royne d'Angleterre, qui creyndra qu'après avoyr fest ysi, l'ons alle à elle, les ayder de avoyr des reystres et lansequenets; et voyent cela, cerés encore constreynt de revenir à fayre un pays acotumé. Et seusi a ytant armés, je antemps ayent leur forses aveques les vostres, encore que les pansiés moyndre que celes que metrés aveques; vous savés come monsieur de Guise et sont frère sont aymés et aystimés de soldatz et jeus de guerre, que, partout où yl seront, yl auront tousjour le plus grent part, yl ne consentyron jeamès que refasiés une pays, car yl retomberét de là où yl set veult haultier, et retomberé à la mesme aystat qu'estes à présent, au, cet vous eusiés fayst cet que je panse, vous aulterét tout cels ynconveient, puysque le volés fayre

<sup>1</sup> Tout le reste serait emplâtre....

<sup>2</sup> Air souyr, hier soir.



sans en rien mender au roy de Naverre, avent que soyés d'acord aveques heulx, que trovysiés bon que je leurs dyse : le Roy ayst très ayse de voyr persister en set qu'il désire plus que vous mesme du fayst de la relygion et, pour set ayfayst, m'a méné que je vous dye qu'il est délybéré d'aler, un tel jour que dyrés, à sa court de parlement, et déclérer son yntentyon de ne volouyr plus aultre ayxersise de relygion que la syéne, et se l'on le aubéyt, come la rayson veult, conserver la vye et les byen à tous ses sugets généralement et selon les loys du royaume et sermant que les roys font à leur coronnement, qu'il n'y aye neul seuxseur à la corone que catolyque, déclérant que ceulx qui y voldrent revenir à la relygion catolyque, ceront conservés en leur rant; et ausi veult que tous ceulx qui ont pryns les armes sur le prétexte de nostre relygion souvent conservés en sa bonne grase, et s'an veult servir come yl a tousjour fayst, déclérant que tous ses bons sugets catolyques l'aye à venyr trover pour luy assister, mès que l'on ne le veulle aubéyr en cet que si seyntement et joustement yl ordonné, et promet en foy de Roy et parole de prinse d'y povoyr ariver en toutes suretés et leur tenyr pour ses bons et fidels sugets. Et parèlement dyré dé vyles, cet set que vous ay méné par ayscrypt par La Chapelle des Orsins en seustanse, mès je vous dyés le fayre, en cas que seus ysine voleuset ryen fayre, et vous fayr fort; et, ast-eure, puyque je voyque désirés lé fayr lever le masque, je dys que, cet le trovés bon, je leur proposeré, car se sera aveque vostre honneur et aultortyé beaucoup plus que de dyre que volés composer vostre armaye de la vostre et de la leur; car s'et leur donner tousjour plus d'aultortyé; et, en set faysant, vous le faystes aveques un asoleu romendement et apelés tous vos sugets come leur Roy, et non come

et la moytié aytoyt à eulx, et ne les puyiés avoyr san leur volontés, et lor donnés cet que yl dyset aystre cause d'avoyr pryns les armes, le fayst de la relygion, les autres l'aucasion de vous demander des viles pour seuretés; car vous le leur donnés cela que l'ons a tousjour ayxtinée le plus seure, vous en personne den vostre court de parlement jeuré en foys de Roy, yl ne sarét c'ofenser, ne trover que dyre à sete auverture et plus de seureté de ne le révoquer par après, que de le fayre come m'avés méné; car pour vous dyre s'il y falloist dyre: yl fault rompre sesi, et puy, si la nésésité nous contreyt, nous fayron la pays; je dys que c'et vostre rayne et que retomberés en pire aystat que n'estes, et qu'il fault par nésésité que haultyés cet prétexte, que tous prenent quant yl nous veulet troubler, de la relygion, et que yl n'i en fault plus que la vostre; aultrement, tous les ans, le primier malentant nous metra aus armes. Ceulx qui sont un pour les uns, un pour les autres vous dyront byen: yl fault apeser sesi; mès je dys que se net pas asés l'apeser, mès yl faut en couper toutes les rasines que vous y pourèt jeamès fayr retonber, ou vous ne serés jeamès Roy absolu. Velà pour quoy je voldrés que vostre aultortyé ceule le fist et aveques teles paroles, que tous ne saret que dyre, sinon : « Yl « veult sa ceule relygion, yl veult demeurer ceul « Roy et avoir les forses et néanmoyns nous « veult tous conserver, mès que ly rendyons « l'anbéysance que ly devons et ly ayst due. » Cet yl se malcontentet et qu'il ne vous aubéysset, se ne sera le général; car tous ceront byen ayse de voyr vostre bonne résolutyon, et les bons, sans pasion partyculyère, vous asisteron.

Velà cet que vous en puy dyre; car j'é grent regrèt de voyr que cet que volés, les aultres enn aye l'honneur et, en mesme ystant que yrés à la court, le mender au roy de Naverre.



J'é peur que n'antandrés pas si hyen cete ysi, car je me suys hastée et enbarasée; mès c'et le mesme que ret que vous ayscript par La Chapele des Orsin, qu'y ayst plus au long et myeux; et seulement cete-sy ayst pour savoyr cet troverés bon qu'au lieu de leur dyre: « Je veulx composer mes forses dé vostres et dé myènes, » je leur dye qu'êtes résoleu de fayre cete déclaration au premier jour de la court de parlement, et, pour l'ésécution, vous vous aseurés que set rangeront auprès de vous, come yl me le dyst, et que vous en serviré dygnement, come avés tousjour fayst. Et, afin que je n'i falle, s'il vous plesouyt m'envoyer monsieur de Vilequier et qu'il me portat par escript vostre volanté, et coment volés que leur dye, je croy que serét le myleur, et vous en suplye, en cas que trovyés bon cet ayspédiant; car yl ne fault pas que pansiés que Monsieur de Guise avence ryen qu'il n'aye nouvelles des partisans; et yl y va du temps; et monsieur de Vilequier cerè ysi jedy à son ayse. Je vous bèse les meyns.

Vostre bonne et affectionné et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 5 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 13.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, le s<sup>r</sup> de Miron arriva hier après disner en ce lieu, avec la résolution qu'il a pleu au Roy monsieur mon filz prandre sur ce qui luy avoit porté des conférences que j'ay eues, et ceulx de son Conseil qui sont icy, avec mon cousin le cardinal de Bourbon, neveux duc et cardinal de Guize; et, suivant son intention que j'ay entendue, tant verbalement que par escript dudict s<sup>r</sup> Miron, je feray tout ce qu'il me sera possible envers lesdicts s<sup>r</sup> car-

dinaulx de Bourbon, de Guize et duc de Guize, aiant renvoyé le filz de Pinart devers eulx pour les faire venir icy demain, affin de faire, s'il est possible, ce que le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz me mande de sa résolution et intention. Cependant je vous say fort bon gré de la continuation des advis que me donnez et voz dépenses de l'estat des affaires et de toutes choses en vostre département, et de celluy dudict secrétaire Pinart, lequel je vous prie faire tousjours, car cela me sert bien, d'autant que, saichant comme l'on en est par les provinces, je me puis beaucoup mieulx conduire en négociant avec ses gens icy.

Au demourant, Monsieur Brulard, j'ay veu par la lettre que m'avez escripte, et entendu d'icelluy secrétaire Pinart, la requeste que me faictes des droictz seigneuraulx qui me sont advenuz par la mort du frère de vostre beau-filz; c'est chose que je vous accorde de bon cœur, et en feray faire les expéditions en vostre nom ou de vostredict beau-filz, selon les mémoires que vous en envoyez audict Pinart. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vousavoir en sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le dimanche v<sup>e</sup> jour de may 1585, après disner.

*De sa main:* Je vous pryé dyre au Roy qu'il escuse cet je me suys enbarasée en ma letre<sup>1</sup>; mès qu'il set que ly é ayscript par cele de La Chapele des Orsin, que je avés peur qu'il'eust brulée, come je ly pryé fayre, et sete-si yls'an serve.

CATHERINE.

PINART.

<sup>1</sup> Catherine de Médicis avait raison de s'excuser de la hâte avec laquelle elle avait écrit sa lettre au roi du 5 mai, qui est, en effet, bien incorrecte et dont il faut souvent deviner le sens.

1585. — 7 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° n° 8869, f° 14.

## AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, le filz du secrétaire Pinart, que j'avois envoyé, comme je vous escrivis avant hier, devers le cardinal de Bourbon, me rapporta dimanche au soir la lettre qui sera incluse en se paquet, par laquelle vous verrez comme, au lieu de venir icy, ainsy que je l'en priois, et le duc de Guise, ils s'en allèrent hier coucher à Chaallons, qui fut cause que soudain je renvoyay vers eux et leur escrivis derechef une lettre suivant laquelle je suis allée disner à Jalon<sup>1</sup>, qui est entre cy et Chaallons, et y ay mesné le duc de Lorraine et ceux de vostre Conseil, et s'y sont rendus le cardinal de Bourbon et le duc de Guise. Après disner, nous nous sommes tous assemblés; et je leur ay fait entendre comme vous aviez trouvé bon la forme de surséance que nous accordée et fait une bonne résolution selon leur désir, leur ayant dict en ces propres termes : « Mon cousin, vous avez cet honneur d'estre prince du sang du Roi, et vous, mon nepveu, d'estre son parent, et outre cela ses serviteurs et conseillers de son Conseil, je vous prie, regardons à le bien conseiller, et à faire icy ce qui sera de son service et du repos de son Royaulme, sur ce qu'à rapporté et que vous dira le s<sup>r</sup> Miron de sa résolution; » laquelle il leur a fait entendre, leur parlant pour la révocation de l'exercice de la religion prétendue réformée. Sur quoy le cardinal de Bourbon prenant la parole a commencé, joingnant les mains, à rendre grace à Dieu de vostre sainte intention, disant qu'il s'estoit toujours bien assuré, selon vostre zèle à

l'honneur de Dieu et de la religion, vous trouveriez bon le chemin qu'ils prenoient, et qu'il falloit du tout extirper et desracier cette hérésie, s'efforçant de monstrer qu'il ne falloit pas seulement oster l'exercice de la prétendue religion; mais, comme dict et bien qu'ilz avoient entendu la desraciner entièrement, et qu'ils ne demandoient rien que cela, répétant si souvent la mesme chose, que voyant que nous n'avions pas beaucoup de temps, d'autant qu'il falloit que je revinsse coucher en ce lieu, et eux à Chaallons, je l'ay prié d'abrèger ce propos, comme j'avois fait, et de venir au poinct, afin que nous regardassions au moiens dont il faudroit user pour l'effectuer par la douceur, et, s'il se trouvoit que cette première voye ne fut suffisante, qu'il falloit adviser ce que nous aurions à faire pour y contraindre les huguenots par les armes; mais le duc de Guise, que je voyois bien à son contenance avoir grande poyne d'oyr parler ainsy franchement le cardinal de Bourbon, a repris le propos pour interpreter ce mot de desraciner l'hérésie, parlant des villes que les huguenots occupoient, et puis s'est laissé entendre qu'en traictant du faict de la religion, il falloit aussy adviser à leurs seuretés et de leurs colligués, auxquels il avoit escript suivant nostre dernière résolution, et qu'ils n'en avoient point encores la response, remarquant particulièrement, sur ce qu'avoit dict le s<sup>r</sup> Miron qu'en nostre dernière assemblée ils avoient tousjours joint, comme il est vray, les deux pointes de la religion et leurs seuretés, et que l'un ne se pouvoit faire sans l'autre, comme il disoit l'avoir fait entendre à Miron, à l'heure qu'il monta à cheval pour vous aller trouver et monstroît de vouloir remettre, suivant nostre premier accord, le tout au quinzième de ce mois. Mais, pour l'induire à faire à présent quelque bonne ré-

<sup>1</sup> Jalons (Marne), arrondissement de Châlons.

solution, j'ay repris la parole, et m'adressant au cardinal de Bourbon (que nous voyions par ses propos si bien disposé), je luy ai remonstré le grand bien que ce seroit de faire en cecy, pendant qu'estions ensemble, quelque chose de bon, estant vostre intention si bonne, comme aussy je voyois estre la leur, afin que vostre pauvre peuple pust estre bientost discharged de tant de maux. Le cardinal me respondit et consentant à peu près par ses propos à ce que je disois, à franchement dict que, puisque accordiez le point de la religion, que c'estoit ce qu'il désiroit, qu'il les laissera là, si l'on ne recevoit cette bonne résolution. Touttefois, suivant son propos, avec ce qu'il congnoissoit bien qu'il s'estoit ung peu trop ouvert au gré de Mons<sup>r</sup> de Guise, il s'est après laissé entendre qu'il falloit aussy regarder pour leurs seuretés, et avons esté assez longtemps sur cela, disant tousjours le duc de Guise qu'ung point ne se pouvoit traicter sans l'autre et désiroit que je leur baillasse par escript vostre intention, pour y adviser et respondre; mais je leur en ay bien osté l'espérance, leur disant que ce devoit estre eux qui nous devoient avoir, ès conférences passées, baillé leurs demandes. Sur quoy, je les ay encore instantment requis, n'ayant rien obmis à leur remonstrer par toutes persuasions pour les ranger à leur devoir; mais il n'a esté possible, et voyant aussy bien que ce n'estoit pas œuvre qui se put achever si soudain, le duc de Lorraine a dict qu'il falloit prendre lieu et jour pour en traicter, après avoir parlé de Chaalons, Rheims ou de celien d'Espenay, où j'eusse bien désiré qu'ils se fussent résolus de venir, et le duc de Guise au contraire, car il vouloit que j'allasse à Chaalons, ce que j'ay respondy que je ne voulois ny ne pouvois faire, pour ce qu'ils tenoient la ville et y avoient des gens de guerre faisant

garde jour et nuit; que si j'y allois et donnois le mot du guet, l'on droit incontinent que je serois avec eux, ou s'ils le donnoient, qu'ils me tiendroient prisonnière, et pour ce, que je n'irois pas, mais que s'ils ne vouloient venir à Espenay, j'irois plustost à Rheims, ce que le duc de Guise moustroit ne pas desirer; et enfin luy demandant pourquoy, il nous a dict que Rheims n'estoit pas encore achevé, c'est à dire qu'ils ne l'ont pas encore à leur dévotion, qui a esté cause de me donner plus de volonté d'y aller; mais il ne s'y est pas descendu, et voyant que le cardinal l'eut bien voulu comme moy, j'ay encore fait ce que j'ay pu, et tous ceux de vostre Conseil aussy, pour aller à Rheims, et, pour faciliter cela, avons mis en avant que nous accorderions par escript qu'il ne seroit rien innové à la ville de Rheims de part ny d'autre, mais qu'elle demeureroit, en l'estat où elle est, en la garde des habitans, et que les maire et eschevins donneroient le mot comme ils ont accoustumé. Touttefois nous n'y avons rien gagné, nous disant ledict duc de Guise, que il falloit nécessairement qu'il allast à la frontière pour parler à ses reystres, non pour les faire entrer dedans le royaume, car sur son honneur il tiendroient ce qu'il m'a promis, me disant d'avantage qu'il falloit que de fois à aultre il allast deçà et delà pour leurs affaires, et qu'il ne seroit pas possible qu'il demeurast attaché à la négociation, mais qu'il s'en rapportoit à Mons<sup>r</sup> le cardinal, qui l'a fort bien entendu n'a point monstré d'estre marry; et reprenant le propos du duc sur les estrangers, je luy ay aussy dict fort expressément qu'il ne falloit pas qu'il en entrast dans vostre royaume: il me supplia de m'asseurer qu'il tiendroient, sans y faiblir, ce qu'il avoit promis, et que si nous avions à faire quelque chose, l'on y adviseroit, entendant bien que je desirois pro-



longer la trespée de quinze jours dont, comme je luy avois dit, il n'en restoit plus que neuf. Et mon filz le duc de Lorraine luy dit franchement : « Il faut augmenter le temps et que les estrangers n'entrent point. » Mais, au lieu de respondre à propos, il nous dict que dans quatre jours ils seroient à quatre lieues de cette frontière et qu'il falloit nécessairement qu'il y allast pourveoir, pour ne pas manquer à la parole qu'il m'avoit donnée. Et puis, sommes encore rentrez au propos du jour et lieu où nous nous assemblerions; mais encore ils ont remis, et n'avons scu faire aultrement, à en résoudre ce soir à leur retour à Chaallons avec ceux de leur Conseil qu'ils ont estably là, et m'en advertiront demain. J'avois aussy parlé au duc de Guise de l'advis que j'ay eu qu'ils sont après pour prendre Thoul, ayant opinion que le voyage qu'il veut faire soit pour y aller, comme il fit à Verdun durant les sept jours qu'il demanda en nostre première conférence; mais je n'en ay pu avoir aultre response, non plus que de l'instance que je luy ay faite pour l'artillerie, que m'avez escript qu'on faisoit sortir d'Orléans pour aller prendre Baugency, et aussy pour ce qui avoit esté fait à Montargis. Et comme nous estions sur le point de nous séparer, est arrivé le courrier par lequel m'avez escript, et au duc de Lorraine, de la prise du s<sup>r</sup> de Schomberg, dont je leur avois jà parlé à tous deux, le duc de Lorraine m'ayant dit que si Schomberg avoit esté prins en ses terres par ses officiers, comme vostre lettre le porte, il les feroit pendre. Touttefois, à ce que j'entends, le s<sup>r</sup> de Schomberg a esté amené à Chaallons, d'où Mons<sup>r</sup> de Guise ne le veut laisser sortir, non plus que le s<sup>r</sup> de Lieudieu<sup>1</sup>, pour lequel je luy

ay jà escript deux fois et luy en ay encore icy parlé, mais par ses responses il monstre n'en avoir point d'envie, quoi qu'on luy puisse dire, et ne dict mot aussy sur les remonstrances qu'on luy fait du tort qu'il a, et ceux de son parti, d'attenter ainsy de toutes parts à vos villes, ayant receu très grand desplaisir quand j'ay scen d'eux, auparavant l'arrivée de vostre dépesche, la surprise et saisie de la citadelle de Lyon<sup>1</sup>.

Croyez, Monsieur mon filz, qu'ils en prendront bien d'aultres, si vous n'y pourvoyez, comme je vous ay escript par toutes mes dépesches, et de haster vos forces et de les avoir les plus grandes que vous pourrez; car aultrement chacun vous voudra donner la loy, et crains bien qu'ils vous veuillent gesner, quand ce viendra à leurs seuretés, en vous demandant des choses trop déraisonnables; car je vois bien, et ils nous l'ont clairement dict qu'ils entendoient avoir leurs seuretés et de leurs associés, jusques à ce que toutes les villes que tiennent ceux de la Religion soient reprises; et encore que vostre armée soit composée en partie de leurs forces, comme vous l'accordez, ils ne laisseront pas de vouloir avoir leurs seuretés, ce qui me met en bien grande poynne, pour les raisons que je m'asseure que vous scaurez bien considérer, comme aussy fais-je. Je ne veux oublier de vous dire aussy que depuis que nous fusmes levés du Conseil, Mons<sup>r</sup>

<sup>1</sup> Geoffroy, seigneur de Saint-Astier et de Liendien, chevalier de l'ordre, était à cette époque lieutenant général du gouvernement de Verdun.

<sup>1</sup> Le château ou la citadelle de Lyon était sous les ordres d'un capitaine nommé par la Cour. D'Épernon ayant renvoyé Michel de Salusses de la Mante pour donner son commandement au sieur du Passage, la population s'ameuta, marcha sur la citadelle et, la trouvant à peu près sans défense, la détruisit entièrement. De Thou prétend que le gouverneur de la ville, Mandelot, encouragea sous main ce mouvement ligueur (*Hist. univ.*, t. IX, p. 318). La lettre de la reine mère à Villeroy, du 23 mai 1585, ne semble animée contre Mandelot d'aucune défiance.



de Guise me vint parler de vous escrire de faire eslargir Villefavre et qu'il renvoyerait le s<sup>r</sup> de Lieu-Dieu. Sur quoy, je lui dis qu'il n'y avoit point de raisons de retenir le s<sup>r</sup> de Lieu-Dieu, et trouvois bien estrange qu'il en usast de cette façon, et que, quand je vous en escriprois, vous diriez, comme il est vray, que vous aviez tousjours eu esgard à ce qu'ils désiroient, et qu'ils ne font rien de tout ce que me mandez qui est juste et raisonnable.

Je me délibère de retenir vostre premier médecin pour voir et assister à ce que nous ferons à nostre première conférence; aussy que je seray bien aise de l'avoir auprès de moy pour deux ou trois jours; car je crainz qu'il m'est encore survenu une dessente sur le bras droict et jusques à la main, qui me faict douleur et me garde de vous pouvoir escrire, ny seulement de souscrire celle-cy, que je n'estendray davantage que pour me recommander à vostre bonne grace et prier Dieu, Monsieur mon fils, vous donner en toute prospérité l'obéissance entière de vos subjects avec très heureuse et longue vie.

D'Espenay, le mardy vii<sup>e</sup> jour de may 1585.

Vostre bonne, très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 8 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 336g, f° 19.

# A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROT MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Je pensois vous envoyer le fils du secrétaire Pinart, pour ce que je retiens icy le premier médecin Miron; mais il est malade ce matin, à ce que m'a dict son père; c'estoit pour esclaircir le Roy Monsieur mon fils sur les poincts de

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

cette dépesche, si elle n'est assez clairement exprimée, et aussy pour luy donner advis de ma part qu'il n'y a rien de plus certain que Mons<sup>r</sup> de Guise est parti ce matin pour aller devers Thoul, place que l'on dit que c'est pour en avancer la prinse de laquelle ils s'assentent, combien que l'on dict que ung des Moncassins soit entré dedans, luy cinquième seulement. Dites aussy au Roy qu'il est très nécessaire que l'on fasse couler quelques gens de pied qui pourront diligemment partir de Troies pour aller à la file afin qu'on ne les défasce point, se jeter dans la citadelle et ville de Metz, dont l'on m'a donné aussy advis qu'ilz ont bonne espérance, après que Toul sera en leurs mains, et qu'il ne fault doubter qu'ilz n'emportent s'il n'est secouru promptement. Je vous prie le dire au Roy de ma part, priant Dieu, Mons<sup>r</sup> Bruslart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espenay, le mercredy après dîner, viii<sup>e</sup> may 1585.

CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

1585. — 8 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 336g, f° 21.

# AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, le s<sup>r</sup> de Meineville<sup>1</sup> me vient de porter la response du cardinal de Bourbon et duc de Guise, qui est qu'ils desirent que j'aille à Sarry<sup>2</sup>, maison de l'évesque de Châlons qui est à deux heures et demie au delà,

<sup>1</sup> Voir sur Meineville la lettre du 5 mai 1585 et la note, plus haut, p. 201.

<sup>2</sup> Sarry (Marne), à 5 kilomètres de Châlons. Le magnifique château qu'y possédaient les évêques a été entièrement démoli sous la Révolution.

assez belle maison, mais non pas si logeable qu'il seroit nécessaire pour ceux de ma suite. Je ne me donne pas payne de mon incommodité et ne m'arreste pas tant au respect qu'ils devroient avoir à ce que j'ay cet honneur d'estre [vostre] mère. Je vois bien que ce qu'ils en font est pour tirer les choses à la longue, et qu'ils voudroient bien que je leur accordasse d'aller à Chaallons pour traicter. A cette cause regardez, je vous prie, à ce qui est de vostre service, et ne vous arrestez point à ce qui peut estre de ma dignité; car, présentement que je vous sers, je ne m'en donne point payne, et me renvoyez en toute diligence ce courrier, afin qu'il soit icy demain au soir avec ung mot de lettre que m'escriprez, s'il vous plaist, de vostre intention et volonté. Je prie Dieu. Monsieur mon fils, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Espernay, le mercredy viii<sup>e</sup> may 1585.

Pour ce que je vois qu'ils veulent traîner les choses en longueur, je me délibère dès demain de m'acheminer à deuy-chemin de la maison de Sarry<sup>1</sup>, afin de gagner tousjours le temps pour vous, au lieu que ces gens-cy le veulent prendre pour leur advantaige. Excusez-moi si je ne vous escrips de ma main; car j'ay douleur au bras et jusques à la main; mais, Dieu mercy, je n'ay point de fiebvre, et espère que cela s'en ira entre cy et demain.

Vostre bonne, affectionnée et très obligée mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> C'est-à-dire à Tours, gros village situé sur la Marne.

1585. — 10 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 21.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, à ce que j'ay veu par vostre du v<sup>e</sup> de ce mois<sup>1</sup>, le s<sup>r</sup> de Clervant<sup>2</sup> se reculle bien loing de ce que j'espérois de luy envers mon filz le roy de Navarre; mais tant plus je y pense, et plus je suis ferme en mon opinion que mondict filz le roy de Navarre n'est pas si mal conseillé qu'il ne prengne en bonne part les raisons si aparantes pour son bien que l'on luy pourra représenter en ces occasions; et ne se fault lasser de faire envers ledict s<sup>r</sup> de Clervant ce que je vous ay si amplement escript. Car je m'assure que, combien qu'il soit ferme en sa religion, il ne laissera, comme bon serviteur dudit s<sup>r</sup> roy de Navarre, de luy en persuader à peu près ce que nous désirons pour son bien, considéré la contrainte où le Roy mon filz est de faire la déclaration que ces gens de deçà demandent.

Vous estes si prévoiant et tant desireux du bien et repos de ce roiaulme, que je m'assure que vous n'obmettray rien de tous les moiens qu'il faudra tenir pour faire embrasser audict s<sup>r</sup> de Clervant l'office que je désire qu'il face envers mondict filz le roy de Navarre; vous priant doncques de luy en parler encores et le conjurer de ma part, avec assurance que je

<sup>1</sup> Nous avons retrouvé une très curieuse réponse de Bellèvre à la reine mère, non pas du 5, mais du 7 mai 1585; elle donne tout au long le sentiment de l'habile ministre sur la politique qu'il faudroit suivre à l'égard du roi de Navarre. On la trouvera à l'*Appendice*.

<sup>2</sup> Antoine de Vienne, seigneur de Clervant, et le s<sup>r</sup> de Chassin-court, gentilhomme de la chambre du roi de Navarre, furent constamment à Paris pendant les six premiers mois de 1585, négociant au nom de leur maître avec Henri III. — Voir d'Aubigné, *Hist. univ.*, t. VI, p. 201 et suiv.

n'oubliay jamais le service qu'il aura fait au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, et à moy, et audiet s<sup>r</sup> roy de Navarre aussi. Et pour ce que vous aurez veu par ma dernière dépesche au Roy, et entendu ce que le s<sup>r</sup> Miron, oultre le contenu d'icelle, aura dict de bouche sur tous ces affaires ici et l'estat en quoy nous en sommes, je ne vous feray ceste-cy plus longue que pour prier Dieu. Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le x<sup>e</sup> may 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 10 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 336g, f° 24.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, j'ai receu ce matin le mot de lettre que m'avez escript de vostre main, attendant que vous me puissiez faire response à celle que je vous ay faite de tout ce qui s'est passé en nostre dernière conférence, estimant que de Laubespine, que me mandez, qui la m'aportera, arrivera ce soir à Thour-sur-Marne<sup>1</sup>, qui est à trois lieues d'icy où j'iray coucher pour estre demain à disner à Chénier<sup>2</sup>, de l'évesque de Chaallons, si ce n'est que Laubespine m'apporte aultre adviz de vous; et je vous prie m'excuser si je ne vous escrips de ma main à cause de la douleur que j'y ay encore, et au bras aussy. Toutefois cela ne me gardera de partir aujourd'huy, comme j'eusse fait dès hier, si ce n'eust esté que le mal me pressoit plus qu'il ne fait maintenant,

<sup>1</sup> Tours-sur-Marne (arrondissement de Reims), lequel est bien à la distance d'Espenay indiquée par la reine mère.

<sup>2</sup> Chéniers (arrondissement de Châlons-sur-Marne, canton d'Euvry-sur-Coote).

grace à Dieu, auquel je prie, après m'estre recommandée à vostre bonne grace, vous vouloir garder en parfaite santé et vous donner l'entière obéissance de vos subjectz.

D'Espenay, le vendredy x<sup>e</sup> may 1585.

Monsieur mon filz, j'ay receu ung petit pacquet de Metz, dedans lequel se sont trouvées les lettres que le sieur de La Verrière vous escript et au s<sup>r</sup> d'Espenon, qui sont incluses en celle-cy, par laquelle il luy disoit que mon filz le duc de Lorraine est fort marry du désordre que mettent ces gens de guerre de Mons<sup>r</sup> de Guise en ses paÿs; et vey en nostre dernière conférence qu'il s'en fascha contre luy.

De sa main : Vostre bonne et très affectionné et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 10 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 336g, f° 31.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous m'avez fait fort grant plaisir de m'avoir si diligemment fait tenir response aux deux lettres que j'avois escriptes de ma main par le s<sup>r</sup> de la Chapelle aux Ursins et du Sauger, et aussi à celle que je feiz après nostre conférence dernière, pour savoir si je devois aller à Chaallons ou non. De quoy le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz ne m'esclaircist pas, mais me mande que de L'Aubespine s'y rendra incontinent, qui m'aportera response sur ma longue dépesche de nostre dicté conférence dernière, et l'intention du lieu où il luy plaira que j'aille, dont j'espère que je seray ce soir advertye à Thoul-sur-Marne, où vois coucher, où j'em'atendz qu'arrivera ledict de l'Aubespine. Cependant, je vous scay fort bon gré du soing que vous avez de me tenir

si souvant et bien advertye de toutes occurrences, vous priant de continuer, et vous me ferez très grant plaisir. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le x<sup>e</sup> jour de may 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 12 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3403, f° 56.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, nous nous sommes assemblés cette après disner en ce lieu<sup>1</sup>, où est arrivé bien à propos le s<sup>r</sup> Miron, vostre premier médecin, et avons conféré des poincts contenus au petit sommaire que je vous envoie, lequel j'ay, sur le champ, par Pinart, fait escrire et lire en nostre assemblée avant sortir de mon cabinet, ayant advisé de nous rassembler encore demain, pour projeter sous vostre bon plaisir les clauses de l'édict que l'on désire que vous fassiez, afin qu'il n'y ait plus d'exercice en vostre royaume que de la religion catolique, apostolique et romaine, et pour regarder aussi d'esclaircir davantaige les aultres poincts des forces et des moyens, et par quelle forme on en fera aussi l'accord on traicté entre vous et le cardinal de Bourbon et les cardinal et duc de Guise et leurs colligués; ils n'ont point parlé de vostre successeur à la couronne, et je croy qu'ils se sont résolus entre eux de n'en plus dire mot; je désirerois bien qu'ils en fissent

de mesme pour leurs seuretés, dont aussi ils n'ont point encore parlé; mais je croy bien, selon ce que j'ay pressenty, que ce sera à moy seule, et ils m'en veulent, ainsi m'a dict le cardinal de Bourbon, bailler ung mémoire à part, m'ayant dict tout bas, comme vous sçavez qu'il parle, branslant la teste et la main, qu'il n'est point besoing que ceux de vostre Conseil et ceux qu'ils ont avec eux entendent ces choses-là. Touttefois, je verray demain ce qu'il sera bon d'en faire, et pouvez bien croire que je m'y comporteray de la meilleure façon possible pour le bien de vostre service, ayant advisé de vous faire ce petit mot, en attendant que je vous puisse renvoyer le s<sup>r</sup> Miron, ou Mons<sup>r</sup> de Lyon, comme il vous a plu me mander, lesquels vous feront beaucoup mieux entendre, de bousche et par le menu, tout ce qui s'est passé aujourd'huy et qui se passera encore demain en nos conférences, qu'il ne se pourroit représenter par escript; aussi que ce ne seroit que vous ennuyer, pour ce que vous verrez le tout par le sommaire cy-enclos, et n'estendray la présente davantaige, si n'est pour vous supplier de ne différer pourtant de faire pour vos forces tout ce que pourrez, afin qu'elles soient en plus grand nombre et plus tost prestes que possible, et croyez qu'il en est besoing, soit que nous accordions avec ces gens icy ou non; vous priant de m'excuser si je ne vous escrips de ma main, car j'ay encore si mal au bras d'une fluxion qui me tombe, que je ne le puis mouvoir, et la main qu'à peyne. Touttefois, je ne laisse pas de me bien porter, allant maintenant assez bien, comme vous dira le fils de Pinart présent porteur, que j'ay aussi chargé de vous faire entendre aucunes particularités sur les affaires cy-dessus dictes. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous vouloir bien conserver et vous donner l'obéissance de

<sup>1</sup> Voir dans le même manuscrit, fr. 3403, f° 54, le procès-verbal de la conférence de Sarry, qui résume toutes les exigences des Ligueurs. Nous le donnerons tout entier à l'Appendice.



tous vos subjects, avec très bonne santé, et heureuse et longue vie.

*De sa main:* Votre bonne, très affectionnée et obligée mère.

De Sarry près Chaallons en Champaigne, le dimanche xii<sup>e</sup> mai 1585.

CATHERINE.

1585. — 13 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369. P 32.

A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Monsieur Brulart, le s<sup>r</sup> Miron est arrivé fort à propos ceste après-disnée en ce lieu, comme vous verrez que j'escrips au Roy Monsieur mon fils, auquel j'envoye ung sommaire de ce que nous avons fait cette après-disnée en nostre conférence, et avons remis à demain pour achever le reste, comme l'on me promet que nous ferons, et aussitost que je renverray au Roy le s<sup>r</sup> Miron ou l'archevesque de Lyon, qui représentera par le menu toutes choses; et ne m'estendray guères en celle-cy. Priant Dieu, Mons<sup>r</sup> Brulart, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Espernay, le xii<sup>e</sup> may 1585.

CATHERINE.

Mons<sup>r</sup> Brulart, vous me renverrez le fils de Pinart, présent porteur, quand il se présentera quelque occasion.

1585. — 14 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, P 34.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart<sup>1</sup>, je m'atendois que nous deussions hier nous assembler, comme il avoit esté advisé entre nous, et que je l'avois escript au Roy monsieur mon filz par le filz de Pinart, pour achever de faire quelque bonne résolution; mais ils nous ont reunis à ceste après-disner, estans tout ledict jour d'hier demeurez en conseil, à ce que j'entendz, pour regarder à eulx accorder pour ce qu'ilz auront à demander pour leurs seuretez; en quoy je ne doubte pas qu'ilz ne soient trop hardy demandeurs, mais je verré de les réduire à ce que je pourray et, s'il est possible, à chose raisonnable, soubz le bon plaisir du Roy: sinon, et qu'ilz voulussent demeurer opiniastres en leurs exorbitantes demandes, je verray ce que je nous aurons à faire; car de demeurer plus icy, il n'y auroit ordre, aussi que leurs estrengiers s'aprochent, et crains fort qu'ils aient encores quelque surprise de ville à faire, principalement du costé de Metz, dont vous savez que j'ay si souvant escript et prié que l'on y pourveust d'hommes et d'argent.

Vous entendrez de Puiloubiers, présent porteur, les autres particularitez, qui me gardera vous en faire plus longue lettre. Ledict Puiloubiers a fait des voiaiges dont il n'a poinct esté payé; je vous prie luy faire son ordonnance, et de son voiaige d'ici à Paris,

<sup>1</sup> Le président Brulart avait commencé par accompagner la reine mère dans son ambassade près des chefs ligueurs; il était ensuite retourné à Paris. Catherine s'adresse à lui comme à celui des ministres du roi qui devait être le plus au courant des négociations qu'elle poursuivait avec tant de difficultés.

où je luy ay commandé d'aller en poste. Il s'en retourne en sa maison, estant à la fin de son quartier. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le mardy xiiii<sup>e</sup> may 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 15 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3403, f° 64.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous entendrez du s<sup>r</sup> Miron, qui vous baillera ceste lettre, ce que nous avons faict aujourd'huy, et verrez par le mémoire que m'ont présenté mes cousin le cardinal de Bourbon, cardinal et duc de Guize, ce qu'ilz demandent; surquoy je ne sçay que dire, me remectant à ce qu'il plaira au Roy monsieur mon filz m'en mander sur la résolution qui luy plaira d'en prandre. Cependant je vous mercy de la lettre que vous m'avez escripte et de celles du Roy et de la Roïne ma fille, que m'avez adressées, estant très aize que l'une et l'autre se portent bien. J'ay veu aussi les bonnes nouvelles que m'avez escriptes pour nostre levée de Suisses, et aussi des autres occurrences de vostre charge, contenues en vostre dicte lettre; vous priant continuer. Cependant je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Sarry, le mercredi xv<sup>e</sup> may 1585, au soir.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 16 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3403, f° 62.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, incontinent après le parlement du s<sup>r</sup> Miron, le duc de Guise m'est venu trouver par les champs, comme je m'en allois à la messe à Nostre-Dame de l'Espine, montrant par son visaige estre plus triste que de coustume, et, après la messe et que j'ay eu disner, il m'a remonstré avoir eu advis que les Suisses, que vous faites lever, s'avançoient et que les forces qu'avez ès environs de Paris marchioient du costé de ce gouvernement; que pour cette occasion, il se déliberoit de secourir le duc de Mayenne son frère et d'essayer d'empescher ceux qui voudroient entrer en ce gouvernement, et que, si les Suisses s'avançoient du costé du duc de Mayenne, et y faisant aussy entrer aultres gens de guerre, c'estoit contre ce que l'on avoit hier accordé par forme de suspension pour huit jours et que vous portoit le s<sup>r</sup> Miron; que cela lui donnoit occasion de faire avancer sa seconde levée de reistres et de lansquenetz et de faire entrer en ce royaume les trois mil huit cent reistres et trois mil lansquenetz qui sont à la place monstre<sup>1</sup>, et qu'avons accordé qu'ilz ne pourroient passer l'abbaye de Beaulieu en çà<sup>2</sup>. Il m'a diet aussy qu'il entendoit demeurer quitte de la forme de suspension et qu'il iroit secourir son frère et ses cousins bientost en Bourgogne, Picardie ou Normandie, si on les alloit attaquer. Je luy ay laissé

<sup>1</sup> En terme de guerre, on entendoit par «monstre» la revue qui se faisoit des troupes mercenaires, pour voir si elles étoient complètes et pour en régler la marche et le payement.

<sup>2</sup> Sans doute Beaulieu en Champagne, à 20 kilomètres de Langres.

dire tout ce qu'il a voulu, s'estant estendu en beaucoup de paroles, par lesquelles il faisoit bien cognoistre qu'il avoit quelque chose en fantaisie. C'est, à mon advis, son regret que vostre levée de Suisses a esté accordée, nonobstant les empeschemens de Pfeiffer et qu'elle est de si bon nombre qu'il ne s'attendoit pas que vous eussiez. Après, je lui ay représenté comme l'on a toujours entendu (pendant la première et encore à cette seconde suspension) que la levée de vos Suisses ne se différerait point, ainsy que luy ay fait voir par l'escrit qui fut fait le 12<sup>e</sup> de ce mois que j'ay fait apporter : ce qu'il a respondu avoir bien entendu, mais que aussy estoit-il accordé que les forces de part et d'autre ne s'avanceroient point, que voyant les Suisses s'avancer du costé de Dauphiné et du s<sup>r</sup> de Mayenne son frère, aussy qu'il y avoit beaucoup de calvinistes en cette levée, il estoit besoing qu'ils regardassent à leurs affaires et ne pouvoit qu'il n'advertist en Allemagne pour faire avancer sa seconde levée de reîtres et de lansquenetz, et qu'il délibéreroit s'aider promptement des trois mil huit cents et trois mil dessus-dits et qu'il diet devoir estre à présent à la place monstre, combien qu'il eut esté accordé qu'ils n'approcheroient point de huit jours plus près que l'abbaye de Beaulieu en çà. Sur quoy nous avons assez longuement contesté; enfin, luy ayant dict que vos Suisses ne seront que le 25<sup>e</sup> de ce mois à la place monstre et que la suspension n'estant que de huit jours, qui escherront jedy prochain, il ne falloit point (s'il avoit quelque aultre délibération) qu'il se couvrit de l'avancement des Suisses, car ils ne seroient que deux jours après les huit jours à ladicte place monstre. Il est encore demeuré sur cela, ne parlant qu'à demy quelque temps, et je le pressois toujours de demeurer aux termes qu'il m'avoit dict en présence de

Miron, et qu'il avoit accordé; mais il revenoit toujours à son premier propos qu'il ne falloit point de suspension et que, au lieu de huit jours, dedans quinze on me reviendrait trouver, monstrant qu'il n'y seroit pas, et que ce seroit, disoit-il, le cardinal de Bourbon; et voyant que je le pressois fort de me dire pourquoy il faisoit tout ce cy, et qu'il falloit qu'il eut quelque entreprinse ou voulut faire quelque chose, respondant assez froidement, il s'est adressé au secrétaire Pinart et luy a dict qu'il avoit opinion (et qu'il s'en estoit bien aperceue) qu'il vouloit prendre Metz, et luy a aussy dict, secouant la teste : « Non ferons, nous ne le prendrons point. » Et après s'est tu, ayant esté quelque temps sans parler, et est demeuré seul près de moy; et puis, est encore revenu à me dire qu'il me supplioit que je vous envoyasse ung courrier promptement, en sorte qu'il put estre de retour en trois jours, par lequel je vous requisse que, à son retour, ils pussent entendre, et que je les advertisse incontinent, si auriez accordé ou non ce qu'ils vous demandent par les articles que vous porte le s<sup>r</sup> Miron, et qu'il estoit nécessaire qu'ils le sussent, et que celui qui apporteroit vostre response apportast aussy vostre finale résolution et pouvoir pour l'effectuer, afin qu'il ne fallut plus faire de voyages; mais, voyant cette nouvelle demande, par ma réplique je luy ay bien fait cognoistre que, s'il se changeoit quelque chose, pour la suspension, de ce qu'a porté Miron, et s'il faisoit entrer ses reîtres et lansquenetz plus avant que l'abbaye de Beaulieu, vous auriez juste occasion de croire qu'il n'y auroit point d'arrest ny de terme en tout ce qu'ils disoient, lui remonstrant le tort qu'il se faisoit. Enfin, il m'a dict qu'il observera de sa part ce qu'il en a accordé et dict au s<sup>r</sup> Miron. Je n'ay voulu faillir de vous représenter par cette lettre les mesmes paroles et ce

qui s'est passé entre nous depuis le partement de Miron, ayant promis au duc de Guise que je vous escriprois, et prierois seulement de vouloir prendre, le plus tost qu'il vous seroit possible, résolution sur les articles qui vous ont esté portés, pour l'avoir entre cy et cinq ou six jours, et que celui qui le porteroit sut sur le tout vostre finale intention, afin qu'il ne fallut plus faire de voyages, et qu'il n'y eut plus de longueur; mais je luy ay bien dict comme j'estois venu icy avec la fièvre et la goutte, et que la longueur estoit procédée d'eux. Il n'est pas, sur ce, demeuré sans réplique, me disant que, pour mon respect, ils avoient retardé leurs levées et eussent bien bien fait d'autres choses, entendant, comme je crois, qu'ils eussent marché devers Paris, et y eussent trouvé beaucoup de choses à eux grandement favorables, dont ils dient que ma présence icy les a empeschés. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous donner parfaite santé et très longue et heureuse vie.

Escript à Juvigny<sup>1</sup>, le xvi<sup>e</sup> jour de may 1585, au soir très tard.

*De sa main:* Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère.

CATHERINE.

1585. — 18 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 336g, f° 38.

#### A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Monsieur Brulart, je suis bien fort aise que ce malheureux, qui a esté exécuté, n'ait eu que les fantaisies qu'il a confessées; mais il n'a pas laissé pour cela de me mettre en extrême

<sup>1</sup> Juvigny (Marne), à 11 kilomètres de Châlons.

peyne; car, avant que vous m'en escripvissiez, il y avoit deux jours qu'il courroit ung bruit que l'on avoit voulu attenter à la personne du Roy monsieur mon fils, et qu'ils estoient bien quarante ou cinquante de la conspiration, dont j'ay eu tant de peyne en mon esprit, que je ne voulois plus tarder jusques à ce que j'aye veu par la dépesche que m'avez faicte, dont je vous mercie, et par le porteur que m'avez envoyé, la vérité de tout, dont j'ay donné advis dès hier au cardinaux de Bourbon et de Guise et au duc par ung exprès; et, pour ce que vous verrez par ma lettre au Roy ce qui s'est passé entre le duc de Guise et moy à Nostre-Dame de l'Espine avant-hier, je ne vous feray plus longue ceste-cy que pour prier Dieu, Mons<sup>r</sup> Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le samedi xviii<sup>e</sup> may 1585.

Mons<sup>r</sup> Brulart, je vous envoie une dépesche que j'ay reçue par un messaiger de Metz, vous priant lire au Roy mes lettres, en luy baillant les sciennes.

CATHERINE.

*Et plus bas:* PINART.

1585. — 19 mai.

Orig. Bibl. de l'Institut, Fonds Godefroy.

#### A MONSIEUR DE TERMES,

CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROY MONSIEUR MON FILS,  
CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT, CAPITAINE DE CINQUANTE HOMMES D'ARMES  
DE SES ORDONNANCES ET MARÉCHAL GÉNÉRAL DE SES CAMPS ET ARMÉES.

Mons<sup>r</sup> de Termes<sup>1</sup>, aucuns habitans de la ville de Cray<sup>2</sup> qui est à moy, me sont venus

<sup>1</sup> César-Auguste de Saint-Lary, baron de Termes, frère du duc de Bellegarde, mort en 1631 au siège de Clairac.

<sup>2</sup> Gretz (Seine-et-Marne).



trouver et me faire entendre comme vous avez assemblé les forces du Roy monsieur mon fils à Lagny<sup>1</sup> et aux environs, et, pour ce qu'ils craignent que vous vouliez loger aucunes de vos compagnies dans leur ville, je vous ay bien voulu faire la présente pour vous prier, si vous cognoissez que pour le secours du Roy mon fils ladiete ville se puisse passer de garnisons, la vouloir pour l'amour de moy descharger et en laisser la garde aux habitans, lesquels sont pleins de toute bonne volonté et se conserveront, ainsy qu'il sont cy-devant tousjours fait: ausy bien, j'ay promis à mon neveu le duc de Guise que l'on ne mettroit point de garnisons dans aucune des villes de son gouvernement, durant quelques jours qui ne sont encore expirés, vous assurant que vous me ferez bien grand plaisir de les soulager autant qu'il vous sera possible, afin qu'ils cognoissent que ma recommandation leur ait servi. Je prie Dieu, Mons<sup>r</sup> de Termes, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le xix<sup>e</sup> may 1585.

Mons<sup>r</sup> de Termes, soubvenez-vous ausy d'exempter mon villaige de Monceaux<sup>2</sup> et ce que j'ay accoustumé d'exempter aux environs, ainsy que Maurenard vous pourra faire entendre.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Lagny (Seine-et-Marne), arrond<sup>t</sup> de Meaux.

<sup>2</sup> Monceaux (Seine-et-Marne), arrond<sup>t</sup> de Meaux : à côté du beau château de la reine mère, il y avait une petite paroisse d'environ 400 âmes.

1585. — 19 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3367, f° 92.

A MONSIEUR VIART<sup>1</sup>,

CONSEILLER AU CONSEIL D'ESTAT DU ROY MONSIEUR MON FILZ  
ET PRÉSIDENT DE METZ.

Monsieur le Président, vous m'avez fait très grand plaisir de m'avoir escript, avec les s<sup>rs</sup> de La Verrière et de Montcassin, le bon estat en quoy sont les villes et citadelle de Metz, et la bonne espérance qu'il y a qu'elles se conserveront souz l'obéyssance et protection du Roy monsieur mon filz; à quoy je m'assure que tiendrez la main en tout ce que vous pourrez et que lesdites s<sup>rs</sup> de La Verrière et de Montcassin n'obmettront rien de tout le soing et bon devoir qu'il sera possible pour cest effect, ainsy comme je leur escriptz, leur faisant response à leurs lettres, lesquelles, ensemble la vostre et celles que j'ay trouvées dans mon paquet adressantes au Roy mon dict S<sup>r</sup> et filz, j'ay incontinant envoyées, allin que le Roy mondict filz congnoisse et entende ce que tous trois m'en mandez, ensemble de l'advis que me donnez des levés qui se font et proposent de faire. Cependant, je vous diray qu'il est plus de besoing que jamais d'avoir l'œil soigneusement ouvert à la conservation desdictes villes et citadelle de Metz; car je ne scay encores qu'espérer de la pacification de ces nouveaux troubles, combien qu'il y ayt près de deux mois que je sois par deçà pour cest effect. Priant Dieu, Monsieur le Président, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Esparnay, le xix<sup>e</sup> jour de may 1585.

CATHERINE.

PINART.

<sup>1</sup> Le sieur Viart, dont il a été déjà parlé, avait le titre de « président au gouvernement de Metz et chef de la

1585. — 21 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 50.

## AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, aussitost que j'eus receu la lettre qu'il vous plent m'escripre, par laquelle me mandiez que m'envoyiez le s<sup>r</sup> de Villequier<sup>1</sup> et que vostre premier médecin s'en revenoit aussy avec luy, j'en adverty le cardinal de Bourbon, affin que luy et mes nepveux les cardinal et duc de Guise s'en vinnent icy aujourd'huy coucher, ou demain de bonne heure, sur quoy mondiet cousin m'a escript la lettre que je vous envoie, par laquelle je veoie bien qu'ils ne seront rassemblés de deux ou trois jours, puisque le duc de Guise n'est à Chaallons. Vous aurez veu par mes précédentes comme il disoit tousjours qu'il vouloit aller recevoir ses reistres et lansquenetz. Je croy qu'il y est allé, et pour les raisons que aurez veues par la despesche que vous en envoyay du s<sup>r</sup> de La Verrière, j'estime qu'il n'en aura eu tant qu'il pensoit de sa première levée. Toutefois, je veoie qu'ils ne laisseront pas de mettre leurs forces ensemble; car les troupes de françois, tant de pied que de cheval, marchent et arrivent de tous les endroicts de cy autour vers Verdun, en tirant vers Metz, quatre lieues au-dessus de Verdun, où ils ont comme rendez-vous; et pense aussy qu'ils feront là leurs corps d'armée, car, à ce que j'entends, ils y font faire provision de munitions et vivres pour hommes et pour chevaux, et j'ay seu que,

justice royale dans le pays Messin. — Voir *Histoire générale de Metz*, par les religieux Bénédictins, Metz, 1775, in-6°, t. III.

<sup>1</sup> Villequier était un personnage important, non seulement comme gouverneur de Paris, mais comme confident intime de Henri III, sur lequel il exerçait beaucoup d'influence.

pour certain, ils ont fait marché à des munitionnaires qui s'obligent de leur fournir grande quantité de vivres, farine, pain, vin et chair, et sont tenus de les conduire à leurs despens jusques à trente-six lieues loing de Chaallons; et, s'ils en ont affaire plus loing, ils auront à faire nouveau prix et marché. J'ay seu aussy à la verité qu'ils font mener huit canons, qu'ils ont à Chaallons, et deux grandes couleuvrines qui leur vinrent hier de Maubertfontaine<sup>1</sup>, affin d'avoir dix pièces de batterie, et qu'il y a pièces de campagne qu'ils font aussy équiper, et qu'ils tiennent leurs équipages prests pour marcher bientost. Je crains fort que ce soit devers Paris: aussy le bruiet en est-il parmy eux<sup>2</sup>, qui me fait craindre qu'il nous amuse de parolles, et que Mons<sup>r</sup> de Guise, qui diset n'estre de retour à Chalons que samedi, qui sera deux jours plus que la suspension que avoyons feste, s'an revyegne aveque ses reystres et lansquenetz, et soudeyn qu'il auret entendeu vostre résolutyon, qu'il marche droyt à Paris, où yl espère fayre ung grant efest pour les yntellygense qu'il s'assene d'y avoyr, à ce qu'il dyst tout hault, sans nomer personne. Faytes-y prendre garde et surtout autour de vostre personne; car vous voyés tent d'infydelités que je meurs de peur, leur aprochant de cet coté là, qu'il vous ayegne quelque grent ynconvénient, et voldreis que vos Suyes y fussent déjà auprès de vous. Je vous supplie me mender set le marychal de Byron vous vyent trover. Je pense que monsieur de Villequier sera ysi dan deus heures. Je seré byen ayse de savoyr, par luy et vostre médesin, de vos nouvelles. J'é plus la guste que n'é encore ene; je croy que toutes ces faicherye me l'augmentent.

<sup>1</sup> Maubert-Fontaine (Ardenne), arrond<sup>t</sup> de Rocroy.

<sup>2</sup> A partir de ce mot, la fin de la dépêche est écrite de la main même de Catherine.

Monsieur mon fils, je prie Dieu vous donner en toute prospérité parfaite santé, très heureuse et longue vie.

D'Espernay, le mardy xxi<sup>e</sup> de may 1585.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère.

CATHERINE.

1585. — 22 mai.

Orig. Bibl. imp<sup>re</sup> de Saint-Petersbourg. vol. 19, f<sup>o</sup> 35.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

SENEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRETAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'accuseray par ceste-cy la réception des vostres des xvi<sup>e</sup>. xviii<sup>e</sup>, xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> de ce mois, aiant esté bien fort aize d'avoir veu, par la lettre que vous a escripte le s<sup>r</sup> de Mandelot, sa bonne intencion et affection au service du Roy monsieur mon filz, dont je m'estois toujours bien assurée. Je retiens sadicte lettre, affin de m'en servir, si je veoy qu'il en soit besoing quand nous nous rassemblerons, l'aiant jà fait veoir icy aux seigneurs du Conseil du Roy monsieur mon fils qui sont icy. Les autres trois lettres font principalement mention de ma fille la royne de Navarre, pour laquelle, avec ces nouveaulx troubles, je recois tant d'ennuiz, que j'en suis cuidé mourir, depuis que suis de deçà, ne se passant ung seul jour que je n'en aye quelque nouvelle alarime, qui m'afflige si fort, que ne me sentis jamais en telle peyne<sup>1</sup>. Je vous mercie des bons offices que vous fètes, selon ce que je vous escriptz ordinairement, principalement pour madicte fille, que j'ay

grant peur que ne me veille pas croire et faire ce que je luy mande par La Roche, que j'ay esté bien aize qu'il eut pleu au Roy qui soit allé vers elle, qui met beaucoup de peine à déguiser, par les lettres qu'elle à escriptes au Roy monsieur mon filz, ce que l'on tient de deçà pour certain, et qu'elle ne peult nier; car elle a escript à mon filz le duc de Lorraine, j'en ay veu les lettres, pour le prier de la recevoir en son pais. Se me sont des afflictions si grandes, que j'en suis comme hors de moy, et que vous seay fort bon gré de l'advis que m'avez donné d'escrire à mon filz le roy de Navarre, pour l'avertir de la façon qu'il plaira au Roy mondict sieur et filz adviser, pour luy oster l'occasion que saignement vous me mandez qu'il pourroit prendre<sup>1</sup>. Je vous envoie la lettre que je lui en escriptz de ma part, affin que vous la monstriez au Roy mondict sieur et filz, auquel je faiz response à celle que nostre courrier m'en a aportée, et, luy escriptz que je suis bien d'advis d'escrire suivant que me mandez, audict roy de Navarre, comme je pense qu'il trouvera bon de faire, vous priant doncques d'en faire la dépêche.

Hier arrivèrent icy les sieurs de Villequier et Miron, que je suz fort aize de veoir. Vous

<sup>1</sup> Rappelons que, depuis le 19 mars, Marguerite de Valois était réfugiée à Agen, ayant levé des troupes et guerroyant dans les environs contre les huguenots et son mari. Cela dura jusqu'au 25 septembre 1585.

<sup>1</sup> Le roi de Navarre s'occupait beaucoup plus des entreprises que les catholiques, poussés par la Ligue, préparaient de tous côtés, que de ce qui pouvait arriver à sa femme. Sa correspondance à cette époque est pleine d'avertissements à ses partisans de se tenir sur leurs gardes. En même temps, il avait envoyé à Paris Clermont et Chassin-court, chargés par lui d'offrir à Henri III ses services et son épée; et le roi avait semblé disposé à le prendre pour allié; mais, ressaisi par les Ligueurs, il avait révoqué ses édités favorables aux protestants. Le roi de Navarre se plaint de cette attitude dans une longue lettre très politique, en date du 17 mai 1585, qui est l'œuvre de Duplessis-Mornay. (*Lettres missives*, t. II, p. 67.) Mais nous n'avons trouvé aucune trace de la correspondance à laquelle fait allusion ici la reine mère.

entendrez, par la dépesche que je faiz au Roy mondiet sieur et filz, à quoy nous en sommes pour nous rassembler, que je ne puis encore dire quand se sera, ses gens icy faisant tous les jours de nouvelles difficultez. Si j'ay bien-tost responce du Roy mondiet sieur et filz à la dépesche que je luy faiz, j'espère qu'entre cy et huit ou dix jours nous aurons pris résolution du fait, ou défailly; et, jusques ad ce que nous nous soions rassemblez, je ne sçay qu'en dire. Je vous envoie des nouvelles que m'avez escriptes de Prouvence. Ceulx qui m'avoient donné advis de la deffaite de la compaignie de Sacremore de Birague et des troupes du comte de Saulx et de Vins nous donnèrent grande joye; mais cella n'a pas continué, aussi ne le croyois-je pas, jusques ad ce que j'en eusse de voz nouvelles, vous sachant très bon gré de la bonne part que m'en faictes si soigneusement de toutes celles de vostre charge, vous priant de continuer.

Je suis bien marrie de la maladie du s<sup>r</sup> de Maugiron<sup>1</sup>, s'il vient maintenant à mourir; car, parce qu'en escripvez, il n'y avoit pas grande espérance. Ce sera ung très grand mal et préjudice au service du Roy mondiet sieur et filz, et doibt on bien regarder de mettre ung homme de bien et de bonne qualité en ce poste là. Cependant je prie Dieu, Monsieur de Villeroy vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Esperney, le xxii<sup>e</sup> may 1585.

*De sa main :* Je voldrès que le Roy, se Monsieur aytoyt mort, qu'il mendas à Mandelot

<sup>1</sup> Maugiron écrivait au Roi le 14 mai: «Il y a trois semaine que je suis au liet, dont je ne puis encore bouger, espérant néanmoins, avec l'ayde de Dieu, d'estre sous peu de temps debout.» (Bibl. ms. nat. fr. 15169, f<sup>o</sup> 248). — Il se remit en effet et ne tarda pas à reprendre ses fonctions de gouverneur du Dauphiné.

que, tan s'an fault qu'il aye défiance de ses déportements, que y ly donne le gouvernement de Daulphiné aveques celuy de Lyon, et m'aseure que cela seret pour son servyse, aytonent seus ysi. Je voy aussi luy enn escripre. Vous voyré ce seret à propos luy dyre; aussi byen y a dyst que, après qu'il vaquerel, qu'il ne le donneret que pour troys ans. Quant à La Roche, je suys byen ayse que le Roy l'aye lesé aler; mès j'é peur qui ne layra en sesi non plus, pour set que luy mende, qu'il a acotumé de fayre de tout set que j'é jamès volen. Je vous pryé, cet avés des nouvelles d'Espagne, m'en mender, pour voyr si set rencontret à cet que je mende au Roy.

CATHERINE.

1585. — 22 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3369, f<sup>o</sup> 53.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je vous envoie une lettre, que mon cousin le cardinal de Bourbon m'a escripte<sup>1</sup> par le s<sup>r</sup> de Meyneville, lequel m'a remonstré comme il estoit impossible que

<sup>1</sup> Le cardinal de Bourbon écrivait, le 23 mai, de Châlons, à la duchesse de Nevers: «Nostre querelle est pour l'honneur de Dieu, encore que la plupart pensent que c'est pour nostre ambition. Je vous dirai qu'on verra, si Dieu plaist, la plus belle armée qu'on a veu depuis cinq cens ans en ce Royaume. La Reine nous parle de la paix; mais nous demandons tant de choses pour le bien de nostre religion, que je ne croi qu'on accorde nos demandes. Cependant, nous avons tant de moyens que, j'espère qu'il n'y aura plus qu'une religion en ce royaume, et que ce sera la religion catholique. Ma niepce, j'ai vu avec très grande joye ce que vostre mary m'a escript de la bonne volonté qu'il nous porte; je sçay bien que vous n'y estes pas contraire, dont je vous baise les mains à tous deux.»

(Bibl. nat., Ms. Dupuy, 59, f<sup>o</sup> 41.)



mon neveu le duc de Guyse peust estre de retour devant vendredy ou samedy, et qu'expirant jedy prochain la suspension qu'avions accordée, il estoit nécessaire d'adviser à la prolonger; aussi que, comme mondict neveu le duc de Guyse m'avoit fait entendre dernièrement à Lespine<sup>1</sup>, ilz me requéroient que vostre levée de Suisses ne passast point la place monstre, affin qu'ilz n'eussent aucune occasion de se mectre en devoir de les empescher d'entrer plus avant et d'interrompre nostre négociation, et m'allégua aucunes des raisons que vous ay escriptes, que me dist ledict s<sup>r</sup> de Guyse, à Lespine. Sur quoy, dès bier soir que ledict de Mayneville m'apporta ladicte lettre, comme je parlois au s<sup>r</sup> de Villequier et Myron, et me feyt entendre ce que dessus en leur présence et des aultres s<sup>rs</sup> de vostre Conseil qui sont icy; je luy respondiz, que je me plaignois de mondict neveu le duc de Guyse, et qu'il sembloit qu'il ne cherchast qu'à alonger nostre négociation et m'entretenir de parolles sans rien faire, pour ce que, par la résolution de nostre conférence dernière à Sarry, et encores par ce qu'il me promit jedy dernier audict Lespine, il devoit estre de retour du veoyaige, qu'il disoit vouloir faire devers ses reystres, attendant que ledict s<sup>r</sup> Myron feust de retour avec vostre résolution, que ledict s<sup>r</sup> de Villequier avoit apportée, et qu'il n'y avoit point de faculté que nous nous rassemblions dez ledict jour d'hier, ou ce jourd'huy de bonne heure, pour continuer nostre négociation; que, puis qu'il n'y satisfaisoit pas de sa part, et que les huit jours de la suspension escherroient avant qu'il feust de retour, il

falloit nécessairement qu'ilz la prolongeassent, tout ainsy qu'elle avoit esté accordée, sans y comprendre ne y parler des Suisses, encores pour tel temps qui nous seroit nécessaire, affin de nous assembler et négotier. Lesdicts s<sup>rs</sup> de vostre Conseil qui estoient auprès de moy, tesmoings que les choses avoient esté ainsy accordées, luy en dirent aussi de mesme. Mais tousjours il revenoit à la charge qu'il avoit, qui est ce qu'il avoit dict, confessant bien que, quand l'on avoit parlé en la précédente et dernière conférence desdicts Suisses, ilz ne pensoient pas que la levée s'en peust faire, et que s'ilz l'eussent sceu, ilz les eussent compris en ladicte suspension, pour ne point passer leur place monstre, non plus que leurs reystres et lansquenetz; que c'estoit maintenant ung nouveau faict et qu'il falloit aussi prendre nouvelle résolution, puisque ledict s<sup>r</sup> de Guyse ne pouvoit arriver dans le temps promis, disant qu'il en devoit estre excusé pour ce que c'estoit pour faire arrester lesdicts reystres et lansquenetz; et, combien que luy ayons assez de fois redict que ledict temps de huit jours se passant sans rien faire par la faulte dudict s<sup>r</sup> de Guyse, il falloit nécessairement, et estoit plus que raisonnable, que ladicte suspension feust prolongée (de la mesme sorte qu'elle estoit, sans y comprendre lesdicts Suisses) encores pour huit jours, ou tel aultre temps que nous seroit nécessaire pour nous assamblar, et, qu'en deux jours qu'ilz seroient icy nous pourrions faire quelque bonne résolution; et suivant cela dez hier soir, je feys faire, en sa présence et desdicts s<sup>rs</sup> du Conseil, ung mot de responce à mondict cousin le cardinal de Bourbon, que je voulluz à l'instant faire bailler audict s<sup>r</sup> de Meyneville, affin qu'il partist de bon matin et que j'en peusse avoir demain à disner responce, d'autant que, si ladicte suspension ne se prolon-

<sup>1</sup> Notre-Dame de l'Épine (Marne), arrond' de Châlons, où se trouve une magnifique église construite au x<sup>e</sup> siècle. On a vu plus haut que, le 16 mai, la reine mère et le duc de Guise s'y étaient retrouvés à la messe.

geoit, je ne voudrois pas demeurer icy : aussi que je n'y serois pas en seureté, pour ce que ledict s<sup>r</sup> de Meyneville avoit luy-mesme dict au pied de mon liet, que l'on n'estoit pas tous-jours maistre des estrangers, et encores de ceulx qui pouvoient demander leurs vieilles debtes ; mais il différa toutesfois de prendre ladiete lettre, et me feyt supplier qu'il peust encores parler à moy ce matin, disant que, si les Suisses entroient dans le royaume, il seroit bien difficile d'accorder que leurs reys-tres et lansquenetz n'y entrassent aussy. Ce qu'il m'a encores remonstré cedit matin, et, quoy que je luy aye pen dire, et lesdicts s<sup>rs</sup> de vostre Conseil aussy, et faict entendre qu'il n'estoit point besoin de comprendre en ladiete prolongation de surcéance les Suisses, d'autant que n'arrivans à la place monstre que le xxv<sup>e</sup> de ce moys, qui sera samedy prochain, il ne peult estre qu'il ne leur faille pour faire les roolles, leurs monstres et leur payement, quatre ou cinq jours, et que, sans autrement leur accorder, ilz avoient ce qu'ilz désiroient jusques à de jedy prochain en huit jours, et qu'entre cy et là nous aurions faict ou failly du tout, et que partant il ne falloit point doncq qu'ilz s'arrestassent à cela, mais faire en sorte que j'eusse dans demain assurance de la prolongation de ladiete suspension. Toutesfois, il ne nous a faict aultre responce, sinon, qu'il feroit entendre à mondict cousin le cardinal de Bourbon tout ce qui s'estoit passé, qui a esté cause que je luy ay dict que je vous en escriprois, comme je n'ay voulu faillir de faire incontinent, et vous représenter aussy comme le tout s'est passé, affin qu'il vous plaise m'en mander vostre volonté. Combien que je l'aye jà bien entendu par la responce qu'il vous a pleu me faire à la dépesche que je vous feyz sur ceste occasion, et ce que m'en avoit dict mondict neveu le duc

de Guyse audiet lieu de Lespine. Mais quand vous considérerez que, quoy que puissent faire les Suisses, ilz ne sçavoient partir de leur place monstre que de jedy en huit jours, vous me pourrez permectre de leur accorder ce qu'ilz demandent, puisqu'aussy bien ne peult-il estre autrement. Il est vray que je crains qu'ilz facent et oppiniastrent cecy à quelque dessaing ; aussy m'en remectz-je à vostre meilleur jugement, vous priant néanmoins de considérer que, si ladiete prolongation n'est accordée, je ne puis pas, comme dict est, demeurer icy, d'autant que je n'y serois pas en seureté, aussi que<sup>1</sup>, comme il est porté par la lettre de mondict cousin le cardinal de Bourbon, il semble qu'ilz ne veullent pas traiter sans cella, qui me faict soubsonner qu'ilz ont quelque dessaing en Bourgogne, peult-estre pour assiéger mon cousin le grant-escuier, qu'ilz creingnent estre secouru par lesdicts Suisses, ou bien Metz, sur lequel il est très grant bruit qu'ilz ont entreprinse nouvelle, pour les raisons que vous ay cy-devant escriptes, voulans peult-estre s'aider de leurs forces estrangères et des françoys qu'ils font monter de ce costé-là pour leur dicte entreprinse de Metz ; à quoy je désirois bien, ainsi que je vous ay cy-devant souvant escript, qu'eussiez pourveu, et, si ce n'est pour pas une de ces occasions-là, se pourroit estre pour ce qu'ilz n'ont pas eu au jour qu'ilz espéroient les m<sup>ms</sup> vi<sup>es</sup> reistres ; et m<sup>ms</sup> lansquenetz, y aiant une bonne partie à dire, comme auez veu par les advis des s<sup>rs</sup> de La Verrière et de Crast, ou peult-estre pour ce qu'ilz pensent que ne leur voulez rien accorder de leurs seuretez ; car, dès le lendemain

<sup>1</sup> A partir de cette ligne l'écriture de la lettre est celle de Pinart, auquel sans doute la reine dictait les passages qu'elle considérait comme plus importants et plus confidentiels.

que ledict s<sup>r</sup> Miron fut arrivé à vous, ilz eurent advis, et l'on leur feit ainsi entendre, que ne vouliez point la paix : aussi n'ont-ils depuis fait que penser à la guerre et font faire diligence au remontaige de leurs pièces de batterie et de campagne, et aussi à leurs vivres et munitions, comme je vous escripviz hier, qui ne gardera d'estendre ceste-cy d'avantaige que pour vous prier, Monsieur mon filz, me faire incontinent responce. Cependant, je prie Dieu vous bien conserver et vous donner en toute prospérité l'entière obéissance de tous vos subjectz avec très bonne santé et très heureuse et très longue vie.

D'Espernay, le mercredi xxii<sup>e</sup> may 1585.

*De sa main :* Vostre bonne & très affectionné et hobligée mère,

CATHERINE.

1585. — 23 mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol 19, f° 39.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, mes fermiers de Bretagne ont envoyé exprès vers moy ce porteur pour me prier d'estre moien qu'il plaise au Roy monsieur mon filz vouloir les favoriser eulx et une infinité d'autres marchans Bretons ses sugetz pour la liberté de leurs parens, amis et facteurs, qui sont detenus en Espagne avecques leurs marchandises. Je vous prie vouloir prendre la peine de veoir leurs mémoires et instructions et en parler de ma part au Roy mondict sieur et filz, et faire en sorte qu'il trouve bon d'escrire bien expressément de ce fait audiet roy catholique et au sieur de Longlée, affin que, soubz son nom et auctorité, ilz puissent avoir allegeance de leurs misères et

estre remis en liberté, avecques main levée de leurs marchandises; vous asseurant que le Roy monsieur mondict filz fera œuvre digne de luy de faire telle bonne et grande démonstration de ce fait, et de commander très expressément à Longlée de s'y employer en toute diligence; car, à ce que j'ay seu, cella est de fort grande conséquence à tous ses sugetz, lesquelz, si on les continue à traiter de cette façon, c'est leur oster entièrement leur trafic et les ruyner. Je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, ce xxii<sup>e</sup> may 1585.

*Signé :* CATHERINE.

*Et plus bas :* DE L'AUBESPINE.

1585. — 25 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 56

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous verrez ce que j'escripiz encores au Roy monsieur mon filz pour le retardement que ces princes desirent que facent les Suisses, levez pour le Roy mondict S<sup>r</sup> et filz, à leur place monstre, quand je pense qu'il n'est question que de dire une chose qui ne peult estre autrement; car il est impossible ausdicts Suisses, s'ilz ne sont arrivez qu'aujourd'huy, xxv<sup>e</sup> de ce mois, à la place monstre, qu'ilz en puissent partir avant jeudi ou vendredi, quand l'on le voudroit. Toutesfois, j'attendray sur cella l'intention du Roy mondict S<sup>r</sup> et filz, auquel je desire que faietes promptement veoir madicte dépesche et luy bailliez celle que je luy escrips de ma main, et que j'en aye soudain responce. Cependant je ne laisseray pas de renvoyer ledict s<sup>r</sup> de Meineville devers eulx pour les prier de venir, affin que nous puissions rassembler sur ce

que ont aporté les s<sup>rs</sup> de Villequier<sup>1</sup> et Miron suivant nostre dernière conférence de Sarri. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le xxv<sup>e</sup> may 1585.

Monsieur Brulart, je vous prie d'avoir pour recommandé le s<sup>r</sup> de Chadion, qui est à Châtelerauli, affin qu'il y ait quelque entretènement par moys et quelques soldatz pour la seureté dudit chateau.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 25 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 58.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je vous ay fait deux despesches sur les difficultez, que vous aurez veu par icelles, que ces princes font de continuer nostre négociation, si voz Suisses ne demeurent à la place monstre, comme ilz me promirent à Serri, en nostre dernière conférence, que leurs reistres et lansquenetz n'aprocheroient plus près d'icy que l'abbaye de Beaulieu. J'estime que mon nepveu le duc de Guise sera aujourd'huy retourné de son voiaige et arrivé

<sup>1</sup> Voici le texte des instructions données par Henri III :

*Mémoire pour Monsieur de Villequier,  
du xix<sup>e</sup> may 1585.*

La Roynie, mère du Roy, verra quelle est l'intencion de Sa Majesté sur les articles que a apportez le s<sup>r</sup> Miron, son premier médecin et conseiller en son Conseil d'estat, selon la responce qu'Elle a fait cotter sur chacun d'iceux. Et néanmoins, Elle a donné charge au s<sup>r</sup> de Villequier, gouverneur et son lieutenant général à Paris et pays de l'Isle-de-France, et audict s<sup>r</sup> Miron, qui la vont trouver, de luy déclarer, pour le regard des villes de seureté, qu'ilz demandent, que, s'ilz ne se veulent con-

à Chaallons, suivant ce que m'a tousjours mandé mon cousin le cardinal de Bourbon par le s<sup>r</sup> de Meisneville, qui recevait hier icy, où il est encores, pour savoir si j'avois eu de voz nouvelles et de responce de ce que dessus; dont j'ay advisé vous faire encores ce mot de lettre, affin qu'il vous plaise me mander vostre intention, voiant bien que malaizément les pourray-je faire venir icy et nous assembler sur ce qu'ont aporté les s<sup>rs</sup> de Villequier et Miron, si vous n'accordez que vosdicts Suisses ne partiront de la place monstre devant jeudi ou vendredi : ce que je leur ay bien fait entendre, par ledict de Meisneville, qu'il n'estoit besoing que vous accordassiez, pour ce que n'arrivans, qu'aujourd'huy à ladicte place monstre, il falloit nécessairement pour dresser les roolles des enseignes, faire leurs monstres et recevoir argent, qu'ilz y demeurassent jusques à environ ce temps-là, qui sont quatre ou cinq jours seulement. Toutesfois, ledict Meisneville m'a tousjours dict, et à ceulx de vostre Conseil qui sont icy, qu'ilz désiroient que Vostre Majesté l'accordast et que je les en assurasse, autrement qu'ilz leroient marcher leursdicts estrangiers; mais il ne dict point si ce sera de deçà ou du costé de Bourgogne. Je pense bien, puisqu'ilz s'y oppiniastrent tant, que c'est à quelque desseing; mais je considère

tant de ce que Sadicte Majesté y a respondu, qu'elle leur en accorde de celles qu'ilz tiennent, assavoir en Champagne, Bourgogne et Bretagne, excepté Nantes, jusques au moindre nombre que faire se pourra, et, s'il est possible, pour le regard de la Bourgogne, que le chateau de Dijon et la ville soient changez à Beaune, attendu que c'est le siège de la Court de Parlement et la principale ville dudit pays. Mais surtout, Sadicte Majesté veult qu'il soit fait une bien vive instance de la restitution de Verdun et de Thoul, et prie ladicte Roynie fort affectueusement de s'y employer en tout ce qui luy sera possible.

(Bibl. nat., F. fr. 3369, f° 43, orig.)



d'autre costé que nous ne ferons rien et ne nous rassemblerons point sans cela. Véez-là<sup>1</sup> pourquoy je vous supplie derechef, Monsieur mon filz, m'en escrire vostre intention. Je commanday hier soir à Pinart d'en escrire par l'ordinaire des postes à Brulart, pour vous faire entendre que j'ay entendu que ledict Meineville ne me l'a pas cellé qu'ilz ont espérance que le collonnel Pfeifer<sup>2</sup> les viendra trouver et leur amènera quatre mil Suisses, qui diet qui leur sont accordez, et diet d'avantage ledict Pfeifer, qu'il s'asseure, et leur a promis aussi, qu'il en desbauchera quatre mil des vostres, qu'il enmènera et tirera fort aizément, ainsi qu'il diet, de vostre dicte levée. Combien que ledict Pinart m'ait asseuré avoir donné cest advis audiet Brulart de ce matin, avant que je fusse éveillée, par l'ordinaire. néantmoins je n'ay voulu laisser de vous en escrire encores, et vous dire, Monsieur mon filz, que, grace à Dieu, je me porte à présent assez bien; je me suis fait porter ceste après dînée par mes suisses en la prairie, pour prandre l'air, dont je me suis assez bien trouvée: vray est que j'en ay eu ung peu mal à la teste; mais cella n'a pas duré. Monsieur mon filz, je prie Dieu vous donner en toute prospérité, parfaicte santé très heureuse et très longue vie.

D'Espernay, le samedy au soir bien tard,  
xxv<sup>e</sup> may 1585.

Monsieur mon filz, je ne veux oublier de vous dire que je ne lairray de renvoyer demain au matin ledict de Meineville, et escripray à mes cousin le cardinal de Bourbon et neveux les cardinal et duc de Guise de venir icy, afin que nous [nous] assemblions sur ce que ont

aporté les srs de Villequier<sup>1</sup> et Miron, comme ilz devroient avoir fait dès mardi ou mercredi dernier, suivant l'arrêté de nostre conférence de Sarry, sans s'amuser au fait des Suisses qui n'y furent compris.

*De sa main* : Vostre bonne et très affectionnée et hobbligée mère,

CATHERINE.

1585. — 27 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 61.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, je ne me contentay pas hier d'escrire encores à mon cousin le cardinal de Bourbon le mescontement que j'avois de ce que luy et les autres de son party me menoient, il y avoit jà si longtemps, de parolles; mais je diz d'avantage au s<sup>r</sup> de Mei-

<sup>1</sup> Villequier écrivait au Roi le 27 mai :

Sire, je pousse avoir satisfait à l'endroit de ces seigneurs icy, suivant le commandement qu'il a pleu à Vostre Magesté me faire, et, si ce n'a esté avecque autant de suffisance que Vostre Magesté l'a espéré de moy, s'a esté néanmoins avecque autant de fidélité qu'on la peut espérer d'ung serviteur très humble de Vostre Magesté, tel que je vous suis. Je désireroys que fussiez adverti d'heure à aultre de ce qui se passe icy et me semble que seroit bien à propos qu'eussiez ung homme icy qui vous vit de jour en jour, qui vous pourroit représenter ce que voz serviteurs qui sont icy luy diroient. Je sçais bien que la Royne vostre mère vous advertist de tout, qui me gardera de vous faire reditte : bien voudroij-je que je vous peusse représenter ce que le duc de Guyse m'a dist cejourd'huy à ce matin, ayant esté ung discours qui a duré plus de deux heures. Vostre Magesté advisera se qu'il sera à propos pour cest effect, et suppliray Dieu, Sire, vous avoir en sa sainte et digne garde.

D'Espernay, le xxvii<sup>e</sup> may.

Vostre très humble, obéissant et très fidel suget,

VILLEQUIER.

(Bibl. nat., Fonds fr. 3368, f° 65. Autogr.)

<sup>1</sup> Véez-là, voilà.

<sup>2</sup> Ludovic Plyffer, colonel catholique, qui d'ordinaire était au service du Roi.

neville que je veoiois fort bien, et qu'ung chacun le jugeroit comme moy, que c'estoit autre chose que la religion qui leur faisoit faire tout cecy, et que, prenant les villes de votre protection comme Verdun<sup>1</sup> et Thoul, et que taschans à en faire de même de Metz, oultre voz autres villes dont ilz s'estoient saizis, et essaioient tous les jours d'en surprendre, et la main qu'ilz avoient mise sur voz deniers, avec les déffences qu'ilz ont faictes et faisoient encores tous les jours de paier à voz receveurs, mais porter les deniers es villes qu'ilz occupent, monstroient bien qu'ilz n'avoient aucune bonne volonté, que je ne pouvois me persuader que mondiet cousin le cardinal de Bourbon ne se sentist contrainct et travaillé en sa conscience de tout cecy; et l'ay diz de telle façon audiet Meineville, que jem'assurois bien qu'il en droit une bonne partye à mondiet cousin; et, allin qu'il congneust comme j'estois picquée et bien fort marrye de leurs remises, j'envoyay Les Chapelles, qui est à moy, incontinant après le

<sup>1</sup> Le duc de Guise écrivait, de Reims, le 27 mai, à sa belle-sœur la duchesse de Nevers :

« Je revins hier de Verdun, que j'ay prins le jour de Pasques. Je verray demain la reine ou monsieur le cardinal de Bourbon qui est icy; pour la dernière fois la suppliant s'en retourner à Paris: je ne sçai quel visage elle nous fera. . . . Nos affaires vont toujours de mieux en mieux et montrent Dieu à toutes heures favoriser la justice de nostre cause. »

Il ajoutait dans une autre lettre du 28 mai :

« J'ai fort heureusement pris Verdun et si à propos que, quand j'y entray avec 40 ou 50 chevaux, 400 huguenots ramassés de Sedan et Jametz estoient deçà la rivière, mandés du gouverneur pour les mettre dedans. Guitaut entra seul dedans et fut assailly de façon que son lieutenant et deux hommes des compaignies y ont esté tués. Enfin, le peuple joint à nous réduit le gouverneur en son logis. . . . Je vous supplie mander de nos nouvelles à Entraignes. »

(Bibl. nat., ms. Dupuy, 590, f° 50).

partement dudict s<sup>r</sup> de Meineville, auquel je commanday de tenir de ma part à mondiet cousin le mesme languaige, et qu'il le pressast de venir icy aujourd'huy et y amener mes nepveux les cardinal et duc de Guize, allin que nous peussions regaigner le temps perdu et faire une bonne résolution au bien de vostre service et repos de vostre roiauhne. J'estime que ce que dessus a bien servy à les faire résouldre de venir icy demain, comme ilz m'ont escript et mandé par lediet Les Chapelles, qu'ilz feront ainsi qu'il vous plaira veoir par la lettre que lediet s<sup>r</sup> cardinal de Bourbon m'a escripte, qui sera incluze avec ceste-cy. Cependant, Monsieur mon filz, j'accuseray celle qu'il vous a aussi plen m'escripre le xxv<sup>e</sup> de ce mois, que je receuz hier, par laquelle vous me respondiez aux deux dépesches que je vous avois faictes les xxi<sup>e</sup> et xxii<sup>e</sup> de ce mois, sur l'instance qu'ilz m'avoient faicte de retarder voz Suisses à la place monstre; ne voullant aussi oublier de vous dire que quelques ungs de ceulx, qui sont revenuz à Chaallons avec ledit s<sup>r</sup> de Guize, ont dict audiet Les Chapelles qu'ilz avoient eu avis que deux mil de vostlits Suisses s'estoient desbandez et s'en estoient retourné en leur pays. Je pense que c'est une menterye qui luy ont faict donner, pour ce que l'on dict que leurs lansquenetz, ny leurs reistres, n'estoient pas encores arrivez en nombre duquel ilz peussent faire monstre et que, de faict, ilz ne l'ont point faict. Monsieur mon filz, je prie Dieu vous bien conserver et vous donner en parfaicte santé, très heureuze et très longue vie.

D'Espernay, le lundy au soir xxvii<sup>e</sup> mai 1515.

Monsieur mon filz, j'oubliais à vous dire que lediet Les Chapelles a aussi entendu que ung soldat de la garde dudict s<sup>r</sup> de Guize rencontra le capitaine Bois seul, habillé en payzan et sans armes; il luy demanda d'où il venoit,

et où il alloit; il luy monstra ung villaige qui estoit derrière luy, d'où il respondit qu'il venoit, et luy en monstra ung où il alloit. Sur cela ledict soldat luy dist : « Vous estes le capitaine Boys! », et le prit. Il a esté trouvé saisi d'ung chifre qu'il portoit à Metz, à ce que l'on a aussi dict audict Les Chapelles; dont je n'ay voulu faillir de vous advertir, afin que vous sachiez de monsieur d'Espernon s'il y a rien qui peust préjudicier vostre service.

*De sa main* : Vostre bonne et très affectionnée et hobliée mère,

CATHERINE.

1585. — 28 mai.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f° 40.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ ET SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Monsieur de Villeroy, dès avant-hier, je receuz la lettre que m'avez escripte par le nepveu du s<sup>r</sup> d'Argence et suys très aize de la bonne volonté que le pape a jà monstrée envers le Roy monsieur mon filz, en ayant baillé la présence à son ambassadeur, qui est une très grande apparence de sa bienveillance, avecq la délibération où m'escrivez qu'il est d'envoyer de decà ung nuncce pour y faire les bons offices que m'escripvez, pour destourner ces princes de faire ce qu'ilz l'ont de préjudiciable au service du Roy mondiet sieur et filz. Je m'assure que le Roy mondiet sieur et filz n'aura pas failly de le conforter en ceste bonne affection, tousjours pour la luy acroistre davantage, et qu'il n'avoit rien aussi esté obmis envers mon cousin le cardinal d'Este de remerciemens et bonnes démonstrations, qu'il mérite, du Roy mondiet sieur et filz, et aussi envers le cardinal Alexandrin, afin d'entretenir tousjours davantage de

bien en mieulx les affaires du Roy mondiet sieur et filz.

J'ay veu aussi ce qu'escript Longlée par ses dernières dépesches. Et seray bien aize que continuez à me donner advis en ce qui vous viendra de ce costé là. Je suis bien aize des bonnes nouvelles que m'escripvez de la levée et de l'acheminement de noz Suisses; car il n'y a rien si nécessaire et à propos pour le bien du service du Roy mondiet sieur et filz et qui ayde plus à nostre négociation de la paix<sup>1</sup>, pour laquelle j'espère que nous commencerons dès ce soir et demain à parler, car ce premier mot escript qu'ilz seront aujourd'hui après dîner icy de bonne heure, comme vous verrez par la lettre que j'en escriptz au Roy mondiet sieur et filz, à laquelle me remectant je n'estendray ceste-cy davantage que pour prier Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xxviii<sup>e</sup> may 1585.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

1585. — 28 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 29.

#### A MONSIEUR DE BELLÈVRE.

Monsieur de Bellèvre, j'ay esté fort aize d'avoir veu, par vostre lettre du xxiii<sup>e</sup> de ce mois, ce qui s'est fait pour la dépesche de La

<sup>1</sup> La paix était très nécessaire à conclure; car l'avant-veille Villeroy écrivait de Paris à Matignon : « Nous sommes en peine et en doute du parti que vous avez pris depuis la réduction de Monséjour. Je pense aussi que vous sçavez bien que le roi de Navarre est en Poitou, avec Monsieur le prince de Condé et que l'on dit qu'il veut assiéger Saintes. » — *Lettres de Nicolas de Neufville*, etc., p. 132.

Roche devers ma fille la royne de Navarre, de laquelle j'ay lousjours de nouveaux ennuiz; car Pon m'a dict icy qu'elle faict fortiffier maintenant Agen et y a des gens de guerre; et oultre cella, que le s<sup>r</sup> de . . . .<sup>1</sup> est avec elle et sa femme aussi, et qu'elle les a pris pour son chevalier et dame d'honneur, dont j'ay tant de déplaisir, que je ne me sentiz jamais si oppressée d'affliction qui me soit arrivée. Néanmoins, je vous prie, Monsieur de Bellièvre, faire tousjours ce que vous pourrez pour ce que verrez estre à propos et bon de faire pour elle, afin d'aider tousjours à la rengier à ce qui est de son devoir.

Cependant je vous diray que, après avoir trop attendu, ces princes m'ont escript qu'ilz viendront aujourd'huy de bonne heure. J'espère que nous commencerons à négocier dès ceste après-dinée et demain, qu'en peu de jours nous voyons ce qui s'en peult espérer, dont vous sçavez souvent nouvelles par les advis que j'en donneray à toutes heures au Roy monsieur mon fils. Priant Dieu, Monsieur de Bellièvre, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay, le xxviii<sup>e</sup> may 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Le mot est en blanc; mais il faut mettre sans hésiter « Duras ».

Marguerite de Valois, quittant Nérac et son mari, était venue occuper, à Agen, le palais des comtes, qui fut plus tard l'évêché. Elle avait organisé là un véritable gouvernement: un gentilhomme d'Auvergne, capitaine entreprenant, François de Lignerac, eut la conduite des affaires militaires, et le vicomte de Duras dirigeait les négociations et les intrigues, assisté de sa femme, — celle même que détestait tant la reine mère, — qui était sa dame d'honneur en même temps qu'Anne de Béthune et que la comtesse de Candale. Cette situation assez étrange se prolongea plus longtemps qu'on n'aurait pu le penser, la reine de Navarre ayant mis contre elle son mari, sa mère et son frère.

1585. — 29 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3367, f° 23.

#### A MONSIEUR LE PRÉSIDENT VIART.

Monsieur le président, ça esté ung très grand et notable service faict au Roy monsieur mon filz, d'avoir conservé Metz des surprises que l'on y vouloit faire. J'envoye vostre mesme lettre, avec celles que m'ont aussi escriptes les sieurs de La Verrière, de Montcassin<sup>1</sup> et de Houilles<sup>2</sup>, au Roy mondict seigneur et filz, que je m'assure recevra très grand plaisir de veoir le contenu d'icelles, en louant Dieu de ma part que lesdictes surprises ne sont point exécutées. Ces princes arrivèrent hier icy après-disner, et espère que, dedans peu de jours, nous aurons fait ou failly nostre négociation, dont, et de ce qui en adviendra, je vous donneray avis de la plus tost que je pourray. Cependant, je prie Dieu, Monsieur le président, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Esparnay, le xxix<sup>me</sup> jour de may 1585.

CATHERINE.

PiART.

1585. — 29 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 46.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, combien que je vous aye hier escript et mandé par Roger l'arrivée

<sup>1</sup> Jean de Luppiac, sg<sup>r</sup> de Montcassin, du Grez, etc., capitaine de cinquante hommes d'armes, lieutenant général du gouvernement de Metz et pays Messin.

<sup>2</sup> Sans doute un fils de Pierre Boucher, sg<sup>r</sup> d'Orçay et de Houilles, avocat au Parlement, maître des Requêtes de l'Hôtel du roi.



ici du cardinal de Bourbon et de Monsieur de Guise, je vous diray encore qu'ilz vinrent hier de bonne heure et. avec eux. ceux de leur Conseil. Tout le soir se passa entre eux et moy sur les plaintes que je leurs fis d'avoir manqué à ce qu'ils m'avoient promis et de n'avoir si longuement fait attendre, mais que je louois Dieu de ce qu'ilz s'estoient trouvés frustrés de leurs espérances et surprise qu'ils pensoient faire de la ville de Metz : en quoy Monsieur de Guise a eu, comme j'ay sen, fort grand regret de n'y avoir fait ses affaires, comme il se proposoit. Il tenoit cette entreprise aussy aseurée que s'il eut esté dedans, qui a esté cause que j'ay tousjours et le plus souvent possible escript aux sieurs de la Verrière, president Viart et de Montcassin l'aisné, à ce qu'ils se gardassent de tous costés de surprises; et sachant qu'ils estoient après à pratiquer le jeune Montcassin de Houilles, j'envoyay ung courrier, pour le rencontrer devant qu'il entrast à Metz, lequel joua assez bien son personnage; car il demeura ung jour ou deux à la suite du jeune capitaine Joanes et de Houilles qui estoient ensemble, l'ung pensant qu'il fut à l'autre, et. comme le courrier vit Houilles à part, il luy bailla une lettre que je luy escripvois, à laquelle il ne fit aultre réponse sinon qu'il pria ce courrier de dire au secrétaire Pinart, pour me faire entendre qu'il ne pouvoit trouver moyen d'entrer dans Metz que par l'aide de Joanes, et qu'il se garderoit bien de rien faire au préjudice de vostre service. Cependant, j'advertis aussy, par aultre costé et par aultre message, les sieurs de La Verrière, Viart et Montcassin, l'aisné; lesquelz m'ont fait la response que je vous envoye. Je vous diray que hier Monsieur de Guise me dict, en devisant avec luy, qu'il avoit sen que vous envoyez quelques quatre-vingt chevaux à Metz, qui pas-

soient par le costé de Jametz. lesquelz ne pourroient passer sans donner droict dans leurs troupes et que sans doute ils courroient fortune. Si je pouvois leur donner advis de prendre garde à eux, je le ferois, combien qu'ilz doivent ce faire, estant conduictz en gens de guerre par quelque bon capitaine. Nous parlâmes longnement aussy de la prise du sieur de Schomberg, et je n'obmis rien à leur représenter le tort qu'ilz avoient fait au duc de Lorraine, qui en est fort irrité et s'en plaignoit fort au duc de Guise, lequel par ses raisons vouldroit maintenir que la franchise et neutralité n'est point en la campagne en Lorraine, bien dedans les villes, et que le lieu où fut prins Schomberg n'est qu'une petite bourgade, qui ne fut jamais teneue ny réputée pour ville. Monsieur de Guise l'a laissé à Challous et enfin a promis de le faire conduire aujourd'huy icy. Ils le veulent bien laisser aller; mais c'est à condition qu'il ne portera les armes, ny s'employera de trois mois pour vostre service, dont je me suis fort scandalisée, et en ay dit à Monsieur de Guise ma fantaisie; toutefois, faisant sa mine froide, je n'en pus tirer aultre chose sinon que je parlois en royne et en maistresse, et qu'il ne me vouldoit pas répliquer. Schomberg sera icy aujourd'huy: nous verrons ce qui s'y pourra faire davantage.

Je vous diray aussy que le sieur de Villequier et moy parlâmes longtemps à part, au bout du jardin de cette maison. avec le cardinal de Bourbon, auquel Villequier dict fort honnestement tout ce qui se peut de vostre affection pour luy, et quand et quand le tort qu'il se faisoit et feroit encore davantage, s'ils ne venoient promptement à quelque bonne résolution. Nous voyons bien que Monsieur de Guise, et tous ceux de son parti qui sont icy, estoient en grande poyne et

doubte de ce que nous parlions si longtemps ensemble à part, et pour cette occasion y demeuray-je le plus que je pus, et voudrois qu'ils fussent tellement divisés, que nous pussions les séparer; mais Monsieur de Guise est comme le maistre d'escole et fait tout ainsy du cardinal que faisoit en Guyenne, quand j'y estois, le vicomte de Turenne du roy de Navarre. A ce que j'entends de Monsieur de Guise, ils ont encore grande espérance d'avoir quatre mil Suisses d'ung costé et quatre mil de l'autre, tous catoliques, et se promettent que les vostres ne voudront pas volontiers passer oultre la place monstre, au moins les catoliques, disant tousjours, comme cy-devant, que la pluspart de vostre levée est de protestans et calvinistes. et qu'ils sont si resjouis qu'ils s'assurent qu'ils se batteront les ungs les aultres. Je luy ay dict qu'il se trompoit et que la levée estoit faite, et les hommes pris es cantons en la forme accoustumée; toutefois, il demeure en ceste opinion qu'il y aura de la division et qu'ils ne passeront point, ou une grande partie, la place monstre, dont je n'ay voulu faillir de vous donner advis et de ce quelques ungs de vos serviteurs qui sont icy ont appris d'eux, qui est qu'ils ne s'esloingneront pas de la paix; toutefois, si elle ne se fait bientost, les troupes deçà prendront leur chemin devers Troyes. pour joindre celles de Monsieur de Mayenne, et il fault advertir à Troyes que l'on se garde de surprinse, principalement par intelligence de ceux qui sont dedans à leur dévotion. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner l'obéissance entière de tous vos subjectz, et très heureuse et longue vie.

D'Esprenay, le xxix<sup>e</sup> jour de may 1585.

Monsieur mon filz, depuis cette lettre escripte, ledict sieur de Guise m'a dict qu'il

s'assure que Piffier sera à la place monstre de vos Suisses aussitost qu'eux, et qu'il y debauchera tous les catoliques qui sont de vostre levée, qu'il est françois et a grand regret de voir la division parmy lesdicts Suisses et de voir aussi qu'ils soient pour prendre party et faire ligue contre leurs cantons catoliques, avec ung aultre prince que vous. Sur quoy je n'ay pas obuiys à luy bien faire congnoistre la grande occasion que vous auriez d'estre d'autant plus mal content de luy, qu'il sçait qu'il n'y a nul bon françois qui ne le maudisse et luy en veuille mal; car aussy n'en sçauroit-il advenir plus grande occasion, avec les aultres choses qu'il fait qui tendent à la ruine de cet Estat.

*De sa main :* Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 29 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 336g, f° 4o.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, depuis la lettre que je vous ay escripte ce matin, j'ay rassemblé ceste après-disnée ceux de vostre Conseil qui sont deçà, excepté mon cousin le maréchal de Retz, qui estoit mallade de la collique, ayant fait advertir mon cousin le cardinal de Bourbon et mes nepveux les cardinal et duc de Guyse, qui sont venuz, et ont amené avec eulx l'évesque de Chaalons, les présidens Vestus, qui y est d'augmentation, et Janyu, conseiller de Martinbault, le sieur de Mayneville, Marchaumont et de Bray; et estoit aussi à ce conseil mon filz le duc de Lorraine. Estans assiz, le leur ay dict, ainsy que nous avions jà fait dèz hier au soir, que vous aviez envoyé les responcez sur leurs articles par le

sieur de Villequier, et que, m'ayant mesdicts cousin le cardinal de Bourbon et nepveu le duc de Guyse requis de leur faire entendre sur chacun article en ceste conférence, et après leur bailler par escript la responce ausdicts articles, que pour cest effect je les avois prié de nous assembler. Sur quoy mesdites cousin et nepveux, monstrans le désirer ainsy, là dessus j'ay commandé au secrétaire Pinart de lire, comme il a fait, bien distinctement leurdits articles, et, à mesure qu'il alloit avant, les responces apostillées sur iceulx; lesquelles responces j'avois fait, par l'advis des sieurs de Villequier et Myron, transcrire en ung pappier à part et raccommo-der ung peu, ayant fait oster ce qui parloit de la tenue des Estatz généraulx de vostre royaume; car nous sçavons bien que, combien qu'ilz en ayent parlé du commencement, qu'ilz ne les demandent plus; et veoy-t-on bien par leurs parolles qu'ilz craindroient que l'on ne les induisist à faire leur procès; aussy ay-je fait oster quelques motz et clauses en aucuns articles, comme verrez, s'il vous plaist, par le double que je vous en envoie, et y en ay fait mettre d'autres plus doux, pour ne les effaroucher point, qui représentent néanmoins tousjours vostre-dicte intention. Encores n'avons nous peu si bien faire que mondict cousin le cardinal de Bourbon (après avoir oy lire lesdicts articles et responces sur chacun d'iceulx, que leur a fort bien esclaireys et interprétés ledict sieur de Villequier, quand ils l'ont désiré sur aucuns desdites articles) ne les ayt trouvé contre leur gré et intention; car, après ladicte lecture, il s'est levé et nous a dict en colère, estant fort rougy, que c'estoit les mettre à la gueulle aux loups, puisque vous ne leur baillez point de seuretez particullières, non qu'ilz en demandassent pour eulx, mais pour

le fait de la religion. Sur quoy je luy ay bien particullièrement remonstré qu'ilz avoient grande occasion de se contenter de vosdictes responces; mais, comme gens qui ne se contentent pas de la raison, et qui auroient peult-estre bien envye de mal faire, se sont tous ostez de leur place, monstrans n'estre pas contents, et m'ont requise de leur bailler le double de ce qui avoit esté leu. Ce qui a esté à l'instant fait de celluy mesme qu'ilz ont veu lire, qu'a présenté à mondict cousin ledict Pinart, comme je luy ay commandé; ayant esté, quelque temps après, le tenant en sa main et se regardans les uns les autres. Peu après, mesdicts cousin et nepveux se sont mis à parler ensemble. Cependant je parlois ausdicts deux présidens et conseiller, pour les induire à les admonester de suivre vostre volonté avec toutes les meilleurs remonstrances dont je me suis peu adviser; ce que ledit président Janyu (qui est homme beaucoup plus rappable et qui a meilleures raisons et plus de bonne volonté que icelluy Vestus) m'a promis qu'il feroit. Et après se sont encores approchez de mon liet, monstrans n'estre point satisfaitz desdictes responces, et les ont rendues devant moy audict Pinart. disans qu'ilz ne gaigneroient rien de les veoir, puisque vous estiez résollu à cela. Et là dessus, sont sortiz et se sont allez assembler chez mondict cousin le cardinal de Bourbon en son logis, qu'est assez près d'icy, et nous ayans laissez de ceste fois. Quelque temps après que nous avons eu considéré leur démonstration (qui n'estoit point bonne), j'ay advisé, suivant l'opinion dudict sieur Myron, et pour ne leur donner loisir de faire quelque résolution mal à propos, d'envoier prier mesdicts cousin et nepveux, par icelluy Pinart, de me revenir trouver, comme à l'instant ilz ont fait. Il est vray qu'icelluy Pinart les a desjà

trouvez sur la fin de leur conseil, et commençoient à se lever. Ilz sont tous trois revenuz, et, après les avoir faict asseoir, et le sieur de Villequier aussy, mondict cousin m'a dict, tout en collère, que je les avois par la lecture des responces desdictes articles merveilleusement malaccoustrez en la présence des dessusdicts, dont il monstroït, et mesdicts nepveux, estres très marryz; mais, comme je luy ay respondu, ilz l'avoient désiré ainsy: ce qu'ilz ne pouvoient nyer; aussy s'en courrouçoient-ilz à eulx mesmes. Puis sommes venuz aux particularitez, et leur ay dict que je ne veoyois point de cause de leur plaindre, et eulx disoient que sy. Ayans esté longuement à contester entre nous cinq; et, parmy noz propos, je ne me suis peu garder que je ne leur aye dict que, leur accordant l'édict pour le faict de la religion et toutes aultres choses, comme ilz l'avoient demandé du commencement, qu'ilz monstroient bien qu'ilz avoient quelque aultre pire desseing, qu'un chacun congnoistroit clairement, quand l'on entendroit combien vous, qui estiez leur Roy, leur aviez favorablement accordé le contenu ès responces de leursdicts articles, leur ayant fort implicqué et faict sonner ceste raison, qu'ilz seroient condempnez et abandonnez de Dieu et du monde. Et ledict sieur de Villequier, me secondant fort bien, leur a très franchement dict que jamais gens ne se feyrent si grand tort qu'ilz se feront, s'ilz refusent la si bonne volonté que vous démontrez en cecy, et qu'ilz ne se jouassent pas de rejeter la bonne affection et délibération qu'ilz savoient certainement estre en vous; que leur tendant les bras, comme vous faictes (et ilz s'en retiroyent), qu'ilz regardassent bien ce qu'ilz faisoient et ne vous contraignissent point à accepter tant de grandes assistances qui vous estoient offertes par voz voisins et à vous ré-

souldre, comme ilz savoient bien que feriez, s'ilz ne se rangeoient à leur debvoir et n'acceptoient ceste franche et seure volonté que leur monstriez et avez pour le certain envers eulx; leur disant en si bons termes et si pertinemment, et leur faisant encores des comparaisons si à propos, comme, quand il advient qu'un homme qui tombe en la rivière et est en danger de se noyer, si les siens ne luy baillent la main, il est contrainct de prendre et happer ce qu'il peult pour le garder de se noyer, et feusse ung serpent, au danger d'y perdre le bras, qu'aussy pourroient-ilz tant faire, qu'ilz vous contraindroient à vous ayder de tout ce qui se pourroit offrir. Il s'est passé beaucoup d'aultres propos entre nous, desquelz ilz se déffendoient de leur part comme ilz pouvoient, monstrans d'avoir une très mauvaise volonté et délibération, et disans tousjours néanmoins qu'ilz ne demandoient que leurs seuretez. Sur lesquelles ledict sieur de Villequier, entre plusieurs raisons que nous leur avons, luy et moy, dictes, pour les faire condessendre à se contenter desdictes responces, leur a dict que, puisqu'ilz n'avoient demandé, il ya quatre mois, des seuretez, pourquoy ilz vous en demandoient plustost à cest heure qu'alors, qui leur accordiez l'abolition générale des choses par eulx faictes et qui se sont passées en ces nouveaux remuemens. Enfin, veoyant que je n'y gaignois rien, leur demandant ce qu'ilz désiroient pour leursdictes seuretez, ne nous répondant qu'à demy, ilz ont lasché quelque parole de Metz, duquel je leur ay voulu du tout oster l'espérance; et, veoyant qu'ilz parloient de s'en aller dès demain et prendre congé de moy, ay mis en avant Saint-Dizier<sup>1</sup> et Sainte-Menehould<sup>2</sup>, dont ledict sieur de

<sup>1</sup> Saint-Dizier (Haute-Marne).

<sup>2</sup> Sainte-Menehould (Marne).



Guyse n'a pas fait grand cas, se montrant, ce me semble, encores pour cela plus froit qu'il n'estoit auparavant; et après, sommes venuz à parler des seuretez des sieurs de Mayenne et de Merceur, et particulièrement de tous les aultres; pour lesquels ausy je leur ay fait du commencement les moindres offres qu'il m'a esté possible, et, en parlant, en suis venue jusques à ce que verrez que j'en ay fait escrire; et, pource qu'il se congnoissoit bien ayément que mondict cousin avoit fort grand mescontentement de ce que vous ne luy accordiez rien de ce qu'il vous demande, nous sommes entrez en propos et l'avons fait parler, de sorte que nous avons tiré de luy qu'il se contentera des chateaux de Rouen et de Dieppe, qu'il maintient tousjours luy appartenir et que ses prédécesseurs en ont tousjours joy, y ayans mis des capitaines, et qu'encores y en a-il procès pendant en vostre Conseil privé. Sur quoy veoyant qu'il ne parloit plus d'estre gouverneur, ny lieutenant général audict Rouen, et après beaucoup de contestations, je luy ay promis que je vous en escrirois et leur baille-roit par escript, comme ilz m'en ont très instamment requise, ce que je leur avois offert soubz vostre bon plaisir, affin qu'ilz le peussent veoir et considérer. Aussi m'ont-ilz parlé de quelques villes en Picardye, pour la seureté de monsieur d'Aumalle, et, combien qu'ilz dient et assurent y en avoir à leur dévotion (que toutesfois ilz n'ont jamais voullu nommer), j'ay tousjours passé par dessus, sans leur en vouloir donner aucune espérance. Et puis, nous avons parlé aussi des gouvernemens qu'ilz demandent pour le duc d'Elbeuf et pour le sieur d'Entraignes, desquelz nous avons ausy, et pour les sieurs de Mandelot et de Saint-Vidal, qu'ilz disent tousjours estre des leur, longuement contesté. Enfin, j'ay fait

faire à l'instant par ledict Pinart, ledict mémoire que leur ay fait bailler, dont le double sera avec ceste-cy incluz; sur quoy, ilz me doibvent demain faire response, leur ayant cependant fort bien maintenu qu'il n'estoit point de besoing qu'ilz parlassent, ny ne meslassent avec enx ledict sieur de Mandelot, duquel je leur feyz veoir hier la lettre qu'il a escripte au sieur de Villeroy, et leur ay fait entendre les bons services qu'il vous fait. Et pour le regard dudit sieur de Saint-Vidal<sup>1</sup>, qu'ilz disoient avoir pris Mende<sup>2</sup>, qu'ilz n'avoient ausy que faire de le mesler en leurs pappiers. Nous avons ausy parlé de Reims, sur quoy vous n'avez fait aucune response, et nous ont dict que ce qu'ilz en demandoient n'estoit point pour y tenir garnison de gens de guerre; car ilz la veulent laisser en leurs franchises et libertez, et Chaalons ausy, si nous faisons quelque accord, et que c'estoit seulement pour oster l'auctorité dudit Reims au lieutenant général en Champagne.

Voilà ung long discours, que je crains que vous ennuye; mais c'est comme les choses se sont passées: encores y a-il plusieurs particularités que ledict sieur de Myron vous fera entendre, me délibérant de le vous envoyer demain, après que nous aurons veu ce qu'ilz nous diront sur ledict mémoire.

*De sa main :* Monsieur mon fils, après ouyt semène qu'il y aura samedy prochain que je suys ysi, velà cet que je y é peu layre. Yl ne me déplest pas tent pour s'être moqué de moy, come pour le peu de respect qu'il vous portet et peu d'envye de reconestre lé grase que leurs festes; s'il ne se raviset, quand yl revyendron me donner la réponse, je ne

<sup>1</sup> Antoine de La Tour, baron de Saint-Vidal, était gouverneur du Velay.

<sup>2</sup> Mende (Lozère).

paise pas ne leur acorder aultre chause, que je vous fase plus de servise à demeurer ysi. Vous m'en menderés, après avoir ouy monsieur Miron, vostre volanté, et au plus tost s'il vous playst; car, ne vous servant, je seré byen aysé d'estre de retour auprès de vous, come ausi monsieur de Vilequier, que je ne sé lequel des deus ayst plus en colère. Dyeu vous douyn cet qui vous ayst nésésayre.

D'Esperné, cet xxviii<sup>me</sup> de may 1585.

Vostre bonne et très affectonné et hoblygé mère,

CATHERINE.

1585. — 30 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 67.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, ceste après-disnée mon cousin le cardinal de Bourbon, et avec luy mes nepevez le cardinal et duc de Guyse me sont venuz trouver en ma chambre, et ont fait entendre verbalement, sur les nouvelles offres que je leur avois faites et baillées par escript pour leurs seuretez, qu'ilz avoient bien eu pouvoir de requérir pour leurs colligués le contenu ès articles qu'ilz n'ont cy-devant baillez, et sur lesquels vous avez fait voz responces, mais qu'ilz n'avoient aucun pouvoir de les diminuer, qu'il falloit pour ceste occasion qu'ilz advertissent particulièrement leursdits colligués de vosdictes responces, et que, à mesure qu'ilz en auroient nouvelles, ilz nous en advertiroient aussytost, me disans que, pour leur particullier, il ne se trouveroit pas grande difficulté, et monstrans de s'en vouloir dès demain aller, estimans que j'en ferois ausi de mesme. Sur quoy, par la responce que je leur ay faite, je n'ay rien obmis à leur remonstrer l'occasion que j'avois de me mescontenter d'eulz, de m'avoir fait telle

responce, après m'avoir tenue deux mois icy, où j'estois demeurée, après vostre service, pour leur faire bien, suivant l'amitié que je leur portois, et que j'espérois que Dieu me vangeroit de la moquerie qu'en fin ilz me donnoient, après m'avoir entretenue et abuzée si longuement de tant de déguisemens. De sorte que chacun a congneu mondict mescontentement. Et, de fait, je m'estois résolue de partir dès ledict jour de demain, et avois la main à la plume pour vous en advertir et renvoyer Monsieur de Myron; mais mon filz le duc de Lorraine, veoyant cela et désirant au contraire (comme j'ay tousjours congneu qu'il faisoit) que nous peussions prendre une bonne résolution au bien de vostre service et repos de vostre royaume, et, comme je pense, pour le bien ausi de ses cousins, parlant à eulx et leur remonstrant le tort qu'ilz se faisoient, a renoué nostre négociation; et nous nous sommes encores ung peu après rassiz et revenuz aux particularitez des choses, dont ilz disoient n'avoir pouvoir, mesmes pour le fait du s<sup>r</sup> d'Entraigues, pour lequel ilz persistoient, comme encores ilz font, au gouvernement, quoyque je leur aye remonstré, et le s<sup>r</sup> de Vilequier et Pinart qui estoient avec moy, qu'il n'y avoit point de raison et n'estoit chose nullement raisonnable de s'arrestier à cela; que vous ne feriez ny ne debviez faire aultrement (pour ce fait là et pour les aultres cas semblables, de ceulx qui estoient et sont pourvez des gouvernemens, charges et capitaineries, dès lors qu'ont commuancé ces nouveaux remuemens) que ce qui est contenu en vostre responce sur leursdits articles. Toutesfois, ilz n'ont point laissé de parler de la ville et chasteau d'Angers, que tient le comte de Brissac, et du gouvernement d'Anjou et ausy des villes et places qu'ilz tiennent et possèdent, tant en Daulphiné et

Picardye, qu'en divers aultres endroictz, dont ilz ont entendu par le xv<sup>me</sup> de leursdicts articles ne pouvoir estre destituez; sur quoy j'ay fait apporter et lire ledict article et responce, et avons longuement débatue que, par vostre responce, vous leur faisiez grande grace d'accorder que ceulx d'entre eulx qui se trouveroient estre pourvez des gouvernemens, lieutenances générales de provinces, capitaineries et gouvernemens particuliers des villes et places, y seroient conservez; mais qu'il est aussy plus que raisonnable que ceulx qui n'ont point adhéré à leur party et sont demeurez fermes à vostre service soient maintenuz en leurs charges. Ayant fort longuement demeuré à disputer là dessus avec mondict neveu le duc de Guyse, qui nous a souvent dict (le pressant de ne s'arrester point à ces choses là, et que c'estoit demander à partir avec vous vostre royaume), qu'il estoit bien marry qu'il n'estoit à son pouvoir de vous contenter en cela, mais qu'il ne pouvoit, sans pouvoir de leurs associez qui y avoient intérêt, faire aucune chose, disant aussi que ce qu'ilz désirent n'est que pour seureté de la religion, estant une coulleur et terme dont ilz usent maintenant; déclarant pareillement qu'ilz avoient beaucoup de villes en Dauphiné et en Picardye, quoy que luy ayons dict au contraire; s'estant offert d'en monstrier la liste et les lettres de ceulx qui les tiennent; et a tousjours dict que si lesdicts de leur party qui les tiennent n'y estoient maintenuz, ilz ne pourroient avoir aucune seureté, mesmes du costé de Picardye, où il a encores répété plusieurs foyz qu'ilz ont beaucoup de villes; et ne nous a pas cellé que ce qu'ilz en faisoient estoit pour Monsieur d'Aumalle; n'ayant rien peu gagner sur luy de tout cela, sinon qu'il semble que pour le fait du gouvernement d'Orléans, il se pourra trouver quelque moyen de rappoincter Monsieur le chancelier

et ledict s<sup>r</sup> d'Entraignes. Je ne seay encores si nous pourrions rien faire avec eulx; nous verrons de continuer à nous y employer le plus qu'il nous sera possible entre cy et demain au matin, que j'espère vous renvoyer ledict s<sup>r</sup> Myron, sur lequel je me remettz d'infiniz aultres propos qui seroient trop longs à vous escrire; et vous diray aussy que ledict s<sup>r</sup> de Villequier et moy, avons parlé audict s<sup>r</sup> de Guyse pour sa seureté particuliere, luy ayant encores dict, comme je luy avois jà fait entendre ces jours icy, qu'oultre Saint-Dizier et Sainte-Menehoust, il auroit Mauberfontaine, Chaalons et Reims, s'il vouloit. Toutesfois, pour le regard desdicts Chaalons et Reims, il nous a tousjours dict qu'il n'y falloit point de garnison, luy ayant remonsté qu'aussy me sembloit-il advis que ledict Sainte-Menehoust et Saint-Dizier, qui avoient soustenu le siège contre l'empereur, seroient suffisans; mais il dict tousjours que non et qu'il n'y a pas lieu pour y pouvoir guères metre de gens, et qu'à ung bean matin, s'il s'en contentoit, il adviendrait qu'on le viendroit assiéger en sa maison, avec de l'artillerie qu'on feroit sortir de Metz, et l'attraperoit-on bien aizément; ce qu'il vouloit éviter. Il en a parlé particulièrement à ceulx qui sont de deçà, mesmes audict s<sup>r</sup> Myron, sur lequel aussy m'en remectant pour ne vous ennuyer, je prieray Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver longuement en très bonne santé, et vous donner l'obéyssance entière de tous vous subjectz, prospérité en voz affaires, avec très longue vye.

Escript à Espernay, le pénultième jour de may 1585.

*De sa main* : Vostre bonne é très affectionné et hobligé mère,

CATHERINE.



1585. — 31 mai.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, p. 56.

## A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, je congnois bien, par la lettre que m'avez escripte le xxvii<sup>e</sup> de ce mois, que estes en peine, estimant que je croye que vous n'avez pas usé de toute l'affection que je désiroys envers le s<sup>r</sup> de Clervant, sur la dépesche que vous avois faite et escripte de ma main pour le fait du roy de Navarre<sup>1</sup>. Ostez-vous ceste oppinion; car, oultre que je scay combien vous avez tousjours en singulier désir tout ce qui vous est adressé de ma part, j'ay bien veu, par les lettres que m'a aussi escriptes sur ce fait le Roy monsieur mon filz, que vous n'y avez rien obmis de bonne affection et de tout ce que y avez peu apporter et qu'estoit possible de faire et dire au désir de mon intention; et si scay bien que n'y eussiez sceu aultre chose faire que ce que y avez fait, puisque le Roy mon sieur et filz n'a pas trouvé devoir envoyer lors, et suivant mesdictes lettres, devers ledict roy de Navarre, comme je discourrois en madicte lettre, remectant à polir, comme il se eust bien peu faire, madicte oppinion. Si es-se qu'il en faudra à mon advis venir là, soit que nous ayons la paix, ou non. Et désirerois qu'il pleust au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz parler luy mesme au s<sup>r</sup> de Clervant, quand il yra prendre congé de luy, et qu'il feist entendre son intention; car oultre qu'il n'y a point, comme j'estime, moyen de veoir jamais le repos bien asseuré en ce roiaulme que le dict roy de Navarre ne se face catholique, ou pour le moins qu'il ne résiste point contre

<sup>1</sup> Nous n'avons pas la dépêche autographe; mais dans les deux lettres des 5 et 10 mars, il est question de ce que la reine mère aurait voulu qu'on obtint de Clervant.

l'édit que le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz fera pour n'avoir plus exercice en ce roiaulme que de la religion catholique, apostolique et romaine. C'est le bien particulier d'icelui roy de Navarre<sup>1</sup>, et peult-estre aussi sera-ce ung moyen de le remectre mieulx, luy et sa femme, ensemble, ce faisant une bonne paix avec les princes et seigneurs de deçà, avec lesquels je pensoys hier que eussions rompu du tout et que nous deussions séparer et nous en aller, eulx d'ung costé, et moy de l'autre. Mais encores mon filz le duc de Lorraine nous a-il réaliez, et espère que ceste après-dinée nous regarderons à nous accorder, s'il est possible, et advertirons le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz de tout par le s<sup>r</sup> Miron. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Belière, vous avoir en sa sainteté et digne garde.

Escrip à Espernay, le dernier jour de may 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> La reine mère se trompe singulièrement en croyant que le roi de Navarre pouvait accepter l'édit contre les protestants qu'on préparait dans les conférences d'Espenay. Le 26 avril le Béarnais avait écrit au roi :

« Monseigneur, ayant en adviz des ligues et conspirations qui se faisoient contre vostre personne et Estat, je dépeschay vers Vostre Majesté pour la supplier m'honorer de ses commandemens en ce qu'elle jugeroit bon pour son service. . . . »

« Nonobstant les pratiques faictes par les solliciteurs de ligues parmi toutes les provinces de ce royaume, j'ose bien dire à Vostre Majesté que, lorsqu'il lui plaira me commander de m'opposer à leurs entreprises, je me sens assez fort pour les rompre. Ils s'adressent à moy particulièrement et à la Religion par leurs manifestes; mais on cognoit assez que je leur sers de prétexte et que leurs principales fins tendent directement contre vostre personne et Estat. . . . J'ay, du reste, donné charge aux s<sup>r</sup> de Clervant, de Chassigncourt et de Buzenval de remontrer à Vostre Majesté comme je suis traicté en tout ce qui touche mon particulier. » — *Lettres missives de Henri IV*, t. II, p. 45.



1585. — [Juin.]

Aut. Bild. nat., Fonds français, n° 3993, f° 5r.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, j'é reseu vostre letre, ay ven coment vous avés aysté priée d'aler resevoyr Madame de Savoy ma petite-fille<sup>1</sup>, de quoy je suys bien aysé; car je m'aesure que n'oblyré pas à luy dyre l'amour que je leur porte, à sa seur ay elle, et conbyen je aymés la royne leur mère, et que me fayré cet plésir de m'en mender byen au long tout cet que vous en saublera. Je say byen coment vous crégués d'escripre : envoyés vos lettres seurement, et croyés que n'y auré que le feu et moy qui lez voyrez. Ai lairré cet propos, pour vous dyre que j'é escript à vos enfans qu'il me semble qu'il feront byen de venir trover le Roy mon fils, lequel m'a dyst qu'il le voyra voloutyer et leur fayra bonne chère; mandé-lè de me croire en sela, car croyés que, set je voyés qu'il n'y fyst bon, je ne leur voldrés conceler : je vous ayme trop et ne le voldrés dyre chause que je n'en fise aultent pour mon fils, s'il étoyt encore en vye; et vous pryé, ma cousine, vous enn aseurer et heulx ausi. Je ne vous fayré la présente plus longue, après vous avoir pryée me mender cet que aystes d'avys que, envoient

<sup>1</sup> Voir la lettre du 1<sup>er</sup> septembre 1584 à la duchesse de Nemours, plus haut, p. 214, et aussi, p. 238, les instantes recommandations de la reine mère pour avoir des détails sur sa «petite-fille» dès son arrivée en Piémont, qu'elle croyait très prochaine. Mais le jeune ménage resta quatre mois en Espagne et ne s'embarqua pour Nice que dans les premiers jours de juin. L'entrée solennelle à Turin n'eut lieu que le 10 août. L'infante Catherine séduisit promptement tous les cœurs. Guichenon (*Histoire de la Maison de Savoye*, t. 1<sup>er</sup>, p. 870) fait une longue énumération de ses rares vertus. Elle devait être d'autant plus regrettée, qu'elle mourut à trente ans, en 1597, en donnant le jour à son dixième enfant.

visiter madycete petite-fille, que je luy envoie, et vous souvenyr tousjour que n'avés, ne aurés jeamés une plus seure amyé que vous ayst

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 1<sup>er</sup> juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 8.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, cette après-disnée j'ay deputté ceux de vostre Conseil; et le cardinal de Bourbon, les cardinal et duc de Guise ont ausy député de leur part l'évesque de Chaa-lons, le président Jeannin et les s<sup>rs</sup> de Men-neville et de Rosne : assemblés, ils ont reveu les articles que les s<sup>rs</sup> coligués ont présentés et sur lesquelz vous avez fait vos responses et ont pareillement reveu le mémoire des nouvelles offres que je leur ay faites soulbz votre bon plaisir; mais après qu'ilz ont esté longtemps ensemble et fort longuement contesté, ils ont rapporté ne pouvoir rien faire sans nostre présence, qui a esté cause que nous nous sommes assemblés mesdites cousin et nepveux et moy; mon fils le duc de Lorraine s'y est trouvé ausy, et avons reveu les premiers de leurs articles faisant mention de l'édiet de la Religion, et se sont arrestez à quelques clauses qu'ils persistent y vouloir estre mises, entre autres celles touchant les biens de ceux de la religion prétendue réformée; et crois bien ausy, à voir leur contenance, qu'ilz ont encore quelques aultres particularitez qu'ils y désirent, ne s'y estant touttefois point arrestés, ny au septième article, faisant mention de Geneve, qu'ils passent; ayant ausy remis les autres articles (depuis le 8<sup>e</sup> jusques au 14<sup>e</sup>), pour en adviser après que le fait des seuretés sera accordé; et puis sommes venus au quatorzième article, faisant mention de la liberté qu'ilz voudroient

avoir de lever des Suisses sans vostre auctorité. Sur quoy nous nous sommes quelque temps arrestés; mais enfin, après beaucoup de grandes raisons qui leur ont esté dictes, ils se sont teus, et crois qu'ils passeront les articles selon vostre response; et quant à tous les autres articles, depuis le seizième jusques au trente-quatrième et dernier, nous avons esté fort longs sur chacun d'eux et, sur aucuns, en fort grande contestation, ne leur ayant point celé (pour leurs demandes insupportables, mesme pour le fait des gouvernemens et capitaineries, et aussi des villes et places par eux saisies, et de celles qu'ilz dient estre de leur party) que c'estoit vouloir partir le Royaulme avec vous, et que ny moy, ny pas ung de ceux de vostre Conseil, ne vous conseillerions jamais de le faire, et qu'aussy sçavoient-ils bien que vous n'aviez garde de leur accorder leurs trop déraisonnables demandes. Ils nous ont fait leurs remonstrances et dict toutes leurs raisons; et je leur ay répliqué, non seulement sur ce point là, mais aussy sur tous les autres articles, toutes les raisons du monde pour lesquelles ils debvroient se contenter de vos responses et des nouvelles offres que je leur ay faictes; mais nous n'y avons peu guères gagner. J'ay fait faire ung mémoire sommaire de ce à quoy nous en estions sur chacun article; mais, l'ayant ouï lire avant que nous lever, ils ont requis de leur donner discours, ce soir, de penser sur le tout, pour se résoudre entre eux, et faire faire plus ample ce mémoire, qu'ils ont promis rapporter demain matin. L'ayant veu, je vous dépescheray le s<sup>r</sup> Miron, auquel je me remettray de beaucoup de particularités qui vous seroient trop ennuyeuses à ouïr lire, aussy qu'il les vous pourra plus à propos représenter, en voyant ce mémoire, par ainsi je ne vous ennuyieray de plus long discours, mais vous supplieray de me faire le plus tost entendre

vostre intention sur le tout. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous bien conserver et vous donner en toute prospérité parfaite santé, très heureuse et très longue vie.

D'Espenay, le vendredy au soir, dernier jour de may 1585.

Monsieur mon filz, depuis cette lettre escripte, les princes m'ont apporté cette après-disnée seulement leur mémoire, lequel j'ay fait lire en la présence des s<sup>rs</sup> de vostre Conseil et d'eux; mais, comme je leur ay dict, ils y remettent encore toutes leurs demandes: ce qu'ils ne debvoient pas faire, ains ce dont ilz vous requièrent à présent, outre ce que leur avez accordé par les responses qu'avez faites à leurs articles; et, sur ce, ils m'ont prié vous envoyer aussy le mémoire que je fis escrire hier à nostre conférence, que je leur ay encore fait lire, et ont fait entendre leur intention au s<sup>r</sup> Miron, sur l'ung et sur l'autre; mais je vous diray encore une fois que je ne leur ay rien accordé, sinon que de vous envoyer les mémoires, afin qu'il vous plaise en ordonner vostre dernière volonté, pour la leur faire entendre, à ce qu'il ne se fasse plus tant de voyages.

D'Espenay, le premier jour de juin 1585.

De sa main : Vostre bonne et très affectionné hobligé mère.

CATHERINE.

1585. — 3 juin.

Aut. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f<sup>o</sup> 8 ou f<sup>o</sup> 46.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY.

Monsieur de Villeroy, je vous envoye cete letre pour présenter au Roy, et vous pryé luy dyre que je luy suplye qu'il la lye byen toute, et qu'il luy playse m'en faire réponse,

et que je l'aye jeudy au matyn. pour le plus tard à dys heures. et qu'il s'assure que je luy mende la véryté : qu'il n'aura jeamès la pays. s'il ne feyt quelque chause pour Monsieur le cardinal de Bourbon. et qu'il set trompe. s'il panse autrement; car. quelque chause qu'il dye. yl n'i an y a poynet qui veulle plus avoyr cet qu'il veult que luy; et. s'il n'a rien. tené la pays pour runpeue; et aussi Monsieur de Guise. come je luy meyts dans ma lettre; car. heu deus contemps. les aultres y les fayront contenter. et vous lé troveré par ayfest ynsin. Et se n'e pas que moy et tous qui est ysy ne leur dyions tout cet que devons pour le servyse du Roy : l'on n'an obmet rien; mets s'et la véryté de cet que je aycrips au Roy. Je vous pryé que je ann ay jeudy au matyn la réponse; et je pryé Dyeu vous avoyr en sa sainte garde.

D'Esperné. ce m<sup>e</sup> de jouyn 1585.

CATHERINE.

1585. — 4 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 11.

A MONSIEUR BRULART.

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS. SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Monsieur Brulart. je vous envoie une lettre que m'a escripte le s<sup>r</sup> de La Verrière<sup>1</sup>. laquelle je vous prie lire au Roy monsieur mon filz. lui baillant aussy une petite lettre à luy adressée. que je crois estre aussy de La Verrière; il y en a encore une au s<sup>r</sup> d'Espéron. auquel pareillement la baillerez. Il est très nécessaire que l'on pourvoye à la paye des gens de guerre qui sont à Metz et aux trois mil Suisses. que

j'ay escript au s<sup>r</sup> de La Verrière y faire incessamment entrer. comme verrez par ma lettre au Roy monsieur mon filz. qui me gardera d'estendre celle-cy que pour prier Dieu. Monsieur Brulart. vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Espernay. le 4<sup>e</sup> juing 1585.

CATHERINE.

PINARD.

1585. — 4 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 17.

AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz. je viens de recevoir de Metz. du s<sup>r</sup> de La Verrière. la lettre qu'il vous plaira voir; je vous envoie aussy une à vous adressée et une aultre au duc d'Espéron<sup>1</sup>. par laquelle j'estime qu'il vous advertit comme moy de l'estat en quoy Metz est à présent et de l'advis que luy a donné le s<sup>r</sup> de Fleury du partement et acheminement des 350 Suisses. que vous avez saignement advisé d'envoyer à Metz. où j'ay fait response au s<sup>r</sup> de La Verrière et luy ay mandé expressément qu'il les fit entrer. et qu'il eut l'œil ouvert plus que jamais à la seureté de la place. et surtout de se garder de surprinse et trahison; car je pense bien. comme il m'escript. puisque les troupes du duc de Guise ne s'éloignent point des environs. qu'il y a encore quelque desseing. C'est tout ce que je vous diray pour cette heure. attendant le retour de vostre premier médecin. Je prie Dieu. Monsieur mon filz. vous avoir en sa sainte garde.

D'Espernay. le mardy après disner m<sup>e</sup> juing 1585.

<sup>1</sup> Le sieur de La Verrière. dont il a été déjà question. était un des lieutenants du duc d'Épernon. à Metz.

<sup>1</sup> Jean-Louis de La Vallette. duc d'Épernon. gouverneur de Metz depuis le 26 juillet 1583.

*De sa main :* Monsieur mon filz, je vyen d'estre adverte de lyeu seur que les chevaux que envoyés dans Mets sont aysté défauts par les reystres de monsieur de Guise, qui sont auprès de Verdeun, et qu'il ly ont envoyé une lecture, que l'on a trouvé au capitayne qui les menet, qui est prisonyer et l'autre ausi, et que monsieur de Guise ha la letre que monsieur d'Espernon escripvet à la Veryère, où yly metet qu'il y m'asseuret que l'on ne feret la pays. Yls seront deman ysi tous les mesieurs et set vostre medecin vyent.

Vostre bonne et affectionnée et hobligée mère.

CATHERINE.

1585. — 5 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 19.

#### A MONSIEUR BRUSLART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

J'ai receu les deux lettres que m'avez escriptes, l'une par le s<sup>r</sup> Miron et l'autre par le courrier qui arriva hier soir icy. Vous me faites grand plaisir de me faire si soigneusement entendre ce qui se passe, et vous prie de continuer; car il sert de beaucoup que je sois ainsy advertie. Je fais un mot de response au Roy à ce qu'il m'a escript de l'avis qu'il a eu que le Casimir lève à la faveur de ceux de la Religion prétendue réformée, et espère que, par le moyen de mon filz le duc de Lorraine, nous en aurons bientôt des nouvelles. Cependant, j'ay beaucoup d'ennuy et de regret d'oyr dire les maux et dommaiges que font les gens de guerre du duc d'Aumalle, qui sont icyès environ, et qui doivent aujourd'huy ou demain passer sur le pont de Damery<sup>1</sup>, pour aller

du costé de Troyes, se dit-on. Il sera bon d'advertir le s<sup>r</sup> de Dintheville de se tenir sur ses gardes à Troyes: je luy en ay ja escript; mais saichez du Roy mon filz s'il veut que luy en soit faite une dépêche, et surtout qu'il se garde de surprise et de trahison. Je prie Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip à Espernay, le jeudy v<sup>e</sup> jour de juing 1585.

CATHERINE.

1585. — 6 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 20.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, aussitost que j'eus zier receu la lettre que m'avez escripte de l'avis qu'avez eu que le duc Jehan Casimir commence à faire de grandes levées à la faveur de ceulx de la nouvelle religion de vostre royaume, je le fis à l'instant entendre au duc de Lorraine, et le priay de vostre part envoyer sur les lieux pour en savoir la vérité; ce qu'il me promit de faire, comme il a fait, à ce qu'il m'a dit, et espère avoir des nouvelles entre cy et dimanche prochain, de ce qui s'en pourra apprendre de la frontière, dont je ne faudray vous donner avis aussitost que les auray entendues, et, afin d'en savoir la vérité, les colonels et le nombre d'hommes de pied et de cheval, les endroitz où ils se lèvent et le temps qu'ils pourront estre pretz, et ausy par quel endroit ils voudront entrer en ce royaume. Le duc de Lorraine a envoyé promptement gens en divers endroitz de l'Allemagne pour en rapporter ce qui en est, dont je n'ay voulu faillir vous advertir, comme ausy que, dès mardy au soir, j'escripvis au cardinal de Bourbon, cardinal et duc de Guise, les priant de venir dès hier, comme ils

<sup>1</sup> Damery (Marne), arrondissement d'Épernay.



me mandèrent par La Chapelle qu'ils feroient; mais, à cause du mauvais temps, ils ont retardé et remirent à venir ce jourd'huy, comme j'espère qu'ils feront, estant jà, à ce que j'entends, le cardinal de Guise arrivé, venant de Rheims, et disnent les deux aultres entre cy et Chaslons, pour estre en le lieu sur le soir. Je prie Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

D'Espernay, le vi<sup>e</sup> jour de juing 1585.

*De sa main :* Vostre bonne et très afectionné et hoblygée mère,

CATHERINE.

1585. — 7 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 10.

#### A MONSIEUR BRULART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Monsieur Brulart, nous avons bien travaillé en vain, depuis deux mois, pour la négociation de la paix; car, à ce que je vois jusqu'à cette heure, il n'y a pas espérance que nous puissions rien faire, d'autant que ces princes et leurs coligués qui sont icy ne se veulent neullement contenter des responses du Roy monsieur mon filz aux articles de leurs seuretés, comme le s<sup>r</sup> Miron luy fera entendre; et le feray pour cette occasion partir demain sur le disner, après que nous aurons veu ung mémoire qu'il me doit vent demain matin bailler. Cependant, j'escrips au Roy une lettre de ma main par laquelle je luy touche les principaux pointz où ils s'arrestent et pour savoir de luy ce que j'auray à faire; car ils s'en retourneront demain à Chaalons, et, disent-ils, ils ne reviendront plus icy. Aussi, à ce que j'entends, le duc de Guise s'en va pour faire marcher ses troupes, qu'il doit joindre dedans

cinq jours, à Anglure<sup>1</sup> et Sézanne<sup>2</sup>, à celles de mon cousin d'Aumalle, qui ne sont quasy que racaille, attendant aussy en ces quartiers là, à ce que j'entendz, bientost les troupes de mon nepveu le duc du Meyne, pour se mettre tous ensemble contre Paris, comme le s<sup>r</sup> Miron dira au Roy. Cependant, je vous prie, renvoyez-moy ce courrier, et qu'il soit icy dimanche de bonne heure; car j'espère partir de ce lieu lundy matin. S'il l'a agréable, je prie Dieu, monsieur Brulart, qu'il vous ait en sa sainte garde.

Escript au soir en me couchant, le vendredy vi<sup>e</sup> juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

Je pensois escrire plus amplement que je ne fais au Roy mondiet filz, qui m'excusera, s'il luy plaist; car il est fort tard, aussy que le s<sup>r</sup> Miron partira demain et lui représentera tout entièrement ce qui s'est passé<sup>3</sup>. . .

*De sa main :* J'é aublié de dyre au Roy qu'il pregne garde à luy, et dans Parys qu'il n'avyegne neule sédytyon, aprochant ceus ysi; car je ne creyns que cela, et croys que c'est ainsi qu'ils atendent si l'armée approche, encore qu'il dyset tousjours qu'ilz ne feront jeamès ryen contre le Roy, je antemps sa personne.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Anglure (Marne), à 60 kil. d'Épernay.

<sup>2</sup> Sézanne (Marne), arrondissement d'Épernay.

<sup>3</sup> Le reste est mangé par la reliure.

1585. — 8 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 40.

## A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, je receuz par le s<sup>r</sup> de Miron, présent porteur, la lettre que m'escripvistes par luy, faisant response à la mienne précédante. Je vous diray, par ceste-cy, que je n'ay jamais négoryé avec geus qui m'ayent tant faict de peyne que font ces princes et seigneurs coliguez; car l'on ne peult rien résoudre avec eulx, s'excusans tantost qu'ilz ne peuvent rien diminuer de leurs articles. pour ce qu'ilz n'en ont pas le pouvoir de leurs partizans, et une aultre fois, ilz s'arrestent à d'autres difficultez. Aussy, depuis deux mois qu'il y a que je suis de deçà, quelque chose que j'aye peu faire, n'y ay-je peu rien gaingner; au contraire, nous sommes en pire estat de la paix que ayons poinct encores esté. ainsy que vous entendrz dudict s<sup>r</sup> Miron, que je renvoye au Roy monsieur mon filz pour luy rendre compte de tout ce qui s'est passé depuis qu'il est dernièrement retourné icy; dont j'espère aussi partir lundy prochain et estre bientost à Paris, qui sera cause que je ne vous feray plus longue lettre, mais remectray beaucoup de choses à vous dire y estant. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Belière, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le samedi viii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

La bien vostre.

CATHERINE.

1585. — 8 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 37.

## A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, le s<sup>r</sup> Miron, présent porteur, fera entendre au Roy monsieur mon filz comme toutes choses sont passées de deçà depuis qu'il y a dernièrement revenu, et vous dira aussi comme nous sommes en pire estat de la paix que ayons poinct esté, s'en retournans ces princes à Chaulons, et moy en délibération, selon ce que m'escripra le Roy par courrier que je vous ay renvoyé ceste nuit, de partir lundy prochain, pour estre bien tost auprès du Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz, affin d'adviser à ce qui faudra faire pour nous garder de tumber aux graus inconvénients que je veoy que nous menassent, me remectant audit s<sup>r</sup> Miron, et pour l'espérance que j'ay d'estre bien tost par delà, je ne vous feray plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le samedi viii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 8 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 41.

## A MONSIEUR DE BELYÈVRE.

Monsieur de Belyèvre. Monsieur Myron vous contera si byen tout cet qui c'et passé et où somes demeurés, que ne vous en fayré redyste; et dyré ceulement que yl est temps de ne se endormyr et s'ayder de toutes ses pyèses, car je croy que tout nous fayra bon besouyn, si le chausse ne se rabillet, et croyés que l'on voyra un très grent mal et général

par toute la France que me haytone le plus; car le Roy ne pourra avoyr cet que yl a acostumé de ses sugets, et sans argent les armées ne cet peuvet entertenir, prinsipalement celes des roys; car les armés de partyculyers yl s'antertyenet par la nésésité, ne povent ni sachant à estre en senreté que ensembles et armés: or je parle à ceulx qui le savet myeulx que ne le saré jeamès; mès la creynte et regret que j'é de voyr pys m'en fayst tent dyre. Dyeu par sa bonté ne le veuille permettre et vous tyegne en sa sainte garde.

D'Espèrné, cet vnr<sup>e</sup> de jouny 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 10 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 39.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, je pensois que le courrier que je vous dépeschay la nuict d'entre vendredy et sabmedy eut esté de retour dès hier et que je deusse entendre de vous si trouveriez bon que je partisse ce matin, comme je vous escripvois par luy que je me delibère de faire; mais, veoyant qu'il n'est point encore retourné et si est jà dix heures du matin, j'ay estimé que peut-estre vous aurez voulu attendre l'arrivée de Miron et entendre de luy comment toutes choses se sont passées icy, avant que de me renvoyer le courrier; qui a esté cause qu'il valoit mieux que pour aujourd'huy (attendant son retour) je demeurasse encore icy, considéré que vous m'avez, ces jours passés, escript que, quand bien les choses ne se pourroient conclure à la paix, je vous fisse savoir de mes nouvelles premier que partir pour m'en retourner: ce que je n'ay voulu faillir de suivre, espérant avoir des

vostres aujourd'huy et partir demain, selon ce que me manderez.

Cependant, combien que j'aye satisfait par ma dernière à celle que je repeus de vous avant-hier au soir, par laquelle desirez estre adverti des forces de ces gens icy, et s'il est possible, de leur délibération, je vous diray que, à ce que j'ay pu entendre, elle est de joindre toutes leurs forces ensemble vers Sézanne, en ung lieu appelé Anglure où celles du duc de Mayenne doivent estre dans deux ou trois jours, et luy à Chaalons en ce temps là, pour conférer avec les cardinaux et le duc de Guise, qui fait aussy acheminer ses forces, partie desquelles sont jà parties avec celles du duc d'Anmale, et le reste des forces du duc de Guise attendent leurs reistres et lausquenetz, aujourd'huy ou demain, près de Châlons, où ils doibvent faire monstre, leur ayant esté baillé quelque argent par advance, et ont accordé avec monsieur de Guise, ainsy que m'a dit le s<sup>r</sup> de Schomberg, que, pour ne point faire monstre (comme les estrangers ont accoustumé) au lieu où ils se sont rendus et assemblés, qu'ils appellent la place monstre, il leur donneroit quinze jours de solde davantaige, pourveu qu'ils marchassent et la fissent près de Chaalons aujourd'huy ou demain, et, ce qui en a fait ainsy user à monsieur de Guise est pour ce qu'il veut faire la monstre lui-mesme, ce qu'il n'eut pu faire à leur place monstre, d'autant qu'il estoit icy en nostre conférence, où il vouloit veoir comme toutes choses iroient premier que toucher l'argent du roy d'Espagne, qu'on disoit, ces jours icy, estre arrivé à Besancon, és mains de son trésorier-général pour le délivrer à ces gens-cy, lesquels en le recepvant doivent faire quelques promesses, mais je n'ay pu encore savoir quelles: je feray ce que je pourray pour le découvrir. Je vous diray aussy

que, selon ce que ceux de vostre Conseil et moy avons nombré, peu plus ou peu moins, leurs forces estant ensemble seront de seize mil hommes de pied françois, deux mil chevaulx, tant françois que albanois, 3.500 ou 4.000 lansquenetz, et 3.300 reistres. sans compter ce qu'ont le duc d'Elbeuf, Brissac et ceux qui sont de ce costé là, dont vous pouvez mieulx sçavoir des nouvelles que moy, qui vous diray aussi qu'il est bruict par delà que, estant assemblés es lieux dessusdicts, ilz veulent marcher et se mettre sur le chemin par où viendront vos Suisses, entre vous et eux.

Je vous envoie une dépêche que j'ay receue de Metz, par laquelle vous verrez comme les gens de cheval qu'y aviez envoyés ont esté défaitz, ce que j'avois ja bien entendu, comme vous aura dict le s<sup>r</sup> Miron, et qu'il ne faut plus que vous envoyiez à Metz par le costé de Sedan et de Jamais<sup>1</sup>, pour ce qu'ils ont tousjours là des forces, et, ainsy que verrez par la lettre du s<sup>r</sup> de La Verrière, ceux du Luxembourg les descouvrent et leur font du pis qu'ils peuvent; ne voulant aussy oublier de vous dire que monsieur de Guise (veoyant que ceux de Chaalons et de Rheims ne trouveroient pas bon qu'on mit grosses garnisons en leurs villes quand leurs forces s'esloigneront d'icy) veult laisser, pour la seureté d'icelles et des cardinaux qui y demeurent, quelques compaignies de gens de cheval et de pied en garnison en deux ou trois petits bourgs qui sont fermés et qu'on appelle Condé<sup>2</sup>, Toul-sur-Marne et. . .<sup>3</sup>, lesquels sont prochains de ces villes. Je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner parfaite santé et l'obéissance entière de tous vos subiects.

<sup>1</sup> Jametz (Meuse), arrondissement de Montmédy.

<sup>2</sup> Condé-sur-Marne, chef-lieu de canton, à 17 kil. de Châlons-sur-Marne.

<sup>3</sup> Le mot est laissé en blanc dans le texte.

D'Esparnay, le lundy x<sup>e</sup> jour de juing 1585.

Monsieur mon filz, je ne vous ay fait réponse à la lettre que j'ay bruslée; car je pense que vous verrez, sitost que vous en diray mon advis et d'aultres. Monsieur Miron, à qui je la monstray, comme je vous ay mandé, vous y aura satisfait. J'attends en grande dévotion ce qu'il vous plaira que je fasse; car je n'ose partir sans le savoir, veu ce que m'avez mandé que, après que tout seroit faict ou failly, je ne partissee que je n'eusse de vos nouvelles: ce que je souhaite estre bientost, car, ne vous servant icy de rien, je désire infiniment vous voir et avoir parlé une heure à vous seul; et, après j'iray où et faire ce qui vous plaira; car je ne plains ma poyne, sinon quand elle ne vous sert de rien, et que je ne puis faire ce que voulez à vostre contentement; car pour cela je voudrois y mettre ma vie et vous voir comme devez estre.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère.

CATHERINE.

1585. — 11 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3367, f° 25.

#### A MONSIEUR LE PRÉSIDENT VIART.

Monsieur le président<sup>1</sup>, la continuation de l'assurance que me donnez de la seureté de Metz me donne très grant plaisir, aussi en sera le Roy monsieur mon filz très aize. avec très grande occasion. Je luy envoie vos lettres, avec celles des s<sup>rs</sup> de La Verrière et de

<sup>1</sup> Une lettre du président Viart à la reine, écrite de Metz, le 19 déc. 1585, se trouve au vol. 9 des *Cinq cents* de Colbert, p. 404; mais, à cette date, nous n'avons plus de lettre de sa royale correspondante.



Montcassin, et luy escriptz pour le payement de la garnison et des advances qui y ont esté faictes par les bourgeois dudict Metz. qu'il fault tousjours tenir en la bonne démonstration qu'ilz font d'affectionner le bien du service du Roy monsieur mon filz. Je vous diray, pour la fin de ceste-cy, que je ne sçay encores qu'espérer de la paix; nous nous sommes séparés depuis deux jours, et ne sçay encores si nous nous y renouerons. comme je desirerois; pourveu que en venissions à quelque bonne résolution, ce sera quand il plaira à Dieu, auquel je prie, Monsieur le président, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le xi<sup>e</sup> jour de juing 1585.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

1585. — 11 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 48.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, dès hier soir le s<sup>r</sup> Myron premier médecin du Roy monsieur mon filz. arriva, avec la résolution du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz pour ce qu'il accorde d'avantage à ces princes et s<sup>rs</sup> coligués; mais, comme verrez par la lettre que l'archevesque de Lyon, le s<sup>r</sup> de Schombert et luy m'escripvent de Chaallons, où je les avois pour ce envoyés devers lesdicts princes et s<sup>rs</sup>, nous ne pouvons encores espérer pour ceste foy la paix, qui est cause que je faiz compte de partir demain ou jeudi pour m'en retourner trouver le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, aussi ennuyé que je feuz onques de n'avoir peu rien faire comme je desirerois pour son service et repos de ce roiaulme. Cependant, suivant la dépesche que

je feiz hier matin au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, je vous diray encores pour luy faire entendre que mon nepveu le duc de Guize doit, à ce que j'entendz, partir vendredi de Chaallons, pour aller en leur armée qu'ilz assemblent et font marcher devers Sézanne, Anglure et ès environs, qui sont les deux lieux de rendez-vous de leurs forces, tant de ce gouvernement que de celui de mon cousin le duc d'Aumalle et de celui de mon nepveu le duc de Meyne, qui n'estoit poinet encores arrivé ce soir à huit heures. Toutesfoys, l'on le y attend, il y a deux jours; mais peult-estre ont-ilz changé d'avis. Dictes aussi au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz qu'ilz laissèrent mil de leurs reistres et des gens de cheval et de pied en Lorraine devers Metz, qui me fait penser qu'ils ont encores quelque entreprinse, ou qu'ils creingnent qu'il descende quelques forces d'Allemagne contre eulx. Je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, ce mardi, en me couchant, xi<sup>e</sup> juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 13 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 57.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous aurez veu, par la dépesche que je feiz hier soir bien tard par le courrier Louvet, ce que m'escripvent de Chaallons, les s<sup>rs</sup> de Lyon, de Schombert et Miron, lequel estant retourné icy avec lediet s<sup>r</sup> de Lyon, j'ay advisé d'envoyer au Roy monsieur mon filz, pour luy faire entendre ce qu'ilz ont peu tirer de mon cousin le cardinal de Bourbon et des autres qui sont avec luy, afin que sur cella je puyse entendre la der-

nière et finale résolution du Roy mondiet Sr et filz. J'eusse volontiers attendu l'arrivée du sr de Schombert, qui sera icy demain; mais pour ce que ce ne sera que sur le midi, j'ay pensé pour gagner temps et affin que lediet Miron soit plustost de retour, de ne différer de le faire partir, ne pouvant ceste diligence que servir et point nuire. Cependant, je vous envoie une dépesche, que j'ay receue ce soir de Metz, que vous monstrerez au Roy mondiet Sr et filz, et le prierez de ma part qu'il face envoyer ou tenir argent à Metz, tant pour le payement de la garnison, que pour les Suisses qui y doibvent estre arrivez dès samedi dernier; je parleray aussi à mon filz le duc de Lorraine pour ceulx de la garde du Roy, mondiet Sr et filz qui alloient à Metz, qu'ilz tiennent prisonniers, et y feray ce que je pourray; mais je ne sçay s'il y a pouvoir: car ceulx qui suivent le party de mon nepveu le duc de Guize ne le respectent guères en son pais, y faisant, à ce que j'entends, de grans désordres. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le mardi au soir, xiii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 14 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 5g.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, le sr de Villeroi arriva dès hier icy, aiant esté fort aize de le veoir et d'entendre par luy des nouvelles du Roy monsieur mon filz et aussi des occurances dont il m'a fort amplement discouru. J'atendz ce soir le premier médecin Miron, et, selon ce qu'il aura pleu au Roy mondiet Sr et filz advi-

ser, je délibère que lediet sr de Villeroi et luy yront demain à Chaallons, avec mes lettres adressantes à mes cousin le cardinal de Bourbon et duc de Guyse, pour tousjours faire selon, l'intention du Roy mondiet Sr, ce que pourrons pour le bien de la paix et repos de ce roiaulme, ainsi que je l'ay escript par mes lettres qui seront incluzes en ce paquet, lesquelles je vous prie luy porter. N'estant la presante à ceste fin, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Esript à Espernay, le xiiii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

Monsieur Brulart, j'ay baillé mesdietes lettres audiet sr de Villeroi pour les mettre en son paquet.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 15 juin.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 42.

#### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Believre, cet porteur, qui est au marichal de Matyguon, s'an retourne le trover, et, pasant par Parys, je l'ay byen voulu acompagner de la presante, pour vous prier de volouyr hayder au pouver Sureyne, yusin que cet dyst porteur vous dira; et vous me fayré fort grent plésir. O reste, La Roche ayst reveue, come l'avés veu. Je voy que Dyeu m'a laysé cete créature pour la punytyon de mes péché, aus allyxion que tous les jour ayle me donne<sup>1</sup>; c'èt mon flo<sup>2</sup> en cet monde. Je vous aseure que je au suys si alligée, que je ne

<sup>1</sup> C'est évidemment de la reine de Navarre qu'il est ici question.

<sup>2</sup> Flo, fléau.

say quel remède y trover, qui me aulgmente d'aventège mon annuy; je vous pryé panser cet que je y pourès fayre; et, quant je vous voyré, que m'en puyssiés concoler. En cet pendant, je vous dyré que je suys byen ayse que Vileroy souyt venu; car yl pourra raporter au Roy come lé chausas sont ysi, et qu'il èt plus malèsé qu'il ne panse et que l'on ne sarest panser, à négotyer aveques ces messieurs pour leur grande ynconstense et yrésolutyon; car yl ne demeuret, en neule chause qu'il dye, fermes, et ont leur dyst et dèdyst, come les Normant; qui me fest quasi désespérer que puyssions ryen faire de byen, si Vileroy n'i a milleur meyu. Je ne panse pas que je serve plus de ryen ysi, et aussy que je vous raporte la pays, si monsieur Myron ne raporte tout cet qu'il a aporté acordé. Je pryé à Dyeu qui nous douyn cet que nous ayst nésesayre, et vous tyegne en sa sainte garde.

D'Espèrné, cet xv<sup>me</sup> de jouny 1585.

La byen vostre,

CATHERINE.

1585. — 16 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 50.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, le s<sup>r</sup> Miron arriva hier icy l'après disner, et quelque temps après le courrier qui apporta la dépesche sur l'occasion du voyage qu'estoit allé faire vers vous le s<sup>r</sup> Miron, lequel me fit en particulier entendre vostre intention sur chacun des points que l'archevesque de Lyon, le s<sup>r</sup> de Schomberg et luy avoient traictés au voyage que je les avois envoyés faire à Chaalons devers le cardinal de Bourbon et les cardinal et duc de Guise et aultres leurs coligués, et aussy sur le mémoire qu'avoit tiré d'eux le s<sup>r</sup> Schomberg, qui étoit demeuré derrière et qui arriva icy après que

j'eus dépesché Miron et comme il prenoit congé de moy, qui (combien que je visse par le mémoire beaucoup de choses nouvelles dont il n'avoit jamais esté parlé) je ne pus touttefois ne pas vous envoyer ce mémoire, sur chacun des articles duquel j'ay veu vos responses particulières et considéré, bien que vous vous y estendez autant qu'il vous est possible et beaucoup plus que la raison ne voudroit; mais pourtant ne pensay-je pas qu'avec cela nous pussions faire la paix, estant ces gens-cy aheurtés à trois ou quatre choses, que vous n'accordez pas : l'une pour la seureté que demande le cardinal de Bourbon, auquel vous offrez trente arquebusiers à cheval, et Compiègne ou Soissons avec vingt soldats, dont je m'assure qu'il ne se contentera, car en nostre dernière conférence nous avons assez débattu cela avec luy sans l'y pouvoir faire coudescendre, n'estimant ny l'une ny l'autre ville neullement propre pour luy, quelques raisons que luy ayons pu dire des commodités qu'il auroit à Compiègne, car de Soissons (estant de l'importance que cette place est), il n'y a ung seul de vos serviteurs qui ait esté d'avis d'en plus parler. Nous avons aussy une très grande difficulté pour le faict du duc d'Aumale, pour lequel tous insistent fort pour Péronne, non. ce semble, pour y mettre garnison, car je pense bien, ainsy que ceux de vostre Conseil, que ceux de la ville ne l'y rereproient pas, mais dient que Péronne<sup>1</sup> et Roye<sup>2</sup> leur sont nécessaires pour la retraicte, quand besoing seroit, du duc d'Aumale et des gentilshommes et aultres de leur party résidans en la Picardie, tenans et assureans pour certain que Péronne est de leur parti. Si ainsy est, je pense que vous devez avoir quelque consideration à cela :

<sup>1</sup> Péronne, chef-lieu d'arr. de la Somme.

<sup>2</sup> Roye (Somme), arr. de Montdidier.

car j'y vois ces gens-cy tant aheurtés, que je n'estime pas qu'il se puisse rien faire autrement. Pour le regard du duc de Guise, vous exprimez sur son article fort clairement vostre intention, qui est aussy plus que raisonnable; mais je ne sais s'il se pourra faire ainsi que vous l'entendez pour Chaalons; car, disent-ils, c'est la ville de la retraicte, en cas qu'il en fut besoing, de la noblesse et de ceux de leur parti des provinces de deçà, et en est promis aussy le gouvernement, à ce que j'entends, à Rosne, qui ne se contentera pas (ainsy que me firent entendre les srs de Lyon, de Schomberget Miron, à leur retour de Chaalons) à moins de cent ou soixante soldatz. Quant à l'article du duc de Mayenne et à celuy de Mons<sup>r</sup> de Mercœur, il s'y fera ce qui se pourra suivant vostre intention, et ne sçais pas (combien que ce qu'on leur a accordé soit plus que raisonnable) si on les pourra passer ainsi. Mais, pour le regard de Mézières, encore que ce soit véritablement ung fait nouveau duquel je n'avois jamais ouï particulièrement parler que par l'escript qu'apporta Schomberg, toutefois je crois aussy qu'ils tiendront ferme à l'avoir, d'autant que c'est pour contenter le comte de Grandpré<sup>1</sup>, estant certain que leurs partisans causent beaucoup de difficultés, et, s'ils sont une fois tous ensemble, sans doute ils augmenteront tousjours leurs demandes et tiendront ferme en leurs particularités; c'est pourquoy j'ay tousjours tasché à faire une résolution de toutes choses avant que le reste de leurs partisans vissent et je me délibère encore de les presser tant que je pourray pour en venir à une bonne conclusion, et y eusse eu plus d'espérance, si vous eussiez advisé de quelque aultre lieu pour le cardinal de Bour-

bon, ayant pensé de lui proposer Corbye<sup>1</sup>, où il a une abbaye; toutefois, ce sera sous vostre bon plaisir et sans le leur promettre autrement; ils tiennent aussy pour certain que Corbye est de leur party. Pour les aultres articles, comme d'Entraigues, comte de Randan et du comte de Brissac, nous y ferons aussy ce qui se pourra mais je me trouve bien empeschée pour les articles faisant mention du nombre de gens de guerre des villes de seuretté, que sans double ils voudront avoir en plus grand nombre que ne leur accordez, et aussy pour les articles de l'argent. Toutefois, vous pouvez croire que moy et tous ceux de vostre Conseil n'y obmettrons aucune chose ny en général ny en particulier pour en prendre les meilleures conditions que pourrons au bien de vostre service. Je vous diray aussy qu'ils s'arrestent bien fort à ce qu'ilz demandent, advenant la variation dans trois ans des gouvernemens de Chaupaigne, Bourgongne, Bretagne, Berry, et des lieutenances générales d'Orléans et d'Auvergne, disant que sans cela ils n'ont point leurs vies assurées. Il y a beaucoup de grandes raisons qui font pour vous en cela; mais aussy en allèguent-ils de leur part, et pour ce que, à ce que j'entends, Mons<sup>r</sup> de Guise veut partir mardy prochain (ainsy l'escripvit-il hier au duc de Lorraine) pour aller en leur armée, qu'ils font avancer, il y a desja trois jours, devers Méry-sur-Seine<sup>2</sup>. J'ay envoyé dès ce matin le s<sup>r</sup> de Schomberg vers eux à Chaalons, suivant ce que j'ay advisé hier avec ceux du Conseil, les priant par lettres expresses de venir icy demain, afin que nous puissions encore regarder avec eux à faire tout ce qui sera possible pour en venir à quelque

<sup>1</sup> Claude de Joyeuse, comte de Grandpré, gouverneur de Moizon et de Beaumont en Argonne, capitaine de cinquante hommes d'armes.

<sup>1</sup> Corbie (Somme), arr. d'Amiens, où se trouvait la célèbre abbaye royale de l'ordre de Saint-Benoît, fondée par sainte Bathilde au vi<sup>e</sup> siècle.

<sup>2</sup> Méry-sur-Seine (Aube), arr. d'Arcis-sur-Aube.



bonne résolution, car je crains fort que, si leur armée est une fois ensemble et que l'on en vienne aux actes d'hostilité, il sera beaucoup plus difficile de parvenir à une pacification. C'est pourquoy je vous supplie, Monsieur mon fils, de me mander incontinent vostre intention sur cette dépesche. Cependant, s'ils ne veulent venir demain icy, je me délibère de leur renvoyer les s<sup>rs</sup> de Lyon, de Schomberg et Miron, et le s<sup>r</sup> de Villeroy ira aussy leur porter lettres de moy, et les conjureray par escript et verbalement de venir, prévoyant bien les grands maux qui adviendront si nous ne faisons bientost une bonne conclusion. Leurs lansquenetz passerent avant-hier au travers de Chaallons et trois cornettes de leurs reistres; aujourd'huy il en doit passer encore trois, et demain aultres trois, en tout neuf, qui seront logés entre cy et Chaallons, pour prendre toutes leur chemin vers Méry-sur-Seine, où s'assemble leur armée, afin de se mettre entre vous et les Suisses qu'ils ont seu estre partis de Villefranche et marcher. Voilà pourquoy ils se hastent; j'ay très grand regret de voir entrer les reistres et lansquenets en vostre royaume et loger si près de moy, qui n'eut pas tant demeuré icy, n'eut esté ce qu'il vous a pleu si souvent m'en mander, faisant bien estat néanmoins de partir et vous aller trouver après que j'auray parlé à eux, si je les puis faire venir demain, ou (s'ils ne viennent) au retour de ceux que j'enverray vers eux; si tant est que nous ne puissions rien faire, comme je ne le pense pas, aux dernières conditions que vous m'avez envoyées par Miron, si ne vous eslargissez davantage pour le cardinal de Bourbon et le duc d'Aumale. Cependant, j'ay donné charge au s<sup>r</sup> de Schomberg de faire en sorte que Romefort et les capitaines Montmas et Boys, qui ont esté prins prisonniers allant à Metz, soyent mis en liberté, sans payer

aucune rançon. Mon fils le duc de Lorraine en a pareillement escript au duc de Guise et crois qu'il les renverra. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous donner, en toute prospérité, l'obéissance entière de tous vos subjects, avec très longue vie.

D'Espernay, le dimanche au matin xvi<sup>e</sup> de juing 1585.

1585. — 16 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3368, f<sup>o</sup> 64.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je faiz une dépesche au Roy monsieur mon filz sur celle que je receuz hier soir par le courrier Tancréd et sur ce que me raporta le s<sup>r</sup> Miron, premier médecin, de la part du Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, vous priant la faire incontinent veoir, et m'en envoyer la responce par le courrier Louvet, qui est par delà, auquel vous chargerez de faire telle diligence, que je la puisse avoir mardi de bonne heure, afin que, selon ce que me mandera le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz, je puisse, avant le parlement de mon nepveu le duc de Guise, faire, selon l'intention et ce que me mandera le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz pour responce à ce que je luy escriptz, tout ce qui me sera possible; car je desirerois bien que les choses se peussent conclure avant que les reistres et lansquenetz entrassent plus avant devers Paris où, à ce que j'entendz, ces princes délibèrent de faire marcher leurs forces, aussistost qu'elles seront assemblées, et se mettre entre le Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et les Suisses, que quelques ungs dient qui veulent essayer de combattre, avant que les forces françoises soient jointes à eulx; et, en quelque sorte que se soit, leur délibération est d'aller devers Paris, où, à mon advis, ilz pensent avoir meilleure condition pour la

paix. Je ne vous feray pour ceste heure plus longue lettre. priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa saincte et digne garde.

Escript à Espernay, le xvi<sup>e</sup> juing 1585.

Monsieur Brulart, s'il plaist au Roy mondict S<sup>r</sup> et filz oyr ce porteur, nepveu du s<sup>r</sup> d'Argence, en luy portant les lettres que luy escriptz de ma main, il luy dira des nouvelles des forces qui sont passées icy des environs et de leurs reïstres et lansquenetz.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 16 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3368, f<sup>o</sup> 61.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, vous aurez veu, avant la réception de ceste-cy, comme j'avois ce matin envoyé le s<sup>r</sup> de Schombert devers mes cousin le cardinal de Bourbon et nepveux les cardinal et duc de Guize et leurs coligez estaus à Chaulons, pour les prier de ma part, suivant les lettres que je leur ay escriptes très excitantes, de venir icy avant que partir pour aller avec leurs forces; maintenant je vous diray que ledict s<sup>r</sup> de Schombert est ce soir retourné, qui m'a raporté d'eux la lettre que trouverez avec ceste-cy incloze, qu'ilz m'escripvent, et assurance de bouche qu'ilz seront icy mardi ou mercredi matin, comme je faiz entendre au Roy monsieur mon filz et que vous luy ferez veoir par ladicte lettre, en luy baillant celle que je luy escript de ma main. Dites aussi au Roy mondict S<sup>r</sup> et filz que Romefort est en liberté et mondict nepveu le duc de Guize a promis audict s<sup>r</sup> de Schombert d'y mettre aussi le capitaine Bois; mais, quand à Montmas, ilz desirent avoir ung enseigne de compagnie de

gens de pied, qui est détenu à Metz. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa saincte garde.

Escript à Espernay, le xvi<sup>e</sup> jour de juing 1585.

Monsieur Brulart, je croy que ledict enseigne qui veulent retirer pour ledict Montmas est de la compagnie de La Pons.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 18 juing.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3321, f<sup>o</sup> 109.

A MON COUSIN

MONSIEUR

#### LE MARESCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, j'ay receu vostre lettre et entendu ce porteur de ce qu'il avoit charge de me dire de vostre part, à quoy je lui ay fait response telle que l'entendre de luy, qui sera cause que ne vous en feray redicte par la présente, me remettant sur luy, et seulement vous diray qu'il y a deux mois passés que je suis icy, pour ayder faire quelque bonne chose pour le service du Roy et repos de ce royaume; et, encore que j'y aie esté tousjours malade, je n'y eus tant d'ennuy de mon mal que de voir de n'y avoir jusques à cette heure peu rien faire. J'attends annit le retour du premier médecin du Roy mon filz, et estant arrivé, j'enverray vers ces mutins, pour voir s'ils s'accorderont aux volontés du Roy; ce que je prie Dieu qu'ils fassent, et, s'ils ne le font, je m'en retourneray auprès de luy; car je ne servirois plus de rien icy, vu que leurs forces marchent du costé de Sézanne et de Nogent-sur-Seine. J'ay retins ce porteur jusques ad ce que j'aye secu la response d'eux, afin qu'il vous saiche

dire l'estat en quoy sont les affaires; et, m'en remettant sur luy, feray fin, priant Dieu vous avoir en sa saincte garde.

D'Espernay, le xviii<sup>e</sup> juin 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 18 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 68.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, il me vint encore hier par l'adresse du duc de Retz, une dépesche de Metz, que le porteur vous est allé présenter, et, encore que je pense bien qu'il vous ait escript de l'estat de Metz et des affaires d'Allemagne, si n'ay-je voulu faillir de vous envoyer la lettre que m'en escript le s<sup>r</sup> de La Verrière, suivant laquelle il est très nécessaire d'envoyer argent à Metz, tant pour le payement des Suisses que de la garnison, et aussy pour rembourser le s<sup>r</sup> de La Guerche<sup>1</sup> des frais qu'il a esté contrainct de faire lorsque ces entreprinses se sont faictes, en quoy j'ay veu qu'il a bien fait son delvoir et mérite que le gratifiez, comme je me promets bien que ferez, les occasions se présentant. Il est aussy nécessaire que envoyiez en Allemagne, tant pour les raisons qu'escript le s<sup>r</sup> de La Verrière, que pour les autres occasions concernant vostre service, et, si ce n'est le s<sup>r</sup> Schomberg, regardez à qui il vous plaira en donner la charge; car il me semble que cela ne peut permettre delay.

Je m'attends que ces princes viendront icy aujourd'huy ou demain, comme ils m'ont es-

cript; toutefois je vis hier une lettre du duc de Guise au s<sup>r</sup> de Schomberg, par laquelle il luy mande avoir renvoyé le capitaine Boys et davantaige que, suivant ce que le cardinal de Bourbon, son frère et luy m'ont escript, ils me verront dimanche; toutefois, leur lettre, que je vous ay envoyée, porte aujourd'huy ou demain: je ne sçais s'ils ne le feroient point à quelque desceing; car six de leurs cornettes de reistres, ny leurs lanquenetz, ne marchèrent point hier, et n'y a avec les troupes du duc d'Aumale que les trois cornettes de reistres de Bassompierre et de son lieutenant. Je commanday dès hier soir au s<sup>r</sup> de Schomberg de renvoyer à Mons<sup>r</sup> de Guise pour interpreter sa lettre et luy admonester de venir aujourd'huy ou demain, comme ils m'ont promis. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous donner en toute prospérité et parfaite santé très heureuse et longue vie.

D'Espernay, xviii<sup>e</sup> juing 1585.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 19 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 79.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon fils, je vous prie m'excuser si je ne vous escrips de ma main, comme j'eusse volontiers fait, mais j'ay depuis hier une douleur de dents, qui m'a causé une enflure bien grosse à la joue, qui me pourroit augmenter le mal, si je me baissois. Cette lettre est seulement pour vous dire que le cardinal de Bourbon et les cardinal et duc de Guise sont arrivés icy à disner et me sont venus trouver. Après qu'ils m'ont eu saluée j'ay entretenue le cardinal de Bourbon, et, après aucuns propos

<sup>1</sup> Claude de Villequier, sg<sup>r</sup> de la Guerche, capitaine de cinquante hommes d'armes, frère aîné du favori de Henri III.

commungs, je l'ay mis sur la paix, et luy ay dict toutes les raisons que j'ay pensé à propos pour luy faire congnoistre le grand tort qu'il se feroit, si, après avoir fait une si grande faulte que celle où ils sont tombés, luy principalement, et les deux aultres ausy, et voyant la clémence et grande bonté et démonstrations que faisiez pour eux, ils ne se rangeassent à vous obéir et à une bonne paix, il m'a respondue tout ce qu'il a pu pour son excuse, me disant néanmoins ces mots: «qu'il ne sçavoit quel diable l'y avoit mis et qu'il voudroit en estre hors». Sur quoy je ne me suis oubliée de luy bien faire congnoistre qu'il avoit grande raison d'avoir regret d'estre entré en ces choses, mais qu'il falloit cette fois-cy prendre une bonne résolution au bien de vostre service et au repos du royaume. Et, sur cela, nous sommes allés à vespres, et n'ay voulu entamer en ce temps nostre négociation, pour donner loisir au s<sup>r</sup> de Villeroy de l'aller visiter en sa chambre, et le duc de Guise, comme il a fait; et, pour ce que c'estoit heure de souper, estant le cardinal retiré en son logis, j'ay seulement avant de souper, en me retirant, dict aux cardinal et duc de Guise qu'il falloit cette fois achever ce bon œuvre que nous avons commencé et pour ce que j'estois icy il y a près de trois mois, ayant remis à demain après le service à nous assembler, eux seulement avec moy et les s<sup>rs</sup> de Retz et de Villequier et vos deux secrétaires qui sont icy; estant tout ce que leur ay pu dire, n'ay voulu omettre de vous en faire un mot de lettre par ce courrier, que je vous supplie me renvoyer, afin que à son retour je puisse avoir ce bien d'entendre de vos nouvelles; car je n'en ay point eu depuis vendredy. Je prie Dieu, Monsieur mon fils, vous donner en toute prospérité l'entière obéissance de tous vos subjects et très heureuse et longue vie.

Espernay, le mercredy xix<sup>e</sup> de juing 1585, au soir, en me couchant.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 19 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 70.

#### A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je fais ung mot de dépesche au Roy monsieur mon filz, que j'ai fait escrire par Pinart, pour ce que je craignois de augmenter la douleur d'ung mal de dens que j'ay dès hier. Je l'advertiz seulement de l'arrivée de mes cousin le cardinal de Bourbon et cardinal et duc de Guise et de la délibération où nous sommes de vacquer demain, après le service, à nostre négociation de la paix. Cependant, je vous diray que je suis en peynne de n'avoir point eu de ses nouvelles depuis vendredy, sinon la lettre que avez escripte par le s<sup>r</sup> de La Benerye audict Pinart, combien que je aye, par le nepveu du s<sup>r</sup> d'Argence et depuis par le s<sup>r</sup> de l'Encosme<sup>1</sup>, escript au Roy mondict S<sup>r</sup> et filz; mais j'espère que dedans demain j'en auray, et que me renverrez ung des courriers que j'ay dépeschez ces jours icy: ce que je vous prie faire incontinent, si à la réception de ceste-cy vous ne l'aurez fait. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espernay, le mercredy au soir xix<sup>e</sup> de juing 1585.

CATHERINE.

PINART.

<sup>1</sup> Le sieur de Lencosme dont il est souvent question dans le volume précédent.



1585. — 20 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 44.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Believre, j'ay receu ce matin vostre lettre, escripte du jour d'hier, aiant veu par icelle ce qui s'est passé entre vous et le s<sup>r</sup> de Clervant, et aussi ce que m'escripvez du désir que vous auriez de pouvoir servir en cest affaire-là et de la bonne affection de laquelle vous vous y emploieriez. Je scay, Monsieur de Believre, combien vous avez tousjours dignement conseillé et fait ès grandes affaires; aussi vous diray-je qu'il, puisqu'il a pleu à Dieu nous faire la grace que ceste après-disnée nous ayons fait la conclusion de la paix, j'espère encores qu'il nous donnera quelque moyen pour le fait de ma fille la royne de Navarre, au moins à mieure les choses en leur estat, qu'elles ne seront pas si mal que, se comportant comme je luy ay tousjours conseillé, elle ne soit beaucoup mieulx qu'elle n'est; et vous prie de regarder aux moiens qu'aurons à y tenir. Il ne sera point fait mention d'elle en noz articles, pour les raisons que vous entendrez du s<sup>r</sup> de Villeroy, que j'espère qui suivra bientost le s<sup>r</sup> de Miron présent porteur, que j'envoye devers le Roy monsieur mon filz, pour luy dire les particularitez de nosdicts articles, lesquels j'espère que ledict s<sup>r</sup> de Villeroy luy portera signez et qu'il partira dès demain, s'il est possible, ou samedi matin. Cependant, je prie Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Escrip à Espernay, le xx<sup>e</sup> juing 1585, jour et feste Dieu.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 20 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 5a.

A MONSIEUR BRULART<sup>1</sup>,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ESTAT DES COMMANDEMENT ET FINANCES.

Mons<sup>r</sup> Brulart, nous avons, graces à Dieu, ceste après-disnée fait, à ce bon jour, ung bon œuvre, car nous sommes demeurés d'accord de la paix, ainsy que vous entendrez du s<sup>r</sup> Miron, que j'envoye de vers le Roy monsieur mon filz, pour luy en représenter les particularités, suivant la lettre que je luy en escripts de ma main, en attendant que les articles soient mis au net et que l'on se soit accordé des articles de l'argent et du nombre des Suisses qu'on leur entretiendra ès villes de seureté, espérant faire partir le s<sup>r</sup> de Villeroy bientost après, et le s<sup>r</sup> Miron avec les articles signés et arrestés. Cependant, je vous sais bon gré de la dépesche que m'avez faite par le courrier Salomon et de la lettre du Roy que m'avez envoyée par luy. Je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte garde.

Escrip à Espernay, le jour qu'on feste Dieu, xx<sup>e</sup> juing 1585.

Mons<sup>r</sup> Brulart, dites de ma part au Roy monsieur mon filz que la délibération de ces gens-cy estoit de faire assembler toutes leurs forces vers Montargis, où elles y viennent de toutes partz, et suis après à faire, puisque nous sommes d'accord, qu'ils ne les fassent point approcher, s'il est possible, si près de Paris.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : PINART.

(1) Quelques-unes de ces lettres ont été publiées par extraits, et assez inexactement, dans une brochure intitulée : *Catherine de Médicis à Espernay, pour la négociation de la paix de Nemours*, par le comte Edouard de Barthélemy. Paris, Champion, 1884, in-12.

1585. — 22 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3368, f° 56.

## A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je receuz hier par le courrier La Haye, la dépesche que m'avez faicte, et la lettre que m'avez envoyée du Roy monsieur mon filz, auquel j'escriptz la résolution qu'avons ce matin prise des articles de la paix, lesquelz le s<sup>r</sup> de Villeroy luy portera, et partira ceste après-disner; aiant advisé, pour ce qu'il ne pourra estre que lundy à Paris, d'escrire au Roy mondit S<sup>r</sup> et filz et à vous, à qui je n'en feray plus longue lettre, me remectant du tout à l'arrivée dudict s<sup>r</sup> de Villeroy et à ce que en entendrez de luy. Cependant, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Espernay, le xxii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

Monsieur Brulart, depuis ceste lettre escripte, j'ay pensé qu'il vaudra beaucoup mieulx que personne n'aille devant ledict s<sup>r</sup> de Villeroy, qui sera doncques porteur de ceste-cy.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 23 juing.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, f° 12.

## A MONSIEUR BRUSLART,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILS, L'UN DE SES SECRETAIRES D'ESTAT DES FINANCES.

Monsieur Brulart, j'envoye par le fils de Pinart une lettre que j'escrips au Roys monsieur mon filz, et une que je viens présentement de recevoir du duc de Guise, sur le desir qu'il a que nous ayons surséance d'armes, assurance

que les Suisses ne s'approcheront de leurs forces, aussy que les leurs ne les approchent, comme il est à craindre qu'ils fassent et en danger de s'attaquer, qui regardera en cela ce qui se doit faire pour l'esviter, puisque nous sommes en si bons termes et d'accord de tous les articles. Ne restant plus qu'à la composition de l'armée et le licentement des reistres et lansquenetz; et, sur ce que le s<sup>r</sup> de Villeroy aura le tout représenté au Roy, je ne vous en feray plus longue lettre, mais pour la fin vous prieray me renvoyer mardy le porteur, afin que je puisse bien entendre l'intention du Roy et où il luy plaira que je l'aille trouver.

Cependant, je prie Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Dormen<sup>1</sup>, le xxiii<sup>e</sup> juing 1585.

CATHERINE.

1585. — 27 juing.

Ancienne collection de M. Lucas-Montigny.

Bibl. nat., Nouv. acq. fr. 231, f° 54.

## A MONSIEUR DE SAINT-GOARD,

CHEVALIER DES DEUX ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILS, CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT ET SON AMBASSADEUR À ROME.

Monsieur de Saint-Goard, j'ay veu, par vostre lettre du xx<sup>e</sup> de may, la peine que vous avez prinse, depuis vostre arrivée à Rome, de vous informer particulièrement du moyen qu'il y a de me faire sortir de mes affaires, et l'espérance que vous me donnez qu'il n'y sera pas perdu une seule heure de temps, de quoy je vous remercie, vous priant de continuer à vous y employer et d'assister l'abbé de Plainpied en tout ce qu'il vous dira pour mesdictes affaires, desquelles il est bien informé, affin que, s'il est besoing d'en parler à Sa Sainteté, vous le fassiez; car à cette fois je

<sup>1</sup> Dormans, arr. d'Épernay.

désire infiniment d'en sortir sans que les choses tirent davantage en longueur, vous assurant que vous me ferez bien grand plaisir. Priant Dieu, Monsieur de Saint-Goard, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Espenay, le xxvii<sup>e</sup> jour de juing 1585.

CATHERINE.

1585. — 28 juin.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 20, f<sup>o</sup> 93.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, le sieur de Carces<sup>1</sup>, à ce que m'a escript mon cousin le Grand Prieur, s'est constitué en très grande despense pour vostre service en ces derniers remuemens et a très bien faict auprès de mon cousin le Grand Prieur; lequel vous supplie y avoir considération et de vouloir donner quelque moien audict sieur de Carces pour luy ayder à le remettre, tant desdictes despenses, que à sortir des grandes debtes que luy a laissées feu son père; et, pour ce qu'ilz m'en ont aussy escript pour ce gentilhomme présent porteur, j'ay pensé que ne trouveriez que bon la recommandation très affectionnée que je vous fais en faveur dudict sieur de Carces. N'estant la présente à aultre fin, je prie Dieu, Monsieur mon filz, après avoir sallué voz bonnes graces de mes très affectionnées recommandations, qu'il vous doint, en très parfaite santé, très heureuse et longue vie.

Escript à Bry-Controbert<sup>2</sup>, le xxviii<sup>e</sup> jour de juin 1585.

<sup>1</sup> Voir au volume précédent de nombreux détails sur le rôle du sieur de Garces en Provence.

<sup>2</sup> Brie-Comte-Robert (Seine-et-Marne), arrondissement de Melun.

*De sa main* : Je vous suplye, Monsieur mon filz, puisque le sieur de Garse vous affectyone come yl doynt, que fasiés quelque chause pour luy, pour fayre conestre ans aultres, qui ne font de mesme, come reconésés ceulx qui vous cervet et désirerent se mestre sous sa compaignie.

Vostre bonne et très affectyoné et hobligné mère,

CATHERINE.

1585. — 30 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3370, f<sup>o</sup> 25.

A MONSIEUR BRULART.

Monsieur Brulart, je ne vous ferez que ce petit mot, pour accuser la réception de vostre lettre et pour vous prier que je puisse avoir soudain responce au contenu de la dépesche que je fais à haste au Roy monsieur mon filz, et, si le Moineton n'estoit pas party à la réception de ceste-cy, faites le partir incontinent, affin que ce soir, avant me conscher, je puisse aussi avoyr responce de la lettre que j'ay escript par luy au Roy mondit S<sup>r</sup> et filz. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Moret, le samedi dernier jour de de juing<sup>1</sup> 1585.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 30 juin.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3370, f<sup>o</sup> 26.

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, j'envoyai hier soir advertir mes cousin le cardinal de Bourbon et

<sup>1</sup> Le dernier jour de juin en 1585 était un dimanche.

nepveux le cardinal et duc de Guize comme j'estois arrivée en ce lieu en intention de m'acheminer à Sens, suivant nostre délibération; mais que les eschevins dudict Sens m'avoient envoyé advertir, par lettres qu'ilz m'ont escriptes et envoyés icy par l'ung de leurs concitoïns, que la peste est en quelques endroictz de ladite ville et qu'ilz regardassent où nous pourrions ailleurs assembler; sur quoy ilz m'ont ce matin envoyé le président Janin<sup>1</sup>, avec la lettre qu'ilz m'eschrirent, laquelle sera avec ceste-cy incluse, et m'a dict ledict président qu'ilz congnoissoient bien, par les avis qu'on leur donnoit pour les mettre tousjours en desliance, qu'il y en avoit qui ne désiroient pas la paix; mais que le doute où l'on les vouloit mettre n'empescheroit point qu'ilz ne me venissent trouver, pour parachever du tout le bon œuvre qui estoit si avancé, ayant avisé avec ledict président que je yrois coucher, comme je feray, Dieu aidant, aujourd'hui à Nemours, et que je désirois avoir ce soir de leurs nouvelles, ainsi que leur sera aisé, car dudict Nemours à Pons-sur-Yonne<sup>2</sup>, où ilz sont, il n'y a que deux lieux et demye. A ce que j'ay peu congnoistre par les propos dudict président, ilz luy avoient parlé de Montargis, et qu'ilz en feroient sortir les gens de guerre qui y sont, afin que plus aisément y peussions faire nostre assemblée et séjour. Si ne veulent que ce soit audict Nemours, je me délibère, si le trouve bon, d'aller audict Montargis. Cependant, je vous diray aussi, Monsieur mon

filz, que ledict président Janyn (que je croy qui a très bonne affection à vostre service) m'a remonstré de leur part qu'il seroit très à propos de faire une suspension d'armes, afin qu'il ne se face aucun acte d'hostilité pendant que nous achèverons de résoudre toutes les choses qui restent pour la paix. A ce que s'est laissé entendre ledict président, ilz désiroient que voz Suisses s'arrêtassent et ne marchassent pas plus avant jusques ad ce que la paix feust publiée; mais je luy ay dict, et l'ay expressément chargé de faire entendre à mesdicts cousin et nepveux, qu'il ne faillait retarder voz Suisses de marcher; mais que je trouvois bon de faire ladite suspension d'armes de part et d'autre, et que je vous en escriprois et leur en ferois dès ce soir, ou aussitost que cedict porteur sera de retour, entendre vostre intention, qu'il vous plaira me mander; estimant que vous devez accorder ladite suspension, afin qu'il ne se face aucun acte d'hostilité; et sans retarder aucunement vosdicts Suisses, et forces qui sont avec eulx et les doivent joindre, de marcher; comme aussi pourront-ils faire de leur part les forces dudict s<sup>r</sup> de Guize et celles de mes nepveux le duc de Mayne et d'Aumalle et ceux qui sont avec eulx. Si ainsi est, il vous plaira faire advertir de vostre part le maréchal de Daumont<sup>1</sup> et ilz en feront autant de leur part à ceux qui conduisent les troupes. Je ne veux aussi oublier de vous dire que icellui président m'a fait ung long discours, duquel je ne vous diray que le sommaire, pour la levée de viii<sup>m</sup> Suisses qu'ilz ont et qui commencèrent à marcher dès samedi dernier pour venir à la place monstre, c'est, en fin je voy bien qu'ilz eussent désiré de

<sup>1</sup> Pierre Jeannin, d'abord avocat à Dijon, était président du parlement de Bourgogne depuis 1579. Conseiller intime de Mayenne, il faisait alors ses débuts de diplomate; il devint premier président du parlement de Paris et contrôleur général des finances en 1610. Ses *Négociations* sont célèbres et ont eu de nombreuses éditions.

<sup>2</sup> Pont-sur-Yonne, arr. de Sens, autrefois de l'élection de Nemours.

<sup>1</sup> Jean d'Aumont, comte de Châteauroux, lieutenant général en Bourgogne, était maréchal de France depuis 1579. Il resta toujours fidèle à Henri III et très opposé à la Ligue.



pouvoir faire que eussiez agréable que une partye de leursdictes sommes suisses entrassent comme les vostres, et que vous feissiez renvoyer de vosdicts Suyssez ceulx qui ne sont catholiques. C'est de l'invention de ce mauvais et ingrat frère Phipose. Je luy ay osté du tout l'espérance de cella, par les raisons que luy ay dictes, dont je ne vous enuiray à les discourir par ceste lettre, d'autant que je haste ce porteur de partir, affin que je puisse ce soir avoir responce de vous. à qui je diray que je pense qu'au pis-aller vous en serez quicte pour de l'argent, autant à retourner qu'ilz en ont en pour venir à la place monstre. Toutesfois, ledict président estime qu'il leur en faudra d'avantaige, et dict que, suivant ce que me avoit promis ledict s<sup>r</sup> de Guyse, il escriroit de Espernay par Conorie exprès pour révoquer la levée desdits viii<sup>m</sup> Suisses, mais qu'ilz estoient jà trop avancez pour venir à ladiete place monstre, aiant derechef charge ledict président de faire en sorte que mondict neveu le duc de Guise les face retourner; mais il ne m'a peu assurer de cella. Je n'ometray rien, quand je les verray, de ce qui s'en devra dire pour le leur faire faire, s'il est possible.

Monsieur mon filz, ainsi que j'escripvois la lettre que Moineton<sup>1</sup> vous a portée et que je faisois aussi faire ceste-cy à haste, est arrivé ce courrier, avec vostre dépesche faisant mention de Gien, que je ne pense pas qui délibèrent d'aprocher de plus près qu'ilz sont, ny que les forces du duc d'Elbeuf sont suffizants pour la suprandre et encores moins l'assiéger. Toutesfois, je ne laisseray de faire ce que me mandez par la lettre escripte de la

<sup>1</sup> Yves Frangueil, valet de chambre de Catherine de Médicis, dit le Moineton.

main du s<sup>r</sup> Brulart. Cependant je vous diray, voiant ce nouveau faict et remuement des lignes de Suisse, qu'il me semble que vostre première délibération de recevoir encores les depputez desdicts Suisses, après qu'ilz auront ven ces princes icy, doit estre suivie; car, partant d'anprès de vous le dernier, il ne poult estre que beaucoup meilleur, aussi que sur ce nouveau faict, dont m'a parlé ledict président Janyin, vous aurez peult-estre occasion de leur faire entendre quelque chose que vous ne pouvez pas maintenant concevoir, jusques ad ce que j'aye veu lesdicts princes et aiez en nouvelles de vostre ambassadeur audiet Suisse : estant ce que je vous diray pour ceste heure, pour ne retarder d'avantaige ce courrier, affin aussi que je puyse plus tost avoir de vos nouvelles. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous conserver en très bonne santé et vous donner très heureuse et très longue vye.

De Moret, le samedy, dernier jour de juing 1585.

*De sa main :* Je vous suplye, come vous ay pryé par Moynetton, que je puyse avoyr de souyr de vos nouvelles à Nemours, où je voy coucher annyt.

Vostre bonne et très affectionné et hobligé mère,

CATHERINE.

1585. — 1<sup>er</sup> juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, P 47.

#### A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Believre, j'ay ce matin par ce courier receu la lettre que m'avez escripte, aiant veu ce que m'escripviez de l'évesque de Nazaret, duquel le s<sup>r</sup> de Villeroy m'a envoyé la lettre que luy aviez baillée, qui n'est que

très honneste; et suis comme vous en ceste opinion que, s'il est bien conduit estant par deçà, il fera bien plus tost au désir du Roy et de moy que contre. J'aurois desjà donné mon advis au Roy monsieur mon filz sur les dépenses de Rome, et avous, vous et moy, rencontré; car vostre advis et le mien sont à peu près semblables.

Le reste de ceste lettre sera de vous prier de veoir la dépêche que je faiz maintenant au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz; car je me trouve bien empesché pour le faict des Suisses, dont vous verrez tout ce que je vous en pourrois dire, par la lettre que j'escriptz au Roy, et en quelz termes nous sommes de nostre négociation de la paiz; qui sera cause que je n'estendray ceste-cy d'avantage, priant Dieu, Monsieur de Believre, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Nemours, le premier juillet 1585. au soir.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 1<sup>er</sup> juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3396, f° 1.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, mes cousin le cardinal de Bourbon et neveu le duc de Guyse arrivèrent hier sur le soir icy, ung peu avant que me mettre à table; je leur dyz et leyz entendre à chaenn particulièrement (toutesfois en la présence l'un de l'autre), et encores après soupper qu'ilz me vinrent trouver, ce que nous advisâmes à Laigny<sup>1</sup> que je leur dirois de vostre part, de la bonne volonté que leur portez et que voulliez fermement continuer en leur endroiet. Sur quoy, mondiet cousin le car-

dinal de Bourbon ne me respondit aultre chose, mais bien démonstroït estre fort aize de ce que je luy déclaray de vostre part pour son regard, et mondiet neveu le duc de Guyse monstra pareillemt d'en estre fort content et par sa response vous en remercia et moy ausy très humblement, assurant qu'il n'avoit jamais eu aultre intention en ces choses icy que pour le faict de la religion, et qu'il feroit ce que je luy commanderois et seroit tousjours prest de me suivre et de vous aller trouver, que toutesfois il désiroit le faire entendre à ses frères, et me prioit de n'en point parler qu'il n'eust veu son frère le cardinal, qui n'est encores arrivé et qu'il attend icy, et ausy son frère le duc de Mayenne, dans ung jour ou deux. Ayant bien congneu néantmoins que premier que vous aller trouver, il désireroit la composition de l'armée estre faicte, et estime, selon ses propos, que c'est une résolution qu'ilz ont prise. Je ne le vouluz pas presser d'avantage et luy dys que, s'ilz le voullôient ainsy, nous y regarderions, et que vous en aviez parlé aux s<sup>rs</sup> de Raiz et de Villequier; que cependant il failloit faire la suspension d'armes qu'aviez accordée, signer noz articles de la paix et achever de tout ce bon œuvre, de quoy nous estions d'accord, et qu'il failloit ausy qu'ilz feissent renvoyer leur levée de Suisses, si jà ilz n'y avoient pourveu, comme je les en avois requis dez Espernay, qu'ilz m'avoient promis d'envoyer ung courrier pour cest effect, et que je le luy avois encores avant-hier escript et si instantment requis par le président Janayn; mais j'y ay trouvé ledict s<sup>r</sup> duc de Guyse froid, me disant qu'ilz ne gaigneroient rien de mander et dépescher pour cela, d'autant que depuis que leur levée estoit accordée, les gens de guerre viennent à la fille de divers endroictz à la place monstre, où ilz seroient bientost tous, me

<sup>1</sup> Lagny (Seine-et-Marne), arr. de Meaux.

remonstrant que leurdict levée estoit entièrement toute de catholiques et composée de collonelz et capitaines qui vous avoient tousjours fait de fort bons services, et qu'en toute vostre levée il n'y en avoit que bien peu de catholiques, estant faite des cantons qui ne le sont, et qu'il y avoit une grande partye d'aventuriers. Sur quoy, je n'ay rien omis, luy respondant pour luy faire connoistre (encores que je ne doute pas qu'il ne le sceust bien) que vostre levée estoit faite ainsy que l'on a accoustumé, selon le traicté de l'alliance, et composée de cinq des cantons catholiques et des autres cantons, suivant la forme ordinaire qui a tousjours esté gardée, n'y ayant que deux des cantons catholiques qui y aient différé. Il dist aussy qu'il y en avoit cinq pour eulx et deux seulement pour vous, avec les autres cantons protestans; mais je luy ay tousjours maintenu le contraire et que vostre levée estoit faite et composée de collonelz, capitaines et tous les soldatz fort gens de bien; et luy au contraire insistoit pour faire entrer en vostre levée leursdicts Suisses, combien que je luy disse et pressasse tousjours qu'il failloit qu'il les renvoyast, et que je le voulois bien advertir que le collonel Phiffer estoit fort malade d'une fièvre continue, et Apro, son adhérent, tumbé en une apoplexie. Il me dist n'en sçavoir rien que ce que je luy en avois fait entendre. Sur quoy mondiet cousin le cardinal de Bourbon (disant que pour lediet jour de hier il ne failloit point parler d'affaires) nous feist changer de propos; estant ce qui se passa entre nous, dont je vous ay bien voulu donner advis. Et comme je leur déclaray aussy, sur ce qu'ilz se laissoient entendre qu'il eust esté bon d'aller à Montargis, que je ne bougerois d'icy et qu'il nous y failloit achever promptement tout, suivant vostre désir, afin de descharger vostre

pauvre peuple; à quoy je les voyoy comme conformés. Et m'a dict aussy mondiet neveu le duc de Guyse que le duc d'Anjou ou le duc d'Elbeuf<sup>1</sup>, qui estoient à présent auprès de Gien, viendroient avec lediet s<sup>r</sup> duc de Mayenne icy, pour signer les articles, pendant que l'autre demoureroit avec les troupes, et qu'il leur dépescheroit dez lediet jour d'hier, ou ce jourd'huy matin, ung courrier pour cest effect, et ne laisseroient, pour l'absence de monsieur de Mercœur, qui demouroit en Bretagne, de signer lesdicts articles et faire tout ce qu'il fault faire pour la paix. Ne voulant aussy, Monsieur mon filz, oublier de vous advertir que je dyz à mesdicts cousin et neveu les cardinal de Bourbon et duc de Guyse comme vous faisiez acheminer voz Suisses par le Berry vers Blois et qu'il failloit aussy qu'ilz retirassent leurs troupes le plus qu'ilz pourroient de deçà la rivière de Loire, afin qu'elles ne leussent point si près les unes des autres. J'attendez la response de la lettre que je vous feyz escrire à haste par Pinart, et les expéditions nécessaires pour faire ladiete suspension. Cependant, je prie Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prospérité, parfaite santé et très heureuse et longue vie.

Esript à Nemours, le lundi premier jour de juillet 1585.

*De sa main :* Monsieur mon filz, Madame de Monpansier<sup>2</sup> m'a envoyé yer un homme et m'a escript et pryé de venir ysi. Je luy ay méné que je ne trovés à propos qu'il y vint asteur, come ly disés, mès que je l'avisé cet pour attendre cet que vous pleyra; cet que je ly eun é mandé; car Monsieur de Guise

<sup>1</sup> Charles de Lorraine, premier duc d'Elbeuf.

<sup>2</sup> La sœur des ducs de Guise et de Mayenne.

m'a prié de vous suplyer luy donner congé de venyr; j'é dyst que vous euss escriptrés: vous m'en menderé vostre volanté. Je croy de cet que Monsieur du Meyne sera arivé, que yncontinent nous auront achevé, cet que je désire ynfiniment.

Vostre bonne é très afectioné et hobligé mère.

CATHERINE.

1585. — 1<sup>re</sup> juillet.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f° 49.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ay receu ce matin la lettre que m'avez escripte et celle que m'avez envoyée de l'évesque de Nazaret, que l'on m'a dict estre arrivé à Paris, ou qu'il y sera bientost, ce que je ne pouvois croire. Touttefois, le sienr de Lenoncourt m'a aseuré que l'on luy a escript. Je vous ay envoyé dès hier mon advis sur les dépesches que m'avez envoyées de Rome, aussi ne vous en diray rien davantage, mais bien que m'avez fait plaisir de m'avoir advertye de l'arrivée de mon filz et de ma fille de Savoye en leur paÿs, et de la délibération où le Roy est d'envoyer les visiter par le sieur de Remboillet, si sa santé le peult permettre; j'en suis très aize et me ferez plaisir, quand il sera pour se départir, de m'en advertir, affin que je puisse escrire par luy. Cependant, pour ce que vous entendrez, par les dépesches que je fais au Roy monsieur mon filz, l'estat en quoy nous sommes de noz négociations de deçà. Je ne vous en feray plus longue lettre, priant Dieu. Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Nemours, le premier juillet 1585, au soir.

*De sa main* : le vous prie dyre au Roy qu'il fault qu'il envoie un présent à sa nyepse; autrement, ce ne sera pas bien fest.

CATHERINE.

PINART.

1585. — 1<sup>re</sup> juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3396, f° 3.

#### AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, ceste après-disner nous nous sommes assemblez, ceux de vostre Conseil et moy, avec mes cousin le cardinal de Bourbon et nepveu le duc de Guyse, les présidens Janyu et Vetus<sup>1</sup> et les aultres qu'ilz ont acoustumé d'appeller au Conseil avec eulx. Et a mondict cousin commancé à nous parler de la levée de leurs Suisses, affin qu'ilz feussent comprins en quelc'un de noz articles, que les Lignes ne feussent point divisées et que les cinq cantons et les particullières personnes, qui viennent et ont esté levez à leur intention et prière, ne feussent point séparéz des aultres, au contraire par vous recongneuz et employez à vostre service en ces affaires icy, et que vous en seriez bien servy, estans, comme ilz sont, tous catholiques; disant aussi que ceulx de vostre levée estoient, les deux partz pour le moings, calvinistes ou d'autre religion, qu'ilz ne combatteroient point contre ceulx de la religion prétendue rellormée de vostre royaume, aussy qu'il y avoit beaucoup d'avanturiers, que voz collonelz avoient esté contrainctz prendre aux cantons huguenotz, d'autant que vostredite levée n'avoit pas esté faite comme elle devoit,

<sup>1</sup> Ce Vetus avait été maître des Requêtes et ne jouissait pas d'un grand crédit.



qu'il n'y avoit que deux des cantons catholiques qui y eussent presté consentement et levé quelques enseignes, mais que toutes les aultres estoient desdicts cantons de la religion, et que, pour ceste occasion, il seroit bon de les renvoyer et vous servir des leur, qui sont catholiques. Sur quoy, après que nous avons bien contesté, je leur ay franchement dict que vous ne vous serviriez point de leursdicts Suisses et qu'il n'estoit pas raisonnable, que la levée avoit esté faite contre et au préjudice de vostre auctorité et au dommaige de toutes les ligues, pour la contravention qui avoit esté par ce moyen faite à la paix perpétuelle et traité de l'alliance, et que, pour ceste occasion, il falloit qu'ilz despeschassent en toute dilligence pour les faire renvoyer, comme je leur avois toujours fort bien dict qu'ilz feysent, mesmes encores dernièrement, en partant d'Esprenay, qu'ilz me promirent d'y dépescher ung courier, ainsy que lediet s<sup>r</sup> de Guyse m'a dict qu'il feyt, mais qu'il y arriva trop tard, et que ladite levée estoit ja accordée et marchoient à la place monstre; et sommes encores entrez en contestation, les ayans derechef fort pressez et dict qu'ilz les pouvoient bien encores de ceste heure revocquer, avant qu'ilz feussent à la place monstre, et que ce seroit avec beaucoup moindres fraiz, et qu'après on regarderoit avec eulx pour l'avance qu'ilz auroient pour ce faite; mais c'est chose qu'ilz n'ont voulu accorder et sont toujours demeurez oppiniastres à ce que dessus; et, combien que je leur aye dict que je me garderois bien de vous en escrire et qu'il falloit qu'ilz les renvoiasent, néantmoins, pour ce que je veoy qu'ilz en demeurent toujours là, je n'ay voulu faillir de vous représenter le tout par ceste lettre, sans qu'ilz sachent que je vous en ay escript; vous suppliant de me mander vostre

intention sur cela et me faire envoyer par mémoire, à la vérité, la forme qui a esté gardée en vostre dictée levée, quelz cantons y ont consenty, et ceulx aussi qui s'en sont excusé ou y ont conviné, et s'il est vray que vosdicts colonnelz ayent esté contrainctz de mandier (comme ilz dient) des advanturiers es cantons protestans. Je désirerois bien aussi que m'envoiasiez (si vostre ambassadeur vous a adverty, comme je n'en doute pas) ung mémoire comme leurdictée levée leur a esté accordée et faite, par quelz cantons et aussi de quel nombre, car ilz dient tousjours qu'ilz en auront huit mil, et pareillement quelle charge ont eu les ambassadeurs de Suisse qui ont esté vers vous, de quelz cantons ilz y ont esté envoyez et avoient charge et quelle, et aussi ce qu'il vous a plu leur dire et que j'auray à leur faire entendre passans par icy, où je pense qu'ilz seront demain. Ayant sceu la vérité de tout, cela me servira bien envers ces gens icy, que je vous dyray encores une fois, qui demeurent bien oppiniastres pour faire employer leursdicts Suisses, disans tousjours qu'ilz n'auroient point de fiance en ceulx de nostre dictée levée qui ne sont catholiques. Nous sommes après venuz à parler de la composition de l'armée, m'ayant lediet s<sup>r</sup> de Guyse auparavant plusieurs fois dict, ce matin, et encores ceste après-disner, qu'il estoit nécessaire que ladite composition d'armée feust faite, et m'a fort pressée de luy dire vostre intention sur cela, qui a esté cause que je luy ay déclaré vostre dictée intention, suivant le mémoire qu'en feistes escrire par le secrétaire Brulart, estant à Lagny; duquel il m'a requis luy faire bailler ung double, comme j'ay fait, es mains de luy seul, qui m'a dez l'heure mesme fait congnoistre qu'il désiroit qu'augmentassiez le nombre de leurs enseignes, afin de lever toute la défiance, et a encores

parlé desdits Suisses et des compaignyes de gensdarmes; estant demeuré avec ceulx de leur Conseil pendant que suis allée, et mondict cousin avec moy, à vespres, à la fin desquelles, ledict s<sup>r</sup> duc de Guyse nous est venu encores trouver et m'a dict qu'il feroit ung mémoire pour ladicte composition de l'armée, qui contiendroît, au lieu de quinze compaignyes, environ vingt, et qu'il parleroit aussy des compaignyes de gensdarmes et des autres choses nécessaires, et me prieroit de vous envoyer ledict mémoire; je le verray et, selon le contenu d'icelluy, s'il est raisonnable, je le vous enverray.

Cependant, je vous diray que nous attendons demain icy mon nepveu le duc de Mayenne, et pouvez estre asseuré que je feray tout ce qu'il me sera possible pour parachever promptement la paix, comme il est très nécessaire, affin de décharger vostre pauvre peuple, que j'ay grand pitié de veoir tant souffrir. Quand je leur ay parlé de la suspension d'armes, que m'aviez escript que accordiez, comme je leur ay fait entendre, mondict nepveu le duc de Guise monstroiet toujours de désirer qu'il vous pleust donques faire arrester vosdicts Suisses; et ce soir, estant retirée, luy en parlant encores, il m'a dict qu'il valloit mieulx faire du tout la paix, qu'en trois ou quatre jours nous aurons, à son advis, achevé. Je le pense ainsi: cela sera cause que je ne leur parleray plus de ladicte suspension; car aussi c'estoyt à leur poursuite que je vous avois escript de ladicte suspension. Priant Dieu, Monsieur mon filz, vous donner en toute prospérité, parfaite santé, longue et heureuse vie.

De Nemours, le premier juillet 1585, au soir.

De sa main : Vostre bonne et très affectionnée et hobbliée mère,

CATHERINE.

1585. — 2 juillet.

Orig. Archives du Puy-de-Dôme.

FONDS DE MONTROISSIER-BEAUFORT-CANILLON.

#### A MONSIEUR DE LA FIN.

Mons<sup>r</sup> de la Fin, je vous diray, pour response à la lettre que m'avez escripte par ce porteur, que j'espère estre bien tost à Paris, après avoir parachevé la paix; et là je verray à faire, pour tout ce que m'escrivez, ce qui se pourra. Cependant, vous pouvez bien parler au s<sup>r</sup> de Bellièvre du moyen de l'ouverture dont m'escrivez, vous asseurant pour la fin de ceste lettre que je feray toujours pour vous, en toutes les occasions qui se présenteront, ce qu'il me sera possible, pour la bonne affection que j'ay toujours congneue que vous avez au bien du service du Roy monsieur mon filz et de moy, qui vous envoie les deux lettres de recommandation dont cedict porteur m'a requis de vostre part. Priant Dieu, Mons<sup>r</sup> de la Fin, nous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrit à Nemours, ce 1<sup>r</sup> jour de juillet 1585.

*Signé :* CATHERINE.

*Et plus bas :* PINART.

1585. — 3 juillet.

Orig. Archives du Puy-de-Dôme. Série E.

#### A MESSIEURS LES COMMISSAIRES,

DÉPUTÉZ POUR LA VÉRIFICATION DES DEBTES

DE FEU MON FILZ LE DUC D'ANJOU.

Mess<sup>rs</sup>, j'ay toujours veu le s<sup>r</sup> de la Fin, qui vous présentera ceste lettre, très affec-

tionné au service du Roy monsieur mon fils, à celui de feu mon fils le duc d'Anjou, son maistre, et de moy; c'est pourquoi je vous prie de l'avoir en recommandation pour la vérification de ce qu'il luy est deu; et, après la veriffication de sondict deu, faites l'emploie sur l'estat, pour en estre payé quand l'on pourvoira à l'acquietement des debtes de feu mondict fils<sup>1</sup>, qu'il a toujours fort bien et digne-ment servy. J'estimeray beaucoup le service que vous luy ferez. Priant Dieu, Mess<sup>rs</sup>, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Nemours, le n<sup>e</sup> juillet 1585.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

<sup>1</sup> Le duc d'Anjou laissait des affaires fort embarrassées, dont il avait parfaitement conscience. L'avant-veille de sa mort dans son testament, s'adressant directement au roi, il lui disait :

« Je suis vostre frère et vostre subject; j'ay possédé ung appanage par vostre libéralité très beau et très grand; vous avez augmenté mes moyens par vos bien-faits, et que plus est, vous m'avez permis de vous aider du fonds de mon domaine et à assurer une partie de mes créanciers. J'ay esté assisté grandement de plusieurs seigneurs et gentilshommes vos subjects, dont la plus grand part se sont incommodés, appauvris et de tout ruinés à mon service; mes serviteurs ont bien et loiaument servy chacun en sa charge, et n'ay eu ny loisir ny moien de les récompenser comme je desirois et la raison voulois, mesme la plus part n'ont esté païés de leurs gages... j'emporte en mon tombeau leurs pleurs et leurs gémissemens, sy par vostre pitié et miséricorde vous ne daignez tant faire d'honneur à celui qui fust vostre frère que d'accepter en vostre nom la pauvre, nuisérable et désolée succession de ses dettes. »

[1585.] — 3 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3370, f<sup>o</sup> 14.

A MONSIEUR BRULART.

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT DE SES COMMANDEMENTS ET FINANCES.

Monsieur Brulart, encores que par les deux dernières dépesches que j'ay faicts au Roy monsieur mon filz, je luy représente les difficultés où nous sommes trouvez avec ces princes, principalement pour faire renvoyer les Suisses, et aussi pour chévir avec eulx, tontesloys, sur la conférence que nous eumes hier, je luy en faiz encore ceste dépesche. et ay advisé de renvoyer le s<sup>r</sup> Myron, premier médecin, devers le Roy, mondict S<sup>r</sup> et filz, affin que, sur le tout, il me puisse apporter par escript son intention. vous priant tenir la main que se soit le plus tost qu'il sera possible. J'ay veu l'exempt des gardes qui conduict les ambassadeurs suisses, lesquelz seront aujourd'huy à St-Mathurin de Larchant<sup>1</sup>; ils viendront demain disner icy: je parleray à eulx le matin, et lesdicts princes l'aprèsdiner, et puis s'en retourneront coucher audict Saint-Mathurin, pour le jour d'après poursuivre leur chemin et retourner en leur pays. J'entendz aussi que le général Beaulerc<sup>2</sup> sera icy aujourd'huy, dont je suis bienaize, espérant qu'il viendra avec charge et moins pour nous faciliter et donner moyen de parachever de prendre résolution sur les pointz qui concernent argent, qui seront, si ay je peur, enfin les plus difficiles. Priant Dieu, Monsieur Brulart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Nemours, le n<sup>e</sup> jour de juillet.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : PINART.

<sup>1</sup> Larchant (Seine-et-Marne), arr. de Fontainebleau.

<sup>2</sup> Beaulerc passait pour un habile financier.

1585. — 2-3 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370, P 16.

## AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, le duc de Mayenne est arrivé ce matin sur le disner; je l'ay trouvé en fort bonne délibération de vous rendre la très humble obéissance et service qu'il vous doit. Aussi l'ai-je assuré de la bonne opinion que vous avez de luy, et de la sincère volonté qu'avez envers ses forces et envers luy particulièrement, dont j'ay bien congneu qu'il a repeu très grand aise, m'ayant assuré de la grande affection qu'il a et a tousjours eue pour vous. Nous nous sommes assemblés cette après-dinée, n'y ayant que luy et le vicomte de Tavannes, et avons repris les termes où nous demeurâmes hier, qu'il falloît qu'ils pourvussent (si desjà ils n'y avoient donné ordre) à renvoyer leurs Suisses et qu'ils chevissent<sup>1</sup> avec eux, sans que vos ministres s'entremissent, et que vous donneriez quelque argent, non pas comptant, car vous ne pouviez, mais par assignation. Sans respondre à cela, ils se sont remis sur les propos qu'ils nous tinrent hier, ayant consenti que l'on ne se serviroit point de leurs Suisses (comme aussi l'avais-je hier gagné par le duc de Guise); mais qu'il estoit nécessaire de les faire payer suivant l'alliance et qu'ils ne pensoient point qu'on en put avoir meilleure condition; et, outre cela, il leur falloît bailler une déclaration pour le général et particulier des cantons, capitaines et soldats qui sont venus les secourir, contenant l'adveu de la levée et de ce qui s'estoit passé en leur faveur en ce fait en Suisse. Nous avons longuement contesté là dessus et leur ay remon-

stré qu'ils ne devoient point parler de cela. Sur quoy, ils ont répliqué, et nous aussi, que ce qu'ils demandoient estoit compris au huitième des articles que nous avons accordés à Esparnay, sous le mot d'Estranger, qui y est: mais, enfin, il a fallu que j'aye fait adjouster aux articles les mots que verrez en marge et à la fin de cet article, que je leur ay dit que je vous envoyrois; mais que toutefois ce n'estoit pas chose que j'accordasse, pour ce que je ne sçavois si cela vous seroit point préjudiciable et qu'à vous en demeureroit le jugement. Ils m'ont redict qu'ilz vous requéroient en sommaire de trouver bon que les cantons, colonelz, capitaines et soldatz, qui les sont venus secourir, ne fussent en aucune poynne, mais remis en l'estat qu'ilz estoient auparavant tout cecy, et que pour ce il ne fut rien innové en leurs debtes et pensions, comme il vous plaira plus particulièrement entendre du s<sup>r</sup> Miron qui vous représentera comme le tout s'est passé, et comme aussi, quand nous sommes venus à parler d'argent pour les Suisses, ils ont tousjours fait grand instance que ce fut vos ministres qui chevissent et regardassent avec eux, dont nous nous sommes defendus, et enfin leur ay dict, après de grandes disputes, que vous leur feriez bailler ung mois, et qu'il falloît qu'ils s'en contentassent, et d'en estre payé d'icy quelque temps, ainsi qu'il seroit advisé, car d'argent comptant vous ne leur en pouviez bailler; mais ils ne s'y sont pas laissé aller, au contraire ils ont insisté pour le payement des trois mois que le traicté de l'alliance leur donne, et qu'ils pensoient qu'il leur faudroit du comptant. Nous sommes demeurés sur cette contestation, et leur ay dict que je ne pensois, et ne vous conseilerois point, de vous estendre davantage; ils ont aussi parlé du remboursement qu'ils demandent des sommes qu'ils payent de sept mil

<sup>1</sup> Chevir avec quelqu'un, d'après le dictionnaire de Godefroy, signifie régler, compter avec lui.



cinq cents chevaux, qu'ils tiennent en Varteguel<sup>1</sup>, desquels ils estiment que vous vous devez servir au besoing, d'autant qu'ils seront plus tost pretz et les aurrez à meilleur compte que d'autres. Le s<sup>r</sup> Miron vous fera aussy entendre comme nous avons parlé du payement et entretenement de leurs reistres et que par là vous monstriez bien la fiance que vouliez avoir d'eux. Puis, nous sommes venus à parler de la composition de l'armée dont je leur avois desjà, et le duc de Retz et le s<sup>r</sup> de Villequier, hier fait ouverture de vostre intention, et, pour ce que c'estoit chose qui se devoit traicter par gens d'espée, j'ay appelés les s<sup>rs</sup> de Retz et de Villequier; et le s<sup>r</sup> de Retz leur a déclaré comme vous aviez pensé qu'il suffiroit d'entretenir soixante enseignes de gens de pied françois, au lieu de cinquante-cinq dont nous leur avions parlé, et qu'il y en auroit quarante des vostres nouvelles, et vingt des leurs, faisant douze mil hommes de pied, dont il s'en pourroit mesner en l'armée de Guyenne huit ou dix mil, avec ung régiment de vos Suisses, et vingt compagnies de gendarmes, qu'il falloit qui servissent par quartier où l'on employeroit des leurs, et que pour la Champaigne on y pourroit mettre deux ou quatre mil hommes de pied, avec dix compagnies de gendarmes, qui seroient aussy une partie des leurs, et que, si l'on veoyoit qu'il fut besoing de davantage de forces de ce costé là, on pourroit s'aider du régiment de Picardie, qui y estoit en garnison, et de l'autre régiment de vos Suisses. Ils ont encore fait quelque difficulté sur cela, et, après avoir esté quelque temps ensemble parlans de toutes ces affaires, ils ont dict qu'ils feroient ung mémoire pour vous envoyer, auquel je leur ay

prié de se conformer du tout à la raison, afin qu'après le voyage icy du s<sup>r</sup> Miron, il ne faille plus que signer la paix et la publier. Et me remettant au s<sup>r</sup> Miron, pource qu'il a esté présent à tout, je ne vous feray plus longue lettre. Priant Dieu, Monsieur mon fils, vous donner toute prospérité et très heureuse et longue vie.

Escript à Nemours, le 1<sup>er</sup> jour de juillet 1585.

Monsieur mon fils, je vous pensois envoyer cette dépesche dès hier soir par Miron; mais leur mémoire n'a esté fait que ce matin, et il a esté leu en ma présence. Il contient encore la requeste touchant les Suisses, et renvoyer ceux des vostres qui desirent estre licenciés et qui d'eux mesmes se voudront retirer; car ils assurent qu'ils ne voudront combattre contre les huguenots. Sur cela je leur ay dict qu'ils s'estoient despartis de cette requeste: aussy n'ont-ils pas insisté, mais requis le s<sup>r</sup> Miron vous représenter leurs raisons, pour en faire ce qu'il vous plaira. Le duc de Mayenne luy a baillé ung mémoire de la très humble requeste qu'il vous fait; sur quoy je ne luy ay donné aultrement espérance qu'en ferez ce qu'il vous plaira.

A Nemours, le 1<sup>er</sup> juillet 1585.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

1585. — 3 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3370. f° 20.

#### A MONSIEUR BRUSLART,

CONSEILLER AU CONSEIL DU ROY MONSIEUR MON FILS, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES COMMANDEMENT ET FINANCES.

J'ay cette après-disnée repceu vostre lettre d'hier avec les mémoires des levées de Suisses,

<sup>1</sup> Varteguel, le mot allemand Wartegeld, voulant dire demie-solde.

lant du Roy monsieur mon filz que de la part de ces princes, et aussy le double de la response baillée aux ambassadeurs qui sont veneus et qui s'en retournent; de quoy vous m'avez fait grand plaisir, ayant veu que les choses sont passées aultrement que nous l'ont dictes princes. Cela nous pourra servir envers eux pour l'instance qu'ils font du payement de trois mois qu'ils demandent pour l'exercice qu'ils dient estre de huit. et viendrait fort à propos, si à cette diète où est allé le s<sup>r</sup> de Fleury, il l'avoit pu faire révoquer. Je désirerois bien qu'en sceussions la vérité et que cela fut: car nous serions hors de poyne et de despenses. ainsy qu'avez veu par la depesche que je fis au Roy par le s<sup>r</sup> Miron et qu'il aura fait entendre pour avoir veu tout ce qui s'est passé pour le fait des Suisses. J'escris au Roy une lettre de ma main<sup>1</sup>, et vous prie la luy bailler aussitost qu'il sera de retour ou, s'il n'estoit de retour demain, la luy envoyer. Je prie Dieu vous avoir en sa sainte garde.

Escrit à Nemours, le 1<sup>re</sup> juillet 1585.

CATHERINE.

*De sa main*: Je vous prie bailler ma lettre au Roy, mais qu'il soit en son cabinet, ou, s'il est à Saint-Germain, envoyez-la luy bien seulement, et qu'elle ne tombe en aultre main, et qu'il l'ait au plus tost qu'il se pourra.

1585. — Juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 10970, f° 138.

A MA COUSINE

MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, s'au retournant Sclyncourt, présent porteur, n'é volez fallir vous fayre cel

<sup>1</sup> Cette lettre autographe n'a pu être retrouvée.

mot pour vous dyre le regret que j'é de cet que l'on m'a dyst de la mort de monsieur de Nemours<sup>1</sup>, pour l'annuyt que je say que ann

<sup>1</sup> Le duc de Nemours mourut à Annecy le 15 juin 1585. Sa perte fut vivement ressentie par tous ceux qui avaient pu apprécier ses grandes qualités.

Parmi les lettres qui sont conservées dans les ms. 3367 et 4700 du f. fr. de la Bibliothèque nationale, nous en citerons une, parce qu'elle parle beaucoup de la reine mère et peut donner la date presque certaine du billet autographe que nous publions. C'est celle de M. de Lansac, chevalier d'honneur et intime confident de Catherine de Médicis:

*I Madame la duchesse de Nemours.*

— Madame, avec très grand déplaisir j'ay entendu l'enmy auquel vous êtes pour la perte que vous avez faite de feu Monseigneur vostre mary, à qui Dieu pardoint; en quoy je ne vous puis donner meilleure consolation qu'inzant de vostre prudence, il vous plaise considérer ce qui est commun à tous hommes et que nous devons croire que la fin de ceste misérable vye est le commencement d'une autre meilleure, plus heureuse et éternelle, à laquelle nous devons tous aspirer, et aussy que mondiet seigneur est desiré d'une sy grande, longue et insupportable langueur qu'il a soufferte depuis douze ou quinze ans; et davantaige vous devons consoler en ce qu'il vous a laissé deulx beaulx vertueux et honorables princes<sup>2</sup>, ses enfans et les vostres, qui sont si bien institués et acheminés à toute vertu, que cela vous doit servir, avec les raisons susdites, d'entière consolation en toutes vos adversités, tellement qu'il ne me reste synon à vous faire les offices convenables à une antienne servitude, qui est de vous offrir, en tout temps et toutes fortunes, mon très humble service, pour m'employer toute ma vye en tout ce qu'il vous plaira me commander.

— Vous adizant, Madame, qu'outre ce que la Roynie ma maistresse vous escripe amplement de sa disposition, je vous anonceray qu'après avoir despuis quatre

<sup>2</sup> Jacques de Savoie, duc de Nemours, laissa, en effet, deux fils: Charles-Emmanuel de Savoie, né en février 1567, gouverneur du Lyonnais, prince de Genevois du vivant de son père, gouverneur de Paris pour la Ligue en 1590, mort en juillet 1595, et Henri de Savoie, marquis de Saint-Sorlin, duc de Nemours après son frère, né en novembre 1572, mort en 1634, marié en 1618 à Anne de Lorraine, fille unique de Charles de Lorraine, duc d'Anjou.

avés, encore que l'ayant veu si long temps languyr et aystre si mal que tous cet qui l'aymet devet ly désirer cete heure dernyère, aystant come j'e antendeu si réduyst à cet qu'il plesse à Dyeu; car s'et grent peyne de voyr sufrir cet que l'on ayme, encore que je panse bien que, le pouvent voyr, l'on ne desire perdre cet contentement; en quelque aystat qu'il souynt, l'on ne se peult résoudre aysément à ne le voyr plus; mès vous avés acotumé à consoler les autres, qui me fessent vous pryer volouyr aystre si sage, come aytes en toutes chouse, de prendre le mesme conseil que donné et vous résoudre avecue Dyeu, et vous voulouyr conserver en santé, pour cet qui vous la laysé de luy et vos amys et amyes; de quoy je vous pryé de tout mon cœur, come le mylheure que aurez jeamès et qui désire le plus vostre conservasyon et vous voyr en toute santé. Et sachant que ryen ne vous peult plus ayder à supporter set annuy que la conservasyon de vos enfans, laquelle j'estyme la plus grande. Je voyr haultés deu laberynt où les raportz et mauvsès conseil l'e avoyst fayst présipiter<sup>1</sup> sachant combyen aurès à plésir le savoyr hors de sela,

mois esté beaucoup travaillée de catarres, de gouttes et d'autres maux, qu'elle se retrouve à présent en bonne santé et en termes que, dans demain, j'espère elle aura résolu la paix aux conditions que vous pourrèz entendre de messeigneurs vos enfans qui sont deçà, lesquels, comme j'estime, s'en pourront retourner, et Monseigneur le cardinal de Bourbon, avec ladite dame Royne trouver le Roy; qui est l'endroit où je ferai fin, vous baizant très humblement les mains, suppliant le Créateur vous conserver, Madame, en une longue et heureuse vie.

« De Nemours, ce 3<sup>e</sup> juillet 1585.

« Vostre très humble et très affectionné serviteur,

« LXXXIIII. »

(Ms. fr. 4700, f<sup>o</sup> 29.)

<sup>1</sup> Le texte doit, ce nous semble, être traduit ainsi : « . . . les voir (ses enfans) ôtés du labyrinthe où les rapports et mauvais conseils les avait fait précipiter . . . ».

je vous ann é byen voleu fayre cet mot, vous aseurent que à cet matyn nous avons, eulx et moy, signé le pays, que j'espère sera de longue durée et à l'honneur de Dyeu et servyse du Roy et byen du royaume, et à leur contentement, come je m'aseure que Monsieur de Guise et ses frères enn auront beaucoup, voyant le Roy mon filz coment yl feront dan deus ou troys jours que nous y enn yrons ensemble; et vous pryé vous aseurer que là et halleur je leur servyré tousjours de mère, tent pour leur respect que pour l'amytié que vous porte et portera toute sa vie

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

Je vous pryé me mender, mès que ayès veu ma petite-fille, de cet que vous en semble.

1585. — 7 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3370, f<sup>o</sup> 29.

# AU ROY MONSIEUR MON FILS.

Monsieur mon filz, je vous ay ce matin envoyé par le s<sup>r</sup> Miron les articles de la paix<sup>1</sup>, laquelle j'ay faict publier à son de trompe, et

<sup>1</sup> C'est, en effet, le dimanche 7 juillet que furent signés les articles accordez à Nemours, au nom du roi de France, Henri III, par la reine sa mère, avec les princes et seigneurs de la Ligue, en présence du duc de Lorraine. Le texte en est donné par les *Mémoires du duc de Nevers*, t. I<sup>er</sup>, p. 686, et aussi par Dumont, *Corps diplomatique*, t. V, p. 453. Le roi s'engageait à faire un édit pour interdire tout exercice de la religion protestante et expulser les ministres. Nous avons retrouvé l'original de ce traité, dont on vient de voir les longues négociations préliminaires, dans le ms. fr. 10.297, fol. 20 v<sup>o</sup>. Il porte les signatures autographes de tous les personnages qui y ont été parties. Le document nous a semblé si intéressant que nous en donnons ici un fac-similé.

cette asprès-disnée les princes et le duc de Retz et le s<sup>r</sup> de Villequier ont été assemblés pour regarder à faire séparer leurs forces en divers endroitz, pour les faire vivre doucement; car les princes ne veulent rien licentier que l'édiet ne soit publié en vostre parlement, et suivant ce qui a esté advisé. J'ay députté quatre gentils-hommes des miens, tant pour conduire ces troupes que pour leur faire bailler du pain et du vin par les villes et bourgades, mais les princes ne se contentent de cela et vouloient que je baillasse commission à ceux qui ont acoustumé de leur servir de commissaires des vivres; ce que je n'ay voulu entreprendre et le remettre à vous, que je supplie d'y adviser, et me mander dedans demain ce qu'il vous plaira qu'il en soit fait, estant très nécessaire que vous envoyiez par deçà en poste quelqu'un avec pouvoir de leur faire administrer des vivres; car autrement le désordre et foule de vostre pauvre peuple; et sans cela je n'eusse pas voulu faire la commission aux gentils-hommes des miens, ny mettre la clause que vous aurez esgard à leur tailles et contributions. Je vous prie derechef m'en faire incontinent response, afin que je la fasse entendre aux princes. Je prie Dieu. Monsieur mon filz, vous donner en toute prosperité très beureuse et longue vie.

De Nemours<sup>1</sup>, le vi<sup>e</sup> juillet 1585 au soir, en me comette.

Vostre bonne et très affectionnée et obligée mère,

CATHERINE.

<sup>1</sup> De Nemours, la reine mère se rendit à Saint-Maur-des-Fossés, où le 13 juillet les cardinaux de Bourbon et de Guise, les ducs de Guise et de Mayenne vinrent trouver le roi, pour lui offrir leurs hommages et consacrer l'accord qui avait été conclu avec tant de peine par Catherine de Médicis au grand détriment de la royauté.

1585. — 10 juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10997, f° 24

AU ROY MONSIEUR MON FILZ.

Monsieur mon filz, depuis ce matin que vostre premier médecin est party pour vous retourner trouver, mon neveu le duc de Guyse m'a monsté une lettre qu'il a recene de mon neveu le duc de Mayenne, par laquelle il luy escript avoir eu advis que, pour certain, les Suisses qu'ilz avoient faict lever s'assemblent à leur place monstre, qui est près Auxonne en Bourgogne. me priant, afin qu'ilz n'entrent plus avant en ce royaume, d'envoyer queleun avec pouvoir et commission pour leur faire administrer vivres, dont je n'ay voulu faillir de vous donner aussi advis ad ce que vous advisiez, s'il vous plaist, ce qui sera nécessaire en cela. Cependant, ayant entendu que vous aviez commandé à ceulx de vostre Conseil de regarder à trouver argent pour renvoyer lesdicts Suisses, j'estime que choisirez et depputerez aussi queleun pour composer avec eulx, ou pour le faire faire par celluy ou ceulx que lesdicts princes ont ja emploiez pour le faict desdicts Suisses, estant bien d'avis que celluy qu'ordonnerez pour cela ayt aussi pouvoir pour leur faire fournir des vivres. Priant Dieu. Monsieur mon filz, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Esript à Melun, le x<sup>e</sup> jour de juillet 1585.

De sa main : Vostre bonne et très affectionné et hoblygé mère,

CATHERINE.







Les Com de Guise  
F. de la Roche  
F. de la Roche

Le Roy ayant ordonné la lecture des articles ordinaires, par lesquels les auz pour aggraver  
le crime de Lèse a été fait, et après avoir entendu les parties, fait a Paris Le 11. Mars  
1577. En l'année de l'Incarnation de Nostre Seigneur 1577.

Guise

En l'année de l'Incarnation de Nostre Seigneur 1577.  
Le 11. Mars

Phototypie Beckmann, Paris

FAC-SIMILE DES SIGNATURES DU TRAITÉ DE NEMOURS  
D'après l'original conservé au département des manuscrits de la Bibliothèque Nationale.





1585. — 11 juillet.

Orig. Archives du Puy-de-Dôme.

Imprimé dans *Jacques de la Fin* par M. Dumoulin.  
Paris, Imprimerie nationale, 1896, in-8°, p. 49.

A MONSIEUR LE CHANCELIER<sup>2</sup>.

Monsieur le Chancelier, désirant gratifier le sieur de La Fin en ce que je pourray, pour l'avoir toujours cognu affectionné au service du Roy mon fils, de feu mon fils, et de moy aussi, je vous feray ce petit mot de lettre de recommandation en sa faveur, pour luy faire, comme je vous en prie, tout le plaisir que vous pourrez en ce qu'il a affaire par delà<sup>3</sup>. Priant Dieu, etc.

Éscript à Nemours, le xi<sup>e</sup> juillet 1585.

De sa main : La byen vostre,

CATHERINE.

C'est ici que se place, entre le 11 juillet et le 23, date de la lettre suivante, une anecdote racontée à la fois par Brantôme et par le garde des sceaux du Vair :

« L'an 1585, revenant la cour de Meaux, où s'étoit faite la paix de la guerre des princes, la reine mère étant logée au château de Lagny, où languissoit un peu la soirée, madame de Simier avec une autre dame dirent à la reine que, pour se réjouir, elles étoient résolues de faire masque; et, entrant dans l'antichambre elles s'habillaient toutes deux en hommes et habillaient M. le cardinal de Bourbon et M. de Bellièvre en femmes, coiffés de rideaux de lit; et, les menant sous les bras, les viennent présenter à la reine, à laquelle elles apprêtèrent bien à rire de voir de tels vieillards en cet équipage. »

On connaît la légèreté des mœurs de M<sup>le</sup> de Vitry, qui, après comme avant son union avec le comte de Simier, ne compta point ses succès; mais elle était en même temps fort lettrée, le poète Philippe Desportes lui ayant montré à tourner joliment de petits vers. En 1581, elle avait déjà joué, devant Henri III et Catherine de Médicis, un rôle de dryade dans le fameux *Ballet comique de la reine*, de Beaujoyeux.

<sup>2</sup> Le chancelier Hurault de Cheverny.

<sup>3</sup> Jacques de La Fin avait épousé, en 1572, Gilberte

1585. — 23 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds Clairambault, vol. 357, f° 7979.

A MON NEPVEU

MONSIEUR DE GUISE.

Mon nepveu, le Roy mon fils ayant commandé au sieur de la Vyeville de vous aller trouver pour aylectuer cet que restates d'accord aveques le Roy à Mauls<sup>1</sup>, pour le fest de Mézyère; et, encore que je sache que le Roy à qu'yl n'i fault aultre parole ny escript, si-esse

de Montboissier, et il éprouvait beaucoup de difficultés à se faire délivrer la dot de sa femme, assise sur la baronnie de Montboissier et que retenaient son beau-père, Marc de Beaufort, et son neveu Jean de Beaufort, marquis de Canillac, il fallut des « lettres royaux » de Henri III pour lui donner gain de cause, le 22 novembre 1586. — Arch. du Puy-de-Dôme, série E, liasse 7, fonds Montboissier.

La famille de La Fin était originaire du Bourbonnais. L'un de ses représentants au x<sup>e</sup> siècle avait bâti la fameuse abbaye de la Bénissons-Dieu. Antoine de La Fin était, à Moulins, l'homme de confiance du duc de Bourbon. Son fils, Jean de La Fin, seigneur de Beauvoir, fut sous Charles IX, chevalier de l'ordre et chambellan ordinaire du roi. Lors du mariage de son pupille, Claude de Saix, une lettre flatteuse lui fut adressée par Catherine de Médicis. Cette pièce, datée de Fontainebleau, le 3 mai 1573, et retrouvée par M. Roger de Quirielle dans les archives de l'Allier, a été publiée par lui en 1893 (*Curiosités bourbonnaises*, t. IV, p. 17). Jean de La Fin avait ses entrées à la cour et put ainsi caser ses trois fils : Jean, Philippe et Jacques. L'aîné est connu sous le nom de Beauvoir la Mule et fut ambassadeur en Angleterre pendant la Ligue et sous Henri IV; le second, Philippe, a laissé peu de traces dans l'histoire. Quant à Jacques de La Fin, que nous avons rencontré bien souvent, il était, à ce moment de sa vie, assez embarrassé entre les partisans du roi de Navarre, qui le sollicitaient, par l'entremise de Turenne, de se rallier à eux, et la cour dont la protection n'était pas à négliger.

(<sup>1</sup>) Meaux (Seine-et-Marne).

que, pour panser que je aye quelque crédyt en vostre endroyt, yl m'a prié vous en voloyr escrire, cet que je fayst voluntyer, pour aystre serleyne que de cet qu'il sera accordé entre le Roy et vous que n'y fauldré poynt. et que vous pryé, qu'en cel que sera de vous, lasiés conestre au Roy come veolés par ayflect fayre cet que luy avés dyst de bouche. Et, m'aseurant que ne vous en fault daventage persouader, ne vous fayré la présente plus longue. et la finiyré. en priant Dyeu vous conserver.

De Parys, cet xxiii<sup>me</sup> de joulet 1585.

Vostre bonne tente.

CATHERINE.

1585. — 31 juillet.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 20208, f° 143 r<sup>o</sup>.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE MONMORENSIS.

Mon cousin, Sabran s'en vé, ayant achevé son quartyer, lequel m'ayent dist qu'il avest son frère qui vous aystoyt servyteur, je vous ay voleu fayre cet mot, ayant cete comodyté, pour vous fayre entendre que j'é resen vostre lètre par l'homme qui est reveueu et entendu par luy que ensiés désiré que mon voyage de Poetu<sup>1</sup> m'eust aysté plus heureux pour le repos de cet aystat; je ann'é eu ynfyny regret, car je ne désire rien tent que d'estre sy heureuse que Dieu me fist la grase d'y povoyr servir, et, set j'ense peu vous voyr, je ne doute

<sup>1</sup> Le voyage en Poitou de la Reine est de 1586, et nous n'avons pas retrouvé trace de son passage dans cette province au mois de juillet 1585. Pourtant, il ne saurait y avoir aucun doute sur la lecture du millésime; et l'autographe est très bien conservé. †

poynt que je n'ense pas heu la poynge sans emporter le fruyt que j'an désirès pour l'honneur de Dyeu, servyse du Roy mon fils, et bien et repos à tout cel royaume; car je ne puy croire que n'ayés tousjour la volunté que l'aublygation que avés au Roy monseigneur vous la douyt fayr avoyr, et, aveques cete aupinyon, je donne cherge à cet porteur de vous dyre aucune chause de ma part, sur lequel me remetent feré fin, pryent Dyeu vous conserver en sa saincte grase.

De Paris, cet dernier jour de jeulet 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 31 juillet<sup>1</sup>.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 3a.  
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 43.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, j'é parlé à monsieur de Belière de vostre afayre et l'é dyst à vostre homme de byen dyre cet que s'étoyt, lequel vous en pourra fayre la réponse que je voldrè aystre mylleure; mès les afayres que le Roy ha sont si grandes, qu'yl le fault escuser s'il ne faist tout cet qu'yl voldroyt. Je laisceré cet propos pour vous dyre que, quant je snys arivée en cete court, j'ay ouy une chause qui m'a infiniment déplu; encore que je ne puyse croire que yl puyse aystre come l'on l'a mandée au Roy, que vostre mary ayt fest de si mauvès et

<sup>1</sup> Cette date, très vraisemblable, est indiquée par la copie qui se trouve dans le même manuscrit, l'autographe ne portant ni lieu ni quantième.

yndygnés olises vers le pappe contre le Roy<sup>1</sup> et son servyse; car je l'ay coneu tousjour trop sage et avysé et affectionné au Roy, à son servyse et au Royaulme, et vous aseure que, encore que je ne le puyse croire, que cela ayst tellement mandé au Roy que neul ne sèt qu'an dyre; et seryons bien ayse, tousses amys, d'en savoyr la véryté, et, la sachant, m'assurant qu'il n'aura fayst que cet que un prinse et cavalier d'honneur douyct à son roy et prinse souvereyn. Et moy en partyculyer vous assuremer que cet yl aura alayre de moy, je l'y feré olise de bonne amyce et de la mylleure parente que yl ayt<sup>2</sup>; et en cet endroyt je pryé Dyeu vous conserver et luy ausi, à quy je vous pryé fayre mes recomandatoyons.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1585. — Juillet.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 10460, f° 146.

A MA COUSINE

MADAME DE AEMOURS.

Ma cousine, j'é resen vostre letre et entenden par Trevisan vostre grande afflyxion, qui m'a donné beaucoup de pène pour cele que portés, que je vous pryé encore volouyr pour l'amour

<sup>1</sup> Le duc de Nevers était revenu en France dès le commencement de juillet 1585. — (Voir une lettre que lui écrivit le cardinal de Pollevé de Rome, le 28 juillet 1585, une autre de M. de Maineville, de Montreuil, le 31 juillet. Ms. fr. n° 3364, f° 93 et 97.) — Il résidait, ainsi que sa femme, tantôt à Nevers, tantôt dans un ancien château des comtes de Réthel, appelé la Cassine, dont on voit encore les restes, et qui est situé en Champagne entre Mézières et Charleville, dans le canton d'Omout (Ardenues).

<sup>2</sup> Dans une lettre du 4 août, le duc de Nevers remerciait la reine d'avoir averti sa femme et lui des bruits qui couraient sur sa conduite à Rome. — Voir la lettre à l'Appendice.

de moy vous résoudre à vous continuer pour vos enfans, et que je aye encore cet contentement de vous revoyr en bonne santé, cet que je désire vnyntement; car je creyn, à cet qu'il m'a dyst, que le lyeu au vous estes ne vous soy bon, ni en bon hayr, avecque l'ennuy que avés souyt cause de vous continuer vostre mal, lequel, aystant par desà, j'espère n'aurés plus, et avecque la consolatyon de sy beaus enfans, come yl m'a aseuré que sont les deus que avés et si résolu à vous haubéry et servyr, qui est toute la consolatyon que, demeurant come nous soumes, pouvés désirer et avoyr, de quoy j'é reseu grent contentement de l'avoyr entendeu leur bonne et seynté résolutyon, qui les feyra aymer et aystimer de tout le monde; et de ma part je les eun aimeré encore davantage d'être de si bonne nature. Cet porteur Neuchelle, qui vous ayst de si longtemps servyteur, vous alant trouver, l'é lyen volen acompagner de la présante pour, eun attendant que Monsieur de Rambullet parte pour vous vysiter de la part du Roy et de nous tous, vous pryer de vous conserver et témogner l'amytié que vous porte et portéré toute ma vie; et, pour vous aystre tel qu'il est, je m'en remetré en cet que luy ay pryé vous en dyre, et fayré fin, priant Dyeu vous doner la consolatyon qui vous ayst nésésayre.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 1<sup>er</sup> août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 45 v°.

A MONSIEUR LE COMTE DE BRISSAC.

Je m'e garderay bien une aultre fois de respondre pour qui que ce soit; car, suivant les

<sup>1</sup> Charles de Cossé-Brissac, qui avait été le second de Strozzi dans la malheureuse expédition des Açores, obti-



lettres que m'avez escriptes, j'avois asseuré au Roy monsieur mon filz, auquel je les fis voir, que vous ne suiviez jamais que sa volonté. Il partoit pour aller voir ses Suisses qui sont vers Estampes. et quand les lettres que vous lui avez escriptes et les mémoires qu'avez baillées à ce secrétaire luy ont esté lus, c'est pourquoy il n'y a pu faire response; et vous diray que le mieux que vous puissiez faire, c'est de bien observer son édict, et avez très bien fait de mettre en liberté ceux de la nouvelle religion, desquels vous vous estes saisy; car, comme vous sçavez, par l'édict ils ont six mois de trêve pour se résoudre<sup>1</sup>. Priant Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

Eschrift à Paris, le premier jour d'aoust 1585.

CATHERINE.

1585. — 6 août.

Orig. Bibl. nat., fonds français, n° 3217, p. 49.

A MON COUSIN

LE DUC DE NIVERNOS.

Mon cousin, j'ay tant receu de servyses du sieur de Villaines Bourdin, secrétaire d'estat du Roy monsieur mon filz, que je ne seray

naït, après la mort du duc d'Anjou, le gouvernement de la ville et du château d'Angers. Il inclinait déjà vers la Ligue, ami du duc de Joyeuse et surtout de Claude de La Châtre, qui vint le soutenir cette année même, lors de l'expédition du prince de Condé.

<sup>1</sup> C'est l'édit que Henri III avait donné, après son accord de Nemours avec les ligueurs. Le roi défendait l'exercice de la religion réformée sous peine de confiscation de corps et de biens; il commandait aux ministres de sortir du royaume dans le délai d'un mois, et à tous ses sujets de faire profession de la religion catholique dans les six mois, ou de s'exiler, avec permission de vendre leurs biens. Le roi avait apporté lui-même l'édit au Parlement le 18 juillet 1585.

jamais je n'aie en ma particulière protection sa veuve<sup>1</sup>, la dame Deslandes, laquelle estant à moy et l'une de mes dames, je désire favoriser en ce qu'il m'est possible, afin qu'elle ne soit travaillée ni inquiétée en sa maison; au moyen de quoy, je vous prie, mon cousin, vouloir pour l'amour de moy, la prendre par delà en vostre protection et sauvegarde, et la tant favoriser, que ses voisins qui peuvent par aventure avoir quelque dispute avec son mary ne puissent luy faire tort; car j'espère que, avecques le temps, voiant l'édict du Roy monsieur mon filz, elle se réduira à vivre suivant iceluy, ainsi que ses amis en sont en espérance; faites donques qu'elle cognoisse combien vous faites pour ceux qui vous sont recommandés de ma part, et vous me ferez bien grand plaisir, priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Eschrift de Saint-Maur des Fossés, vi<sup>e</sup> aoust 1585.

*De sa main :* Mon cousin appartenant la veuve de feu Bourdyn à Madame de Villeroy, et ayant conçu son mary si homme de bien et bon servyteur de ceste couronne, et m'ayant asseuré que dans les six mois ayle aubéyra à l'édyct, je ne puis fayre de mieux que de la vous recommander coment je fay, que empesché que l'on ne luy fas mal, ni desplaisir: pour l'amour de ma recommandatyon, je m'asseüre que l'empescheré, et je vous en pryé byen fort.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Marie Bochetel, mariée en premières nocés à Jacques Bourdin, seigneur de Villaines.



1585. — 10 août.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 19 v°.

A MON NEPVEU

MONSIEUR LE DUC DE GUISE.

Mon nepveu, vous savez de quelle affection le Roy monsieur mon fils a tousjours désiré qu'il fut promptement pourueu ad licencierement des forces, tant françoises que estrangères, qui n'estoient du nombre de celles que l'on retient pour la composition de ses armées; aussy, vous avons-nous prié, comme le duc de Mayenne vostre frère, d'y pourueoir le plus tost qu'il seroit possible, afin que son peuple fut délivré de l'oppression et ruyne qu'il en sentoit. Néanmoins, nous avons entendu que ces forces françoises, ou la plus part, sont encore sur pied, et que les estrangers ne se hastent guère de faire leur retraicte, encore que l'on ayt pourueu à leur payement et conduite, qui fait que le Roy mon fils, outre ung commissaire des guerres et l'ung de ses vallets de chambre qu'il a cy-debvant envoyés pour ce mesme fait, vous dépesche de nouveau le s<sup>r</sup> de Merle<sup>1</sup>, l'ung de ses maistres d'hostel, présent porteur, avec charge de vous faire amplement entendre, sur ce, son intention, à laquelle je vous prie vouloir vous conformer, autant diligemment qu'il en est très nécessaire pour le soulagement de ce pauvre et affligé royaume et du peuple qui est si digne de compassion; et, m'assurant que le ferez, je ne vous y exhorteray davantage, mais prieray Dieu, mon nepveu, vous avoier en sa sainte garde.

Escript à Paris, le x<sup>e</sup> jour d'aoust 1585.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Peut-être Henri de Noailles, seigneur de Merles, capitaine de cent hommes d'armes des ordonnances, plus tard, comte Aven.

1585. — 12 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3361, f° 12.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, j'é eutendeu, par cet gentilhomme<sup>1</sup> que vostre bon mary et vous m'avés envoyé, son arrivée en bonne santé, de quoy j'ay aysté byen ayse, et aussy yl m'a dyst la pouyné que avés tous deus des bruyx que avés entendeu qu'il courret de cet qu'il a aysté à Rome<sup>2</sup>, et que desirys savoyr la véryté de ce

<sup>1</sup> Ce gentilhomme est le sieur de la Rivière, dont on trouvera à l'*Appendice* une lettre de la même date, adressée au duc de Nevers.

<sup>2</sup> L'affaire du voyage du duc de Nevers à Rome est le sujet de nombreuses lettres de la reine mère, toujours disposée à arranger les conflits. Celui-là avait une singulière importance. A la fin de 1584, le duc de Nevers avait adhéré à la Ligue; mais il n'était point à cette occasion sans remords. Esprit honnête, hésitant et scrupuleux, tout en professant l'attachement le plus profond à la cause catholique, il se demandait s'il pouvait en conscience pactiser avec les ennemis de la royauté. Pour se rassurer, il résolut d'aller prendre l'avis du nouveau pape, dont la politique serait sans doute plus nettement dessinée que celle de Grégoire XIII. Il arriva à Rome le 2 juin 1585, et aussitôt il se mit, sans réserve, à faire le procès de la conduite publique et privée de Henri III, s'appuyant sur les cardinaux ligueurs Pellevé et Vaudemont, et demandant à Sixte-Quint un acte public qui l'autorisât à faire cause commune avec les ennemis du roi, au cas où celui-ci ne se déciderait pas à combattre énergiquement les hérétiques. L'ambassadeur Saint-Gouard et le cardinal d'Este, protecteur des affaires de France, s'appliquèrent de leur mieux à éclairer Sixte-Quint sur la situation; et le pape, quelque ardeur qu'il eut contre les huguenots, refusa de donner une bulle à Nevers, qui repartit de Rome, le 18 juin, pas beaucoup plus avancé qu'il n'était venu et à coup sûr assez compromis par ses intempestives démarches.

Nous avons pensé qu'il serait utile de comparer les documents émanés du principal intéressé avec les lettres de la reine mère. On trouvera à l'*Appendice*

que l'on an dict, et me pryé le vous mender. Je anrés peur de vous dyre uue chause pour uue aultre, n'en sachant ryen qu'ung bruyt qui enna couren, que ne pourèsdyre ni d'où yvient; car son jean particulyer<sup>1</sup>, comme savés qu'il y a dé banquiers et aultres personnes qui escripvent à de seulx d'ysi, et le plus sovent sont payés; qui est cause que vous en saurè mender ni à l'ung ni à l'autre ryen davantage, qui sera cause que fayré fin', priant Dyeu vous tenir en sa sainte et dygne garde.

De Paris, cet xii<sup>e</sup> de haust 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 12 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 10.  
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 44 v°.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE NEVERS.

Mon cousin, j'ay veu vostre letre et entendeu, par le jantihomme La Ryvyère que m'avés envoyé, la pouynue où vous estes dè bruyt qui ont couru de vous; léquels yl m'a fort pressé de ly dyre cet j'an savets ryen de particulyer; et. n'en sachant aultre chause<sup>2</sup> que cet qu'en

plusieurs lettres inédites du duc, en réponse à celles de Catherine. Quant aux *Mémoires de Nevers*, recueillis par Gomberville au xvi<sup>e</sup> siècle, ils ne peuvent inspirer confiance, la plupart des pièces qu'ils contiennent ayant été rédigées plus tard et ne se rapportant même pas avec les dates véritables. Les dépêches originales de Saint-Gouard conservées dans le ms 16045 du fonds français, et la correspondance de l'ambassadeur espagnol, Olivares, publiée par le baron de Hubner, dans le tome III de son *Sixte-Quint*, ont une toute autre valeur.

<sup>1</sup> Car son jean particulyer : car [ce] sont gens particuliers. . .

<sup>2</sup> La rime évidemment en savait plus long qu'elle ne le dit. Ce n'était pas par des bruits vagues qu'elle avait

mandys à vostre femme, quant m'escripvit la pouynue où elle aystoyt de vous dyre cet que l'on dysouyt, je ne vous en puy mander aultre chause, sinon que, quant hay ony un bruyt sourd que ayés fayst quelque maulvés offise à Rome pour le servise du Roy, je le mandys à vostre frame pour vous enn avertyr, afin que lisié scavoir la véryté à vos amys, pour en povoyr respondre à ceulx qui en pourret parler; car je ne le croirès jeamais que soyés aultre que cet que je vous ay tousjours coneu très affectionné à cete coronne. Voilà cet que vous en puy dyre, qui cera l'endroyt où je pryé Dyeu vous avoyr en sa sainte et digne garde.

De Parys, cet xii<sup>e</sup> d'haust 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 15 août.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3356, f° 46.

A MON COUSIN

LE MARÉCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, je vous prie, si Sureigne n'a rien fait au lieu où je l'ay envoyé, me le renvoyer incontinent et me mander par luy comme toutes choses sont de ce costé là, et, s'il pouvoit venir en poste, je le désirerois; car je le vous veux incontinent renvoyer. Je vous prie de bruler la présente, et que l'on ne pense que me le renvoyez pour le vous avoir mandé, mais que l'envoyez pour faire en-

appris la conduite du duc de Nevers à Rome, c'était par la correspondance journalière de Saint-Gouard, assez prolifique pour ne lui rien laisser ignorer : les dépêches de l'ambassadeur sur le voyage du duc de Nevers sont des 4, 7, 16, 17 juin 1585. (Bibl. nat., Ms fr. 16045). D'ailleurs, quand il lui faudra préciser les faits, Catherine saura bien, en quelques mots, tout dire, comme nous le verrons dans sa lettre du 20 septembre 1585.

tendre au Roy ce qui est de son service; et n'estant à aultre fin la présente, ne la feray plus longue, après avoir prié Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

De Paris cet xv<sup>e</sup> de haust 1585.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1585. — 17 août.

Minute. Bibl. nat., Fonds fr. 16045, f<sup>o</sup> 156 v<sup>o</sup>.

Orig. Bibl. nat., Nouv. acq. fr. 231, f<sup>o</sup> 69.

#### A MONSIEUR DE SAINT-GOARD.

Monsieur de Saint-Goard, je vous assure que je ne fus jamais si marrie que je l'ai été, quand j'ai su l'injure faite au Roi, monsieur mon fils, en votre personne<sup>1</sup>, connaissant comme je fais de quelle importance est ce fait, et le mal qui en peut advenir à la Chrétienté, et mesme en cette saison et sur la résolution que le Roi mondict sieur et fils a prise au bénéfice de la religion catholique, apostolique et romaine; et ce qui plus m'afflige est que je ne sais comment la chose pourra être rhabillée, jaçoit que le Roi, mondict sieur et fils, ait voulu y procéder avec toute la modération qui lui a été possible, comme il vous mande par ses lettres, auxquelles je ne puis

ajouter autre chose, sinon que je suis encore très marrie de ceci pour votre respect, combien que le Roi, mondict sieur et fils, connaisse très bien, ainsi que je fais de mon costé, que vous n'en estes coupable aucunement, dont j'ai bien voulu vous assurer par la présente, et que vous serez le très bien venu et reconnu de votre maistre, quand vous le reverrez, et me trouverez aussi très disposée à vous faire tout le plaisir qu'il me sera possible.

Écrit à Paris, le dix-septième jour d'août 1585.

CATHERINE.

1585. — 27 août.

Aut. Arch. des Médicis à Florence, dalla filza n<sup>o</sup> 4796.

*Lettre de la France.*

#### A MON COUSIN

#### MONSIEUR LE CARDINAL DE MÉDICIS<sup>1</sup>.

Mon cousin, j'ay écript quelque chose au marquis Pisani pour vous en parler, pour l'assurance que j'ay de l'affection que me portez; et pour estre de ma maison, m'assure que ressentirez tousjours ce que je desire pour l'honneur et réputation de toute la maison, comme je pense que sera ce que je mets en

<sup>1</sup> Le pape Sixte-Quint venait de remplacer le nonce à Paris, l'évêque de Bergame, par un prélat dévoué à la Ligue et à l'Espagne, Fabio Mirto Frangipani, archevêque de Nazareth. Sur les indications de son ambassadeur, Henri III refusa de le recevoir et donna ordre à Mandelot de l'empêcher de dépasser Lyon. Saint-Gouard, ayant soutenu avec vivacité devant le cardinal Rustucci, « ministre des affaires des princes », la mesure prise par son souverain, le pape en fut si froissé que, le 25 juillet, il envoya à l'ambassadeur de France l'invocation brutale de quitter Rome dans les cinq jours. — Tous ces incidents sont longuement racontés dans la correspondance de Saint-Gouard (ms. fr. 16045), et fort bien résumés par M. le vicomte G. de Brémond d'Arès dans *Jean de Vienne*, 1884, in-fol. p. 179 et suiv.

<sup>1</sup> Le cardinal de Médicis disposait à Rome d'une grande influence; c'était lui qui, avec le cardinal d'Este, avait, quelques semaines plus tôt (24 avril 1585), repoussé le cardinal Farnèse et élu pape le cardinal Montalto. Il n'aimait pas l'archevêque de Nazareth et s'était exprimé très nettement sur la faute que commettait le nouveau pape en envoyant en France un représentant hostile au Roi. Ayant encouragé Saint-Gouard dans son opposition, il lui devait appui dans les graves difficultés qui en étaient la conséquence. Cependant, ce furent les cardinaux d'Este et de Rambouillet qui arrangèrent l'affaire et obtinrent au bout d'une année le retour de Saint-Gouard à son ambassade. — Voir Bibl. nat., ms. fr. 16042 et 16045.

avant; et, avecques cette confiance, je le prie vous en communiquer ce que luy en ay escript; ce qui sera cause, m'en remettant sur luy, que ne feray la présente plus longue, priant Dieu vous conserver en sa garde.

De Paris, ce xxvii<sup>e</sup> de aoust 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 27 août.

Copie. Bild. nat., Fonds français, n° 3364, f° 98 v°.

#### A MONSIEUR DE DANZAY.

Monsieur de Danzay, vous verrez, par la lecture que le Roy monsieur mon filz vous escript, la response qu'il vous fait à la dépesche que vous avez faite le xviii<sup>e</sup> de juing dernier, à quoy je me remectray, et vous diray seulement qu'il seroit fort à propos, et ne luy ferez pas peu de service, d'avoyr l'œil ouvert ad ce qu'il vous mande, nous donnant incontinent advis, et le plus souvent que vous pourrez et plus tost par homme exprès si besoing est, de ce qu'en pourrez apprendre et descouvrir par delà, y faysant par mesme moien le bon devoir que vous sçavez bien faire, comme avez accoustumé, pour destourner, tant qu'il vous sera possible, les mauvaises inventions qu'ils y pourront faire, au préjudice du repos de ce royaume. Cependant, je vous diray ausy, que pour vostre particulier, mesmes pour ce qui vous est deub, que le Roy mondiet seigneur et filz a ces jours icy fait expédier des lettres qui estoient nécessaires pour faire passer au Parlement le régleme[n]t des offices d'enquesteurs, dont les deniers sont ordonnez pour vostre paiement, espérant que bien tost vous serez satisfait au moins d'une bonne partie. Et pour le reste, il a commandé à ceulx de ses finances de vous

fayre ausy satisfaire, comme il est bien raisonnable, ayant tres grand regret que soiez en la peine, où j'ay veu par vostre dicte lecture que vous estes. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris le xxvii<sup>e</sup> aoust 1585.

CATHERINE.

1585. — 3 septembre.

Copie. Bild. nat., Fonds français, n° 17990, f° 86 v°.

#### [A MONSIEUR DE BALAGNY.]

Monsieur de Balagny, n'ayant subject à vous faire response sur les deux lettres des xxv et xxix<sup>e</sup> de ce mois, sinon en ce qui concerne les entreprises que vous prétendez qui se font par voz voisins au préjudice de la trefve, je m'arresteray seulement à ce point là et vous répéteray en premier lieu ce que je vous ay escript par ma dernière : que je désire, ainsi que fait ausy le Roy monsieur mon filz, que nous demeurions en la conservation de la trefve, n'estant à propos pour l'estat des affaires d'en venir à aucune ruyture, s'il est possible. Suivant cela, ce sera beaucoup le meilleur de traiter les différens qui surviendront sur l'observation d'icelle par voye amiable et de douceur, que d'en entrer en violence, qui pourroit y apporter altération, louant grandement que vous ayez cy-devant envoyé au s<sup>r</sup> de Malpierre, qui est agent du Roy monsieur mon filz, près du prince de Parme, les informations et contraventions que vous prétendez avoir esté faictes par les gouverneurs de Hainault et d'Arthois au préjudice de ladicte trefve, afin qu'il luy en face plainte et le requiers d'y vouloir donner ordre et faire réparer les actentatz, ainsi qu'il est raisonnable, luy ayant escript qu'il le solli-



cite fort soigneusement; mais j'ay veu par la dernière lettre que m'a escripte ledict Malpierre, que ledict prince de Parme se plaint aussi des contraventions qui se font de vostre costé, dont il vous en a donné advis, sur la lettre qu'il lui en a escripte. A quoy j'estime que vous aurez bien seu répondre; mais, pour venir au faict, il faut arrester ung fondement certain que les lieux qui estoient tenuz de part et d'autre, lors que la première cessation d'armes fust accordée et la trefve conclucte et mise par escript, doivent demeurer à chacune des parties qui les possédoient lors. Ce qui se doit entendre et interpréter des lieux qui ont esté tenuz par guectz, gardes, garnisons ou serment de fidélité. Et, quant vous vous contienerez en ces termes, sans entreprendre riens d'avantaige, les gouverneurs ny ledict prince de Parme ne peuvent avoir aucune occasion de se plaindre. Il est vray que, surpassant cela et usurpant quelque chose de plus, comme il semble qu'il pourroit avoir esté faict de la terre d'Havrincourt<sup>1</sup>, Inchy<sup>2</sup> et d'Oysy, vous leur donnerez juste occasion de plainte. Et trouve fort bon, pour en venir à la vérification, l'expédiant que vous mettez en avant de deputer personaiges de qualité de part et d'autre, pour aller sur les lieux vérifier la tenure des lieux, depuis quel temps ilz ont esté obligez par sermens, et autres choses qui serviront à ce faict, pour, la vérité recogneue de bonne foy par lesdicts depputez, s'accorder par ensemble à ce qui sera juste et raisonnable et trouvé convenir pour l'exécution et observation de la susdite trefve; ou bien que le marquis de Renty, pour ce qui est du costé de Hainault, et ung autre, pour ce qui est du costé d'Arthois, conviennent et s'assemblent en quelque lieu avec vous pour décider amia-

blement de toutes ces choses qui se peuvent commettre de part et d'autre au préjudice de ladite trefve. Et encores que j'estime que vous n'aurez faillly à le mander audiet de Malpierre pour le proposer audiet prince de Parme, néantmoins je lui en escriptz présentement. Cependant, je vous diray, pour le regard du poinct que vous révoquez comme d'une principale contravention, qui est qu'ilz envoient jusques aux limites de la France avec main armée pour prendre le blé que l'on leur mène, qu'ilz passent dedans les limites de vostre gouvernement: cela n'est poinct contrevenir à la trefve; car il est libre à ung chacun d'aller et venir, trafiquer de pays à autre suivant icelle, et devez considérer que s'ilz fortifient ceulx qui leur amènent lesdictz bledz, c'est pour la craincte qu'ilz ont que voz gens de guerre ne les empeschent de les transporter en vertu des défences que je puis avoir faictes; sur quoy ilz estiment que vous ne devez avoir aucun esgard et que, quant ledict blé est sorty hors dudict royaume, encores que ce feust contre mes défences et sans permission particulière, que l'on le doit laisser aller librement où l'on le veult mener, sans y donner aucun empeschement. Ce qui se peut soutenir avec raison, et ne voy que vous soyez bien fondé en vous y opposant. Quant à ce qui touche le faict de Mesencousture<sup>1</sup>, Beaumont<sup>2</sup> et Serny<sup>3</sup>, où vous dices que le gouverneur de Bapaume<sup>4</sup> a mis garnison depuis peu de temps, sy ce sont lieux que vous teniez lors de la conclusion de la trefve c'est une entreprise faict contre icelle, de laquelle il fault faire instance de remettre les choses en leur premier estat; sy aussi vous

<sup>1</sup> Havrincourt à 32 kilomètres d'Arras.

<sup>2</sup> Inchy-en-Artois (Pas-de-Calais), arr. d'Arras.

<sup>1</sup> Metz-en-Couture (Pas-de-Calais), arr. d'Arras.

<sup>2</sup> Beaumont (Nord), arr. de Cambrai.

<sup>3</sup> Serny (Pas-de-Calais), arr. de Saint-Omer.

<sup>4</sup> Bapaume (Pas-de-Calais), arr. d'Arras.

ne les teniez lors, je croy qu'ilz ont peu y mettre la dicte garnison, estans purement lesdicts lieux du pays d'Arthois et de l'obéissance du roy catholique. C'est ce que je vous puis respondre sur voz susdictes lettres, à quoy je n'adjousteray autre chose, sinon vous diré que le Roy monsieur mon filz et moy désirons que les affaires se traitent amiablement et que ladicte trefve soit maintenue. Suppliant le Créateur, Monsieur de Balagny, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le <sup>me</sup> jour de septembre 1585.

1585. — 4 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3304, f° 29 r°.

#### A MONSIEUR DE DANZAY.

Monsieur de Danzay, vous verrez par les responses que le Roy monsieur mon filz faict aux lectres que le roi de Dannemarch et vous luy avez escriptes sur le faict de voz debtes, comme vous devez espérer d'avoyr bien tost le moien de payer voz créantiers de ce que leur devez et de fayre cesser les plainctes et importunes poursuites qu'ilz font contre vous à ceste occasion. C'estoict chose jà résollue long temps paravant ceste sepmonce, comme vostre homme qui est icy, à ceste poursuite, vous en aura peu advertir. Je tiendray la main que vostre assignation ayt lieu et ne soit revocquée; et je vous assure que je seray toujours bien aise de fayre tout ce qu'il me sera possible pour vostre contantement et la recongnissance de voz longs et antiens services. Priant Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le <sup>me</sup> septembre 1585.

CATHERINE.

1585. — 14 septembre.

Orig. Bibl. nat., Nouv. acq. français, 5128, P 86.

#### À MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ  
ET SECRÉTAIRE DE SON ESTAT ET FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ay esté bien aise de sçavoir, par la lettre du Roy et la vostre, de la bonne santé du Roy; je prie Dieu la luy conserver longuement. J'ay veu les deux lettres du cardinal d'Est, qui sont certainement bien à considérer, mesmement ce qui touche le roy de Navare, que le Pape ne le faict pas sans bonne sollicitation et instruction; chose, pour vous dire mon advis, que je ne me souciroy pas grandement, quoy qu'il en fit; mès que cela ne nous aporte plus de mal que ce que nous avons, ou sommes prestz à avoir. Car je croy qu'ainsi comme ainsy, le roy de Navare<sup>1</sup> n'a pas grande envye

<sup>1</sup> Il est surprenant que la reine mère n'ait pas parlé plus tôt de l'attitude du roi de Navarre en face de l'alliance contractée à Nemours entre Henri III et les ligueurs. Toute une série de correspondances aura sans doute été perdue; car, dès que le Béarnais sut que lui et ses amis huguenots étaient à ce point sacrifiés, il écrivit à Catherine de Médicis ces lignes vraiment éloquentes dans leur simplicité :

« Madame, je m'estois tousjours tant reposé sur le soing et travail continuel que Vostre Majesté prend pour le bien et conservation de cest estat, que je m'attendois que en ce dernier traicté elle n'arresteroit rien au préjudice des édicts de pacification, ny de celui qui n'a jamais eu rien plus chier que la fidélité et l'obéissance des commandemens de Vos Majestés. Ceulx que j'ay par delà vous ont faict les très humbles remonstrances que la justice et raison requéroit. Ce none obstant, j'entends que la paix est faicte sans moy et contre moy; ce que je trouve bien dur, et qu'il faille que, pour estre demouré fidèle au service de mon Roy, on joigne maintenant ses forces à celles de ses ennemis pour me vouloir ruiner. Toutefois, je ne pense point, Madame, que ce soit

de se soumettre à ce qu'il devoit de la voutonté du Roy ; car je croy que, luy et tous les autres, ne veulent nulement estre désarmer, pour toutes les choses qui peuvent advenir... par ainsi, la résolution de l'excommuniment cessera. Ce sera celuy qui la donnera à qui la force demourera et aura domté son compaignon ; mais en tout cecy, je n'y vois mal que pour le Roy ; car si je le voyois avoir les moyens pour estre fort, comme je voudrois qu'il le fut, je ne me soucierois pas d'un bouton de toutes les pratiques et menées ; car il n'y auroit Pape ny roy, et moins encores ses sujetz, qui ne s'estimassent bien heureux les uns de luy complaire, les autres de luy obéyr. Et si le Pape disoit vray, de luy faire avoir ces deux millions, je luy voudrois satisfaire, et qui les fit avoir à bon escient ; car, les ayans, il auroit moyen de se faire le maitre partout et reconnoistre à cest heure là les plaisirs ou desplaisirs qu'on luy a faict. Mais jusques là, si j'étois creue, je ferais le doux à tous papes et roys, pour avoir le moyen de avoir les forces telles, que je peusse commander et non leur obéyr ; car, de comman-

l'intention de Votre Majesté, et attendray sur icelle qu'elle me déclare la volonté du Roy et la sienne... »  
(*Lettres missives*, t. II, p. 88.)

Quelques jours plus tard, le 21 juillet 1585, il protestait avec une nouvelle énergie :

« J'entends maintenant, écrit-il à Catherine, que Vos Majestés ont traicté une paix avec les auteurs des ligues et conspirations, à condition que vostre édict soit rompu, une bonne partie des sujets de ce royaume et bons françois baunys, et les conspirateurs armés de la force et auctorité du Roy contre eulx et contre moy-mesme, qui ay cest honneur de luy appartenir de sy près et qui tiens tel degré en ce royaume, que je suis tenu de m'opposer à la ruine de la couronne et maison de France de tout mon pouvoir contre ceulx qui la voudroient entreprendre... »

(*Lettres missives*, II, 98.)

der et n'estre point obéy, il vaut mieux faire semblant de ne vouloir que ce qu'on peut, jusques à ce que l'on puisse faire ce que l'on doit. Voilà, quand à moy, ce que s'en puisse dire, car ne de Genève et des autres choses, je pense que nous passerons tousjours par où on voudra, estans les plus foibles.

Quand à Monsieur de Lenoncourt, je croy qui sert autant là qu'icy ; il n'y a que la façon qui n'est pas bonne. Je ne diz pas pour ce que cela, à dire vérité, est fait plus pour empêcher que je n'y aille, de peur que je fisse quelque chose à mon advis ; car on peut bien penser, comme je le croy aussi, qu'après cela je n'y dois pas aler, sans que premièrement, ce me semble, le Roy n'aye mandé au cardinal d'Est pour faire entendre au Pape les occasions pour lesquelles il désire que je y aille<sup>1</sup>. J'entends si le Pape ne faict la déclaration contre le roy de Navarre ; car, si la faict, je croy qu'il n'en faut plus parler, et se fant résoudre de faire ce que, du commencement de tout ce remuement icy, ceux qui les ont commencé en ont projeté. Car aussi bien, si vous ne faictes de bonne voutonté, à la fin on sera contrainct d'en venir là. J'escriis un mot de lettre au roy de Navarre que vous verrez, et vous prie le monstrier au Roy ; car je ne pense pas qu'il faille changer rien de ce qu'il a jà escrit à Monsieur Lenoncourt et aux autres avant qu'il partist de Paris.

Je vous assure que toutes ces choses icy me donnent beaucoup de peine et principalement le faict de la royne de Navarre, à quoy ne m'avez pas respondu de ce que vous priois de savoir du Roy, s'il trouveroit bon que j'en

<sup>1</sup> Ce projet de voyage de Catherine à Rome, avant l'excommunication du roi Navarre, était jusqu'ici absolument ignoré.

mandisse quelque chose à Monsieur de Guise. d'autant qu'il m'a asseuré et promis de luy mander qu'il ne se mesleroit jamais plus d'elle et qu'elle ne s'adressast plus à luy. Si ce n'estoit que je me divertiz le plus que je puis, alant à la chasse et me promenant. je pense que je serois malade. J'atens demain Madame de Longueville<sup>1</sup>, qui m'aydera bien aussi à passer mon tems. Je vous prie bailler au Roy le panier que j'ay baillé à ce porteur; il verra par là à quoy je passe la journée. Je prie à Dieu qu'il nous doint occasion dorenavant de les passer plus joyeusement.

De Monceaux, le xiii<sup>e</sup> septembre 1585.

Encores que le Roy m'aye mandé qu'il sera jeudy à Paris, si de fortune il changeoit plus tost ou plus tard, je vous prie que je le sache et en soye advertie, afin que je m'y trouve le jour qu'il luy plaira.

CATHERINE.

1585. — 16 septembre.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, Documents français, vol. 19, f<sup>o</sup> 43.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, j'ai reçu la lettre du Roy et la vostre, et loue Dieu de quoy il se porte si bien, et ne faudroy d'estre à Paris le jour que me mandez qu'il y sera. Quand à ce que me mandez des nouvelles de Romme, je croy que les Espaignolz feront ce qu'ilz pourront par dessoubz main; car il semble, aux

déporements du Pape, qu'il ne se laisse pas gouverner à eux; mais il y a tant d'inventions principalement avec un homme qui n'a pas toute l'expérience des affaires du monde nécessaire pour luy faire faire ce que l'on veut, et voyant l'humeur de cestuy-cy, encore qu'il y aille de la dignité du Roy; mais le tems en quoy nous sommes, et aussy que c'est le Pape et non un prince, comme si c'estoit le roy d'Espagne. cela me fait dire, pour la nécessité aussi que le Roy a d'y avoir un ambassadeur, qu'il n'y faut pas regarder de si près, mais seulement ce qui est, pour ceste heure, nécessaire pour ces affaires. Voilà mon opinion, pour estre comme nous sommes, car si nous estions en autre saison, je ne dirois pas ainsi. encores le Pape le print à point d'honneur; car je croy qu'il ne peut rien dire pour ne le recevoir. sinon que ça esté luy qui avoit trouvé bon qu'il envoyast monseigneur de Nazaret, et puis l'a faict trouver mauvais au Roy. Encore que l'excuse soit foible, je croy qu'il faudra passer par dessus, si y s'y opiniastre. car vous savez comme l'on a affaire de luy pour avoir de l'argent et aussi pour l'empescher de faire quelque chose extraordinaire contre le service du Roy, veu le peu de raison qu'il a et le peu de respect qu'il porte à tous les princes. Voilà ce que je vous en saurois dire; et voudrois bien que nous fussions en tems que le Roy en peut faire comme la raison et le devoir porteroit; mais il ne plaist pas à Dieu, et faut avoir patience tant qu'il luy plaira d'apaiser son ire contre nous et ce pauvre royaume. Je le supplie de nous conserver tousjours le Roy en bonne santé; car, cela estant, j'espère qu'il aura, à la fin, pitié de nous : à tant je le prie vous tenir en sa sainte garde.

De Monceaux, le xvi<sup>e</sup> septembre 1585.

CATHERINE.

<sup>1</sup> Marie de Bourbon, qui avait épousé en troisièmes nocces Léonor d'Orléans, duc de Longueville, était une des vieilles amies de la reine mère.



Monsieur de Villeroy, depuis ceste lettre escripte, j'ay veu par une lettre qui vient de Rome comme St-Gouard a esté scandalisé d'un courrier que monsieur de Nevers a envoyé à Rome, à ce que l'on escript; et à fin que le Roy, s'il luy n'en avoit escript n'en entrast en quelque soupçon, je vous diray que monsieur de Nevers m'a montré une lettre, sept ou huit jours avant que je visse le Roy, que son homme, qu'il a à Rome de tout temps accoutumé d'y entretenir pour estre italien, lui mandoit comment d'ici l'on avoit escript au pape et à d'autres, pour luy dire que monsieur de Nevers, pour ravoïr la bonne grace du Roy, s'en venoit avec moy pour faire la paix, et, sur cela, parloit de nous comme si le Roy et moy estions autres que très catholiques et plus que autres qui en parlent tant. Je le dis au Roy et s'en souviendra, je m'assure; et ledict duc de Nevers me dict qu'il leur en manderait ce qu'il y devoit et prist la cause du Roy et la mienne comme le Roy mesme eust fait; et le voyant, comme il est, tout remis entre les bras du Roy et tel pour son service d'affection et de fidélité, à ce que je le congnois, sincère, comme le pouvons desirer, pour s'en pouvoir servir le Roy sans scrupule, et comme j'en voudrois bien assurer, je n'ay pas voulu demeurer en doute de ce qu'il avoit fait à Rome et s'il y avoit envoyé.

A ce matin me promenant, je luy ai dict : « Depuis que me monstrates la lettre de vostre homme de Rome et que me dictes luy vouloir faire response de façon que leur fermeriez la bouche, l'avez-vous fait? Car je ne vous en ay pas ouï parler. » Il m'a dict que ouy; et luy ay dict : « En avez-vous eu response? — Non; car il y aura, avant de la pouvoir avoir, près de deux mois. » — Je luy ai dict : « Vous n'y avez donc pas envoyé un courrier? — Non; car je ay escript par l'ordinaire. » — Je

luy ay dict : « Vous ne l'aurez pas de longtemps; vous y deviez envoyer. » — Il me dict : « J'y ay envoyé avant venir icy, quand j'ay seen que l'on avoit mandé ce que je vous dis, et y envoye la lettre que m'avez escripte, pour leur faire voir que l'on ne leur avoit fait que mentir, et en outre, par la dicte lettre, la bonne et sainte intention du Roy et la vostre; et, à ceste heure, j'ay escript par l'ordinaire. »

Je vous ay voulu faire tout ce discours, afin que en parliez au Roy et luy lisiez ce que vous en escripts; car j'en serois très marrie de luy avoir dict de luy ce que je luy en dis à Blois qu'il m'avoit dict; car je l'aurois trompé de l'assurer, comme je fis, de sa volonté à son service devers le Roy, encore qu'il m'eust trompée la première, s'il m'eust dict d'un et fait de l'autre; mais je oserois mettre au Roy qu'il est du tout résolu de n'avoir appui, ni faire chose qui déplaie au Roy et en luy seul mettre tous ses moyens et espérance et en nul autre; et crois que je l'ay sondé de tous costés, et qu'il y est bien résolu. Et pense, pour le service du Roy et le retenir du tout, comme je pense qu'il est à luy, qu'il seroit bien fait que l'ambassadeur St-Gouard fust averti comment il est du tout remis entre les bras du Roy et que le Roy l'a reçu en sa bonne grace. Ce que luy en ay dict, ç'a esté par une lettre que m'en a escripte le chevalier d'Elbenne, et, quant l'ambassadeur en sera adverty et qu'il dira à son homme par de là qu'il est bien ayse de ce que le Roy est satisfait de monsieur de Nevers, je crois que cela sera cause qu'il ne fera plus rien que ce qu'il cognoistra estre agréable au Roy. J'ay veu depuis la dépesche que m'avez envoyée, et jesu is bien aise que ce qu'il m'a dict se rapporte à ce que l'ambassadeur escript; car il m'a dict, dès lors qu'il me montra la lettre de son homme, qu'il vouloit escrire au pape et à

tons les cardinaux. Croyez qu'il y est allé pour s'excuser, et pensez qu'il feroit service au Roy d'escripre comme il a faict; je n'y ay autre intérêt que le desir que j'ay que tout se remette comme il devoit, et que le Roy, par ce moyen, n'ait plus de peine, et voir ce royaume par ce moyen hors de tant de maux : ce que je prie Dieu me faire la grace de voir avant de mourir.

CATHERINE.

1585. — 20 septembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 17990, f° 86 v°.

[A MONSIEUR DE MALPIERRE<sup>1</sup>.]

Monsieur de Malpierre, d'autant que je voy le temps de l'expiration de la trefve de Cambray, qui a esté accordée jusques à la fin de la présente année, assez proche d'expirer, et que, comme je suis celle qui en ay esté la principale cause et que depuis que j'ay pris en protection ladicte ville, ay désiré avec beaucoup d'affection que les choses se traictassent en toute douceur pour maintenir tousjours la bonne paix, amitié et intelligence qui est entre le Roy monsieur mon filz et le roy catholique, et éviter l'altération qui y pourroit intervenir, je veulx que vous faictes entendre à mon neveu le prince de Parme que, pour les considérations mesmes qui mont meu cy-devant à accorder la trefve de Cambray, je seray fort aysé qu'elle soit continuée pour deux ou trois ans, et qu'il soit adjousté au dernier accord la jouissance réciproque des biens; assavoir que les particuliers qui sont à Cambray, et demeurez souz le commandement d'icelle ville, jouiront des biens qu'ilz

<sup>1</sup> Sur le sieur de Malpierre, voir plus haut la lettre du 23 avril 1583.

ont es pays de Hainault, d'Arthois, et autres pays du roy catholique mon bon frère; et ceulx des susdicts pays jouyront aussy des biens qu'ilz ont, tant audiet Cambray que pays de Cambrésis et aultres lieux qui demeurent tenuz, suivant ladicte trefve, souz le commandement dudiet Cambray. En ce toutesfois, je n'entendz point estre compris l'évesque de Cambray, mais qu'il en soit excepté, pour estre personne d'autre considération que lesdicts particuliers. Vous regarderez à traicter des choses de ceste façon et de m'en donner responce au plus tost. Suppliant le Créateur, Monsieur de Malpierre, qu'il vous, etc.

1585. — 20 septembre<sup>1</sup>.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 14.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 45 v°.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, je voldrois que vous eussiez satisfayst à cet que je vous avés fayst mender par Cavriane<sup>2</sup> et concélé; car vous m'ensies

<sup>1</sup> Voir à l'Appendice la longue lettre du duc de Nevers, écrite de Rethel le 3 octobre, et répondant point par point à la présente.

<sup>2</sup> Philippe de Cavriana, médecin mantouan, résidait depuis longtemps en France; il avait été d'abord attaché à la fortune du duc de Nevers, frère de son souverain d'origine; plus tard, il passa au service de la reine mère. Il était très au courant des affaires et des intrigues de la cour et entretenait avec les princes italiens des rapports secrets. C'était d'ailleurs un fin lettré, qui a laissé une vie manuscrite de Cosme I<sup>er</sup> de Médicis, sans parler d'une traduction des premiers livres de Tacite, qui lui avait valu de son temps une réputation d'érudit. Sa mission près de la reine mère pour défendre le duc de Nevers était tout amicale : il s'en acquitta, comme on le verra, fort habilement. A la fin de cette même année, il devint le représentant officiel du duc

donné moyen de vous fayre quelque bon olise à l'androyt du Roy mon fils, come je enn é très bonne volonté; cet que je ne peu foyre en verten de la lettre que m'avés ayscryple par cet porteur, d'autlant qu'au lyen de m'éclersir de cet que vous avés fayst et dyst à Rome, pour enn ynformer le Roy mon fils, vous me pryés vous advertyr du langage que l'ons a publié que vous y avés tenen, duquel le Roy ayst scandalysé; de quoy je n'é ausé luy parler. Néanmoins, je desire tent vous fayre plésir et vous donner moyen de sortyr de la pouyne en laquelle vous aytés pour cet regard, et ausi contenter le Roy, come devés rechercher de fayre, que j'é bien voleu vous mender franchement cet que j'enn é ouy dyre; car certainement je n'enn é ryen veu par aycrypt; c'est, mon cousin, que le bruyet a esté fort comun et public que, estant à Rome, vous avés de tout vostre povoyr décryé anvers nostre Saynt-Père le Pappe et les cardynaux, non ceulement les afayres du Roy, mès ausi son gouvernement, ses actyons et sa personne propre, et davantage y'avés recherché et poursuyvy Sa Seynteté d'y remédier et d'envoyer par delà une benle, par laquelle le Roy fust amonesté de se servir des prinse qui avoyent pryns les armes et des forses qu'iles avynt hasanblées pour fayre la guerre aux hérétiques de cet royaulme et les ayxterminer; et, au cas que le Roy en fist refus, de set fayre que, par ysele, ces sugets de toutes calytés fuset dispensés et relevés de lui randre la sugeption et l'obéysance quy ly davet. Velà cet que sommèment je enn é aprys, dont je vous ay byen voleu advertyr, puyque m'ann avés pryé, et m'endé desirer rendre le Roy content ay ay-

ersi de vos actions; chause que je vous concelè de foyre, et pour laquelle je vous offre toute asistempse, pour le byen que je vous veulx et à toute vostre meyson, lequel je ne lèseré jamais de proqueurer et favoryser de tout mon pouvoyr, désirent vostre byen et contentement, autlant que parante que ayés. Et ne vous' fayré la présante plus longue, prient Dyeu vous conserver en bonne santé.

De Paris, cet xx<sup>me</sup> de septembre 1585.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1585. — 23 septembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 34.  
Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 45 v°.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, s'au allant cet porteur vous trouver, je hay byen voleu vous fayre la présente pour vous dyre que j'euse bien désiré que vostre bon mary enst creu le concel que je avés dyst au médesin Cavryana luy mander; et j'euse peu parler au Roy plus lybrement; cet que n'ayent fayst, je n'é pas voleu ausi en parlé, et attendré que yl me aye fayst réponse à la lettre que je luy aycrips<sup>1</sup> aveques la présante réponse, et à l'heure je y fayré tout cet que pouvés tou deus ayspéré d'eune bonne parante et amye, come je vous suys et seré toute ma vie. J'é peur que vous et luy ne puysiés pas bien lyre cet

<sup>1</sup> Dans l'intervalle, Cavryana était venu voir Nevers à la Cassine; et ce fut l'occasion d'une nouvelle défense que, sous forme de lettre, le duc envoya à la reine le 22 octobre, s'impatientant un peu de ce que l'affaire n'avancait pas; car le roi semblait ajouter peu de foi à ses déclarations. — On trouvera cette pièce à l'*Appendice*.

de Florence en France. Sa correspondance a été publiée dans les *Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, t. IV, p. 603 à 867.

lettre; car je me suys endormye en la aycrip-  
vant, tant yl et tard : vous ne le troverés  
aystrange; cet ne la lysez byen, mandez le  
moy, et je vous en remanderé d'autres myeux  
aycripte. Je feyré fin, en vous donnant le bon-  
soir, et pryé Dyen vous donner ce que dé-  
sirés.

De Paris, cet xxiii<sup>me</sup> de septembre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 30 septembre.

(Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 16092, f° 423.

#### A MONSIEUR DE MESSE.

Monsieur de Messe, je vous ay cy-devant  
escript pour vous prier d'intercedder en mon  
nom envers ces Seigneurs à ce que leur vo-  
lunté fut de octroyer nuy sauveconduit pour  
une année au sieur Oratio Barbaran, gentil-  
homme de Viscance, bany par constumace de  
leur estat durant dix ans; mais, pour ce que  
jusques à présent cella n'a peu estre effectué,  
ainsy que je l'avois désiré, j'ay prié l'ambas-  
sadeur de ladicte Seigneurie, résidant pardeçà,  
de m'ayder envers eulx et faire sortir à effect  
ceste mienne intention et leur tesmoigner  
l'enveye que j'ay qu'ilz me gratifient en cella.  
A quoy il m'a promis et assuré qu'il fera tout  
bon delvoir, au moien de quoy je désire et  
vous prie, Monsieur de Messe, que en suivant  
ce que vous avez desjà fait en ce fait, vous  
reitériez au plus tost la requeste que vous leur  
en avez desjà faite de ma part, les assen-  
rant que j'auray à singulier plaisir que ce gen-  
tilhomme et tous les siens congnoisse par effect  
combien ils désirent faire pour moy et en ma  
recommandation; car c'est chose que j'ay gran-  
dement à cœur et en laquelle vous me ferez  
service bien agréable de vous employer en

sorte que elle réussisse. Priant Dieu, Monsieur  
de Messe, vous avoir en sa sainte et digne  
garde.

Escript à Paris, le xxx<sup>e</sup> jour de septembre  
1585.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1585. — Septembre.

Aut. Archives du Vatican.

*Nunziatura di Francia* 19, foglia 348.

#### AU TRÈS SAINT PÈRE.

Très Saint Père, s'ann alant l'évesque de  
Paris<sup>1</sup> de la part du Roy mon fils, ver Vostre  
Sainteté, n'é voleu fallir par la présante re-  
mercier Vostre Béatitude de l'amore letre<sup>2</sup>  
que son nontio m'a donné de sa part, et la  
suplyer qu'insin qu'ele me promect de avoyr  
ayguard auls requêtes que par le même luy ay  
festes, qu'il pleyse là Vostre Sainteté que je  
an voye quelque bon efect; ausi ne veus ob-  
mettre à la supleyer de croire que yl n'y a  
prinsese en la Crétyenté plus désireuse de voyr  
l'anementation de nostre relygion catolique,  
apostolique, romaine, que je suys, comme je  
l'ay fest paroystre par mes ayfects et par là

<sup>1</sup> Cette lettre est adressée à Sixte-Quint à l'occasion  
de l'envoi à Rome, en mission extraordinaire, de Pierre  
de Gondi, évêque de Paris. Ce prélat était chargé de  
demander au pape l'autorisation de vendre une partie  
des biens du clergé et il devait aussi négocier le retour  
de M. de Saint-Gourard, l'ambassadeur du roi que le  
bouillant pontife avait si brusquement chassé de ses  
États. Gondi s'acquitta fort heureusement de cette double  
tâche. — Voir les lettres par lesquelles il rend compte à  
Henri III de ses rapports avec le Saint-Père (décembre  
1585, janvier 1586). [Bibl. nat. ms. fr. 16045.]

<sup>2</sup> On voit que la reine avait encore dans l'esprit des  
tournures, et des mots italiens : *edell'amorevole lettera*  
*che il suo Nunzio...*



noryteure que j'é donnée au roys mes enfans et aus aultres, de quoy Dyeu, entre les grants honneurs et grases qu'il ma festes, de quoy je ne seré jeamès méconésante ni enver le Saynt Siège apostolyq, yl m'a fest la grase que tous mes enfans ont ayté aultant et plus, s'il se peult, catolyques que roy qui ayl aysté en cet royaume, qui ha eu cet don de Dyeu qu'il ni en n'y a jeamès eu d'aultres; et, si tous l'ons aysté, je suis si heureulse que celysi qui l'é à présent l'ayst aultant ou plus que neul autre, qui me fest ayspérer que Dyeu le réserve pour remetre sa relygion par tout son royaume, come quant j'en l'honneur dy venir; car yl n'i appargne ryen de cel qu'est en sa puysanse, come yl a tousjour fest, jusque à y esposer sa vye avent qu'il vint à la courone; et yl n'a ryen dyminué de ce zèle et afecion, come ausi n'é-je; car, an tout cet que je pouvè y servir, jensques à ma propre vie, et ly povest servir, je luy méterès dans si bonne volonté, que je prie me fayre la grase avant mouryr je puyse revoyr en cet Royaume la relygion et Dyeu servy et honoré, come je sey aystre la volonté du Roy mon fils et la myenne, et donner à Vostre Seynteté la grase de byen régir et gouverner son ayglise et meyntenir la Crétyenté en pays, et tous les prinse crétyens.

Vostre dévoté et hobéysante fille,

CATHERINE.

1585. — 2 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 16.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é ayté d'avys, aveque vos bons amys, que le médecin Cavryane vous envoyt cet porteur, pour vous fayre entendre l'opinyon de vos amys et la myenne, qui desirons tous

vostre contentement et vous voyr hor de la pouyne au vous ayst; mès nous ne vous pouvons aydé pour vous en sortyr, si vous-même ne vous aydez, en fesant cet que nous consiellons; car vous n'estes pas ysi pour voyr cet qu'il fault, et aussi neul médesin n'est bon ni creu en son mal, et en prent tousjour d'aultres pour se fayre panser. Yl fault donc que vous croyés cet que l'on vous mende, et vous aseuryés que set pour vostre byen et contentement; et n'en remettant à cet que le dyst Cavryane vous mande<sup>1</sup> et monsieur de Believre, qui vous ayme et désire vous voyre hors de ces brulleryes, je ne vous fayré la présante plus longue, et pryée Dyeu vous conserver.

De Paris, cet n<sup>me</sup> d'octobre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 2 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 18.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, je vous pryé consêler à vostre mary qu'il croy ses amys et moy, qui ne desire que son contentement et le vostre, et yl y a si longtemps que avés preuve de ma bonne volonté et cet que j'é peu; cet j'eusse eu plus de moyen, encore en eusiés vous senty plus de bons efectz. Sesi est une chause qui n'est

<sup>1</sup> La correspondance Cavriana avec le duc de Nevers, au sujet de cet important incident, se trouve presque tout entière, en original, dans le ms. du f. fr. 3374. Elle est tantôt en italien, tantôt en français, et comprend les années 1585 et 1586. D'autres lettres du même personnage, en assez grand nombre et sur le même sujet, sont conservées dans le vol. 261 de la collection Godefroy, à la bibliothèque de l'Institut.

pas à son pareil; c'est son Roy à qui l'on a persuadé qu'il a dyst mal de luy et luy ha fest tous les mauvès oflises que sugect peult. Il est question de l'en rendre eclersi : yl a byen commensé par la lettre qu'il luy escript : yl faut que cele qu'il m'escript souyt tele, qu'il le rende du tout satisfest, aveques cet que je y ajouteré de cet que je penseré et conestré y servir. Je vous pryé donc qu'yl me croye, aveque cet que monsieur de Belyèvre luy es-cryst, que je trove fort de ses amys et dési-rent son contentement. Je donne charge au Caryane luy envoyer cet porteur et luy men-der tout cet qui nous semble qu'il est besoing qu'il fasse et ayscrypve, qui sera cause, me re-mettent sur luy et sur ce que ly escript mon-sieur de Belyèvre, que ne vous fayré la pré-sente plus longue, et la finiré, priant Dyeu vous conserver.

Paris, cet 11<sup>me</sup> d'octobre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 10 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3356, p. 55.

A MON COUSIN

MONSIEUR

LE MARESCHAL DE MATIGNON.

Mon cousin, j'é entendu, par set jantil-homme, cet que luy avés donné charge me dyre, et pouvés pansser le regret que j'é heu de voyr que les chauses souynt ynsin pasaye et n'é aultre reconfort à cete facheuse annuy que l'espérance que j'é que ne perdré l'auca-sion de byen fayre; cet que vous pryé tent qu'il m'est possible. Vous avés tousjour aysté si heureulz et avés si byen fayst pour le ser-vise du Roy, que je me tyens toute assureaye que le feré encore, et y fayré come avés tous-

jour fayst à cet qui est de vostre honneur et byen de son servyse. Ce porteur vous dyra cet que je panse vous pourra ayder; cet le trouvés bon, vous en servyré, sinon, vous en fayré come avyséré pour le mieulx. Et je prie à Dieu qui vous asyste et hayde, come yl a tousjour fayst.

De Parys, cet x<sup>e</sup> d'octobre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — Octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, p. 1.

A MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'ay receu vostre letre par le sieur Chamloiseau<sup>1</sup>, et ay veu l'atestation qui vous a aysté envoyée de Romme, dont j'ay receu un infini contentement; bien m'aye au surplus que ledit Chamloiseau ne m'a fet en-tendre qu'il avoit une lettre votre à présenter au Roy, estimant que, si je l'euse seu, l'afayre eut aysté conduit en sorte que demeureriés satisfait; ce néanmoins, je n'ay laisé de par-ler au Roy de vos afayres, comme j'ay deu, et ne veux sinon bien espérer que le tout s'accommodera, pourveu que vous me veillés croire, comme j'estime aystre raisonnable, attendu qu'avés peu conoistre que je vous ay tousjours aymé, comme si j'eusse aysté vostre propre mère, et ausi que, puisqu'avés désiré que je me mesle de cet afayre, sur lequel vous m'avés demandé conseil, yl est bienséant que vous ne vous départiés de l'avis que je vous donne, qui est que vous m'escrivies une lettre, suyvant le contenu en une que je fays metre avec la présente, à ce que j'aye moyen

<sup>1</sup> Le s<sup>r</sup> de Chamloiseau était enseigne de la compa-gnie du duc de Nevers.

de la pouvoir fayre voir au Roy; vous priant ne trouver mauvais si je vous dy que vostre autre letre m'a mis en peine; car, combien que vous vous justifiés très sagement de ce que l'on vous a voulu imputer, vous y avés meslé plusieurs propos, contenant plaintes du mauvais traitement qui vous a aysté fét, que vous n'espérés rien de la bonne voulanté du Roy, que pour toute récompence vous demandés vostre congé: ce sont propos pour rompre une amytié et non pas pour remettre ce qui y peut avoyr de gasté; le Roy a besoing de vostre cervice, ausi avés vous besoing de sa bonne voulanté. Croyés moy, mon cousin, et suyvés mon conseil, qui ne tend qu'à vostre bien et à la conservation de vostre maison, ce que j'affectionne comme je dois; et faites aystat que je seray tousjours

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 14 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 48 v°.

A MONSIEUR LE COMTE DE BRISSAC.

Monsieur le comte, les lettres que m'escrip-vites, par celui des vostres qui arriva avant-hier, nous ont esté par luy rendues et celles ausy qu'avez adressées au s<sup>r</sup> Pinart par Puchebec, qui vous porte response à la dépesche qu'avez faicte au Roy, envers lequel vous pouvez croire que je feray tousjours pour vous ce qui me sera possible. Cependant, je vous diray que le duc de Joyeuse s'en va par delà et sera suivy de beaucoup de forces sutilsantes, à ce qu'estimons de deçà, non seulement pour engarder le secours que espèrent ceux qui sont dedans le chasteau d'Angers de ceux de la nouvelle opinion, mais ausy pour les empêcher de passer la rivière et les combattre, s'ils

se présentent, comme vous pourrez entendre du s<sup>r</sup> de Joyeuse. Priant Dieu vous avoir en sa garde.

Escript à Paris, le xiv<sup>e</sup> jour d'octobre 1585.

CATHERINE.

1585. — 15 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 20.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, j'é reseu la lettre que m'avés aiscripte et vostre bon mary ausi par Chaulauseau, et vous assure que j'é ayté byen marrye que yl n'a envoyé un pluz habyl homme et qui set fust gouverné du tout par mon avys, puyisque avés tous deus l'asseurence que devés de l'amytyé que vous ay tousjour portée et désir que j'é de vous revoyr en sete compagnie bien contemps, et vous pryé, puyisque pouvés avoyr cette seureté, que fassyés tent ver vostre bon mary que yl fise tout cet que luy concel, et que luy diré cet porteur, tent de ma part que de cele de ces plus seurs amys et amyes, m'aseurent s'il nous veult croire et suivre nostre concel, qu'il sera plus contempt qu'il n'a esté yl y a longtemps, et fault qu'il considère, si l'ons a dyst au Roy cet que je luy ay méné par ma dernyère letre, que le Roy, jusqu'à cet qu'il au soye ayclersi, il ne fault qu'il trouve aystrengé si le Roy enn euse yusin, et, aystent son Roy, yl ne se peust farye honte, quant yl dyra: Ceulx qui l'ont dyst au ayscript et méné n'ont dyst la vérité. Mès non hobestent<sup>1</sup>, puyisque enn avés eu quelque doucte, ne veulx penser que avés eu aucasion d'estre malcontent, encore que cet

<sup>1</sup> Non hobestent, nonobstant.

<sup>2</sup> Beule, bulle.

que j'é dyst, come avés ven, par la heule<sup>2</sup> et la letre du cardynal Gambara<sup>1</sup>, ne souyt rien que je ne euse pansé vous ofanser; mès pour aystre mon Roy, je vous suplye me le par-donner, et croyre que je n'ay le fest que pour le sèle de la relygion, coment yl apert. Ma cousine, je voldrés qu'il voleust aycrippe cete letre au Roy, aveques cele que je luy mende m'escrype à moy et me mender: Je ayscrips au Roy et je panse qu'il ne l'ayt désagréable luy volouyr baller vous-mesme. Et je m'y conduyrés, en cet que je voyrés aystre pour le mieulx pour le randre content et hors de cet payne, et serés byen marrye qu'il eust ven cela cet que je luy renvoye et, encore plus, de avoyr fest cet qu'il me mende, de luy avoyr demendé son congé pour s'ann aller. Je vous pryé le pryer de ma part, s'il veult que je m'aseure de son amytyé, come j'é tousjour fayst, qu'il croye mon conseil: et yl ne s'en repantyrà pas. Je en suys toute aseuraye ausi, come je m'aseure que ferés, afin qu'il fase cet que luy ayscrys, et ay donné cherge à cet porteur luy dyre; car croyés que s'est son byen et le vostre, et le contentement de tous deus, que je désire aultant que vous mesmes. Je pryé à Dyeu qu'il me croye et fase cet que luy mende, et que vous puyse voyr byen tost ysy byen contente.

De Parys, cet xv<sup>e</sup> d'octobre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Jean-François, fils du comte de Prataluino, cardinal Gambara sous Pie IV en 1561, évêque de Viterbe sous Pie V, mort à Rome en 1587, à cinquante-quatre ans. Il cultivait avec succès les vers latins, et faisait peu de politique.

1585. — 16 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 22.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, Chanteausault s'an retourne, et le vous euse renvoyé plus tost, mès je ne l'é pansé aystre à propos, et voldrés qui cet feust tout conduyt par mon conseil; car vous eusiés en plus de contentement plus tost, mès il n'i a rien guaté et les chausés sont en bon chemyn, mès que me volyés croyre; car, à dyr la véryté, la letre que m'avés escripte n'est neulement bonne pour aystre monstrée au Roy<sup>1</sup>, cet que je n'euse fayst, s'il n'eust présenté la letre san m'en parler; mès cela cet rabillera: mès que me volyés croyre; car, cet avés fiense en moy que je desire vostre byen et contentement, come je fays, yl fault me le monstré, en me croyent du conseil que je vous donneré, qui ne sera jeamès que pour vostre byen, et vous envoyré Cavryane ynstruyt de tout cet que conestré et voyré aystre bon que vous fassiés; et, se le fayrés, vous me donnerés le moyen de vous rendre contens; car cet cet que je veux fayre pour vous et non demander vostre congé, come m'avés escript et set ysi<sup>2</sup> m'a presée de le fayre. Je ne vous en dyré pour cet heure davantège, et fayré fin, prient Dyeu vous conserver.

De Parys, cet xvi<sup>e</sup> d'octobre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

<sup>1</sup> Pour être sûre que la réponse du duc de Nevers fût rédigée dans le sens qu'elle croyait le meilleur, la reine fit faire une minute, qu'elle envoya par Cavriana, et dont le texte se trouve écrit tout entier de la main de Bellièvre dans le même ms. 3364. — Nous la donnons à l'Appendice, à la suite de celle qui a été réellement écrite par le duc.

<sup>2</sup> Set ysi, celui-ci.



1585. — 17 octobre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3365, f° 74.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, Chanloseaux s'an retourne, lequel j'é retyns jusques asteure, et voldrès, puyque vostre mary et vous vous fiés de moy et vous assurez de l'enveye que j'é de fayre pour vostre contentement tout ynsin que le pouvés desirer, qu'il n'eust osi rien fayst san me le dyre; car l'ons a plus de payne à rabhyller leur fautes, quant sont jeans qui ne savét que c'et que la Court, que l'on a de fayre le prinsipal. Or, sela est fayst et rabillé; et s'il vous dyst come tout ayst pasé, vous conestré que le Roy desire que tout alle byen; mès yl faut que vostre mary me croye du tout, au je ne m'en mèleré plus. Je vous menderé tout par un que je luy envoy. En cet pendant, festes que yl aye un peu de pasiense et le dysposez à leyre tout ce que je luy consèleré, qui ne sera jeamès que pour son byen et le contentement de tous deus. Je fayré fin, prient Dyeu vous conserver.

De Parys, cet xvii<sup>e</sup> d'octobre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 23 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3369, f° 53 v°.

A MONSIEUR DE RANDAN.

Monsieur de Randan<sup>1</sup>, pour ce que je désire et suis délibérée d'aller passer une partie

<sup>1</sup> Louis de la Rochefoucauld, comte de Randan, gouverneur d'Auvergne, qui fut chef de la Ligne à Riom, et mourut dans une rencontre avec les troupes royales, le 14 mars 1590.

CATHERINE DE MÉDICIS. — VIII.

de l'hiver en la ville de Clermont<sup>1</sup>, et d'autant qu'il seroit à craindre, si elle estoit hantée de beaucoup de personnes et trains, qu'elle ne se trovast despourveue de vivres quand j'y arriverois, et aussy que la conlagion ou aultres maladies s'y missent, je vous prie donner ordre et faire en sorte qu'il n'y entre et séjourne aucun train quelqu'il soit, tant que j'y sois arrivée, et vous abstenez vous mesme d'y aller, et aussy où sera ma fille la royne de Navarre<sup>2</sup>, suivant ce que vous

<sup>1</sup> La reine mit-elle son projet à exécution? Ce n'est pas probable; car, à la fin de 1585 et dans les premiers mois de 1586, nous ne la voyons guère quitter Paris.

<sup>2</sup> Quand Catherine vit sa fille abandonnée de tous et en butte à la haine du roi, elle lui offrit un refuge dans son château d'Ibois, près d'Issoire, en Auvergne. Mais Marguerite qui, depuis sa fuite d'Agen, s'était retirée dans la forteresse de Sarlat, au milieu de ce pays sauvage et montagnard qui entoure Aurillac, se croyait là tellement en sûreté qu'elle répondit à sa mère :

« Madame, le s<sup>r</sup> de Suraiue m'a dict la charge qu'il vous a pleu lui donner, qui estoit celle mesme qui vous avoit pleu beller à La Roche<sup>1</sup>. Je remesie très humblement vostre Majesté du chateau qui lui plait m'oferr; je n'en ai, Dieu merci, point de besoin, estant en très bonne plase qui est à moi, assistée de beaucoup de jans d'onneur et i vivant très hourrée et en toute sûreté. Et quant à ce qui vous a pleu, Madame, lui commander me dire, que se n'estoit à moi à faire la gaire, s'a bien esté, Madame, à moi à me garder; aussi n'aie entrepris autre chose; mès à cela, et pour ne retomber en la puissance de ceux qui m'ont voulu oter le bien, la vie et l'onneur, je vous suplie très humblement croire, Madame, que je n'i esparagnerai rien, et que je vous demeureré toute ma vie sans vous randre jamais ma présence annueuse. »

(Ph. Lauzun, *Lettres inédites*, etc., Auch, 1886, in-8°, p. 38.)

Cette sûreté, dont Marguerite de Valois se vantait, ne dura que du 30 septembre 1585 au 13 oc-

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 318, la lettre du 15 juin à Bellèvre.

escript le Roy monsieur mon filz, jusques à ce que luy ou moy le vous mandions. Priant Dieu, Monsieur de Randan, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrip à Paris, le xxiii<sup>e</sup> jour d'octobre 1585.

CATHERINE.

1585. — 23 octobre.

Bibl. nat., collection Dupuy, n° 500, f° 151 v°.

A MON COUSIN

### LE ROY ANTOINE DE PORTUGAL<sup>1</sup>.

Mon cousin, encores que vous ayez entendu le regret et desplaisir que le Roy monsieur mon filz et moy avons en du tort qui vous a esté fait, au commencement de ces nouveaux remuemens de troubles survenus en ce Royaume, et qu'il n'a esté rien obmis pour faire réparer ceste faulte, comme vos gens le vous peuvent avoir dict, outre ce que le s<sup>r</sup> de Chasteauneuf<sup>2</sup>, ambassadeur du Roy monsieur mon filz en Angleterre, vous en a fait entendre, et l'ordre qui a esté donné pour vous faire recevoir et accommoder en une de ses maisons, pour y demeurer vous et les vostres avec toute commodité et seureté, qu'il advisa dès lors de vous y donner, comme l'abbé de Gadagne avoit charge et exprès commandement de vous le faire entendre de sa part et de la mienne, et que vous avez plus particulière-

ment entendu de celui qu'il vous a envoyé et vous a esté trouver en Angleterre. Toutes fois, le Roy et moy avons encore advisé que je vous enverrois encore le capitaine Pardin, présent porteur, pour vous tesmoigner notre bonne et grande affection en vostre endroict, vous assurant qu'il ne vous manquera aucune chose que nous puissions faire pour vous et le bien de vos affaires, ainsy que vous le pourrez plus amplement entendre dudit capitaine Pardin, qui vous dira aussi l'ordre qui a esté donné et qui sera tousjours prest quand vous voudrez, pour vous recevoir, loger et bien accommoder, vous, mes cousins vos enfans et les vostres, avec la bonne délibération où le Roy est de vous donner les meilleures qu'il pourra pour vostre contentement. A ceste cause, mon cousin, je vous conseille de vous en revenir par deçà et vous assurer qu'en mon particulier je seray aussi tousjours tout ce qui me se sera possible, etc.

Escrip à Paris, le xxiii<sup>e</sup> octobre 1585.

Votre bonne cousine et commère.

CATHERINE.

1585. — 24 octobre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 1609, f° 636.

### À MONSIEUR DE MAISSE.

Monsieur de Maisse, le Roy monsieur mon filz et moy escrivons présentement à la Seigneurie de Venise et au magistrat de Vicence, pour la dam<sup>le</sup> de Fouchault, l'une de mes filles damoiselles, fille et seule héritière du feu s<sup>r</sup> de Fouchault, Scipion de Piovenne, en son vivant premier escuyer du feu Roy Henry mon seigneur, les parans de laquelle luy détiennent tous les biens, titres et enseignemens de la succession de sondict père, afin qu'il leur plaise vouloir, en nostre fa-

<sup>1</sup> En tête : « Lettre de la Reine mère envoyée en Angleterre au Roy Antoine de Portugal, qui s'y estoit réfugié. »

<sup>2</sup> Claude de L'Aubespine-Chasteauneuf venait de succéder à Mauvière comme ambassadeur en Angleterre; il étoit à peine arrivé à son poste.

veur, assister ladicte dam<sup>le</sup> de leur auctorité, pour le recouvrement des biens, tiltres et enseignementz, desquelz depuis la mort de sondict père, elle n'a onques peu avoir raison. C'est pourquoy je vous prie vouloir présenter lesdictes lettres à ladicte Seigneurie et audict magistrat, intercedder, vous employer et faire tant envers eulx, que la prière que le Roy mondiet sieur et filz et moy leur faisons ne demeure infructueuse à ladicte damoiselle, laquelle, sous l'auctorité de ladicte Seigneurie, est en voye d'avoir beaucoup de peines. Vous priant aussy vouloir de vostre part assister celluy que ladicte dam<sup>le</sup> de Fouchault envoie expressément par dellà de toute la faveur, crédit et auctorité que vous avez, pour faciliter lesdictes poursuites, et de luy faire paroistre combien vous affectionnez ce que vous est recommandé de ma part; vous assurant que vous me ferez service bien agréable. Priant Dieu, Monsieur de Maisse, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xxiiii<sup>e</sup> jour d'octobre 1585.

CATHERINE.

DE LAUBESPINE.

1585. — 2 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 32 r°.

A MONSIEUR DE DANZAY.

Monsieur de Danzay, vous aurez bien moyen de faire encores ung bon et grand service au Roy monsieur mon filz, par la despesche qu'il vous fait maintenant, pour response à la vostre du x<sup>e</sup><sup>mo</sup> septembre dernier, vous advertissant bien particulièrement, non seulement de ce qui s'est passé en ses derniers remuemens, mais aussy de sa droiete et sincère intention, pour laquelle je scay que ferez tout ce qu'il vous sera possible, comme doit ung

bon et affectionné ministre que avez tousjours esté et estes. M'en remettant à sa despesche, je ne vous feray ceste-cy plus longue que pour vous dire que le Roy mondiet seigneur et filz, et moy, avons esté bien marriz de la grande incommodité que ce vous est par faulte du paiement de ce qui vous est deub<sup>1</sup>, dont j'espère que sortirez bien tost par le moyen de l'édiet d'ampliation de pouvoir aux enquesteurs, ausquelz a esté dernièrement mis la dernière main; estimant que les deniers qui sont destinez pour le paiement de vostre dit vieil deub en viendront bien tost. Et pour le regard de la continuation de vostre estat et entretenement, vous en serez tousjours bien païé, comme avez esté depuis deux ou trois ans; et pouvez croire qu'en tout ce que je pourray faire pour vous, je m'y employeray d'aussy bon cœur que je pryé Dieu, Monsieur de Danzay, vous avoyr en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris<sup>2</sup>, le n<sup>e</sup><sup>mo</sup> novembre 1585.

CATHERINE.

1585. — Novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 30.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, vous voyré, par la letre que vous escript le Roy, coment yl a creu cet que

<sup>1</sup> M. de Danzay n'était pas moins favorisé que les autres ambassadeurs; c'était l'habitude alors d'être toujours en retard pour leurs appointements. Nous avons vu déjà des lettres semblables adressées à du Ferrier, à Saint-Gourd, à M. de Longlée, etc.

<sup>2</sup> On lit dans le *Registre-Journal* de Pierre de l'Estoile (édit. Jouaust, t. II, p. 173) : « Le 30<sup>e</sup> octobre, le Roy s'en alla au bois de Vincennes passer la feste de Toussaints avec ses confrères Hiéronimites, et la Reine mère en son logis des Repenties. »

luy avés fest voyr de vos joustificayon et que  
yl ne tyendré qu'à vous que ne soyés mieulx  
que vous ayste. yl y a longtamps. auprès de  
luy. Je vous pryé croyre vos amys que aurés  
aucasion asteure de vous contenter et ly fayre  
conestre que layrés et aystes ayse de cet qu'il  
a voleu conestre la véryté et qu'il l'aye reseue  
come yl a. Yl ne fault pas fayre aveques son  
Roy come aveques son compaignyon, et s'et cet<sup>1</sup>  
que vous ay ouy dyre par plusieurs foyz, quant  
avez ven que l'on ne le reconeset. ny hobésey  
come l'on douyt. Or, mon cousin, vous n'avez  
jeamai ayté de seulx-là, et m'asseure que ne  
voliés comenser à fayre aultrement que cet  
qu'avez tonte vostre vye; et je m'asseure que  
tous les jours ann auré plus d'aucasion; et  
d'aultent que Cavriano et monsieur de Belyèvre  
vous en mandet plus au long, ne fayré la pré-  
sante plus longue. et vous pryé de croyre  
qu'en tout. cet que poré conestre ou auré  
pouvoyr fayre pour vostre contentement. que  
n'avez parente ny amy qui de mylheur s'i  
ampluye que fera toute sa vye.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

[1585. — 8 novembre.]

Copie. Bibl. de l'Arsenal, n° 5414, p. 654.

Copie. Bibl. nat., Ms. Dupuy, n° 390, p. 51.

Imprimé dans les *Mémoires de Noyez*, t. II, p. 660.

A MON NEVEU

MONSIEUR LE DUC DE GUISE<sup>2</sup>.

Mon neveu, je loue Dieu qui a combatu  
pour nous et défait sans coup fraper tous les  
huguenots, qui leur doit faire penser qu'il  
faut qu'ils se facent catholiques. Aussi, je suis

inliniment ayse que le Roy, de son propre  
mouvement, ayt fait ce qu'il a fait.

Pour le fait de ce qui est avenu à Aussoune<sup>1</sup>,  
vous avez grande occasion de le remercier et  
par vos effets luy faire connoistre l'assurance  
que vous avez de sa bonne grace et vous con-  
noistrez par là qu'il vous a dict vray. que,  
vous comportant avec luy come la raison veut,  
luy faisant connoistre que vous vous voulez  
conformer à toutes ses volonteiz, et avez toute

<sup>1</sup> Allusion aux singuliers événements qui se passèrent  
à Auxonne le jour de la Toussaint 1585. Jean de Saulx-  
Tavannes était gouverneur de la ville et ami des Guises; il  
s'était emparé du château et avait réquisitionné les ha-  
bitants au profit de la Ligue. Les bourgeois mécontents  
organisèrent une sorte de complot contre le vicomte : le  
1<sup>er</sup> novembre, aidés d'un capitaine royaliste, le baron de  
Hurault, ils se saisirent de leur gouverneur, pendant  
l'office paroissial, et couvrirent leur rébellion d'une dé-  
claration de fidélité à la couronne. Pendant quelques  
mois, ce ne furent que réclamations de la maréchale de  
Tavannes, du frère de Jean, du duc de Guise, du vicomte  
lui-même, tandis que les habitants d'Auxonne envoyaient  
au roi l'apologie de leur conduite, énuméraient leurs  
griefs contre Tavannes, et se faisaient approuver par le roi  
d'avoir emprisonné leur gouverneur. (Lettre de Henri III  
du 15 nov. 1585, dans les V<sup>e</sup> de Colbert, vol. 9, p. 356.)

On rencontre également dans ce recueil une lettre  
adressée par Jean de Tavannes à la reine mère (*ibid.* f°  
336), dans laquelle il donne pour excuse de sa conduite  
« que, sy c'est faulte d'avoir suivy messieurs de Guise  
à ce dernier voyage, ilz ont failly les premiers : les ayant  
toujours vens pour le service du Roy, il a pensé que  
c'estoit une mesme chose. »

Mais nous n'avons pas trouvé la réponse de Catherine,  
ni rien dans sa correspondance qui ait trait à cet épi-  
sode, auquel pourtant elle fut forcément mêlée.

L'année suivante, le procès du vicomte ayant été  
transféré d'abord au parlement de Dijon, puis évoqué au  
Grand Conseil, le hardi capitaine trouva moyen de se  
sauver dans le trajet, presque sous les yeux du grand  
prévôt royal, et de se réfugier en Franche-Comté.

Voir *Les Saulx-Tavannes* par M. L. Pingaud, Paris,  
1876, in-8°, chap. iv. L'auteur ne semble pas avoir con-  
sulté les documents conservés dans le volume 9 des *Cinq  
Gents Colbert*. Il ne cite que le récit du ms. fr. 17281.

<sup>1</sup> Set cet, c'est ce que...

<sup>2</sup> En tête : « Lettre de la reine mère Catherine à M<sup>r</sup> de  
Guise. »



assurance de sa bonne volonté, qu'il feroit plus que ne sauriez désirer. Je vous prie donc me croire, et qu'il connoisse qu'estes content, et que n'avez plus nulle défiance qu'il ne vous ayme; et en ay dict au baron de Senecey<sup>1</sup> ce qu'il m'en semble. Et feray fin, priant Dieu vous conserver, et vous de faire mes recommandations à vostre femme.

Vostre bonne tante,

CATHERINE.

1585. — 11 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f° 3 r°.

[AU ROI D'ÉCOSSE.]

Très hault, très excellent et très puissant prince, nostre très cher et très amé filz, salut et dillection. Le Roy nostre très cher Sr et filz, envoyant le s<sup>r</sup> baron d'Esneval<sup>2</sup>, vidame de Normandy, gentilhomme ordinaire de sa chambre et cappitaine de cent chevaux-légers, présent porteur, par delà pour y résider son ambassadeur, nous avons bien voulu l'accompaignier de la présente pour vous dire que le Roy nostredict Sr et filz, à l'imitation de ses prédécesseurs, désire de sa part continuer en la bonne amitié, alliance et confédération qui est de si long temps contractée entre ces deux coronnes de France et d'Écosse. Ayant donné charge audict d'Esneval de faire à ceste fin tous bons offices près de vous, pour l'assurance qu'a le Roy mondiet Sr et filz que vous

<sup>1</sup> Le baron de Seneçay, Claude de Bauffremont, était un des plus dévoués partisans des Guise. (Voir les lettres qui lui sont adressées en août 1585, dans les *V<sup>e</sup> Colbert*, n° 991.)

<sup>2</sup> Charles de Prunelé, chevalier de l'ordre, capitaine de cinquante hommes d'armes, vidame de Normandie, baron d'Esneval et de Pavilly, qui avait épousé Madeleine Pinart.

estes en la mesme dévotion et affection de persévérer en son amitié, suivant les antiens traictiez d'entre voz prédécesseurs et les siens, ainsy que vous entendrez plus particulièrement dudict s<sup>r</sup> d'Esneval, dont nous vous prions le croire ainsy que feriez nous-mesmes. Priant Dieu, très hault, etc., vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le x<sup>e</sup> jour de novembre 1585.

[1585. — 11 novembre<sup>1</sup>.]

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3305, f° 4 r°.

[AU ROI D'ÉCOSSE<sup>2</sup>.]

Monsieur mon petit-filz, envoyant le Roy mon filz le s<sup>r</sup> d'Esneval, gentilhomme de sa chambre, pour résider auprès de vostre personne, ce qu'il eust plustost faict sans les affaires qui sont survenues en ce royaume, comme il vous pourra plus amplement faire entendre, et le désir qu'il a tousjours eu que eussiez personne auprès de vous déppendant de luy, pour vous pouvoir faire entendre l'amitié qu'il vous porte et comment il la veult entretenir, estant de si longtemps faicte et conservée entre ces deux royaumes et les roys de tous deux, lesquelz ont tousjours eu si bonne intelligence et alliance ensemble, que le Roy mon filz désire de n'y en avoir pas moins, comme il a donné charge audict s<sup>r</sup> d'Esneval vous faire entendre plus particulièrement; comme aussy je l'ay pryé de vous asseurer qu'en ce que je congnoistray et pourray y servir pour l'entretenement et augmen-

<sup>1</sup> La lettre officielle était la précédente: celle-ci est d'un ton plus familier. Nous la mettons à la même date; car elle a dû partir par le même courrier.

<sup>2</sup> *En marge*: « Lettres escriptes de la main de la royne mère du Roy, audict s<sup>r</sup> roy d'Écosse. »

tation de ceste amitié, que je m'y emploieray de la mesme affection que si je vous estois propre mère, ayant et honorant tant la royne vostre mère que, en tout ce qu'elle desire, comme je sçay que c'est ce qui est de vostre bien et conservation, je désireray tousjours luy faire parroistre par effect ma bonne volonté. Et ne remectant sur ledict d'Esneval, feray fin, priant Dieu vous conserver.

1585. — 15 novembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 4714, n° 168.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE GUISE.

Mon cousin, Dieu nous ayme encores plus que neméritons, car il a combattu pour nous, ainsi que vous dira le s<sup>r</sup> de Chomberg, présent porteur, qui sera cause que ne vous en diray davantage, sinon que devons tous bien louer Dieu de nous avoir donné la victoire par ses mains seulle, sans que nul des nostres ait esté en hazard<sup>1</sup>. Je vous pryé vous en venir icy auprès du Roy pour ceste cause. Il sera besoing que y soiez en vostre gouvernement, encores

<sup>1</sup> Voir plus haut, p. 364, une phrase conçue à peu près dans les mêmes termes, écrite au duc de Guise, le 8 novembre.

La reine mère, si prodigue de détails sur les négociations qui aboutirent au traité passé à Nemours avec les ligueurs, ne nous donne plus que très peu d'indications sur les événements qui suivirent. Henri III fut obligé d'exécuter les promesses qu'on lui avait si durement arrachées. Il fit enregistrer au Parlement les édits contre les réformés; il mit toutes les forces royales à la disposition des chefs de la Ligue pour combattre les hérétiques. Mais le duc de Guise ne prit pas une part directe à la lutte, et resta en Lorraine. Son frère Mayenne eut le commandement de l'armée qui opérait en Guyenne, de concert avec le maréchal de Matignon, contre le roi de

que les reistres ne viennent, pour empescher que les François qui là yront n'aillent les quêrir; et il est raisonnable qu'avant vous voiez le Roy pour beaucoup d'occasions que ledict Chomberg vous dira, qui sera cause, me remectant sur luy, que ne feray la présente plus lorgue et la finiray en priant Dieu vous conserver.

De Paris, ce xv<sup>me</sup> novembre 1585.

1585. — 16 novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, f° 26.

A MON COUSIN

MONSIEUR DE NEVERS.

Mon cousin, j'é reseu vostre letre et entendu par le méderin Cavriane cel que luy avés chargé me dyre, come ausi j'é leu cele que ayscryvys au Roy mon lils. J'é aysté byen aysé de cel que m'avez creue et le conseil de vos amys : encore que se ne soyt tout enlyer, vous l'avés fayst de fason que avons eu le moyen de vous ayder; et tout ayt réussy si byen que m'aseure en resevré le contentement que vous en désire; car j'é tout monstré au Roy,

Navarre et le viconte de Turenne, tandis que Henri de Joyeuse, comte du Bouchage, celui qui fut successivement capucin et maréchal de France, combattait le prince de Condé en Anjou. Déjà la surprise du château d'Angers par le capitaine catholique de Halot avait eu lieu le 24 septembre 1585, forçant les troupes protestantes à passer la Loire vers le milieu d'octobre. Dès lors, les opérations de Condé ne furent qu'une suite de désastres : obligé de s'enfuir à travers le Maine et la Normandie, il s'embarquait à la fin d'octobre entre Avranches et Saint-Malo et gagnait l'Angleterre, tandis que ses malheureux compagnons d'armes étaient traités en criminels d'État. C'est à ces succès faciles des armes royales que Catherine fait allusion dans ses deux lettres au duc de Guise.

et Cavriane luy ha ballé vostre lettre, qu'il a reseue et lue, et m'a dyst qu'il vous y fayré reponse<sup>1</sup>; ce que yl eul dejeà fest, n'eut aysté qui s'ann et alay pour quelques jours prendre l'ayr. Et enn attendant qu'il revyegne, je m'en voy ausi un jour à Chenonceaulx, pour aytre de retour isy ausi tost que luy; et pour vous dyre, tout ayt alay si byen et heureusement que, avant partyr, vous ay voleu fayre cel mot pour vous aseurer de la bonne volonté du Roy, en y attendant qu'il vous faze sa réponse, come Cavriane<sup>1</sup> vous pourra mender de l'hon-

<sup>1</sup> Voici la réponse du Roi; mais elle est fort contournée et moins satisfaisante que ne l'annonçait la reine mère. Il est probable pourtant qu'elle aida à mettre fin à ce long incident :

*Lettre de Henri III au duc de Nevers,  
du 18 décembre 1585.*

« Mon cousin, sur ce quela Royné madame et mère a prins la peine de me communiquer et faire entendre des lettres que vous luy avez esrites, j'ay bien voulu recevoir celle que le Cavriane m'a présenté de vostre part, veoir aussi losdictz certifficats et lettres de Rome que vous avez envoie, et davantage vous faire sçavoir par la présente que, ayant plu à Dieu me constituer et establir roy de ce royaume par droicte et légitime succession, ce que j'ay toujours plus désiré et recherché a esté de donner occasion à mes subjects de se louer de ma bonté et de me faire recevoir contentement de leurs actions, allin de rendre mon règne heureux. En quoy je pense non seulement avoir satisfait à ma conscience, mais obligé plusieurs personnes d'en servir de preuve à présent et de mémoire à la postérité; et n'ay autre regret pour ce regard sinon de n'en avoir recueilly tel fruit que je désirois, autant pour le salut public de mes subjectz comme pour mon contentement particulier. Et, comme j'ay naturellement toujours aimé la vérité, aussi je la recevray toujours en bonne part, et ma bonne grace jamais ne sera épargnée à ceulx qui meotrout peine de m'esclaircir et contanter de leurs actions, comme vous me mandez, par vosdictes lettres, que vous désirez faire. Priant Dieu, mon cousin, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escrît à Paris, le xvin<sup>e</sup> jour de décembre 1585.

*Signé: HENRY.*

*Et plus bas: DENECEVILLE.*

nesté réponse qu'il ly a feste à ce qu'il ly a dyst, et voudrai que ensiés ouy Cavriane, cet qu'il y dyst et la réponse que le Roy luy fist; car vous auryés ouy qu'il n'oblya rien à luy dyre de cet que pouvoyt servir ha luy fayre conestre vostre ynnosance et fidélté. Ausi le Roy lui respondyst come seluy qui avoyst trové bon cet qu'il luy dyst et enn estoyt demeuré content, si byen que je voy les chause come les pouvés désirer; et enn attendent la réponse, je vous ay voleu donner cet contentement de vous aseurer qu'il a reseu le tout de bonne part, come plus au long vous voyré par se que ledyst Cavriane vous en escript. Et

<sup>1</sup> Il est facile de juger de l'habileté avec laquelle Cavriane défendit son ami le duc de Nevers; car il a pris soin de rédiger une sorte de procès-verbal de son entrevue avec le roi. On le trouvera dans le ms. fr. 3374, f<sup>o</sup> 1 à 5, sous ce titre, et suivi de la signature *Cavriani*: « *Propos tenus par moy le 14<sup>e</sup> jour de novembre, qui feust le jedy, au Louvre, en la chambre de la royné mère.* » Mais une pièce plus curieuse peut être encore figure à la suite, et est intitulée :

« *Propos tenus par moy, le 16 du mois de novembre, après dîner, à M<sup>r</sup> d'Espernon, en sa salle, présent beaucoup de monde.* »

En voici quelques extraits :

« Il m'e demanda si vous viendriés en court : je lui respondis que fairsiés ce que le Roy vous commanderoit. — Mais, lui dis-je, le conseilés-vous à y venir? — Il me répondist que vous n'aviez besoin de conseil.

« Mais, dites-moy encore : Vous avez veu les lettres mensongères pleines de calomnies; et si St-Gouart ne les a écrit, qui les a donc escritz ? Qui les a porté et anvoyé ? Ce ne sont pas anges qui les ont escrit et apporté invisiblement ! — Il me respondist que les lettres estoient sans nom ou souscription aucune, et que le Roy les lui monstra deux ou troys foyz, selon les despèches de Rome.

« Je lui dis : Maintenant que croiés-vous ? Estimez-vous que M<sup>r</sup> de Nevers vous ayt fait de si vilains offices ? Il respondist que non, et le jura bien hault, et me dit qu'il vous estoit serviteur et ausy assuré. »

(Ms. fr. 3374, f<sup>o</sup> 6 à 7.)

me remetent à cet qu'il vous enu mende, je  
fayré fin, pryent Dieu vous conserver.

De Paris, cet xvi<sup>e</sup> de novembre 1585.

Vostre bonne cousine, CATHERINE.

1585. — 93 novembre

Orig. Bibl. impér. de Saint-Pétersbourg, vol. 19, f<sup>o</sup> 38.

#### A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ÉTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroy, je suis arrivée en ce lieu, avec beaucoup d'incommodité et bien tard, pour ce que la peste estoit fort grande au lieu où l'on avoit fait mon logis, qui est à Rosny, de sorte que j'ay esté contraincte de coucher icy, là où le maistre de la maison<sup>1</sup> m'a prié de supplier le Roy monsieur mon filz luy accorder la garde noble d'une sienne niece. fille de son frère, qui est mort depuis peu de jours, laquelle il veut retirer des mains de sa belle-sœur, qui est de la nouvelle opinion, afin de la faire instruire en nostre religion catholique; je vous prie de vouloir parler de ma part au Roy monsieur mon filz, car c'est ung très honneste gentilhomme, digne de toute bonne et favorable gratification. Quand vous aurez reçu le commandement de sa dépesche, je desire que vous la dépeschiez incontinent, et qu'il cognoisse que la recommandation que je vous fais luy aye servy. Je prie Dieu, Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa garde.

Escript à Blaru<sup>2</sup>, le xxiii<sup>me</sup> novembre 1585.

<sup>1</sup> Le châtelain de Rosny était alors Salomon de Béthune, chevalier, baron de Rosny, gouverneur de Mantes, plus tard gentilhomme de la chambre du Roi; mort en 1597 à Beauvais, après avoir assisté au siège d'Amiens. Le grand Maximilien, son neveu, devait lui succéder et devenir marquis de Rosny, puis duc de Sully.

<sup>2</sup> Blaru, (Seine-et-Oise), arr<sup>t</sup> de Mantes.

*De sa main* : Je vous pryé faire en sorte que le Roy ly y acorde, que outre que c'est un bon jantilhomme, cervyteur du Roy, yl m'a fort byen acomodée; car, san luy, je n'avés rien pour me coucher et mes couvertures nécessaires. Méné-moy des nouvelles du Roy.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : DE LAUBESPINE.

1585. — Novembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 3364, f<sup>o</sup> 35.

A MA COUSINE

#### MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, vous voyrés par se que aycript Cavriane<sup>1</sup>, et moy, à monsieur de Nevers, comme, nous ayent creu, les choses sont passaye que, à mon avys, ne se peust myeulx; et vous assure que ledyst Cavriane n'a rien obmis à dyre au Roy mon fils de cet qui pouvest cervyr à sa joustification, si byen que le Roy luy fist une bonne et douse réponse, come yl a méné à monsieur de Nevers, lequel ne se douyt repantyr de m'avoyr creue et ses amys; car, cet plus tost yl eust voleu sayre, yl feust il y a longtems hors de cete pouyné, come yl a aucasion d'en aystre là présant; et n'é voleu fallry yncontinent luy mender et à vous, afin que enn ayés plustost le plésir. enn atendent que le Roy luy fassé réponse. come yl m'a dyst volouyr; et, s'il ne s'en fust alé pour quelque jour hors d'ysi pour prendre l'hayr, y l'eust feste anuyt. Je m'aseure, dès que ayés ven cet que luy mende Cavriane,

<sup>1</sup> Cavriane écrivait en même temps une longue et très curieuse lettre à « Madame la duchesse de Nevers, à la Cassine », datée de Paris, le 5 novembre 1585. Elle se trouve au ms. fr. 3374, f<sup>o</sup> 8 à 10.



qu'en demeurérés tou deus byen contemps; et je m'en remetre sur luy à cet qu'il enn escript, qui sera cause que ne vous en dyré d'aventage, et seulement vous dyré qu'en atendent que le Roy reviegne, je m'en voys fayre un tour à Chenonceaux<sup>1</sup>, qu'il y a un han que n'aye aysté; et yl fest ysi mal sayn pour y estre sau le Roy; car quant yl y est, lent n'y pause pas au mal ni dengé. Velà pour quoy je m'en voy; et, dè set que seré de retour, je solysiteré la réponse. En cet pendant, je prie Dyen vous conserver.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 25 novembre.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, Documents français, vol. 19, f° 45.

A MONSIEUR DE VILLEROY.

CONSEILLER DU ROT MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroi, je viens de recevoir la lecture que vous m'avez envoieé du Roy monsieur mon filz, avecques les deux vostres, ayant été infiniment ayse d'avoir entendu de ses bonnes nouvelles, vous assurant que vous m'avez fait bien grand plaisir de n'avoir si au long et particulièrement advertie des occurrences qui se sont présentées depuis mon partement. Continuez à m'escripre le plus souvent que vous pourrez des nouvelles de la santé du Roy monsieur mon filz, lequel me mande la résolution qu'il a prise d'aller à Chartres, et le temps auquel il sera de retour à Paris; ce qui est cause que je séjourneray icy jusques

<sup>1</sup> La reine n'alla à Chenonceaux qu'à la fin d'août 1586. Elle y était du 1<sup>er</sup> septembre au 1<sup>er</sup> octobre 1584; elle n'y vint pas en 1583, ni en 1585. Cependant, la date de cette lettre n'est pas douteuse, et on doit la placer à la fin novembre 1585.

à lundi prochain, que j'en partiray pour m'en retourner à Paris le droit chemin, sans aller à Trye<sup>1</sup>, à cause du mauvais chemin et du temps qu'il fait. Je prie Dieu, monsieur de Villeroi, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Gaillon, le xxv<sup>e</sup> novembre 1585.

*De sa main*: Madame de Longueville m'a dyst que le jeantilhomme qui est à Montrenvel<sup>2</sup> luy a mandé que le prinse de Condé ayst à St-Jean-d'Engély; je vous prie me mander s'il et vray. Je seré à Parys pour la Nostre-Dame<sup>3</sup>; car le Roy n'i sera qu'après.

*Signé*: CATHERINE.

*Et plus bas*: DE LAUBESPINE.

1585. — 29 novembre.

Orig. Bibl. impér. de Saint-Petersbourg, vol. 19, f° 44.

A MONSIEUR DE VILLEROY,

CONSEILLER DU ROT MONSIEUR MON FILZ, SECRÉTAIRE D'ESTAT  
DE SES FINANCES.

Monsieur de Villeroi, je viens de recevoir la lettre du Roy monsieur mon filz et celle que vous m'avez envoieé des sieurs de Villequier, de vous et de Miron, ayant esté très aise d'avoir esté assuré de la bonne santé du Roy monsieur mon filz, car j'estois toujours en peine de son dévoiement. J'ay veu aussi ce que vous m'avez mandé du costé de Poictou et de Provence, et attendz, en bonne dévotion, nouvelle de ce qu'aura fait le Grand Prieur, désirant que celui qui s'est eslevé

<sup>1</sup> Trye-Château (Oise), à 28 kil. de Beauvais, beau domaine appartenant aux Longueville, et assez proche de Gaillon, qui est comme l'on sait en basse Normandie.

<sup>2</sup> Sans doute Montravel (Dordogne), petite ville ruinée pendant les guerres de religion.

<sup>3</sup> Le 8 décembre, fête de l'Immaculée-Conception de la Vierge.

par delà soit bien battu, et qu'il arrive par-  
tant ainsi au traitement qu'il a fait à Fréjus.  
Vous me faites un grand plaisir de m'escripre  
souvent des nouvelles du Roy. Continuez-le. Je  
vous prie, à toutes occasions, attendant que  
je sois de retour par delà, qui sera au temps  
que vous ay ci-devant escript. Je prie Dieu,  
Monsieur de Villeroy, vous avoir en sa saincte  
et digne garde.

Esript à Gaillon, le *xxix<sup>e</sup>* novembre 1585.

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : DE L'AUBESPINE.*

1585. — 30 novembre.

Archives du Vatican.

Nunziatura di Francia 19, filza 155<sup>1</sup>.

#### AU TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE.

Sanctissimo Padre, molto tempo è che noi  
siamo in lite a Roma innanzi al tribunale  
della Rota per conto delle nostre ragioni et  
successione, et con tutta la diligenza; et  
solicitatione, che haüemo fatto fare dalli  
ambasciatori del Rè nostro charissimo figlo  
et dalli nostri agenti, che a questo effetto  
haüemo tenuto in Roma, non ci è potuto  
terminare ne ottener il fine d'una cos giusta  
et chiara domanda, che è insomma delle nos-  
tre paterne ragioni; et tanto hanno prevaluto  
la fuga, li subterfugi et cauillationi delle  
quali è stato usato, che sin adesso i nostri  
beni paterni sno statio, et sono occupati, et  
le liti sarebbono in via di esser immortali, se  
l'artificio di quelli che l'occupano et tratti-  
gono, haessero luogo. Una uolta hanno fatto  
ero dimostrazione di voler comporre et trattar

d'accordo, et noi ci siamo renduti facili, mà  
quando ci è uenuto a udir la sentenza delli  
giudici arbitri, hanno riuocato in dubbio il  
compromesso. Altre uolte, essendo li negociati  
decisi, hanno indegnamente appellato del  
giuditio a loro pia fauorabili che a noi, et di  
nuovo hanno tantato altri trattati et accordi,  
per suspendre nostra iusta causa et illudere  
i giudici, si che sino al presente siamo stati  
trattenuti in longitudine et molestia insupe-  
rabile. Alchè oltre la fuga della parte aduersa,  
et la forma di litigare, longa et prolissa, in  
detto Tribunale della Ruota, la facilità et  
indulgenza troppo grande del già papa Grego-  
rio, che Dio assolui, importunato, come cre-  
demo, dalli fauori et ricerche mali a proposito  
impiegate, contra la ragione et equità di  
nostra causa, ha prolongati assai li nostri affari.  
Delli quali speramo tosto al felice Pontificato  
di Vostra Santità, che il fine et giusta deter-  
minazione è riseruata; che è la causa che noi  
haüemo per la presente uoluto pregar et sup-  
plicar la Santità Vostra, come noi la suppli-  
chiamo, con tutta l'affettione che far potemo,  
di uoler intendere il merito di dette nostre  
ragioni, et comandare alli giudici che at-  
tendino alla decisione et expeditione della  
causa, senza usarui alcuna perdita di tempo,  
et sopraciò si degni Vostra Santità dar beni-  
gna audienza all'abbate di Plainpiéd, nostro  
consigliere et elemosinario ordinario, et  
nostro agente in Roma, et di udirlo uolun-  
tieri sopra quello che accorrerà costà per  
conto delli nostri negotij. Questo riputaremo  
a gran fauori dalla Santità Vostra, et accres-  
cerà il debito et obligatione nostra uerso di  
lei. Fra tanto, pregheremo il Creatore, Santis-  
simo Padre, conserui, mantenga et guardi  
Vostra Santità longo tempo nel buon regimine  
et gouerno di nostra Madre Santa Chiesa con  
ogni bene et felicità.

<sup>1</sup> Le texte a disparu; il ne reste que cette traduction  
du temps, qui est reproduite une seconde fois sur le  
registre au fol. 147.

Scritta a Gaillon, l'ultimo di novembre  
1585<sup>1</sup>.

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : DE L'AUBESPINE.*

1585. — 30 novembre.

Archives du Vatican.

Vonziatura di Francia 19, filza 196.

A MONSIEUR LE CARDINAL<sup>2</sup>.

Mons<sup>r</sup> il Cardinale, scrivo a Nostro Santissimo Padre, et la supplico di uoler interporre l'autorità sua, alin che al tempo del suo felice pontificato possano finirsi le lite et differantie che ho da così longo tempo, in Roma, per conto delli miei beni et successione paterna, essendo, com io credo, riservata a Sua Santità la determinatione d'una così giusta causa; la quale sin'adesso è stata prolungata per l'artificio di quelli che possiedono il mio, e per la troppa facilità di quelli che poteuano et doneuano metterci la mano. Et perche sò, Mons<sup>r</sup> il Cardinale, che uoi siete assai ben'informato della prolongatione di dette lite, et ricordandomi che, altre uolte, l'abbate de Plainpied, mio consigliere et agente in Roma, quando tornò costì da me, mi fece in-

tendere uostra affettione et buona volontà, et quante uolte vi sete offerto di agiutarmi in questi miei negocij, del che vi ringratio et ue ne son molto obligata : hò benuoluto accrescere questa obligatione, cou pregarui di indurre et persuadere, quanto più potrete, a Sua Santità, d'abbracciar'a buon senno et da donera la giusticia et il fine di queste mie liti, che lei commandi alli giudici non ui perdere alcun tempo, et di far dare audienza da Sua Santità al detto di Plainpied, così sopra quello che accaderà per conto di dette mie liti et ragioni, come di tutti altri miei negotij che da qui innanzi occorriranno. Il quale di Plainpied<sup>1</sup> desidero esser uoluntieri udito da Sua Santità. In che ui prego adoprarmi ogni uolta ch'esso ue ne pregarà. Assicurandoui che me farete molto piacere, onde mi saprò ben ricordare off'accurrenze, per uostra sodisfattione. Io prego Dio, mons<sup>r</sup> il Cardinale, ui habbia in sua santa guardia.

Scritta a Gaillon, alli 30 novembre 1585.

CATHERINE.

DE L'AUBESPINE.

1585. — 12 décembre.

Archives de Modène.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE DUC DE FERRARE.

Mon cousin, pour ces affaires et procès que j'ay à Rome, j'ay esté bien servie du s<sup>r</sup> Fulvio

<sup>1</sup> L'ambassadeur de France à Rome dut s'occuper plus d'une fois des litiges que Catherine de Médicis avait avec le grand-duc de Toscane pour ses possessions d'Italie. (Voir sa lettre à la reine du 2 juin 1587, Ms. Brienne, 354). Catherine prétendait à certains biens du pape Clément VII (Jules de Médicis), qui avait été son tuteur. Le grand-duc revendiquait tous les biens des Médicis situés en Toscane, à Rome et à Naples, comme le plus proche héritier mâle. L'affaire finit en 1588 par une transaction, dont copie est dans le ms. de la bibliothèque de l' Arsenal, 5416, f<sup>o</sup> 993.

<sup>2</sup> Il n'y a pas d'autre suscription. Sans doute la lettre, envoyée par l'intermédiaire de l'ambassadeur de France, était donnée à celui des cardinaux qui pouvait le mieux s'occuper de l'affaire de la reine mère.

<sup>1</sup> Cet abbé de Plainpied, — dont le nom se rencontre déjà dans les volumes précédents, — auditeur de Rote, étoit Pierre de Tollet, abbé commandataire de ce monastère célèbre du Berry, secrétaire du Roi, premier aumônier de la reine mère. (Voir les lettres qu'il écrivit de Rome à Catherine de Médicis en 1585 et 1586, dans le vol. du f. fr. 16045.)

Teofilo, advocat et auditeur de mon cousin le Cardinal d'Est vostre frère, soubz lequel et jà auparavant soubz monsieur le Cardinal de Ferrare vostre oncle, qui eust aussy procuration générale en mesdiets affaires, ledict Fulvio a travaillé avec assiduité et grande fidélité; ce qui est cause que je desire le reconnoistre envers luy et luy procurer tout l'avancement que je pourray. Au moyen de quoy, mon cousin, considérant qu'il a emploïé tout son eage au service des vostres et aiant seeu que pour rien du monde il ne se départira jamais du service qu'il vous doit, j'ay pensé qu'il seroit très à propos que il vous pleust, par quelque gratification, luy tesmoyner combien vous avez ses services passez pour très agréables. Vous faisant la présente pour vous prier de vouloir, pour l'amour de moy, avoir souvenance de luy aux premiers vacations de bénéfices ou offices d'importance qui viendront cy-après à vacquer en votre Estat. Car, oultre ce qu'il est personnage qui saura très bien et dignement déservir toutes charges, vous me ferez particulièrement plaisir; car, sy pârdecà il s'offroit chose qui le peult accomoder et qu'il voullust en l'aage qu'il a changer d'habitation, je luy eusse desjà faict paroistre combien je desire faire pour luy. Vous priant, pour ceste occasion, luy tesmoigner, en ce qui s'offrira, ce que ma recommandation luy aura servy en vostre endroiet; et ailleurs, là où vous désirerez quelque autre chose de moy pour les vostres, vous congnoistrez par effect l'amitié et bonne volonté que je vous porte. Priant Dieu, mon cousin, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xii<sup>e</sup> jour de décembre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1585. — 15 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n<sup>o</sup> 10210. f<sup>o</sup> 82.

A MA COUSINE

#### MADAME DE NEMOURS.

Ma cousine, je vous envoy George, avecques la réponse de mon fils monsieur le duc de Loreyne et cele de la royne Dannemarc<sup>1</sup> sa mère. Quant à la myenne, vous l'avez déjà eue et ne trouvé que je change ne d'ayns ne moyens de volonté en tout cet que vous touche. Le Roy mon fils vous escript, qui a la mesme volonté. Car ynsin, ne fault plus que vostre présence<sup>2</sup> et de cet que amenés avecques vous

<sup>1</sup> François I<sup>er</sup>, duc de Lorraine et de Bar, avait épousé en 1540 Christine de Danemark, veuve de François Sforza, duc de Milan, morte le 10 décembre 1590. Leur fils Charles III, né en 1543, dont Christine avait été un instant régente, se maria, en 1559, avec Claude de France, seconde fille de Catherine de Médicis, qui mourut jeune en 1574, laissant cependant neuf enfants. C'est par courtoisie sans doute qu'elle est appelée ici « reine », son père ayant été Christian II, roi de Danemark.

<sup>2</sup> Il avait déjà été question de l'union de la fille du duc de Lorraine avec le fils de la duchesse de Nemours (voir, p. 225, la lettre de novembre 1584); et, dans l'intervalle, le duc de Nemours était mort le 15 juin 1585; ce qui ne semblait pas modifier les projets de Catherine de Médicis, puisqu'elle attendait le retour de la duchesse pour célébrer le mariage et que nous la verrons même, par une lettre du 31 décembre, faire demander au Pape la dispense nécessaire. Que se passa-t-il ensuite, et comment cette alliance qui semblait si bien convenue fut-elle rompue? Un document postérieur nous donne sur ce point quelques indications qu'il ne faut pas négliger, bien que la lumière ne soit pas encore complète. C'est une lettre du 6 mars 1588, de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, très proche parent du duc de Nemours, adressée au chevalier d'Elbène, blâmant la conduite de la reine mère qui, en dépit d'engagements antérieurs, négociait le mariage de sa petite-fille avec le duc de Florence, qu'elle lui fit en effet épouser dans le courant de la même année 1588. (Voir la lettre tout entière à l'Appendice.)



pour nous fayre tous denser. Si n'ayvès déjà en ma réponse, je vous en parlerois plus du long; mès, come vous dys, aystant à la mesme volenté ne vous feré plus long dyscurs, et vous pryé que fasiés byen tost vos afayres par delà, afin que plus tost je aye cet contentement de vous revoyr, que je désire ynfiniment. J'espère que trouverés ysi vostre fils ayné, aveques toutes aucasions de contentement, et l'autre ayst aveques l'armée en Guyene; je panse qu'il y sera lors, car yl a passé Poetyé déjà. Cet porteur ay si byen ynformé de toutes nouvelles, que ne vous fayré la présente plus longue, et la finiré, priant Dyeu vous conserver en bonne santé.

De Paris, cet xv<sup>e</sup> de décembre 1585.

Vostre bonne cousine.

CATHERINE.

1585. — 17 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 91 v°.

A MA COUSINE

MADAME DE ROHAN<sup>1</sup>.

Ma cousine, j'ay entendu par ce porteur la maladie en laquelle estes détenue, et

<sup>1</sup> Catherine de Parthenay, fille de M<sup>me</sup> de Soubise, dont le mari, protestant comme sa femme, prit une part active aux premières guerres de religion, était née en 1554 au Parc, en bas Poitou; elle avait épousé, très jeune, Charles de Quellenec, baron de Pont; mais, son mariage ayant été rompu, elle s'unit en 1575 à René de Rohan, prince de Léon, l'un des rares huguenots de Bretagne. Elle en eut de nombreux enfants et entre autres le premier duc de Rohan, qui joua un rôle politique si important sous Henri IV et Louis XIII. René de Rohan avait en 1585 pris une part active à la prise d'armes peu glorieuse du prince de Condé en Anjou; il devait mourir l'année suivante à la Rochelle, âgé seulement de trente-six ans. La reine mère avait beaucoup connu les Soubise; il n'est pas étonnant qu'elle ait voulu adoucir pour leur fille la rigueur des nouveaux édits.

comme à cette occasion il vous est impossible de satisfaire, ainsy qu'eussiez bien désiré, à l'édiet du Roy mon fils et à la déclaration qu'il a faite pour sortir hors ce royaume dedans le temps qui y est limité; suivant cela, j'ay requis le Roy mon fils d'une prolongation et délai jusques à la fin du mois de mars prochain: ce qu'il m'a fort volontiers accordé, et à cette fin a commandé vous estre expédiées ses lettres de prolongation et sauvegarde, que je vous envoie pour vous en servir debvant ledict temps. Je prie Dieu, ma cousine, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xvn<sup>e</sup> de décembre 1585.

CATHERINE.

1585. — 22 décembre.

Orig. Archives de la Haute-Garonne<sup>1</sup>.

Bibl. nat. Nouv.-Acq. fr., n° 3539, f° 75.

A MONSIEUR DE BORNAZEL,

CHEVALIER DE L'ORDRE DU ROY MONSIEUR MON FILZ<sup>2</sup>

Monsieur de Bornazel, le Roy monsieur mon filz et moy avons receu très grand plaisir et contentement de ce que ce porteur nous a dict et rapporté de vostre part, et désirons que vous continuiez à vous employer en cest affaire, de façon qu'il succède selon nostre intention et au bien, honneur et contentement commun de ceux ausquelz il touche, ainsy que vous dira plus amplement de nostre part ledict porteur. Priant Dieu. Monsieur de Bornazel, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

De Paris, le xxii<sup>e</sup> jour de décembre 1585.

CATHERINE.

DE NEUFVILLE.

<sup>1</sup> Collationné par M. Ad. Baudoin, archiviste en chef du département, et communiqué par M. le comte de Bournazel à M. le comte de la Ferrière.

1585. — 22 décembre.

Aut. Bibl. nat., Fonds français, n° 3364, 1<sup>re</sup> 41.

A MA COUSINE

MADAME DE NEVERS.

Ma cousine, je vous fays cet mot pour vous prier de volouyr achever cet que ayst si hyen encomensé, come voyrés par la letre que le Roy mon fils escript à vostre bon mary<sup>1</sup>, qui

<sup>1</sup> Les *Mémoires de Nevers* (t. 1<sup>er</sup>, p. 746), donnent une lettre du duc de Nevers au roi, qui semble la première qu'il ait écrite à Henri III, après avoir quitté Rome (le 15 septembre, dit Gomberville) et après avoir passé par Mantoue : elle est datée du 8 décembre 1585, de Nevers, où il s'est, dit-il, arrêté malade, et il s'excuse de n'avoir pas plus tôt donné des explications sur sa conduite. Mais la date est-elle exacte, et le document lui-même n'a-t-il pas été fabriqué après coup ? Dès le 12 août, Catherine écrivait à la duchesse qu'elle savait son mari revenu en assez bonne santé, et elle lui parlait des « bruits » relatifs à l'attitude du duc à Rome. (Voir plus haut, p. 345.) Et à la date du 6 décembre, le duc n'était pas à Nevers, mais il se trouvait certainement à la Cassine, en Champagne.

Quatre ans plus tard, le duc de Nevers eut occasion de faire ses confidences à J.-A. de Thou au sujet de l'attitude qu'il avait eue vis-à-vis de la Ligue. Il avouait bien en avoir été un des principaux organisateurs ; et, sans y mettre la même ambition que le duc de Guise ; il n'avait vu dans cette association qu'un moyen de défendre la vieille foi catholique. Il avait été poussé dans cette voie par un jésuite le Père Mathieu, « qui n'étoit pas moins agile et léger de corps que d'esprit », et qui affirmait n'agir qu'avec la pleine autorisation du Pape. Le duc de Nevers, ayant quelques doutes et répugnant à l'ébranlement de la monarchie que la guerre civile devait fatalement amener, envoya jusqu'à trois fois le jésuite à Rome pour lui rapporter une décision formelle du Saint-Siège. Le Père Mathieu ne put obtenir que de très vagues déclarations, qu'il commentait pourtant de son mieux ; et le duc de Nevers résolut d'aller lui-même consulter le légat d'Avignon, qui devait connaître l'entière pensée du Pape. L'entrevue avec le légat n'ayant pas produit la lumière dans son esprit, il écrivit d'Avignon même au cardinal de Bourbon que ses scrupules

me sauble aystre tyeule, qu'il aura aucasion de conestre que yl a réseu de bonne part cet que luy avons faist voyr de ses joustificatyon ; el croys que, vous venant ysi et ayant parlé à luy comme saurés hyen fayre<sup>1</sup>, que tout yré à son contentement, que je désire come ce c'estoyt pour moy-mesme, et pour quoy je contynueré à m'employer en tout cet que je conestré y estre nésésayre ; et d'autant que voyré par cet que Cavryane luy en mende et à vous plus au long, je ne vous en dyré davantage, sinon que je vous puyz aseurer que je ne vys jeamès servyteur plus affectyoné el deligent à cel qui conserne le servyse de vous deus, qui me fest vous dyre qu'il douyt croire cet qu'yl ly conselle, car c'est fidèlement ; et me remetant sur luy, fayré luy, prient Dyeu vous conserver.

De Parys, cet xxix<sup>e</sup> de décembre 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

le forçaient à se retirer de la Ligue. Il n'en poursuivit pas moins son voyage jusqu'à Rome. Il trouva le Pape très pen résolu à rompre avec Henri III, et très décidé à ne pas donner une bulle d'approbation à la Ligue. Le duc ajoute que l'attitude de Rome avait dans la suite déterminé la sienne et qu'on avait pu voir que Sixte-Quint, sans abandonner le parti catholique, avait constamment refusé, en dépit des instances du roi d'Espagne, d'envoyer aux ligueurs des troupes et de l'argent (*Histoire de M. de Thou*, t. IX, édit. in-4<sup>e</sup>, p. 293-295). Ces révélations aideront à comprendre les nombreuses lettres relatives à cet incident.

<sup>1</sup> La duchesse était beaucoup moins disposée que son mari à se réconcilier avec Henri III et à abandonner la Ligue : elle n'était pas pour rien la sœur de la duchesse de Guise, et elle n'aimait pas les Valois. C'est seulement à Henri IV qu'elle se rallia très franchement et beaucoup plus tard.

1585. — 23 décembre.

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 6627, f° 80.

A MONSIEUR L'ÉVESQUE DE PARIS<sup>1</sup>.

COMMANDEUR DE L'ORDRE DU ROY MONSIEUR MON FILZ  
ET CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT.

Mons<sup>r</sup> de Paris, j'ay receu très grand contentement par la lettre que vous m'avez escrite à vostre passage par Thurin, pour avoir esté assurée par icelle de la bonne santé et disposition de mon filz et de ma fille, et pareillement de la bonne volonté que vous avez recongneu qu'ilz portent au Roy monsieur mon filz, lequel en a de son costé receu pareil plaisir et contentement, ainsi qu'il vous a mandé, et a sur cela commandé faire avancer le voyage de celuy qui doit aller résider auprès d'eulx pour son service, par lequel il a bien délibéré remercier mondict filz des propos qu'il vous a tenuz et de le prier de les mettre à exécution, sachant qu'il a tel crédict envers le duc de Montmorancy qu'il préférera tousjours ses conseils à toute autre chose.

J'ay pareillement esté très aise de sçavoir que ma petite-fille soit plus belle que je ne l'ay peu juger par les pourtraits que j'en ay veus, et le serois encore plus de la voir avec son mary comme vous me mandez qu'ils le désirent de leur costé, et vous assure que ce bien ne sera jamais retardé à mon occasion.

Au reste, vous serez si particulièrement informé de l'intention du Roy mondict s<sup>r</sup> et filz par la lettre qu'il vous escrit<sup>2</sup>, que je ne vous

<sup>1</sup> Pierre de Gondî, né en 1533, mort en 1616, frère du maréchal duc de Retz, évêque de Langres en 1569, puis évêque de Paris, et cardinal le 14 février 1588.

<sup>2</sup> Deux lettres du Roy, une chiffrée (f° 76) et une relative à l'évêché d'Orléans (f° 79), se trouvent dans le même manuscrit, avec toute la correspondance relative à la mission de Gondî à Rome.

en feray redicte, priant Dieu, Mons<sup>r</sup> de Paris, qu'il vous ayt en sa sainte garde.

Escript à Paris, le xxiii<sup>e</sup> de décembre 1585.

Signé : CATHERINE.

Et plus bas : DENEUFVILLE.

1585. — 25 décembre.

Copie. Bibl. nat., fonds français, n° 3309, f° 99 v<sup>o</sup> 1.

A MONSIEUR DE RANDAN.

Monsieur de Randan, vous verrez par les lettres du Roy monsieur mon filz son intention sur la dépêche que luy avez faicte le viii<sup>e</sup> de ce mois pour le faict des garnisons de vostre gouvernement et pour la particularité dont il luy a parlé de vostre part<sup>2</sup>, qui me gardera de vous en faire redicte, et ne sera ce mot que pour vous dire que je seray bien aise que vos actions soient telles que me promettez et comme je les espère, m'assurant que ne voudrez faire chose qui me feust désagréable. Priant Dieu vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xxv<sup>e</sup> jour de décembre 1585.

CATHERINE.

1585. — [Fin décembre.]

Orig. Bibl. nat., Fonds français, n° 15908, f° 78.

A MONSIEUR DE BELIÈVRE.

Monsieur de Belière, j'ay bien considéré les bones et grandes raisons que vous me représentez par vostre lettre du xvi<sup>e</sup> de ce mois, et sçay bien que vous estes plain de toute

<sup>1</sup> Ce volume fait partie des registres de Brulart.

<sup>2</sup> Voir plus haut la lettre du 23 octobre 1585.

affection, sans que nul de tous mes serviteurs vous puisse passer en ce qui est du bien du service du Roy monsieur mon filz et de l'État; aussi ne doubtay-je pas que, si mon advis eust esté trouvé bon, et qu'il eust pleu au Roy monsieur mon filz vous commander de parler franchement de sa part et de la mienne au s<sup>r</sup> de Clervant, que ne l'eussiez induict à faire si bon office avecq celluy que le Roy mon sieur et filz eust envoyé devers mon filz le roy de Navarre, qu'il eust creu nostre conseil, estant le mieulx qu'il eust peu faire. Encores suys-je en ceste opinion que c'estoit ung des meilleurs moïens qu'enssions peu tenter en ce temps, me remettant à en deviser quelzques fois avecq vous. quand je vous verray.

Cependant, je vous diray, Monsieur de Bellèvre, que je n'euz jamais tant d'ennuy que j'ay eu depuis mon parlement de Paris, tant pour les mauvais effectz que je craings de ces nouveaux troubles icy, que pour les déportemens de ma fille la royne de Navarre. Le s<sup>r</sup> de Villequier m'a bien amplement faict entendre toutes choses, aussi ay-je esté bien contente de le veoir et oyr sur toutes choses. Nous avons aussi parlé de ce que je vous avois escript et que monstrates, comme je vous mandois et désiroys, au Roy mondiet s<sup>r</sup> et filz. Mais je suis pourtant, et quoy qu'il m'ait dict, tousjours en ceste opinion que ce que je vous disourois par madiete lettre estant parti de delà, comme l'on eust bien peu faire et suivre, il en feust bien réussy, sachant bien qu'il n'a pas tenu à vous, et que tout ce qui vient de ma part vous l'avez en toute affection<sup>1</sup>; ausi, je vous en mende librement et que je n'anpanse, et croy que, quant le roy

de Navarre auré byen considéré l'état de toutes chauses, et du présent et de l'avenir, qu'il conestra que tout son plus grent byen c'est de se remettre du tout à la volatité du Roy, ay ly ayder par tous moyen à fayr poser les armes, qui sont à présent debout en cet royaume, et que ryan ne le peult fayre que luy, set remetent, come yl douyt pour son byen, à cet que le Roy luy mendera, et fayre que tout le reste hobéyse san constraste, come l'on dyst en nostre péys; et, set faysant, yl fault par forse que seu-si cet désarmet et que le Roy souyt ceul fort en son royaume. Dy que l'ont avès en dé preuve, et luy et les huguenots, que le Roy ne veult ni leur vye ni leur byen, mès conserver tous ses sugets, et si le fayst, l'ayent forcé de leur donner cet qu'il ont. y le fayrè encore plus et aveques plus de seureté pour heulx, si ly hobéysset et soynt cause de ly rendre une pays aseurée. Et Clervant demande cet qu'il fayrè pour le roy de Navarre<sup>1</sup> : que sarèt-yl fayre d'adventège, quant yl serèt son filz, que ly concéder de fayre cet que le peult aseurer de demeurer cet qu'il est nay en cet royaume; et le prenant en sa bonne grase et protectyon, que peult-yl désirer d'aventège? Velà mon avys; et, set je lay voyès, je luy dyrès lybrement : s'il ne le fayst, yl set pert, et fayst cet que les amys désiret pour sa ruïne. Vous le considérérès, et en jeugérès mieulx que je ne le vous sarès représanter.

Je suys ynfiniment fachée de cet que avès entendu par la royne, et voldrè byen que list cet que luy mende, mès j'é peur que non.

La byen vostre,

CATHERINE.

<sup>1</sup> A partir de ce mot l'écriture du secrétaire cesse, et le reste de la lettre est de la main, et aussi de l'orthographe, de la reine mère.

<sup>1</sup> Catherine se faisait d'étranges illusions : ce n'était pas Clervant, le huguenot déterminé que nous savons, qui aurait pu conseiller au roi de Navarre de se faire catholique.



1585. — 25 décembre.

Copie. Bibl. nat., Fonds français, n° 3309, f° 99 v°.

[A MADAME DE RENDAN.]

Madame de Rendan, le Roy monsieur mon filz faict bien particulièrement entendre au s<sup>r</sup> de Rendan vostre filz son intention sur la dépesche qu'il luy a faicte pour les affaires de son gouvernement, et sur une aultre particularité, dont son homme a désiré qu'il luy feust parlé. Ce que je m'assens qu'il suivra, comme aussy je luy escriptz qu'il doit faire, et ce sur tant qu'il désire faire chose agréable au Roy mondiet S<sup>r</sup> et filz et à moy. Priant Dieu, etc.

Esript à Paris, le xxv<sup>me</sup> jour de décembre 1585.

1585. — 31 décembre.

British Museum, collect. Egerton, *Lettres des rois et reines de France*, vol. 5, f° 25.

A MONSIEUR L'ÉVÊQUE DE PARIS,

CONSEILLER DU ROY MONSIEUR MON FILZ EN SON CONSEIL D'ESTAT  
ET COMMANDEUR DE L'ORDRE DU SAINT-ESPIT.

Monsieur de Paris, le Roy monsieur mon filz vous mande si particulièrement son intention sur le contenu de la dépesche que vous luy avez envoyée par ce courrier, qu'il ne me reste qu'à vous remercier de l'office que vous m'avez faict envers nostre Saint-Père pour rabatre la calomnie et charité que l'on m'avoit prestée en son endroiet, ayant recogneu par la lettre que Sa Sainteté m'a escripte qu'Elle est maintenant mieux édifiée de mes actions qu'Elle n'estoit devant, comme je me prometz qu'il adviendra tousjours, quant Elle préférera la vérité aux impostures qui sont ordinaires en ce temps; car je n'ay rien si cher, si recommandé, que l'honneur de Dieu et le bien de l'Église, et pareillement celuy

du Roy monsieur mon filz et de ce royaume, que je tiens estre tous si conjointz et liez ensemble, que l'ung ne peult estre procuré sans que l'autre s'en ressente; le Roy monsieur et filz estant, comme il est, si affectionné à l'avancement de la religion catholique, qu'il n'a besoing d'esperon ni de recommandation pour le faire persévérer en la résolution qu'il a prise pour cet effect, comme j'escripts à Sa Sainteté par la lettre que je vous envoie, pour luy présenter, ainsy que vous verrez par le double d'icelle qui accompagne la présente; voulant bien vous dire que le Roy mondiet sieur et filz est demeuré bien content de la facon de laquelle vous vous estes conduit en l'exécution de vostre charge. Je vous prie tant faire, que l'issue responde au bon achèvement que vous y avez donné et à l'espérance que en avez conceue, et que bientost nous en ayons toute certitude, comme il est très nécessaire, pour les raisons qui vous sont mieux cogneues qu'à nul aultre.

Au demeurant, je ne suys pas d'avis que vous preniez la peine d'aller à Florence, si vous n'y avez aultre affaire que celuy pour lequel je vous avoy prié d'y passer, d'autant que ayant l'abbé de Plaimpied jà parlé d'iceluy, il ne seroit à propos que vous le remissiez en avant; et, partant, vous pourrez à vostre retour prendre le chemin que bon vous semblera, et romprez la lettre pour le Grand Duc que je vous ay baillée, et le Roy mondiet sieur et filz ayant trouvé bon vous permettre de retourner après que vous aurez parachevé ses affaires, ainsy qu'il vous mande plus amplement. Priant Dieu, Monsieur de Paris, qu'il vous ayt en sa très sainte et digne garde.

De Paris, le dernier jour de décembre 1585.

La bien vostre,

CATHERINE.

1585. — 31 décembre.

Orig. non signé. Archives du Vatican.  
British Museum, collect. Egerton, *Lettres des rois et reines de France*,  
vol. 5, p. 25.

A VOSTRE TRÈS SAINT PÈRE

LE PAPE<sup>1</sup>.

Très saint Père, nous remercions très affectueusement Votre Sainteté de la satisfaction qu'il a pleu nous signifier par ses lettres et les propos qu'il a tenus à l'Évesque de Paris et de la déclaration qu'il lui a faicte de nostre droite et sincère intention en ce qui concerne l'honneur et service de Dieu et la restauration de son Église, et la supplions de

<sup>1</sup> Cette lettre sans date et sans signature aurait été difficile à classer, si nous n'avions trouvé dans les Archives du Vatican soit l'original, soit plutôt la traduction italienne contemporaine. La pièce étant à la fois plus complète et plus authentique, nous croyons en devoir donner la reproduction :

« Sanctissimo Padre, ringratiamo allettuosissimamente la Santità Vostra della satisfatione che gli hà piaciuto significarci con le sue lettere con le parole dette da lei al vescovo di Parigi, ch'ella hà della dichiarazione a lei fatta della nostra diritta et sincera intentione in quello che concerne l'honor et servizio di Dio, et della restauratione della sua Chiesa, supplicandola di credere che tuttavia maggiormente ci sforziamo con li nostri portamenti darne pruova a Vostra Santità et a tutto il mondo, secondo che conosciamo esserci obligati, et massime verso il Rè nostro Signore et figlio, il quale vediamo dalla parte sua tanto affectionato in seguire quella santa resolutione che egli ha preso a questo effetto, che non bisogna di più eccitarcelo, ma che solamente la sua buona volontà sia riconosciuta dalla Santità Vostra secondo il merito suo, et che ella sia favorita et secondata da lei, et di mezzi dei quali ella l'hà fatta supplicare per il sopradetto Vescovo et a proposito per tirarne il frutto che noi desideriamo; di che supplichiamo Vostra Santità con tanta affectione quanta possiamo, et la ringratiamo similmente del contento che le hà piaciuto testificarci haver dell'attioni di detto Vescovo, alle quali la supplichiamo continuar et credergli come a noi medesima. Pregando Iddio, Santissimo

croire que nous nous efforcerons de plus en plus d'en rendre preuve par nos deportementz à Votre Sainteté et à tout le monde, comme nous recognoissons y estre obligés, et mesmes à l'endroit du Roy nostre filz, lequel nous recognoissons estre de son costé si affectionné à poursuivre la sainte résolution qu'il a prise par cest effect, qu'il n'est besoin de l'y exciter davantage, mais seulement que sa bonne volonté soit reconnue de Votre Sainteté selon qu'elle mérite et qu'elle soit aussi secondée et assistée d'elle par des moyens dont elle l'a fait requérir par l'Évesque de Paris<sup>1</sup>, à temps et à propos pour en tirer le fruit que nous espérons; de quoy nous supplions

Padre, che voglia longamente conservar Vostra Santità al buon regimine, governo et amministrazione della nostra Santa Madre Chiesa.

Scritta in Parigi, l'ultimo giorno di dicembre 1585.

Vostra divota et ubidente figlia.

CATHERINA.

(Archives du Vatican, *Nunciatura di Francia*, vol. 19, p. 133.)

<sup>1</sup> Un des articles de la mission de Gondi concernait l'autorisation à obtenir du pape pour faire de l'argent avec la vente des biens ecclésiastiques. — Une lettre de Henri III, du 26 février 1586, trouvée également dans la collection Egerton, mande à l'évêque de Paris :

« Le jeune Pinard arriva ici le xxviii<sup>e</sup> de ce mois avec vostre dépêche du m<sup>r</sup>, avec laquelle j'ay receu la bulle que vous avez obtenue du S<sup>r</sup> Père pour l'aliénation du temporel de l'Église, dont j'ay en contentement; car mon intention n'a jamais esté autre que d'employer ce secours aux affaires de la guerre que j'ay entreprise pour restaurer en mon royaume la religion catholique. J'ay receu en bonne part les conditions apposées en icelle pour l'aliénation des derniers cinquante mil escus, dont je serois très aise de me pouvoir passer, d'autant que mon but n'est pas d'appauvrir, ni affaiblir l'Église, ains plus tot l'enrichir et la fortifier. » — Le roi engage ensuite Gondi à revenir en France et lui recommande de passer par Turin, pour savoir si le duc a quelque intention prochaine sur la ville de Genève.

Vostre Sainteté tant affectueusement qu'il nous est possible, et la remercie paraillement du contentement qu'il luy a pleu nous tesmoigner avoir des actions dudict évesque, auquel nous la supplions adjouster pareille foy qu'à nous mesme.

[ CATHERINE. ]

1585. — 31 décembre.

Orig. Bibl. nat. . Fonds français, n° 336, f° 8.

A MON COUSIN

MONSIEUR LE CARDINAL D'EST.

Mon cousin, ayant cette commodité, n'ay voulu faillir à vous faire ce mot pour response à la vostre, sur quoy je n'y diray que ce que j'ay dict jusques icy, que ce que ferez en mes affaires, puisque en prenez tant de poyne d'en vouloir ouïr parler, je le tiendray pour très bien fait, non seulement en si peu de chose, mais aux plus grandes qui me sauroient conserver, et ne vous en diray aultre chose que de vous prier de croire que je ne seray jamais ingrate de la poyne que y prenez, comme en

toutes occasions par effect le vous feray congnostre. Je lairay ce propos, pour vous dire tout ce que je desire qu'y fassiez, comme avez accoustumé, en ce qui particulièrement me touche, et que, ayant parlé Madame de Nemours du mariaige de son fils le duc de Nemours et de ma petite-fille la princesse de Lorraine et en estant d'accord avec le père et moy, et le Roy le trouvent bon, chose que je ne doute point que n'ayez seu de la part de Madame de Nemours, ainsy que m'a dict vostre agent, et comment le trouvez bon; de sorte, mon cousin, qu'en désirant la conclusion, et ne se pouvant faire pour la proche parenté des deux sans dispense, je prie le Roy mon fils de la faire demander au Pape : ce que je vous prie vouloir aussy faire en mon nom, et au plus tost me l'envoyer, desirant, puisque en sommes si avant, en voir bientost une heureuse fin : ce que je prie à Dieu qu'ainsy soit. et qu'il vous donne bonne santé.

De Paris, ce dernier jour de l'an 1585.

Vostre bonne cousine,

CATHERINE.





# APPENDICE.

## PIÈCES JUSTIFICATIVES.

### I

LETTRE DE M. D'ABADIE, AGENT FRANÇAIS EN PORTUGAL, À M. DE LANSSAC,  
PREMIER CHEVALIER D'HONNEUR DE LA REINE MÈRE <sup>1</sup>.

Santarem, 8 avril 1580.

Monseigneur, la dernière que je vous ay escripte a esté d'Olonne du 13 de mars. Je suis toujours esté à la mer avec beaucoup de tourments, jusques au 28 dudict mois, que arri-

vay à Casquays<sup>2</sup>, où je prins terre pour sçavoir avec le seigneur Don Antonio de Castres nouvelles du pays. lequel m'informa particulièrement de ce que passe par dessà<sup>3</sup>. Depuys

<sup>1</sup> British Museum, *Public Record office*, France, vol. 67. — Bien que cette lettre soit d'une date un peu antérieure, elle rend trop bien compte de l'état qu'on faisait en Portugal des droits de Catherine de Médicis pour que nous ne la reproduisons pas en tête de la série de documents se rapportant à cette expédition navale, qui n'avait d'autre but que de soutenir les prétentions de la reine mère.

Ce d'Abbadie devait être Jean-Pierre, cinquième fils de Bertrand d'Abbadie, seigneur de Baleix, Lignac, Tar-toin, etc., avocat général du roi de Navarre, premier président de la Chambre des comptes de Pau. Jean-Pierre d'Abbadie était né à Mastacq, en Béarn (cant. de Lagor, arrond. d'Orthez); docteur en droit et maître des requêtes de l'hôtel du roi de Navarre, il resta, pendant la Réforme, l'un des chefs du parti catholique. Devenu veuf, il entra dans les ordres vers 1598, et fut évêque de Lescar de 1599 à 1609. — Voir Jean de Bordenave, *Estat des églises, cathédrales et collégiales*, Paris, 1643, p. 840.

<sup>2</sup> Cascaes est un petit port de l'Estramadure, au delà de l'embouchure du Tage.

<sup>3</sup> M. A.-J. Butler, l'un des savants éditeurs des *Calendar of State papers*, a retrouvé la lettre chiffrée du 8 avril 1580, que l'agent français d'Abadie envoyait à la reine mère et qui a été également interceptée. Il a pu, non sans de longues recherches, découvrir le chiffre, et il a bien voulu nous communiquer les parties les plus importantes de cette dépêche, qu'il est curieux de rapprocher des termes presque semblables de la lettre à Lanssac.

Il est dit à propos de ce don Antonio de Castres : « Je lui présentai votre lettre et fait entendre ma légation selon la charge que Vostre Majesté m'avait donnée, lequel m'a dict qu'il seroit toujours à vostre dévotion en tout ce qui despendoit de lui, . . . me donnant toute espérance, faisant estat que Ho (le roi d'Espagne) avoit acquis les principaux du pays et que le reste lui seroit facile. . . . »

je fus droyt Alméria<sup>1</sup>, où les gouverneurs et défenseurs du royaume de Portugal estoient, pour leur présenter la lettre que la Royne adresse aux Estats dudict royaume, d'autant que les Estats ne se tenoyent point, avec cople de la déclaration et protest, et la remonstrance verballe que je leurs ay faict, estant lesdicts seigneurs gouverneurs assemblés au Conseil, et fust le tout prins en fort bonne part, d'autant qu'ils estoient fort pressés du Roy catholique, se voulant ayder de ladicte déclaration et protest, afin de monstrer aux prétendens qu'il estoit besoyn de vuyder les choses par justice et garder le droyt à qui il appartenoyt. Sur quoy lesdicts seigneurs gouverneurs, m'ayant donné une seconde audience, ordonnèrent que je mettroys l'original dudict protest ès mains du greffier de la cause, et que par luy me seroit délivré acte en forme, duquel j'envoye une cople à Sa Majesté.

Je n'ay receu aucunes lettres de Monseigneur de Saint-Gouard, et j'entends que le Roy catholique a fait demeurer tous les ambassadeurs à Madrid. Il ne laisse passer aucun venant de Portugal en Espagne, pour crainte de la maladie contagieuse qui est générale par tout ce pays, et se meurent à force, de sorte que le danger y est très grand, outre qu'il ne passe personne qui ne soyt visité, de façon que on ne va ne vient.

Il y a desjà long temps que le Roy catho-

lique est arrivé à Nostre-Dame de la Guadalupe. Il n'est point mention qu'il s'avance plus outre pour le présent. Il y a deus ambassadeurs de ce pays qui le sont esté trouver depuis le quinze mars, pour luy remonstrer l'intention des Estats du pays, et luy faire responce à une sommation qu'il leur avoyt faicte. Au demeurant, j'ay trouvé les choses fort divisées en ce pays, et beaucoup de particularités qui pourroyent enfin estre la totale perte de ce royaume, tenant une grande part de la noblesse le party du Roy catholique, les princes du royaume divisés, aspirant tous à estre une mesme chose; toutesfoys que le peuple généralement est résolu de se perdre du tout plus tost que de recevoir la subjection de l'Espagnol, du quel ils ont perdu la crainte pour l'innimyté qui est entre les deux nations, de façon qu'il n'y a encores rien de résolu, et ne sçait-on à qui tombera le sort; ce pendant les choses demeurent en leur entier. Les ambassadeurs des prétendens sont tous par desà qui briguent à qui mieulx et s'attendent que les Estats se redressent pour donner fin à ceste affaire.

J'ay visité les princes de ce royaume, les quels ay trouvé en bonne volonté de donner contentement à la Royne, comme plus particulièrement je l'informe par les lettres que je luy escript.

Le seigneur Don Antonio<sup>2</sup> a eu une provi-

<sup>1</sup> Alméria ne pouvant être la grande ville d'Espagne sur la Méditerranée, il doit y avoir une erreur de copiste; c'est, sans doute, Alméida, qu'il faudrait lire.

<sup>2</sup> Il écrivait en même temps à Catherine de Médicis : « Touchant dom Antoine, je l'ai visité au lieu de Santarem, où il s'est retiré, lequel poursuit à révoquer la sentence que donna contre lui le feu roi don Henri et poursuit la justice de sa légitimation, de quoi soient juges le nonce du Pape et l'archevêque de Coïmbre, et prétend que il en sera bien tost une fin. Au demourant, je lui ai présenté la lettre de Vostre Majesté et fait entendre particulièrement vostre bonne volonté en son endroit, lequel je n'ay trouvé moins affessionné au vostre; et aiant communiqué plus particulièrement avec lui, m'a fait entendre son intension, laquelle est de avoir raison de sa justice et ne n'y rien espargner, toutesfoys avec intension de se mettre du tout entre vos mains pour en faire à vostre vollonté. Je eusse fait tel accord avec lui que je eusse vullu; mais, l'ayant trouvé en ceste vollonté, il m'a semblé estre nécessaire remettre l'affaire vers Vostre Majesté pour en ordonner. . . . »

sion du Pape pour faire révoquer la sentence qui fust donnée contre luy par le feu Roy Don Henry.

J'envoye ung livre que a fait imprimer Monseigneur le duc de Braganze<sup>1</sup> sur le droit des prétendens, le quel il m'a donné pour envoyer à Sa Majesté; la quelle verra ce qu'on réplique sur son droit, où me semble qu'il se pourra facilement répondre. Il seroyt besoing envoyer ung ambassadeur de la part de Sa Majesté, avecques de bons avocats pour soutenir son droit; le quel je fays valloir tant que je puy; et ay traduit sa généalogie en portuguais et fayt imprimer par ung mien amy, afin de la fayne veoyr et en donner congnoissance à tous. Ils sont fort ayses de la veoir; et tout ce qu'ils y trouvent de difficulté c'est la prescription; de façon que j'espère avec l'ayde de Dieu que d'une façon au d'aultre la Roïne en aura contentement.

Il est arrivé fort grand nombre de navires chargés de bled et autres marchandises; qui n'a pas esté mal à propos, et ung grand secours à leur nécessité; car on mourroyt de faim en ce pays, qui leur estoyt double maladie. Je leurs fays entendre que Sa Majesté estant advertie de la nécessité du pays, avoyt donné pouvoir à ses subjects de charger les dicts bleds sans payer aucuns droits pour leurs secourir, comme elle feroyt d'aultres choses à leur besoing; lesquels confessent tous estre grandement redevables.

Il est arrivé en ceste ville de Sainet-Aren<sup>2</sup> ung gentilhomme se faisant nommer le baron de Montagut, venant de la part de Monseigneur le frère du Roy vers le seigneur Don Antonio. Je ne sçay pas sa charge; il s'en retourne par le premier passage. Je fays une dépesche par luy pour vous fayne tenyr en Court. Je ne perdré nulle commodité pour vous escrire donnand souvent advis de ce qui se passera.

Monseigneur de Comengues est fort désiré par dessà, et y a laissé une bonne réputation.

Tous les gentilhommes à qui la Roïne escrivoit se sont retirés de la Court, et les tient-on pour de ceux qui portent le party du Roy catholique. Je ne laisseray, en les voyant, à les saluer de la part de la Roïne; car en fin ils se remettront en leur premier estat; car ce sont des hommes seuls, et croy que leurs serveurs domestiques leur seroyent contrayres, et vous assure que'il y en a beaucoup qui desireroient avoir occasion de remuer les mains.

Je vous esciray, par le consul qui s'en va par delà, pour les affaires qu'il vous fera particulièrement entendre; qui sera l'endroit où je salueray très-humblement vos bonnes graces de mes plus affectionnées recomandations, priant Dieu le Créateur. Monseigneur, en parfaite saneté. Vous donner très-longue et heureuse vie.

<sup>1</sup> «J'ai visité Monsieur le duc de Bragançe et Madame la B (duchesse) au lieu de l'Almería, où ils sont avec le gouverneur, auxquels ai donné vos lettres et fait entendre verbalement la charge que je avois; à quoi ont prins fort plaisir, et vous font response, comme verrés par leurs lettres, que je vous envoie, dont Madame la B m'a dict vous donner ample résollussion par la sienne de ce que s'estoit passé avec le seigneur don Rodrigue de Lancraste. . . . Monsieur le duc m'a donné ung livre qu'il a fait imprimer du droit des prétendans, lequel je vous envoie, par lequel verrés l'estat que ils font du vostre. . . . Tous les seigneurs à qui Vostre Majesté escrivoit sont retirés en leur maison; les voyant leur présenterai vostre lettre, encore que il y en a jà partie qui sont du parti P (Espagnol).» (Lettre de J. d'Abbadie à la reine mère.)

<sup>2</sup> Santarem, ville d'Estramadure, sur la rive droite du Tage, à 67 kilomètres de Lisbonne.

De ceste ville de Saint-Arem, ce huitiesme  
jour d'avril 1580<sup>1</sup>.

Vostre très humble et très-obéissant servi-  
teur à jamais. DABADIE.

## II

LETTRES DE PH. STROZZY AU MARÉCHAL DE MATIGNON<sup>2</sup>.

Tours, 30 janvier 1582.

Monsieur, ce mot sera seulement pour vous donner advis comme le roy de Portugal est de retour icy : il a quelques moyens contantz, toutesfois c'est peu de choses; aussy ne veult-il beaucoup entreprendre pour ceste heure. Il veult joindre ce qu'il peut faire promptement à l'armée de la Roynne sans la retarder. J'ay eu une dépesche de Sa Majesté, laquelle me presse fort de partir et luy mander le temps. Je luy ay mandé que j'avois oppinion que tout nostre cas seroit prest à la fin du mois prochain. J'avois envoyé pour lever les hommes; toutesffois Sa Majesté a faict retarder une partye des cappitaines. Il me samble qu'il est temps qu'ilz y commencent et qu'ilz n'aurent trop de loisir. Je vous supplie très humblement de tenir la main par dellà à ce que tout passe en diligence. J'ay tousjours nouvelles comme l'artillerie est partie de Paris pour Rouen. Il est de besoing faire travailler aulx affuz et brulotz.

Le roy de Portugal a envoyé en Angleterre et Flandres pour lever commoditez sur des pierrieres; toutesffois il ne s'attant à ce moyen pour ce qu'il veult faire maintenant. Je partiray d'icy dans cinq ou six jours, Dieu aydant, et ne bougeray plus d'auprès de vous que pour m'ambarker. L'on tient pour certain qu'il y a quatre

jours que la Roynne mère est partie de Paris pour venir à Blois; nous en saurons bientost nouvelles; si ainsi est, je la pourray voir avant partir. Je ne veus oublier à vous mander comme plusieurs de nos amis nous ont escript que les biscuits, qui ont esté faictz à Niort et qui sont maintenant au plomb près la Rochelle, sont fort noirs et mesme demy cuitz, j'à tous casez. C'est chose à quoy il fault bien prendre garde qui importe grandement à mon voiage pour le servise de la Roynne. Il vous plaira de vous y faire informer et mander que, s'il ne sont bons comme ilz doivent estre, que l'on ne le prendra. Il ne se passe par deçà chose digne de vous escrire, qui me fera finir ma lettre par mes bien humbles et affectionnées recommandations à vos bonnes graces.

Je prieray Dieu, Monsieur, vous donner en santé longue et heureuse vie.

De Tours, le xxxi<sup>e</sup> jour de janvier 1582.

Vostre plus affectionné à vous faire servise,  
STROSSE.

Saintes, 17 avril 1582<sup>3</sup>.

Monsieur, j'ay mandé par toutes les costes pour avoir ce que je pourray de navires. Aujourd'huy ou demain je doitz sçavoir toute résolution de ce que je pourray tirer et meneray droit à vous. Je suis venu trouver Monsieur de Belleville pour le faict de l'estappe, de

<sup>1</sup> La suscription porte : « A Monseigneur, Monseigneur de Lanskac, chevalier des ordres du Roy, conseillicr en son privé Conseil, premier rchevalier d'honneur de la Roynne sa mère, à Paris. »

<sup>2</sup> Bibl. nat., ms. fr., 3291, f. 169.

<sup>3</sup> Bibl. nat., ms. fr., 3291, fol. 170.



quoy il est fort comptant et tout le païs, estimant estre fort bon soulagement, ce que je desire ausy pour nous mettre tous ensemble, qui sera le meilleur. Le bourg de Cozes<sup>1</sup> seroit propre, estant fort logeable; car il y a cinq cent feuz et n'est qu'à trois lieues de Tallemont<sup>2</sup>, Royan<sup>3</sup> et Meschers<sup>4</sup>, où sont les raddes. Là se fera la masse des vivres pour huit jours et, si le temps est beau, on se jettera sur les navires dès le premier jour au terme qu'ilz promettent l'estappe. J'estime que pourrez avoir fait charger et dellandre les navires; il ne se perdra une heure de temps par là, et, estans tous là, nous aurons l'œil qu'il ne se commette aucun désordre, et choysirons noz troupes. Ilz fournissent icy cinquante mille pains, qui est en plus pour ce qu'il nous fault pour les huit jours, et cinquante tonneaux de vin. Il en reste peu à ce qui fust calculé. Ilz baillent encore vingt beufs pour donner là à l'armée; qui est ce où ilz sont plus de difficulté. Il faudra tirer le reste de Médocq; ce qui sera très aisé, n'y ayant personne à leur village: par ainsi tout le païs sera soulagé. Sy trouvez bon ce que avons arrestés, il vous plaira faire commandement que ung chascun se rande là. J'en escriptz aux cappitaines, afin qu'ilz s'advertissent l'ung l'autre pour se rendre à mesme jour. Bus aura soing des troupes qu'il a, et Monsieur de Sainte-Souligne de toutes les autres. Je y seray aussi tost qu'eux. Vous me manderez vostre vollunté et s'il reste à faire

quelque chose. Nous avons nouvelles par homme qui a veu sept navires du roy de Portugal venant d'Angleterre; sont arrivés à Belle-Isle, où<sup>5</sup> ses banieres. L'on tient pour certain qu'il y est arrivé grandz moiens qu'il réserve à faire une grosse armée quand nous serons partis. Si cela estoit, il seroit bon. Je ne croiray que ce que je verray. Je m'en vay ce soir coucher aux Isles et de là droiet à vous. Je vous supplie que nostre fait soit chargé et je m'assure que recepvrez contantement de nous. J'ay despesché à nostre munition de Bretagne: armée et navire, et tout, sera au randez-vous avant nous, hommes et moiens pour tout. Je luy ay donné charge de retenir encore des navires et pilotes, ilz sont bons à laisser; mais il m'en vient de bons de Normandie. Sur ce, je m'ie recommande humblement à voz bonnes graces, priant Dieu, Monsieur, vous donner en sancté bonne et longue vie.

De Saintes, ce xviii<sup>e</sup> avril 1582.

Vostre plus affectionné à vous faire service,  
STROSSE.

*De sa main*: Touite l'estape sera acosé<sup>6</sup> de jour en huit jours, et trouvez bon que tout s'y rende et que les navires puissent estre chargés. Il en fant trois mestres pour désandre là. Me mandant vostre volonté, je fairé mander tous les capitaines pour.

Poitiers, 6 décembre 1582.

Monsieur, ce mot sera seulement pour vous donner advis comme hier je receus lettre du

<sup>1</sup> Cozes (Charente-Inférieure), arrondissement de Saintes.

<sup>2</sup> Tallemont-sur-Gironde, canton de Cozes.

<sup>3</sup> Royan (Charente-Inférieure), arrondissement de Marennes.

<sup>4</sup> Meschers (Charente-Inférieure), arrondissement de Saintes.

<sup>5</sup> Ou dans le sens d'*avec*.

<sup>6</sup> *Icosé*, pour *acostée*.

<sup>7</sup> Bibl. nat., ms. 3291, pl. 172. — La suscription est: «Monsieur, Monsieur de Matignon, comte de Torigny et maréchal de France» et la date est très distinctement écrite; mais il est impossible qu'elle ne soit pas erronée, Strozzi étant mort à cette époque. La lettre a dû être envoyée dans les premiers mois de l'année.

roy Domp Anthoine, qui me mande avoir des moyens; ce qu'il ne m'avoit encores escript. Je l'ay entendu encores par autre, qui m'a dict en avoir veu quelque apparence et de bonne somme. Il n'en sauroit tant avoir que je luy en desire; je m'en vois le trouver, pour résoudre promptement ce qu'il voudra et pourra faire. Je me raprocheray soudain de vous pour continuer la sollicitation de nos affaires. à quoy je vous prie affectueusement de tenir toujours la main à ce qu'il luy survienne aucun retardement, qui me sera une perpétuelle obligation de vous faire servisse où il vous plaira me commander; à quoy j'obéiray toujours de telle affection que, vous baisant les mains, je vous présente mes humbles recommandations.

Priant Dieu, Monsieur, vous donner, en santé, longue et heureuse vie.

Vostre très affectionné serviteur.

STROSSE.

De Potiers, le vi<sup>e</sup> jour de décembre 1582.

A bord du *S'-Jean-Baptiste*, 16 juin 1582<sup>1</sup>.

Monsieur, la présente sera pour vous donner avis de nostre partance, qui sera ce soir, Dieu aydant. Nous avons en icy la dernière résolution de Leurs Magestés par M<sup>r</sup> de Vêrac, qu'elles nous ont envoyée, qui est telle que nous l'eussions scu desirer. Nous avons aussy le roy de Portugal qui s'embarque avec nous dans ma hourque, où je me suis mis aujourd'huy, veus assurant que c'est un beau et spacieux navire avec un bon esquipage. Coquigne l'a bien fait acomoder; il m'a amené aussy deulx fort

belles barques. Monsieur de Brissac a aussy une fort belle trouppe. Nous sommes pour faire quelque chose de bon. J'ay veu la bonne souvenance que vous avez eue de nous, et Monsieur de Gourgues aussy, pour les deux barques que nous avez envoyez, dont je vous remercy infiniment; et vous pry de nous continuer tousjours l'assistance en ces affaires. Vous estes tout nostre refuge, et vous en avons beaucoup d'obligations. En rescompense, vous pouvez croire de n'avoir point ung plus affectionné serviteur, que vous congnoistrez en tous lieux où je seray et me voudriez commander. Je n'ay voulu faillir à vous donner avis comme il y a sept ou huit jours que, passant icy une flotte de hourques qui alloient en Brouage<sup>2</sup> au sél, j'en feis arrester et prandre quatre, sur lesquelles j'ay eslargi mes hommes: il ne leur sera fait aucun desplaisir. Dès que j'auray esté où scavez, je les renvoyeray soudain; j'avois bien besoin de ceste commodité. Il y avoit ja force soldatz malades: je les pourray changer et mettre quelque commodité dedans pour vous les renvoyer; qui est tout ce que je vous puis mander, sinon saluer vos bonnes graces de mes bien humbles et affectionnés recommandations.

Priant Dieu, Monsieur, vous donner, en santé, longue et heureuse vie.

Du bord de l'admiral le *Saint-Jean-Baptiste*, le xv<sup>e</sup> jour de juing 1582.

Vostre affectionné serviteur.

STROSSE.

<sup>1</sup> Bibl. nat., ms. fr., p. 3291, f<sup>o</sup> 174. Cette lettre se trouve aussi dans les *Portefeuilles Fontanieu*, vol. 356-357, f<sup>o</sup> 62.

<sup>2</sup> Brouage (Charente-Inférieure).

## III

## LETTRES DE HENRI III AU MARÉCHAL DE MATIGNON.

Paris, 28 mars 1582<sup>1</sup>.

Je vous fais la présente à part pour vous prier tenir main que le s<sup>r</sup> de Strosse parte le plus promptement qu'il se pourra, afin que son retardement ne soit cause de luy faire perdre les occasions qui se présentent pour le service de la Roïne ma dame et mère, et aussi que mes subjectz soient tant plus tost deschargés des gens de guerre qui sont assemblez pour l'exécution de cette entreprise.

*De sa main :* S'il est besoin que vous retournez à Bourdeaux pour accélérer ledict embarquement, vous ne faudrez à vous y transporter incontinent, suivant ce que la Reine madicte dame et mère advisera de vous dire.

*Signé :* HENRY.*Et plus bas :* DE NEUVILLE.Fontainebleau, 21 mai 1582<sup>2</sup>.

Mon cousin, je trouve très estrange que le courrier, que je vous ai envoyé pour me rapporter l'embarquement de mon cousin le s<sup>r</sup> de Strosse et l'estat de son armée, tarde tant à revenir, m'ayant mandé qu'il ne tenoit plus à

rien qu'elle ne feist voile; car tel retardement m'est très préjudiciable, tant à cause de la défiance qu'en preignent mes subjectz de la religion prétendue réformée, lesquelz s'en plaignent tous les jours, et la foudre que mon peuple en reçoit, que pour la craincte que j'ay qu'il nous prive du fruit que nous en espérons et mesme soit cause de miner l'équipage du comte de Brissac, lequel doit estre maintenant arrivé à la rade de Belle-Isle, car il partist de la coste de Normandie jeudi dernier, ainsi que nous a rapporté Vérac, qui arriva hier après midy. Au moyen de quoy je vous prie, d'autant que vous désirez me contenter, faire partir ledict sieur de Strosse le plus tost que faire se pourra et me renvoyer ledict courrier avec une si ample despesche, que je sois esclairsy de tout ce que je vous ay mandé que je desiroys sçavoir, sans qu'il y ait rien à redire; car, sans cela, la Roïne ma dame et mère et moy ne pouvons prendre résolution du commandement que nous avons à faire audict s<sup>r</sup> de Strosse<sup>3</sup>.

*Signé :* HENRY.*Et plus bas :* DE NEUVILLE.

<sup>1</sup> Orig. Bibl. nat., fonds fr., 3291, f<sup>o</sup> 126. — Cette lettre est publiée d'une façon un peu différente dans l'ouvrage intitulé : *Documents relatifs à la marine normande*, par Charles et Paul Bréard, Rouen, 1889, p. 238.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds fr., 3291, f<sup>o</sup> 129.

<sup>3</sup> Henri III ne faisait pas difficulté d'avouer l'intérêt qu'il prenait à l'expédition des Açores et la part directe qu'il avait à son commandement. Au reste, la note que nous avons publiée page 28 ne laisse aucun doute.

## IV

ESTAT DE L'ARMÉE DE MER FRANÇOISE, MISE SUS POUR LE SECOURS DE DON ANTONIO, ROY DE PORTUGAL, ET QUI FEIT VOYLE AVEC SA MAJESTÉ DE LA RADE DE BELLISLE, LE 16<sup>e</sup> JUIN 1582<sup>1</sup>.

Le seigneur Philippe Strosse, général de ladicte armée<sup>2</sup>.

Le conte de Brissac<sup>3</sup>, lieutenant, commandant en l'absence dudit s<sup>r</sup> Strosse.

Le s<sup>r</sup> de S<sup>te</sup> Soleine<sup>4</sup>, maistre de camp de quinze compagnies, premièrement la sienne.

Le s<sup>r</sup> de Borda<sup>5</sup>, maréchal de camp, deux compagnies; les cappitaines Sauvat, Bayet, Moïneron, Guillonville, Fantrière, Brame, La Barre, Alexandre La Valade, Antoine, Saugel du Rinan, chacun une compagnie, et Favelles qui est celle de Scalin.

Le s<sup>r</sup> de Bus, maistre de camp de neuf compagnies, premièrement la sienne; les capitaines Montmor, La Berge, Dndresnay, Dumesnil, Scavenat, Arman Leure, Du Plessis, chacun une compagnie.

Les compagnies venues avec le conte de Brissac, le s<sup>r</sup> Beaumont, son lieutenant<sup>6</sup>, deux compagnies, desquelles les capitaines Ocagne et Porquet sont lieutenans. Le cappitaine d'Orival, qui est dant le navire du s<sup>r</sup> conte, une compagnie; les capitaines Roquemorel.

Thomas Grinville, Maucomble et La Balde, chacun une compagnie.

Il y a cinquante voyles; sçavoir est trente navires et vingt pataches.

Il y a plusieurs volontaires et entre autres le s<sup>r</sup> de Fumée<sup>7</sup>, qui s'i est joinct avec cinq vaisseaulx que grans que petit et quatre cens soldatz commandés, une compagnie par luy, les autres par les cappitaines Gominville, La Vallée, Thomas Laisné et Hurtaut.

On estime qu'il y a en ladicte armée plus de douze cens gentilhommes; car il y a telle compagnie où il y en a trente ou quarante, sans les volontaires; et le roy de Portugal, son conestable, et autres seigneurs et gentilshomme de sa suite. — Somme : xxxvii compagnies, et lx voyles, sans sept vaisseaulx anglois chargez de soldatz françoys, commandés par le cappitaine Pardin, et un autre navire de guerre, nommé la *Fargue*, avec sa patache et barque, commandés par le cappitaine Antoyne Scalin, qui attendent aux Sables d'Olonne, que ladicte armée y passe pour s'i

<sup>1</sup> Bibl. nat., *Cinq Cents*, Colbert, vol. 29, f<sup>o</sup> 578.

<sup>2</sup> Ph. Strozzi, fils de Pierre Strozzi, maréchal de France, mort quatorze ans auparavant à Thionville.

<sup>3</sup> Charles de Cossé, conte de Brissac, fils du maréchal.

<sup>4</sup> Joseph Doineau, seigneur de Sainte-Soline.

<sup>5</sup> Etienne de Borda.

L'historien de Thou (Livre LXXV), cite encore Antoine Scalin; Bussy, colonel d'un régiment français, mort de ses blessures à la Tercère; Nipeville, qui se sauva avec Brissac.

<sup>6</sup> Jean de Beaumont, gentilhomme normand. — Voir t. VII, p. 418 et 498.

<sup>7</sup> Sans doute Louis Fumée, seigneur de Bourdelles, baron de Laignillon, gentilhomme de l'hôtel du roi de Navarre, lieutenant de l'amiral de Guyenne et gentilhomme de la chambre de Henri III depuis 1578. Il était cousin d'Antoine Fumée, ambassadeur de France près de l'empereur Charles-Quint, mort en 1583.



joindre avec sept ou huit cens hommes<sup>1</sup>.

On estime, quand tout sera ensemble, qu'il y aura cinq mille hommes de combat, sans les mariniens; car il y a aucunes compagnies de deux cens hommes et le reste de cent, sans

plusieurs seigneurs et gentilzhommes accompagnés que plus que moins, qui, pour leur plaisir et sans estre rengés en compagnies, suivents les susdicts seigneurs.

RELATION CONTEMPORAINE DE L'EXPÉDITION NAVALE DES AÇORES  
ET DE LA DÉFAITE DE STROZZI<sup>2</sup>.

Le 11<sup>e</sup> jour de juin 1582, le roy de Portugal vint trouver l'armée de Monsieur de Strosse<sup>3</sup> qui estoit lors en la rade de Belle-Isle, en la galère nommée *la Réale* qu'il avoit prise à Nantes, et n'eust sy tost mouillé l'autre près l'admiral, qu'il fust salué de toute l'armée à forces coups de canons et d'harquebuzades, chascun se réjouissant de sa venue pour l'envie que l'on avoit de faire voile,

d'autant que la plupart s'ennuyoyent de consumer leur victuailles sy inutilement sans rien faire, et entr'autres quelques particuliers qui avoyent armé à leurs despens. Il faisoit beau voir, pour lors, l'armée bien disposée et délibérée de faire quelque bel effect, sy l'occasion promptement s'y feust présentée. Nous surattendismes encores deux ou trois jours la revue de Monsieur de Brissac, après laquelle

<sup>1</sup> Il existe au British Museum, *State papers*, France, vol. 73, un autre état de cette armée navale, qui est à peu près semblable.

<sup>2</sup> Bibl. nat., *Cinq Cents*, Colbert, vol. 29, f° 580. — Cette très curieuse relation de la malheureuse expédition, depuis si longtemps préparée par la reine mère et à laquelle Henri III lui-même attachait tant d'importance, semble avoir été faite dans le but de démontrer l'impéritie du commandement et l'ignorance des chefs : ce qui est bien l'opinion de la plupart des historiens; mais aussi avec l'intention peu dissimulée de faire l'apologie de Fumée, dont la conduite fut diversement jugée par les contemporains. Malheureusement, on a très peu de documents sur ce sieur de Fumée, et on ne s'explique même pas très bien comment un simple cadet ait pu avoir les moyens suffisants pour équiper un nombre assez considérable de vaisseaux et une petite armée de volontaires.

En dehors de d'Aubigné, de Thou, Mézeray, le P. Daniel, qui parlent fort en détail de cette affaire, il existe à la Bibliothèque nationale deux autres relations manuscrites, dont les auteurs ne sont pas connus : une datée du 17 avril 1582 (Ms. fr. 17286, f° 189); l'autre sans date (Ms. Dupuy, vol. 844, f° 344); sans parler de la pièce suivante signée du Mesnil Ouardel, de la lettre de Villeroy que nous publions plus loin et de la correspondance de Saint-Gouard, ambassadeur de France en Espagne, qui rapporte tristement la joie de Philippe II et l'accueil fait au marquis de Sainte-Croix à son retour.

<sup>3</sup> Le manuscrit porte cette sorte d'avertissement, qui ne donne guère d'indication sur l'auteur :

« Ces jours passez estant en cour et oyant parler si diversement du voyage que le seigneur Strossy a fait par le commandement de Sa Majesté pour le service du seigneur don Antoine eslen roy de Portugal, tant pour la conduite de l'armée et descente de St-Michel, que pour la bataille qu'il donna contre le marquis de Sainte-Croix, général de l'armée espagnole; les uns asseurants l'avoir ouy dire à ceux qui y estoient, les autres que c'estoit un bruit commun, lequel comme je cognoissois bien outrepassant ses bornes et suyvnt son naturel faire souvent changer le vray en faux, j'ay pensé, pour faire taire ces mesdisants, escrire le plus à la vérité qu'il me sera possible ceste histoire, afin que chascun aye certaine cognoissance du fait pour en juger selon qu'ils verront estre raisonnable, pour que la louange ou le blasme en soit donné à ceux qui le méritent. »

ledict roy de Portugal s'embarqua avec le comte de Vimiozo, son connestable, dans une grande hourque, où estoit Monsieur de Strosse; et furent, dez le jour mesme, les signaux de l'armée donnez; puis le lendemain mismes à la voile, qui estoit le samedy 16<sup>e</sup> jour dudict moys; et y avoit en la flotte, tant grands que petits navires, 54 ou 55 voiles, sans conter la *Fargue* et le *Croissant*, que commandait le capitaine Sealm, lequel sur le midi nous veint joindre. Il est bien vray qu'un navire appartenant à Monsieur de Strosse, nommé *Prestre Pol*, relascha et ne feist le voyage, d'autant que l'on disoit qu'il faisoit force eau.

Nous eusmes le vent assez à gré à nostre portement, et n'eust esté ceste hourque sy pesante, où estoit nostre admiral, nos affaires se fussent mieulx portées; car je croy qu'elle seule fust cause de tout nostre malheur, pour nous avoir détenus prez d'un mois en nostre traversée, qu'eussions peu faire en douze ou quinze jours. Ce qui fust cause que la plupart de nos soldatz tombèrent malades, tant pour estre mal accommodez, principalement aux navires de Monsieur de Strosse, que pour n'estre accoustuméz à la mer; et fust bien la maladie sy grande, que l'on en jecta hors le bord plus de huit cens, avant qu'eussions jamais cognoissance de terre; et ne pensoit nostre admiral la maladie telle, sans l'advertissement que luy en donna le sieur de Fumée, lequel particulièrement en estoit fort persécuté en ses vaisseaux; et luy fit lors remonstrance, en l'assemblée de tout le conseil, qu'il estoit très nécessaire, puisque le vent ne servoit à nostre route, relascher en quelque isle prochaine de nous, pour rafraischir l'armée, et qu'autrement il se trouveroit avec des vaisseaux sans soldatz; et fust d'avis donner à Madère, qui n'estoit lors qu'à soixante lieues de l'armée et où le vent nous portoit par force,

et disoit qu'en un seul coup nous ferions deux effects, qui estoit de se saisir de l'isle et rafraischir l'armée. Mais le roy de Portugal ne le trouva bon, ny feu Monsieur de Brissac, d'autant qu'il avoit promesse d'en estre vice-roy. Voilà comment souvent les particularitez sont causes de la ruine du total.

Il faillit aussy à arriver un très grant désastre, qui est que, le jour de la Saint-Jean, nostre admiral cuida brusler par la faulte de quelques coquins de cuisiniers, ce qui estoit un certain présage du malheur qui arriva puis après. Et pourtant vous diray-je que l'appréhension fust si grande, qu'une grand' partie des soldats malades, et mesmes jusques à l'extrémité, recouvrèrent santé par ceste peur, et quelques uns se jetèrent en la mer pour se sauver aux autres vaisseaux, et ne s'en noya qu'un seul. Ceste hourque estoit si pesante, et mauvaise de voile, que ne peusmes descouvrir terre avant le 14<sup>e</sup> jour du mois de juillet; et lors se tint le conseil pour sçavoir ce que l'on auroit affaire; où il fust résolu que Monsieur de Brissac avec douze ou quinze navires tiendroît fort au vent de l'isle de Saint-Michel, pour empescher quelques vaisseaux de l'ennemy qui estoient au havre de la cité, qu'ils ne se peussent sauver; lesquels le sieur du Landreau avoit attaquez, et ne leur avoit peu rien faire, et y avoit perdu son lieutenant, comme l'on me conta depuis à la Tiercière. Mais toutesfois, ce dessein fust rompu, et ne sçay pourquoy, sinon que quelques-uns disoient qu'il n'estoit point de besoing séparer l'armée, veu que l'on attendoit celle de l'ennemy d'heure à autre; comme en avions eu avis par une caravelle, qu'un des navires du sieur de Fumée avoit prinse, ensemble des grandes forces qui y estoient.

Cependant, le sieur de Brissac vint à bord de nostre admiral, bien courroucé de n'avoir

effectué son entreprise et en vouloit beaucoup de mal au sieur de Coquigny qui avoit toute charge dans nostredit admirai. Il y eust aussy de Fabus bien grand par nos pilotes, qui prenoyent l'isle Sainte-Marie pour l'isle de Saint-Michel<sup>1</sup>, et avoyent résolu d'y descendre nos malades, qui estoit une erreur trop grande pour gens qui faisoient tant les suffisants et qui néantmoins trouvèrent leur carles trop courtes et de beaucoup. Nous fusmes tout le dimanche sur l'une et sur l'autre bande devant ladiete isle, les uns tirants quelques coups de canon à terre, cependant que Monsieur de Strosse, le comte de Vinioze, Brissac, Sainte-Soline et autres furent dans une chaluppe, bord à bord de terre, pour reconnoistre quelque descente; lesquels de retour, fust advisé que le lendemain l'on descendroit en terre avec mille ou douze cents hommes, comme je croy; et fust ordonné que Monsieur de Beaumont demeureroit dans son vaisseau pour commander à l'armée de mer.

Le lendemain, qui estoit le lundy, nous mismes pied à terre, sur les dix ou onze heures, sans grande résistance, encores que l'ennemy eust de très grandes forces, mais il fust fort trompé, d'autant que nous descendîmes entre des rochers fort haults, et où la mer fraignoit fort, tellement que l'ennemy n'eust jamais pensé une telle témérité, et où, s'il eust eut cent harquebuziers bien résolus, ils nous eussent empesché bien aysément la descente. Le sieur de Brissac tomba en la mer et faillit se noyer, comme aussy fist le sieur de Sainte-Soline<sup>2</sup> et beaucoup d'autres qui se noyèrent tout à fait, et force bateaux rompus; et s'il

fault que je die que nous fusmes là et en beaucoup d'autres lieux plus heureux que sages, comme vous verrez par cy après. Après la descente faite, chacun mist ses troupes en bataille, et s'advança le sieur de Bus avec son régiment le premier, suyvy de toute l'armée, et fismes un long temps alte, pour voir sy l'ennemy viendrait à nous, qui estoit à deux mille pas de où il pensoit que deussions faire nostre descente. Sur les cinq à six heures, le sieur de Fumée dist à Monsieur de Strosse qu'il s'en alloit tard et qu'il estoit besoing se loger avant la nuit, de peur de quelque désordre. Et lors fust commandé au sieur de Bourdas, mareschal de camp, d'aller prendre les logis au plus prochain village, qui pouvoit estre distant de la cité d'environ une lieue et demie, où nous ne trouvâmes ny femmes, ny enfans, ny pain, ny vin, qui fust un très mauvais rafraichissement à nos soldats, lesquels ne mangèrent chose du monde pour ceste nuit, sinon quelques pourceaux, qui furent tuez, et tous chauds mis sur les charbons sans pain, ne vin, ny sel, avec un peu d'eau, qu'il falloît aller quérir à prez de demie-lieue de là.

Le lendemain qui estoit le mardy, je trouvay le sieur de Fumée avec ses troupes, qui acheminoit pour aller à Ville-Franche suivant l'avis du conseil, pour s'asseurer de la ville et faire mouiller l'ancre aux vaisseaux prez d'un islet où il y avoit bonne rade, et où ils pouvoient estre seurement, cependant que l'armée de terre achèveroit de conquérir ladiete isle de Saint-Michel. Et sy eust-on peu tirer beaucoup de vivres de ladiete ville, qui eussent

<sup>1</sup> San-Miguel et Santa-Maria sont deux îles de l'archipel de l'Atlantique Açorien; mais Saint-Michel est de beaucoup la plus importante, ayant presque deux fois l'étendue de la Tercère.

<sup>2</sup> C'est seulement à l'occasion de cette première affaire de Saint-Michel qu'il est fait mention de Sainte-Soline, qui ne parut plus au combat et qu'on accusa d'avoir été acheté par les Espagnols. Trois ans plus tard, le roi le fit appréhender à Poitiers, amener à Paris et juger par le Parlement; mais on lui fit grâce.

suyvy l'armée de terre, qui en eust très grande faulte. Ce conseil fust rompu et ne scay par qui, sinon que je vis le sieur de Fumée fort fâché et presque résolu de se rembarquer et courir sa fortune à part, n'estant point obligé à l'armée sinon que de bonne volonté. Monsieur de Strosse lors le pria de luy donner encore ceste journée, en laquelle il espéroit mettre une fin en la conquête de ladicte isle. ce que ledict Fumée luy accorda, luy remontrant pourtant qu'il s'en repentiroit de ne l'avoir creu, et qu'il estoit très difficile d'exécuter ce qu'il pensoit en sy peu de temps et avec si peu de moyens, et qu'il estoit très bon de s'asseurer de quelque chose.

L'armée donc s'achemina pour aller loger à un village delà le port, où fismes un très long chemin parmy les montaignes etrochers et vallées, avec une chaleur extremesme, chargez de nos armes et sans trouver ny pain, ny vin ny mesmes de l'eau; et cheminasmes au matin, jusques à cinq heures du soir; et vous puis asseurer qu'il en demeura de l'armée plus de deux ou trois cents recreus du chemin, suffoquez par la soif et accablez de leur armes, à la mercy des montaignarts qui en firent de belles curées. Sur les cinq heures, Monsieur de Strosse, voyant son armée faire une sy longue traicte et oyant nouvelles que l'ennemy estoit près de là, fist faire alte pour rallier ses troupes, ce qui faisoit grand plaisir à beaucoup qui n'en pouvoient plus. Cependant nostre guyde se desroba de nous et donna, comme je croy, advisement à nos ennemis de l'estat auquel nous estions, lesquels ne faillirent incontinent à paroistre, marchants en très bel ordre, et descendants par trois ou quatre chemins de la montaigne, pour s'en venir à nous, et paroïssoient un grand nombre, d'autant que toutes les forces de l'isle estoient jointes avec les Espagnols et pen-

soyent fort bien que nous ne les attendrions pas, veu le peu d'hommes que nous estions au regard d'eux; et furent six ou sept des nostres fort engagez, lesquels s'estoient escartez de l'armée pour recôgnoistre quelques montaignes, et estoient gentilshommes signalez, comme le sieur de la Ferrière, de Hommes et Roquemorel, et autres desquels ne scay le nom. L'ennemy s'advança du costé où estoit Monsieur de Brissac, lequel mit ses troupes en bataille fort promptement; cependant que quelques uns escarmouchoyent, comme en pareil cas faisoit son devoir le sieur de Bus, et estoit sur la main droite le régiment du sieur Sainte-Soline, où le sieur de Brissac s'advança pour y mettre ordre; duquel régiment le capitaine Sauvat estoit sorty avec quelques harquebuziers pour escarmoucher, où il fust blessé d'une harquebuzade, et fust aussy tué le capitaine Roquemort d'un coup d'espée et quelques dix-et-huit ou vingt soldats. Monsieur de Strosse n'estoit au commencement que l'ennemy parust, d'autant qu'il s'estoit avancé avec le sieur de Fumée et ses troupes pour gagner le logis où l'on disoit que l'ennemy venoit. Ce qui fust cause que luy et le sieur de Fumée reboursèrent promptement vers nostre armée avecques leur troupes, et y furent encore assez à temps, ce qui rassura nostredite armée et donna fort à songer à nos ennemis, qui pensoyent avoir bien meilleur marché de nous. L'escarmouche dura environ quelque heure et demie, où il mourust deux fois autant de l'ennemy que des nostres, et fist le sieur de Bus la retraite. Nous avions encore près de deux lieues jusques à nostre logis, où estoit nostre mareschal de camp Bourdas, arrivé de fort bonne heure et qui ne vied ny n'ouyt rien de l'esbat que nous eumes, et estoit plus de bruiet à neuf heures avant que l'armée fust toute rendue, et en lieu où trouvasmes aussy



peu que la journée auparavant, tellement que la plupart de nos soldats estoient demy désespérés. Et croy que nos chefs, pour ne point en mentir, ne scavoient où ils en estoient et en vouloyent mettre la faulte sur le pauvre comte de Vimioze, qui avoit baillé le guyde qui nous avoit trahy; mais, sauf leurs bonnes graces, il me semble advis qu'il y avoit faulte de providence en leur faict, ne considérants point qu'ils entroient en terre d'ennemis, où il estoit besoing entrer munis de tout ce qui estoit nécessaire pour le vivre et pour le combat, et que les gens de guerre ne laissent jamais commodité à leur ennemis après eux; ce qu'ils cogneurent bien le lendemain et mesme quand l'on proposa d'aller attaquer la cité, ne se trouvant un grain de pouldre en toutes nos troupes, pour le peu de provision que l'on en avoit faict; les soldats ayant usé le jour auparavant à ceste escarmouche toute la leur.

L'on estoit en fort grande peine et ne scavoit lors que faire, lorsque inespérément arriva un Portugais des principauls de la cité, fort aagé, la barbe blanche, ayant une bonne phisionomie, lequel s'adressant à Monsieur de Strosse luy assura que les Espaignols s'estoyent retirez dans leur fort et avoyent abandonné leur ville, et qu'il venoit au nom de tous ses concitoiens faire offre de la cité et de tout ce qui estoit en leur puissance, et que surtout ils le suploient que leur ville ne fust pillée et abandonnée aux soldats; ce que leur accorda fort volontiers Monsieur de Strosse, et apporta un grand contentement à toute nostre pouvre armée, qui avoit grand besoing d'un tel secours; et nous acheminâmes à l'heure mesmes à un village près de la mer, où l'ennemy pensoit que denissions faire nostre descente et qui estoit aussy proche de la cité, où fust envoyé le sieur de

Sainte-Soline avec son régiment pour recognoistre le fort de ladicte cité et s'il y avoit moyen de le prendre; les autres troupes furent logées en des maisons particulières à la campagne, qui couvroyent celle ou logeoit le roy de Portugal, qui pour lors mit pied à terre pour recevoir ses subjects, qui venoyent s'excuser et luy demander pardon.

Le vendredy, vinrent nouvelles que l'armée d'Espagne paroissoit, ce qui fust cause que le sieur de Fumée avec ses troupes se rembarqua, par le commandement dudict roy de Portugal auprès duquel il estoit logé. Sur ces entrefaites il y eust quelques bateaux des nostres qui, la nuit, s'en allèrent à bord de quatre beaux vaisseaux espaignols qui estoient en rade sous le fort de Saint-Michel, où ils ne trouvèrent personne dedans, et les amenèrent à nostre armée sans grande résistance. Le samedi au soir fust découverte l'armée espaignole, qui estoit fort au vent de la nostre, et lors fist-on toute diligence de faire embarquer l'armée, ce qui fust fait en peu d'heures, sans estre chargez de ceux du fort, et ne perdismes un seul homme et retirâmes mesmes tous nos malades qui estoient en terre, et fist l'on tout ce que l'on peult, après l'armée embarquée, pour s'approcher de celle de l'ennemy, qui estoit pour lors au vent. Et ne pensmes guères gagner pour ceste journée, d'autant que le vent nous estoit fort contraire.

Cependant, les opinions estoient fort diverses, les uns voulant combattre avant que plus grandes forces leur fussent jointes, comme le bruit en estoit; les autres au contraire disoyent qu'il ne falloit hazarder une armée harassée contre gens frais et qui estoient dedans de sy grands vaisseaux avec de sy grandes troupes; que ce seroit mettre les choses propres en dangier, comme la Terçière et austre isles qui estoient à leur dévotion,

par la perte de l'armée, et que pourtant il seroit besoing d'y bien adviser avant que rien hazarder. Le lendemain, le vent se changea tellement, qu'eusmes lors le vent de nos ennemis, et ne tenoit plus qu'à nous que dez ce jour la bataille ne se donnast; mais il sembloit qu'un chascun fust fort refroidy, nostre armée marchant en fort grand désordre, escartez tous les uns des autres; ce qui fust cause que le sieur de Strosse en pria deux ou trois des plus grands vaisseaux et des mieux artillex pour attaquer et amuser l'ennemy pendant qu'il rallieroit toute l'armée, lesquels l'en refusèrent tout à plat; et ne seavoit ce qu'il debvoit faire, sinon que sur ces entre-faites arriva le sieur de Fumée, auquel il feist entendre ce qui se passoit, lequel Fumée incontinent s'offrit d'aller attaquer l'ennemy et l'amuser à coups de canons, cependant qu'il joindroit l'armée, pourveu qu'il l'asseurast sur sa foy de le secourir, ce qu'il promist et jura de ne l'abandonner, comme fist parcellément le conte de Vimioze, qui estoit présent; et en mesme temps arriva tout sur l'heure le sieur de Fumée sur l'armée des ennemis, et le premier coup de canon qu'il tira fust au vice-amiral, et de là, costoyant ladicte armée, tirant tousjours force coups de canon, vint jusques au grand galion où commandoit le marquis de Sainte-Croix, leur admiral, auquel aussy il donne toute sa volée, revire à l'autre bande, et continue d'attaquer l'ennemy, pensant avoir secours de Monsieur de Strosse comme il luy avoit promis, et ne craignoit se mettre à vau-le-vant sur ceste assurance, tellement que nous autres le timmes un long temps perdu; et luy, se voyant abandonné, se resolut d'enlever quel-qu'un des navires de ceux qui estoient à la queue de l'ennemy, et, le pensant aborder, cople au long dudiet navire où il se feist une

belle save d'une part et d'autre, et se sauva se voyant à vau-le-vant, emportant un de leur bateaux pour gage, dedans lequel le lendemain vint trouver Monsieur de Strosse, auquel il se plaignoit fort du mauvais tour qui lui avoit esté fait, et qu'il cognoissoit bien par cela le peu d'enveye qu'avoit de combattre nostre armée, et qu'il ne faloit pas qu'il s'engageast trop avant de peur qu'il fust abandonné comme il avoit esté; et c'estoit sur le tillac tout hault lorsqu'il tenoit tels langages, et n'estoit d'advis nullement que l'on donnast la bataille; sur quoy insistoient beaucoup de gens au contraire, mais je crois toutesfois que c'estoit au plus loing de leurs pensées, et qu'ils en sentoient bien autrement qu'ils ne disoient.

Monsieur de Strosse print lors le sieur de Fumée à part et devisèrent longtems ensemble touchant ce qui se devoit faire, et ce qui luy en sembloit. A quoy respondit le s<sup>r</sup> de Fumée (comme me raconta Monsieur de Strosse le soir mesme), qu'il n'estoit nullement d'advis que la bataille se donnast, veu les grandes forces de l'ennemy, qui estoient en nombre six fois plus que nous, montez des plus beaux vaisseaux de la chrestieneté, gens frais, conduicts par un très grand capitaine, comme l'ordre admirable qu'ils guardoyent nous en asseuroit assez; et que nous, au contraire, estions peu, la plus part malades, et sy harrassez et de la terre et de la mer, dans des vaisseaux petits et malacommodez, outre avec une très mauvaise volonté de rien faire qui vaille, comme ils avoyent desjà monstré avec le pauvre ordre dont l'on marchoit; tellement que, tout cela considéré, nous pouvions plustost une misérable issue de la bataille que non pas une heureuse victoire, laquelle il tenoit certaine aux ennemis. Il luy remonstra d'avantage que de la conservation de ceste armée despendoit tout l'estat du roy de Portugal, qui estoit

cause qu'il le suplioit très humblement d'y vouloir bien penser avant que rien bazarder, veu mesmement qu'il n'y estoit point contrainct et qu'axions La Terrière où nous rafreschirions nostre armée, et la renforcerions de plus de deux milles soldatz, qui estoient là, qui estoit beaucoup plus que n'en avions. Il luy tint beaucoup d'autres propos qu'il n'est besoing de dire, ny pour tousjours de divertir de son desseing; et, prenant congé de luy pour se retirer en son bord, voyant Monsieur de Strosse tout irrésolu de ce qu'il avoit à faire, luy dist que s'il trouvoit par l'advis des capitaines de l'armée qu'il fust de besoing de combattre, voyant la difficulté qu'il faisoit d'attaquer le grand galion où estoit le marquis de Sainte-Croix, qu'il s'offroit de l'aborder, s'il luy vouloit donner cent harquebuziers et vingt-cinq matelots, d'autant qu'il avoit perdu la plupart de ses hommes; dont Monsieur de Strosse et le comte Vimioze le remercièrent fort, et que le lendemain ils l'advertiroient du tout. Quelque heure après, arrivèrent les sieurs de Brissac et de Buz et autres capitaines, lesquels tous ensemble résolurent qu'il falloit donner la bataille et en advertir un chacun, ce qui ne fust pourtant pas fait; et ce qui estonna encores beaucoup des nostres fut que le lendemain Monsieur de Strosse, voulant donner la bataille, quitta sa hourque pour prendre un des vaisseaux de Monsieur de Brissac, où commandoit le sieur de Beaumont, qui n'estoit ny si grand ny sy fort pour rendre un tel combat que sadicte hourque, ouy bien plus légier et pour mieulx tenir au vant. Cependant, sans marchander autrement, ce bon seigneur avec le sieur de Brissac ensemble abordèrent le vice-amiral des ennemis, n'ayant engagé pas un des leurs au combat avant que y aller, et laissant à la discrétion d'un chacun de prendre

party. J'estois, cependant que la farce se jouoit, en une petite barque fort au vent pour juger des coups, et pensoy incontinent que le pauvre seigneur estoit perdu, voyant que si peu de nos gens combatoyent, et que luy, et le sieur de Brissac avec les meilleurs soldatz n'avoient peu enlever ce navire qu'ils avoient abordé; et pensoy encores bien mieulx tout perdu, quand je veis le sieur de Brissac se desborder d'avec Monsieur de Strosse et le laisser là tout seul. Et ne laissa luy pourtant d'estre abordé d'un espagnol, qui entra dans son vaisseau et en fust maistre un long temps, s'estant le sieur de Brissac et les siens retirez bas, comme je l'ouys dire à quelqu'un des siens, et que, sans un nommé le capitaine Nipyeville grand marinier, il estoit en dangier d'estre pris. Cependant, il faisoit bon voir le marquis de Sainte-Croix dans son gallion avec dix-huit ou vingt de ses plus grands vaisseaux, qui tenoit sur une bande et sur l'autre, et regardoit nostre armée pour voir s'il en tombéroit quelques uns entre ses pattes, et estoit le sieur de Fumée près de luy au vant, faisant telle manoeuvre que luy, et tirant force coups de canons, qui estoit tout ce qu'il pouvoit faire, n'ayant point d'hommes pour aborder le moindre de leurs navires; lequel estoit très marry de ce que Monsieur de Strosse ne l'avoit adverty et qu'il ne luy avoit envoyé les hommes qu'il luy avoit promis, et qu'il n'avoit tenu l'ordre qu'il avoit avisé avec luy pour combattre sy l'occasion se présentoit; tellement qu'il pensa pour son devoir le mieulx qu'il pouvoit faire de n'abandonner le grand galion de l'ennemy et de l'amuser tant qu'il pourroit à coups de canon, comme il list, et demeura tout le dernier des nostres parmy l'ennemy et longteups après la victoire criée, où il fust fort battu à coups de canon des ennemis, qui le voyoyent seul parmy eux, et pensoyent bien

le couler à fond, ce qui vint fort à propos pour trois ou quatre soldats, du nombre desquels il y avoit un pauvre gentilhomme, frère du capitaine La Bergerie, qui, voyant que l'on tuoit la plupart de ses compaignons qui avoyent esté pris dans le navire de Monsieur de Strosse, tout blessé qu'il estoit, se jecta dans la mer voyant le navire du sieur de Fumée sy près, où il se sauva avec ses compaignons; qui me conta tout ce qu'il en eut depuis et beaucoup de cruantez, dont l'ennemy usoit, et qu'il s'attendoit bien, ceste journée là, tailler en pièces toute nostre armée, sy elle eust donné, comme il y avoit grande aparence, veu les grandes forces de l'ennemy et les grands vaisseaux qu'il avoit. Quand à nous autres qui estions en une petite barque, nous gagnasmes l'isle de La Terrière, où nous trouvâmes le roy de Portugal bien ennuyé et mesme ne sachant qu'estoit devenu le reste de l'armée. Sur le soir en arriva trois ou quatre, ausquels le roy demanda s'ils sçavoient où estoit Monsieur de Brissac et s'il se portoit bien, lesquels ne luy en sceurent dire autres nouvelles, sinon qu'ils avoyent bien veu son navire, mais qu'ils n'avoient point parlé à luy. Le lendemain, sur les cinq heures du soir, arriva le sieur de Fumée, lequel vint trouver le roy de Portugal en son logis et l'assura de Monsieur de Brissac, qu'il avoit esté le jour auparavant plus de deux heures avec luy, à son bord, et qu'il se portoit fort bien et qu'il n'estoit blessé nullement, ny le sieur de La Ferrière et beaucoup d'autres des plus favoris de Monsieur de Brissac<sup>1</sup>; et que ledict sieur l'avoit assuré et juré de venir à La Terrière, et que pourtant il le prioit qu'ils allasent de conserve; ce que luy promist le sieur

de Fumée, luy remontrant qu'encores que nous eussions perdu Monsieur de Strosse, nous ne debvions pourtant perdre courage et qu'il se faloit retirer des ennemis vif ou mort, et que, pour un ou deux vaisseaux perdus, nous en reconvrions une vingtaine à La Terrière et plus de deux milles soldatz, tellement que nous serions beaucoup plus forts qu'auparavant : et mesmemant nous servants à l'advenir du bel ordre que tenoit nostre ennemy, et qu'il faloit que la nouvelle de la victoire arrivast plustost en France que la perte de la bataille; le recognoissant dès l'heure pour général de l'armée, s'il vouloit entreprendre cela. Ce qui resjouit fort le pauvre roy de Portugal, s'assurant que le sieur de Brissac ne faudroit de venir, veu la promesse qu'il en avoit faite, et espéroit autant que jamais que ses affaires se porteroient bien, l'armée estant ralliée et jointe avec les forces qui y estoient à La Terrière; mais ceste espérance feust fort vaine, lorsque l'on sceust que ledict sieur de Brissac s'en estoit venu en France avec tous ses navires, qui estoient la plus grande force de l'armée, et ne sçay qui le peult mouvoir à celà. Ce qui estonna un chascun et fust cause, comme je croy, que le roy de Portugal se résolut lors de retourner en France, n'ayant plus de moyen de faire aucun effect. Quand à moy, je me mis en un navire marchand, qui me rendit aux Sables d'Ollone, et n'ay rien sceu depuis de ce qui s'est fait; qui est cause que je finis icy mon histoire, vous assurant n'avoir rien escript que je n'aye veu, la plus part pour y avoir assisté tousjours, et assez curieux de m'enquérir du tout, et n'estant men d'aucune passion sinon de dire la vérité.

<sup>1</sup> Brissac s'était en effet retiré un peu précipitamment, et, au lieu d'essayer de reprendre la lutte, il fit voile pour la France. On incrimina vivement sa conduite; mais il fut défendu par le duc de Guise, ami de sa famille, et conserva les bonnes grâces de la Cour.



## VI

RELATION DU VOYAGE ET DE LA DÉFAITE DE MONSIEUR DE STROSSI, L'AN 1582<sup>1</sup>.

Le roy de Portugal, Monsieur de Strossi et le comte de Brissac partent de Belle-Isle avec une belle et puissante armée. Sa Majesté s'embarque dans la grande hourque, qui a esté cause du malheur de la France et de la perte de notre réputation, acquise par si longues années, pour ce qu'elle ne valoit rien, ny de voisles, ny de tout; et sommes demeurez vingt jours sur la mer plus que ne debvions; là où, si elle eust esté bonne, nous eussions pris l'isle Sainet-Michel, n'eussions point trouvé l'armée du roy d'Espagne et faisons ce qui ne fust jamais faict par aucuns vivans. Et est à noter que le conestable et le s<sup>r</sup> de Strossi estoient embarquez dans ladicte grande hourque, où aussi j'estois avec ma compagnie et le capitaine Bazet avec la sienne.

Par les chemins on donne advis au roy d'aller à Madère, plustost qu'à Sainet-Michel, pour ce que le temps nous y servoit. Mais la crainte qu'il avoit que, si une fois le François y eust mis le pied, jamais on ne l'en eust sorty, fut cause qu'il ne le permist, et luy cause de son premier malheur, car nous l'eussions aisément pris. Voilà cela perdu pour luy, et attendons le vent pour nous mener à Sainet-Michel.

REL EFFECT, S'IL EST BIEN CONDUIT.

Nous arrivons à Sainet-Michel, où sept ou

huit cents Espagnols, y estans en garnison, nous veulent empescher la descente en l'isle, mais d'une façon très brave et furieuse nous y descendons et les repoussons, mettans tous les régimens en bataille.

PREMIER MALHEUR APRÈS LA DESCENTE EN TERRE.

Tous les chefs et capitaines vont vers M<sup>r</sup> de Strosse, pour sçavoir de luy s'il vouloit pas que les troupes s'avancassent pour tailler en pièces l'Espagnol, chose qui nous estoit fort facile, et mesmes d'entrer pesle mesle avec eux dans leur ville et forteresse, dont nous n'estions distant que d'une petite lieue. Il se met sur des raisons de philosophie, dont chacun désespéroit et ne fut d'advis que l'on s'avancast plus outre, ains au lieu de poursuivre la victoire sur l'ennemy, si estonné qu'il se rendoit presque à nostre mercy, commanda que l'on allast faire les logis pour l'armée. Voilà notre première faulte.

SECOND MALHEUR ET PRESQUE SEMBLABLE  
AU PRÉCÉDENT.

L'ennemy se retire au fort et, voyant la faulte que nous avions commise de ne les avoir taillé en pièce, se résout de nous donner une venue le lendemain, si tant estoit que nous meissions en chemin pour les aller trouver : ce qu'il feit; mais il y eut du mauvais

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 3959, f<sup>o</sup> 96 v<sup>o</sup>, copie. — Ce récit a été adressé le lendemain même de l'événement à Monsieur, Monsieur du Haillant, conseiller du Roy, secrétaire de ses finances, historiographe de Sa Majesté, en court<sup>z</sup>, par du Mesnil Onardel. — Bernard de Girard, seigneur du Haillant, né à Bordeaux en 1535, était poète et écrivain; il s'adonna de bonne heure aux recherches érudites et fut nommé, en 1571, historiographe de France par Charles IX. Il avait publié, en 1576, la première histoire nationale écrite en français. Protégé par Villequier, par Cheverny, il fut comblé de récompenses et d'honneurs par Henri III. Son livre de *l'État et succès des affaires de France* eut de son vivant plusieurs éditions. Malgré de grands défauts et une vanité extraordinaire, il resta en faveur sous Henri IV et mourut le 23 novembre 1610 en possession de toutes ses charges.

pour luy et l'eussions encores défaict, si eussions voulu poursuivre la victoire, comme entendrez.

Le lendemain, nous nous acheminons vers la cité et trouvons par les chemins environ six à sept cents harquebusiers espagnols, embusquez derrière une longue muraille et force rochers, dont le pays est fort bien garny; mais nous marchons avec telle ordonnance, que nos enfans perdus les ayans desconverts, au lieu que tous ensemble nous devoient faire une salve d'arquebusades, il leur fut force de venir à l'escarmouche, que nous attaquasmes si furieusement que nous les meismes en desroute. Et au lieu de continuer le combat qu'ils avoyent bravement soutenu au commencement et avec grande perte de plusieurs bons hommes des nostres et mesmes de capitaines comme de Roquemoret, très brave cavalier, et qui leur feit couster bien chère sa mort, ils commencèrent à fuir; et eussiez veu les capitaines, pour mieux fuir quitter leurs cuirasses, les enseignes rompre leurs bastons et plier leurs drapeaux pour mieux courir, et les soldats presque tous abandonner les mousquets et harquebuses. Ce que voyans, le courage nous croissoit, quoyque bien las et fatiguez, et fusmes vers M<sup>r</sup> de Strosse sçavoir de luy s'il vouloit que continuassions la victoire sur nos ennemys jà en fuite, que, s'ils eussent mieux couru que nous, au moins entrerions-nous par le mesle avec eux dans leur fort; dist que l'armée estoit lasse et fatiguée et qu'il s'en alloit tard, que plustost il falloit adviser de s'accommoder pour ce soir et que nous ne pouvions faillir à les perdre; dont nous désespérions tous de voir si mal aller les affaires.

L'ennemy cependant se retire dans son fort, se résout d'y tenir bon et d'attendre du se-

cours de l'Espagne, que nous eussions aisément empesché si nos affaires eussent esté bien conduictes et remédié à toutes les fautes précédentes. Mais il y a certains hommes qui ne veulent jamais que leur opinion cède à la raison et qui ne croyent ceux qui y voyent aussi clair qu'eux des yeux de l'esprit. Je me tais de peur de dire ce qu'il m'en semble.

#### BONNE RÉOLUTION.

Reconnoissant nos fautes passées, et voyant qu'il n'y avoit plus moyen de les combattre que par derrière les murailles, on se résout de les assiéger et de les battre de leurs canons de batterie et quatre coulevrines avec autres pièces pour battre en défense. Voilà le meilleur du nombre.

#### ADVIS QUI SERT BEAUCOUP.

Sur ce temps, est pris une carevelle<sup>1</sup> d'avis, avec plusieurs lettres du roy d'Espagne, par lesquelles il mandoit à ceux de l'isle qu'estions en mer pour les aller prendre, qu'ils descendent sur toutes choses à nous empescher la descente, et qu'il leur envoyoit une puissante armée pour les secourir, qu'ils tinssent bon et qu'il leur feroit sentir sa bénignité et libéralité royale, avec plusieurs belles paroles royales; et comme aux nouveaux accideus, nouveaux conseils.

#### BON CONSEIL S'IL EUST ESTÉ BIEN SUIVY.

Tous les capitaines donnent avis au roy et à M<sup>r</sup> de Strossy de mettre toute l'armée à terre et faire poser l'ancre aux navires sous une forteresse, à Villefranche<sup>2</sup> distant cinq petites lieues de la cité. Cependant que l'on tiendroit l'ennemy assiégé, on la batteroit, et, si l'armée d'Espagne venoit, l'empescher fort fa-

La «Caravele» est un petit bateau à voile latine, dont se servaient surtout les Portugais et les Espagnols.

1. Villefranca encore aujourd'hui la principale ville de l'île, située sur une bonne rade de la côte méridionale.

cilement de descendre ny donner secours à l'ennemy et outre seroit impossible d'offenser les navires. Voilà un très bon conseil résolu.

TROISIÈME FAUTE ET DESTRUCTION  
 DE LA PREMIÈRE RÉOLUTION.

Deux jours après, l'on commence à descouvrir l'armée d'Espagne, qui faisoit un nombre de trente et un grands navires, dont ledict s<sup>r</sup> de Strosse estant adverty, fut d'advise de faire remonter tous les soldats dans les navires. Ce qui fut débatu par plusieurs capitaines, mais pour cela ledict s<sup>r</sup> de Strosse, avec l'opinion du connestable, firent d'advise que nous quittassions la terre et finissions la mer pour combattre l'armée d'Espagne.

OBSTINATION SUR LA REMONSTRANCE.

Pour remonstrance qui fut faicte audict s<sup>r</sup> de Strosse que nous ne devions quitter un si bon morceau que celui que nous tenions, qu'aussi il ne falloit hazarder l'estat du roy de Portugal au péril d'une bataille, et qu'il avoit défense du Roy de France de ne combattre ladicte armée, respond à toutes choses et dict que ladite armée ennemye n'estoit en nombre que de trente et un grands navires, et la nostre de soixante et treize, tant grands que petits, et que fort facilement nous défendrions ladicte armée. que si, une fois defaicte, nous étions maîtres du Portugal, de toutes les isles, mais aussi de toutes les flotes des Indes, de Calicut et du<sup>1</sup>. . . . A quoi il y avoit beaucoup d'apparence, si ladicte armée eust esté defaicte. Cela est résolu, et commence-on à quitter la terre pour se remettre tous en mer.

Chascun est en son navire, et mettons le

vent en poupe, pour aller droict trouver ladicte armée d'Espagne pour la combattre. Comme nous en sommes assez près et environ les quatre heures du soir que nous les avions rangez proche de terre, que toutes choses nous favorisoient, la terre, le vent et la mer, que tout estoit avec nous, Monsieur de Strosse mande à tous les capitaines que tous eussent à donner avec luy dans l'armée ennemye et que chascun choisist son party, que deux à deux ils abordassent un navire. Pensant ledict sieur estre bien suivi, va pour donner dans ladicte armée en intention d'aborder l'admiral, et cinq ou six des nostres passent au milieu de ladicte armée en intention de combattre et aborder. Mais comme mondiet s<sup>r</sup> de Strosse veit que les deux parts de son armée avoyent faict les poltrons et, au lieu de se mettre pesle mesle, avoyent tenu au vent et amené leurs bourssets<sup>2</sup> pour la peur qu'ils avoyent d'y aller; lesdicts cinq ou six, ensemble mondiet sieur de Strosse, feirent largue sans s'arrester, et retourna pour rallier son armée qui estoit jà esparse de crainte. Que si nostre armée entière eust lors donné, il n'y a rien si certain qu'emportions la victoire; car jamais ne se veit si grande espouvante en armée qu'elle estoit en celle de l'ennemy, qui, pour n'avoir recongneu nos actions et pour avoir veu un si grand nombre à l'égard du leur, pensoient qu'ils ne dureroient rien devant nous; mais ce fut bien le contraire. Ce jour se passa et ne fut rien faict d'un costé ny d'autre. La must se perdit dix-huit ou vingt de nos navires, qui n'avoient volonté de combattre; toutesfois que les voyons toujours et faisoient nostre mesme route, mais ne nous approchoient aucunement. Le jour venu, plusieurs capitaines vin-

<sup>1</sup> Le mot est laissé en blanc.

<sup>2</sup> Le «boursset» est la voile du mât de misaine à l'avant du navire.

drent veoir M<sup>r</sup> de Strosse; les uns gens de bien accusoient ceux qui avoyent faict les fautes et bailloient très bon conseil de leur faire trancher la teste. Ce qu'il ne voulut faire, pensant par une remonstrance aigre les induire à mieux faire en l'occasion présente; car l'ennemy n'estoit qu'à une canonnade de nous. Mondiet s<sup>r</sup> de Strosse advertit tous les capitaines qu'il vouloit combattre au jour et qu'à ceste fin ils se fissent près de luy. Nous approchons de fort près l'ennemy, qui marchoit en un bel ordre. Mondiet s<sup>r</sup> commanda à un de nos grands navires d'aller attaquer un des leurs qui demouroit derrière, afin que le reste de l'armée allast secourir ledict navire, et que cependant nous eussions plus belle occasion de la combattre et leur donner bataille. Ledit navire alla fort bravement; mais comme il eust tiré deux à trois volées de canon et force harquebusades sur ledict navire, ladicte armée amène ses grands bourslets pour attendre ledict navire, mais comme celui qui estoit allé attaquer l'autre vit que les navires pour estre destinez à l'avant-garde et pour aller secourir, au lieu de ce faire et de donner dans l'armée ennemye, feirent une autre route et se reculérent à plus de quatre lieues des armées, luy aussi feit largue et se retira des deux armées. Cependant la poltronnerie des navires, lors de cinq, nous laissa là engagez, que si l'ennemy eust eu le vent aussi bon comme il ne l'avoit, dès lors il nous prenoit et nous emmenoit. La journée se passe de la sorte, avec un désespoir de tant de fautes les unes sur les autres et aussi de tous les gens de bien qui estoient près de luy, jusques aux plus petits soldats qui brusloient d'ardeur de combattre.

L'ENNEMY RECONGOIST NOSTRE DÉSORDRE.

Le lendemain il ne se feit rien avec l'en-

nemy, seulement on advisa de convoquer tous les chefs au bord de l'Admiral, pour leur remontrer encores une fois les vilaines et poltronnes fautes qu'ils avoyent commises, afin que semblable chose n'arrivast. L'on délibéra de leur faire signer à chascun un roolle et règlement de la forme qu'ils auroient à tenir au combat, avec obligation, au premier qui s'escarteroit de l'armée, d'estre dégradé de noblesse et de perdre la vie. Ce qui fut faict.

#### CONSEIL.

Ledit s<sup>r</sup> de Strosse feit cest honneur à un jeune capitaine de vos amis de luy demander ce qu'il luy sembloit de ce qu'il avoit faict le jour et de tout ce qui s'estoit passé. Luy remontra que les premières fautes qui arrivoient aux armées et commises par les inférieurs aux chefs principaux, procédoient le plus souvent à faute de se faire obéir, et que si, dès la première faute qu'ils avoyent commise, il leur avoit faict trancher la teste, il n'en fust ensuiivy une seconde, ny au danger d'une troisieme. Et que quant à ce qu'il les avoit obligez par seings et par serment et par la perte de l'honneur et de la vie, la poltronnerie estoit si avant enracinée en leurs cœurs, qu'ils feroient aussitost une troisieme faute qu'une denxiesme. Respond qu'il en avoit besoin et qu'il se confioit en leurs promesses et que, s'ils faisoient outre leursdictes promesses, il les feroit punir selon la rigueur. Sur quoy l'autre luy dict que s'il fondoit l'appuy du gaing de la bataille sur telles promesses de poltrons, il estoit très mal assuré, et que, plustost, il seroit meilleur avec sadicte armée aller faire quelque bel effect ailleurs, que non pas sur telle assurance se perdre et l'Estat d'un pauvre prince spolié, remis en ses mains pour recevoir mort ou santé, dont il recevroit à jamais honte; ou bien, puisqu'il



estoit résolu de donner bataille, il deuyoit prendre tous les capitaines de son armée et faire combatre avec luy le jour de la bataille et charger aux lieutenans et enseignes, que s'ils ne donnoient quand et luy pesle mesle, et n'abordoient comme ils s'y estoient soumis, soudain après le combat on leur feroit trancher la teste, ensemble à leurs capitaines et chef, pour avoir choisi pour membres personnes de si lasche cœur. A quoy il répondist que ce seroit leur donner trop de mescontentement et faire trop de deshonneur. Bref, il gaigna; et tout le conseil que l'on luy peust donner ne servit de rien.

AUTRES CONSEILS PAR CAPITAINES DE MER.

Le lendemain au plus matin, ledict s<sup>r</sup> de Strossi appelle tous les capitaines de mer et terre estans audiet navire, leur veut faire trouver bon l'ordre dernier qu'il avoit faict : ce qui estoit malaisé, voyant ce qui s'estoit passé. Chascun luy en dist son opinion, et qu'il deuyoit plustost juger la ruine de son armée que de l'ennemy; au surplus qu'il s'y pouvoit si avant engager qu'il y demeureroit, voyant qu'il estoit si mal suivi lors qu'il falloit entrer au combat.

Nonobstant tous conseils et advis de ses serviteurs, il dict estre résolu de donner la bataille ce jour mesme et qu'il s'asseuroit que chascun le suivroit. Et comme l'on le verroit aller le premier, que les autres auroient honte, s'ils ne le suivoient. Au demeurant, estoit délibéré, pour ce que sa grande hourque n'estoit bonne, de changer de navire pour ce jour et s'embarquer dans un grand vaisseau appartenant au comte de Brissac, sur lequel estoit monté le s<sup>r</sup> de Beaumont, lieutenant du s<sup>r</sup> comte de Brissac. Nous luy remonstrasmes

et aux capitaines Bazet et<sup>1</sup> . . . . d'aborder avec luy. Et ledict comte de Brissac, s'assurant, se disoit, plus de nous que d'aucuns autres de l'armée, il s'embarque dans ledict navire, ensemble le connestable de Portugal, le s<sup>r</sup> de La Chasteigneraie et cinquante ou soixante gentilshommes avec luy, faisant en nombre dans ledict navire environ six cens hommes de combat.

LA BATAILLE.

Ledict jour, environ sur le midy, ledict s<sup>r</sup> de Strossi part, meet vent en poupe, ordonne son armée, faisant en nombre de quarante-quatre ou quarante-cinq voisles, dont s'en estoit perdu dix-huit ou vingt peur de combattre. Et disant ces paroles : « Si nous sommes gens de bien, cecy ne nous monstra rien, et les taillerons en pièces. Au demeurant, Strossi va monstre le chemin aux autres et va fondre pour ne retourner jamais qu'il ne soit vainqueur du vaisseau qu'il abordera, qui fut le plus grand et le plus fort galion de l'ennemy. Et quant à toy, capitaine du Mesnil, et toy aussi, capitaine Bazet, tenez-moy parole, et comme vous me verrez à bord, venez-moy secourir et abordez par la poupe, et moy par la proue. »

TRAGÉDIE ET DÉSASTRE PRÉDITS.

Le voilà party d'une espouvantable façon et suivi pour tout de sept ou huit navires qui donneront pesle mesle sur l'ennemy, tesmoins plus de quatorze cents des nostres tuez sur la place de ce jour seulement, qui rendirent le combat. Ledict s<sup>r</sup> de Strossi, ensemble ledict comte de Brissac, vont aborder le grand galion *S<sup>t</sup>-Mathieu*, dans lequel il y avoit huit cents vieux soldats espagnols de Flandres avec plu-

<sup>1</sup> En blanc.

sieurs grands seigneurs. Si tost que ledict s<sup>r</sup> fut abordé, nous allons aussi aborder, comme il nous avoit commandé, et dès lors, si ne l'eussions secouru, ce grand navire l'emportoit, comme un milan un poulet. Car son navire n'estoit qu'une petite patache près de luy. Et d'avantage fusmes abordez de dix ou douze grands navires plus grands que nous, chargez de tant de soldats qu'ils ne se pouvoient tourner. Comme nous fusmes jointes ensemble, nous rendismes un tel combat, qu'autour de nous tuasmes plus de douze cents hommes seulement. Dans le grand galion *S<sup>t</sup>-Mathieu* nous tuasmes plus de huit cents hommes; de tout l'équipage ne s'est sauvé qu'un vieil homme et un petit garçon, et, en plusieurs navires proches de nous, vous eussiez veu ruisseler le sang par les trous et mangères du navire, gros comme la jambe. Ce que voyant, le marquis de Sainte-Croix, leur général, il envoya nous aborder de sept huit gros navires et trois ou quatre galions qui nous foudroioient de coups de canon, et remirent quatre à cinq cents hommes frais dans ledict galion. Ce que voyant M<sup>r</sup> de Strossi et que ne pouvions plus soutenir le combat, qui dura depuis une heure après midy jusques près de six heures du soir, tant pour la perte innombrable d'hommes qu'avions faite, que pour le nombre de blesez, qu'aussi de la faute de munitions, de balles, d'arquebuses, fut d'advis de se desborder et se retirer, et nous commanda de tenir le combat pendant qu'il se dégageroit : ce que nous feismes très bien. Il se dégagea et sortit plus de trois cents pas hors de danger et de toute l'armée. Mais, comme le marquis de S<sup>t</sup>-Croix veit qu'il avoit le vent et que mondict s<sup>r</sup> de Strossi devoit estre las du combat veu le long temps qu'il y avoit qu'il y estoit, va à toutes voiles, suivy de trois gallions, l'aborder et l'enlever

d'une si estrange façon, sans que jamais aucun des nostres l'allast secourir, que si seulement y eust eu un navire qui l'eust secouru, il n'eust esté perdu de la sorte. le pauvre seigneur; au moins une patache pour sauver sa personne, celles du connestable et du s<sup>r</sup> de Beaumont, qui tous trois estoient jà fort blesez.

Aucuns disent qu'il est mort et tous ceux qui l'assistoient. Les autres disent que le marquis de Sainte-Croix luy a sauvé la vie, mais non au connestable. Quant au comte de Brissac, ayant esté amené hors d'auprès de mondict s<sup>r</sup> de Strossi par quatre ou cinq gros navires, il demeura fort engagé et presque pris; car je puis dire avoir veu l'Espagnol plus de demie heure sur le haut de son navire, triomphant de ses despoilles et emportant dans leurs vaisseaux plusieurs de ses meubles jusques à sa vaisselle d'argent; mais il fut mieux servy, obéy et secouru que le pauvre M<sup>r</sup> de Strossi, car un navire des siens appelé *Mancombre*, voyant que son chef étoit perdu s'il n'alloit le retirer au hazard d'y demeurer, si en va fort bravement, et le retire, le desgage et le sauve; chose que j'ay veue. De dire qu'il est mort ou blessé, non. Tant y a, que j'ay opinion qu'il soit plustost mort que blessé. Car si autrement estoit, tous les navires avec le sien ne s'en fussent retournés en France, comme ils ont fait.

Cependant que les autres estoient bien empeschez de leur costé, nous ne l'estions pas moins du nostre et n'espérons autre grace ou miséricorde que celle de Dieu, qui nous favorisa beaucoup. Car ayant tout rendu, mattez du combat, et nostre grand galion *S<sup>t</sup>-Mathieu* tellement las qu'il n'en pouvoit plus, quoyque bien rafreschy d'hommes, s'en va lever un petit vent, comme il a acoustumé faire sur la mer vers le soir, qui amène le grand galion, lequel, nous treynant à

sa queue, nous met hors de la presse des autres; et, comme il veid que les navires qui estoient autour de luy ne le suivoient, il eut peur et de sa bonne volonté se départ de nous et nous de luy, dont nous fusmes très aises; car tous nos bons hommes estoient morts ou blessez. Voilà comme Dieu nous a préservez. Cependant il y avoit encores deux pauvres navires des nostres près de nous durant le combat, qui tous deux furent perdus, l'un fut bruslé et tous les hommes y estans, et l'autre pris et tous les hommes tuez, fors deux, un de chaque navire, que je sauvay dans nostre navire et les ay encores avec moy. Dans l'un estoient plusieurs soldats de Rocquemoret, et dans l'autre le capitaine la Berge, capitaine d'une des compagnies de nostre régiment. C'est un gentilhomme de la Brie, et ay sauvé son plus jeune frère. Ils ne reschapoit rien de ce qu'ils pouvoient attraper. Bref, Monsieur, si l'on veut demander qui a bien faict, vous pourrez avec vérité dire le régiment de la Roynne, que commandoit feu M<sup>r</sup> de Buz, deux ou trois navires du comte de Brissac, sans le sien, car il a faict ce qu'un César pouvoit faire, et le sieur de Strossi, ce qui estoit possible à un homme aventureux, furieux et désespéré, mais non à un grand capitaine comme il estoit. Car s'il eust eue le conseil de ses plus fideles serviteurs, cela ne luy fust pas arrivé, et ne fery de ma vie estat d'homme qui ne croira que son opinion, qui usera de viels mots de philosophe au temps de résolution. Il y a un régiment qui n'a rien faict, sinon une pure poltronnerie et dont le chef pouvoit sauver ce pauvre malheureux. Mais, comme tous ses soldats luy criaient : « Allons à bord, Monsieur, allons pour sauver M<sup>r</sup> de Strossi » jurant le ventre Dieu, leur respon-

doit : « Allez-y, si vous voulez, voilà la chaloupe. » Et sur ce, faisant faire un chacun, fuit, passa et repassa, sans tirer une harquebusade, ni luy ni son régiment. Qui me faict dire que s'il va en France, comme il faict, quelque grande masse de chair qu'il aye, on ne lui fasse, et à tous ses capitaines, lever la teste. Je ne vous le nomme pourtant ny aussi le capitaine Thomas pour poltron, et d'autres du comte de Brissac. Si vous demandiez à celui dont je vous parle combien il a perdu d'hommes, car vous le verrez chez un de vos amis : « Hélas ! Monsieur, de douze cents hommes que nous estions à nostre pauvre régiment, il n'en ést resté que trois cents et tous les chefs presque ou morts ou blessez à mort. A Dieu que ceux que vous verrez de là mentiront à leur aise : ce sera à qui aura mieux faict, et nous qui n'avons la langue, l'ouye, ni la voix pour respondre, serons les poltrons. On leur fera grand tort, s'ils ne sont tous pendus. »

## DE LA TRAGÉDIE.

Est à noter que comme l'on fut résolu pour combattre, le roy se met dans une patache et se retira dans la Trecière<sup>1</sup>, où ceux qui y ont voulu se retirer y ont esté les bien venus, mais maltraictez, dont chacun est malcontent; et crains que cela soit sa dernière perte et fin à tous malheurs. Car vous entendriez les soldats et aucuns capitaines se désespérer de la cruauté qu'on exerce sur eux. On les faict mourir de faim et coucher sur les carreaux; car pour compagnee ils ne donnent que quatre petits toicts à pourceaux : Capitaines, retirez vous là avec vos soldats. Il ne faudroit grand cas pour en esbranler beaucoup qu'il y en a. Dieu y mette la main et regarde ce pauvre roy en pitié.

<sup>1</sup> Évidemment, l'île de la Tercère.

Notez que l'armée de l'ennemy estoit composée le jour du combat de vingt-huit grands vaisseaux, dont y en avoit sept galions passans pour nous détruire, et, dans lesquels vingt-huit vaisseaux, y avoit six mille sept cents soldats, tous vieux, qui estoient toutes les forces du roy d'Espagne; aussi estoient-elles conduictes par ses plus grands capitaines, le marquis de Sainte-Croix, le marquis de Favas et don Lopez. Il a esté prins une caravele des leurs, qui a rapporté estre mort de leur costé, le jour de la bataille, quatre mille hommes. Le marquis de Sainte-Croix blessé, auquel l'on n'attend vie. Si le pauvre Monsieur de Strossi a esté prins, et qu'ainsi soit, il est aussi mort. Force noblesse des leurs mourut en ce grand galion qui tint à bord si longtemps. Je dis grands personnages; car en toutes leurs façons avoit plus de princes que de simples gentilshommes. Des noms, je ne les scay. Cela se saura en Espagne et en France.

Monsieur<sup>1</sup>, comme ainsi soit que les mauvaises nouvelles soyent plus promptes messagères aux oreilles de ceux à qui il en desplaist, que bonnes à ceux qui les auroient agréables, je ne doute que maintenant toute la France, voire la Chrestienté, et jusques aux nations barbares, ne soit advertie de nostre malheur et désastre en la perte de Monsieur de Strossi, le jour de bataille que donnasmes contre l'armée d'Espagne, conduite par le marquis de Sainte-Croix, et dont je vous discoureray par un petit mémoire à part, pour plusieurs particularitez. Je vous diray seulement qu'après la bataille finie, je me suis retiré en l'isle de Trezière, où est à présent le roy de Portugal, avec perte de quarante de mes soldats, et moy fort blessé d'une harquebusade en la jambe,

dont plusieurs ont opiné me la devoir couper. Mais Dieu y ayant mis la main, et ma résolution de perdre plustost la vie que permettre telle chose, je suis maintenant hors de ce danger et commence à me bien porter. D'Arènes a évité tout péril et se fait honneste homme. Il est avec moy en ceste isle, où tous les François reçoivent beaucoup de mauvais traitemens, tant à cause du grans nombre qui y sommes, de la nécessité de ce pauvre et misérable prince, qu'aussi de la malice de son peuple, qui me fait doubter que s'il n'y donne un prompt remède, chacun criera pour s'en retourner; à quoy faire je seray le dernier, et plustost seray-je simple soldat auprès de ce prince, lequel m'ayme beaucoup, que grand en France, ou ailleurs, estimant ceux qui s'en retourneront ne devoir recevoir beaucoup d'honneur de l'avoir quitté en sa mauvaise fortune. Et puisque nous sommes engagez par foy avec luy, il faut y endurer commoditez et incommoditez, ainsi que je proteste de faire. Tout nostre malheur, et reluy du prince, est qu'il ne nous est resté un seul chef. Ils ont tous esté tuez, prins ou blessés à mort, quasi comme si c'estoit permission divine, et n'y a celuy qui veuille maintenant reconnoistre autre pour chef que le roy. De moy je ne suis commandé que de luy, car mon maistre de camp est mort. Je vous disois au commencement de ma lettre que je vous ferois un mémoire à part de ce qui s'estoit passé; mais il est si ample que je n'ay besoin d'allonger celle-ci, sinon pour vous conjurer, convier et sommer de m'aimer, à vous souvenir de vostre fils, luy escrire un peu des affaires du monde; si l'on prendra revanche de l'affaire qu'avons receu; ce que l'on en diet; ce

<sup>1</sup> La lettre est, comme nous l'avons vu, adressée à « Monsieur du Haillan », auquel le correspondant ajoute quelque part : « Il vous sera fort aisé de me faire part de vos nouvelles par Fornicon, que congnoissez, qui retourne de deçà, ou avec les paquets de Monsieur de Villeroy. »



que fait Monsieur en Flandres; le roy de Navarre en son pays et aussy les changemens de la Cour; qui est bien, qui est mal, et qui se resjouyt de nostre perte. Je vous supplieray de faire tenir cest autre petit paquet où il s'adresse, et, si voyez aucuns de mes amis ou parens, vous leur pourrez faire part des nouvelles de mon portement seulement.

Et pour ce que j'ay à escrire encores quelque dépesche pour le pays de Septentrion, celle-

cy prendra fin par mes humbles et plus affectionnées recommandations à vos bonnes graces. Priant Dieu, Monsieur, vous avoir et tenir toujours en sa sainte et digne protection.

De l'isle de la Treçière, ce dix septiesme jour d'aoust mil v<sup>e</sup> lxxxii, et de

Vostre humble obligé et obéissant serviteur,

DU MESNIL OUARDEL.

## VII

### LETTRE DE VILLEROY AU ROI<sup>1</sup>.

Saint-Maur, 12 septembre 1582.

Sire, nous receusmes hier au soir bien tard ung paquet de Monsieur de Saint-Gourd, escript à Madrid le premier de ce moys à unse heures de nuit, par lequel il mande que, ledict jour, la confirmation de la nouvelle de deffaite de M<sup>r</sup> de Strosse estoit arrivée là, thesmoignée et publiée par un escript imprimé soubz le nom du marquis de Sainte-Croix, chef de l'armée espagnolle; lequel escript ne contient autre chose que ce qu'a dict et rapporté M<sup>r</sup> le conte de Brissac. Car il appert par icelui qu'il n'i a eu que trois navires de l'armée du s<sup>r</sup> de Strosse qui ayent abordé et combatu: la sienne, celle dudict conte, et une autre que l'on estime estre celle du cappitaine Brevedan de Rouan. Et toutesfoys ilz confessent, par ledict escript, avoir esté blessé et tué de leur costé sept-cens-septente et sept hommes. Je présuppose, Sire, qu'ilz font leur cause la meilleure qu'ilz peuvent, à leur accoustumée. Ils disent que ledict s<sup>r</sup> de Strosse, estant blessé d'une harquebusade, mourust à

l'instant qu'il fust amené audict marquis; mais, ven le traitement qu'ilz advouent et publient par ledict escript avoir fait aux autres prisonniers, je pense qu'ilz l'ont tué de sang froit. Car, Sire, ils disent les avoir tous fait mourir ou pendre, cinq jours après ledict combat, par le jugement dudict marquis, lequel les a condamnés comme ennemis de la paix publique, perturbateurs du commerce et fauteurs des rebelles à son roy. C'est une très grande injure et infamie faite à vostre nation, Sire, et marque encores plus grande de la cruauté, et barbarie insupportable de l'autre. Ils nomment vint-cinq gentilzhommes par ledict escript, à qui ilz ont fait trancher la teste et trente autres qu'ils ont fait pendre, entre lesquelz (il dictz du premier nombre) est le jeune Chastaignerie<sup>2</sup>. Ledit escript porte que le conte de Vimiose mourust le lendemain du combat, blessé d'harquebusades et d'une estocade, et que le s<sup>r</sup> de Beaumont avoyt esté tué en combatant. Ils disent que le conte

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 6631, f<sup>o</sup> 68.

<sup>2</sup> La Châtaigneraie étoit monté sur le vaisseau de Beaumont, avec Vimiose, pour accompagner Strossi.

de Brissac s'en est fuy dedans une barque, ou qu'il a esté tué d'une harquebusade<sup>1</sup>; quant au reste de nostre armée, ilz assurent qu'il est entièrement rompu; mais ilz n'en cotent aucune particularité, de sorte que je pense qu'ilz n'en sçavoient lors rien de certain. Quelqu'un a dict ce matin à la Reyne vostre mère que Sainte-Soulayne, s'en revenant, avoit rencontré dix navires qu'estoient partz de la Rochelle, il y a quelque temps, conduitz par les capitaines Pradin et Chauvin, avecques lesquelz il s'estoyt rallié et retourné combattre ladiete armée Espagnolle. Mais tel advis est encores très incertain; s'il en survient autre chose, je vous en advertiray.

Sire, l'on m'a escript de Bordeaux que le premier président estoyt tumbé fort malade et en danger. Vostre Majesté sçait de quelle importance est ledict estat, partant il me suffira l'avoir advertie de l'extrémité de celui qui le poscède.

Sire, Monsieur de Belleville nous a escript aussi que le gouverneur de Taillebourg, nommé Vaudré<sup>2</sup>, a esté assassiné par ung sien parent qui est huguenot. Madame de la Trimouille, à qui le chasteau appartient, demande qu'il lui soit rendu comme Montagne, et promet de le garder fidellement. Au contraire, ledict s<sup>r</sup> de Belleville supplie que l'on ne s'en fie à elle et que l'on y pourvoye un homme de bien. Vous cognoissez mieulx que nul autre l'importance de la place, laquelle est à présent gardée par la femme et le lieutenant du defunct, qui réclament ladiete dame de Trémouille, ainsi que ledict s<sup>r</sup> de Belleville nous a mesmes escript.

Vostre Majesté en ordonnera sa volonté, et je prirai Dieu, etc.

Vostre très humble et très obéissant et très obligé sujet et serviteur,

DE NEUFVILLE.

## VIII

### LETTRE DE MONSIEUR DE SAINT-GOARD AU ROI<sup>3</sup>.

Madrid, le 17 septembre 1582.

Sire, par les miennes du 1<sup>er</sup> et 3<sup>e</sup> de ce mois, Vostre Majesté, aura veu ce qui s'entendoit et parloit icy sur la nouvelle et relation que le marquis de St-Croix avoit donné de la rencontre qu'il avoit fait avec Mons. de Strosse; . . . ils jubilent tous les jours, comme si tout le bien de leur monarchie consistoit seulement dans ce seul exploit, durant encore sans toute l'Espaigne les faïstes commandées sur sète oquasion, comme aussi se faict à

Lisbonne grandes prosesions et s'y préparent grandes festes et jeux de tonaulx. Il ne se voit à sète heure marchandise plus requise de par deçà que le discour estampé sur la relation de la victoire du marquis, qui se vend à chaque pas que l'on puisse fere. J'en envoyai un dès le premier de ce mois, qui m'estoit venu de Lisbonne. . .

A la vérité ce faict les a fort réabillez, quand ce ne seroit pour aultre que pour la

<sup>1</sup> Villeroy reproduit là ce que portait «l'écrit» de Sainte-Croix, bien qu'il ait dit au commencement que Brissac était revenu en France.

<sup>2</sup> Sur la mort de M. de Vaudray. — Voir plus loin, p. 410 et suiv.

<sup>3</sup> Bibl. nat., ms. franc. 16108, f° 386-391. — Dépêche autographe, déchiffrée.

réputation que les François ont perdue de s'estre si mal portez à ceste occasion et d'avoir ainsi à leur veue perdu leur général, faisant vaillamment son devoir, comme il list avec quatre ou cinq navires<sup>1</sup>; et, à ce que j'entends du reste, les ungs tournaient à la Terrière et les autres à la route de France. Ceux qui font profession d'honneur rougiront quand

l'on leur demandera conte de la bonne compaigny qu'ils ont fait à leur général. Suppliant Vostre Majesté me pardonner, si j'entre si avant en ceste matière loing de l'occasion et du danger; néanmoins, comme en fidèle subject et serviteur et bon François, je ne puis que je ne me soye santé des chausausquelles celles-cy m'obligent . . .

IX

LETTRE DE HENRI III À VILLEROY<sup>2</sup>.

Octobre 1582.

Villeroi,

Je ne sçay qui peust avoyr esté si bon amy de mon beau-frère<sup>3</sup>, que de destourner la Reyne de se servir de luy, c'est-à-dire de luy nomer, comme sa charge le porte, le chef qui y doit aler, puisqu'il n'est besoing que d'un chef et de raffraichissement; car Brissac n'a ni gagné la bataille, ni raporté tele marque sur lui qu'à son ocasyon il faillust déshonorer autrui pour l'onorer. Mais j'ai quelque moyen de faire mal et bien à ceulx qui en feront à ce que j'aime. Toutes les couleurs sont trop fausses pour nous repaistre sur le printemps. Ou il faut que Brissac aye la charge du tout de l'amyrauté, ou que qui l'a n'y soit inquieté à la faire; et je croys que fera pour le moins aussey byen que nul autre scaurait faire les leurs et avec autant de fidélité. Ou il faust

conserver les personnes en honneur, ou il ne s'en faust point servir. La Reyne sera mieulx et plus diligamment servie. Il ne faust pas que l'on la serve ainsi à couvert; car tout se sçayt. Je vous descharge mon cœur. Le commandant de Chates y servyra aussey bien que Brissac, et mon beau-frère sera conservé, se faisant en son honneur. Il est allé voir son père à Narbonne; mays je parlerai tousjours de ce qui luy touchera comme de mon fay et propre. Je suis sy animé des cruantez Espagnoles, que je m'en vangerai avec l'aide de Dyen.

Je serai le neufiesme jour d'octobre à Parys; mays, si nous pouvyons estre à Sinet-Germin, je m'i aimeroys byen contant . . .

De Mollins,

HENRY.

<sup>1</sup> Quelques documents sur l'affaire des Açores se trouvent encore dans le vol. 416 du fonds italien, intitulé *Trisi dal 1581-1584*, f° 155 et suiv.

<sup>2</sup> Bibl. nat. Nouv. acq. fr. 1245, f° 41.

<sup>3</sup> Le duc de Joyeuse, qui avait épousé la sœur de la reine.

## X

LETTRE DE MONSIEUR DE MAUVISSIÈRE À CATHERINE DE MÉDICIS.

Londres, 5 septembre 1582<sup>1</sup>.

Madame, je dépèché hier à Vos Majestés le baron d'Armanville, avec la prière de la royne d'Angleterre sur la résolution qu'elle supplie au Roy lui donner sur le fét de son mariage, en quoy elle veult voir et fère une fin, et comme elle dict et assure très résolument de se marier suivant la poursuite que luy en fét Monseigneur Vostre filz, sy toost qu'elle aura eu du Roy quelque bonne nouvelle pour la descharger de la guerre de Flandres; non qu'elle n'y veuille contribuer plus que personne, estant femme de Son Altesse; mayz elle veult seulement en cella contenter ces peuples, comme elle leur a promis.

Ladite royne m'a mandé ce jourd'huy qu'elle me prioit de fère diligence d'advertir Vosdictes Majestés de sa bonne et perfecte intention envers Elles et toute la couronne de France et que, pour le regart d'Escoce, je ne m'en misse point en peine et qu'elle n'y envoyroit ny gens de guerre, ny domeroit augmentation au mal qui c'estoit offert par ceulx qui avoient prins Monsieur le prince d'Escoce, pour le grand mal qu'ils vouloient à Monsieur le duc de Lenox, de quoy j'ay écrit fort amplement par ledict baron d'Armanville à Vos Majestés, et de l'affection que luy-mesme a veue en ceste princesse de ce joindre et metre du tout Francoyse, en disant qu'elle ne pence pas que cella ce puisse fère sans le mariaige, où elle n'a jamays parlé sy résollument, ny avec tant d'affection que à

présent; je ne sçay sy elle dict la vérité en son cuer, ny pareillement le grand trésaurier qui y est en sa part, comme il démontre, plus affectionné que je ne l'ay point veu. Et me remetent à la despeche dudict s<sup>r</sup> d'Armanville et à ce qu'il vous en dira de bouche, je diray en cest endroict à Vostre Magesté, Madame, que présentement il me vient d'ariver ung courrier d'Escoce, qui me porte nouvelles certaines et assurées que ceste assemblée, de laquelle j'ay écrit au Roy qui ce devoit fère de tous les estatz d'Escoce à Estrelin pour le xv<sup>e</sup> de ce moys, pour y voir et conclure qui auroit avec le plus de forces bien fet ou mal fet, et s'il estoit possible d'accuser Monsieur de Lenox de crimes de lèze-Magesté et le fère sur cella mourir. La chose a esté terminée par un bien exprès commandement du prince d'Escoce audiet duc de Lenox de ce retirer et partir hors du royaume d'Escoce, le xii<sup>e</sup> de ce moys au plus tard, et bailler et ce désaysir des deulx fortresses de Dombertram et de Blakenesse, dont il avoit le gouvernement, à deulx Escocoys nommez par le prince pour y entrer; et, afin que ledict s<sup>r</sup> de Lenox se peult retirer en toute seurreté du pays d'Escoce, il s'en iroit embarquer audiet Dombertram; ce qu'il a accepté et promis, et estoit arrivé dès le neuf ou dixiesme de ce moys audiet Dombertram, pour satisfaire au commandement dudiet prince d'Escoce de point en point; et de ceste heure, sy les choses n'ont changé, lediet

<sup>1</sup> Aut., Bibl. nat., *Cinq Cents* de Colbert, vol. 337, f° 801.



s<sup>r</sup> de Lenox doit estre sur la mer bien près de la France. Voilà, Madame, comme les affaires sont finies, et le prince d'Escoce contrainct et commandé par ceulx qui ce sont saysiz de sa personne, de fère ce qui leur a pleu. Je suys aussy adverty que ledict prince n'a jamays voulu consentir que l'on fist mal audit s<sup>r</sup> de Lenox et qu'il a dict en pleurant qu'il aymeroit aultant que l'on le fist mourir luy-mesme; et j'avoys usé par desà de toutes les persuasions qu'il m'avoit esté possible envers ceste princesse et son conseil, pour n'allumer le feu plus grand qu'il estoit audict Escocce, jusques à luy dire que, sy elle le foysoit et que si le duc de Lenox avoit mal pour estre François et subject du Roy, Sa Magesté ny toute la France ne le pourroit endurer : en quoy elle m'a tenu promesse. Je ne foy point de doubte aussy qu'elle ne soit très aise de voir ledict s<sup>r</sup> duc de Lenox hors de là. Ladiete royne m'a aussy mandé que ung pillotte ve-

nene de Lisbonne disoit que l'armée d'Espagne avoit esté deffecte par la vostre, que Monsieur de Strosse n'estoit point mort, et que l'on disoit qu'ilz avoient pris plusieurs vayseaulx de la flotte des Indes, dont le roy d'Espagne estoit en grande collaire et vonloit fère chastier tous ceulx qui avoient combatu, voyent qu'ilz n'avoient aultre commandement que de donner seure escorte à la flotte des Indes. J'espère de fère envoyer bien tost d'icy huit grands navires armez soubs le nom de marchans, là part que sera le s<sup>r</sup> Don Anthoine; et je supply Dieu, Madame, qu'il donne à Vostre Magesté, en très perfecte santé, très heureuse et longue vie et ung heureux contentement de vos desirs.

De Londres, ce xv<sup>e</sup> jour septembre 1582.

Vostre très humble et très obéissant subject  
et serviteur,

M. DE CASTELNAU.

## XI

### ENGAGEMENT D'HENRI III VIS-À-VIS LA REINE D'ANGLETERRE <sup>1</sup>.

Henri, par la grace de Dieu roy de France et de Pologne, à tous ceulx qui ces lectres verront salut.

Scavoir faisons que nous désirons singulièrement voir effectuer le traité de mariage fait entre très haute et excellente princesse nostre très chère et amée seur et cousine Elisabeth, par la grace de Dyeu royne d'Angleterre, et nostre très chier et très amé frère unique François d'Anjou, nous avons déclaré et déclarons que, suivant l'article dudit traité, nostre intention a toujours esté et est que, pour raison dudit mariage, nostre-dite

bonne seur n'entre en dépense ni ses sujets pour la guerre de Flandres; au contraire, promettons que, s'il avenoit cy-après que, à l'occasion ou en haine dudit mariage, ou autrement en conséquence de ladite guerre de Flandres, nostredite bonne seur et cousine la royne d'Angleterre, ses pays, terre et seigneuries fussent envahis ou asailis par guerre par aucuns princes ou potentats de quelque autorité, dignité et prééminence qu'ils soient ou puissent estre, sans nul excepter, que nous joindrons nos forces avec celles de nostredite bonne seur, et emploierons de

<sup>1</sup> British Museum. *State papers*, France, vol. 74. Copie. — A la suite est écrit : « Le grand secret. »

bonne foi et à nos despens tous nos moyens contre les ennemis d'icelle nostredite bonne sœur, laquelle nous n'abandonnerons en aucune sorte jusqu'à ce que la guerre soit finie ou par la victoire ou par un bon traité et accord fait du consentement de nostredite bonne sœur, laquelle sera aussi tenue réciproquement d'employer toutes forces et moyens pour

nous, nos royaumes, pays et sujets en pareil et semblable cas.

Donné à Bourbon-Lancy, le vi<sup>e</sup> de septembre 1582.

*Signé* : HENRY.

*Et plus bas* : PIXART

## XII

### LETTRE DE L'AGENT ANGLAIS GEFREY À M. DE WALSLINGHAM<sup>1</sup>.

18 avril 1583.

Monsieur, voyant qu'il n'alloit personne en Angleterre, j'ay prié Toupper<sup>2</sup>, présent porteur, de haster son voyage, afin de vous faire entendre ce qui s'est passé par de çà, quoique les nouvelles soient facheuses et particulièrement à moy; c'est que Monsieur de Mouy, estant venu de Gascoigne à Paris en poste, pour voir Madame de Clermont de Lodève, la quelle il espéroit espouser, ha par malheur trouvée son ennemy capital, cest assassineur Maurevert<sup>3</sup>, qui traitreusement tua son père et donna l'arquebusade à feu Monsieur l'admiral; son sang esmeu et exhorté par Monsieur de Saucourt, gentilhomme picard, son parent et amy, avec quelques aultres surmonta toute crainte et difficulté pour faire justice et se dépêcher de ce malheureux homme, de façon que luy et mondit s<sup>r</sup> de Saucourt, accom-

pagnés de dix ou douze hommes ne craignit point d'attaquer son ennemy, qui estoit accompagné d'autant et avec çà d'hommes qui portaient poitrinals, ouvertement attaquant ledit Maurevert. Il le trouva bien armé, et, devant que Maurevert essaya de luy donner de sa pistole, mais Monsieur de Mouy luy destourna le coup, et la pistole tua un pauvre tailleur en sa fenestre; lors Maurevert essaya de fuir; Mons<sup>r</sup> de Mouy le chargea par derrière si hastivement, qu'il luy donna trois coups d'espée dont l'un alloit jusques au foy, et en mourut le lendemain matin, qui estoit vendredi dernier. Comme Mons<sup>r</sup> de Saucourt attaquoit les aultres, il eust la cuisse percée d'une balle et tomba par terre, qui fut cause de donner espouvante à ceux qui suivoient, de façon que, ne secondant point

<sup>1</sup> British Museum. *State papers*, France, vol. 75. — Cet agent se nommait Geoffroy le Brunne et il était apothicaire de son métier. Il écrivait souvent à Walsingham et fit de nombreux voyages à Londres. On trouve au *Record office* des lettres qu'il écrivait de 1582 à 1584. C'est lui qui prétendait sauver le comté de Sussex avec des baumes qu'il avait préparés pour sa maladie.

<sup>2</sup> John Tupper était un courrier très fréquemment employé comme porteur de dépêches entre les ambassadeurs d'Angleterre en France et leur gouvernement.

<sup>3</sup> François Louviers, dit Maurevel ou Maurevert : il avait assassiné son maître Artus de Vaudray, seigneur de Mouy; et, connaissant ses talents, on l'avait choisi, pour tuer l'amiral de Coligny. C'est le jeudi 14 avril 1583 que Claude de Vaudray voulut venger son père : il resta sur la place; mais Maurevel mourut la nuit suivante.

Monsieur de Mouy, il fut frappé par un des gens de Maurevert d'un coup de poitrinal par le col et sortoit par le menton; les joues estoient toutes fracassées, dont il tomba mort un soldat de Monsieur de Mouy, qui presque seul avec son maistre feit bien, blessa deux de ceux de Maurevert à la mort. Monsieur de Saucourt mourut en son logis le jour mesme, Monsieur de Mouy fut porté au Fort-l'Évesque tout à l'heure, et Maurevert à une maison prochaine. La Roynie mère feit assembler le Conseil et proposa de faire trancher la teste à Monsieur de Mouy, affin de confisquer ses biens; mais presque tous y contredirent, remonstrant qu'il en arriveroit de grands inconveniens : l'un qu'on osteroit le courage aux gentilshommes et devoir des enfans vers leurs pères et parents; l'autre que on ouvreroit la porte à tous trahisseurs qui, par après, assassineroient hardiment ne craignant point les revanches. La Roynie répliqua que c'estoit contre la pacification; mais on dict contre que le meurtre en la personne de feu Monsieur de Mouy a esté commis non comme d'ennemy, mais d'homme servant son party, estant non seulement de sa suite, mais en sa maison. Monsieur de Liencourt le demanda pour l'embauser et faire porter à Mouy<sup>1</sup>, ce qui luy fut accordé; et le corps embausmé partit samedi matin pour aller à Mouy. Presque tout le peuple est aise de la mort de Maurevert<sup>2</sup>, et la noblesse regrette fort Monsieur de Mouy, tant d'une religion que de l'autre, et, à la vérité, c'estoit un sage et vaillant gentilhomme, du quel on pouvoit espérer beaucoup de bien. Je vous ay bien voulu informer de la

vérité, sachant que plusieurs en pourroient escrire diversement, qui ne scauront la vérité comme moy, qui couchay la nuit avec luy, et sçay comment tout s'est passé.

Son frère puisné est allé en Bretagne pour se marier. Ils faisoient leurs voyages pendant que le roy de Navarre faict une petite diette. M<sup>r</sup> le Prince de Condé se vouloit aussy marier à la fille de Madame de la Trémoille, mais le Roy ayant descouvert l'empêcha tant qu'il peult, intimidant ladicte Dame. Il ha envoyé 4 compagnies à Taillebourg, elles n'y sont encore reçues et ne sçait-on ce qui en arrivera. Tout est bien réuni en Languedoc. Le maréchal de Montmorency promet merveilles; les affaires du roy de Navarre s'achement en mieux et donna bon ordre pour se garder, desirant toutes foyz la paix néantmoins. Il apparoit qu'on vent remuer mesnage en France et on voit des préparatifs contre les protestants, si ce n'est que Dieu en empêche par une confusion qui apparoit, estant tant de partisans à l'Estat, à sçavoir le Roy et ses deux mignons. Monsieur le Duc et les siens, Messieurs de Guise et leur parentage, qui tous font grandes menées. Le peuple ce pendant est tant ennuyé, que, n'estoit la diversité de religion, il seroit prest de se lever. Monsieur le Duc ha comencé sa diette à Dunkerke. Comme on dict, l'assemblée de Suisse n'est encor séparé; on dict que le duc de Savoye y ha envoyé, craignant d'estre condamné. On attend un légat du pape, qui ne peult apporter de bien. On parle du mariage de la princesse de Lorraine avec le duc de Savoye. Le duc de Lorraine ne la voullut donner à Mons<sup>r</sup> d'Espernon, qui a esté

<sup>1</sup> La seigneurie de Mouy était située en Picardie, aujourd'hui Moy, chef-lieu de canton de l'Aisne, à 12 kilomètres de Saint-Quentin.

<sup>2</sup> La reine mère avait, en 1576, fait remettre 1.000 écus à Maurevert, à condition qu'il quitterait la France; mais le misérable, se sentant soutenu par les Guises, s'était contenté de se cacher momentanément dans sa maison. — Voir le *Registre Journal* de P. l'Estoile, édit. Jouaust, t. I<sup>er</sup>, p. 137.

cause de rompre le desseing du Royaume d'Austrasie et du Comtat de Venisse. Il se fait de touts costés grandes menées, desseins et entreprins; mais toutes ne réussissent pas. Quant je seray de retour, je vous en diray plus de particularités, en attendant, je prieray Dieu, Monseigneur, qu'il vous donne, en très bonne santé, longue et heureuse vie.

De Ronan, ce 18 d'avril 1583.

Monsieur de Mornay vous a escrit : nous estions chez luy hier, il se prépare pour son retour. Il me vouloit mener avec luy; mais je n'ay peu, mes affaires ne le permettant.

Vostre très-humble serviteur,

M. GEFREY.

### XIII

#### FONDATION À PERPÉTUITÉ D'UNE MESSE POUR HENRI II À LA COLLÉGIALE DE CLÉRY<sup>1</sup>.

23 janvier 1576.

Sçachent tous présens et advenir que ce jourd'huy, lundy vingt-troisiesme jour de janvier, l'an de grace mil v<sup>e</sup> soixante et seize, en la présence de Francoys Pougier, notaire juré de la baronnye de Cléry, et des tesmoings cy-après nommez, très haulte et très puissante princesse Catherine, par la grace de Dieu royne de France, mère du Roy, contesse d'Anvergne et de Lauraguays et dame de Levroulx, laquelle, pour la singulière dévotion qu'elle a à l'église, collégial et chappelle royal Nostre Dame de Cléry, et pour prier Dieu pour l'ame de defunct de bonne mémoire le Roy Henry, son seigneur et espoux, que Dieu absolve, d'elle et des roys ses enfans, et pour la paix et repos de ce royaume et pour la conservation d'icelluy, a voulu et ordonné, veult et ordonne par ces présentes, que les doyen, chanoynes et chappitre de ladicte église de Cléry soient tenez faire dire et célébrer tous les jours à perpétuité une messe basse de Nostre Dame, et à la fin d'icelle la collecte et

oraisons pour l'ame des Roys dessusditz et trespassez, en ladicte église au principal autel, à sept heures du matin, et incontinent après la messe fondée en icelle église par defunct et de bonne mémoire le Roy Loys onzième, que Dieu absolve, dicte et célébrée. Et seront tenez lesdicts doien, chanoynes et chappitre fournir du luminaire pour user durant ladicte messe, assavoir : de deux cierges qui seront mis sur ledict autel et deux torches qui seront allumées durant la consécration et élévation du *Corpus Domini*. Item, seront tenez lesdicts doien, chanoynes et chappitre entretenir à tousjours devant ledict principal autel, où se célébrera ladicte messe, une lampe ardente et qui bruslera nuit et jour sans intermission, que ladicte dame fera faire pour la première fois. Item, veult ladicte dame que les dessusdicts doien, chanoines et chappitre facent dire par deux des petitzenfans de chœur de ladicte église, durant et après ladicte messe, le psaultier entier par chacune

<sup>1</sup> Minute. Arch. dép. du Loiret, fonds N.-D. de Cléry. — Voir les lettres des 2 mars et 10 novembre 1582, plus haut, p. 24 et 70.



semaine, ce qu'ilz feront à perpétuité sans y faillir. Et oultre ce, veult et attend ladiete dame que lesdicts doyen, chanoynes et chappitre de ladiete église soient tenuz de faire par chacun an, le dixième jour de juillet, ung service et obit complet pour le salut de l'ame dudict feu roy Henry, son seigneur et espoux, et fournir de luminaire convenable audict service. Et pour l'entretenement et dotation de la fondation et choses cy-dessus escriptes, ladiete dame a donné et octroïé, donne et octroye par ces présentes ausdicts doien, chanoines et chappitre de ladiete église et leurs successeurs, la somme de deux cens vins livres tournoys de rente annuelle et perpétuelle, et icelle prendre et percevoir par lesdicts doien, chanoynes et chappitre, leur procureur ou receveur à ce commis et depputté, soubz leur simple quittance, sur tout le revenu de ladiete terre et baronnye de Levroux ses appartenances et dépendances, à ladiete dame appartenant à cause de son propre; laquelle somme de n<sup>e</sup> xx livres tournois, lesdicts doien, chanoynes et chappitre recevront par les mains du receveur ordinaire du domaine de Chenonceau, d'autant que la recepte de ladiete terre de Levroux est unye et incorporée avecq celle dudict Chenonceau. Et où ladiete terre de Levroux viendroît à estre désunye d'avec celle dudict Chenonceau, lesdicts du chappitre recevront ladiete somme par les mains du receveur ou fermier d'icelle terre de Levroux. Et au paiement de laquelle somme de n<sup>e</sup> xx l. t. icelle dame a obligé et hypothéqué, oblige et hypothèque, par cesdictes présentes, ladiete terre et baronnye de Levroux, dont elle s'est déssaisie et dévestue et en a saisy et vestu lesdicts du chappitre jusques à la concurance de ladiete somme de n<sup>e</sup> xx l. t., laquelle somme elle veult et entend leur estre païée par chacun an à tousjours aux

termes de Saint-Jean-Baptiste et Noel par moitié; le premier terme et paiement commençant au jour et feste Saint-Jehan-Baptiste prochainement venant, et ainsi continuer dorénavant à tousjours de terme en terme, comme dict est.

A ce présens : discrettes personnes M<sup>re</sup> Denis Parent, Pasquier, Fabien, Jehan Frogier, Grégoire Bonteiller, Philbert Saureau, Pierre de Jodoyne et Francois Galloys, tous prestres et chanoynes de ladiete église, faisantz et représentantz la plus grande et seïne partie des chanoines de ladiete église; lesquels, pour le bien proffit et utilité d'icelle église, ont, tant pour eulx que leurs successeurs, pris et accepté, prennent et acceptent icelle fondation, ont promus et promettent par leurs saintes ordres icelle messe faire dire, célébrer et continuer à tousjours, par chacun jour, en icelle église et entretenir ladiete fondation de point en point selon et en la forme et manière qu'il est contenu cy-dessus, soubz l'obligation et ypothèque du revenu temporel de ladiete église; car ainsy a esté dict et accordé; promectans lesdicts du chappitre par leur saintes ordres et soubz l'obligation, ypothèque et submission de tous et chacuns, leurs biens et temporel, présens et advenir, tenir, entretenir, fournir et accomplir à tousjours le contenu en ces présentes, sans jamais aller ne venir par eulx ni par autres au contraire, à peine de tous despens, dommages et intérêts.

En tesmoing de quoy a esté mis et apposé à cesdictes présentes le seel aux contractz de ladiete baronnye de Cléry.

Ce fut fait et passé es-présences de messire Loys de Saint-Gellays, chevalier de l'ordre du Roy, conseiller de son conseil privé, capitaine de cent gentilzhommes de la maison dudict seigneur, et chevalier d'honneur de ladiete

dame Royné<sup>1</sup>, messire Loys de la Chambre, abbé de Vendosme, conseiller et grand aumosnier de ladite dame, Ysaac Chantereau, aussy conseiller et secrétaire des finances de Sa Majesté, et M<sup>r</sup> Claude Marcel, conseiller et intendant des finances du Roy, aussy conseiller tré-

sorier et receveur général des finances de ladite dame.

*Signé : CATHERINE.*

PARENT, BOUTELLIER, DE JODOYNE.

FABREN, SACREAU, FROGIER, LE

GALLOYS.

#### XIV

#### LETTRE DE LA REINE ÉLISABETH AU DUC D'ANJOU<sup>2</sup>.

22 novembre 1583.

Monsieur, je voy bien que faites conscience du tout de délaisser celle-la qui tant aviez acquise de se tenir ignorante de l'estat de vos affaires, pourquoy faire m'avez mandé plus que n'eussiez sceu attendre, vous en rendant mille graces, vous promettant que ne le pourrez communiquer à créature vivante qui en prent plus de regard que moy, qui suiz encore en trop de cholère pour l'entreprise qui précéda les moyens de l'achever. Je suis en extase quand je considère vos commencements, votre procédure, et m'imaginer votre fin. Car si le Roy ne vous assiste en autre mode qui je me figure qu'il fera, y l fault que vous vous contentiez du nom, sans rien faire qui vault, pour tel qu'on vous a créé ès Pays-Bas. Car ce seroit plus que tort à leur aveugler les yeux d'une semblance de conservation, quant sentez bien la foiblesse de vos comodités à leur défendre : leur mal ne leur adviendrait en cest endroict sans un naufrage de votre réputation, qui vous formeroit une infamie éternelle, si accepterez quelque amorce que l'amour de votre en-

nemy vous offre sans votre consentement. Je n'ouyrois volontiers telles nouvelles, s'ils ne vous abandonnent; car alors serez libre et franc de vos serments. Et si ainsi vous traictassent, je ne doubte nullement que n'aurez regard que nul accord se face, sans que vos plus asseurés (entre lesquels je me mets au premier rang) en soyent les moyeneurs, vous pouvant reposer à votre aise, ne craignant que par moy quelque préjudice se face à votre honneur ou manquement à votre commodité, ne voullant rien omettre qui vous pourra accroistre l'ung ou l'autre. Je ne suis si outrecuidante à souhaiter seulement. beaucoup moins desirer, que le Roy votre frère, et Madame sa mère, ne s'en mellent, et moy, comme la troisième, pour faire une Trinité de vos plus confidants, la quelle, comme la moins sullisante, ne faudray à leur accompagner en affection et très ardent desir de vous aggrandir et complaire. Peut-estre que penserez que le roy d'Espagne tant plus s'esloignera du traicté pour mon nom. Je vous asseure, si ce n'eust esté pour l'amour de

<sup>1</sup> Le personnage que nous rencontrons si souvent sous le nom de Lانسac.

<sup>2</sup> British Museum, copie. *Royal Letter*. 1583. Novembre, 20. — La reine a l'air d'avoir peu de confiance dans l'énergie et dans les ressources du duc d'Anjou, et elle le lui dit avec la froide et prétentieuse ironie qui lui était ordinaire.

vous, on ne m'a laissé nud de bonnes offertes pour m'en servir. Et croy que je ne tiendray comme cilre un tel cas, non sans avoir les moyens pour vous en faire repentir. Pour Cambrai, c'est à vous à considérer l'honneur qu'avez acquis en l'acquiesçant, et que vous en desponiller, sans assurance de meilleure robe. que cest hiver vous sera trop froid. Monsieur, vous me rendez trop superbe, quant j'entends l'opération que ma dernière despeche vous feist faire, vous en merciant très-humblement, ne desirant vie en ce corps. quant, en mes conseils, je ne mettasse ung sincère veul qui vous respectat plus qu'aulture finesse, quant quelques aultres, peult-estre qui sont plus fins et ingénieux que moy, ad-

jousteront du sien. Pour conclure j'ay déclairé bien au long à ce gentilhomme. que je pense le mieulx pour vous, estant constant d'adjouster si à mes advis, pour ne m'asseuer trop des Estats et moins de quelques aultres. Pourtant, je vous supplie, prenez en bonne part l'imbécillité de l'esprit d'une femme, qui, si elle fust aussi sage que Salomon, et aussi riche que Cresus, vous ne manquerez ni sage advis, ne riches moyens pour faire adorer et craindre, voire de vos ennemis, comme Dieu m'en est très-bon tesmoing, à qui, après m'estre recommandée un million de fois à vos bonnes graces, je prie vous conserver en bonne vye et longue.

[ÉLISABETH.]

## XV

### LETTRES DE MARGUERITE DE VALOIS AU MARÉCHAL DE MATIGNON<sup>1</sup>.

Novembre 1583.

Mon cousin, j'ai resu, par le retour du segrétaire de Monsieur le sénéchal d'Agenois, une lestre de la Roine ma mère. par laquelle ele se plaint encore que je ne lui escriis asés souvant et me commande vous anvoyer mes lestres. Je rechercherois cet honneur là à toutes heures. si s'an ofroit quelque digne suget; mès, n'an aiant, la crainte de l'importuner me fait com-mestre sete autre faute, de laquelle, pour n'estre plus aculée, je vous anveré celle que trouvesrés an se paquet, que je vous supplie avec vos despachies lui faire tenir. J'espère bientost partir de se beau lieu<sup>2</sup>, pour m'an retourner à Nérac, où le roi mon mari m'asure

se devoir trouver. J'ai beu neuf jours de cete eau. de quoi je me trouve fort bien; à cet heure, je prans des beins. Il faut que le profit que nous an raporterons tous soit grant pour l'incommodité que nous suportons; car vous ne vites jamès de tels logis, et, depuis deux jours qui commanse à pleuvóir, nous sommes dans la fange jusqu'à jenou. Je paise que Monsieur d'Espé<sup>3</sup> vous an escrira des nouvelles; et, m'an remestant à lui, je vous supplié faire estast de mon amitié et de la volónté que j'aie tousjour de la vous tesmongner an toutes les ocasions où j'aré le moien de vous servir, déssirant vous demeurer pour jamais,

Vostre plus affectionnée et fidèle cousine,

MARGUERITE.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 3325, f° 89, aut.

<sup>2</sup> Les eaux de Cauterets, dont l'installation resta longtemps et jusqu'à nos jours très imparfaite.

<sup>3</sup> La lecture ne semble pas douteuse. Mais quel était ce personnage?

Décembre 1583<sup>1</sup>.

Mon cousin, je suis infiniment marie de ce que m'escrivés, pour ne reconnoistre par là le roi mon mari et vous si bien, ni an si bonne inteslijanse que je l'ai tousjours dessiré. J'espère que la response, qui viendera de la court, aconmodera tout cela, et de moi, si j'i pouvois quelque chose, croiés, je vous supplie, que g'i servirois de bon cœur, sachant combien, aiant créanse an vous, comme il avoit oparavant, j'an pourois espérer de contante-mant. L'on fait courre isi le bruit que Monsieur de Belière i est retourné : je le dessirerois, m'assurant que ce sera avec charge propre à aaccomoder les affaires publiques et les mienes particulières<sup>2</sup>, où j'ai bien besoin de voir une pronte fin, pour m'estre la longueur de mes annuis par trop insupportable. Toutefois quelque misère que j'aie, je suis tousjours an beaucoup de volonté de vous servir, comme vous le connoistère an toutes les ocasions qui s'an offriront, vous suppliant faire estat de moi comme de

Vostre plus affectionnée et milleure cousine,

MARGUERITE.

Mars-avril 1584<sup>3</sup>.

Mon cousin, Leravins, sindic, s'an va pour les affaires de sa charge : je vous supplie lui vouloir aidair et le favorisé, comme je sai qu'an avés beaucoup le moien; il se sont

montrés tousjours, an se pais d'Agenois, si-affectionnés à leur devoir qui méritet d'estre gartifiés. J'ai resu vos lettres et celes de Monsieur de Belière par le mesager que m'avés anvoié. J'ai fait response à Monsieur de Belière, et depuis j'ai ancores anvoié un jantil-homme vers le roi mon mari. Soudin qui sera de retour, je vous avertiré de ce qui m'ara aporté, comme à celui que je sai avoir soin et déssir de mon repos, ce que j'ai tant reconnu, que je vous an demeure pour jamés redevable et très désireuse de vous servir. J'ai escrit à Monsieur de Laverdin, pour le prier d'aler après le roi mon mari; il m'a anvoié Sainte-Marie et m'escrivit qu'il partoît pour s'i trouver o mesme jour que Monsieur de Belière. Je ne juge rien que bien par le double de la lestre que m'a anvoïée Monsieur de Belière, et la bonne volonté et affection qu'il i aporte me donne ancore plus d'espérance. Dieu veulle asister sa bonne intantion, et vous donner, mon cousin tout heur et felicité.

Vostre plus affectionnée et milleure cousine,

MARGUERITE.

Nérac, avril-mai 1584<sup>4</sup>.

Mon cousin, estant revenu ancore un bruit de la recheut des maladies de la Roine ma mère et de mon frère<sup>5</sup>, j'ai pansé devoir ancore avoir mon recours à vous, comme à celui que je sai qui an pourra savoir nouvelles plus certènes et qui apréhenderoit plus ce malheur

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 3325, f° 95, aut. — La suscription est : *A mon cousin, Monsieur le maréchal de Matignon.*

<sup>2</sup> Le maréchal de Matignon s'était plaint vivement de la prise de Mont-de-Marsan, que le roi de Navarre avait effectuée hardiment, au mépris de l'autorité du lieutenant général, le 28 novembre 1583.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franç. 3325, f° 70, aut.

<sup>4</sup> Bibl. nat., fonds franç. 3325, f° 87, aut.

<sup>5</sup> Le duc d'Anjou mourut, à Château-Thierry, le 10 juin 1584.



et plauderoit ausi autant mon desplaisir, lequel, depuis ses tristes et facheuses nouvelles, a bien changé ma joie au dooill; ne pouvant resautir ni espérer bien ni contantement an l'aprehantion d'une si cruelle perte. Je vous supplie m'obliger tant que de m'escrire ce que vous an savés. J'estois sans cela trop heureuse, comme je m'asure que Madame la maréchalle le vous a jà dit, de la compaignie de laquelle je vous ai tant d'obligation, que je vous supplie de croire que je ne désirerois rien plus que d'avoir quelque bon moien de vous servir. Ce qui seroit avec mesme affection que la devés croire de

Vostre plus affectionnée et milleure cousine,

MARGUERITE.

1<sup>re</sup> juillet 1584<sup>1</sup>.

Mon cousin, je resus encore hier, par Pralton que Monsieur de Believre m'avoia, une lestre de la Roine ma mère<sup>2</sup>, plaine de commandemens si exprès pour voir Monsieur

d'Espernon, avec telle animation, d'autant que j'aime sa vie et son repos, que je me voi forsee à lui obéir. Ce que toutefois j'ai encore remis après an avoir averti et resu le commandement du roi mon mari, auquel je dois ce respect. J'espère sa réponse dans sis ou sept jours, et après je croi qui fauldera que je soufre cete veue. Je la voi si affligée de la perte que nous avons faite, que certes la crainte que j'ai de l'annuïe et la perdre me fait faire une forse à moi-mesme, que je ne pansois estre an ma puiissance. Et me voiant contrainte consautir à sa volenté, je n'ai voulu fallir de vous an avertir soudin, comme selui de tous mes amis que j'aime plus et par qui je dessire plus resgler mes actions, sachant que je ne les puis guider par plus prudent conseil, ni qui m'ait obligée de plus d'affection et bon ofises; de quoi je vous supplie croire que me connoiterés tousjours très dessireuse de m'an revancher, et vous servir comme

Vostre plus affectionnée et milleure cousine,

MARGUERITE.

## XVI

### LETTRE DU DUC D'ANJOU À CATHERINE DE MÉDICIS<sup>3</sup>.

Madame, si les actions de Salcède ne m'avoient fait cognoistre combien il est subtil et hardy ouvrier en toutes meschancetés<sup>1</sup>, je serois ébahi qu'il ait osé dernièrement, non seulement dénier en vostre présence ce qu'il avoit si souvent et si assurément tesmoigné pour véritable, mais aussi chargé ma réputation d'une induction et contrainte, sous cou-

leur de l'attribuer à mes serviteurs, comme s'il avoit voulu me faire ce plaisir de dire que je n'en ay rien seu, et comme s'il y avoit apparence qu'aucuns des miens eust jamais entrepris une telle chose de soi mesme; et, combien que devant le départ de Mr de Believre, en deux ou plusieurs raisons, j'aye compris ce que je vois maintenant et aye pensé

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3325, f<sup>o</sup> 60, aut. En tête : « Reçues le 3 juillet 1584 ».

<sup>2</sup> Cette lettre n'a pas été retrouvée, non plus que les autres écrites à cette époque par Catherine à sa fille.

<sup>3</sup> British Museum. *State papers*, France, 1582, vol. 74.

<sup>4</sup> L'arrêt du Parlement de Paris qui condamna Salcède à être tiré à quatre chevaux est du 25 octobre 1582.

que cela pouvoit donner sujet à plusieurs personnes mal affectionnées ou ignorantes d'en parler à mon préjudice : toutefois j'ay mieux aimé obéir aux mandemens du Roy et aux vostres que de m'arrestier sur aucun tel doute, tenant pour certain que l'intention que j'ay apportée en ceste affaire paroistroit assez et que la vérité et sincérité de la procédure qui a esté faite se monstroient de même aux yeux d'un chacun; aussi, ne veulx-je pas croire que ceux qui auront cognoissance de ce qui s'est passé en veuillent juger autrement ou faire cas de ce qu'un tel homme a osé mettre en cery de nouvelles contrariétés, sans espoir de prolonger sa vie par ce moyen; mais j'ay bien pensé qu'un chacun l'estimera plus coupable, en ce que après avoir soutenu plusieurs fois et escript de sa main une mesme chose, il s'est advisé maintenant de mettre en avant qu'il avoit esté menacé et forcé; à quoy il n'est aucunement recevable, puisqu'il n'en a jamais parlé ni aux commissaires que j'avois deputed, non plus que à ceux que le Roy avoit envoyés; car au moins eut-il donné quelque indice de se repentir d'avoir faussement avoué un si grand crime et chargé l'honneur de tant de notables personnages et de ceux même auxquels on sait combien il est obligé; et puisqu'il craignoit les menaces de Des Pruneaux<sup>1</sup> et de la Vergne<sup>2</sup>, est bien grand merveille qu'il ne s'en voulut délivrer, en les decouvrant ou à moy ou aux serveurs du Roy; mais je me

ferois tort d'en dire davantage, vu que d'ailleurs je ne doute pas qu'il n'y ait assez d'autres preuves qui résultent du procès, et même de sa confession, pour montrer au doigt que c'est chose qui ne peut sortir que de luy même, et non de ceux qu'il a voulu charger, lesquels je crois estre plutôt bien que mal affectionnés envers les seigneurs nommés par son éscript, tant s'en faut qu'ils eussent pu penser à leur faire un si lâche tour. Voilà pourquoi, Madame, je desire, pour garantir de tout blâme ma réputation et celle de mes serveurs, que la sincérité de la procédure de Salcedo soit connue à tous, et lui contraint de recognoistre la vérité de ce qu'il a dit et des occasions qui l'ont mené à le faire; et, s'il advient qu'il se trouve que, ce nonobstant, nous aytant tous trompé, du moins que tout le monde sache, que je n'ai mis volontiers aucun en peine de s'en justifier, mais bien que, ayant cet honneur d'être frère unique du Roy et son sujet et vassal, je n'ai pu, sans me rendre coupable d'une très grande faute, lui taire une chose qui touche à la conservation de sa personne et estat, tout soudain que j'en ay eu cognoissance. Je vous supplie donc très humblement Madame, tenir la main à ce que, par aucune subtilité qui pourroit intervenir en ceste affaire, mon honneur ne demeure engagé en l'opinion des hommes, au lieu de la louange et bonne grace que j'estime avoir mérité<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Roch Sorbier des Pruneaux, l'agent si connu du duc d'Anjou aux Pays-Bas.

<sup>2</sup> Le s<sup>r</sup> de Laverne, capitaine des gardes de Monsieur.

<sup>3</sup> On lit, à la suite de cette copie, parvenue sans doute au Record Office par l'entremise de l'ambassadeur d'Angleterre : « Dans une lettre à Henri III, il (le duc d'Anjou) rappelle qu'il étoit de son devoir de faire connoître ce qui se passoit et comment la chose étoit venue en sa cognoissance; et, maintenant que Salcedo parle de menaces, et accuse ses serveurs, pour que la sincérité de la procédure soit connue à tous, pour sa propre réputation, il en demande l'éclaircissement, car cela pourroit tourner au détriment de ses affaires. »

## XVII

LETTRES DE BRULART À BELLÈVRE <sup>1</sup>.

Paris, 19 février 1583.

Monsieur, je vous avois escript mon aultre lettre quant j'ay eu celle qu'il vous a plen m'escripre de Saint-Just, du xvi<sup>e</sup> de ce moys, sur laquelle je suis allé trouver la Royne mère à son coucher et luy ay dict ce que me mandiez touchant Mazin d'Elbeyne, à quoy elle m'a respondu qu'elle n'a aucunement pensé, ny aultre, à le dépescher par delà; bien luy a-il faict entendre désirer d'y aller, et que mesme vous en aviez toute bonne volonté; mais elle m'a dict qu'elle le cognoist tant affectionné au prince d'Orange et homme qui parle beaucoup, qu'elle a estimé n'estre fort à propos qu'il y aille. Et ne puis aultre chose juger de son responce, sinon que c'est ledict Mazin qui se veut faire de feste, et qu'il n'a esté parlé ny de l'y envoyer, ny de l'y donner aucune charge. Aussi, me semble-il fort à propos, puis que vous avez entrepris ce voyage de vous en laisser faire et négocier du tout, ne trouvant riens changé depuis vostre parlement. Je garderay le mémoire de Gergon que vous m'avez envoyé; mais il m'a semblé qu'il estoyt encores plus à propos de vous envoyer ung chiffre, ce que je faictz avec la présente, pour laquelle il m'a semblé que je vous devois dépescher mon beaufrère, présent porteur, qui vous accompagnera, s'il vous plaist, en ce voyage. Il entend et parle bien la langue allemande et m'assure que, en ce que luy vouldroit commander, il servira fidè-

lement. Qui est tout ce que j'ay à adjouster à mon aultre lettre, et le lieu où, en me re-commandant bien humblement à voz bonnes graces, je supplie le Créateur qu'il vous doinct, Monsieur, en santé, bonne et longue vie.

De Paris, le xix<sup>e</sup> jour de février 1583.

Vostre bien humble serviteur,

BRULART.

Paris, 22 mars 1583<sup>2</sup>.

Monsieur, je pensois vous adresser par la voye de Calais une lettre de la Royne, de laquelle je vous envoie présentement la coppie; mais, s'estant trouvé icy ung homme de Monsieur de Balagny qui a esté chargé de quelques lettres de Leurs Majestés pour Monsieur, elles ont voulu que je luy aye baillé ladiete dépesche, affin de la vous faire tenir par mesme moyen, estimant que vous soyez encores près de mondict sieur. Depuis le parlement dudit homme, nous avons eu advis que vous n'estiez plus près de mondict sieur; et que, après y avoir esté ung jour ou deux, vous avez pris vostre chemin pour retourner par deçà. Ce qui est cause que j'ay pensé d'envoyer à toutes aventures la coppie de la susdiete dépesche à Monsieur de Gourdon à Calais, pour la vous bailler à vostre retour, s'il se trouve à propos; encores qu'elle ne puisse plus servir, si vous

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 18, orig.<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 38, orig.

estes départy, que pour vous faire entendre les advis qui sont donnez à Leurs Majestés de l'estat des affaires de Monsieur, sans qu'Elles en aient aultre certaineté. Hier matin, Monsieur de Lorraine dict à la Roïne mère du Roy qu'il avoit entendu d'un de ses gens qui venoit devers Monsieur le prince de Parme que l'accort estoit fait, tel qu'il est contenu en la dépesche, et que ledict s<sup>r</sup> prince préparoit ung emmeublement pour l'envoyer à mondict seigneur. Nous n'avons encores rien de sa part qui nous assure ces choses, qui

est cause que j'en doute aucunement; car il eschaperoit quelque, avec passeport dudict s<sup>r</sup> prince, si elles estoient véritables, qui nous en droit des nouvelles. Sur ce je feray fin, et après m'estre bien humblement recommandé à voz bonnes graces, supplieray le Créateur qu'il vous doinet, Monsieur, en santé, bonne et longue vye.

De Paris, le xxij<sup>e</sup> jour de mars 1583.

Vostre bien humble serviteur,

BRULART.

### XVIII

#### LETTRE DU JEUNE BRULART À BELLÈVRE<sup>1</sup>.

Dunkerque, 11 avril 1583.

Monseigneur, j'eusse volontiers tardé icy d'avantage pour vous pouvoir baiser les mains; mais craignant que vostre retour ne soit par aventure différé par quelque occasion, et aussi pour le commandement que m'a fait la Roïne de retourner le plus tost qu'il me seroit possible, pour le désir qu'elle a veoir Monseigneur son filz, j'ay esté contraint de partir, n'ayant cependant voullu faillir de vous laisser icy toutes les lettres qui m'ont esté données pour vous, et quant et quant la copie de l'instruction qui m'a esté baillée venant icy, afin que vous confirmez son Altesse en la voluté, qu'elle m'a assuré avoir, de n'escouter ceux qui le voudroyent de nouveau ambarasser avec ceux qui semblent vouloir remuer en France, dont il dict estre bien esloigné et n'avoir aultre désir que se con-

former du tout au vouloir de Sa Majesté. Ce que vous scaurez bien aprofondir d'avantage par vostre singulière prudence, que moy qui ne vous puis dire aultre chose là-dessus par escript, si ce n'est que mondict seigneur n'est pas, à ce que j'ay peu descoverir, pour demeurer guières plus en ce pays, et que j'estime que si vous y séjournez encores quelque peu, vous aurez bien tost la Roïne à Cadais.

Monseigneur, je vous baise très humblement les mains et supplie le Créateur vous donner, en parfaicte santé, bien heureuse et longue vye.

De Dunkerque, ce xi<sup>e</sup> avril 1583.

Vostre très humble et obéissant serviteur,

BRULART.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 58, orig. — Gilles Brulart, sg<sup>r</sup> de Genlis, fils aîné du secrétaire d'État, auquel il succéda.



XIX

LETTRE DE D'ELBÈNE À LA REINE MÈRE <sup>1</sup>.

Paris, 5 juin 1583.

Madame, la pratique du mariage de Monsieur le prince de Condé et de la demoiselle de La Trimouille se tient comme pour fait<sup>2</sup>, avec trente mil escus contantz, et dis de rente en fond de terre, en trois places, à scavoir : Taillebourg, Benon et Montagu.

Par pais, y a des gens qui vont de ville en ville et de maison en maison, lesquelz, sous prétexte du bien public, taschent à esmouvoir toutz les trois Estatz, des toutes lesquelles choses, Madame, tout ainsy que je n'en vouldrois pas assurer Vostre Majesté, je l'assure que je les tiens de bien qu'il se fait eraindre qu'il en soit quelque chose, si le Roy prend luy mesmes la protection de son pouvre peuple et luy donne quelque reslasche, ainsy que Dieu l'oblige de faire. Sa Majesté par ce moien osterà les moiens à toutz ceulx qui, sous ce prétexte ou aultre, ont envie de troubler son estat; mais si son peuple recevoit quelqu'autre protecteur, de laquelle chose Dieu nous veuille garder, l'affaire en seroit d'une très mauvaise et périlleuse conséquence.

Canbray aprosche de là où j'ay prédit à V. M. qu'il s'en alloit, si on n'y mettoit meilleur ordre. Tout ce que Monsieur son fils se met en peine de faire ne servira que à croistre la réputation des annemys et en luy le con-

traire, et achever de rouiner et destruire le pouvre pais, à laquelle chose en toutz temps le Roy est obligé de remédier, et principalement en yceluy où nous sommes; ce que Sa Majesté pourra aisément faire, empeschant les levées des gens de guerre de Monsieur, tant pour éviter la rouine de son pouvre peuple, comme par des aultres considérations, provoiant S. M. de l'autre costé aus affaires de Canbray, en façon qu'il n'en aviene faulte; ce qui aisément se pourra faire, sans quasi aucune apparence, veu mesmes le peu de forces que les annemys ont à l'entour de ladiete place.

Vostre Majesté, suivant son acostumée bonté, prene, ainsy que je l'en supplie très humblement, en bonne part ceste miene curiosité, et me tiene au nombre de ses plus fidèles serviteurs. Que Nostre Seigneur Dieu, Madame, done à Vostre Majesté, en santé, très heureuse et longue vie.

A Paris, le 5 joun 1583.

De Vostre Majesté le très humble le très obéissant serviteur,

MAZIN D'ELBÈNE.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15907, f° 138. Aut.

<sup>2</sup> Le mariage ne fut conclu que le 16 mars 1586. Quant au correspondant de Catherine, c'est Mazin ou Masino d'Elbène, dont il est plusieurs fois question dans la correspondance de Giuliano Busini (*Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane*, IV, 321 et suiv.), et qui avait été chargé de missions par la reine mère à Anvers. Parmi les Florentins de ce nom, il y avait Pierre, fils d'Albisse, le familier de Henri III, dont... etc..., août 1590, et Alphonse, fils de Barthélemy, abbé de Maizières et de Hautecombe, évêque d'Albi en 1588, etc...

## XX

LETTRE DE VILLEROY À BRULART<sup>1</sup>.

Cramaille, 15 juin 1583.

Monsieur, la Royne mère du Roy a commandé à Monsieur de Prallon<sup>2</sup> donner jusques à Paris, pour vous faire entendre ce qu'il a appris en son voiage et nous rapporter vostre advis. Ce faict mérite grande considération: maiz le principal est de seavoir l'inclination du Roy, lequel, à mon advis, ne se y embarquera voluntiers: il a remis à s'en résoudre après en avoir conféré avecques la royne sa mère, qui n'arrivera à Maisières plustost que lundy xx<sup>e</sup> de ce mois. Cependant, elle a despesché M<sup>r</sup> Vigor devers Monsieur et lui a faict prendre le chemin de Picardie. Je désire qu'il nous rapporte à son retour meilleures nouvelles de la santé et des affaires de mondiet sieur, que nous n'en avons eu depuis deux mois. L'on a escript à ladite Dame qu'il devoit estre bientost en France et qu'il ne con-

cluroit rien avecques les depputez des Estatz: l'on luy a mandé aussy que l'on cherche à Paris argent pour luy, et que les levées de g<sup>e</sup>ns de guerre qu'il fait sont grandes, dont elle ne scait comment advertir le Roy. Vous aurez veu Monsieur du Fay, qui vous aura dict comment le Roy aura pris sa légation; il n'a laissé ung mémoire des pointz dont son maistre l'a chargé, qui ne s'accorderont facilement, et diriez que l'on cherche noise. Je vous ay renvoyé la lettre de M<sup>r</sup> de Pibrac et escript deux fois de Monceaux. Je me recommande bien humblement à vostre bonne grace, et prie Dieu. Monsieur, vous conserver en parfaicte santé.

De Cramailles<sup>3</sup>, le xv<sup>e</sup> jour de juin 1583.  
Vostre bien humble serviteur et ami,

DE NEEFVILLE.

## XXI

LETTRE DU SECRÉTAIRE D'ÉTAT PINART AU ROI<sup>4</sup>.

Compiègne, 12 août 1583.

Sire, la Royne, vostre mère se trouve ung peu mal estant à Verneul<sup>5</sup>, maison de Monsieur de Nemours, la nuict d'entre hier, qui

fut jeudi, et mercredi; ayant eu ung desvoimant, elle fut, depuis trois heures après mynuict jusques à onze heures qu'elle veint

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 113, aut.<sup>2</sup> Consulter, au ms. franç. 17990, f<sup>o</sup> 99, un mémoire, en date de juin 1583, destiné au sieur Praillon qualifié de « secrétaire interprète en langue germaniques ».<sup>3</sup> Cramaille (Aisne).<sup>4</sup> Bibl. nat., fonds franç., 6629, f<sup>o</sup> 44, aut.<sup>5</sup> Verneuil (Oise), arr. de Senlis.

disner à Verberie<sup>1</sup>, dix-sept fois asés affectée d'une matière, se dict Monsieur Vigor<sup>2</sup>, qui luy eust causé une très grande malladye, si elle ne l'enst vuidée. Elle arriva hier soir en ceste ville, où elle a séjourné pour se reposer, car elle estoit foible de ceste grande évacuation, et pour prendre ung clistaire ce matin, comme elle a fait, se portant, graces à Dieu, très bien à présent, et fait compte de poursuivre et continuer demain son voiage, allant coucher à Noyon<sup>3</sup>, et dimanche à la Fère.

Cependant, ladicte dame Roïne vostre mère, Sire, m'a commandé vous envoyer le double de la dépesche que Monsieur de Villeroy a faite à Longlée sur ces ouvertures et propos du Taxis, par laquelle Vostre Majesté verra, s'il luy plaist l'oïr lire entièrement, comme tout est fort bien représenté juxte vostre intention et résolution, et, par le proscript d'icelle dépesche, ce qui s'est passé depuis vostre parlement entre le s<sup>r</sup> Gondi et ledict Taxis, qui a fort incisté, plus qu'il n'est porté par ladicte dépesche, que l'on n'en devoit parler ny escrire audict Longlée, mais le laisser faire et qu'il conduiroit fort bien cest affaire au contentement de Voz Majestez et de Monseigneur vostre frère. Mais quand ledict Gondi luy replicqua que la Roïne vostre mère estoit résolue d'escrire audict Longlée et de luy adresser la lettre de créance qu'elle escriroit au roy d'Espagne, ledict Taxis monstra encores d'avantaige de desirer que l'on le laissast faire seul ce négoce, et se laissa entendre que c'estoit pour ce qu'il craignoit, quand ledict Longlée viendrait à parler de cest affaire, qu'il feist quelque mauvais jugement en la contenance dudict s<sup>r</sup> roy son maistre, qui estoit à présent si malladif, qu'il n'estoit guères sans

douleurs des gouttes ou de collicque, et qu'il ne se pouvoit faire parlant de cecy qu'il ne feist quelque mine que ledict Longlée interprétroit comme fei Monsieur de Saint-Gouart il y a quelque temps, quand il luy parla de ce mesme subject.

Ce que dessus, Sire, est ce qui n'est point discouru en ladicte dépesche de Vostre Majesté audict Longlée, ayant ledict s<sup>r</sup> de Villeroy estimé qu'il n'estoit besoing de l'y mettre, mais seulement le faire entendre, comme il a esté d'advys que je feisse, de bouche à Voz Majestez.

Sire, je prie Dieu donner à Vostre Majesté, en toute prospérité, parfaite santé et très heureuse et très longue vie.

De Compiègne, le vendredi xii<sup>e</sup> aoust 1583.

Vostre très humble, très obéissant et plus obligé, fidel à jamais serviteur et subject.

PINART.

Sire, depuis ceste lettre escripte, il est arrivé ung facteur de marchand qui réside à la Tercère il y a deux ou trois ans, qui en partit le xv<sup>e</sup> du mois passé, qui dict qu'en passant il rencontra une barque que l'on avoit envoyée de ladicte Tercère à l'isle St-Michel, d'où ladicte barque raportoît que xviii grans vaisseaulx de l'armée d'Espagne estoient arrivez à ladicte yse St-Michel, atendants le reste de l'armée, que le s<sup>r</sup> commandeur de Chatte escript à la Roïne vostre mère qui s'approcheroit d'eulx; mais qu'il s'assura qu'ilz sont assez fortz et ont si bon couraige en ladicte yse de la Tercère, qu'ilz batteront ladicte armée, qui devoit partir de ladicte yse St-Michel le xv<sup>e</sup> du mois passé; c'est maintenant qu'ilz ont fait. Dieu, par sa sainte

<sup>1</sup> Verberie (Oise), arr. de Senlis.

<sup>2</sup> Renaud Vigor était premier médecin de la reine depuis 1570.

<sup>3</sup> Noyon (Oise), arr. de Compiègne.

grace, veille que ce soit à la honte et ruine de ladicte armée d'Espagne. Vous ne pouvez plus, Sire, guères tarder sans en avoir des nouvelles; et, si icelle armée d'Espagne n'a rien fait dedans ce mois, il fault nécessairement qu'elle se retire; car il n'y a vaisseau qui puisse tenir, ni s'arrester en ceste mer-là, le reste de l'année autour de ladicte yse, sans courir fortune de mer à toutes heures, tant les ventz y sont grans et dangereux.

Sire, allin que Vostre Majesté entende mieulx l'estat de la senté de la Roïne vostre mère, j'ay adverty Monsieur Vigor de vous escrire, comme il faict.

Vostre très humble et très obéissant, plus obligé et à jamais fidel serviteur et subject,

PINART.

## XXII

### LETTRÉ DU MÉDECIN VIGOR AU ROI<sup>1</sup>.

Gaillon, 5 septembre 1583.

Sire, pour ce que la Roïne vostre mère se trouvoit de jour en jour pressée de ces passions mélancholiques, desquelles j'ay prins la hardiesse escrire trois fois à Vostre Majesté, et que le désapétissement augmentoit, que le mal de cœur et douleur de teste continuoient, avec pesanteur et lassitude de tout le corps, qui sont accidens qui menassent de fièvre et autre grande maladie, elle se voulut resoudre se purger, et, ayant prins quelques clystères, commença au second jour de ce mois user d'apozèmes<sup>2</sup>. Aujourd'huy, a prins un autre apozème laxatif, qui la deschargea par un vomissement incroiable, si non à ceux qui l'ont veu. Car, Sire, l'on eust plus tost jugé ce qui luy est sorti estre plus que heumeur qui se soyt amassé dans l'estomach. Son apozème l'a auin grandement purgée par le ventre et, graces à Dieu, si heureusement qu'elle se contente, connoissant que sans ce remède s'en alloit tumber en quelque grand

accident. Toutesfois, Sire, je ne scay si nous nous contenterons de ce seul remède, veu que depuis quelques jours son cerveau, chargé de grande quantité d'humeurs, s'est voulu purger, dont est avvenu un catarrhe sur tout le costé dextre, avec enflure au visage et douleur au bras et cuisse, voire mesmes avec crainte de goute au pied. Si nous avons encores besoin d'une autre seconde purgation, comme il avient ordinairement, nous y donnerons ordre dans ceste semaine, si il ne survient chose qui nous empesche: ce que je feray tousjours entendre à Vostre Majesté, puisqu'il luy a plu me commander ainsi de le faire; à laquelle je prie Dieu, Sire, donner en très longue et très heureuse vie, continuation de ses saintes graces.

De Gaillon<sup>3</sup>, ce v<sup>e</sup> de septembre 1583.

Vostre très humble, très obéissant serviteur et suget,

VIGOR.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 6629, f<sup>o</sup> 73, aut.

<sup>2</sup> *Apozème* ou *apostume*, décoction amère et purgative.

<sup>3</sup> Gaillon (Eure), arr. de Louviers, où se trouvait le beau château construit par le cardinal d'Amboise.



## XXIII

LETTRE DE PINART AU ROI<sup>1</sup>.

Gaillon, 5 septembre 1583.

Sire, la Roïne vostre mère se trouvant un peu pezanle, plus que de coustume, et aiant une déffluction sur le bras, se purge aujourd'huy, comme Monsieur Vigor, son médecin, vous escripra demain matin après son lever. Mais, cependant, je vous assure, Sire, qu'elle se porte bien et n'a pris ladicte purgation que pour les raisons susdictes et pour éviter les malladyes, s'en allant à ceste heure (j'entendz d'icy à quatre ou cinq jours) devers Paris et Saint-Maur. L'on disoit ces jours icy qu'audict Paris l'on se mouroit bien vite de peste; mais maintenant l'on n'en parle plus. Il n'y a rien, Sire, qui mérite enuoyer d'avantaige

Vostre Majesté; aussi n'estendray-je d'avantaige ceste lettre que pour assurer Vostre Majesté qu'aussitost qu'il sera venu nouvelles, qui ne peuvent plus guères tarder, de la Terrère, Vostre Majesté en sera incontinant advertye. Cependant, je prie Dieu, Sire, donner à Vostre dicte Majesté, en parfaite santé et prospérité, très heureuse et très longue vye.

De Gaillon, le v<sup>e</sup> jour de septembre 1583.

Vostre très humble et très obéissant, plus obligé fidelle subject et serviteur.

PINART.

## XXIV

INSTRUCTION AU S<sup>r</sup> DE BELLÈVRE, CONSEILLER DU ROY EN SON CONSEIL D'ESTAT ET SUPER-INTENDANT DE SES FINANCES, ALLANT TROUVER LE ROY DE NAVARRE DE LA PART DE SA MAJESTÉ<sup>2</sup>.

Saint-Germain, 18 octobre 1583.

Ledict s<sup>r</sup> de Bellèvre dira audict seigneur roy de Navarre que Sa Majesté, se ressouvénant luy avoir mandé par le s<sup>r</sup> du Plessis, qui arriva à Lyon de sa part, que soudain qu'Elle auroit ven la Roïne sa mère et conféré avec elle des propoz que ledict s<sup>r</sup> du Plessis luy avoit tenuz, il luy feroit sçavoir son advis et intention sur iceulx, par homme expès, Sadicte Majesté, pour satisfaire à sa promesse

et pour l'importance du faict duquel il est question, lequel Elle appréhende et a à coeur, comme Elle doit, a advisé l'envoyer devers luy expès pour cest effect.

Et luy a commandé luy représenter le bon gré qu'elle donna charge expresse audict s<sup>r</sup> du Plessis luy rapporter qu'elle luy scait, de quoy il s'est adressé à Sadicte Majesté si franchement qu'il a faict pour estre esclairey du faict

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 6639, f<sup>o</sup> 75, aut.<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 250, orig.

qui concerne la royne de Navarre sa seur et avoir son advis sur icelluy, ayant par là recongneu l'entière fiance qu'il a de la parfaite amitié de Sadiete Majesté et pareillement le respect et honneur qu'il luy porte. En quoy Sadiete Majesté désire de luy correspondre par vraz effectz, comme son bon frère, duquel elle a le bien et honneur en pareille recommandation que le sien propre. Et partant, Sa Majesté le prie de croire tout ainsi, qu'il ne pouvoit avoir recours en affaire de tel poix à personne qui lui déparle son conseil plus cordialement que veult faire Sadiete Majesté. Aussi, Elle se promet qu'il luy fera paroistre par effect que il l'estime et prise comme mérite son affection en le préférant à tous autres conseilz et advis contraires à icelluy, comme procédans de personnes trop inférieures d'Elle en bonne volonté, intérêt et moyens d'avancer son bien et procurer l'honneur de sa maison.

Au moyen de quoy, ledict s<sup>r</sup> de Bellièvre luy dira questant ladiete royne de Navarre sur son partement pour aller retrouver, comme Sa Majesté et la Royne sa mère désiroient grandement qu'elle feist, afin de vivre auprès de luy, où son honneur et son devoir non moins que son désir et affection l'appellent. Sa Majesté, et spécialement la Royne sa mère, auroient désiré qu'elle n'y retourmast accompagnée de la dame Duras et de la demoiselle de Bethune; tant pour avoir senty que ledict s<sup>r</sup> roy de Navarre n'avoit agréable qu'elles fussent auprès de ladiete dame royne de Navarre, que pour n'avoir en vérité leurs Majestéz trop de satisfaction et contentement de leurs départemens.

Partant la Royne mère de Sadiete Majesté, avroit expressément commandé à ladiete dame de Duras et à ladiete damoiselle de Béthune de ne s'ingérer de suivre et accompagner d'a-

vantage ladiete royne sa fille, ains se retirer, l'une auprès de son mary et l'autre avec ses parens. Ayant aussi conseillé à ladiete royne de Navarre de leur donner congé et les esloigner d'elle, pour donner plus grande occasion audict roy de Navarre de la bien recueillir et veoir de meilleur coeur, quand elle arriveroit auprès de luy. A quoy elle se serait condescendue, comme celle qui, outre la révérence qu'elle porte aux bons vouldoirs de ladiete Royne sa mère, démontre n'avoir rien plus cher et prétiux que la bonne grace du roy son mary, pareillement lesdictes dames avoyent promis à ladiete dame Royne mère de Sa Majesté de se retirer suivant son commandement.

Néantmoins, ladiete dame Royne mère de Sadiete Majesté fust advertie qu'elles estoient parties de Paris après ladiete royne de Navarre et prenoient le chemin qu'elle tenoit, comme si elles eussent délibéré de la rejoindre et, nonobstant ses commandemens, l'accompagner en son voyage. Qui fut cause qu'elle pria le Roy, non seulement d'envoyer après elles pour sçavoir si elles prenoient ledict chemin, mais aussi, si on les retrouvoit, les faire prendre et contraindre d'obéyr au commandement qu'elle leur avoit fait, ainsi qu'elles luy avoient promis.

Sur quoy Sadiete Majesté dépescha incontinant gens exprès pour cest effect, lesquelz ayans rencontré lesdictes dames et damoiselles, les amenèrent à Sa Majesté accompagnées de Barbe, femme de chambre de ladiete royne de Navarre, qui fut trouvée avecq elles. Ilz prirent aussi Tutty, son escuyer, parce que Leurs Majestez avoyent esté adverties qu'il estoit de leur caballe.

Mais ce ne fut onques l'intention de Sa Majesté faire auleun escorne ny affront à ladiete dame royne de Navarre sa seur, comme auleuns ont osé imposer, estant son naturel

plain de bonté et humanité, du tout aliéné de telz actes, et, outre cela, trop jaloux de l'honneur de ce qui luy est si proche comme est la royne de Navarre; aussi ne se veriffiera-il avoir esté fait en ceste action auleune insolence en la personne de ladicte royne de Navarre. Sadiete Majesté priant lediet s<sup>r</sup> roy de Navarre de n'adjouster foy à ceulx qui luy ont rapporté le contraire, mais plustost attribuer telz bruietz et rapportz controuvez à la corruption et malignité de ce siècle, qui ne se délecte que trop à toutes sortes de divorcees.

D'avantage Sadiete Majesté prie lediet roy de Navarre et le conjure, par la confiance, que l'amour qu'il luy porte mérite qu'il aye d'elle, ne croire que lesdictes dames de Duras et de Béthune luy ayent rien dict de ladicte royne de Navarre, qui le doibve empescher de la recevoir auprès de luy comme sa femme qui a son honneur en telle recommandation que requiert le sang royal duquel elle est issue et la bonne et vertueuse nourriture qu'elle a eue par l'exemple de ladicte Roynie sa mère; et qui désire l'honorer et luy donner par effect entière occasion d'estre content d'elle et de ses comportements. Et de faict, Sadiete Majesté auroit soudain commandé à ladicte dame de Duras se retirer en sa maison auprès de son mary et renvoyé l'autre à son frère. Lediet Tutty, escnyer, fust aussi mis en pleine liberté. Et quand-à ladicte Barbe, femme de chambre, estant grosse et preste à accoucher, fut délaissée à Fontainebleau; et, ayant depuis esté mandée par la Roynie mère de Sa Majesté, elle a déclaré et juré en sa présence que tous les bruietz qui couroyent contre l'honneur de ladite royne estoient faulx et controuvez, offrant d'en respondre au pris de sa vie, comme le s<sup>r</sup> de Clervant, qui fut appellé et présent à ladicte déclaration, a deub tesmoigner et faire entendre audiet roy de

Navarre, lequel, à ceste cause, lediet s<sup>r</sup> de Bellièvre a chargé de prier très instamment, de la part de Leurs Majestez, ne vouloir adjouster foy aux bruietz qui ont esté publiez au préjudice de l'honneur et réputation de ladicte royne sa femme comme, vrayes impostures, controuvées, pour mettre divorce entre luy et elle, et le diviser d'avec Leurs Majestez, ains attribuer tout ce qui s'est passé au désir extrême que Leurs Majestez ont eu que ladicte royne de Navarre, fallant trouver, ne fust accompagnée de personnes qui luy feussent désagréables et dont il ne receust entier contentement; préférant le tesmoignage très véritable que Leurs Majestez luy envoient présentement par luy, qui a cest honneur d'estre de leur conseil, à la descharge de ladicte royne de Navarre, aux mensonges employées pour l'aigrir et altérer contre elle, considérant qu'elle est fille de France et seur de son Roy et, partant, que le royaume en général et la personne de Sadiete Majesté, celles de la Roynie, sa mère, et de Monseigneur le duc d'Anjou, son frère, en particulier ont part à l'honneur et au bon traitement qu'elle recevra de luy; et, par conséquent, l'injure qui luy seroit facile redonderoit sur Leurs dictes Majestez. Ne pouvant prendre party contraire au conseil qu'elles luy donnent et à la prière qu'elles luy font qu'il n'offense grandement l'honneur de Leursdictes Majestez et de mondiet Seigneur, mesmes après avoir recherché Sadiete Majesté par lediet s<sup>r</sup> Duplessis, comme il a faict, de luy mander ce qu'il avoit à faire en cest endroit: chose que princes nez grans et généreux, comme ilz sont, ne pourroyent supporter. Quoy advenant, il précipiteroit en ung abysme de travaux et perplexitez luy, sa maison et postérité; ou, si tant est qu'il se résolve, comme prince très prudent et affectionné, au contentement de Leurs Majestez, ainsi qu'elles es-

pèrent qu'il fera, d'embrasser l'ardent désir qu'a ladicte royne sa femme de l'honorer, aymer et contenter par ses actions, suivant le conseil et la prière que Leursdictes Majestez lui font à présent par ledict s<sup>r</sup> de Bellièvre, il remplira sa personne et sa maison de toute félicité et bénédiction, et obligera Leurs Majestez et mondiet Seigneur à le chérir, aymer et favoriser plus que jamais, et luy en rendre telle preuve par effectz, qu'il peut souhaiter avec raison, de princes qui luy veuillent beaucoup de bien et lui atouchent de si près, comme font Leurs Majestez.

Lesquelles sont très desplaisantes de quoy ce faict passé si avant qu'il a faict, par la malice de ceulx qui ont voulu s'en prévaloir à leur dommage, et pareillement dudict s<sup>r</sup> roy de Navarre, lequel leur eust donné grand contentement, quand il eust permis à ladicte royne de Navarre de continuer son voyage, s'acheminant de si bon cœur et avec si grande affection devers luy qu'elle faisoit, se confiant

en son innocence et en l'amitié dudict s<sup>r</sup> roy, son mary. Mais, tout ainsi que Leursdictes Majestez estiment que ledict s<sup>r</sup> roy de Navarre l'aura voulu retarder seulement, pour attendre l'advis et intention de Sadiete Majesté sur la despesche dudict s<sup>r</sup> du Plessis, puisqu'il y avoit eu recour, aussi a-elle mandé à ladicte royne de Navarre qu'elle l'allast trouver sans dilliculté, si tost qu'elle scauroit ledict s<sup>r</sup> de Bellièvre estre passé devers ledict s<sup>r</sup> roy de Navarre, Leurs Majestez se promectans qu'il la recevra humainement, comme de rechef elles le prient très affectueusement faire, sans permettre qu'elle soit retardée d'avantage par les chemins, d'autant que telles remises et longueurs ne servent que de hardiesse et argument aux meschans d'altérer d'avantage toutes choses, au grand regret de Leurs Majestez et désavantage de ceulx qui ont intérêt en ce faire.

Faict à Saint-Germain-en-Lay, le XVIII<sup>e</sup> jour d'octobre 1583.

HENRY.

DE NEUFVILLE.

## XXV

### LÉTTRES DE POMPONE DE BELLIEVRE À LA REINE MÈRE <sup>1</sup>.

29 août 1583<sup>2</sup>.

Madame, j'ai recen la lettre de Vostre Majesté du xxv<sup>e</sup> de ce mois, par laquelle j'ay veu qu'elle a esté advertye de l'arrivée du s<sup>r</sup> de Clervant et de la depesche du s<sup>r</sup> Duplessys, dont j'ay amplement escript à Vostre Majesté tout ce que j'en avois peu apprendre. Je me suis hazardé d'en escrire au Roy et me trouvois bien fort empesché au conseil qui se

pouvoit donner; car ayant longuement sondé l'opinion dudict s<sup>r</sup> de Clervant, je ne voyois pas qu'il fust aysé de persuader le roy de Navarre de reprendre la royne, sa femme, sans quelque honneste satisfaction qui le deschargeast envers le monde. J'estimai que je devois dire librement au Roy ce que je comprenois des mouvementz et danger où nous pouvions tumber et la résolution ne se pouvoit plus honnorablement traicter que par

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franc., 15891, f<sup>o</sup> 316, minute.

<sup>2</sup> La date exacte de cette minute, conservée dans les papiers de Bellièvre, nous est donnée par la réponse même de la reine, qui est écrite de Gaillon le 4 septembre.



l'avis de Vostre Majesté, qui estes la mère; et eust bien requis l'affère qu'il eust pleu au Roy d'avancer son retour, lequel n'ayant pas esté si brief comme j'espérois, les lettres pourront supplir au default de sa présence. Bien estimé-je, Madame, que quelque désir que nous ayons de haster cest affère, qu'il y fauldra du temps à consolider la playe<sup>1</sup>; car, oultre ce que je ne m'assure pas que l'on face du roy de Navarre ce que l'on pense et encores qu'il demande conseil, il ne s'ensuiet pas qu'il s'oblige à le suyvre. D'ailleurs, Madame la royne de Navarre s'est mise au Plessys-lès-Tours, et, si je ne suis trompé, elle n'en partira pas sans veoir bien clair à sa seureté. L'estimai, dès le commencement, qu'elle feroit ce qu'elle a fait pour ce regard. Ce jourd'huy, ledict s<sup>r</sup> de Clervant m'est venu veoir pour scavoir si j'avois respons à la lettre que j'ay escripte à Vostre Majesté sur ce qu'il atendoit vostre commandement, avant que de s'esloigner de ce lieu, m'ayant dict qu'il désireroit de fère un tour jusqu'à sa maison pour dix ou douze jours. Je l'ay fort prié de me dire ce qu'il estime estre de l'intention du roy de Navarre et à quoy il se pourra résoudre; sur quoy, comme il est advisé, il a respondu fort sobrement, mais ce que j'en ay peu tirer est qu'il ne pense point que l'on puisse persuader si le Roy et vous, Madame, n'aurez égard de conserver en cela son honneur; car de reprendre la royne sa femme avec l'imputation qui luy a esté faite, ce seroit chose à laquelle, à son avis, il ne se pourra résoudre, et, partant, il estime qu'il seroit de besoing qu'il pleust au Roy de déclarer publiquement qu'il a reprins en sa bonne grace ladiete dame royne, vouloir que

pour quelle temps elle fust honorée et respectée en sa court et en sa présence, comme sa bonne seur, et qu'il pleust aussi à Vostre Majesté luy fère les mesmes offices, que le bon plaisir du Roy fust de déclarer que ce qui est advenu cy-devant a esté par maulvails rapports qui luy ont esté fait, qu'il a bien vérilié estre faulx et malicieusement controuvés, et, partant, qu'il seroit bien marry qu'il demoura aucune mauvaïse impression, qu'il n'ayme, estime et tienne ladiete dame royne pour sa bonne seur et princesse très vertueuse; avec telle aultre honneste satisfaction que le Roy par sa bonté et courtoisie adviserat de fère, ne se pouvant rien trop fère ny trop dire par un prince généreux, tel qu'est le nostre, quant il s'agit de conserver l'honneur d'une princesse et surtout estant sa seur eslevée en dignité royale. Pour mon regard, je ne puis, sinon bien fort, louer cest opinion. C'est à Dieu à modérer le coeur du Roy et y mettre ce qu'il estime nécessaire pour la conservation de la dignité de ceste grande maison qu'il a honoré sur toutes celles de la chrestienté. Ledict s<sup>r</sup> de Clervant estime que l'honneur que ladiete dame royne recevrait de nouveau par le Roy réparerait en quelque partie le blasme qui n'a esté que trop divulgué, et que le roy de Navarre auroit l'honneste excuse de reprendre ladiete dame royne, et n'a dict qu'il craint fort, si l'on en usera autrement, que le temps ne rende cest affère difficile et irréconciliable, que nous ne devons désirer.

Nérac, 26 avril 1584<sup>2</sup>.

Madame, la nouvelle qu'il vous a pleu nous escrire de vostre bonne santé et de celle de

<sup>1</sup> C'est seulement vers la mi-octobre que le roi se décida à envoyer Bellièvre en Gascogne, pour arranger la difficile affaire de la reine de Navarre.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franc., 15891, f° 354, aut.

Monseigneur vostre litz<sup>1</sup> a icy remis le cœur aux bons serviteurs du Roy qui vivoient en une bien grande perplixité, entendants la longueur de voz maladies dont il a pleu à Dieu vous desliver, que je prie de tout le cœur vous vouloir longuement et en toute prospérité conserver au Roy et à son royaume. J'ay incontement présenté vostre lre à la royne de Navarre, vostre fille, qui a été infiniment consolée de ceste bonne nouvelle; elle est en très bonne santé, Dieu mercy, et monstre d'avoir beaucoup de contentement de se voir en ce lieu. Le roy de Navarre est allé à Pau dire adieu à Madame la princesse sa seur, il se prépare pour fere le voyage de Languedoc, et, comme l'on dict, partira de ce lieu sur le commencement de la sepmaine prochaine. Le contrerolleur du Laurens m'a escript ce qu'il a pleu à Vostre Majesté luy commander de me dire.

Madame, il y a quelques jours que la royne de Navarre a déclaré à Madame de Nouailles<sup>2</sup>, qu'elle est résolue de se servir d'elle pour sa dame d'honneur et qu'elle la mettra sur son estat en ceste qualité, n'estant pas délibérée de prendre Monsieur de Condrin<sup>3</sup> pour son chevalier d'honneur, ne aussi Madame de Condrin pour sa dame d'honneur, ce qu'ayant seeu et estant bien adverty de la résolution de ladicte dame royne vostre fille, j'eusse estimé fere un mauvaix service à Vostre Ma-

jesté si je ne fusse desouvert d'avoir ce commandement. Quant à Madame de Nouailles, j'ai toujours veu durant ce voyage, qu'elle s'est porté fort dignement en ce service, se déclarant toujours fort affectionnée servante de Vostre Majesté, et bonne subjecte du Roy. Et, comme j'ai opiné, Vostre Majesté ne sera pas moins bien servye d'elle près ladicte dame royne vostre fille, que pourriés estre soit de Madame de Condrin ou d'une aultre. Cela faict que j'estime, sauf le meilleur ayis de Vostre Majesté, que ce sera pour le mieux de trouver bonne ceste élection et, par ce moyen, ladicte dame de Nouailles aura plus d'occasion de demeurer toujours fidelle et constante au service de Vostre Majesté.

Quant à Madame de Duraz, le roy de Navarre en est si aliéné qu'il n'est besoing que l'on en parle pour le présent.

Quant à Choysnin<sup>4</sup>, il a eu son congé, comme Vostre Majesté aura desjà esté advertye.

Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie.

C'est de Nérac, le xxvi<sup>e</sup> jour d'avril 1584<sup>5</sup>.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur,

BELLIÈRE.

<sup>1</sup> Le duc d'Anjou, qui devait mourir le 10 juin. — Cette lettre répond à celle que Catherine de Médicis écrivait à Bellière de Saut-Maur-des-Fossés le 18 avril 1584. Voir plus haut, p. 179.

<sup>2</sup> Voir, sur M<sup>me</sup> de Noailles, la note de la p. 185.

<sup>3</sup> Hector de Pardaillan, seigneur de Gondrin, un des capitaines du roi de Navarre, chevalier du Saint-Esprit l'année suivante (1585), qui avait épousé en 1561 Jeanne d'Antin, fille du sénéchal de Bigorre.

<sup>4</sup> Le seul Choysnin connu est Jean, qui très jeune avait accompagné l'évêque de Valence en Pologne et avait été récompensé au retour d'une place de conseiller du roi; mais nous ne voyons pas trop quel rôle il jouait dans les affaires de la reine de Navarre.

<sup>5</sup> Bibl. nat., ms. franç., 15891, f<sup>o</sup> 354, aut. — Il y a malheureusement une lacune considérable dans la correspondance de Bellière. Nous savons qu'il avait réussi dans sa mission, que le roi et la reine l'en avaient remercié, que Marguerite et son mari s'étaient réconciliés le 13 avril 1584 et qu'ils avaient repris la vie commune à Nérac.

Paris, 3 avril 1585<sup>1</sup>.

Madame, je ne remettrai à la suffisance et fidélité de Messieurs les secrétaires d'État qui donnent avis à Vostre Majesté de ce qui se présente en cette court<sup>2</sup>. Nous faisons icy ce que nous pouvons; mais plus je y pense, plus j'estime ce royaume misérable est proche de sa fin, si Dieu ne permectra que l'on finisse en bref ceste esmotion par une bonne reconciliation. Ce que je puis escrire à Vostre Majesté est que un marchant de Tholose, qui est présentement arrivé en ceste ville, m'a dict qu'il a passé par Agen où estoit la royne de Navarre vostre fille<sup>3</sup>. Il ne m'a seu dire l'occasion pour laquelle elle se y est retirée; plustost estime-il que c'est pour n'estre contente du roy de Navarre, d'autant qu'il a esté adverty par le président de Nort qu'elle n'a laissé aucuns meubles à Nérac. Ce qui me confirme en ceste opinion est que ledict marchant m'a dict avoir entendu de Monsieur le mareschal de Matignon, passant par Bourdeaux, qu'icelluy s<sup>r</sup> mareschal envoyoit deux compagnies de gens de pied pour la garde de ladicte ville d'Agen, ce qu'il faisoit à la requeste de ladicte dame royne.

Monsieur de Joyeuse nous dict hier que le Roy l'avoit fait colonnel de la cavallerie légère, j'estime que l'on a pour cest effect desché vingt commissions; il aura, outre ce, un régiment de douze cornettes de gensdarmes. Monsieur d'Espèron fait vingt et cinq compagnies nouvelles de gens de pied, et doit avoir les regimentz de la garde et de Picardie. Mon-

sieur de Termes fait l'estat de mareschal de camp<sup>4</sup>. Je ne sçai encores qui sera lieutenant-général de Sa Majesté. Ce sont de belles forces, mais j'estimois encores plus beau et plus seur si l'on pouvoit finir ceste guerre par un bon accord.

Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie.

C'est de Paris, le 1<sup>m</sup> jour de avril 1585.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur.

BELLÈVRE.

Paris, 5 avril 1585<sup>5</sup>.

Madame, par ce que nous pouvons icy entendre des forces de ceulx qui se sont eslevés, est qu'elles ne sont pas si prestes à marcher qu'ilz se l'estoient promis. C'est l'opinion que nous en avons icy : Vostre Majesté en peut mieulx sçavoir la vérité. Ceste longueur pourroit apporter commodité aux affaires du Roy, qui pourroit ce pendant se fortifier de ses bons serviteurs. Je craings, d'autre part, que ces gens se résouldront mal aysément à traicter d'accord qu'ilz ne se voeyent armés. Je désire infiniment et prie Dieu que Vostre Majesté puisse retrancher ces longueurs, préveoyant, outre vostre incommodité, les maux qui nécessairement nous adviendroient de vostre longue absence de ceste court.

Au surplus, Madame, je dirai que hier arriva l'enseigne de la compaignie de Monsieur le mareschal de Matignon, qui a ce jourd'huy fait entendre au Roy l'estat des affaires de sa pro-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15891, f° 389, aut. — Il y a une année d'intervalle entre cette lettre et la précédente. Bellèvre avait poursuivi et terminé ses négociations dans le Midi, revenant prendre ses fonctions près du roi.

<sup>2</sup> Catherine de Médicis se trouvait à ce moment à Épernay, négociant avec le duc de Guise.

<sup>3</sup> La reine de Navarre s'était retirée à Agen le 19 mars 1585.

<sup>4</sup> Paul de La Barthe, plus tard maréchal de Termes.

<sup>5</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15891, f° 391, aut.

vince de Guienne. Il m'a dict que la royne de Navarre vostre fille s'estoit retirée à Agen, non que mondiet s<sup>r</sup> le mareschal estime que ladicte dame veuille, pour regard dudict Agen, fere chose qui doibve déplaire au Roy, mais elle se y est réfugiée pour estimer qu'elle n'estoit en seureté à Nérac, sachant la mauvaïse volonté que luy porte la contesse de Giche<sup>1</sup> et le pouvoir qu'elle a sur le roy de Navarre. Monsieur de Bajourdan<sup>2</sup> est entré audict Agen avecques sa compaignie de gens d'armes, et outre ce, Monsieur le mareschal de Matignon y a envoyé une compaignie de gens de pied pour la seureté de ladicte dame qui se trouve fort desnée de moyens. Ledit s<sup>r</sup> de Bordeaux, enseigne de mondiet s<sup>r</sup> le mareschal, m'a baillé une lettre de Madame de Noulles, que j'ay mise avecques la présente. Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie.

C'est de Paris, le v<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Madame, il plaira à Vostre Majesté de considérer par sa prudence, s'il sera à propos de parler à Monsieur de Buzenval, qui vous est allé trouver de la part du roy de Navarre, l'extremé desplaisir que recevés, entendant la peine où se trouve maintenant la royne de Navarre, vostre fille. La nécessité de ce temps enseignera peut-estre le roy de Navarre à se modérer. Et sur ce, Madame, je baise très humblement les mains de Vostre Majesté.

De Paris, le v avril.

Vostre très humble et très obéissant serviteur,  
BELLIEVRE.

Paris, 7 avril 1585<sup>3</sup>.

Madame, veoyant le commencement que Dieu donne à ceste négociation, se résolvant ces princes de vous aller trouver, dont nous estions en doubte, nous nous confirmons de plus en plus en l'opinion qui est enracinée au coeur des gens de bien que vous estes principalement conservée pour conserver cest Estat. Cela fait que le travail du voyage, qui autrement devoit diminuer vostre santé, l'augmente et l'assure. Ce n'est pas que, pour ceste entreveue, je veuille juger pour faictes les choses qui sont commencées. Cenz qui ont prins une si haulte résolution disent ordinairement le contraire de ce que plus ilz veulent : un chascun pense estre le plus fin, et qu'il se prévauldra du temps au préjudice de son ennemy. Si vous dirai-je, Madame, que vostre dernière dépesche nous a remplis de bonne espérance, laquelle peult estre incertaine; et néantmoins, quelquefois les résolutions se prennent sur cela comme sur chose certaine.

J'escrivy devant-hier à Vostre Majesté que les affaires de Dauphiné estoient en bon estat : les lettres que nous avons ce jourd'huy receues nous confirment en ceste opinion; mais on mande que Messieurs de La Baulme et de Clavaion ont voulu fere des practiques en la ville de Romans<sup>4</sup>, à Valence et ailleurs, requérant lesdictes villes de tenir pour Monsieur le cardinal de Bourbon, toutesfois que ces faiseurs de menées n'ont seu obtenir aucune chose et que tout ce pais déclare de

<sup>1</sup> Diane d'Andouins, dite la belle Corisande, veuve de Philibert, comte de Guiche et de Gramont, tué au siège de la Fère en 1580, à laquelle le roi de Navarre avoit promis de l'épouser. La passion du roi pour Corisande dura jusqu'en 1591. Voir *Notice biographique sur Diane d'Andouins*, par M. Frossard, Bagnères, 1894, in-8°.

<sup>2</sup> Le sieur de Bajordan était beau-frère de Paul de La Barthe.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15891, f° 393, aut.

<sup>4</sup> Romans (Drôme), arr. de Valence.



se vouloir conserver soubz l'obéissance du Roy de ce cousté de Daulphiné. L'on escript qu'ilz tiennent que la ville de Lyon est assemblée pour Messieurs de Guise : ce que je croys pas ; et si quelque chose troublera le cerveau à ceulx ausquelz l'on impute ceste faulte, ce seroit, à mon avis, les artifices dont l'on use contre eux. Et néantmoins, j'espère que de ce cousté là il n'advient point de faulte. Les affaires de la ville d'Agen sont comme j'ay escript à Votre Majesté ; le Roy a permis aux habitans dudict Agen de lever quelques forces pour la conservation de ladicte ville, et semble qu'il ne se donne pas peine que la royne de Navarre y soit. Madame, je supplie le Créateur de donner à Votre Majesté très longue et très heureuse vie.

C'est de Paris, le viij<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur.

BELLÈVRE.

Paris, 15 avril 1585<sup>1</sup>.

Madame, Votre Majesté aura esté advertie du retour dde Guyenne de Monsieur le président Brulart, qui a fait, pour l'exécution de sa charge, tout ce qui se pouvoit actendre d'un très homme de bien et bon serviteur de Vos Majestés. Le roy de Navarre avoit une fois résolu de rendre le secrétaire de la royne de Navarre, vostre fille ; mais sur ce que ladicte dame s'est retirée à Agen et sur la nouvelle de ses remuements, il a changé d'avis et mandé que ces autres empeschementz luy donnent maintenant occasion de penser à ce

qu'il satisfait à son devoir, n'estant pas raisonnable qu'il enlève de ce royaume les subjectz de Sa Majesté.

Le Roy a ouy ce soir Monsieur de Montmorin, qui a rapporté, de la part de Monsieur de Mercueur, qu'il est résolu de demeurer toujours très fidelle subject et serviteur de Sa Majesté et qu'il ne remuera aucune chose, pourveu qu'il ne soit forcé en sa conscience, ny en son honneur, ny d'avoir particulière intelligence avecques Monsieur de Guise. Ce rapport n'a pas donné grand lumière des affaires de la Bretagne. Le Daulphiné se trouble plus que je n'eusse estimé ; et ne sommes pas sans peine de la ville de Lyon, à cause de la division entre les habitans de la ville et le lieutenant de la citadelle. Le Roy y a envoyé Monsieur de Ferrières, qui se trouvoit en ceste court, lequel a bonne part près de Monsieur de Mandelot et ceulx de ladicte ville : l'on travaiglera à les réconcilier<sup>2</sup>.

Messieurs de Poigni et de Pontcarré ont esté ouys ce soir, qui ont rapporté d'avoir laissé la province de Languedoc en assés paisible estat, et le seroit d'avantage, n'estoit le désordre venu à Alets, où cinquante-trois de la nouvelle religion qui y avoient esté remis, suyvant le traicté qui avoit esté fait lorsque Montréal et les autres villes ont esté rendues ; mès, les jours après qu'ils rentrèrent en leurs maisons, dont, comme ont rapporté lesdicts s<sup>rs</sup> de Poigni et de Pontcarré, les villes où ceulx de ladicte religion sont les plus fortz, furent tellement indignées que, sans le bon ordre que y a donné Monsieur de Montmorency, il fust ensuyvi un merveilleux désordre et meurtre de plus de dix mille paouvres catholiques. Le

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15891, f<sup>o</sup> 395, aut.

<sup>2</sup> La réconciliation fut difficile ; car les Lyonnais redoutaient de voir la citadelle occupée par les troupes royales ; et de concert avec le Consulat, Mandelot y installa le 2 mars 1585 la milice urbaine. Henri III céda le mois suivant en autorisant la démolition complète de la citadelle.

Roy n'a encores rien peu délibérer sur ce faict, pour ce que l'heure estoit fort tarde, ny aussi sur la demande que faict Monsieur de Montmorency que le Roy trouve bon qu'il tienne les Estats, et que plus tost il souffrira la mort qu'une telle indignité.

Vostre Majesté aura veu, par Monsieur Myron, les grandz offres que la royne d'Angleterre a mandé fere au Roy. Si elle se voudrat autant eslargir envers le roy de Navarre, il sera fort aysé, à ceulx qui disent avoir tant d'envie de se battre, de trouver à quoy passer le temps et peult-estre cette vie, et la fere passer à ce qui est de meilleur en ce royaume. Monsieur de Mayne dict au baron de Leiz que tant s'en fault qu'il fust Espagnol, que s'il plaisoit au Roy luy donner ce contentement que de l'asseurer de sa bonne grace, que il estoit tout prest d'aller en Flandres fere un bon service à Sa Majesté. Pleust à Dieu qu'il se y fust trouvé avecques dix mil hommes lorsque le prince de Parme fust si bien salué par les Zelandois; Il eust peu aysément avoir l'honneur d'achever tout ce qui y restoit de ceste méchante race d'Espagne. Nous ne sommes pas si heureux que de prendre les conseils qui pourroient rabattre l'orgueil de nos ennemys. Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie.

C'est de Paris, le xv<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur,

BELLIÈRE.

Paris, 18 avril 1585<sup>1</sup>.

Madame, j'ay veu par la lettre qu'avés escripte au Roy ce que Vostre Majesté désire

de mon service. La vie me défautra plustost que la fidélité et l'affection de bien servir voz Majestés. Le poïdz de ces affaires est tel, qu'il surpasse de beaucoup la foiblesse de mon entendement, qui faict que je suis trop plus résolu de servir comme il me sera commandé, que de m'ingérer de donner conseil, veoyant de quelque part que nous nous forinions un abysme de misères. Après avoir laissé le Roy, qui est allé aux Péniteutz, j'ay trouvé moyen sur quelques aultres prétextes, de parler à Monsieur de Clervant. Je l'ay mis sur le propos du malheur de ce temps et du danger que courroit le roy de Navarre et, par conséquent, ce royaume, presque à son occasion; que Dieu luy avoit faict une belle grace, après avoir couru une fort hazardeuse fortune, de s'estre remis près du Roy, dont ses plus grandz ennemys ont trouvé moyen de l'esloigner; qu'il ne y avoit celluy qui ne jugeast maintenant l'imprudence d'un si mauvaix conseil; que j'avois entendu qu'il s'estoit trouvé en quelque compaignie où il s'estoit déclaré qu'il ne seroit pas contraire, affin que l'on peult vivre en quelque repoz; que le roy de Navarre se remist avecques le Roy et donnast contentement aux catholiques. Sur cela, il m'a dict que véritablement, quant il s'est parlé de telles choses, il ne s'y est pas opposé comme celluy qui estime que, en affaires d'Estats, il ne se fault pas tenir aux conseilz extremes; mais que, de l'autre cousté, il falloit adviser que le roy de Navarre, cherchant la bonne grace des catholiques, ne fust déceu et perdist l'assistance de ceulx de sa religion. Et, en ce faict, il m'a dict qu'il estime que le seul moyen seroit si le roy de Navarre aura cest honneur de veoir le Roy et qu'il pleust à Sa Majesté ou à vous, Madame, le luy con-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15891, f<sup>o</sup> 397, aut.

seiller, aussi que Monseigneur le cardinal, son oncle, auroit grand pouvoir sur luy, sachant que ledict s'roy reconnoist d'avoir faict grand faulte de ne s'estre mieux seuu conserver en la bonne grace de mondiet seigneur le cardinal. Je luy ay faict comprendre le dangier que l'on court maintenant et qu'il n'est pas possible de fere mettre les armes bas aux catholiques qui se sont eslevés, si l'on n'advise de leur donner quelque particulier contentement et, partant, qu'il y falloit adviser; il m'a dict qu'il y penseroit et qu'il me verroit une aultre fois. Je n'ay pas estimé que pour ceste fois, je me deusse descouvrir plus avant, l'ayant trouvé comme estonné et qui cerchoit de rompre le propos. Il m'a proposé qu'il y auroit apparence de dire, puisque l'on parle de ce faict de religion, què c'est chose qui se devoit traicter en une pleine assemblée des Estatz Généraulx. Je luy ay dict que je craignois que ce remède ne fust assés d'efficace pour fere poser les armes. Et ne puis juger s'il a mis ce faict des Estaz Généraulx en avant, pour estimer que le remède fust à propos, ou seulement pour gaigner temps. Je n'ay pas obmis à luy dire le tort que se faict le roy de Navarre de préférer l'amitié de la contesse de Giche à celle de la royne sa femme, qui a esté contraincte de se retirer à Agen pour se préserver de ladiete contesse qui entreprend contre sa vie. Il m'a dict qu'il fera, pour ce regard, tout ce que doit un homme de bien et qu'il désireroit, si ladiete dame royne avoit à se retirer à Agen, qu'elle l'eust faict auparavant ces bructz de guerre; ce néantmoins qu'il luy fera service de tout ce qui sera en son pouvoir. Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie.

C'est de Paris, le xviii<sup>e</sup> jour d'avril 1585.

Madame, je reconnois estre nay pour servir et obéir à Vostre Majesté, mais considérant les affaires qui se traictent maintenant, mon aage et tant d'autres incommodités que je me metz devant les yeulx, je supplierai très humblement Vostre Majesté, s'il escherra que l'on dépesche par devers le roy de Navarre, qu'il vous plaise trouver bon que je soye excusé de ce voyage, et plustost me permettre que, avecques vostre bon congé, j'absente ce royaume.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur,

BELLIÈRE.

Paris, 2 mai 1585<sup>1</sup>.

Madame, nous avons seen, par Monsieur Myron, la peine extremesme que Vostre Majesté supporte pour remectre le repos en ce royaume. Si je pouvois y servir de mon sang, je ne le y espargnerois pas. Je considère avecques un extremesme regret l'extrémité où les affaires se trouvent réduictes, que l'on n'a pas seulement le temps de prendre conseil et juger qui est le meilleur ou, pour le moins, le moins maulvaix. C'est une affliction que Dieu nous envoie, dont il nous deslivrera quant il lui plaira. Madame, j'ai souvent considéré le sage et très prudent discours contenu en vostre précédente lettre, touchant ce qui peult concerner le roy de Navarre. Quant on fera tout ce qui se pourra pour le réduyre à suyvre ce bon chemin, je me délie qu'il se y veuille mettre; je me délie aussi que l'on se résolve de fere ce qui se peult pour le y réduyre. Il y en y a d'un cousté qui se prévalent de son obstination, et d'autres qui espèrent de bien

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 15891, P<sup>o</sup> 399. Aut.

fière leur profit de ses fautes. Vostre Majesté juge de ce que il fault fière : l'événement despend de la volonté de Dieu. Je continue les coups, parlant avecques Monsieur de Clervant, qui m'avoit auparavant donné plus d'espérance qu'il ne feist la dernière fois que je le veiz; car, sur ce que j'estimois qu'il estoit à propos, pour venir à ce que Vostre Majesté désire, que ledict s<sup>r</sup> roy se gectast entre les braz de Monseigneur le cardinal de Bourbon, son oncle, qui lui remonstreroit comme père qu'il se devoit départir des mauvaises opinions en la religion où, par mauvais conseil, il s'est précipité, et, luy ayant esté escript par ledict s<sup>r</sup> de Clervant qu'il devoit par honnestes lettres et submissions essayer de regagner la bonne grace de mondict seigneur le cardinal, il a rescript audict s<sup>r</sup> de Clervant, qu'estant icelluy seigneur cardinal enveloppé et possédé entièrement par ceulx de la maison de Guise, qu'il ne pouvoit actendre autre response de luy que celle qui luy seroit conseillée par ceulx qui le possédoient. Mais que ces affaires se résouldroient bientost à paix ou à guerre, et que, suyvnt ce, il se résouldroit de s'esclareyr de la volonté dudict s<sup>r</sup> cardinal. J'ay conseillé ledict s<sup>r</sup> de Clervant de persuader tousjours à son mestre de

s'entretenir en la bonne grace de mondict s<sup>r</sup> le cardinal; il me diet que Busanval<sup>1</sup> reviendrait en bref, et qu'il pourroit trouver Vostre Majesté et porteroit des lettres du roy de Navarre à Madame la princesse de Condé, qui pourroit commencer à bastir ceste reconciliation. Ledit Busanval a ce jourd'huy veu le Roy et, comme j'ay entendu, ne tardera d'aller vers Vostre Majesté.

A ce que je puis entendre, ceulx de la religion prétendue reformée se préparent fort à la guerre. L'estonnement que on leur donne les fait plus unys qu'ilz n'eussent esté aultrement. Lédiguières arme en Daulphiné et ses soldatz commencent à prendre contributions; ilz ne se sont si ouvertement déclarés ailleurs; et, par mon opinion, avant le moys de juillet ou d'aoust ilz ne pourront pas fere grand effort.

Madame, je supplie le Créateur de donner à Vostre Majesté très longue et très contente vie.

C'est de Paris, le n<sup>r</sup> jour de may 1585.

Vostre très humble et très obéissant sujet et serviteur,

BELLIÈRE.

## XXVI

### LETTRE DU DUC D'ÉPERNON À BELLIÈRE<sup>2</sup>.

Encausse, 29 juin 1584.

Monsieur, j'é veu la lettre qu'avés prius la peine de m'escrire, à laquelle je répondré qu'aiant veu le roy de Navarre, qui est venen

en se lieu depuis deus jours, et y est encore, je l'é trouvé en la volanté que vous me mandedés par le premier point de la vostre, sur

<sup>1</sup> Paul Choart, seigneur de Buzenval, gentilhomme ordinaire du roi de Navarre, chargé d'importantes missions sous Henri IV.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 15907, f<sup>o</sup> 196. Autographe.



le fît de Languedoc, quy n'est tant, à ce que j'é peu juger par ces discours, pour le service de nostre mère que pour son bien particulier; je l'é trouvé à ce qu'il dit, en la mesme heumeur qu'il estouet, et ne désire rien tant que la bonne graces de Sa Majesté. Il m'a dit les mesmes termes, qu'il ne sera jamès content qu'il n'ait parlé au Roy. Je pense qu'avés ven Verdelet, quy s'en est allé à Toulouse pour prendre vostre courrié, ainsin que nous avions arresté ensemble. Le roy de Navarre m'a parlé du fêt de la reine sa femme, auquel je n'é tenen autre langage que celui que vous savés que je vous avés dit. Il m'a dit luy avouer escrit qu'il ne luy comenderouet poent rien au contrère du serment solenel qu'ele luy avouet fêt fère; mais que il me tenouet pour le plus grant et meilleur amy qu'il eût. Je suis bien son serviteur très humble; mais je vous dis les mesmes termes qu'il m'a dit, et, quant elle me verouet, qu'il serouet très-aise que tout ce qu'il aimouet m'aimât, et qu'ele me fît bonne chère. Il m'a fort prié d'aler à Pau, de Bai-

gnères-en-Hors, où je suis contraint d'aler me beigner. Je ne sé coment je m'en puis excuser, touteslours, je ne luy prométré que ne m'avés mandé sy êtes d'avis que je y aille. Il m'a dit que j'en seré à six lieues près, et que, puisque il m'avet fait cest honneur de me venir vouer cheus moy, qu'il fadèt qu'il me vit cheus luy, pour me fère bonne chère. J'atandré sur cest fêt vostre avis, lequel je suivré, non en cella sulement, mais en toutes choses, comme bon serviteur du Roy et un de mes meilleurs amis. Vous suppliant, Monsieur, me tenir en vos bonnes graces et vous asurer qu'il n'y a personne en se réaume sur qui vous aies plus de puisance que sur moy; ce que je vous témoineré par les effets, lorsque j'en auré le moien, de mesme affection que je prie à Dieu quy vous conserve.

A Encause<sup>1</sup>, le 29<sup>e</sup> juing 1584.

Vostre plus affectionné amy à fère service,

LOUIS DE LA VALETTE.

## XXVII

### LETTRE DE LA REINE ÉLISABETH À CATHERINE DE MÉDICIS<sup>2</sup>.

14 mars 1584.

Madame ma bonne sœur<sup>3</sup>, cest adago vous excusera en ma conscience : *Chi fa quel que puo*

*non e tenuto a fare più*; car, autrement, je ne plaindrois trop d'une princesse que j'ay tant

<sup>1</sup> Encause, village dans le Comminges, à 8 kilomètres de Saint-Gaudens, où se trouve une source d'eaux minérales très anciennement connue.

<sup>2</sup> British Museum. *State papers*. France. [Endorsed] The copie of her Majesty letter to the queen mother, sent by Waade. 14 march 1584.

<sup>3</sup> La dernière lettre écrite par la reine mère à Élisabeth est du 20 décembre 1583 et a trait surtout à la reine d'Écosse. Mais le 15 février 1584, Henri III avait écrit à son ambassadeur Castelnau : « J'ay veu les discours qui se sont faictz entre la Roïne d'Angleterre et vous, et les plaintes réciproques sur voz déportemens et les siens; ayant esté très bien faict à vous de luy avoir dict ses veritez à cueur ouvert. . . . Elle se plaint que quelques-uns de ses subjectz se sont réfugié en mon royaume; qu'elle se souviene que le sien a tousjours esté la retraicte de mes subjectz rebelles et le lieu où se sont faictes et complottées toutes leurs principales entreprises et desseings, et où ilz ont trouvé le plus de faveur et de support. » (A. Teulet, *Relations politiques de la France avec l'Écosse*, t. III, p. 249.)

année, qu'elle deust permettre au pis aller, sans l'impugner, que le Roy se fust tant oublié de son offre de ne tenir compte de la vie, non seulement de la réputation d'ung roy comme luy, mais non seulement nous livrer le traître, ains, qui pis est, ne permettre la recherche de ses papiers, lettres et ciphres, comme s'il feît plus compte d'ung vilain que d'ung prince<sup>1</sup>. Le temps viendra peult estre, comme les vielles prophétisent souvent, que les empescheurs de si juste acte luy donneront plus de payne, voire quant il y aura très agréable une amitié telle que la mienne. Il me souvient que tous les religieux de son pays n'ont en tousjours l'oeul sur luy seul, sans adorer quelque aultre. Si le Roy ne me respectera mieulx, vous verrez choses admirables, premier que mourir, nonobstant le légat de si belle suite. Madame, si mon ambassadeur ne me l'eust escript, ce ne fust possible que je l'eusse creu, combien que je m'asseurois qu'il y avoit de si grands qui y avoient leur part, qu'il y auroit grands empescheurs; mais je ne pouvois imaginer que on y deut escontre, ains que nul eust esté tant creu ou respecté,

que le Roy les préférast devant son honneur, et attendois du Roy de vouloir boucher tels babbillards, se souvenant de ce qu'il doibt, non de ce qui leur plait, pour le cas (comme facilement je le croy) qu'en ses papiers quelques aultres de mesme volonté y soit caché. Pensés adors comme se rend culpable de tel faict et de tel acte; ensuivant imaginez si je suis<sup>2</sup> si peu honorée des miens qu'entre si grand nombre ne se trovast ung pour l'en venger. Vous estes sage; et pourtant ne diray plus, si non que, si les morts fussent vivants, il plaindroit ou ne permettroit telle injure. Et vous promets que il est arrivé en mauvais temps; car jamais estois-je plus amie à Prince que au Roy et de cœur et de volonté, comme mes faicts propres en eussent bien faict preuve en peu de temps, comme Dieu sçait, à qui je prie vous donner bonne vie et longue, après m'estre recommandé mille fois à vos bonnes graces.

Votre très affectionnée bonne seur  
et cousine,

ELIZABETH R.

<sup>1</sup> Ce qui suit est de l'écriture de L. Tomson.

<sup>2</sup> Allusion à l'affaire d'Arden, condamné à mort et exécuté à Londres le 29 décembre 1583, au sujet de laquelle le roi affirmait « que moy et mes ministres ne sommes meslez en la conspiration qu'elle prétend que l'on a faicte en sa personne d'estat ». Au reste, les difficultés étaient fréquentes entre les deux cours. Le mois suivant, en avril 1584, l'ambassadeur Stafford écrivait à la reine mère pour se plaindre de ce qu'on avait relâché un Anglais, conduit au Châtelet pour avoir été trouvé chez un imprimeur qui avait lancé un libelle injurieux contre la reine d'Angleterre. Il ajoute que le président Brisson ne veut plus se mêler de l'affaire et que le nonce du pape est intervenu en faisant au roi un cas de conscience de poursuivre l'écrivain, sans doute catholique. « Si on veut, ajoute l'ambassadeur, que la reine sa maîtresse use de réciprocité, et que lui-même continue dans les sentiments qu'il a toujours témoignés envers la France, une pareille indignité ne doit être tolérée. »

(British Museum. *State papers*, France, vol. 79).

## XXVIII

SUBSTANCE DE CE QUE LE S<sup>r</sup> DE SETON, AMBASSADEUR DU ROY D'ESCOSSE, A FAIT ENTENDRE À LA ROYNE MÈRE DU ROY, FAISANT PARLER SON FILS EN SA PRÉSENCE, POUR CE QU'IL ESTOIT ENRHUMÉ, DU JEUDI VIX D'AVRIL 1584 À SAINT MAUR DES FOSSEZ AVANT DISNER<sup>1</sup>.

19 avril 1584.

Que le roy d'Escoce est résolu et délibère de se renger entièrement au désir et intention du Roy, en tout ce qui luy plaira l'honorer de son bon conseil, comme celluy qui se tient et représente, selon les antiens traitez d'entre les roys de France et d'Escoce, estre luy et ses subjectz, ainsi que ses prédécesseurs, ont toujours esté, en si bonne amitié et protection, que partant il supplie Sa Majesté luy vouloir départir son secours et assistance, non pour altérer l'amitié d'entre luy et la royne d'Angleterre, mais pour conserver l'antienne aliance et ligue d'entre les roys de France et d'Escoce, croiant que la royne d'Angleterre faist assembler, comme elle faict à présent, jusques au nombre de vingt cinq mil homme

de guerre en ses frontières d'Escoce et faisant aussi tenir advertyes les autres forces de son roiaulme, ne faict telz préparatifz que pour le costé d'Escoce, à quoy ledict s<sup>r</sup> de Seton dict avoir charge d'admonester le Roy d'avoir égard, et prier aussi Sa Majesté de la part dudict s<sup>r</sup> roy d'Escoce de vouloir tousjours continuer sa bonne volonté envers la royne d'Escoce sa mère, luy faisant tant de faveur que de la vouloir envoyer visiter par quelque gentilhomme de qualité<sup>2</sup> et faire pareillement tant pour ledict roy d'Escoce qu'il plaise au Roy obtenir de la royne d'Angleterre que icelluy s<sup>r</sup> roy d'Escoce puisse aussi envoyer, par gentilhomme de qualité, visiter ladite dame royne d'Escoce sa mère.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3304, f° 134, et *Mélanges Colbert*, t. XI, f° 27. Publié par M. Teulet dans les *Relations politiques de la France avec l'Écosse*, t. III, p. 253. — Voir dans le même volume les autres documents relatifs à l'ambassade de Seton, p. 265 et suiv.

Lord Seton, ambassadeur d'Écosse en France en 1584 avait un frère, devenu plus célèbre que lui, qui l'accompagnait à Paris: c'était sir Alexander Seton, premier comte de Dunfennline (1555-1622), qui avait étudié la théologie à Rome et ensuite le droit en France.

<sup>2</sup> Castelnau-Mauvissière avait reçu l'ordre, au milieu de décembre 1583, de demander à la reine d'Angleterre l'autorisation de se rendre en Écosse au nom du roi. Mais cette ambassade fut indéfiniment ajournée par Élisabeth, qui redoutait l'intervention de la France.

XXVIII<sup>BIS</sup>.SUBSTANCE DE CE QUE L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE A FAIT ENTENDRE  
À LA ROYNE MÈRE DU ROY APRÈS DISNER LEDICT JOUR.

Qu'il avoit commandement de la royne sa maistresse de demander audience au Roy<sup>1</sup>, mais, pour ce que c'est pour affaire de très grande importance et pressé, voyant que Sa Majesté n'est icy, il a advisé de le dire à la Royne sa mère, pour le faire entendre incontinent à Sadicte Majesté. C'est que ladicte dame royne d'Angleterre sa maistresse a eu avis que, pour certain, le roy d'Espagne se délibère de faire la guerre au Roy, aiant de très grandes entreprises et intelligences avec des plus grans de ce roiaulme, et qu'il se délibère de les faire tenter et exécuter, dont pour l'amitié qu'elle porte au Roy et luy a jurée, elle n'a voullu tarder de l'en advertir, combien qu'elle ne se veille bien assurer desdicts advis; mais c'est affin que Sa Majesté y pourvoye. Disant aussi ledict ambas-

sadeur qu'il est très dangereux de laisser tant accroistre la grandeur dudict roy d'Espagne, se rendant formidable à la chrestienté. Et a dict aussi avoir ladicte royne sa maistresse entendu que Monsieur, frère du Roy, avoit dernièrement fait résolution avec ceulx des Estats des Païs-Bas, et que le Roy luy aidant, comme ladicte royne dict qu'elle l'a tousjours prié de faire et qu'elle estime qu'il fera, qu'elle est bien contente de ce faire aussi de sa part, combien qu'elle ait en cy-devant quelque estime que le Roy ait fait quelque promesse audict roy d'Espagne, lequel faisant à présent passer de grandes forces esdicts Païs-Bas, qu'il est bien temps de se résoudre de ce que l'on devra faire pour empescher la grandeur dudict roy d'Espagne.

<sup>1</sup> Le 9 mai, le roi écrivait, de Saint-Maur-des-Fossés, à M. de Castelnau : « Auparavant que j'eusse receu icy vostre dépesche du mois passé, l'ambassadeur de la royne d'Angleterre m'avait fait demander audience. Estant alors à Saint-Germain-en-Laye, et voyant que je remettais à la lui donner quand je serois de retour, n'estimant pas devoir différer plus longuement sans faire entendre la charge qu'il avoit de la part de ladicte dame royne, sa maistresse, il auroit demandé à parler à la Royne, madame et mère, qui l'oyt fort patiemment sur ce qu'il luy voulut déclarer. Ce fut le xiv<sup>e</sup> dudict mois passé. . . Son propos fut en substance que ladicte dame royne avoit eu avis que, pour certain, le roi d'Espagne se déliberoit de me faire la guerre. . . Il demanda aussi à la Royne, madicte dame et mère, si elle m'avoit parlé de la remonstrance qu'il avoit aussi à me faire allencontre de vous, de qui elle se plaint encores infiniment des mauvais et préjudiciables comportements dont elle dict que vous usez allencontre d'elle et de son estat, soubz couleur de vous entremectre des affaires particulières de la royne d'Ecosse. . . » *Ibid.*, p. 278.



XXIX

LETTRÉ DU DUC DE PARME À CATHERINE DE MÉDICIS<sup>1</sup>.

28 avril 1584.

Madame,

J'eusse volontiers, non seulement procuré la modération de la rançon du vicomte de Turenne, pour estre chose que Vostre Majesté me recommande tant, mais aussy son renvoy libre, s'il fust esté en mon pouvoir. Mais, comme il est prisonnier du marquis de Roubaix, auquel le Roy monseigneur a permis qu'il le mit à rançon, je n'ay peu faire aultre chose que le requérir qu'il fust traité doucement; ce que je tiens ledict marquis aura faict, aiant esté vers luy le s<sup>r</sup> de Lymeuil. Et au regard du s<sup>r</sup> comte d'Egmont luy est traic-

té pour le mettre en liberté par eschange du s<sup>r</sup> de La Noue, à quoy je travailleray à mon possible, tant pour le respect de Vostre Majesté, que pour s'estre perdu pour le service du Roy monseigneur. Et cependant, Madame, en me recomandant humblement à la bonne grace de Vostre Majesté, je supplie le Créateur luy donner sa sainte garde.

De Tournay, le xxviii<sup>e</sup> jour d'avril 1584.

De Vostre Majesté,

Bien humble serviteur,

*Signé* : ALEXANDRE.

*Et plus bas* : LEVASSEUR.

XXX

DONATION FAITE PAR CATHERINE DE MÉDICIS AU COUVENT DES MURATES À FLORENCE<sup>2</sup>.

Juin 1584.

Caterina, per la Iddio grazia, regina di Francia et già moglie d'Enrico 2<sup>do</sup> et madre di tre re, saluto a tutti così presenti come futuri. Havendo noi più tempo fa, disposto di lasciar ricordo del nostro singulare amore, benevolenza et grato animo inverso le sacre vergini dedicate a Iddio nel munistero delle Murate (così vulgarmente chiamate) posto nella città di Firenze, ricordandoci noi anchora dell'essere

stato in quello tanto bene et con tanta amorevolezza ricevuta et da loro benignamente allevata dalle e vii insino a' x, anni della nostra età, in quel tempo appunto che Firenze per le sedizioni e guerre civili era assediata; haver con gran sollicitudine e vigilanza procurato la nostra salute, et per difenderla haver fatto continove orazioni e voti con ogni sorte d'amorevolezza e diligenza; per la qual liberalità in-

<sup>1</sup> Archives nationales, R<sup>e</sup> 54 «A la Roynie très chrestienne.»

<sup>2</sup> Cette pièce a été copiée aux archives de Florence par M. Armand Baschet. C'est évidemment la traduction italienne d'un document français qui ne se retrouve plus. Les souvenirs que rappelle la reine sur son enfance, passée au cloître des Murates, lui restaient bien vivants, puisqu'elle les évoque ainsi au bout d'un demi-siècle. — Voir *La jeunesse de Catherine de Médicis*, par A. de Reumont. Paris, Plon, 1866, in-8°, p. 335.

verso di noi usatoci restamo loro sommamente ubligate, et havendo anchora desiderato d'augmentare le dote e entrate di detto munistero non molto grande, et sollevarle e alleggerirle di qualche scomodo, finalmente essendoci venuta l'occasione più fa desiderata, in virtù delle presente sottoscritto di nostra propria mano, doniamo in perpetuo alle dette religiose l'abadessa e altre vergini delle Murate di Firenze la possessione di Santa Maria Lancialberti, posta in Valdesa, contado di Firenze, divisa in quattro ville, la prima chiamata il Casone, la seconda la Grotta, la terza la Casetta, la quarta la Golpaja con tutte le masserizie erose mobili che in dette ville si ritrovano, et in oltre vi haviamo aggiunto e nomi, azioni et tutte le ragioni della villa chiamata la Cappella di Santa Maria per le dette stanze del Casone. Le quali tutte ville e possessioni e beni soprascritti haviamo comperi da Bartolomeo del Bene, consigliere e agente ordinario della carissima nostra sorella, la qual si riposa nel Signore, ducessa del Piemonte; e da Giuliano del Bene suo figliuolo, cavaliere di San Maurizio et Lazzaro, e dalla Caterina de' Tornabuoni, nostra matrona, e moglie di detto Bartolomeo, venditori non solo per loro e in loro nomi proprii, come anchora in nome d'Alfonso del Bene, figliuolo di detto Bartolomeo, dottore in legge, limosiniere del Re nostro carissimo figliuolo, et abbate d'Altacomba in suo nome; per il quale promessono de rato, siccome più largamente si dispone per la legge e contratto sopra di ciò fatto: e le dette possessioni così comperate le doniamo (come è detto) alla detta abadessa et convento, a fine che per l'avvenire si a lor lecito, e possino usarle e goderle con tutti e mobili di qual si voglia pregio e valuta, et quelle liberamente possedere nell'istesso modo come se loro medesime l'havessino di lor proprio com-

pere; et in dette monache talmente trasferiamo il dominio ch'è appresso di noi, che doniamo, e nostri heredi non rimanga ragione ne azione alcuna in dette possessioni e ville. Con questi legge e patto nondimento, che ne la abadessa et convento possa in modo alcuno i detti beni immobili o parte di quegli vendere, alienare, impegnare o obbligare, e contratiacendo, hora per alliora volbamo questo nostro dono beneficio e liberalità allo spedale degli Innocenti di Firenze, con facultà di potere recuperare detti beni e torgli da chi gli havessino comperi, ricevuti o obligati, e in qualunque modo gli possedessino. E a questa nostra donazione aggiugniamo anchora l'infrastrate condizioni i che la badessa et convento predetto delle Murate ogni giorno sieno tenute da sera dire la *Salve Regina* per la salute, sanità, e conservazione del nostro carissimo figliuolo Henrigo 3°, Re di Francia. Ogni anno, poi il dì di ix di Luglio, dichino il *vespro* et *matutino* con l'altre prece e oragioni che si sogliono dire per i morti. Il giorno poi seguente si faccia un *offizio de' morti* solenne con la messa cantata, nella quale il diacono e subdiacono ministrano, per l'anima di Henrigo 2°, Re di Francia, nostro signore et carissimo marito. La vigilia poi di santa Caterina, si canti il *vespro*, et il giorno della festa messa solennemente con il diacono e subdiacono, acciochè, mentre saremo vive, il signore Iddio à concervi sane et salve i popoli alla nostra fede e governo commessi et raccomandati. E doppo morte, in luogo del ufizio e festa di detta santa, in quell'istesso giorno, nell quale saremo chiamati dal Signore a miglior vita, si canti *vigilia*, il *vespro* et *matutino de' morti*, et la mattina del seguente giorno del nostro passaggio all'oltra vita, si canti solennemente l'*offizio e messa de' morti* ogni anno in perpetuo (come è detto) i quali tutti carichi, con-

dizioni et comandamenti, acciò sieno, con diligenza e fedeltà, eseguiti dalla detta badessa et convento. Et acciò che nessuno pretenda ignoranza di questa nostra volontà, comandiamo che questa nostra donagione scolpita in tavola di marmo o di bronzo si ponga nel muro di detta chiesa, in luogo più eminente e aperto. Pregliamo dipoi il nostro cugino il Gran Duca di Toscana che comandi a suoi magistratti che mettino la detta badessa et mo-

nache in possesso di detti beni, e che da nessuno sieno impediti di potere liberamente goderli. Le quali tutte cose che le sieno rate e vere et ne facciamo più cesta fede, habbiamo comandato che le presente nostre lettere sieno segnate col nostro sigillo.

Date in Parigi di Francia, del mese di giugno, l'anno della nostra salute MDLXXXIII.

CATERINA.

### XXXI

PROTECTION DE CAMBRAY, DU XX<sup>me</sup> JUILLET 1584<sup>1</sup>.

20 juillet 1584.

Catherine, par la grace de Dieu, etc. A tous présens et à venir.

Comme, après avoir entendu avec beaucoup de regret, ennuy et déplaisir la mort de feu nostre très cher et très amé filz le duc d'Anjou, nous remectans devant les yeux la fidélité, affection et bonne volonté que luy auroient portée les prévost et chappitres de l'Eglise métropolitaine de Cambray et le clergé de ladicte ville et cité, ensemble les prévost, eschevins, manans et habitans d'icelle, qui, depuis que nostredict filz a voullu embrasser leur conservation, se sont monstrez en toutes choses plains d'une entière dévotion, non seulement envers luy, mais aussi envers la coronne de France; nous ayons estimé estre chose digne d'une Royne enclinée à toute bénignité et clémence d'embrasser et recueillir lesdits de Cambray comme gens fort affliges et qui, ayant faict perte de nostredict filz, se sentoient destituez de tout appuy et exposez à recevoir plus d'injures que auparavant, s'il

ne leur eust esté par nous subvenu. Et partant leur ayans declairé, par noz lettres missives, ceste nostre bonne et droicte intention, elle auroit esté fort bien recene par tous les les estatz, manans et habitans d'icelle ville et cité qui auroient rendu ample tesmoignaige de l'entière joye qu'ilz en resentoient. De quoy voulans, ainsi qu'il est besoing, faire encores une plus grande et plus particulière déclaration qui puisse estre congneue a ung chacun. Sçavoir faisons que nous, pour les causes susdictes, avec déclaration de l'entier désir qu'ilz ont de nous prester toute obéissance, selon qu'ilz espèrent recevoir de nous tous bons et gracieux traitemens à la conservation de leurs dictes et pour autres bonnes justes et raisonnables considérations à ce nous mouvans, mesmes pour l'affection singulière que lesdicts de Cambray, par leurs lettres et députez envoyez devers nous, ont faict congnoistre porter au bien de nostre service, nous rendans graces de la résolution que avons prise en cest en-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 17990, f° 44 r°. Copie.

droiets avec déclaration de l'entier désir qu'ilz ont de nous prester toute obéissance, selon qu'ilz espèrent recevoir de nous tout bon et gracieux traitement à la conservation de leurs biens, moyens et facultez, Avons ladicte ville et cité de Cambray avec ce qui en dépend et le duché de Cambrézis, ensemble tous et chascuns les manans et habitans, pris et receuz, prenons et recevons en et soubz nostre protection et sauvegarde, pour vivre soubz icelle en tout ordre, police et sincérité de justice à la conservation d'eulx et de leurs biens, richesses et facultez, et à la déffence de leurdicte

ville et cité et ce qui en dépend, contre quelques personnes que ce soit qui les voudroient invasir, assaillir et offencer, comme aussi l'entretenement et observation de leurs franchises, privilèges, libertez, immunitéz, dont ils ont joy de tout temps, que nous promettons en bonne foy et parolle de Roïne, par ces présentes, signées de nostre main, leur garder, entretenir et observer inviolablement, et sans souffrir ny permettre qu'il y soit contrevenu en quelque sorte ou manière que ce soit. En tesmoing de quoy, etc.

## XXXII

POUVOIR AU S<sup>r</sup> DE BALAGNY POUR RECEVOIR LE SERMENT DE CEUX DE CAMBRAY,

DU XXII<sup>e</sup> JUILLET 1584<sup>1</sup>.

22 juillet 1584.

Catherine, etc. A nostre amé et féal le s<sup>r</sup> de Balagny, gouverneur et nostre lieutenant général en la ville et citadelle de Cambray et païs de Cambrézis.

Comme après le décedz intervenu de feu nostre très cher et très amé filz le duc d'Anjou, nonsans nostre grand enmy et doulleur, ainsi que chacun le peult assez juger, Nous, en considérant l'affection avec laquelle les prévost et chappitre de l'église métropolitaine de Cambray et du clergé de ladicte ville et cité, ensemble les prévost, eschevins et habitans d'icelle avoient embrassé le service de nostredict filz, ayons jugé chose raisonnable et digne de nous de les recueillir et prendre leur conservation, pour les garentir de la calamité et ruyne, en laquelle autrement ilz estoient pour tumber, après avoir fait

perte d'un si bon apuy que leur estoit feu nostredict filz. De quoy, leur voullant donner plus grande assurance que celle qui leur fut baillée par noz lettres missives incontinant après son décedz, nous aurions selon l'assurance qu'ilz nous ont dernièrement donnée de leur sincère affection envers nous et rendu graces de ceste nostre résolution, de laquelle ilz estoient beaucoup de bien et d'utilité, fait expédier d'aujourd'huy noz lettres-patentes, par lesquelles nous déclarons les prendre soubz nostre protection; de sorte qu'il ne reste plus que à députer quelque bon et notable personnage, qui ayt charge et pouvoir de nous de prester en nostre nom le serment requis et acoustumé pour l'observation des choses contenues en nosdictes lettres de protection, et recevoir celle que au réciproque

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 17990, n<sup>o</sup> 44 v<sup>o</sup>. Copie.



doivent faire ceux dudict chappitre et clergé, ensemble les prévost et eschevins de ladiete ville et cité, pour la fidelité et obéissance qu'ilz ont à nous rendue. Sçavoir faisons, que nous à plain confians de voz sens, suffisance, loyauté preudhommie et bon advis, vous avons commis, ordonné et dépputé, connectons, ordonnons et dépputons par ces présentes avec plain pouvoir, puissance, auctorité et mandement spécial de faire et prester en nostre nom le serment sur les saintz évangilles de Dieu, d'observer toutes et chacune les choses contenues et par nous promises en nosdictes lettres de protection, mesmes de conserver, maintenir et garder de tout nostre puissance ladiete ville de Cambrai et païs de Cambrésis en la religion catholique, apostolique et romaine, sans permectre l'exercice d'une autre religion contraire, ny que aucun changement ou scandalle soit fait au préjudice d'icelle; de maintenir aussy farchevesque, chappitre

et clergé et les prévost et eschevins de ladiete ville et cité, les manans et habitans d'icelle et du païs de Cambrésis en leurs privilèges, libertez, immunitéz et franchises, selon qu'ilz en ont joy de tout temps immémorial, dont vous baillerez ausdicts de Cambrai l'acte qui sera pour tel cas requis. Nous vous donnons aussi plein pouvoir par ces présentes de assister au serment solempnel que au réciproque feront lesdicts du chappitre et clergé, ensemble iceulx prévost et eschevins, de l'acceptation de nostre protection et de nous obéyr et recongnoistre en cela avec la fidélité et obéissance qui est due à ung protecteur, dont vous retirerez les actes qui en seront passez bien et deuement expédiéz, pour après le nous envoyer. De ce faire vous avons donné et donnons plain pouvoir, puissance, auctorité, commission et mandement espécial par cesdictes présentes, signées de nostre main.

Donné, etc.

## XXXIII

DOUBLE DU POUVOIR DE LA ROYNE MÈRE DU ROY BAILLÉ AU S<sup>r</sup> DE BALAGNY  
POUR COMMANDER À CAMBRAY<sup>1</sup>.

20 juillet 1584.

Catherine par la grace de Dieu, etc.

Comme après le décedz advenu de nostre très cher et très amé filz le duc d'Anjou, non sans nostre grand dueil, ennuy et desplaisir, ainsy que chacun le peut assez juger, nous avons en considération de la bonne volonté et affection que ont monstré porter à ceste coronne, ceux du chappitre et les prévost, eschevins, manans et habitans de la ville de Cambrai, depuis qu'ilz se sont du

tout donnez à feu nostrediet filz, nous avons resolu de prendre et embrasser la protection de ladiete ville et de tous les ordres et estatz d'icelle, lesquelz ayant de leur part fait une perte fort ennuyeuse et regrettable en sa mort, se sont sentiz grandement consolez de ceste nostre résolution et ont monstré par beaucoup de bons tesmoignaiges recevoir à ung très grand plaisir et contentement que nous les ayons ainsi pris en nostre protection, de laquelle

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 17990, f<sup>o</sup> 43 v<sup>o</sup>. Copie.

nous désirons bien leur faire goustier le fruit et leur donner à congnoistre par tous bons effectz qu'ilz ne seront moins heureux soubz icelle qu'ilz ont esté soubz celle de feu nostredict filz. Et estant pour ce regard requis en premier lieu de pourveoir de personne fidelle, suffisante et capable pour commander de nostre part en ladicte ville et au païs de Cambrésis. scavoir faisons que, estant bien informée de la fidélité, suffisance, expérience et saige conduite du s<sup>r</sup> de Balagny et du bon devoir qu'il a rendu par cy-devant au contentement de nostredict filz et de tous les ordres, manans et habitans dudict Cambray, icelluy, pour ces causes et aultres bonnes considérations à ce nous mouvans, avons faict, constitué et estably, faisons, constituons et établissons gouverneur et nostre lieutenant général, représentant nostre personne en ladicte ville et citadelle de Cambray et au païs de Cambrésis, luy donnant plain pouvoir, puissance et auctorité de contenir les manans et habitans desdictes ville et païs en l'obéissance qu'ilz nous doivent et de les faire vivre en bonne paix, union et concorde, les uns et les autres, mander et faire venir par devers luy toutes et quantes fois que bon luy semblera et l'affection le requerra, soit en général ou en particulier ceulx du chappitre et aultres gens ecclésiastiques, ensemble les prévost, eschevins et habitans, aussy les cappitaines et gens de guerre, pour leur ordonner ce qu'il trouvera estre à propos pour nostre service et bien de noz affaires, oyr les plainctes des habitans de ladicte ville et païs et leur faire pourveoir sur icelles par le magistrat et la justice ou autrement, ainsi qu'il verra estre de raison avoir esgard, superintendance et correction sur tous et chacuns les cappitaines et gens de guerre, les employer à la garde, conservation et deffence de ladicte ville et païs, ainsi que

besoing sera, et pour ce faire les mander et faire venir par devers luy, les changer de garnison à autre, ainsi que l'affaire le requerra, les faire vivre en tout bon ordre, justice et police, faire faire les monstres et revenes d'iceulx, ordonner des despences de l'exercice et autres qu'il sera besoin de faire en ladicte ville et païs, suivant les estatz qui en seront par nous faictz et dressés, semblablement de toutes et chacunes les réparations, fortifications, emparemens qu'il sera besoin d'y faire, et généralement de faire par ledict s<sup>r</sup> de Balagny en ladicte charge de gouvernement et nostre lieutenant général esdicte ville, citadelle et païs de Cambrésis et toutes et chacunes les choses dessusdictes leurs circonstances et dépendances, tout ce qu'il verra estre requis et nécessaire pour le bien de nostre service, soulagement, conservation et utilité desdictes ville, citadelle et païs et des habitans d'iceulx, tout ainsi que nous mesmes ferions et faire pourrions si présens en personne y estions, jaoit qu'il y eust chose qui requist mandement plus espécial qu'il n'est contenu en cesdictes présentes, par lesquelles mandons aux prévost et eschevins de ladicte ville de Cambray, aux cappitaines et gens de guerre, tant de cheval que de pied, estans de présent en ladicte ville, citadelle et païs, et qui y seront cy-après, que ledict s<sup>r</sup> de Balagny ilz respectent et obéyssent en toutes et chacunes les choses qui leur ordonnera pour le bien de nostredict service et de ladicte ville, citadelle et païs, tout ainsi qu'ilz feroient à nostre propre personne, sans y contrevenir ny désobéyr, ne souffrir qu'il y soit contrevenu ou désobéy en quelque sorte ou manière que ce soit. En tesmoing de quoy nous avons signé ces présentes de nostre main et à icelles faict mettre et apposer nostre seel.

Donné, etc.

## XXXIV

RESPONSE AUX ARTICLES PRÉSENTEZ PAR CEULZ DES ESTATZ DE CAMBRAY.

DU XXII<sup>e</sup> JOUR DE NOVEMBRE 1584<sup>1</sup>.

17 à 19 novembre 1584.

*Sur l'article faisant mention des incommodez qu'ils receivent pour n'estre mieulx assurée la tresve.*

La Roine mère du Roy, qui a pris en sa protection les membres et Estatz de la ville de Cambray, avec intention d'embrasser leur bien et avantage aultant qui luy sera possible, aiant assez considéré que ceste cessation d'armes, bien qu'elle ayt interrompu beaucoup d'actes d'hostilité qui se vouloient commectre au commun dommaige des Cambrésiens et de leurs voisins, n'est toutesfois si assurée et bien establie qu'il seroit requis pour leur repos et entier soullaigement, a j'a pensé aux moiens qui se pourroient tenir pour y mieulx pourveoir et a faict sur ce commencer une négociation pour venir à une plus stable conclusion de cessation d'armes, et faire en sorte que lesdicts Cambréziens jouissent paisiblement de leurs biens qu'ilz ont ès pays d'Arthois et de Hainault et aultres appartenant au roy catholique, comme ausy pour la jouissance réciproque des subjectz dudict seigneur roy des biens qui leur appartiennent audict Cambray et païs de Cambrésis, avec entière liberté de pouvoir aller, venir, traffiquer et commercer de l'un pays [à l'autre]. Et comme c'est chose qu'elle estime devoir cedder à leur grand bien et utilité, il ne se intermettra riens pour la faire réussir; mais ausy, selon qu'elle ne deppende pas d'elle seule, elle désire qu'ilz l'actendent avec quelque patience et qu'ilz s'asseurent que, aimant tout ce qu'il leur peut venir à profit, elle se y emploiera jusques au bout; et quant il n'advientroit d'une telle négociation ce qu'elle désire procurer de soullaigement et avantage pour lesdicts de Cambray, elle aura recours aux aultres moiens qui se pourront trouver, meilleurs et plus propres pour leur bien, conservation et accroissement, qui luy seront tousjours plus recommandez que toute aultre chose, ainsi que les effectz en donneront plus assuré tesmoignage que les paroles.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç. 17990, f<sup>o</sup> 63 r<sup>o</sup>.

La Royne mère du Roy ne peult avoir de sa part que fort agréable le service qui a esté fait à feu Monseigneur, tant par les François, Wallons, que aultres nations pour la cause de Cambray, et s'assure que le Roy ne l'a de sa part moins agréable, et quant il adviendrait que quelq'un seroit recherché ou actionné en ce roiaulme pour ceste occasion, il luy sera pourveu par Sa Majesté de tel remedde qui se trouvera raisonnable, selon l'exigence des cas. Et, quant à ne permettre à ceulx qui s'en sont entremis en soient reserchez par les officiers du roy catholique, c'est chose qui n'est pas en sa puissance, sinon en tant qu'elle procurera qu'il en soit couché article exprès, en ce qui se pourra conclure de l'assurance de la cessation d'armes.

C'est chose qui ne sera obmise par Sa Majesté, si l'on vient à quelque traicté avec le roy catholique, pour estre délaissée à ladiete dame Roine la protection de ladiete ville de Cambray et païs de Cambrésis libre et pacifique.

*Pour n'estre ceulx de Cambray et païs de Cambrésis molestez ny recherchez par les officiers du roy catholique, pour ce qui a esté fait à Cambray, et entrer en la libre possession de leurs biens.*

*Pour la confirmation des provisions, tant d'offices que bénéfices baillés par Monsieur.*

Sa Majesté n'entend riens changer en l'establisement dudit conseil. Et pour le regard des dons et provisions d'offices et bénéfices faitz par feu Monseigneur, semblablement le règlement de la justice, election et nomination aux offices et bénéfices, dont est fait mention en ces articles, estant chose qui mérite une meure délibération, elle y advisera cy-après avec loisir. Cependant, Elle entend que chacun demeure en l'estat et deue jouissance qu'il a pour le présent.

*Pour le relief de la terre d'Orgy.*

Sa Majesté procurera tousjours que cela s'effectue, entendu que c'est à l'avantage de ce qui luy appartient et ausdicts de Cambray.

*Pour pouvoir franchement et librement transporter toutes choses à Cambray, ainsi que l'on fait aux autres villes de France.*

Sa Majesté a bonne volonté de faire traicter à l'avenir lesdicts Cambréziens, selon qu'ilz requièrent, en pareille liberté que les propres subjectz de ce roiaulme, comme ceulx qui seront tenez doresnavant compatriottes d'icelluy. Mais estant chose qui ne se peult exécuter maintenant, il sera advisé cependant de les relever de la peine qu'ilz ont pour les passeportz, qu'il fault qu'ilz preignent en divers endroitz du transport des blés, vins et marchandises, que Sa Majesté leur a permis de pouvoir transporter franchement et quietement, par toute la meilleure provision que faire ce pourra,



*Pour les debtes de la ville.*

*Pour les fournitures qui ont  
esté faictes aux soldatz par la  
ville, soubz les obligations de  
M<sup>r</sup> de Balagny.*

moienuant qu'il soit remédié à l'abbus qui s'y pourroit com-  
mettre.

C'est chose à laquelle Sa Majesté fera regarder très volun-  
tiers, pour estre donné tout le meilleur ordre qu'il sera pos-  
sible, selon que les moiens le pourront pemectre.

Il a esté présenté par le s<sup>r</sup> de Balagny quelque cahier de  
debte, auquel l'on estime estre comprise celle dont est fait  
mention en ce présent article; à quoy sera advisé de pour-  
veoir cy-après au mieulx qu'il sera possible.

L'on n'a pas commencé ces ouvraiges des réparations, que  
ce ne soit en intention de les continuer de bien en mieulx,  
selon qu'il appartient, pour satisfaire au désir que l'on a de  
maintenir la ville et citadelle en toute seureté; comme aussy  
il sera si bien pourveu au paiement des gens de guerre que  
la ville n'en recevra aucune incommodité.

Sa Majesté maintiendra ladicte ville en ses antiennes fran-  
chises, droietz et libertez, et l'acroistra ci après d'aultres plus  
grans privillegies selon qu'il se pourra faire plus raisonnable-  
ment et favorablement; mais l'on ne peut encores donner si  
générallement ce libre et franc transport des marchandises  
qui sortiront du royaume pour aller à Cambray, et dudiet  
Cambray pour estre amenées en ce royaume; estant besoing  
de se contenter de la permission particullière que le Roy en  
a donnée cy-devant. Et quant au sel raffiné, s'estant descou-  
vert qu'il se commectoit plusieurs abbuz au grand dommaige  
et diminution des droietz de gabelle du Roy, l'on ne peut  
accorder ceste permission, mais il sera escript audiet trésor-  
rier de France à Amyens, du moien qui se pourra pratiquer  
pour secourir de sel ceulz dudiet Cambray avec leur commo-  
dité le plus que faire se pourra.

Leur y sera pourveu par congez particulliers lorsqu'ilz les  
demanderont ainsy qu'il se pourra faire par raison.

Accordé.

*Pour l'aubayne.*

*Pour la monnoye.*

C'est chose à laquelle sera advisé cy-après, trouvant Sa-  
dicte Majesté qu'il sera fort avantageux.

*Pour l'estappe des vins et mar-  
chandises.*

Sa Majesté trouve bon qu'ilz demeurent en la jouissance  
desdicts deux moulins, jusques à ce que aultrement en ait  
esté ordonné.

L'ouverture mise en avant par ce présent article n'est que  
bien fort agréable. Et, pour le désir que ont Leurs Majestés  
d'enrichir et améliorer ladicte ville, elle sera volontiers em-

brassée cy-après, selon que le temps et la commodité y seront plus propres que maintenant, et qu'il se pourra exécuter raisonnablement.

*Pour l'administration qui a esté  
faicte des deniers de la ville.*

Accordé, à la charge qu'ilz en rendront bon compte par devant les Estatz de ladicte ville et autres officiers qui en doivent cognoistre.

*Pour les prisonniers.*

Accordé.

Sa Majesté procurera voluntiers la susdicte délivrance.

Y a esté satisfait.

RESPONSE AUX ARTICLES DU CLERGÉ DE CAMBRAY DU MESME JOUR<sup>1</sup>.

Il a esté mis une négociation en avant pour parvenir à ce que désirent les supplians pour la paisible jouissance de leurs biens. Et, comme la Majesté de la Roine est désireuse de tout ce qui peult réussir à leur bien, proulliet et utilité, Elle fera ce qui sera possible pour en venir à l'effect, par une plus grande assurance de pacification que celle qui est aujourd'huy en la cessation d'armes, et, déffailant ce moien, pensera soigneusement de tous autres qui pourront servir pour les maintenir et conserver en bon estat, selon qu'elle y a une entière affection. Si l'on vient à traicter de la paiz pour laisser à la Roine mère du Roy la libre possession et jouissance de la protection de Cambray et païs de Cambrésis, qu'elle a prise en intention de la maintenir et conserver avec tous moiens, Sa Majesté aura bonne souvenance de faire garantir et descharger lesdicts supplians de tout ce qui a esté par eulz fait et géré dès et depuis le commencement des troubles, et de la protection prise par feu Monsieur de la ville de Cambray et païs de Cambresis, voulant que lesdicts du clergé soient maintenez et conservez en leurs prévilleges et libertez.

*Pour la confirmation des bénéfices  
et offices ecclésiastiques donnez  
par Monseigneur.*

Sa Majesté trouve bon que ceulz qui en sont possesseurs et les détiennent à présent, en jouissent paisiblement, et advisera comme telles choses se delveront et pourront comporter et traicter avec Nostre Saint Père, pour les favoriser en cela autant qu'il luy sera possible, mais, comme elle scait bien que Nostre Saint Père ne voudroit jamais accorder la con-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 17930, f° 64 r°.

*Pour la révocation des dons,  
faictz par feu Monsieur, au pré-  
judice des ecclésiastiques.*

*Pour ung épitaphe pour feu  
Monsieur.*

*Pour la sauvegarde de leurs  
maisons, et exemption de logis  
des soldatz.*

*Pour la joyssance des revenus  
de l'archevesché.*

firmation des permissions que en a données feu Monsieur, elle ne peult, ny doit escrire à Sa Sainteté, comme chose qui seroit vaine et mal reçue.

Estant représentez lesdictz brevets, ou coppie d'iceulx, pour l'en informer plus particulièrement, elle y pourveira le plus au contantement desdicts du clergé que luy sera possible, désirant maintenir et leur conserver ce qui leur appartient.

Sa Majesté ne peult que grandement louer la réquisition des supplians en cest article, qui tesmoigne assez l'affection singulière qu'ilz ont portée à feu mondict Seigneur et qu'ilz portent encores à sa mémoire, se souvenans des grans bénéfices qu'ilz ont receu de luy, et advisera cy-après de pourveoir à ce qu'ilz requièrent.

Il en a esté jà escript à Monsienr le prince de Parme par Leurs Majestez le plus favorablement qu'Elles ont peu, et en sera continué l'instance, si besoing est, jusques à sa délivrance.

Quant à la jouissance de leurs biens qui sont tant en ladicte ville que au païs, Sa Majesté entend qu'elle leur demeure paisible, sans aucun impeschement; mais pour le regard de l'administration de tous les biens de l'archevesché, sera escript au s<sup>r</sup> de Balagny pour sçavoir à quoy ilz ont esté cy-devant destinez et comme il en a esté usé, pour après leur pourveoir le plus favorablement que faire se pourra.

Sera escript au s<sup>r</sup> de Balagny pour favoriser les supplians en cest endroit, aultant qu'il sera possible.

ADDITION AUXDICTES RESPONCES DU CLERGÉ, DU XIX<sup>e</sup> DUDICT MOIS<sup>1</sup>.

Il ne se peult faire aultre responce sur cet article que celle qui a jà esté donnée.

Sadicté Majesté, aiant plus meurement considéré sur cest article, et après avoir entendu que feu Monsieur avoit accordé auxdicts du chappitre pour leur donner tant plus de moien de faire le divin service et satisfaire aux aultres choses nécessaires pour l'entretenement de l'église, a ordonné que sur le

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 17990, f<sup>o</sup> 64 v<sup>o</sup>.

revenu de l'archevesché se prendront par lesdicts du chapitre, avant toutes choses, les régalles qui de tout droit leur appartiennent, ensemble les mil escuz qui de tout temps leur avoient esté affectez par feu mondict Seigneur, et aussi ce qui leur en est deu d'arres, sans qu'ilz soient en ee aucunement empeschez, et le surplus se perceivra pour la recepte, comme il a esté fait. Cy est jusques à ce que autrement en ait esté ordonné.

Accordé ceste exemption, seulement pour le regard des maisons des chanoines qui sont maintenant présens et non pour celles de ceulx qui sont absens.

ADDITION AUX RESPONCES DES ARTICLES DES ESTATZ DE LA VILLE DE CAMBRAY ET PAÏS  
DE CAMBRÉZIS, DU XIX<sup>e</sup> NOVEMBRE, À SAINT-GERMAIN-EN-LAYE<sup>1</sup>.

Sa Majesté ne désire moings que ceulx de Cambray qu'il soit donné ung bon avancement à cest affaire et, ainsi qu'il sera requis, les advertira tousjours de l'estat auquel seront les choses, pour avoir meilleure information d'eulx de ce qui s'y pourra faire le plus à leur bien et avantaige.

*Pour l'exemption de la traicte.*

Se sera pourveu, en exhibant les dernières lettres qui leur ont esté dépeschées.

*Pour les debtes de la ville.*

L'estat des affaires ne peult permestre d'y pourveoir pour le présent, ainsi qu'il a esté respondu sur les articles.

Y sera pourveu cy-après au mieulx que faire se pourra.

Il en est escript présentement au trésorier de France à Amyens.

*Pour les passeportz d'argent.*

Sera besoing qu'ilz s'en adressent à Sadiete Majesté.

*Pour le droict d'aubeyne.*

Ladiete provision a esté dépeschée.

*Deux bourgeois qui ont perdu  
quelque amas de buires.*

Il ne peult estre maintenant pourveu à ceste récompence, et puy c'est chose qui gist en vérification et plus grande information.

Il semble à Sa Majesté que, atouchant de si près à l'utilité et conservation de la ville, l'entretènement desdiets buires<sup>2</sup> est autant et plus nécessaire que toute autre chose.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 17990, f° 66 r°.

<sup>2</sup> Buire, église.



*Pour l'exemption des cent muidz  
de maletote.*

L'on ne doit faire difficulté de cest affranchissement de maletote<sup>1</sup>, pour lesdicts cent muidz de vin, ains en laisser jouyr lesdicts Marescat et Deberte, suivant le contract faict avec eulx, que Sa Majesté désire sortir effect.

## XXXV

LETTRE DU ROI À LA REINE MÈRE<sup>2</sup>.

Paris, 1<sup>er</sup> avril 1585.

Madame, vostre lettre du xiii<sup>me</sup> de ce mois, que je receuz hier, m'a esté fort agréable, en ce qu'elle me donne quelque espérance que mon consin le duc de Guyse soit pour se ranger et obéir à mes commandemens, selon les saiges remonstrances que luy en avez faictes, pourveu qu'il puisse avoir quelque couleur pour son honneur, et seureté pour sa personne et de ses associez, ainsi que l'évesque de Chaalons le vous a dict. En quoy je m'assure que vous n'avez riens oublié de ce qui luy pouvoit estre dict pour faire tous les bons offices envers mondict cousin, qui soient pour le conduire à une saige et utile résolution. Me promectant que, de ce que vous luy avez ja saigement remonstré, et de ce que en avez dict à Madame de Sainet-Pierre, et aussi de ce que en traicterez avec mon frère le duc de Lorraine, outre les propos que en avez euz avec ma cousine la duchesse de Guyse, vous acheminerez les choses à quelque bonne et heureuse pacification, qui puisse arrester le cours du grand mal qui nous est présent et tout certain. Ayant donné charge à l'archevesque de Lyon de vous faire entendre mon intention sur les moiens que je désire estre tenuz pour y parvenir, lesquelz je me promectz que vous sçaurez mesnaiger le plus à mon honneur et avantage qu'il vous sera possible; de quoy je vous

supplie affectueusement, et que, comme je vous suis ja fort obligé d'une infinité de biens que j'ay receuz de vous, et de beaucoup de mauvais accidens et ruynes que vous avez heureusement destournées de ce pauvre royaume, vous m'obligerez encores d'avantage pour ce coup en couppant par une bonne pacification la racine des misères et calamitez, plus dange-reuses et dommaigeables que les précédentes, ausquelles nous sommes en danger de tomber. Cependant, je ne laisseray de faire user de toute la dilligence qu'il me sera possible, comme je n'y obmectz riens, pour l'assemblée de mes forces, ne perdant point de temps à tout ce qui est le plus nécessaire, pour me rendre fort, afin d'avoir tant plus tost la paix et le repos que je désire en mon royaume.

Au surplus, Madame, il n'est point de besoing que vous vous excusez de ne m'escrive de vostre main, dont je vous supplie de ne vous travailler point, pour tant plus conserver vostre santé, qui m'est plus chère que toutes les choses de ce monde. Et en cest endroit, etc.

A Paris, le premier jour d'avril 1585.

*De sa main :*

Vostre très humble et très obéissant et très obligé filz et serviteur,

HENRY.

<sup>1</sup> *Maletote*, impôt indirect.

Bibl. nat., fonds franç., 3371, f<sup>o</sup> 1. orig.

## XXXVI

LETTRE DE LANSSAC AU ROI<sup>1</sup>.

Épernay, 9 avril 1585.

Sire, pour ce que Messieurs Botal<sup>2</sup> et Le Febvre, médecins, escrivent à Monsieur Myron amplement l'estat de la disposition de la Roynie vostre mère, je n'y adjousteray autre chose que dire à Vostre Majesté que hier, environ sur le midy, le froid de la fiebvre luy prinst et qu'elle sua fort au soir et reste nuit plusieurs fois, et ne s'est trouvée bien nette de son accès que sur les quatres heures au matin. Toutesfois, graces à Dieu, à l'heure que je parle, elle se porte fort bien et ne semble pas

qu'elle en ayt lieu, synon la continuation de la toux. Elle est attendante Monsieur de Guize, qui doit venir aujourd'huy, et a près d'elle Madame de Saint-Pierre<sup>3</sup>, qui j'espère y fera de bons offices pour vostre service et contentement; car elle monstre en avoir bonne volonté.

Sire, je supplie, etc.

D'Espernay, ce 1x<sup>e</sup> avril 1585.

Vostre très humble sujet et très obéissant et fidelle serviteur,

LANSSAC.

## XXXVII

LETTRE DE PINART À BRULART<sup>4</sup>.

Épernay, 18 avril 1585.

Monsieur, vous entendrez de Monsieur Miron si amplemant à quoy nous en sommes pour ceste si malaisée négociation, que je ne vous envoiray de longue lettre, et sera ceste-cy seulement pour vous remercier bien humblement de la peyne qu'il vous a pleu prandre de me faire si bonne part des occurrences de vostre charge et de la mienne. Je ne vous scaurois rien dire d'avantage que ce que la Roynie vous escript et que vous entendrez de Monsieur Miron, qui s'en va instruit par ladicte dame

Royne de tout ce que je vous pourrois discourir et encores plus que je ne pourrois commectre à l'escripre. Aussi ne m'estendray-je d'avantage par ceste-cy que pour vous dire, Monsieur, que j'escriptz à mondict mandant de faire prandre en ung coffre qui est en mon cabinet, en la présence de celluy de voz gens qui vous plaira, le paquet de papiers qui furent saiziz en la chambre de ce s<sup>r</sup> Morgant, anglois, qui est prisonnier, et vous les porter tous en ung paquet où ilz sont, sans fermer; car onques,

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3371, f° 9, aut.

<sup>2</sup> L'illustre médecin piémontais, Léonard Botal.

<sup>3</sup> Madame de Saint-Pierre doit être Renée de Lorraine, tante du duc de Guise, abbesse de Saint-Pierre de Reims, qui vivait au château de Joinville avec sa mère Antoinette de Bourbon.

<sup>4</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3371, f° 28, aut.

puisque Monsieur de Belèvre et moy y regardasmes par commandement du Roy, je n'y touchay. Je vous baise bien, etc.

D'Espernay, le XVIII<sup>e</sup> d'avril 1585.

Vostre bien humble et obéissant serviteur  
et compagnon.

♦ PINART.

### XXXVIII

#### LETTRE DU ROI À LA REINE MÈRE <sup>1</sup>.

Madame, je loue Dyeu que vous n'ayez quasy pas de mal, come il vous plaist m'escrire; car sans cella j'eus estey an estrême peyne et n'eusse failly à vous aler servir, s'il j'eusse peu an quelque chose. Dyeu par sa sainte grasse, Madame, vous conserve an très bonne santé.

Vostre très humble et très obéissant et très obligé filz et servyteur.

HENRY.

S'il vous plect comander à Brulart qu'il sygne l'acquyst de Chiquot <sup>2</sup>.

### XXXIX

#### LETTRE DE PINART AU ROI <sup>3</sup>.

Épernay, 22 avril 1585.

Sire, aussilost que la Royne vostre mère eut hier recen la lettre que Vostre Majesté luy escripvoit de sa main, elle me commanda de faire à Monsieur de Guize ung mot de lettre qu'elle signa avec grande peine, car elle estoit encores fort travaillée de son mal de costé et de la cuisse, où elle a eu autrefois de pareilles doulens, mais non se dict-elle de si aspres que celles qu'elle y avoit senties la nuit et qu'elle y avoit et y eut jusques vers le soir. Elle ne laissa pourtant de commander à M<sup>r</sup> d'Aussonville de l'instruire avecq toutes les fortes raisons qui se peuvent, afin de l'induire et si bien persuader qu'il le peust amener icy, comme elle pensoit qu'il

deust faire dès aujourd'huy. Mais pen après son partement de ce lieu, nous sceusmes que mondiet s<sup>r</sup> de Guize estoit party de Chaallons environ onze heures pour aller du costé de Saincte-Menehoust, pour s'aprocher de Verdun, où l'on dict qu'il a entreprinse. Sur quoy ladiete dame Royne vostre mère pria Monsieur de Lorraine de mander à Monsieur de Guize qu'il se feroit grant tort, et à elle très grand déplaisir, s'il y entreprenoit aucune chose, et qu'il falloit qu'il veint icy pour traiter et passer les choses et non pas les aigrir d'avantage, comme elle voioit qu'il faisoit partout où il pouvoit, sans nul respect; qu'à ses yenlx il s'estoit comunis ung acte dont elle vouloit

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3368, f<sup>o</sup> 6. — Aut. avec cette suscription : « A la reyne madame ma mère. »

<sup>2</sup> C'est le fou si connu qu'Henry III avait en grande amitié.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3371, f<sup>o</sup> 38, aut.

que la justice exemplaire se feist. C'est. Sire, que, samedi matin, ung nommé le capitaine Jacques, qui a levé quelques gens pour ledict s<sup>r</sup> de Guise, surprint au point du jour une petite bourgade fermée et en laquelle y a ung assez bon chasteau, nommée Chastillon-sur-Marne, qui est près ladicte rivière et assis sur ung sault, qui est propre pour metre garnison, afin d'empescher le commerce de la rivière: qui est à mon advis ce qu'ilz en veulent faire en surprenant ledict Chastillon; ilz tuèrent cinq des habitans, sans qu'ilz se deffendissent, ny résistassent; car ceulx qui avoient faict la garde la nuit, tout du long de laquelle il pleut, s'estoient allez rafreschir, de sorte que les autres pauvres habitans, ne pensoient à rien, aussi qu'ilz n'avoient point entendu qu'il y eust gens de guerre près d'eulx. Ceulx qui sont tuez, Sire, estoient tous cinq catholiques: n'y en a'en ladicte ville de Chastillon qu'ung seul hugenot. Cest exploit, faict par les gens de Monsieur de Guise, sonne très mal à sa réputation: la justice s'en face à l'encontre dudict capitaine Jacques et ses soldatz. Le prévost des mareschaux de Chaallons est allé informer de ce faict, et en doit faire faire la justice exemplaire.

Sire, si Monsieur de Guise est allé jusques à Verdun, malaizement retournera-il aujourd'huy, car il y a seize lieues de Chaallons, et ne seay quand il pourra estre icy. Mais je croyz que ledict s<sup>r</sup> d'Aussonville ne perdra pas le temps; au contraire que, suivant la charge si expresse que luy a donnée ladicte dame Royne vostre mère, il l'amènera le plus-tost qu'il pourra selon la lettre qu'elle luy a escripte dont le double sera inclus avec ceste-cy, par laquelle je diray aussi à Vostre Majesté, Sire, que nous avons icy esté infiniment aizes de voir arriver Monsieur le premier [médecin] Miron, car sa présence

a apporté, ce me semble, desjà beaucoup d'alégement à la dame Royne vostre mère, à laquelle il a faict, sur les neuf heures avant disner, tirer environ huiet onces de sang, que luy et les autres médecins dient qu'il estoit mauvais; aussi s'est-elle peu après mieulx trouvée et continue encores à se bien porter. Je remectz, Sire, à Monsieur le premier médecin Miron à vous en escrire plus amplement; et, de peur d'ennuyer Vostre Majesté, je n'estendré ceste-cy d'avantaige que pour vous dire que nous atendons icy aujourd'huy Messieurs de Raiz et de Lenoncourt; se disant que Monsieur le cardinal de Bourbon pourra estre à Reims mercredi ou jeudi. Nous verrons ce que mon fils (que la Royne vostre mère a envoyé devers mondiet s<sup>r</sup> le cardinal, pour le prier et persuader par toutes les raisons qu'il pourra de la venir trouver icy) nous en rapportera, dont aussitost Vostre Majesté sera advertye. Cependant je prie Dieu, etc.

De Espernay, le lundy xxii<sup>e</sup> jour de avril 1585.

Sire, depuis ceste lettre escripte et ainsi que je la voulois fermer, est arrivé Monsieur d'Aussonville, retournant de Chaallons, où il dict n'avoir trouvé Monsieur de Guise, mais seulement ung mémoire par lequel il a escript de sa main que, s'il venoit quelqu'un de la part de la Royne vostre mère, que l'on l'assurast qu'il seroit de retour audict Chaallons mercredi au soir: ce que la Royne vostre mère entendant, a trouvé estrange, veu qu'il avoit promis qu'il atendrait de ses nouvelles audict Chaallons. Et a ladicte dame résolu de renvoyer demain après mondiet s<sup>r</sup> de Guise, le iet s<sup>r</sup> d'Aussonville.

Vostre très humble et très obéissant et plus obligé serviteur et subject,

PINART.



XL

LETTRE DU MÉDECIN MIRON AU ROI<sup>1</sup>.

Épernay, 22 avril 1585.

Sire, j'ay trouvé la Royne vostre mère avec la toux qui luy continue, mesmes avec douleur de costé assez pressante, qui est cause que nous luy avons tiré du sang ce matin, non pour crainte de pleurésie, car ceste douleur n'en est pas de la nature, mais pour garder que les poulmons ne s'eschauffent. Cela n'empesche pas qu'elle ne vacque toujours aux affaires de Vostre Magesté, et ha entendu bien particulièrement tout ce qu'il vous ha pleu me commander, et se délibère de procéder en ceste conférence en la façon que Vostre Magesté luy ha mandé, et de s'éclaircir de tout. Monsieur de Guyse n'est pas icy et n'y sera que demain ou mercredi.

Je croy que Vostre Magesté trouvera bon que je demoure icy encore ces deux jours, tant pour le service de la Royne, que pour remporter quelque chose pour satisfaire à ce que Vostre Magesté désire. La douleur de cuisse, dont la Royne se pleignit hier bien fort, est du tout cessée, et en a eu fort peu de ressentiment depuis que je suis arrivé.

Sire, je prie, etc.

D'Espernay, le xxii avril 1585.

Vostre très humble et très obéissant sujet et serviteur.

MIRON.

XLI

RÉPONSE DU ROI AUX COMMUNICATIONS DE LA REINE<sup>2</sup>.

Mai 1585.

Le Roy, ayant bien considéré le contenu en la lettre que la Royne sa mère luy a escripte par le seigneur de La Chappelle des Ursins<sup>3</sup> et celle que Dusaugier luy a apportée<sup>4</sup>, ne peut mercier assez humblement à son gré Sa Magesté du bon advis et conseil qu'elle luy

donne de ce que luy semble se devoir faire pour rendre aparent à ung chacun qu'il a toujours eu plus de volonté et d'affection en son cœur que nul autre à l'avancement et manutention de la religion catholique et de desirer d'avantaige qu'il n'y eust en son

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3371, f° 40, aut.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3396, f° 7, copie.

<sup>3</sup> Christophe de la Chapelle des Ursins partit d'Épernay le 3 mai 1585, envoyé par la reine mère pour communiquer au roi « les raisons » qu'il était nécessaire de lui faire entendre. Cette note est la réponse de Henri III. — V. *Lettres*, p. 279.

<sup>4</sup> Le 10 mai, la reine remercie Brulart de la réponse qu'il lui a faite à la lettre envoyée à Paris par Du Sauger. — V. *Lettres*, p. 283.

royaume aultre exercice que d'icelle religion. affin que l'honneur et le gré de ce qu'il voudra ordonner là-dessus luy soit entièrement attribué, et non à ceulx qui sont esmeuz et ont levé les armes souz ce prétexte, lesquels à la vérité n'ont peu, ny peuvent, non seulement surpasser Sa Majesté au zelle qu'elle a envers ladicte religion cathollique, mais en aprocher ny actaindre de loing, selon que ses actions passées et son plus grand contentement, que l'on voit bien qu'elle prend ordinairement de vacquer aux dévotions et œuvres de piété, en rendent assez bon tesmoignage. Aussi loue-elle merveilleusement ce qu'elle luy donne de soy mesmes bon advis et conseil. pour conserver son autorité royalle plus entière, en la résolution qu'elle veult prendre sur le faict des armes qui seront à mettre sus pour l'exécution de ce qu'elle ordonnera au faict de l'abrogation de toute aultre exercice de religion que de celui de ladicte religion cathollique.

El trouve bon que, suivant ce que saignement est déduict par la lettre de ladicte dame Roïne, qu'elle dye de la part de Sa Majesté à Messieurs les cardinal de Bourbon et duc de Guyse qu'elle ne peult que estre fort aysée de les veoir, insistant en une chose, qu'elle a tousjours eue en affection et désiré plus qu'eulx mesmes pour le regard de la religion; et que, pour le faire paroistre, elle est délibérée d'aller en sa Cour de Parlement ung de ces jours, sans le spécifier toutesfois, pour y déclarer que son intention est qu'il n'y ait plus d'exercice de religion en son royaume que de la religion cathollique. de

laquelle elle faict profession, à l'exemple de ses prédécesseurs roys, desquelz les règnes ont esté bien heureux vivans de ceste façon. En quoy si Sa Majesté est obéye, ainsi que la raison le veult, son intention est que les vies et biens de tous ses subjectz généralement soient conservez en repos et tranquillité, et mesmes les villes et ceulx qui, souz le prétexte de la conservation de ceste nostre religion cathollique, se sont depuis peu de temps eslevez et ont pris les armes, desquelz elle se veult servir, ainsi qu'elle a tousjours faict. Voullant aussy que en cas que ceulx de la religion nouvelle soient désobéissans à ceste sienne volonté, tous ses bons subjectz catholiques ayent à la venir trouver, pour luy assister en l'exécution d'un si bon œuvre que l'abrogation de ladicte nouvelle religion, promectant, en foy et parolle de Roy, qu'ilz y pourront venir en toute seureté, comme ceulx qu'elle tient pour ses bons et loyaux subjectz. Ce qui semble estre suffisant, sans passer au point de déclarer que nul ne puisse estre successeur de la couronne qu'il ne soit catholique; car ce n'est point chose qui se jure au sacre et serment que font les roys à leur couronnement, ne qu'ilz puissent déclarer de leur autorité privée, au préjudice de leurs successeurs. Et quand l'on voudroit venir à telle déclaration, il faudroit, sauf meilleur advis, que pour estre valable et servir à l'effect que l'on la peult désirer, elle feust faicte et résolue en plaine assemblée d'Estatz Generaux. Ce que Sa Majesté desire estre remonstré aux dessusdictz seigneurs, s'ilz venoient à en faire instance.

## XLII

ARTICLES PRÉSENTÉS AU ROI PAR LES PRINCES, OFFICIERS DE LA COURONNE, SEIGNEURS, GENTILSHOMMES, VILLES, COMMUNAUTÉS ET AUTRES CATHOLIQUES DU ROYAUME <sup>1</sup>.

Les princes, officiers de la couronne, seigneurs, gentilshommes, villes, communautés et autres catholiques de ce royaume unis ensemble, qui sont très humbles et très obéissans subjets et serviteurs du Roi, aians entendu par la Roynie que c'estoit l'intention de Sa Majesté d'embrasser la cause de la religion comme sainte et juste et d'extirper les hérésies de son royaume, louent Dieu de ce qui luy a donné ceste bonne et sainte volonté, le supplient très humblement d'y continuer, et la Roynie d'y apporter la mesme affection qu'elle a tousjours fait à tout ce qui touche le bien et la conservation de l'Estat.

Pour y parvenir, ilz supplient très humblement Sa Majesté faire ung édit qui soit perpétuel et irrévocable, par lequel tout exercice de la nouvelle religion soit osté et les ministres chassés.

I

Et pour ce que la liberté de conscience tolérée entre les subjets apporteroit ung contemnement et mespris du service de Dieu, qu'il soit enjoint à tous ses subjets, de quelque qualité et condition qu'ilz soient, de faire profession de la religion catholique, apostolique et romaine deans . . . . après la publication de l'édit, autrement de sortir hors le royaume, sans pouvoir vendre, ny faire aucune disposition de leurs biens, qui demoureront à leurs héritiers catholiques en ligne directe, s'ilz en ont, en paient la juste valeur et estimation de la quarte partye desdicts

biens, et, s'ilz n'ont autres héritiers catholiques qu'en ligne collatérale, en payant l'estimation de la troisieme partye, selon que la liquidation en sera faite par commissaires à ce depputés; et les deniers qui en proviendront mis ès mains de personnes choisies à cest effet, pour estre employés à l'exécution de ceste entreprise.

II

Que ceulx de la nouvelle religion soient sommés et contrains de rendre incontinent les villes qu'ilz tiennent.

III

Que tous hérétiques, de quelque qualité et condition qu'ilz soient, soient déclarés perpétuellement incapables, suivant les sanctions canoniques, de toutes charges publiques, offices, estats et dignités, et ceulz qui en tiennent, contrains de s'en démettre et de les résigner à personnes catholiques et capables, sans les pouvoir retenir, encor qu'ilz veuillent abjurer leur erreur, sinon qu'après ladicte abjuration, ilz continuent de vivre catholiquement par trois ans entiers, en sorte qu'il n'y ait plus à craindre que leur repentance soit feinte ou simulée.

IV

Que Sadicte Majesté déclare que tout ce qu'a esté fait par les princes, seigneurs catholiques et autres, tant particuliers, que villes et communautés, aians suivy, secouru et fa-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3370, n° 75.

vorisé leur party, soit prise de villes, de deniers en ses receptes ou ailleurs, de vivres, munitions et levées de gens de guerre dedans et dehors le royaume, et généralement tout ce qu'a esté fait, géré et négocié jusques à présent à l'effet et pour l'exécution de ce que dessus, eucor qu'il ne soit particulièrement spécifié et exprimé, a esté fait pour son service et pour la seureté de la religion, à la conservation de laquelle il reconnoit estre tenu et obligé comme très Chrestien et par le serment solelnel qu'il a fait à son sacre.

## V

Et afin que les catholiques ne se refroidissent et n'entrent en crainte, jugeans de l'advenir sur le passé, que ceste entreprise soit poursuivye mollement, puis terminée par ung autre édit contraire au présent, n'en restant aultre fruit que le mal et dommage qui suit la guerre, ilz supplient très humblement Sa Majesté ordonner qu'il sera incontinent publié en tous ses parlemens, sans aucune restriction, ny modification sur les registres secrets, ny autrement, et assister, s'il luy plaît, à la publication qui s'en fera au parlement de Paris avec les pairs de France et principaux officiers de la couronne. Et la lecture de l'édit faite, vouloir déclarer que, comme Roy très Chrestien, obligé et tenu par le serment qu'il a fait à son sacre et pour le zèle aussi qu'il a tousjours eu au service de Dieu, et suivant la réquisition et supplication que luy en ont fait les Estats Généraux de son royaume assemblés à Bloys, il a fait ledict édit meurement et avec grande délibération, de l'advis de la Roynne sa mère, des princes de son sang, aultres princes, pairs de France, principaux officiers de sa couronne et de plusieurs notables personnages de son Conseil, juré et protesté de l'observer et faire

garder par tout son royaume inviolablement, sans souffrir qu'il y soit jamais contrevenu. Promettant ne faire aucun édit à l'advenir contraire ou dérogeant à icelluy en tout ou partie; et s'il estoit fait, ne veult ou entend qu'on y ait aucun esgard, comme à chose directement contraire au service de Dieu, auquel il reconnoit luy et ses subgetz avoir le premier devoir et la principale et plus grande obligation.

## VI

Le faire pareillement jurer à tous les princes, pairs de France et officiers de la couronne, chevaliers du Saint-Esprit, conseillers du Conseil d'Estat, gouverneurs et lieutenans généraux de ses provinces, présidens et conseillers de ses cours souveraines, aux baillifs, sénéchaux, aultres ses officiers, et aux maires, eschevins, corps et communautés des villes; et que desdicts serments procès-verbaux soient adressés et mis ès registres des greffes des Cours de Parlemens, pour y avoir recours quant il sera besoing.

## VII

Et pour donner plus certain tesmoignage que c'est son intention de faire garder son édit et, suivant icelluy, extirper les hérésies de son royaume, qu'il luy plaise, si ce n'est chose qui soit bien fort contraire et de préjudice à son Estat, quitter la protection qu'il a pris de sa ville de Genève, au grand regret de tous ses subjets catholiques, d'autant que de ceste source dérive l'hérésie par toute la chrestienté, et tant que ladiete protection durera, une crainte à sedicts subjets que le mal qui infecte le royaume ne cesse jamais.

## VIII

Et pour ce que ledict édit seroit infructueux, s'il n'estoit exécuté en tous les points,



sans aucune remise, qui ne peut estre fait qu'avec la force, n'y aiant apparence que ceux de la nouvelle religion soient disposés d'y rendre l'obéissance qu'ilz doivent, qu'il plaise à Sa Majesté s'ayder de la force qu'ilz ont composée de gens qui luy sont très fidelles subjets, et qui de très grande affection s'emploieront à l'exécution de ses commandemens, la suppliant très humblement vouloir déclarer sur ce son intention.

IX

Quant aux moiens pour faire ladicte exécution, les adversaires estans foibles, comme ilz sont réduits en ung coing du royaume, demeurant tout le reste en devoir et fort zélé à la religion catholique, ilz s'assurent que si Sa Majesté se resout d'y mettre la dernière main, sans plus retourner aux précédens conseils, qui n'ont fait que fomentier et accroistre le mal, qu'elle sera assistée de l'ayde et des moiens de tous ses bons subjets catholiques, que le clergé consentira très volontiers pour cest effet, et pourveu que l'argent ne soit destourné ailleurs, la vente de son revenu temporel jusques à quelque somme raisonnable, aiant égard aux grandes charges qu'il a cy-devant supporté, et que nostre Saint Père ne fera aussi difficulté de la permettre et autoriser.

X

Sçavent que Sa Majesté a assés d'autres bons et grands moiens, mais ce n'est à eux de les rechercher plus particulièrement, ayans aussi si peu esté employés au maniment des finances, encor qu'aucuns d'eux ayent cest honneur de tenir les premiers lieux et principales charges de ce royaume, qu'ilz leur sont du tout incongneus.

XI

De leur part avec leurs vyes qu'ilz veulent exposer pour l'avancement de ceste si sainte et nécessaire entreprise, ilz offrent encor tout ce qu'ilz ont moiens, et sur leur crédit faire avancer la solde et entretenement de . . . .

Et se contenter du remboursement deans ung an, pourveu qu'il plaise à Sa Majesté les en assurer et donner aussi sa foy aux chefs desdicts estrangiers qui la recevront sous leur caution, et que par mesme moyen ilz soient assurés et aient bonne et suffisante assignation d'estre payés et satisfaits deans le mesme temps de ce qu'ilz ont desjà avancé pour la despence de ceste guerre entreprise pour son service, puisque c'est pour la conservation de la religion catholique, à laquelle Sa Majesté, pour estre Roy très Chrestien, s'est tousjours monstré très affectionné.

XII

Et comme il tesmoigne son zèle à la piété et au service de Dieu par ceste entreprise, qu'il luy plaise aussi, se monstrant bon père envers ses subjets, les soulager. Et si l'effet de sa bonne volonté ne peut estre prompt à cause de la despence en laquelle Elle sera contrainte d'entrer pour la guerre, les descharger cependant de la levée du parisis sur le sel, de la nouvelle creue et imposition sur le vin et de l'imposition mise sur les draps, que Sadiete Majesté avoit proposé d'oster et abolir, sur les remonstrances à luy faites par plusieurs de ses subjets; faire veoir aussi les procès-verbaux des commissaires par elle députés, puis naguères, par toutes les provinces, qui contiennent les plaintes d'ung chacun et les remèdes pour y pourveoir et faire cesser le mal. Et tous ses subjets prieront Dieu pour sa prospérité et grandeur, et

eux en particulier, qui n'ont rien de si cher que de luy rendre de cœur et d'affection le très humble service qu'ilz luy doivent.

## XIII

Supplient encor très humblement Sa Majesté, en considérant le péril auquel ilz seront tous les jours, jusques à ce que sondict édit soit exécuté, par le moien des anciennes inimitiés que ceux de la nouvelle religion leur portent, de beaucoup acreeues par la résolution qu'ilz ont pris d'aider et assembler avec l'auctorité de Sa Majesté la religion catholique en ce royaume, et leurs vyes qui en dépendent et y sont comme inséparablement conjointes, leur accorder les moiens de seurthé qui ensuivent, avec lesquelz ilz puissent vivre hors de péril, en luy rendant obéissance, comme ses très humbles et très fidelles subgets.

## XIV

Premièrement qu'il leur soit loisible, advenant que l'exécution de l'édit soit délaissée ou que ceux de la nouvelle religion facent quelque entreprise sur eux, d'appeller à leur ayde des Suisses catholiques et qu'eux leur puissent donner le secours, dont ilz seront requis et suppliés, pour l'observation de l'édit seulement, et non pour aultre cause, sans que pour ce ilz contreviennent aux alliances qu'ilz ont avec la couronne, comme estant cest édit fait pour le bien, seurthé et grandeur de l'Estat.

## XV

Que les gouverneurs et lieutenans généraux des provinces et tous aultres gouverneurs particuliers et capitaines des villes, places et forteresses, qui ont suivy ce party, soient maintenus et conservés en leurs gouverne-

mens, charges, estals et es places qu'ilz tiennent et possèdent de présent, sans en pouvoir estre destitués.

## XVI

Que les villes ayans suivy ledict party demeurent en liberté, comme elles estoient avant la guerre, sans qu'aucunes garnisons y soient mises.

## XVII

Et pour ce que Monsieur le cardinal de Bourbon n'a aucun lien de seurthé et que sa résidence ordinaire doit estre à Rouhen, que ladiete ville et chasteau y estant luy soient délaissés, avec pouvoir d'y mettre les capitaines qui seront pourvus par Sa Majesté, comme aussi la ville et chasteau de Dieppe, deppendant du domaine de son archevesché.

## XVIII

A Monsieur de Mercœur, deux places en son gouvernement de Bretagne, qu'il nommera à Sa Majesté, avec pouvoir d'amirauté par toutes les places maritimes dudit gouvernement, suivant les remonstrances qu'il en a cy-devant fait.

## XIX

N'y aiant aussi en toutes les villes du gouvernement de Champaigne aucun chasteau pour donner lieu d'assurance à Monsieur de Guise qui en est gouverneur, Sa Majesté luy accordera, s'il luy plait, la ville et citadelle de Meiz.

## XX

A Monsieur le duc de Maienne, gouverneur de Bourgogne, avec le chasteau de Dyon qu'il tient, celui de Beaume ou la citadelle de Chalon.

XXI

A Monsieur le cardinal de Guise, la ville de Reims, qui sera séparée du gouvernement de Champagne.

XXII

A Monsieur d'Aumalle, le pouvoir de commander aux places du gouvernement de Picardie estans audiet party.

XXIII

A Monsieur le duc d'Elbeuf, le gouvernement d'Anjon.

XXIV

A Monsieur d'Antragues, le gouvernement d'Orléans en chef, avec ce qui en dépendoit au temps qu'il fut pourveu de la lieutenance générale dudict gouvernement et par le feu Roy.

XXV

A Monsieur d'O, le gouvernement des bailliages de Caen et Constantin, selon qu'il en a cy-devant jouy.

XXVI

A Monsieur de Brissac, la lieutenance générale du gouvernement d'Anjon et l'estat de colonnel de Piedmont, pour en jouir comme ceux qui en ont esté pourvus du passé.

XXVII

A Monsieur le comte de Saux, la lieutenance générale au gouvernement de Provence, en l'absence de Monsieur le grand prieur de France. Et pour le sieur de Vincès, quelque place pour la seurthé dudiet país.

Louis Ricard de Gourdon de Genouillac, comte de Vaillac.

XXVIII

A Monsieur de Mandelot, outre le gouvernement de Lionnois, celui de sa citadelle.

XXIX

A Monsieur de La Chastre, son gouvernement, avec sa compagnie entretenue sur les premiers deniers de la recepte de Bourges. De mesme pour les sieurs de Randan et Sainet-Vidal.

XXX

Et au sieur de Vaillac<sup>1</sup>, sa capitainerie de chasteau Trompette de Bordeaux.

XXXI

Advenant vacation desdicts gouvernemens, lieutenances et capitaineries avant l'entière exécution dudict édit, qu'il plaise à Sadicte Majesté d'y pourveoir selon la très humble supplication que luy en sera faite de la part des princes et principaux seigneurs dudiet party.

XXXII

Que les garnisons, qui sont nécessaires pour tenir lesdictes places en seurthé pour le service de Sa Majesté et la conservation de ceux dudiet party, soient païées par chaenn mois avec les apointemens et estats des gouverneurs, capitaines et officiers, des deniers des receptes générales de chacun desdicts gouvernemens, sur les estats desquelles ilz seront distraits de la recepte au commencement de l'année.

XXXIII

Que les compagnies des gens d'armes des princes, gouverneurs et lieutenans généraux de provinces ayans suivy lediet party, soient

payées en chacun de leurs gouvernemens sur les deniers du taillon des receptes généralles y establies, lesquelz demoureront expressément à ce affectées sans estre diverties ailleurs, et les estats et pensions desdicts princes, gouverneurs et lieutenans sur les autres deniers ordinaires desdictes receptes, desquelz sera laissé fonds à ceste fin pour chacun quartier.

## XXXIV

Lesquelles places et chasteaux dont n'es-

toient pourvus ceulx auxquelz Sadiete Majesté les délaissera pour leur seurthé, ilz tiendront, sous son auctorité, et pour son service en seront responsables, et promettront tous ensemblement ou chacun pour soy, et les chefs principaux dudict party pour tous, de les remettre ès mains de Sa Majesté aussitost que l'édit, qu'il luy a pleu faire, sera entièrement exécuté. Ce qu'ilz jureront de faire de bonne foy sur le péril de leurs vies et honneur.

## XLIII

LA SURCÉANCE D'ARMES <sup>1</sup>.

3 mai 1585.

Le Roy ayant entendu ce que le s<sup>r</sup> Miron, son premier médecin, luy a rapporté de la part de la Royne sa mère, sur les choses qui ont esté traictées entre elle et Messeigneurs les cardinal de Bourbon et duc de Guyse, mesmement sur le fait de la suspension d'armes, accorde et trouve bon que, pour plus aysément parvenir à une pacification, il soit arresté une surcéance d'armes et de tous actes d'hostilité, tant entre le corps d'armée que Sa Majesté fait assembler à l'entour de ceste ville de Paris, et les forces que a ledict s<sup>r</sup> duc de Guyse ès environs de Chaalons, ensemble toutes les autres forces que luy et ses associez ont en quelque endroit que ce soit de ce royaume; lesquelles ne pourront aprocher de cestedite ville de Paris plus près que de vingt-cinq

lieues, comme aussi ladiete armée de Sa Majesté, ni ses aultres forces ne pourra aussi aprocher de celles dudict s<sup>r</sup> de Guyse, estans es environs dudict Chaalons plus près que ladiete distance de vingt-cinq lieues. Le tout jusques au temps et terme du quinziesme du présent moys de may, pendant lequel temps ne pourra aussi estre fait aucune surprise de villes en quelque lieu et endroit que ce soit et la ou elle seroit fait au préjudice de ceste surceance sera le tout mis au premier estat<sup>2</sup>. Ainsi que ledict s<sup>r</sup> Miron a le tout bien entendu de la propre bouche de Sadiete Majesté.

Fait audict Paris, le m<sup>e</sup> jour de may 1585.

HENRY.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3370. f<sup>o</sup> 73. Orig.

<sup>2</sup> La reine parle de cette suspension d'armes dans sa lettre du 21 mai 1585, p. 290.



XLIV.

MÉMOIRE BAILLÉ [PAR LE ROY] À MONSIEUR MIRON, DI 11<sup>e</sup> JOUR DE MAY 1585<sup>1</sup>.

En accordant par le Roy la suspension d'armes selon, ou a peu près, de ce qui a esté proposé à la Roynie sa mère par Messieurs les cardinal de Bourbon et duc de Guyse, ainsi qu'il se verra contenu en l'escript que porte avec soy le s<sup>r</sup> Miron, son premier médecin et conseiller en son conseil d'Estat. Elle a pensé, pour donner ung plus prompt acheminement au traité et conclusion qui se doit prendre sur ces affaires et ne les tirer en une longueur trop préjudiciable, tant à ce qui touche son auctorité que le bien général de son royaume, ainsi qu'il semble que l'on y veille tendre par les longueurs et remises que l'on met en avant, delvoir donner charge audict s<sup>r</sup> Miron de faire entendre plusieurs choses à Sa Majesté, lesquelles, encores qu'il y ayt oyés assez particulièrement discourues de sa propre bouche, néantmoins Elle a voulu que ce présent mémoire luy en ayt esté baillé.

Qui est en premier lieu que Sadicte Majesté aiant assez faict cognoistre par ses actions passées combien elle a désiré et désire l'avancement et manutention de la religion catholique, sans avoir riens esparagné de ce qui estoit en son pouvoir pour excludre de sondict royaume l'exercice de toute aultre, n'a pas moindre volonté aujourd'huy de parvenir à ung si louable dessaing, l'estimant digne du nom de roy tres chrestien, qu'elle porte, et du zelle et piété que Dieu par sa bonté a imprimée dedans son cœur. Pour cest effect Sadicte Majesté sera contante de faire ung edict

ou déclaration par lequel, nonobstant les précédens edictz et conférences, l'exercice de la religion nouvelle sera déffendu au dedans de son royaume et es pays qui sont soulbz sa protection.

Et pour ce que la chose s'exécitant avec la douceur et du consentement mesmes, tant du roy de Navarre que des principaulx de ladicte religion nouvelle, ce seroit toujours le plus grand bien de ce royaume, qui n'est pas en estat de supporter une guerre sans souffrir beaucoup de grandes pertes et ruynes et tellement s'affoiblir qu'il seroit aysé à ung ennemy estrangier d'y faire par après quelque entreprise fort dommageable : ce que doit bien considérer lesdicts seigneurs cardinal de Bourbon, duc de Guyse et leurs associez. Elle trouve qu'il seroit fort à propos de faire entendre ceste sienne résolution audict roi de Navarre, pour l'induire à s'y ranger et accommoder, sans pour cela entrer en la prise des armes, qui est le semblable de ce qui fut faict lorsque Sadicte Majesté prit une pareille résolution à la tenue des Estatz de Bloys, et chose qui sera bien receue et estimée par tous les princes estrangers tant d'une que d'autre religion.

Et veut Sadicte Majesté que, en cas que le roy de Navarre s'accommodast à sa volonté en cest endroit, que les armes soient posées par lesdicts seigneurs, puisque le subject et motif de la prise d'icelles consistant au faict de l'abrogation de l'exercice de ladicte nouvelle religion,

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3370. f<sup>o</sup> 64.

auroit esté mis à effect. Et ce faisant Sa Majesté advisera à ce qui sera raisonnable pour leur conservation. Toutesfois, d'autant que par ce que a dict là-dessus ledict seigneur duc de Guyse, il semble que cela ne les contenteroit du tout, Sadiete Majesté sera aussi contente, en posant les armes, de leur donner quelques villes de seureté, toutesfois en fort petit nombre : sur quoy elle pryé de les faire déclarer plus tost que plus tard, s'il est possible; estant chose assez certaine qu'ilz le peuvent faire sans actendre nouvelles de leurs associez, quoy qu'ilz meent en avant qu'il est besoing qu'ilz envoient vers eulx.

Si la révocation dudict exercice de nouvelle religion ne se peult establir par voye aimable et de douceur, et que ledict roy de Navarre avec ceux qui en font profession y veillent résister, Sadiete Majesté, encores que son intention eust esté cy-devant de maintenir son royaume en repos et pacification, pour espérer que par ce moien ladicte religion s'affoiblirait peu à peu et que la religion catholique s'accroistroit d'avantaige, ainsi qu'il s'est veu depuis quelques années en ça, se résout de se faire obéir par force en ceste sienne intention, entendant de composer à cest effect une ou plusieurs armées, telles qu'il se trouvera raisonnable, tant des forces qu'elle a déjà fait lever dedans son royaume, que des Suysses et aucunes de celles qui ont esté mises sus par ledict seigneur duc de Guyse et ses associez; excepté toutesfois pour le regard des reistres et lansquenetz qu'ilz ont fait lever, desquelz, comme elle cognoist qu'il ne sera point de besoing de se servir, estans tous les catholiques de cedict royaume bien unys ensemble et embrassant ceste cause avec plus d'affection qu'ilz n'ont fait par le passé. Aussi désire-elle qu'ilz soient contremandez et renvoiez par les-

dicts seigneurs sans les laisser entrer en cedict royaume. Outre cela, il y a une autre raison pour laquelle Sadiete Majesté ne s'en peult servir ne s'y confier, qui est que l'on scait bien que ceulx qui les ont levez sont colonelz et reismestres malcontans, qui les ont mis sus en intention de se faire paier des debtes qui leur sont deues. A quoy l'on ne peult pas maintenant satisfaire, ce qui servirait plustost à traverser l'entreprise contre ceulx de ladicte religion nouvelle que l'avancer, d'autant qu'ilz pourroient mesme se ranger de leur party, s'ilz se voioient privez de l'espérance qu'ilz se sont donnez de leur paiement, de laquelle l'on ne les peult maintenant contanter.

Et pour ce qu'il pourroit estre replicqué là-dessus, que ce seroit pour résister aux reistres que ceulx de ladicte religion nouvelle pourroient lever, il sera respondu que selon que l'on entendra qu'ilz se prépareront à faire des levées, Sadiete Majesté en pourra toujours lever d'autres pour leur faire teste, qui seront aussytost prestz que les leur.

Sadiete Majesté entend aussi se servir dudict s<sup>r</sup> duc de Guyse et des princes ses associez en la conduite des forces dessusdictes, et les y employer en charges honorables, dignes d'eulx, comme des autres princes seigneurs et officiers de sa couronne.

En quoy faisant et monstrant qu'elle veult embrasser ceste cause de l'abrogation de l'exercice de la susdicte religion, soubz la confiance qu'elle a d'y estre assistée et fidellement servie, tant d'eulx que de plusieurs de sa noblesse qui s'y sont unys, lesquelz ont fait cognoistre estre poulez en ceste entreprise du grand zelle et affection qu'ilz portent à la religion catholique, Sadiete Majesté

ne voit pas que lesdicts seigneurs de Guyse et ses associez aient occasion de requérir aultre seureté pour eulx que la résolution qu'elle a prise de les joindre à soy, et elle à eulx, pour la poursuite de ceste entreprise qu'ilz luy ont mis en avant, par l'exécution de laquelle venans à estre contrainctz ceulx qui faisoient profession de ladicte nouvelle religion de se ranger à sa volonté, ilz ne pourront plus avoir de part en ce royaume qui leur soit suspecte et leur face craindre aucun inconvénient.

Pour ceste considération, Sadicte Majesté désire qu'ilz remectent les villes qu'ilz ont saisies en son royaume, au mesme estat et liberté qu'elles estoient auparavant, que celles qui sont soubs sa protection, comme Verdun; ce qu'ilz ne peuvent raisonnablement refuser, puisqu'elle satisfait à ce qu'ilz ont désiré d'elle pour le fait de ladicte religion, qui est le fondement qui les a émeuz; à quoy s'ilz ne se vouloient condescendre, ilz donneroient occasion non seulement à Sadicte Majesté, mais aussy à tous ses bons et loyaux subjectz et aux princes et potentatz de la chrestienté, de penser qu'ilz seroient poul-

sez de quelque aultre dangereuse ambition tendante à la dissipation de l'Estat.

Sera aussy remonstré aux susdicts seigneurs que, puyque Sadicte Majesté entre librement en ceste entreprise, pour la bonne yssue qu'elle en espère à l'honneur de Dieu et exaltation de ladicte religion catholique, y voiant leurs voluntez et de plusieurs de ses subjectz si bien disposés, elle veut que, comme ilz sont bons François, ilz se départent de toutes intelligences et conférences qu'ilz pourroient avoir eues avec aucuns princes estrangers, qui seroient pour tendre à la ruïne ou diminution de cest estat.

Se souviendra aussy ledict s<sup>r</sup> Miron de ramentevoir à ladicte dame Roïne, que Sa Majesté désire, puisqu'elle est résolue à ceste entreprise, en cas que les choses ne se puissent conduire à la douleur, qui sera premièrement proposée, que lesdicts seigneurs s'ouvrent des moïens qu'ilz peuvent avoir pour ayder à en supporter les fraiz, d'autant que Sadicte Majesté a son grand regret que les siens ne se trouvent telz ne si sullizans qu'il seroit bien requis, ce qu'ilz ne peuvent ignorer.

# XLV

MÉMOIRE ET ARTICLES DE LA CONFÉRENCE TENUE À SARRY, PRÈS CHAALONS,

LE DIMANCHE VII<sup>e</sup> MAI 1585<sup>1</sup>.

En la conférence faicte par la Roïne mère du Roy, assistée de Messieurs les duc de Raiz, archevesque de Lyon, de Laussac, de Lenoncourt, des Chastelliers et Myron, premier médecin; y assistant aussy Monseigneur le duc de Lorraine avec Messeigneurs les cardinaux,

de Bourbon, de Guize, et duc de Guize, aussy assistez des s<sup>rs</sup> évesques de Chaalons, président Janin, conseiller de Martinbault, de Maineville et de Mondreville, a esté par lesdicts seigneurs cardinaux de Bourbon, de Guize, et duc de Guize requis, comme ilz ont

<sup>1</sup> Bibl. nat. fonds franç., 3463, f<sup>o</sup> 54, copie.

cy-devant faict, qu'il plaise au Roy par édict irrévocable, révoquer l'exercice de la religion prétendue refformée, de sorte qu'il n'y ait plus en ce royaume que l'exercice de la religion cathollique, apostollique et romaine; que tous officiers royaulx seront catholliques, et ceulx qui sont à présent de ladicte religion prétendue refformée, encores qu'ilz abjurent, seront néanmoins destituez; que tous ministres videront hors du royaume, quand bien ilz abjureroient ladicte religion prétendue refformée, et que tous ceulx d'icelle religion seront contrainctz d'abjurer, dedans le temps qui sera advisé, ladicte religion, sur peyne de pugnition corporelle, suivant les saintz canons. Ce que ladicte dame Roynne et ceulx qui l'assistent trouvent difficile à exécuter pour beaucoup de raisons, mesmes pour le danger du mauvais traitement que lesdicts de la religion pourront sur ceste occasion faire aux catholliques estans es villes qu'ilz occupent et où ilz sont les plus fortz.

Et a esté aussi proposé que le Roy yra au Parlement, quand l'on sera d'accord de toutes choses, pour y faire publier l'édiet qui sera dressé et aussi envoyé aux baillyz et sénéchaux, pour pareillement le faire publier et garder, et aux gouverneurs et lieutenans généraulx aussi pour le faire exécuter. Par lequel édict il sera dict et déclaré qu'il a agréable ce qui s'est faict jusques à huy pour le faict dessusdict, et appellera aussi tous ses bons subjectz catholliques par icelluy édict, et s'aydera des forces, comme il verra bon estre pour ceste guerre.

SUR LES MOYENS NÉCESSAIRES POUR LADICTE GUERRE.

Ont mesdicts seigneurs les cardinaulx de Bourbon, de Guize, et aussi mondiet seigneur le duc de Guize, sur la réquisition qui leur a esté faite de déclarer les moyens qu'ilz

auroient de leur part pour soutenir ceste-dicte guerre et les joindre aux moyens du Roy, qui leur a esté aussi remonstré estre fortz petitz, comme ilz scavent bien, ont offert leur obéissance entièrement, comme ilz ont accoustumé, en bon affectionnez et fidelles subjectz serviteurs du Roy, et qu'ilz avoient trois mil huit cens reystres et trois mil lansquenetz, ja paiez pour moictié et assurez de l'autre moictié de leur payement de quatre mois, qui estoient à la frontière. Oultre cela, qu'ilz auront, soubz l'auctorité du Roy et son commandement, six mil Suisses assurez, et oultre les quatre mil huit cens reystres dessusdicts, encore six mil reystres d'une part, et deux mil d'autre; qu'ilz avoient l'argent de leur levée, dont aussi le Roy se pourroit servir, se montant le payement desdicts viii<sup>m</sup> Suisses à environ trente-sept ou trente-huit mil escuz, et celluy desdicts viii<sup>m</sup> reystres environ six vingtz mil escuz. Sur quoy la Roynne mère du Roy leur a fait remonstrance, et Monsieur Myron leur a aussi déclaré de la part du Roy, que les catholliques estoient trop plus que suffisans pour exécuter ce que dessus, et que, n'ayans à faire qu'à des François, il n'y falloit aussi employer que des François, si ce n'estoit la levée des Suisses que le Roy faict faire, pour ce qu'estans, comme ilz sont, si fidelles, l'on les tient quazi comme François. Toutesfois que si lesdicts de la religion levoient des forces estrangers, qu'en ce cas et non aultrement le Roy adviseroit si l'on auroit à s'ayder desdits reystres et Suisses que mondiet s<sup>r</sup> de Guize a assuré estre ja payez, ou qu'ilz le seront dedans deux ou trois jours, pour estre pretz à marcher avant ceulx que pourront avoir ceulx de ladicte religion prétendue refformée, selon la capitulation faite avec les collonelz qu'ilz y emploient, qu'ilz dient estre la plus part de ceulx du Roy.



Et pour le regard d'autres moyens d'argent, qu'ilz n'en ont point. Bien s'est-il parlé qu'il seroit nécessaire que le clergé aydast pour ceste guerre d'une bonne somme, et qu'il seroit besoing, pour éviter la longueur de l'assemblée que l'on a acoustumé de faire du clergé quand le Roy veult estre secouru d'eulx, que l'on en escrivist au pape, allin qu'il luy plaise dispenser ladicte assemblée, et autoriser la levée qui se trouvera devoir estre faicte.

Ayant de part et d'autre sur tout ce que dessus esté accordé que rien ne demeure résolu que l'on ne soit d'accord de tous les poinetz du traicté, et que demain l'on s'assem-

blera encores de bonne heure, et que mesdicts seigneurs, qui sont logez à Chaalons, apporteront les premiers édictz faictz pour le faict de ladicte religion.

Et a aussi esté dict par mondiet seigneur de Guyse qu'estant ce traicté tout accordé, se sera au Roy de renvoyer ou faire ce qu'il luy plaira desdicts trois mil huit cens reystres et trois mil lansquenetz, qui sont, comme dict est cy-dessus, payez pour quatre moys et arrivez à la frontière, se dient-ilz.

Faict à Sarry, maison de l'évesque de Chaalons, près lediet Chaalons, le dimanche xii<sup>e</sup> may 1585.

## XLVI

MÉMOIRE DE CATHERINE DE MÉDICIS AU DUC DE MONTMORENCY <sup>1</sup>.

Mai 1585

La Reine mère a escrit du dernier de septembre à Mons<sup>r</sup> de Mommorancy: l'exhorte généralement de s'employer à la paix; le reste est créance que le porteur, frère d'un sien gentilhomme servant, a baillé par escrit, qui est que la Reine mère prie Mons. de Mommorancy de moyenner que le roy de Navarre et ceulx de son parti, maintenant qu'ils ont leurs forces ensemble, demande la paix au Roy; qu'on ne pensera pas que ce soit foiblesse qui le fait, mais le zèle et affection au bien de l'estat; s'assure qu'incontinent le Roy enverra gentilhomme pour la négotier et faire telle qu'on voudra au contentement du roy de Navarre et de ses associés; monstre qu'il auront plus par la paix que par la guerre; que, comme la guerre entretient la Ligue, la paix la ruine; que le Roy, sur ladicte supplication,

contraindra ceux de le Ligue à venir à la paix, ou, à faute de ce, prendra occasion de les abandonner; que par la paix ceus de ce party jouiront de leurs gouvernements et dignités; offre de sa part tous bons offices à ce dessus, avec toutes bonnes seuretés; prie, conjure et exhorte Monsieur de Mommorancy, par le rang qu'il tient et obligation de tous les siens, de s'employer; luy promet la bienveillance du Roy; le prie luy donner assurance que le roy de Navarre le fera.

Monsieur de Mommorancy a respondu généralement qu'il a tousjours connu le roy de Navarre très affectionné à la paix; qu'il espère le voir au premier jour; et que jusques alors il ne peut lui dire rien de particulier sur ce faict; et lors luy escrira la résolution.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franc., 3321, fol. 102.

J'avois oublié que, par l'instruction, la Reine mère prie Mons. de Monmorancy de manier le fait secrètement, afin qu'on ne l'attribue qu'à la bonté du roy de Navarre et au zèle qu'il a à l'estat et bien du peuple, et que, par ce moien, il luy soit plus affectionné.

Les affaires sont en tels termes que infalliblement la ruine de Espernon s'en ensuivra ou de cest estat, car, l'union est si forte et qu'elle peut mieulx donner la loy que la recevoir. Demain la requeste s'en doit présenter; vous en aurés incontinent la coppie, comme on vous envoie du reste. Tous les gens de bien s'offrent à la maintenir et ceulx mesmes dont vous doubteries le moins, aussy est-elle plaine de justice; ce qui justifie les actions de ses princes. C'est à vous à résoudre ce que vous voullés devenir. Sy le tout se termine sans vous, on ne vous en aura aucun gré, et

s'elle tire en longueur, vous ne serés excusable envers Dieu ny vostre patrie. III<sup>e</sup> vous en escript; je vous supplie de luy respondre clairement. Du Laurens a veu à l'ocil tout ce qui s'est passé par deça et comme on a joué à ung coup de dé l'estat de ceste ville. Les auteurs de ce beau conseil sont Urfé et la Guysche, suscitez par Espernon. Dieu seul nous a sauvés de la corde, de l'eau et du lac, où nous estions destinés, sans aucune preuve ny forme de justice. Il nous fera la grace de nous conserver. C'est ce que je vous en puis dire, pour vous en haïser très humblement les mains.

Ce xxiii<sup>e</sup> may.

Il vous plaira me faire response sur l'estat que je vous ay envoyé.

## XLVII

### RÉPONSE DE LA ROYNE MÈRE DU ROY AUX ARTICLES PRÉSENTÉS PAR LE CARDINAL DE BOURBON ET LES AUTRES PRINCES<sup>2</sup>.

La Royne mère du Roy, désirant que ceste assemblée ne se départe sans faire quelque bonne résolution à l'honneur de Dieu, au bien du service du Roy, repos de ce Roy<sup>me</sup>, contentement et seureté des princes et sg<sup>rs</sup> associez qui luy ont présenté les articles sur lesquelz le Roy a fait ses responses, et scaichant ladicte dame Royne qu'il n'a rien en plus grand desir que ce que dessus et aussy d'aymer et obéir lesdicts princes et sg<sup>rs</sup> associez, chacun

en sa qualité, comme sa Majesté doit; voyant aussy icelle dame Royne qu'ilz ne se veulent contenter du contenu esdicte response. Elle a estimé leur devoir répéter :

Premièrement, que l'Edict pour le fait de la religion se fera selon qu'ilz ont veu par la response et apostille que le Roy a fait escrire sur lesdicts articles;

Et semblablement sa déclaration aussy contenue par la seconde response que venant à

<sup>1</sup> Signe non déchiffré, qui pourrait bien désigner le cardinal de Bourbon. — Voir ses lettres dans le fonds français, n<sup>o</sup> 3366. — La reine mère envoya, en 1585, Pontcarré, maître des requêtes, pour maintenir le duc de Montmorency dans l'obéissance au roi; mais, le jeune magistrat fut assez mal reçu, le gouverneur du Languedoc ayant fait alliance définitive avec le roi de Navarre contre les Guise et la Ligue.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3368. f<sup>o</sup> 31, et fonds franç., 3370, f<sup>o</sup> 80.

l'exécution dudict édict, le Roy suivra aussy la troiesme response escrete sur lesdictz article;

Et pareillement la quatriesme d'icelles responses;

Que toutes les autres responses seront aussy suivies, selon et ainsy qu'elles sont escriptes sur chacun article, excepté pour le regard de ce que demande Monsieur le cardinal de Bourbon, surquoy ladicte dame Roïne a délibéré d'escrire au Roy qu'il luy plaise trouver bon de bailler audit s<sup>r</sup> cardinal pour sa seureté le chasteau seulement et non le vieil pallas de Rouen, et aussy celluy de Dieppe que ledict s<sup>r</sup> cardinal dict estre naturellement à luy, comme archevesque de Rouen, et que ses prédécesseurs archevesques en ont tousjours jouy et mis en iceulx la capitulation, et qu'il y en a encores à présent procès au conseil du Roy.

A Monsieur le duc de Guyse, que pour sa

seureté il pourra mettre es ville et chasteau de St-Dizier et aussy à St-Manchould des gens de guerre à sa dévotion; à Monsieur le duc de Mayenne, la ville et chasteau de Beaulne et aussy Auxonne; à Monsieur le duc de Mercœur lui est offert Brest et Concq, ne luy pouvant estre accordé Nantes qu'il demande, pour beaucoup de raisons, combien qu'il ayt esté remonstré par ledict s<sup>r</sup> prince qu'il n'y changeroit point le lieutenant ou la capitainerie du chasteau et qu'il n'innoveroit rien en la ville, ny pareillement à St-Mallo.

Et quant à ceulx desdicts princes qui sont gouverneurs, lieutenants généraulx de provinces, ou capitaines de places, les responses du Roy seront suivies et ensemble toutes les autres responses de Sa Majesté ainsy qu'elles sont escriptes sur chacun article, excepté qu'il faudra changer ce qui est cy-dessus escript aux articles qui le concernent.

## XLVIII

CE QUI A ESTÉ ADVISÉ EN LA CONFÉRENCE FAICTE LE VENDREDY

DERNIER DE MAY M V<sup>e</sup> III<sup>xx</sup> V, À ESPERNAY<sup>1</sup>.

31 mai 1585.

Reveoyant les articles, depuis le premier jusqu'au xiii<sup>me</sup> article<sup>2</sup>, a esté dict qu'il sera advisé aux termes de l'édict et aussy ce qu'il faudra faire pour l'exécution d'icelluy.

XIII<sup>me</sup> ARTICLE.

La response du Roy aura lieu.

XV<sup>me</sup> ARTICLE.

En interpretant l'article quinz<sup>me</sup>, requièrent que les villes et places qui ont esté prises par

aucuns de leur party demeurent avec les garnisons ordinaires et accoustumées, sans que les cappitaines et soldatz quy y sont à présent puissent estre changez. Et quant aux autres villes prises ciquelles n'y avoit garnison d'ancienneté, qu'elles demeurent en la liberté qu'elle estoient si ce n'est celles qui leur servent laissées pour seureté.

XVI<sup>me</sup> ARTICLE.

Accordé.

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3370, f<sup>o</sup> 68.

<sup>2</sup> Se reporter, page 459, à la pièce LXII, qui contient les trente-quatre articles.

XVII<sup>me</sup> ARTICLE.

Monsieur le cardinal de Bourbon requiert aussy le vieil pallais de Rouen, et entend, quand il sera audict Rouen, y avoir toute auctorité, non seulement d'archevesque, mais y donnerle mot et estre respecté devant le gouverneur. Sur quoy luy a esté remonstré qu'au vieil pallais estoit le magazin du Roy des pières, pouldres, bouletz et munitions de guerre et qu'il estoit nécessaire, pour le service de Sa Majesté, que le gouverneur et lieutenant général au bailliage dudict Rouen usast de son pouvoir.

XVIII<sup>me</sup> ARTICLE.

Persistant lesdicts sg<sup>rs</sup> princes en la demande pour Monsieur de Mercœur de Nantes et St-Malo, et lui a esté offert Brest et Conq<sup>1</sup>, ou Fougères au lieu de l'un des deux, ayant esté remonstré qu'on ne pouvoit raisonnablement deposséder les capitaines et gouverneurs qui estoient pourvez en tiltre d'office et qui ont tousjours tenu ferme pour le service du Roy et gratifier les colligiez ou ceulx de ce party à leurs dépens et de leur honneur.

XIX<sup>me</sup> ARTICLE.

Monsieur de Guyse.

XX<sup>me</sup> ARTICLE.

Lesdictz sg<sup>rs</sup> princes persistent tousjours pour Monsieur de Mayenne à demander le chasteau de Dijon et le chasteau de Chaalon sur la Saone.

XXI<sup>me</sup> ARTICLE.

Monsieur le cardinal de Guyse<sup>2</sup> requiert quarante ou cinquante hommes entretenuz au chasteau de Portenas, qui est au dedans des murs de la ville de Reims.

XXII<sup>me</sup> ARTICLE.

Requièreut que Monsieur d'Aumalle<sup>3</sup> commande ès villes de Monstreuil, Corbye, Peronne et Ham, qu'ilz disent estre de leur party.

XXIII<sup>me</sup> ARTICLE.

Ils demandent pour Monsieur d'Elbeuf<sup>4</sup> la lieutenantance générale ès villes qui tiennent pour leur party en Dauphiné, qu'ilz disent estre au nombre de . . .

XXIV<sup>me</sup> ARTICLE.

Monsieur d'Entrague demeurera lieutenant général au gouvernement d'Orléans, comme il a accoustumé.

XXV<sup>me</sup> ARTICLE.

Ils demandent pour Monsieur d'O le gouvernement des baillages de Caen et Constantin, selon qu'il en a cy-devant joy.

XXVI<sup>me</sup> ARTICLE.

Demandent aussi que Monsieur de Brissac<sup>5</sup> soit maintenu en les capitainerye et gouvernement de la ville et chasteau d'Angers; et pour le regard de l'estat de collonnel. Sa Majesté y advisera.

<sup>1</sup> Le Conquet (Finistère), arrondissement de Brest.

<sup>2</sup> Louis de Guise, cardinal depuis 1578, qui avait succédé en 1575 à son oncle, le fils du duc François, cardinal de Lorraine, et qui fut assassiné à Blois en 1588.

<sup>3</sup> Charles de Lorraine, duc d'Aumale, grand veneur de France (1555-1631), cousin germain du duc de Guise.

<sup>4</sup> Charles de Lorraine, duc d'Elbeuf (1536-1605), cousin germain du duc de Guise.

<sup>5</sup> Charles de Brissac, le futur maréchal. Son frère aîné, Timoléon, qui fut tué à vingt-six ans au siège de Mucidan, avait été colonel de l'infanterie française.



XXVII<sup>me</sup> ARTICLE.

Ilz demandent Manosque<sup>1</sup>, mais la Royne les en a du tout esconduictz.

XXVIII<sup>me</sup> ET XXIX<sup>me</sup> ARTICLES.

Leur a esté déclaré qu'il ne se parlera point des s<sup>rs</sup> de Mandelot et de S<sup>t</sup>-Vidal<sup>2</sup>, et que pour les aultres, ces articles se passeront suivant la response du Roy à l'article des gouverneurs et lieutenans généraulz.

XXX<sup>me</sup> ARTICLE.

Nichil.

XXXI<sup>me</sup> ARTICLE.

Ilz demandent que si, dedans trois ans qu'ilz espèrent que l'Edict sera exécuté, advenoit la mort de Messieurs de Guyse, de Mayenne, de Mercueur, d'Entraignes, de la Chastre et de Rendant, l'article soit suivi.

XXXII<sup>me</sup> ARTICLE.

Quand l'on sera d'accord des villes de seureté, sera advisé quel nombre d'hommes y seront mis en garnison que le Roy fera payer.

XXXIII<sup>me</sup> ARTICLE.

La response du Roy aura lieu.

XLIX

ARTICLES APORTEZ PAR MONSIEUR MIROX, LE II<sup>e</sup> JOUR DE JUIN 1585<sup>3</sup>.

Les princes et seigneurs catholiques, uniz ensemble, très humbles et obéissans subietz du Roy, estans très assurez du zèle et affection de Sa Majesté à la conservation de ses bons et loyaux subjectz, la supplient très humblement vouloir accorder les seuretez qui ensuivent pour la religion catholique et leur sont nécessaires pour se garentir des injures et entreprises de ceulx de la nouvelle opinion qui sont leurs ennemys conjurez, avec lesquelles ilz se puissent maintenir en sa protection et continuer à luy rendre leur très humble service :

Que toutes les villes, places et forteresses qui ont suivy ce party, esquelles n'y souloit

avoir garnison, en seront exemptes, sinon qu'elles soient données pour seureté particulières à aucuns desdicts princes et seigneurs. Et quant aux aultres, où y avoit garnison, d'ancieneté, les garnisons qui y ont esté mises et sont nécessaires pour les tenir en seureté y seront entretenues;

Que les gouverneurs et lieutenans généraulx des provinces et tous aultres gouverneurs particuliers et capitaines desdictes places, villes et forteresses soient maintenuz et conservez en leurs gouvernemens, charges et estats, sans qu'ilz en puissent estre destituez, comme aussi ceulx qui ont pris et occupé aucuns desdictes places en faveur dudict party,

<sup>1</sup> Manosque (Basses-Alpes), arrondissement de Forcalquier.

<sup>2</sup> Ant. de La Tour, baron de Saint-Vidal, gouverneur du Velay.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franc., 3370, f<sup>o</sup> 70.

encores qu'ilz n'eussent provision de Sa Majesté, qu'ilz supplient très humblement leur vouloir octroyer.

Et pour seureté particulière de Monsieur le cardinal de Bourbon, luy accorder, s'il luy plaist, les villes et chasteaux de Rouen et Dieppe et le vieux palais dudit Rouen, avec pouvoir d'y mettre des capitaines, qui en seront pourvez par Sa Majesté.

A Monsieur de Mercœur, gouverneur de Bretagne, les villes et chasteaux de Nantes, avec Saint-Malo ou Dynan.

A Monsieur de Gyse, gouverneur de Champagne, la ville et cydadelle de Metz.

A Monsieur de Mayenne, gouverneur de Bourgogne, le chasteau de Dijon, qu'il tient, avec la ville et cydadelle de Chalon.

A Monsieur le cardinal de Guyse, la ville de Reims.

A Monsieur d'Aumalle, le pouvoir de commander comme lieutenant du Roy ez villes et places de Picardie estans dudit party, qui sont Peronne, Ham, Montdidier, Corbie, Roye et Montreuil.

A Monsieur d'Elbeuf, pareil pouvoir de commander ez villes et places de Daulphiné, estans dudit party, à savoir : Briançon, Amburn, Gap, Dye, Montélimar, Valence, Exilles.

A Monsieur d'Antragues, le gouvernement d'Orléans en chef, selon les provisions qu'il en a en du feu Roy.

A Monsieur d'O, le gouvernement du paisbas de Normandie, selon le pouvoir qu'il en a en par ses lettres de provision.

A Messieurs de La Chatre et Rendant, leurs gouvernemens, et a chacun d'eulx vingt-cinq

harquebuziers de garde, et andiet s<sup>r</sup> de Rendant, la ville d'Ysoire pour sa seureté.

A Monsieur le comte de Brissac, le gouvernement de la ville et chasteau d'Angers, avec l'estat de colonel de Piedmont, qu'il souloit avoir.

Au s<sup>r</sup> de Valliac, la capitainerie de Chasteau-Troumpette<sup>1</sup>.

Advenant vacation desdicts gouvernemens dans trois ans, qu'il plaise à Sa Majesté leur accorder aussi, pour seureté et afin de destourner leurs ennemis de faire entreprises sur leurs vies, qu'il soit pourveu ausdicts gouvernemens à la très humble supplication qui luy en sera faicte de la part des princes et principaulx seigneurs dudit party.

Que les garnisons qui sont nécessaires pour tenir lesdictes places en seureté, pour le service de Sa Majesté et la conservation de ceulx dudit party, soient païées par chacun mois avec les appointemens et estats des gouverneurs, capitaines et officiers, des deniers desdictes receptes générales de chacun desdicts gouvernemens, sur les estatz desquelles ilz seront distraictz de la recepte au commencement de l'année.

Qu'il plaise aussi à Sa Majesté, leur accorder que les compaignies de gens d'armes des princes et seigneurs qui sont de leur party, il y en ait douze d'entretenues et païées d'ordinaire sur les deniers du taillon de receptes générales des lieux où ilz seront, lesquels demeurent expressément à ce affectez, sans pouvoir estre employez ny divertiz ailleurs.

Lesquelles places et chasteaux, dont n'es-

<sup>1</sup> Le comte de Vaillac, auquel s'appliquait la réponse à l'article xxv<sup>e</sup>, *Nichil*, n'obtint rien en effet au traité définitif, pas plus que Chrétien de Rosne, le futur maréchal de la Ligue, qui avait demandé le gouvernement de Châlons. (Voir plus haut, p. 309 et 310.)

loient pourvez ceulx ausquelz Sa Majesté les délaissera pour leur seureté, ilz tiendront souz son autorité, et pour son service en seront responsables, et promettront, tous ensemble ou chacun pour soy, et les chefs principaulx dudiel party pour tous, les remectre ez mains de Sa Majesté aussi tost que l'édiet qu'il luy plaira faire pour la réunion de ses subjectz à la religion catholique sera entièrement exécuté : ce qu'ilz promettront et jureront de faire de bonne foy et sur péril de leurs vies et honneurs.

Pour le regard des articles concernans le

faict de la religion, l'édiet et exécution d'icelluy, supplient très humblement Sa Majesté leur accorder selon qu'ilz luy ont esté présentez par escrit<sup>1</sup>.

Sa Majesté est aussi très humblement suppliée d'accorder auxdicts seigneurs ducz de Mercœur, de Guyse et de Mayenne l'entretenement de leurs gardes, tel qu'ilz les souloient avoir pour la conservation et seureté de leurs personnes, lesquelles ils exposeront tousjours pour le très humble service qu'ilz luy doivent et veulent rendre.

## L

ESTAT ARRÉGÉ DE LA DESPENSE FAICTE PAR LES PRINCES CATHOLIQUES POUR LA LÈVÉE ET PAYEMENT DE LEURS ESTRANGERS, SELON LES PROMESSES FAICTES AVECQUES EUX<sup>2</sup>.

Nemours, 7 juillet 1585.

### PREMIÈREMENT :

Pour le henriguel de trois régimentz de reytres de douze cens chevaux chacun, souz trois cornettes de quatre cens chevaux, à raison de viii escuz par cheval, la somme de..... xxviii<sup>m</sup> xiii<sup>c</sup> escuz.

Pour le premier moys desdicts régimentz conduitz par les colonelz C. Lotto, ancien

lieutenant du colonel baron de Bassompierre<sup>3</sup>, Otto Plotz<sup>4</sup> et Mandeslot<sup>5</sup>, commencé le xxv<sup>e</sup> may et finy le xxv<sup>e</sup> juing ensuivant, la somme de trente huit mil dix-sept escuz et demy, qui est à raison de xxv<sup>m</sup> iii<sup>c</sup> l. v florins pour régiment, y compris les estatz du colonel et officiers revenans à xxx s. chacun florin, à la somme de vii<sup>m</sup> vi<sup>c</sup> l. xxii escuz et demy..... xxxviii<sup>m</sup> xvii escuz et demy.

<sup>1</sup> Un manifeste, signé du cardinal de Bourbon et du duc de Guise et publié sans doute à l'époque, est reproduit dans les *Mémoires de la Ligue* (t. I<sup>er</sup>, p. 167) sous ce titre : « Requeste au Roi et dernière résolution des Princes, etc., présentée à la Reine mère de Sa Majesté, le dimanche neuvième juin 1585... »

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3974, f<sup>o</sup> 50. Copie.

<sup>3</sup> Christophe II, baron de Bassompierre, seigneur d'Harouel et de Baudricourt, colonel de reitres au service de la Ligue, se rallia à Henri IV après sa conversion et négocia la réconciliation du roi avec le duc de Lorraine en 1595. Il mourut l'année suivante. Son fils fut le maréchal de Bassompierre.

<sup>4</sup> Othon Plotz, capitaine allemand, d'origine saxonne, très dévoué au duc de Guise, et qui était entré en France, en 1585, avec quelque compagnie de reitres. (V. de Thou, t. VI, p. 449.)

<sup>5</sup> Ernest van Mandesloo, colonel allemand, qui avait d'abord été au service du roi. (Voir le *Discours merveilleux* d'Henri Estienne, dans Cimber et Danjou, t. IX, p. 67, et dans toute les collections sur la Ligue et Catherine de Médicis.)

A plusieurs comtes, seigneurs et cappitaines particuliers d'Allemagne, entretenus par lesdicts princes soubz lesdicts trois régimens, pour leurs estatz et appointemens durant ledict mois, la somme de. . . . . ii<sup>m</sup> c escuz.

Au régiment dudict C. Lotto a esté avancé pour le second mois, commaucé audict xxv<sup>e</sup> juing, la somme de. . . . . ii<sup>m</sup> vi<sup>e</sup> l. xxii escuz et demy.

A celui dudict Otto Plottz, la somme de. . . . . iii<sup>m</sup> v<sup>e</sup> escuz.

Et à celui dudict Mandeslot. . . . . iii<sup>m</sup> v<sup>e</sup> escuz.

Pour les estatz du commissaire général et autres officiers, durant lesdicts deux mois. . . . . xi<sup>e</sup> l. xxvi escuz ii tierz.

Pour la retenue de vii<sup>m</sup> v<sup>e</sup> chevaux durant trois mois, à raison de m escuz par chacun d'iceux pour mil chevaux, la somme de. . . . . xxii<sup>m</sup> v<sup>e</sup> escuz.

Pour les appointemens accordez aux chefz desdicts vii<sup>m</sup> v<sup>e</sup> chevaux, durant ledict temps. . . . . xiii<sup>m</sup> v<sup>e</sup> escuz.

Ce du payement desdicts reyttes. . . . . cxv<sup>m</sup> vii<sup>e</sup> l. xvi escuz ii tierz.

#### LANSQUENETZ.

Pour lansqueld d'un régiment de lansquenetz, soubz dix enseignes de iii<sup>e</sup> hommes chacune, commandées par le conte de Westebourg<sup>1</sup>, comprins en ce les fraiz de la levée et des cappitaines particuliers, la somme de. . . . . iii<sup>m</sup> escuz.

Audict régiment, pour son premier mois commaucé ledict xxi<sup>e</sup> may, à raison de xii<sup>e</sup> escuz pour enseigne, la somme de. . . . . xii<sup>m</sup> escuz.

Audict conte et ses officiers pour leurs estatz et appointemens dudict mois. . . . . m escuz.

Plus, pour trente chevaux armez qui lui ont esté accordez, à raison de viii escuz par cheval. . . . . ii<sup>m</sup> x l. escuz.

Audict régiment, avancé sur le second mois, commaucé le xxv<sup>e</sup> juing, la somme de. . . . . ix<sup>m</sup> escuz.

Ce du payement faicts ausdicts lansquenetz. . . . . xxvi<sup>m</sup> ii<sup>e</sup> m escuz.

#### SUYSSES.

Pour la levée de huit mil Suysses soubz deux régimens de vingt-six enseignes, commandées par les collonetz Phiffer<sup>2</sup> et Tanner<sup>3</sup>, comprins les fraiz de cinq dyettes. . . . . xii<sup>m</sup> escuz.

Pour leur solde d'un mois, commaucé le xxii<sup>e</sup> jour de juing, comprins les estatz des officiers. . . . . x l. vii<sup>m</sup> c escuz.

Ce du payement desdicts Suysses. . . . . l. ix<sup>m</sup> c escuz.

Ce total du payement faict ausdicts estrangez. . . . . ii<sup>e</sup> l<sup>m</sup> cxvi escuz ii tierz.

Laquelle somme de deux cens ung mil cent six escuz deux tierz, nous, duc de Guyse, pair et grant maistre de France, certiffions avoir esté par nous payée ausdicts estrangez pour les causes et ainsi qu'il est contenu au présent estat, dont il plaira au Roy faire rembourser Monsieur le duc de Lorraine, selon la promesse qu'il a pleu à Sa Majesté nous en faire faire par la Roynne sa mère, afin que Monsieur le duc puisse asseurer noz créanciers des debtes que nous avons créés pour le recouvrement de

<sup>1</sup> Le comte de Westebourg, du duché de Nassau, colonel allemand, entraîné par le duc de Lorraine à offrir ses services à la Ligue.

<sup>2</sup> Ludovic Phiffer, colonel suisse, catholique, qui passa du service du roi à celui du duc de Guise.

<sup>3</sup> Sébastien Tanner, du canton d'Uri, ancien officier des troupes du pape, depuis 1575 colonel d'un régiment suisse au service du roi de France, passa avec ses soldats à la Ligue et mourut en 1590, quelques semaines avant la bataille d'Ivry.



ladicte somme. En quoy faisans, nous four-  
nirons de nostre promesse et quitance d'in-  
demnité envers lesdicts estrangers et tous  
autres.

Faict à Nemours, le dimanche viuf jour de  
juillet mil cinq cens quatre vingt cinq.

*Signé* : HENRY.

*Et contresigné* : PERICARD.

# LI

## LETTRE DE MONSIEUR DE LA RIVIÈRE AU DUC DE NEVERS<sup>1</sup>.

Paris, 12 août 1585.

Monseigneur, ayant trouvé ceste commo-  
dité, j'ay pensé vous devoir escrire ce qui  
s'est passé icy touchant la charge que m'avez  
donnée. La Royne a receu voz lettres<sup>2</sup> avec  
démonstration de beaucoup de contentement  
et m'a dict qu'elle me diroyt ce que désirez  
sçavoir<sup>3</sup> : ce qu'elle feyt le soir en son cabinet,  
qui est le contenu au mémoire<sup>4</sup> que je vous  
envoye, que je luy feiz veoir, affin de sça-  
voir s'il seroyt bien; et le trouva fort bon.  
Mais, ce matin, luy demandant ses lettres,  
m'a dict comme elle avoyt parlé de cest af-  
faire à Messieurs de Bellière et de Villeroy  
qui estoient de voz amys, lesquels l'avoient  
conseillé de ne vous mander le contenu au  
mémoire, veu qu'elle ne le sçayt du Roy,  
mais bien qu'elle l'a ouy dire, et qu'elle ne  
voulloyt que je le vous disse, me le défendant

expressément, mais qu'elle estoyt d'advise que  
vous luy escripvissiez une aultre lettre, fai-  
sant mention de ce qu'elle a escript par cy-  
devant à Madame; et aussy comme vous au-  
riez seen de par moy comme l'on avoyt rap-  
porté au Roy que luy aviez faict de mauvais  
offices estant de par delà, et que priez la  
Royne de supplier le Roy vous déclarer ce  
que c'est et que n'avez jamais pensé rien faire  
au préjudice du service très humble que de-  
bez à leurs Majestez. J'ay supplié la Royne de  
le vouloir sçavoir du Roy, et que j'estoys icy  
expres pour cest effect. Mais estant chose faicte  
à desseing, je n'en suis esté que importun et  
m'a dict la Royne que si elle en parloyt au  
Roy, qu'elle n'auroyt moyen vous servir en  
cest affaire et qu'il vous falloyt luy escrire pre-  
mièrement ce que dessus. Je verray ce soir si

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3364, f° 43 v°.

<sup>2</sup> Sans doute les deux lettres publiées plus haut et datées du 4 août 1585.

<sup>3</sup> Voir la lettre de la reine à la duchesse de Nevers, du 12 août, p. 345.

<sup>4</sup> Cette pièce, qui se trouve à la suite de la lettre, dans le même manuscrit, est ainsi intitulée :

« Mémoire dressé par Monsieur de La Rivière sur les propos que la Royne mère du Roy luy a dict avoir esté escript  
et rapportez au Roy contre Monseigneur de Nevers, lequel mémoire il fyt veoir le soir mesme à Sa Majesté, laquelle  
le trouva bon et bien dressé. Et il est tel :

« Que Monsieur de Nevers, estant à Romme, avoyt faict de mauvais offices au Roy;

« Auroyt requis le Pape de dispenser les subjectz du Roy de prendre les armes, au cas que Sa Majesté ne le permist  
et s'opposast à la Ligue;

« Qu'il auroyt aussi sollicité Sa Sainteté d'excommunier tous ceulx qui favoriseroient, porteroient les armes et,  
empescheroient, par quelques moyens que ce fust, l'extirpation de la religion nouvelle. »

elle n'aura poinct changé de vollunté ; ces actions tesmoignent que c'est avec beaucoup d'affection qu'elle s'y employe. Je vous diray estant de retour ce que j'en auroy congneu, et vous supplie, Monseigneur, croire que j'ay

le tout fait suivant vostre mémoire et comme vostre très humble serviteur.

De Paris, ce 12<sup>e</sup> aoust 1585.

Vostre très humble serviteur.

DE LA RIVIÈRE.

## LII

LETTRES DU DUC DE NEVERS À LA REINE MÈRE DU ROI<sup>1</sup>.

Nevers, 4 août 1585.

Madame, vous ne sçauriez mieulx faire paroistre vostre grandeur et bonté que d'avoir soing de l'honneur de voz serviteurs et subiectz, ny d'ailleurs les obliger d'avantage à vous rendre le devoir et service qu'ilz vous doibvent. C'est pourquoy j'ay resenty une extrême obligation à l'endroit de Vostre Majesté de la lettre qu'il vous a pleu d'escrire à ma femme<sup>2</sup> pour m'advertir des calomnies que l'on a voulu semer de moy, afin d'esclaircy le Roy et Vostre Majesté, comme je dois et désire. Ce qui m'a fait vous dépescher Monsieur de la Rivière, présent porteur, afin de vous mercier très humblement de l'honneur qu'il vous plaist de me faire et pour vous supplier de me faire ce bien que de me déclarer particulièrement ce que l'on a dict de moy, afin que je n'obmette aucune chose qui puisse donner occasion à Voz Majestez d'estre satisfaites et contentes de moy, comme je désire et veulx espérer qu'elles le seront, moyennant la grace de Dieu, lequel je supplie me donner les moyens de pouvoir recognoistre, par quelques signalez effectz, l'obligation grande que

je ressens avoir de vous faire très humble service, comme vostre serviteur très-fidelle, lequel, pour fin, après vous avoir baisé très humblement les mains, supplie le Créateur vous donner, Madame, tel heur, félicité et contentement que désirez.

De Nevers, ce 4<sup>e</sup> aoust 1585.

Vostre très humble et très obéissant subject et serviteur,

LODOVICO GONZAGA.

Madame<sup>3</sup>, j'ay entendu à mon grand regret, par les lettres qu'il vous a pleu d'escrire à ma femme et parce que d'ailleurs j'ay esté adverty<sup>4</sup>, comme l'on a escript au Roy et semé en vostre coust plusieurs langaiges indignes et mal scéans, que l'on dict que j'ay tenuz de Sa Majesté à nostre Sainct Père, à Romme, dont j'en ay receu grand desplaisir et tel que Vostre Majesté peult penser qu'un homme de bien peult ressentir de se veoir calomnier de ses honnes œuvres et intentions. C'est pourquoy, Madame, j'ay pris la hardiesse de vous supplier très humblement, comme je fays, de me faire ceste grace et faire que de voul-

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3364, f° 43 v°. Copie.

<sup>2</sup> Voir la lettre de Catherine de Médicis à la duchesse de Nevers, en date du 31 juillet 1585, p. 342.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3364, f° 44 v°.

<sup>4</sup> Cette lettre sans date a évidemment suivi de très près celle du 4 août.

loir particulièrement sçavoir de Sa Majesté ce que l'on luy a mandé que j'aye dict, et qu'il ayt esté trouvé mauvais, afin que je me mette en bon devoir de la rendre esclairée et contente de mes actions, qui n'ont esté et ne sont que très bonnes, et telles que je doys pour l'honneur de Dieu et de son Eglise, service de Voz Majestez, et bien de ce royaume, et qui puissent augmenter à ma postérité l'honneur que mes prédécesseurs nous ont acquis. Ce que j'espère faire moyennant l'ayde de Dieu, lequel je supplie, Madame, vous donner en parfaite santé, tout l'heur et félicité que désirez, et vous peult souhaiter celui qui est

Vostre très humble et tres obéissant subject et serviteur,

LUDOVICO GONZAGA.

Rethel, 30 novembre 1585<sup>1</sup>.

Madame, je vous merçye très humblement de la lettre qu'il vous a plu m'escrire le 24<sup>e</sup> du passé<sup>2</sup>; parce que enfin elle m'a esclairé en général la qualité des calomnies que aucuns se sont plu de publier allencontre de moy, plus pour faire les bons valetz et penser d'acquérir la bonne grace du Roy, et par conséquent quelque bon bénéfice ou présent à la manière acoustumée de ce temps, que pour dire chose qu'ilz sachent estre véritable. Car, Madame, c'est chose certaine qu'ilz ne peuvent dire avec vérité avoir entendu de moy ce qu'ilz ont publié, d'autant que je me suis tousjours destourné de parler avec telles sortes de broul-

lons, ores qu'on le désirast, pour ne leur donner subject de forger des impostures à l'encontre de moy, aussi peu ont ilz esté présents lorsque j'ay parlé à nostre Saint Père et à Messieurs les cardinaux, parce qu'on parle à eulx seul à seul, selon la coustume du pays; dont ilz ne peuvent avec vérité m'accuser de me l'avoir ouy dire. Et s'ilz dyent l'avoir appris de Sa Sainteté et d'aucuns de Messieurs les cardinaux, en ce cas je suis très content de les approuver pour mes juges, et supplie très humblement Vostredite Majesté de moyenner envers le Roy vostre filz qu'il trouve bon d'en faire de mesme, afin que la vérité soit rongne. Si dez le voiage que feist Monsieur de la Rivière au commencement d'aoust vers Vostredite Majesté pour ce mesme effect, il vous eust plu particularizer les faulx rapportz que l'on a fait de moy, j'eusse bien esclairé Sa Majesté des langaiges qu'ilz ont dict que j'ay tenuz à Sa Sainteté et à Messieurs les cardinaux; comme je pense faire maintenant de la bulle que je leur ay proposée par le certificat de sept des principaux du Sacré collège de Messieurs les cardinaux de Rome, qu'ilz ont mis de leurs mains au pied d'icelle, sans leur en avoir escript ung seul mot, pour n'estimer qu'il en feust de besoing, estant chose par trop véritable; par laquelle donc, Madame, on pourra colliger, comme aussi par une lettre que Monsieur le cardinal de Gaubara m'a escript, sans pareillement l'en avoir prié ny fait prier, que Monsieur de Chamloyseau présent porteur vous fera veoir, quelle a esté mon intention, et quelle ma négociation et mes desseins, et quelz peuvent avoir esté mes propos

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franc., 3364, f° 133.

Voir plus haut, p. 368, la lettre de la reine à la duchesse de Nevers; elle était accompagnée, dit Catherine elle-même, d'un autre billet adressé au duc, qui ne nous est pas parvenu, mais qui devait, comme de coutume, être à peu près conçu dans les mêmes termes.

et discours, faictz tant à Sa Sainteté que à Messieurs les cardinaux, en attendant que Sa Majesté en soyt d'avantaige esclaircy, comme j'espère de faire, s'il en sera besoin, congnoissant ma conscience par trop nette de telles calompnies. Et à la vérité, Madame, si je ne congnoissoys la qualité des escriptvains de la plume desquelz sont escoulez ses sottes imaginations, je m'en remuerois aultrement que je ne fais. Aussi que j'espère, en attendant qu'ilz soient payez de la monnoye qu'ils ont mérité, que la mesme vérité me vengera d'eulx, les faisans descrire pour impudens menteurs et calompiateurs. Et ce faisant, me ferai louer et tenir pour bon catholique, loyal subject de ceste couronne et chevallier d'honneur. Au contraire, Madame, je ne me puis tenir de regretter les bons et fidelles services que j'ay faictz à quatre Roys, l'espace de 36 ans, et particulièrement ceulx que j'ay faictz au Roy vostre filz, pour les veoir si mal employez, qu'au lieu d'espérer quelque récompence d'honneur, je me voyz si malheureux que d'estre tellement desdaigné et hay par Sa Majesté, qu'elle se plaise donner facile accès aux médisans de me calomnier, et, qui pis est, qu'elle adjouste plus de créance à leurs impostures, ores qu'elle les congnoisse les ungs pour menteurs effrontez et les autres pour les plus dissimulez et perfides de la terre, comme à Rome ilz sont publiquement tenez pour telz, que à ma loyauté, preudhomye, religion et actions honorables, qu'elle a esprouvé et congneu jusques au profond de mon ame et en tant d'occasions bien signallées depuis 18 ans en çà qu'elle à commancé à manier les affaires de la France, et, selon mesme qu'elle a peu apprendre et par Vostre Majesté et par aultres, que j'ay faict durant aultres 18 années que j'ay employées au service des roys ses père

et frère aysné, et Vostre Majesté comme régente en ce royaume par la minorité du feu Roy vostre filz dernier décédé. Et d'avantaige qu'il ayt voulu garder en son cuer telz iniques propos controuvez, sans m'en advertir, comme font tous juges à ceulx que l'on accuse devant eulx, pour leur donner moyen de s'en justifier et oster aux meschans et menteurs de calomnier à tort les innocens, lesquels aultrement seroient de condition misérable; ce que Sa Majesté ne peut faire en mon endroict pour juste occasion que je luy aye donné, dont je suis contrainct de penser, comme il y a grande apparence, qu'elle désire avoir quelque subject de se fascier contre moy, pour prendre argument de ne me recongnoistre pour tel qu'il m'a congneu et essayé en tant et divers endroictz, et me récompenser, comme il seayt en sa conscience que je le mérite et qu'il est tenu, pour l'avoir très bien et très fidellement servy, et enlin qu'il désire se defaire de moy. Ce que, certes, me faict entrer en désespoir, voyant que, si en 36 ans que j'ay continuellement servy ceste couronne, je n'ay peu acquérir tant de pied et d'assurance en l'opinion de Sa Majesté qu'elle n'adjouste foy à telles mensonges controuvez (au moins jusques à ce qu'il m'ayt ouy), que je ne pourray désormais attendre aultre chose que d'estre journellement calomnié par ces mesdisans, sans espérer de m'en pouvoir justifier, tandis qu'ilz seront les bien venuz auprès de Sa Majesté et qu'elle trouvera bon de les escouter et adjouster foy et se laisser aller à leurs persuasions à hayr sans occasion les bons et anciens serviteurs de ceste couronne, au lieu de ne les escouter ou donner moyen aux accusez de se justifier, ou plustost de n'adjouster foy à leurs calompnies, non plus que feist Alexandre le Grand à l'imposture donnée à son médecin, et que le roy d'Espaigne a



faict à l'endroiet du marquis de Pescaire<sup>1</sup>, mon beau-frère, luy vivant vice-roy de Castille, luy envoyant la propre lettre par laquelle l'on l'avoit accusé. Ce que, Madame, m'este toutes occasions d'espérer jamais d'avoir aucun honneur de Sa Majesté convenable à mes services, et me met en tel désespoir, qu'il me contrainet, puisque j'apperceys l'intention de Sa Majesté estre de se delfaire de moy, de vous supplier très humblement de luy demander, pour toute récompence, congé pour moy d'aller pourchasser ma fortune et acquérir de l'honneur à ma postérité où je penseray estre le bien venu et que l'on fera cas de mes mérites et où j'estimeray ne devoir regretter le travail que je pourray y employer, comme je craindroys de faire de par deçà. Non pour cella que je prétende m'excuser d'esclaircyr toutes les doubts que Sa Majesté aura voullu prendre ou garder de moy, qu'elle n'ayt très très juste occasion d'estre satisfaite de mes actions, pour n'avoir esté, comme aussi elles ne seront, que très bonnes et très justes, et par mesme moyen rendre mes ennemys et envyeux tous confuz et ebétez du tort qu'ilz me pourchassent sans occasion, pour me tenir esloigné de la bonne grace de Sa Majesté, laquelle, je puis dire avec vérité, n'a jamais eu ung plus loyal serviteur que je luy suis esté. Pour vostre regard, Madame, je vous prie de croire que, en quelque lieu que j'aille, je vous seray très humble et affectionné serviteur; et comme tel je vous supplie très humblement voulloir embrasser la jus-

tice de ma cause, afin que la vérité soit congneue, et enfin obtenir le congé, que j'espère vous sera facilement accordé, y estant Sa Majesté préparée et disposée, et d'autant plus, s'il vous plaira vous y employer, selon les honnestes offres qu'il vous a pleu de me faire par vostre susdicte lettre; et puis m'excuser de l'importunité que je vous ay donnée de ce long discours, congnoissant avoir abusé de vostre bonté. A quoy m'y a seul convyé l'affection que j'ay de vous faire très humble service, comme j'espère que Dieu m'en fera la grace, lequel cependant, je supplie, Madame, vous donner en parlaicte santé, très heureuse et longue vie.

De Rethel, ce 3 octobre 1585<sup>2</sup>.

La Cassine, 23 octobre 1585<sup>3</sup>.

Madame, ce n'est pas sans occasion que je doibs estre desplaisant de voir que j'aye désiré et porchassé, depuis quatre mois ençà, de pouvoir esclaircir le Roy des calomnies et menteries qu'il vous a pleu m'escire avoir esté semées contre moy, si je me veois réduit au commencement<sup>4</sup>, lors que je pensois, par la dépesche que Monsieur de Chamloiseau vous a apporté, d'en estre venu à bout et qu'il n'y failloit plus retourner. Toutesfois le désir que j'ay, Madame, de vous rendre en ce fait toute l'obéissance que je puis, avec mon honneur et le deboyro à Sa Majesté comme à mon Roy, me faict résoudre de vous faire ceste lettre par le retour du s<sup>r</sup> de Cavriana, vostre médecin, qu'il vous a pleu de m'envoier; et

<sup>1</sup> Avalos, marquis de Pescara, dans le royaume de Naples.

<sup>2</sup> La lettre n'est pas signée.

<sup>3</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3364, f<sup>o</sup> 144.

<sup>4</sup> Immédiatement avant cette pièce (ms. fr. 3364, f<sup>o</sup> 143) se trouve une lettre de la même écriture, avec postscriptum autographe et signature, qui porte l'annotation suivante de la main du duc de Nevers : « C'est la minute de la lettre que la Roïne vouloit que j'escrivisse, faite par M<sup>r</sup> de Bellièvre, apportée par le s<sup>r</sup> de Cavriana le 22 octobre 1585 ». — Cette lettre répond à celles de la reine en date des 15, 16 et 17 octobre, qui semblaient éterniser le débat et avaient mécontenté le duc de Nevers. — Voir p. 359 et suiv.

par icelle en premier lieu vous remercier très humblement de l'honneur qu'il vous plaist de me faire par un si ample tesmoignage que voz lettres, et récit que ledict Cavriana m'a faict de vostre part, m'ont donné d'estre conservé en vostre bonne grace pour l'un des plus loyaux et affectionnez serviteurs que aiez et qui sera tel jusques à la mort; et puis, pour vous prier très humblement, Madame, me faire ce bien que de voulloir assurer le Roy que je luy ay esté et suis très bon et très fidèle subject et serviteur, et de sa couronne, et que nul aultre peult désirer plus sa bonne grace que je fois, s'il luy plaist de m'en honorer, et que, si aucuns m'ont voulu calomnier en son endroit de chose que j'ay requise ou prochassée contre Sa Majesté envers nostre Saint Père et Messieurs les cardinaux de Rome, que se sont toutes maneries, ainsi que Sa Majesté le pourra clairement cognoistre par le certificat fait de sept de Messieurs les cardinaux du Saint office de l'inquisition, comme ceulx à qui pour leur charge je m'estois adressé, pour leur proposer la bulle contenue audiet certificat, et non aultre; par laquelle néanmoins l'on a voulu dire et mantir que j'aye voulu faire excommunier Sa Majesté et oster l'obéissance de ses subjectz, pour après embrouiller et renverser tout son royaume. Et pareillement qu'il vous plaise, Madame, de luy présenter la lettre que Monsieur le cardinal de Gambara m'a escript touchant les propos que je luy ay tenu du respect, honneur et désir que j'ay eu de recognoistre Sa Majesté comme mon vray Roy et maistre; afin que, par lesdicts certificat et lettre, elle puisse estre esclaireie que mes intentions et propos n'ont esté que bons et bienséant pour le sostenement de la foy catholique, grandeur de Sa Majesté et augmentation de sa couronne. Et outre tout cela assurer Sa Majesté que je me soubmetz en-

tièrement de croire Sa Sainteté et lesdicts cardinaux de ce qu'ilz diront des langaiges et propos plain d'honneur et de respect que je leur ay tenu de sa personne et affaires de son royaume, comme ceulx qui peuvent seulement estre juges de tel affaire, et non aultre. Et enfin, d'oytant Sa Majesté que lesdicts cardinaux aient fait les certificats seulement pour me gratifier, come leur ayant mandié, et non pour penser de certifier chose véritable et que Sa Sainteté ayt refusé de me le accorder, ainsi que l'on l'a voulu faire acroire à Sa Majesté: ce qui est notoirement faux; car je ne l'en ay jamais fait requérir. Et, veu que la preudhomie, qu'il a cognu depuis dix-huict ans, voire 36 ans ençà estre en moy, est peu estimée au pris des menteries d'aultreuy, il vous plaise, Madame, me faire ce bien que supplier Sa Majesté de me déclarer ceulx qui m'ont calomnié, afin que, selon leur qualité et la mienne, je les puisse faire aparoir pour meschans et effrontez menteurs; ce que je feray très volontiers et plus encores que je ne l'ay fait à l'endroit de feu Monsieur, pour estre Sa Majesté mon Roy et maistre: chose, Madame, que j'estime Sadicte Majesté ne me peult justement refuser, si elle désire de me conserver pour son très humble serviteur, comme je luy ay esté et le suis aussi fidelle et affectionné que nul aultre qu'il scauroit avoir, combien qu'il feust beaucoup plus suffisant que je advone de l'estre. Et pour fin, Madame, je vous prie très humblement de me pardonner de l'importunité que je vous donne; ce que je n'eusse osé entreprendre sans le commandement et hardiesse qu'il vous a pleu de m'en donner, qui d'autant plus m'oblige à employer ma vie, comme je désire faire mille fois non qu'une pour vostre service, pour lequel il vous plaira de ne vous lasser à me commander, non plus que je feray de

vous obéyr et servir de toute affection, et de laquelle je supplie le Créateur vous donner, Madame, très heureuse et longue vie, avec l'accomplissement de voz saintz desirs.

De La Cassine, ce xxii<sup>e</sup> octobre 1585.

*Signé :* Votre très humble  
et très obéissant subject et serviteur,  
LEODOVICO GONZAGA.

Madame<sup>1</sup>, j'estimois, par la dépesche que je vous ay faicte par le s<sup>r</sup> de Chamployseau, que Voz Majestés jugeroient comme j'ay esté meschamment et malitieuxment calumnié de tout ce que l'on vous a escript de Rome au préjudice de mon honneur, que j'estimerois grandement intéressé, s'il demouroit en l'opinion des hommes que j'eusse tenu aucuns propos à Nostre Saint Père, ou à aultres, contre la personne de mon Roy, que j'ay faict profession, dès le temps qu'il commença à porter les armes, de servir et respecter plus que toutz les aultres hommes du monde, m'adonnant plus à son service que de celluy qui estoit lors mon Roy et me pouvoit fere le plus de mal et de bien; et, depuis son avènement à la corone, j'ay tousjours et très fidellement continué la mesme dévotion, tellement que comme Vostre Majesté est bien mémorative, pour luy rendre l'obéissance de fidelle subject et serviteur, je n'eus pas crainte de prendre la charge de l'armée, lorsqu'il me commanda de poursuyvre et, si possible estoit, de prendre prisonnier feu Monseigneur son frère, duquel à ceste occasion j'encouruz et esprouvai depuis l'indignation. Ces actions, Madame, monstrent assés ce que j'ai eu et puis avoir dans le cœur qui me condamnerois moy-mesme de meschanceté, si, estant à Rome

où ailleurs, je me serois tant oublié que de vouloir dénigrer la bonne réputation de mon Roy, prince très vertueux et auquel je reconnois devoir tant bonneur, service, respect et obéissance; ce dont, Madame, je supplie très humblement Vostre Majesté de le vouloir asseurer, estant très marry qu'il n'aye pleu à Sa Majesté accepter ma lettre, où elle n'eust rien trouvé qu'elle n'eust jugé procéder du cœur d'un sien très fidelle subject et serviteur. Craignant de luy desplaire, je ne m'ingérerai pour ceste fois de luy escrire, espérant que Vostre Majesté, continuant ses faveurs en mon endroict, luy tesmoignera et l'asseurera de la sincérité de mon affection à son service; me demeurant ceste consolation que, par l'attestation de tant d'honorables seigneurs, qui sont des premiers et plus estimés du Sacré collège des cardinaux, il a peu apparoir à Sa Majesté que tant s'en fault que, selon le dire de mes columniateurs, j'aye, estant à Rome, poursuyvi une bulle au préjudice du service de Sadiete Majesté, que au contraire tout homme de bon jugement reconnoistra que je ne pouvois poursuyvre chose plus utile à l'avancement de la religion catholique et bien des affaires de Sadiete Majesté, qu'eust esté ladiete bulle; et comme, en tous les lieux où je me trouvois, je tesmoignois fidellement ce que j'avois congneu du saint zelle de Sa Majesté à la conservation de la religion catholique et extirpation des hérésies, je ne voulus obmettre d'en fere une bien expresse mention en ladiete bulle.

La Cassine, 24 octobre 1585<sup>2</sup>.

Madame, plus pour vous obéyr que pour mon contentement, je vous ay escrit d'autres

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3364, f<sup>o</sup> 141. — Cette lettre est une minute originale de la main de Bellèvre. Elle n'est pas signée et ne semble pas avoir été envoyée.

<sup>2</sup> Bibl. nat., fonds franç., 4714, f<sup>o</sup> 193, copie.

lettres, selon vostre intention, en fin de vous faire aparoir combien de pouvoir a sur moy vostre commandement; c'est à vous maintenant, Madame, à faire apparoir, non seulement à moy, mais à toute la chrestienté les bons effectz de voz promesses et intentions; vous suppliant de croire que, selon qu'il fache fort à ung homme de bien de se voir bailloué et mesprisé et qu'il ne le peult supporter, que aussi, estant traicté comme je le mérite, il sert bien et dignement son maistre, ce que je feray, Madame, et fort facilement, s'il plaira à Voz Majestez de se servir de moy avec honneur, et non aultrement; car plustost que de perdre mon temps, je vous supplieray

d'obtenir mon congé, lequel en ce cas ne me pourra estre refusé, puisque Sa Majesté ne désirera se servir de moy, faulte de bonne vollonté ou de fiance qu'il ayl en mon endroiet, par ce que, de suffisance, il cognoist ce qu'il y est. En cest endroiet je supplieray le Créateur vous donner, Madame, très heureuse et longue vie.

De la Cassine, ce 24<sup>e</sup> octobre 1585.

Vostre très humble et très obeissant subject  
et serviteur,

Ludovico GONZAGA.

### LIII

#### LETTRE DU DUC DE GUISE AU DUC DE NEVERS<sup>1</sup>.

Octobre 1585.

Je n'ai eu autre nouvelle depuis ce que je vous escrivis ier par vostre laquays. Monsieur le Cardinal m'escriit que, sans la Royne, qu'il nous fut venu voir, et me maude-t-on d'autre conté que la crainte qu'on en a eue est cause de l'allée à Gaillon, et que l'on ne se doit rassembler qu'à Monet. L'on m'escriit aussy que Monsieur d'Espernon haste son voiage à Metz pour estre en très grande allarme de la citadelle, ne voiant ses cousins quy sont à Paris, ayant donné quelque cous d'espée à un gentilhomme quy suivoit le jeune et seu qu'ilz avoient envoié deux courriers à leur ayné quy est en Metz. Je crois qu'il y veut changer

quelque chose, faisant y cheminer à dilligence sine compagnies du régiment de Pycardie, auxquelles il se fie fort. La jeune Reyne me mande que son frere tient assiégé Monsieur de Rohan<sup>2</sup> dans le château de Belin en Bretagne; le Roy luy envoie des commissions pour se faire; l'on me mande que lediet Rohan envoyoit vers le Roy demander une abbolityon et qu'il fera profession de foy. Voilà comme ce petit effet les a tous étonnés. Sy j'apprens quelque chose d'Espernon, lequel diet à tout le monde qu'il me viendra voir, je ne faudray rien dire le vous mander et rapporter tout un butin à Reins; car il me

<sup>1</sup> Bibl. nat., fonds franç., 3413, f° 531.

<sup>2</sup> René de Rohan faisait partie de l'armée du prince de Condé. Ayant été battu près d'Angers, en septembre 1585, le duc de Mercœur, son vainqueur, s'empara du château de Blain en Bretagne et y mit garnison. Rohan mourut à la Rochelle, en 1586.



l'audra vous aller trouver, soudain que vous y viendrés. Je vous baise les mains et à Madame ma seur.

*Au dos :*

Je vous supplie me renvoyer ce que je vous

envoies ier du vieux manoir d'Allemagne et en reprenez double s'ilz le méritet; mais que personne ne les voie.

LIV

ESTAT DES GENS DE GUERRE QUE LA ROYNE MÈRE DU ROY A ORDONNÉ ESTRE MIS EN GARNISON ÈS CHASTEaux DE SON COMTÉ D'Auvergne ET BARONNIE DE LA TOUR, ET DES PAIEMENS QUE'ELLE ENTEND LEUR ESTRE FAICTZ PAR CHASCUN MOIS DE DÉCEMBRE, JANVIER ET FÉVRIER PROCHAINS <sup>1</sup>.

18 novembre 1585.

Au chasteau de Mereurol<sup>2</sup>, pour le capitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chacun mois la somme de six escuz et à trois soldatz la somme de neuf escuz, qui est pour chacun d'eulx trois escuz. ci. . . xv escuz.

Au chasteau d'Ybois<sup>3</sup>, pour le capitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chacun mois pareille somme de six escuz, et à trois soldatz trois escuz par mois pour chacun d'eulx, revenant le tout à la somme de. . . . . xv escuz.

Au chasteau de Montredon<sup>4</sup>, pour le capitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chacun mois la somme de six escuz, et à trois soldatz trois escuz par mois pour chacun

d'eulx, revenant le tout à la somme de. . . . . xv escuz.

Au chasteau de Busséol<sup>5</sup>, pour le capitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chacun mois la somme de six escuz et à trois soldatz trois escuz par mois pour chacun d'eulx, revenant le tout à la somme de. . . . . xv escuz.

Au chasteau de Couppel<sup>6</sup>, pour le capitaine ou aultre qui y commandera, la somme de six escuz et à trois soldatz trois escuz par mois pour chacun d'eulx, revenant le tout à la somme de. . . . . xv escuz.

Au chasteau de Creins<sup>7</sup>, pour le capitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par

<sup>1</sup> Orig. Collection Baguenault de Puchesse, 2 p. in-f. Il est inscrit sur le dos, de la même écriture : « Pour envoyer à Monsieur de la Guesle. »

<sup>2</sup> Mereurol (Allier), arrondissement de Ganal.

<sup>3</sup> Ybois (Puy-de-Dôme), commune de Flat, arrondissement d'Issoire.

<sup>4</sup> Montredon, commune de Besse-en-Chandesse, arrondissement d'Issoire.

<sup>5</sup> Busséol, canton de Vic-le-Comte, arrondissement de Clermont-Ferrand.

<sup>6</sup> Copel, commune de Saint-Julien-de-Copel, arrondissement de Clermont-Ferrand. Catherine vendit cette terre, qui faisait depuis longtemps partie du comté d'Auvergne, au baron de Saint-Miel, par acte en date des 13 et 14 septembre 1586.

<sup>7</sup> Crems ou Cremps, château féodal, aujourd'hui complètement détruit, situé près de Vir-le-Comte. Le château et la terre faisaient partie du comté d'Auvergne. Marguerite de Valois les vendit le 29 novembre 1590 à Marguerite de Bost-Benoil, veuve d'Alexandre de Frédeville.

chascun moys la somme de six escuz et à trois soldatz par moys pour chascun d'eulx trois escuz, le tout à la somme de . . . . xv escuz.

Au chasteau de la Tour<sup>1</sup> pour le cappitaine ou aultre qui y commandera, sera payé par chascun moys la somme de six escuz et à ung soldat trois escuz par chascun moys, revenant le tout à la somme de . . . . ix escuz.

Somme desdicts paiemens qu'il faudra faire par chascun desdicts mois. . . . m<sup>xx</sup> viii escuz.

Et pour les trois mois. . . . n<sup>e</sup> m<sup>xx</sup> vii escuz.

Laquelle susdicte somme de n<sup>e</sup> m<sup>xx</sup> vii escuz, Sa Majesté veult estre payée aux susdicts gens de guerre, en la forme ci-dessus contenue, par M<sup>r</sup> Pierre Boniface, trésorier et receveur général de Sadicte Majesté en sa terre d'Auvergne, de deniers provenant de la vente ordinaire des bois, tant de la forest de Pezoux que des aultres forestz de Sa Majesté en sondict

comté d'Auvergne et tous aultres deniers extraordinaires qui seront receuz par lediet Boniface, et, rapportant par luy ces présentes la certification du s<sup>r</sup> de la Guesle, gouverneur pour Sa Majesté en ses dictes terres d'Auvergne, de la guarnison qu'auront tenue lesdictes gens de guerre esdicts chasteaux par chacun desdicts mois leurs quittances sullizantes de la susdicte somme de n<sup>e</sup> m<sup>xx</sup> vii escuz, ou ce que d'icelle il en aura esté par luy payé, sera passé et alloué en la despense de ses comptes et rabatue de la recepte par les commissaires des comptes de Sadicte Majesté et partout où il appartiendra.

Faict à Paris, le xviii<sup>e</sup> novembre 1585.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : DELAUBESPINE.

## LV

### LÉTTRE DU DUC DE SAVOIE AU CHEVALIER D'ELBÈNE<sup>2</sup>.

6 mars 1588.

Mons<sup>r</sup> le chevalier, j'ay reçu la lettre que votre filz m'a apportée et entendu ce qu'il m'a dict de vostre part, et vous remercie du bon rapport qu'avez faict à Leurs Majestés de ma sincère affection et dévotion à leur service, laquelle je désire entièrement qu'elles puissent voir un jour par quelques bons effectz.

Touchant ce que vous avez dict à La Majesté de la Royne sur le discours du mariage de Madame la princesse de Lorraine avec le

duc de Florence, vous vous ressouviendrez que je vous die que ce seroit un grand mariage : mais qu'aussy l'on feroit trop grand tort à Mons<sup>r</sup> de Nemours mon frère<sup>3</sup>, après tant de promesses qu'on luy en a faictes. C'est tout ce que je parlay avec vous sur ce particulier. Et, comme je fais profession d'aller franchement en toutes mes actions et non à deux visages, et que je m'assure que La Majesté de la Royne me tient pour tel, je ne peux croire qu'elle trouvat bon que je fisse

<sup>1</sup> Latour-d'Auvergne, chef-lieu de canton du Puy-de-Dôme, à 60 kilomètres d'Issoire, où l'on voit encore les restes du château qui fut le berceau de toute cette illustre famille.

<sup>2</sup> Copie. Bibl. nat., fonds franç., 4700, f<sup>o</sup> 91.

<sup>3</sup> Voir, p. 379, la lettre à madame de Nemours et la note 2.

l'office dont m'a parlé vostre filz<sup>1</sup>, tant contraire au delvoir de parentage et amitié que je porte à mon frère et aux offices que j'ay faict jusques à présent et par lettre et par ambassadeur exprès que j'ay envoyé vers Leurs Majestés pour les remercier de ladicte promesse faicte à mon frère et les supplier de la vouloir effectuer, comme j'espère qu'elles

feront, et que La Majesté de la Royne ne voudra donner occasion de mescontentement à Madame de Nemours, qui de tout temps luy a esté si affectionnée servante<sup>2</sup>.

Et sur ce, je prie Nostre Seigneur qu'il vous doint, Mons<sup>r</sup> le chevallier, sa saincte grace.

De Turin, ce vi<sup>e</sup> mars 1588.

<sup>1</sup> La lettre de Julien d'Elbène, en date du 8 février 1588, se trouve au même ms., f° 20.

<sup>2</sup> La reine mère poursuivit jusqu'au bout son projet : elle fit épouser sa petite-fille de Lorraine à Ferdinand de Médicis, cardinal depuis 1563 et auquel on fit quitter la pourpre en 1587 pour succéder à son frère mort sans enfants.

## LETTRÉS DE 1582 À 1585

## RETROUVÉES PENDANT L'IMPRESSION DE CE VOLUME.

1582. — 4 août.

Imprimé dans *Lettrés et exemples de la feu Roynie mère*,  
par Barthélémy de Laffemas, Paris, 1602. — Reproduit dans  
les *Archives curieuses de l'histoire de France*, t. IX, p. 121<sup>1</sup>.

A MESSIEURS

LES MAIRE ET ESCHEVINS

DE LA VILLE D'ORLÉANS.

Messieurs, vous avez cogneu par le passé le soing particulier que j'ay eu de tout temps de procurer, en tout ce que j'ay peu, la décoration, accroissement et enrichissement de ma ville d'Orléans, depuis qu'il a pleu aux Roys messieurs mes enfans m'en délaïsser la possession et jouissances : cela est cause, continuant en ceste bonne volonté, laquelle m'accroïst de jour à autre, que je désire infiniment voir de mon temps et par mon moyen ceste dicte ville accreue et augmentée en beaucoup de bonnes et grandes commoditez. pour plusieurs telles raisons, y voir la manufacture des draps de soye bien estable, comme aussi les ouvriers de tapisserie, trouvant moyen d'attirer en ladicte ville quelque quantité de maistres desdicts mestiers, soit de Flandres

<sup>1</sup> Il n'y a plus trace de cette lettre dans les Archives municipales d'Orléans.

ou d'ailleurs, outre ceux qui y peuvent estre à présent, pour y commencer à establir lesdictes manufactures<sup>1</sup>; chose dont je vous ay bien voulu advertir et vous prier, comme très affectionnez que je sçay que vous m'estes tous, de me vouloir. en ce qui despendra de vous, m'assister et servir en ceste mienne intention, et de vostre part tenir la main et adviser à faire si bons et gratieux traictement aux maistres desdicts mestiers, qui se voudront retirés en ladicte ville pour y commencer à y introduire lesdictes manufactures, que cela leur donne occasion d'y venir plus volontiers s'y habitner, estant de ma part résolue, durant lesdictes quatre premières années que lesdicts maistres se retireront en ladicte ville, de leur faire don et distribuer pour chacun an de mes finances, pour leur donner plus d'occasion et de moyens de s'y venir habituer, et, outre ce, de supplier le Roy monsieur mon fils de les vouloir exempter de toute charge et

<sup>1</sup> Barthélémy Laffemas ajoute que, lors des troubles religieux de 1585, «aucuns envieux estrangers jettèrent d'animosité, en la chaudière de tainture des ouvriers, un pot de résine ou de poix et gastèrent toutes leurs soyes». Toujours est-il que cette industrie nouvelle ne prospéra point sur les bords de la Loire où elle n'avait d'ailleurs aucune raison de s'établir.



subside, en considération du bien et commodité que ceste manufacture apportera à ladicte ville, pour le grand nombre de pauvres personnes qui apprendront par ce moyen à gagner leur vie, au bien, accroissement et augmentation de la dicte ville. Partant, si vous eustes jamais aimé de me faire service agréable, faites-le moy apparroistre à l'accomplissement de ce que dessus, et que dans peu de jours je sçache l'ordre que vous y aurez donné, le faisant accomoder de plusieurs granges et greniers, tant pour lesdits tapisiers que fileurs et ouvriers en soye, ainsi que je sçay que vous avez commodité en ladicte ville, qui sera grandement acerue, ornée et enrichie par ce moyen, pour y avoir toute chose requise et nécessaire à cest effect, comme les eaux propres pour les tinctures et quantité de laines.

Priant Dieu, Messieurs, vous avoir en sa sainte garde.

Escript à Fontainebleau, le quatriesme jour d'aoust 1582.

*Signé* : CATHERINE.

*Et plus bas* : DE LAUBESPINE.

1584. — 15 février.

Orig. Archives de Thouars.

Imprimé par M. le duc de La Trémoille dans les *Documents historiques et généalogiques*, Paris, 1877, in-fol., p. 103.

A MA COUSINE

MADAME DE LA TRIMOUILLE,

DUCHESSE DE THOUARS.

Ma cousine, vous sçavez combien de tout temps je vous ay aymée et estimée, et comme je désire le bien et conservation de vous et de vos enfans, tant pour la lidellité et obéissance que je sçay que vous avez au service du Roy monsieur mon filz et à moy, que pour la mémoire de ceulx de La Trimouille, qui se sont

tousjours monstrez très affectionnez à ceste couronne. Je vous diray qu'il n'a tenu à moy que vous n'ayez esté assignée de voz deniers de consignation; mais il n'y a eu aucun moien de faire emploier vostre partie sur l'estat de la recette de Tours, d'autant qu'il a esté cloz durant mon absence et qu'il ne s'y est trouvé fondz pour ceste année, dont je suis très marrye, pour manquer en cella de la faveur que je désire vous y rendre; mais croyez, ma cousine, que je le recommanderay de sy bonne façon, à la première commodité qu'il y aura, que j'espère vous en rendre contente et satisfaite, comme je vous ay promis; et vous assure que tout ce que je pourray pour vous et les vostres, que je l'embrasseray, et vous y assisteray, aussy volontiers que je prie Dieu vous avoir, ma cousine, en sa sainte et digne garde.

Escript à Paris, le xv<sup>e</sup> jour de febvrier 1584.

*De sa main* : Vostre bonne cousine,

CATHERINE.

1584. — 23 juillet.

Public Record office. *Papers of France*, 1584.

À MONSIEUR EDWARD STAFFORD<sup>1</sup>,

AMBASSADEUR D'ANGLETERRE.

Monsieur l'ambassadeur, je vous prie trouver bon ce que j'ay prié Pinard, présent porteur, de vous dire de ma part; car je l'ay fait avec la seureté que j'ay que la Royne vostre maïstresse s'assure tant de mon amitié que je désire, en tout ce que j'ay de moyen, la veoir contente; et aussy, sçachant que le Roy

<sup>1</sup> En titre est écrit de la main de Laurence Tomson, secrétaire de sir J. Wals : « *The coppie of Queen Mothers l<sup>r</sup> to S<sup>r</sup> Edw. Stafford. July 23, 1584, stilo novo.* » — Edward Stafford (1552-1605), nommé, en octobre 1583, ambassadeur résidant en France, où il resta sept ans.

mon fils seroyt marry de ne recevoir ce qui vient d'elle avec l'honneur et démonstration de l'amitié que je scay qu'il luy porte, cela est cause que je pense que le trouverez bon d'en user comme vous dira Pinard de ma part; et, me remettant sur luy, feray fin, etc.

Je vous prie faire mes recommandations à madame de Shelleild<sup>1</sup>.

[CATHERINE].

1584. — 26 juin.

Copie. Archives du Rhône. Série E.

#### A MONSIEUR DE PLAINPIED,

VOY CONSEILLER ET AULXONNIER ORDINAIRE.

Monsieur de Plainpied<sup>2</sup>, je faictz ceste déperches à Nostre Saint Père le Pape en faveur du s<sup>r</sup> de Manzé<sup>3</sup>, pour luy faire obtenir la dispense qu'il désire du premier degré qu'il avait prins en l'esglise Saint-Jehan de Lyon, en laquelle il fut mis estant en bas aage par

<sup>1</sup> La destinée de cette femme est assez singulière. Elle était née Douglas, fille du premier lord Howard et sœur de l'amiral, et épousa en premières nocces lord Sheffield qui mourut en 1568. Elle s'unit ensuite, en 1573, à Leicester, qui la répudia, après avoir eu d'elle un fils, et enfin elle se remaria en 1578 ou 1579 à Edward Stafford; mais on l'appelait toujours lady Sheffield.

Castelnau écrivait le 9 avril 1584 à la reine mère : « J'ay présenté à la Roynie d'Angleterre la lettre qu'il a pleu à Vostre Majesté luy escrire et fait entendre ce qu'elle m'a commandé; de quoy elle a démontré estre bien aise... et des honnestes propos que avez tenus à son ambassadeur et à Madame de Shelleild, sa femme. (*Relations politiques de la France avec l'Ecosse*, t. III, p. 251. — Voir aussi la lettre de Catherine du 20 décembre 1583, plus haut, p. 162.)

<sup>2</sup> L'abbé de Plainpied était à Rome depuis environ un mois. — Voir la lettre du 20 mai 1584 au prince de Mantoue, plus haut, p. 186.

<sup>3</sup> François d'Amanzé, sgr de Chauffailles, fils de Catherine de Semur.

le s<sup>r</sup> de Chauffailles, son père, qui se veoit chargé de beaucoup d'enfans, par laquelle vous luy ferez donner l'approbation de mariage qu'il consomma aux premiers troubles avec la damoiselle de Semur, de laquelle il a plusieurs beaux enfans qui ne dégénèrent de l'honneur et prouesse de leur père. A ceste cause, je vous prie intercéder en ma faveur, prière et requeste vers Sa Sainteté l'expédition de ceste grace et le favoriser en tout ce que pourrez, suyvant les mémoires que vous recevrez à cest effect dud. s<sup>r</sup> de Manzé, pour lequel je désire en cest endroict estre par vous fait tant bon office et que me faciez cognoistre que ceste mienne recommandation ne despart pour chose vulgaire, ains pour aultant affectionnée que pour tout autre en faveur de qui je la pourrois faire; et me remettant sur ce à vostre suffisance et diligence, je ne vous feray ceste plus longue pour prier Dieu vous donner, mons<sup>r</sup> de Plainpied, en parfaicte santé, sa grace sainte.

A Saint-Maur-des-Fossez, le vingt sixiesme jour de juing 1584.

Signé: CATHERINE.

Et plus bas: DE LAURESPINE.

1584. — 26 juin.

Copie. Archives du Rhône. Série E.

A NOSTRE

#### TRÈS SAINT PÈRE LE PAPE.

Très saint Père, le defunct s<sup>r</sup> de Chauffailles<sup>1</sup>, duquel le feu roy Henry, monseigneur, et les roys mes enfans ont receu de bons services, tant près leurs personnes qu'en toutes les guerres et batailles que se sont faictes en ce royaume, s'estant trouvé chargé de plu-

<sup>1</sup> Chauffailles (Saône-et-Loire), canton de Charolles, où se trouvent encore les restes d'un vieux château.

sieurs enfans, auroit fait chanoine et comte, en l'église St-Jehan de Lyon, Anthoine, s<sup>r</sup> de Manzé, son fils<sup>1</sup>, où il le fait promouvoir au premier degré de prestrise et auroit chanté l'espire, sans avoir pris les autres ordres que luy estoient requises en ceste profession et peu de temps après, survenuz les guerres civiles et les misères et malheurs qu'ont apporté les premiers troubles, mesmes la surprinse et saccagement de ladicte ville et esglise de Lyon, laquelle les chanoines et comtes avec les autres ecclésiastiques feurent contrainctz, pour sauver leurs vyes, l'abandonner et se retirer soubz l'aille et faveur de leurs parens, les autres aux armées du Roy mondiet seigneur, qui estoient lors aux pays de Lyonnaïs : ce que fait ledict s<sup>r</sup> de Manzé qui, se trouvant si adextre aux armes, fit plusieurs actes généreux qui luy donnèrent occasion de poursuyvre la course de ceste forme, en laquelle il a démontré par bons effectz sa valleur et le desir qu'il avoit au service de ceste couronne, avec deux de ses frères qui, pour n'estre moins courageux, auroient perdu la vie au siège et prise de la ville d'Issoire, et ignorant ledict de Manzé que

le premier ordre de prestrise luy peust interdire le mariage, il l'auroit, au temps desdictz troubles, consommé avec damoiselle Françoisse de Semur, pour lors vefve, de laquelle depuis il a eu et a encores plusieurs beaux enfans; mais désirant que à luy ne aux siens on luy puisse obvier ledict ordre et nullité de mariage, ne voulant s'aider des édictz de pacification desdictz troubles pour avoir tousjours esté très bon catholique, il supplie Vostre Sainteté, par le brevet que vous sera présenté par l'abbé de Plainpied, mon conseiller et aumonier, estant près d'icelle pour mes affaires, luy vouloir sur ce donner vostre dispense avec approbation dudict mariage<sup>1</sup>. A quoy, très Sainct Père, j'ay pensé, pour l'amitié que j'ay tousjours eu à ceulx de sa maison, en considération des bons services qu'il m'a faitz, parti-

Guillaume d'Amanzé, qui continue la ligne, marié en 1578 à Françoisse de la Guiche;

Anthoine d'Amanzé, chanoine et comte de l'église de Saint-Jean, à Lyon, en 1558;

Jean d'Amanzé, s<sup>r</sup> de Boisdemont;

Françoise d'Amanzé, mariée en 1563 à Christophe de Montchaun.

Ainsi, il n'est en rien question du mariage tardif d'Antoine avec « dispense et approbation », ni de la légitimation des enfans nés depuis longtemps. Même silence dans la *Gallia Christiana*, qui indique (t. IV, p. 495) Antoine d'Amanzé comme chanoine de Lyon et albé de Saint-Rigault au diocèse de Mâcon. Et comme il est impossible que la reine mère n'ait point écrit ses deux lettres en parfaite connaissance de cause, il faut supposer que la dispense du pape aura été refusée et que les généalogistes auront fait disparaître la trace de cette affaire un peu irrégulière.

<sup>1</sup> M. Guigue, l'érudit archiviste du Rhône, qui nous a gracieusement communiqué ces pièces, a des doutes aussi sur la régularisation du mariage d'Antoine d'Amanzé. Il a trouvé trace de son nom au chapitre de Saint-Jean jusqu'au 18 novembre 1563; à partir de cette date, le registre ne mentionne plus que son absence, et, le 26 janvier 1588, le chapitre nomme un administrateur de ses revenus.

<sup>1</sup> Il y a là un petit mystère qui n'est pas facile à éclaircir. La famille d'Amanzé est des plus connues. Non seulement tous les recueils héraldiques parlent d'elle, mais nombre de documents se trouvent au Cabinet des titres (Pièces originales, 45), et, de plus, il existe tout un volume, qui devrait faire foi, intitulé : *La généalogie et les alliances de la maison d'Amanzé au comté de Mascinois*, par le sieur d'Hozier . . . , publiée par Pierre Palliot, imprimeur du Roy, Dijon, 1749, in-folio. Or, quand on y cherche la branche de Chauvaillies (p. 64 et *Preuves*, p. 47), on ne trouve rien de semblable au cas qu'expose longuement Catherine de Médicis dans ses deux lettres.

François d'Amanzé, seigneur de Chauvaillies, marié à Françoisse de Traves, eut de nombreux enfans, qui sont indiqués comme suit :

Claude d'Amanzé, l'aîné, mort au siège d'Issoire;

Jean d'Amanzé, tué également devant Issoire;

cullièrement debvoir vous supplier très humblement accorder la dispense dud. mariage audiet de Manzé, afin qu'il cognoisse que à ceste mienne recommandation et sur toutes les occasions et moiens que je vous ay pour ce vollu descrire et que je représente encores plus au long audiet abbé de Plainpied pour les vous faire entendre, avez favorablement incliné, s'assurant Vostre Saincteté que ceste grace et faveur ne sera en la personne que d'ung très bon et fidel catholique et amateur de l'honneur et repos de vostre esglise, et qu'en icelle je me trouveray grandement satisfaite et ne sera que je ne m'en trouve à jamais obligée, ainsy que je suis, de supplier Dieu qu'il vous doinct, très Sainct Père, en toute félicité, la grandeur et augmentation de vostre sainte Esglise catholique, appostollique et romaine.

A St-Maur-des-Fossez, le xxvi<sup>e</sup> jour de juing 1584.

Vostre dévotte fille, la royne, mère du Roy de France,

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : DE LAUBESPINE.*

1585. — 30 juin.

Bibl. nat. Nouv. Acq. fr. 931, f<sup>o</sup> 196.

A MONSIEUR DE SAINT-GOUART,

CHEVALIER DES DEUX ORDRES DU ROY MONSIEUR MON FILS,  
CONSEILLER EN SON CONSEIL D'ESTAT ET PRIVÉ,  
ET SON AMBASSADEUR PRÈS NOSTRE SAINT PÈRE LE PAPE.

Monsieur de Saint-Gouart, j'ay présentement receu la lettre que m'avez escripte le

xxii<sup>e</sup> de ce mois et ay veu voz dernières despèches au Roy monsieur mon fils et celles de mon cousin le cardinal d'Est, louant bien fort la bonne façon dont, luy et vous, vous estes conduitz ès deux dernières audiences qu'avez eues de Nostre Saint Père, estant infiniment esbahie des déportemens des cardinaux de Vandémont et de Sens, et aussi de mon cousin le duc de Nevers. J'espère que Dieu qui cognoist l'intérieur de nos cœurs fera la grace au Roy monsieur mon fils de venir au dessus de ses effectz et ne permectra point que l'on entreprenne sur son auctorité. Nous soumes, Dieu mercy, en fort bons termes de la paix, et croy que ces princes et le s<sup>r</sup> Coligny se rengeront à leur devoir et seront si saiges de ne se laisser conduire au mal, où les pernicieuzes menées et pratiques de ceulx qui ne taschent qu'à abesser cest estat les vouloient mettre. Lesdicts princes doivent arriver icy ce soir, espérant qu'entre cy et deux ou trois jours nous aurons parachevé ce bon œuvre. Cependant je vous mercy de la peyne que prenez pour mes affaires particuliers, lesquelz je vous recommande tousjours; et prie Dieu, Monsieur de Saint-Gouart, vous avoir en sa sainte et digne garde.

Escrict à Nemours, le dernier jour de juing 1585.

*Signé : CATHERINE.*

*Et plus bas : PINART.*



# ITINÉRAIRE DE CATHERINE DE MÉDICIS

EN 1582, 1583, 1584 ET 1585.

## 1582.

2-28 janvier. — Paris.  
 20-28 février. — Paris.  
 3-6 mars. — Paris.  
 14 mars. — Villesavin.  
 14-15 mars. — Chenonceaux.  
 16 mars. — Azay-le-Rideau.  
 16 mars. — L'He Bouchard.  
 17 mars. — Chenonceaux.  
 20-26 mars. — Mirebeau.  
 28 mars. — La Motte-Saint-Héraye.  
 3 avril. — Châtellerault.  
 6-20 avril. — Chenonceaux.  
 30 avril. — Fontainebleau.  
 2-27 mai. — Fontainebleau.  
 31 mai. — Paris.  
 1<sup>er</sup>-10 juin. — Paris.  
 12-17 juin. — Saint-Maur-des-Fossés.  
 30 juin. — Paris.  
 2 juillet. — Fontainebleau.  
 4 juillet. — Montceaux.  
 6 juillet. — Fontainebleau.  
 7 juillet. — Chenonceaux.  
 11 juillet. — Fontainebleau.  
 13 juillet. — Chaulnes.  
 14-28 juillet. — Fontainebleau.  
 4-6 août. — Fontainebleau.  
 10-11 août. — Paris.  
 16-18 août. — Saint-Maur-des-Fossés.  
 4 septembre. — Paris.  
 4-30 septembre. — Saint-Maur-des-Fossés.

4-31 octobre. — Paris.  
 9-28 novembre. — Paris.

## 1583.

4-31 janvier. — Paris.  
 3-28 février. — Paris.  
 7-31 mars. — Paris.  
 1<sup>er</sup>-23 avril. — Paris.  
 3-23 mai. — Paris.  
 31 mai. — Saint-Maur-des-Fossés.  
 11-12 juin. — Montceaux.  
 24-28 juin. — Mézières.  
 1<sup>er</sup>-6 juillet. — Mézières.  
 8 juillet. — Marchais-sous-Liesse.  
 21-26 juillet. — Montceaux.  
 30 juillet. — Paris.  
 31 juillet. — Passy.  
 3-9 août. — Paris.  
 13 août. — Compiègne.  
 14-21 août. — La Fère.  
 25 août. — Bresles.  
 29-30 août. — Gaillon.  
 2-9 septembre. — Gaillon.  
 18-20 septembre. — Noisy.  
 24-30 septembre. — Saint-Germain-des-Fossés.  
 3-18 octobre. — Saint-Germain-des-Fossés.  
 20 octobre. — Paris.  
 21-27 octobre. — Montceaux.  
 4 novembre. — Château-Thierry.  
 8 novembre. — Paris.  
 11-25 novembre. — Saint-Germain-en-Laye.

12-26 décembre. — Saint-Germain-en-Laye.

29 décembre. — Montceaux.

1584.

1<sup>er</sup>-12 janvier. — Château-Thierry.

17-26 janvier. — Saint-Germain-en-Laye.

31 janvier. — Paris.

23-29 février. — Paris.

11 mars. — Paris.

19-22 mars. — Château-Thierry.

8 avril. — Montceaux.

18-28 avril. — Saint-Maur-des-Fossés.

4-22 mai. — Saint-Maur-des-Fossés.

24 mai. — Château-Thierry.

26 mai. — Sézanne.

11-30 juin. — Saint-Maur-des-Fossés.

4-6 juillet. — Montceaux.

15-30 juillet. — Fontainebleau.

31 juillet. — Saint-Maur-des-Fossés.

3 août. — Paris.

4-10 août. — Saint-Maur-des-Fossés.

11-16 août. — Paris.

1<sup>er</sup>-20 septembre. — Chenonceaux.

10-12 octobre. — Chenonceaux.

19 octobre. — Blois.

21-29 novembre. — Saint-Germain-en-Laye.

12-19 décembre. — Saint-Germain-en-Laye.

1585.

5-31 janvier. — Paris.

10-20 février. — Paris.

2-12 mars. — Paris.

28 mars. — Épernay.

4 avril. — Château-Thierry.

9-30 avril. — Épernay.

2-31 mai. — Épernay.

1<sup>er</sup>-22 juin. — Épernay.

23 juin. — Dormans.

27 juin. — Épernay.

28 juin. — Brie-Comte-Robert.

30 juin. — Moret.

1<sup>er</sup>-11 juillet. — Nemours.

23-31 juillet. — Paris.

1<sup>er</sup>-27 août. — Paris.

3-4 septembre. — Paris.

14 septembre. — Montceaux.

20-30 septembre. — Paris.

2-24 octobre. — Paris.

2-16 novembre. — Paris.

23 novembre. — Blaru.

25-30 novembre. — Gaillon.

12-25 décembre. — Paris.

# TABLE CHRONOLOGIQUE

## DES LETTRES

CONTENUES DANS LE HUITIÈME VOLUME.

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
I.	2 janvier 1582.	A M. de Walsingham.....	1
II.	5 janvier 1582.	Au Pape.....	1
III.	6 janvier 1582.	Au maréchal de Matignon.....	2
IV.	9 janvier 1582.	Au même.....	3
V.	10 janvier 1582.	Au même.....	3
VI.	11 janvier 1582.	Au duc de Savoie.....	4
VII.	15 janvier 1582.	A M. de Bellièvre.....	4
VIII.	20 janvier 1582.	Au maréchal de Matignon.....	5
IX.	22 janvier 1582.	Au prince de Condé.....	5
X.	28 janvier 1582.	Au maréchal de Matignon.....	6
XI.	20 février 1582.	Au même.....	6
XII.	20 février 1582.	Au duc de Savoie.....	7
XIII.	21 février 1582.	Au maréchal de Matignon.....	7
XIV.	21 février 1582.	A M. de Mauvissière.....	7
XV.	26 février 1582.	Au maréchal de Matignon.....	8
XVI.	27 février 1582.	A M <sup>me</sup> de Montpensier.....	8
XVII.	28 février 1582.	A M. le cardinal d'Este.....	9
XVIII.	3 mars 1582.	Au Pape.....	9
XIX.	5 mars 1582.	A M. de Matignon.....	10
XX.	6 mars 1582.	A M. de Mauvissière.....	10

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
XXI.	10 mars 1582.	Au maréchal de Biron.....	12
XXII.	14 mars 1582.	Au maréchal de Matignon.....	13
XXIII.	15 mars 1582.	A la duchesse de Nemours.....	13
XXIV.	16 mars 1582.	Au maréchal de Matignon.....	14
XXV.	16 mars 1582.	Au même.....	14
XXVI.	17 mars 1582.	Au Roi.....	14
XXVII.	17 mars 1582.	Au prince d'Orange.....	15
XXVIII.	17 mars 1582.	A la princesse d'Orange.....	15
XXIX.	20 mars 1582.	Au comte de Brissac.....	16
XXX.	21 mars 1582.	A Madame de la Trémoille.....	16
XXXI.	22 mars 1582.	A M. de Bellière.....	17
XXXII.	26 mars 1582.	Aux échevins de Rouen.....	17
XXXIII.	28 mars 1582.	A M. de Bellière.....	18
XXXIV.	3 avril 1582.	A la duchesse de Nevers.....	18
XXXV.	Avril 1582.	Au maréchal de Matignon.....	19
XXXVI.	7 avril 1582.	Au duc de Nevers.....	19
XXXVII.	12 avril 1582.	A M. de Hautefort.....	19
XXXVIII.	12 avril 1582.	A M. de Bellière.....	20
XXXIX.	14 avril 1582.	A la duchesse de Nevers.....	20
XL.	14 avril 1582.	Au duc de Nevers.....	21
XLI.	15 avril 1582.	Au même.....	21
XLII.	15 avril 1582.	A la duchesse de Nevers.....	21
XLIII.	15 avril 1582.	A la duchesse de Nemours.....	22
XLIV.	16 avril 1582.	A M. de Bellière.....	22
XLV.	17 avril 1582.	Au même.....	22
XLVI.	26 avril 1582.	Au Roi.....	23
XLVII.	30 avril 1582.	Au grand duc de Toscane.....	23
XLVIII.	2 mai 1582.	A Messieurs les chanoines de Cléry.....	24



NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
XLIX.	2 mai 1582.	Au maréchal de Matignon.....	24
L.	2-7 mai 1582.	A M. de Mauvissière.....	25
LI.	4 mai 1582.	A M. du Ferrier.....	26
LII.	10 mai 1582.	Au maréchal de Matignon.....	26
LIII.	11 mai 1582.	Au duc de Mantoue.....	27
LIV.	11 mai 1582.	A M. du Ferrier.....	27
LV.	12 mai 1582.	Au maréchal de Matignon.....	27
LVI.	16 mai 1582.	Au même.....	28
LVII.	Mai 1582.	Au même.....	29
LVIII.	16 mai 1582.	A M. de Bellièvre.....	29
LIX.	16 mai 1582.	A M. de Mauvissière.....	31
LX.	20 mai 1582.	Au maréchal de Matignon.....	32
LXI.	23 mai 1582.	A M. de Villeroy.....	32
LXII.	27 mai 1582.	A M. de Mauvissière.....	33
LXIII.	31 mai 1582.	Au capitaine Borda.....	33
LXIV.	1 <sup>er</sup> juin 1582.	A M. de Villeroy.....	34
LXV.	1 <sup>er</sup> juin 1582.	Au Pape.....	34
LXVI.	6 juin 1582.	Au maréchal de Matignon.....	35
LXVII.	10 juin 1582.	Au prince de Condé.....	35
LXVIII.	12 juin 1582.	Au roi de Navarre.....	36
LXIX.	17 juin 1582.	Au duc de Savoie.....	37
LXX.	30 juin 1582.	Au même.....	38
LXXI.	2 juillet 1582.	A M. de Mauvissière.....	39
LXXII.	4 juillet 1582.	A M. de Villeroy.....	40
LXXIII.	6 juillet 1582.	A M. de Mauvissière.....	40
LXXIV.	7 juillet 1582.	A M. de Gernigny.....	41
LXXV.	11 juillet 1582.	Au duc de Savoie.....	42
LXXVI.	13 juillet 1582.	Au Roi.....	42

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
LXXVII.	14 juillet 1582.	Au duc de Savoie. ....	42
LXXVIII.	21 juillet 1582.	Au prince de Condé. ....	43
LXXIX.	22 juillet 1582.	Au chevalier d'Elbène. ....	43
LXXX.	23 juillet 1582.	Au duc de Savoie. ....	44
LXXXI.	25 juillet 1582.	A M. de Danzay. ....	45
LXXXII.	27 juillet 1582.	Au duc de Savoie. ....	45
LXXXIII.	28 juillet 1582.	Au duc de Mantoue. ....	46
LXXXIV.	Juillet-août 1582.	Au Pape. ....	46
LXXXV.	4 août 1582.	Aux maire et échevins d'Orléans. ....	488
LXXXVI.	4 août 1582.	Au duc de Mantoue. ....	47
LXXXVII.	6 août 1582.	Au même. ....	48
LXXXVIII.	6 août 1582.	A M. de Mauvissière. ....	48
LXXXIX.	10 août 1582.	A MM. de Mandelot, etc. ....	49
XC.	10 août 1582.	Aux seigneurs de Venise. ....	49
XCI.	10 août 1582.	A M. de Liverdis. ....	50
XCH.	11 août 1582.	A M. de Bellière. ....	50
XCHH.	16 août 1582.	A M. du Ferrier. ....	51
XCIV.	16 août 1582.	Au duc de Nemours. ....	52
XCV.	21 août 1582.	A M. d'Abain. ....	52
XCVI.	27 août 1582.	A M. du Ferrier. ....	53
XCVII.	28 août 1582.	A MM. Mandelot, etc. ....	53
XCVIII.	4 septembre 1582.	Au duc de Ferrare. ....	53
XCIX.	4 septembre 1582.	Aux échevins de Rouen. ....	54
C.	4 septembre 1582.	Au duc de Nemours. ....	54
CI.	5 septembre 1582.	A M. de Mauvissière. ....	55
CH.	5 septembre 1582.	A l'évêque de Dax. ....	56
CHH.	6 septembre 1582.	Au sieur Ancel. ....	57
CIV.	10 septembre 1582.	Aux maires et échevins de Bayonne. ....	57

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CV.	10 septembre 1582.	Au capitaine Tiercelin.....	58
CVI.	13 septembre 1582.	A M. de Fleury.....	58
CVII.	13 septembre 1582.	A M. de Liverdis.....	58
CVIII.	13 septembre 1582.	A MM. de Mandelot et de Hautefort.....	59
CIX.	18 septembre 1582.	A M. de Mauvissière.....	60
CX.	19 septembre 1582.	A M. de Saint-Gonard.....	60
CXI.	22 septembre 1582.	A M. du Ferrier.....	61
CXII.	23 septembre 1582.	A M. de Foix.....	61
CXIII.	30 septembre 1582.	Au duc de Montpensier.....	62
CXIV.	30 septembre 1582.	A M. de Mauvissière.....	63
CXV.	Octobre 1582.	Au cardinal d'Armagnac.....	66
CXVI.	11 octobre 1582.	Au duc de Montpensier.....	66
CXVII.	13 octobre 1582.	Au même.....	67
CXVIII.	25 octobre 1582.	A la reine d'Angleterre.....	67
CXIX.	27 octobre 1582.	A M. de Walsingham.....	68
CXX.	29 octobre 1582.	Au duc de Montpensier.....	68
CXXI.	31 octobre 1582.	Au même.....	69
CXXII.	9 novembre 1582.	Au grand duc de Toscane.....	70
CXXIII.	10 novembre 1582.	A MM. les chanoines de Cléry.....	70
CXXIV.	13 novembre 1582.	A M. de Danzay.....	71
CXXV.	13 novembre 1582.	A M. de la Gardie.....	72
CXXVI.	15 novembre 1582.	A M. de Maisse.....	72
CXXVII.	17 novembre 1582.	A M. de Mauvissière.....	72
CXXVIII.	Novembre 1582.	Au même.....	73
CXXIX.	19 novembre 1582.	A M. de Foix.....	74
CXXX.	28 novembre 1582.	A M. de Maisse.....	74
CXXXI.	24 décembre 1582.	Au prince de Mantoue.....	74
CXXXII.	25 décembre 1582.	A M. de Maisse.....	75

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CXXXIII.	27 décembre 1582.	A M. de Dauzay.....	75
CXXXIV.	28 décembre 1582.	A M. de Mauvissière.....	75
CXXXV.	4 janvier 1583.	A MM. de Paris et de Fleurs.....	76
CXXXVI.	6 janvier 1583.	A M. de Maisse.....	76
CXXXVII.	11 janvier 1583.	A M. de Mauvissière.....	77
CXXXVIII.	12 janvier 1583.	Au duc de Savoie.....	77
CXXXIX.	12 janvier 1583.	Au duc de Mantoue.....	78
CXL.	16 janvier 1583.	Au duc de Nemours.....	78
CXLI.	Janvier 1583.	Au duc de Savoie.....	78
CXLII.	17 janvier 1583.	Au même.....	79
CXLIII.	19 janvier 1583.	Au maréchal de Matignon.....	79
CXLIV.	21 janvier 1583.	A M. de Maisse.....	80
CXLV.	21 janvier 1583.	Au maréchal de Matignon.....	80
CXLVI.	22 janvier 1583.	Aux officiers de justice de la Rochelle.....	82
CXLVII.	26 janvier 1583.	A la comtesse de Ligny.....	82
CXLVIII.	26 janvier 1583.	Au prince de Mantoue.....	83
CXLIX.	27 janvier 1583.	A M. de Mauvissière.....	83
CL.	27 janvier 1583.	A M. de La Mothe-Fénelon.....	84
CLI.	28 janvier 1583.	A M. de Mauvissière.....	84
CLII.	29 janvier 1583.	Au duc de Montmorency.....	85
CLIII.	30 janvier 1583.	Au prince d'Orange.....	86
CLIV.	31 janvier 1583.	Au duc de Mantoue.....	86
CLV.	3 février 1583.	A M. de Maisse.....	86
CLVI.	6 février 1583.	Au cardinal d'Este.....	87
CLVII.	9 février 1583.	Au prince de Condé.....	87
CLVIII.	14 février 1583.	A M. de Mauvissière.....	88
CLIX.	15 février 1583.	Au duc de Savoie.....	88
CLX.	19 février 1583.	A M. de Maisse.....	88



NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CLXI.	20 février 1583.	Au maréchal de Matignon.....	89
CLXII.	26 février 1583.	A M. de Dauzay.....	89
CLXIII.	28 février 1583.	A M. de Maisse.....	90
CLXIV.	7 mars 1583.	A M. de Bellièvre.....	90
CLXV.	8 mars 1583.	A M. de Mauvissière.....	91
CLXVI.	10 mars 1583.	Au Roi.....	91
CLXVII.	Mars 1583.	Au duc de Savoie.....	92
CLXVIII.	17 mars 1583.	A M. de Maisse.....	92
CLXIX.	18 mars 1583.	A M. de Bellièvre.....	93
CLXX.	21 mars 1583.	Au même.....	93
CLXXI.	22 mars 1583.	Au duc de Nevers.....	94
CLXXII.	28 mars 1583.	A M. de Bellièvre.....	95
CLXXIII.	29 mars 1583.	Au même.....	95
CLXXIV.	31 mars 1583.	Au grand duc de Toscane.....	96
CLXXV.	1 <sup>er</sup> avril 1583.	A M. de Maisse.....	97
CLXXVI.	4 avril 1583.	A M. de Bellièvre.....	97
CLXXVII.	16 avril 1583.	A M. de Maisse.....	98
CLXXVIII.	17 avril 1583.	Au maréchal de Matignon.....	98
CLXXIX.	23 avril 1583.	A M. de Bellièvre.....	99
CLXXX.	3 mai 1583.	A M. de Foix.....	100
CLXXXI.	5 mai 1583.	A M. de Mauvissière.....	100
CLXXXII.	5 mai 1583.	A M. de Maineville.....	101
CLXXXIII.	6 mai 1583.	A la duchesse de Nevers.....	101
CLXXXIV.	14 mai 1583.	A M. de Maisse.....	102
CLXXXV.	17 mai 1583.	Au duc de Savoie.....	102
CLXXXVI.	17 mai 1583.	A M. de Mauvissière.....	102
CLXXXVII.	23 mai 1583.	A M. de Danzay.....	103
CLXXXVIII.	25 mai 1583.	A M. de Longlée.....	103

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CLXXXIX.	28 mai 1583.	Au roi d'Écosse.....	105
CXC.	29 mai 1583.	A M. de Mauvissière.....	105
CXCI.	31 mai 1583.	Au duc de Nevers.....	106
CXCII.	11 juin 1583.	Au même.....	106
CXCIII.	12 juin 1583.	A M. de Bellière.....	106
CXCIV.	24 juin 1583.	A M. de Maisse.....	107
CXCV.	25 juin 1583.	A M. de Bellière.....	107
CXCVI.	25 juin 1583.	A la duchesse de Nemours.....	108
CXCVII.	26 juin 1583.	A M. de Dinteville.....	109
CXCVIII.	28 juin 1583.	A M. de Mauvissière.....	109
CXCIX.	Juin 1583.	Au duc de Nevers.....	109
CC.	1 <sup>er</sup> juillet 1583.	A M. de Bellière.....	110
CCL.	2 juillet 1583.	Au même.....	110
CCL.	Juillet 1583.	Au duc de Nevers.....	110
CCL bis.	3 juillet 1583.	A M. de Bellière.....	111
CCLII.	6 juillet 1583.	A l'abbesse des Enmurées de Florence.....	111
CCIV.	6 juillet 1583.	Au grand duc de Toscane.....	112
CCV.	6 juillet 1583.	A M. de Maisse.....	113
CCVI.	8 juillet 1583.	A la duchesse de Nemours.....	113
CCVII.	21 juillet 1583.	A la même.....	114
CCVIII.	23 juillet 1583.	A M. de Maisse.....	114
CCIX.	25 juillet 1583.	A M. de Mauvissière.....	115
CCX.	26 juillet 1583.	A la reine d'Angleterre.....	115
CCXI.	30 juillet 1583.	Au Roy.....	116
CCXII.	31 juillet 1583.	A M. de Bellière.....	117
CCXIII.	8 août 1583.	Au maréchal de Matignon.....	117
CCXIV.	9 août 1583.	Au Roi catholique.....	118
CCXV.	9 août 1583.	A M. de Longlée.....	118

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCXVI.	9 août 1583.	A M. de Mauvissière.....	119
CCXVII.	13 août 1583.	A MM. du conseil de justice.....	120
CCXVIII.	14 août 1583.	A Hiéronime de Gondi.....	122
CCXIX.	16 août 1583.	A M. de Carrouges.....	123
CCXX.	19 août 1583.	A M. de Mauvissière.....	123
CCXXI.	20 août 1583.	Aux échevins de Paris.....	124
CCXXII.	Août 1583.	Au duc de Savoie.....	125
CCXXIII.	20 août 1583.	Aux échevins de Saint-Quentin.....	125
CCXXIV.	21 août 1583.	A M. de Bellièvre.....	125
CCXXV.	21 août 1583.	Au même.....	126
CCXXVI.	21 août 1583.	Au duc de Joyeuse.....	127
CCXXVII.	25 août 1583.	Au maréchal de Matignon.....	128
CCXXVIII.	29-30 août 1583.	A M. de Bellièvre.....	129
CCXXIX.	30 août 1583.	Au même.....	130
CCXXX.	2 septembre 1583.	A M. de Pibrac.....	130
CCXXXI.	2 septembre 1583.	A M. de Quincé.....	131
CCXXXII.	4 septembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	132
CCXXXIII.	4 septembre 1583.	A MM. du conseil de Finances.....	132
CCXXXIV.	4 septembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	133
CCXXXV.	4 septembre 1583.	A M. de Cheverny.....	134
CCXXXVI.	6 septembre 1583.	A M. de Crèvecœur.....	134
CCXXXVII.	6 septembre 1583.	A M. de Tavannes.....	136
CCXXXVIII.	6 septembre 1583.	A M. de Sailly.....	136
CCXXXIX.	6 septembre 1583.	A M. Puygailard.....	137
CCXL.	6 septembre 1583.	A MM. du conseil des Finances.....	137
CCXLI.	6 septembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	138
CCXLII.	6 septembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	138
CCXLIII.	6 septembre 1583.	A M. de Longlée.....	139

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCXLIV.	8 septembre 1583.	A M. de la Chastre.....	141
CCXLV.	9 septembre 1583.	A la duchesse de Nemours.....	142
CCXLVI.	18 septembre 1583.	A M. de Cheverny.....	142
CCXLVII.	Septembre 1583.	Au maréchal de Biron.....	142
CCXLVIII.	19 septembre 1583.	Au colonel Wischer.....	143
CCXLIX.	Septembre 1583.	A MM. du conseil des Finances.....	144
CCL.	20 septembre 1583.	A M. de Maisse.....	144
CCLI.	22 septembre 1583.	A M. de la Hilière.....	145
CCLII.	24 septembre 1583.	Au Roi.....	146
CCLIII.	30 septembre 1583.	Au duc de Savoie.....	146
CCLIV.	3 octobre 1583.	Au duc de Nevers.....	147
CCLV.	17 octobre 1583.	A M. de Liverdis.....	148
CCLVI.	17 octobre 1583.	A M. de Fleury.....	148
CCLVII.	19 octobre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	149
CCLVIII.	20 octobre 1583.	A M. de Danzay.....	149
CCLIX.	21 octobre 1583.	A M. de Bellièvre.....	150
CCLX.	27 octobre 1583.	Au même.....	151
CCLXI.	27 octobre 1583.	A la reine d'Angleterre.....	151
CCLXII.	28 octobre 1583.	A chevalier de Seurre.....	152
CCLXIII.	4 novembre 1583.	A la duchesse de Nemours.....	152
CCLXIV.	8 novembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	153
CCLXV.	11 novembre 1583.	A M. de Maisse.....	153
CCLXVI.	12 novembre 1583.	Au duc de Mantoue.....	154
CCLXVII.	12 novembre 1583.	Au cardinal d'Este.....	154
CCLXVIII.	21 novembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	155
CCLXIX.	22 novembre 1583.	Au même.....	156
CCLXX.	25 novembre 1583.	A M. de Mauvissière.....	158
CCLXXI.	Nov.-déc. 1583.	Au prince de Parme.....	159



NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCLXXII	12 décembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	160
CCLXXIII.	17 décembre 1583.	A M. de Mauvissière.....	160
CCLXXIV.	17 décembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	161
CCLXXV.	20 décembre 1583.	A M. de Liverdis.....	161
CCLXXVI.	20 décembre 1583.	A la reine d'Écosse.....	162
CCLXXVII.	20 décembre 1583.	A la reine d'Angleterre.....	162
CCLXXVIII.	24 décembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	163
CCLXXIX.	24 décembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	163
CCLXXX.	26 décembre 1583.	Au cardinal Salviati.....	164
CCLXXXI.	26 décembre 1583.	Aux cardinaux nouvellement créés.....	164
CCLXXXII.	26 décembre 1583.	A M. de Bellièvre.....	164
CCLXXXIII.	29 décembre 1583.	Au maréchal de Matignon.....	166
CCLXXXIV.	31 décembre 1583.	A M. de Villeroy.....	166
CCLXXXV.	2 janvier 1584.	Au même.....	168
CCLXXXVI.	17 janvier 1584.	A la duchesse de Nemours.....	169
CCLXXXVII.	20 janvier 1584.	A M. de Gernigny.....	169
CCLXXXVIII.	21 janvier 1584.	A M. de Bellièvre.....	170
CCLXXXIX.	23 janvier 1584.	A M. de Longlée.....	171
CCXC.	25 janvier 1584.	A M. de Mauvissière.....	171
CCXCI.	26 janvier 1584.	A M. de Bellièvre.....	172
CCXCII.	31 janvier 1584.	Au même.....	172
CCXCIII.	31 janvier 1584.	Au maréchal de Matignon.....	173
CCXCIV.	Janvier 1584.	Au Pape.....	174
CCXCV.	13 février 1584.	A M. de Liverdis.....	174
CCXCVI.	15 février 1584.	A M <sup>re</sup> de La Trémoille.....	189
CCXCVII.	29 février 1584.	A M. de Bellièvre.....	175
CCXCVIII.	11 mars 1584.	Au même.....	175
CCXCIX.	19 mars 1584.	A M. de Villeroy.....	177

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCC.	20 mars 1584.	A la duchesse de Nemours.....	178
CCCI.	22 mars 1584.	A M. de Villeroy.....	178
CCCII.	8 avril 1584.	Au même.....	179
CCCIII.	18 avril 1584.	A M. de Bellière.....	179
CCCIV.	25 avril 1584.	Au même.....	180
CCCV.	26 avril 1584.	A M. de Dinteville.....	182
CCCVI.	28 avril 1584.	Au duc de Mantoue.....	182
CCCVII.	28 avril 1584.	Au prince de Mantoue.....	182
CCCVIII.	29 avril 1584.	A M. de Bellière.....	183
CCCIX.	30 avril 1584.	A M. de Foix.....	184
CCCX.	4 mai 1584.	Au grand duc de Toscane.....	184
CCCXI.	9 mai 1584.	A M. de Mauvisière.....	184
CCCXII.	10 mai 1584.	A M. de Bellière.....	185
CCCXIII.	13 mai 1584.	A M. de Foix.....	185
CCCXIV.	20 mai 1584.	Au grand duc de Toscane.....	186
CCCXV.	20 mai 1584.	Au prince de Mantoue.....	186
CCCXVI.	20 mai 1584.	A la princesse de Mantoue.....	187
CCCXVII.	22 mai 1584.	Au prince de Parme.....	187
CCCXVIII.	24 mai 1584.	A M. de Bellière.....	188
CCCXIX.	26 mai 1584.	A M. de Villeroy.....	188
CCCXX.	9 mai 1584.	A M. de Maisse.....	189
CCCXXI.	9 juin 1584.	A M. de Bellière.....	190
CCCXXII.	18 juin 1584.	Au roi d'Écosse.....	190
CCCXXIII.	18 juin 1584.	A Messieurs de la noblesse d'Écosse.....	191
CCCXXIV.	21 juin 1584.	Aux consuls de Cambrai.....	191
CCCXXV.	26 juin 1584.	A l'abbé de Plainpied.....	490
CCCXXVI.	26 juin 1584.	Au Pape.....	490
CCCXXVII.	28 juin 1584.	A M. de Danzay.....	192

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCXXVIII.	30 juin 1584.	Aux seigneurs de Venise. ....	193
CCCXXIX.	2 juillet 1584.	A M. des Pruneaux. ....	193
CCCXXX.	4 juillet 1584.	A M. de Bellièvre. ....	194
CCCXXXI.	6 juillet 1584.	A M. de Retz. ....	194
CCCXXXII.	13 juillet 1584.	Au comte de Mansfeld. ....	196
CCCXXXIII.	15 juillet 1584.	A M. de Bellièvre. ....	196
CCCXXXIV.	19 juillet 1584.	A M. de Maisse. ....	196
CCCXXXV.	23 juillet 1584.	Au maréchal de Matignon. ....	197
CCCXXXVI.	23 juillet 1584.	A M. Edw. Stafford. ....	199
CCCXXXVII.	25 juillet 1584.	A M. de Mauvissière. ....	197
CCCXXXVIII.	25 juillet 1584.	A la reine d'Angleterre. ....	199
CCCXXXIX.	29 juillet 1584.	A M. Edw. Stafford. ....	200
CCCXL.	30 juillet 1584.	Au maréchal de Matignon. ....	200
CCCXLI.	31 juillet 1584.	A M. de Maisse. ....	201
CCCXLII.	3 août 1584.	Au même. ....	201
CCCXLIII.	4 août 1584.	A M. de Mauvissière. ....	202
CCCXLIV.	5 août 1584.	Au duc de Savoie. ....	204
CCCXLV.	6 août 1584.	A M. de Retz. ....	204
CCCXLVI.	10 août 1584.	Au même. ....	207
CCCXLVII.	11 août 1584.	A M. de Maisse. ....	208
CCCXLVIII.	14 août 1584.	Aux Emmurées de Florence. ....	208
CCCXLIX.	14 août 1584.	Au grand duc de Toscane. ....	209
CCCL.	15 août 1584.	A M. de Retz. ....	210
CCCLI.	16 août 1584.	Au duc de Mantoue. ....	212
CCCLII.	27 août 1584.	A M. de Retz. ....	212
CCCLIII.	1 <sup>er</sup> septembre 1584.	Au Roi. ....	214
CCCLIV.	1 <sup>er</sup> septembre 1584.	A la duchesse de Nemours. ....	214
CCCLV.	2 septembre 1584.	A M. de Maisse. ....	215

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCLAI.	3 septembre 1584.	A la princesse de Mantoue.....	216
CCCLVII.	4 septembre 1584.	Au duc de Savoie.....	217
CCCLVIII.	4 septembre 1584.	A M. de Retz.....	217
CCCLIX.	12 septembre 1584.	A M. de Maisse.....	219
CCCLX.	13 septembre 1584.	Au même.....	220
CCCLXI.	17 septembre 1584.	A M. de Bellièvre.....	221
CCCLXII.	20 septembre 1584.	Au président de Harlay.....	222
CCCLXIII.	10 octobre 1584.	A M. de Longlée.....	222
CCCLXIV.	11 octobre 1584.	A M. de Maisse.....	223
CCCLXV.	12 octobre 1584.	A M. de Mauvissière.....	223
CCCLXVI.	19 octobre 1584.	A la duchesse de Nemours.....	223
CCCLXVII.	21 novembre 1584.	A M. de Mauvissière.....	224
CCCLXVIII.	21 novembre 1584.	A M. de Longlée.....	224
CCCLXIX.	Novembre 1584.	Au duc de Nemours.....	225
CCCLXX.	24 novembre 1584.	A M. de Maisse.....	225
CCCLXXI.	25 novembre 1584.	Au roi d'Espagne.....	226
CCCLXXII.	29 novembre 1584.	A la duchesse de Nemours.....	226
CCCLXXIII.	1 <sup>er</sup> décembre 1584.	A M. de Mauvissière.....	226
CCCLXXIV.	10 décembre 1584.	A M. de Maisse.....	227
CCCLXXV.	11 décembre 1584.	Au maire de Poitiers.....	228
CCCLXXVI.	12 décembre 1584.	A M. de Longlée.....	228
CCCLXXVII.	12 décembre 1584.	A M. de Mauvissière.....	228
CCCLXXVIII.	5 janvier 1585.	Au grand duc de Toscane.....	229
CCCLXXIX.	9 janvier 1585.	A M. de Balagny.....	229
CCCLXXX.	11 janvier 1585.	A M. de Longlée.....	231
CCCLXXXI.	12 janvier 1585.	A la duchesse de Nemours.....	232
CCCLXXXII.	13 janvier 1585.	A M. de Longlée.....	232
CCCLXXXIII.	14 janvier 1585.	A MM. d'Anvers.....	233

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCLXXXIV.	14 janvier 1585.	A M. de Maisse.....	234
CCCLXXXV.	22 janvier 1585.	A la duchesse de Nevers.....	234
CCCLXXXVI.	28 janvier 1585.	A M. de Balagny.....	235
CCCLXXXVII.	Janvier 1585.	Au cardinal d'Este.....	235
CCCLXXXVIII.	31 janvier 1585.	A M. de Balagny.....	236
CCCLXXXIX.	10 février 1585.	Au prince de Condé.....	237
CCCXC.	11 février 1585.	A M. du Ferrier.....	237
CCCXCI.	16 février 1585.	Aux seigneurs de Venise.....	238
CCCXCII.	20 février 1585.	A M. de Maisse.....	238
CCCXCIII.	Février 1585.	A la duchesse de Nemours.....	238
CCCXCIV.	20 février 1585.	Au maréchal de Matignon.....	239
CCCXCV.	Mars 1585.	Au duc de Guise.....	239
CCCXCVI.	Mars 1585.	Au Pape.....	240
CCCXCVII.	2 mars 1585.	A M. de Maisse.....	240
CCCXCVIII.	11 mars 1585.	A Messieurs des États des Pays-Bas.....	241
CCCXCIX.	12 mars 1585.	Au cardinal d'Armagnac.....	241
CCCC.	12 mars 1585.	Au maréchal de Matignon.....	241
CCCCL.	16 mars 1585.	Au duc de Guise.....	242
CCCCLII.	16 mars 1585.	Au cardinal de Guise.....	242
CCCCLIII.	16 mars 1585.	Au duc du Maine.....	243
CCCCLIV.	19 mars 1585.	Au président Brulart.....	243
CCCCLV.	28 mars 1585.	A M. de Villeroy.....	243
CCCCLVI.	4 avril 1585.	A M. de Bellièvre.....	244
CCCCLVII.	9 avril 1585.	Au duc de Guise.....	245
CCCCLVIII.	9 avril 1585.	Au Roi.....	245
CCCCLIX.	10 avril 1585.	Au même.....	247
CCCCX.	13 avril 1585.	Au même.....	248
CCCCXI.	14 avril 1585.	Au même.....	250



NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCXII.	15 avril 1585.	A M. Brulart .....	251
CCCCXIII.	Avril 1585.	A la duchesse de Nemours.....	252
CCCCXIV.	15 avril 1585.	A M. Brulart .....	253
CCCCXV.	16 avril 1585.	Au Roi.....	253
CCCCXVI.	16 avril 1585.	A M. Brulart .....	254
CCCCXVII.	16 avril 1585.	Au Roi.....	255
CCCCXVIII.	16 avril 1585.	A M. Brulart .....	256
CCCCXIX.	16 avril 1585.	A M. de Villeroy .....	256
CCCCXX.	18 avril 1585.	A M. Brulart.....	257
CCCCXXI.	18 avril 1585.	A M. de Bellière.....	257
CCCCXXII.	19 avril 1585.	A M. Brulart.....	258
CCCCXXIII.	19 avril 1585.	Au Roi.....	258
CCCCXXIV.	20 avril 1585.	A M. de Villeroy .....	259
CCCCXXV.	24 avril 1585.	Au Roi.....	260
CCCCXXVI.	24 avril 1585.	Au même.....	261
CCCCXXVII.	24 avril 1585.	A M. Brulart.....	262
CCCCXXVIII.	25 avril 1585.	Au même.....	262
CCCCXXIX.	25 avril 1585.	Au Roi.....	263
CCCCXXX.	27 avril 1585.	A M. de Villeroy .....	265
CCCCXXAI.	27 avril 1585.	A MM. les maire, échevins, etc. de Château-Thierry.	266
CCCCXXII.	30 avril 1585.	A M. de Longlée.....	266
CCCCXXIII.	30 avril 1585.	A M. de Bellière.....	267
CCCCXXIV.	30 avril 1585.	A M. Brulart .....	267
CCCCXXV.	30 avril 1585.	Mémoire pour M. Miron.....	267
CCCCXXVI.	30 avril 1585.	A M. de Villeroy.....	268
CCCCXXVII.	30 avril 1585.	Au Roi.....	269
CCCCXXVIII.	Avril-mai 1585.	A M. de Villeroy.....	270
CCCCXXIX.	2 mai 1585.	Au Roi.....	271

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCXL.	4 mai 1585.	A M. Brulart.....	272
CCCCXLI.	4 mai 1585.	A M. de Villeroy.....	273
CCCCXLII.	5 mai 1585.	A M. de Bellière.....	274
CCCCXLIII.	5 mai 1585.	Au Roi.....	275
CCCCXLIV.	7 mai 1585.	Au même.....	277
CCCCXLV.	8 mai 1585.	A M. Brulart.....	281
CCCCXLVI.	8 mai 1585.	Au Roi.....	281
CCCCXLVII.	10 mai 1585.	A M. de Bellière.....	282
CCCCXLVIII.	10 mai 1585.	Au Roi.....	283
CCCCXLIX.	10 mai 1585.	A M. Brulart.....	283
CCCL.	12 mai 1585.	Au Roi.....	284
CCCLI.	13 mai 1585.	A M. Brulart.....	285
CCCLII.	14 mai 1585.	Au même.....	285
CCCLIII.	15 mai 1585.	Au même.....	286
CCCLIV.	16 mai 1585.	Au Roi.....	286
CCCLV.	18 mai 1585.	A M. Brulart.....	288
CCCLVI.	19 mai 1585.	A M. de Termes.....	288
CCCLVII.	19 mai 1585.	A M. Viart.....	289
CCCLVIII.	21 mai 1585.	Au Roi.....	290
CCCLIX.	22 mai 1585.	A M. de Villeroy.....	291
CCCLX.	22 mai 1585.	Au Roi.....	292
CCCLXI.	22 mai 1585.	A M. de Villeroy.....	295
CCCLXII.	25 mai 1585.	A M. Brulart.....	295
CCCLXIII.	25 mai 1585.	Au Roi.....	296
CCCLXIV.	27 mai 1585.	Au même.....	297
CCCLXV.	28 mai 1585.	A M. de Villeroy.....	299
CCCLXVI.	28 mai 1585.	A M. de Bellière.....	299
CCCLXVII.	29 mai 1585.	Au président Viart.....	300

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCLXVIII.	29 mai 1585.	Au Roi.....	300
CCCCLXIX.	29 mai 1585.	Au même.....	302
CCCCLXX.	30 mai 1585.	Au même.....	306
CCCCLXXI.	31 mai 1585.	A M. de Bellière.....	308
CCCCLXXII.	Juin 1585.	A la duchesse de Nemours.....	309
CCCCLXXIII.	1 <sup>er</sup> juin 1585.	Au Roi.....	309
CCCCLXXIV.	3 juin 1585.	A M. de Villeroy.....	310
CCCCLXXV.	4 juin 1585.	A M. Brulart.....	311
CCCCLXXVI.	4 juin 1585.	Au Roi.....	311
CCCCLXXVII.	5 juin 1585.	A M. Brulart.....	312
CCCCLXXVIII.	6 juin 1585.	Au Roi.....	312
CCCCLXXIX.	7 juin 1585.	A M. Brulart.....	313
CCCCLXXX.	8 juin 1585.	A M. de Bellière.....	314
CCCCLXXXI.	8 juin 1585.	A M. Brulart.....	314
CCCCLXXXII.	8 juin 1585.	A M. de Bellière.....	314
CCCCLXXXIII.	10 juin 1585.	Au Roi.....	315
CCCCLXXXIV.	11 juin 1585.	Au président Viart.....	316
CCCCLXXXV.	11 juin 1585.	A M. Brulart.....	317
CCCCLXXXVI.	13 juin 1585.	Au même.....	317
CCCCLXXXVII.	14 juin 1585.	A M. Brulart.....	318
CCCCLXXXVIII.	15 juin 1585.	A M. de Bellière.....	318
CCCCLXXXIX.	16 juin 1585.	Au Roi.....	319
CCCCXC.	16 juin 1585.	A M. Brulart.....	321
CCCCXCI.	16 juin 1585.	Au même.....	322
CCCCXCII.	18 juin 1585.	Au maréchal de Matignon.....	322
CCCCXCIII.	18 juin 1585.	Au Roi.....	323
CCCCXCIV.	19 juin 1585.	Au même.....	323
CCCCXCV.	19 juin 1585.	A M. Brulart.....	324

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
CCCCXCVI.	20 juin 1585.	A M. de Bellière.....	325
CCCCXCVII.	20 juin 1585.	A M. Brulart.....	325
CCCCXCVIII.	22 juin 1585.	Au même.....	326
CCCCXCIX.	23 juin 1585.	Au même.....	326
D.	27 juin 1585.	A M. de Saint-Gouard.....	326
DI.	28 juin 1585.	Au Roi.....	327
DII.	30 juin 1585.	A M. Brulart.....	327
DIII.	30 juin 1585.	A M. de Saint-Gouard.....	327
DIV.	30 juin 1585.	Au Roi.....	327
DV.	1 <sup>er</sup> juillet 1585.	A M. de Bellière.....	329
DVI.	1 <sup>er</sup> juillet 1585.	Au Roi.....	330
DVII.	1 <sup>er</sup> juillet 1585.	A M. de Villeroy.....	332
DVIII.	1 <sup>er</sup> juillet 1585.	Au Roi.....	332
DX.	2 juillet 1585.	A M. de Cheverny.....	334
DXI.	2 juillet 1585.	A Messieurs les commissaires.....	335
DXII.	3 juillet 1585.	A M. Brulart.....	335
DXIII.	3 juillet 1585.	Au Roi.....	336
DXIV.	3 juillet 1585.	A M. Brulart.....	337
DXV.	Juillet 1585.	A la duchesse de Nemours.....	338
DXVI.	7 juillet 1585.	Au Roi.....	339
DXVII.	10 juillet 1585.	Au même.....	340
DXVIII.	11 juillet 1585.	A M. de la Fin.....	341
DXIX.	23 juillet 1585.	Au duc de Guise.....	341
XX.	31 juillet 1585.	Au duc de Montmorency.....	342
XXI.	31 juillet 1585.	A la duchesse de Nevers.....	342
XXII.	juillet 1585.	A la duchesse de Nemours.....	343
XXIII.	1 <sup>er</sup> août 1585.	Au comte de Brissac.....	343
XXIV.	6 août 1585.	Au duc de Nevers.....	344

NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	DATES.
DXXIV.	10 août 1585.	Au duc de Guise.....	345
DXXV.	12 août 1585.	A la duchesse de Nevers.....	345
DXXVI.	12 août 1585.	Au duc de Nevers.....	346
DXXVII.	15 août 1585.	Au maréchal de Matignon.....	346
DXXVIII.	17 août 1585.	A M. de Saint-Gouard.....	347
DXXIX.	27 août 1585.	Au cardinal de Médicis.....	347
DXXX.	27 août 1585.	A M. de Danzay.....	348
DXXXI.	3 septembre 1585.	A M. de Balagny.....	348
DXXXII.	4 septembre 1585.	A M. de Danzay.....	350
DXXXIII.	14 septembre 1585.	A M. de Villeroy.....	351
DXXXIV.	16 septembre 1585.	Au même.....	352
DXXXV.	20 septembre 1585.	A M. de Malpierre.....	354
DXXXVI.	24 septembre 1585.	Au duc de Nevers.....	354
DXXXVII.	24 septembre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	355
DXXXVIII.	30 septembre 1585.	A M. de Maisse.....	356
DXXXIX.	Septembre 1585.	Au Pape.....	356
DXL.	2 octobre 1585.	Au duc de Nevers.....	357
DXLI.	2 octobre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	357
DXLII.	10 octobre 1585.	Au maréchal de Matignon.....	358
DXLIII.	Octobre 1585.	Au duc de Nevers.....	358
DXLIV.	14 octobre 1585.	Au comte de Brissac.....	359
DXLV.	15 octobre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	359
DXLVI.	16 octobre 1585.	Au duc de Nevers.....	360
DXLVII.	17 octobre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	361
DXLVIII.	23 octobre 1585.	A M. de Randan.....	361
DXLIX.	23 octobre 1585.	Au roi de Portugal.....	362
DXLX.	24 octobre 1585.	A M. de Maisse.....	362
DXLXI.	2 novembre 1585.	A M. de Danzay.....	363



NUMÉROS D'ORDRE.	DATES.	DESTINATAIRES.	PAGES.
DXLVII.	Novembre 1585.	Au duc de Nevers.....	363
DXLXIII.	8 novembre 1585.	Au duc de Guise.....	364
DXLXIV.	11 novembre 1585.	Au roi d'Écosse.....	365
DXLXV.	11 novembre 1585.	Au même.....	365
DXLXVI.	15 novembre 1585.	Au duc de Guise.....	366
DXLXVII.	16 novembre 1585.	Au duc de Nevers.....	366
DXLXVIII.	23 novembre 1585.	A M. de Villeroy.....	368
DXLXIX.	Novembre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	368
DXLXX.	25 novembre 1585.	A M. de Villeroy.....	369
DXLXXI.	29 novembre 1585.	Au même.....	369
DXLXXII.	30 novembre 1585.	Au Pape.....	370
DXLXXIII.	30 novembre 1585.	A M. le cardinal.....	371
DXLXXIV.	12 décembre 1585.	Au duc de Ferrare.....	371
DXLXXV.	15 décembre 1585.	A la duchesse de Nemours.....	372
DXLXXVI.	17 décembre 1585.	A Madame de Rohan.....	373
DXLXXVII.	22 décembre 1585.	A M. de Bornazel.....	373
DXLXXVIII.	22 décembre 1585.	A la duchesse de Nevers.....	374
DXLXXIX.	23 décembre 1585.	A l'évêque de Paris.....	375
DXLXXX.	25 décembre 1585.	A M. de Randan.....	375
DXLXXXI.	Décembre 1585.	A M. de Bellière.....	375



## TABLE DES PERSONNES

À QUI SONT ADRESSÉES LES LETTRES DE CATHERINE DE MÉDICIS.

A	C	F
ABAIN (M. d'), 52.	CAMBRAI (Les consuls de), 191.	FERRARE (Le duc de), 53, 371.
ANCEL (M.), 57.	CARDINAUX (MM. les), 164.	FERRIER (M. du), 26, 27, 51, 53, 61, 237.
ANGLETERRE (La reine d'). Voir ÉLISABETH.	CAROUGES (M. de), 123.	FIN (M. de LA), 234, 341.
ANTOINE (Dom), roi de Portugal, 362.	CHAMPAGNE (Le grand prieur de), 76, 152.	FLEURY (M. de), 49, 53, 58, 148.
ANVERS (MM. d'), 233.	CHAMPIGNY (M. de), 76.	FOIX (M. de), 74, 100, 184, 185.
ARMAGNAC (Le cardinal d'), 66, 241.	CHASTRE (M. de LA), 141.	
	CHÂTEAU-THIERRY (Les officiers et échevins de), 266.	G
B	CHIVERNY (M. de), 134, 142, 334.	GARDIE (M. de LA), 72.
BALAGNY (M. de), 229, 235, 236, 348.	CLÉRY (Le chapitre de l'église de), 24, 70.	GERMIGNY (M. de), 41, 169.
BAYONNE (Les échevins de), 57.	CONDÉ (Le prince de), 5, 35, 43, 87, 237.	GONDI (Jérôme de), 122.
BELLIÈVRE (M. de), 17, 18, 20, 22, 22, 29, 50, 90, 93, 93, 95, 95, 97, 99, 106, 107, 110, 110, 111, 116, 125, 126, 129, 130, 132, 133, 133, 138, 150, 151, 153, 155, 156, 160, 163, 165, 170, 172, 173, 175, 175, 179, 180, 183, 185, 188, 190, 194, 221, 244, 257, 267, 274, 282, 299, 308, 314, 314, 319, 325, 329, 375.	CONSEIL DES FINANCES (MM. du), 120, 132, 137, 144.	GREGOIRE XIII, pape, 1, 9, 34, 46, 174, 240, 490.
BIRON (Le maréchal de), 12, 142.	CRÈVECŒUR (M. de), 134.	GUISE (Le duc de), 239, 242, 245, 341, 345, 364, 366.
BORDA (Le capitaine de), 33.	D	— (Le cardinal de), 242.
BOURBON (Henri de). Voir Roi de Navarre.	DANZAY (M. de), 45, 71, 75, 89, 102, 149, 192, 348, 350, 363.	H
BOURNAZEL (Le comte de), 373.	DAX (L'évêque de), 56.	HARLAY (M. de), 222.
BRISSAC (Le comte de), 16, 343, 359.	DINTVILLE (M. de), 109, 182.	HAUTEFORT (M. de), 49, 53, 59.
BRULANT (M.), 251, 253, 254, 256, 257, 258, 262, 262, 272, 277, 281, 283, 285, 285, 286, 288, 295, 311, 312, 313, 314, 317, 317, 318, 321, 322, 324, 325, 326, 327, 335, 337.	E	HENRI III, 14, 22, 42, 91, 116, 146, 214, 245, 247, 248, 250, 253, 255, 258, 260, 261, 263, 269, 271, 275, 278, 281, 283, 284, 286, 290, 292, 296, 297, 300, 302, 306, 309, 311, 312, 315, 323, 323, 327, 327, 330, 332, 336, 339, 340.
— (Le président), 243.	ÉCOSSE (MM. de la Noblesse d'), 191.	HILLIÈRE (M. de LA), 145.
	— (La reine d'). Voir MARIE STUART.	J
	— (Le roi d'). Voir JACQUES STUART.	JACQUES STUART, roi d'Écosse, 105, 190, 365, 365.
	ELÈNE (Le chevalier d'), 43.	JOYEUSE (Le duc de), 127.
	ELISABETH, reine d'Angleterre, 67, 115, 151, 162, 199.	
	ESTE (Le cardinal d'), 9, 87, 154, 235.	

## L

LIGNY (La comtesse de), 82.  
 LIVERDIS (M. de), 50, 58, 148, 161, 174.  
 LONGÉE (M. de), 103, 118, 139, 171, 222, 224, 228, 231, 232, 266.

## M

MAINEVILLE (M. de), 101.  
 MAÏSSE (M. de), 72, 74, 75, 76, 80, 86, 88, 90, 92, 97, 98, 102, 107, 113, 114, 144, 153, 189, 196, 201, 201, 208, 215, 219, 220, 223, 225, 227, 234, 240, 356, 362.  
 MALPIERRE (M. de), 354.  
 MANDELOT (M.), 49, 53, 59.  
 MANSFELD (Le comte de), 196.  
 MANTOUE (Le duc de), 27, 46, 47, 48, 78, 86, 154, 182, 212.  
 — (Le prince de), 74, 83, 182, 186.  
 — (La princesse de), 187, 216.  
 MARIE STUART, reine d'Écosse, 162.  
 MATIGNON (Le maréchal de), 2, 3, 3, 4, 6, 6, 7, 8, 10, 13, 14, 14, 19, 24, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 35, 79, 81, 89, 98, 117, 128, 138, 149, 161, 163, 166, 173, 197, 200, 239, 241, 322, 346, 358.  
 MAUVISSIÈRE (M. de), 7, 10, 24, 31, 33, 39, 40, 48, 55, 60, 64, 72, 73, 75, 77, 83, 84, 88, 91, 100, 102, 105, 109, 114, 115, 118, 123, 158, 160, 171, 184, 197, 202, 223, 224, 226, 228.  
 MAYENNE (Le duc de), 243.  
 MÉDICIS (Le cardinal de), 347.  
 MONTMORENCY (Le duc de), 85, 342.  
 MONTPESSIER (La duchesse de), 8.  
 — (Le duc de), 62, 66, 67, 68, 69.  
 MOUTHE-FÉNELON (M. de La), 84.

MURATES (L'abbesse des), de Florence, 111, 208.

## N

NASSAU (Guillaume de). Voir ORANGE.  
 NAVARRE (Le roi de), 36.  
 NEMOURS (Le duc de), 54, 78, 225.  
 — (La duchesse de), 13, 23, 108, 113, 114, 142, 152, 169, 178, 214, 223, 232, 234, 238, 252, 309, 338, 343, 372.  
 NEVERS (Le duc de), 19, 21, 21, 52, 94, 106, 106, 109, 110, 117, 147, 344, 346, 354, 357, 358, 360, 363, 366.  
 NEVERS (La duchesse de), 18, 20, 21, 101, 226, 342, 345, 355, 357, 359, 361, 368, 374.

## O

ORANGE (Le prince d'), 15, 86.  
 — (La princesse d'), 15.  
 ORLÉANS (Le maire et les échevins d'), 488.

## P

PARIS (M. de), 76.  
 PARIS (L'évêque de), 375.  
 — (Les échevins de la ville de), 124.  
 PARME (Le prince de), 159, 187.  
 PAYS-BAS (MM. des États des), 241.  
 PHILIPPE II, roi d'Espagne, 118, 226.  
 PIBRAC (M. de), 130.  
 PLAINPIED (L'abbé de), 490.  
 PLEURS (M. de), 76.  
 POITIERS (Les échevins de), 228.  
 PRUNEAUX (M. des), 193.  
 PUT-GAILLARD (M. de), 137.

## Q

QUINCÉ (M. de), 131.

## R

RANDAN (Le comte de), 361, 375.  
 RETZ (Le maréchal de), 194, 204, 207, 210, 212, 217.  
 ROCHELLE (Les officiers de la justice de la), 82.  
 ROMAN (M<sup>me</sup> de), 373.  
 ROUEN (Les échevins de), 17, 54.

## S

SAILLY (M. de), 136.  
 SAINT-GOUVER (M. de), 60, 326, 347, 492.  
 SAINT-QUENTIN (Les échevins de), 125.  
 SALVIATI (Le cardinal), 164.  
 SAVOIE (Le duc de), 4, 7, 37, 38, 42, 44, 45, 77, 78, 79, 88, 92, 102, 125, 146, 204, 217.  
 SIXTE V, pape, 356, 370.  
 STAFFORD (Lord Edw.), 200, 489.

## T

TAVANNES (M. de SAULX-), 136.  
 TERRES (M. de), 288.  
 TIERCELIN (Le capitaine), 58.  
 TOSCANE (Le grand-duc de), 23, 70, 97, 112, 184, 186, 209, 229.  
 TRÉMOILLE (M<sup>me</sup> de La), 16, 489.

## V

VENISE (Les seigneurs de), 49, 193, 238.  
 VIART (M.), 289, 300, 316.  
 VILLEROY (M. de), 32, 34, 40, 166, 168, 177, 178, 179, 188, 256, 259, 265, 268, 270, 273, 291, 295, 299, 310, 332, 350, 352, 368, 369, 369.

## W

WALSINGHAM (Francis), 1, 68.  
 WISCHER (Le colonel), 143.

# TABLE DE L'APPENDICE

## ET DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

	Pages.
I. Lettre de M. d'Abadie, agent français en Portugal, à M. de Laussac, premier chevalier d'honneur de la reine mère, 8 avril 1580.....	381
II. Lettres de Ph. Strozzi au maréchal de Matignon, janvier-décembre 1582.....	384
III. Lettres de Henri III au maréchal de Matignon, mars-mai 1582.....	387
IV. Etat de l'armée de mer françoise, mise sus pour le secours de don Antonio, roy de Portugal, et qui fait voyle avec Sa Majesté de la rade de Bellisle, le 16 <sup>e</sup> juing 1582.....	388
V. Relation contemporaine de l'expédition navale des Açores et de la défaite de Strozzi.....	389
VI. Relation du voyage et de la défaite de M. de Strossi, l'an 1582.....	397
VII. Lettre de Villeroy au Roi, 12 septembre 1582.....	405
VIII. Lettre de M. de Saint-Goard au roi, 17 septembre 1582.....	406
IX. Lettre de Henri III à Villeroy, octobre 1582.....	407
X. Lettre de M. de Mauvisière à Catherine de Médicis, 5 septembre 1582.....	408
XI. Engagement d'Henri III vis-à-vis de la reine d'Angleterre.....	409
XII. Lettre de l'agent anglais Geffeý à M. de Walsingham, 18 avril 1583.....	410
XIII. Fondation à perpétuité d'une messe pour Henri II à la collégiale de Cléry, 23 janvier 1576.....	412
XIV. Lettre de la reine Élisabeth au duc d'Anjou, 22 novembre 1583.....	414
XV. Lettre de Marguerite de Valois au maréchal de Matignon, novembre 1583—juillet 1584.....	415
XVI. Lettre du duc d'Anjou à Catherine de Médicis.....	417
XVII. Lettre de Brulart à Bellièvre, février-mars 1583.....	419
XVIII. Lettre du jeune Brulart à Bellièvre, 11 avril 1583.....	420
XIX. Lettre de d'Elbène à la reine mère, 5 juin 1583.....	421
XX. Lettre de Villeroy à Brulart.....	422
XXI. Lettre du secrétaire d'État Pinart au roi, 22 avril 1583.....	422
XXII. Lettre du médecin Vigor au roi, 5 septembre 1583.....	424
XXIII. Lettre de Pinart au roi, 6 septembre 1583.....	425
XXIV. Instructions au s <sup>r</sup> de Bellièvre, conseiller du Roy en son conseil d'Etat et superintendant de ses finances, allant trouver le roy de Navarre de la part de Sa Majesté, 15 octobre 1583.....	425
XXV. Lettres de Pomponne de Bellièvre à la reine mère, août 1583—mai 1585.....	428
XXVI. Lettre du duc d'Épernon à Bellièvre, 29 juin 1584.....	436
XXVII. Lettre de la reine Élisabeth à Catherine de Médicis, 14 mars 1584.....	437
XXVIII. Substance de ce que le s <sup>r</sup> de Seton, ambassadeur du roy d'Ecosse, a fait entendre à la royne mère du Roy, faisant parler son fils en sa présence, pour ce qu'il estoit enrhumé, du jeudy 11 d'avril 1584, à Saint-Maur-des-Fosses, avant disner.....	439



XXVIII bis.	Substance de ce que l'ambassadeur d'Angleterre a fait entendre à la royne mère du Roy après disner ledict jour.....	440
XIX.	Lettre du duc de Parme à Catherine de Médicis, 28 avril 1584.....	441
XXX.	Donation faite par Catherine de Médicis au convent des Murates à Florence, juin 1584.....	441
XXXI.	Protection de Cambray, du 20 juillet 1584.....	443
XXXII.	Pouvoir au s <sup>r</sup> de Balagny pour recevoir le serment de ceulx de Cambray du xvi <sup>e</sup> juillet 1584....	444
XXXIII.	Double du pouvoir de la royne mère du Roy baillé au s <sup>r</sup> de Balagny pour commander à Cambray, 20 juillet 1584.....	445
XXXIV.	Response aux articles présentez par ceulx des Estats de Cambray du xvi <sup>e</sup> jour de novembre 1584.1.....	447
XXXV.	Lettre du roi à la reine mère, 1 <sup>re</sup> avril 1585.....	453
XXXVI.	Lettre de Laussac au roi, 9 avril 1585.....	454
XXXVII.	Lettre de Pinart à Brulart, 18 avril 1585.....	454
XXXVIII.	Lettre du roi à la reine mère.....	455
XXXIX.	Lettre de Pinart au roi, 22 avril 1585.....	455
XL.	Lettre du médecin Miron au roi, 22 avril 1585.....	457
XLI.	Réponse du roi aux communications de la reine, mai 1585.....	457
XLII.	Articles présentés au roi par les princes, officiers de la couronne, seigneurs, gentilshommes, villes, communautés et autres catholiques du royaume.....	459
XLIII.	La surcéance d'armes, 3 mai 1585.....	464
XLIV.	Mémoire baillé à Mr. Miron du m <sup>e</sup> jour de may 1585.....	465
XLV.	Mémoire de la conférence tenue à Sarry, près Chalons, le dimanche xii may 1585.....	467
XLVI.	Mémoire de Catherine de Médicis au duc de Montmorency, mai 1585.....	469
XLVII.	Réponse de la royne mère du roy aux articles présentés par le cardinal de Bourbon et les autres princes.....	470
XLVIII.	Ce qui a esté advisé en la conférence faite le vendredy dernier de may m <sup>ve</sup> m <sup>ss</sup> v, à Espenay...	471
XLIX.	Articles apportez par Miron le n <sup>e</sup> jour de juing 1585.....	473
L.	Estat abrégé de la despense faite par les princes catholiques pour la levée et payement de leurs estrangers, selon les promesses faictes avecques eulz, 7 juillet 1585.....	475
LI.	Lettre de M. de La Rivière au duc de Nevers, 12 août 1585.....	477
LII.	Lettre du duc de Nevers à la reine mère du roi, août-octobre 1585.....	478
LIII.	Lettre du duc de Guise au duc de Nevers.....	484
LIV.	Estat des gens de guerre que la royne mère a ordonné estre mis en garnison es chasteaux de son comté d'Auvergne et baronnie de la Tour, et des paiemens qu'elle entend leur estre faictz par chacun mois de décembre, janvier et février prochains, 18 novembre 1585.....	485
LV.	Lettre du duc de Savoie au chevalier d'Ellène, 6 mars 1585.....	486

# TABLE DES MATIÈRES.

## A

ABAIN (Louis Chasteigner d'), sieur de La Roche-Posay. La reine le convoque à Saint-Maur, 52.

ABBADIE (Jean-Pierre d'), agent français en Portugal. Sa lettre à M. de Laussac sur les affaires de doni Antoine et sur les dispositions du pays à l'égard du roi d'Espagne et des droits de Catherine de Médicis, 381 à 384 et les notes.

ABBEVILLE (Somme), 213. — Le maréchal de Retz doit s'occuper des réparations de la ville, 218.

— (Le maire d'). Son différend avec le gouverneur, 218.

ACORES (Les). Archipel de l'Atlantique appartenant au Portugal, 3, note.

— Désastre où périt Philippe Strozzi, 61, note, 120 et note, 121, note, 127, note, 132, 138, 141 et note, 145, note, 228, note. — État de l'armée navale partie le 16 juin 1582 de Bellisle, 388 et notes. — Relation contemporaine de l'expédition navale et de la défaite de Strozzi, 389 à 396 et notes. — Récit du voyage de M. de Strozzi par du Mesnil-Ouardeil, 397 à 405 et notes. — Lettre de Villeroy au roi sur le même sujet, 405. — Lettre de Saint-Gouard au roi, 406. — Lettre de Henri III à Villeroy sur la nomination du commandeur de Chaste au commandement d'une nouvelle expédition, 407.

AGEN (Lot-et-Garonne), 173, note, 176, 300 et note, 361, note.

AGOULT-DE-MONTADEAN (Louis d'). Voir SAULT.

AINAY (L'abbaye d'), à Lyon, 147 et note.

AIX (Le parlement d'), 242, note.

ALBA (Le gouverneur). Est arrivé avec des nouvelles du duc de Mantoue, 27.

ALBERTANI (Le sieur), ambassadeur du grand-duc de Toscane en France. Doit parler de la part de Catherine au grand-duc de Toscane, 96. — Sa lettre au grand-duc au sujet du maréchal de Montmorency, 97, note, 115, note, 120, note, 149, note.

ALLEMAGNE (Les princes d'), 160, note.

AMURAT III (Le grand-seigneur), sultan de Constantinople, 41, 145, 238, note.

AMANZÉ (Maison d'). Les enfants de François d'Amanzé, seig' de Chauffailles, 490 et note.

— (Antoine d'), chanoine de Saint-Jean de Lyon. La reine mère demande au pape de le relever de ses engagements et de lui donner la dispense nécessaire pour se marier, 490 et suiv., 491, notes.

ANSEL (Le sieur), agent envoyé à l'empereur d'Allemagne. La reine loue ses services et lui recommande de ne pas trop prolonger le congé qui lui a été accordé, 57.

ANDRÉAS (Le colonel). Envoyé de la part du duc de Mantoue vers le roi et la reine mère, 46.

ANGENNES (Nicolas d'). Voir RAMBOUILLET (Le marquis de).

— (Charles d'). Voir RAMBOUILLET (Le cardinal de).

— (Louis d'). Voir MAINTENON.

— (Jacques d'). Voir POIGNY.

— (Jean d'). Voir POIGNY.

ANGERS (Maine-et-Loire), 306, 359, 366, note.

ANGLURE (Marne), 313 et note, 315, 317.

ANGOULÊME (Charles d'), grand-prieur de l'ordre de Malte, fils de Charles IX et de Marie Touchet. A recommandé le s' de Carces à la reine mère, 327, 369.

ANJOU (François de Valois, duc d'), 1, 8. — Conduite de la reine d'Angleterre vis-à-vis de lui; sa mère voudrait le détourner de l'intervention en Flandre, 10, 11 et 12. — Sa réception à Anvers : il prête le serment comme souverain, 11, note, 15 et note, 22. — Son mariage, 25, 29. — Sa mère désièrait le voir conclure, 30, 31, 32 et 33. — Fait lever des Suisses, 34. — Encore son mariage, 40, 41. — A l'air de fuir sa mère, 40, 42, 45, 48. — A fait lever des Suisses, 50. — Se trouve fort mal engagé aux Pays-Bas, 50, 51 et note. — Les moyens qu'emploient

les ministres du roi d'Espagne pour se défaire de lui, 51, 53. — Doit prendre une décision pour le mariage, 60. — Les troupes se préparent à aller le rejoindre, 62, 63, 64, 67, 68, 69. — La reine attend de ses nouvelles au sujet du mariage, 73, 75, 83. — Son échec à Anvers, 84 et note, 85, 86, 87. — Le roi se plaint à Mauvissière de ce que les Anglais ne secondent pas nos troupes en Flandre, 88, note. — La reine est inquiète de savoir quelles sont ses intentions en Flandre, 89, 90, 91. — N'est pas encore d'accord avec les États généraux, 92. — Les États lui font des propositions désavantageuses; il songe à se joindre au duc de Parme, 93. — Les propositions du roi d'Espagne, 94. — L'accord avec les États des Pays-Bas est fait, 97. — Arrivée à Dunkerque; désire voir sa mère à Calais, 99 et note, 102, 104, 105, 108. — La reine attend de ses nouvelles, 110. — Sa lettre à sa mère, 110, note. — Est arrivé à Mouy, où il attend sa mère, 111. — Il l'a vue à Chaulnes et lui a promis d'abandonner l'affaire de Flandre, 113, notes, 114, note, 115. — Son échec à Dunkerque, 115, note. — Sa mère revient à son mariage avec Élisabeth, 116. — Les intentions qu'on attribue à la reine de Navarre à son égard, 116. — On parle de son mariage avec une des infantes, 118. — Élisabeth renonce au mariage, 120, 120 note. — Il négocie avec le duc de Parme; mais sa mère craint qu'il ne retombe entre les mains des États des Pays-Bas, 122, 123, 124, 126. — La reine mère l'a revu à la Fère et l'a trouvé disposé à suivre les volontés du roi, 128, 129, 130 et note. — Sa mère lui fait rappeler sa promesse

de resser toutes levées et de ne garder que la garnison de Cambray, 131, 132, 133, 134, 137, 139. — Elle s'occupe de ses négociations avec l'Espagne, 140, 143. — Pinart va le trouver pour lui persuader de renvoyer ses gens de guerre, 144, note. — Ne veut pas venir à la cour avant d'avoir vu sa mère, et promet de suivre ce qu'elle lui conseillera, 151, note. — Se trouve très malade à Châteaun-Thierry; sa mère le soigne, 152. — Continue ses négociations avec le prince d'Orange, le duc de Parme et les États des Pays-Bas, 152 note, 153, note. — Le roi veut lui faire conserver Cambray, 156 et note. — On tâche de lui faire rendre cette ville, 157, 157, note. — Sa mère va le trouver, 165. — Elle ne sait encore sur quoi compter avec lui, 166. — Ce qu'il avait écrit à la reine de la découverte d'une conjuration, 166, note. — Son mariage en Espagne et la reddition de Cambray, qui est exigée par Philippe II; punition des coupables de la conjuration, 167. — A dressé un mémoire pour le roi, 168. — Craint d'être abandonné par lui, 169, 170, note, 171. — Est venu voir le roi et semble être en bons termes avec lui, 174 et note, 175. — Après avoir passé quelques jours à Paris, il est retombé malade, 176 et note. — Semble être d'accord en ce qui concerne Cambray et montre beaucoup de bonne volonté, tout en entretenant des relations avec les États, 177 et note. — Se porte beaucoup mieux, d'après ce que la reine dit à sa marraine la duchesse de Nemours, 178 et note, 179, 183, note. — Il est retombé malade, 183 et note, 184. — Sa mère se rassure, 185, 188 et note. — La reine se fait

toujours des illusions sur sa santé, 189 et note. — Sa mère est très malheureuse de sa mort, 190. — Il a légué Cambray au Roi, 191 et note. — Il avait installé le s<sup>r</sup> de Balaguy dans la ville, 195, note. — Les services que lui a rendus le comte de Mansfeld, 196, note, 196. — Ses funérailles, 197 et note, 205, 206, note, 221, note, 335.

— (Les commissaires chargés de vérifier les dettes du duc n<sup>e</sup>). Lettre de la reine pour faire payer Jacques de La Fin de ce qui lui est dû, 335.

ANNEXE (Le château d') (*Haute-Saône*), 52, note, 78, note.

ANTONIO (Don), prieur de Crato, roi de Portugal, 5. — A envoyé le s<sup>r</sup> de Leitou vers la reine d'Angleterre, 39. — Ne doit pas être entièrement sous l'influence d'Élisabeth, 40, 89. — La reine promet de ne jamais l'abandonner, 141. — A demandé du secours au Grand-Seigneur, 144, note. — Le roi met une de ses maisons en Angleterre à sa disposition; la reine lui témoigne son affection, 362. — Ses droits sur le Portugal, 382. — Ses démarches pour se procurer de l'argent, 384. — Son rôle dans l'expédition des Açores, 389 et suiv., 397 et suiv.

ANVERS (La ville d'). Entrée solennelle du duc d'Anjou, 11, note. — Le désastre du duc d'Anjou, 84 et note, 85, note, 86, 90, 93, 100, 113, note, 115, 216, 233, note, 236, note, 239, 249. — (Messieurs de la ville d'). La reine leur dit qu'elle attendra pour répondre à leur lettre qu'on ait entendu les députés des Pays-Bas, 233.

APLIKOURT (Le sienr n<sup>e</sup>), gouverneur de Guise, 213.

- APRO (Le sieur), capitaine sous le colonel Piffier, 331.
- AQUAVIVA (Marcel d'). La reine prie le cardinal d'Este de faire des démarches pour qu'il soit nommé cardinal, 235.
- ARCY (Le sieur), valet de chambre, 12.
- ARDEN, conspirateur anglais, que la reine Élisabeth accusait la France d'avoir encouragé, 438 et note.
- ARGENCE (Le nouveau sieur d'). Porteur d'une lettre à la reine mère, 299. — Chargé de lui faire une communication, 322, 324.
- ARGENSOLLES (L'abbaye d') (*Marne*). L'abbesse étant morte, les religieux ont élu Anne de Chezelles, 146.
- ARGY (Le sieur d'). Ira rejoindre le duc d'Anjou avec des troupes, 63.
- ARMAGNAC (Georges, cardinal d'), légat d'Avignon. Désire se démettre de l'archevêché de Toulouse à cause de son âge avancé, 46, note, 47. — La reine, à son regret, ne peut plus donner l'abbaye de Josaphat au s<sup>r</sup> Grimaldy, qu'il protège, 66. — Elle le fait saluer par le comte de Grignan avec un petit mot d'amitié, 241, 374, note.
- ARMANDVILLE (Le baron d'), attaché à l'ambassade d'Angleterre. Apporte des lettres du s<sup>r</sup> de Mauvière, 64. — Dépêché par l'ambassadeur à la reine mère, 408.
- ARNAULD (Le sieur), secrétaire de la chambre du Roi. Est envoyé vers le Pape pour solliciter la libération de Fabritio Palavicino, 35.
- ARNAULD (Antoine), procureur général du roi, 133, note.
- ARRAS (*Pas-de-Calais*), 230.
- ASSELIERS (Jehan d'), conseiller. Envoyé en France par les États des Pays-Bas, 157, note.
- ASSON (Le sieur d'), trésorier, 242.
- ATRIE (Jean-François d'Aquaviva, duc d'), gentilhomme napolitain. Il était très aimé de Henri II, 235 et note.
- (Camille CARACCIOLI, duchesse d'), fille du prince de Melphe, sa femme, 235, note.
- (Anne d'Aquaviva, demoiselle d'), fille d'honneur de la reine mère, 113, note. — Elle fait la conquête du duc d'Anjou, 114, note. — A épousé le comte de Châteauneuf, 235, note.
- AURESPINE (Le sieur de L'), le jenne, 65, note, 255, 265, 283.
- (Madeleine de L'). Voir VILLE-ROY.
- AUGER (Le Père Edmond), jésuite. Doit attendre à Lorette le présent qu'il est d'usage d'offrir de la part du la reine mère, 53. — Il est retourné en France avant que le présent ne soit arrivé, 74 et note.
- AUMALE (Charles de Lorraine, duc d'), 242, note, 271, 272, 305, 307, 312, 313, 315, 317, 319, 321, 323, 328, 331. — Demande le commandement des villes de Picardie, 463, 479, 474.
- AUMALE (Anne de Lorraine, fille du duc d'). Épousera le second fils du duc de Nemours, 338, note.
- AUMONT (Jean d'), comte de Châteauneuf, dit le *Franc Gaulois*, maréchal de France, lieutenant général en Bourgogne, 233, note, 328 et note.
- AUTRICHE (Don Juan d'), gouverneur des Pays-Bas, 159, note.
- (Marguerite d'). Voir PARME (La duchesse de).
- (Catherine d'), infante d'Espagne. Voir SAVOIE (La duchesse de).
- (Jeanne d'). Voir TOSCANE (La grande-duchesse de).
- AUVERGNE (Le grand-prieur d'). Voir ANGOULÊME (Charles d').
- AUSSONVILLE. Voir HAUSONVILLE.
- AUXONNE (*Côte-d'Or*), 364 et note.
- AVEGADO (Le comte Jehan). Il est recommandé par la reine aux seigneurs de Venise, pour une faveur qu'il désire obtenir, 238.
- AVIGNON (Le légat d'). Voir ARMAGNAC (Le cardinal d').
- AVRILLY (Le sieur d'), premier maître-d'hôtel du duc d'Anjou, 114, note. — Passe pour avoir été l'objet d'une conspiration, 167 et note, 168.
- AVEN (Le comte d'). Voir MERLES.
- AYMAR (Le capitaine). Mérite une punition; la reine demande pourquoi il n'a pas été arrêté, 89.
- AZAY-LE-RIEU (Indre-et-Loire), 14 et note.

## B

- BACQUEVILLE (Antoine MARTEL, seigneur de). Est allé trouver la reine d'Angleterre de la part du duc d'Anjou, 29, 31.
- (Mademoiselle de), demoiselle d'honneur de la reine mère, 29, note.
- BALAGNY (Jean de Monluc, sieur de), fils de l'évêque de Valence, gouverneur de Cambray, 191. — Le maréchal de Betz doit s'entendre avec lui sur les affaires de Cambray, 195. — Le rôle qu'il a joué dans la ville, 195, note. — Il est remplacé pendant son absence par le capitaine Mesme, 204. — A parlé à la reine d'un service à faire pour le duc d'Anjou, 205. — Son ambition le rend odieux, 206, note. — La reine veut qu'il soit assuré de sa confiance, 207, 210,



- 211, 212. — Ses actions arbitraires, dont il ne donne point d'explication, 218. — Lettre de la reine à propos de la trêve et de sa publication, 229. — Autre lettre sur le même sujet, 235. — Elle lui recommande de punir les contraventions à la trêve, mais d'agir avec douceur, 236. — Lui répond à sa lettre au sujet des entreprises faites de côté et d'autre; lui demande d'arranger les choses à l'amiable, 348. — Pouvoirs donnés à Balagny pour négocier la protection de Cambrai, 444, 445.
- (Renée de CLEMONT, dame de), sa femme, sœur de Bussy d'Amboise. Ira trouver la reine mère, 207. — Catherine l'a assurée de la confiance qu'elle a dans la loyauté de son mari, 211.
- BALANÇON (Le sieur de) et son fils. Prisonniers du vicomte de Turénne, sont rendus à la liberté, 159, note.
- BALZAC (François de). Voir EXTRA-GEUS.
- BAPALME (*Pas-de-Calais*), 195 et note.
- BARBARA (Oratio), gentilhomme de Vicence. La reine demande que les seigneurs de Venise lui accordent un sauf-conduit pour deux ans, 268. — Elle en parle à M. de Maisse, 225. — Il a été banni de la seigneurie, mais la reine tâche encore de lui faire avoir ce sauf-conduit, 356.
- BARBAU (Le capitaine de), 164, note.
- BASSOMPIERRE (Christophe de), colonel des reîtres au service de la Ligue. Se joint au duc d'Anmale, 323. — Note sur lui, 475, note.
- BEAINE (Redaud de), archevêque de Bourges. Prononce l'oraison funèbre du duc d'Anjou, 197, note.
- (Charlotte de). Voir SAUVÉ (Baronne de).
- BAYÈRE (Ernest de), évêque de Liège, 140, note.
- BAYONNE (La ville de), 145.
- (Les maire et échevins de). Catherine leur écrit qu'ils seront dédommagés du tort causé par les habitants de Caphreton et de Marrenne, et leur défend de rien entreprendre contre eux-ci, 57.
- BAZAS (L'évêque de). Voir PONTAC (Arnaud de).
- BAZAS (*Gironde*), 138. — Le roi de Navarre s'oppose à ce que Henri III y mette garnison, 164 et note.
- BIZEL (Le capitaine), 5.
- BEAUCHÈRE (Le sieur), général des finances, 335.
- BEAUDISNER (Galliot de Coussol, sieur de), 259 et note.
- BEAUFFREMONT (Nicolas de). Voir SENECEY.
- (Claude de). Voir SENECEY.
- BEAUGENCY (*Loiret*), 280.
- BEAULIEU-EN-CHAMPAGNE (L'abbaye de) [*Haute-Marne*], 286 et note, 287.
- BEAUMONT (Jean de), lieutenant du comte de Brissac, 388 et note.
- (Pierre Le Normant, sieur de), lieutenant de Strozzi, dit que tout est prêt pour l'expédition de Portugal, 4 et note.
- BEAUMONT (*Nord*), 349 et note.
- BEAUNE (*Côte-d'Or*), 296, note.
- BEAUREGARD (Le capitaine de), 176, note.
- BEAUVAIS-NANGIS (Le sieur de), colonel du régiment des Gardes. A reçu l'ordre du duc de Guise de se joindre dans Orléans, 251.
- BEAUVAIS-LA-NOBLE. Voir FIS (Jacques de La).
- BEAUVILLIERS (Claude de). Tué dans la journée d'Anvers, 87, note.
- BEDFORD (Le sieur PLANTAGENET, fils du duc de). Envoyé vers le duc d'Anjou après le désastre d'Anvers, 84.
- BELESBAT (Robert HURALT, seigneur de). Doit porter cinq cents écus à M. de Maisse, à Venise, 142 et note.
- BELESBAT (M<sup>lle</sup> de L'Hôpital, dame de), 142, note.
- BELLÈVRE (Pomponne de), conseiller au conseil privé du roi, surintendant des finances. Lettre de Catherine, 4, 17, 18. — Elle le prie d'avoir soin que l'édit des élections ne soit pas révoqué en Guyenne, 20. — Deux autres lettres de la reine, 22. — Elle lui écrit très franchement au sujet du mariage du duc d'Anjou et des conseils à donner à ce dernier, 29. — Ses conférences aux Pays-Bas avec le prince d'Orange, 29, note, 33, 40, 48, note. — La reine effrayée de la situation de son fils en Hollande, le coadjuteur de lui ouvrir les yeux sur ses dangereux conseillers, 50, 55, 84, note. — Catherine l'engage à employer toute sa dextérité pour conjurer le mal, pendant qu'il est au Pays-Bas près du duc d'Anjou, 90. — Elle attend de ses nouvelles, 91. — Son discours aux États généraux, 91, note. — Deux lettres de la reine sur les affaires de Flandre, 93. — Elle lui demande d'aider le sieur de Luart à obtenir sa pension sur l'évêché de Lisieux, 95. — Lui parle du mariage du prince d'Orange avec Louise de Coligny et le charge de complimenter le Taciturne, 95. — Parle des désordres du Languedoc, 97. — S'occupe des prisonniers à Anvers; la reine attend de ses nouvelles, 99 et note. — Lettre du jeune Brulart, 100, note. — Catherine se plaint qu'on veuille lui faire tort pour ses affaires particulières en Bretagne, 106. — Elle cherche avec lui le moyen de faire face à ses dettes, 107. — Est désigné pour accompagner la reine qui va trouver le duc d'Anjou, 110. — Elle lui demande de tenir la main à ce que le capitaine Canalle



soit payé, 110. — Lui repart de ses affaires d'argent, 111. — Il accompagne la reine mère à Chaulnes, 113, note. — Catherine lui envoie une lettre pour la reine de Navarre et s'inquiète de ce qu'elle détourne le duc d'Anjou de ses devoirs envers le roi son frère, 116. — Elle le prie de faire partir M<sup>me</sup> de Duras qu'elle ne veut pas rencontrer à Paris, 125. — Attitude du roi de Navarre vis-à-vis des dames de Duras et de Béthune. Argent qu'il faut avoir prêt pour les troupes du maréchal de Biron, 126. — Elle le loue de sa lettre au roi après l'affront fait à Marguerite de Valois; lui repart de la solde des troupes, et de M<sup>me</sup> de Duras, 129. — Elle revient sur la reine de Navarre, et s'inquiète de ce que le roi d'Espagne ne décide rien pour le duc d'Anjou, 132. — Désirerait lui parler du duc d'Anjou et le prie de se rendre à Grignon, pour la voir à Noisy, 138. — Comment il a voulu persuader au roi de Navarre de reprendre sa femme, 139, note, 144, note. — Est envoyé pour arranger l'affaire entre le roi de Navarre et Marguerite, 149 et note. — Catherine lui recommande cette affaire et lui envoie des lettres à montrer au roi, 150. — Autre lettre de la reine, 151. — Il doit rappeler le duc de Montmorency et ses amis à leur devoir, 153. — Il a vu Marguerite; la reine mère loue son attitude dans cette affaire, lui parle de l'assemblée de Saint-Germain et du duc d'Anjou, 155. — Elle se plaint de ce dernier et de ceux qui l'éloignent du roi; lui recommande l'affaire de la reine de Navarre, 156, 159, note. — Elle désire vivement qu'il soit arrivé auprès du roi de Navarre, 160 et

note. — On attend de ses nouvelles, 161 et note. — Le sieur Prailhon lui porte des instructions, 163. — Catherine lui écrit que le roi de Navarre ne doit pas mêler l'affaire de Mont-de-Marsan et de Bazas avec celle du retour auprès de lui de Marguerite; elle lui recommande toujours cette difficile négociation, 164, 166. — Autre lettre de la reine mère, 170. — Ses démarches auprès du roi de Navarre; lettre que la reine de Navarre lui écrit, 170, note. — Catherine le prie de ne pas quitter le roi de Navarre avant que tout ne soit arrangé; elle voudrait qu'il pût en même temps être près d'elle pour l'aider dans toutes ses affaires, 172. — Elle lui exprime sa satisfaction de ce que les choses semblent devoir s'apaiser, 172, 177. — Petite lettre, 179. — Elle lui est reconnaissante d'avoir mené à bien cette affaire et le prie de faire la leçon à Marguerite sur sa conduite à l'avenir, 180. — Lettre de Marguerite, 180, note. — Lettre de la reine, 185, 188, 189, note. — Catherine lui écrit le lendemain de la mort du duc d'Anjou et le prie de faire en sorte que la reine de Navarre ne se bronille pas avec Henri III, 190, 191, note, 193, note. — La reine le charge de décider Marguerite à recevoir le duc d'Épernon, 194. — Elle lui demande des nouvelles de l'entrevue, 196. — Lui envoie une lettre au maréchal de Montmorency, et espère qu'il réussira à le rappeler à son devoir vis-à-vis du roi, 221. — La reine comprend de plus en plus le danger de la Ligue, 244, 256. — Un mot de Catherine pour accompagner le sieur Miron, qui va consulter le roi, 257, 259, 265 et note. — Petite lettre de la

reine pour le remercier de ses nouvelles, 267. — Elle lui demande d'envoyer M. de Poigny vers le roi de Navarre, 274. — Elle le prie d'obtenir de Clervant qu'il s'emploie auprès du roi de Navarre, 282. — Sa lettre à la reine, 282, note. — Catherine est fort alligée de la conduite de sa fille, 299. — Elle insiste pour que le sieur de Clervant parte bien muni des instructions de Henri III, 308. — La reine lui écrit qu'elle compte revenir à Paris, laissant les choses au plus mal, 314. — Lui parle de Clervant; et, heureuse que la paix soit faite avec les Ligueurs, elle espère aussi venir à bout de sa fille, 325. — Petite lettre, 329, 334. — Villeroy habillé en femme par la comtesse de Simier, 341 et note, 342, 357. — Se montre véritable ami du duc de Nevers, 358, 360, note, 364. — La reine l'assure qu'elle est persuadée qu'il a fait tout son possible vis-à-vis du roi de Navarre, qu'elle espère encore faire changer de religion; se plaint de sa fille, 376.

— (Marie Bellion, dante de). La reine se réjouit de ce qu'elle se porte bien, 126. — Catherine donne des nouvelles de sa santé à son mari, 176, 182, 185.

— (Albert de), plus tard abbé de Jouy, fils de Pomponne, 95, note.

— (Jean de). Voir HUTEFORT.

BENERIE (Le sieur de Li), 324.

BERANGVILLE (Le capitaine). Il doit être payé de sa «monstre»; quant aux moulins de Cambrai qu'il a reçus du duc d'Anjou, ce don ne peut être confirmé, 219.

BÉART (Georges), huissier de la reine mère, 142, 372.

BEAUMONT (Louis de), archevêque de Cambrai. Il est protégé par la

reine quoique du parti contraire à ceux de Cambrai, 265, 354.

BERTHIER (Le sieur), secrétaire du roi, 41.

BÉTHUNE (M<sup>lle</sup> de), 125, note, 126, note, 129, note, 170, note, 300, note.

BIGAN (Le capitaine). La reine veut qu'il soit continué en sa charge, 210. — Elle insiste encore et s'informe près du maréchal de Retz de la raison pour laquelle Balagny s'y oppose, 218.

BILLY (Le sieur de), capitaine au service du roi d'Espagne. Mort devant Anvers, 249.

BIRAGUE (René, cardinal de), chancelier de France, évêque de Lavaur, 34, note.

— (Charles, dit Sacremore, de), capitaine, 86, note. — Catherine est très contente des services qu'il rend en secondant M. de Bellière; sa lettre à la reine mère, 165 et note. — Autre lettre: il prétend que les huguenots ne désirent pas la guerre, 175, note, 292.

— (Laure de SAINT-MARTIN, dame de), sa femme, une des dames de la reine mère. Catherine appuie une requête qu'elle a faite au duc de Mantoue, 86 et note.

BIRON (Armand de GONTAUD, baron de), maréchal de France, 2, note. — A la requête du roi de Navarre, Catherine le charge d'éloigner les gens de guerre des environs de Saint-Maixent, 12. — Parti pour les Pays-Bas avec une armée; ce qu'en dit Henri III, 51, note, 52, note, 114, note. — Est attendu à Calais avec des troupes qui doivent être licenciées, 126, 130, 131. — Est chargé de rappeler au duc d'Anjou qu'il est tenu à ne plus faire de levées, 131, 134, 135. — Catherine exprime son regret de n'avoir pu payer plu-

tôt les Suisses qu'il a ramenés de Flandres, 142, 157, note, 290. BISSOISE ou VICOSE (Raymond de), secrétaire du roi de Navarre, 126 et note, 165, note.

BLAIN, château en Bretagne, appartenant à René de Rohan, 484 et note.

BLAUC (Jacques de TILLY, sieur de). La reine, très heureuse d'avoir trouvé à se loger dans son château, désire lui être agréable en retirant par une garde noble sa nièce des mains de sa mère qui est protestante, 368 et note.

— (Adrienne de BOUFFLERS, dame de), 368, note.

BLAUC (Seine-et-Oise), 368 et note.

BLATIER (Claude), seigneur du Belloy, agent de la France aux Pays-Bas. Ses notes au roi après l'échauffourée d'Anvers, 84, note, 93. — Il a fait le récit d'un accord, entre le roi d'Espagne et le duc d'Anjou, dont il se méfie, 94, 177 et note. — Représente le roi et la reine auprès du prince de Parme; obtient une trêve d'un an pour Cambrai, 206 et note, 207. — Le maréchal de Retz hésite à l'employer près du prince de Parme, parce qu'il est un peu rude. La reine le trouve plus discret qu'un autre, 213, 229, note.

BOIS (Le capitaine). Porteur d'une dépêche en chiffres, il a été fait prisonnier par un soldat du duc de Guise, 298, 299. — La reine veut lui faire rendre la liberté, 321, 322.

BONLIEU (Sébastien de LA FORESTIE, abbé de), aumônier de la reine mère. La reine est fort indignée que le sieur de Montferrant l'empêche de jouir de ses revenus, 117, 118. — Elle en parle au sieur de Matignon, 173.

BONLIEU ou CARBON BLANC (Gironde), abbaye, 117, note.

BOSSIVET (Guillaume GOUFFIER de), amiral de France, 125, note.

— (Louise de CAVÈCOUR, dame de), 126, note.

BORDA (Le capitaine Étienne de). Catherine lui recommande tout particulièrement de se rendre utile dans l'expédition des Açores, 33, 228, note.

BORDEAUX (La ville de), 263 et note, 268.

— (La généralité de), 2.

— (Le parlement de), 7, 35, 98. — Mécontentement du roi, 99, note.

BORNAZEL (Le sieur de), chevalier de l'ordre du roi. Recommandation de la reine pour bien se conduire dans l'affaire dont il s'occupe, 373.

BORRONEÉ (Charles, cardinal), archevêque de Milan, 80 et note.

BOUCHIERA (Le sieur Marie), contrôleur de feu la duchesse de Savoie. La reine s'intéresse au paiement de sa pension auprès du duc de Savoie, 42 et note.

— (GATY, femme du sieur), 42 et note.

BOUFFLERS (Adrien, seigneur de), chevalier de l'ordre du roi. Est envoyé vers le duc de Montpensier pour presser le passage des troupes en Picardie, 62 et note.

— (Adrienne de). Voir BLAUC.

BOURBON (Catherine de), princesse de NAVARRE, 120, note. — La reine soumet au roi la lettre qu'elle lui destine au sujet de la reine de Navarre.

— (Charles, cardinal de), 54, 101, note. — Chef nominal de la Ligue, 242, 246, 247, 249, 251. — On attend qu'il envoie un mémoire pour la conférence d'Épernay, 254. — Il est malade, 258. — A fait une neuvaine à Notre-Dame-de-Liesse; prétend, dans une lettre à la reine, être disposé à la satisfaire, 260, 262.

— La reine attend vainement qu'il annonce son arrivée, 264 et note. — Elle a envie, malgré sa maladie, de se faire porter à Reims pour le voir, 265. — Il est enfin arrivé pour l'entrevue, 267, 269. — A pleuré en embrassant la reine et confessé avoir fait une folie, mais n'en désire pas moins arriver à supprimer la religion réformée, 269, 270. — La reine s'informe de sa santé et espère qu'il viendra la voir, 272, 274. — La reine l'attend, 275, 277. — Il est allé à Châlons et voit la reine à Jalons, où il se montre très satisfait et plus franc que ne voudrait le duc de Guise, 278, 281, 282. — Est à la conférence de Sarry, 284, 286, 288, 290. — Il a écrit à la reine mère, 292. — Sa lettre à la duchesse de Nevers, 294, note. — Le sieur de Mainville est chargé de faire accepter de nouvelles conditions en prolongeant la trêve, 293, 294, 296. — La reine se plaint de ce qu'ils la retiennent si longtemps, 297. — Elle leur reproche d'avoir un autre but que la défense de la religion, 298, 300, 301. — Le duc de Guise fait de lui ce qu'il veut, 302. — Il est très indigné après la lecture des réponses aux articles relatifs aux villes de sûreté, 303, 304. — Demande les châteaux de Rouen et de Dieppe, auxquels il prétend avoir droit, 305, 306, 309 et suiv. — Il est venu avec les princes lorrains; la reine lui fait la leçon et il s'excuse pour le mieux, 303, 304. — Est enfin d'accord avec la reine pour faire la paix, 325, 327, 330 et suiv. 339, 340 et note. — S'habille en femme pour divertir la cour, 341, note, 374, note. — Conférences préparatoires au traité de Nemours auxquelles il prend part, 456, 458,

462, 465, 467, 470, 472, 474.  
**BOURBON** (Charles de), connu sous le nom de BOURBON-VERMOREL, frère naturel de Henri IV. Nouvellement créé cardinal, la reine le félicite en même temps que les autres cardinaux, 164.  
 — (Henri de). Voir CONDÉ (Prince de).  
 — (Louis de). Voir CONDÉ (Prince de).  
 — (Marie de). Voir LONGUEVILLE (D'ORLÉANS).  
 — (Charlotte de). Voir ORANGE (Princesse d').  
**BOURBON-CONTI** (François de), 99, note.  
**BOURBON-LANCY** (Saône-et-Loire). Le roi et la reine y prennent les eaux, 55 et note, 111 et note, 120, 140, 142 et note.  
**BOURBON-VERMOREL** (François de), prince dauphin, plus tard duc de Montpensier, 11, note, 51, note. Voir MONTSPENSIER.  
 — (Louis de). Voir MONTSPENSIER (Duc de).  
**BOURDEAUX** (Le sieur de), 3.  
**BOURBIN** (Le sieur). Porteur de lettre, 53.  
 — (Jacques). Voir VILLAINES.  
**BOURGES** (L'archevêque de). Voir BEAUNE (Renaud de).  
**BOUVINEAU** (Le sieur), 166, note.  
**BRAGANCE** (La duchesse de). La reine lui fait dire qu'elle s'intéresse à ses affaires, 141.  
**BRANE** (Le capitaine). Sera puni par le duc d'Anjou, 177.  
**BRAY** (Le sieur de), 302.  
**BRESLES** (Oise), 129 et note, 139 et note.  
**BRIE-COMTE-ROBERT** (Seine-et-Marne), 327 et note.  
**BRIENNE** (Jean de LUXEMBOURG, comte de), fils du comte de Ligny. Le mariage de sa fille Diane, 82 et note. — (Diane de LUXEMBOURG de). Voir KERMAN.

**BRISAMBOURG** (Le château de) [*Charente-Inférieure*], 10, note.  
**BRISON**. Voir RÉAULT (Constatin de).  
**BRISSAC** (Charles de Cossé, comte de), gouverneur d'Angers, fils du maréchal. Lettre de Catherine pour lui recommander de réunir toutes ses forces et de bien suivre les instructions relatives à l'expédition des Açores, 16. — Est prêt pour faire voile, 19, 25, 28, note. — Attend à la rade de Belle-Isle, 32, 33 et note. — La reine aurait voulu lui donner le commandement de la seconde expédition; mais le roi s'y oppose, 121, note, 306, 316, 320. — Catherine est mécontente de ce qu'il a fait et lui rappelle que l'édit contre les protestants n'est de rigueur que depuis six mois, 343. — La reine lui dit que le duc de Joyeuse viendra avec des forces du côté d'Angers, où les protestants sont assez menaçants, 359. — Son rôle dans l'expédition navale des Açores, 388 et suite, 401, 402, 405. — Se rallie à la Ligue et demande le gouvernement d'Angers avec le château, 463, 472 et note. — Et l'état de colonel du Piémont, qui lui est refusé, 474.  
**BRISQV** (Barnabé), premier président du parlement de Paris, ne veut pas faire poursuivre un imprimeur accusé d'avoir lancé un libelle injurieux contre la reine d'Angleterre, 438 et note.  
**BRISQVOLLIER** (Vienne), 13, note.  
**BRUGES** (René de), sieur de LA GRUTHUISE, 146, note.  
 — (Béatrix de LA CHAMBRE, dame de), dame d'honneur de la reine mère, 146, note.  
 — Ville de Flandre), 94, note, 195.  
**BRULANT** (Pierre), seigneur de Crosne et de Genlis, secrétaire d'État, 34 et note, 55. — Sa lettre au roi au



sujet des affaires d'Écosse, 64, note, 82, 83, 90 et note, 108, note, 136, note. — Sa lettre au roi, 203, note, 207, 211, 221. — Catherine lui répond au sujet d'Orléans et de Rouen, 251. — Lui dit que l'archevêque de Lyon est revenu, 253 et note. — Elle lui parle d'affaires de finances, 254. — Petite lettre, 256. — Le sieur Miron est envoyé au roi pour convenir de ce qu'on pourra faire à Épernay, 257. — Catherine lui écrit qu'elle suivra la décision du roi, 258, 260. — On attend les princes pour l'entrevue, 262, 264, note. — La reine le remercie de ses deux lettres, 267, 269. — Il faut que le roi veille à ce que les Suisses soient prêts à se réunir à ses autres forces; Catherine espère que le cardinal de Bourbon viendra la voir, 272, 273. — Lettre de Catherine, 277. — Elle lui dit que le duc de Guise est parti pour s'assurer de Toul; que le roi doit envoyer des gens à Metz, 281. — Petite lettre, 283, 285. — La reine n'a pas encore vu les princes, mais elle se propose de réduire leurs exigences. Il faut veiller à ce qu'on envoie des hommes et de l'argent à Metz, 285. — La remercie de sa lettre,

286. — Catherine lui dit qu'elle a été bien en peine du bruit qui courait d'une conspiration contre le roi, 288. — Lettre de la reine, 295, 297. — Elle lui parle de la défense de Metz, 311. — Lui dit que Casimir fait une levée pour les réformés et que les troupes du duc d'Aumale s'approchent de Troyes. Catherine retournera à Paris, 313. — Trois lettres de la reine touchant la paix à laquelle elle ne peut arriver, 317 à 318. — Elle demande une réponse du roi avant que les Ligueurs ne marchent sur Paris, 321. — Dit être en peine de ne pas recevoir de nouvelles du roi, 324. — Elle est heureuse que la paix soit faite, 325, 326. — Lettres de la reine, 327, 329, 333, 335. — Elle le remercie de l'état de la levée des Suisses, 338. — Ses lettres à Bellière, 419. — Villeroy lui écrit, 422. — (Gilles), son fils. A été envoyé vers le prince d'Orange, 91, note. — Sa lettre à Bellière, 100, note, 420. — (Nicolas), seigneur de Sillery, président aux enquêtes. Est envoyé avec des instructions vers M. de Matignon, 239. — La reine lui écrit d'obtenir que le prisonnier Ferraud soit ramené en France, 243 et note.

BRUXELLES (La ville de). A été offerte en échange au duc d'Anjou, 94, note, 195, 216, 233, note.

BUADE (Antoine de). Voir FRONTENAC.

BUGELLY (Francisco), avocat de la reine mère à Rome. Catherine prie le duc de Mantoue de l'aider, 154.

BURLEIGH (William Cecil, baron de), secrétaire d'État et grand trésorier d'Angleterre, 198, 223.

BUS (Le capitaine), 29.

BUSBECK (Augier GRISELIN de), ambassadeur de l'empereur d'Allemagne en France. Nouvelles de la Cour, 114. — Sa lettre à l'empereur concernant les mariages dans la famille royale, 120, note 167, note. — Il parle du voyage du duc d'Anjou à la Cour, 174, note. — Maladie de la reine, 175, note.

BUSENVAL (Paul CHOART, seigneur de), gentilhomme ordinaire du roi de Navarre, 170.

BUSSÉOL, château d'Auvergne, appartenant à Catherine de Médicis, 485 et note.

BUSSY (Claude de). Catherine intervient auprès du roi en sa faveur, 14 et note.

BESSY (Antoinette de DINTVILLE, femme du sieur de), fille d'honneur de la Reine, 14, note.

## C

CALIGNON (Soffrey de), chancelier de Navarre, 160, note.

CAMDARA (Jean-François, cardinal de), 360 et note.

CAMBRAY (l'archevêque de). Voir BERLAIMONT (LOUIS de).

CAMBRAY (Nord), 94, 108, note, 130, 131, 133 à 135, 136 et note, 137, 140, 151, 152, note, 156, 157 et note, 167, 168, 177, 178, 191 et note, 192, note, 195 et

note, 204, 205, 206 et note, 210 à 213. — La ville a une bonne garnison et des munitions, 217, 218, 219 et note, 229, 230 et note, 233 et note, 235, 236, 349, 354. — Pièces sur les négociations qui ont réglé la protection de Cambrai, 443 à 453 dans les *Pièces justificatives*. — (Les consuls et habitants de). La reine en réponse à leur lettres

assure de sa bonne volonté pour la protection et conservation de la ville, 191 et note. — Le s<sup>r</sup> Blatier au nom de la reine leur accorde des avantages, 206, note, 207, 208, 211. — (Les députés de), 195.

CANALLE (Le capitaine Bastien). La reine s'intéresse fort à ce qu'il soit payé de sa pension à cause de ses services et de ceux de son père, 100 et note.

CANVILLE (La comtesse de), 300, note.

CANETO (Jean, marquis de), 44, note.

— (Geneviève Bentivoglio, marquise de), 44, note.

— (Scipion de), leur petit-fils, fils du prince de Final, 44, note.

— (Alphonse, marquise de). Voir FINAL (prince de).

CANILLAC (Jean de Beaufort, marquis de), gouverneur de la Haute-Auvergne, 265, note, 341, note.

CAPBRETON (Landes), 57 et note.

CAP-VEIT (Les îles du), 28, note.

CARCES (Jean de Pontevès, comte de). lieutenant général en Provence. La reine le recommande au roi, il a beaucoup dépensé pour son service et aussi pour payer les dettes de son père, 327 et note.

CARRIÈRE (Jean de L.), grand maître de l'ordre de Malte. Sa mort, 1 et note.

CARROUES (Tanneguy Le Veneur, baron de), lieutenant général en Normandie. La reine lui recommande de tenir la main à ce que les protestants aient confiance dans les intentions du roi, 123. — Elle est heureuse qu'il soit à Rouen, 252 et note.

CASNIER (Jean), de Bavière, 140, note. — Fait une levée pour secourir les huguenots, 312.

CASSINE (La) [Ardennes]. Résidence du duc de Nevers en Champagne, 109 et note, 111, 343, note, 374, note.

CASTELNAC (Michel de). Voir MAUVSIÈRE.

CATELET (Le) [Aisne], 195 et note.

CAUMONT (Jeanne de Gontaut, baronne de Brisambourg, dame de), sœur du maréchal de Biron. Reçoit le roi de Navarre en son château de Brisambourg, 10, note.

CAYRIANA (Philippe de), médecin mantouan, plus tard représentant

du duc de Florence à Paris, 178.

— Il est l'intermédiaire entre le duc de Nevers et la reine mère, 354 et note, 355 et note. — Sa correspondance avec le duc, 357 et note, 358, 360 et note, 364.

— La reine trouve qu'il a très bien plaidé pour le duc, 366, 367. Son entrevue avec le roi et sa conversation avec le duc d'Épernon, 367, note, 368. — Sa lettre à la duchesse de Nevers, 368, note. — La reine, en faisant son éloge, prie la duchesse de Nevers de se fier à ses conseils, 374.

CECIL (Robert), plus tard comte de Salisbury, fils du baron de Burleigh. Est venu visiter la reine mère et la reine Louise à Chenonceaux. Les Pinaut lui a fait admirer le château et le parc, 223.

CHADION (Le sieur de), gouverneur de Châtellerault, 296.

CUILLONS (L'évêque de). Voir MARCCHAUMONT (Cosme Claude de).

CUILLONS (Marie), 244, note, 261, note, 279, 305, 307, 315, 316, 320.

CHAMBRE (Jean de Seussel, comte de La), 146, note.

— (Barbe d'Arboise, comtesse de La), 146, note.

— (Sébastien de La), abbé de Corbie, 146, note.

— (François, chevalier de La). Voir VENDÔME (L'abbé de).

— (Charlotte de La). Voir UZÉ (s').

CHAMBRANT (Pierre de). Voir DROU.

CHAMBRILLANT (Le sieur de), prieur de Manosque. Est chaudement recommandé au Pape par la reine pour succéder au s' de La Carrière dans la dignité de grand maître de l'ordre de Malte, 1, note, 2.

CHAMLOISEAU (Le sieur de), enseigne du duc de Nevers, 358 et note, 359, 360, 361.

CHAMNOIS (Le sieur de). Laisse dans

Dunkerque, il a rendu la place, 115, note.

CHAMPAGNE (Le grand prieur de). Voir SEURB (Le chevalier de).

CHAMPIGNY (Le sieur de), quartenier de Paris. Lettre de la reine, 76.

— Et du roi, 76, note.

CHAMPIGNY (Vienne), 12 et note, 13, note, 14 et note.

CHANVALLON (Le sieur Harlay de), grand écuyer du duc d'Anjou.

CHAPELLE d'ANGILLON (La) [Cher], 106 et note.

CHAPELLE DES URSINS (Christophe Juvénal ou Jouvencel de La), lieutenant du roi en l'île de France, 82 et note, 83. — Accompagne la reine en Champagne lorsqu'elle va voir le duc de Guise, 243, note, 246, 247, 272, 276, 277, 283. — Envoyé au roi pour lui donner des nouvelles négociations, 457 et note.

— (Madeleine de Luxembourg, dame de La), 32, note.

CHAPELLES (Le sieur des), gentilhomme de la reine mère. Est envoyé vers le cardinal de Bourbon pour lui témoigner l'indignation de la reine, 298, 299, 313.

CHARANSONNET (Madame de). S'est montrée très partiale en poussant son mari à avantager particulièrement l'une de ses filles dans son testament, 38, 39.

— (Mesdemoiselles de), 38 et note, 39.

CHARLES IX, roi de France, 113, note.

CHARRÉTIER (Le sieur), 94.

CHARRÉTON (Le sieur), conseiller à Lyon, surintendant du prince de Montpensier. Vient de mourir, 66.

CHARVELUT (Le sieur), 34, note.

CHASSINCOURT (Le sieur de), gentilhomme du roi de Navarre, 6, 170, 282, note, 291, note.

CHASTE (Aimar de Clermont, seigneur de), commandeur de Li-



- moges, de l'ordre de Malte. Est sorti avec des navires, 103. — Est désigné pour commander la seconde expédition des Açores. 121, note. — Recevra des instructions pour cette expédition, 127 et note, 144, note.
- CHASTELLIER (Jean de), seigneur du Mesnil, conseiller d'Etat et général des Finances. Feu le duc de Savoie l'a toujours apprécié, 79.
- (Hippolite de SCARVELLY, dame de), sa veuve, dame d'honneur de la reine mère. Catherine intervient auprès du duc de Savoie pour qu'elle soit exempte de charges pour les terres qu'elle et ses enfants possèdent en Savoie, 79.
- (Le sieur de), leur fils aîné, général de Piedmont après son père, 79.
- (René de DAILLON du LUDÉ, abbé des), évêque de Luçon, plus tard évêque de Bayeux, 246 et note, 247. — Sa dépêche donnant des nouvelles du duc de Mayenne, 249. — Il dit que le duc a très bonne volonté pour le roi, 259.
- CHATEAUNEUF (Claude de L'ARBESPINE), ambassadeur de France en Angleterre, 362 et note.
- CHÂTEAUVILAIN (Le comte de). A trouvé la mort à Anvers, 87, note.
- (Le sieur de), 108.
- CHÂTEAU-THIERRY (*Aisne*), 152 et note, 264, 269.
- (Les officiers de justice, maires échevins et habitants de). Lettre de la reine qui les complimente sur leur tenue lors de la surprise de la ville, elle leur recommande de donner bon ordre à leur sûreté en attendant que le roi envoie quelqu'un pour y veiller, 266.
- CHÂTEAUVILAIN (Le sieur du GUINACI, comte de), 235, note.
- CHÂTELLERAULT (Diane, duchesse de). Voir MONTMORENCY.
- CHÂTELLERAULT (*Vienne*), 113, note, 296.
- CHÂTELLON (François de COLIGNY, sieur de). Porteur de lettres au duc de Savoie, 42. — On dit qu'il fait une nouvelle levée, 85. — A envoyé un homme à la cour à propos de l'héritage de son oncle le cardinal, 245.
- (Odet de COLIGNY, cardinal de), 245.
- (Gaspard de). Voir COLIGNY.
- CHÂTELLON-SUR-CHALARONNE (Christophe d'URRÉ, comte de). Est chaudement recommandé par la reine et aussi par le grand prieur d'Auvergne pour occuper la place de surintendant de Dombes, 66 et note.
- CHÂTELLON-SUR-MARNE (*Marne*), 264, 269.
- CHÂTRE (Claude, baron de La). La reine le prie de remettre sa querelle avec les de Dron à plus tard et de ne rien entreprendre contre lui durant ses séjours près du duc d'Anjou, 141, 167, 168, 344, note. — Rallié à la Ligue, demande le gouvernement du Berri et l'entretien d'une compagnie, 463, 472. — Il lui est accordé vingt-cinq arquebusiers de garde, 474.
- CHAULNES (Louis d'ONGNIES, seigneur de). La reine étant l'hôte de lui et de ses sœurs, elle appuie auprès du roi leur requête, 42 et note.
- CHAULNES (Le comté de) [*Somme*], 42 et note, 113 et note, 115, 152, note.
- CHALMONT (La dame de), 28.
- CHAVIGNY (François Le Roy, seigneur de), lieutenant général d'Anjou, de Touraine et du Maine, 48, note.
- CHENAILLES (Robert MIRON, sieur de), intendant général des finances, 34, note.
- CHÉNIÈRES (*Marne*), 283 et note.
- CHENONEAUX (Le château de) [*Indre-et-Loire*], 13, note. — Les embellissements que la reine y apporte, 21 et note, 24, note, 223, 369 et note.
- CHÉZELLE (*Vindz* de). A été élue à l'unanimité abbesse d'Argensolles par les religieuses. La reine mère, demande sa nomination au roi, 146 et note.
- CHIVERNY (Philippe HURAU, comte de), garde des sceaux, plus tard chancelier, 52, note, 107. — Catherine lui écrit au sujet du paiement des troupes du maréchal de Biron, 134. — Ensuite pour faire avoir cinq cents écus au s<sup>r</sup> de Belesbat pour porter au s<sup>r</sup> de Maisse, 142, 189, 214, 307. — Petit mot de la reine pour assister le s<sup>r</sup> de La Fin, 334.
- CHOIXIN (Le sieur). Est accompagné auprès du roi d'un mot de protection de la reine mère, 116.
- CLAVESON (Charles d'HOUTEN de), chevalier de l'ordre du roi. Se prépare pour aller rejoindre le duc d'Anjou, 63 et note.
- (Élisabeth de BEAUFREMONT, femme du sieur d'HOUTEN de), 62, note.
- CLÉMENT VII (Jules de MÉDICIS, pape sous le nom de). Était tuteur de la reine mère, 371, note.
- CLERMONT (Aimar de). Voir CHASTEN.
- (Renée de). Voir BALAGNY.
- CLERMONT-FERRAND (*Puy-de-Dôme*), 361.
- CLERMONT-LODÈVE (*Hérault*), 221, note.
- CLERMONT-TALLART (Louise de). Voir UZÈS (duchesse de).
- CLERMONT-TONNERRE (Claude de). Voir RETZ (la maréchale de).
- CLERYANT (Claude-Antoine de VIENNE, sieur de), conseiller du roi de Navarre. La reine apprécie ses bonnes dispositions; il doit attendre le roi à Paris, 129. — Son avis sur l'affaire de Marguerite de Valois, 132 et note, 140, note. — Est chargé par Henri III de contraindre le roi de Navarre à recevoir sa femme, 155, 157, 158, 172 et note, 176.

- La reine voudrait le charger de s'employer auprès du roi de Navarre, mais il ne s'y prête pas, 274 et note. — Elle prie le s<sup>r</sup> de Bellière de faire des efforts pour y arriver, 282 et note, 283, 291, note. — La reine compte toujours le faire partir, 308, 325. — Elle voudrait se servir de lui pour persuader le roi de Navarre de changer de religion, 376.
- CLERVAUX (DE). Voir VILLEQUIER (RENÉ DE).
- CLÉAY (Le doyen et le chapitre de l'église de) [*Loiret*]. La reine leur écrit au sujet d'un contrat à passer concernant la rente d'une messe journalière pour le repos de l'âme de Henri II, 24. — La reine veut transférer sur autre terre cette fondation qui reposait sur Levroux, 70.
- CLÈVES (Henriette DE). Voir NEVERS (duchesse DE).
- (Catherine DE). Voir GUISE (duchesse DE).
- COBHAM (Sir Henry), ambassadeur d'Angleterre en France, 25. — Est reçu par le roi et la reine mère, 26, 39, note, 41, 75, 77, 118, note. — Parle à la reine mère de l'intérêt de quelques marchands anglais et des conventions qu'on observera à la suite. Dit que le duc d'Anjou doit épouser une femme plus jeune que la reine sa maîtresse, 119, 120. — Est remplacé par lord Stafford, 151, 152.
- COLIGNY (Gaspard de CHÂTILLON, seigneur DE), amiral de France. — Sa fille épousera le prince d'Orange, 95, note.
- (Odet DE). Voir CHÂTILLON.
- (François DE). Voir CHÂTILLON.
- (Louise DE). Voir ORANGE (princesse D').
- COLINEAU (Le sieur), 27.
- COLLARO (François), chanoine de Saint-Étienne-de-Troyes, 256.
- COLOGNE (L'archevêque DE). Voir WALDBURG (Gehhardt II, DE).
- COLOGNE, ville de la Prusse rhénane, 140.
- COMBAS (Le capitaine), 167.
- COMBLIZY (Le vicomte DE). Voir PINART.
- COMPIÈGNE (*Oise*), 319.
- CONDÉ (Henri DE BOURBON, prince DE), lieutenant général en Picardie. La reine lui demande des explications sur une assemblée qu'il fait à Saint-Jean-d'Angély, 5. — Reçoit le roi de Navarre, 10, note. — La reine l'a fait engager à venir la voir, 19. — Elle lui écrit en le priant de seconder le s<sup>r</sup> d'Escars dans sa mission vers le roi de Navarre, 35. — Autre lettre, 43. — Veut observer la paix, 85. — Catherine lui recommande de procurer le repos au pays, 87. — Petite lettre de la reine, 237, 273, note, 299, note, 344, note, 366, note, 369.
- (Louis DE BOURBON, prince DE), 152, note.
- (Françoise D'ORLÉANS-Longueville, princesse DE), sa veuve. Ce qu'elle a dit de son beau-fils le prince de Condé, 19.
- CONDÉ-SUR-MARNE (*Marne*), 316 et note.
- CONDOM (*Gers*), 176.
- CONRÉE (Le sieur), 329.
- CONQUET (LE) [*Finistère*], 472.
- CONSEIL DES FINANCES (Messieurs du). Lettre de la reine qui les presse de faire envoyer promptement des vivres à la Tercère, 120. — Elle leur parle du paiement des Suisses revenus de Flandres, 132. — Et de la levée des tailles, 137. — Il faut satisfaire les Suisses, et la reine les prie de leur envoyer au moins 100,000 écus, 144, 179.
- CONSTANCE (Le sieur DE). A envoyé un homme avec des nouvelles à Saint-Maur-des-Fosses, 56, note.
- CANTARELLI (Le cardinal Mathieu). Voir SAINT-ÉTIENNE.
- COFFEL, château et terre appartenant à Catherine de Médicis, qu'elle vendit en 1586, 485 et note.
- COGIGNY (Jean DE), sieur de Cuville, capitaine, 5 et note.
- CORBIE (*Somme*), 320 et note.
- CORMERY (L'abbaye de) [*Indre-et-Loire*], 214 et note.
- CORNUSSON (François de LA VALETTE, sieur DE), sénéchal de Toulouse, 184 et note.
- CORREGIO, ville de duché de Modène, 223 et note.
- CORTOIS (Le chevalier), serviteur du duc de Ferrare, 232.
- COSSI (Charles DE), maréchal de France, 16, note.
- (Charlotte d'ECQUETOT, maréchale DE), 16, note.
- (Timoléon DE), leur fils aîné, 16, note.
- (Charles DE), leur second fils. Voir BEISSAC.
- COTTON (Le sieur), premier président au parlement de Bordeaux, 242.
- CAAST (Le sieur), 294.
- CRENS, château féodal qui faisait partie du comté d'Auvergne, 485 et note.
- CAËVECOER (François DE GOUFFIER, seigneur DE), lieutenant général en Picardie, 69 et note, 125. — Sa correspondance, 125, note. — La reine lui recommande d'assurer le voyage du duc d'Anjou et des troupes licenciées, 134, 136, note, 137. — A fait part à la reine des désordres causés par les troupes à Cambrai, 177 et note.
- CAHOX (Camille DE LA). La reine s'intéresse à lui et désire lui faire avoir un bénéfice par le cardinal d'Este, 27, 179.
- CAOT (Guillaume DE), capitaine sous Charles-Quint, 236, note.
- CAOT (Philippe DE). Voir BEXTY (marquis DE).

CAUSSOL (Jacques de). Voir UZÈS (duc n').

CAUSSOL (Galliot de). Voir BEAUDISNER.  
CUISSAN (La dame de), 88.

CURTON (marquise de). Voir PRAT (Renée or).

## D

DALON (Le capitaine), 189.

DAMERY (*Marne*), 319 et note.

DANZAY (Charles de), ambassadeur en Danemark. La reine, appréciant ses services, lui dit de continuer de favoriser les affaires du duc d'Anjou en Danemark, 45. — Elle le charge de s'enquérir s'il y aurait moyen d'acheter des vaisseaux en Danemark ou en Suède, 71, 72. — Il sera satisfait pour ce qui concerne ses gages, 75. — La reine le loue de s'être employé pour le duc d'Anjou, dont elle attend des nouvelles: elle lui demande une réponse au sujet des navires à acheter, 89. — Elle trouve très bien son expédient de dédommager les marchands français des prises faites, par quelques grands vaisseaux du roi de Suède, 103. — Comme il peut se procurer facilement le bois, la reine lui écrit au sujet des ouvriers qui lui sont nécessaires pour construire les vaisseaux, 149 et note. — Lettre de la reine mère au sujet des troubles que veut faire naître le sieur de Ségur, 192. — Elle lui recommande d'envoyer des nouvelles et d'avoir l'œil ouvert sur ce qui se passe par delà. Lui promet qu'il sera payé de ce qui lui est dû, 348. — Elle y tiendra la main, 350. — Lui parle encore de l'argent qu'on lui doit, 363.

DANZAY (Thomas SUTREAU, dit QUISSARME, seigneur de), médecin de Louis XI, 45, note.

— (Jean QUISSARME, seigneur de), 45, note.

— (Jeanne PAYEN, femme de Jean QUISSARME, seigneur de), 45, note.

DANZAY (Le domaine de) [*Deux-Sèvres*], 45, note.

DAUPHIN (Le prince). Voir BOURBON (François de).

DAX (L'évêque de). Voir NOAILLES (François de).

DELAFA (Jacques), procureur de la Chambre des comptes. Est nommé échevin de Paris, 124 et note.

DEMETRIO (Pierre), prince de la Grande-Valachie. Sera accompagné dans son voyage par le secrétaire Berthier, 41.

DENDEMONDE (ville de Flandre), 92 et note, 93, 94 et note, 216.

DENIS (Le sieur), secrétaire de la reine de Navarre, 27.

DERRY (Le comte de). Doit venir apporter l'ordre de la Jarretière au roi, 198, 203.

DESBORDES (Le sieur). Il sera payé du drap qu'il a livré pour les Suisses, 143.

DESLANDES (Le sieur), 344.

— (Marie BROCHETEL, dame), dame d'honneur de la reine mère. Veuve en premières noccs du sieur Bourdin de Villaines, la reine veut qu'elle soit protégée pendant les six mois qu'elle a pour changer de religion, 344.

DESPORTES (Philippe), abbé de Tiron. Est nommé abbé de Josaphat, 66, note.

DIEPPE (*Seine-Inférieure*), 127, note. — Le cardinal de Bourbon demande le château comme place de sûreté, 305.

DINTVILLE (Joachim de), gouverneur de Champagne. Catherine l'engage à faire justice de ceux qui causent des désordres ou font des loyées, 108. — Elle le loue de ses ser-

vices, 182. — Il doit veiller à ce que Troyes ne soit pas trahi par ceux qui ont prêté serment, 263. — La reine le fait avertir que les troupes du duc d'Aumale se dirigent vers Troyes, 312.

DIXMEDE, ville de Flandre, 94 et note.

DOLFIN (Giovanni), ambassadeur des Seigneurs de Venise à Paris. Ira remplacer le sieur Giovanni Moro en France, 220, 356.

DOMBES (La principauté de), a été restituée au duc de Montpensier par François II, 66, note.

DORIA (Le capitaine André). Il a apporté de l'argent au roi d'Espagne: on ignore encore dans quelle intention, 216.

DORMANS (*Marne*), 326 et note.

DOUGLAS (Archiac). Le sieur de Mauvissière doit se concerter avec lui pour les affaires d'Écosse, 56.

DOUVAIN-EN-CHARLAI (Le prieuré de) [*Haute-Savoie*], 147 et note.

DRAGO (Sieur de FÈRES Jean-Pierre). Allant à Nice pour ses affaires, il est recommandé par la reine au duc de Savoie, 7.

DEOU (Pierre de CHAMBRANT, sieur de). Porteur de dépêches entre la Cour et le duc d'Anjou. La reine veut que sa querelle avec le sieur de la Châtre soit remise, 141 et note.

DUMBARTON, ville d'Écosse, 65 et note.

DUNKERQUE (*Nord*), 94, 95, 99 et note, 114, note. — La reddition, 115 et note, 152, note.

DUPÉ (Le sieur), valet de chambre du cardinal de Bourbon. Catherine le recommande aux échevins de

- ROCHE pour l'office de trésorier des États de Normandie, 54.
- DERAS (Jean de Dufort, vicomte de), chambellan du roi de Navarre, 130, note, 300 et note.
- DERAS (Marguerite d'Acure de Gramont, vicomtesse de). La reine mère est indignée de ce qu'elle est revenue à Paris, espère qu'elle s'en ira avant son retour, 125 et note, 126 et note, 129, note, 170, note, 300 et note.
- DERFORT (Jean de). Voir DERAS.
- DYON (*Côte-d'Or*), 243, note, 296, note.

## E

- ÉCOSSE (Messieurs de la noblesse d'). Lettre de la reine mère pour exprimer ses bonnes intentions concernant l'entretien de l'amitié entre les deux pays, 191.
- EDMOND (Le Père). Voir AUCER.
- EGMONT (Philippe, comte de), 188, note.
- ELBÈNE (Barthélemy, de). La lettre que lui adressait Philippe Strozzi, 43, note, 204 et note. — La reine lui a acheté des terres pour en faire don aux religieux des Murates, 208, 209.
- (Alphonse de), fils du précédent, abbé de Maizières, 108, note. — La reine, qui l'aime beaucoup, intervient auprès du duc de Savoie pour lui obtenir une faveur, 204.
- (Charles de), fils de Julien et neveu de l'abbé de Maizières. Son oncle désire l'avoir comme coadjuteur de l'abbaye de Hautecombe, 204 et note.
- (Jacques de), chevalier de Malte, cousin de Barthélemy. Est chargé par la reine de veiller aux affaires d'intérêt de Strozzi auprès de l'évêque d'Albi, 43, 353.
- (Julien de), chevalier servant de la duchesse de Savoie. Sa lettre sur le mariage de la princesse de Lorraine et sur l'injure faite à la duchesse de Nemours, 486 et notes.
- (Mazin de), capitaine. Sa lettre à la reine mère, 421.
- ELBEUF (Charles de Lorraine, marquis, puis duc de), 242, note, 271, 272, 285, 316, 329, 331. — Les Liguers demandent pour lui le gouvernement d'Anjou, 465, et la lieutenance générale des villes du Dauphiné, 472, 474.
- ÉLISABETH, reine d'Angleterre, 1, 7 et note. — Est aux petits soins pour le duc d'Anjou, 10, 11 et note. — Tient à être déchargée de l'affaire de Flandre; ce que le sieur de Mauvière est chargé de lui représenter, 11 et 12, 25, 26. — Elle met toujours des obstacles à son mariage, 29, 30. — Le roi ne peut plus faire de concessions en ce qui concerne les frais de la guerre, 31. — Devrait secourir don Antonio, 39. — Ses exigences pour les navires anglais, 39, note, 40, 41. — Désespère Catherine par les difficultés qu'elle cherche pour retarder le mariage, 48; — En attendant, le roi a commandé un beau carrosse à son intention, 48, note. — Habiletés qu'elle déploie, 55 et note, 60. — Encore son mariage. Catherine trouve qu'elle ne doit se mêler des affaires de l'Écosse qu'en faveur du jeune prince, 64. — La reine mère lui écrit pour la prier de seconder M. de La Mothe-Fénelon, qui ira en Écosse, 67. — Toutes ses exigences montrent combien peu elle désire le mariage, qui menace de se rompre, 73, 75. — S'est montrée très gracieuse en voulant céder douze de ses navires au roi, 77. — Mais le mariage ne se fera pas, 83. — Elle fait des condoléances au duc d'Anjou après le désastre d'Anvers, 84. — Henri III prétend n'avoir jamais été opposé au mariage de son frère, 88, note. — La reine mère compte profiter plus tard de son offre de douze navires, 91. — Ses bonnes relations avec la France et son opinion sur les Pays-Bas, 100 et note. — Voudrait se rendre à Douvres pour rencontrer Catherine et la reine de Navarre, 105, 109. — La reine mère se défend de vouloir faire l'accord entre le duc d'Anjou et Philippe II, 105. — Elle lui écrit pour revenir au projet de mariage, 115. — Son ambassadeur s'entretient avec Catherine des intérêts des deux pays. Elle renonce au mariage, 119, 120. — Catherine charge M. de Mauvière de l'assurer de la grande affection du duc d'Anjou, 123, 139, note. — Lettre de Catherine à l'occasion de l'arrivée de lord Stafford, 151. — Lettre à la reine Louise, 151, note, 156, note. — Elle doit être satisfaite de ce que Henri III n'a point envoyé d'armée en Écosse. Elle se joindra à la reine mère dans ses efforts pour la paix, 158, 160. — Le roi tâche d'obtenir qu'elle rende la liberté à Marie Stuart, 161 et note. — La reine mère lui en parle avec beaucoup de prudence, 162. — Catherine tient surtout à conserver son amitié, 184, 185. — Donne l'ordre de la Jarretière à Henri III. Est disposée de s'unir à la France contre le roi d'Espagne, 198. —



Sidney est envoyé à la cour à l'occasion de la mort du duc d'Anjou, 199. — La reine mère lui écrit pour excuser le roi, qui part pour un voyage, 199, 200, 202, 203 et note. — Catherine, très lieuse de sa lettre, voudrait pouvoir lui envoyer des fruits de Chenonceaux, 223, 224. — A demandé le rappel de Mendoza au roi d'Espagne, 226, note. — La reine mère la fait entretenir par le sieur de Mauvissière en faveur du roi et de la reine d'Écosse, 227, 228. — S'occupe des Ligneurs, 245. — Le cardinal de Bourbon prétend qu'elle soutiendrait le roi contre ceux qui se soulèveraient, s'il supprimait la religion réformée en France, 269. — Catherine craint qu'elle n'aide les huguenots, 275. — Sa lettre à Catherine de Médicis, 437 et note. — Propos qu'elle fait tenir à la reine mère par Stafford, son ambassadeur, 440 et note.

ÉLISABETH de France, reine d'Espagne, 215 et note, 217, 309.

ENTRAGUES (François de Balzac, sieur d'), gouverneur d'Orléans. La reine se méfie de lui, 252. — Il ne conservera pas la ville au roi, 252, note. — Le duc de Guise lui fait donner des nouvelles des Ligneurs, 298, note, 305, 307, 320. — Les princes confédérés demandent pour lui le gouvernement d'Orléans, 463, 472, 474. — Marie Touchet, dame d'), 352, note.

ÉPERNAY (Marne), 244, note, 279.

ÉPERNON (Jean-Louis de Nogaret de La Valette, duc d'), favori de Henri III. Gouverneur de Metz, 65, note, 134, note. — Porteur de lettres à la reine de Navarre, qui est peu disposée à le recevoir, 190. — Voyage avec un train magnifique quand il va visiter le roi

de Navarre de la part du roi; la reine mère s'inquiète de l'attitude de Marguerite vis-à-vis de lui, 194 et note, 196. — La reine de Navarre le recevra dignement, 200, 214, 240, 245. — Défend Metz contre les Ligneurs et conserve la ville au roi, 263, note, 280, note, 283, 299, 311 et note, 312, 367, note. — Sa lettre à Bellière sur le roi et la reine de Navarre, 436.

ÉPINAY (François d'). Voir SAINT-LUC.

ÉPINOS (Pierre de Melun, prince d'), 236, note.

ESCALIN (le capitaine Boisseau d'). La reine demande qu'il soit châtié, 81. — Que son navire soit arrêté, 82. — Elle le juge comme ne sachant que piller, 89. — Est allé rendre compte au roi de sa conduite, 89, note.

ESCARS DE PÉRUSSE (Charles d'), évêque de Laugres. Le roi de Navarre n'a pas bien apprécié ce qu'il lui a demandé de la part de la reine mère, 126 et note.

— (Jean d'), comte de La Valguyon. La reine veut le faire servir d'intermédiaire entre le roi et le roi de Navarre, 22, 23. — Est envoyé au roi de Navarre, 35, 43. — (Le sieur d'), le jeune, 34, note.

ESCOUBEAU (François d'). Voir SOURDIS.

ESNEVAL (Charles de Prunelé, baron d'), ambassadeur de France en Écosse. Part pour l'Écosse, accompagné de lettres, 365 et note.

— (Madeleine Pinart, baronne d'), 365, note.

ESPAGNE (Philippe, prince héritier d'), 222.

— (Isabelle et Catherine, infantes d'), petites-filles de Catherine de Médicis. La reine demande à M. de Longlée de leurs nouvelles, 104. — Il est de nouveau

question du mariage d'une d'elles avec le duc d'Anjou, 119, 122, 139 et note, 171. — Catherine va épouser le duc de Savoie; la reine mère aimerait la voir ou mieux encore les deux sœurs, 215 et note, 217, 222, 232 et note, 233. — La nouvelle mariée sera reçue à Nice par toutes les dames de la noblesse de Piémont et de Savoie, 238, 266, 309.

ESPARBEEZ (Jean-Paul d'). Voir LUSAN.

ESPINAC (Pierre d'), archevêque de Lyon. Accompagne la reine en Champagne pour parler au duc de Guise, 243, note, 246 et note. — Ira trouver le roi pour lui raconter ce qui a été dit entre la reine mère et le duc de Guise, 247. — Le duc attend son retour 248, 249, 250. — Revient de voir le roi, 252. — Est arrivé après avoir été retenu en route, 253 et note. — Est travaillé de la goutte, 253, 254, 256, 263, 264, note, 269. A très bien parlé pour la reine à l'entrevue avec les Ligneurs, 270, 273, 284, 285, 317, 319, 320, 321.

ESTE (Louis, cardinal d'), 2. — Catherine lui écrit au sujet de son procès, 9, 27. — Elle lui en re-parle, 87, 100, note. — Lui demande franchement ce qui en est dit du mariage de Léonore de Médicis avec le prince de Mantoue, lui parle d'autres projets, 154, 164, 174, 188. — La reine exprime à la duchesse de Nemours toute la gratitude qu'elle ressent pour lui, 234. — Elle lui demande de faire avoir le chapeau de cardinal à Marcel d'Aquaviva, 235. — Le sieur de Villeroi lui a demandé de donner sa voix au cardinal de Farnèse, lors de l'élection du pape; le roi tâchera aussi de l'obtenir de lui, 270, 271, 299, 345,



- note, 347, note, 350. — Doit parler au Pape du but dans lequel Catherine irait à Rome, 351, 372.
- (Alphonse d'). Voir FERRARE (duc de).
- ESTE (Hippolyte d'). Voir FERRARE (Le cardinal de).
- (Anne d'). Voir NEMOURS (Duchesse de).
- ESTAMPES (Madame d'), favorite de Henri II, 36.
- ESTAIÈS (Le sieur d'), 34, note.
- (Gabrielle d'), 106, note.
- ÉTOILE (Pierre de l'), grand audicien de la chancellerie. La reine mère paraît être de son avis sur les exagérations de dévotion du roi, 198, note.

## F

- FAGAUT (Claude), ancien serviteur de feu la duchesse de Savoie. Catherine intervient pour qu'il puisse faire partie de la maison du duc de Savoie, 102.
- FARVÈZ (Alexandre, cardinal), 9, 62, 74, 87. — La cour de France aimerait le voir éleu pape, parce qu'elle attend beaucoup de son amitié, 270, 271, 347, note.
- (Octave). Voir FARNE (duc de).
- (Alexandre). Voir FARNE (prince de).
- (Marguerite). Voir MANTOUE (princesse de).
- FAUCON (Le président). Nommé dans une commission d'examen d'enquête, 76, note.
- FAUC (Guy de). Voir PIERRE.
- FERRARE (Alphonse d'ESTE, duc de). Lettre de la reine en faveur du fils du sieur de Lanssac, qui ira en Italie, 53, 232. — Elle le prie de favoriser Fulvio Teofilo, 372.
- (Hippolyte d'ESTE, le cardinal de), 372.
- FERRAUD (Le sieur). Prisonnier dont on fera le procès, 243.
- FÈRE (La) [*Aïné*], 127 et note, 152, note.
- FERRIER (Arnaud de), ambassadeur à Venise. Lettre de la reine, il sera enfin remplacé dans sa charge, 26. — Elle le prie de s'employer auprès du cardinal d'Este en faveur de Camille de La Croix, 27. — Le sieur Hurault de Maisse est envoyé pour prendre sa charge, 49. — La reine lui promet que ses dettes seront payées avant son départ de Venise, 51. — Elle lui écrit au sujet du Père Edmond Auger, 53. — Elle s'indigne de l'exécution des prisonniers français en Espagne, 61, 72, note, 153. — Pour le moment, il ne peut être remboursé de ce qui lui est dû, 237, 363, note.
- FERRAQUES (Guillaume de HAUTEMER, seigneur de). La reine est inquiète de sa maladie, 126. — A laquelle il ne succombe pas, 126, note, 167.
- FIESQUE (François-Scipion de), comte de Lavagne, chevalier d'honneur de la reine mère, 70, note, 274, note.
- (Alphonsine STROZZI, comtesse de), sa veuve, dame d'honneur de la reine mère. Catherine lui a fait don de la terre de LEVROUX, 70 et note. — Elle parle à la reine de la part de M<sup>me</sup> de la Trémoille, 274.
- FIN (Jacques de La), sieur de BEAUVAIS-LA-NOÛLE, gentilhomme du duc d'Anjou. La reine lui écrit en lui envoyant les deux lettres de recommandation dont il doit se servir pour être payé de ce que lui devait le duc d'Anjou, 334, 335. — La reine lui promet qu'à aussitôt qu'elle sera à Paris elle s'emploiera pour lui, 341 et note.
- (Gilberte de MONTROISIEN, dame de La), sa femme, 341, note.
- FINAL (Alphonse, marquis de CANUTO, prince de). Est recommandé par le roi et la reine mère au duc de Savoie, à qui il doit rendre hommage de ses terres, comme un bon vassal incapable des faits qui lui ont été imputés, 44. — Il semble cependant que son fils seulement entrera pleinement dans ses droits, 44, note, 46, note.
- FLAMENC (Mademoiselle), favorite de Henri II, mère de Henri d'Angoulême, 36.
- FLAMINIO (Le sieur), agent du cardinal d'Este, 154.
- FLANDEES (LES), 8, note, 10, 11, 29, note, 32, note, 33, 60, 69, 85, 88 et note, 97, 104, 113, note, 115, 136, note, 140, 191, note, 192, note, 195, note, 202, 216, 219, 230, note, 233, 259.
- FLESSINGUE (ville de Zélande), 11, note, 12 et note.
- FLEURY-SAINT-MARTIN (Henri CLAUSSE, seigneur de), gentilhomme ordinaire du roi, grand maître des Eaux et Forêts, ambassadeur auprès des Liges Grises. La reine lui écrit ainsi qu'aux sieurs de Mandelot et Hautefort à propos de l'alliance avec la Suisse, 49 et 53. — Elle l'engage à faire accepter le conseil que le roi donne aux Liges, 58, 59. — Lui repart de l'alliance et l'avertit de ne point se laisser prendre par l'exemple de l'Italie et de l'Espagne, qui séduisent les cantons catholiques, 148. — A annoncé l'envoi de soldats suisses pour la défense de Metz, 311, 338. — (Donysse de NEUFVILLE, dame

DE), sa femme, sœur de Villeroy, 56, note.

FLORENCE (L'abbesse des Murates de). Catherine lui écrit pour fonder une messe pour le repos de l'âme de Henri II, de la sienne et de celle de sa fille, 111. — Cette messe étant fondée sur des terres à acheter en Toscane, elle prie le grand duc de décharger le couvent des impôts, 112. — Affectueuse lettre à l'abbesse et aux religieuses pour leur faire don des terres qu'elle a achetées et d'une somme pour une statue à lui élever, 208. — Veut obtenir du duc de Toscane que ces terres soient entièrement déchargées d'impôts, 209.

FONS (Le château de) [Deux-Sèvres], 10, note.

FOIX (Paul de), archevêque de Toulouse, ambassadeur à Rome, 2, 32. — Sa lettre au roi et son opinion sur Genève, 32, note, 34, note. — La reine le recommande chaleureusement au pape pour que les bulles de sa nomination comme archevêque soient expédiées, 46 et note, 47. — Elle lui exprime tous ses re-

grets de la défaite de l'armée de Strozzi et son indignation du traitement des prisonniers; se recommande pour avoir des nouvelles de son procès, 61. — Quelques mots de la reine, 74. — Ses lettres de Rome, 74, note, 87. — Elle lui parle de son procès, 100. — Sa lettre à la reine, 100, note. — Est chargé de complimenter les nouveaux cardinaux, 164. — Le roi et la reine lui reparlent d'une grâce à obtenir pour le sieur de Cornusson, 184 et note. — Un mot de Catherine, qui ne le trouvera plus en vie, 185. — Mort à Rome et enterré avec pompe, 186, note. — Regrets de la reine, 188. — Le pape venait de lui promettre le chapeau de cardinal, 188, note.

FORGET (Pierre), secrétaire d'État sous François I<sup>er</sup> et Henri II, 38 et note.

— (Pierre), son fils, seigneur de Fresne, 38, note.

FOAËSTIE (Sébastien de La). Voir BONLIEU (l'abbé de).

FOUCAULT (Le sieur), 144, note.

FOUCAULT (Le sieur de). Voir PROVENA.

FOURNICON (Le sieur), 80.

FRANÇOIS II, roi de France, 66, note.

FRANÇOIS, prince de Portugal, 33 et note.

FRANQUEL (Yves). Voir MOINETON (Le).

FRANGIPANI (Fabio-Mirto), archevêque de Nazareth, nonce du pape. — Paraît être bien disposé pour le service du roi, 329. — Viendra à Paris, 332. — Le roi n'a pas voulu qu'il dépasse Lyon, 347, note, 352.

FRÉDÉRIC II, roi de Danemark et de Norvège, 45 et note, 89, 350.

FRÉVUS (Var), 370.

FRONTENAC (Antoine de BUADE, sieur de), écuyer du roi de Navarre. La reine est fort scandalisée des propos qu'il a tenus, 36 et note, 37.

FROZE (Le sieur de), 262, 264.

FUMÉE (Louis), seigneur de Bourdelles, lieutenant de l'amirauté de Guyenne, amène cinq vaisseaux à l'expédition des Açores, 388 et note; sa conduite dans cette guerre, où il ne fit que paraître, 391 et suiv.

## G

GADAGNE (L'abbé de). Voir GUADAGNE.

GAILLON (Eure), 124, 127, 128, 242, note, 369.

GAND (ville de Belgique), 177, 195, 216.

GARDE (Le sieur de). La reine demande au duc de Savoie de consentir à son mariage avec M<sup>lle</sup> de Maugiron, 105, note.

GARDÉRA (Le sieur), 139.

GARDIE (Jacques, seigneur de La), général du roi de Suède, 71. — Catherine le prie de seconder le sieur de Danzay dans l'achat de

bâtiments de guerre, 72. — Ses lettres, 72, note, 103.

GARNACHE (Henri de Savoie, fils de François de Rohan et du duc de Nemours, sieur de La). Il est sorti de prison et se dit innocent. Se plaint à la reine mère de ceux qui excitent sa mère contre lui et la ruinent. Catherine écrit à la duchesse de Nemours ce qu'elle pense de lui, 232.

GASSOT (Le sieur), secrétaire des finances du roi, 100.

GÉDOIN (Hector), secrétaire de la chambre du roi. A prêté le ser-

ment d'échevin de Paris, 124 et note.

GEFFREY, ou GEEFROY LE BRUNEL, agent anglais résidant en France. Sa lettre à Walsingham et les nouvelles nombreuses qu'il lui donne, 410 à 412.

GENÈVE (Gaspard de). Voir LULLIN.

GENÈVE (La ville de), 33, note. — Les habitants sont d'accord avec les Ligneux en France, 245, 309, 351.

GENOUILLEAC (Louis de), baron de Vaillac, gouverneur du Château-Trompette, 263, note.

GEORGES, Juissier de la reine mère.  
Voir BERAT.

GERARDS (Balthazar), assassin du prince d'Orange, 198, note.

GERMIGNY (Jacques DE), baron de Germinoles, ambassadeur à Constantinople. Doit s'employer auprès du Grand Seigneur en faveur du prince de Valachie, 41. — Sera rappelé, mais la reine le rassure que ce n'est aucunement parce que le roi est mécontent de ses services, 169.

GESSEVAL (Le sieur DE). Tombé dans l'échauffourée d'Anvers, 87, note.

GIEU (*Loiret*), 329.

GIRARD (Le sieur). Nommé par le roi dans une commission d'enquête, 76, note.

GLAS (Le seigneur DU ou LE), gentilhomme de la chambre du roi. Envoyé par le roi vers les seigneurs de Venise pour plaider en faveur du comte Avegado, 238. — Il verra en passant la duchesse de Nemours, 238.

GONDI (Jérôme DE), gentilhomme de la chambre du roi, introducteur des ambassadeurs. Est chargé par la reine mère de s'entendre avec J.-B. de Tassis au sujet du mariage espagnol proposé pour son fils, qui ne sera en rien traversé par la négociation du duc d'Anjou avec le duc de Parme, 129.

— (Louise DE BRON-CORSI, femme de Jérôme DE), pourrait être utile à la reine de Navarre, 185.

— (Antoine-François DE). La reine le recommande au grand duc de Toscane pour le commissariat de Pise, 23, 24.

— (Antoine DE), seigneur du Perron, maître d'hôtel de Henri II, 175, note.

— (Albert DE), fils du précédent et de Catherine de Pierre-Vive. Voir RETZ (le maréchal DE).

— (Pierre DE), évêque de Paris,

conseiller au Conseil d'État, frère du maréchal de Retz, chargé à Rome d'une mission extraordinaire, dont il s'acquittera très bien, 356 et note. — A passé par Turin : la reine le remercie des nouvelles qu'il a envoyées du duc et de la duchesse de Savoie, 375.

GONTAUT (Armand DE). Voir BIROS.

— (Jeanne DE). Voir CAUMONT.

GONTAUT-SAINT-BLANCARD (Armand DE), fils du maréchal de Biron, mort à l'échauffourée d'Anvers, 87, note.

GONZAGUE (Louis DE). Voir NEVERS (duc DE).

— (Guillaume DE). Voir MANTOUE (duc DE).

— (Vincent DE). Voir MANTOUE (prince DE).

GOUFFIER (François DE). Voir CRÈVE-CŒUR.

GOUGUES (Antoine DE), gouverneur du Quesnoy, agent du prince de Parme, 151. — Ses lettres à la reine mère, 151, note, 152, note. — Le duc d'Anjou traite avec lui, 156, 157 et note.

GOUGUES (Ogier DE), baron de Vayres, général des finances en Guyenne, 4 et note, 26, 27, 40, 80. — Il devra en secret envoyer une barque chargée de blé du côté du Portugal et trouver un homme capable pour faire le transport, 81, 242, 244.

GOUCARIE (Guillaume DE). S'est traitreusement emparé de la personne de Jacques Stuart, 65, note.

GOUY (Le sieur DE), lieutenant de la citadelle de Cambray, 230.

GRAMONT (Antoine D'AURE, dit DE), vicomte d'Aster, 130, note.

— (Hélène, dame D'AURE, DE). Elle doit user de son influence pour que sa fille quitte Paris, 126, 130 et note.

— (Marguerite D'AURE DE), leur fille. Voir DURAS.

GRAMMONT (Les enfants du sieur DE). Réclamation de leur tuteur pour un

navire pris lors de l'expédition de Strozzi, 242.

GRANDPRÉ (Le comte DE), 320.

GRANDPRÉ (Madame DE), 107.

GRANGE (Le sieur DE LA), 49.

GRANGIER (Jean). Voir LIVERDIS.

GAÉROIE XIII, pape. Est sollicité par

la reine en faveur du s<sup>r</sup> de Chambrillant pour le faire investir de la dignité de grand maître de l'ordre de Malte, 1. — Puis en faveur de la princesse de Salerne pour la récompenser de sa négociation à Menches, 9, 23, 26, 32, note, 33. — Catherine le prie de faire rendre la liberté à Fabritio Palavicino; le roi lui envoie dans le même but le secrétaire Arnaud, 34. — Elle insiste pour qu'enfin M. de Foix obtienne l'archevêché de Toulouse, 46. — Le fait remercier de la décision prise dans son procès, 62. — Le caledrier grégorien est accepté partout, 66, note. — Son opinion sur la défaite de Strozzi, 74, note. — Le procès de la reine, 87, 97. — Catherine lui demande le chapeau de cardinal pour son petit-fils l'évêque de Metz, 174, 188, note, 212. — Elle lui écrit pour accréditer le marquis de Pisani nommé ambassadeur près de lui, 240. — Il est soupçonné d'autoriser la Ligue, 244, note, 259, 271, note, 345, note, 370.

GAETZ (*Seine-et-Marne*), 288 et note. — La reine intervient pour qu'il n'y ait point de garnison dans la ville qui est à elle, 289.

GRIGNON (Louis-Adhémar DE MONTIEL, comte DE), 241.

GRIGNON (*Seine-et-Oise*), 139 et note.

GRIMALDI (Le sieur). Protégé par le cardinal d'Armagnac, 67 et note.

GUADAGNE OU GADAGNE (Jean-Baptiste, abbé DE), 106, 362.

GUERCHÉ (Le sieur DE LA). La reine lui est très reconnaissante de ce qu'il a avancé l'argent pour les

frais de la défense de Metz, 323.  
GUÉRIX (Claude), architecte de la reine mère, 174, note.

GESLE (Le sieur DE LA), gouverneur d'Auvergne pour la reine mère. Lettre avec des instructions de la reine, 261, note. — Etat des gens de guerre à payer dans les châteaux du comté d'Auvergne, 485.  
GUICHARD, valet de chambre du vicomte de Turenne. Les lettres que son maître lui écrit, 159, note.

GUICHE (Philibert DE LA), ami du duc d'Épernay, 470.

GUISE (Henri DE LORRAINE, duc DE), 51, note, 101, note, 226, note, 233, note. — Lettre que lui écrit la reine mère avec prière de s'expliquer sur ce qu'on dit de ses levées et des cornettes qu'il attend, 239. — Elle a encore appris de mauvaises nouvelles : le sieur de Mainteuon est envoyé pour lui en parler, 242 et note, 243. — Elle l'attend à Épernay et le prie d'y venir, 245. — A l'entrevue, il rejette tout sur la nécessité de s'apposer aux protestants; mais ne veut s'expliquer franchement, et tâche de faire partir la reine d'Épernay, et veut présenter une requête au roi, 245, 246 et 247. — Il a fait main basse sur les deniers et les poudres, 247, 248. — L'évêque de Châlons croit que lui et ses amis céderont pourvu que l'honneur soit sauf, 248. — Le duc de Lorraine lui a parlé et prétend qu'il se repent de ce qu'il a fait; il continue pourtant à rassembler des forces, 250, 251. — A pris une partie de l'argent de Châlons pour ses gens de guerre, 253 et note, 254, 256, 257. — La reine l'attend le lundi 22 avril pour la conférence; il a détourné le duc de Mayenne d'y assister, 259, 260, 261 et note, 262. — Il s'empare de plusieurs villes,

et refuse toujours de se trouver avec la reine à Épernay, 263, 264. — Se rencontrant avec la reine, il exige que la religion réformée soit interdite, et promet que, pendant quinze jours de trêve, il ira voir ses partisans pour avoir leur procuration et traiter en leur nom, 267, 268, 269. — La reine lui reproche de l'avoir fait attendre à Épernay, et d'avoir surpris plusieurs villes, 269. — Il est très ferme dans ce qu'il exige contre les protestants, mais ne veut pas s'expliquer sur les moyens avec lesquels il fera la guerre, 270, 274. — Catherine l'attend avec le cardinal de Bourbon, 275, 277. — Ne veut séparer de la question de la Religion celle des villes qu'il demande pour sa sûreté, 278. — Il dit avoir besoin d'aller à la frontière pour voir ses reîtres; 279. — Malgré la trêve il attaque des villes, 280. — Retient les sieurs de Schomberg et de Lioudieu prisonniers; veut échanger le dernier contre le sieur Villefavié. Est parti pour s'assurer de Toul, 281, 282. — Ses gens mettent le désordre dans les terres de son cousin le duc de Lorraine, 283, 284. — S'est plaint que les suisses s'approchent du duc de Mayenne, menace de faire avancer ses reîtres, mais finalement promet d'observer ce qui a été accordé avant le départ du sieur Miron, 286 à 288, 289. — A quitté Châlons pour aller recevoir ses reîtres; fait provision de vivres et paraît vouloir marcher vers Paris, 290. — Il n'est pas revenu à Châlons, fait de nouvelles conditions et tâche de retarder l'entrevue, 293, 294. — La reine pense qu'il est de retour à Châlons, 296, 297. — Elle le fait presser de venir la trouver, 298, 300. — Regrette de

ne pas avoir réussi à Metz. La reine est scandalisée de ses prétentions, 301. — Il est « comme un maître d'école » et fait du cardinal de Bourbon ce qu'il veut, 302, 304. — Il est très difficile à satisfaire pour les villes de sûreté, 305. — Dit n'avoir point de pouvoir pour traiter sans les conditions exigées, 306. — Pour sa sûreté personnelle il ne veut pas de Sainte-Menelould et Saint-Dizier, 307, 309, 310, 311, 312. — A l'intention de quitter Châlons pour faire marcher ses troupes, 313, 314, 315. — Laisse des garnisons dans les environs de Châlons et Reims, 316, 317 et suiv. — La reine se méfie de lui 323. — Il est venu avec les cardinaux. Villeroy va le voir, 324. — La paix étant faite, il sera obligé de laisser ses troupes éloignées de Paris, 325. — Il a écrit à la reine que ni les Suisses, ni les troupes ne doivent avancer, et qu'il évitera que les deux partis se rencontrent et s'attaquent, 326. — Demande une suspension d'armes en attendant la prochaine assemblée, 328, 330, 331, 332. — Prétend que les suisses du roi sont pour la plupart protestants, 333 et suiv. — La reine a reçu l'état de la levée des suisses du roi dont elle compte se servir contre lui, 338. — La paix est conclue, 339. — Offrira ses hommages au roi, 340 et note. — La reine lui écrit et lui recommande encore de se tenir à ce qui a été accordé, 342. — Elle insiste pour qu'il licencie ses soldats qui ruinent le peuple, 345. — La reine voudrait lui écrire au sujet de la reine de Navarre, 352. — Elle l'assure de la bonne volonté du roi et fait allusion au fait d'Auxonne, 364. — La reine l'engage à venir voir le



roi et ensuite à aller dans son pays où sa présence est nécessaire, 366, 374, note.

GUISE (Catherine de Clèves, duchesse de). Est très bien disposée pour s'employer envers son mari et ses cousins afin de faire réussir la négociation d'Épernay, 249.

— (Louis de Lorraine, cardinal

de), 51, note, 226, note. — Catherine lui écrit à cause des nouvelles qu'elle a apprises sur lui et ses frères; le sieur de La Vieville lui est envoyé, 242. — Assiste à l'entrevue avec la reine, 267, 270. — Se plaint que les forces du roi marchent vers la Normandie : la reine lui rappelle que les ducs

d'Aumale et d'Elbeuf n'ont rien y entreprendre de leur côté, 271, 272, 277, 284, 286, 288, 290, 297. — La reine l'attend pour terminer les affaires, 298, 302 et suiv. — Est arrivé avec son frère et le cardinal de Bourbon, 323, 324, 328, 330, 339, 340 et note. GUITAL (Le capitaine), 298, note.

## H

HA (Le château du), à Bordeaux, 263.

HALOT (Le capitaine de), 366, note.

HARLAY (Achille de), premier président au parlement de Paris. La reine lui écrit sur les précautions à prendre contre les maladies contagieuses qui règnent à Paris, 222.

HAUSSONVILLE (Le baron Jean d'), lieutenant général du Verdunois, chargé par la reine mère de décider le duc de Guise à venir la trouver, 455, 456. — Envoyé par le duc de Lorraine au duc de Guise, 254, 256, 260, 262, 263, 264. — Entretient la duchesse de Nemours de la part du duc de Lorraine d'un mariage entre leurs enfants, 225.

HAUTEFORT (Jean de Bellière, seigneur de), premier président du parlement de Dauphiné. — La reine lui exprime son contentement de son départ pour la Suisse, 19, 20, note. — Et ensuite sa satisfaction sur ses efforts pour renouveler l'alliance, 49 et note, 53. — Sa lettre à la reine, 53, note. — Elle le complimente de ses démarches pour conclure l'alliance, 59.

HAUTEUR (Guillaume de). Voir FÉRAQUES.

HAVRINCOURT (*Pas-de-Calais*), 349 et note.

HAYE (Le sieur La), courrier, 326.

HENYAC (Le baron d'), gentilhomme du duc de Savoie. — Envoyé à la

cour de Vienne pour annoncer le mariage de son maître, 217 et note.

HENLIN (Le sieur de), secrétaire des États généraux des Pays-Bas, 157, note.

HEVAL III, roi de France. — Ne veut pas avoir de responsabilité financière dans l'affaire de Flandre, 8. — Sa lettre, 8, note. — S'occupe de l'entreprise du Portugal, 8, note. — A écrit à la reine d'Angleterre, 11, 22, 25, 28, note. — Son attitude dans l'affaire du mariage de son frère, 29, 30, 31, 32, 34. — Sa complaisance pour satisfaire aux exigences d'Élisabeth reste sans effet, 39, note. — La reine appuie auprès de lui une requête de la famille de Chaulnes, 42. — A chargé le sieur de Bonville et ensuite le sieur de Chavigny d'intervenir entre les ducs de Mantoue et de Nevers, 48 et note. — Sa lettre à Mauvissière, 48, note. — Ses ennuis à cause des affaires des Pays-Bas; son opinion sur le maréchal de Biron; confidences au sieur de Villeroy, 51, note. — Écrit au même et s'inquiète de Strozzi, 55, note. — Les affaires d'Écosse, 56, note. — Ses lettres en faveur du mariage de son frère, 60 et note. — A déchargé la reine d'Angleterre des frais de la guerre aux Pays-Bas.

64. — Son opinion sur la défaite de l'armée navale, 65, note. — Sa lettre à de Mauvissière, 67, note. — Parti pour la chasse, laisse les affaires à la reine mère, 71. — Sa lettre aux quatre commissaires chargés d'une enquête dans les provinces, 76, note. — Sa lettre à de Mauvissière; il se défend d'avoir été contraire au mariage d'Angleterre, 88, note. — Désavoue le duc d'Anjou en ce qui concerne l'échauffourée d'Anvers, 91 et note. — Sa lettre au prince de Mantoue pour arranger les affaires entre son père et le duc de Nevers, 98, note. — Est disposé à secourir son frère, 108. — Refuse de se mêler au procès de M<sup>me</sup> de Longueville, 114. — Tout à ses dévotions, il ne s'occupe point des affaires. Grave insulte à sa sœur, 118, note. — Sa lettre à Villeroy; il s'oppose à ce que le comte de Brissac commande la seconde expédition des Açores, et entend faire respecter les droits de l'amiral de Joyeuse, 121, note. — A chassé sa sœur, 125, note, 126. — Donne des explications peu satisfaisantes au roi de Navarre, 129, note, 132, 133, note. — Ce qui a été dit sur l'affaire de Marguerite, 138 et 139, note. — Pinart lui demande de signer une lettre à M. de Maisse, 144, note. — Sa mère le



prie de nommer M<sup>re</sup> de Chezelle, abbesse d'Argensulles, 146. — Suites de sa conduite avec sa sœur, 149, note. — Sa lettre à M. de Danzay, 149, note. — Veut forcer le roi de Navarre à recevoir sa femme, 155. — Marguerite voudrait qu'il eût pitié d'elle, 155, note. — Sa barangue à Saint-Germain, 156 et note, 157, 160, note. — A reçu son frère, 174, 175, 176. — Abandonne ses affaires pour se livrer à une dévotion exagérée; écrit au sieur de Villeroi; s'informe auprès de la reine mère de la santé de son frère, 178 et note, 180, note. — Demande au prince de Parme la libération du sieur de la Noue, 187, note. — Sa lettre au roi de Navarre, 189 et note. — Le roi d'Espagne veut, après la mort du duc d'Anjou, que Cambrai lui soit rendu, 191, note. — Ses libéralités envers le duc d'Épernon, 194, note. — Les funérailles de son frère, 197, note. — Il a bientôt quitté le deuil, 199. — Il est parti pour Lyon; les affaires avec l'Angleterre attendront son retour, 202, 203 et note. — Lettre de sa mère, 214. — Il craint des troubles en Languedoc, 221, note. — Il est revenu en bonne santé, 223. — Sur le point de donner son appui aux Pays-Bas, il en est empêché par l'ambassadeur d'Espagne, 233, note, 241. — Lettre de la reine après avoir vu le duc de Guise, 245. — Autres lettres touchant son entrevue, 247, 248. — Elle lui recommande toujours de préparer ses forces pour pouvoir imposer la paix, 250. — L'archevêque de Lyon est retourné à Épernay

avec ses ordres, 253. — La reine trouve son manifeste très bien, et lui conseille d'ajouter qu'il veut tenir les États, 255. — Sa lettre au duc de Nevers, 255, note. — La reine se préparant à aller trouver le duc de Guise, lui demande ses intentions, 258. — Elle lui envoie la lettre du cardinal de Bourbon, et le tient au courant de sa santé, 260. — En attendant que le duc de Guise arrive, elle lui conseille de renforcer ses places, qui tombent l'une après l'autre entre les mains des Ligueurs, 263. — Le sieur Miron lui est envoyé avec un mémoire après l'entrevue avec le duc de Guise et ses amis, 267. — Lettre de la reine et récit de l'entrevue; elle s'excuse de lui recommander encore de garantir ses villes, 269. — Bons conseils que sa mère lui donne, 275. — Elle lui dit ce qui s'est passé à l'entrevue de Châlons, 278. — Lui raconte l'entrevue de Sarry, 284, 286. — Il a couru le bruit d'un attentat contre lui, 288. — Sa mère désire qu'il ne soit entouré que de personnes dévouées; elle suppose que le duc de Guise marchera bientôt vers Paris, 290. — Elle lui demande son intention sur la prolongation de la trêve, 292. — Mémoire pour le sieur de Villequier, 296, note. — Sa mère attend qu'il accorde le prolongement de la trêve, 296. — Elle lui dit qu'elle a protesté près le cardinal de Bourbon, 297. — Et lui raconte les particularités de l'entrevue, 300, 302, 306, 309, 311 et 312. — La reine craint quelque entreprise à Paris, 313. — Elle attend son avis pour quitter Épernay, 315. —

Elle lui propose encore une fois des concessions pour arriver à la paix, 319. — Quelques détails sur les négociations, 327. — Miron lui est envoyé, 336. — La paix est conclue et publiée, 339 et note. — Les princes viendront lui rendre hommage, 340, note. — Les propos que le duc de Nevers a tenus à Rome, 353, 354, 359, 360, 361, 364. — Exécute les promesses faites aux ligueurs, 366, note. — Sa lettre au duc de Nevers, 367, note. — Sixte-Quint par égard pour lui n'a pas approuvé ni soutenu la Ligue, 374, note.

HILLIÈRE (Le sieur de LA), gouverneur de Bayonne. Catherine lui écrit que le roi veut qu'il soit travaillé aux réparations de la place, 145.

HUNSELIN (Le sieur), 111.

HÔPITAL (Michel de L'), chancelier, 142, note.

HORSES (Le sieur de MONTMORESCY-NIVELLE, comte de), 151 et note.

HOUILLES (Le sieur de MONTCASSIN, le jeune, seigneur de), capitaine. Désire avoir la compagnie du capitaine Valière, à Cambrai, 205. — Est entré en Toul, 281, 300. — Proteste de son dévouement au service du roi et entre dans Metz pour défendre la ville, 301.

HUGERIE (Le sieur de LA), gentilhomme du roi de Navarre. Son opinion sur la réconciliation du roi et de la reine de Navarre, 183, note.

HUGUEVILLE (Le sieur de), gouverneur d'Abbeville. Le maréchal de Retz arrangera son différend avec le maire, 218.

HOOT (Antoine), bourgeois de Paris. Nommé échevin, 52, note.

HURULT (Le baron), 364, note.

— (Philippe). Voir CHUVREY.

## I

- IBOIS (Le château d') [*Puy-de-Dôme*], 265, note, 361, note, 362, note.  
 ILE-BOUCHARD (L') [*Indre-et-Loire*], 1/4 et note.  
 INCHY-EN-ARTOIS (*Pas-de-Calais*), 349 et note.  
 ISLE (Glande, marquis DE L'), 258.  
 ISLE (Gilles DE NOAILLES, abbé DE L'), 185, note.

## J

- JALONS (*Marne*), 278 et note.  
 JAMETZ (*Meuse*), 316 et note.  
 — Prend part aux négociations qui préparèrent le traité, 333 et note, 467.  
 JANUS (Le capitaine), 82.  
 JARD (L'abbaye de) (*diocèse de Sens*), 9 et note.  
 JEAN XII, pape, 2.  
 JEAN III, roi de Suède. Catherine aimerait qu'il cède quelques-uns de ses grands vaisseaux, 163.  
 JEANNIN (Pierre), président au parlement de Bourgogne, 302. — La reine le trouve très capable et plein de bonne volonté, 303, 309. — Il paraît très affectionné au service du roi, 328, 329, 330. — Assiste à l'assemblée de Nemours, 332.  
 JOANNE (Le capitaine), du parti de la Ligne, 253, note. — Le sieur de Montcassin-Houilles entre avec lui dans Metz, 301.  
 JORENCE (JACOMIS), 215.  
 JOSAPHAT (L'abbaye de) [*Eure-et-Loir*], 66 et note.  
 JOYE (L'abbaye de) [*Yonne*]. Le sieur du Luart n'a pu l'obtenir, 95. — Donnée plus tard à Albert de Bellèvre, 95, note.  
 JOYEUSE (Guillaume, vicomte DE), maréchal de France, 160, note, 176, note. — Ses querelles avec le maréchal de Montmorency, 221, note.  
 — (Anne, duc DE), amiral de France, 65, note. — Est, de son côté, disposé à répondre des déprédations faites par les Français, 119. — Le roi veut le charger de la seconde expédition des Açores, 121, note. — La reine lui souhaite la bienvenue après son voyage à Rome; lui parle des préparatifs pour l'expédition des Açores, 127, 134, note. — Il enverra des ouvriers en Danemark pour faire construire des vaisseaux, 150 et note, 344, note. — Ira du côté d'Angers pour protéger le château et empêcher les huguenots de passer la Loire, 359.  
 — (François, cardinal DE), archevêque de Narbonne, plus tard archevêque de Toulouse, 134, note. — Compliments de la reine à l'occasion de sa promotion au cardinalat, 164.  
 — (Henri DE), comte DE Bouchage, 366, note.  
 JULES (Le sieur). Doit négocier une trêve entre le prince de Parme et le duc d'Anjou, 139, 140.  
 JUVISY (*Marne*), 288 et note.

## K

- KERNAN (Madame DE PLOESQUELEC, comtesse DE). Désire le mariage de son fils avec Mademoiselle de Brienne, 82.  
 KERNAN (LOUIS DE PLOESQUELEC, comte DE), son fils. La reine s'occupe de lui faire épouser Mademoiselle de Brienne, 82 et note.  
 KERNAN (Diane DE LUXEMBOURG DE BRIENNE, comtesse DE), 82 et note.

## L

- LARABIE (Le sieur), courtier, 3, 149.  
 LAGNY (*Seine-et-Marne*), 179 et note, 289 et note, 341, note.  
 LALAING (Antoine DE), seigneur de LA MOULLIERIE. Envoyé en France par les États des Pays-Bas, 157, note.  
 LALLIER (Jacques). Voir PIN (DU).  
 LANGRES (L'évêque de). Voir ESCARIN (Charles D').

LANGUEDOC (Les États de), 4.

LANSSAC (Louis de SAINT-GERAIS, sieur de), chevalier d'honneur de Catherine de Médicis. Reçoit la reine dans son château de la Mothe-Saint-Héray, 13, note, 23, 52, note. — Catherine, très disposée à lui être agréable, recommande son fils au duc de Ferrare, 53. — Et au duc de Nemours, 54, 144, note, 167, 168, 178, 246, 246, note. — Sa lettre à la duchesse de Nemours, 338, note. — Lettre que lui écrit d'Abbadie sur les affaires de Portugal, 381. — Assiste à la conférence de Sarry, 467.

— (Guy de SAINT-GERAIS, sieur de), son fils, 3. — Fera le voyage avec Philippe Strozzi.

LARCAUNT (Seine-et-Marne), 335 et note.

LATOUR-D'Auvergne (Pay-de-Dôme), château appartenant à Catherine de Médicis; capitaine qui y commande, 486 et note.

LAUDI (Le sieur), porteur de dépêches d'Angleterre, 88.

LAURENS (Le sieur du), porteur de dépêches et homme de confiance, 180 et note, 239, 241, 470.

LAVAL (Guy, comte de). On dit qu'il a été envoyé par le prince d'Orange au roi de Navarre, 85, note.

LAVAL (La famille de Lorc de). A cédé sa terre de Bressuire à Philippe Strozzi, 17, note.

LAVARDIN (Jean de BEAUMANOIR, marquis de), 165, note.

LÉALMONT (Jean de). Voir PUTGAILLARD.

LEICESTER (Robert Dudley, comte de), 11, note.

LEITON (Le sieur de), 39.

LÉMENC (Le prieuré de) [Savoie]. La reine prie le duc de Savoie de laisser la provision du prieuré d'Ainay au chevalier de La Chambre, 147 et note.

LENGOSME (Le sieur de), favori de Henri III, 324 et note.

LENGONCOURT (Henri de), maréchal de camp, 246 et note, 258, 332, 351.

— (Françoise de LAVAL-BOIS-DACHPHIN dame de), sa femme, 246, note, 249.

LENNOX (Le duc de), père de lord Darnley. Forcé de quitter l'Écosse; en route pour la France, il s'est arrêté à Dombarton, 65 et note.

— Lettre de Mauvissière à Catherine de Médicis sur sa situation en Écosse et les causes de son départ, 408.

LESPARRE (Girarde), seigneurie du duc de Nevers, 29.

LEVROUX (La baronnie de) [Indre], 24 et note, 70 et note.

LEZIGNAN ou LESIGNAN (Henri de), capitaine huguenot, 165, note. — Envoyé par le roi de Navarre vers sa femme, 166.

LIANCOURT (Le sieur de), 33.

LIÈGE (L'évêque de). Voir BAVIÈRE (Ernest de).

LIEUDIEU (Geoffroy, sieur de SAINT ASTIER et de), lieutenant général à Verdun. Fait prisonnier par le duc de Guise, qui ne veut pas le laisser sortir de Châlons, 280 et note.

LIGNERAC (François de), capitaine, 300, note.

LIGNY (Antoine de LAUMEBOURG, comte de BRIENNE et de), 82, note.

— (Marguerite de SAVOIE, comtesse de), sa femme. Lettre de la reine pour demander son consentement au mariage de sa petite-fille Diane de Brienne avec le comte de Kerman, 82.

LIGUES-GRISES (Les), 58. — La reine attend leurs ambassadeurs vers la Toussaint, 59. — Elle ne voudrait pas se brouiller avec eux à cause du mauvais paiement de leurs soldats, 144, 148, 161, 329, 333, 335, 336. — Leurs ambassadeurs s'en retournent, 338.

LIMEIL (Gilles de LA TOUR, seigneur de), 159, note.

— (Le sieur de LA TOUR de), son fils. Il est envoyé une seconde fois vers le prince de Parme pour négocier la rançon de son cousin le vicomte de Turenne, 159 et note.

LONGLÉE (Le sieur de LA MOTTE-), résident en Espagne. La reine le met au courant de ce qui a été dit dans une audience de l'ambassadeur d'Espagne, 103. — Le charge de parler au roi du mariage proposé par J.-B. de Tassis entre le duc d'Anjou et une des infantes, 118, 122, 132. — Ses nouvelles de l'expédition de la Tercère, 138. — Une longue lettre de la reine, principalement au sujet de la négociation d'entre le prince de Parme et le duc d'Anjou; elle le charge de dire tout haut que les Pays-Bas font des propositions avantageuses au duc, 139, 167. — Quelques mots de la reine, 171. — Autre lettre, 222. — Elle le remercie des nouvelles qu'il envoie et le prie de continuer de voir souvent les infantes, 224. — Il doit faire entendre à ceux qui en parlent que la reine Louise espère bientôt être mère. Catherine attend les ouvertures de Mendoza, 228. — Lettre de la reine pour lui raconter ce qu'elle a dit à Mendoza de ses droits sur le Portugal pour lesquels elle entend être dédommée, 231. — Elle s'étonne que Mendoza n'ait encore rien proposé pour les Pays-Bas, en attendant que les députés arrivent, 233. — La reine le remercie des nouvelles des infantes, 266, 295, 299, 363, note.

LONGUEIL (Le sieur de), 262.

LONGUEVILLE (Marie de BOURBON, duchesse d'ESTOLTEVILLE, veuve du duc Léonor d'ORLÉANS). Le roi refuse de se mêler du procès auquel

elle s'intéresse, 114. — Catherine se réjouit de ce qu'elle viendra près d'elle à Monceau, 359 et note, 369.

LONGUEVILLE (Henri d'Orléans, duc de), 101, note, 369, note.

— (Françoise d'Orléans). Voir GONDÉ (princesse de).

LOIRAINNE (Louise de), reine de France, 22, 33. — Prend les eaux à Bourbon-Lancy, 55 et note, 65. Est bien portante à Spa, 109, 113, 120. — La reine mère espère qu'elle reviendra de Bourbon-Lancy avec l'espoir de cet enfant qu'elle désire tant, 142 et note. — Sa lettre à Élisabeth, 151, note. — Catherine lui a écrit, 188, 189, 197, 198, 199, 223, 224, 228, 232, 286.

— (Christine de Danemark, venue en secondes noces de François I<sup>er</sup>, duc de), A donné son adhésion au mariage de son petit-fils, 372 et note.

— (Charles III, duc de), 174, note, 188, note, 202, 225, 246. La reine fonde beaucoup d'espoir en son influence sur ses cousins, 248, 250. — Il a parlé au duc de Guise et dit qu'il ne demande qu'à abandonner ses entreprises, 250, 251. — Se montre très dévoué, intervient auprès du duc de Guise, 253. — Envoie le baron d'Haussonville au duc de Guise, 254 et note, 256, 257, 258, 260, 271, 272, 278. — Fera pendre ceux qui, sur ses terres, ont fait prisonnier le sieur de Schomberg, 280. — Se montre mécontent des ligueurs, 283. — Marguerite de Valois voudrait se réfugier chez lui, 291, 301, 302. — Dans l'intérêt de la reine il fait renouer la négociation interrompue, 306, 308, 309. — Les ligueurs font beaucoup de désordre dans son pays, 318, 320, 338, 372 et note.

LOIRAINNE (Claude de France, duchesse de), sa femme, 153, note, 174, note, 225, note, 252, 372.

— (Henri de), petit-fils de la reine mère. Catherine songe à le marier, 154.

— (Charles, plus tard cardinal de), évêque de Metz, son frère. Sa grand-mère veut lui faire avoir le chapeau de cardinal, 174 et note, 252.

— (Christine, princesse de), l'aînée des petites-filles de la reine-mère, 53, note, 120, note. — Elle ne songe guère à épouser son oncle le duc d'Anjou, 139, note. — Les démarches faites pour son mariage avec le prince de Mantoue, 153 et note, 154. — A un peu de fièvre; sa grand-mère retarde son voyage à cause d'elle, 189 et note, 215, note, 261, 372 et note. — Son mariage projeté avec le duc de Savoie, avec le duc d'Épernon, que son père ne veut pas accepter, 411. — Elle finira par épouser le grand-duc de Toscane, 486.

— (Antoinette, Catherine et Élisabeth, princesses de), ses sœurs. Sont belles et bien portantes, 153 et note. — La reine propose Antoinette pour le prince de Mantoue, 154. — Il est question de la marier au petit-fils du duc de Parme, 201, 220. — Et de faire épouser Catherine au fils du duc de Nemours, 225 et note, 234, 252.

— (Charles de Guise, cardinal de), 113 et note.

— (Charles de). Voir VAUDÉMONT (Le cardinal de).

— (Catherine de), Voir MONTPENSIER (La duchesse de).

— Voir GUISE, MAYENNE, ELBEUF, MERCOEUR.

LOUEENS (Hugues de), grand-maître de l'ordre de Malte. Succède au

sieur de La Carrière dans cette dignité, 1, note.

LOUYET (Le sieur), courrier, 177, 317, 321.

LOYS (L'ingénieur), 57.

LUART (L'escurdu). N'avant pas obtenu l'abbaye de Jouy, la reine tient la main à ce qu'il reçoive une pension sur l'évêché de Lisieux, 95.

LUDE (Jean de Dailloy, comte de), 246, note.

— (René de Dailloy du). Voir CHASTELLIER (abbé des).

LEILLIER (Le président), 52, note.

LELLIN (Gaspard de Genève, marquis de), chambellan du duc de Savoie, et son ambassadeur en Suisse. Est venu porter la nouvelle du mariage de son maître à Henri III, 215 et note.

LUNEL (*Hérault*). Catherine tient à ce que la ville soit rendue par les protestants, 84.

LUSSAN (Jean-Paul d'Espèrèz de), capitaine, 20. — Catherine est fort indignée de sa conduite, 263.

LUXEMBOURG (Jean de). Voir BRIENNE. — (Madeleine de). Voir CHAPELLE DES UNSINS (La).

— (Diane de). Voir KERMAN.

— (Antoine de). Voir LIENY.

LYNNE (Jean de), avocat au Parlement de Paris. Nommé échevin de Paris, 52, note. — Délégué vers la reine mère, 124 et note.

LUZIGNAN. Voir LANSSAC.

LYON (L'archevêque de). Voir ESPINAC (Pierre de).

— (La ville de). Le roi se propose d'y aller, 198, 202, 273. — La citadelle a été surprise par les ligueurs, 280 et note.

LYVERDIS (Jean Grangier de), ambassadeur de France auprès des Lignes grises. Catherine lui recommande de continuer ses bons offices pour l'alliance et de ne mêler le roi ni elle dans la charge qu'a donnée le duc d'Anjou pour lever



des Suisses, 50. — Elle lui expose son contentement de ses services, 58, 143. — Lui parle

du paiement des cantons et des ligues, 148. — Apprécie ses dépêches, 161. — Lui dit que le

duc d'Anjou est venu à la cour de son frère, 174, 329.

## M

MÂCON (Le chevalier GIBERTES, commandeur), de l'ordre de Malte. Porteur de nouvelles du prince de Mantoue; s'en retourne avec une lettre de la reine, 83, 86, 98, note.

MADÈRE (L'île de), 28, note.

MADRID (Le château de) [*Seine-et-Oise*], 118, note.

MAILLY (Louis de). Voir RUMESIL.

MALINES, ville de Flandre, 218, 233, note.

MAINEVILLE (François de ROCHEROLLES, sieur de), gentilhomme ordinaire du roi. Est proposé par la reine pour être député en Écosse, 64, note. — Le roi compte l'envoyer après le retour de La Mothe-Fénelon, 67, note. — Part pour l'Écosse, 101. — Lettre de la reine, 101, 105 et note. — Arrive avec une réponse du cardinal de Bourbon et duc de Guise, 211 et note. — Porteur d'une lettre du cardinal et chargé d'obtenir de nouvelles conditions dans la rédaction de la trêve, 292, 293 et 294, 296. — A dit à la reine que les ligues comptent être secourus par le colonel Pfiffer, 297. — La reine le charge de faire des reproches au cardinal de Bourbon, 298, 302, 309, 343, note.

MAINTENON (Louis d'ARGENNES, marquis de), 34, note. — Envoyé par le roi pour s'entretenir avec le duc de Guise, 242.

MAISSE (Hurault de), ambassadeur à Venise. Est désigné pour remplacer le sieur du Ferrier dans ses fonctions, 26 et note. — La reine le recommande aux seigneurs de Venise, 49. — Elle lui demande

de la tenir au courant des nouvelles du divorce du prince de Mantoue, 72. — Et se réjouit du bon accueil qu'on lui a fait à son arrivée à Venise, 74. — Catherine lui demande l'issue des difficultés entre le prince de Mantoue et sa femme, 75. — Lettre du roi, 76, note. — Catherine lui demande ce qu'on dit à Venise du désastre d'Auvers, 86. — Elle reparle du divorce du prince de Mantoue et compte sur son zèle pour proposer un nouveau mariage, 88 et 90. — Quelques mots de Catherine sur la situation en Flandre, 92. — Elle lui demande si les bruits du mariage du prince de Mantoue avec Éléonore de Médicis sont fondés, 97. — Elle loue sa conduite dans l'affaire entre les ducs de Mantoue et de Gonsague, 98, 98, note. — Elle s'informe encore du mariage du prince de Mantoue, 102, 107. — Elle lui recommande de bien pénétrer ses intentions, avant d'accéder aux propositions du duc de Mantoue, 113. — Lui parle du duc d'Anjou, 114. — Lui envoie de l'argent pour une affaire qui doit rester secrète, 142. — En réponse à sa dépêche, elle lui fait envoyer des instructions par le roi, qu'elle accompagne d'un mot, et lui conseille de bien savoir si les Seigneurs ne lui font pas croire une fausse nouvelle, 144. — Sa lettre à la reine sur l'affaire de Portugal, 145, note. — Catherine lui donne ses instructions pour négocier le mariage de la princesse de Lorraine avec le prince de Mantoue, 153.

— Mot de la reine, 189, 193. — Il doit remercier les Seigneurs des condoléances à l'occasion de la mort du duc d'Anjou, 196. — Lettre au sujet de l'héritage d'Ypolite de Piovena, dont elle a écrit aux Seigneurs, 201. — Elle le remercie de porter le deuil avec sa famille, et lui parle d'un projet de mariage de sa seconde petite-fille avec le duc de Parme, 201. — Elle demande un sauf-conduit pour le sieur Oratio Barbara, 208. — Lui parle du mariage du duc de Savoie, et le charge de savoir si le roi d'Espagne a quelque projet contre l'Italie, 215, 216. — Elle lui répond à toutes les affaires dont il l'avait entretenue, il ne peut être dédommagé des frais du deuil; mais sera favorisé en autre chose, 219. — Lui écrit qu'elle envoie des chiens au prince de Mantoue, 220. — Le prie de veiller à ce que la Mirandole ne reçoive point de dommage, 223. — Elle revient au sauf-conduit demandé pour Oratio Barbara, 225. — Et à la conservation de la Mirandole, 227. — Lettre de la reine, 234. — L'avis qu'il a donné des mauvais rapports entre la Porte et les Seigneurs est trouvé très important, 238. — Un mot de la reine, 240, 242, note. — Lettre de M. de Villeroy, 244, note. — Catherine insiste sur le sauf-conduit qu'elle a déjà fait demander pour le sieur Barbara, 356. — Lui demande de veiller à ce qu'Ypolite Piovena rentre dans ses biens, 363.

MAISSE (Le jeune de), son neveu. Porteur de lettre à la reine mère, 145



MALDONADO (Don Diego), 104.

MALIERAS (Le sieur), 65, note.

MALPIERRE (Le sieur de). Beau-frère du secrétaire Brulart, agent du roi auprès du prince de Parme, 99 et note, 348, 349. — La reine le charge de proposer au prince de Parme de prolonger la trêve pour deux ou trois ans, 354.

MAHINEAU (Denis), auditeur à la chambre des comptes, 124 et note.

MALRAS (Pierre de). Voir VOLET.

MANOSQUE (*Basses-Alpes*), 473.

MANDELOT (François de), gouverneur de Lyon. La reine le complimente d'avoir si bien travaillé pour l'alliance avec la Suisse, 49 et note et 53. — Lui écrit avant son départ de Suisse, et est très satisfaite de ses services, 59, 280, note. — Catherine est assurée de son affection pour le roi, 291. — Elle voudrait le récompenser en le faisant gouverneur du Dauphiné, 292. — Elle le défend comme n'étant pas du parti des Guises, 365. — Doit empêcher le sieur Frangipani de dépasser Lyon, 347, note. — Les ligueurs demandent qu'il soit maintenu comme gouverneur de Lyon, 463, 473.

MANDSLOO (Ernest van), colonel allemand au service de la Ligue, 475 et note.

MANSFELD (Charles, comte de). La reine lui promet que par égard pour ses services près le duc d'Anjou, il sera payé un des premiers quand les dettes du prince seront acquittées, 196.

— (Pierre-Ernest, de), prince de l'Empire, 196, note.

MANTOUE (Guillaume de Gonzague, duc de). Quelques mots d'amitié de la reine, 27. — Elle espère beaucoup de sa bonne volonté vis-à-vis du duc de Nevers, 46. — Lui écrit encore sur ce sujet, 47, 48, 52, 72, 75, note. — Lettre

d'amitié pour accompagner le sieur de Sourdis, 78. — Elle lui recommande l'affaire de la dame de Birague, 86, 88. — Le sieur de Maisse lui a parlé de son différend avec le duc de Nevers, 98. — Le roi en écrit au prince son fils, 98, note, 113. — La reine le prie de favoriser son avocat Bugelly, 154. — Elle le complimente sur le mariage de son fils, 182, 186, note. — La reine est très heureuse de pouvoir lui rendre service en ce qu'il a chargé l'abbé de Pleinpiéd de lui demander, 212.

MANTOUE (Vincent de Gonzague, prince de), son fils. La reine s'informe au sieur de Maisse des nouvelles de son divorce, 72 et note. — Elle lui écrit quelques mots d'amitié, 74. — Son divorce, 75. — Son nouveau mariage, 75, note. — Protestations de dévouement de la part de Catherine, 83. — Elle attend son divorce pour lui proposer un autre mariage, 88, 89. — Épousera la fille du grand duc de Toscane, 97. — Lettre du roi pour accommoder les affaires entre son père, lui et le duc de Nevers, 98, note, 102, 107. — Catherine veut toujours lui faire épouser la princesse de Lorraine, sans toutefois s'exposer à un refus, 153, 154. — Elle le félicite de ce nouveau mariage, 182, 184. — L'abbé de Pleinpiéd est chargé de le complimenter, 186, 216. — La reine lui envoie les chiens qu'il voulait avoir, 220, 234.

— Marguerite Farnèse, première femme du prince de, 72 et note, 75 et note, 80 et note, 182, note.

— (Éléonore de Médicis, seconde femme du prince de), sœur de Marie la future reine de France, 75, note. — Son mariage est préparé par son oncle le cardinal, 97.

102, 153, 154, note, 182 et note, 184, 186. — L'abbé de Pleinpiéd ira la féliciter, 187. — La reine lui écrit pour offrir à son mari dix-huit chiens courants et deux limiers, et serait heureuse de pouvoir lui rendre service en autre chose, 216, 234.

MARCEL (Claude), intendant des finances, 34, note, 107, 130, 222 et note.

MARCHEAIS-SOUS-LIESSE (*Aisne*). La reine trouve dommage que le château soit moins bien entretenu que du temps du cardinal de Lorraine, 113, 260, note.

MARCHANT (Le capitaine), 260.

MARCHAUMONT (Cosme CLAUSSÉ de), évêque de Châlons, 58, note. — Fait espérer à la reine qu'elle réussira dans sa négociation avec le duc de Guise, 248, 249, 257. — Assiste à l'entrevue entre la reine et le duc de Guise, 302, 309.

— (Pierre CLAUSSÉ, sieur de), 168, 302.

— (Henri CLAUSSÉ de). Voir FLEURY-SAINT-MARTIN.

MAREMPE (*Charente-Inférieure*), 57.

MARIE STUART, reine d'Écosse, 55, note. — Catherine veut essayer d'arranger ses affaires en Écosse, 60. — Henri III a réclamé un aumônier pour elle, 88, note. — La reine mère la commande particulièrement à M. de Mauvissière, 100. — Elle permet à son fils de prendre le titre de roi, 105, note, 141. — Catherine lui écrit pour protester de son amitié et de l'intérêt qu'elle porte à sa cause, 162. — Henri III tâche d'obtenir d'Élisabeth sa délivrance, 162, note, 163. — Le roi et la reine mère se préoccupent de son douaire et des égards qui lui sont dus, 184, 185, 199, 224. — Catherine s'intéresse à ses affaires, 227, 228.

MARIGNY (Mademoiselle de LA PÉRAU-

DIÈRE, dame de), gouvernante de la princesse de Lorraine, 261.

MARION (Le sieur), secrétaire du maréchal de Montmorency, 85.

MARMOUTIER (L'abbaye de) [*Indre-et-Loire*], 167, note.

MARNIX (Philippe de). Voir SAINT-ALDEGONDE.

MARSEILLE (La ville de). Échec des ligueurs qui ont voulu prendre la ville, 266 et note, 268.

MARTELLA (Le sieur), banquier à Florence, 208, 209.

MARTINBAULT (Le sieur), conseiller au parlement de Bourgogne, 302, 303.

MATHIEU (Le Père), jésuite, 374, note.

MATIGNON (Le maréchal de), gouverneur de la Guyenne. Est prévenu par la reine qu'il ne doit pas disposer des deniers de la généralité de Bordeaux, qu'elle se réserve, 2. — Elle lui écrit deux lettres sur l'expédition de Philippe Strozzi, 3. — Le prie de s'assurer si tout est prêt, 4. — Deux autres lettres sur le même sujet, 6. — Le roi désire qu'il s'occupe de la publication de l'édit des greffes au parlement de Bordeaux, 7. — Le sieur de Nérac va le trouver, 8. — Lettre du roi, 8, note. — Reçoit le roi et la reine de Navarre à Saint-Maixent, 10, note. — Un mot de Catherine qui espère le voir bientôt, 13. — Elle lui annonce son voyage et le mande à Mirebeau, 14. — Une lettre au sujet de l'expédition des Açores, 19, 20. — Elle presse le voyage de Strozzi et se renseigne sur l'effet que produit l'armée, 24. — La reine le charge de veiller à ce que le général de Gourgues exécute ses ordres au sujet de ses finances, 26. — L'armée est prête, 27. — il doit user de son autorité pour empêcher des désordres à la suite

d'un différend d'entre les sieurs de Peregrin et de Sallers, 28. — Il faut empêcher que les habitants de la terre de Lesparre ne subissent des dommages du fait des troupes, 29. — Autre lettre de la reine, 30. — Elle se plaint que Strozzi n'ait pas encore rejoint le comte de Brissac, 32. — Elle revient sur la publication de l'édit des greffes, 35, 57, 58. — Le décharge de toute responsabilité dans le manque de vivres pour les navires de Strozzi, 80. — Lettre de Villeroy, 80, note. — La reine lui écrit au sujet du capitaine d'Escalin, dont elle est fort mécontente; veut faire envoyer du blé en Portugal, et parle d'autres affaires qui demandent le secret, 81. — Lettre de M. de Villeroy, 85, note. — Catherine lui repartle du capitaine d'Escalin et s'étonne que le capitaine Aymar n'ait pas été arrêté à Bordeaux, 189. — Lettre du sieur de Villeroy, 97, note. — La reine le prie de faire vérifier l'édit des tailles au Parlement de Bordeaux, 98. — Le roi de Navarre en fait autant, 98, note. — Et le sieur de Villeroy blâme le Parlement, 99, note. — Autre lettre de M. de Villeroy, 99, note. — Elle lui écrit en faveur de l'abbé de Bonlieu, qui est gêné par le sieur de Montferrat dans la jouissance de ses bénéfices, 117. — Lui parle du retard dans la reddition des villes par les protestants, de leurs artifices, et lui recommande de faire valoir les bonnes intentions du roi pour la paix, 128. — Se repose sur lui pour la sûreté des villes, 138. — L'engage à bien suivre ce que le sieur de Bellière lui dira et à servir le roi avec toute l'affection qu'elle lui connaît, 149. — Il a vu la reine de Navarre; la reine-mère l'en remercie,

161. — Sa lettre à Catherine, 161. — Elle le prie, par le sieur Prailon, de continuer d'aider sa fille, 163. — Le roi de Navarre lui demande de faire retirer la garnison qui est entrée en Bazas, 164, note, 165, note. — La reine commence à avoir bon espoir, 166. — Lettre de Villeroy, 170, note, 172, note. — Catherine lui recommande une seconde fois de protéger les intérêts de l'abbé de Bonlieu contre le sieur de Montferrat, 173. — Ne veut ôter les garnisons des villes que la veille ou le lendemain de la réconciliation du roi et de la reine de Navarre, 176 et note, 189, note. — La reine lui parle d'affaires d'argent, 197. — Elle est heureuse de ce qu'il poussera Marguerite à bien recevoir le duc d'Épernon, 200. — Lettres de M. de Villeroy, 200, note. — La reine lui envoie le président Brulart pour arranger une affaire qui a rapport à Marguerite, 239. — Le sieur de Saint-Cricq, qui le poursuit, ainsi que le sieur de Gourgues, à cause d'un navire employé pour l'armée de Strozzi, aura toute satisfaction, 241, 244, 246, note. — A très bien réussi à Bordeaux; la reine fait son éloge au roi, 263 et note, 299, note, 318. — Elle lui renvoie son courrier avec une réponse, et se plaint de l'ennui qu'elle éprouve à Épernay, 322. — Lettre de la reine, 358, 366, note.

MATOUCK-SUR-MARNE (*Marne*), 253, note.

MAUBERT-FONTAINE (*Ardennes*), 290 et note, 307.

MACEIRON (Laurent de), lieutenant général en Dauphiné. La reine veut marier sa fille avec le sieur de Garde, 165, note. — Il est bien malade; tout en le regrettant, la reine songe à le remplacer, 292.

— Sa lettre au roi et sa guérison. 292, note.

MAURENARD (Le sieur), 289.

MAUREVERT (François Louviers, dit), l'assassin de Coligny, qui avait tué son maître, le seigneur de Momy; il périt à son tour de la main du fils de ce dernier, 411 et note.

MAUVISSIÈRE (Michel de CASTELNAU, sieur de), ambassadeur en Angleterre, 1. — Lettre de la reine, 7. — La reine lui écrit en réponse à sa lettre sur le voyage et la réception du duc d'Anjou aux Pays-Bas, 10. — Encore au sujet du mariage, 25. — Henri III lui a écrit, et Catherine, en approuvant le roi, insiste pour que le mariage se fasse, 31, 33. — Elle le charge d'appuyer don Antonio près d'Élisabeth, 39. — Lui parle du mariage, 40. — Elle se plaint fort de l'attitude d'Élisabeth, lui reproche sa réponse à un mémoire sur ce sujet, le conjure d'activer les choses, 48. — Elle lui reparle du mariage, des affaires d'Écosse, et attend des nouvelles de l'armée de Strozzi, qu'elle présume devoir être bonnes, 55. — Encore le mariage et les affaires d'Écosse, 60. — La reine y revient plus amplement, grande indignation qu'elle éprouve de la traîtreuse façon dont les Espagnols ont agi avec les prisonniers, 64. — Lettre du roi, 67, note. — Catherine lui promet qu'il sera payé de ce qui lui est dû et lui parle du mariage, 72. — Il semble ne pas devoir se faire, 73. — L'amitié entre les deux pays peut être sauvegardée, 75. — La reine le charge de remercier Élisabeth des douze navires qu'elle a voulu céder. Il sera en partie satisfait de ce qui lui est dû, 77. — Le mariage ne se faisant pas, Catherine le charge d'entretenir les bonnes relations d'amitié,

83, 84. — Elle se montre très ennuyée de bruits qui viennent d'Anvers, 84. — Quelques mots de la reine et lettre du roi, 88 et note. — Elle revient sur ses regrets de l'affaire d'Anvers; compte profiter plus tard des douze navires de la reine d'Angleterre, 91. — Il doit s'employer à faire oublier l'affaire d'Anvers, 100. — Sa lettre à Walsingham, 100, note. — Lettre de la reine, 102. — Autre lettre, 105. — Elle le remercie des avis qu'il lui a envoyés et lui conseille de récompenser et de conserver les personnes qui les lui ont donnés, 109. — Elle lui fait part de tout l'ennui qu'elle éprouve de la reddition de Dunkerque, 115. — Longue lettre pour lui raconter son entrevue avec Cobham, 119. — Lettre de la reine avec démonstrations d'amitié pour Élisabeth, 123, 151. — Elle s'inquiète de savoir ce que le sieur de Ségur est venu traiter en Angleterre et le prie d'approfondir ses desseins, 158. — Après qu'il l'a satisfaite à ce sujet, Catherine le prie de traverser ces projets, 160. — Est chargé d'intervenir auprès d'Élisabeth pour rendre la liberté à Marie Stuart, 162 et note. — Catherine lui fait part de sa visite au duc d'Anjou et du bien qu'elle en espère, 171. — Elle tient à ce qu'il se conserve les bonnes grâces d'Élisabeth, tout en intercédant pour la reine d'Écosse, 184. — Longue lettre de la reine touchant les obsèques et le deuil du duc d'Anjou. Propositions de Stafford pour s'unir contre le roi d'Espagne, 197. — La reine lui raconte son entretien avec Stafford, 202. — Elle lui écrit qu'elle a reçu une lettre d'Élisabeth et la visite de Robert Cecil, 223. — Elle ne peut

lui rien dire de définitif sur ce que Élisabeth a proposé, avant que les députés des Flandres ne soient là, 224. — Il est chargé d'intervenir dans les négociations entre Élisabeth et le roi d'Écosse et de rétablir l'amitié entre les trois royaumes, 227 et 228. — Est remplacé par le sieur de Châteaufort, 362, note. — Sa lettre à Catherine de Médicis sur les affaires d'Écosse et d'Angleterre et sur le duc de Lennox en septembre 1582, 408 et 409.

MAYENNE (Charles de LORRAINE, duc de), 242 et note. — La reine lui écrit par le sieur de Rochefort pour l'informer de ce qui se passe, 243 et note, 246. — Le duc de Guise dit à la reine mère qu'il ne peut assister à une entrevue avant trois semaines, 247. — A l'intention de se mettre en route; mais le duc de Guise a fait demander des instructions, 249. — La reine craint qu'il ne vienne pas, 251. — Il doit envoyer un mémoire pour la conférence, 254. — Aurait voulu venir en personne, mais son frère l'en a détourné; il a proposé d'aller en Flandres pour le service du roi, 259, 268, 275. — Le duc de Guise prétend que les Suisses s'approchent de son côté, 286, 287, 302, 305, 313, 315, 317, 320, 328 et note, 330, 331, 334. — Catherine est contente de ses bonnes dispositions à l'égard du roi, 336, 337, 339, 340 et note, 345, 366, note. — Demande au roi le gouvernement de la Bourgogne et la ville de Beaune, 462. — Ou bien le château de Dijon et celui de Chalon-sur-Saône, 472 et 474.

— (Henri de), son fils, 101, note. — (Catherine de), sa fille, 101, note.

MEAUX (Seine-et-Marne), 341, note, 342 et note.

Mémors (Catherine de). écrit à Walsingham pour se plaindre des retards apportés aux projets de mariage entre le duc d'Anjou et la reine d'Angleterre, 1. — Prie le Pape d'aider le sieur de Chambrillant à succéder, comme grand-maître de l'ordre de Malte, au sieur de La Carrière, 1. — Recommande au maréchal de Matignon de ne rien divertir des revenus de la généralité de Bordeaux, qui lui ont été cédés par le roi, 2. — Deux lettres au sujet de l'armement pour les Açores, 3. — Elle demande au maréchal si l'expédition est prête à partir, 4. — Interpelle le prince de Condé à propos d'une assemblée à Saint-Jean-d'Angély, qu'elle le prie de faire dissoudre, 5. — Dit au maréchal de Matignon qu'elle compte aller à Chenonceau, mais qu'elle ne pourra partir qu'après le carême, à cause d'une enflure aux jambes; lui repare de l'armement, 6. — Recommande le sieur Drago au duc de Savoie, 7. — Le maréchal de Matignon doit veiller à ce que l'édit de la réunion des greffes soit publié au Parlement de Bordeaux, 7. — Est d'accord avec le Roi, comme elle écrit à M. de Mauvissière, en ce qui concerne l'affaire de Flandres et le mariage d'Élisabeth, 7. — Envoie le sieur de Vêrac au maréchal de Matignon, 8. — Parle à la duchesse de Montpensier des préparatifs qui se font en Normandie, 8. — Écrit au cardinal d'Ester pour son procès avec la duchesse de Parme, 9. — Insiste auprès du Pape pour qu'il ne retarde pas la récompense promise à la princesse de Salerne pour son intervention à Ménerbes, 9. — Se rend à Chenonceaux et espère y voir le roi et la reine de Navarre, 10. — Très satisfaite de

la gracieuse attitude de la reine d'Angleterre envers son fils, elle charge Mauvissière de la complimenter; regrette que le duc d'Anjou soit allé en Flandres; espère le maintien de la paix, si on laisse le roi d'Espagne s'arranger avec les Pays-Bas, 10, 11 et 12. — Dit au maréchal de Biron d'éloigner les gens de guerre, et qu'elle serait heureuse si le roi de Navarre venait jusqu'à Champigny, car sur cinq jours elle en est quatre souffrante, 12. — Exprime le même désir au maréchal de Matignon, 13. — Annonce son voyage à la Mothe-Saint-Héraye à la duchesse de Nemours, 13. — S'y rencontre avec le roi de Navarre, 13, note. — Prie le maréchal de Matignon de venir à Saint-Maixent, 14. — Malade à Champigny, 14. — Plaide auprès du Roi en faveur du sieur de Bussy, 14. — Remercie le prince et la princesse d'Orange d'avoir été la cause du bon accueil fait au duc d'Anjou dans les Pays-Bas, 15. — En vue des grandes forces préparées par le roi d'Espagne pour le Portugal, elle recommande au comte de Brissac de laisser réunies celles destinées à faire valoir ses droits, 16. — Dispose favorablement M<sup>me</sup> de La Trémoille vis-à-vis de Philippe Strozzi, afin qu'elle lui remette les droits seigneuriaux de la terre de Bressuire, 16. — Avertit les consuls de Rouen qu'ils ne devront pas retarder le paiement d'une rente sur l'hôtel de ville, 17. — Est guérie de sa maladie, comme elle écrit à la duchesse de Nevers, 18. — Le comte de Brissac étant prêt à faire voile, elle en avertit le maréchal de Matignon pour que les autres forces de Strozzi arrivent à temps au rendez-vous,

19. — Parle au duc de Nevers de l'affaire du prince de Condé, 19. — Lettre à M. de Bellièvre, 20. — Engage la duchesse de Nevers, et ensuite le duc, à tenir sa promesse de venir la voir, 20 et 21. — Écrit à M. de Bellièvre: lui mande qu'elle enverra le sieur d'Escars au Roi et ensuite au roi de Navarre, 22. — Dit au Roi que la peste est à Blois et qu'on se méfie de sa venue en cette ville, 22. — Lettre d'amitié à la duchesse de Nemours, 23. — Demande au grand-duc de Toscane de favoriser Antoine-François de Gondî, 23. — S'adresse au doyen et au chapitre de Cléry au sujet des formalités à faire pour une messe fondée pour le repos de l'âme de Henri II, 24. — S'informe auprès du maréchal de Matignon de l'état de l'armée des Açores, et le presse de lui faire prendre voile, 24. — Exprime son contentement à M. de Mauvissière de ce que le mariage d'Angleterre se fera dans un mois, 25. — Annonce au sieur du Ferrier que le sieur Hurault de Maisse ira le remplacer à Venise, 26. — Parle au maréchal de Matignon d'une affaire de finances, 26. — Recommande à du Ferrier une récompense pour Camille de La Croix, 27. — Satisfaite de ce que l'armée de Strozzi soit enfin prête, elle ne doute pas du résultat de l'entreprise, 27. — Le maréchal de Matignon doit ordonner que le différend d'entre les sieurs de Sallers et de Péregrin ne soit traité que devant la chambre de Guyenne, 28. — Elle le prie de renvoyer les troupes du capitaine Bus de la terre de Lesparre, en dédommageant les habitants du tort qu'elles leur ont fait subir, 29. — Dans une lettre à M. de Bellièvre, elle exprime franchement son mécon-



tentement de l'indécision de la reine d'Angleterre; s'il faut rompre, que ce soit sans se faire une ennemie d'Élisabeth, et que la faute n'en retombe pas sur le Roi, 29.

— Écrit sur le même sujet au sieur de Mauvissière; approuve la conduite du Roi, tout en désirant vivement le mariage, 31. — S'impatiente de ne pas voir partir Strozzi, 32. — Lettre au sieur de Villeroy, 32. — Un mot au capitaine de Borda, à l'occasion de son départ avec Strozzi, 32. — Accompagne le secrétaire Arnaud d'une lettre au Pape pour obtenir la délivrance de Fabritio Palavicino, 34. — Écrit au prince de Condé à l'occasion du voyage du sieur d'Escars vers le roi de Navarre, 35. — Très indignée de la façon dont le roi de Navarre se conduit dans sa vie privée, elle lui envoie de longues remontrances, 36. — Recommande le sieur de Bonceray au duc de Savoie, 37. — Elle lui écrit en faveur de M<sup>lle</sup> de Charansonnet, qui a été déshéritée par feu son père, 38. — Charge M. de Mauvissière de faire secourir le roi de Portugal par Élisabeth, 39. — Écrit à Villeroy au sujet de l'affaire de Portugal, 40. — Lettres à Mauvissière, 40. — Et à Germigny, 41. — Est de passage sur la terre de Chaulnes et appuie une requête de la famille auprès du roi, 42. — Demande au duc de Savoie le paiement de la pension du sieur Rouquier et de sa femme, 42. — Charge le chevalier d'Elbène de s'occuper des affaires d'intérêt de Strozzi auprès de l'évêque d'Albi, 43. — Prie le duc de Savoie de recevoir l'hommage du prince de Final, qu'elle lui recommande comme un fidèle sujet, 44. — Satisfait des négociations de Danzay en Danemark, elle le prie de con-

tinuer à travailler en faveur du duc d'Anjou, mais sans donner l'éveil aux ennemis, 45. — Demande promptement justice au duc de Savoie pour Sura et sa femme qui ont un procès à Turin, 45. — Encourage le duc de Mantoue dans ses bonnes dispositions envers le duc de Nevers, 46. — Réclame du Pape que le cardinal d'Armaguac puisse se démettre de l'archevêché de Toulouse, comme il le désire, et que les bulles de la nomination du sieur de Foix soient expédiées, 46. — Envoie le sieur de Heuille au duc de Mantoue pour négocier la réconciliation avec son frère, 47, 48. — Est désolée de l'attitude de la reine d'Angleterre et assure à Mauvissière que le roi et elle ont fait tout le possible pour aboutir au mariage, 48. — Engage les sieurs de Mandelot, de Hautefort et de Fleury à continuer leurs négociations pour le renouvellement de l'alliance avec la Suisse, 49. — Écrit aux Seigneurs de Venise à l'occasion de M. de Maisse qui va remplacer le sieur du Ferrier auprès d'eux, 49. — Et au sieur de Liverdis au sujet de l'alliance avec les Ligues. Elle se réserve prudemment de pouvoir désavouer la levée de Suisses que fait faire le duc d'Anjou, 50. — Alarmée par les nouvelles des Pays-Bas et les mauvaises influences que subit le duc d'Anjou, elle prie les sieurs de Bellière et Brulart de le détourner de son entreprise, 50. — Écrit au Ferrier que ses dettes seront payées avant son départ de Venise, 51. — Propos aimables au duc et à la duchesse de Nemours, 52. — Remercie du Ferrier du bon accueil fait au père Edmond, qui doit offrir un présent de sa part à Notre-Dame-de-Lorette, 53. — Encore l'alliance avec la Suisse,

53. — Recommande le fils de son fidèle Laussac au duc de Ferrare, 53. — Et au duc de Nemours, 54. — Ensuite le sieur Dupré aux échevins de la ville de Rouen pour l'office de trésorier des États, 54. — Parle à Mauvissière de la reine d'Angleterre, des affaires d'Écosse et des nouvelles qu'elle attend de l'armée de Strozzi, 55. — Est de la même opinion que l'évêque de Dax sur les Espagnols, 56. — Lettre au sieur Ancel, 57. — Et aux maire et échevins de Bayonne pour la protection des habitants de Capbreton, 57. — Annonce au capitaine Tiercelet qu'elle utilisera les deux navires qu'il a équipés, 58. — Lettres aux sieurs de Fleury, de Liverdis, de Mandelot et de Hautefort, dans lesquelles elle exprime sa satisfaction sur leurs services auprès des Ligues, 58 et 59. — Mauvissière doit régler l'affaire du mariage, et elle voudrait qu'il arrangeât à l'amiable la situation en Écosse, 60. — Se désole dans ses lettres aux sieurs de Saint-Gouard, du Ferrier et de Foix, sur ce qui est advenu de l'armée de Strozzi, et s'indigne de la conduite de Philippe II, 60 et 61. — Remercie le Pape de la décision favorable rendue dans son procès, 62. — Prie le duc de Montpensier de hâter le départ des troupes rassemblées pour secourir le duc d'Anjou, qui ruinent la Picardie, 62. — Dans une longue lettre à M. de Mauvissière, elle parle du mariage, des affaires d'Écosse, et lui manifeste toute son indignation sur le traitement et la mort des prisonniers en Espagne, 64. — Demande au duc de Montpensier de donner la place de surintendant des Dombes au sieur de Châtillon, 66. — Écrit au cardinal d'Armaguac que l'abbaye de Josaphat



n'est plus disponible pour son protégé, 66. — Presse le duc de Montpensier de rejoindre le duc d'Anjou, 67. — Annonce à la reine d'Angleterre le voyage en Écosse du sieur de la Mothe-Fénelon, 97. — Envoie de l'argent au duc de Montpensier pour les troupes qui vont en Flandres, 68. — Le voyage de ces troupes sera facilité, et les villes de Picardie ont ordre de leur procurer des vivres, 69. — Invite les chanoines de l'église de Cléry à envoyer l'un d'entre eux pour la formalité du transfert de la rente sur Levroux à une autre terre, 70. — Le roi étant parti pour la chasse, elle s'occupe des affaires et charge le sieur de Danzay de s'informer s'il y aurait occasion d'acheter une vingtaine de vaisseaux en Danemark ou aux environs pour son armée de Portugal, 71. — En parle au sieur de La Gardie, 72. — S'informe près de M. de Maisse du divorce du prince de Mantoue et des négociations relatives à un second mariage, 72. — S'occupe des affaires d'argent du sieur de Mauvissière, 72. — Regrette que le mariage d'Angleterre ne soit pas en meilleure voie, 73. — Quelques mots à M. de Foix, 74. — Et à M. de Maisse, 74. — S'informe de la situation du prince et de la princesse de Mantoue, 75. — Promet à M. de Danzay qu'il sera satisfait pour ce qui lui est dû, 75. — Attend le sieur de Ranboullet avec des nouvelles du duc d'Anjou, et écrit à Mauvissière que le mariage ne se fera pas, 75. — Recommande aux sieurs de Paris, de Seurre, de Champigny et de Pleurs de bien exécuter leur charge, 76. — Demande au duc de Savoie que la veuve et les enfants du gé-

néral de Chastellier soient exempts de charges sur leurs terres, comme l'était le général lui-même du temps du feu duc de Savoie, 79. — Décharge entièrement le maréchal de Matignon et avec lui le général de Gourgues de toute faute dans le ravitaillement de l'armée de Strozzi, 79. — S'intéresse à la rupture du mariage du prince de Mantoue, dans l'espoir de lui faire épouser la princesse de Lorraine, sa petite-fille, 80. — Demande au maréchal de Matignon de faire châtier le capitaine Escalin, et lui parle de plusieurs affaires qui doivent être traitées en secret et regardent le Portugal et l'Espagne, 81. — Prie les officiers de justice de la Rochelle de saisir le navire des capitaines Escalin et Janus, 82. — Persuade à la comtesse de Ligny de consentir au mariage de sa petite-fille de Brienne avec le comte de Kerman, 82. — Abandonne l'espoir du mariage d'Angleterre, 83. — Loue La Mothe-Fénelon de ses services, 84. — Se désole avec Mauvissière du désastre d'Anvers, 84. — Prie le duc de Montmorency de tenir la main à ce que Lunel soit rendu par les huguenots, et de lui dire ce qui en est d'une levée que fait le sieur de Châtillon, 85. — Recommande au prince d'Orange de rester fidèle au duc d'Anjou, 86. — Appuie auprès du duc de Mantoue une requête de la dame de Birague, 86. — S'informe auprès de Mayenne de l'effet qu'a produit l'affaire d'Anvers à Venise, 86. — Parle au cardinal d'Este de son procès, qu'elle voudrait voir terminé, 87. — Demande au duc de Savoie de remettre au médecin Montbel et à son frère les droits relatifs à quelques acquisitions qu'ils ont faites, 88. — Compte

sur M. de Maisse pour négocier un nouveau mariage, dès que celui du prince de Mantoue sera rompu, 88. — Exprime à Matignon son indignation de la conduite du capitaine d'Escalin et lui demande pourquoi le capitaine Aynar n'a pas été arrêté, 89. — Remercie le sieur de Danzay de ses services en faveur du duc d'Anjou, et déplore vivement l'accident d'Anvers et la noblesse tuée dans ce désastre; s'informe des navires à acheter, 89. — Le sieur de Bellière étant envoyé vers le duc d'Anjou, elle le prie d'avoir recours à toute sa dextérité pour conjurer le mal qui pourrait résulter de l'affaire d'Anvers pour le royaume, 90. — Se dispute, dans sa lettre au sieur de Mauvissière, d'avoir été pour quelque chose dans l'entreprise d'Anvers, compte profiter plus tard de l'offre d'Élisabeth de prêter douze vaisseaux, 91. — Lettre au roi, 91. — Elle est bien en peine du duc d'Anjou, 92. — Entretien Bellière des affaires de Flandres, du traité du duc d'Anjou avec les États, des villes de Termonde et Vilvorde qu'il devra rendre, des autres qui lui resteront. Elle se méfie de Montmorency qui a envoyé quelqu'un au duc d'Anjou, 93 et 94. — Veut persuader au duc de Nevers de venir trouver le roi, 94. — Tient la main à ce que le sieur du Luart reçoive sa pension sur l'évêché de Lisieux, 95. — A des craintes sur les intentions du prince d'Orange, qui épouse la fille de l'amiral de Coligny; le fait toutefois complimenter par Bellière, 95. — Envoie le sieur Bortany au grand-duc de Toscane, 96. — Demande à M. de Maisse des détails sur le mariage projeté entre le prince de Mantoue et Éléonore de Médicis, 97. —

Charge Bellièvre de parler au prince d'Orange, 97. — Matignon doit hâter la vérification de l'édit des tailles au Parlement de Bordeaux, 98. — Attend des nouvelles de Bellièvre; se propose de rencontrer son fils à Calais, 99. — Parle au sieur de Foix de son procès, 99. — Recommande à M. de Mauvissière d'atténuer le mauvais effet de l'affaire d'Anvers et de s'occuper des intérêts de la reine d'Écosse, 100. — Lettre au sieur de Maineville, 101. — Prie le duc de Savoie de favoriser Claude Fagault, ancien serviteur de sa nièce, 102. — Compte aller à Calais, 102. — Applaudit à l'expédition qu'a trouvée le sieur de Danzay pour avoir quelques grands vaisseaux du roi de Suède, 103. — Fait au sieur de Longlée le récit de son entretien avec l'ambassadeur d'Espagne; il s'est plaint des pirates qui attaquent les Espagnols; il a demandé le rappel du duc d'Anjou des Pays-Bas; et elle a répondu qu'elle désire la paix, 103. — Félicite le roi d'Écosse de ce que les affaires dans son royaume sont en si bon état, d'après les rapports de La Mothe-Fénelon et de Maineville, 105. — Lettre à Mauvissière; la reine d'Angleterre voudrait venir à Douvres pour pouvoir la rencontrer, 105. — Deux lettres au duc de Nevers, 106. — Se plaint à Bellièvre de ce que le receveur de Paris a pris ce qui lui était dû sur ses fermes de Bretagne, 107. — Elle lui soumet différents moyens pour faire face à ses dettes, 107. — Envoie à M<sup>me</sup> de Nemours une lettre pour sa fille, et se réjouit de la bonne santé du roi et de la reine, à qui elle souhaite toujours un héritier, 108. — Le sieur de Dinteville doit s'opposer aux levées en Champagne,

109. — Remercie Mauvissière des avis qu'il a envoyés, 109. — Aimera voir le duc de Nevers, et lui écrit qu'elle a passé à Rethel et qu'elle visitera la Cassine, 109. — Prévient Bellièvre qu'il l'accompagnera au rendez-vous avec le duc d'Anjou, 110. — Le charge de faire payer le capitaine Canalle de sa pension, 110. — Se prépare à aller à Mouy voir le duc d'Anjou, ce qui l'a empêchée de s'arrêter à la Cassine, comme elle l'avait dit au duc de Nevers, 111. — Prie Bellièvre de faire décharger la ferme qui lui revient, de tous impôts, et de faire payer Hinselin, pour qu'il n'ait rien à prétendre sur cette ferme, 111. — Fonde une messe au couvent des Murates à Florence, où elle a été élevée, 111. — Et prie le grand duc de Toscane de décharger le couvent des impôts sur les terres qu'elle achètera pour fonder cette messe, 112. — Charge M. de Maisse de bien pénétrer dans quel but le secrétaire du duc de Mantoue a fait des propositions, 113. — A persuadé au duc d'Anjou d'abandonner les Pays-Bas, 113, note. — Le roi ne voulant pas se mêler du procès de M<sup>me</sup> de Longueville et de M<sup>me</sup> de Nemours, elle écrit à celle-ci qu'elle ne peut rien pour elle, 114. — Écrit au sieur de Maisse qu'elle est contente des bonnes dispositions du duc d'Anjou, 114. — Bien affligée du nouvel échec de son fils à Dunkerque, elle en parle à M. de Mauvissière, 115. — Revient près de la reine d'Angleterre sur ses projets de mariage, 115. — Recommande le sieur Choissin au roi, 115. — S'inquiète des intentions de la reine de Navarre qu'on dit vouloir brouiller le duc d'Anjou avec le roi, 116. — Assure le duc de Nevers qu'il

ne doit pas craindre de venir voir le roi, 117. — Prie Matignon de mettre un terme à l'insolence du sieur de Montferrat, qui empêche l'abbé de Bonlieu de jouir de ses revenus, 117. — Le roi, tout à ses dévotions, s'est déchargé sur elle des affaires du gouvernement. Elle semble ne pas s'occuper de l'insulte que le roi a faite à sa sœur, 118, note. — S'attache de nouveau au projet de mariage entre le duc d'Anjou et une des infantes, dont le sieur de Tassis a parlé; elle en écrit au roi d'Espagne et à M. de Longlée, 118. — Elle met Mauvissière au courant de ce qui s'est dit à l'audience de Cobham: il doit assurer Elisabeth de l'amitié du roi, quand bien même le mariage ne se ferait point, 119. — Presse ceux du Conseil des finances de faire passer des vivres à la Tercère, 120. — Elle a obtenu du roi cette seconde expédition: mais le roi tient à ce que l'amiral de Joyeuse la commande et non le sieur de Brissac, 121, note. — Charge le sieur de Gondy de s'entendre avec J.-B. de Tassis au sujet du mariage d'Espagne et de l'assurer que la négociation du duc d'Anjou avec le duc de Parme ne sera en rien contraire à ce projet. Elle espère quelque bien de ce mariage pour ses intérêts en Portugal, 122. — Recommande aux sieurs de Carrouges et de Pierrecourt d'entretenir la confiance des Huguenots sur les intentions du roi, 123. — Protestations d'amitié à Elisabeth, de sa part et de celle du duc d'Anjou, adressées à Mauvissière, 123. — Elle dit que les deux nouveaux échevins de Paris ont prêté serment devant elle, 124. — Écrit au maire et aux échevins de Saint-Quentin que les villes de Picardie devront avan-

cer l'argent pour l'entretien des places de la frontière, 125. — Dit à Bellièvre qu'elle désire que M<sup>me</sup> de Duras quitte Paris immédiatement, de manière à ce qu'elle ne la rencontre pas, 125. — Elle voudrait que le roi de Navarre éloigne ces dames de sa femme. Prie Bellièvre de faire payer les troupes du maréchal de Biron pour qu'on puisse les licencier sans les entretenir plus longtemps, 126. — Écrit au duc de Joyeuse pour lui recommander les préparatifs de la seconde expédition des Açores, commandée par le commandeur de Chaste, 127. — Et à Matignon que la reddition des villes par les protestants étant prochaine, il doit manifester la bonne volonté du roi pour l'observation de l'édit, et parer aux résistances des chefs protestants, 128. — Remercie chaleureusement le sieur de Bellièvre de ce qu'il a écrit au roi au sujet du scandale de Palaiseau, lui reparaît de l'argent nécessaire pour les troupes à licencier, lui recommande vivement d'éloigner M<sup>me</sup> de Duras de Paris pour qu'elle n'ait pas à la chasser elle-même, 129 et 130. — Écrit au sieur de Pibrac pour les affaires du duc d'Anjou, lui rappelle que sauf la garnison de Cambrai, le prince a promis de ne pas avoir de troupes, 130. — Charge de la même mission le sieur de Quincé et le maréchal de Biron, 131. — S'entretient avec Bellièvre de la triste histoire de la reine de Navarre, et s'inquiète de ce que le roi d'Espagne fait traîner sa décision dans l'affaire du mariage, 102. — Demande aux sieurs du Conseil des finances de payer les Suisses pour en débarrasser le pays, 132. — Écrit à M. de Cheverny pour le même sujet, 134. — Rappelle au sieur de Crèvecœur

que le duc d'Anjou ne doit conserver que la garnison de Cambrai, 134. — Un mot au sieur de Saulx-Tavannes, 136. — Et au sieur de Sailly, 136. — Lettre au sieur de Paygaillard, 137. — Aux sieurs du Conseil des finances pour la levée des tailles, 137. — Se repose sur Matignon pour Bazas et les autres villes; lui dit qu'elle reçoit des nouvelles contradictoires de l'expédition de la Tercère, 138. — Encore Marguerite de Valois. Elle prie Bellièvre de s'arranger pour venir la voir à Noisy-le-Roi, 138. — S'occupe avec le sieur de Longlée de ce qui se passe en Espagne, de la trêve entre le duc et le prince de Parme, des propositions des États des Pays-Bas qu'elle désire éviter, du mariage en Espagne, et le charge d'assurer la duchesse de Bragance qu'elle embrasse ses intérêts, 139. — Écrit à M. de La Châtre de remettre à plus tard sa querelle avec le sieur de Dron, ou mieux encore de la faire juger par les maréchaux, 141. — Souffre de maux de tête, comme elle dit à la duchesse de Nemours; espère que la reine Louise aura enfin un enfant après son séjour à Bourbon-Lancy, 142. — Prie M. de Cheverny de faire avoir au sieur de Belesbat l'argent nécessaire pour porter à Venise, 142. — S'excuse auprès du maréchal de Biron de ce que ses Suisses n'ont été plus tôt payés, 142. — Écrit au sieur Wischer, leur chef, qu'ils n'ont pas encore reçu le reste de leur dû, 143. — Elle en parle aux sieurs du Conseil des finances, et tient à rester en bons termes avec les Lignes, 144. — Répond à M. de Maisse sur une affaire dont il a été averti à Venise, 144. — Demande au roi de nommer Anne de Che-

zelle abbesse d'Argensolles, 146. — Et au duc de Savoie de laisser au chevalier de La Chambre le droit de pouvoir au prieuré de Lémenc, et après lui à l'abbé d'Anay, dont le prieuré dépend, 146. — Écrit au duc de Nevers qu'il ne doit point chercher d'excuse, et venir à l'assemblée de Saint-Germain où le roi l'appelle, 147. — Écrit au sieur de Liverdys au sujet du paiement des Lignes, 148. — Et au sieur de Fleury sur ce qui concerne l'alliance, 148. — Bellièvre doit arranger l'affaire de la reine da Navarre; elle recommande au sieur de Matignon de bien faire ce que le sieur de Bellièvre lui dira, 149. — Annonce au sieur de Danzay que l'amiral de Joyeuse enverra des ouvriers pour bâtir les vaisseaux, 149. — Peu satisfaite des lettres qu'elle destine au roi de Navarre et à la princesse, elle prie Bellièvre de les montrer à Henri III et, s'il le veut, elle écrira une lettre d'après ses instructions, 150. — Envoie une lettre à Marguerite par l'intermédiaire de Bellièvre; le duc d'Anjou promet de suivre ses conseils; mais, en attendant, il fait tout ce qu'elle ne veut pas, 151. — Assure la reine d'Angleterre que lord Stafford qui succède au sieur Cobham est le bien venu, 151. — Charge le chevalier de Seurre de le complimenter, 152. Soigne son fils qui est très malade à Château-Thierry, en parle à la duchesse de Nemours, 152. — Bellièvre doit rappeler le duc de Montmorency et ses amis à leur devoir, 153. — Charge le sieur de Maisse de faire des démarches pour le mariage d'une des princesses de Lorraine avec le prince de Mantoue, sans pourtant trop s'avancer et risquer d'être refusé,

153. — Prie le duc de Mantoue de favoriser le sieur Bugelly, son avocat, 154. — Demande franchement au cardinal d'Este où en est le projet de mariage du prince de Mantoue; offre une de ses petites-filles, et voudrait arranger deux autres mariages, 154. — Reparle à M. de Bellièvre de sa fille; est très inquiète de savoir ce qu'il obtiendra du roi de Navarre. Fait l'éloge du roi, qui a prononcé un remarquable discours à l'assemblée de Saint-Germain, et tâche de conserver Cambray à son frère, 155. — Est bien malheureuse de la conduite du duc d'Anjou et des mauvaises influences qu'il subit; remercie Bellièvre de travailler si bien à l'arrangement de l'affaire d'entre la reine de Navarre et son mari, 156. — Le sieur de Mauvissière doit tirer avantage vis-à-vis d'Élisabeth de ce que le roi n'a voulu envoyer une armée en Écosse, et s'informer de ce que le sieur de Ségur est venu traiter en Angleterre, 158. — Prie le prince de Parme que, par égard pour elle, il soit modéré en établissant la rançon du vicomte de Turenne, 159. — Le vicomte lui soit infiniment gré de la peine qu'elle se donne pour lui, 159, note. — Recommande à M. de Mauvissière de traverser les projets de M. de Ségur-Pardailhan, 160. — Remercie le sieur de Matignon d'avoir vu Marguerite, 161. — Et le sieur de Liverdys de ses services auprès des Lignes grises, 161. — Lettre à la reine d'Écosse, 162. — Et prie à la reine d'Angleterre de rendre la liberté à sa prisonnière, 162. — Envoie le sieur Prailon avec des instructions à M. de Bellièvre et de Matignon, 163. — Lettre de félicitations au cardinal Salvinati, nouvel-

lement promu au cardinalat, 164. — Et aux autres cardinaux, 164. — Recommande toujours l'affaire de sa fille à M. de Bellièvre, dont elle apprécie les services ainsi que ceux de M. de Birague; le roi de Navarre a tort de mêler cette affaire à la prise de Mont-de-Marsan et à la garnison mise à Bazas, 164. — Un mot à M. de Matignon; elle espère que l'affaire s'arrangera enfin, 166. — Dans une longue lettre à M. de Villeroy, elle raconte ce qui se passe dans les conseils du duc d'Anjou; elle n'est pas bien sûre de lui; le roi d'Espagne veut lui faire rendre Cambray; elle a assisté à l'interrogatoire du jeune soldat qui voulait attenter à la vie du duc d'Anjou ou à celle du sieur d'Avrilly, comme il dit; regrette qu'on mêle l'abbé d'Elbène à cette affaire, après avoir compromis le roi d'Espagne. Elle songe encore au mariage de son fils avec une des infantes, 166. — Elle ajoute que le duc a dressé un mémoire pour le roi; qu'il a parlé de ses intentions en présence de plusieurs seigneurs; qu'elle enverra Vérac pour obtenir une trêve; et prie le sieur de Villeroy de bien disposer le duc d'Anjou envers son frère, qu'il accuse de l'avoir abandonné, 168. — Écrit à Bellièvre qu'elle a bon espoir que l'affaire de Marguerite se terminera bien et que la paix générale sera assurée, 170. — Dit à Mauvissière qu'elle a vu son fils, mais qu'elle ne sait que penser des nouvelles offres des agents des Pays-Bas, 171. — Voudrait avoir le sieur de Bellièvre près d'elle pour la conseiller; cependant elle le prie de rester pour réconcilier le roi et la reine de Navarre, 172. — Elle est tout heureuse que les affaires semblent

bien tourner, 172. — Se réjouit avec le sieur de Liverdys du rapprochement entre ses deux fils, 174. — Elle a été malade dans son hôtel, où le duc d'Anjou est venu la voir, 174, note. — Dit au sieur de Bellièvre qu'elle est heureuse de la marche de sa négociation, 175. — La fièvre l'a reprise, et le roi est revenu plus tôt à Paris pour la voir, 178, note. — Elle a été malade pendant cinq semaines, comme elle écrit au sieur de Bellièvre; elle lui dit qu'elle est préoccupée de l'affaire de Marguerite, mais très heureuse de l'union entre ses fils, 175. — Le duc d'Anjou étant retourné malade, elle va le voir, 176, note. — Écrit à Villeroy relativement aux affaires du duc; elle trouve que le roi s'occupe trop de dévotion, 177. — Donne des nouvelles de la santé du duc d'Anjou à la duchesse de Nemours, 178. — Et ensuite à M. de Villeroy; elle voudrait que le roi fit visiter son frère, 178. — Espère voir le roi à Saint-Maur avant que les autres ne la sachent arrivée, 179. — Est très heureuse de ce que la reine de Navarre s'est raccommodiée avec son mari, et charge Bellièvre de lui faire la leçon sur sa conduite à l'avenir; ne tarit pas en éloges et en remerciements pour Bellièvre, 180. — Complimente le duc et le prince de Mantoue sur le mariage de ce dernier, 182. — Tient M. de Bellièvre au courant de la maladie du duc d'Anjou, qui lui donne de nouveaux des inquiétudes, 183. — Lettre de sa fille, 183, note. — Rappelle au sieur de Foix qu'il doit obtenir une faveur pour le sieur de Cornusson, 184. — Le sieur de Mauvissière, tout en intercédant pour la reine d'Écosse, doit s'efforcer de ne pas être mal



vu par Elisabeth, 184. — Se réjouit de ce que sa fille garde M<sup>me</sup> de Noailles près d'elle; se rassure sur la santé de son fils, 185. — Elle envoie l'abbé de Pleinpiéd pour complimenter les personnes intéressées dans le nouveau mariage du prince de Mantoue, 186, 187. — Tâche d'obtenir du prince de Parme que le sieur de La Noue soit mis en liberté à des conditions acceptables, 187. — Lettre à M. de Villeroi; regrette le sieur de Foix; croit le duc d'Anjou en convalescence; est elle-même malade, 189. — Accablée par la mort du duc d'Anjou, elle écrit au sieur de Bellière et le prie de tout faire pour que Marguerite reste bien avec le roi son frère, 190. — Lettre au roi d'Écosse, 190. — Et à la noblesse du pays, 191. — Écrit aux consuls et habitants de Cambrai en réponse à leur lettre et à leur serment de fidélité, 191. — Soupçonne le sieur de Ségur de vouloir troubler la paix; l'écrit au sieur de Danzay, 192. — Demande aux seigneurs de Venise de favoriser Ypolite de Piovena, afin qu'elle rentre dans les biens qui lui reviennent par héritage, 193. — Demande à M. de Bellière de décider la reine de Navarre à faire bonne figure au duc d'Épernon, 194. — Écrit au maréchal de Retz, qui est chargé d'assurer Cambrai à la France, 194. — Promet au comte de Mansfeld qu'il sera remboursé de ce qui lui est dû par le duc d'Anjou, 196. — S'inquiète de la réception que fera sa fille au duc d'Épernon; prie M. de Bellière de lui écrire aussitôt comment les choses se seront passées, 196. — Lettre d'affaires au maréchal de Matignon. Elle fait à Mauvièrre le récit des

funérailles de son fils. Le prince d'Orange ayant été assassiné, on craint la puissance du roi d'Espagne; lord Stafford, dans une entrevue avec le sieur Pinart, a proposé de s'allier contre lui; lord Derby doit remettre à plus tard de porter les insignes de la Jarretière au roi, et Sidney remet sa visite de condoléance à cause du voyage que va faire Henri III, 197. — Sa lettre à la reine Elisabeth, 199. — Et à lord Stafford, 200. — Se réjouit de ce que Marguerite recevra le duc d'Épernon, favori de son frère, 200. — Parle à M. de Maisse des intérêts de M<sup>lle</sup> de Piovena, 201. — Et d'un mariage proposé par le duc de Parme entre son petit-fils et une de ses petites-filles, 201. — Fait part au sieur de Mauvièrre de ce que lui a dit lord Stafford; on attendra le retour du roi pour parler des Flandres avec lord Sidney; le comte de Derby viendra ensuite apporter l'ordre de la Jarretière, 202. — Demande au duc de Savoie de permettre à l'abbé d'Elbène de prendre son neveu comme coadjuteur à l'abbaye d'Hautecombe, 204. — Tout en approuvant ce qu'il a fait, elle donne son avis au maréchal de Retz sur tous les détails de l'organisation militaire de Cambrai; elle lui conseille de pourvoir la ville de vivres, pendant que la paix dure, et elle a trouvé de l'argent pour la cérémonie de déclaration de protection et pour le service funèbre du duc d'Anjou, 204. — Autre lettre au maréchal en réponse à la sienne, 207. — Fait demander aux seigneurs vénitiens un sauf-conduit pour Oratio Barbara, 208. — Fait don aux Murates de Florence des terres achetées de Barthélémy d'Elbène et d'une somme d'argent, 208. —

Prie le duc de Toscane de leur en laisser la possession libre et de charger quelqu'un de faire sa statue pour leur église, 209. — S'occupe de Cambrai et montre une grande confiance dans tout ce qu'y fait le maréchal de Retz, 210. — Assure le duc de Mantoue qu'elle est heureuse de pouvoir s'employer pour lui en ce qu'il a chargé l'abbé de Pleinpiéd de lui demander, 212. — Répond au maréchal de Retz par des instructions sur la façon de traiter avec le prince de Parme pour la cessation des hostilités; bien malheureuse de l'état des villes de Picardie, veut s'occuper immédiatement de la réparation d'Abbeville, 212. — Prévient le roi qu'elle a mis le séquestre sur les abbayes de Villedieu et Cormery pour obtenir du comte de La Rochefoucauld qu'il en fasse sortir les soldats, 214. — A sa surprise, et non sans regrets, elle a appris le mariage du duc de Savoie avec une des infantes; elle en parle à la duchesse de Nemours, 214. — Elle écrit au sieur de Maisse pour savoir si le roi d'Espagne fait quelques préparatifs contre l'Italie. Elle a pitié de la république des Pays-Bas; le duc de Parme s'empare petit à petit des villes, 215. — Envoie des chiens au prince de Mantoue, avec une lettre à la princesse, 216. — Félicitations au duc de Savoie, 217. — Demande au maréchal de Retz ce que le sieur de Balagny a contre le capitaine Bigan et pour quoi il a fait prisonnier Pierre Petit et empêché l'abbé et les religieux de Vaucelles de jouir de leur abbaye; elle le prie d'y remédier; lui donne des ordres pour les réparations d'Abbeville; les États des Pays-Bas demandent des hommes pour protéger la Flandre



et le Brabant, 217. — Se réjouit de ce que la protection de Cambray n'altère en rien la paix et de ce que la suspension d'armes soit arrêtée; le roi d'Espagne menace d'attaquer Saluces au moindre mouvement en Picardie; Jehan Soranze, banni par les Seigneurs, est salué partout avec honneur; s'occupe encore du mariage du petit-fils du duc de Parme avec sa petite-fille, 219. — Les chiens envoyés au prince de Mantoue, 220. — Elle espère que M. de Bellièvre pourra persuader au maréchal de Montmorency d'obéir au roi, 221. — Le roi de Navarre intervient gracieusement pour que le comte de La Rochefoucauld jouisse de ses abbayes, 221, note. — Elle signale au sieur de Harlay les précautions utiles à prendre contre les maladies contagieuses à Paris, 222. — Prie M. de Maisse de veiller à ce que les soldats espagnols à Corregio ne fassent aucun dommage à la Mirandole, 223. — A reçu la visite du fils de lord Burleigh; il a admiré le château et le parc de Chenonceaux, 223. — Écrit à la duchesse de Nemours que le roi est revenu; qu'on tâche de fuir la peste; que M<sup>lle</sup> de Montmorin en est atteinte, 223. — Ne peut répondre au sieur de Mauvissière sur les propositions d'Élisabeth tant que les députés des Flandres ne seront pas arrivés, 224. — A reçu des lettres des infantes, 224. — Arrange avec le duc de Nemours le mariage de son fils avec sa filleule Catherine de Lorraine, 225. — Bernardino Mendoza est venu remplacer le sieur de Tassis, 226. — Lettre au sieur de Mauvissière, 227. — Reparle à M. de Maisse de la Mirandole, dit que les troubles du Languedoc sont réprimés, 227. —

Bépond aux maire et échevins de Poitiers qui ont fait prisonnier le sieur de Sainte-Soline, accusé de trahison, 228. — Avertit le sieur de Longlée qu'elle attend les nouvelles de Mendoza, 228. — S'occupe avec M. de Mauvissière de l'alliance qu'elle veut conclure entre la France, l'Angleterre et l'Écosse; trouve le portrait qu'elle a reçu de Jacques fort agréable, 228. — Écrit au sieur de Balagny au sujet de la trêve de Cambray, 229. — Elle a vu Mendoza, auquel elle a expliqué ses droits sur le Portugal et pourquoi on ne les avait pas fait valoir; elle compte être dédommée par Philippe II, 231. — Dit à M<sup>me</sup> de Nemours qu'elle veut s'informer pourquoi La Garnache est sorti de prison; il est venu se plaindre de ses malheurs. Le mariage du duc de Savoie semble retardé, 232. — Mendoza ne s'est pas encore ouvert sur le fait des Pays-Bas: en attendant, les députés sont arrivés, 233. — Elle attendra, pour répondre à Anvers, qu'on soit d'accord avec les députés, 233. — Écrit à M. de Maisse, se préoccupant encore du mariage du petit-fils du duc de Parme avec une de ses petites-filles de Lorraine, 234. — Sa gratitude envers le cardinal d'Este; elle offre ses services à la duchesse de Nemours, 234. — Lettre au sieur de Balagny, 235. — Elle prie le cardinal d'obtenir le cardinalat pour Marcel d'Aquaviva, de la famille des ducs d'Attrie, à laquelle elle porte un grand intérêt, 235. — Écrit au sieur de Balagny que le marquis de Renty devra punir les contraventions à la trêve; elle lui conseille d'agir avec douceur, 236. — Un mot au prince de Condé. Elle s'exuse près de du Ferrier

de ce qu'il ne peut être payé cette année, à moins que ce ne soit par quelque rentrée extraordinaire, 237. — Recommande le comte Avegado aux Seigneurs de Venise, 238. — Romerrie M. de Maisse de l'avoir averti de ce que les rapports entre la Porte et les Seigneurs sont tendus; elle en tire une fâcheuse conséquence pour la France, 238. — Lettre de la duchesse de Nemours, qui, avec les dames nobles du Piémont et de Savoie, va à Nice pour recevoir la nouvelle duchesse, 238. — Amèrement réfléchi à ce que Malignon lui a mandé pour la reine de Navarre et envoie le sieur Brulart pour arranger les choses avec lui, 239. — Interpelle le duc de Guise sur les cornettes licenciées par le duc de Parme qu'on dit venir en France pour son service, 239. — Recommande au pape le nouvel ambassadeur, M. de Saint-Gouard, 240. — Protestation de dévouement envers les États des Pays-Bas, dont le roi n'a pu accepter les offres, 241. — Courte lettre au cardinal d'Armagnac, 241. — Promet à Malignon que le sieur de Saint-Cricq sera dédommé d'un navire qui lui a été pris pour l'armée de Strozzi, 241. — Les sieurs de Maintenon, de Rochefort et de la Viéville sont envoyés aux Guises, avec des lettres de la reine, 242. 243. — Le président Brulart doit obtenir que le sieur Ferraud soit amené en France pour lui faire son procès, 243. — Se plaint au sieur de Bellièvre du danger des entreprises de la Ligue, 244. — Prie le duc de Guise de venir s'entendre avec elle à Épernay, 245. — Le prince se présente très triste; dit que le but de la Ligue est de combattre les huguenots; que Genevève et Élisabeth ont traité avec

eux; mais ne veut s'expliquer avec elle sur les moyens qu'il pourrait employer; tâche de la faire quitter Épernay pour pouvoir se rapprocher de Paris; plusieurs personnes viendront assister à son assemblée; le duc de Guise veut empêcher que le duc de Mayenne quitte la Picardie où il rassemble des forces. La reine conseille au roi de prendre garde qu'on n'attaque les Suisses qui doivent arriver en France, 245. — L'évêque de Lyon raconte au roi que la reine mère a blâmé le duc de Guise d'avoir arrêté les deniers du pays messin à Châlons; mais elle n'a pu obtenir qu'il les rende, 247. — L'évêque de Châlons lui a donné bon espoir pourvu que le duc de Guise et ses amis n'entreprennent rien; il est question de leur donner quelques villes; M<sup>mes</sup> de Sipièrre et de Guise la secondent; le roi doit faire rassembler des forces s'il veut assurer la paix. Le roi d'Espagne a eu un grave échec devant Anvers, 248. — Le duc de Lorraine est arrivé à Épernay; il se montre très dévoué. La reine prie le roi d'aviser à ce qu'il faudra faire, et lui conseille de préparer la guerre; le duc de Guise a donné ordre de se jeter dans Orléans, 250. — Elle écrit au sieur Brulart qu'elle craint que Balzac d'Entragues ne fasse pas son devoir à Orléans; elle a beaucoup de confiance dans le sieur de Carrouges à Rouen, 251. — Serait heureuse, écrit-elle à M<sup>me</sup> de Nemours, de laisser en mourant sa filleule auprès d'une belle-mère comme elle, 252. — Dit au roi que l'archevêque de Lyon est arrivé; elle attend le duc de Guise et ses amis avec des mémoires du cardinal de Bourbon et duc de Mayenne; le duc de Guise a pris

sur l'argent de Châlons pour payer ses gens de guerre, 253. — S'entretient avec le sieur Brulart d'affaires de finances; espère voir le duc de Guise avec le cardinal de Bourbon et le duc de Mayenne, 254. — Demande au roi d'ajouter à son écrit qu'il veut tenir les États, 253. — Remercie M. de Villeroy de sa lettre, lui demande de faire avoir au fils du sieur Vion la prébende de Saint-Étienne de Troyes, et de montrer au roi les lettres de Marguerite et de la duchesse de Noailles; est curieuse de savoir comment il les prendra, 256. — Envoie le sieur Miron au roi et remercie le sieur Brulart des nouvelles qu'il a données, 257. — Attend la décision du roi; ceux de la Ligue veulent rendre les protestants responsables de tout; le comte Rhingrave a fait demander d'être compris dans la levée des reitres et se dit dévoué au roi, 258. — Elle écrit au roi pour lui demander ses intentions avant sa conférence avec le duc de Guise; le cardinal de Bourbon est souffrant et le duc de Mayenne a été détourné par son frère d'assister à l'entrevue, ce qu'elle regrette, 258. — Engage Villeroy à lui faire parvenir les instructions du roi à temps; insiste pour que le roi se rende le plus fort possible; elle est toujours souffrante, 259. — Envoie une lettre du cardinal de Bourbon au roi; aurait voulu voir le cardinal avant qu'il ne se rencontre avec le duc de Guise; elle songe à demander secours au roi de Navarre; donne des nouvelles de sa santé, 260. — Recommande le sieur de La Pérandière pour une place dans l'armée, 261. — Donne ses instructions au gouverneur d'Auvergne, 261, note. — Écrit à Brulart, 262. — Dans sa

lettre au roi, elle loue l'habileté de Matignon, et s'étonne de la conduite du sieur de Lussan; s'inquiète des villes qui tombent entre les mains des Ligueurs; supplie le roi de renforcer ses places; le maréchal de Batz escortera l'argent qu'elle a sauvé de Reims; très impatiente des retards du duc de Guise et du cardinal de Bourbon, elle songe à les aller trouver, 263. — Elle se porte mieux; prie Villeroy de s'occuper de sa fille, «qui n'a pas de quoi manger», et d'intercéder auprès du roi; est heureuse de l'échec des Ligueurs à Marseille, 265. — Complimente Châteauneuf-Thierry d'avoir repoussé l'attaque des ennemis, 266. — Remercie M. de Longlée des bonnes nouvelles de ses petites-filles, 266. — Sa lettre à Bellière et à Brulart, 267. — Envoie le sieur Miron avec un mémoire au roi; a eu une entrevue avec le duc de Guise et les cardinaux de Bourbon et de Guise; pendant quinze jours les forces des deux partis resteront stationnaires; le duc de Guise demandera procuration à ses partisans pour traiter, et posera les armes; si l'exercice de la religion protestante est interdit, le roi peut obtenir du roi de Navarre qu'il y consente, 267. — Elle remercie Villeroy des nouvelles reçues; se réjouit de la conservation de Bordeaux et de Marseille, et espère que la Guyenne et la Provence seront sauvées, 268. — Fait au roi le récit de l'entrevue; le cardinal de Bourbon a été très ému en la voyant; elle a reproché au duc de Guise d'avoir surpris des villes, au lieu de venir la trouver; d'Espinar a très bien parlé en son nom et au nom des seigneurs qui l'assistent; ils manifestent toujours leur volonté de

supprimer la religion protestante, 269. — Parle à Villeroi de l'élection du pape, et travaille pour faire nommer le cardinal Farnèse, 270. — Dit au roi que le duc de Guise s'est plaint des forces réunies en Normandie; lui rappelle ce qui a été convenu, 271. — Conseille à Brulart de ne pas lui renvoyer le médecin Miron à cause de la maladie du roi, tâche d'obtenir que le cardinal de Bourbon vienne la voir, 272. — Elle répète à Villeroi que le roi doit rassembler des troupes. L'archevêque d'Espinal a donné son avis sur l'occupation de Lyon. M<sup>me</sup> de La Trémoille est heureuse que son fils entre au service du roi et demande un lieutenant pour servir sous ses ordres, 273. — Elle engage M. de Bellière à envoyer le sieur de Poiguy vers le roi de Navarre et à obtenir du sieur de Clervant qu'il s'emploie auprès de lui, 274. — Mécontente des instructions que Miron a apportées, elle propose au roi de déclarer au Parlement qu'il n'y aura plus qu'une seule religion. Il doit rester le seul maître de ses sujets; les ducs de Guise et de Mayenne sont très aimés des soldats, 275. — Lettre à Brulart, 277. — Raconte au roi ce qui s'est dit à Châlons: le cardinal de Bourbon s'est montré satisfait au sujet de la religion; le duc de Guise veut avoir des villes de sûreté jusqu'à ce que les protestants aient rendu les leurs. Elle n'a voulu se laisser attirer à Châlons pour une nouvelle entrevue; préfère Reims; le duc de Guise part pour quelques jours; les Ligneurs attaquent les villes; ils ont pris la citadelle de Lyon; les sieurs de Schomberg et de Lioudieu sont prisonniers à Châlons. Elle a des

douleurs au bras, et retient le médecin Miron, 278. — Le duc de Guise est parti pour Toul; elle dit à Brulart que le roi doit envoyer des soldats pour défendre la ville et la citadelle de Metz, 281. — Le cardinal de Bourbon et le duc de Guise lui ont proposé Sarry comme lieu de rendez-vous; mais elle n'y peut loger sa suite. Attendra les instructions du roi à Tours-sur-Marne, 281. — Se propose de dîner à Chéniers, en attendant la réponse du roi; on dit que le duc de Lorraine est très mécontent des Ligneurs, 283. — Dit à Brulart qu'elle aimerait avoir la réponse du roi touchant le lieu qu'elle doit accepter pour l'entrevue, 283. — La rencontre s'est faite à Sarry; elle en donne des détails au roi et lui recommande d'augmenter ses forces, 284. — Dit à Brulart que les Ligneurs tiennent conseil entre eux et sont fort exigeants; elle espère en venir à bout et insiste pour faire secourir Metz d'hommes et de vivres, 285. — Miron est parti pour rendre compte de l'entrevue au roi, 286. — Après son départ, le duc de Guise s'est plaint que les Suisses s'approchaient de son frère Mayenne; il déclare qu'il fera avancer les reîtres. Paraît contrariée du nombre des Suisses qu'on a pu lever, mais promet de s'en tenir à ce qui a été accordé avant le départ du sieur Miron; elle presse le roi d'envoyer ses résolutions dernières, 286. — Dit à Brulart qu'elle est heureuse de ce que la conspiration dont a couru le bruit ne soit point vraie, 288. — Intervient pour que le sieur de Termes exempté de garnison sa ville de Gretz et Monceaux, 288. — Avertit le roi que le duc de Guise, qui est allé recevoir ses

reîtres, a fait entrer à Châlons des canons, réunit son corps d'armée à Verdun et semble vouloir marcher droit vers Paris; elle craint pour la personne du roi et n'en est que plus malade, 290. — A beaucoup de chagrin de la conduite de sa fille et en parle à Villeroi. Elle le remercie des nouvelles de Provence où les troupes des capitaines de Birague, de Saulx et de Vins ont été défaites. Elle veut disposer du gouvernement du sieur de Maugiron, qui est bien malade, en faveur du sieur de Mandelot, comme démonstration de confiance, 291. — Écrit au roi que le sieur de Mainville est venu de la part du cardinal de Bourbon pour prolonger la suspension d'armes, parce que le duc de Guise n'est pas de retour. On pourrait l'accorder, mais elle les soupçonne d'avoir un but caché en l'exigeant, soit en Bourgogne, soit à Metz, 292. — A la requête de ses fermiers de Bretagne, elle prie Villeroi de faire rendre la liberté à des marchands bretons retenus en Espagne, 295. — Lettre à Brulart, 295. — Le colonel Pleiffer procure des Suisses aux Ligneurs et compte en débaucher quatre mille de ceux du roi, 296. — Fait reprocher au cardinal de Bourbon d'avoir un autre but que la défense de la religion en prenant les villes et l'argent du roi. Elle l'a pressé de venir la trouver avec le duc et le cardinal de Guise, 297. — Écrit à M. de Villeroi, en réponse aux affaires dont il la tient au courant; se réjouit des bonnes dispositions pour la France, dont fait preuve le nouveau pape, 299. — Se plaint à Bellière de la conduite de Marguerite, 299. — Loue le sieur Viart d'avoir conservé Metz, 300. — Écrit au roi

que l'entrevue a commencé; se réjouit de ce que le duc de Guise ait échoué devant Metz; est mécontente de ses explications au sujet du sieur de Schomberg; tout ce qu'on gagne sur le cardinal de Bourbon est aussitôt repris par le duc, qui agit avec lui comme un maître d'école, 300. — On a lu les articles avec les réponses; le cardinal s'est fâché, réclamant les villes de sûreté; le sieur de Villequier a très bien parlé; enfin elle a accordé le moins qu'elle a pu, et demande l'avis du roi, 302. — Est fort indignée qu'après son long séjour à Épernay, on fasse encore des difficultés pour traiter; le duc de Lorraine désirerait la paix, mais le duc de Guise ne veut rien faire sans consulter ses amis, 306. — Insiste auprès de Bellière pour que le sieur de Clewant soit chargé par le roi d'engager le roi de Navarre à se faire catholique ou, du moins, à ne pas s'opposer au nouvel édit si nécessaire à la paix, 308. — Lettre à la duchesse de Nemours, qui, avec les dames de Piémont et de Savoie, va recevoir à Nice Catherine d'Espagne, la nouvelle mariée, 308. — Lui demande de lui écrire confidentiellement les détails du mariage et lui conseille d'envoyer ses enfants à la cour, 309. — Envoie un mémoire au roi sur ce que demandent les princes, outre la réponse aux articles, 309. — Et recommande à M. de Villeroy de bien représenter au roi qu'il faut contenter le cardinal de Bourbon et le duc de Guise, 310. — Dit à Brulart de pourvoir au payement des garnisons de Metz, 311. — Et au roi que les Suisses arrivent pour la défense de la ville, 311. — Le duc de Guise a intercepté une lettre du duc d'Épernon

à La Verrière, 312. — Casimir fait une levée pour les protestants; Troyes est menacée par les troupes du duc d'Anmale; elle attend les princes, 312. — Ces deux mois de travail ont été perdus; la paix n'est pas faite; le duc de Guise va réunir ses troupes à celles des ducs d'Anmale et de Mayenne; elle craint qu'ils ne marchent vers Paris, 313. — Se plaint à Bellière de ces gens qui lui ont donné tant de peine; elle retournera à Paris sans avoir rien pu gagner, 314. — Attend le congé du roi pour pouvoir quitter Épernay; le roi d'Espagne a envoyé de l'argent aux Ligneurs; l'armée du duc de Guise tâchera d'empêcher les Suisses du roi d'entrer en France, 315. — Lettre au président Viart, 316. — Malgré le zèle des sieurs d'Espinaac, de Schomberg et Miron, les princes se sont décidés à la guerre; Sézanne et Anglure sont les lieux de rendez-vous pour leur armée, 317. — Espère encore arriver à la paix, 318. — Dit à Bellière combien elle est malheureuse de la conduite de sa fille, se plaint de ces princes, qui sont comme les Normands, 318. — Sa lettre au roi au sujet des villes de sûreté; elle voudrait avoir terminé avant l'arrivée des Ligneurs; leurs troupes s'assemblent vers Méry-sur-Seine; elle tâche de faire délivrer quelques capitaines prisonniers, 319. — Demande au sieur Brulart une réponse du roi, avant que le duc de Guise ne parte pour marcher sur Paris, 321. — Lui dit qu'ils ont promis de venir la trouver, 322. — Lettre au sieur de Matignon, 322. — Prévient le roi qu'il est absolument nécessaire d'envoyer de l'argent à Metz; lui recommande le sieur de La Guerche qui a fait des avances pour les

frais de la défense, 323. — S'étonne de ne pas recevoir de nouvelles du roi, 324. — Espère que, la paix étant faite avec les Ligneurs, le sieur de Bellière trouvera moyen qu'elle vienne aussi à bout de sa fille, 325. — Envoie la bonne nouvelle de la paix au sieur Brulart, et veut obtenir que les troupes des Ligneurs réunies à Montargis restent éloignées de Paris, 325. — Le duc de Guise prend des mesures pour éviter que ses troupes ne se rencontrent avec les Suisses du roi, 326. — Revient à son procès de Rome et le recommande au sieur de Saint-Gouard, 326. — Demande au roi de donner au sieur de Carees quelque argent, 327. — Se propose d'aller à Montargis terminer avec les princes; le président Jeannin est venu lui parler; le duc de Guise désire une suspension d'armes pendant qu'on terminera les négociations. Le roi doit revoir les députés des Lignes suisses après qu'ils auront rencontré le duc de Guise, 327. — Dit au sieur de Bellière qu'elle est ennuyée du différend qui existe au sujet des Suisses, 329. — Lettre au roi après qu'elle s'est abouchée avec le cardinal de Bourbon et le duc de Guise, qui, sauf une discussion à propos des Suisses catholiques et protestants, se sont montrés bien disposés. Attend le cardinal de Guise et les ducs pour terminer. La duchesse de Montpensier voudrait venir à Nemours, 331. — S'étonne que l'évêque de Nazareth soit allé à Paris. Demande à M. de Villeroy de l'avertir du départ de celui qui ira complimenter les nouveaux mariés en Savoie et trouve que le roi doit envoyer un cadeau, 332. — Demande au roi l'état exact de sa levée de Suisses



que le duc de Guise prétend être composée de protestants et d'aventuriers, 339. — Lettres au sieur de La Fin, au sieur de Cheverny et aux commissaires chargés de la liquidation du duc d'Anjou, pour faire payer les arriérés dus par le prince, 334 et 335. — Miron est envoyé au roi avec le mémoire concernant les princes; elle a encore discuté la question des Suisses à renvoyer et leur payement; le général Beauchère est arrivé; elle en parle au sieur Brulart et au roi, 335 et 336. — Dit à Brulart qu'elle a reçu l'état de la levée des Suisses et compte s'en servir vis-à-vis du duc de Guise, 337. — Lettre de condoléance à la duchesse de Nemours pour la mort de son mari, 338. — Écrit au roi que la paix est publiée; lui demande comment il veut agir pour faire distribuer des vivres aux troupes qui se séparent, 339. — Promet au sieur de La Fin de lui être utile à Paris, 341. — Écrit au duc de Guise pour le sieur de Viéville, qui va le trouver pour le fait de Mézières, 341. — Lettre au duc de Montmorency, 342. — Prévient la duchesse de Nevers de ce qu'on dit de son mari, 342. — Lettre à la duchesse de Nemours, 343. — Rappelle à Brissac ce qui a été convenu dans l'édit, 343. — Recommande M<sup>me</sup> Deslandes au duc de Nevers pour qu'elle ne soit pas inquiétée pendant les six mois de délai qu'elle a pour se faire catholique, 344. — Insiste auprès du duc de Guise pour que ses gens de guerre soient licenciés, et lui envoie le sieur de Merles, 345. — Écrit à M<sup>me</sup> de Nevers, 345. — Et au duc qu'elle ne saurait dire ce qui a été rapporté de lui, 346. — Très indignée de ce que le Pape

a chassé Saint-Gouard de Rome, elle s'empresse de l'assurer des bons sentiments du roi, 347. — Lettre au cardinal de Médicis, 347. — Lettre au sieur de Danzay, 348. — Dit à Balagny la conduite à tenir au Cambrésis; il fait bien de s'adresser à M. de Malpierre pour les contraventions, mais ne doit point en faire de son côté et surtout arranger les choses à l'amiable et observer la trêve, 348. — Parle à Villeroy de l'communication du roi de Navarre; des deux millions que le Pape voudrait procurer à Henri III et qui lui rendraient tout son pouvoir; du voyage qu'elle songe à faire à Rome; du chagrin que lui donne sa fille; et s'étonne de ne pas tomber malade avec tous ces ennuis, 350. — Écrit au sujet de l'ambassadeur qu'il faut avoir à Rome et donne son opinion sur le Pape; raconte son entretien avec le duc de Nevers; elle tient à ce qu'à Rome on sache qu'il est très bien avec le roi; elle a confiance en sa fidélité, 352. — Charge le sieur de Malpierre de demander au prince de Parme de continuer la trêve de Cambray avec une modification en ce qui concerne les biens des particuliers, 354. — Dit au duc de Nevers quels sont les propos qu'il passe pour avoir tenus à Rome; lui conseille d'éclaircir le roi sur ce sujet, 354. — Écrit à la duchesse, 355. — Barbara Oratio étant banni pour dix ans de la seigneurie de Venise, Catherine écrit au sieur de Maisse pour lui faire avoir un sauf-conduit, 356. — Proteste de son ardeur pour la religion catholique, 356. — Lettre au duc de Nevers pour l'engager à suivre le conseil de ses amis, 357. — Et à la duchesse, 357. — Réponse au maréchal de

Matignon, 358. — Heureuse que le duc de Nevers puisse se justifier par une attestation reine de Rome, elle lui dicte sa conduite pour se rapprocher du roi, 358. — Le comte de Brissac sera secouru par le duc de Joyeuse, qui protégera la Loire et Angers avec ses forces, 359. — Deux lettres à la duchesse et une au duc de Nevers, qui ne doit pas demander son congé, mais suivre les conseils de la reine et écrire au roi d'après une minute qu'elle lui envoie, 359, 360 et 361. — Donne des instructions au comte de Randon pour son séjour à Clermont-Ferrand, 361. — Proteste de son amitié à don Antonio, réfugié en Angleterre, auquel le roi offre une de ses maisons, 362. — Demande à M. de Maisse de s'employer pour Ypolite de Piuvana, qui ne peut toucher l'héritage de son père, 362. — Promet à M. de Danzay qu'il sera payé, 363. — Persiste à vouloir faire accepter au duc de Nevers les conseils de ses amis, 363. — Fait allusion dans une lettre au duc de Guise à ce qui est arrivé à Auxonne, et l'assure de l'amitié du roi, 364. — Accompagne le sieur d'Esneval de deux lettres à Jacques Stuart, quand il part pour représenter le roi en Écosse, 365. — Dit au duc de Guise qu'il est nécessaire dans son pays et l'engage avant de partir de venir voir le roi, 366. — Est très satisfaite que l'incident du duc de Nevers s'arrange, 366. — A été heureuse de pouvoir se loger à Blaru, la peste étant à Rosny, et elle prie M. de Villeroy de s'occuper d'une affaire qui serait agréable à son hôte, 368. — Lettre à la duchesse de Nevers, 368. — Remercie M. de Villeroy de ses lettres; le prince de Condé est à



- Saint-Jean-d'Angely ; elle attend des nouvelles de Provence, 369. — Parle au Pape de son procès et le prie d'ordonner aux juges de se prononcer, 370. — Écrit aux cardinaux au sujet de la même affaire, 371. — Prie le cardinal de Ferrare de récompenser Fulvio Teofilo des services qu'elle a toujours reçus de lui, 371. — Dit à M<sup>me</sup> de Nemours qu'elle n'attend que sa présence pour le mariage de son fils avec sa filleule, 372. — A M<sup>me</sup> de Rohan qu'elle a obtenu du roi un délai en sa faveur pour quitter le pays à cause de la religion, 373. — Un mot au sieur de Bornazel, 373. — Engage encore la duchesse de Nevers à suivre ce que lui dira le sieur Cavriana, 374. — Remercie le sieur de Gondi des bonnes nouvelles du duc et de la duchesse de Savoie, qu'il a vus à son passage, en allant à Rome, 375. — Recommande son devoir au comte de Randan. Assure Bellière qu'elle est persuadée de son ardeur pour le service du roi. Est ennuyée de la conduite de sa fille. Espère arriver, par le sieur de Clervant, à ce que le roi de Navarre abandonne la religion et seconde Henri III pour rétablir le repos dans le pays, 375.
- MÉDICIS (Hippolyte, cardinal de). Arrange le mariage de sa nièce, la fille du duc de Toscane, avec le prince de Mantoue, 97. — Petite lettre de Catherine, 347.
- (Alexandre, cardinal de). Lettre de compliments de la reine, pour lui et pour les autres cardinaux nouvellement créés, 164, 299.
- (Julien de), évêque d'Albi, abbé de Saint-Victor de Marseille. La reine lui rappelle par le chevalier d'Elbène qu'il doit satisfaire aux accords faits entre lui et Philippe Strozzi pour le partage des revenus de ses évêché et abbayes, 44 et note.
- MÉDICIS (François de). Voir TOSCANÉ (Le grand duc de).
- (Jules de). Voir CLÉMENT VII.
- (Éléonore de). Voir MANTOUE (La princesse de).
- MEILLERAYE (Charles de Moy, seigneur de La), vice-amiral de France, 123, note.
- (Charlotte de Dreux, dame de Pierrebourg, femme de l'amiral de La), 123, note.
- MELIN (Robert de). Voir RICHERBOURG (Le marquis de).
- (Pierre de). Voir ÉPINOY (Le prince d').
- MENDE (Lozère), 305 et note.
- MENDOZA (Bernardino de), ambassadeur d'Espagne en France, 224. — Chassé de l'Angleterre il vient représenter son maître en France, 226 et note. — Il tarde à faire des propositions pour la paix, 228. — S'est exprimé à l'audience avec beaucoup d'éloquence et a écouté avec surprise les explications de la reine mère concernant ses droits sur le Portugal, 231, 232 et note. — On attend toujours ses ouvertures sur les affaires des Pays-Bas, 233. — Il s'oppose vivement à l'entente entre le roi de France et les Pays-Bas, 233, note, 236.
- MENERBES (Vaucluse), 9.
- MERCENOL, château appartenant à Catherine de Médicis, 485 et note.
- MERCŒUR (Philippe-Emmanuel de Lorraine, duc de), gouverneur de Bretagne, beau-frère du roi. Le duc de Guise veut qu'il assiste aussi à l'entrevue avec la reine, 247, 305, 320, 331. — Les Ligueurs demandent pour lui les châteaux de Nantes, Saint-Malo et Dinan, 462, 472, 474.
- MERLES (Henri de Noailles, seigneur de), plus tard comte d'Ayen. Maître d'hôtel du roi, 185, note, 345, note.
- MERLES (Jeanne-Germaine d'Espagne, dame de), sa femme, 185, note.
- MÉRAY-SA-SEINE (Aube), 320 et note, 321.
- MESMES (Le capitaine). Il est nommé gouverneur de Cambrai, en l'absence du s<sup>r</sup> de Balaguy. La reine trouve ses prétentions étranges, 204, 210.
- METZ (Moselle). La reine craint pour la ville, mais elle sera conservée au roi par le duc d'Épernon, 263 et note, 281, 285, 287, 289, 290, 294, 298. — L'attaque de la ville a été repoussée, 300, 301, 304, 316, 317, 318, 323.
- METZ-EN-COUTÛRE (Nord), 349.
- MÉZIÈRES (Ardennes), 108 et note, 109, 113, note, 320, 342.
- MIDDELBURG, ville de Zélande, 12 et note.
- MILAN (L'archevêque de). Voir BORROMÉE (Le cardinal).
- MILON (Benoît), sieur de VIDEVILLE, intendant des finances, 34, note, 107, 108, 130, 219.
- MIRAMBEAU (François de Poix, baron de), capitaine huguenot. Envoyé vers le prince d'Orange, 86 et note, 90, note, 91, note.
- MIRANDE (Fulvie, comtesse Pic de La), fille du comte de Corregio. Catherine prie M. de Maisse d'avoir soin qu'elle ne reçoive point de dommage des soldats espagnols en garnison à Corregio, 223 et note.
- (Le comte Pic de La). A apporté à Catherine de Médicis des lettres de la reine d'Angleterre, 223.
- MIRANDOLE (La), petite principauté dans le duché de Modène, 106, 223 et note, 227.
- MIREBEAU (Vienne), 12, 13, note, 14 et note.
- MIROUX (François), premier médecin du roi. La reine lui envoie la consultation sur la maladie du duc d'Anjou, 178, 255, note. — Elle

s'en remet sur lui pour démontrer au roi ce qui est nécessaire pour sa négociation, 257 et note, 258, 259, 260. — Catherine le retient auprès d'elle, afin qu'il puisse assister au commencement de l'entrevue, 264, 267. — Mémoire de ce qu'il doit représenter au roi, 267, 268, 271. — La reine conseille au roi de le garder auprès de lui à cause de sa maladie des yeux, 272, 274. — Est revenu auprès de la reine, en rapportant la résolution du roi, 275, 278, 281, 283, 284, 285, 286, 287, 290, 291, 293, 296, 297, 303. — Ira rendre compte au roi de l'entrevue, 305, 306, 307, 310 et suiv. — Doit aller raconter au roi les détails de l'entrevue qui a amené la paix, 325. — Est renvoyé vers le roi, 335, 336. — Part avec le mémoire des Ligneurs, 337, 338, 339, 340, 369. — Sa lettre au roi sur la santé de la reine mère, 457. — Mémoire du roi qu'il est chargé d'apporter à Épernay, 465 à 467. — Autres articles qu'il est chargé de remettre aux princes catholiques, 473 et 475. — (Marc), père du premier médecin du roi, 257, note. MOINETON (YVES FRANGEUL, valet de chambre de la reine mère, dit LE), 257, 227, 229 et note. MOLLAN (Pierre), trésorier de l'épargne, 219. MOLLÉ (Le sieur), trésorier de France et général des finances en Champagne, 4, 17, 70. MONCEAUX-EN-BRIE (*Seine-et-Marne*), 40, note, 106 et note, 113, note, 117. — La reine désire que le château et le village soient exempts de garnison, 289 et note. MONLUC (Jean DE). Voir BALAGNY. MONRÉAL (Le comte DE), gentilhomme du duc de Savoie, 4, 78, 79.

MONSIEUR (*Gironde*), 299, note. MONTAGNE (Geoffroy DE). Lettre que lui écrit du Plessis-Mornay, 160, note. — (Le sieur). Sa lettre à sa femme, 179. MONTAGNIS (*Loiret*), 280, 325, 328, 331. MONTELL (Le sieur), médecin de la reine Louise. La reine mère prie le duc de Savoie de lui faire don, à lui et son frère, des «lots et ventes» de quelques acquisitions qu'ils ont faites en Piémont, 88. MONTBOISSIER (Marc DE BEAUFORT, sieur DE), 341, note. MONTCASSIN (Jean DE LUTPIAC, seigneur DE), *Painé*, lieutenant général du gouvernement de Metz, 300 et note, 301, 317. — *le jeune*. Voir HOUILLES. MONT-DE-MARSAN (*Landes*), 132, note. — Repris par le roi de Navarre, 164 et note, 175, note. MONTEIL (Louis-Adhémar DE). Voir GRIGNAN. MONTERRANT (Le sieur DE), 18. — Empêche l'abbé de Bonlieu de jouir de ses revenus, 117, 118, 173. MONTIGNY (Le sieur DE), 195, note. MONTMAS (Le capitaine). Prisonnier des Ligneurs; la reine veut qu'on lui rende la liberté, 321, 322. MONTMORENCY (Heori, duc DE), maréchal de France, gouverneur du Languedoc. Lettre de la reine au sujet de la reddition de Lunel et de la levée que fait le sieur de Châtillon, 85. — La reine le soupçonne d'avoir envoyé auprès du duc d'Anjou pour embrouiller les affaires, 94. — Semble prêt à prendre les armes en Languedoc, 97. — Mandé à la cour, il se méfie, et traite avec les protestants, 97, note. — Bellière est chargé de l'admonester, 153. — La reine lui a écrit et prie Bellière d'user de sa lettre d'après les circonstances,

176 et note. — Le duc d'Anjou aussi a l'intention de lui écrire, 177. — La reine espère qu'il prendra le parti de se rendre au désir du roi, 221. — Sa querelle avec le maréchal de Joyeuse, que les srs de Bellière et de Pontcarré ne réussissent pas à arrêter, 221, note, 274, note. — Lettre de la reine, 342. — Le duc de Savoie doit user de son crédit auprès de lui, 375. — Mémoire que Catherine de Médicis envoie à Montmorency au mois de mars 1585 pour le prier d'intervenir auprès du roi de Navarre dans l'intérêt de la paix; elle lui propose en même temps une sorte d'alliance contre d'Épernon, 469 et 470.

MONTMORENCY (Diane, duchesse DE CUITELLERAULT, veuve du maréchal DE),

23 et note; 187, note. — La reine charge Brulart de lui remettre un paquet, 273 et note.

— (Jeanne DE). Voir TRÉMOILLE (DE LA).

MONTMORENCY-FOSSEUX (Françoise DE). Sa conduite scandaleuse et son renvoi de la cour, 36 et note, 37.

MONTMORENCY-NIVELLE. Voir HORNES (Le comte DE).

MONTMORIN (Le sieur DE), seigneur de Saint-Héran, premier écuyer de la reine, 191, note.

— (Hector, seigneur DE), maître d'hôtel du roi, 224, note.

— (Anne DE SAINT-NECTAIRE, dame DE), 224, note.

— (Madeleine DE), leur fille, demoiselle d'honneur de la reine Louise. — Malade de la peste, 224. — Morte à Blois, 224, note.

MONTPIESIER (Louis DE BOURBON-VENDÔME, duc DE), gouverneur de Bretagne, 8, note; 9, 11, note. — Réçoit la reine dans son château, 13, note; 15, note; 62, note. — Sa principauté de Dombes, 66, note, 108, note.

MONTPESSIER (Catherine DE LOBRAINE, duchesse DE). Aimable mot de la reine qui la prie d'employer son influence pour hâter les préparatifs en Normandie pour l'expédition, 8. — Elle a écrit à la reine au sujet du sieur de Châteauroux, 108 et note. — Désirerait aller à Nemours où se tiennent les conférences entre la reine et les princes ligueurs, 331 et note.

— (Jacqueline DE LONGWY, première femme de LOUIS DE BOURBON-VENDÔME, duc DE). mère du prince dauphin, plus tard duc de Montpensier, 8, note; 62, note.

— (François DE BOURBON-VENDÔME, duc DE). Catherine le supplie de faire partir les troupes pour le duc d'Anjou de la Picardie, afin que ce pays en soit soulagé, elle le loue de la punition qu'il fait des délits commis envers le peuple, 62. — Lui recommande le sieur de Châtillon pour la place de surintendant de Dombes, 66. — Elle insiste pour que les troupes aillent rejoindre le duc d'Anjou, 67. — Lui envoie de l'argent pour les

troupes avec la recommandation de les faire partir, 68 et 69, 974. Voir BOURBON-VENDÔME.

MONTREVEL (*Dordogne*), 369 et note.

MONTREDOX, château d'Auvergne, appartenant à Catherine de Médicis, 485 et note.

MORO (Giovanni), ambassadeur des Seigneurs de Venise à Paris. Raconte à ses maîtres que la reine de Navarre est reçue par son mari, 180, note. — Que Cambrai a été légué par le duc d'Anjou au roi, 192, note.

MORTON (Jacques, comte DE), régent de l'Écosse, 65, note; 105, note.

MOTHE-FÉNELON (Bertrand DE SALIGNAC, sieur DE LA), conseiller au conseil privé de roi, 23. — Sera dépêché en Écosse, 64, note. — Son voyage est annoncé par la reine à Élisabeth, 67. — Et par le roi à M. de Mauvissière, 67, note. — Et à Walsingham, 68, 73 et note, 77. — Catherine loue ses services et lui recommande les affaires d'Écosse, 84. — Revient en France, 100, 105 et note.

MOTHE-SAINT-HÉRAYE (Le château de

LA) [*Deux-Sèvres*]. Catherine s'y rencontre avec le roi de Navarre, 13, note; 18, note.

MOTTE (Le sieur LA), gouverneur de Gravelines. Se rend maître de Dunkerque, 115, note.

MOTTE-LONGLÉE (Le sieur DE LA). Voir LONGLÉE.

MOUY-DE-L'OISE (*Oise*), 111 et note.

MOUY en Picardie (*Aisne*), seigneurie de Vandray.

MOUY (Claude DE VAUBRAY, seigneur DE), venge son père en tuant Mauververt, 410 et note.

MOY (Charles DE). Voir MELLERAYE (DE LA).

— (Jacques DE). Voir PIERRE-COURT.

MURES (Le sieur DE). Doit partir avec des troupes pour rejoindre le duc d'Anjou, 62.

MURAT (Le couvent DES), à Florence. Donation que lui fait Catherine de Médicis en 1584. Texte italien, 441 à 443.

MURET (Marc-Antoine). Prononce l'oraison funèbre de M. de Foix, mort à Rome, 186, note.

## N

NANTES (*Loire-Inférieure*), 296, note.

NARBONNE (L'archevêque DE). Voir JOYEUSE (Le cardinal DE).

NISSAU (Guillaume DE). Voir ORANGE (prince D').

NAVARRÉ (Henri DE BOURBON, roi DE), 6. — La reine espère que le roi de Navarre viendra à Chenonceau, 10. — Son voyage à Saint-Maixent, 10, note; 12, 13, note; 14. — Sa lettre à M. de Scorbiac, 14, note. — Le résultat de l'entrevue de la Mothe-Saint-Héraye, 18, note; 21, 22. — Passe pour avoir une grande confiance dans le sieur d'Escars, qui viendra de la part du roi,

22, 30, 35. — La reine lui reproche son attitude peu délicate vis-à-vis de sa femme à propos de Françoise de Montmorency, 36, 43, 85 et note; 97, note. — Il demande à Matignon de hâter la vérification de l'édit des tailles au parlement de Bordeaux, 98, note. — La reine l'a fait prier d'éloigner les dames de Duras et de Béthune d'auprès de sa femme, 126 et note; 128 et note. — Il a envoyé le sieur du Plessis-Mornay pour demander des explications à Henri III sur l'affront fait à la reine de Navarre, 129 et note. — Sa femme va le

retrouver, 132. — Sa lettre au roi. Reprise de Mont-de-Marsan, 132, note. — L'affaire de Henri III et de la reine de Navarre, 138, 139, note. — Ne veut recevoir sa femme que si elle est déclarée innocente et ses accusateurs punis, 149 et note; 150. — Henri III le menace de sa colère s'il ne la reçoit pas, 155. — Sa correspondance avec le roi, 155, note; 156. — Sa lettre à Marguerite, 156, note; 157, 160 et note. — Le sieur de Bellière est arrivé, 161 et note; 163 et note. — A pris Mont-de-Marsan. Exige que les garnisons de Mont-de-Mar-

san et de Bazas se retirent, 164 et note; 165 et note; 166, 171. — Paraît mal disposé vis à vis de sa femme, 172. — Commence à se laisser convaincre, demande que les garnisons soient retirées d'Agen et de quelques autres villes, 173 et note; 175 et note; 176 et note. — Il a reçu sa femme, 180 et note; 183, note; 188, note. — Ses lettres au roi et à la reine mère, 189, note. — La visite du duc d'Épernon, 200 et note. — Ses bons rapports avec la reine mère et sa lettre, 211, note. — Le roi Henri III a fait demander son concours contre les Suisses, 243 et note. — La reine songe à solliciter le secours du roi de Navarre, 261 et note. — Henri III, pendant quinze jours de trêve avec les Ligueurs, lui demande de renoncer à la religion réformée, 268. — La reine veut lui envoyer le sieur de Poigny, 274, 275, 276, 282, note. — Catherine, par M. de Clorvant, cherche à lui faire accepter sa politique, 282 et note. — Elle lui écrit au sujet de sa femme, 291. — Celle-ci lui fait la guerre; mais il s'occupe plutôt des Ligueurs, 291, note; 299, note. — Conduite de Marguerite, 300, note; 302. — La reine veut qu'il se fasse catholique ou du moins qu'il ne s'oppose pas à l'exécution du nouvel édit, 308. — Deux lettres à la reine pour lui reprocher le traité avec les Ligueurs, 350, note; 351, note. — On s'occupe à Rome de l'excommunier, 351. — La reine espère toujours qu'il abandonnera la religion réformée et qu'il secondera Henri III pour le rétablissement de la paix, 376.

NAVARRE (La reine de). Voir VALOIS (Marguerite de).

— (La princesse de). Voir BOURBON (Catherine de).

NAZARETH (L'archevêque de). Voir FRANGIPANI (Fabio-Mirto).

NEMOURS (Jacques de Savoie, duc de). Protestations d'amitié de la reine, 52. — Elle lui recommande le fils du sieur de Lansac qui viendra le saluer en allant en Italie, 54. — Affectueux petit mot de Catherine, 78, 108, 152. — Il est bien malade; la duchesse va le rejoindre, 215, note. — La reine s'informe de sa santé, 224 et note. — Revient sur un projet de mariage qu'elle a fait avec sa femme, pour son fils avec sa filleule de Lorraine, 225, 232, 234. — Sa mort, 338 et note; 372, note.

NEVOIAS (Anne d'Este, duchesse de). Catherine la prie de lui donner des nouvelles du roi et de la reine, 13. — Elle la remercie d'avoir envoyé les bulles du grand prieur d'Autvergne au Pape, 33. — Catherine lui porte une grande affection, 52. — Étant près de la reine, elle enverra à son mari la réponse aux nouvelles qu'elle avait apportées, 78 et note; 92. — Lettre de la reine, 108. — Quelques mots, 113. — Lettre de Catherine pour lui dire qu'elle ne pourrait faire dans le procès d'entre elle et la duchesse de Longueville, 114. — La reine s'informe de sa maladie et espère la revoir à Paris, 142. — Elle se réjouit de la revoir avant qu'elle ne parte rejoindre son mari en Savoie, 152. — Catherine s'informe de sa santé, 169. — Elle lui envoie des nouvelles du duc d'Anjou, 178. — Lui demande si elle n'est pas étonnée du mariage du duc de Savoie avec une des infantes, 214. — Son mari étant très malade, elle va le retrouver en Piémont, 215, note. — La reine s'informe de son voyage et de la santé du duc, 224, 225. — Elle lui parle de La Garnache qui est sorti de prison, et

demande si le mariage de l'infante est retardé, 232. — Démonstrations d'amitié de la reine, 234. — Elle va à Nice pour recevoir la jeune mariée, duchesse de Savoie; la reine la prie de ne pas l'oublier au milieu des fêtes, 238. — Catherine lui reparle du mariage du jeune Nemours avec sa filleule, 252, 258, 260. — Lettre de Villeroy pour lui donner des nouvelles de la santé de la reine, 260, note. — La reine lui demande des renseignements sur le mariage de l'infante, et l'engage à envoyer ses enfants à la cour, 309. — Affectueuse lettre de la reine après la mort de son mari, 338. — Autre lettre du sieur de Lansac, 348, note. — Autre lettre où Catherine s'intéresse à sa santé et à ses enfants, 343. — La reine lui écrit qu'elle n'attend que son arrivée pour célébrer le mariage de son fils avec sa petite-fille; 372.

NEVOIRS (Charles-Emanuel de Savoie, prince de Gênes, fils du duc de). Est élevé à la cour du duc de Savoie, 78, note; 109, note; 215, note. — Il est question de son mariage avec Catherine de Lorraine, filleule de la reine, 225 et note; 252, 309, 338, note; 339 et note; 343. — Se trouve à la cour, 373.

— (Henri de Savoie, marquis de Saint-Sorlin, deuxième fils du duc de), 238, 309. — Épousera la fille du duc d'Aumale, 338, note; 339 et note; 343. — Est parti pour l'armée, 373.

NEMOIRS (Seine-et-Marne), 328, 331. — La paix y est conclue, 339, note.

NEUBELE (Le sieur), serviteur du duc et de la duchesse de Nemours, 252, 343.

NEUFVILLE (Nicolas de). Voir VILLEROY.

— (Denyse de). Voir FLEURY-SAINT-MARTIN.

NEUILLY (Le président Étienne de), conseiller du roi. — La reine mère



reçoit son serment comme prévôt des marchands de Paris, 52, note.

NEVERS (Louis de Gonzague duc de), gouverneur de Champagne, 18. — La reine lui écrit assez mystérieusement au sujet du prince de Condé, 19. — Serait contente de le voir, 21. — S'est plaint des troupes sur sa terre de Lesparre, 29. — Le duc de Mantoue montre de bonnes dispositions pour se réconcilier, 46, 47, 48, 52. — La reine l'engage vivement à venir trouver le roi, 94. — Elle et le roi s'occupent de son différend avec le duc de Mantoue, 98 et note. — Elle veut toujours lui persuader de venir vers le roi, 101. — Deux lettres d'amitié de Catherine, qui lui donnera son avis sur son nouveau bâtiment, 106. — Elle lui écrit qu'elle a vu son hospice à Bethel et qu'elle ira voir la Cassine, 109. — Cependant elle est empêchée de s'y rendre par son voyage à Mouy, 110. — Elle l'engage à aller voir le roi, ou bien de la venir trouver à Monceau ou à Saint-Maur, 117. — Le roi a chargé la reine de le mandier pour l'assemblée de Saint-Germain; elle le supplie d'y venir, 147. — Lettre amicale du roi, 255, note; 257, note. — Dans une lettre au cardinal de Bourbon, il a protesté de sa bonne volonté pour lui et ses amis, 292, note. — Les bruits qui courent sur des propos qu'il aurait tenus au pape, 343. — Il sait gré à la reine mère d'en avoir averti sa femme, 343, note. Catherine lui recommande M<sup>me</sup> Deslandes, 344, 345. — Il s'est compromis à Rome, 345, note. — Lettre de la reine qui ne veut encore s'expliquer, 346. — La conversation que la reine a eue avec lui sur les propos qui sont venus de

Rome; elle a confiance en sa fidélité, 353, 354. — La reine lui reproche de ne pas lui dire ce qu'il a fait à Rome, et enfin lui rapporte ce qu'elle en sait, 354. — Elle le prie de suivre les conseils de ses amis, 357. — Il s'appuie sur une attestation reçue de Rome; la reine lui reproche de boudier plutôt que de rechercher l'amitié du roi, 358, 359. — Elle insiste pour qu'il écrive au roi la lettre dont elle lui envoie la minute, et lui défend de demander son congé, 360. — Elle le prie de croire ses amis et de ne pas « faire avec le roi comme avec son égal », 363. — Elle est contente de la tournure que prend l'affaire, 366, 368, 374. — Attitude du duc de Nevers vis-à-vis de la Ligne, 374, note. — Lettres qu'il écrit en 1585 à Catherine de Médicis pour se défendre des accusations portées contre lui, 478 à 484.

NEVERS (Henriette de Clèves, duchesse de). Lettre d'amitié de la reine mère, 18, 19. — L'engagement à venir la voir, 20, 106. — Catherine désire lui prouver son intérêt, 226, 255, note. — Lettre du cardinal de Bourbon, 292, note. — Et du duc de Guise, 298, note. — La reine lui écrit pour l'avertir de ce qu'on dit de son mari, 342. — Elle s'excuse de ne pouvoir lui en dire davantage, 345. — Lui repart de son mari, 355. — Catherine lui demande d'obtenir que le duc suive le conseil de ses amis, 357. — Bien qu'innocent, il ne doit pas hésiter à faire des excuses au roi, 359. — Chamloiseau a eu le tort de donner une lettre au roi sans l'avis de la reine; mais la faute est réparée, 360. — Catherine se réjouit que l'affaire ait bien tourné, 368. — Elle en

reparle et lui conseille d'écouter Cavriana, 374.

NEVERS (Charles de Gonzague, fils du duc de), 101, note.

— (Catherine et Henriette de Gonzague, filles du duc de), 101 et note.

NICOLAY (Antoine de), premier président de la Chambre des comptes, 222 et note.

NOAILLES (François de), évêque de Dax. La reine le remercie de sa lettre et se recommande à lui pour recevoir encore des nouvelles de l'expédition navale, s'il en apprend, 56, 57, note; 185, note; 233, note.

— (Jeanne de Gontaout-Biron, veuve d'Antoine de), dame d'honneur de la reine mère et ensuite de la reine de Navarre. Étant très estimée par Catherine, celle-ci est contente de la savoir auprès de sa fille, 185. — La reine mère envoie sa lettre pour être montrée au roi, 256 et note.

— (Henri de), son fils. Voir MERLES.

— (Giles de). Voir ISLE (L'abbé de l').

NOGENT-SUR-SEINE (Aube), 322.

NOIST-LE-ROI (Seine-et-Oise), 139, note; 142, note.

NORMANT (Pierre le). Voir BEAUMONT.

NOTRE-DAME DE LA GARDE, fort de Marseille, 266 et note.

NOTRE-DAME DE L'ÉPINE (Marne), 286, 293, note.

NOTRE-DAME-DE-LIESSE (Aisne), 113 et note; 260 et note.

NOUE (François de la), général en chef de l'armée du duc d'Anjou en Flandre. La reine mère et le roi tâchent d'obtenir sa liberté, 157 et note; 236, note.

NOUMEC (Le sieur), général des finances, 121.

NOYON (Oise), 122, note.



## O

O (François d'), ancien favori de Henri III, rallié aux Ligueurs; on demande pour lui le gouvernement de Caen et du Cotentin, 463, 472, 474.

OIST (Nord), 230 et note; 349.

OLIVARÈS ambassadeur d'Espagne à Rome, 346, note.

ONVILS (Louis d'). Voir CHAULES.

ON (Pierre d'), consul dans les Pays-Bas. Est venu porteur d'une lettre du sieur des Pruniaux, 193.

ORANGE (Guillaume de Nassau, prince d'). Elisabeth lui a écrit pour le prier de protéger le duc d'Anjou; la réception qu'il fait au duc, 11 et note. — La reine mère le remercie de l'appui qu'il donne à son

fil et le prie de le lui continuer, 15, 29, note; 84, 85, note. — Lui parle de l'affaire d'Anvers et lui persuade que son fils mérite encore son appui, 86. — Elle lui a envoyé le jeune Brulart, 91, note. — Il s'est employé pour le duc d'Anjou, 93. — Recherche la fille de l'amiral de Coligny comme quatrième femme, la reine craint que ce mariage ne vienne porter le trouble en France; le fait complimenter, 95 et note; 96, 97. — Travaille à réunir des forces, pour les États et le duc d'Anjou, contre le prince de Parme, 140, 152, note; 160, note; 188, note. — A été assassiné, 198 et note; 216; 219.

ORANGE (Charlotte de Bourbon-Montpensier, troisième femme du prince d'). Gracieuse missive de la reine mère, 15.

— (Louise de Coligny, quatrième femme du prince d'). Veuve du sieur de Theligny, elle est recherchée par le prince d'Orange et en fait part à la reine mère, 95 et note, 96.

ORLÉANS (La ville d'). Est menacée par les Ligueurs, 251, 252, note; 280, 307.

ORLÉANS (Le maire et les échevins d'). La reine mère leur écrit pour leur proposer d'établir dans leur ville une manufacture de soie et une fabrique de tapisserie, et leur promet une subvention, 488 et note.

## P

PALAISEAU (Seine-et-Oise), 129, note.

PALAVICINO (Fabrizio). La reine demande au Pape qu'il soit délivré de prison, 34, 35.

— (Oratio), son frère, 35.

PAMPROUX (Vienne), 13, note.

PARDAILLAN. Voir SÉGER-PARDAILLAN

(Jacques de).

PAROIN (Le capitaine). Est envoyé par le roi en Angleterre pour assurer don Antonio de son amitié et de sa bonne volonté à le secourir, 369.

PARIS (Nicolas de), cinquantenier du quartier de Bourbon à Paris. Lettre de la reine, 76. — Et du roi, 76, note.

PARIS. (L'évêque de). Voir GONDI (Pierre de).

— Catherine craint que le duc de Guise ne veuille marcher sur Paris, 288, 290, 313, 325.

— (Les prévôts des marchands et

échevins de), 52, note. — La reine leur écrit au sujet de la nomination de deux nouveaux échevins qui ont prêté le serment, 124, 133, note.

PARME (Octave FARNÈSE, duc de). Il est question du mariage de son fils avec une des petites-filles de la reine, 201, 202, 220, 234. — On est long à lui rendre la citadelle de Parme, 240.

— (Marguerite d'Autriche, duchesse de). Son procès avec la reine mère, 9. — Refuse de se soumettre à la décision ordonnée, 62, 87, 100.

— (Alexandre FARNÈSE, prince de). Les Flamands désirent être en paix avec lui, 11, 15, note; 75 et note, 84, note; 91, note; 93, 94, note; 114, note. — Le duc d'Anjou est en négociation avec lui, 122, 132. — Il a fait proposer une trêve au duc, 139. — Il ne veut la faire que

pour peu de temps, 140, 152, note; 154. — Traite avec le duc d'Anjou pour la reddition de Cambrai, 157. — Lettre de la reine pour lui parler de la rançon du vicomte de Turenne; elle le prie de la fixer assez raisonnablement pour qu'il puisse la payer, 159. — Sa lettre à Catherine, 159, note. — Il ne veut rien traiter avec le duc d'Anjou que celui-ci n'ait rendu Cambrai, 167. — Le sieur de Vénac tâchera d'obtenir une trêve, 168, 177 et note. — Catherine appuie la demande du roi auprès de lui pour la mise en liberté de La Noue, 187. — Sa réponse peu favorable, 187, note. — Sa lettre au roi au sujet de Cambrai, 191, note; 195 et note; 206 et note; 207, 212, 213. — A pris Dendermonde et tâche de se rendre maître d'autres villes, 216, 218. — Il a été arrêté

- par une suspension d'armes, 219, 229 et note; 231, 233, note; 236, 239, 240, 349. — Le sieur de Malpierre est chargé de lui proposer de continuer la trêve de Cambrai, 254.
- PASQUIER (Le sieur), secrétaire de M. de Mauvièssière, 25.
- PASSAGE (Le sieur du), gouverneur de la citadelle de Lyon, 280, note.
- PASSEY, près Paris, 117 et note.
- PALL, comte de Salm, grand chambellan du duc de Lorraine. Demande que son beau-frère soit compris parmi les colonels de la levée des reîtres, 258.
- PAYS-BAS (Les États généraux des), 11, note; 51, note; 84. — Le discours du sieur de Bellière, 91, note; 92, 93. — Leurs propositions au duc d'Anjou, 94. — L'accord fait avec lui, 94, 97, 99. — D'après l'opinion de la reine d'Angleterre, il leur faudrait un prince de marbre et de bronze, 100, note; 114, note; 115. — La reine mère craint que le duc d'Anjou ne se rallie à eux, 122. — Ils font des propositions plus acceptables, 140, 182, note. — Envoyent des ambassadeurs en France; leur lettre à la reine mère, 157, note. — Celle-ci craint encore qu'ils ne s'attachent à son fils, 171, 177, note. — La reine a pitié de cette République travaillée par tant d'intrigues, 216. — Leur dépêche pour demander des gens de guerre, 218. — La reine leur fait des excuses de ce que le roi n'ait pu accepter les offres faites par les députés, 241, 249. — (Les députés des), 234, 231, 233. — Sont reçus avec honneur, mais obligés d'attendre un mois à Senlis, 233, note; 241.
- PELLEVÉ (Le cardinal de). Sa lettre au duc de Nevers, 343, note; 345, note.
- PÉRAUCIÈRE (Le sieur de la), gentilhomme d'honneur de la reine mère. Désirerait être employé dans l'armée; la reine le recommande au roi, 261.
- PEREGRIN (Le sieur de). Sa querelle d'intérêt avec le sieur de Sallers, 28.
- PÉRIGUEUX (*Dordogne*), 128 et note.
- PÉRONNE (*Somme*), 136, note; 242, note; 319 et note; 320.
- PERROT (Nicolas), conseiller du roi. Apporte à la reine le scrutin de l'élection de nouveaux échevins, 124 et note.
- (Pierre), procureur de la ville de Paris. L'accompagne, 124 et note.
- PETIT (Pierre). A été fait prisonnier par le sieur de Balagny sur la terre de France; la reine désire qu'il soit délivré sans rançon, 218.
- PETREVOL (Le sieur), 254.
- PEYFFER (Ludovic), colonel catholique, 287. — A promis quatre mille Suisses au Liguereux et compte en outre en débaucher quatre mille de ceux du roi, 297, 302, 331. — Il lui est donné la solde de ces huit mille hommes, 476 et note.
- PHILIPPE II, roi d'Espagne, 3, note; 11. — Il a de grandes forces prêtes pour défendre ses droits au Portugal, 16, 32, note; 51, note. — Catherine blâme les moyens dont usent ses ministres pour se débarrasser de leurs ennemis, 51. — Il renforce la garnison de Lisbonne pour faire valoir ses droits, 56. — La reine prétend qu'il n'a pas eu grand avantage dans le combat contre les Français, 57. — S'est montré très ingrat vis-à-vis de la reine dans sa conduite envers les prisonniers français, 61, 62, 103. — Fait proposer à Catherine une négociation pour retirer le duc d'Anjou des Pays-Bas, 104, 115. — Quelques mots de la reine pour appuyer ce que M. de Longlée dira de sa part, 118. — Elle désirerait le mariage d'une des filles du roi avec le duc d'Anjou, 119, 122. — Il attend le résultat de l'affaire de la Tercère, 132, 140, 145, note; 149, note; 151, note; 159. — A été faussement accusé d'avoir fait attenter à la vie du duc d'Anjou, 167, 168, 171, 187, note; 195. — Le duc d'Anjou mort et le prince d'Orange assassiné, il devient redoutable, 198 et note; 202, 206, 208, 213. — Sa fille épousera le duc de Savoie, 205. — La reine craint qu'il ne veuille entreprendre sur l'Italie, 216. — Il menace d'attaquer Saluces, 219. — Elle lui écrit en acceptant Bernardino Mendoza pour remplacer Tassis, 226 et note. — La reine désire vivre en paix avec lui et lui fait proposer de la dédommager du Portugal, 231, 232, 233, 236, note; 244, note. — Un de ses vaisseaux a fait explosion devant Anvers, 249, 295. — A secouru les Liguereux avec de l'argent, 315, 352, 354.
- PIRPOSE (Le frère). Indignation de la reine sur ce qu'il invente, 329.
- PIBRAC (Guy de FAUC, sieur de), président au parlement de Paris, chancelier du duc d'Anjou, 3, 4, note. — La reine lui parle, en réponse à sa lettre, de l'argent nécessaire au duc d'Anjou, le prie de rappeler à celui-ci qu'il doit révoquer toutes les levées, 130. — Sa harangue au roi pour le roi de Navarre, 139, note.
- PIC DE LA MIRANDOLE. Voir MIRANDE.
- Voir ROCHEFOUCAULD (DE LA).
- PIENNES (Antoine de MALLIN, seigneur de), 248, note.
- (Jeanne de), sa fille, 248, note.
- (Louise de). Voir SIPIERRE.
- PIERRECOURT (Jacques de MOY, seigneur de), conseiller d'État, capi-

- taine de cinquante hommes d'armes.  
Lettre de la reine, 123, note.
- PIERRECOURT (Charlotte, dame de), sa mère. Voir MEILLERAY (DE LA).
- PIERREDOT (Le sieur), 40.
- PIN (Jacques LALLIER, sieur du), secrétaire du roi de Navarre, 161, note; 183, note.
- PIXART (Claude), sieur de GRAMAILLES, secrétaire d'État, 1, 7, note. — Le roi lui a donné l'abbaye de Jard, 8, 11, 16, 29, note; 48, 50, 119, 121, note, 122. — Demande au roi de signer une lettre que la reine mère a dictée au sieur de Maisse; lui annonce qu'il est envoyé par elle vers le duc d'Anjou pour le persuader de licencier ses troupes, 144, note. — Le roi l'envoie au duc d'Anjou pour lui conserver Cambrai, 156, 167, 168. — Va à Paris pour avoir une entrevue confidentielle avec lord Stafford, 198, 199, 200, 203. — A amené le fils du baron Burleigh pour complimenter les reines, 223, 244, 246, 250, 253, 257, 262, 269, 272, 277-284, 287, 297, 301, 303, 305, 306, 324, 331, 359. — Ses lettres au roi, 422, 425. — A Brulart, 454. — Au roi, 455.
- (Claude), son fils, vicomte de COMBLIST, secrétaire de la reine mère, gouverneur de Château-Thierry. Apprend à servir, 29, 199, 258, 260, 262, 264, 272, 275, 277, 278, 281. — Est chargé de dire quelques particularités des affaires au roi, 284. — Brulart doit le lui renvoyer à l'occasion, 285, 326.
- PIOVENA (Scipion de), sieur de FOUCAULT, premier écuyer du roi Henri III, 193 et note; 201, 262.
- (Claude ROBERTET, dame de), sa femme, 193, note.
- (Ypolite de) dame de Fouchault, leur fille, demoiselle d'honneur de la reine mère. La reine intervient pour qu'elle ne soit pas frustrée dans ses droits sur l'héritage de son aïeul le chevalier de Piovena, qui lui revient par la mort de son père, 193, 201, 362, 363.
- PIOTIGNY (Madame de). A été chargée de faire part à la reine mère du mariage projeté entre la fille de l'amiral de Coligny et le prince d'Orange, 95, 96.
- PISANI (Le marquis de). Voir SAINT-GOUARD.
- PLASSAC (Le sieur de). Envoyé par le roi de Navarre au roi Henri III, 30 et note.
- PLEINPIED (Pierre de TOLLET, abbé de). Aumônier de la reine, 62, 70, 74. — A travaillé et travaillé incroyablement pour le procès de la reine, comme témoin M. de Foix, 100, note; 185 et note. — Est chargé d'aller complimenter le grand duc de Toscane, le duc, le prince et la princesse de Mantoue, à l'occasion du mariage, 186 et 187. — Est revenu chargé d'une prière du duc de Mantoue à la reine mère, 212. — Part pour Rome, 229, 234. — Mettra M. de Saint-Gouard au courant du procès de la reine mère, 326, 370, 371, 377. — Ses lettres à la reine, 371, note. — Lettres de Catherine au sujet d'Antoine d'Amazé, 490 et note.
- PLESSIS-MORAY (Le sieur du). Envoyé par le roi de Navarre pour demander à Henri III des explications au sujet de l'affront fait à sa sœur; il s'en retourne peu satisfait, 129 et note; 132, 138. — Relation de son voyage vers Henri III, 139, note. — La lettre au sieur de Montaigne touchant les dispositions du roi de Navarre, 161, note; 165, note. — Ce qu'il écrit au roi de Navarre sur son voyage à Paris, 176 et note; 221, note; 257, note; 291, note.
- PLEURS (Le sieur), *Pleure* ou *Pleure*, maître des comptes. Lettre de la reine, 76. — Et du roi, 76, note.
- PLOTZ (Othon), capitaine saxon, qui amène des reîtres au duc de Guise, 473 et note.
- POICVY (Jacques d'ANGENNES, seigneur de), gentilhomme de la chambre du roi, 274, note.
- (Jean d'ANGENNES, seigneur de), capitaine de cinquante hommes d'armes, son fils, 64, note; 221, note. — Catherine désire que le roi l'envoie vers le roi de Navarre pour lui représenter ce qui est le bien du pays, 274 et note.
- POITIERS (Les maires et échevins de). Lettre de la reine en réponse à ce qu'il sont écrits sur l'emprisonnement du sieur de Sainte-Solène, 228.
- POMMEY (Le sieur de). Compromis dans l'attentat contre le duc d'Anjou, ou contre le sieur d'Avrilly, 167, 168, 169.
- POSS (Gédéon de). Tué dans la journée d'Anvers, 87, note.
- PONTAC (Arnaud de), évêque de Bazas. A été chargé de parler au sieur de Mâtignon du manque de vivres dans les vaisseaux de Strozzi, 80.
- PONTCARRÉ (Antoine CANUS ou Le CARMUS, seigneur de), maître des requêtes, envoyé en Languedoc près du duc de Montmorency pour le maintenir dans l'obéissance, 470 et note. — Trésorier à la généralité de Lyon, employé aux négociations de la cour, 80 et note; 97 et note; 271, note; 274, note.
- PONTEVÈS (Jean de). Voir CARLES.
- PONT-SUR-YONNE (Yonne), 328 et note.
- PORTUGAL, 3, note; 39, 56, 61, 122.
- La reine explique ses droits sur le Portugal à l'ambassadeur Mendoza, 231 et 232, note; 233 et note.
- POUSSARD (Le sieur Charles). Reçoit la visite du roi de Navarre, 10, note.

POUSSEPIN (Le conseiller Jean), 124 et note.

PRAILLON ou PRALON (Le sieur). Porteur de nouvelles à Bellière et à Malignon, 163 et note; 166 et note; 170, note; 176.

PRAT (Anne du). — Porte une lettre au roi, 92 et note.

— Renée ou), marquise de CUNTON, demoiselle d'honneur de la reine mère, 92, note.

PRATILBUINO (Le comte de), 360, note.

PRESSY (Charles de SAINT-GELAIS, seigneur de), fils de M. de Laussac, gentilhomme de la chambre du roi. Allant en Italie, la reine le recom-

mande au duc de Ferrare, 54 et note. — Et au duc de Nemours, 55.

PRUNEAUX (Roch SORBIER des), représentant du duc d'Anjou aux Pays-Bas. Sa curieuse relation de la journée d'Anvers, 84, note. — Les lettres du sieur de Villeroy, 97, note. — Ce que lui écrit le duc d'Anjou, 114, note. — La reine le prie de ne pas aller plus loin que Rouen avant d'avoir reçu des nouvelles, 193, note; 218.

PRENELÉ (Charles de). Voir ESNEVAL (d').

PUCHEBEC (Le sieur), 359.

PUGAILLARD (Jean de LÉAUMONT, seigneur de), maréchal de camp, 34, note; 52, note; 67, 69. — Est de moitié dans les recommandations que reçoit de la reine le sieur de Grèvecœur, 134, 135, 136 et note. — La reine lui écrit pour assurer le voyage du duc d'Anjou. et lui rappelle ses anciennes instructions, 137, 177, note.

PUTLOBIER (Le sieur de). Est envoyé vers le duc de Guise, 254, 256, 263. — La reine recommande à Brulart qu'il soit dédommagé de ses voyages, 285.

PUTMIROL (Lot-et-Garonne), 128, note.

## Q

QUELLENNEC (Charles de), baron de Pont, 373, note.

QUESNOY (Le) [Nord], 151 et note.

QUILLEGRÉE. (Le sieur), 140.

QUINCÉ ou QUINGAY (Jean de), secrétaire du duc d'Anjou. La reine lui recommande de rappeler au duc d'Anjou qu'il s'est engagé à ne plus

faire de levées, 131, 168. — Un des neveux ou de ses gens sert de courrier à la reine mère, 178, 179, 214, 221, note.

## R

RAGAZONI (Jérôme), évêque de Bergame, nonce à Paris, 347, note.

RAMEUILLET (Nicolas d'ANGENNES, marquis de), lieutenant général des armées du roi, 73 et note. — Est attendu avec des nouvelles du duc d'Anjou, 75, 339, 343.

— (Charles d'ANGENNES, cardinal de), 347, note.

RAMFORT (Le sieur). La reine demande sa liberté, 321, 322.

RANDAN (Louis de LA ROCHEFOUCAULD, comte de), gouverneur d'Anvergne, 320. — La reine l'avertit qu'elle a l'intention d'aller passer l'hiver à Clermont et le prie d'avoir soin que les vivres ne soient pas épuisés et qu'il n'y ait point de maladies, 361 et note. — Lettre de la reine pour lui recommander son service, 375. — Engagé dans la Ligue, il de-

mande des avantages particuliers, et la ville d'Issouire pour sa sûreté, 463, 473. — Il lui est accordé vingt-cinq arquebusiers de garde, 474.

RÉADLT (Constantin de), seigneur de Baison, gouverneur de Pont-sur-Yonne. Porteur de lettres en Angleterre, 123 et note. — Loué par la reine mère, 194.

— (Valentine d'AUCCOURT, dame de), 123, note.

REBOULS (Le capitaine), agent du duc d'Anjou, 177 et note.

REIMS (Marne), 279, 305, 307, 316.

RENAULT (Le sieur), receveur des finances de la reine mère. Un de ses clercs est envoyé avec de l'argent vers le duc de Montpensier, 69.

RENTY (Philippe de CROY, marquis de), capitaine gouverneur du Hainaut,

206, 207, 213, 229, 230, 231, 235. — Prétend ne plus pouvoir agir en Artois depuis que la trêve est acceptée, 236. — Neveu du duc d'Arschot, 236, note; 348, 349.

RETHEL (Ardennes), 109 et note.

RETZ (Albert de GONDY, maréchal de), 52, note, 110. — Accompagne la reine mère à son entrevue avec le duc d'Anjou, 113, notes, 144, note. — Catherine lui donne ses instructions pour assurer la possession de Cambrai, 194. — Elle loue les mesures qu'il a prises, lui donne son avis sur tous les détails et l'engage à munir la ville de vivres pour parer à toute éventualité, 204. — Elle lui parle de la cessation d'hostilités, 208. — Une longue lettre sur les affaires de



- Cambrai, et sur la confiance qu'elle a dans ce qu'il fait, 210. — Autre lettre après sa demande d'instructions précises pour traiter de la cessation d'hostilités, 212. — La reine lui promet que ni le roi, ni elle ne le désavoueront jamais en ce qu'il ordonnera pour Cambrai; elle lui demande des explications sur différentes actions du sieur de Balagny, 217, 246, 249, 258, 260. — Il escortera les deniers d'Épernay à Paris, 264, 266, 302, 323, 324, 330, 337, 340, 375, note.
- RETZ (Claude DE CLERMONT-TONNEAU, maréchal DE), sa femme, 195, note.
- (Emmanuel, fils du maréchal DE), 258.
- RÉVOL (Le sieur), secrétaire d'État, 32, 203, note, 220.
- RHINGRAVE (Frédéric comte). Son beau-frère intercède auprès de la reine pour qu'il soit compris parmi les colonels de retraites, qui viendront servir le roi, 258.
- RICHEBOURG (Robert DE MELUN, marquis DE), gouverneur d'Artois. Henri III lui écrit au sujet de la libération du vicomte de Turenne qu'il a fait prisonnier à Cambrai, 159, note, 188, note, 236. — Tué au siège d'Anvers, par l'explosion d'un vaisseau, 236, note, 249.
- RIVIÈRE (Le sieur DE LA), 345 et note, 346. — Ami du duc de Nevers; il lui expose par lettre tous les griefs que le roi a contre lui, 477 et note, 478.
- ROCHE (Le sieur DE LA), gentilhomme servant de la reine mère. Envoyé vers la reine de Navarre, 194, 200, 291, 292, 300. — Il est revenu, 318, 361, note.
- ROCHE (Le chevalier DE LA), 297.
- ROCHEFORT-LA-CROISSETTE (Le sieur DE), 243 et note, 243, 246, 247, 249.
- ROCHEFOUCAULD (François, comte DE LA), tué à la Saint-Barthélemy, 221, note.
- (François, comte DE LA), prince DE MARCILLAC, son fils, 3.
- A mis des soldats dans les abbayes de Villeloin et Cormery sur lesquelles il prétend avoir droit; la reine lui en a parlé, 214. — Le roi de Navarre intervient pour lui, 221, note.
- (Sylvie PIC DE LA MIRANDOLE, comtesse DE LA), 221, note.
- (Louis DE LA). Voir RANDAN.
- ROCHELLE (Les officiers de la justice de la), 81. — Lettre de la reine au sujet de l'arrestation du navire des capitaines Escalin et Janus, 82.
- ROCHE-POSAY (Le sieur DE LA). Voir ABAIN (D').
- ROCHEROLLES (François DE). Voir MAINEVILLE.
- ROCROY (Ardenne), 263.
- RODOLPHE II, empereur d'Allemagne, 120, note.
- RODOLPHE III, roi de Bourgogne, 147, note.
- ROGER (Le sieur), valet de chambre du roi, 251, 300.
- ROHAN (René DE), prince DE LÉON, 373, note. — Ami de Condé; il est battu près d'Angers et assiégé dans son château de Blain, 484 et note.
- (Catherine DE PARTHENAY-SOUBEISE, dame DE). La reine lui écrit qu'à cause de sa maladie le délai pour quitter le pays comme protestante sera prolongé pour elle, 373.
- (René, duc DE), leur fils, 373, note.
- RONCERAY (Le sieur DE), neveu du secrétaire Forget. Recommandé par Catherine au duc de Savoie, 37, 38.
- ROQUE (Le sieur DE LA), maître des requêtes, 23.
- ROSSE (Le sieur CHRISTIEN DE), seigneur de Savigny en Barrois, 309. — N'est plus sous les ordres du duc d'Anjou; a l'ambition d'obtenir des faveurs, et sera plus tard fait, par Mayenne, maréchal de la Ligue, 309. — Les confédérés veulent lui assurer le gouvernement de Châlons, 320. — Il n'obtient rien de la reine mère au traité de Nemours, 474, note.
- ROSNY (Seine-et-Oise), 368 et note.
- ROUX (L'archevêque DE). Voir BOURBON (Le cardinal DE).
- ROUX (Seine-Inférieure), 222. — Le cardinal de Bourbon prétend avoir droit au château, 305.
- (Les échevins DE). Catherine leur enjoint d'avoir soin que la ville paie la rente sur l'hôtel de ville, 17. — Elle leur recommande le sieur Dupré pour la place de trésorier des États de Normandie, 54.
- ROUSSEAU (Le sieur), 192, 195.
- ROUVILLE (Le sieur DE). Envoyé au duc de Mantoue pour travailler à sa réconciliation avec le duc de Nevers, 47, 48, 52. — Est revenu avec des lettres, 74.
- ROVÈRE (François DE LA), 193, note.
- ROYE (Somme), 319 et note.
- RUMESNIL (Louis DE MAILLY, seigneur DE). Ayant épousé une demoiselle de Chaulnes, la famille présente une requête en sa faveur à la reine, 42 et note.
- RUSTICQUEI (Jérôme, cardinal), 347, note.



## S

SARRAN (Le sieur DE), gentilhomme servant de la reine mère, frère de l'abbé de Gadaigne, 342.

SAILLY (Le sieur DE). La reine mère le félicite, 136. — Sa lettre à Brulart, 136, note.

SAINT-AIGNAN (Le comte DE), gentilhomme du duc d'Anjou. A été tué à l'affaire d'Anvers, 87, note.

SAINT-ASTIER (Geoffroy DE). Voir LIEUDIEU.

SAINT-AULARY (Le capitaine). Envoyé à La Rochelle pour parler au sieur Escalin, 81.

SAINT-AVOUD, en Lorraine, 30 et note.

SAINT-CRICQ (Le sieur DE). Comme tuteur des enfants du sieur de Grandmont, il poursuit le maréchal de Malignon et le général Gourgues à cause d'un navire pris pour l'armée de Strozzi, 242.

SAINT-DIZIER (*Haute-Marne*), 304 et note, 307.

SAINT-ALDEGONNE (Philippe DE MARIN, seigneur DE), ami du prince d'Orange, 11, note, 29, note.

SAINT-CROIX (Le marquis DE), amiral espagnol. On le dit tué dans le combat contre les Français, 56, 57. — Son rapport sur la bataille, 61, note. — Le temps lui est contraire au début de la seconde expédition, 132.

SAINT-MENEREOLD (*Marne*), 304 et note, 307.

SAINTES (*Charente-Inférieure*). Entrée offerte à la reine de Navarre, 10, note, 299, note.

SAINT-ÉTIENNE (Nathion CONTARELLI, cardinal DE), mort en 1585. Catherine de Médicis lui recommande les affaires du duc de Mantoue, 212.

— (Le sieur DE), gentilhomme de la chausse de Châtellerault, 23.

SAINT-GELAIS (Louis DE). Voir LANSAC.

— (Guy DE). Voir LANSAC.

— (Charles DE). Voir PREST.

SAINT-GEORGES (Joachim DE). Voir VÉRAC.

SAINT-GERMAIN (L'Assemblée des notables à), 155, 156 et note.

SAINT-GOUARD (Jean DE VIVONNE, sieur DE), marquis de PISANI, ambassadeur en Espagne, plus tard à Rome. Quelques mots de la reine pour exprimer ses regrets de la perte de Philippe Strozzi, 60. — Sa lettre à la reine, 61, note, 103, note. — La reine veut hâter son départ pour Rome, 189. — Il part, recommandé au Pape, 240 et note, 244, 259. — Catherine le remercie de s'intéresser à son procès et le lui recommande, 326, 345, note, 346, note. — Elle exprime son indignation de l'insulte que le Pape lui a faite, 347 et note, 352, 353, 363, note, 367, note, 371 et note.

SAINT-HIPPOLYTE-DE-THONON (Le prieuré DE) [*Savoie*], 147 et note.

SAINT-JEAN-D'ANGÉLY (*Charente-Inférieure*), 5, 10, note, 369.

SAINT-LARY (César-Auguste DE). Voir TERRES.

SAINT-LUC (François D'ÉPINAY, sieur DE), favori de Henri III, gouverneur de Brouage, 3.

SAINT-MAIXENT (*Deux-Sèvres*), 10, note, 12, 14 et note.

SAINT-MATH-DES-FOSSÉS (*Seine*), 117. — La reine s'y trouve malade, 148, note.

SAINT-MICHEL (L'île DE). Voir AÇORES.

SAINT-PAPOLE (L'évêque DE). Voir SALVIATI (Le cardinal).

SAINT-PIERRE (Madame DE), Renée de Lorraine, abbesse de Saint-

Pierre de Metz, tante des Guise. — Ses bons offices pour la paix, 453, 454 et note.

SAINT-QUENTIN (*Aisne*), 136, note, 210.

— (Les maire et échevins DE). La reine leur écrit que les villes de Picardie devront avancer l'argent nécessaire à l'entretien des places de la frontière, 125.

SAINT-VIAL (Antoine DE LA TOUR, baron DE), gouverneur du Velay, sénéchal du Gévaudan, 305 et note. — Demande des avantages pour lui au traité de Nemours, sans pouvoir les obtenir, 473.

SAINT-SOULINE (Joseph DOINEAU, seigneur DE), commandant de quinze compagnies pour les Açores, 588 et note. — Sa conduite devant les Espagnols, 56. — Se retire sans avoir combattu, 391 et suiv., 406. — Est accusé de trahison, 391 et note. — A été arrêté à Poitiers, 228 et note.

SALCÈDE (Lesieur). Sous le prétexte de secourir les États généraux des Pays-Bas avec une armée, il n'est qu'un aventurier au service du roi d'Espagne, 51, note.

SALERNE (Isabelle DE VILLEMARINA, veuve de Ferdinand DE SAN-SEVERINO, prince DE). La reine sollicite le Pape de la faire récompenser du zèle avec lequel elle a négocié à Menerbes, 9 et note.

SALIGNAC (Bertrand DE). Voir MOTHE-FÉNÉLON (DE LA).

SALOMON (Le sieur), courtier, 325.

SALLERS (Le sieur DE). Son différend avec le sieur de Péreguin au sujet d'une question d'intérêt, 28.

SALUCES (Le marquisal DE). Est menacé par le roi d'Espagne, 219.

SALUSSES DE LA MANTE (Michel DE),

- gouverneur de la citadelle de Lyon, 280, note.
- SALVIATI (Antoine-Marie, cardinal), évêque de Saint-Papoul. Lettre de la reine mère qui le complimente sur son cardinalat; elle a chargé le cardinal d'Este de l'assurer de son amitié, 164.
- (Le chevalier), 132.
- SANNAIS (Vienne), 13, note.
- SARLUS (Le sieur DE), maître d'hôtel de la reine mère. Lettre de Marguerite de Valois, 265, note.
- SARLAT (Dordogne), 361, note.
- SARRY (Le château de), appartenant aux évêques de Châlons (Marne), 281 et note. — La conférence avec les Ligueurs y a eu lieu, 284 et note. — Procès-verbal de cette conférence, 467-469.
- SAUGER (Le sieur DE), secrétaire de la reine mère, 251, 253, 256 et note, 283.
- SAULT (Louis d'Agoult de MONTAUBAN, comte DE), capitaine ligueur, l'un des grands seigneurs de Provence, 292. — Les confédérés demandent pour lui la lieutenance générale du gouvernement de Provence, 463.
- SAUVE (Charlotte de BEAUNE, baronne DE), dame d'honneur de la reine mère, 113, note. — Le sieur d'Avrilly tombe amoureux d'elle, 114, note. — N'est pas insensible au duc d'Anjou, 176, note.
- SAVOIE (Charles-Emmanuel le Grand, duc DE). Mot d'amitié de la reine, 4. — Elle lui recommande le sieur Drago qui viendra à Nice pour ses affaires, 6, 32, note, 33. — Ensuite le sieur de Ronceray, 37. — Le prie de faire en sorte que les dispositions testamentaires du sieur de Charansonnet ne servent pas d'exemple à d'autres, 38. — Protestations d'amitié de la reine, 42. — Lui recommande les époux Bouchier pour le payement de leur pension, 42. — Elle espère que, d'après les recommandations du roi, le prince de Final sera traité par lui en fidèle vassal, 44. — Catherine lui demande d'ordonner une prompte solution du procès entre la famille Sura et Lutro, 45. — Se trouve en moins bonnes relations avec la Suisse que son père, 53, note. — Témoignage d'amitié de la reine, 77. — Elle a été contente de recevoir de ses nouvelles, 78. — Elle lui demande une gratification pour le médecin Monthel, 88. — Elle le remercie de sa lettre, 92. — Le prie d'accepter Claude Fagault pour faire partie de sa maison, 102. — De consentir au mariage du sieur de Garde avec M<sup>lle</sup> de Maugiron, 105, note, 120, note. — Mot d'amitié de Catherine, 125. — Elle lui demande de laisser à l'abbé de Vendôme, aussi abbé d'Ainay, le droit de provision au prieuré de Lémenc, et après lui aux futurs abbés d'Ainay, 146, 153, note, 179, 203, note. — La reine lui demande de permettre à l'abbé d'Elbène d'avoir son neveu comme coadjuteur de l'abbaye d'Hautecombe, 204. — Il épousera la seconde fille du roi d'Espagne, 215 et note. — Félicitations de la reine, 217, 232 et note, 238, 268. — Le roi le fera complimenter par le sieur de Rambouillet, 332, 375.
- SAVOIE (Catherine d'Autriche, duchesse DE), 309. — La reine mère compte lui écrire par le sieur de Rambouillet, 332. — Elle est heureuse qu'elle soit « si belle », comme l'a dit l'évêque de Paris, et désirerait bien la voir, 375.
- (Emmanuel-Philibert, duc DE), 42, note, 79, 146, 204.
- (Marguerite DE FRANCE, duchesse DE), 38, 42, 78, 102, 125, 204, 217.
- SAVOIE (René, bâtard DE), comte DE VILLARS, 82, note.
- (Anne DE LASCARIS DE TENDE, dame DE), 82, note.
- (L'ambassadeur du duc DE), 273.
- (Jacques DE). Voir NEMOURS (duc DE).
- (Marguerite DE). Voir LUGNY.
- (Renée DE). Voir URFÉ (D').
- SCHOMBERG (Gaspard DE). A été aimé à Châlons d'où le duc de Guise ne le veut laisser sortir, 280. — Le duc de Lorraine en est fort mécontent; il sera délivré à condition de ne pas porter les armes pendant trois mois, 301, 315, 317 et suiv.
- La reine propose au roi de l'envoyer en Allemagne, 323, 366.
- SCORBIAC (Le sieur DE). Lettre du roi de Navarre, 14, note.
- SEALT (Le sieur DU), avocat général au parlement de Bordeaux, 242.
- SEIGNE-PAROAILLAN (Jacques DE). Est allé en Angleterre sans en être chargé par le roi; la reine mère tâche de connaître le lui de son voyage, 158. — Le sieur de Mauvissière l'ayant découvert, a promis de traverser ses desseins, 160 et note. — Est soupçonné de vouloir troubler le repos, 192.
- SELINCOURT (Le sieur), 338.
- SELINCOURT (Mourthe-et-Moselle), 177 et note.
- SENCEY (Nicolas de BAUFREMONT, baron DE), 63, note.
- (Claude DE BAUFREMONT, baron DE), 365 et note.
- SENLAS (Oise), 233, note.
- SENS (Yonne). La peste est dans la ville; les échevins ont fait prévenir la reine mère, 328.
- SERNY (Nord), 349.
- SETON (Lord), ambassadeur envoyé par Jacques Stuart, à Paris. S'en retourne avec une réponse favorable aux propositions de son roi, 190, 191. — Ce qu'il dit à la reine

- mère à Saint-Maur-des-Fossés, 439 et note.
- SEBRE (Le chevalier Michel DE), grand prieur de Champagne. Lettre de la reine, 76. — Et du roi, 76, note. — Sa nomination dans une commission d'examen d'enquête, 76, note. — Catherine le charge d'aller complimenter lord Stafford nouvellement arrivé en France, 152, 240.
- SÈZANNE (Marne), 189 et note, 313 et note, 315, 317, 322.
- SFORCE (François, cardinal), évêque de Porto. Nommé cardinal, la reine le complimente, 164.
- SIDNEY (Lord), homme d'État anglais. Sera envoyé par la reine d'Angleterre avec grande pompe et démonstration de deuil pour porter les condoléances d'Élisabeth, 198. — La reine mère tâche de remettre cette visite qui viendrait mal à propos; elle en fait ses excuses à Élisabeth, 199. — Le sieur Stafford tient à ce que ce soit lui qui parle des affaires de Flandre, 203 et note.
- SILUS (Le capitaine), 235.
- SIMIER (Le comte DE), 341, note.
- (M<sup>lle</sup> DE VITRY, comtesse DE). Joue la mascarade, tourne joliment « le vers et les têtes », 341, note.
- SIMIERRE (Philibert DE MARCILLY, seigneur DE), ancien gouverneur de Charles IX, 248, note.
- (Louise DE PIENNES, dame DE). Désire vivement que la négociation d'Épernay réussisse, 248 et note.
- SIXTE V, pape. Semble bien disposé pour la France et veut y envoyer un nonce pour rappeler les princes ligueurs à leur devoir, 299, 326, 343, 345, note. — Renvoie le sieur de Saint-Gonard de Rome, 347, note, 350. — Propose de faire donner deux millions au roi, 351. — L'opinion qu'a de lui la reine mère, 352, 353, 354. —
- Lettre de la reine pour accompagner le sieur de Gondy, 356. — Elle lui parle de son procès et le prie de donner ordre aux juges de prononcer, 370, 372, note. — Voulant ménager Henri III, il n'a pas secouru la Ligue ni donné son approbation, 374, note.
- SOISSONS (Aisne), 264, 269, 319.
- SORANZE (Jehan). Banni par les Seigneurs à Capo d'Istria, il a été reçu avec honneur partout où il a passé, 219. — La publication de *La Passion de Jehan Soranze* a été bien accueillie, 220.
- SORBIER (Roch). Voir PRUNEAUX (DES).
- SOURISE (La famille DE), 373, note.
- (Catherine DE). Voir ROMAN.
- SOUROIS (François D'ESCOURAU, seigneur DE), premier écuyer de la grande écurie du roi. Voyageant pour le service du roi, il porte une lettre au duc de Savoie, 77. — Ensuite au duc de Mantoue, 78.
- SOUTOURNON (BOURNEAU, sieur DE), vigier de Marseille, gentilhomme servant de la reine mère, 42.
- SPA, ville de Belgique. Henri III et sa femme y prennent les eaux, 108.
- SPINOLA (Philippe), cardinal, évêque de Nole. Créé cardinal, la reine le félicite avec les autres cardinaux, 164.
- STAFFORD (Lord), ambassadeur d'Angleterre en France. Est venu remplacer sir Cobham, en octobre 1583, 151. — Le chevalier de Seure lui souhaitera la bienvenue, 152. — Il est magnifique seigneur, 152, note, 171, 184. — Fait des confidences au sieur Pinart et propose de s'allier contre le roi d'Espagne, 198, 199. — Lettre de la reine mère, 200. — La reine mère aurait voulu qu'il menât les négociations sur les affaires en Flandre; mais il désire que ce soit lord Sidney qui en ait la charge; il tient à observer l'étiquette en ce qui concerne les insignes de la Jarretière, 202 et 203, 224, 227. — Lettre que lui écrit Catherine de Médicis, 289 et note.
- STAFFORD (Lady), sa femme. Catherine prétend avoir beaucoup de plaisir à parler avec elle de la reine d'Angleterre, 162. — La reine la voit souvent, 184. — Ses divers mariages et pourquoi on l'appelait toujours lady Sheffield, 490 et note.
- (Lady), mère de l'ambassadeur. Parle des intentions bienveillantes pour la France de la reine Élisabeth, 198.
- STROZZI (Philippe), seigneur DE BRESSAIRE, colonel de l'infanterie française. Ses lettres au maréchal de Maignon, 384-386 et notes, 3 et note, 5, 6, 8 et note. — Catherine prie M<sup>me</sup> de La Trémoille de lui remettre les droits seigneuriaux dus pour sa terre de Bressuire, 16, 17, note, 19, 25. — Le roi et la reine mère ne doutent pas du succès de son expédition, 28, note, 31. — Catherine presse son départ, 32, 33, note, 34, 40. — La reine intervient dans ses affaires avec son oncle l'évêque d'Albi, 43. — Il écrit à ce sujet à M. d'Elbène, 43, note. — Nouvelles de l'expédition, 56 et note. — Sa perte et les regrets de la reine, 57 et note, 60, 61. — Mort empoisonnée, 65. — Opinion du roi sur cette campagne, 65, note. — L'impression produite à Rome par sa défaite, 74, note, 80, 82, 127, note, 228, note, 242. — Ses lettres à Maignon, 384 et suiv. — Récits de sa défaite et de sa mort, 389 et suiv., 397 et suiv., 406.
- (Alphonsine). Voir FRESQUE.
- STUART (Jacques), prince héritier d'Écosse. Catherine fait demander

à sa mère comment l'intituler, 60. — La Cour s'occupe de lui, 64 et note. — Est fait prisonnier par le sieur de Gourie, 65, 67, note. — La reine dit l'aimer comme son propre fils, 84. — Maineville tâche de l'entraîner dans une alliance avec la France, 161 et note. — Catherine lui exprime son contentement de ce que les affaires en Écosse sont en bon état, 165. — Il n'est pas en bons termes avec la reine d'Angleterre, 140, 160, 184. — Lettre de la reine mère pour accompagner lord Seton, 190, 191, 199. — Elle désire l'union et l'accord entre l'Écosse et la France; est contente d'avoir reçu

son portrait, 227, 228. — Deux lettres de la reine que lui apporte le baron d'Esneval, ambassadeur de France, 365.

STUART (Le colonel), 105.

STUDER (Le capitaine). Doit aller recevoir l'argent pour les Suisses, 126.

SWISS (Les), 4. — L'alliance avec Henri III, 49. — Le canton de Glaris est disposé à accepter l'alliance, 50, 53. — Zurich semble disposé à entrer dans l'alliance, 59. — Les Suisses qui se trouvent à la disposition du duc d'Anjou sont payés, 66, 126, 129. — La reine désire vivement que, revenus de Flandre, ils quittent la France,

133. — La reine les trouve bons serviteurs et s'excuse de n'avoir pu les faire payer plus tôt, 143 et note, 244, 247, 272, 286 et suiv.

SUSTRO (Les frères). Leur procès contre Julie Sara, 45.

SURA (Julie). Catherine demande au duc de Savoie que son procès devant le Sénat à Turin ait une prompt issue, 45.

— (Antoinette), sa femme, 45.

SUREINE (Le sieur). La reine demande à M. de Bellière de lui être utile, 318. — Catherine prie le maréchal de Matignon de le lui renvoyer, 346, 361, note.

SUSSEX (Le comte de), 11.

## T

TANGRET (Jacques), courrier, 321.

TANNER (Ludovic). colonel d'un régiment suisse au service de la France, passe à la Ligue; réclame la solde de ses troupes, 476 et note.

TAISSIS (Jean-Baptiste de), représentant du roi d'Espagne en France. Se plaint à la reine qu'on fait servir des pirates contre les Espagnols. Son roi voudrait s'entendre avec la reine pour retirer le duc d'Anjou des Pays-Bas, 103 et 104. — Il a parlé de nouveau du mariage du duc d'Anjou avec une des infantes, 119. — Le sieur de Gondî est chargé de l'entretenir sur ce sujet, 122, 140, 149, note. — Villeroy lui a parlé aussi du mariage d'Espagne, 166. — Il s'occupe de faire rendre des prisonniers par le duc d'Anjou, 168, 192, note, 224. — Il quitte la France et laisse sa place à Bernardino de Mendoza, 226 et note, 228.

TAVANNES (Gaspard de SAULX-), maréchal de France, 136, note.

TAVANNES (Françoise de LA BAUME, maréchale de), 364, note.

— (Guillaume de SAULX-), lieutenant du roi en Bourgogne, leur fils aîné. Lettre de la reine; il va rejoindre le s<sup>r</sup> de Puygailhard, 136.

— Ses mémoires, 156, note, 364, note.

— (Jean de SAULX-), vicomte de Leignay, gouverneur d'Auxonne, 336, 364, note. — Sa lettre à la reine mère, 364, note.

TERCIERE (L'île de). Voir AGORES.

TERFILA (Fulvio), avocat et auditeur du cardinal d'Este. Catherine, très contente de ses services, prie le cardinal de Ferrare de le récompenser à la première occasion qui s'offrira, 371.

TERRES (César-Auguste de SAINT-LARY, baron de), capitaine de cinquante hommes d'armes. Lettre de la reine pour le prier d'exempter de garnison quelques places qui sont à elle, 288.

THÉLIGNY (Charles de), 95 et note.

THOU (Christophe de), premier prési-

dent au parlement de Paris, 130, note. — Son gendre, le s<sup>r</sup> de Harlay, lui succède dans sa charge, 222, note.

THOUT (Le sieur de), premier avocat au Parlement de Paris. Délégué vers la reine mère, 124 et note.

— (Jacques-Auguste de), l'historien. Reçoit les confidences du duc de Nevers, 374, note.

THOUARS (Le duc de). Voir TRÉVOILLE.

TIBERMESNIL (Le sieur de). La reine se propose d'aviser avec lui sur l'approvisionnement de la seconde expédition, aux Açores, 127.

TIERCELIN (Le capitaine). Catherine le remercie d'avoir équipé deux navires qu'il doit tenir prêts pour faire voile; elle lui promet de s'employer en sa faveur auprès du roi, 58.

— (Denise), abbesse d'Argemolles, 146 et note.

TILLY (Jacques de). Voir BLAU.

TOLLET (Pierre de). Voir PLEINPIED (L'abbé de).

TORSAY (Le sieur de), 43, note.



TOSCANE (François DE MÉDICIS, grand duc DE). Catherine le prie de favoriser Antoine-François de Gondi, en le faisant pour une année commissaire de Pise, 23. — Mot d'amitié de la reine, 70-75, note. — Elle lui envoie le sieur Bertamy pour lui parler de certaines affaires, 96. — Lettre de Bertamy, 97, note. — Catherine le prie de décharger de tous droits quelques terres qu'elle veut acheter en Toscane pour les donner au couvent des Murates de Florence, 112. — La reine mère voudrait faire épouser l'ainée de ses filles à son petit-fils de Lorraine, 154, 182, note. — Elle le complimente sur le mariage de sa fille avec le prince de Mantoue, 184. — Lettre dans le même but, 186. — Catherine revient sur sa donation aux Murates de Florence; demande pour elles la possession libre des terres achetées du s<sup>r</sup> d'Elbène; elle le prie de faire surveiller quand on fera une statue d'après son portrait pour leur église, 209. — Compli-

ments de la reine, 229, 354, note, 371, note.  
TOSCANE (Jeanne d'Autriche, grande duchesse DE), 182, note.  
TOUL (Meurthe), 263 et note, 280, 281, 296, note, 298.  
TOULOUSE (L'archevêque DE). Voir FOIX (Paul DE).  
TOUR (Henri DE LA). Voir TERENCE.  
— (Gilles DE LA). Voir LIMELIL.  
— (Antoine DE LA). Voir SAINT-VIDAL.  
TOUR (LA). Voir LA TOUR D'Auvergne.  
TOUR-LANDRY (Jehan DE LA). Mort à Auvers, 87, note.  
TOURS-SUR-MAINE (Maine), 282 et note, 283 et note, 316.  
TREMOLLE (Louis DE LA), duc DE THOUARS. Mort au siège de Mathe, 273, note.  
— (Jeanne DE MONTMORENCY, veuve de Louis DE LA), duchesse DE THOUARS. Lettre de la reine qui la prie d'être généreuse vis-à-vis de Strozzi, qui lui doit des droits seigneuriaux, 16. — Elle accepte pour son fils la commission de deux cents cheval-légers et de-

mande un lieutenant qu'il payera, 273 et note, 274.  
TREMOLLE (Claude DE LA), duc DE THOUARS, leur fils, 273, note. — Sera capitaine de deux cents cheval-légers, 274. — Embrasse le protestantisme, 274, note.  
— (Charlotte-Catherine DE LA), leur fille, 273, note, 274, note.  
TRÉVISAN (Le sieur), 243.  
TROMPETTE (Le château), à Bordeaux, 263, note.  
TROYES (Aube), 263, 302, 312.  
TRYX-CHÂTEAU (Oise), 369 et note.  
TERENCE (Henri DE LA TOUR, vicomte DE), gouverneur du Haut-Languedoc. Il est prisonnier des Espagnols à Hesdin et Catherine se met en campagne pour lui faire rendre la liberté en payant une rançon assez raisonnable, 159. — Il exprime toute sa reconnaissance à la reine, 159, note, 261, note, 302, 341, note, 366, note.  
— (Antoine DE LA TOUR, vicomte DE), 159, note.  
— (Antoinette DE POXS, vicomtesse DE), 159, note.

## U

URFÉ (Jacques, comte D'), 66, note.  
— (Renée DE SAVOIE, comtesse D'), 66, note.  
— (Anne, comte D'), leur fils aîné, 66, note. — Ami du duc d'Épernon, 470.

URFÉ (Charlotte DE LA CHAMBRE, comtesse D'), 66, note.  
— (Christophe D'). Voir CRÉTILLOX-SUR-CHALABONNE.  
URSINS (DES). Voir CHAPPELLE (DE LA).  
USSON (Le château D') [Pay-de-Dôme], 265, note, 362, note.

UZÈS (Louise DE CLERMONT-THALLART, duchesse D'). Elle est arrivée à Blois auprès de la reine mère, 223.  
— (Jacques DE CRESSOL, baron D'ASSIER, duc D'), 34, note.

## V

VAEZ (Michael), espion espagnol. La reine conseille à Longlée de se méfier de lui, 228.  
VAILLAC (Louis RICARD DE GOLADON DE GENOILLAC, comte DE). Les

Ligueurs demandent pour lui le château Trompette, à Bordeaux; mais la reine mère le refuse, 463, 474.  
VALENTINOS (Diane DE POTTIERS, duchesse DE), 36, 181.

VALETTE (Bernard DE NOGARET, sieur DE LA), 204.  
— (Jean-Louis DE NOGARET DE LA). Voir ÉPERNON (Le duc D').  
— (François DE LA). Voir CORNUSSON.



VALIÈRE (Le capitaine). Il s'oppose à un jugement qui l'a privé de sa compagnie, 205.

VALLIER (Le sieur), 148.

VALOIS (Marguerite de), reine de Navarre, 6, 8, 10 et note, 12, 13, 14, 18 et note, 21, 22, 23, 26, 27. — Le sieur de Frontenac est venu lui faire des reproches déplacés de la part du roi de Navarre, 36, 37, 85, note, 165. — Catherine cherche à payer ce qu'elle lui doit, 107, 108. — Elle est soupçonnée d'avoir excité le duc d'Anjou contre le roi, 116. — Sa conduite légère, 116, note. — Insulte du roi, 118, note. — Chassée de la cour, 125, note, 126, note, 129, note. — Erre de ville en ville pour aller retrouver son mari, 132 et note, 138 et note, 149, note, 150, 151. — Sa lettre à sa mère, 155 et note. — Lettre de son mari, 156, note, 157, 158, 160. — Le maréchal de Matignon est allé la voir, 161 et note, 163, note, 164, 165 et note. — Le sieur de Lézignan vient de la part de son mari, 166, 167. — Sa lettre à M. de Bellièvre, 170, note. — Le roi de Navarre est peu disposé à la reprendre, 172. — Il se laissera convaincre, 173 et note, 175 et note, 176. — Sa lettre à M. de Bellièvre, 180, note. — Sa mère charge celui-ci de lui donner de bons conseils pour sa conduite à l'avenir, 180, etc. — Son mari a l'air d'avoir été forcé de la reprendre, 183, note. — Se dit très contente dans une lettre à Catherine, 183, note, 188. — Le sieur de Bellièvre doit la persuader de recevoir le duc d'Épernon pour ne pas offenser Henri III, 190. — Sa mère est fort inquiète de cette réception, 194. — Ses rancunes envers le duc, 194, note, 196. —

S'est décidée à le recevoir, 200 et note, 239, 241. — Catherine envoie sa lettre pour la montrer au roi, 256. — Elle est dans la plus grande misère, en parle au sieur de Sarlan, 265 et note. — Sa mère a beaucoup de chagrin de ce qu'elle fait; elle a demandé à son beau-frère de Lorraine de la recevoir en son pays, 291 et note. — S'étant retirée à Agen, elle y organise un gouvernement et s'obstine à s'entourer de ses anciens amis contrairement à l'avis de sa mère, 300 et note. — Rend sa mère très malheureuse, 318 et note, 325, 351, 352, 361. — Sa lettre à la reine mère, 361, note. — Celle-ci a beaucoup de chagrin de sa conduite, 376.

VAUCELLES (L'abbaye de), près de Cambrai, en Flandre. La reine demande au maréchal de Retz de laisser la libre possession de l'abbaye à l'albé et aux religieux, 218.

VAUDEMONT (Charles de Lorraine, cardinal de), 345, note.

VAGUYON (Le comte de). Voir ESCARS (Jean de).

VAUNES (Le sieur de), gentilhomme ordinaire de la chambre du roi. Envoyé par le roi au duc de Parme, 91, note.

VENOÛME (François, chevalier de La Chambre, abbé de). La reine s'occupe encore de sa nomination comme grand prieur d'Auvergne, 23. — Catherine recommande, en son nom, le sieur de Châtillon pour l'intendance de Dombes, 66 et note. — Elle prie le duc de Savoie de lui laisser la provision du prieuré de Lémenc comme abbé d'Ainay, 146, 147.

VENISE (Les Seigneurs de). Catherine les fait complimenter, 26. — Elle leur annonce que M. du Ferrier sera remplacé par le sieur Hurault de Maisse pour représenter

la France auprès d'eux, 49, 74, 77, note, 80. — Elle les soupçonne d'avoir fait croire une fausse nouvelle à M. de Maisse, 145 et 144, note, 180, note, 192, note. — La reine leur écrit en faveur d'Ypolite de Piovena, pour que les biens qui lui reviennent par héritage lui soient rendus avec les intérêts, 193, 196, 201, 208, 215. — Ont été sévères contre Jehan de Soranze pour réprimer toutes les agitations; ce que la reine trouve fort sage, 220, 225. — Les prie de favoriser le comte Avegado en ce qu'il désire obtenir, 238. — Leur position vis-à-vis de la Porte, 238, note, 244, note, 356.

VÉRAC (Joachim de Saint-Georges, sieur de), gentilhomme servant de la reine mère. Est allé en Normandie s'assurer si les vaisseaux pour le Portugal sont en bon état, 6. — Va en rendre compte au sieur de Matignon, 8, 16. — Donne des nouvelles de Normandie, 19. — La reine l'envoie à Granville pour s'informer des nouvelles de l'armée, 56, note. — Doit traiter avec le duc de Parme, 168.

VERON (Meuse). Est tombé entre les mains des Ligueurs, 263, 269, 280, 290, 296, note, 298 et note, 312.

VERAÏÈRE (Le sieur de La), capitaine à Metz. Demande pour la garnison l'argent qui a été arrêté à Metz, 253, 283, 289, 294, 300, 301. — La reine envoie sa lettre au roi et lui a répondu au sujet de la défense de Metz, 311 et note, 312, 316. Il a envoyé des nouvelles, 323.

— (Le jeune de La), son neveu. Porteur de lettre, 253, 256.

VESTUS (Le sieur), président du parlement de Bourgogne, 302, 303. — Est avec les princes ligueurs à l'assemblée de Nemours, 332.

VIANT (Le sieur), président au gouvernement de Metz. La reine le remercie de sa lettre et lui recommande de tout faire pour défendre Metz, 289. — Elle le complimente sur la conservation de Metz, 300, 301. — Lettre de la reine, 316. — Et sa lettre à elle, 316, note.

VIDEVILLE (Le sieur DE). Voir MILON (Benoît).

VIEUVE (Le sieur DE), intendant des finances, 34, note.

— (Claude-Antoine DE). Voir CLÉVANT.

VIEUVILLE (Robert, s<sup>r</sup> DE LA), gouverneur de Mézières, lieutenant général du Rethelois. Envoyé vers le cardinal de Guise pour s'informer des bruits qui se répandent, 243. — Va trouver le duc de Guise pour le fait de Mézières, 342.

VIGAN (Le baron DE). Mort dans l'échauffourée d'Anvers, 87, note.

VIGOR (Renaud), premier médecin de la reine, 121, note, 180, 189.

VILLAINES (Jacques BODAIN, seigneur DE), secrétaire d'État, 344.

VILLEFALIER (Le sieur DE). Bellièvre a envoyé sa déposition à la reine, 244.

VILLELOIN (L'abbaye de) [*Indre-et-Loire*], 214 et note.

VILLEQUIER (René DE), baron DE CLÉVAUX, gouverneur de Paris et de l'Ile-de-France, 179, 256, 277. — Henri III l'envoie à Épernay pour assister sa mère, 290 et note, 291, 293, 296 et note. — Sa lettre au roi; il a en un long entretien avec le duc de Guise, 297, note. — Il a fort bien représenté au cardinal de Bourbon qu'il se faisait du tort, 301, 303. — Seconde très bien la reine, 304, 306, 307, 324, 330, 337, 340, 369, 376.

VILLEROY (Nicolas DE NEUVILLE, seigneur DE), secrétaire d'État, 15 et note, 19, 22, 28, note. — Lettre

de la reine; elle lui recommande de la tenir au courant pendant son absence de Paris, 32. — Autre lettre, 34 et note. — Lui parle de dom Antonio et de ses rapports avec l'Angleterre, 40. — Confidences du roi au sujet de l'entreprise du duc d'Anjou, 51, note. — Autre lettre du roi qui s'inquiète de l'armée de Strozzi, 55, note. — Les nouvelles qu'il envoie lui-même au roi au sujet de l'entreprise, 56, note, 58, note. — Ses lettres au maréchal de Matignon, 80, note; 85, note. — Lui écrit au sujet du capitaine d'Escalin, 89, note. — Lui dit que les affaires du Languedoc se brouillent, 97, note. — Ses lettres au sieur des Pruniaux, 97, note. — Écrit au maréchal de Matignon que le Parlement de Bordeaux a tort, 99, note. — Autre lettre, 99, note, 108, note. — Lettres du roi, 121, note, 122, 127, 128 et note, 136, 142, note, 148, note, 155, 156, 166. — Lettre de la reine qui se trouve près du duc d'Anjou; l'attentat contre d'Avrilly, 166. — Il doit présenter un mémoire du duc d'Anjou au roi, et la reine le prie de plaider sa cause auprès du roi, 168. — Sa lettre au sieur de Matignon, 170, note. — Catherine lui parle des affaires du duc d'Anjou, 177. — Lui envoie des nouvelles de la santé du duc 178, 179. — Lettre que lui écrit la reine, 188. — Ses lettres au maréchal de Matignon, 200, note, 203, note, 242, note. — La reine a reçu sa lettre et le prie de montrer celles de Marguerite et de M<sup>me</sup> de Noailles au roi, 256, 258. — Catherine lui écrit et insiste pour avoir les instructions du roi avant sa conférence avec le duc de Guise et pour que l'on rassemble des forces, 259.

— Sa lettre à M<sup>me</sup> de Nemours, 260, note, 264, note. — La reine le prie de faire secourir la reine de Navarre et de lui envoyer sa lettre après que le roi l'aura lue, 265. — Elle le remercie de la tenir si bien au courant des affaires, 268. — Et lui parle de l'élection d'un nouveau pape, 270. — Catherine regrette qu'il soit malade et lui parle de quelques autres affaires, 273. — Elle est bien ennuyée de Marguerite, le remercie des nouvelles de Provence, 291. — Le prie d'intervenir pour faire relâcher des marchands huguots retenus en Espagne avec leurs marchandises, 295. — La reine l'engage à entretenir le pape dans ses bonnes dispositions, 299, 305. — Catherine lui recommande de bien faire comprendre au roi qu'il doit contenter le cardinal de Bourbon et le duc de Guise, 310. — La reine est heureuse qu'il soit arrivé, 318, 319, 321, 324, 325. — Rentrera à Paris avec les articles signés, 326, 329. — La reine lui écrit que l'évêque de Nazareth doit arriver à Paris et qu'elle veut être avertie avant le départ du sieur de Rambouillet vers le duc de Savoie, 332. — Elle lui parle de son voyage à Rome et de l'communication du roi de Navarre, 350. — Ensuite de la difficulté à l'occasion de Saint-Gouard, renvoyé de Rome, et lui rapporte sa conversation avec le duc de Nevers, 352. — De Blaru, où la reine a été heureuse de trouver un logis, elle lui écrit pour une affaire dans laquelle elle veut contenter son hôte, 368. — Elle le remercie des nouvelles qu'il a envoyées, 369. — Elle attend les nouvelles de Provence, 369.

— (Madeleine DE L'AUBESPINE, dame DE), 344.

VILLEROY (Le sieur DE), leur fils, 167, 168.	de don Antonio, 33 et note. — A été blessé dans l'affaire du Portugal, 65.	de la reine mère. Catherine demande au roi de donner à son fils la prébende de Saint-Étienne-de-Troyes, 256.
VILLESAVIN ( <i>Loir-et-Cher</i> ), 13 et note.	VINS (Le capitaine Hubert DE), un des chefs de la Ligue en Provence, 272; les seigneurs confédérés demandent pour lui quelque place de sûreté, 463.	VITRY (M <sup>re</sup> DE). Voir SIMIER.
VILLIERS (Le sieur), ministre aux Pays-Bas et ami du prince d'Orange, 29, note.	VION (Le sieur), maréchal des logis	VIVONNE (JOAN DE). Voir SAINT-GOUARD.
VILVOARDE (ville de Brabant), 94 et note, 195, 216.		VRAAY (Jacques DE), seigneur de Fontorté, secrétaire des finances du duc d'Anjou, 25.
VIMIOSE (Le comte DE), connétable		

## W

WALDBURG (Gebhard II, baron DE), écuyer tranchant de l'Empire, archevêque de Cologne, 140 et note.	duc d'Anjou, 1, 7 et note. — Elle lui annonce l'arrivée de La Mothe Fénelon, 68.	WILKES (Thomas), agent anglais aux Pays-Bas, 29, note.
WALSINGHAM (Francis), ministre d'Élisabeth et ambassadeur en France. Lettre de la reine mère pour presser le mariage d'Élisabeth avec le	WARWICK (La comtesse DE), 48, note.	WISCHER (Louis), de Glaris, chef du régiment suisse du duc d'Anjou. La reine lui fait ses excuses de qu'on n'a pu payer plus tôt ses officiers et ses hommes, 143.
	WESTERBOURG (Le comte DE), colonel allemand au service de la Ligue, 476 et note.	

## Y

YBOIS, château d'Auvergne, appartenant à Catherine de Médicis, 485 et note.	capitaine du roi de Navarre, 163 et note. — Sert d'intermédiaire entre la cour et le roi de Navarre, 164 et note, 172, note.	YPRES, ville de Belgique, 140, 177 et note, 195.
YOLET (Pierre DE MALBAS, baron D').		



## ERRATA.

---

Page 6, note, *au lieu de* : Sainte-Soulaine, *lire* : Sainte-Souline.

Page 15, 2<sup>e</sup> col., note 2, *au lieu de* : première femme, *lire* : troisième.

Page 112, 1<sup>re</sup> col., *au lieu de* : fillouli, *lire* : filiola.

Page 106, note 1, *lire* : aystent dymy mason, étant demi-maçon, à moitié maçon moi-même.

Page 147, note 4. *lire* : Rierez, en seconde main, arrière-fief des baillages.

Page 154, 2<sup>e</sup> col., ligne 3, *au lieu de* : vous, *lire* : nous.

Page 160, 2<sup>e</sup> col., note 2, *au lieu de* : Soffroy, *lire* : Soffrey.

Page 164, 2<sup>e</sup> col., note 2, *au lieu de* : 29 novembre 1583, *lire* : 21 novembre 1583.

Page 183, note 1, à supprimer entièrement.

Page 312, 2<sup>e</sup> col., *au lieu de* : zier, *lire* : lier.

Page 345, 1<sup>re</sup> col., note 1, *au lieu de* : comte d'Agen, *lire* : comte d'Ayen.

Page 368, ajouter à la note 2 : Le seigneur de Blaru était alors Jacques de Tilly, qui avait épousé Adrienne de Boufflers.

Page 374, 2<sup>e</sup> col., note . *au lieu de* : Jacque, *lire* : Jacques.

Page 416, note 4, *au lieu de* : le 28 novembre 1583, *lire* : le 21 novembre.

Page 421, note 2, ajouter : Le capitaine Masino d'Elbène.









DC  
119  
.8  
A4  
1880  
t.8



Catherine de Médicis, consort  
of Henry II, King of France  
Lettres

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



SE TROUVE À PARIS  
À LA LIBRAIRIE ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE

